

STUDI VENEZIANI



FONDAZIONE GIORGIO CINI ONLUS
SAN GIORGIO MAGGIORE · VENEZIA

*

Direttore scientifico:
GINO BENZONI

*

Registrazione del Tribunale di Pisa n. 9
del 10.4.1985

Direttore responsabile:
GILBERTO PIZZAMIGLIO

STUDI VENEZIANI

N. S. LI (2006)

PISA · ROMA

FABRIZIO SERRA · EDITORE

MMVII

Amministrazione e abbonamenti:
ACCADEMIA EDITORIALE, S.r.l.
Casella postale n. 1 Succursale n. 8
I 56123 Pisa

Uffici di Pisa:
Via Santa Bibbiana 28
I 56127 Pisa
Tel. +39 050 542332, telefax +39 050 574888
E-mail: accademiaeditoriale@accademiaeditoriale.it

Uffici di Roma:
Via Ruggiero Bonghi 11/b
I 00184 Roma
Tel. +39 06 70452494, telefax +39 06 70476605
E-mail: accademiaeditorialeroma@accademiaeditoriale.it
www.libraweb.net

*

La casa editrice garantisce la massima riservatezza dei dati forniti dagli abbonati e la possibilità di richiederne la rettifica o la cancellazione previa comunicazione alla medesima. Le informazioni custodite dalla casa editrice verranno utilizzate al solo scopo di inviare agli abbonati nuove proposte (D. Lgs. 196/2003).

*

© 2007, TUTTI I DIRITTI RISERVATI
Stampato in Italia · Printed in Italy

*

La *Accademia editoriale*[®], Pisa · Roma, pubblica con il marchio *Fabrizio Serra · Editore*[®], Pisa · Roma, sia le proprie riviste precedentemente edite con il marchio *Istituti editoriali e poligrafici internazionali*[®], Pisa · Roma, che i volumi delle proprie collane precedentemente edite con i marchi *Edizioni dell'Ateneo*[®], Roma, *Giardini editori e stampatori in Pisa*[®], Gruppo editoriale internazionale[®], Pisa · Roma, e *Istituti editoriali e poligrafici internazionali*[®], Pisa · Roma.

*

ISSN 0392-0437
ISSN ELETTRONICO 1724-1790

SOMMARIO

SCRITTI SULL'INFANZIA

Presentazione	15
MARC FUMAROLI, <i>L'invention de l'enfance chez Rousseau et Chateaubriand</i>	17
GINO BENZONI, <i>A proposito d'infanzia: guardando un po' all'indietro</i>	31
GIANFRANCO RAVASI, <i>Il vangelo di un bambino</i>	51
GIOVANNI B. SGRITTA, <i>Mitologie d'infanzia</i>	61
CLÉOPÂTRE MONTANDON, <i>Les pratiques éducatives parentales et le point de vue des enfants</i>	71
EGLE BECCHI, <i>Bambini illustrati e il loro pubblico</i>	89
JENS QVORTRUP, <i>Il lavoro dei bambini</i>	101
CINZIA CONTI, <i>Bambini nella metropoli: la città straniera e la città degli stranieri</i>	117

STUDI

JEAN-CLAUDE HOCQUET, <i>Le crédit dans l'économie du sel à Venise à la fin du Moyen Âge: crédit à la consommation, investissement et crédit public</i>	133
ALBERTO SPINAZZI, <i>Libertà di culto e architettura nella Scuola Grande di S. Giovanni Evangelista: scontro fra poteri a Venezia alla fine del Quattrocento</i>	145
EMMANUELLE PUJEAU, <i>La Préveza (1538) entre idéologie et histoire</i>	155
ALDO STELLA, <i>Lepanto nella storia e nella storiografia alla luce di nuovi documenti</i>	205
DORIT RAINES, <i>Strategie d'ascesa sociale e giochi di potere a Venezia nel Seicento: le aggregazioni alla nobiltà</i>	279
THOMAS FRELLER, <i>The fall of Candia and the 'Padre Ottomano'. Facts and fiction</i>	319

NOTE E DOCUMENTI

PAOLO ZECCHIN, <i>Un presunto privilegio dei vetrai muranesi</i>	353
LUIGI GRIVA, <i>La fraglia degli intagliatori e la costruzione di navi lusorie nel primo Settecento a Venezia</i>	375
VIRGILIO GIORMANI, <i>I collegi dei medici fisici e dei medici chirurghi a Venezia nel Settecento</i>	387
ELENA GRANUZZO, <i>Gaetano Pinali a Venezia (1805-1815): alcune puntualizzazioni sul suo progetto di Palazzo Reale in Piazza S. Marco</i>	519

RECENSIONI

BRUNO ROSADA, <i>Venezia prima di Venezia...</i> (C. AZZARA)	547
WLADIMIRO DORIGO, <i>Venezia romanica...</i> (C. DE SETA)	548
GIUSEPPE FORT, <i>Utopie. Storia veneziana del '300</i> (G. SCARABELLO)	551
<i>Ville venete: la Provincia di Vicenza</i> , a cura di Donata Battilotti (B. BOCCAZZI MAZZA)	556
LIONELLO PUPPI, <i>Su Tiziano</i> (B. BOCCAZZI MAZZA)	557
DANIELA PIZZAGALLI, <i>La signora della poesia ... Veronica Gambara...</i> (D. PEROCCO)	559
<i>Venezia e la guerra di Morea...</i> , a cura di Mario Infelise, Anastasia Stouraiti (M. PITTERI)	562

SCRITTI SULL'INFANZIA

PRESENTAZIONE

ALL'INSEGNA d'un titolo dal vasto respiro evocativo e convocativo – ossia *Infanzia - Mito culto consumo* – s'è svolto, nell'isola di S. Giorgio Maggiore, alla Fondazione Cini, il 20-27 settembre 2003, il XLV Corso internazionale di alta cultura. Ora pubblicati in questo numero di «Studi Veneziani» – e ben lieto il periodico d'un po' di libera uscita dal proprio usuale perimetro dietro sollecitazione d'un argomento che sarebbe da approfondire anche lungo i secoli della storia veneta – quali *Scritti sull'infanzia* alcuni degli interventi tenuti in quella sede nonché due testi, quello di Egle Becchi e quello di Jens Qvortrup, in seguito pervenuti. E scandita qui la progressione dei testi proponendoli in una successione con ambizioni d'articolazione, fermo restando che la risultante è, forse, quella per cui non uno itinere si dà un'autentica comprensione.

MARC FUMAROLI

L'INVENTION DE L'ENFANCE CHEZ ROUSSEAU ET CHATEAUBRIAND

COMME l'Amérique du Nord politique, comme l'individu démocratique, comme l'autobiographie, l'enfance est-elle restée une *terra incognita* jusqu'à ce que la conscience moderne, depuis le xviii^e siècle de Rousseau jusqu'au xix^e de Freud, en découvre l'existence et invente le visage et l'âme, jusqu'alors inconnus et cachés? On est tenté de lier d'un seul tenant ces découvertes européennes d'ordre apparemment différent et d'en faire la ligne de démarcation entre l'antiquité et la modernité. L'esprit des récits de voyage en Amérique du Nord au xviii^e siècle a été résumé d'un mot par Rousseau dans son *Discours sur les origines de l'égalité*: les «sauvages», les «hommes de la nature» d'outre-Atlantique, sont l'«enfance du monde». Sur ce terrain 'vierge', l'utopie politique des Lumières a pu devenir une réalité à la faveur de la guerre d'indépendance des colonies anglaises, gagnée grâce à l'armée, à la marine et aux subsides du roi de France. Quant à l'«individu démocratique», la plupart des analyses qui ont cherché à préciser la singularité de ce mode d'être désamarré propre à l'homme moderne ont reconnu dans l'enfance, dans l'attention accordée à ses expériences propres de l'enfance et au souvenir que l'adulte en conserve, la souche-mère d'une nouvelle conscience de soi, enracinée de l'intérieur dans ses premières années et non plus imposée de l'extérieur et imprimée comme un 'caractère' par la naissance, le rang, les rôles sociaux prédéterminés de l'*homo hierarchicus* décrit par Louis Dumont. À son tour, l'autobiographie, selon la thèse soutenue par Philippe Lejeune, serait apparue pour la première fois avec les *Confessions* de Rousseau, premier et éclatant manifeste génétique de l'*individu* moderne. L'argument qui a permis à la thèse de Lejeune de résister à ses critiques, c'est justement la place, inconnue des nombreux autobiographes antérieurs, que tient le récit d'enfance dans les *Confessions* de Rousseau: il remplace la généalogie de la lignée qui inaugure les 'récits de vie' aristocratiques, les *Mémoires* et autres récits de vie. L'état d'enfance, dans les *Confessions* du plébéien Rousseau, est l'assise profonde de son identité d'«individu» unique en son genre,¹ elle établit son essence *naturelle* par opposition aux conventions artificielles de la *société* d'adultes aliénés de la nature où l'enfant se trouve jeté et qui menace d'emblée de le fausser. «Pour me connaître dans mon âge avancé, écrit Rousseau, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse».²

Une autre thèse célèbre, défendue par l'historien Philippe Ariès, a cherché à démontrer que l'enfance, en tant que telle, a été déniée depuis toujours par les sociétés aristocratiques, qui n'y voyaient qu'un futur petit adulte encore infirme; c'est seulement au xviii^e siècle que l'enfance aurait commencé à être considérée comme un âge de la vie distinct, aussi digne, et même, à certains égards, plus digne d'attention que les âges de la vie ultérieurs. De ce point de vue encore, c'est à Rousseau que revient le rôle décisif. Dans son traité d'éducation, l'*Émile*,

¹ *Confessions*, éd. Voisine, Garnier, p. 14.

² *Confessions*, éd. cit., p. 17, note.

publié en 1764, il a élevé à la radicalité théorique la tendance, encore vagissante dans la société française du XVIII^e siècle, à réhabiliter l'enfance et à la mettre de plein pied dans la vie *privée* du couple parental. L'Émile dont Jean-Jacques se veut le précepteur est traité par lui en tant qu'enfant, et non comme un adulte miniature et infirme: il le préserve de charger sa mémoire d'idées préfabriquées dans la société adulte et le prévient d'imiter ses aînés; il l'isole même de sa famille, il l'en retire à la campagne dans la seule compagnie de son précepteur, qui s'emploie à encourager les puissances *naturelles* de l'enfant à passer seules à l'acte. Il épargne ainsi à Émile la corruption et la déformation des autres enfants soumis, au moule artificiel et prématuré de la *famille*, de la *société* et de la *culture* des adultes. Émile adulte sera donc un 'homme naturel', jailli droitement de son enfance, et aguerrri à ne pas se laisser corrompre par une société qui a oublié et renié sa propre enfance. La bonne société du XVIII^e siècle a surtout retenu de l'Émile les recommandations de Rousseau relatives à l'allaitement du bébé par sa mère, préférable à la coutume d'abandonner ce soin à des nourrices mercenaires. Mais, reculant devant l'utopie rousseauiste du précepteur formant un 'homme de la nature' loin des siens, a généralisé le conseil d'hygiène de la petite enfance à l'éducation des enfants au milieu des siens, et dans leur proximité, la famille (réduite à son noyau parental) étant tenue malgré Rousseau pour plus *naturelle* que la société dans son ensemble. L'intention de l'Émile était toute autre: former un *homme de la nature* à partir d'une enfance pure de toute influence corruptrice de la part d'adultes, à commencer par les parents, *dégénérés de la nature*.

La violence critique de cette théorie de l'enfance comme résurgence de la *nature* dans une *société dénaturée* n'a donc pas été adoptée telle quelle, du moins dans la pratique sociale. Mais elle a considérablement accéléré la tendance déjà sensible au cours du XVIII^e siècle à réhabiliter un âge de la vie humaine traditionnellement traité avec indifférence et de loin, abandonné aux soins d'une domesticité, et comme le moment informe et négligeable de la vie, seul comptant le 'caractère' adulte et pleinement formé.

L'histoire de l'art tend à confirmer, sinon l'impossible conversion générale du second XVIII^e siècle aux vues radicales de Rousseau, du moins l'intérêt croissant des artistes et de leurs commanditaires pour le portrait d'enfant *dans son individualité propre*, au même titre que le portrait d'adulte. Il y avait des précédents dans la peinture flamande et hollandaise, attachée volontiers à des sujets 'bas' et 'roturiers' et au refus de l'idéalisation héroïque. Il est significatif que les peintres hollandais, méprisés par le 'grand goût' aristocratique du siècle de Louis XIV, ait connu la vogue en France au XVIII^e siècle, accompagnant un sens plus vif de la vie privée et du décor sans faste qui lui convient. Mais la diffusion d'une nouvelle iconographie de l'enfance dans la peinture académique française, miroir de la plus brillante société aristocratique d'Europe, a pris l'allure d'une révolution. Apparaissent d'abord des portraits de couple avec enfants (Fig. 1), des portraits de mère avec enfant (Figs. 2, 3), et enfin, aboutissement progressif de cette nouveauté iconographique, des portraits d'enfants pris à part et représentés dans l'épanouissement de leur personnalité enfantine (Figs. 4, 5, 6).

Il s'agit bien d'une nouveauté. Jusqu'au XVIII^e siècle, la peinture et la sculpture académiques et auliques se sont conformées à l'étiquette vestimentaire qui faisait de l'enfant un adulte de petite taille et dont les traits inexpressifs restaient stéréotypés. Les portraits de jeunes princes et princesses ou de jeunes rois sont les images en réduction de ce que leurs modèles seront plus tard. Le visage des infantes



FIG. 1. G. M. KRAUS, *Portrait de famille*, Weimar, Weiland Museum, Witturnspaläst.

de Vélasquez, engoncées dans de grandes robes de cour adultes, révèle des traits qui n'ont rien d'individuel: chacun d'eux porte l'empreinte de la morphologie Habsbourg comme le sceau de la dynastie. Dans leurs portraits, les enfants mâles sont vetus et armés comme le roi leur père. Dans les monarchies aristocratiques de l'ancienne Europe, pour avoir le droit d'être représenté isolément, il fallait qu'un enfant eût une origine et un avenir nobles ou royaux: encore n'était-ce pas l'enfant en lui-même qui était portraituré, mais l'héritier d'une longue lignée, qui en assurera la continuité.

En Italie, les arts n'ignoraient pas l'enfance, mais depuis la Renaissance florentine ils la représentaient sous les traits stéréotypés et impersonnels d'innombrables *amorini* et *putti* nus, inspirés des *genii* représentés sur les bas-reliefs des sarcophages antiques (Figs. 7, 8). Ni ces *putti*, ni les *genii* antiques ne représentaient des enfants. C'étaient ce que le langage des ateliers appelait *spiritelli*, des lutins allégoriques dont les activités comiques, représentées indépendamment ou dans les marges d'un monument ou d'un tableau, préfiguraient sur le mode plaisant et ludique les actions et les passions humaines adultes (Fig. 9). Cette iconographie italienne des *spiritelli* enfantins, transportée en France par des peintres formés à Venise et à Rome, était encore si puissante dans les ateliers français du XVIII^e siècle que très souvent, on a le sentiment que les représentations d'enfants réels par les peintres et les sculpteurs à la mode se bornent à individualiser un peu, par le vêtement et par contexte anecdotique, la convention enracinée du *putto*. C'est seulement après l'*Émile* de Rousseau, et dans le sillage de l'influence qu'il exerça, même dans les cercles de la cour et de l'aristocratie, que des artistes français comme Greuze, Mme Vigée-Lebrun ou Houdon se risquèrent à composer et exposer des portraits en buste d'enfants *individualisés* (Figs. 10, 11, 12, 13).



FIG. 2. L.-R. TRINQUESSE, *Jeune femme allaitant son enfant*, collection particulière.



FIG. 3. E.-L. VIGÉE LE BRUN, *Autoportrait avec sa fille*, Paris, Musée du Louvre.

Le traité d'éducation de Rousseau fut accueilli avec autant de ferveur en Allemagne qu'en France (FIG. 14). Les deux statues de Martin Gottlieb Krauer de Fritz von Stein enfant et nu, grandeur nature, qui figurent aujourd'hui encore dans le manoir de campagne d'Anna Amalia de Saxe-Weimar, Tiefurt, et dont l'idée vient certainement de Goethe, le précepteur de l'enfant de sa protectrice, Charlotte von Stein, portent à l'extrême la révolution iconographique commencée à Paris dans les années 1780: ces deux effigies n'ont plus rien de l'*Amorino* ou du *Putto*; elles rompent aussi bien avec la tradition antique et moderne du petit adulte déguisé dans une toge, ou costumé selon le rang qu'il est appelé à tenir un jour dans la société: c'est le portrait en pied, bien individualisé et à peine idéalisé d'un bel enfant, dont la nudité affirme et revendique même son statut d'enfant bien né, dépositaire comme l'*Émile* de Rousseau, de toutes les puissances encore intactes de la nature humaine. Dans la première partie de son autobiographie, *Poésie et Vérité*, publiée en 1811, Goethe remémore longuement son enfance, où il invite son lecteur comme Rousseau à reconnaître les traits de sa nature profonde et de son génie créateur que son âge adulte n'a fait qu'affirmer. Que cette rétrospection s'inspire de l'anthropologie de Rousseau et de son idée de *nature*, une 'observation générale' de l'autobiographe de Goethe prend soin indirectement, mais nettement, de le suggérer: «Ces pauvres êtres, écrit Goethe en parlant de l'immense majorité des enfants, se trouvent pris misérablement entre l'état de nature et la civilisation et, selon les caractères, deviennent sournois ou violents et emportés, après s'être contenus



FIG. 4. E.-L. VIGÉE LE BRUN, *Portrait de Julie Le Brun*, collection David Weill.



FIG. 5. J.-A. HOUDON, *Portrait de Sabine Houdon à l'âge de dix mois*, Paris, Musée du Louvre.

quelque temps». Il est évident que si cette cruelle 'contradiction', dont le précepteur d'Emile avait voulu empêcher les effets pervers sur son pupille, n'a pas endommagé Goethe enfant et adolescent, c'est que sa 'nature' était, d'elle-même et d'emblée, assez puissante pour résister au 'malaise' créé par la pression de la civilisation 'contre nature' et pour ne retenir de celle-ci que la 'culture' qui nourrit et fait croître la nature. L'enfance est bel et bien, pour Goethe, comme pour Rousseau, le moment d'épreuve dramatique où la 'nature' entre en contact avec la civilisation, et sort le plus souvent de ce heurt, vaincue, malheureuse, diminuée ou pervertie. Le jeune Goethe, comme le jeune Rousseau, et comme Émile, est l'exception qui confirme la règle. L'idée moderne de 'génie' trouve son fondement dans la réévaluation de l'enfance par Rousseau: le génie est l'enfant qui peut parvenir à l'âge adulte sans avoir rien renié, et après avoir au contraire fait pleinement passer ses puissances naturelles, nourries par la 'culture', entendue au sens goethéen comme nature réfléchie et manifestée par les grands esprits de l'humanité.

Tout semble donc concorder pour situer au XVIII^e siècle la ligne de partage des eaux entre une humanité indifférente à l'enfance et une nouvelle humanité qui ne se lasse plus de se retourner vers cet âge qui décide de tous les autres, et que l'ancienne humanité avait si longtemps ignoré, déguisé ou figé dans une forme symbolique, le *putto*.

Les critiques de la thèse de Philippe Lejeune, notamment Georges Gusdorf, ont contesté le caractère inaugural de l'autobiographie de Rousseau et rappelé la tradition des nombreuses autobiographies antiques (Aelius Aristide) et chrétiennes, bien antérieures aux *Confessions* de Jean-Jacques, et dont le critique français n'avait pas tenu compte. Le grand classique du genre, datant du V^e siècle, est l'autobiographie



FIG. 6. J.-A. HOUDON, *Portrait de Sabine Houdon à l'âge de quatre ans*, Paris, Musée du Louvre.

de saint Augustin, les *Confessions*. La plus célèbre continuateur du genre créé ou recréé par Augustin est la *Vida* de sainte Thérèse d'Avila, datant du xvi^e siècle. Mais, à la décharge de Philippe Lejeune, il faut reconnaître que ni Augustin, ni Thérèse d'Avila, ni aucun des autobiographes païens ou chrétiens, ne s'attardent sur leur enfance. Il en va de même pour les auteurs laïcs de *Mémoires*, qui commencent à se multiplier en France au moment où sainte Thérèse écrit en Espagne sa *Vida*. Leurs aristocratiques auteurs, après avoir rappelé leur généalogie, ont hâte d'en venir au rôle qu'ils ont joué, adultes, sur la scène politique et militaire du royaume.

Sainte Thérèse elle aussi a hâte d'en venir au drame spirituel qu'elle traversé, et qui n'a vraiment commencé qu'après sa prise de voile, en 1555. Elle avait vingt ans. Le modèle avoué de sa *Vida*, l'Augustin des *Confessions*, était lui aussi passé très vite sur son enfance infirme: c'est au stade de son

adolescence et de son âge adulte, et non dans l'enfance immergée dans le péché originel, que commence le drame de sa conversion et de sa vocation. La mise entre parenthèses de l'enfance est bel et bien commune à tous les auteurs de récits de vie de l'ère aristocratique, qu'ils écrivent des autobiographies spirituelles dans le sillage d'Augustin, ou des *Mémoires* plus ou moins inspirés des *Commentaires* de César ou de ceux de Philippe de Commines.

Toutefois, la *Vida* de sainte Thérèse n'est pas entièrement silencieuse sur son enfance. Elle est en rapporte des traits qu'elle ne doit pas à Augustin. Elle aime naturellement à plaire, mais il lui arrive aussi, avec son frère Rodrigo du même âge, d'être saisie de grands désirs de quitter sa famille et de se retirer au désert. La trace est visible ici d'une imitation de la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, qui décrit le Précurseur, Jean-Baptiste, quittant les siens à sept ans pour vivre dans la solitude, vêtu de peaux de bête et se nourrissant de glands, absorbé dans une identification prophétique à la Passion du Christ. Les vellétés de Thérèse enfant doivent aussi quelque chose à l'amplification par Ludolphe des récits évangéliques de l'enfance du Christ, où l'on voit celui-ci s'échapper de sa famille et de sa vie cachée comme pour s'essayer à sa future vie publique de Messie. Ce sont aussi des traces évidentes de la place occupée au xvi^e siècle dans la dévotion et le culte catholiques par l'enfance du Sauveur et par celle de son Précurseur. Cette place, attestée dans les icônes byzantines de la Vierge à l'enfant, s'épanouit dans la sculpture gothique, puis se répand dans l'art florentin et flamand du xv^e siècle: la représentation devint fréquente de Jésus enfant et du couple de Marie et Joseph qui veillent sur lui et prient de-



FIG. 7. DONATELLO, Relief de la base du groupe *Judith et Olopherne*, Firenze, Palazzo Vecchio.



FIG. 8. Illustration de l'*Hypnerotomachia Poliphily* de F. Colonna, Venise, 1449.

vant lui, souvent en compagnie du Baptiste. Le culte et la dévotion de Jésus-enfant avaient été frayés dès le ^{xiii}^e siècle par saint François d'Assise, l'inventeur à Greccio de la crèche et du culte de la crèche. Le concept théologique sous-jacent est l'identification de l'état d'enfance du Christ à son état de Crucifié. Le Dieu-Homme,



FIG. 9. A. ALLORI dit LE BRONZINO, *Allégorie de Venus et Cupide*, Londres, National Gallery.

excellence, on est tenté de dire de préférence presque au Christ en croix. Dans son exhortation pour le jour de Noël, Fénelon peut écrire :

Je vous adore, enfant Jésus nu et étendu dans la crèche. Je n'aime plus que votre enfance et votre pauvreté. O qui me donnera d'être aussi pauvre et aussi enfant que vous. O sagesse éternelle, réduite à l'enfance, ôtez-moi ma sagesse vaine et présomptueuse, et faites-moi enfant avec vous.³

Dans une méditation sur la conversion de saint Paul, Fénelon peut affirmer :

La prudence mondaine regarde comme un égarement la bienheureuse folie de la Croix. Elle aimerait mieux les plus affreuses austérités que cette simplicité et cette petitesse des enfants de Dieu, qui aiment mieux être enfants dans son sein que grands et sages en eux mêmes !⁴

L'enfance du Christ, chez Fénelon, est devenue le modèle à imiter pour « les enfants de Dieu » adultes, « sincères, ingénus, tranquilles et sans dessein », « ne rejetant pas la sagesse, mais la propriété de la sagesse ». ⁵ La nudité et la passivité de l'enfance, réceptrices de Dieu sont l'antithèse, chez les 'enfants de Dieu', des propriétés et des agitations du 'moi' mondain qui se croit adulte et qui est esclave de l'amour de soi. En privilégiant l'« état d'enfance » de Jésus, et faisant de celui-ci un modèle pour la conscience pécheresse des adultes et le principe de sa conversion, Fénelon que le siècle des Lumières a canonisé ouvre la voie à Rousseau. Chez le citoyen de Genève, ce paradoxe central de la spiritualité fénelonienne est transposé dans le langage de l'anthropologie, mais il reste tout aussi central à sa pensée. L'« état de nature » s'oppose chez lui à l'« état de société » comme l'enfance, reviviscence intacte de l'état de

enfant fragile de la crèche, de la fuite en Égypte, de l'enseignement parmi les Docteurs, est un paradoxe aussi scandaleux pour la raison païenne, aussi pleinement rédempteur pour la foi chrétienne, que celui du Fils de Dieu mourant et souffrant comme un esclave sur la Croix. Au xvii^e siècle, le futur cardinal de Bérulle médite, parmi les 'Grandeurs de Jésus' et les mystères de l'Incarnation, l'état d'enfance du Sauveur, qui au même titre que les autres états de la Vie du Christ, résume la 'capacité divine' que l'Homme-Dieu est venu restituer à l'âme pécheresse, en lui montrant le chemin d'anéantissement du 'moi' qui la reconduit à la présence intime de Dieu.

Dans la spiritualité de Fénelon, vénéré par le xviii^e siècle et notamment par Rousseau, cet 'état d'enfance' du Christ devient l'*objet de dévotion par*

³ *Œuvres*, éd. J. Lebrun, Paris, La Pléiade, t. I, p. 932.

⁵ *Ibidem*, p. 1076. *Explications des maximes des saints*.

⁴ *Ibidem*, p. 942.



FIG. 10. J.-B. GREUZE, *Portrait de Charles-Étienne de Bourgevin de Vialart*, Nantes, Musée des Beaux-Arts.



FIG. 12. J.-B. GREUZE, *Portrait du chevalier de Pange*, collection particulière.

nature, s'oppose à la corruption sociale des adultes et à celle des adolescents prématurément métamorphosés en adultes sous la pression de la société. Dans cette métastase de la théologie et de la spiritualité de l'enfance du Christ, l'enfance de l'humanité et l'enfance de tout individu humain rendent manifeste la nature humaine dans sa virginité, mais exposée sans défense au viol par la société et par les adultes que la société a déjà corrompus. Ce scénario est devenu un lieu commun des mentalités démocratiques, structurant aussi bien la scène de la fiction poétique et littéraire que la scène pédagogique et la scène judiciaire.

Jamais aucun auteur n'avait, comme le Rousseau de *l'Émile* et celui des *Confessions*, accordé une attention aussi méticuleuse et soutenue à l'enfance. Dans *l'Émile*, c'est pour montrer, dans une sorte d'expérimentation idéale, sous la protection d'un précepteur prévenant la nature, et préservant celle-ci de la société déformante, la croissance naturelle des facultés d'un enfant 'bien né': son



FIG. 11. L. A. SCILLY, *Henri de Bourbon duc d'Enghien*, Château de Versailles.



FIG. 13. J.-A. HOUDON, *Portrait de Louise Brogniart et Alexandre Brogniart*, Paris, Musée du Louvre.

intelligence, son imagination, sa compassion. Dans les *Confessions*, le roman pédagogique fait place au récit de vie, où nul précepteur n'est là pour préserver le petit Jean-Jacques des froissements entre sa nature et la société où il ne fait qu'entrer. Et pourtant, malgré ces heurts qui la couvrent de cicatrices à jamais douloureuses, la nature de l'enfant Jean-Jacques a résisté, et c'est elle qui inspire au philosophe qu'il est devenu sa critique radicale de la civilisation moderne, dénaturée et oppressive. La remémoration de cet 'heureux âge' *malgré tout*, heureux parce qu'antérieur à la torture de la réflexion, et que l'autobiographe genevois, pour la première fois dans la littérature universelle, prend pour sujet à part entière d'une narration circonstanciée, est par elle-même une immense consolation pour le vieil homme qu'il est devenu, recru de ses batailles contre ses persécuteurs dénaturés et de ses propres pensées. Les blessures de son enfance n'étaient rien en effet au regard des souffrances que sa fidélité à lui-même lui a values, adulte, de la part de la société. Remémoré et éternisé par écrit, à l'intention de lecteurs inconnus, l'état d'enfance est devenu en lui-même et par lui-même, pour Rousseau vieilli, un état de grâce, le seul réservoir de « charme » et « plaisir » qui lui reste dans une vie attristée et gâchée par la méchanceté sociale :

Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main tandis que je récitais ma leçon [...]. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela, mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quandje me les rappelle.⁶

⁶ *Confessions*, éd. cit., t. 1, p. 22.

Par un renversement paradoxal qui transpose l'oxymore théologique de Jésus, à la fois enfant inermes et Dieu rédempteur, l'infirmité et l'infirmité de l'enfance du plébéien Rousseau, qui devraient relever du comique, concentrent en elles un enchantement d'être qu'elles arrachent à la chute dans le devenir. Un autre théologème est associé par Rousseau au lyrisme inouï de son récit d'enfance, l'état d'Adam au paradis terrestre :

Nous restâmes encore à Bossey quelques mois, écrit Rousseau de lui-même et de son cousin Bernard. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir.⁷

La « contradiction » que Goethe évoque dans *Poésie et Vérité* et que le précepteur d'Émile avait cherché à éviter ou à retarder, entre « état d'enfance » et « civilisation » est le principe moteur du premier livre des *Confessions*. Les dispositions naturelles de Jean-Jacques enfant à la tendresse, à l'amitié, à la compassion, à l'horreur de l'injustice, au bonheur à peu de frais, ce que l'autobiographe appelle « l'éclat de son enfance », sont « ternies »⁸ par la brutalité d'adultes durcis par la société et aliénés de l'enfance : « Voilà, écrit Rousseau, comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à dissimuler, à mentir et à dérober enfin, fantaisie qui jusqu'alors ne m'était pas venue et dont je n'ai pu depuis bien me guérir ».⁹ L'homme qu'il est devenu porte les traces cruelles de cette 'chute', et l'adolescent qu'il a été à seize ans n'est déjà plus que la ruine morale de l'enfant qu'il avait commencé par être :

Inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi; enfant caressant tendrement mes chimères, faute de ne rien voir autour de moi qui les valût.¹⁰

Le grand combat philosophique de Rousseau pour défendre les droits de la nature contre la violence aliénante de la société ne commencera que trente ans plus tard. Ce sera à bien des égards par le philosophe adulte la prise de conscience réflexive du drame qu'avait souffert son enfance innocente, et la revanche exercée par Rousseau adulte contre une société sans cœur qui avait abîmé Jean-Jacques enfant.



FIG. 14. M. G. KLAUER, *Portrait de Fritz von Steim*, Weimar, Schlosstiefurt, Kaminzimmer.

⁷ *Ibidem*, p. 21.

⁹ *Ibidem*, p. 34.

⁸ *Ibidem*, p. 32.

¹⁰ *Ibidem*, p. 44.

Publiés pour la première fois en 1782, avec les *Rêveries du Promeneur solitaire*, la première partie des *Confessions* acheva la révolution morale inaugurée par l'*Émile* en 1762. L'autobiographie de Rousseau et en particulier son récit d'enfance achevèrent de dessiner la situation-type de l'individu démocratique moderne, dépourvu d'amarrage lignager, de place déterminée dans le monde social, et combattant pour sauver l'identité profonde qu'il tient de son enfance dans une société qui s'emploie à la pervertir et à l'effacer. L'effet produit par la première publication des *Confessions* fut déterminant pour Goethe, qui s'échappe de Weimar en 1784 pour se retrouver libre *wanderer* en Italie et y connaître une seconde jeunesse, au contact fécond de la nature et des chefs d'œuvre qui lui sont fidèles en l'exaltant. Vingt-quatre ans plus tard, il entreprendra à son tour son autobiographie. Impossible de concevoir, ni le *Prélude* de Wordsworth, auquel le poète anglais travaillera toute sa vie, ni la *Biographia literaria* de son ami Coleridge, ni même *Le Peintre*, l'autobiographie en alexandrins de Girodet, sans l'exemple entraînant et à longue portée exercé par le Rousseau des *Confessions* sur la génération qui eut vingt ans en 1789. Chateaubriand avait quatorze ans quand parut la première partie des *Confessions*. Il avait vingt ans, comme Napoléon Bonaparte, quand parut en 1788 la seconde partie des *Confessions*.

Il est hautement probable que le futur auteur des *Mémoires d'outre-tombe* lut les *Confessions* première partie, avec l'*Émile* et le reste de l'œuvre publiée de Rousseau, pendant ses deux années de 'vacances' exaltées à Combourg, en compagnie de sa sœur Lucile en 1784-1785. Il avait seize ans. Son adolescence fut celle d'un lecteur passionné de Rousseau, ses souvenirs d'enfance se sont d'emblée comparés à ceux de Rousseau, et il était quasi inévitable que la vocation d'autobiographe lui vînt un jour, surmontant la tradition du récit épique ou romanesque à la troisième personne à laquelle il obéit dans ses écrits des années 1793-1811, non sans laisser percer partout l'intention autobiographique. Bien qu'une génération le séparât de Goethe, la vocation à écrire un récit de vie vint à Chateaubriand à peu près dans les mêmes années qu'au grand poète allemand, en 1808-1811. Et bien qu'il ait été fortement préoccupé de ne pas répéter le récit d'enfance des *Confessions* de Rousseau, dont il désapprouvait le ton cynique et picaresque, c'est tout de même, comme Goethe, par un long récit d'enfance qu'il commença ce qu'il a longtemps appelé les *Mémoires de ma vie*, et il dut reconnaître plus tard, dans les *Mémoires d'outre tombe*, que cette remémoration de ses jeunes années avait été «la partie de mon travail qui m'a plus attaché que tel autre».¹¹ Et de fait, dans la 'basilique' que deviendront les *Mémoires* entre 1832 et 1842, le récit des années d'enfance et de jeunesse, avec en leur centre géographique le château de Combourg, deviendra la référence récurrente et l'arrière-plan immuable de toutes les errances, de tous les voyages et de toutes les âges du narrateur, qui pourra écrire: «C'est à Combourg que je suis devenu ce que je suis».

Contrairement à Rousseau, Chateaubriand, né en 1768, et qui aura à peine passé vingt ans en 1789, est l'héritier d'un très ancien arbre généalogique; sa place et son avenir étaient en principe marqués d'avance dans la société française, au titre de cadet de noble famille, voué à l'Église ou à l'Armée. Il ne manque donc pas de rappeler en tête de ses *Mémoires*, la lignée de gentilshommes dont il descend. Mais cette lignée ne le prédétermine pas. C'est le récit de son enfance qui compte, rompant avec le silence sur cet âge de la vie qui était de règle dans le genre aristocratique

¹¹ *Mémoires*, éd. I.-Cl. Berchet, Paris, Garnier, t. 1, p. 119.

des *Mémoires*. Dans ce récit, d'enfance et de jeunesse, Chateaubriand établit avec la dernière netteté que, bien avant la Révolution et la Terreur, qui rendirent effectivement caduques et sa naissance noble et les carrières que celle-ci lui ouvrait, l'enfant et l'adolescent qu'il avait été au fond de la Bretagne, à Saint-Malo, à Combourg, ou dans les collèges de province où il avait fait ses études, n'était pas du tout fait pour entrer dans un moule préétabli pour lui par l'impersonnelle tradition aristocratique dont ses parents, et avant tout son père, étaient pourtant imbus. Il n'hésite pas à parler de «terreur» pour qualifier le regard que portait sur lui, dans son enfance, le comte de Chateaubriand. Tout en se montrant reconnaissant pour les soins que l'amour de sa mère a pris de ses études et de son avenir, il ne cache pas qu'il a souffert de la préférence qu'elle a marquée, comme son père, pour l'aîné de ses fils, et du caractère *unsentimental* et distant de l'amour sincère qu'elle lui a porté.

Cette «terreur» assombrit le petit garçon par l'«habitude de souffrir»,¹² mais elle trempe sa nature et ne la déforme pas. À Saint-Malo, il se lie avec les garnements de son âge et se livre, avec son ami Gesril, à toutes sortes de jeux dangereux et interdits. Mais dans ces jeux, écrit-il, «je ne prétendais mener personne, mais je ne voulais pas être mené: je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et tel je suis demeuré». À Combourg, «les instituteurs sauvages, les vents, les flots, la solitude», plus *naturels* encore que le précepteur d'Émile, veillent à la croissance d'une nature indomptée et libre de toute marque de servitude. Au collège, manifestant son amour de l'indépendance et son sens inné et précoce de la dignité humaine, il résiste victorieusement aux punitions humiliantes que voudraient lui infliger les régents. Le trait essentiel attribué par Rousseau à l'homme dans 'l'état de nature', outre l'indépendance, c'est la compassion pour la souffrance de ses semblables. Elle caractérise aussi le jeune Chateaubriand, indigné du sort que ses parents réservent à sa sœur Lucile: «Le sentiment le plus prononcé en moi est certainement l'horreur de l'oppression et le désir de secourir la faiblesse».¹³ L'enfant que remémore Chateaubriand est à la fois naturellement démocrate, et naturellement noble. Adulte, mais fidèle à son enfance, Chateaubriand ne sera jamais comme Talleyrand un aristocrate de cour moulé par une tradition sociale et momifié dans un orgueil, une arrogance et un mépris voilés d'«esprit» et de manières condescendantes, mais un gentilhomme *par droit de nature*. Le «sentiment extraordinaire de religion» qui l'avait habité enfant, avant que ne l'atteignent les conventions philosophiques affectées par la société adulte du xviii^e siècle, était l'émanation spontanée d'une nature intacte, qui retrouvait le sens du divin inhérent à l'«état de nature», commun à toute l'humanité, aussi longtemps que celle-ci n'est pas corrompue par «la barbarie de la réflexion», et forgeant dans ses profondeurs intactes l'unité de la France royale.

Le 'génie' adulte, chez Chateaubriand comme chez Goethe, c'est la capacité très rare chez l'un comme chez l'autre, de rester fidèle, moralement et réflexivement, à ce que Baudelaire appellera le «génie enfant».

Ce qui sépare le récit d'enfance de Chateaubriand de celui de Rousseau et de celui de Goethe, c'est la place que le mémorialiste français accorde au temps historique, rival de la nature à laquelle s'arrime Rousseau, rival aussi de la 'culture' achevant la nature dont se nourrit le génie poétique de Goethe. Le Bretagne, peu 'cultivée' au sens goethéen, mais religieuse et ouverte sur les orages et l'océan, est saturée d'une d'histoire qui, autant que la nature et la pitié, imprègne et nourrit l'enfant.

¹² *Ibidem*, 1, p. 31.

¹³ *Ibidem*, 1, p. 21.

L'antique cité de Saint-Malo et le château de Combourg, où Chateaubriand est «devenu ce qu'il est», sont les symboles de la longue durée historique dans laquelle il a été d'emblée plongé, même s'il n'en a pris conscience qu'après coup, lorsque cette longue durée a été cassée par la Terreur, et lorsque ces lieux chargés de temps lui sont apparus sur l'autre rive du temps, à jamais sacrés et séparés de lui «de l'autre côté d'un fleuve de sang». L'enfant que le mémorialiste fait revivre ne pouvait pas savoir, heureux de cette ignorance, qu'il était témoin et contemporain non seulement d'un 'état de nature' condamné à disparaître, comme celui des sauvages d'Amérique du Nord parmi lesquels le jeune Chateaubriand a vagabondé en 1791, mais des dernières années d'un très ancien royaume, à jamais effacé par la foudre de 1793. La souffrance de Rousseau exilé à jamais de son enfance genevoise et de son prolongement dans le nid de Mme de Warens, s'est élargie chez Chateaubriand à la dimension de l'exil historique de toute une communauté arrachée à ses continuités; à la souffrance de la perte d'un royaume intime se superpose celle de la perte du royaume de France. Aussi l'enfant de Saint-Malo et de Combourg, sur l'autre rive du temps, est-il au centre des cercles concentriques des *Mémoires d'outre-tombe*, principe *naturel* du génie poétique du mémorialiste, inséparable de la puissance précoce et encore sauvage de *prémonition, de rêverie, et d'imagination dont il a été doué*. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, on assiste à la métamorphose de l'enfant *naturellement* philosophe, tel que l'a inventé Rousseau, à l'enfant *naturellement* génie romantique de l'histoire universelle.

GINO BENZONI

A PROPOSITO D'INFANZIA: GUARDANDO UN PO' ALL'INDIETRO

20-23 SETTEMBRE 2003: queste le date del convegno sangiorgino sull'infanzia, proprio all'inizio dell'autunno, proprio sul finire dell'estate. Ma che estate quella del 2003! Una calura tormentosa iniziata già nella tarda primavera e poi proseguita implacabile. È solo coll'inizio di settembre che il grande caldo ha allentato la sua morsa. Una fortuna per il convegno: atmosfera più che respirabile; volti distesi; abbigliamenti composti. Fosse stato anticipato a giugno, a luglio, ad agosto così di certo non sarebbe stato. La temperatura avrebbe dominato sovrana. Si sarebbe sovrapposta all'argomento. Comunque, anche col normalizzarsi del clima, l'incubo rimane.

«Il futuro entra in noi prima che accada». Così Rilke. Ebbene: a leggere, lungo l'estate del 2003, i giornali, non è che le previsioni siano gran che rallegranti; san d'apocalisse. Sgellar di calotte polari; coste sommerse dai mari; desertificazione crescente; disseccarsi dei fiumi; penuria d'acqua; sete; morir di sete. Quantomeno previsto dai metereologi lungo l'estate del 2003 il suo sconcertante protrarsi sino ad ingombrar l'autunno, sino a lambire il Natale. Alla luce del poi, così non è stato. Ma non per questo c'è da rimaner tranquilli. Economia in crescita; e, allora, in crescita pure l'inquinamento atmosferico. Ozono; buco dell'ozono. Allertante, a suo tempo, in proposito il congresso di Tokio. Ma come inascoltata Cassandra quello se non vincolante, coi suoi verdeti, i comportamenti al centro dell'impero. Impotenti a condizionarli le periferie. Sin cronaca di disastro annunciato, a questo punto, il futuro nella misura in cui previsto. Ed è l'angoscia, allora, che entra in noi. Angoscia del futuro, pel futuro. E ha dei tratti generali. E generalizzandosi richiede reazioni generali, impone preoccupazioni unificanti.

Ma, sempre rispetto al clima, anche il passato rivive in noi. Entra in noi se non altro perché ricordato. E non, in tal caso, alla stessa maniera. Son memorie differenziate, localizzate. A Venezia, tanto per dire, i calori del 2003 han fatto ricordare quelli – del pari eccezionali, ma in compenso più limitati nel tempo; tra fine giugno e la prima metà di luglio, se non rammento male – del 1957. Anche allora grondar sudore. Anche allora moria di anziani, specie nelle case di ricovero. E ricordo mia madre a detta della quale dissennato sarebbe stato non portar la canottiera. Sudare sì, ma con la canottiera. Imprescindibile, questa nell'ottica, sinanco nell'etica del tempo. E ricordo mio padre che proprio il caldo non lo sopportava e che, in attesa di fuggire in montagna, si consolava affabulando di grandi freddi, si rinfrescava raccontando dell'inverno del 1929, quando la laguna era gelata; e si poteva andare a piedi a Murano, addirittura a Burano. E ricordo pure un mio esame a Padova con Sergio Bettini, lo storico dell'arte medievale, in uno scantinato del Liviano. *Rara avis* allora gli impianti d'aria condizionata. E, quindi, esami in scantinato. Qui un'illusione di frescura.

Ecco: col caldo ognuno ha le sue memorie, le sue esperienze. E per me il caldo estivo più insopportabile è stato quello di una giornata all'inizio di luglio a Padova

nel 1957. Memore di ciò, anni dopo, nel dedicarmi ad un meticoloso profilo d'Enrico Caterina Davila – lo storico delle guerre di religione, ch'egli definisce *civili*, di Francia – mi son stupito nel riscontrare che questi, allorché governatore, dalla fine del 1618 al settembre del 1620, per conto della Serenissima a Cattaro, preferiva, per motivi di salute – e attestati questi da «fedi» mediche a dir delle quali il clima di Cattaro gli noceva, gli arrecava «travaglio» – soggiornare, proprio d'estate, nell'«Antenoris urbs», a Padova. E un po' ho continuato a stupirmi nell'apprendere che Angelo Maria Querini – il futuro cardinale, il futuro vescovo di Brescia – quando vescovo a Corfù, nell'estate del 1725, s'era allontanato dall'isola per 2 mesi. Non ne sopportava l'afa. Ed era riparato a Lecce. Sic! Si converrà: oggi, d'estate, meglio Cattaro di Padova; meglio Corfù di Lecce. Evidentemente il caldo segnato dal termometro magari si ripete. È più o meno lo stesso. Ma non così la percezione del caldo, la sopportazione del caldo, l'idea di caldo. Queste cangiano. C'è il caldo del termometro. C'è il caldo percepito. E così col freddo. Leopardi, tanto per dire, coi 29-30 gradi toccati dal termometro del luglio-agosto del 1832, sta male, malissimo. «Tutta la mia salute e il mio vigore – commenta – dipende dalla moderazione della temperatura, la quale mancando sto sempre male».

Ma che c'entra questo con l'infanzia? Niente, si capisce. Salvo ad esemplificare – questa almeno la mia intenzione – che, analogamente, c'è l'infanzia, per dir così, come datità oggettiva e c'è la percezione dell'infanzia, l'infanzia, appunto, percepita. *Pan e vin, la salute del fantolin*. Così ho sentito sentenziare nelle campagne venete perlomeno sino ad una quarantina di anni fa. Ed era una pratica diffusa. Un po' per la convinzione che il vino faccia buon sangue, che «latte e vino fa un bel bambino» (un proverbio disdetto da quello che, di contro, asserisce che «latte e vino ammazza il bambino»), un po' per la convenienza d'addormentare in tempi brevi «il fantolin» lasciato solo di giorno per via del lavoro nei campi; e di notte i genitori stanchi, ovviamente, preferiscono che non strilli, che non disturbi. E il vino, quantomeno, un po' l'intontisce. Che poi il dotto latinista padovano Iacopo Facciolati – ne *Il giovane cittadino istruito...* (Padova, 1740; ma almeno altre tre le riedizioni, ché stampato per la quarta volta il trattatello a Venezia nel 1769) – raccomandi che l'infante sia nutrito «di solo latte» o «materno» o della «nutrice» con esclusione assoluta del «vino», è sintomatico. Se così vivamente si sconsiglia di fare, vuol dire che la precoce iniziazione al vino si verificava anche in città. Ad ogni modo se la nutrice – in genere reclutata in campagna; e, naturalmente, deve essere onesta e sana – fa la sua comparsa, l'ambiente è signorile, la famiglia abbiente. Gentiluomo con «possessioni», con alto, o, perlomeno, discreto tenor di vita garantito da rendite terriere quello cui si rivolge la trattatistica relativa al governo della casa – è la cosiddetta «economica», che, tra la *cura sui* propria dell'etica e la *cura rei publicae* propria della politica, consiste, appunto, nella *cura rei familiaris* – che, ovviamente, include l'educazione della prole. Riflessivo e colto il padre di famiglia cui si indirizzano i trattati nella supposizione d'un'attenta lettura.

Ma il «vilan beco», il contadino bastonato dalla sorte, che sta in le «ca' de pagia», in casupole di paglia, in capanne, è analfabeta. «Mi stago in t'un chiosso despassà», sto in un abituro malconcio, tra stracci e logori strumenti di lavoro, con appena «un po' de' pagia d'anarse a colgare», per coricarsi. È così che s'autopresenta. O, meglio, ad essere precisi, è così che lo fa parlare in prima persona, in «pavan», un letterato che in lui si immedesima. È povero, poverissimo. «La povertà, per quanto non impedisca necessariamente la procreazione, è estremamente sfavorevole all'allevamento

dei bambini», osserva Adam Smith. Semmai c'è un tantino da correggerlo. I contadini son più prolifici dei cittadini. E direttamente proporzionale – vien da azzardare – alla prolificità la mortalità infantile. C'è uno filò contadino – giunto a noi fendendo i secoli; e, ovviamente, urbana la trascrizione che lo serba – il quale dice che «el primo anno i mariè s'abbrazza / el secondo i putieggi sta in la fassa / el terzo s'ha un mal anno». Subito allietato da figliolanza – non per niente di proverbio dice che «il primo anno», di matrimonio, si capisce, «son bacini, il secondo son bambini»- l'amoroso trasporto dei rustici sposi, ma ben presto funestato dalle male annate: carestie, fami. E i «putieggi», il bimbi ci muoiono di stenti. Non c'è pedagogia che tenga, non c'è «economica» che sia in grado di rimediare. Succede e basta. Ma capita pure che – negli abituri dei rustici, in cui questi vivono addensati, - non ci sia la stanza pei bambini, non ci sia la culla pel neonato. Il pariniano villano sollecito – si ricorderà – inizia la sua laboriosa giornata alzandosi dal caro letto intiepidito dalla consorte e dai figlioletti. Un unico lettone, insomma. Gioia domestica nel integgiar in rosa dell'abate Parini. Se sì, il buon villano se la merita al pari della parca cena con la quale chiude il suo giorno operoso. E attorno la fida sposa e i festanti vispi frugoletti. E a tavola sgomberata tutti a letto, tutti nello stesso letto. Un idillio la vita semplice, nella salubrità dell'aria, nel distendersi dei campi coltivati, tra le dolci ondulazioni dei colli mentre i monti si slontanano nell'azzurro.

Serenità campestre. Così, almeno, quella acquerellata da Parini. In questa il succedersi delle opere e dei giorni ritmato dall'avvicinarsi delle stagioni. Qui *mens sana in corpore sano*. È così? Può anche essere. Però nelle campagne illividite dalla carestia il contadino di Ruzante ulula dalla fame. Però, in un *Breve ricordo*, del 1530, del vescovo di Verona Gian Matteo Giberti, ai «curati» rurali nel quale il prelado prescrive loro quanto «hanno da fare», figura ben l'obbligo a vigilare «che non si tengano», nelle dimore dei rustici, «i figliuoli piccolini in letto, per il pericolo di non li affocare». Conseguenza non infrequente la morte per soffocamento degli infanti notte tempo, del dormir della famiglia tutta assieme. Una tragedia. Ma solo tragico incidente? Quasi altrettanto frequente il sospetto sia provocato. E, allora, infanticidio. Comunque sia – intervenga o meno l'autorità giudiziaria, sia più o meno attenta; e ci vorrebbe un controllo capillare sul territorio – che deve fare, in sede confessionale, l'autorità ecclesiastica? Casi del genere rientrano tra i cosiddetti casi riservati, quelli cioè riserbati al vescovo; è al giudizio di questi che compete stabilire se si tratta di negligenza o di crimine. E poiché di ciò si tratta nelle sinodi episcopali, poiché, le costituzioni episcopali ribadiscono che son casi da riserbare al vescovo, il fenomeno deve essere ostinato, persistente. Vien da dire che – in assenza d'un preventivo controllo delle nascite – c'è, tremenda, atroce, la soppressione, per simulato incidente, dei neonati, c'è, per dir così, una selezione demografica postnatale. Severi, severissimi i vescovi. Ma non c'è costituzione episcopale che si faccia carico di un qualche miglioramento della situazione abitativa della contadinanza. Non c'è vescovo che esorti i parroci rurali a sensibilizzare su questo versante il padronato. Se accontentata la contadinanza nelle reiterate richieste d'abituri meno angusti, facilitati i parroci a suggerire sonni separati. Ma un ragionamento del genere stenta a farsi strada. Fatto sta che, nella casistica dei casi, appunto, riservati non figura l'agrario che costipa la manodopera in immondi abituri.

«Maxima debetur puero reverentia»; così, con Giovenale, l'antica sapienza. «Lasciate che pargoli vengano a me»; così il Vangelo. La sensazione è che i bimbi pastori in campagna e che i bimbi costretti al lavoro in città non siano beneficiari di gran

riguardi. Che siano vittime. Che s'approfitto della loro innocenza. E da intendersi questa alla lettera: ossia quale incapacità di nuocere, di reagire, quale debolezza fisica, «imbecillitas» delle membra. Quanto all' «animus» neanche il bambino è innocente. È così che pensa, nelle *Confessioni*, s. Agostino, nel quale la dottrina del peccato originale vela di pessimismo anche la considerazione dell'infanzia. Certo che i bimbi vagabondi, mendichi, senza casa, senza famiglia, ladruncoli sono guardati con occhio severo. Se c'è da perdonare, si perdona a chi ha meno di sei anni. Sin qui un minimo di zona franca. Poi non più, nel senso che a sei anni, in tempi moderni, comincia la responsabilizzazione, la scolarizzazione. E, sempre nei tempi moderni, il nazismo destinante gli Ebrei allo sterminio. E – nel suo che, col suo che – pure il nazismo attento ai sei anni, si dà disporre, appunto, che, appena compiuti, ogni bambino ebreo sia contrassegnato dalla stella di Davide, ossia «da una stella a sei punte grande come un palmo, disegnata in nero su stoffa gialla», recante, ancora in nero, la dicitura «Iude».

Impossibile superare – però gareggiare con loro sì – in malvagità i nazisti. Ad incontrarli la storia della vicenda umana si fa vergogna d'appartenere alla razza umana. In certo qual modo, però, di che vergognarsi – anche se non così – a far la storia dell'infanzia e della puerizia non manca l'occasione. Per lo meno stringe il cuore che gli statuti di Fermo del 1446 prevedano la punibilità dei minori di dieci anni «deliquentes», e il come e quanto lo stabilisce il rettore, a suo arbitrio. Punibili, invece, i fanciulli tra i 10 e i 14 anni con pene dimezzate rispetto a quelle fissate per gli adulti. E lo si è – sotto il profilo penale – dai 14 anni in poi. Impunibile – per gli statuti eugubini – il minore di dieci anni. Ma non così per gli statuti di Roccantica in Sabinia: in questi contemplato il procedimento nei confronti dei bambini tra i 7 e i 10 anni, non automatico però, non d'ufficio, ma solo dietro querela della parte lesa, «per accusationem iniurati». Condannabili – per gli statuti di Conegliano del 1488 – anche alla pena capitale quanti han compiuto i 10 anni, se colpevoli d'omicidio e, pure, di furto. E, nel 1532, il presidente Bernardin della Barba fa impiccare quattro putti rei d'aver agevolato una fuga dal carcere. Ma linciato costui a furor di popolo per questa sua «iustitia bestial». Perseguibilità giuridica della *puerutia* – quella che va, grosso modo, dai 7 ai 14 anni – comunque. E, allo scoccar dei 14 anni, inflessibile pienezza di detta perseguibilità. Pieno rigore della legge sui comportamenti devianti dalle regole, fuori norma.

Ma che devono fare i padri attenti a disciplinare da subito i figli? Stando alla *Istruzione a' padri per saper ben governare la famiglia loro* (Milano, 1603) di Giovan Pietro Giussani – un religioso attivo a fianco dell'arcivescovo Carlo Borromeo, di cui poi sarà biografo (stampata e ristampata la sua *Vita* del santo, tradotta in latino e pure in tedesco; e presente, tanto per dire, nella biblioteca di casa Leopardi a Recanati); autore Giussani anche de *Il Brancaleone*, una raccolta moraleggiante di novelle – debbono stare addosso alla prole a mo' di ringhianti mastini. Se fiutano male inclinazioni subito azzannino. «In modo alcuno non lascino germogliare né pigliar radice vitio alcuno nei loro figliuoli, ma subito lo svellino adoperando le battiture et li assuefacciano a buon hora a lavorare, acciò non regni la pigrizia». Da avviare al lavoro a suon di busse i putti. Pazienza se i padri analfabeti non sono in grado di leggere il trattato di Giussani, il quale l'ha redatto avendo in mente un'utenza anche d'estrazione popolare. Possono ben leggerlo i parroci per poi sminzularlo per farlo entrare nella testa dei genitori di buona volontà. Inchiodati alla fatica manuale già sui 6/7 anni i bambini. Oggi diremmo lavoro infantile, sfrutta-

mento del lavoro infantile; se appurato, penalmente perseguibile. La legge lo vieta. Leggi laiche di stati laici. Bisognerebbe far attenzione quando si ciancia di radici cristiane da squadernare nei dettati costituzionali europei. Gratta, gratta e tra le radici salta fuori il catechismo pel padre plebeo della Milano che s'affaccia sul sec. xvii. Gratta un altro po' ed ecco che si trova, del patrizio veneziano Gianmaria Memmo, un *Dialogo nel quale, dopo alcune filosofiche dispute, si forma un perfetto principe et una perfetta repubblica...* (Vinegia, 1563). Va da sé che – se si mira alla perfezione –, nella marcia verso questa, è l'«ozio sopra ogni altra cosa» quel che «si dee fuggire». È vizio «pestifero», estremamente «dannoso al pubblico et al privato». Perciò gli «artefici» – ossia gli addetti alle cosiddette «arti vili et mecaniche» –, non appena «i figliuoli saranno pervenuti all'età di sette anni», li costringano all'attività, «acciò che per tempo si avezzino alle fatiche».

È un mondo statico quello in cui a 7 anni i figli dei poveri iniziano a faticare per rimaner poveri. Ricchi e poveri nel mondo così com'è e così come deve rimanere. E scippato al popolo il genuino dettato evangelico manipolato ad esitare – tanto per fare un esempio – nei *Tre libri dell'educatione cristiana dei figliuoli* (Verona, 1584) di Silvio Antoniano, i quali libri, come sottolinea la ristampa cremonese, del 1609, sono stati *scritti ad istanza del B. Carlo cardinale di Santa Prassede*, ossia del beato (ancora per poco; sarà proclamato santo l'1 novembre 1610) Carlo Borromeo, da un autore, anche questo vien sottolineato, *che fu poi cardinale della Santa Chiesa*. Una pedagogia – questa d'Antoniano le cui ambizioni, appunto, sono premiate nell'informata di porporati del 3 marzo 1599 – mirata ad inculcare l'accettazione dell'esistente, a cementarla nel paesaggio mentale, a incardinarla nella coscienza direttiva dei governanti, a introiettarla nella soggezione dei governati. E l'educazione, allora, come avviamento a recitare la parte assegnata, nel teatro del mondo, dalla nascita. Stampato quel che prevede il copione nella mente dei piccoli. «Devono – insegna Antoniano – i poveri contentarsi della conditione loro e non aver invidia ai ricchi». E così regna la pace sociale tra questi – cui competono al mantenimento dell'ordine, l'esercizio della «giustizia», il sovvegno caritatevole alla povertà – e quelli tenuti a rendere «amore e osservanza e fedeltà ai ricchi». Simmetria tra sollecitudine pei miseri dei «ricchi» e spontanea – e a questa spontaneità è bene educarli sin da piccoli – collaborazione dei «poveri», i quali, «grati e ricordevoli», si impegnano, con «cura e diligenza», con assidua laboriosità, «nella cultura dei campi e nella custodia delle cose loro» dei ricchi, si capisce. Più idillio di così! Un idillio senza sorriso di bimbi. Nel mondo diviso in due c'è poco da sorridere. C'è d'abituarsi sin da piccolo al cipiglio del comando – ma per assumerlo dapprima obbedire al padre – o gli occhi bassi della sottomissione. Se si bada alla trattatistica, il disciplinamento ingabbiante i comportamenti – e in vista di questi manipolata soprattutto la puerizia – coarta talmente l'esistenza da non concedere spazio a scoppi di risa, a scoppi di pianto.

Troppo stilizzato il gentiluomo con terra nell'involucro dell'onore più spocchioso a mo' di manichino sussiegoso per giocare col figlioletto, per angosciarsi se s'ammala, per disperarsi se muore. Però ciò succede, anche se i trattati su ciò son silenti. C'è un modesto, modestissimo letterato marchigiano, «segretario della serenissima signora duchessa d'Urbino» Livia della Rovere, la vedova di Francesco Maria II, cui, inghiottito il ducato, la Santa Sede permette di trascorrere i suoi ultimi anni in un simulacro di piccola corte in quel di Castelleone. Autore il suo segretario – si chiama Fabrizio Ondedei – di *Lettere scritte a proprio nome* (Bologna, 1639), o a titolo personale o per conto della sua signora, di cui ha sposata una damigella. Da

questa ha un «unico figliolino», che gli riempie il cuore. Ma cade ammalato. E – come scrive ad un amico – «sabbato sulle 17 hore sen volò in paradiso per un assalto impietossissimo de vermi che gli divoravano gli'intestini et a me il cuore e l'anima. Io son fuori di me stesso, havendo perduto la più cara cosa che avessi in questo mondo, un putto tutto grazioso, tutto bello e che era tutta la mia delizia, tutto il mio conforto». E questo «benedetto angelino» gli è morto tra le braccia. Ecco: gli restano gli occhi per piangere, e gli resta la penna per scrivere all'amico del lutto che lo strazia. E, invece, gli analfabeti – i rustici dei campi, tanta plebe urbana – non san registrare per iscritto gioie e dolori. Sicché – relativamente a quel che han provato, sentito – ci affidiamo all'intuizione. E se sappiamo qualcosa non è direttamente da loro, ma da chi – per una qualche ragione – o di loro scrive o riporta. E i riporti son letterali nel caso s'attivi la giustizia e/o l'inquisizione. In sede giudiziaria insomma. E con ottica processuale.

Ma se si vuole entrare negli interni domestici, nella sfera dei sentimenti degli affetti, la chiave d'accesso la fornisce l'autotestimonianza scritta. E, per questa, ci viene incontro il mercante che la scrittura la padroneggia. Nella misura in cui in rapporto d'affari «con più persone», nella misura in cui in corrispondenza con operatori in altre piazze, nella misura in cui stipulante contratti, nella misura in cui contabilizzante «ogni entrata e uscita», il «mercantante» si ritrova «quasi sempre» ad «avere la penna in mano», con le «mani tinte d'inchiostro». Andrea Berengo, un veneziano che traffica in Levante a mezzo '500, si lamenta ch'egli tocca «schriver tutto el zorno et partte della notte». Virtualmente scrittore il mercante nella misura in cui la padronanza della scrittura, costitutiva della sua professionalità, e vivacizza lo stesso corrispondere mercantile e lo sollecita a pagine di riflessione e di memoria. Chi scrive per mestiere, visto che in ciò s'affina, finisce che non depone la penna una volta chiusa la bottega, inventariata la merce, fatto il bilancio della giornata. Colla penna distilla *arricordi* ad uso personale, scruta l'andamento domestico, rivanga colla memoria, mette a frutto l'esperienza, sagoma un criterio, una linea di condotta, colloquia con se stesso, riflette, pensa, annota i propri pensieri, anche se modesti, anche se semplici pensierini.

Giudiziosa l'impostazione della vita. Opportuno accasarsi con una giovane di buona famiglia, savia, sana dalla quale avere de «be' figliuoli», augurabilmente maschi, mentre le femmine non è che vengano al mondo particolarmente desiderate. E a questo punto si ferma la prospettiva del mercante. È, invece, Memmo che per il concepimento del «nobile» insisterà sulla necessità d'uno scrupoloso esame preventivo nel «far la elettione del terreno dove ... spargere la semente», ovviamente nobiliare. Sarà poi Antonio Persio – il medico fautore, nel primo '600, «del bever caldo» anche d'estate, ch'è, a suo avviso, indulgendo «al bever freddo», si può morire – a teorizzare in fatto di «utero» quale «stanza monda et libera da' mali humori» ai fini d'una avveduta procreazione. Sono, a suo ritenere, i «sani humori» materni a garantire gli «spiriti sottili» costituenti la personalità del nascituro. «Architetto di questo nostro ingegno» l'utero. E più ricco di «sani humori» questo, più «aguto» l'ingegno del concepito. Ragionamenti del genere non compaiono nel *Libro di buoni costumi* di Paolo da Certaldo. Costui si limita a raccomandare – per la donna «grossa», incinta; beninteso: se questa è la padrona di casa, la consorte del capo famiglia – tutti i riguardi d'una gravidanza protetta, tutelata. E al parto assistano «buone levatrici». Sia, quindi, il neonato tenuto, «bene netto e caldo», nutrito direttamente dalla «poppa» materna e/o dalla nutrice per l'intero «primo anno» di vita, per

poi, con graduale svezzamento, con progressiva riduzione dell'allattamento, passare all'alimentazione, del pari graduata, con «altre cose». Convinzione persistente lungo i secoli quella che il miglior nutrimento lo offra il seno materno. «Matrum lacte alendi infantes», sostiene l'umanista lodigiano Maffeo Vegio nel *De educatione liberorum...*, che ultimato all'inizio del 1444, viene pubblicato postumo a Milano nel 1491. E precisato in questo che il vino è assolutamente da evitare, sino, almeno, ai nove anni di età. Un «mostro», comunque, per Vegio, la madre che rilutta ad allattare il figlio. E un peccato, per s. Bernardino da Siena, quello della madre che, in grado di nutrire l'infante, preferisce, egualmente, a ricorrere alla balia. Ma se c'è «mancamento» di latte, necessaria la nutrice. Attenzione a che questa sia di buoni costumi. Se la balia è scostumata, il latte «è corrotto». Se – così Leon Battista Alberti – si trascura questo punto, esiziale sarà l'effetto «ne' costumi». Il lattante assumerà inclinazione ai «vizi», a «bestiali passioni»; la «lattatrice» poco virtuosa potrebbe essere nefasta. Se «d'animo focosa», se dal «sangue infiammato e riarso», il «nutrimento» del suo latte produrrà «immanità e bestialità». Addirittura compromessa – nella trattatistica nobiliare – la nobiltà d'animo che avvalora la nobiltà di nascita se il neonato succhierà latte impuro di balia indegna. Se contaminata costei dal vizio, questo, tramite il suo latte contaminato, sarà contagioso. Non così col latte puro di balia pura. Un'ossessione, codesta, dell'etica e/o dell'ottica nobiliare. Ma non solo, presente com'è negli albertiani *Libri della famiglia*, nei quali *pater familias* è il «buon massai» che, cogli «esercizi onestissimi e pecuniosissimi della mercatura», è diventato ricco, facendo «buona masserizia del denaio» guadagnato. E, per più versi, anche Paolo da Certaldo è definibile «buon massai». Rispetto all'accezione che questa qualifica – che è poi l'autoqualifica di chi così si realizza – assume nel dialogato trattato sulla famiglia d'Alberti ci sono in lui, in Paolo da Certaldo, dei tratti anticipanti, preannuncianti.

«Quattro amori», a suo dire, contrassegnano e motivano la sua esistenza. Sono simultanei nell'attivarsi, epperò non sullo stesso piano, epperò gerarchizzabili. Prima quello di Dio col quale l'anima si salva, senza il quale si perde; secondo quello per i propri figli; terzo quello per la moglie; quarto quello per gli amici. Ma come si manifesta il secondo? Non subito, non nella primissima infanzia. In questa l'infante allattato, svezzato, vezzeggiato, incoraggiato alle prime parole, ai primi passi è attorniato, accudito solo da donne la madre, la balia, le fantesche di casa. È quand'è «ne' sei o ne' sette anni» che la figura paterna prende consistenza. Che così avvenga da un lato è prassi abitudinaria, dall'altro è criterio pedagogico. È colla fine dell'infanzia propriamente detta e con l'inizio della puerizia che i padri intervengono. «I padri – osserva Persio – non amano tanto figliuoli quando elli balbettano, quanto poi che sono pervenuti in età» che son un tantino cresciutelli, quando accennano ad un minimo di ragionamento, quando le parole un po' le mettono assieme, quando quel che loro vien detto mostrano di intenderlo. È quando il bimbo è sui sei anni che – a detta e ridetta dell'«economica», dei testi sull'educazione – che necessita il subentro della fermezza paterna alla tenerezza materna, che va scelto il maestro. Ora è da «porlo a leggere», asserisce Paolo da Certaldo. E, una volta sgrezzato, «o fallo studiare o pollo a quella arte che più gli diletta», suggerisce lo stesso. Così pel maschietto. E per la femminuccia? «Polla a cuscire none a leggere», che «non istà troppo bene a una femina sapere leggere», specie «se già la volessi fare monaca». In tal caso – quello della destinazione, in genere già dalla nascita, al velo – «mettila» appena bimbetta «nel ministero», nel monastero, «anzi ch'abbia la malizia di cono-

scere le vanità del mondo». Semmai è «là dentro» – in convento, si capisce – che la piccola monacanda «imparerà a leggere». Se, invece, per la piccola non è prevista la monacazione, se in prospettiva l'attendono – prima o dopo – le nozze, sia subito addestrata «a fare tutti i fatti de la masserizia di casa, cioè il pane, lavare il cappone, abburattare e cuocere e far bucato, e fare il letto, e filare, e tessere ... o recamare ... tagliare panni, e rimpedulare le calze, e tutte simili cose». Così, quando si mariterà, saprà il fatto suo, non parrà una scimunita. Sarà – come vorrà Leon Battista Alberti – la degna consorte del «buon massai», la vestale della domestica «masserizia».

Naturalmente gli darà dei figli. E questi – è così che preferisce Alberti – non avranno «altra nutrice che la loro medesima madre», salvo che, disgraziatamente, questa non risulti troppo «debole». E in tal caso – come s'è già notato – subentri la «balia» e che questa sia «onesta», «costumata». La «prima età» – così sempre in *Della famiglia* d'Alberti – sia trascorsa al di «fuori delle braccia dei padri». Par quasi Alberti – che il padre lo vuole autorevole – trovi disdicevoli i tteggiamenti, i ninnamenti, se paterni. E – non senza ragione: troppo spesso maldestri i palleggiamenti paterni – condanna il «palleggiare», chè il fantolino in fasce è una «cosellina» delicata e le «ossicine» sue son «tenerucce». Meglio che il padre stia alla larga. E il bimbetto «riposisi», sin «dorma nel grembo della madre», la quale si può essere con lui tenera e affettuosa. Ma non così il «padre diligente», sorvegliato nelle sue mosse, vigile sulla soglia della puerizia a «conoscere a che esercizio e a che laude e' figliuoli suoi siano proclivi e disposti». E ben presto s'inizino a «usare e' fanciulli in cose laboriose e ardue». Alla tenerezza materna segue la severità esigente del padre. Niente baci e abbracci. Son giudicati smancerie fuori luogo svenevollezze diseducative. Opportuno, piuttosto, «e' fanciulli» siano «corretti con modo e ragione», con durezza calcolata che sappia «gastigarli senza ira», con programmata «severità» scoraggiante i difetti e suscitante capacità e virtù. Lodevole il padre che sappia così comportarsi. Se troppo indulgente e transigente non gli sarà risparmiato «l'ultimo tormento», il più doloroso, quello del rimorso di ritrovarsi con un «vizioso figliuolo», tale divenuto perché non corretto in tempo, perché troppo accontentato nella sue bizzze, nei suoi capricci.

«El padre», non si guardi, «facendo il figliuolo migliore», dall'«aspreggiare un poco più che la natura e tenerezza non gli patisce», così insiste il trattato albertiano. È chiaro il senso: sia di proposito severo, a costo di frenare quel che gli verrebbe, a tutta prima, spontaneo, a costo di ricacciare le stesse propensioni affettuose. Sia, insomma, duro, sin aspro. Anticipando gli insegnamenti albertiani, è così che, per conto proprio, s'è regolato Giovanni di Pagolo Morelli. Esultante questo mercante scrittore quando Caterina, sua moglie, il 10 marzo 1396, dà alla luce il primogenito, Alberto, immatricoltato, già il 19 dicembre 1405, nell'«arte della lana», quella del padre. E, sempre nel 1405, il 5 ottobre Caterina mette al mondo una bimba. Quasi indifferente la registrazione della nascita da parte del padre. «Idio le dia buona ventura con salute della sua anima» si limita ad augurarle e ad augurarsi. È il primogenito maschio che gli sta a cuore; e la sua venuta al mondo l'ha salutata come la «migliore» delle notizie. Ma purtroppo Alberto, il 19 maggio 1406, cade gravemente ammalato e, dopo «grandissimi tormenti» muore il 5 giugno. Stroncato dal dolore Giovanni di Pagolo Morelli. La sorte gli strappa di braccia il fanciullo che a soli 4 anni «volle ire a bottega», sui 6 «seppe il Saltero», sugli 8 «il Donadello» ed era già in grado di corrispondere per lettera con i parenti; e sui 9 sapeva già qualcosa di latino e se la cavava a «leggere lettere mercantesche». Alberto – sospira inconsolabile il padre nel «sommo dolore» per la perdita che, come «un coltello», gli strazia «il cuore»

– «avea buona memoria, buona lingua, buona ritenitiva, buon aspetto e gentile e costumato». Un capolavoro di bimbo. Una pena che si rinnova ogni giorno constatare che non c'è più. È come venuta meno la luce della casa. Abbuviata questa irredimibilmente. Una tortura al rallentatore il succedersi dei giorni. Nè, trascorso un anno, la sofferenza s'attenua. Implacabile sbrana dentro. «Tra mille punte di spiedi l'anima mia col corpo crociata»; così di sé Giovanni di Pagolo Morelli. Non sa darsi pace. «Tu l'avesti maschio – si dice e si ridice ogni giorno – per farti bene crepare il cuore; tu l'avesti intendente e visto» vispo, vivace, «e sano acciò che con più pena fussi della perdita tormentato». Incrudelente la rimembranza del figliolletto che vivo è stato il culmine del desiderabile quasi a far sentire, colla sua scomparsa, cosa era, quant'era, com'era. S'è come – colla sua morte a 10 anni – aperta una voragine nella quale il padre precipita disperato. La gioia della sua presenza s'è «rinvertita» nell'insopportabile pena della perdita, nel maggior dolore e nel maggior tormento». Certo: il figlio Giovanni di Pagolo Morelli l'ha amato con tutto se stesso. Ma gliel'ha mai detto? Gliel'ha mai fatto capire? Vien da dire che solo ora che Alberto non c'è più si rende conto di quanto lo ha amato. Ma sinch'era vivo questo amore era congelato.

Viepiù acuita ed esasperata la sofferenza dal suo farsi bruciante rimorso impotente a riscrivere i comportamenti paterni. Questi – Giovanni di Pagolo Morelli continua, ripensandoli, a rimproverarselo – non sono certo stati affettuosi. Tu li volevi bene e mai di tuo bene nol facesti contento; tu nollo trattavi come figliuolo ma come istrano; tu non volesti mai dargli un'ora di riposo; tu non gli mostrasti mai un buon viso; tu nollo baciasti mai una volta che buon gli paresse; tu l'amacestasti alla bottega e con le molte ispesse e aspre battiture». Nemmeno – e il ricordo si fa atroce – durante «i sedici di» dell'infermità che l'ha condotto alla morte il padre è riuscito a trovare parole d'affetto, gesti d'affetto come paralizzato dal non voler ammettere che – nell'inesonerabile aggravarsi dei «tormenti» – il bambino «dovea morire». E, invece, Alberto, il 5 giugno 1406, chiude gli occhi per sempre. «Tu lo vedesti morire»; «tu l'hai perduto, e mai al mondo più il rivedrai». Questa la desolata risultanza, ancor più dolorosa accompagnata come è dalle trafitture del rimorso, del pentimento. Solo che i rimorsi e i pentimenti non si sommano e non si saldano a costruire un'alternativa pedagogica alla, appunto, pedagogia dell'«aspreggiare». A suo modo, nel suo che Giovanni di Pagolo Morelli è a questa che s'è attenuto. E ha pensato di far bene; quando è ormai troppo tardi questo criterio educativo vorrebbe rimuoverlo. Potesse, col suo primogenito si metterebbe a ridere e a scherzare. Ma la pedagogia dell'«aspreggiare» è arcigna. Il *puer* lo considera un adulto in miniatura da plasmare per tempo. E niente sorrisi, niente spensieratezza, niente gioia, ma disciplina coercitiva e sin manesca. Giovanni di Pagolo Morelli quella mano con cui ha picchiato il figlio – potesse far tornare indietro il tempo – la trasformerebbe in carezza. Ma son le busse quelle che ricorrono nella pratica cui fa da colonna sonora l'orchestrazione teorica dello *ius corrigendi* che propone il *magister* – beninteso questo vale per la puerizia dei ceti privilegiati, non certo per quella dei rustici e dei praticanti le «arti vili e meccaniche»; per questa schiaffi, pugni, calci – colla frusta, colla sferza, colla ferula, in mano. E non l'agita in aria a vuoto. Prende la mira, colpisce. Persino Vittorino da Feltre – peraltro istitutore una scuola gioiosa e giocosa che non esclude l'allegria, che sottintende il diritto se non alla felicità, perlomeno alla serenità –, di fronte ai furtarelli, alle parolacce, alle bugie picchia sodo, fustiga duro. E punizione, a suo ritenere, produttiva di vergogna e di pentimento lo star del colpevole in ginocchio per ore e ore di fronte ai compagni. Impugnante il flagello

la didassi in atto. Visualizzato l'apprendimento delle *Grammaticales regulae* (Venetiis, 1488) di Guarino Guarini o Guarino Veronese già nella pagina iniziale: qui il maestro flagellante l'alunno negligente, mentre un altro, in un angolo, a premio della sua diligenza, riceve, a lezione ultimata, un frutto. E pure i grammaticali *Rudimenta...* di Nicolò Perotto (Venetiis, 1493) s'aprono con la figura del maestro col flagello in mano, che è un po' quel che sarà la bacchetta pel direttore d'orchestra. Che la lezione non sarà un divertimento l'assicura la lezione figurata nelle *Regulae syppontinae* (Florentiae, 1508) sempre di Nicolò Perotto. Fortunati comunque gli alunni anche se castigati. Ben più duri il castighi ai pastorelli nei campi, ai piccoli praticanti nelle botteghe e nelle officine. Fortunati, rispetto a questi, gli scolaretti. Solo che andare a scuola, già pei latini, significava *manum ferulae subducere*, sottoporre la mano alla ferula. Anche s. Agostino – la cui prima infanzia è stata lieta, «fra carezze di nutrici, festolevolezze di sorrisi e allegria di giochi» – a scuola, talvolta dai maestri le busca. A fin di bene – è una convinzione che sembra inestirpabile – comunque le botte. Per il bene del picchiato, si capisce. Così impara a vivere. Quanto meno così lo scolaro sta attento, evita di distrarsi dalla lezione. Però il maestro può esagerare, essere troppo manesco; e, a sua volta, manesco nei confronti del maestro col figlio troppo manesco il padre di Lorenzo Da Ponte. Ma siamo oramai nel '700. Reazioni del genere prima si stenta a trovarle. Costatabile, comunque che antecedentemente – nell'educazione dei figli dei principi – i precettori agli allievi le mani addosso non le mettono. Se c'è da punire bastano i pensì, i digiuni, la riduzione degli svaghi. E fan parte della crescita gli esercizi fisici, l'equitazione. Guidobaldo della Rovere – figlio di Francesco Maria I, il futuro duca d'Urbino –, quand'è sugli otto anni è mezzo, di salute sta bene e a cavallo se la cava scrive, il 16 ottobre 1522, rassicurante alla madre, Eleonora Gonzaga, allora lontana dalla corte di Mantova, il precettore Felice da Sora. E lo studio? «Ha cominciato – ragguaglia il precettore – a leggere o, per dir meglio, ad odiare el primo de Virgilio», ossia il primo canto dell'*Eneide*. Poi, comunque, farà progressi. È un piccolo principe. E come tale allevato accuratamente. Ma capita che Francesco Patrizi – il filosofo dalmata – che nella natia Cherso ha imparato, nella scuoleta locale, a «leggere» sui sette anni, una volta imbarcato in una «galea», «di leggere» si scordi. Sui dieci anni è analfabeta, analfabeta di ritorno. È sui 13, a Venezia – quando il padre intuisce la sua «inclinazione» agli studi – che recupera la dimensione della lettura e della scrittura; e ciò perché mandato «ad imparar grammatica» da tal «prete Andrea Fiorentino», correttore di bozze nella stamperia dei Giunti.

Meglio, comunque, si converrà, affrontare, sugli otto anni, il latino virgiliano che far l'aiuto mozzo in una galea. È normale la puerizia di Guidobaldo della Rovere spruzzata di latino in quel di Mantova. C'è giunto fortunatamente il 4 giugno 1516, a due anni e due mesi, in fuga da Urbino – qui è nato il 2 aprile 1514 – dove il pontefice Leone X, spodestando Francesco Maria della Rovere, vuol insediare il nipote Lorenzo de' Medici. «Alloggiato in corte», quella gonzaghesca, l'infante, «in le camere di la Signoria Vostra», scrive, l'8 giugno 1516, Ippolito Calandra, un fido ed esperto cortigiano, a Federico Gongaza (il quale, allora sedicenne, è già uno scaltro donnaio; e a dieci anni è stato ostaggio a Roma nelle mani di Giulio II, non senza angoscia della madre Isabella d'Este, non a torto paventante l'avvenenza del fanciullo suscitò senili cupidigie nel papa), zio materno di Guidobaldo. Costui – assicura Calandra – è il «più gentil signore et piacevole del mondo». E parla – questo è stupefacente – come «homo di tempo», maturo, assennato. Sbalorditivo – data la

tenera età quel che «dice». E tra le varie e molte «cose» dette da Guidobaldo una considerazione dal fulminante acume: «a la fede, si papa Leone fosse venuto lui solo», cioè con le sue sole forze, «non l'haveria preso il stato» il ducato urbinato. Così, proprio così, l'infante avrebbe sentenziato. Calandra – le cui lettere sono considerate una delle fonti più attendibili sulle vicende dei Gonzaga e come tali utilizzate e riutilizzate dalla storiografia – almeno, così colle proprie orecchie ha sentito. Ed è un uomo che informa con precisione. Per funzione a corte e per *forma mentis* è alieno dall'inventare.

Comunque sia, stando alla sua testimonianza, si dà un'ennesima variante da aggiungere alla casistica dell'ossimoro dell'*infans loquens*. Questi – perché tale – disdice il connotato precipuo dell'*infantia*, ancora incapace di parlare. Si colloca su d'un piano di strepitosa, prodigiosa, miracolosa eccezionalità. Fa pensare a Gesù che, nella disputa al tempio coi dottori, li mette in imbarazzo con vigore e rigore d'argomentazione. La sapienza del fanciullo ha la meglio sul senno dei più autorevoli anziani. Uno scandalo inaudito. Però – ad essere precisi – la sorprendente comparsa di Gesù in sede pubblica, la sua fuoriuscita dalla famiglia, il suo clamoroso autoesternarsi all'insaputa di questa son sì un salto di qualità con effetti di ricasco sommoventi, dirompendi; purtuttavia vengono da un dodicenne, da un *puer* già sortito dalla prima *pueritia*. L'episodio evangelico presenta un fanciullo disputante. L'*anticipatio* sta in quel che dice, in come lo dice piuttosto che nel fatto che parli. Il *peur* non è più *infans* proprio perché *loquens*. «Ab infantia ... veni in pueritiam», scrive s. Agostino, nelle *Confessioni*. «Non enim infans qui non farer», incapace di parlare, «sed iam puer loquens eram».

Ma – ancorché suggestionato dall'*anticipatio* evangelica – il vero e proprio *infans loquens* lo si riscontra, ad es., nell'anonima *Vita* di s. Simone Stilita il giovane (521-592). Vi si racconta che questi è battezzato a due anni; dopodichè, si mette a dire – e lo ripete, ossessivamente, per sette giorni – «ho un padre e non l'ho; ho una madre e non l'ho». Così a sottolineare – e non senza riecheggiare la replica di Gesù a Maria allorché accenna a rimproverarlo per la sua assenza senza preavviso – una netta determinazione al distacco dalle cose terrene, una volontà di presa di distanza dagli stessi genitori, la decisione a sciogliersi dal vincolo del loro stringente affetto. Votato alla santità in tal caso l'*infans loquens*. E già a sette anni in grado di iniziare la sua ascetica esistenza appunto, di stilita, in cima a una colonna.

Orizzonte di santità già nell'infanzia. Santità infantile. E affabulazione in proposito. *Fama sanctitatis*. Presunzione di santità. E in odore di santità quel bambinello di cinque anni che, a Napoli, nel 1675, una gran folla si reca a visitare nella sua modesta dimora – suo padre è un pescivendolo, sua madre è una casalinga – dove in «habittello di sant'Antonio», è in costante adorazione d'un altarino fatto con le sue stesse mani, adunando pie immagini, lumicini e una statuetta di s. Francesco. Anche s. Carlo – nella biografia di Giussani – «nell'uscire dalle fasce», si mostra già «pio e devoto». Ma è quando oramai cresciutello che pare non abbia «altro diletto» di quello di «fabbricare altarini» e «cantare lodi al Signore». Più precoce di lui, insomma, il santolillo partenopeo.

Per la *vox populi* è tale: è un santolillo, un piccolo santo. Quando lattante all'allattamento di venerdì si sottraeva. Svezzato di venerdì rifiuta la carne. A quattro anni recita «litanie» e «orazioni». E gli si attribuiscono dei prodigi: col segno della croce moltiplica la farina e ne migliora la qualità; col segno della croce fa sì che il vino nel barile, di solito consumato in meno di un mese, duri oltre due mesi; visto che

la madre trascura di tenere accesa la lampada dinanzi alla «statua di s. Francesco», irritato esorta il santo ad accendersela e così avviene. Interviene l'inquisizione. Che il bimbo sia un piccolo santo l'esclude in partenza. Sospetta la truffa, la simulazione. E poiché questa non risulta, si convince che il bimbo sia «spiritato», «indemoniato». E poiché il bimbo, torchiato negli interrogatori, lo nega, il domenicano del Sant'Uffizio che lo sta interrogando, spazientito gli dà uno schiaffone violento. Il bimbo ha cinque anni e due mesi il 25 ottobre 1675 quando lo si schiaffeggia. «Io non sono indemoniato»: questa la sua risposta. E così continua a rispondere anche negli interrogatori successivi, anche se – per indurlo ad ammettere – lo si costringe a stare «ingenocchiato» per ore. Ben otto volte «costituito» il bambino. E poiché s'ostina a negare, mirando a costringerlo l'inquirente continua a convocarlo. Se il bimbo è testardo, egli lo è ancor di più. A sua volta s'impunta: colle buone o colle cattive, più con queste che con quelle, indurrà l'«indemoniato» – proprio la sua ripulsa a riconoscersi tale è intesa come diabolica – all'ammissione. Chi la spunterà? Nessuno dei due. Il padre del santolillo a giudizio di popolo, dopo «l'ottava volta» che il figlio viene «costituito ad essere esorcizzato» dal «medemo domenicano», si rivolge, in veste di «povero supplicante» all'arcivescovo di Napoli il cardinal Innico Caracciolo. Non è che pretenda una qualche patente assolutoria. Fa solo presente che è «un povero piscatore et affamegliato di molta famiglia» da sfamare. Non può continuare a «perder il tempo di venir ogni poco» al convento di s. Domenico «col figlio, dove, sinora, il «padre domenicano», per quanto si sia accanito ad esorcizzare il figlio, non è riuscito a «ritrovar cosa alcuna», «segno alcuno di maleficio». Che, almeno, «bisognando far altre diligenze», altre indagini, anche torchianti interrogatori, lo si «commetta ad altri esperti», non al «padre domenicano» e, auspicabilmente, a un qualche prete, a un qualche parroco, a un qualche frate di «qualsivoglia altra religione, eccetto la domenicana». Ma su questo il «piscatore» non osa insistere. Gli basta che l'arcivescovo «si degni muoversi a pietà delle sue miserie». Che, quindi, non gli sia più ingiunto di «portar il figlio così spesso a san Domenico». Giornate di lavoro non può più perderne. È un lusso che non può permettersi, ché deve ogni giorno «affaticarsi per provvedere la sua fameglia», la quale è numerosa. Imbarazzato il cardinal Caracciolo. Vorrebbe, in cuor suo, pilatescamente lavarsene le mani. Ma il caso sta facendo un gran «rumore». E il popolino sta dalla parte del fanciullo. E il caso in qualche modo va chiuso, tacitato. E, a suo modo, l'arcivescovo ci riesce. Come? Insabbiando il processo, sottraendo il bambino alla famiglia, chiudendolo in un convento, quello di S. Giorgio, dei «pii operai». Qui la madre può vederlo una volta alla settimana. E poi – ancorché non smetta di «piangere e querelarsi» – due volte al mese. E, intanto, il «volgo» del caso parla sempre meno sinché del santolillo si dimentica. E la madre, se continua a piangere, lo fa in casa; alle sue «querele» nessuno presta orecchio.

Direttore spirituale del monastero dei «pii operai» dov'è rinchiuso il bambino – si chiama Francesco Bartolomeo Belli; il nome lo sappiamo perché finito nel mirino del Sant'Uffizio; carta canta; ma troncato l'iter processuale, non più carte col suo nome; e il nome, in mancanza di carte, sparisce; significa che del santolillo non sappiamo più niente – quel Pietro Gisolfo autore d'un libriccino, recante nel frontespizio un'incisione di Francesco Solimena, intitolato *Prodigio di mature virtù nella vita di Nicola de Fusco, fanciullo di tre anni...* (Napoli, 1682). Catecheta, agiografo, biografo tanto di Antonio de Colellis quanto di Carlo Carafa, entrambi della congregazione dei «pii operai» e il secondo di questa «fondatore», Gisolfo. Persuaso in linea teorica

ogni fanciullo, per quanto battezzato, sia particolarmente esposto alle insidie del demonio – ed è forse perché col piccolo Belli non l'esclude che il cardinal Caracciolo lo colloca nel monastero da lui diretto –, questa volta Gisolfo spende tutta la propria autorità nel candidare col proprio scritto alla santificazione il figlio, morto, alla fine del 1680 a Napoli prima d'arrivare ai quattro anni, dello stampatore Bartolomeo de Fusco e di sua moglie, Michela Pomaro, proveniente d'una famiglia d'accreditati giureconsulti e d'un certo prestigio attestato dalla cappella, appunto, di famiglia, nella chiesa di S. Maria della Concordia, dove al piccolo vien data sepoltura. Ma a che titolo la caldeggiata canonizzazione? Non è che al piccolo vengano attribuiti dei miracoli. Ma quel poco più di tre anni di vita che la sorte gli ha concesso diventa, nell'enfaticizzato profilo di Gisolfo, un modello di santità da subito, quale devozione, compostezza, autocontrollo, ripulsa dei baci delle carezze, rifiuto delle fiabe, smania orante, anticipante, da parte dell'infante, una pienezza di vocazione sacerdotale come condensata *in nuce*. Un po' troppo audace la proposta, da parte di Gisolfo, di innalzare all'onore degli altari Nicola de Fusco. E – poiché lo scritto ha successo di risonanza – non è possibile fingere di ignorarlo. Lo si colpisce direttamente colla messa all'indice del 25 gennaio 1684. «Io voglio essere prete e consacrare la mia vita a Dio», aveva detto il bimbo; «io voglio che mi poniate li chiodi alle mani», aveva pure detto; «lasciatemi morire. Mandatemi in paradiso», aveva implorato sul punto di morte. Impressionante un bimbo che a tre anni si esprima così. Comprensibile che Gisolfo, impressionatissimo avverta fragranza di santità. Ne è convinto. Ma non convincente. Non tale, perlomeno, per l'autorità ecclesiastica, fredda di fronte al suo accalorato entusiasmo. Lo trova fuori luogo e lo condanna. Ma santità è anche martirio, anche «virtù eroica». Mica Nicola de Fusco è stato martire. Mica ha dato prova di «virtù eroiche». Se, nel 1705, s'avvia la causa di beatificazione, d'Agnese di Baviera, la figlia dell'imperatore Ludovico IV, morta a sette anni, l'11 novembre 1352, è perché sin eroicamente – allorché la si voleva sottrarre al convento delle clarisse di Monaco dov'è stata collocata a 4 anni – s'è rifiutata d'essere restituita alla corte. S'è aggrappata con tutte le sue forze al tabernacolo. Già strenua, già venerabile, già beatificabile questa sua determinazione a non tornare nel mondo, già animata da consapevolezza. Ma consapevole – nel profilo dedicatogli da Gisolfo – pure il piccolo Nicola, già «mature» le sue «virtù». Ma è un'eccezionalità troncata dalla morte prima che si svolga. A far respirare la santità occorre andare oltre i tre anni. È ben per questo che il gesuita Virgilio Cerpari – docente di teologia, consulente in cause di beatificazione e canonizzazione – nella sua *Vita di Luigi Gonzaga* (Roma 1606; e qui ristampata nel 1722, 1765, 1862; e ristampata pure a Venezia nel 1743, 1798, 1802, 1809, 1839 e a Milano nel 1728 e a Torino nel 1824-1825) non si dilunga sui primissimi anni dell'allora, dal 1605, beato e futuro, dal 1726, santo. Frugioletto – racconta il biografo – Luigi Gonzaga si nasconde pur di poter pregare; ed è sugli otto anni che esprime nettamente il desiderio di farsi «religioso».

Personale, personalissima la vocazione alla santità. E invece – come racconta di sé il cardinal Scipione Gonzaga nella propria autobiografia redatta in latino – scelta paterna quella della destinazione alla carriera ecclesiastica. Sicché di sé il bambino – oltre a ricordare che, quasi privato della pelle, è stato avvolto d'edera perché le fasce non aderissero alla carne viva; oltre ricordarci che un cane da lui accarezzato l'ha azzannato al labbro superiore – ricorda che è stato collocato a 8 anni presso il cardinal Ercole Gonzaga. Piuttosto fiacco l'impegno sacerdotale di Scipione Gonzaga, del quale, semmai, va sottolineata la trascrizione, nel 1575 della *Liberata* di

Tasso seguita, nel 1584, dell'edizione mantovana del poema. Comunque la porpora l'otterrà. E risultato questa di tattica e strategia, non di vocazione. Questa, invece, è sin insopprimibile in Boccaccio, portato già nel «grembo» materno alle «meditazioni poetiche», sì che già sui 7 anni s'incendia in lui, «sotto la spinta della natura», precocissima, la smania di «comporre», purtroppo contrastata dal padre che lo vuole «mercante». Sarà solo quando «già quasi maturo d'anni» che Boccaccio – finalmente «indipendente» – potrà dedicarsi agli studi prediletti, potrà in questi realizzarsi.

Così l'Autore del *Decameron* riandando, con sguardo retrospettivo, ai primi anni suoi. Affidati alla memoria gli inizi, alla propria e a quella familiare. Ancora lattante s. Agostino comincia a ridere, «dormiens primo, deinde vigilans». Ma «ista» non è che propriamente lo ricordi. Così gli è stato raccontato. «I fanciulli – asserisce Rousseau – ... non hanno affatto una vera memoria. Essi ritengono dei suoni, delle figure, delle sensazioni, raramente delle idee». Quel che Rousseau può scrivere con certezza è che la sua nascita si colloca all'insegna della sventura. «Nacqui ... debole e malaticcio; costai la vita a mia madre». E, poi, «non ho mai saputo come mio padre sopportò quella perdita, ma so solo che non mi consolò mai». Anche questa assenza di consolazione è una memoria che segna l'adulto. Ma quando iniziano le memorie che, poi, crescendo, ci si portano dietro? Nella valutazione di Casanova, nato il 2 aprile 1725, è solo all'inizio d'agosto del 1733, quando ha 8 anni e 4 mesi, che comincia la sua «esistenza di essere pensante». Coll'attivarsi della «facoltà della memoria», dunque; di quel che è «accaduto prima di quella data» Casanova non serba «alcun ricordo». Della sua «primissima età» non rammenta nulla. Quanto a Goldoni, par di capire, suo padre l'intratteneva con «un théâtre de marionettes». Ma lo ricorda proprio o sta confezionando i propri inizi alla volta del teatro sua vocazione? Cellini di sé bimbetto rammenta il «dispiacere inestimabile» col quale subiva la pretesa del padre d'iniziarlo al «flauto» e al canto. Quanto al «grande scorpione», al velenoso scorpione che, a 3 anni, avrebbe afferrato, senza volerlo mollare, l'episodio gli deve essere stato raccontato in seguito. Pericoloso, per Vico, a 7 anni, il capitombolo «fuori d'una scala»: per 5 ore immoto e «privo di senso», con gran perdita di sangue, col «cranio» lesionato, «rotto», da morirne o da sortirne «stolido», a sentenziar del «cerusico»: grazie a Dio così non è stato. Piuttosto derivante «dal guarito malore» quella «natura malinconica e acre» che poi lo contrassegna così assimilandolo agli «uomini ingegnosi e profondi». Unico residuo, per Alfieri, della «stupida vegetazione infantile» propria della sua «primissima età», la memorizzazione degli «ottimi confetti» che, sui 3, 4 anni, gli porgeva accarezzandolo «uno zio paterno», che calzava «scarponi riquadrati in punta». Ebbene: tanto tempo dopo, scomparso da un pezzo quello zio, «la subitanea vista» di quel tipo «di scarpe» oramai fuorimoda suscita in lui un effetto analogo a quello della proustiana *madeleine*. D'«un tratto» lo sorpendono le «sensazioni primitive» associanti «carezze» e «confetti», che lo riportano a quel primo assaporamento di dolcezza e d'affetto protettivo. Sui 5 anni gravemente ammalato Alfieri. Un'«idea» precisa della «morte» certo non l'aveva. Tuttavia «la desiderava», intuendola quale colei che avrebbe posto fine ai suoi «patimenti», come, appunto «fine di dolore», come possibilità di diventare «un angioletto», al pari di quel suo «fratello minore» tale «diventato» lasciando precocemente questo mondo. «Anzoleti», nel lessico della Malo di Meneghello, i bimbi morti, tutti volati in cielo.

Convocante Alfieri autobiografo le «reminiscenze dell'infanzia», nello sforzo di «raccogliere le idee primitive», vale a dire «le sensazioni ricevute prima de' sei an-

ni». Ricorda «benissimo» quel che ha provato quando la sorellina Giulia, essendo egli oramai prossimo «ai sett'anni», è stata collocata in convento. Uno strappo dolorosissimo per lui bambino. Forse è con questo che le sue «facoltà sensitive» si son manifestate: tante «le lagrime» versate per «quella separazione». Qualcosa d'analogo lo proverà quando, «nel bollire degli anni giovanili», è «costretto» a dividersi «da una qualche amata» sua «donna» oppure a separarsi «da un qualche vero amico». In certo qual modo prefigurante le pene pei successivi distacchi quel «primo dolore del cuore» d'Alfieri provato verso i sette anni. In quest'età episodi che si fissano nella memoria dell'adulto che, rivivendoli, li percepisce in termini di primo affacciarsi della consapevolezza. Alfieri che piange perché la sorellina non gioca più con lui, sa perché piange. E proprio perché lo sa, adulto di questo suo pianto si ricorda «benissimo». «Motore» di quel suo «primo», «consapevole», «dolore», l'amore per la sorella Giulia, che, proprio col «dolore» dell'assenza, a sua volta si consapevolizza. E, colla «reminiscenza», la ricognizione degli «effetti e dei sintomi del cuore» e su questi va «speculando poi» Alfieri ad autocomprendersi. Sapere che si soffre, di che, perché. Che sia questa la genesi dell'autentico ricordo? Forse sì. Tant'è che i ricordi a mano a mano dalla fanciullezza retrocedono all'infanzia si rarefanno. Costruzione, infatti, delle memorie familiari, delle cronache familiari la primissima infanzia. Sopperito così il vuoto della memoria individuale col pieno delle affabulazioni parentali, specie materne più ancora che paterne.

Ciò non toglie che, nell'*Autobiografia* di Monaldo Leopardi, il padre di Giacomo, sia esibito come frammento di memoria diretta – e non come risultante della domestica storia orale – quel che l'Autore rammenta del nonno paterno. Nato Monaldo Leopardi il 16 agosto 1776; morto suo nonno, Vito Leopardi, il 17 ottobre 1777. Sono convissuti poco più d'un anno, dalla nascita di Monaldo all'avvio – si può ipotizzare – dello svezzamento di questo. Improbabile, di per sé, che a quell'età in quell'arco di tempo coaguli un qualche baluginio di costituzione dei ricordi. Non è che l'adulto si rammenti quale poppante strepitante. Son gli altri, semmai, a ricordare, a ricordargli gli strepiti suoi notturni reclamanti nutrimento. Ma Monaldo Leopardi non è scrittore problematico. Non lo sfiora, allora, il problema d'un'eventuale soglia senza passare per la quale non si dà possibilità di memorizzazione. Il nonno – scrive senza tema di smentita – «io lo ricordo vestito con abito lungo di casa»; e «mi dava un cucchiaino di roba dolce». Alle sue «quotidiane carezze «era «assuefatto». Proprio per questo – quand'è morto d'un subitaneo colpo apoplettico – ne avrebbe avvertita la scomparsa: nello «squallore e sconcerto «della «famiglia», della casa, Monaldo Leopardi si sarebbe sentito solo «in quel giorno», ché «nessuno si curava di me».

Una sensazione di panico questa del percepirsi non badato, non accudito in una dimora d'un tratto incupita, piombata nel lutto. Altra cosa il «dolore» sperimentato da Giacomo Leopardi nel «veder morire i giovini come a veder bastonare una vite carica d'uve immature». Così «stroncate tante speranze». Troncata così la vita. Ed è allo spettacolo del troncamento che – così Giacomo Leopardi – «allora mi parve la vita umana ... come quando essendo io fanciullo io era menato a casa di qualcuno per visita». E – par di capire – mentre i grandi conversano, i fanciulli giocano. Ma interrotto il gioco di brutto quando i grandi si congedano. Al Leopardi fanciullo «si stringeva il cuore». Ma non protraibile il gioco. «Bisognava partire», lasciandolo a metà, proprio sul più bello. «Sedie sparpagliate», allora, e «ragazzini afflitti». Un'afflizione che, per Leopardi fanciullo, è già cognizione del dolore. Questo coincide col gioco troncato. Così decidono i grandi, ai quali i fanciulli debbono obbedire.

Ma perché? Monaldo Leopardi, il padre di Giacomo, potrebbe rispondere – citando il trattato *Della educatione christiana dei figlioli* di Silvio Antoniano – che i bimbi non distinguono il «bene» dal «male», che «la ragione ... non esercita l'offitio suo nel fanciullo», mentre «è perfetta nel padre e nella madre». E l'«appetito sensitivo» deve sottostare «all'imperio della ragione». Sotto il profilo pedagogico questa esige l'intervento della «severità paterna», la quale imprima sul tenero materiale infantile la «disposizione» alla disciplinata conformazione «non altrimenti che noi vediamo nella cose artificiali», colle quali «molto prima si va disponendo la materia, acciò sia più facile, idonea et obediante a ricever la forma che si vuole introdurre». Precipuo, tra gli «offitii paterni», quello dell'introduzione, anche a viva forza, della «regola dei timor di Dio e della legge christiana», previo scrutinante esame dell'indole del figlio «per scoprirne la natura» e, se è il caso, correggerla, piegarla, domarla. C'è poco da scherzare, poco da giocare. Definibile «piccola città» la famiglia. Definibile «grande casa» la città. E concepite l'una e l'altra quale oggetto d'insindacabile comando, entrambe sottoposte al salutare «giogo» dell'obbedienza. Coartazione dei comportamenti, allora e coercizione punitiva e pel popolo fanciullo e pel figlio fanciullo. Imprescindibile «la pena» nell'esercizio del governo della città e pure «nel governo della casa, che è a guisa d'una piccola città». Tra le pareti domestiche – Antoniano ne è convinto – è «il padre di famiglia» a tenere «il luogo del magistrato» impugnando «la verga e il flagello per correctione de' i figlioli o per ritirali dal male o per mutarli al bene».

Ma non è acqua passata rispetto all'appunto leopardiano sul «dolore» pel gioco interrotto databile, grosso modo, 1819-1820, e il profilo tardocinquecentesco di questo padre colla frusta in mano? A badar alla ristampe, al trattato d'Antoniano c'è ancor chi presta orecchio. E, forse, tra le orecchie ricettive annoverabile anche Monaldo Leopardi, pur coll'avvertenze che, forse, ad un certo punto, il vero «magistrato» in casa era sua moglie. In ogni caso il *Dell'educatione* d'Antoniano – uscito a Verona nel 1584, ristampato a Cremona nel 1609, a Napoli nel 1704, a Roma nel 1785 – è un testo a lunga gittata, di lunga durata. Tant'è che, nel 1821, tale Carlo A. Barbiellini lo fa ancora ristampare, a proprie spese, a Milano dedicandolo all'arcivescovo, appunto, di Milano monsignor Carlo Gaetano, conte di Gaysruck. In chiara contrapposizione all'andazzo pedagogico della «moltitudine di libri degli odierni filosofi, che specialmente da circa otto lustri infesta l'Europa» la quanto mai opportuna e attuale riedizione d'un trattato nel quale l'educazione finisce col produrre il «buon suddito». Obbedienza in casa come preparazione all'obbedienza fuori casa. In tempi inquieti, in tempi agitati c'è bisogno di buoni sudditi. E di nuovo ristampato il trattato d'Antoniano a Parma nel 1852 e quindi, oramai nel 1926, a Torino, a cura di Leopoldo Pogliani quale classico della pedagogia e, come tale, quale testo ammissibile per l'abilitazione magistrale d'allora.

Ma, intanto, ancora nel 1762, è uscito, di Rousseau, *l'Émile*. Certo: «nascondo» l'infante «grida» e «trascorre tra i pianti» i primi mesi. Ma non, per questo, dannato a piangere sempre. «Amate l'infanzia ... l'età in cui il riso è sempre sulle labbra.. perché volete togliere a questi piccoli innocenti il godimento...? Perché volete riempire d'amarezza e di dolori questi primi anni...? padri, conoscete il momento in cui la morte attende i vostri figlioli? Non preparatevi dei rimorsi privandoli dei pochi istanti che la natura loro concede ... fate che in qualunque momento Dio li chiami, essi non muoiano senza aver gustato la vita». Ecco: con questo criterio il mercante fiorentino Giovanni di Pagolo Morelli col figlio Alberto si sarebbe comportato altri-

menti; e così lo strazio per la sua morte a dieci anni non sarebbe stato raddoppiato dal rimorso di non avergli mai fatto «buon viso», d'averlo costretto «alla bottega», d'averlo spesso picchiato. Coi bimbi bisogna ridere, giocare, trastullarsi, come fa nel fogazzariano *Piccolo mondo antico* colla nipotina il vecchio zio Piero. «Ombretta sdegnosa / del Missipì» le ripete per l'ennesima volta tenendola sulle ginocchia; e ogni volta «Ombretta Pipì» scoppia a ridere contenta. Almeno, quando morrà – e ci sarà di che impazzire dal dolore –, si potrà dire che viva la s'è fasciata d'affetto, che i suoi giorni son stati festevoli, ridenti, cinguettanti.

Deve proprio obbedire il «fanciullino» sino a sparire facendosi adulto? Ancorché suscettibile di prestar al fianco ad accuse – che, in effetti, non son mancate – di bamboleggiamento, nel suo che, la pascoliana poetica del «fanciullino» propone un punto di vista in certo qual modo rovesciato a restituire alla poesia spazi d'ingenuità e sorpresa sottratti all'onere di un discorso adulto. «È dentro noi un fanciullino» che con noi coincide in un «età ... tenera», ma che «resta piccolo», quando noi cresciamo. Non va zittito, tacitato. La poesia esprime «ciò che il fanciullo detta dentro». Scopre «il nuovo nel vecchio». Rispetto al maturo raziocinio è al di qua – prima del ragionamento –, ma anche al di là, anche oltre. Comunque sia, ha ragione Pablo Neruda: «il bimbo che non gioca non è un bimbo, ma l'uomo che non gioca ha perso per sempre il bimbo che viveva in lui. E gli mancherà molto». E – nel poemetto sessantottino di Elsa Morante *Il mondo salvato dai ragazzini* – il ragazzino impersona il rifiuto dell'esistente, la non soggezione all'accaduto, l'innocenza contro l'orrore della storia. Oramai adolescente, comunque, il «ragazzetto / Rossi Paolo studente universitario» che – uscito «per affrontare col suo corpo fresco e disarmato / l'osceno mostro adulto nato dalla copula del *Fuehrer* col *Duce*» – «cadde morto / nell'aprile dell'anno 1966».

Magari il mondo fosse salvato dai ragazzini! Piuttosto risulta che questi non si son salvati da quello. E, lungo i secoli, la tragedia al rallentatore dell'infanzia soffocata nel lettone della famiglia contadina, dei bambini costretti colle percosse al lavoro (largamente minorile questo, e per la precocissima iniziazione alle fatiche, anche puerile, persino infantile) della felicità negata alla puerizia dalla fosca sicumera d'una pedagogia biecamente oppressiva, truceamente afflittiva. Coll'infanzia in un certo qual modo la storiografia si fa triste. Di fatto incontra, ad un tempo, le vittime e gli innocenti, il massimo dell'inerte debolezza e il massimo della volontà di comando, vien da dire della spietatezza. Per tal verso l'umana vicenda ghigna come disumana. Lo stesso *pater familias* – sagomato dalla trattatistica a recitare impettito la parte della «severità» più inflessibile, e in funzione di ciò, a ciò legittimarlo supposto virtuoso – umanamente è dimidiato, ché sempre eretto a comandare, mai piegato a comprendere. Più che austero è arcigno. Non è una figura che susciti simpatia. In fin dei conti, allorché subentra alla «piacevolezza materna», alla tenerezza materna, il bambino se proprio non smette di ridere, ride dietro concessione. E il riso non è più spontaneo. E, comunque, non può ridere di suo padre. Impressionante – nel governo della casa modellato dai trattati – l'assenza dell'ironia e dell'autoironia. A prendere alla lettera i trattati l'atmosfera domestica è sin lugubre: bimbi intristiti sotto padri rattristanti. Troppa disciplina in casa perché respirino liberamente gli affetti. Certo che non solo i trattati, ma anche la mentalità, anche la prassi paiono escludere il padre amorosamente vezzeggiante, accarezzante. Sembra quasi che l'amor paterno possa esprimersi liberamente solo nel dolore per la perdita del figlio, solo nella sofferenza per la sua prematura scomparsa. Come atterrito il patrizio

veneto Jacopo Marcello per la morte, nel dicembre del 1460, ad appena 8 anni, del figlio Valerio. E tanti i componimenti a lui indirizzati di partecipazione al lutto e con tentativo di consolare lui e pure gli altri suoi figli, i fratelli e le sorelle del piccolo defunto. E la madre di questo? Come ignorata. È un mondo declinato al maschile. E come passata sotto silenzio la sofferenza materna. E, d'altronde, acuito lo stesso lutto perché il piccolo scomparso prematuramente è un maschio.

Però è la donna quella che dà alla luce il figlio; e magari il padre è assente. È così che capita, tanto per dire, quando, l'11 novembre 1503, nasce Bernardo Machiavelli. Suo padre, Niccolò Machiavelli è a Roma, per doveri d'ufficio. La notizia della nascita gliela dà l'amico Luca Ugolini: «mona Marietta – ossia Marietta Corsini, la moglie del Segretario fiorentino – «non v'è ingannato, ch'è tutto sputato vi somiglia». Tutto suo padre il neonato. «Lionardo da Vinci non l'avrebbe ritratto meglio», commenta Ugolini; nemmeno il suo pennello avrebbe conseguita tanta somiglianza. Segue una lettera di Biagio Bonaccorsi ad assicurare al padre – lontano da casa; ma è così che prevede l'impianto della vita familiare che vuole, come spiega nel dialogo albertiano sulla famiglia Giannozzo Alberti, l'uomo «fuori» a procacciare quanto abbisogna alla «casa» e la donna «dentro» a garantirne il buon andamento quotidiano – che «noi», i famigliari, gli amici, «oppreno», opereremo, «che quello tallo», quel germoglio, il piccolo Bernardo, si capisce, venga su bene, «sia di qualità». Di ciò «non dubitate»; Machiavelli stia pure tranquillo. Bernardo – lo s'informa – «pare un corbachino», un piccolo corvo, «si è così nero». E rassicuranti successive notizie in un'altra lettera di Bonaccorsi del 17 novembre. Il «fanciullo mastio» – maschio; il sesso gioca a suo favore; ad una femminuccia non si sarebbe prestata altrettanta attenzione – «Marietta l'è dato a balia qui in Firenze». Entrambi – madre e figlio – stanno «bene». Tuttavia – aggiunge Bonaccorsi – Marietta «vive con grandissima passione», con autentico dispiacere, «di questa vostra assenza». Non indolore, per lei, la permanenza del marito a Roma. E, intanto, assente il padre, battezzato Bernardo.

Ma Marietta Corsini sa scrivere. E il 24 novembre la penna l'impugna per scrivere, appunto, al marito che da Roma non si muove. Prima la politica, vien da commentare. Primato della politica anche in senso spicciolo, vien da constatare. «Carissimo Niccolò mio – così la consorte -. Voi mi dilegiate, ma non n'avete ragione, ch'è più rigollio arei», starei meglio, sarei più allegra, «se voi fussi qui». Come può il marito pretenderla «lieta» in sua assenza? come può rimanere serena col «gran morbo» che pare ci sia a Roma? Di fatto non trova «riposo né di né note». Questa la sua attuale situazione, «questa», ironizza, «è la letizia ch'io ò del bambino». Almeno – protesta – il marito le scriva «un poco più speso» di quanto non faccia. Appena «tre» lettere ha ricevuto da quando è nato Bernardo. È vero che questa sua del 24 è la prima al marito. Ma – si giustifica – è stata infiebrata. Era stremata. Di scrivere non aveva la forza. Non così il marito, che, con sole 3 lettere, non s'è certo sprecato. Marietta potrebbe essere arrabbiata. Però non lo è. «Non sono adirata» scrive. «Per ora il bambino sta bene, somiglia a voi: è bianco come la neve, ma gl'è al capo che pare veluto nero, et è peloso come voi; e da che somiglia a voi, parmi bello; et è visto», vispo, «che pare che sia stato un ano al mondo, et aperse li occhi che no era nato, e mese a romore tutta la casa». È la «bambina», Primerana, la primogenita, che, piuttosto non sta gran che bene. Pazienza: passerà. «Ricordovi el tornare. Non altro. Iddio sia co' voi, e guardevi. Mandovi farseto e due camice e due fazoleti e uno asciugatoio che vi cucio».

Solo il 18 dicembre Machiavelli lascia Roma per essere il 21, a Firenze. Poi dovrà ripartire. Machiavelli «fuori», Marietta «dentro». Questa sua sorte ella l'accetta. «Ha

aiuto caro la Marietta vi siate ricordato di lei» e dei «bimbi, e quali tutti ... stanno bene», salvo Bernardo, che «un pocolino chiocchia», si lamenta, anche se non ha «febre né altro male», scrive a Machiavelli, il 14 marzo 1506, l'amico Agostino Vespucci. Lo si sa: se i bimbi si mettono a frignare, son proprio fastidiosi. Già: come dice un proverbio «tutti si nasce piangendo e nessuno muore ridendo». E così? Oppure ha ragione Guido Casoni, un poeta attivo dalla fine del '500 sino agli anni trenta del '600, laddove – pur concordando sul «nascere piangendo» – asserisce, invece, che seguirebbe il «morir ridendo»? d'altronde così asserisce anche un altro proverbio. Non è che il proverbiare sia univoco; talvolta i proverbi si disdicono, confliggono. Non tutti però. Taluni non sono rettificabili, come quello che dice che «si nasce caldi, e si muore freddi», come quell'altro che constata che «si nasce per morire». Ovvio e, quindi, vero. Un'ovvietà veridica e/o una veridicità ovvia sulla quale tutti non possono che concordare, credenti e non credenti, gli animati dalla fede in Dio, dalla certezza d'un al di là, dell'immortalità dell'anima e quanti, invece, senza fede e senza edificanti certezze, son al più persuasi colla morte tutto finisca, che si sparisca nel foscoliano «nulla eterno». Che sia «funesto a chi nasce il dì natale»? sì, se «la vita è male», come si constata nel leopardiano *Canto notturno d'un pastore errante dell'Asia*. È ben per questo che «la madre e il genitor» subito s'adoprano «a consolar», trepidamente ansiosi, il neonato «dell'esser», appunto «nato». È piangendo che viene al mondo. Ma mitigato il pianto dal chinarsi colmo d'affetto sull'infante dei genitori, i quali «poi che crescendo viene» a lui si stringono a favorirne la crescita: «l'uno e l'altro il sostiene, e via pur sempre / con atti e con parole / studiasi fargli core». Doveroso – così Leopardi nei *Pensieri* – «che il buon padre e la buona madre, studiandosi di racconsolare i loro figliuoli, emendino alla meglio, ed alleggeriscono il danno che loro hanno fatto col procrearli». Radicale il pessimismo leopardiano. Epperò – coll'indicazione dell'infanzia consolanda, rincuoranda – sin auspicante una storia dell'infanzia nella quale sia avvertibile il *leit motiv* della tenerezza consolatoria. Ci fosse questa a tutto campo, lo «stato mortale» assumerebbe la direzione riscattante della solidarietà nel dolore indicata nella leopardiana *Ginestra*. Eticamente rifondante la pedagogia evincibile da Leopardi. E civile il consorzio umano se, «a patir l'umano stato», l'infanzia – anziché violentata, manipolata, coartata, adoperata – vien consolata e riconsolata. Virtualmente – annota Leopardi nello *Zibaldone* – «età ... felice», quella della «fanciullezza»; epperò «tormentata» questa «dall'educazione e dall'istruzione», quasi colla «fanciullezza» così resa «infelice», debba iniziare in anticipo la consapevolezza dell' «infelicità» che accompagnerà «l'uomo ... per tutta la vita». ¹

¹ Una sola nota alla fine a precisare quanto, per la stesura di questo testo rاسpodicamente trascorrente (vale a dire che non è un saggio rigoroso, che procede a balzi e sobbalzi), s'è particolarmente tenuto presente. Ossia: V. BOGGIONE, L. MANOBRI, *Dizionario dei proverbi*, Torino, 2004; O. NICCOLI, *Il seme della violenza. Putti, fanciulli e mammi nell'Italia tra Cinque e Seicento*, Roma-Bari, 1995; *Infanzie* a cura di O. Niccoli, Firenze, 1993; V. FRAJESI, *Il popolo fanciullo. Silvio Antoniano e il sistema disciplinare della controriforma*, Milano, 1987; *Mercanti scrittori*, a cura di V. Branca, Milano, 1986; «In quella parte del libro de la mia memoria». *Verità e finzioni dell'«io» autobiografico*, a cura di F. Bruni, Venezia, 2003; M. L. KING, *The death of the child Valerio Marcello*, Chicago-London, 1994; N. MACHIAVELLI, *Lettere*, a cura di F. Gaeta, Torino, 1984. Quanto ai «santolilli», ad un certo punto evocati e convocati, ne debbo la conoscenza a P. SCARAMELLA, *I santolilli. Culti dell'infanzia e santità infantile a Napoli alla fine XVII secolo*, Roma, 1997. E l'Autore lo ringrazio di cuore perché – da me contattato telefonicamente – con generosità (rara e inusuale oggi e, forse, anche ieri) m'ha fornito le indicazioni di base per diventare, sull'argomento, in tempi brevi meno incompetente. Prima o dopo – magari più prima che dopo – spero d'aver l'occasione d'incontrarlo. E così potrò vedere che faccia ha. E così potrò parlare con lui d'Alberto Tenenti, dal quale l'ho sentito – per me era la prima volta – nominare. E alla memoria d'Alberto Tenenti dedicate queste mie pagine.

GIANFRANCO RAVASI

IL VANGELO DI UN BAMBINO

L'anno scorso si era formata qui in casa mia una piccola scuola di giovani contadini dai 10 ai 13 anni. E nel desiderio di dar loro la dottrina di Cristo in modo che potessero comprenderla e che avesse un influsso sulla loro vita, io raccontavo loro con parole mie quei passi dei quattro vangeli che mi parevano più comprensibili, i più accessibili ai bambini e al tempo stesso i più utili per il criterio morale che occorre avere nella vita... I bambini, come disse Cristo, sono in particolar modo recettivi della dottrina del Regno di Dio.

Così scriveva il 12 giugno 1908 Tolstoj in premessa al suo volumetto *Il vangelo spiegato ai giovani*, tradotto per la prima volta in italiano da Igor Sibaldi nel 1995. In 52 paragrafi basati su una parafrasi di testi evangelici e con un apparato di 'domande' didattiche (da due a dieci per ogni capitoletto) il celebre scrittore russo creava un suo 'vangelo del bambino', un genere non di rado praticato, anche se spesso in forma retorica e sentimentale.

UN BAMBINO È GIÀ UNA BUONA NOTIZIA

Noi ora ci interesseremo, invece, del 'vangelo del Bambino' per eccellenza, cioè di quei quattro capitoli evangelici per un totale di 180 versetti che non sono destinati a bambini – come spesso si è frainteso – bensì che hanno al centro il Bambino Gesù, il cui profilo è però già quello del Cristo Signore. Detto in altri termini, la nascita di quel bambino e la sua esistenza sono già una 'buona notizia', un 'vangelo', cioè un annuncio pieno di salvezza. E invece sui primi due capitoli dei Vangeli di Matteo e Luca si è addensata l'enfasi o la melassa 'natalizia', sempre più deformata quanto più si premeva il pedale dei buoni sentimenti o, peggio, del consumismo. Certo, la fragranza di quelle pagine, le loro immagini, il *pathos* che le pervade, i colpi di scena e i canti che le attraversano hanno conquistato l'arte e la fede. Ma è soprattutto alla teologia che dobbiamo fare riferimento per comprendere le poche e dense pagine del vangelo del Bambino Gesù. Seguiremo in modo molto essenziale la trama dei due racconti: essi non combaciano tra loro se non negli elementi fondamentali e rivelano una qualità storica, letteraria e spirituale molto diversa rispetto al resto dei Vangeli che li ospitano. Si tratta, quindi, di una specie di 'protovangelo' che in forma libera vuole disegnare il volto di Cristo attestandosi al primo capo del filo della sua vita terrena.

È ciò che farà, secondo una prospettiva più 'formale' e meno narrativa, anche il prologo innico del Vangelo di Giovanni che esalta l'Incarnazione (1, 1-18). Partiamo da un brano di Luca, il racconto dell'annunciazione a Maria (1, 26-38), modellato su uno schema già noto all'Antico Testamento, quello degli annunci delle nascite di alcuni personaggi famosi come Sansone (*Giudici*, 13-16) o il re-Emmanuele di Isaia (7, 10-17). Siamo a Nazaret, un villaggio ignorato dalla Scritture Sacre di Israele. Un francescano archeologo, Bellarmino Bagatti, ha trovato una traccia antichissima della devozione delle origini in una casa nazaretana adibita allora a luogo di culto dai giudeo-cristiani: «Nell'intonaco si trovò un'iscrizione in caratteri greci. Essa recava in alto le lettere greche *XE* e, sotto, *ΜΑΡΙΑ*. È ovvio riferirsi alle parole greche

che il Vangelo di Luca mette in bocca all'angelo annunziatore: *Cháire Maria*, Ave Maria». Ebbene, attraverso quella comunicazione angelica, segno di una rivelazione trascendente, si delinea nel testo di Luca come un piccolo Credo che offre una perfetta definizione dell'identità di Cristo.

Ascoltiamo dunque l'annunzio a Maria, dopo il saluto dell'«Ave»: «Ecco, concepirai un figlio, lo darai alla luce, lo chiamerai Gesù. Sarà grande e sarà chiamato Figlio dell'Altissimo. Il Signore Dio gli darà il trono di Davide suo padre e regnerà per sempre sulla casa di Giacobbe e il suo regno non avrà fine...Lo Spirito Santo scenderà su di te, la potenza dell'Altissimo stenderà su te la sua ombra; colui che da te nascerà sarà Santo e chiamato Figlio di Dio» (Luca, 1, 32-33.35). È la stessa proclamazione dell'incarnazione, cioè dell'incontro tra il divino e l'umano in Gesù, che è espressa da Giovanni nella frase essenziale «Il Logos si è fatto carne» (1, 14). È per questo che Maria è allusivamente rappresentata come l'arca dell'alleanza del tempio di Sion su cui si stendeva l'«ombra» della presenza divina ed è interpellata dall'angelo come *kecharitoméne*, cioè come «ricolma di grazia» da parte di Dio. Suo figlio sarà, come dice Novalis nei suoi *Inni alla notte* scritti tra il Natale 1799 e l'Epifania 1800, «frutto infinito di misterioso amplesso». E il filosofo Johann G. Fichte in una predica pronunciata nella festa dell'annunciazione a Maria, il 25 marzo 1786, esclamava: «Ci sembra poco che fra tutti i milioni di donne della terra soltanto Maria fosse l'unica eletta che doveva partorire l'Uomo-Dio Gesù? Ci sembra poco l'esser madre di Colui che doveva rendere felice l'intero genere umano e grazie al quale l'uomo sarebbe divenuto un'immagine della divinità e l'erede di tutte le sue beatitudini?».

ANNUNCIAZIONE A MARIA O A GIUSEPPE?

Noi tutti abbiamo in mente la scena dell'annunciazione coi colori teneri ed estatici del Beato Angelico nel Convento di S. Marco a Firenze. Nell'ultimo dei suoi *Canti spirituali* Novalis confessava: «In mille immagini, Maria, ti vedo / amabilmente ritratta / Ma nessuna di esse può fissarti / come ti vede la mia anima». L'annunzio dell'angelo a Maria è uno dei soggetti spirituali capitali nella memoria dell'Occidente: solo per citare un esempio a noi vicino, pensiamo all'*Annunzio fatto a Maria* di Claudel (1912). Già s. Bernardo di fronte all'esitazione e allo sconcerto di Maria – che alla fine però si dichiara «serva del Signore», un titolo biblico di onore e di consapevolezza di un'alta missione – dichiarava: «L'angelo aspetta la tua risposta, o Maria! Stiamo aspettando anche noi, o Signora, questo tuo dono, che è dono di Dio. Sta nelle tue mani il prezzo del nostro riscatto. Rispondi presto, o Vergine! Pronunzia, o Signora, la parola che terra e inferi e persino il cielo aspettano... Alzati, corri, apri!».

L'improvvisa e soprendente maternità di Maria crea, però, sconcerto in un'altra persona evangelica, il promesso sposo Giuseppe. Nella prassi matrimoniale ebraica antica il fidanzamento era considerato a tutti gli effetti il primo atto del matrimonio stesso. A segnalarci questo sconcerto è Matteo che ci narra un'«annunciazione a Giuseppe». Leggiamone le battute fondamentali. «Maria, promessa sposa di Giuseppe, prima che andassero a vivere insieme, si trovò incinta per opera dello Spirito Santo. Giuseppe, suo sposo, che era giusto e non voleva ripudiarla, decise di licenziarla in segreto. Mentre stava pensando questo, ecco apparirgli in sogno un angelo che gli disse: Giuseppe, figlio di Davide, non temere di prendere con te

Maria, tua sposa, perché quello che in lei è generato viene dallo Spirito Santo. Essa partorirà un figlio e tu lo chiamerai Gesù; egli, infatti, salverà il suo popolo dai suoi peccati» (Matteo, 1, 18-21). Giuseppe si trova di fronte ad una scelta drammatica. Il libro della legge biblica, il Deuteronomio, è chiaro: «Se la donna fidanzata non verrà trovata vergine, la si farà uscire sulla soglia della casa paterna e la popolazione della sua città la lapiderà per farla morire, perché ha commesso un'infamia in Israele» (22, 20-21). Il giudaismo posteriore aveva attenuato la norma, imponendo però il ripudio: è ciò che deve fare anche Giuseppe.

Egli, però, da 'uomo giusto', cioè mite e buono, vuole scegliere la via segreta, quella di un atto senza clamore, senza denuncia legale e processo ma solo alla presenza di due testimoni, come gli consentiva la legge. Maria se ne sarebbe ritornata alla casa paterna per una vita emarginata e infelice. Ecco, però, l'irrompere dell'angelo: egli è per eccellenza il segno di una rivelazione divina, come lo è il sogno (se ne contano cinque nel Vangelo dell'infanzia di Gesù secondo Matteo), è il simbolo della comunicazione di un mistero. Giuseppe è invitato a perfezionare il matrimonio con Maria, superando ogni perplessità o sdegno, e ad assumere la paternità legale nei confronti del nascituro: l'imporre il nome – che viene spiegato etimologicamente come 'salvatore' ('Gesù' deriva dalla radice ebraica *jasha*, 'salvare') – era un atto tipico della patria potestà. L'origine misteriosa di Gesù Cristo sarà, comunque, oggetto di polemica fin nei primi secoli. Lo scrittore cristiano, Origene, cita un filosofo platonico del II sec., Celso il quale, a sua volta, rimandava a un giudeo che affermava: «Gesù era originario di un villaggio della Giudea e aveva avuto per madre una povera indigena che si guadagnava da vivere filando. Accusata di adulterio, perché resa incinta da un certo soldato di nome Panthera, fu scacciata da suo marito, un artigiano. Errando in modo miserevole, dette alla luce di nascosto Gesù. Costui, cresciuto, spinto dalla povertà, andò in Egitto a lavorare; qui apprese alcune di quelle arti segrete per cui gli Egiziani sono celebri, ritornò dai suoi tutto fiero per le arti apprese e grazie ad esse si autoproclamò Dio». Si intravede in questo testo il tentativo di spiegare anche i miracoli di Cristo e forse in quel nome «Panthera» c'è la deformazione del greco *parthénos*, 'vergine', applicato a Maria dai Vangeli.

UNO STRANO CENSIMENTO

La verginità è, però, nel racconto evangelico un dato marcato a livello teologico: Cristo, anche se è generato nella pienezza di una maternità e dell'umanità, non è frutto della 'carne' e del 'sangue', cioè non deriva dai puri e semplici meccanismi biologici di una generazione creaturale. In lui c'è il sigillo del divino ed è a questo che è finalizzata la verginità della madre, che non di rado le miniature amano raffigurare in evidente stato interessante. Alla fine Maria partorisce ed è Luca a collocare questo evento nella cornice di Betlemme, una cittadina nei pressi di Gerusalemme, patria del re Davide, in occasione di un censimento ordinato dal «governatore della Siria Quirinio» (si legga Luca, 2, 1-7). Pieter Bruegel il Vecchio in una tela del Museo delle Belle Arti di Bruxelles (1566) ha rappresentato in modo delizioso l'accorrere a Betlemme, immersa nella neve, di un fitto stuolo di mercanti, contadini, straccioni per farsi registrare secondo un censimento condotto alle radici, cioè ai focolari d'origine delle famiglie, una prassi attestata nell'Egitto romano, anche se predominante era il censimento residenziale.

C'è, però, una difficoltà storica piuttosto grave. L'unico censimento documentato di Quirinio in Palestina fu eseguito nel 6-7 d.C., quando Gesù aveva almeno dodici anni e stupiva i dottori della legge nel tempio di Gerusalemme (Luca, 2, 41-52). Come è noto, il calcolo cronologico della nascita di Cristo è erroneo a causa del computo impreciso del monaco scita Dionigi il Piccolo del VI sec., che fissò l'evento nell'anno 753 dalla fondazione di Roma. In realtà, i vangeli affermano che Gesù nacque sotto Erode il Grande che morì nel 4 a.C.! Luca, evocando quell'operazione censuale, ha forse confuso le date? Oppure l'ha fatto per imprimere alla nascita di Gesù un respiro universale? Sappiamo che i Vangeli, pur narrando la vicenda storica di una figura concreta come Gesù di Nazaret, non hanno rigorose preoccupazioni storiografiche. Tuttavia sappiamo anche che Luca è l'evangelista più attento al dato storico. È possibile, dunque, seguire due percorsi. Da un lato, si può affermare – come scrive un importante commentatore di Luca, Heinz Schürmann – che «il tema del censimento pone la nascita di Gesù in rapporto con tutto l'Impero. In lui non si compie solo l'attesa dei Giudei ma di tutta la terra. Si apre un orizzonte vasto come il mondo; è affermata l'importanza universale della nascita di Gesù». La questione sarebbe dunque da affrontare a livello teologico e simbolico, non certo storiografico.

D'altro lato, però, si può tentare di vagliare tutti i dati storici generali disponibili, come ha fatto in un suo studio del 1983 sul *Problema cronologico della nascita di Gesù* Giulio Firpo. Secondo questo storico «il primo censimento», come lo definisce Luca (2, 2), sarebbe da inquadrare in un piano globale censuale progettato da Augusto, destinato a coinvolgere anche un regno autonomo ed esente, com'era quello di Erode, «rex socius et amicus», cioè re alleato e amico di Roma. Nel 7-6 a.C. si sarebbe eseguito, dunque, in Palestina un censimento amministrativo, connesso a un giuramento di fedeltà all'Impero e condotto secondo il metodo tribale e non residenziale per ragioni di tattica e cautela politica. A gestirlo fu Quirinio, in quel momento reggente con incarico speciale la legazione di Siria, tenuta in via ordinaria dal governatore Sanzio Saturnino, allora impegnato in una dura guerra contro gli Armeni. Quando diverrà responsabile a pieno titolo della Siria, Quirinio ordinerà il secondo censimento, più noto e documentato, quello del 6-7 d.C. Certo è che, al di là delle questioni storiche, Luca vede nella nascita di Cristo un evento dagli echi universali e dall'incidenza nella vicenda storica umana.

La dimensione teologica nel racconto del Natale di Gesù risulta, quindi, primaria, come ha sempre compreso la tradizione. Persino Sartre col suo primo testo teatrale, *Bariona o il figlio del tuono*, composto per il Natale del 1940 nello Stalag XII D nazista di Treviri, riesce ad esprimere intensamente i sentimenti di Maria che partorisce non tanto in una stalla – come vorrà la tradizione – ma in quelle stanze, non di rado rupestri, che nelle case palestinesi servivano come dispensa e rifugio invernale, in compagnia di animali, stanza forse ceduta da un conoscente o parente. Ecco qualche riga del testo di Sartre.

Cristo è suo figlio, carne della sua carne e frutto delle sue viscere. Ella lo ha portato per nove mesi e gli darà il seno e il suo latte diventerà il sangue di Dio... Ella sente insieme che il Cristo è suo figlio, il suo piccolo, e che egli è Dio. Ella lo guarda e pensa: 'Questo Dio è mio figlio. Questa carne divina è la mia carne. Egli è fatto di me, ha i miei occhi e questa forma della sua bocca è la forma della mia. Egli mi assomiglia. È Dio e mi assomiglia!' Nessuna donna ha avuto in questo modo il suo Dio per lei sola. Un Dio piccolissimo che si può prendere tra le braccia e coprire di baci, un Dio tutto caldo che sorride e respira, un Dio che si può toccare e vive". Si intravede la

base della riflessione tradizionale cristiana che ha attribuito a Maria, nel concilio di Efeso (451), il titolo di *Theotokos*, “madre di Dio”.

L'ANNUNCIAZIONE AI PASTORI

«C'erano in quella regione alcuni pastori che vegliavano di notte facendo la guardia al loro gregge»: queste sono le presenze che popolano il deserto di Giuda adiacente a Betlemme e che Luca farà emergere in primo piano il giorno della nascita di Gesù, giorno non identificabile cronologicamente (il 25 dicembre, come è noto, è stato escogitato in connessione e sostituzione del culto solare, al solstizio d'inverno). Nel trattato *Sanhedrin* (25b) del Talmud, la grande raccolta delle tradizioni giudaiche, si legge che i pastori non potevano testimoniare in sede processuale perché considerati impuri, a causa della loro convivenza con animali, e disonesti, a causa delle loro violazioni dei confini territoriali. Il loro statuto civile era, quindi, in basso alla scala sociale e le loro condizioni di vita erano molto meno ‘georgiche’ e idilliache di quanto ci abbiano abituato a pensare Virgilio e Teocrito. La tradizione cristiana ha collocato un loro accampamento per quella notte nell'attuale villaggio arabo di Bet-Sahur, a tre chilometri da Betlemme, in una località detta ‘Campo dei Pastori’, occupata nei secc. iv-vi da un monastero bizantino eretto su grotte usate dai pastori per le loro veglie notturne. Ora là si staglia una brutta chiesa moderna (1953) che vorrebbe imitare nella sua struttura la tenda beduina e la cui cupola lascia filtrare la luce del cielo quasi in un giuoco di stelle.

Dopo le annunciazioni a Maria e a Giuseppe possiamo parlare di un'annunciazione ai pastori (c'è anche quella a Zaccaria, padre di Giovanni Battista, che si legge in Luca, 1, 8-22). Anche in questo caso sono di scena gli angeli che intonano quel *Gloria in excelsis* che verrà cantato in mille e mille Messe nei secoli. Questo coro che esce dalle labbra di «tutto l'esercito celeste», come Luca chiama biblicamente gli angeli, sarà rilanciato dalla terra al cielo quando Gesù entrerà a Gerusalemme per l'ultima settimana della sua vita. Nella notte del Natale gli angeli avevano cantato: «Gloria a Dio nel più alto dei cieli e pace in terra agli uomini (oggetto) della buona volontà (divina)» (questa è la versione corretta di Luca, 2, 14, ove di scena è l'amore di Dio e non tanto la volontà umana). Alle soglie della Passione i discepoli canteranno: «Pace in cielo e gloria nel più alto dei cieli!» (Luca, 19, 38). Commenta Raymond Brown in un'importante opera sulla *Nascita del Messia* (1977): «È un tocco pieno di fascino che la moltitudine della milizia celeste proclami la pace sulla terra, mentre la moltitudine dei discepoli proclama la pace in cielo: i due passi potrebbero diventare quasi un responsorio antifonale».

C'è, però, in mezzo alla coreografia dell'epifania angelica un messaggio specifico, indirizzato ai pastori. Nell'originale greco Luca lo definisce un «evangelo» e ha un contenuto squisitamente teologico: «Oggi vi è nato nella città di Davide un salvatore, che è il Cristo Signore» (2, 11): Anche in questo caso abbiamo un piccolo Credo cristiano che ruota attorno a tre titoli fondamentali attribuiti al Bambino: Salvatore, Cristo (= Messia), Signore (= Dio). Anche Paolo conosce questo credo e lo cita scrivendo ai cristiani macedoni di Filippi: «Aspettiamo il Salvatore, il Signore Gesù Cristo» (3, 20). Nel piccolo Gesù – secondo l'orientamento dei ‘vangeli dell'infanzia’ – si intravede già il glorioso ‘Signore’ risorto, proclamato dalla fede pasquale della Chiesa. La tipologia dell'icona russa della Natività della scuola di Novgorod (xv sec.) esplicita questo collegamento raffigurando il bambino Gesù avvolto in fa-

sce e deposto in una mangiatoia che ha la forma di un sepolcro. Ebbene, i primi ad accorrere in pellegrinaggio a Cristo Signore sono gli ultimi della terra, anticipando un detto caro a Gesù: «I primi saranno gli ultimi e gli ultimi primi».

Tutto il racconto lucano è costellato di verbi di moto e di sorpresa: «andiamo, vediamo, conosciamo, andarono, trovarono, videro, riferirono, tutti udirono, si stupirono, tornarono glorificando e lodando Dio per tutto quanto avevano udito e visto». La famiglia di Betlemme è circondata dai pastori, i rifiutati dal Sinedrio, i marginali che Luca, però, vede come la prefigurazione della Chiesa di Cristo. Ma è interessante ora scoprire, in parallelo, quale sia la presenza che Matteo colloca attorno al bambino Gesù. Prima di tutto è necessario sottolineare che la scenografia è del tutto differente e anche questo attesta la diversità delle tradizioni che stanno alla base dei due racconti e la loro qualità più teologica che storica. Ora la sacra famiglia è quasi rappresentata in una specie di sala del trono a cui accedono delegazioni estere in visita di cortesia. Per Matteo si agitano, infatti, le cancellerie, il clero di Gerusalemme, l'intera città. Un evento 'internazionale' sta per compiersi e ha per protagonisti alcuni misteriosi Magi «venuti dall'Oriente».

«UNA STELLA BRILLÒ IN CIELO OLTRE OGNI STELLA»

Era il 614 e la basilica di Betlemme, eretta nel 330 dalla madre di Costantino, Elena, e ristrutturata un paio di secoli dopo da Giustiniano, era assediata dal re persiano Cosroe che già aveva raso al suolo tutti gli edifici sacri cristiani della Palestina. Il sovrano stava per dar mano al fuoco e alle balestre quando s'accorse che sul frontone erano raffigurati personaggi vestiti proprio come lui: erano i Magi che i Bizantini avevano tratteggiato in abiti da cerimonia persiani. Quella chiesa, che racchiude nella sua cripta la grotta della natività di Cristo, fu così salvata ed è ancor oggi possibile visitarla penetrandovi per un'unica porticina detta simbolicamente 'dell'umiltà', ma forse più prosaicamente destinata a impedire ai cavalieri ottomani di accedere a cavallo nelle cinque navate dell'interno. Il racconto di Matteo che riguarda i Magi (2, 1-12) è sobrio, anche se non privo di colpi di scena, ed è tutt'altro che fiabesco o infantile, intarsiato com'è di citazioni o allusioni bibliche. La tradizione, però, non ha saputo resistere.

A causa dei tre doni offerti a Cristo (oro, incenso e mirra) ha contato i Magi in tre; poi li ha fatti re sulla base del Salmo 72 che afferma la prosternazione di tutti i sovrani davanti al re Messia; poi ha attribuito loro l'appartenenza alle tre razze (bianca, nera, gialla); poi ha individuato nomi diversi tra i quali prevalsero quelli di Gaspare, Melchiorre e Baldassarre, divenuti anche il titolo di un bel romanzo di Michel Tournier (1980). Nelle catacombe romane i Magi appaiono negli affreschi ben due secoli prima (II sec.) dei troppo modesti pastori. Matteo dice solo che essi «giunsero da Oriente», cioè dal deserto arabico o siriano ove transitavano le carovane commerciali. Nel libro biblico di Daniele i Magi sono i sapienti di Babilonia, antica sede di studi astronomici e astrologici. L'apocrifo *vangelo arabo dell'infanzia* (V-VI secc.) li immaginava discepoli di Zarathustra, il profeta della religione iranica. Lo studioso americano Martin McNamara li ha invece cercati molto vicino a Israele, tra gli Esseni, una setta ebraica a cui apparteneva forse anche il celebre 'monastero' di Qumran presso il Mar Morto. In realtà l'evangelista li ha intenzionalmente fatti emergere da un orizzonte vago perché a lui non premeva tanto il dato storico quanto piuttosto il suo valore di segno. Nella piccola processione dei Magi verso Cristo

Matteo vede in filigrana la processione planetaria annunciata da Gesù: «Molti verranno da oriente e da occidente e siederanno a mensa con Abramo, Isacco e Giacobbe nel Regno dei cieli...» (8, 11).

Durante quel viaggio c'è un segno che si leva alto all'orizzonte, la stella. Vanamente cercata, come fece Keplero, in una *supernova*, cioè in una stella in cui avviene un'esplosione colossale che la rende all'improvviso visibile, identificata da altri nella cometa di Halley, che però attraversò il cielo di Gerusalemme il 26 agosto del 12 a.C. (alcuni anni prima della nascita di Gesù), ricondotta da altri a una congiunzione tra Giove e Saturno verificatasi nel 7 a.C., la stella dei Magi – come scriveva l'esegeta Marie-Joseph Lagrange – è più nota alla teologia che all'astronomia. Infatti, sulla scia della tradizione biblica e giudaica, l'ebreo cristiano Matteo vedeva in quella stella soprattutto un emblema messianico. Si pensi, ad es., che la frase biblica «Una stella spunta da Giacobbe» (*Numeri*, 24, 17) era divenuta nella versione aramaica, la lingua parlata al tempo di Gesù: «Il Messia spunta da Giacobbe». Il Cristo dell'Apocalisse, tutto avvolto da stelle, si presenterà così: «Io sono la radice della stirpe di Davide, la stella radiosa dell'alba» (22, 16).

I Magi sono, allora, una rappresentazione dei popoli che incontrano Cristo dopo averlo cercato, guidati dalla rivelazione cosmica divina, simboleggiata dalla stella che conduce al Messia: «Videro il Bambino con sua madre Maria e, prostratisi, lo adorarono» (2, 11). L'«epifania» che Luca destinava agli ultimi, i pastori, Matteo la riserva ai diversi, agli stranieri rispetto a Israele che, pur illuminato dalla luce della parola biblica (la citazione del profeta Michea su Betlemme patria del Messia), non si muove da Gerusalemme. Il vescovo Ignazio di Antiochia nel 107, mentre veniva condotto a Roma per essere esposto alle belve, scriveva ai cristiani di Efeso: «Una stella brillò in cielo oltre ogni stella e tutte le altre stelle, insieme al sole e alla luna, formarono un coro, attorno alla stella di Cristo che tutte sovrastava in splendore...».

I CANTI DELL'ALBA MESSIANICA

Pochi sanno che l'ultimo libro ad essere messo all'Indice, prima della sua abolizione voluta da Paolo VI, fu una *Vie de Jésus* (1959) di un noto biblista francese, Jean Steinmann, proprio a causa dell'interpretazione simbolica delle pagine dei 'vangeli dell'infanzia'. Due sono le sponde da evitare navigando in questi racconti certamente affascinanti. La prima è quella storicistica o apologetica. Come già si diceva, questi capitoli sono notevolmente differenti dagli altri presenti nel resto dei Vangeli. Il nucleo storico degli eventi è molto semplificato e di difficile definizione, avvolto com'è in una spessa coltre di interpretazioni, di approfondimenti, di simboli, di citazioni e allusioni bibliche, di rielaborazioni teologiche (dove le diverse catalogazioni degli esegeti: racconto omiletico, storia simbolica, storia teologica o popolare e così via). C'è, tuttavia, un'altra sponda da evitare ed è quella, antitetica, mitico-allegorica. In questa prospettiva il testo sarebbe solo un 'pretesto' per illustrare tesi cristologiche o per rivestire di consistenza fantasie popolari o per suscitare emozioni spirituali e morali. In realtà, 'i vangeli dell'infanzia' non sono opere infantilistiche ma per adulti nella fede, le cui vicende si aprono a chi comprende le Scritture abbondantemente citate, soprattutto da Matteo che fa convergere nel suo racconto l'attesa messianica di Israele.

Noi concludiamo la nostra lettura – condotta solo per esempi e in modo sintetico – cercando di raccogliere in un ideale fascicolo tutti gli inni che costellano il 'van-

gelo dell'infanzia' di Gesù secondo Luca. Essi sono anche una testimonianza della liturgia della Chiesa delle origini e dell'interpretazione degli eventi narrati. La prima invocazione è naturalmente l'*Ave Maria* dell'angelo Gabriele (1, 28) che sarebbe divenuta, in una forma ampliata e codificata solo dal papa Pio V nel '500, la prima e più amata preghiera mariana. A questa invocazione è da associare subito la 'benedizione' e la 'beatitudine' che Elisabetta, la madre del Battista, indirizza a Maria durante la visita di quest'ultima 'nella casa di Zaccaria': «Benedetta tu fra le donne e benedetto il frutto del tuo grembo! ... Beata colei che ha creduto nell'adempimento delle parole del Signore!» (1, 42.46). Alle parole di Elisabetta Maria risponde con uno dei cantici più celebri della cristianità, il *Magnificat*, «L'anima mia magnifica il Signore». «Questo cantico della benedetta madre di Dio – scriveva Lutero in un suo forte commento all'inno – dovrebbe essere ben imparato e ritenuto da tutti».

Come è noto, proprio per il suo uso nella liturgia dei Vespri, il *Magnificat* diverrà un testo capitale nella storia della musica.

Sì, perché l'inno di Maria – che è tutto intessuto di reminiscenze bibliche (in particolare il cantico di Anna, madre del profeta Samuele, in 1 *Samuele*, 2) – si apre con una voce solista che parla in prima persona: «anima mia ... mio spirito ... mio salvatore ... la sua serva ... mi chiameranno beata ... ha fatto in me...». Poi è coinvolto tutto il coro dei «poveri del Signore», cioè i giusti e i fedeli già presenti nell' Antico Testamento, che elencano in sette verbi greci all'aoristo le azioni salvifiche di Dio in difesa degli ultimi e dei miseri contro i potenti e i ricchi della terra: «Ha spiegato la potenza ... ha disperso i superbi ... ha rovesciato i potenti ... ha innalzato gli umili ... ha ricolmato gli affamati..., ha respinto i ricchi..., ha soccorso Israele...». È un canto della Chiesa delle origini – almeno nello stato attuale della citazione lucana – che è messo sulle labbra di Maria per esaltare le scelte di Dio, estrose e sconcertanti agli occhi degli uomini. «Dio ha scelto ciò che nel mondo è debole per confondere i forti, ciò che è ignobile e disprezzato e ciò che è nulla per ridurre a nulla le cose che sono», scriverà Paolo ai cristiani di Corinto (I, 1, 27-28).

In parallelo al *Magnificat* può essere posto il cantico intonato da Zaccaria, il padre del Battista, dopo la nascita del figlio. Intitolato anch'esso dalla tradizione con la prima parola della versione latina, *Benedictus*, l'inno si compone nell'originale greco di due sole frasi monumentali (1, 68-75 e 76-79). È una specie di sintesi di tutta la storia biblica che sta ora approdando al suo apice. La promessa e l'alleanza divine, che avevano avuto le loro tappe più significative in Abramo e in Davide, ora in Cristo raggiungono la loro pienezza. Come scrive Raymond Brown, «la ragione principale per benedire il Dio di Israele è ciò che egli ha fatto per il suo popolo nel Messia Gesù». Giungiamo, così, alla notte di Natale che Luca fa percorrere dalle note celestiali del coro angelico del *Gloria in excelsis* già citato, celebrazione della «buona volontà», cioè dell'amore che il Signore nutre nei confronti dell'umanità e che ha la sua più alta 'incarnazione' in Gesù Cristo.

L'ultimo canto che Luca incastona nel tessuto narrativo del suo «vangelo dell'infanzia» è pronunciato nel tempio di Gerusalemme da «un uomo giusto e timorato di Dio» di nome Simeone (2, 25-35). Egli raffigura tutta l'attesa messianica dell'Israele fedele che riconosce nel piccolo Gesù, presentato al tempio per essere riscattato come tutti i primogeniti ebrei (considerati appartenenti a Dio secondo *Esodo*, 13), l'attuazione della sua speranza. Egli pronunzia anche un severo oracolo sulla storia futura che sarà quasi lacerata dalla presenza di Cristo: «Egli è qui per la rovina e la risurrezione di molti in Israele, segno di contraddizione perché siano svelati i pen-

sieri di molti cuori» (2, 34). Ma il suo canto è dolce, è il *Nunc dimittis*, così chiamato dalle prime parole della versione latina di s. Girolamo: «Ora lascia, o Signore, che il tuo servo vada in pace secondo la tua parola, perché i miei occhi hanno visto la tua salvezza, da te preparata davanti a tutti i popoli, luce per illuminare le genti e gloria del tuo popolo, Israele» (2, 29-32).

Così canta Simeone e il suo breve salmo fin dal v sec. è divenuto la preghiera serale del cristiano, il cantico della Compieta, l'orazione liturgica serale. Anzi, c'è stato uno studioso, Douglas R. Jones, che ha ipotizzato che questo fosse il canto funebre di un fedele giusto, messo in bocca a Simeone. In questo spirito il romanziere vittoriano inglese Anthony Trollope (1815-1882) pone sulle labbra di un suo personaggio, il protagonista di *The Warden (Il custode)*, Mister Harding, sacerdote e violoncellista ormai vecchio e invalido, proprio le parole di Simeone. Egli si trascina fino allo strumento chiuso nell'armadio e, abbandonandosi alla «follia delle sue vecchie dita», ne tocca le corde traendone «un lagno bassissimo, di breve durata, a intervalli». Riesce, così, a capire e a dirsi che la sua vita ha compiuto il suo cerchio e allora «con un dolce sorriso» invoca: «Signore, ora lascia che il tuo servo vada in pace. Signore, ora lascia che il tuo servo vada in pace!». In realtà l'inno di Simeone non è un addio crepuscolare e malinconico, bensì un saluto festoso all'alba messianica che sta per schiudersi e che è incarnata nel 'vangelo di un Bambino'.

GIOVANNI B. SGRITTA

MITOLOGIE D'INFANZIA

ANATOMIA E FISIOLOGIA DEL MITO

IL mito è, in sostanza, una rappresentazione artefatta e deformata della realtà. Si nutre della realtà, ma non la rispecchia in quanto tale. Solo indirettamente il mito riflette l'organizzazione sociale, le credenze e le pratiche, i costumi, le tradizioni e le radici di una collettività.¹ Il suo rapporto con il reale è dunque incerto ed ambiguo. I fatti che il mito racconta possono talvolta non corrispondere, e al limite contrapporsi, alle circostanze reali.² Come annota C. Lévi-Strauss, il mito non cerca «di dipingere il reale, ma di giustificare la soluzione di compromesso in cui esso consiste... Tale procedimento, tipico della riflessione mitica, implica l'ammissione ... che la pratica sociale, così approfondita, è contaminata da un'insormontabile contraddizione. Contraddizione che la società ... non può comprendere, e preferisce dimenticare».³

Questa qualità del mito ne limita l'utilizzo come fonte documentaria nello studio della società. Ma dischiude nondimeno altre possibilità. Perché rinunciando a cercare in esso lo specchio fedele della realtà, acquistiamo in compenso «una maniera di accedere talvolta alle categorie inconsce». ⁴ A ciò che non è ammesso. A ciò che non è detto o è camuffato o alterato nella visione delle cose che predomina nel mondo reale.

Altra qualità del pensiero mitico è che esso ha bisogno di una continua rigenerazione. Di essere incessantemente riprodotto da generazione a generazione. Fino a quando perdurano le ragioni che lo alimentano e che il racconto del mito si incarica di riflettere pur nella sua espressione alterata. Se e quando non è coltivato nell'esperienza quotidiana della società, se non viene raccontato, se non entra a far parte della memoria, dell'oralità, della tradizione, il mito viene meno alla sua funzione e infine scompare.⁵

Un'altra caratteristica saliente del mito, come avverte J.-P. Vernant, è la sua natura polisemica. Il contenuto del mito non si fissa in un'unica forma. È aperto all'innovazione. Col tempo muta. Si consolida su aspetti e modi diversi della vita e dell'organizzazione della società. Per questo motivo, per essere compreso e decifrato, il mito ha bisogno di essere confrontato con altri racconti. Della stessa o di altre società, della stessa o di altre epoche.⁶ Secondo il duplice registro della diacronia e della sincronia, della storia e della contemporaneità.⁷ In altri termini, la narrazione del mito non si esaurisce in una sola dimensione. Ma si dirama e si espande in un complesso di situazioni e di relazioni più ampio, che richiede di essere ricostruito e interpretato come tale.⁸

Questi attributi e funzioni del mito – dunque: l'alterazione della realtà, la riproducibilità, il suo carattere polisemico – si conservano nello spazio e nel tempo. Li

¹ C. LÉVI-STRAUSS, *Razza e storia e altri studi di antropologia*, a cura di P. Caruso, Torino, 1967, p. 228.

² *Ibidem*.

³ *Ivi*, p. 229.

⁴ *Ibidem*.

⁵ J.-P. VERNANT, *L'universo, gli dei, gli uomini. Il racconto del mito*, Torino, 2000, p. 6.

⁶ *Ivi*, pp. 6 e 7.

⁷ C. LÉVI-STRAUSS, *Antropologia strutturale*, Milano, 1966, p. 238.

⁸ *Ivi*, p. 237.

ritroviamo ancor oggi immutati, non fosse per gli oggetti, in larga misura diversi, sui quali si appoggiano. Anzi, la società moderna appare per molti versi come campo privilegiato del mito. Solo in apparenza, la liberazione della ragione dalle superstizioni, dall'incanto e dalle irrazionali oscurità del passato, conquista innegabile dell'Illuminismo, sottrae al mito la sua ragion d'essere.⁹ In luogo di queste, la modernità ha introdotto nuove e più insidiose insicurezze. Caduti i valori e le regole immutabili della tradizione, ad essi subentra l'ideologia. L'ideologia come espressione mistificata e deformata della realtà, valore aggiunto, giustificazione posticcia, costruita ad arte, della ragionevolezza del nuovo ordine sociale. In effetti, come ha scritto R. Barthes, «il mito non nega le cose, la sua funzione, al contrario, è di parlarne; semplicemente le purifica, le fa innocenti, le istituisce come natura e come eternità, dà loro una chiarezza che non è quella della spiegazione, ma quella della constatazione... qualcosa che *va da sé*...».¹⁰

Così, il mito organizza e rimanda un simulacro del mondo reale. «Un mondo senza contraddizioni... un mondo dispiegato dall'evidenza... [in cui] le cose sembrano significare da sole».¹¹ Il suo fine è quello di 'ingessare' il mondo. Di renderlo insomma vischioso, immutabile, perenne, immodificabile. Oscurandone le contraddizioni, abolendo la necessità di capirlo ed interpretarlo. In questo modo, «la mitologia partecipa a un fare del mondo».¹² Concorre a congelare l'ordine esistente, rendendo naturale ciò che è semplicemente costruito. Ciò che è nato in condizioni storiche specifiche, creato ad uno scopo, funzionale ad una organizzazione della società basata su diseguaglianze, interessi e convenienze. Partorito dalla storia, il mito finisce dunque nella tautologia: *è così perché è così*: «atto di magia vergognosa – chiosa caustico Barthes – che imita il movimento verbale della razionalità ma l'abbandona subito, e crede di essersi messo a posto con la causalità per averne proferito la parola introduttiva».¹³

L'INFANZIA E IL MITO

Applicato all'infanzia, il pensiero mitico dispiega pienamente le sue potenzialità. Per ovvi motivi. Per alcune insospettabili analogie. Come il mito, difatti, l'infanzia ci parla del mistero delle origini, del passaggio dell'umanità dalla natura alla cultura. L'infanzia condivide con pochi altri ambiti della condizione umana una vocazione particolare a rappresentare la continuità della vita sociale, le necessità ed i rischi connessi alla riproduzione «delle condizioni essenziali per la propria esistenza».¹⁴ Già per questa ragione, l'infanzia si pone come uno stato di incertezza e di tensione in cui il vecchio, nel corso del tempo, consegna il testimone al nuovo, il passato al presente e poi al futuro. Da generazione a generazione, la popolazione si rinnova e «torme di nuovi barbari», secondo l'icastica metafora coniata da T. Parsons, appaiono sulla scena sociale per essere addestrati alle norme e alle regole vigenti. Inutile aggiungere che si tratta di un processo il cui risultato è sempre incerto; nonché carico di tensioni ed ambiguità, che favoriscono l'attecchire del mito.

Un altro aspetto che collega strettamente la condizione dell'infanzia alle regole del mito è il suo essere perennemente sospesa tra due calendari. L'infanzia è ad un tempo biologia e cultura, biografia e storia.¹⁵ Più di ogni altra categoria socia-

⁹ U. IM HOF, *L'Europa dell'Illuminismo*, Bari, 1993.

¹¹ Ivi, p. 236.

¹⁴ É. DURKHEIM, *Educazione come socializzazione*, a cura di N. Baracani, Firenze, 1973, pp. 70-71.

¹⁵ P. ABRAMS, *Sociologia storica*, Bologna, 1983.

¹⁰ R. BARTHES, *Miti d'oggi*, Milano, 1962, p. 235.

¹² Ivi, p. 247.

¹³ Ivi, pp. 244-245.

le, l'infanzia si presta pertanto ad essere continuamente ridotta alla sua naturalità, spiegata attraverso la sua natura. Il che contribuisce a farne un fertile terreno della mitologia. Sono di questo tipo le visioni pedagogiche tradizionali del bambino come *tabula rasa*, soggetto incompetente sul quale la società cerca di inscrivere i suoi valori e le sue regole. Come il mito, il bambino contribuisce a fare il mondo. Un mondo riprodotto. Un mondo fotocopia. Come al mito, anche all'infanzia è affidato il compito di 'immobilizzare il mondo'. Di riproporlo immutato nel suo ordine nel corso delle generazioni: aspirazione inconscia di sterilizzare la storia a tutto vantaggio della natura, che prende e dà solo ciò che ha ereditato, senza scarti e sorprese di sorta. Per questo complesso di motivi, l'infanzia e il mito sono due facce dello stesso problema: l'infanzia è mito ed il mito è infanzia. E come in un polittico, la sua vicenda si articola e può quindi essere rappresentata in più quadri.

IL MITO DELLA SCOPERTA

La mitologia dell'infanzia coincide innanzitutto con la sua scoperta. Perché l'infanzia, come età della vita, non c'è sempre stata. È un'invenzione recente. Un'invenzione della modernità. Prima di allora, come ha dimostrato Ph. Ariès, l'infanzia non esisteva, non contava. Le società del passato non avevano consapevolezza di un'età distinta e nemmeno tentavano di rappresentarla; semplicemente perché non ne avvertivano il bisogno. È solo con l'affermazione del mercato e della produzione industriale che il bambino esce finalmente «dall'anonimato e dall'indifferenza delle età remote per diventare la creatura più preziosa e la più ricca di promesse e di avvenire». ¹⁶ Anticipata da un cambiamento dell'iconografia e accompagnata da una moltitudine di segni esteriori – nell'abbigliamento, nel gioco, nelle pratiche pedagogiche, nei rapporti quotidiani, ora improntati a tenerezza e sollecitudine rispetto ad un passato caratterizzato dall'indifferenza, dalle severe punizioni corporali e dall'abbandono – la scoperta dell'infanzia, prima nelle classi superiori e poi, via via, in quelle popolari, coincide con l'affermazione del sentimento della famiglia come sfera dell'intimità e della vita privata, cui è da sempre intimamente associata. ¹⁷

L'affermazione e il riconoscimento dell'infanzia come specifica età della vita affondano dunque le radici nei bisogni primari della nuova società industriale. Nelle necessità dell'istruzione e della formazione innanzitutto; funzioni, che la società moderna attribuisce alla scuola e, prima ancora, alla famiglia e alla donna, cui è delegata la gestione morale del bambino in nome e per conto dell'economia. ¹⁸ Al centro di questo processo stanno l'ingresso della conoscenza tra i fattori di produzione della ricchezza, lo scardinamento degli ordini ereditari e il collocamento degli individui nella gerarchia sociale in base alla scolarità. Nel complesso, queste trasformazioni impongono un nuovo interesse per la crescita e la formazione del bambino, il rafforzamento e il prolungamento della sua dipendenza dalla famiglia e dalle altre agenzie socializzative e, con questo, l'esigenza di un'accentuazione, dunque di una netta separazione, delle qualità del bambino rispetto a quelle dell'adulto. ¹⁹

¹⁶ PH. ARIÈS, *Infanzia*, in *Enciclopedia Einaudi*, Torino, 1977, vol. VII, p. 441.

¹⁷ IDEM, *Padri e figli nell'Europa medievale e moderna*, Bari, 1976; L. STONE, *Famiglia, sesso e matrimonio in Inghilterra fra Cinquecento e Ottocento*, Torino, 1983.

¹⁸ J. DONZELOT, *La police des familles*, Paris, 1977, p. 149.

¹⁹ R. BENEDICT, *Continuità e discontinuità nel condizionamento culturale*, in M. MEAD, M. WOLFENSTEIN (a cura di), *Il mondo del bambino*, Milano, 1963.

In breve, la valorizzazione del capitale, fine primario dell'economia di mercato, si basa sul progresso tecnico e sul lavoro. Quindi, in entrambi i casi, sulla conoscenza. Che entra trionfalmente nel novero dei classici fattori della produzione. Sviluppo della tecnologia e preparazione della forza lavoro implicano apprendimento, formazione. Il successo della società industriale dipende così dal suo sistema di istruzione. Cioè dalla scuola, e, prima ancora, dalla famiglia, dalla socializzazione primaria delle nuove generazioni, che crea le premesse di un adeguato apprendimento. In definitiva, la valorizzazione del capitale costituisce il presupposto della valorizzazione dell'infanzia e della sua scoperta.

Entra in scena il mito della scoperta. Ph. Ariès ci aiuta ad illustrare il risvolto della medaglia; anche se in genere questa parte viene tralasciata in una lettura affrettata della sua opera. Perché la scoperta dell'infanzia, spiega Ariès, avviene parallelamente al contrarsi della socievolezza, quasi che il sentimento dell'infanzia e la socievolezza «non potessero svilupparsi se non a detrimento l'uno dell'altro». ²⁰ Nella società del passato, l'infanzia era parte organica della società. Apparteneva alla società, senza distinzioni. Dopo un breve periodo di tempo, dedicato allo svezzamento e alla crescita e al quale non si prestava particolare attenzione, il bambino veniva integrato nella società. Diventava parte della società e da essa era indistinguibile per attività di lavoro, giochi, forme di apprendimento, abbigliamento e quant'altro. Con l'avvento della società industriale le cose cambiano. Radicalmente.

Il bambino viene sottratto al contesto sociale per essere confinato, in una sorta di quarantena, di moratoria sociale, prima nella famiglia e poi nella scuola. Il sentimento della famiglia e quello dell'infanzia pagano dogana alle necessità della nuova società di mercato. All'attenzione focalizzata sulle esigenze del bambino, veicolo di speranze per l'avvenire, si accompagna una sequenza di prescrizioni, obblighi, aspettative, richieste e imposizioni che ne sorvegliano il decorso della crescita. La scoperta dell'infanzia, l'affermazione della società puerocentrica, comportano insomma la razionalizzazione dei processi educativi. Il che ha come corollario l'abbandono di un processo di formazione di tipo spontaneo e non pianificato e la sua sostituzione con la professionalizzazione e la specializzazione delle pratiche educative. Ad esse è demandato il compito di governare la salute e la condotta del bambino. In conformità alle regole e ai traguardi richiesti dal buon funzionamento della società.

Il bambino paga la sua 'scoperta' con l'assoggettamento ad un nuovo complesso di prescrizioni. Soprattutto con l'estromissione temporanea dalla società degli adulti. Tutto deve essere attentamente pianificato e, per quanto possibile, anticipato. *Growing up, too fast too soon*, è il titolo significativo di un libro di D. Elkind che riassume in maniera emblematica il risultato della trasformazione. ²¹ La scoperta dell'infanzia si tramuta di fatto nella sua 'scomparsa' e la sua affermazione nella sua 'liquidazione', secondo alcune felici formule lessicali emerse nella letteratura specialistica degli ultimi anni. ²²

IL SINGOLARE E IL COLLETTIVO

L'infanzia è così cruciale, così importante nella vita sociale, che il mito si estende ben al di là delle sue origini. Il terreno propizio è lo spazio della sua rappresentazio-

²⁰ ARIÈS, *Padri e figli nell'Europa medievale e moderna*, cit., pp. 480-481.

²¹ D. ELKIND, *The hurried child: growing up too fast, too soon*, Reading (MA), 1981.

²² N. POSTMAN, *La scomparsa dell'infanzia*, Roma, 1985; H. HENGST, *Tendenzen der Liquidierung von Kindheit*, in H. HENGST et alii (a cura di), *Kindheit als Fiktion*, Frankfurt am Main, 1981; L. ROUSSEL, *L'enfance oubliée*, Paris, 2001.

ne. La sua concettualizzazione come categoria sociale. Il bambino non è l'infanzia. Distinguerli è assolutamente necessario, anche se tra la parte e il tutto ci sono legami così stretti che tracciare una linea di separazione potrebbe risultare un'impresa difficile. Come vedremo, la volgarizzazione di una visione errata e distorta dell'infanzia comincia proprio dall'aver omesso questa distinzione. Dall'aver confuso la parte, il bambino, con il tutto, l'infanzia; e ancora, nell'illusione, nel mito, della assoluta fungibilità dei due termini. L'errore affonda le radici assai indietro nel tempo. Risale a quelle correnti utilitaristiche e liberistiche che non riconoscono realtà diversa all'individuo rispetto alla società. Secondo le quali la realtà sociale non è che una mera astrazione. Un costrutto privo di contenuti reali. L'unica realtà tangibile è l'individuo. La società è soltanto il risultato. La sommatoria aritmetica dell'azione e dell'interazione di una pluralità di individui.

Applicata all'infanzia, questa posizione conduce in effetti a vedere solo il bambino. La sua biografia, il suo sviluppo, il suo itinerario di crescita, anziché l'infanzia come componente strutturale e permanente di ogni società. Senza la quale la società esisterebbe solo nello spazio, ma non nel tempo. Lo studio dell'infanzia, l'analisi sociologica dell'infanzia, si riduce così ad una psicologia evolutiva del bambino. Ed è il secondo 'mito dell'infanzia': l'infanzia ridotta alle sue componenti elementari. Ancora una volta, l'infanzia negata, l'infanzia collocata al di fuori dell'ordine sociale. Per lungo tempo, e ancora adesso, si sono pertanto affermate teorie e modelli che rappresentavano l'infanzia in chiave esclusivamente individualistica e teleologica. L'infanzia come condizione e non come categoria.

La prima conseguenza che deriva dall'adozione di questa prospettiva individualistica e finalistica è che il bambino è divenire, non essere. Non un soggetto definito da diritti, doveri, possibilità ed opportunità, parte di una categoria della società. Quanto piuttosto un 'mutante', qualcosa in continuo cambiamento. Essa ci obbliga così a vedere il bambino per quello che deve diventare, non per ciò che è. L'infanzia viene perciò rappresentata come uno stadio dell'esistenza. Una fase di passaggio transitoria del ciclo di vita, destinata continuamente ad essere superata con l'acquisizione di successivi traguardi. Fino all'ultimo, che coincide con l'ingresso del bambino nell'età adulta, con il raggiungimento della maturità. In questa visione dell'infanzia è dunque presente una forte componente 'anticipatoria'. Le prime tappe del ciclo di vita altro non sono che fasi di preparazione alla vita adulta. Il bambino è un apprendista. Le esperienze e le attività del bambino contano unicamente in rapporto ad un traguardo lontano. Con la conseguenza paradossale, che l'oggetto della nostra analisi si dissolve nel momento stesso in cui cerchiamo di afferrarlo. Studiare il bambino, la sua vita, il decorso della socializzazione, implica in definitiva una negazione dell'oggetto, dal momento che occuparsi del bambino equivale ad occuparsi di quei processi e di quei fenomeni che lo accompagnano al superamento di quello stadio della sua esistenza. Insomma, vediamo il bambino dal punto di vista dell'adulto che è destinato a diventare, non per quello che è *hic et nunc*. Evolutivamente. Dunque, come una successione di stazioni e punti di arrivo. Che, una volta raggiunti, estinguono per definizione i traguardi precedenti.

Questa visione riduzionistica dell'infanzia è anche adultocentrica. Centrata cioè unicamente sulla figura e le esigenze degli adulti. È questa la ragione per cui informazioni, osservazioni, dati statistici relativi al bambino e all'infanzia sono stati per lungo tempo dimenticati. Resi praticamente invisibili. Nelle rappresentazioni convenzionali della conoscenza il bambino non figurava – e spesso tuttora non fi-

gura – come protagonista ed attore, unità di rilevazione e di osservazione. Ma al più come variabile secondaria, appendice e soggetto dipendente dalle figure cui era affidato: genitori, insegnanti, tutori, comunque adulti. Non solo l'interesse per il bambino si limitava ad esplorare quei comportamenti e quegli atteggiamenti del bambino che permettevano di apprezzare e misurare la congruità del percorso di crescita rispetto al traguardo finale. Ma, per soprammercato, essi venivano colti sempre con riferimento ad una figura sovraordinata, delegata al controllo del processo di integrazione del bambino nel corpo della società adulta.²³

La socializzazione rappresenta la sintesi massima di questa visione naturalistica e astorica dell'infanzia. Che riduce la crescita ad una sequenza meccanica di stadi invariati, attraverso i quali si compie il passaggio dalla immaturità e dall'incompetenza alla condizione adulta e alla ragione. Nella manualistica corrente, la socializzazione è descritta come un processo asimmetrico ed unidirezionale. Unidirezionale, perché ha luogo unicamente dall'alto verso il basso. Dalla società al bambino. Dall'adulto che la rappresenta al soggetto che deve essere integrato tramite l'assimilazione delle regole sociali. Asimmetrica, perché coinvolge esseri ritenuti ontologicamente diversi: adulti e bambini, che stanno tra loro in relazione gerarchica e non negoziale.

«I bambini sono incompleti, immaturi, incompetenti, asociali..., gli adulti ... completi, maturi, razionali, competenti, sociali ed autonomi».²⁴ Sicché, l'integrazione del singolo, del bambino, nel corpo della società non nasce «dal fatto che il singolo agisce o intrattiene relazioni sociali, ma dall'incontro del singolo ... con modi di agire precostituiti».²⁵ Dunque, in conformità ad un ordine sociale dato e pre-esistente.²⁶ Il sistema di regole è comunque imperativo e sovraordinato al bambino. La premessa determina, senza residui, il risultato e la posizione del bambino è subordinata al primato assoluto delle agenzie incaricate della socializzazione.²⁷

L'altro elemento che ricorre in queste analisi, del resto largamente deducibile dalle precedenti considerazioni, è che il processo è *one-way*. La socializzazione è descritta in termini di mero accumulo di esperienze date. Sicché, l'interpretazione autonoma della situazione da parte del bambino è di fatto estromessa dalla scena. Così come è esclusa la possibilità di un'interazione reciproca tra gli attori del processo. Il concetto che meglio descrive questa modalità è quello dell'apprendimento del ruolo. Nel senso che, «assorbire un ruolo significa essere assorbito da questo».²⁸ In altri termini, questa posizione assume la coincidenza tra il socializzante e il socializzato. Tra l'adulto e il bambino. Ma è una coincidenza che è raggiunta solo a prezzo della rinuncia all'individualità da parte del bambino: l'eventuale rifiuto essendo rubricato sotto la forma di una risposta deviante, dunque patologica.

La conseguenza di questo modo di guardare alla socializzazione è l'impossibilità, da parte della teoria, di includere nel processo qualunque tensione e conflitto tra

²³ G. B. SGRITTA, A. SAPORITI, *Mith and reality in the discovery and representation of childhood*, in P. CLOSE (ed.), *Family divisions and inequality in modern society*, London, 1989.

²⁴ R. MACKEY, *Conceptions of children and models of socialization*, in H. P. DREITZEL (ed.), *Childhood and socialization*, New York, 1973, pp. 27-28; anche F. MORTIER, *Competence in children: A philosophical perspective*, in *Ghent Papers on Children's Rights*, 2, Ghent, 1997, pp. 99-114.

²⁵ R. DAHRENDORF, *Homo sociologicus*, Roma, 1966, pp. 52-53.

²⁶ J. A. CLAUSEN, *A historical and comparative view of socialization theory and research*, in J. A. CLAUSEN (ed.), *Socialization and society*, Boston (MA), 1968; e anche A. INKELES, *Society, social structure and child socialization*, in J. A. CLAUSEN (ed.), *Socialization and society*, Boston (MA), 1968.

²⁷ E. BECCHI, *Il bambino sociale: privatizzazione e deprivatizzazione dell'infanzia. Introduzione*, in E. BECCHI (a cura di), *Il bambino sociale*, Milano, 1979, p. 20; G. B. SGRITTA, *La condizione dell'infanzia. Teorie, politiche, rappresentazioni sociali*, Milano, 1988.

²⁸ E. GOFFMAN, *Espressione ed identità*, Milano, 1979, p. 106.

gli attori coinvolti. Non c'è via di mezzo: o c'è armonia o c'è patologia. Il che implica, a ben vedere, l'impossibilità teorica di comprendere il mutamento sociale nel succedersi delle generazioni. Di qui, di nuovo, l'astoricità del modello e una visione 'mitizzata' della società e della sua riproduzione in cui il bambino assume il ruolo designato di vittima.

INCOMPETENZA E PROTEZIONE

Come in un gioco di specchi, ogni quadro rimanda ad un altro. Il mito della socializzazione come processo asimmetrico ed unidirezionale trova riscontro e giustificazione nel mito della protezione e dell'incompetenza del bambino.²⁹ Il bambino è incompetente, pertanto deve essere protetto. E per essere protetto deve essere assoggettato a regole del tutto particolari. Meglio, deve essere lasciato fuori dalle regole che governano la società degli adulti. Le regole vigenti vengono momentaneamente sospese; non valgono per il bambino, come del resto non valgono per gli interdetti e per gli insani. «La follia è infanzia» osservava Foucault. L'analogia è certamente forzata. E tuttavia, aiuta a capire se anche nella storia della follia «la minorità giuridica era destinata a proteggere il folle come soggetto del diritto».³⁰ Di fatto, sia nel linguaggio ordinario sia nell'ordinamento giuridico il bambino è un 'minore', se non un minorato comunque un cittadino di serie B. Un rappresentato piuttosto che un rappresentante. «Una *cosa* di proprietà di qualcuno, che la può utilizzare come meglio crede», come ha scritto A. C. Moro, anziché una persona capace di autodeterminazione, dotato di capacità di agire.

E sono tali i bambini, cioè i minori, non perché *abbiano* determinate caratteristiche. Perché sono deboli, incapaci, irrazionali, immaturi, incompetenti. Ma perché *non hanno* quelle prerogative che invece sono di fatto e di diritto riconosciute e attribuite a tutti gli altri, al raggiungimento della maggiore età. Come nel caso della razza, non è il colore della pelle che determina l'ineguaglianza; come nel caso del sesso, non è la morfologia sessuale che ha giustificato per secoli l'inferiorità giuridica e sociale delle donne; così, nel caso del bambino, l'età non è che un mero pretesto per la sua esclusione. Come annotava giustamente Nietzsche, «il diritto sorge solo dove vi siano patti; ma perché vi possano essere patti, deve sussistere un certo *equilibrio di potenza*. Se un tale equilibrio manca, se due quantità di potenza troppo diverse si scontrano tra loro, la più forte attacca la più debole per indebolirla ulteriormente, finché ne segua da ultimo assoggettamento, adattamento, classificazione, incorporazione: quindi con la conclusione che due sono diventati uno».³¹

La stessa incompetenza del bambino è un mito.³² Si potrebbe agevolmente dimostrare che gli adulti, cui fino a prova contraria è riconosciuta presuntivamente la facoltà di essere psicologicamente competenti, sono in molti casi altrettanto incompetenti dei fanciulli. Di fatto, è piuttosto l'attribuzione aprioristica dell'incompetenza a questi ultimi che ne fa dei soggetti dipendenti, incapaci di badare a se stessi. Quindi, bisognosi di tutela. In questo modo, la società impone un doppio standard: «l'irrazionalità degli adulti è per lo più (anche se non sempre) compensata dall'ordinamento giuridico e dalle istituzioni, mentre l'irrazionalità dei bambini è assunta

²⁹ DONZELOT, *La police des familles*, cit., p. 134.

³⁰ M. Foucault, *Storia della follia nell'età classica*, Milano, 1992, pp. 418-419.

³¹ F. NIETZSCHE, *Scelta di frammenti postumi, 1886-1887*, in *Genealogia della morale*, Milano, 1983, p. 170.

³² MORTIER, *Competence in children: a philosophical perspective*, cit., p. 111.

semplicemente come ciò che li distingue dagli adulti ed è presa a giustificazione della loro negazione circa l'opportunità di auto-governarsi».³³

Tutto questo non esclude che la protezione, come la sicurezza, sia un compito primario di ogni società. Una certa dose di protezione è necessaria sia per i bambini sia per gli adulti. Il problema nasce quando la protezione diviene strumentale all'esclusione del bambino dalla partecipazione alla vita sociale. Quando la protezione si trasforma in controllo sociale. Che della protezione è la versione autoritaria e paternalistica. Quando, attraverso il mito della protezione, si perpetra l'abuso nei confronti dell'infanzia. Non tenendo conto delle loro qualità, trascurandone l'apporto che possono dare, prescindendo dai loro bisogni, svaloriizzandoli, assumendo decisioni politiche che vanno contro i loro interessi: nell'ambiente, nell'assetto del territorio, nell'organizzazione degli spazi e dei tempi della città, nella tutela delle loro prerogative future.

In tutti questi casi, la scoperta dell'infanzia, dunque la necessità di proteggerla, si è tradotta nella *legalizzazione* della loro estraneità dal corpo sociale. E nel loro isolamento e confinamento all'interno delle mura domestiche. Il fatto è che l'ideologia della protezione e della sicurezza fa leva sulla debolezza societaria del bambino, ma ha sempre un risvolto nascosto, un-non-detto: che, in ultima analisi, il suo vero scopo sia in effetti la protezione degli interessi degli adulti. L'esempio del traffico, della protezione del bambino dai pericoli e dalle insidie della città, è da questo punto di vista emblematico. J. Qvortrup ha dimostrato che laddove politiche di questo tipo sono state realizzate, come in Gran Bretagna e negli Stati Uniti, le possibilità dei bambini di muoversi liberamente senza la guida dei genitori si sarebbero drasticamente ridotte. Dunque, «sono stati i bambini stessi a pagare per una riduzione dei rischi. Hanno pagato un prezzo in termini di restrizioni imposte ai loro movimenti, di riduzione dei loro desideri di scoprire autonomamente il proprio ambiente e di imposizione del coprifuoco».³⁴ In definitiva, si è preferito lasciare campo libero alla crescita delle aree a rischio, anziché tentare di rimuoverne le cause alla radice.

Un altro esempio riguarda la demografia. Il tema cambia, ma la conclusione non differisce dalla precedente. Il miglioramento delle cure e delle attenzioni rivolte al bambino in una società che lo celebra come una promessa per l'avvenire, ma che in sostanza si limita a delegare questi compiti alle famiglie, ha avuto come risultato finale quello di una drastica riduzione delle nascite. In mancanza di aiuti concreti, poste di fronte ad impegni e costi crescenti, indotte ad incamerare prospettive sempre più incerte, le famiglie hanno risolto il problema abolendolo o comunque ridimensionandolo. Se ne ricavano alcune riflessioni. Il declino delle nascite, dopo tutto, non è che un'espressione dell'atteggiamento della popolazione adulta nei confronti dell'infanzia. Agli adulti, cioè, non è data solo la responsabilità di 'allevare' le nuove generazioni. Essi possiedono anche il potere di decidere se e in che misura 'produrli'. Il linguaggio risulta forse sgradevole in questa materia. Ma, proseguendo comunque nella metafora, si è indotti a chiedersi se un ridotto livello di domanda di questa particolare 'merce' non si possa leggere come un riflesso del fatto che al bambino sia attribuita una minore importanza nella società odierna o se l'infanzia, in questa società, non sia addirittura divenuta essa stessa un problema. Anche questo era stato

³³ Ivi, p. 102.

³⁴ J. QVORTRUP, *La relazione tra protezione e partecipazione: rischio o opportunità per i minori o per la società adulta?*, in I. COLOZZI, G. GIOVANNINI (a cura di), *Ragazzi in Europa. Tra tutela, autonomia e responsabilità*, Milano, 2003, p. 36.

anticipato da Ph. Ariès. Il quale aveva notato «una relazione tra la tendenza di lungo periodo della natalità e l'atteggiamento nei confronti del bambino», chiedendosi se «la generazione attuale non ci stia portando in una nuova epoca, un'epoca nella quale il bambino è destinato ad occupare un posto a dir poco meno importante». ³⁵

ATTIVITÀ E PASSIVITÀ

L'ultimo tassello del mosaico riguarda la presunta passività del bambino. Poiché è incompetente, irrazionale, pericoloso a sé e agli altri, le attività del bambino debbono essere controllate e pianificate. I suoi tempi organizzati. La sua crescita monitorata sotto lo sguardo vigile degli adulti. L'idea cardine è quella dello sviluppo. Da cui deriva che il bambino non è, ma *diventa*; diventa adulto e col tempo è destinato ad acquisire quelle capacità e quelle libertà che lo mettono in condizioni di assumere delle decisioni e di agire autonomamente. In questa visione, il bambino, l'infanzia, è futuro e non presente: cittadini del domani, futura classe dirigente. In quanto adulti, ovviamente, non in quanto bambini. Sicché, la partecipazione attiva del bambino qui ed ora è derubricata a mero gioco. Finzione, imitazione pedestre della società adulta, esercizio ed apprendimento di quelle qualità e di quei comportamenti che egli avrà modo di esercitare a tempo debito. Una volta raggiunta la maggiore età. Ma altrimenti, l'immagine che prevale è quella dell'infanzia come età del gioco e della spensieratezza, del divertimento e della vita improduttiva. Dell'infanzia come costo e onere a carico della società e della famiglia. Gente che scalda i banchi e non si decide a crescere!

La verità ingombrante, fastidiosa, che questa mitologia dell'infanzia si incarica di occultare è quella dell'attività del bambino. Del contributo che l'infanzia apporta alla divisione del lavoro e all'economia della società moderna. Del ruolo che essa svolge nella riproduzione del capitale umano. ³⁶ La spiegazione di questa rimozione ideologica, di questa mistificazione, richiede un passo indietro. Sia per la società del passato che per quella moderna, la procreazione e la cura del bambino rappresentano un costo. Con una differenza importante. Mentre nella società tradizionale, fondata sull'economia della casa, i costi di allevamento erano più che compensati dai ricavi che la famiglia realizzava con l'inserimento precoce del bambino nel mondo del lavoro, in quella moderna il bilancio dare-avere assume un segno negativo. La famiglia sopporta pressoché interamente i costi della crescita e della formazione della prole senza ricavarne alcun beneficio, se non sul piano sentimentale e della gratificazione emotiva. La società, invece, pur partecipando marginalmente agli oneri della procreazione, ne riceve quasi interamente i vantaggi economici. La novità è evidentemente rappresentata dall'obbligo scolastico. All'interesse delle famiglie di trarre un profitto immediato tramite l'impiego del bambino in un'attività produttiva, si contrappone in misura crescente l'interesse della società e dell'economia nella disponibilità di una forza lavoro sufficientemente istruita.

Apparentemente cambia tutto. In sostanza non cambia nulla. Per la famiglia il valore dell'infanzia passa dalla sfera dell'utile a quella del sentimento. ³⁷ Per la so-

³⁵ PH. ARIÈS, *Two successive motivations for the declining birth rate in the West*, «Population and development review», VI, 1980, p. 649.

³⁶ G. B. SGRITTA, *La condizione dell'infanzia*, in P. DONATI (a cura di), *Secondo rapporto sulla famiglia in Italia*, Cinisello Balsamo, 1991, pp. 238 ss.; J. QVORTRUP, *Kolonisiert und verkauft: Schularbeit*, in H. HENGST, H. ZEIHNER (a cura di), *Die Arbeit der Kinder*, München, 2000.

³⁷ V. ZELIZER, *Pricing the priceless child. The changing social value of children*, New York, 1985.

cietà nel suo complesso, invece, l'infanzia conserva inalterata, anche se ovviamente su basi diverse (un tempo era l'inserimento precoce nella produzione, adesso è la formazione), la propria importanza economica. Se mai l'accresce, nella misura in cui l'istruzione e la conoscenza divengono risorse sempre più cruciali per la crescita dell'economia. Con l'unica differenza, rispetto al passato, che l'integrazione del bambino nella società non inizia più nel momento del suo inserimento nel mercato del lavoro. Inizia con la scuola e prosegue, di regola, ben oltre la soglia della maggiore età.

Nel passaggio da un'epoca all'altra, da un'economia all'altra, non v'è dunque soluzione di continuità. Cambiano radicalmente i modi di produzione e cambiano le forme della partecipazione alla vita economica. Ma non il contributo dell'infanzia, che utile era e utile resta;³⁸ attiva era allora e attiva resta adesso. E tuttavia, la convinzione che prevale è un'altra. Anche se questo non significa che sia corretta: dimostra semplicemente quanta parte giochino le abitudini mentali, i miti, nella nostra visione della realtà sociale dell'infanzia. Ovviamente, per comprendere questa realtà è indispensabile anzitutto sgombrare il campo dal pregiudizio che un'attività di rilievo economico è soltanto quella svolta nell'ambito del mercato. Fatto ciò, diviene agevole rintracciare nella vita del bambino, nelle sue attività, i luoghi, i tempi e i modi della sua partecipazione attiva alla vita e all'economia della società.

Nella società moderna, la peculiarità dell'infanzia è rappresentata dalla dilatazione del tempo destinato alla formazione. All'apprendimento. L'economia moderna è sempre più un'economia basata sulla conoscenza. E l'impegno scolastico del bambino è sufficiente a legittimare, agli occhi della società, il suo esonero dallo svolgimento di un'attività remunerata sul mercato. Il bambino, cioè, non lavora per il mercato perché studia. Il che non significa che resti inattivo. La formazione scolastica comporta un lavoro, talvolta oneroso, prolungato nel tempo, la cui utilità può essere equiparata al capitale immateriale accumulato dal bambino negli anni che precedono il suo inserimento nel mondo del lavoro. L'andamento è netto. Col passare del tempo la scuola tende a prendere sempre più il posto che in passato, nella vita dei bambini e dei giovani, era occupato dal lavoro.

Non solo. Su questa tendenza di fondo – l'aumento della scolarizzazione – se ne innesta un'altra. Che accorcia progressivamente il «tempo affrancato» dell'infanzia: affrancato da incombenze e attività che non hanno un valore economicamente apprezzabile per la società. Così, le esperienze che il bambino compie in ambienti organizzati in modo non dissimile dagli ambienti di lavoro, in cui lo spazio degli interessi personali è limitato, il movimento e i comportamenti regolati da tempi rigidi, le attività programmate; queste esperienze, risultano sempre più anticipate e dilatate a detrimento del tempo residuo. Del tempo lasciato al gioco e alla libera, spontanea espressione del bambino. E non è tutto. La pianificazione e la rigidità dei tempi dell'infanzia prosegue e si prolunga al di fuori della scuola, nelle attività extracurricolari. Nel *curriculum* nascosto, nella subordinazione al bilancio tempo degli adulti. Ad un tempo che in sostanza non appartiene all'infanzia: appartiene agli adulti. Come il mito dell'infanzia.

³⁸ J. QVORTRUP, *From usufel to useful: the historical continuity of children's constructive participation*, in A.-M. AMBERT (ed.), *Sociological studies of children*, vol. 7, 1995.

CLÉOPÂTRE MONTANDON

LES PRATIQUES ÉDUCATIVES PARENTALES ET LE POINT DE VUE DES ENFANTS

LES relations des parents avec les enfants suscitent souvent des débats passionnants et passionnés.¹ Ces derniers temps, ceux-ci se centrent plus particulièrement sur le rapport d'autorité. Il est admis aujourd'hui que les mutations sociétales en occident ont conduit à un glissement dans les relations d'autorité parents-enfants: d'un modèle reposant sur l'imposition et le contrôle vers un modèle basé sur la participation et la négociation. Cela réjouit certains, qui y voient un exemple d'évolution démocratique, mais le plus souvent fait peur à d'autres, qui sont au contraire persuadés que cela encourage l'individualisme et qu'il y a danger pour la civilisation démocratique (Roussel, 2001).

Mais, peut-on affirmer que les parents n'ont plus d'autorité? Et même si cela était vrai, peut-on prétendre que leur influence sur les enfants est déterminante ou qu'ils sont à l'origine des problèmes attribués à leur progéniture? Pour tenter de répondre à ces questions deux approches sont proposées: a) examiner la manière dont les pratiques éducatives parentales ont été analysées dans les sciences sociales; b) introduire un point de vue essentiel et longtemps négligé, à savoir celui des destinataires de cette éducation, autrement dit le point de vue des enfants.

1. LES PRATIQUES ÉDUCATIVES DES PARENTS

Il est fréquemment annoncé aujourd'hui dans des journaux, magazines, ouvrages, à la télévision ou à la radio que **jamais** les relations entre adultes et enfants n'ont été aussi difficiles. Presque chaque semaine il est question de parents débordés, désorientés, démissionnaires ou d'enseignants stressés, épuisés, désabusés, de relations conflictuelles, voire violentes, entre adultes et enfants. On attribue à la détérioration du rapport entre éducateurs et enfants et plus particulièrement à l'affaiblissement de l'autorité des parents et des enseignants maints maux: violences, délinquance, échecs scolaires, etc. Pour certains, le problème est que l'enfant et roi, que les parents font tout pour le satisfaire, qu'ils le surprotègent, ce qui fait qu'il n'a plus d'opposition ou d'obstacles à vaincre et que par conséquent il ne tolère pas la frustration et devient insupportable, voire même tyrannique. Pour d'autres, le problème est que l'enfant est considéré comme un égal, un adulte. Il perd alors son insouciance, il peut être amené à soutenir ses parents qui rencontrent les difficultés, il peut même être abusé par ceux qui profitent de son innocence. Son développement en est affecté. De nombreux responsables de jeunes, des commissions nommées par les politiques, acceptent sans les questionner ces interprétations et proposent des

¹ Cette communication porte principalement sur les sociétés que l'on désigne d'occidentales, de post-industrielles. Il convient par conséquent de souligner ses limites. Certes, il y a partout des enfants et partout des parents, mais l'enfance et la famille représentent des notions différentes selon les cultures et sont perçues et vécues différemment selon les types de sociétés. Fort heureusement, le programme de ce cours comprend des présentations qui dépassent les limites indiquées et qui élargissent nos connaissances concernant le traitement des enfants par les adultes (TSEMEL 2003, RAMONET 2003).

solutions à partir de définitions discutables des problèmes, à savoir un renforcement de l'autorité. On oublie un peu vite que l'éducation des enfants a été jugée préoccupante à d'autres époques également, y compris l'antiquité comme le montrent ces citations maintes fois utilisées :

Si je pouvais me hisser sur le site le plus élevé d'Athènes, j'élèverais ma voix pour proclamer, concitoyens, pourquoi vous retournez et grattez chaque pierre afin d'amasser des richesses et prenez si peu de soin de vos enfants à qui un jour vous devrez tout céder.

Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans.

(Socrate)

Cependant, faire appel à l'histoire ne suffit pas pour relativiser des interprétations qui conviennent à ceux qui préfèrent les analyses rapides et les remèdes forts. Il importe donc d'examiner si les recherches corroborent les affirmations désabusées sur l'éducation dans les familles, mais aussi si elles permettent d'attribuer un rôle aussi important aux pratiques éducatives des adultes, concrètement et théoriquement.

Depuis des temps immémoriaux et dans des contextes culturels bien différents, plusieurs penseurs, des philosophes et hommes de religion principalement, ont élaboré une réflexion sur l'éducation des enfants, notamment sur les méthodes employées par les parents et autres éducateurs, afin de mieux assurer la survie de la société. Cette réflexion a connu en Occident une période faste à la suite de Locke et de Rousseau. Elle a soulevé des controverses en France à l'époque de la Révolution, certains penseurs arguant entre autre que les enfants appartiennent à la République et pas à leurs parents; elle a beaucoup préoccupé les philanthropes et hygiénistes au XIX^e siècle en Europe.

Depuis le XX^{ème} siècle ce sont les psychologues, les anthropologues, les sociologues, pédagogues qui ont investi massivement le terrain et ont produit un nombre considérable de travaux analysant la nature de l'éducation parentale, ses déterminants et ses conséquences, et développant des théories dans ce champ. Certes, cet apport théorique reflète l'état provisoire de nos connaissances et conduit à nuancer le tableau et se prête mal à des généralisations. Il est néanmoins accompagné d'une offre extraordinaire de travaux de vulgarisation qui est amplifiée par les médias et internet et qui stimule à son tour une demande d'information croissante de la part des parents et autres éducateurs.

Ces lignes examinent de manière critique les travaux sur les pratiques éducatives parentales: d'abord, ceux qui visent à expliquer les différences entre les pratiques éducatives des parents, afin de comprendre ce qui fait que par exemple certains parents ont une attitude éducative contraignante et d'autres une attitude permissive; ensuite, ceux qui étudient les conséquences des différentes manières d'éduquer des parents sur le développement de leurs enfants.

1. 1. Les pratiques éducatives des parents: de quelques tentatives d'explication de leurs différences

Dès les premiers travaux, les chercheurs ont retenu des typologies des pratiques éducatives qui reflètent les structures de l'autorité parentale. Ces typologies comprennent le plus souvent trois ou quatre styles, parfois plus. Elles distinguent des attitudes plus ou moins autocratiques ou démocratiques, persuasives ou coercitives. Baumrind (1971) a proposé l'une des typologies les plus utilisées, composée de

trois styles: le style autoritaire, lorsque les parents manifestent un contrôle élevé et un soutien faible envers l'enfant, tendant à contrôler selon des règles qui ne se discutent pas, le style permissif, lorsque les parents présentent un contrôle faible et un soutien élevé, tendant à accepter les désirs de l'enfant et exigeant peu de lui, et le style 'authoritative', appelons-le 'équilibré', lorsque les parents contrôlent et en même temps soutiennent leur enfant, lui fixent des règles à respecter mais encouragent en même temps son indépendance, sont exigeants et attentifs. Elle a proposé un quatrième style, non-impliqué («uninvolved»), lorsque les parents ont une attitude caractérisée par l'indifférence, voire la négligence ou le rejet.

Ces styles ont été retravaillés et précisés. Cependant, dans les débats actuels ces nuances sont ignorées: ne sont retenues que les généralisations sur l'absence d'autorité. Mais que nous dit le terrain? Un peu partout en Europe, on constate qu'il y a glissement, que les pratiques démocratiques se substituent aux pratiques autoritaires. Les raisons en sont multiples. Entre autres, retenons l'élévation générale du niveau d'éducation, l'émancipation et le travail des femmes ou encore la démocratisation des relations entre les sexes à l'intérieur du couple. Comme l'avait écrit Norbert Elias (1939-1993), il y a passage d'un modèle familial basé sur le commandement, à un modèle basé sur la négociation.

Des études en Hollande et en Allemagne (du Bois-Reymond 2003), en France (Fize 2002) et en Suisse (Montandon 2003), montrent que dans les nouvelles générations le style éducatif est devenu plus négociateur. Cependant, cela ne veut pas dire que le style négociateur a remplacé les autres styles, ni que la négociation signifie abandon de l'autorité. François de Singly souligne que chez les familles qu'il a étudiées «aucune ne fonctionne selon un principe explicite de refus de l'autorité» (2003). Il existe toujours dans les familles certains interdits, certaines règles, sur lesquels, dit-il, les parents ne discutent pas et l'enfant apprend que si certaines choses sont négociables, d'autres ne le sont pas.

Dans une récente étude menée à Genève, nous avons observé que les représentations qu'ont les parents de l'autorité sont diverses. Et nous avons aussi constaté que cela ne signifie pas pour eux abandon, mais redéfinition de l'autorité. Nous y reviendrons.

L'approche de styles différents ayant été présentée rapidement, il importe maintenant de voir les raisons évoquées pour expliquer ces différences et les effets qu'on leur attribue. Les recherches qui ont tenté d'isoler les facteurs qui influencent les styles de pratiques et attitudes éducatives des parents et l'effet de celles-ci sur les enfants sont légion et il existe des textes de synthèse très complets de ces travaux (Rollins, Thomas 1979; Peterson, Rollins 1987; Pourtois, Desmet 1989; Belsky 1990).

Un premier ensemble de recherches ont tenté d'expliquer les pratiques parentales par les structures familiales. Par exemple, elles ont mis en relation la composition des familles (le nombre d'enfants dans la famille, leur rang de naissance et leur sexe) ou encore d'autres caractéristiques (séparations, divorce, veuvage, recombinaison familiale), avec les pratiques éducatives des parents (Maccoby 1980; Baumrind 1980; Rollins, Thomas 1979). Ainsi, des chercheurs ont trouvé que le sexe de l'enfant influence les modes d'éducation, les parents étant plus strictes avec leurs filles qu'avec les garçons, ou encore que le divorce des parents a des effets négatifs sur leurs pratiques.

Peut-on généraliser de telles observations? De nombreux travaux ont apporté des nuances. Ils ont montré, par exemple, que le sexe de l'enfant ne détermine pas tou-

jours les pratiques des parents et que la différence de traitement des filles et des garçons a quelque chose à faire avec l'appartenance sociale ou culturelle des parents. (Munroe, Munroe 1975; Best, Williams 1997; Segal *et alii* 1999). D'autres ont montré qu'il n'y a pas de lien automatique entre divorce et pratiques parentales problématiques, et qu'il faut tenir compte des conditions économiques dans lesquels vit l'enfant à la suite du divorce (Amato 1991; Amato, Booth 1997; Furstenberg 1999).

Un deuxième ensemble de travaux, ont tenté d'expliquer les pratiques éducatives parentales par l'*appartenance sociale* de familles. Ces recherches ont une longue histoire, une série d'enquêtes américaines datant du xx^{ème} siècle. Selon ces travaux, les parents des classes moyennes tendent davantage que ceux des classes populaires à manifester un contrôle de soi dans leurs interactions avec l'enfant, à raisonner l'enfant et à exercer une discipline dans des limites clairement définies, à négocier avec lui, à utiliser des punitions et des récompenses en tenant compte des motivations de l'enfant et à faire des plans pour sa réussite à long terme. Toujours selon ces travaux, les parents des classes populaires, seraient moins enclins à élaborer un projet éducatif pour leurs enfants, auraient tendance à satisfaire leurs caprices, à consacrer peu de temps à l'explication des raisons de leurs exigences, à les punir en se souciant peu de l'intention derrière leurs actes (Rollins, Thomas 1979; Gecas 1979).

Très rapidement cependant, il fut évident que travailler sur des corrélations globales entre milieux sociaux et pratiques éducatives familiales conduisait à des interprétations biaisées de la réalité, qui ne permettent pas de tenir compte des variations interindividuelles et des nuances des attitudes et des pratiques à l'intérieur des milieux sociaux. Les quelques travaux qui abordent aujourd'hui ces questions de manière plus approfondie, c'est à dire en effectuant des études de cas dans les familles, montrent la complexité du problème, à savoir la multiplicité de facteurs dont il faut tenir compte, en plus de l'appartenance à un milieu social (Clark 1983, Lahire 1995): par exemple l'histoire de la famille, le type de fonctionnement familial, l'intégration de la famille dans la communauté, etc.

A Genève, une étude a essayé de dépasser les corrélations entre milieu social et pratiques parentales, en faisant l'hypothèse qu'à l'intérieur du même milieu, les familles peuvent avoir des fonctionnements différents, qui se reflètent dans leurs manières d'éduquer, de socialiser les enfants (Kellerhals, Montandon 1994). Et effectivement, nous avons trouvé que les familles présentent quatre principaux types de fonctionnement: certaines sont du type 'bastion', caractérisées par une cohésion fusionnelle, la valorisation du consensus entre les membres du groupe familial et un repli vis-à-vis du monde extérieur; d'autres sont de type 'association', qui accordent une grande autonomie aux membres du groupe et qui sont ouvertes à leur environnement social; d'autres sont de type 'compagnonnage', caractérisées par une forte cohésion et en même temps une grande ouverture vers l'extérieur; puis enfin, il existe des familles de type 'parallèle', où la cohésion est faible, chacun menant sa vie avec peu d'échanges à l'intérieur de la famille, sans nécessairement s'ouvrir vers l'environnement social. Notre hypothèse était que selon le type de fonctionnement familial, le groupe aurait besoin d'un genre d'enfant particulier et l'éduquerait en conséquence. Que par exemple, dans les familles 'bastion', où la valeur du consensus est forte et le côté casanier marquée, on aurait besoin d'un enfant qui se distingue par sa promptitude à l'obéissance et que les parents essaieraient de contrôler l'enfant. Ou au contraire, dans les familles 'association', où la valeur de l'indépendance est forte, les parents auraient besoin d'un enfant se caractérisant par

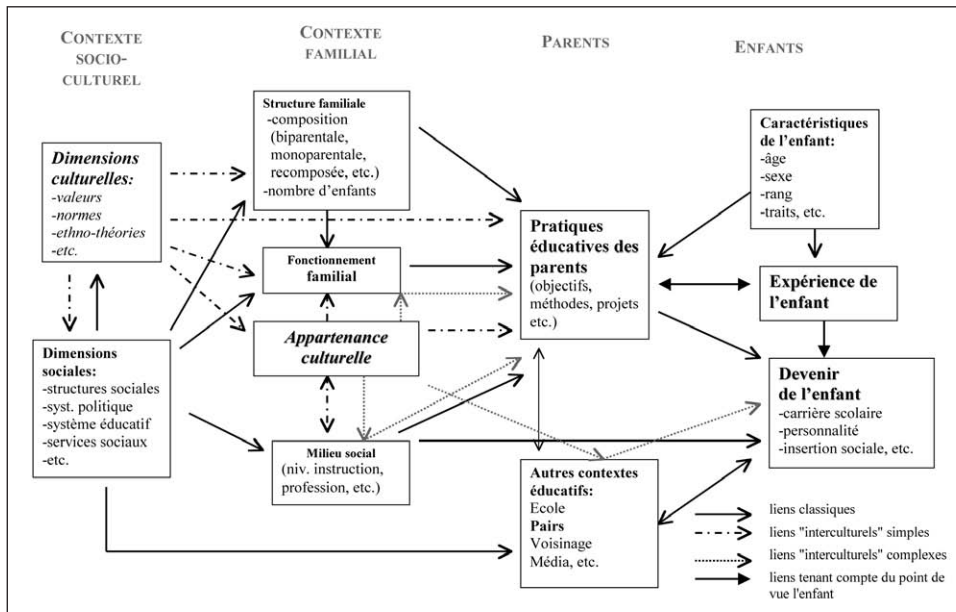
l'autodétermination, l'aptitude d'interagir avec des acteurs tiers, et qu'ils auraient tendance à favoriser la négociation avec lui et l'établissement de contrats. Nos hypothèses se sont vérifiées dans les grandes lignes et notre recherche a montré que le milieu social et le type familial exercent tous les deux une influence sur les styles éducatifs des parents, contribuant à nuancer le tableau.

Mais il reste encore beaucoup à faire, comme le montre la figure suivante. Par exemple, on ne tient pas assez compte de l'évolution du contexte familial avec le temps. Toute famille a un cycle de vie. Il y a des périodes stables, d'autres de réorganisation ou de crise. Les interactions à l'intérieur de la famille se modifient. Par ailleurs, il ne faut pas ignorer divers événements, comme le chômage, la maladie, les accidents, la naissance d'un enfant handicapé, qui produisent des transformations dans les relations, des restructurations et des changements dans les pratiques.

D'autres travaux ont montré qu'il importe de tenir compte non seulement du milieu social, mais aussi de la culture à laquelle appartiennent les familles si on veut mieux comprendre le sens de leurs pratiques éducatives. Une étude réalisée au Portugal montre que les pratiques parentales autoritaires n'ont pas la même connotation négative dans ce pays qu'elles ont aux Etats-Unis ou dans certains autres pays européens (Fontaine 1990). Elles sont considérées comme une dimension normale de la fonction éducative des parents et ne sont pas incompatibles avec des manifestations de tendresse ou d'affection. Il n'y a ni dramatisation, ni culpabilisation associées aux pratiques autoritaires (*ibidem*). On voit bien combien il est nécessaire de mettre l'analyse des pratiques à l'épreuve de la comparaison interculturelle.

Un autre facteur important à retenir consiste des représentations que les familles ont de l'enfance, des enfants ou encore de l'autorité. Ces représentations sont certes

FIG. 1. Quelques déterminants socio-culturels de l'éducation familiale.



liées au milieu social des parents, comme elles sont également tributaires de leur origine culturelle. Les historiens ont bien montré combien ces représentations sociales se sont transformées. Tantôt l'enfant a été considéré comme un être de péché, tantôt comme un petit innocent, il a été décrit comme un 'père de l'homme' par le poète ou comme un être en développement par le psychologue. Lorsque l'enfant était perçu comme un être de péché, les parents trouvaient naturel de le punir pour le redresser. Lorsqu'il est perçu, aujourd'hui, comme une personne à part entière, les pratiques éducatives s'en trouvent nécessairement modifiées. Il serait cependant erroné de penser que dans les sociétés occidentales tous les parents ont les mêmes représentations ou qu'ils les interprètent de la même manière sur le plan des pratiques. Dans une ville comme Genève, coexistent différents modèles: si le modèle autoritaire statutaire stricte, où l'autorité ne se discute pas est minoritaire, il reste toujours présent (5%). Le modèle dominant est le modèle structurant (51%), selon lequel les parents pensent que l'autorité est nécessaire pour fixer des repères à l'enfant mais doit être expliquée, suivi par le modèle persuasif (44%), selon lequel l'autorité est importante mais peut être discutée avec l'enfant (Montandon, Longchamp 2003).

L'autorité parentale, n'en déplaît à ceux qui annoncent son dépérissement, est toujours reconnue comme indispensable, mais elle présente plusieurs visages. Comme ailleurs, ces diverses représentations de l'autorité ont un rapport avec le statut social des parents et avec leur formation. Et elles ont un lien avec les pratiques. Par exemple les parents qui ont une vision persuasive tendent à laisser participer les enfants dans les décisions qui les concernent plus souvent que les parents qui ont une vision stricte (*ibidem*).

1. 2. *Les conséquences des pratiques socialisatrices des parents: une question controversée*

Les résultats des recherches sur les conséquences des pratiques éducatives parentales sur les enfants demandent aussi à être nuancés et ne fournissent pas des certitudes.

De manière générale les travaux qui portent sur les influences parentales affirment que les conduites parentales affectent la personnalité et autres caractéristiques des enfants. Par exemple, certains travaux ont mis en relation les styles éducatifs, avec le développement de l'enfant sur le plan de sa personnalité ainsi que des ses relations avec autrui. Ainsi Baumrind (1966, 1971) qui a défini les styles éducatifs *autoritaire*, *permissif* et *'authoritative' – équilibré*, a trouvé que les enfants de parents autoritaires sont moins compétents tant sur le plan scolaire que sur le plan des relations avec les autres. D'autres recherches ont travaillé sur d'autres traits avec les mêmes hypothèses avec des résultats similaires (Dornbusch *et alii* 1987, Lamborn *et alii* 1991). Ainsi, il a été observé que l'estime de soi des enfants varie selon les degrés d'autonomie et de soutien accordés par leurs parents: plus le style parental est caractérisé par une faible communication, une contrainte et un contrôle forts, moins l'estime de soi de leur progéniture serait forte, et vice versa (Gekas 1986; Peterson, Southworth, Peters 1983; Demo, Small, Savin-Williams 1987; Felson, Zielinski 1989).

Les travaux sur les conséquences ne sont pas sans soulever d'importants problèmes conceptuels et méthodologiques. Aujourd'hui par exemple le contrôle parental est analysé en distinguant deux grands types: psychologique et comportemental (Barber 2002). Les variables intermédiaires étant nombreuses, comme le montre le

schéma ci-dessus, elles ne sont pas faciles à contrôler. Des chercheurs ont montré que le style « équilibré » de Baumrind n'a pas les effets positifs auxquels on s'attendrait lorsque les enfants sont de culture asiatique (Dornbusch *et alii* 1987). Ils ont trouvé au contraire que les enfants asiatiques dont les parents appliquaient un style autoritaire réussissaient mieux à l'école que les autres. Chao (1994) argue que si le style parental « équilibré » est en quelque sorte adapté à la culture nord-américaine, il ne l'est pas nécessairement dans d'autres groupes culturels. Les parents en Chine et les parents chinois immigrés se manifestent par un degré de contrôle plus élevé que les américains blancs. Et dans la culture chinoise, le style autoritaire produirait de meilleurs résultats (Lin, Fu 1990). Ce qui ne veut pas dire que son « importation » dans d'autres contextes culturels serait indiqué.

D'autres facteurs peuvent également suspendre ou circuire l'influence du style éducatif. Lors d'un divorce par exemple, les bouleversements qui sont associés, la détérioration de la situation financière du parent qui a la garde, la rupture des liens sociaux, pour le parent et pour l'enfant, dû au déménagement, sont autant de variables dont il faut tenir compte, et ne pas tout attribuer à la détérioration du rapport éducatif ou relationnel parent-enfant.

Le rapport éducatif doit aussi être situé dans le contexte de l'ensemble des relations de l'enfant, notamment avec des proches, aux frontières de la famille, avec les grands parents par exemple, les beaux-parents, les demi-frères et demi-sœurs, les autres membres d'une famille recomposée, ou le réseau de parenté. L'effet du style éducatif des parents peut être réduit, annulé ou amplifié par les interactions avec ces autres proches. De même, il peut être annulé ou amplifié, voire perturbé par le style éducatif que connaît l'enfant à l'école ou dans d'autres contextes éducatifs.

Le rôle des autres personnes justement apporte un éclairage intéressant sur la théorie de l'attachement qui affirme que les enfants qui ont des mères sensibles à leurs besoins, qui les sécurisent, lorsqu'ils sont tout petits, ont des compétences sociales plus élevées que les enfants qui ne bénéficient pas d'une telle sécurité dans la relation (Ainsworth *et alii* 1978). Il a été observé cependant que le modèle relationnel mère-enfant n'est pas nécessairement le même que celui que l'enfant entretient avec toutes les autres personnes de son environnement social et qu'il peut développer un attachement à ces personnes, qui lui apportent la sécurité nécessaire (Howes, Matheson, Hamilton 1994).

Toujours sur le plan du style de rapport éducatif et relationnel entre les parents et l'enfant, il est difficile de savoir si c'est l'action parentale qui a des effets particuliers sur l'enfant ou si les parents développent leur style éducatif en réaction aux comportements de l'enfant. La plupart des recherches ne permettent pas de répondre à cette question car elles portent sur un seul enfant des familles étudiées et on ne peut pas savoir si les parents utilisent les mêmes modes de socialisation avec les autres enfants également ou s'ils modulent leur relation et leurs comportements selon chaque enfant. Ce qui pourrait en partie expliquer les différences dans le développement d'une fratrie.

Pour cette raison, certains ont considéré la famille 'comme environnement non partagé', ce qui signifie que les enfants qui grandissent dans la même famille, ne partagent pas nécessairement un environnement interactionnel identique (Plomin, Daniels 1987). Selon eux, pour chaque enfant pris séparément, les relations dyadiques avec les autres membres de la famille ont leur particularité et la même famille constitue un contexte différent, non partagé par les frères et sœurs.

On le voit, le tableau est complexe. Cependant, dans la famille occidentale classe moyenne, il existe un rapport entre le style d'éducation parental et certains comportements de l'enfant tel que Baumrind l'avait théorisé. A Genève par exemple, nous avons trouvé que lorsque les parents ont une attitude éducative autoritaire, les résultats scolaires de l'enfant ou encore son autonomie tendent à être plus souvent faibles que lorsque le style est structurant ou persuasif (Montandon, Longchamp 2003).

Certes les pratiques qui encouragent l'autonomie sont exigeantes pour l'individu et peuvent avoir un effet destabilisateur pour l'enfant et pour ses parents. C'est en quelque sorte la rançon de la démocratisation. Dans le processus éducatif, réussir un équilibre entre excès de soumission et excès de liberté, question qui a occupé les Locke, Rousseau, et bien d'autres, est un exercice délicat et ce n'est pas pour rien que le travail des parents est reconnu comme difficile par tous ceux qui l'ont étudié (Freud, Spock). Du côté de l'enfant aussi ce n'est pas facile comme nous verrons. Comme de nombreux chercheurs ont mis en évidence, Rose entre autres (Ehrenberg, etc.), lorsque l'autonomie pour un individu devient une norme, cela suscite un examen de soi permanent et intense, donc éprouvant. J'ajouterais, qu'il soit adulte ou enfant.

Enfin, l'enfant lui-même n'est pas passif dans tout ça, il sélectionne, interprète les expériences, construit des stratégies qui peuvent amener à des changements dans ses relations avec ses parents et des révisions de leurs pratiques. Il y a un effet de l'expérience de l'enfant sur les pratiques. Ce qui nous mène à notre deuxième partie.

2. LE POINT DE VUE DES ENFANTS

Ces derniers temps, l'étude de l'éducation dans les familles a donc apporté sur le plan théorique nuances et revirements. Sur le plan pratique ceci ne peut qu'intéresser les parents et les personnes qui ont affaire avec les familles sur un plan professionnel, pour autant bien entendu que la complexité du phénomène mais aussi que les limites et nuances qu'apportent les recherches, soient prises en compte.

Dans cette deuxième partie j'aimerais introduire une perspective qui me semble essentielle: le point de vue enfants. N'est-il pas intéressant de connaître leur point de vue en ce qui concerne les pratiques de socialisation qui leur sont destinées? Quel que soit l'intérêt des travaux que nous avons évoqués, ils ne nous disent pas grand chose sur une question essentielle: comment l'enfant lui-même vit tout cela, quelles sont ses propres idées, sentiments, actions lors des divers processus éducatifs dont il fait l'expérience?

D'innombrables recherches en psychologie, en pédagogie, se sont penchées sur l'enfant lui-même, mais elles se sont surtout intéressées à ses caractéristiques, au rôle que peut jouer le sexe de l'enfant, son âge, son tempérament, etc., sur les pratiques éducatives des parents, ainsi que leurs conséquences. L'enfant, elle, lui, a été le plus souvent considéré comme un objet ou alors comme un idiot culturel. On a tenu compte de ses caractéristiques, mais pas de son point de vue, de son expérience, ni de la culture particulière qu'il construit avec ses pairs. Or, quelques récents travaux sur la vie quotidienne des enfants et sur les microcultures enfantines (Corsaro 1997, Mayall 1994) ainsi que l'émergence d'une sociologie de l'enfance (James, Prout 1998; Sirota 1998; Montandon 1998) montrent que les enfants savent s'exprimer sur leurs expériences et que leurs récits, nuancent et complètent ce que

nous savons sur les processus éducatifs. Les enfants construisent et partagent une culture qui leur est spécifique comme tout autre collectivité sociale. S'ils quittent inmanquablement en grandissant la collectivité dont ils font partie, d'autres enfants viennent prendre leur place, l'espace des enfants demeurant toujours, contenant leur culture. Ce que pensent les enfants ne correspond pas toujours à ce que les parents pensent qu'ils pensent. Mais ils pensent quand même et leur pensée n'est pas inférieure.

Car l'analyse d'enfants [...] ne nous fait pas découvrir un être plus simple mais une autre complexité; elle nous montre moins à l'œuvre les pulsions à l'état brut ou les affects sous une forme rudimentaire qu'une logique aussi sophistiquée que la nôtre mais dont diffèrent les opérations et, pour une part, les objets.

La psychanalyse ne peut donc qu'effectuer la même révision, déchirante ou pas, qu'a connue voici quelque temps l'ethnologie: la pensée sauvage n'est pas une pensée primitive [...]

(Pontalis 1979, p. 12)

En tenant davantage compte du point de vue des enfants, du sens qu'ils attribuent à leur socialisation, de leur expérience, nous pourrions mieux évaluer l'influence de l'éducation parentale. A Genève nous avons vu qu'ils ont une vision avertie du rôle et des qualités de ceux qui sont chargés de leur éducation comme du fonctionnement des institutions éducatives; ils exercent une introspection remarquable sur leur propre manière d'apprendre et sur leur façon d'interagir avec les autres, comme le montrent les exemples de deux études menées à Genève, l'une sur l'expérience qu'ont les enfants de leur propre éducation et l'autre sur leur expérience de l'autonomie (Montandon 1997; Montandon, Longchamp 2003).

2. 1. *Le point de vue sur les pratiques éducatives*

Dans la première, réalisée auprès d'enfants entre 11 et 12 ans, nous avons recueilli le point de vue des enfants sur les pratiques éducatives de leurs parents, nous avons pu constater qu'ils sont capables d'analyses très fines.

Ainsi, la quasi totalité ont une idée claire de ce qu'ils attendent de leurs parents. Avant tout, disent-ils, ils attendent amour, soutien, écoute compréhension, consolation, sans oublier l'humour. Les attentes d'ordre affectif et émotionnel sont de loin les premières en importance.

Ils attendent également une 'bonne éducation', c'est à dire que leurs parents leur indiquent comment se comporter, comment se contrôler, tout ce qui fait que les autres pourront dire, 'cet enfant est bien éduqué', qu'ils leur enseignent des règles d'interaction avec autrui, ainsi que des normes de maîtrise personnelle, autrement dire à savoir se contrôler. Certains attendent de leur parents une stimulation à l'autonomie, une préparation pour le moment où ils seraient 'grands'. D'autres aimeraient que les parents apportent une guidance en leur transmettent des valeurs, comme l'amour, l'écoute des autres, l'honnêteté, etc. Le soutien pour l'école et le soutien matériel sont également évoqués (Montandon 1997).

Ces attentes sont-elles réalisées? Un tiers des enfants se sentent inconditionnellement soutenus par des parents qui s'intéressent à eux, qui les entourent, les consolent, les conseillent, interviennent si nécessaire. Mais pour les deux tiers des enfants, l'intérêt et le soutien affectif parental ne sont pas aussi massifs. Certains disent ne pas recevoir de soutien que s'ils le demandent ou si c'est jugé important par leurs parents. D'autres disent que leurs parents s'intéressent surtout à la bonne exécution

des tâches scolaires et à ce que leurs allées et venues ne créent pas d'histoires. Pour un petit nombre d'entre eux l'intérêt des parents manque sa cible car il est vécu comme une intrusion. L'offre éducative des parents semble donc ne pas correspondre tout à fait à la demande de leur progéniture. Un exemple: si les enfants placent en première position les dimensions morales et relationnelles de leurs attentes, ils montrent également que leurs parents, préoccupés par l'urgence semblent accorder plus d'importance à la gestion du quotidien et à la réussite scolaire. Sans doute les enfants attendent de leurs parents affection et soutien, de même que guidance et sécurité, mais dans leur quotidien ils se sentent davantage encadrés qu'entourés, surveillés qu'écoutés (*ibidem*).

Les enfants ne rejettent pas tout contrôle de la part des parents. Ils l'attendent même, sur le plan des conduites. C'est sur le plan psychologique qu'ils voudraient que leurs parents soient moins intrusifs (voir aussi Berger 2002). Par ailleurs, les enfants sont bien conscients des désirs de leurs parents. Cependant, si certains les intériorisent, cela ne se fait pas aveuglement. Concernant par exemple les choix pour leur avenir, ils tiennent compte des réalités sociales, entre autres de leurs résultats scolaires ou encore analysent les pour et les contre d'un métier pénible ou d'un métier trop exigeant.

Une autre observation a été faite dans le cadre de cette étude. L'importance des camarades dans la socialisation est apparu d'une manière tout à fait claire dans les entretiens avec les enfants. Ici notre analyse de leurs discours rejoint les analyses de Harris (*op. cit.*), mais aussi d'autres travaux sur le rôle des pairs (Youniss 1980), mettant en évidence le poids des interactions entre enfants, la micro-culture du «peuple» enfants. Harris (1995), qui a examiné de manière systématique les travaux psychologiques et psychosociologiques sur les effets de l'éducation parentale a tenté de réévaluer l'influence parentale en la situant dans le contexte environnemental global des enfants. En critiquant les études basées sur de faibles et inconsistantes corrélations, elle aboutit à la conclusion que dans l'ensemble des déterminants environnementaux du développement de la personnalité et des comportements de l'enfant, les pairs, à savoir les camarades, comptent plus que les parents (Harris 1998). Le rôle que joueraient les autres enfants dans la socialisation serait plus important que celui des parents. Elle préconise que dans les recherches l'on sépare mieux l'influence parentale des autres explications possibles avant de conclure que les parents modulent de manière significative la personnalité et les comportements de leurs enfants. Les résultats de notre étude genevoise vont dans le même sens que l'analyse de Harris. Il serait par conséquent important de travailler non seulement sur les rapports qui s'établissent à l'intérieur de la famille, mais aussi sur les rapports complexes avec les pairs, de même qu'avec d'autres agents externes de la socialisation.

2. 2. *L'expérience de l'autonomie*

La deuxième étude porte sur l'expérience qu'ont les enfants de l'autonomie. L'autonomie des enfants est aussi au centre des débats sur la crise associée à l'éducation des enfants. Il y aurait crise, selon certains, car on attribue trop d'autonomie aux enfants. Ceux qui se sont battus pour les droits de l'enfant connaissent ce débat. La question que je me suis posée est la suivante: dans une ville moderne comme Genève, le discours pédagogique, héritier de Rousseau et de Piaget, qui prône le développement de l'autonomie et condamne l'autoritarisme, est-il appliqué vérita-

blement, et si oui quels en sont les effets? délétères, comme le prétendent ceux qui réclament plus d'autorité? Nous avons vu précédemment que les parents dans leur majorité sont favorables à l'acquisition de l'autonomie de leur enfant et que les parents strictement autoritaires sont une petite minorité. Mais, quelle est l'expérience des enfants?

Les enfants de l'étude, qui ont autour de 12 ans, disent que les règles, qui existent certes, peuvent être discutées pour certaines choses. Les parents n'exigent donc pas leur soumission inconditionnelle comme c'était souvent le cas dans le passé. En même temps, les enfants connaissent de nouvelles formes de contraintes, par procuration. Il y a bien sûr l'école, mais on constate qu'une fois rentrés à la maison, leur temps libre est en bonne partie cadré dans des activités extrascolaires, cours, sports, activités surveillées, etc., avec des variations selon le milieu et le type d'activités. La vie des enfants, comme l'ont noté d'autres travaux (Edwards) s'est considérablement institutionnalisée.

Regardons ce qu'ils disent lorsqu'on leur demande qu'est-ce qui les aide le plus à devenir autonomes. Les parents, disent-ils, viennent en premier, mentionnés par une forte majorité, 7 sur 10, des enfants. Les parents «donnent des responsabilités; donnent des explications pour l'avenir; encouragent à se débrouiller; montrent puis laissent faire; donnent confiance et aident à s'organiser; donnent de bons conseils; apprennent des choses qui aident; laissent les enfants se débrouiller, donnent l'exemple».

L'école, quant à elle, est mentionnée par une minorité, 4 enfants sur 10. L'école «apprend à s'organiser; donne des tâches où il faut se débrouiller; donne des responsabilités; apporte les connaissances qui permettent d'être ou devenir plus autonome».

Presque autant que l'école ce sont les difficultés de la vie qui sont évoquées par un peu moins de 4 enfants sur 10 (37%). Selon eux, «affronter les difficultés conduit à l'autonomie; les difficultés obligent à prendre des décisions; sans difficultés on se laisse aller; les erreurs que l'on fait permettent d'apprendre pour la fois suivante; sans les difficultés il n'y a pas besoin d'être indépendant».

Les frères et sœurs sont mentionnés par 2 enfants sur 10; il s'agit des plus grands, qui sont un peu comme les parents. Les camarades aussi aident à s'autonomiser dans les mêmes proportions; on discute avec eux, ils servent d'exemple parfois. Puis quelques enfants parlent des lectures, qui permettent d'apprendre des choses, des sports qui poussent à se dépasser, de l'argent qui permet d'être indépendant et de manière isolée évoquent le temps qui fait grandir, le contact avec des personnes qui savent être autonomes, le fait d'être amoureux ou de prendre confiance en soi, enfin la télévision.

Il apparaît que les parents ont un rôle capital à jouer concernant l'autonomie telle qu'elle est conçue par les enfants, en créant les conditions, en laissant l'enfant faire ses expériences. Le rôle de l'école est bien moindre aux yeux des enfants, confirmant un autre résultat de la recherche, à savoir que lorsque l'objectif de l'autonomie occupe une place centrale dans le projet d'une école, les élèves de cette école ne semblent pas en profiter davantage que ceux des écoles plus traditionnelles.

Les parents jouent un rôle important dans l'organisation du temps de leur enfant. Notre étude a montré qu'une bonne partie du temps libre des enfants est consacrée à des cours, des sports, à la télévision, à de la consommation en compagnie des copains. De nombreuses opportunités leur sont offertes, avec leurs avantages

mais aussi leurs problèmes. Avantages, car cela enrichit leur bagage, ouvre la porte à l'autonomie, telle qu'ils l'entendent. Problèmes, car ils sont ainsi sollicités plus qu'avant par des choix dans un contexte de vie plus diversifié avec des styles de vie, des visions du monde, une diversité culturelle qui enrichit mais désoriente en même temps. Puis, ils sont face à des modèles qui ne sont pas toujours accessibles, dans un espace de compétition omniprésente.

Les enfants se montrent très «philosophes»; le plus souvent ils pensent que vu leur situation de dépendance sur un plan concret, il vaut mieux essayer de faire ce qu'on attend d'eux. Ils ont certes des stratégies pour gagner de l'indépendance dans la vie quotidienne, mais le plus souvent ils se conforment aux exigences des parents. Ils ont d'ailleurs, comme leurs parents, une vision pragmatique de l'autonomie; il s'agit pour leur majorité d'acquérir de l'indépendance sur un plan concret, ceux qui la situent sur le plan de l'esprit étant minoritaires.

Ils ne sont pas dupes par ailleurs des contradictions et des nombreux hiatus entre les discours et les intentions des adultes et plus particulièrement concernant les questions d'autonomie. Ils voient bien les ruses autoritaires de la pédagogie anti-autoritaire. Ils désirent plus d'autonomie, mais ils ont des sentiments ambivalents; ils sont sensibles à ce qui les attend dans leur vie d'adulte et plusieurs craignent de grandir. Leur expérience est d'emblée immergée dans l'ambivalence qui caractérise les individus contemporains, ambivalence découlant d'une quête paradoxale, d'autonomie en même temps que de supports. Leur propre attitude envers l'autonomie s'en trouve par conséquent sensiblement marquée.

EN GUISE DE CONCLUSION

Les arguments présentés dans ce texte peuvent se résumer en quelques points:

1. Les pratiques éducatives parentales sont très différenciées, il n'y a pas de modèle unique, que les parents font toujours preuve d'autorité (à part quelques exceptions – sous tutelle, cas dramatiques, etc.). Certes, ceux qui emploient une autorité de type traditionnel, statutaire, sont aujourd'hui relativement peu nombreux. Plus souvent, il s'agit d'une autorité guidance, ou d'une autorité qui se négocie. Mais même dans les deux derniers cas, certaines choses sont d'autorité interdites aux enfants.

2. Ces pratiques dépendent d'une multitude de facteurs, le tableau est complexe, et il importe de tenir compte de l'ensemble de ces variables et de leurs interactions si on veut comprendre l'évolution de ces pratiques. Cette complexité est aujourd'hui amplement reconnue (Bril 1999, Sabatier 1999).

3. Les effets des pratiques éducatives parentales sur les enfants ne sont pas évidents et on ne peut pas dire de manière absolue que tel ou tel style éducatif est le meilleur ou produit de bons résultats. Cela dépend des contextes et des situations. Nous ne sommes pas encore prêts de savoir quelles pratiques sont effectives pour quels enfants et dans quels contextes.

4. Le point de vue des enfants apporte des éléments indispensables à la compréhension de leur expérience et il est important d'en tenir compte. On sait encore peu de choses, mais de nouveaux travaux dans cette perspective pourront sans doute à l'avenir apporter un supplément de sens aux recherches sur l'éducation familiale. Par ailleurs, il importe aussi de voir l'expérience des enfants selon une perspective générationnelle de l'enfance, en se référant à Mannheim ou à Elder. En effet, cha-

que génération d'enfants vit une expérience collective particulière. Les enfants de la grande dépression des années 30 ont connu une autre expérience que ceux des grandes guerres, que ceux des années 1950, etc. L'expérience collective des enfants contemporains a elle aussi sa particularité: une forte ambivalence. Certes, les enfants aujourd'hui vivent dans des sociétés qui permettent plus qu'auparavant que l'on discute librement, des sociétés qui ont déboulonné l'autocratie. S'ils paraissent moins soumis et plus critiques c'est qu'ils sont en accord avec l'évolution de la société. Mais en même temps ils font partie du groupe des enfants: ils vivent donc le rapport de pouvoir asymétrique consubstantiel à l'enfance: ils sont les plus faibles face aux adultes, sans oublier que, du point de vue économique, ils sont les premiers à être touchés.

5. Enfin, ces observations conduisent à penser, sur un plan politique, que ceux qui développent un discours concernant la crise de l'éducation qui serait due à la démission des parents ou à l'adoption de pratiques éducatives permissives représentent un danger, beaucoup plus grand que celui qu'ils dénoncent. Les recherches continuent à montrer que l'éducation autoritaire n'est pas la plus positive – en tout cas de nos jours où la société demande à ses membres flexibilité et esprit critique. Est-ce possible de faire apprendre aux enfants les valeurs citoyennes de notre époque, si on les élève dans une famille ou une école qui enseignent l'inégalité et la soumission? Dans les sociétés anciennes on apprenait aux enfants l'obéissance dans la famille et à l'école pour qu'ils soient aussi prêts à obéir dans le cadre du travail et face aux autorités. Si l'on veut des individus adaptés à la société contemporaine qui est devenue plus démocratique, n'est-il pas logique que l'on change les modes d'éducation? Et, n'est-il pas logique que cela représente un certain coût et même certaines souffrances particulières, qui demandent des traitements particuliers? Devrait-on considérer les enfants plus bêtes que les animaux? Freddy Knie Jr. expliquait récemment que ses chevaux qui exécutent des figures en liberté et qui suscitent l'admiration de tous les spectateurs du fameux cirque homonyme, ne travaillent plus selon les anciennes méthodes, qu'il qualifie de militaires, en cravachant ou en montant les chevaux avec des éperons. Aujourd'hui, a-t-il dit, les chevaux ne sont pas contraints, ils participent au spectacle.

Il reste sans doute encore beaucoup à faire pour répondre aux différentes questions que nous avons abordé rapidement.

Un dernier mot pour rejoindre le titre du Corso Internazionale di Alta Cultura. Les **mythes** sur l'enfance, se modifient certes, entre autre sous l'influence des spécialistes, mais ne disparaissent pas. Le **culte** de l'enfance est peut-être présent dans certains contextes particuliers, mais ne constitue pas un phénomène général. Il se manifeste moins dans les pratiques que dans le discours des nouveaux hiérophantes de l'enfance que sont devenus certains spécialistes. Quant à la **consommation** qui aurait un rapport avec l'enfance, elle est réelle. Elle peut être analysée sous un angle économique: les enfants consomment et font consommer (d'ailleurs de manière qui n'est pas toujours négative, car ils apprennent en consommant, par exemple de nouvelles technologies). Elle peut aussi être analysée sous un angle moins matériel: celui de l'influence des divers spécialistes de l'enfance et de son traitement. Certes, les transformations sociétales propulsent les spécialistes dans l'arène des conseils et des interventions. Mais il conviendrait de rester critiques et modestes face à cette demande de consommation.

BIBLIOGRAPHIE

- AMATO P. R., BOOTH A. 1997, *A generation at risk: Growing up in an era of family upheaval*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- AMATO P. R. 1991, *The "Child of divorce" as a person prototype*, «Journal of Marriage and the Family», 53, 1, 59-69.B.
- BARBER B. K. (ed.) 2001, *Intrusive parenting. How psychological control affects children and adolescents*, Washington DC, American Psychological Association.
- BAUMRIND D. 1966, *Effects of authoritative parental control on child behavior*, «Child Development», 37, 887-907.
- BAUMRIND D. 1967, *Child care practices anteceding three patterns of preschool behavior*, «Genetic Psychology Monographs», 75, 43-88.
- BAUMRIND D. 1971, *Current patterns of parental authority*, «Developmental Psychology Monographs», 4, 1, 2.
- BAUMRIND D. 1980, *New directions in socialization research*, «American Psychologist», 35, 639-652.
- BAUMRIND D. 1989, *Rearing competent children*, in W. DAMON (ed.), *Child development today and tomorrow*, S. Francisco, Jossey-Bass, pp. 349-378.
- BERNSTEIN B. 1971, *Class, codes and control: Theoretical studies toward a sociology of language*, London, Routledge & Kegan Paul.
- BEST D. K., WILLIAMS J. 1997, *Sex, gender, and culture*, in J. BERRY, M. H. SEGALL, C. KAGITÇIBASI (eds.), *Handbook of cross-cultural psychology: Social behavior and applications*, 2nd edn., Boston, Allyn and Bacon, vol. 3, pp. 163-212.
- BRIL B. 1999, *Dires sur l'enfant selon les cultures. Etat des lieux et perspectives*, in B. BRIL, P. R. DASEN, C. SABATIER, B. KREWER (eds.), *Propos sur l'enfant et l'adolescent: quels enfants pour quelles cultures*, Paris, L'Harmattan, pp. 5-40.
- BRONFENBRENNER U. 1979, *The ecology of human development: Experiments by nature and design*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- CHAO R. K. 1994, *Beyond parental control and authoritarian parenting style: Understanding Chinese parenting through the cultural notion of training*, «Child Development», 65, 1111-1119.
- CLAES M. 1986, *L'expérience adolescente*, Bruxelles, Pierre Mardaga.
- CLARK M. 1983, *Family life and school achievement: Why poor black children succeed or fail?*, Chicago, Chicago University Press.
- CLARKE-STEWART K. A., APFEL N. 1978, *Evaluating parental effects on child development*, in L. S. SCHULMAN (ed.), *Review of Research in Education*, Itaska (IL), F. E. Peacock Publishers, pp. 47-119.
- CORSARO W. A. 1997, *The sociology of childhood*, London, Pine Forge Press.
- DORNBUSCH S. M. 1989, *The sociology of adolescence*, «Annual Review of Sociology», 15, 233-259.
- DORNBUSCH S., RITTER P., LEIDERMAN P., ROBERTS D., FRALEIGH M. 1987, *The relation of parenting style to adolescent school performance*, «Child Development», 58, 1244-1257.
- DURNING P. 1995, *Education familiale. Actions, processus et enjeux*, Paris, PUF.
- EHRENBERG A. 1995, *L'individu incertain*, Paris, Calman-Lévy.
- EHRENBERG A. 1998, *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- ELIAS N. 1993, *The civilizing process. The history of manners and state formation and civilization*, Oxford, Blackwell; [version allemande, 1937].
- EPSTEIN J. L. 1983, *Longitudinal effects of family-school-person interactions on student outcomes*, *Research in Sociology of education and socialization*, vol. 4, 101-127.
- FONTAINE A.-M. 1990, *Pratiques éducatives familiales et motivation pour la réussite d'adolescents en fonction du contexte social*, in S. DANSEREAU, B. TERRISSE, J.-M. BOUCHARD (eds.), *Education familiale et intervention précoce*, Montréal, Agence d'Arc, pp. 209-224.
- FURSTENBERG F. F. 1999, *Children and family change. Discourse between social scientists and the media*, «Contemporary Sociology», 28, 1, 10-17.
- GECAS V. 1979, *The influence of social class on socialization*, in W. R. BURR, R. HILL, F. I. NYE, I. L. REISS (eds.), *Contemporary theories about the family*, vol. 1, New York, Free Press.
- GREENFIELD P. M. 1994, *Independence and interdependence as developmental scripts: implications for*

- theory, research, and practice*, in P. GREENFIELD, R. COCKING (eds.), *Cross-cultural roots of minority child development*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum, pp. 1-37.
- GREENFIELD P. M., COCKING R. R. (eds.) 1994, *Cross-cultural roots of minority child development*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum.
- HARKNESS S., SUPER C. M. (eds.) 1996, *Parents' cultural belief systems: Their origins, expressions, and consequences*, New York, Guilford Press.
- HARRIS J. R. 1998, *The nurture assumption: Why children turn out the way they do*, New York, Free Press.
- HARRIS J. R. 1995, *Where is the child's environment? A group socialization theory of development*, «Psychological Review», 102, 3, 458-489.
- HARWOOD R. L., MILLER J. G., IRIZARRY N.-L. 1995, *Culture and attachment. Perceptions of the child in context*, New York, Guilford Press.
- JAMES A., JENKS C., PROUT A. 1998, *Theorizing childhood*, Cambridge, Polity Press.
- JONES H. E., BAYLEY N. 1941, *The Berkeley Growth Study*, «Child Development», 12, 167-173.
- KAGITÇIBASI C. 1990, *Family and socialization in cross-cultural perspective: A model of change*, in J. J. BERMAN (ed.), *Nebraska Symposium on motivation 1989: Cross-cultural perspectives*, Lincoln, University of Nebraska Press, pp. 135-200.
- KAGITÇIBASI C. 1996a, *Family and human development across cultures: A view from the other side*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum.
- KAGITÇIBASI C. 1996b, *The autonomous relational self: A new synthesis*, «European Psychologist», 1, 180-186.
- KARDINER A. 1949, *The individual and his society: The psychodynamics of primitive social organization*, New York, Columbia University Press.
- KELLERHALS J., MONTANDON C. 1991, *Les stratégies éducatives des familles*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- KIM U., CHOI S.-H. 1994, *Individualism, collectivism, and child development: A Korean perspective*, in P. GREENFIELD, R. COCKING (eds.), *Cross-cultural roots of minority child development*, 2nd edn., Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum, pp. 227-257.
- KOHN M. 1977, *Class and conformity. A study in values*, 2nd edn., Chicago, University of Chicago Press.
- LAHIRE B. 1995, *Tableaux de familles*, Paris, Gallimard.
- LAOSA L. M., SIGEL I. E. (eds.) 1982, *Families as learning environments*, New York, Plenum Press.
- LAUTREY J. 1980, *Classe sociale, milieu familial, intelligence*, Paris, PUF.
- LELIÈVRE C. 1990, *Histoire des institutions scolaires (1789-1989)*, Paris, Nathan.
- LIGHTFOOT C., VALSINER J. 1992, *Parental belief systems under the influence: Social guidance of the construction of personal cultures*, in I. E. SIGEL., A. V. MCGILLICUDDY-DE LISI, J. J. GOODNOW (eds.), *Parental belief systems: The psychological consequences for children*, 2nd edn., Hillsdale (NJ), Erlbaum, pp. 393-414.
- LIN C.-Y. C., FU V. R. 1990, *A comparison of child-rearing practices among Chinese, immigrant Chinese and Caucasian-American parents*, «Child Development», 61, 429-433.
- MACCOBY E. E. 1980, *Social development: Psychological growth and the parent-child relationship*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.
- MACCOBY E. E., MARTIN J. 1983, *Socialization in the context of the family: parent-child interaction*, in E. M. HETHERINGTON, P. H. MUSSEN (eds.), *Handbook of child psychology (1-101)*, New York, Wiley.
- MALEWSKA PEYRE H., TAP P. 1991, *La socialisation de l'enfance à l'adolescence*, Paris, PUF.
- MAYALL B. (ed.) 1994, *Children's childhoods: Observed and experienced*, London, The Falmer Press.
- MCGILLICUDDY-DE LISI A. V. 1982, *Parental beliefs about development processes*, «Human development», 25, 192-200.
- MEAD M. 1970, *Culture and commitment: a study of the generation gap*, New York, Doubleday.
- MONTANDON C. 1996, *Processus de socialisation et vécu émotionnel des enfants*, «Revue française de sociologie», xxxvii, 263-285.
- MONTANDON C. avec F. OSIEK 1997, *L'éducation du point de vue des enfants*, Paris, L'Harmattan.
- MONTANDON C., OSIEK F. 1998, *La socialisation familiale du point de vue des enfants: regard sociologique*, in A.-M. FONTAINE, J.-P. POURTOIS (eds.), *Regards sur l'éducation familiale*, Bruxelles, De Boeck, pp. 29-47.

- MONTANDON C. 1998a, *Children's perspectives on their education*, «Childhood», 5, 3, 247-263.
- MONTANDON C. 1998b, *La sociologie de l'enfance. L'essor des travaux en langue anglaise*, «Education et Sociétés», 2, 91-118.
- MONTANDON C. 2000a, *The negotiation of influence: children's experience of parental educational practices*, in B. MAYALL, L. ALANEN, *Conceptualising child-adult relationships*, London, Falmer Press (sous presse).
- MONTANDON C. 2000b, *In the company of peers: a few notes on the construction social ties in childhood*, in E. COQUET (ed.), *Proceedings of the International Congress Childhood's Social and cultural worlds*, Braga, Universidade do Minho, Bezerra Editora, pp. 96-111.
- MONTANDON C. DOMINICÉ L., LIEBERHERR R. 2000, *Le point de vue des enfants sur la construction des liens sociaux: l'exemple de la violence entre élèves*, «Revue Suisse de Sociologie», 2, 319-344.
- MONTANDON C., DOMINICÉ L., BÖTTINGER A.-M. 2000, *L'expérience du lien social du point de vue des enfants: la place des conduites 'discutables'*, *Apprentissage et Socialisation* (à paraître).
- MONTANDON C., SAPRU S. 2000e, *L'étude de l'éducation dans le cadre familial et l'apport des approches interculturelles*, «Raisons éducatives», 3, 1-2, 125-145.
- MONTANDON C., LONGCHAMP P. 2003, *L'expérience de l'autonomie chez l'enfant. Une question récurrente dans la socialisation de l'enfant*, Genève, Université de Genève, Rapport au FNS.
- MUNROE R. L., MUNROE R. H. 1975, *Cross-cultural human development*, Monterey (CA) Brooks-Cole.
- OLSON D. H., SPRENKLE D. H. 1979, *Circumplex model of marital and family systems: Cohesion and adaptability dimensions, family types and clinical applications*, «Family Process», 18, 3-27.
- PERCHERON A. 1981, *Stratégies éducatives, normes éducatives et classe sociale*, in F. MARIET, *L'enfant, la famille et l'école*, Paris, ESF, 39-59.
- PETERSON G. W., ROLLINS B. C. 1987, *Parent-child socialization*, in M. B. SUSSMAN, S. K. STEINMETZ (eds.), *Handbook of marriage and the family*, New York, Plenum Press, pp. 471-507.
- PLOMIN R., CHIPUER H. M., NEIDERHISER J. M. 1994, *Behavioral genetic evidence for the importance of nonshared environment*, in E. M. HETHERINGTON, D. REISS, R. PLOMIN (eds.), *Separate social worlds of siblings: The impact of nonshared environment on development*, Hillsdale (NJ), Erlbaum, pp. 1-21.
- POURTOIS J.-P., DESMET H. 1989, *L'éducation familiale*, «Revue française de pédagogie», 88, 69-101.
- RAMIREZ M. I., COX B. G. 1980, *Parenting for multiculturalism: A Mexican-American mode*, in M. D. FANTINI, R. GARDENAS (eds.), *Parenting in a multicultural society*, New York, Longman.
- RENAUT A. 2002, *La libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Bayard-Calmann-Lévy.
- ROLLINS B. C., THOMAS D. L. 1979, *Parental support, power and control techniques in the socialization of children*, in W. R. BURR, R. HILL, F. I. NYE, I. L. REISS (eds.), *Contemporary theories about the family*, New York, The Free Press, vol. 1, pp. 317-364.
- ROSE N. 1988, *Governing the soul. The shaping of the private self*, London, Routledge.
- ROUSSEL L. 2001, *L'enfance oubliée*, Paris, Odile Jacob.
- SABATIER C. 1999, *Adolescents issus de l'immigration: les clichés à l'épreuve des faits*, in B. BRIL, P. R. DASEN, C. SABATIER, B. KREWER (eds.), *Propos sur l'enfant et l'adolescent: quels enfants pour quelles cultures*, Paris, L'Harmattan, pp. 357-382.
- SAMEROFF A. J., FEIL L. S. 1985, *Parental concepts of development*, in I. E. SIGEL (ed.), *Parental belief systems: The psychological consequences for children*, Hillsdale (NJ), Erlbaum, pp. 83-105.
- SAPRU S. 1999, *Parental practices and the identity development of adolescents. A study of Indian families in Delhi and Geneva*, thèse de Doctorat en Sciences de l'Éducation, Université de Genève.
- SEGAL U. A. 1998, *The Asia-Indian American family*, in C. H. MINDEL, R. W. HABENSTEIN, J. R. WRIGHT (eds.), *Ethnic families in America*, 4th edn., Saddle River (NJ), Prentice Hall Inc., pp. 330-360.
- SEGALL M. H., DASEN P. R., BERRY J. W., POORTINGA Y. H. 1999, *Human behavior in global perspective: An introduction to cross-cultural psychology*, 2nd edn., Boston, Allyn & Bacon.
- SENNETT R. 1979, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.
- SINGLY F. DE 2002, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.
- SIROTA R. (ed.) 1998, *Sociologie de l'enfance*, «Education et Sociétés», 2, 9-33.
- SUPER C. M., HARKNESS S. 1997, *The cultural structuring of child development*, in J. W. BERRY, P. R. DASEN, T. S. SARASWATHI (eds.), *Handbook of cross-cultural psychology: Basic processes and human development*, 2nd edn., Boston (MA), Allyn & Bacon, vol. 2, pp. 1-39.

- TAYLOR CH. 1989, *Sources of the self. The making of the modern identity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WHITING J. M., CHILD L. L. 1953, *Child training and personality*, New Haven (CT), Yale University Press.
- WHITING B. B. 1988, *Children of different worlds: the formation of social behavior*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

EGLE BECCHI

BAMBINI ILLUSTRATI E IL LORO PUBBLICO

UNA serie di esposizioni sull'infanzia si è infittita negli ultimi cinque anni, rallegrando l'occhio del pubblico profano e suscitando interrogativi nella mente dello spettatore dotto. Ritratti, scene di genere, sculture, fotografie con al centro il bambino, quali li vediamo in queste mostre, dove piccoli e piccolissimi, maschietti e bambine, rampolli di famiglie regali e figli di povera gente, bimbi che giocano o stanno in pose dovute al loro rango, bambini vivi, ma sovente anche defunti – rappresentati non di rado come se fossero ancora in vita – popolano dipinti e scene scolpite, sembrano redimere la scarsità attuale di studi specifici circa l'infanzia dei secoli scorsi e porre sul tappeto questioni di natura metastorografica, richiamando gli esordi dell'utilizzo dell'immagine come documento irrinunciabile nella ricostruzione diacronica della prima età e invitandoci a operazioni di riflessione procedurale circa le avventure e le prudenze che richiedono l'utilizzo di testimonianze iconografiche.¹

LA PINACOTECA DI PHILIPPE ARIÈS

Da tale punto di vista, tornare al testo di Philippe Ariès, *Padri e figli nell'Europa medievale e moderna*,² significa non solo riconsultare un libro fondante della storia dell'in-

¹ Ho contato, dal 1999 ad oggi, su scala mondiale, ben 17 esposizioni, che hanno tutte a tema centrale l'infanzia. Si tratta di mostre di intento, ampiezza, valore documentario diverso, che tutte insistono sulla rappresentazione – ritratti, scene di genere – del bambino e della bambina, prospettando angolature diverse di selezione, commento, destinatario dichiarato o meno. Eccone l'elenco: *Jouets de princes 1770-1870*, Paris, Réunion de Musées nationaux, 2001; Catalogo dell'Esposizione al Musée National des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, 2001-2002. *L'enfance en ses livres*, Le Blanc, Amis de la Bibliothèque Municipale du Blanc-CDP de l'Indre, 2001; Catalogo dell'Esposizione all'Hotel de Ville de le Blanc, 2001. C. BASTA (a cura di), *Il Divino Infante. Sculture del Bambino Gesù dalla collezione Hiky Mayr*, Milano, Franco Maria Ricci, 2002; Catalogo dell'Esposizione a Milano, Museo Diocesano, ottobre 2002-marzo 2003; J. B. BEDAUX, R. EKKART (a cura di), *Pride and Joy. Children's Portraits in the Netherlands 1500-1700*, Gand-Amsterdam, Ludion Press, 2000; Catalogo dell'Esposizione a Haarlem, 2000; I. BODSCH, O. BIBA, I. FUCHS (Hrsg.), *Beethoven und andere Wunderkinder. Wissenschaftliche Beiträge und Katalog zur Ausstellung*, Bonn, StadtMuseum, 2003; Catalogo della Mostra a Bonn, 2003. H. EICHHORN, I. SCHENK (a cura di), *KinderBlicke: Kindheit und Moderne von Klee bis Boltanski*, Ostfildern-Ruit, H. Cantz, 2001; Catalogo dell'Esposizione alla Städtische Galerie di Bietligheim-Bissingen, 2001. N. M. FILIPPINI, T. PLEBANI (a cura di), *La scoperta dell'infanzia. Cura, educazione, e rappresentazione, Venezia, 1750-1930*, Padova, Marsilio, 2000; Catalogo dell'Esposizione all'Istituto Provinciale per l'Infanzia S. Maria della Pietà-Fondazione Querini Stampalia, 1999-2000. *Kleine Prinzen. Kinderbildnisse vom 16. bis 19. Jahrhundert aus der Fundación Yannick y Ben Jakober. Kunst- und Ausstellungshalle della Repubblica Federale Tedesca* a Bonn; Catalogo della Mostra, Bonn, 2003. P. LARASS (Hrsg.), *Kindsein kein Kinderspiel. Das Jahrhundert des Kindes (1900-1999)*, Halle, Franckesche Stiftungen, 2000; Catalogo dell'Esposizione, Halle, 2000. E. LIEBAU, M. UNTERDÖRFER, M. WINZEN (Hrsg.), *Vergift den Ball und spiel weiter. Das Bild des Kindes in der zeitgenössischen Kunst und Wissenschaft*, Köln, Oktagon, 1999; Catalogo dell'Esposizione alla Kunsthalle di Norimberga, 1999-2000. F. MAZZOCCA (a cura di), *Bambini dipinti. Ritratti da Boccioni a Casorati*, Milano, Skira-FAI, 2000; Catalogo dell'Esposizione organizzata dal Fondo per l'Ambiente Italiano, Villa della Porta Bozzolo, Casalzuigno, 2000. C. MURKEN, B. SCHAD, K. WESCHENFELDER, *Kinder des 20. Jahrhunderts. Malerei, Skulptur, Fotografie*. Köln, Wienand, 2000; Catalogo dell'Esposizione alla Galleria della città di Aschaffenburg, 2000 e al Mittelrhein-Museum, Coblenza, 2000. J. NEILS (a cura di), *Coming of age in ancient Greece: images of childhood from the classical past*, New Haven Yale University Press-Hood Museum of Art, 2003; Catalogo dell'Esposizione al Hood Museum of Art, Hanover, 2003. H. SCHMITT, S. SIEBRECHT (a cura di), *Eine Oase des Glücks. Der romantische Blick auf Kinder*, Berlin, Henschel, 2002; Catalogo dell'Esposizione al Rochow Museum di Reckahn. A. SEMERARO (a cura di), *L'infanzia e le sue storie in Terra d'Otranto*, Lecce, Conte, 1999; Catalogo dell'Esposizione a Lecce, 1999. STIFTUNG STADTMUSEUM BERLIN-MÄRKISCHES MUSEUM (Hrsg.), *Im Dienste Preussens. Wer erzog Prinzen zu Königen?*, Berlin, Henschel, 2001; Catalogo dell'Esposizione a Berlino, Märkisches Museum, 2001. L. TOZZATO (a cura di), *Bambini nel tempo. L'infanzia e l'arte*, Ginevra-Milano, Skira, 2004; Catalogo dell'Esposizione a Mantova, Palazzo Te, 2004.

² Trad. it., Roma-Bari, Laterza, 1968; tit. orig. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960.

fanzia, confrontarsi con una serie di questioni di documentazione storica, relative alla prima età e ai luoghi in cui questa si può trovare – la famiglia e la scuola, la vita privata, il costume sociale, l'immaginario collettivo – ,ma soprattutto consultare fonti documentarie *sui generis*, quali quelle iconografiche. Per far accettare la sua tesi, della nascita del *sentimento* dell'infanzia nell'ambito di una famiglia non più dilatata e aperta all'esterno, e di una datazione di tale esordio, fissabile nel XVII sec., l'Ariès propone infatti al lettore testimonianze allora (la prima edizione del testo in Francia è del 1960) affatto inesplorate dallo storico della prima età. Sono i giochi con cui grandi e piccoli hanno, per secoli, partecipato insieme, è l'abbigliamento, è la sessualità infantile e la sua gestione, ma è soprattutto la produzione iconografica a costituire la nuova fonte per le sue argomentazioni. Più e più volte lo storico francese si avvale di documentazione visiva – scultura e pittura – per giustificare i suoi assunti e lo fa riferendosi a opere d'arte 'alta', ma anche a produzioni più popolari, per mostrare il lento affermarsi, nella società francese postmedievale, di un sentimento dell'infanzia, di un'identificazione del bambino come personaggio *sui generis* della collettività umana.³ Ma è soprattutto nei capitoli dedicati a *La scoperta dell'infanzia* e a *Le immagini della famiglia* che egli utilizza fonti di pittura e di scultura. La presenza di figure infantili nella pittura europea dal '400 in poi, la perdita di caratteri ieratici nelle raffigurazioni del Gesù Bambino, i ritratti dei figli dei committenti presenti nella pittura votiva, l'affollarsi di bambini nei quadri olandesi del '600, gli servono per addurre prove alla sua tesi di una scoperta relativamente tarda della nozione di infanzia come età peculiare nella vita dell'uomo. Il richiamo a queste opere è vario; egli le ricorda da musei che ha visitato, da mostre che ha potuto vedere e da cataloghi di esposizioni, da testi illustrati che ha consultato, da manuali di storia dell'arte, da volumi specialistici, da lunghi soggiorni al *Cabinet des estampes* alla Biblioteca Nazionale di Parigi, dove per un certo tempo si è installato per preparare *Padri e figli*. Si è trattato di una *quête* di tempi lunghi – iniziata alla fine degli anni quaranta – fantasiosa, piena di entusiasmo nell'individuazione e nella disambiguazione di documenti non verbali, ma non per questo meno preziosi per quanto egli intendeva provare. In un libro che è un'autobiografia della sua vocazione di storico,⁴ egli ricorda le origini di questo suo interesse per i prodotti artistici, che riporta all'influenza della moglie, storica dell'arte. È a lei che egli deve il suo senso storico anche per prodotti di arti minori e espressioni popolari: è la sua compagna che gli ha insegnato a leggere.

Mia moglie mi insegnava a guardare l'universo delle forme e io capivo i vantaggi che ne poteva trarre lo storico: queste forme erano anche dei documenti sulla sensibilità e la vita allo stesso titolo che la letteratura e i documenti di archivio. Da questo momento il documento iconografico è diventato per me una fonte elettiva sia di ispirazione che di documentazione. Le immagini che inseguivo dovunque le aveva tracciate una mano d'artista o di artigiano, ...risvegliavano la mia curiosità, ponevano un problema, orientavano la mia ricerca.⁵

In tale itinerario, egli è consapevole che alla figura infantile vengono attribuiti significati diversi e che l'immagine che si vede in un'opera di pittura o di scultura non è necessariamente la rappresentazione di un bambino com'era, un suo ritratto più

³ Il testo pubblicato nel 1960 era corredato da qualche illustrazione in bianco e nero, non riprodotta nella traduzione italiana condotta su questa edizione.

⁴ PH. ARIÈS, *Uno storico della domenica*, trad. it., Bari, Edipuglia, 1993; tit. orig. *Un historien du dimanche*, Paris, Seuil, 1980.

⁵ Ivi, p. 159 (la traduzione è mia).

o meno generalizzato, ma è portatrice anche di un significato sovente nascosto. A questo proposito egli afferma:

Nei secoli xv e xvi si passa, anche a proposito delle rappresentazioni dell'infanzia, da un'iconografia allegorica convenzionale, ispirata alla concezione classico-medievale della natura (età della vita, stagioni, sensi, elementi) a delle scene di genere, a degli aneddoti... Ma non lasciamoci ingannare: queste scene di genere perlopiù non si consacrano alla descrizione esclusiva dell'infanzia: però molto spesso inseriscono dei bambini tra i loro protagonisti, di primo o secondo piano.⁶

Anche nel pieno di un affermarsi del sentimento dell'infanzia, nel Seicento e specialmente nella pittura olandese di quest'epoca, dove la figura infantile appare frequente, in scene di vita domestica che la rappresentano nelle istantanee della sua quotidianità 'laica', egli avverte che «si può scorgere un'intenzione teologica»,⁷ un valore simbolico attribuito all'immagine del bambino. Tuttavia, forse preso dall'entusiasmo per la ricchezza delle immagini trovate, e colpito anzitutto dai ritratti di famiglia e di singoli personaggi visti nei suoi viaggi, assieme alla moglie, nella regione parigina, alla ricerca di testimonianze artistiche,⁸ Ariès fa un passo sghembo, e afferma, a proposito della ritrattistica olandese e francese del xvii sec., che la rappresentazione del bambino non risponde a esigenze allegoriche, ma che «il bambino è ormai rappresentato solo e per se stesso»,⁹ fuori dalla famiglia e soprattutto dall'allegoria. L'uso della documentazione iconografica andrebbe dunque differenziato a seconda del 'genere' dell'opera considerata, e accanto a un permanere più lungo del valore metaforico ascritto alla pittura infantile nelle scene di genere, andrebbero fatte altre operazioni di scoperta nella ritrattistica, che con maggior chiarezza testimonierebbe di questo itinerario di emancipazione della figura – e del soggetto sociale – infantile dalla famiglia nel seno della quale era nato il sentimento del bambino, e dalla sua funzione metaforica.

Con queste indicazioni lo storico francese offre spunto e stimolo a una discussione che è interessante riprendere per sommi capi. Esaminerò quattro autori che hanno considerato, in continuità e discontinuità con Ariès, la pittura olandese del '600, quella stessa stagione artistica che lo storico francese aveva individuato come il 'luogo' sociale e culturale in cui la nascita del sentimento dell'infanzia si era mostrata in tutta la sua forza e chiarezza.

LETTURA ICONOLOGICHE E DESCRITTIVE: DURANTINI, ALPERS, SCHAMA, DEKKER

Formata su terreno diverso – di storia dell'arte – e non intenta a ricostruire in modo diacronico la vicenda dell'infanzia e del suo sentimento, alla fine degli anni '70 una giovane studiosa dell'Università di Berkeley, Mary Frances Durantini, realizza, con la guida di Svetlana Alpers e di Nathalie Zemon Davis, un lavoro di dottorato intitolato *Studies in the Role and Function of the Child in the Seventeenth Century Dutch Painting. An Iconographical Investigation*.¹⁰

⁶ ARIÈS, *Padri e figli*, cit., p. 38.

⁷ Ivi, p. 426.

⁸ «Durante le nostre gite sulle rive della Loira, mia moglie ed io avevamo visitato, al Castello di Beauregard, una galleria di ritratti storici che mi avevano colpito. Mi venne l'idea che in questi ritratti c'era una forma di rappresentazione del tempo, analoga, a quella dei cronisti, ma più concreta e familiare. È stata la prima volta che un documento artistico mi forniva un tema originale di riflessione» (ARIÈS, *Uno storico della domenica*, cit. p.159, la traduzione è mia).

⁹ ARIÈS, *Padri e figli*, cit., p. 44.

¹⁰ Ann Arbor (MI), UMI, 1979.

Tesi forte del lavoro è che nella pittura olandese del Seicento, la figura infantile, eccezionalmente frequente, collocata in contesti diversi – la famiglia, la scuola, la strada – ha un significato che va oltre la sua rappresentazione, in quanto, nelle intenzioni dell'artista, esprime messaggi di tipo morale, vuole intrattenere, e soprattutto edificare. Il bambino dei quadri si rivolge a un pubblico di adulti, e dell'età adulta è lui stesso una preparazione. D'altro canto, figura dotata di senso e funzione simbolica, il piccolo – maschio o femmina – realizza quella tendenza che la Durantini ritiene propria della pittura olandese del tempo, di «tradurre simboli nei termini della quotidianità». ¹¹ Per effettuare questa operazione di decodificazione di simboli, la studiosa si avvale di testi morali, didascalici, religiosi, di detti popolari, di proverbi e soprattutto di opere di emblemi, prodotti nella cultura ¹² neerlandese del XVII sec., costruendo per un *corpus* di 408 dipinti, un complesso apparato interpretativo, in cui per ogni opera «si sovrappongono plurimi livelli di interpretazione». ¹³ La conclusione del lavoro della studiosa americana – che si muove esplicitamente nel solco critico tracciato da Erwin Panofsky, ¹⁴ il quale nella sua analisi dell'arte del Rinascimento italiano si è avvalso di un approccio iconologico, e che non considera la pittura figurativa solo secondo criteri di tipo visivo, ma la legge a livelli più profondi, simbolici, morali, religiosi – è che nella pittura olandese del secolo d'oro «non c'era un interesse fondamentale per l'infanzia, non si cercava di comprendere, definire o rappresentare la vita del bambino ... il quale è essenzialmente un elemento che serve a svelare o esporre problemi significativi per lo spettatore adulto». ¹⁵ Nel suo modo di considerare l'arte olandese, la Durantini capovolge l'impostazione di Ariès, nel senso che il bambino della pittura non è un piccolo reale, la rappresentazione di un soggetto di cui la società neerlandese del tempo riconosceva appieno l'identità e l'importanza, bensì un personaggio allegorico, un elemento di una cultura fortemente impregnata di preoccupazioni etiche e religiose.

Dopo il testo della Durantini, che è del 1979 e quello ancora più lontano dell'Ariès – uscito nel 1960 –, vi è stata la pubblicazione di due libri oggi tradotti in italiano: di una storica dell'arte, allieva di Ernst Gombrich, Svetlana Alpers, e di uno storico olandese, Simon Schama, in cui la prospettiva iconologica della Durantini è dichiaratamente abbandonata.

La Alpers ¹⁶ non dedica spazio specifico alla figura infantile, ma si accosta all'arte olandese del secolo d'oro avvalendosi di una prospettiva in cui il primato è dato al vedere, secondo un'idea storicamente precisa che riporta gli intenti dei pittori alle caratteristiche di una cultura che, quale appunto quella olandese dell'epoca, privilegia la vista come modalità espistemica peculiare della complessiva vita civile. Parallela alla ricerca scientifica, che con tanta intensità e fortuna permeava la vita delle Province Unite ai suoi esordi, la produzione dell'arte avrebbe privilegiato l'occhio, la percezione, che erano anche i criteri del pubblico che di essa fruiva, criteri

¹¹ DURANTINI, *Studies*, cit., p. 12.

¹² In origine l'emblema era una descrizione verbale o un epigramma o un proverbio di una certa situazione della vita del tempo. Progressivamente a questa descrizione fatta con parole si aggiunsero delle illustrazioni e delle didascalie. Nelle opere emblematiche più complete si intendeva rendere intelligibile il visibile e, viceversa, visibile l'intelligibile. L'incisione con i giochi di bambini riprodotta alla Figura 1 è desunta da un testo di uno dei più celebri autori di emblematica del Seicento olandese, Jakob Cats.

¹³ DURANTINI, *Studies*, cit., p. 19.

¹⁴ E. PANOFSKY, *Studi di iconologia. I temi umanistici nell'arte del Rinascimento*, trad. it., Torino, Einaudi, 1975; tit. orig. *Studies in Iconology. Humanistic Themes in the Art of the Renaissance*, New York, Harper and Row, 1972.

¹⁵ DURANTINI, *Studies*, cit., p. 320.

¹⁶ S. ALPERS, *Arte del descrivere. Scienza e pittura nel Seicento olandese*, trad. it. Torino, Boringhieri 1984; tit. orig. *The Art of Describing. Dutch Art in the Seventeenth Century*, Chicago, The University of Chicago Press, 1983.

obiettivi, non narrativi né tantomeno simbolici. Il testo della Alpers – dopo aver passato in rassegna gallerie di ritratti, di scene di genere, di carte geografiche, aver insistito sul posto della parola scritta nel dipinto, e aver analizzato con particolare attenzione l'opera di Vermeer e di Rembrandt – si conclude affermando in modo deciso che «se esiste nelle opere della pittura olandese uno scarto tra immagine e significato, se esiste insomma, in queste opere, un elemento indiretto, esso consiste ... nel carattere ingannevole della rappresentazione in quanto tale. Ma questa è più l'opera di una mano esperta e di un occhio attento che di una mente erudita».¹⁷ La conseguenza di tale impostazione è il rifiuto di una lettura iconologica à la Panofsky, del ricorso alla letteratura emblematica, della spiegazione moralistica, e, perché no? anche pedagogica. In particolare, l'utilizzo della produzione emblematica, tanto frequente nell'opera della Durantini, che la costringeva talora a delle ipotesi dichiaratamente incongruenti – ad es. a seconda dell'organizzazione del dipinto, ma anche nel medesimo quadro, un cane poteva significare fedeltà, ma anche sessualità, e il gioco dei dadi, esecrabile passatempo d'azzardo, poteva costituire anche un molto più positivo esercizio di calcolo – è eliminato. Nelle stesse pagine e tavole delle opere emblematiche, insomma, non andrebbero cercati significati nascosti, come non andrebbero decodificati nelle opere di pittura, che, libere di messaggi metaforici, sarebbero direttamente comprensibili, in modo letterale.

Nella serrata argomentazione descrittivistica della studiosa americana sembra poter riottenere diritto di cittadinanza la tesi dell'Ariès – peraltro mai citato – e i bambini che costellano le scene di questa stagione artistica riacquistano uno statuto di realtà, sono rappresentati, non sono occasioni di ammonimenti morali, religiosi, educativi rivolti agli adulti, si liberano da quel *mestiere di bambino*, di pedagoghi di altri bambini ma soprattutto di adulti, che la Durantini aveva loro affidato come impegno gravoso; possono venir riletti insomma come piccoli docili e riottosi, poveri e ricchi, vestiti e spogliati, che giocano e vanno a scuola, come testimoni, infine, di un mondo che si era aperto con gioia, tolleranza, scommessa alla prima età e ne dava testimonianza nelle sue opere d'arte.

È a questa ricchezza dell'età bambina nelle giovanissime Province Unite che pensa nel suo libro edito nel 1987¹⁸ uno storico olandese, Simon Schama. Nelle dense pagine del VII capitolo, dal titolo significativo *Nella Repubblica dei fanciulli*, egli offre un quadro affascinante della vita infantile e della sua gestione, non puntando esclusivamente su di una lettura descrittiva delle opere d'arte, ma allargando la vista a opere meno 'alte' che non la Alpers, esaminando sia testi visivi che libri di emblemi, che scritti religiosi e pedagogici, che proverbi, in un'impostazione assai flessibile di letture diverse che egli sa intrecciare abilmente. Schama ammette infatti nei dipinti e nelle incisioni che considera, la possibilità sia di una lettura descrittiva che metaforica, ma soprattutto riconduce le ambiguità e le incongruenze dei testi visivi a delle contraddizioni proprie della cultura e della società olandese dell'epoca, mondo giovane, intenzionalmente non legato alle tradizioni dei padri, ma teso alla crescita, impegnato nell'educazione dei non adulti. La presenza, frequentissima, di bambini nella pittura e nella grafica olandese dell'epoca, la loro 'onnipresenza' – non come putti o Gesù Bambini – è pertanto un fenomeno più complesso che non

¹⁷ Ivi, p. 375

¹⁸ S. SCHAMA, *La cultura olandese dell'epoca d'oro*, trad. it., Milano, il Saggiatore, 1988; tit. orig. *The Embarrassment of Riches*, New York, Knopf, 1987.

un'improvvisa «presa di coscienza del mondo infantile».¹⁹ La tesi dell'Ariès si viene quindi ad articolare, perde il suo carattere di postulato e si storicizza, consentendo disambiguazioni più ricche e duttili delle opere d'arte, e dei collegamenti meno lineari alla letteratura edificante dell'Olanda dell'epoca, operazione alla quale si era mantenuta strettamente fedele la Durantini.

Mossa da preoccupazioni iconologiche, ma meno esasperata nel rintracciare ad ogni costo un messaggio metaforico nei dipinti è, infine, l'opera di uno storico olandese della pedagogia, Jeroen Dekker,²⁰ che prendendo pure lui a centro della sua analisi la pittura neerlandese del XVII sec., con particolare attenzione a quei dipinti in cui compaiono dei bambini, si impegna a leggerla sia in senso descrittivo che come portatrice di messaggi morali e soprattutto pedagogici: «Le opere dei pittori olandesi del '600 ... rivestono spesso un significato morale e ci dicono allo stesso tempo qualcosa sulla realtà».²¹ Dekker non si riferisce direttamente all'Ariès,²² e tiene soprattutto presente il testo della Durantini, di cui smussa la decodificazione in senso simbolico del *corpus* di testi pittorici, più o meno i medesimi, anche se in quantità più ridotta. Alla luce del testo della Alpers e di quello dello Schama, Dekker procede a una lettura meno semplicistica dell'arte secentesca olandese che non quella fatta dall'Ariès e insiste sul valore pedagogico di cui tale arte sarebbe portatrice. In ogni modo la sua proposta può venir riferita alle affermazioni dello storico francese, che, come si è detto, non esclude accanto a una lettura descrittiva anche una significazione in termini simbolici dei dipinti che rappresentano figure infantili. Secondo Dekker i testi iconografici dell'epoca servono a un «elaborato processo di trasmissione culturale»,²³ e, in questo, sono in linea con sermoni e manuali sul matrimonio e la famiglia, numerosi e efficaci nella società olandese dell'epoca. Ma al contempo rispecchiano una società opulenta, policonfessionale, dove si faceva strada con forza un senso dell'identità individuale, che risulta chiaramente rappresentata nei *portrait* di singoli, adulti e bambini.

Plurimi livelli di lettura sono quindi possibili in buona parte delle molte scene di genere che l'arte dell'Olanda secentesca ci offre, come è possibile che tali ottiche interpretative vengano applicate, con prudenza, anche a *corpus* cronologici e culturali diversi, su cui tale esercizio non è stato ancora effettuato e che sembrano lontani da preoccupazioni simboliche.²⁴

I RITRATTI DI CHARDIN: PITTURA REALISTICA O MESSAGGI SIMBOLICI?

Sulla scorta degli scritti della Durantini, della Alpers, di Dekker e soprattutto di Schama, vanno fatte alcune osservazioni alle proposte di Philippe Ariès. In primo luogo, che non è casuale che il «sentimento» dell'infanzia nasca con evidenza nella società olandese del '600, la cui arte lo testimonia. Qui infatti il bambino rappresen-

¹⁹ Ivi, p. 506.

²⁰ J. DEKKER, *Messaggio e realtà. Il significato pedagogico e morale dell'iconografia sull'educazione dei bambini nella pittura olandese di genere del XVII secolo*, tradotto in E. BECCHI, D. JULIA (a cura di), *Storia dell'infanzia*, vol. 1, Roma-Bari, Laterza, 1996, pp. 312-337.

²¹ Ivi, p. 312.

²² Tranne che in una nota a p. 316, nota 8, in cui lo ricorda come attento all'importanza della testimonianza visiva nella ricerca storica.

²³ DEKKER, *Messaggio e realtà*, cit., p. 312.

²⁴ Non ho ritenuto di dovermi soffermare sul saggio che, a firma di Jan Baptiste Bedaux, inaugura i commenti all'esposizione *Pride and Joy* (*Catalogo*, cit., p. 21). In esso si nega, contrariamente agli iconologi, che, in ogni dipinto, agli accessori va data la massima importanza. Oggetti, animali, arredi vi erano «incorporati per mere ragioni formali... Gli artisti possedevano un intero arsenale di tali dettagli ... da cui potevano scegliere quasi senza pensarci e che potevano variare a seconda che si adattavano al complesso del quadro».

ta una scommessa per il futuro, e proprio per questo è curato,²⁵ educato con tenerezza, raffigurato in tutte le circostanze della sua vita. In secondo luogo, che il bambino dipinto rimanda, per la comprensione di ciò che rappresenta, a altri elementi, visivi e metaforici compresi nel quadro in cui è raffigurato e in altre testimonianze al di fuori del dipinto stesso. La considerazione dei documenti iconografici va fatta quindi collegando con cautela critica contesti più ampi e testi di natura differente e non facendo generalizzazioni da un *milieu* sociale all'altro, da un tempo ad un altro, come ha fatto Ariès che ha 'tradotto' quanto leggeva nella pittura olandese del secolo d'oro alla società francese della stessa epoca, animata da ben altre tensioni e caratterizzata da eredità culturali ben più radicate e tradizionaliste. Altre strutture familiari, altri ceti emergenti, altre ideologie religiose, altre organizzazioni sociali e produttive incidono non solo su modalità di vita, ma anche su rappresentazioni delle figure del sociale, non ultima quella del bambino.

Ariès si ferma alla fine dell'*Ancien Régime*, istituendo l'epoca precedente la Rivoluzione francese a momento di massima affermazione del sentimento dell'infanzia. Su questa affermazione egli tornerà in scritti successivi,²⁶ configurando la vicenda di tale sentimento come una parabola, che alla fine del '900 tocca un livello particolarmente basso. Ma già per il XVIII secolo la documentazione iconografica non gli serve più, né egli pensa di rivolgersi a altre pinacoteche per meglio spiegare le nuove idee sul bambino che prendevano forma tra la fine del '600 e il '700 nella cultura e nella società francese. Certo, avrebbe dovuto fare altri percorsi, visitare altri luoghi, ammirare e interpretare altri dipinti, scene di genere e ritratti che raffiguravano bambini, di cui la pittura dell'illuminismo francese era ormai doviziosa. Non sono soltanto piccoli di famiglia di *élite*, ma anche bimbi di ambiente 'borghese' che vengono raffigurati nella quotidianità del loro *milieu* domestico e che sembrano dare piena conferma allo sguardo 'realista' dello storico francese. Di questi bambini della vita di tutti i giorni che soprattutto la pittura sembrerebbe mostrare come emblematici di vita infantile, senza affidare loro compiti etici e formativi rivolti a chi li guarda, mi piace sceglierne alcuni, dipinti da un artista cui va da anni la mia ammirazione e attenzione. «Pittore della verità» come lo chiama Pierre Rosenberg,²⁷ Jean Siméon Chardin (1699-1779) rappresenta soprattutto l'esistenza quotidiana, seleziona e esalta brani di vita borghese e operaia, ne analizza contesti, movimenti, attività, in una tensione realistica dove una lettura descrittiva, attenta, mossa da meraviglia spregiudicata sembra poter cogliere intenti del pittore e momenti di giornate domestiche del passato. Anche nel caso dei ritratti di bambini sembra che si possa quindi seguire, oltre il tempo, l'indicazione di Philippe Ariès, che al ritratto infantile nella pittura olandese e francese del XVII sec. attribuiva un valore assoluto («il bambino è rappresentato ormai solo e per se stesso»).

Ma a ben guardare le cose non stanno propriamente così: Chardin ci regala alcuni ritratti di bambini fra i più belli e segreti della storia dell'arte; essi compaiono in alcune scene di genere (*La lavandaia*, 1737, Stoccolma, Nationalmuseum; *Il Benedicite*, del 1740, Parigi, Louvre; *La maestra di scuola*, 1736, Londra, National Gallery), ma è soprattutto nei ritratti infantili che il senso non solo realistico, bensì anche simbolico della sua pittura appare con forza. Tre sono i più celebri e, al contempo, quelli

²⁵ SCHAMA, *La cultura olandese*, cit., pp. 542 s. accenna a una mortalità infantile eccezionalmente bassa nelle Province Unite, se confrontata con dati di altri Paesi d'Europa.

²⁶ Si veda, per tutti, la voce *Infanzia*, da lui edita nel VII volume dell'*Enciclopedia*, Torino, Einaudi, 1979.

²⁷ P. ROSENBERG, *Introduzione a Tout l'oeuvre peint de Chardin*, Paris, Flammarion, 1982, p. 8.

che non solo invalidano in modo più radicale le tesi dell'Ariès, ma dimostrano la compresenza di figurativo e metaforico anche in questa produzione artistica dell'età dei Lumi: *Bambina che gioca al volano*, 1737, collezione privata; *Il castello di carte*, 1741, Londra, National Gallery; *Bambino con la trottola*, 1741, Parigi, Louvre. Il valore simbolico della *Bambina che gioca con il volano* appare volutamente incongruente: la bimba appare intenta in un gioco che ha a che fare con qualcosa di transeunte – il volare, le piume. Il personaggio della bambina che negli altri quadri del pittore parigino era raffigurato in atteggiamenti operosi, appare qui in una situazione di gioco. Si tratta però di una pausa ludica, ché della sua pedagogia e del suo destino femminile all'insegna della diligenza e dell'attività testimonia l'astuccio, attaccato alla sua cintura, che contiene, visibili, strumenti di cucito, parte stabile e significativa del suo abbigliamento. *Il castello di carte*, e *Il bambino con la trottola* sono due ritratti di maschietti, di cui si sa con tutta probabilità chi rappresentano; il primo raffigura il figlio del signor Le Noir, commerciante di mobili e amico di Chardin; il ragazzino del secondo dipinto è Auguste Gabriel Godefroy, figlio di un gioielliere e banchiere, collezionista d'arte. Per entrambi i dipinti la lettura può essere a più strati; da un lato sembra prevalere un intento realistico, nella cura dei particolari, nella peculiarità infantile del momento in cui sono colti i bimbettini. Ma il realismo non è assoluto, e le scene e le figure appaiono cariche di valore morale: nel senso che castelli di carte e trottole che impegnano con attenzione i due ragazzini sono non solo balocchi e giochi, ma anche simboli dell'effimero e della fragilità, passatempo dell'infanzia nella sua fuggevolezza e leggerezza. Allora i due bimbettini, come la piccola che gioca con il volano, non sono soltanto dei personaggi reali, fissati in un quadro, ma anche dei simboli di una condizione umana – appunto l'infanzia – con tutte le sue imperfezioni, manchevolezze, debolezze. In pieno Settecento, in una società quale quella della nascente borghesia francese, che Chardin ritrae e per la quale lavora, che vede, ammira, acquista i suoi quadri, certo meno impegnata che non quella olandese del '600 a cogliere messaggi morali e pedagogici, il ritratto non è solo una riproduzione storicamente attendibile di un essere reale, ma è anche veicolo di sensi non immediatamente evidenti, di significati di tipo etico e forse pedagogico, di un'idea di infanzia, insomma, che nelle sue implicazioni metaforiche resiste, se anche con rilevanti variazioni, nel tempo e nei luoghi.

VERSO UN'ANTROPOLOGIA STORICA DELLE IMMAGINI D'INFANZIA

Come nel caso dei bimbi presenti nella pittura olandese del '600, anche nei bimbi raffigurati da Chardin, il dilemma descrittivo/simbolico è una questione tutto sommato indecidibile, perché in ogni caso implicano la verifica della pertinenza del messaggio alla recezione di chi lo accoglie. Una plurima lettura di un'opera d'arte è fattibile solo se nell'opera stessa si fanno entrare sia l'artista – con i suoi intenti, la sua competenza tecnica, la motivazione e/o committenza che stanno alla base dell'opera d'arte che egli ha prodotto, la sua idea di destinatario, i critici che la valutano, commentano, in qualche modo dirigono – sia chi fruisce dell'opera d'arte – il pubblico, con il suo gusto, la sua esperienza di opere artistiche, il suo sapere, la sua aspettativa nei suoi confronti – sia, non certo ultime, le esigenze e le tradizioni del mondo in cui avvengono questi incroci.

Studiosi di storia dell'arte che se ne sono occupati da un punto di vista di storia sociale, e che hanno dilatato tale prospettiva all'indagine dell'«intenzione» dell'ar-

tista,²⁸ non sembrano porsi come irrinunciabile il quesito della cultura dell'artista in rapporto al significato – non solo metaforico – che alla sua opera viene ascritto da critici dei nostri giorni, circa le fonti di tale cultura, gli usi che l'artista ne fa. Baxandall, che è l'iniziatore più accreditato di tali studi, offre un'analisi di un dipinto di Chardin, *Donna che prende il tè* (1735, University of Glasgow, Hunterian Art Gallery), dove la domanda non è relativa al valore metaforico del dipinto e dei suoi particolari, ma investe aspetti di ottica e di 'resa' di luci, collocazione degli oggetti raffigurati e loro possibilità e modalità di essere percepiti con «nitidezza» da chi li guarda.²⁹ L'Autore si sofferma dottamente sulle teorie relative all'ottica tra '600 e '700, con particolare riguardo alle ipotesi di Newton e di Locke, sulla circolazione delle loro idee in Europa e sui mediatori francesi di tale circolazione al tempo di Chardin, nonchè sull'influenza non tanto della pittura olandese del '600, quanto di quella del Rinascimento italiano sul pittore francese, ma non 'prova' mai quanto a Chardin sia stato effettivamente e direttamente noto di tale cultura. Si parla di *vulgata* di tali idee, di loro diffusione «nell'ambito culturale in cui visse Chardin» e si conclude sostenendo che «non era necessario che Chardin avesse letto Locke, in una cultura cosìpregna di lockeanesimo».³⁰ Egli glossa tale affermazione dichiarando che: «Una... domanda che sorge spontanea è quella sul grado di verità che possiamo attribuire a tali connessioni, e a qualunque altro aspetto di critica inferenziale»,³¹ dubbio che investe certamente anche la complessa tematica dei saperi mitologici, religiosi, morali, perché no? pedagogici di ogni artista, cui si attribuiscono intenzioni di comunicare messaggi non solo estetici, ma anche etici e educativi, ma non tenta né delle ipotesi circa tale problema né tantomeno una risposta.

Più di recente e con maggior interesse per gli aspetti non solo tecnici di cui dev'essere fornita la cultura dell'artista, uno storico inglese dell'arte, Peter Burke, in *Testimoni oculari. Il significato storico delle immagini*³² si interroga a proposito del messaggio delle immagini pittoriche, che, sottolinea a più riprese, sono «testimoni muti» (ivi, p. 17). Non dotati di «un occhio innocente» (ivi, pp. 21 e *passim*), come non lo sono invece gli spettatori, gli artisti devono «avere una qualche familiarità con i codici culturali» entro e grazie ai quali un'opera d'arte viene espressa (ivi, p. 44). Ma come, dove, quando li apprendono? L'Autore si pone questa domanda a proposito delle conoscenze in fatto di mitologia classica da parte degli artisti del Rinascimento italiano: «Per rispondere alle obiezioni di una mancanza di un'istruzione regolare da parte dei massimi artisti dell'epoca, Warburg e Panofsky hanno ipotizzato l'esistenza di un consigliere umanista, il quale stendeva un programma iconografico di immagini complesse, affidato poi agli artisti». «Le prove documentarie di tali programmi sono piuttosto scarse ... e essi solo di rado sono registrati nei documenti giunti fino a noi».³³ Analoga difficoltà va dichiarata a proposito del pubblico, raramente in grado, per la sua preparazione, di cogliere i dotti messaggi che un dipinto veicolava. Tradotta la questione anche oltre i limiti cronologico-culturali del Rinascimento, essa non cambia. Alla luce di queste considerazioni Burke propone di fare attenzione particolare a quelle immagini che, accompagnate da parole,

²⁸ Cfr. M. BAXANDALL, *Forme dell'intenzione. Sulla spiegazione storica delle opere d'arte*, trad. it., Torino, Einaudi, 2000; tit. orig. *Patterns of intention*, New Haven, Yale University Press, 2000.

²⁹ Ivi, pp. 111-153. Il titolo del capitolo è *Quadri e idee: La donna che prende il tè di Chardin*.

³⁰ Ivi, p. 149.

³² Trad. it., Roma, Carocci, 2002; tit. orig. *Eyewitnessing. The Uses of Images as Historical Evidence*, London, Reaktion Books, 2001.

³¹ Ivi, p. 150.

³³ Ivi, pp. 47 ss.

vengono facilitate nella loro comprensione dalla presenza, intrecciata a sinergica, di un doppio registro comunicativo, dove chi guarda l'immagine viene aiutato a leggerla, a individuare i punti forti del messaggio iconico e a disambiguarli. Testi che accompagnano le figure e pagine illustrate si comprendono meglio, e, al contempo, le fanno capire in modo più univoco e pieno. Burke propone una ricostruzione storica con doppia attenzione: al testo verbale e a quello visivo, e definisce questo approccio nei termini di «storia culturale delle immagini» o anche «antropologia storica delle immagini», la quale si propone «la ricostruzione delle regole o delle convenzioni, conscie e inconscie, che governano la percezione e l'interpretazione delle immagini all'interno di una data cultura».³⁴

Compito non facile, soprattutto quando non si tratta di regole percettive, ma di simboli, di significati non letterali degli oggetti in un dipinto, di eventuali complessivi messaggi metaforici, ma in ogni caso, via da tentarsi per uscire dall'antinomia descrittivo vs. simbolico. Nelle pagine che dedica all'infanzia e alla sua immagine nell'età d'oro dei Paesi Bassi, la Durantini e specialmente Schama citano e analizzano sovente testi di emblemi, e, nel caso di Schama, si soffermano con particolare attenzione sul più celebre di questi, *Houwelijk (la Famiglia)* di Jacob Cats, edito nel 1628. Uno di questi appare particolarmente interessante dalla prospettiva indicata da Burke: in un'incisione (opera di Experiens Sillemans da Adriaen van de Venne, *Giochi di bimbi*) e tratta dal più celebre libro di emblemi di Jacob Cats, appunto *Houwelijk*, l'immagine porta un cartiglio che recita «Da sciocchezze – il gioco dei bambini – cose serie», e raffigura una serie di giochi all'aperto, che, allo stesso tempo, divertono i bimbi e preparano a un mestiere e a un destino – le piccole armi per i maschietti, bambole e minuscole stoviglie per le bambine – come dichiarano i versi che accompagnano l'immagine:

Le bambine giocano con le bambole,
i bambini sono più coraggiosi;
la bambina va alla culla
mentre il bambino fa squillare la tromba;
la bambina gioca con le piccole cose
che le serviranno in cucina,
mentre il bambino con la sua fragile lancia
segue l'esempio degli uomini,
e sa che tutto il sangue d'Olanda
con le armi dovrà difendere il paese

Qui il senso del gioco e dei suoi attrezzi è dichiarato nella sua ambivalenza descrittivo-simbolica: gioia ludica e preparazione alla condizione di adulto. Tale pregnante significazione non è affidata solo all'immagine, ma è chiarita dal testo verbale che l'accompagna: la didascalia rivela quanto nella considerazione della sola figura poteva passare inosservato o essere oggetto di interpretazione semplicistica e unilaterale. Due alfabeti e due sintassi si coniugano a chiarire e rendere pertanto più efficace il messaggio. Certo, l'Autore, Jacob Cats, si prefiggeva di insegnare, moralizzare, trasmettere precetti di bene fare etico, ideologicamente fondato, e quindi doveva essere chiaro e efficace; non poteva 'consentirsi il lusso' di alludere, adornare la scena con oggetti, gesti, abbigliamenti, animali dal senso ambiguo come facevano i pittori, sulla base della loro cultura extratecnica (ma qual era?), della moda del tempo,

³⁴ BURKE, *Il significato storico delle immagini*, cit., p. 209.

delle richieste dei committenti, del 'controllo' dei critici, dell'idea che avevano del pubblico che poteva guardare la loro opera non solo per un istante, ma per un tempo più lungo e per più volte, tanto da apprendere l'eventuale insegnamento che essi vi avevano inserito. Ma nel caso di questi emblemi, descrizione e interpretazione metaforica si distinguono e alleano con chiarezza e qui si possono stabilire in modo fermo le caratteristiche di quanto – e a chi – gli artisti comunicano. In particolare è sempre di più la figura del bambino, in opere miste di alfabeto iconico e verbale, a veicolare insegnamenti sia ad adulti che a bambini stessi – come con tutta probabilità facevano i testi di Cats –; e lo dimostra, per una cultura affatto diversa da quella olandese, ma per la stessa epoca, la fortuna contemporanea e a lungo perdurante del testo di Comenio *Orbis sensualium pictus*, che, edito nel 1658 a Norimberga,³⁵ fu per secoli libro di lettura per piccoli e anche grandi. *L'Orbis* si apre con un'*Invitatio* dove appaiono un *puer* e il suo maestro, che lo invita a «disce sapere» e si conclude con la stessa scena, accompagnata dalle parole del maestro «ita vidisti summattim Res omnes, quae ostendi potuerunt... Perge nunc; & lege diligenter alios bonos Libros, ut fias Doctus, Sapiens & Pius». Qui la figura non è un aspetto del mondo che vada visto e nominato, come per tutte le altre tavole, ma l'illustrazione del destinatario e l'invito a operare nel senso voluto dall'Autore e espresso nel libro. Gli ingredienti del messaggio sono presenti sia nell'illustrazione che nelle frasi che la spiegano: la sapienza, la luce che illumina il suo costruirsi, la guida necessaria, il bambino che deve acquisirla, l'adulto saggio, il mondo naturale e quello umano che ne costituiscono il contenuto. Se anche bisognoso di ulteriori disambiguazioni, il messaggio che la figura comporta dichiara la sua pregnanza simbolica, e mette in scena protagonisti e destinatari – il bambino e l'adulto – che le parole della pagina corrispondente chiariscono in modo più fermo.

Non basta: epoca di esordio dei musei, il dipinto tra Sei e Settecento è esposto alla vista di un pubblico scelto, in collezioni private, non è mostrato allo sguardo, alla fruizione, all'interpretazione di una serie numerosa di persone. E se questo facilita l'eventuale disambiguazione che lo spettatore fa degli intenti anche simbolici dell'Autore, perché si fonda su possibili affinità tra chi produce l'opera d'arte e il suo destinatario – il committente, il collezionista – il messaggio veicolato dal dipinto raggiunge di fatto poche persone, non diventa un mezzo di moralizzazione e educazione più ampio, come invece alcuni storici quali la Durantini e in parte anche Schama propongono. Il testo di emblemi e il manuale scolastico, che sono a stampa e possono essere utilizzati da un largo pubblico alfabetizzato, sono invece degli strumenti di comunicazione assai più potenti, riescono a trasmettere messaggi a tutti coloro (e non solo pochi eletti) che li consultano e se ne servono.

Quanto a loro volta i testi a stampa che si proponevano questo scopo, abbiano costituito dei facilitatori particolarmente potenti per la lettura delle opere di pittura, l'abbiano per così dire preparata e sostenuta, è domanda la cui risposta è ardua se non impossibile, con i mezzi che abbiano oggi a disposizione; ma è questione che comunque occorre porsi.

E ancora: qual era il pubblico bambino che accanto e forse oltre a quello adulto veniva a contatto con pitture da un lato e testi iconici e verbali a stampa dall'altro? E come avveniva la loro fruizione, con quale autonomia e/o con quale guida? Il *puer*

³⁵ Ho consultato l'edizione in versione anastatica pubblicata a Dortmund da Harenberg Kommunikation nel 1978.

e il *praeceptor* della tavola comeniana sono solo dei personaggi del testo oppure possono rappresentare anche figure connesse con quella più complessa esperienza, che è la disambiguazione del senso metaforico delle immagini e dirci che questa veniva appresa sotto la guida di un maestro?

Una serie di domande, quindi, più che delle risposte, che dichiara come il fare storia dell'infanzia con figure e ripensarla alla luce di testimonianze iconografiche sia un lavoro affascinante, ma da doversi fare a più livelli di riflessione, non solo perché fa vedere volti, gesti, attrezzi, contesti del bambino del passato, perché obbliga a confrontarsi con dei testi scritti in linguaggi peculiari, che richiedono lettura prudente, mai definitiva, connessioni con altri testi scritti in codici diversi, da contestualizzarsi in mondi complessi; ma soprattutto perché costringe a confrontarsi per un'ennesima volta con gli 'usi' dell'infanzia e delle sue rappresentazioni.

JENS QVORTRUP
IL LAVORO DEI BAMBINI

IN un passo del quinto Rapporto sulla famiglia, edito dal governo della Repubblica Federale Tedesca, si legge che «sotto il profilo economico e sociale, le spese per l'istruzione, ...considerate le fondamentali conseguenze che un potenziale di forza lavoro qualificata ha come strumento di politica economica, non sono meno importanti di quelle destinate alle infrastrutture della mobilità. Pertanto, esse non possono essere viste esclusivamente in rapporto alla perequazione dei carichi familiari» (Bundesministerium 1995, 291).

L'osservazione merita di essere notata perché è uno dei rari casi – forse l'unico – in cui, in un documento politico ufficiale, si ammette apertamente che i costi dell'istruzione non costituiscono investimenti rivolti in via prioritaria ai bambini e ai loro genitori. Come rileva il Rapporto, questi costi debbono essere considerati come spese generali alla stregua delle spese destinate alle infrastrutture, alla ricerca, alla difesa, alla pubblica amministrazione, ecc.; dunque, come spese che vanno a vantaggio del bene comune, e come tali devono essere sostenute dalla totalità dei contribuenti. In altri termini, secondo il Rapporto le spese per l'istruzione non hanno uno statuto analogo a quello dei trasferimenti monetari, come gli assegni ai figli o le riduzioni fiscali, o come le spese in natura destinate agli asili per l'infanzia.

A sostenere questa posizione non vi è soltanto il fatto che scuola e formazione rappresentano una risorsa per l'intera collettività, ma anche che finora non è stato adeguatamente considerato che i genitori contribuiscono, più o meno direttamente e in misura rilevante, all'intero processo di formazione del capitale umano. Il valore monetario di questo contributo è stimato dal Rapporto in 445.000 DM per bambino (Bundesministerium 1995, 291-293); mentre, per quanto concerne la ripartizione degli oneri fra famiglie e Stato, quelli a carico del portafoglio pubblico sono nell'ordine di appena il 10%. A tanto ammonta economicamente il contributo della collettività ai costi d'allevamento dell'infanzia; il che significa che sulle spalle dei genitori ricade il restante 90% dei costi:¹ un onere considerevole, laddove si tenga presente che nel 1996, in Germania, solo una famiglia su quattro aveva figli in età inferiore ai 18 anni (Statistisches Bundesamt 1997, 65).

Rispetto all'impostazione convenzionale, che si limita a ragionare unicamente in termini di «carichi familiari», il Rapporto introduce dunque l'idea del 'contributo' che la famiglia fornisce alla società; da cui deriva come corollario un problema di equità tra famiglie con figli e famiglie senza figli. Il salto è indubbiamente significativo. E tuttavia, intravedo un limite laddove il Rapporto riconosce soltanto i genitori come interlocutori delle pubbliche istituzioni in quanto partecipi alla formazione del capitale umano; prerogativa, questa, che è invece negata ai bambini. Scopo del presente lavoro è proprio l'analisi di questo aspetto del problema. La tesi che intendo sostenere è che vi è una complessa relazione fra le attività dei bambini, l'econo-

¹ Il valore delle imposte pagate dai genitori è compreso nel 90%; sicché il citato 10% è quanto versato dai contribuenti, genitori esclusi.

mia e la dimensione della famiglia e che le attività dei bambini giocano un ruolo cruciale in questa relazione.

Numerosi osservatori concordano sul fatto che, nella società premoderna, l'infanzia costituiva una risorsa per l'economia familiare. Il demografo australiano John Caldwell (1982) ha riscontrato l'esistenza di un netto flusso positivo di risorse dai bambini verso gli adulti; un flusso, che egli giudica congeniale al mantenimento di un'elevata fecondità. Oggi la situazione è completamente ribaltata. Secondo Caldwell, mettere al mondo un figlio comporta un evidente svantaggio economico per le famiglie; i bambini, in generale, non sono considerati utili e la fecondità è molto bassa. Caldwell ha evidentemente ragione. I genitori che decidono di avere figli vanno incontro a tutta una serie di costi, in termini monetari, di tempo e di carriera. La questione, tuttavia, è se questa sia l'unica soluzione possibile. Ciò che voglio dire è che se le cose stanno così è perché non abbiamo saputo apprezzare le attività dei bambini; vale a dire, non siamo stati in grado di riconoscere l'importanza del *lavoro scolastico* dei bambini come contributo all'organizzazione della società moderna. Come cercherò di dimostrare nulla è cambiato, in via di principio, in termini di flusso intergenerazionale di risorse.

Ora come allora vi è una divisione del lavoro e degli obblighi fra generazioni; una divisione, secondo la quale i bambini sono tenuti a svolgere un *lavoro socialmente necessario* e le generazioni adulte a provvedere ai loro ascendenti (entrambe riconosciute in passato come motivazioni procreative). Se la reciprocità intergenerazionale fosse tuttora tenuta in seria considerazione e, in particolare, se il lavoro scolastico dei bambini fosse riconosciuto come parte del contributo delle famiglie meritevole di essere compensato, non è affatto detto che il flusso di risorse si sarebbe invertito. Il sociologo tedesco Franz-Xaver Kaufmann, uno degli autori del Rapporto, non si spinge così lontano da annoverare le attività dei bambini tra i contributi economicamente rilevanti, ma ritiene tuttavia che i bambini siano stati trascurati nell'odierna versione del contratto tra le generazioni (Kaufmann 1996).

Il riconoscimento del lavoro scolastico dei bambini come contributo alla formazione del capitale umano, e in quanto tale come elemento da prendere in seria considerazione nella logica dei trasferimenti tra gruppi sociali, potrebbe concorrere a migliorare la situazione delle famiglie con figli. Se ciò possa contribuire ad innalzare la fecondità ed, infine, a rendere più agevole il sostegno della popolazione anziana, questo resta da vedere.

I BAMBINI NON SONO 'MACCHINE BANALI'

L'errore che ha portato a questa situazione è che, nella transizione alla modernità, genitori e figli non sono stati materialmente compensati per la perdita subita nel momento in cui, come ha sostenuto Kaufmann, lo Stato ha sottratto ai genitori la forza lavoro dei figli.² In effetti, Kaufmann sostiene che i genitori hanno subito una perdita, ma non si sofferma a considerare né il cambiamento dell'attività lavorativa dei bambini, né l'utilità del loro nuovo lavoro obbligato come alunni e studenti.

Il punto è se i bambini oggi sono ancora utili. Molti analisti contemporanei risponderebbero affermativamente, facendo appello alle diffuse esperienze di lavoro mi-

² «Con l'introduzione dell'obbligo scolastico, il lavoro dei bambini scomparve senza che vi fosse coscienza delle conseguenze che ciò avrebbe avuto sulle. In realtà, si trattò di una espropriazione dei genitori da parte dello Stato della forza lavoro dei loro figli» (KAUFMANN 1996, p. 15).

norile al di fuori della scuola e della famiglia anche nel disbrigo delle attività domestiche (Morrow 1994, 1996). Il che è senza dubbio vero, ma come cercherò di dimostrare queste attività sono ad un tempo *residuali* e *anacronistiche*. Il lavoro dei bambini sul quale intendo richiamare l'attenzione è il lavoro scolastico, dal momento che esso rappresenta la parte del lavoro minorile fondamentale nella società moderna.

È innegabile che il lavoro scolastico dei bambini è un'attività in senso astratto che comporta intelligenza, fatica e tempo. E tuttavia, di regola non lo si considera un contributo alla formazione del capitale umano, né alla produzione e alla accumulazione della ricchezza sociale. Al tempo stesso, è fuor di dubbio che anche l'istruzione – intesa come insieme delle attività formative che hanno luogo all'interno della scuola – possessa queste caratteristiche. Che sono tuttavia accreditate esclusivamente al personale insegnante, al quale è affidata la trasmissione della conoscenza ai bambini. Sicché, i bambini sono logicamente ridotti ad un *medium* in cui si deposita la conoscenza, mentre scarsa attenzione si presta al come si produce e si elabora la conoscenza; che non potrebbe in alcun modo essere recepita, incamerata, trasmessa e attivata senza l'aiuto delle capacità e delle competenze del bambino. In ogni caso, non avrebbe senso considerare il processo formativo senza prendere in esame il coinvolgimento del bambino. Come ha giustamente osservato Niklas Luhmann (1991), questo *medium* – questa «macchina banale» (*Trivialmaschine*), come egli la definisce – non esiste in pratica come organismo vivente. Per dirla con Marx, in questa versione i bambini rappresentano oggetti della *produzione semplice*, che, al pari di una macchina banale, sono veicoli per la riproduzione di ciò che in essa viene immesso e nulla più di ciò che in essa viene immesso.

Dubito che vi sia qualcuno che voglia far sua questa interpretazione. E tuttavia – malgrado la sua palese absurdità – le attività scolastiche dei bambini non sono in genere considerate utili; nel senso che non si ammette che dal riconoscimento di queste attività possano derivare delle giuste ed eque conseguenze in termini di un rapporto tra obblighi e risultati. Ma se rinunciamo a vedere i bambini come 'macchine banali' – come un computer – allora qual è il ruolo dei bambini in questo processo? In altri termini, se si ammette che essi sono ben più che meri ricettacoli, dobbiamo stabilire che cosa sono. Se non sono semplicemente un *medium* per la produzione semplice, dobbiamo cercare di capire in che misura essi partecipano alla produzione estesa; a quella produzione, cioè, il cui risultato supera quanto in essa è stato investito. In altre parole, se i bambini, accrescendo la conoscenza investita, contribuiscono alla formazione del capitale umano non dovremmo perciò stesso ricomprenderli nel nostro sistema di ricompense e distribuzioni? Ciò che intendo dire è che il problema non può essere trattato nel vuoto, o alla stregua di un mero esercizio definitorio; bensì come qualcosa di intrinsecamente collegato al *welfare* come distribuzione tra le generazioni.

LE ATTIVITÀ DEI BAMBINI COME ATTIVITÀ IMMANENTI AL SISTEMA

È fondamentale comprendere la natura storica del lavoro dei bambini in termini del significato che esso assume nelle varie fasi dello sviluppo economico o dei modi di produzione. Molti anni fa, il sociologo tedesco Erwin Scheuch osservò che «in paesi diversi, gli stessi indicatori possono essere interpretati come funzionalmente differenti, mentre indicatori differenti possono essere interpretati come funzionalmente equivalenti» (Scheuch 1969, 173).

In rapporto alle attività dei bambini, ciò significa che dobbiamo fare attenzione a non interpretare automaticamente il loro lavoro come qualcosa di qualitativamente omologo, nonostante le apparenze; in altre parole, non si può escludere che modalità di lavoro dei bambini che sembrano completamente diverse possano appartenere alla stessa tipologia dal punto di vista qualitativo, e viceversa. In chiaro: il fatto che molti bambini svolgano ancor oggi un'attività di lavoro manuale non ci autorizza a concludere che queste attività corrispondano ai lavori manuali che essi svolgevano cento o più anni orsono, a parte il fatto che in entrambi i casi i bambini facciano uso delle mani. Il lavoro manuale non assume necessariamente lo stesso significato o, per dirla con Scheuch, non è funzionalmente equivalente.

Eppure, molti dei ricercatori che si occupano di lavoro minorile incorrono in questo errore. Essi sembrerebbero supporre – e spesso lo dichiarano *expressis verbis* – che vi sia *continuità storica* nel lavoro dei bambini, nel senso che, ora come in passato, i bambini continuano a svolgere un'attività di lavoro manuale. In effetti, è così; così come è vero che queste attività sono ancora piuttosto diffuse. Per cui, in un certo senso, hanno ragione. Perciò, a prescindere dalla nostra valutazione del lavoro manuale dei bambini, lo studio di questo fenomeno è e resta importante. E tuttavia, sono convinto che esso meriti un esame più approfondito e, in particolare, che la tesi della continuità debba essere rimessa in questione.

In primo luogo, benché la quantità di questo lavoro sia notevole in termini di numero di bambini coinvolti, se rapportata al tempo che i bambini dedicano al lavoro scolastico essa si rivela piuttosto modesta in termini di tempo. Al di fuori delle mura domestiche, il lavoro minorile è concentrato in una fascia d'età relativamente ristretta, diciamo tra i 13 e i 17 anni, se non tra 10 e 11 anni. L'impegno scolastico inizia molto prima, a 5-7 anni, e prosegue per altri 8-10 anni, secondo i Paesi.³ Lo storico danese Ning de Coninck-Smith sostiene che la media delle ore di lavoro *settimanali*, oggi pari a ca. 4-6 ore, corrisponde alla media delle ore di lavoro *giornaliero* del 1900 (de Coninck-Smith 1997, 154). Sicché, il numero di ore che i bambini impiegano nelle aule scolastiche nel corso della loro infanzia ammonta ad una quantità di gran lunga maggiore delle ore che essi dedicano al lavoro al di fuori dell'orario scolastico. Negli ultimi secoli, l'uno e l'altro, lavoro manuale e lavoro scolastico, sono stati entrambi presenti. Due secoli orsono, tuttavia, il primo era di gran lunga più diffuso, mentre il secondo non rappresentava che una modesta porzione del lavoro minorile. Oggi il lavoro manuale è ancora presente, ma è ridotto ad una componente marginale, un residuo del passato destinato ad essere soppiantato dal lavoro scolastico come attività predominante del bambino.

Ciò che più importa, tuttavia, è che il lavoro manuale ha perso significato anche dal punto di vista qualitativo. Ciò che voglio dire è che dobbiamo cercare di comprendere le attività socialmente necessarie del bambino, e perciò in pratica obbligatorie, in rapporto al modo di produzione prevalente; e quando dico «attività obbligatorie» faccio astrazione dalla loro forma particolare.

Com'è noto, l'intero sviluppo economico ha comportato un movimento generale, dalle attività manuali alle attività simboliche o astratte, parallelamente ad un analogo mutamento dalla produzione di valori d'uso ai valori di scambio e dalla produzione semplice alla produzione estesa. Un considerevole numero di mestieri ed abilità tecniche, un tempo indispensabili, sono scomparsi ed è oggi pressoché impossi-

³ Non mi riferisco né alle scuole materne né agli asili.

bile trovare un lavoro che non richieda una qualche competenza nell'uso di simboli astratti: lettere, numeri, dati digitali, ecc. Mentre moltissima gente lavorava con le mani due secoli orsono; oggi, solo un esiguo numero continua a farlo. E chi lo fa deve in ogni caso possedere un minimo di conoscenza degli strumenti simbolici. Ed è la domanda proveniente da questo nuovo modo economico di produzione che ha fatto emergere nuove modalità di lavoro obbligatorio sia per gli adulti che i bambini.

Secondo Coleman (1993), tra la forma economica prevalente e le attività obbligatorie dei bambini vi è una stretta relazione. Il coinvolgimento dei bambini in questo processo è documentato dallo sviluppo pressoché parallelo degli uomini che abbandonano il lavoro agricolo e della proporzione di bambini che non frequentano la scuola. Questa illuminante serie storica non può non attirare la nostra attenzione sulla natura della partecipazione dell'infanzia allo sviluppo economico. Essa segna un punto a sfavore di quelle teorie che escludono i bambini dallo sviluppo economico, poiché dimostra che essi sono stati da sempre parte integrante di questo sviluppo. In effetti, l'integrazione nel sistema economico ha rappresentato la ragione di fondo di tutte le interpretazioni storiche sul tempo dei bambini. Le attività obbligatorie dei bambini hanno da sempre trovato rispondenza nel modo di produzione prevalente: la loro natura è immanente al sistema. Non è un caso che l'attività prioritaria dei bambini è cambiata passando da un sistema all'altro. Né è un caso che in definitiva il lavoro scolastico ha assorbito una porzione sempre più ampia del loro tempo man mano che il modo prevalente di produzione comportava maggiori attitudini per il ragionamento astratto e la comunicazione in termini simbolici. Per gli adulti, la questione del tempo dei bambini si è incentrata sull'espropriazione del valore del loro lavoro allo scopo di avere il controllo della loro attività, rispetto alla quale nessun governo poteva permettersi di restare indifferente.

Ho sostenuto fin qui che il lavoro scolastico è divenuto col tempo l'occupazione dominante in termini quantitativi e che ciò è accaduto perché la nuova economia non avrebbe potuto sopravvivere e prosperare se non attraverso forme di attività congeniali alle proprie esigenze. Resta il fatto che le conseguenze di questo mutamento qualitativo non sono state adeguatamente riconosciute. In particolare, vi sono state conseguenze negative per le famiglie con figli, sia dal punto di vista demografico che finanziario. Nel seguito, intendo occuparmi di questo divario fra l'immaginario popolare e ciò che a mio modo di vedere costituisce la reale situazione del bambino.

IL BAMBINO È ESCLUSO DALL'OIKOS MODERNO?

Il termine 'obbligatorio' non va preso in termini puramente formali. Ciò che esso suggerisce è piuttosto che i bambini sono sempre stati costretti a partecipare a ciò che l'economia prevalente (o, come da qui in avanti propongo di chiamarla: l'*oikos*) riteneva indispensabile. Sta in questo la continuità storica della partecipazione dei bambini. Nelle società di cacciatori, i bambini cacciavano; nelle società di pescatori, pescavano; nelle società agricole lavoravano nei campi; agli albori della società industriale, nelle fabbriche; nella società industriale avanzata, il lavoro dei bambini si svolge nella scuola.⁴ Ciò che appare come un insieme di compiti distinti, è in

⁴ La descrizione è volutamente sintetica; vi sono molte altre attività dei bambini che hanno carattere culturale ma che sono nondimeno indispensabili. Così, Schildkrout descrive la situazione esistente a Kano, città musulmana della Nigeria, dove le donne tramite il cosiddetto *pardah* vengono tenute segregate, e «i bambini rappresentano il

realtà la stessa cosa; nel senso che sono tutti compiti immanenti al sistema, ovvero appartengono al modo di produzione prevalente, per quanto diverse possano essere le forme del lavoro e i modi di produzione.

Fino all'avvento della società moderna, tutto questo è agevolmente documentabile poiché l'*oikos* manteneva i suoi caratteri originari: la casa o, per dirla con Eucken, «un'economia elementare governata centralmente» (Brunner 1978, p. 86), nella quale produzione, consumo e pianificazione erano saldamente nelle mani del capofamiglia. Ma anche una famiglia, una comunità domestica, nella quale tutti e ciascuno avevano un ruolo, fatti salvi forse i più piccoli e i più vecchi, i quali nondimeno potevano vantare dei diritti sulle risorse disponibili. Con l'avvento dell'età moderna, questa trasparenza è svanita, perché il corpo centrale e, in ultima analisi, il controllo del processo produttivo è passato dalla comunità domestica allo Stato. La *household* si è trasformata nella *family* e la comunità domestica nell'*oikos*.

È allora che il classico lavoro minorile ha cessato di essere la forma dominante di attività del bambino; con lo sviluppo delle scuole e della scolarizzazione di massa, la fecondità iniziò a declinare, gli anziani furono separati dalla famiglia estesa e i bambini dall'*oikos*. Nulla di nuovo; come testimonia la diffusione di un certo numero di dicotomie, la più nota delle quali è quella introdotta dal F. Tönnies fra *Gemeinschaft* e *Gesellschaft*. Entrambe comprese in passato nell'*oikos* della 'grande casa', da allora si separarono, lasciando la *Gesellschaft* all'impresa e allo Stato, e la *Gemeinschaft* alla famiglia. Brunner sostiene che l'idea di famiglia divenne popolare in Germania solo a partire dal Diciottesimo secolo (Brunner 1978, p. 89), mentre secondo Ariès la «scoperta» dell'infanzia sarebbe di poco antecedente in Francia.

Mi prendo la libertà di utilizzare il concetto di *oikos* come un metaconcetto, nel senso di organizzazione economica prevalente. In tutte le epoche storiche, l'*oikos* implica produzione, consumo, circolazione e divisione del lavoro; ciò che cambia sono le forme.⁵ Il passaggio all'*oikos* moderno fu accompagnato da un'enorme espansione centrifuga, che diede luogo ad una pluralità di unità produttive (imprese) e di consumo (famiglie); ad una crescita della divisione del lavoro, che non poté più essere contenuta entro i confini della comunità locale; ad una circolazione

legame tra le donne segregate e il mondo esterno ... agiscono come intermediari tra gli ambiti maschili e femminili ... fanno commissioni, portano informazioni, comprano e vendono cibo, compresi gli ingredienti indispensabili per la preparazione dei pasti quotidiani, ed aiutano le donne nello svolgimento delle loro attività produttive... Benché il purdah renda le donne più dipendenti dai figli di quanto sarebbe altrimenti, questo ricorso al lavoro dei bambini non è esclusivo dei Paesi musulmani dell'Africa occidentale. Il punto è che in queste società l'impiego dei bambini in queste attività, impiego che si riscontra anche altrove, serve sia a mantenere la segregazione delle donne sia a ribadire la superiorità del maschio» (SCHILDKROUT 1980, p. 486; analoghi esempi anche in CALDWELL 1982).

⁵ Seguendo POLANYI 1957, si sarebbe potuto parlare di «economia come processo istituzionale»; un concetto, che sottolinea la continuità delle diverse forme di economia. Egli distingue tra 'economia sostanziale' e 'economia formale'; quest'ultima rinvia ad un caso particolare (l'economia di mercato), mentre la prima – come osserva DALTON nell'introduzione al libro di Polanyi – implica che «tutte le società studiate dagli antropologi, dagli storici, dagli economisti possiedono una qualche forma di economia, poiché la vita individuale e collettiva implica necessariamente la produzione di beni materiali e servizi. Questa è la definizione minima di economia, che attira l'attenzione sugli elementi comuni ad economie altrimenti assai diverse come quella delle isole Trobriand, del *kibbutz* israeliano, del castello feudale del XII secolo, dell'Inghilterra del secolo diciannovesimo, e dell'odierna Unione Sovietica. Queste diverse economie hanno in comune il fatto di utilizzare risorse naturali, tecnologie, divisione del lavoro e, spesso, condividono pratiche come lo scambio di beni con l'esterno, il ricorso ai mercati e una qualche forma di moneta. Tuttavia, l'istituzionalizzazione concreta di queste caratteristiche può variare radicalmente tra le diverse economie» (DALTON 1957, p. xxxiii). Il termine *oikos* è più maneggevole del concetto di 'economia sostanziale'; cfr. anche ivi, p. 16, dove lo stesso Polanyi introduce il termine greco *oeconomia* come principio dell'economia domestica. Una distinzione analoga è presente in COLEMAN, il quale parla di un cambiamento da una struttura *primordiale* ad una struttura *finalizzata ad uno scopo*, «il mondo delle imprese». Cfr. COLEMAN 1990, cap. 22.

di lavoro, beni, servizi e ricchezza senza precedenti; il tutto tenuto insieme da un organo centrale, lo Stato nazionale, cui era affidata la riscossione delle imposte e la redistribuzione dei redditi. Anche in un'economia capitalistica di mercato, fondata sulla proprietà privata, lo Stato rimane l'organo di controllo cui spetta la pianificazione della forza lavoro e la gestione del bilancio economico. Il carattere di una forma prevalente di *oikos*, tuttavia, non dipende soltanto dall'ordinamento; dipende anche dai rapporti di forza tra gli attori e gli agenti in quel determinato momento storico.

Tra le peculiarità dell'*oikos* moderno – o piuttosto, della maniera in cui esso è definito nel discorso accademico e politico – vi è l'esclusione dei bambini. In sostanza, è questo il messaggio di Ariès sulla scoperta dell'*infanzia*. Sia nell'immaginario collettivo che in termini di aspettative legittime, i bambini sono esclusi dalla produzione e dalla divisione del lavoro; come consumatori, essi possono avanzare delle pretese solo nei riguardi dei genitori, con i quali formano una famiglia ma non un *oikos*; infine, in termini di circolazione, essi partecipano più come oggetti che come soggetti: materia prima o potenziale capitale umano, da formare, futura forza lavoro, e tuttavia senza riconoscimento alcuno del contributo che essi forniscono in quanto bambini.

Questa rappresentazione corrisponde alla realtà? Generalmente parlando, credo di no. Solo per quanto riguarda il consumo i bambini si collocano al di fuori dell'*oikos* moderno, dal momento che non dispongono di 'beni di scambio' autonomi (denaro).⁶ E qui sta il problema: fintanto che i bambini non saranno riconosciuti come attori della divisione del lavoro e l'infanzia integrata come parte dell'*oikos* moderno, non vi sono validi argomenti per attribuire loro lo *status* di pretendenti verso le risorse prodotte dalla società. Il problema, per i genitori, è che essi sono tenuti a mantenere i figli, pur avendo perso ogni diritto sul contributo che essi forniscono come produttori e ogni legittima aspettativa una volta divenuti anziani. Svanisce così ciò che in passato costituiva un forte incentivo alla procreazione. Le attività dei bambini possono anche incidere positivamente sull'economia familiare, ma non al punto da bilanciare le spese che i genitori sostengono per il loro mantenimento; quanto alla reciprocità fra generazioni, l'assistenza nei confronti degli anziani ha perso da tempo ogni parvenza di obbligo e di solidarietà.⁷

Ca. sessant'anni orsono, il demografo e sociologo americano K. Davis scriveva che

il declino delle nascite è il risultato di una palese incongruenza tra il nostro sistema riproduttivo (la famiglia) e la parte restante dell'organizzazione sociale moderna... Questa incongruenza è stata più volte constatata, ma esistono opinioni contrastanti sulla sua natura. Secondo i teorici del ritardo culturale (*cultural lag*), ...il sistema riproduttivo finirà prima o poi per adattarsi alla nuova situazione. A mio modo di vedere, invece, l'istituzione riproduttiva che abbiamo ereditato

⁶ Per ironia della sorte, l'unica possibilità che ad essi è concessa di accedere in modo indipendente al mondo dei consumi è quella di trarre profitto da attività che non sono immanenti al sistema, vale a dire dal lavoro manuale remunerato!

⁷ Si instaura così un conflitto di interessi tra «L'interesse dei genitori o dei potenziali genitori di impiegare le risorse di cui dispongono a loro vantaggio e l'interesse dell'ordine sociale più ampio nell'utilizzo delle risorse a favore delle prossime generazioni. Questo conflitto di interessi si presenta soltanto nel momento in cui la famiglia intergenerazionale non costituisce più il fondamento della società, e i membri di una generazione non dipendono più – finanziariamente o psicologicamente – dal successo o dal fallimento della loro prole, bensì dal successo o dal fallimento della generazione successiva all'interno della società più ampia. Questo conflitto di interessi esiste soprattutto nelle società più avanzate, in Europa e in America» (COLEMAN 1990, p. 604).

dal passato è fondamentalmente incompatibile con la società odierna, e non vi sarà alcun adattamento.

(Davis 1937, p. 290)

Ritengo che Davis avesse ragione a parlare di palese incongruenza «tra il nostro sistema riproduttivo (la famiglia) e il resto dell'organizzazione sociale». In effetti, la società moderna non assume responsabilità alcuna nei confronti della famiglia e dei figli. Sulla stessa linea, F.-X. Kaufmann ha sostenuto che: «Il problema è ... la *separazione strutturale fra economia e famiglia*: l'impresa moderna, a differenza dell'economia tradizionale, è indifferente a che la sua forza lavoro si addossi o meno delle responsabilità riproduttive» (Kaufmann 1996, pp. 16-17).

Tra il realismo funzional-pessimistico *à la* Davis e la moralità radical-cristiana di Kaufmann, c'è spazio per un'altra interpretazione, che contempla la presenza dei bambini all'interno dell'*oikos* moderno. Essa non contesta le tesi di Davis e Kaufmann, che possono peraltro contare su un ampio sostegno empirico; ma si prefigge piuttosto di trovare una logica nella partecipazione dei bambini in qualunque *oikos* – o, per dirla con le parole di Polanyi, in qualunque «economia sostanziale».

Dal punto di vista della *produzione*, nell'*oikos* tradizionale o nell'economia pre-industriale, le attività obbligatorie dei bambini erano decise dai genitori – o piuttosto dal *pater familias* – il quale, in un'economia di sussistenza, sapeva meglio di chiunque altro come allocare il tempo e il lavoro dei figli. In quanto responsabile dell'*oikos*, a lui spettava il compito di stabilire che cosa i figli fossero obbligati a fare. In cambio, i figli potevano rivendicare una quota parte delle risorse per le loro necessità di consumo.

In linea di principio, i meccanismi che presiedono all'attribuzione delle attività obbligatorie ai figli non sono cambiati; sono cambiati i risultati. Essendo tenuto ad assicurare il funzionamento dell'economia (*oikos*), lo Stato si è sostituito al *pater familias* nel decidere dove e come i bambini debbano impiegare il loro tempo obbligato. Di fatto, nessun paese è privo di un sistema di istruzione; semmai, varia la misura in cui lo Stato è coinvolto in questo compito. Lo Stato, per così dire, precetta i bambini in un'attività di lavoro obbligata in funzione delle esigenze dell'*oikos* moderno; ma, a differenza di quanto accadeva nell'*oikos* pre-industriale, i bambini non possono avanzare nei confronti del loro datore di lavoro – lo Stato – alcuna pretesa sulle risorse prodotte. Qualcosa ricevono in cambio, ma non in quanto attori nella divisione del lavoro, bensì per ragioni dettate dalla necessità di riprodurre la forza lavoro e di mantenere l'equilibrio politico-sociale. Questi compiti sono demandati ai genitori; il che significa che la soddisfazione materiale dei bambini finisce per dipendere dalla posizione occupata dai genitori nella divisione del lavoro. L'intervento dello Stato ha luogo a vari livelli, ma mai in riferimento al lavoro scolastico dei bambini. Al contrario, gli investimenti nel campo dell'istruzione sono di regola intesi come contributi destinati a soddisfare le esigenze del bambino, il miglioramento del benessere generale delle famiglie con figli e la crescita del capitale umano; posizione, questa, che, come già abbiamo osservato, è in parte revocata in dubbio dal quinto Rapporto tedesco sulla famiglia.

Fino a che punto è dunque lecito sostenere che i bambini partecipano alla *divisione del lavoro*? Accanto alle nuove forme della divisione del lavoro che si sono affermate come conseguenza della trasformazione dell'*oikos*, nella scuola, nell'occupazione, nella geografia e nel genere, un aspetto al quale si è prestata scarsa attenzione

è il flusso e la durata della produzione. Chiamo questa modalità *divisione diacronica del lavoro*. Nei modi di produzione tradizionali, i processi avevano luogo all'interno della comunità locale ed erano finalizzati alla produzione di valori d'uso; le risorse passavano per un esiguo numero di mani, il tempo di produzione era piuttosto breve e tendeva alla *sincronicità*. Nella società moderna è vero l'opposto. Il prodotto finale transita attraverso innumerevoli mani, e il tempo che intercorre tra l'idea e la produzione di beni e servizi è lungo. In altre parole, il processo di produzione è contraddistinto da una crescente *diacronicità*. Così, come in passato i bambini erano parte della divisione sincronica del lavoro, oggi il lavoro scolastico è parte della divisione diacronica del lavoro. Innanzitutto, occorre molto tempo perché la forza lavoro entri far parte del mercato del lavoro adulto. La sua formazione inizia nella scuola. Inoltre, i bambini non sono una merce qualsiasi: come capitale umano, essi partecipano attivamente alla loro produzione, e non è lecito ritenere che la nuova forza lavoro possa essere prodotta senza il coinvolgimento attivo dell'intelligenza dei bambini stessi, della loro capacità e competenza. Dunque, i bambini partecipano attivamente alla divisione diacronica del lavoro; senza la loro attività nella scuola non sarebbe possibile alcuna produzione. In altri termini, essi non sono utili solo a partire dal momento in cui diventano adulti.

La peculiarità del lavoro scolastico dei bambini, pertanto, è, da un lato, che essi producono una forza lavoro che, in quanto prodotto, entra a far parte del rapporto fra domanda e offerta sul mercato del lavoro. Ma, dall'altro lato, il loro lavoro scolastico rappresenta, fatto salvo il ritardo imposto dalla natura dicronica dell'economia moderna, il presupposto della produzione di altri beni e servizi, e pertanto della loro utilità.

Un corollario di questa tesi, infine, è che per quanto concerne la *circolazione* i bambini sono, ora come allora, sia produttori che consumatori di flussi di ricchezza. Questo è ovvio non soltanto nel breve periodo, vale a dire sul mercato dei prodotti destinati ai bambini o, in rapporto allo Stato, nella produzione del capitale umano; ma anche nel lungo periodo, sia in termini di forza lavoro sia nella prospettiva del mantenimento delle generazioni anziane (anche se non dei loro genitori).

Ciò che voglio dire è che, nella transizione dal vecchio al nuovo *oikos*, i bambini non hanno affatto cessato di essere utili, mentre l'*oikos* moderno ha tratto vantaggio dalle trasformazioni storiche riconsiderando e riformulando le proprie esigenze. Al tradizionale vincolo di reciprocità, in base al quale i bambini avevano sia obblighi che diritti nei riguardi dell'*oikos* allora prevalente (genitori, famiglia, comunità locale), ne subentra un altro nel quale gli obblighi imposti ai bambini non stanno più in un rapporto di reciprocità nei confronti del nuovo *oikos*. Ora come in passato, le loro richieste sono indirizzate ai genitori; i quali, tuttavia, avendo nel frattempo perduto il loro *status* come agenti decisivi della produzione, non possono né fare assegnamento sui figli né soddisfare le loro esigenze senza incorrere in un aggravio di costi sia rispetto alle famiglie senza figli che ad altri gruppi d'età.

Questo risultato non è né frutto di un progetto deliberato né di una cospirazione nei riguardi delle famiglie con figli. In effetti, un complesso di cambiamenti ha contribuito a realizzarlo e forse a renderlo persino desiderabile dal punto di vista dei bambini e dei genitori. Per quanto oggi si ammetta che i bambini svolgessero comunque un'attività utile in termini materiali, per milioni di essi occupare il tempo a scuola anziché in fabbrica è stato indubbiamente un vantaggio. La dedizione di coloro che si sono adoperati per proteggere i bambini dal lavoro e dalla strada

(Platt 1977), e la nuova immagine del bambino proposta dalla psicologia evolutiva e dalla pedagogia progressista, hanno indubbiamente preparato il terreno per un diverso atteggiamento nei confronti dei bambini (Zelizer 1985). Nella stessa direzione ha agito l'affermazione della famiglia, che ha comportato un potenziamento delle cure e delle responsabilità genitoriali, sia sotto il profilo esistenziale, sia morale ed economico. Anche qui, nulla di nuovo; e tuttavia, con un effetto di maggiore visibilità, specie nel contesto urbano dove la famiglia, «rifugio in un mondo senza cuore» (Lasch 1977), è diventata per il bambino l'ultima risorsa a misura che la comunità locale fondata sulla mutua solidarietà perdeva i suoi sostegni materiali. Secondo Brunner, il presupposto di questo nuovo significato della famiglia dal punto di vista emozionale è la sua separazione dalla totalità del vecchio *oikos* e la sua affermazione come nucleo ristretto all'interno del contesto urbano (Brunner 1978, p. 89).

Riassumendo, i motivi che mi inducono a considerare il lavoro scolastico dei bambini parte integrante dell'odierno *oikos* sono i seguenti: 1. I bambini non sono 'macchine banali' e perciò parte della formazione del capitale umano transita necessariamente attraverso la loro attività; 2. I bambini sono costretti ad occupare un'enorme quantità di tempo; 3. Il lavoro scolastico è immanente al sistema; 4. Le loro attività formano parte integrante della divisione diacronica del lavoro della società moderna; e 5. Ora come allora, essi rappresentano una componente essenziale della circolazione complessiva di beni, servizi e del flusso di ricchezza.

CONSEGUENZE

Il mancato riconoscimento del lavoro scolastico dei bambini rappresenta un serio problema per la famiglia. I bambini producono per e nell'*oikos* moderno, ma non hanno possibilità alcuna di dividerne i risultati. Possono avanzare dei diritti nei confronti dei genitori, sui quali ricade l'onere del loro mantenimento. Lo Stato sociale può accollarsi una parte dei costi, ma come abbiamo visto in Germania appena il 10% di tutte le risorse passa attraverso il portafoglio pubblico. Così, per tutta l'età moderna i genitori sono stati obbligati a provvedere al mantenimento della prole, la cui forza lavoro era stata espropriata dallo Stato. Nel lungo periodo, i benefici del lavoro scolastico dei bambini sono stati condivisi da tutta la società; in particolare dalle imprese, alle quali è stata offerta una forza lavoro istruita più o meno gratuitamente. D'altra parte, è ovvio che per i bambini l'aiuto che ad essi viene dato per acquisire la conoscenza e per crescere come cittadini e lavoratori ha un valore in sé. Tutto considerato, ritengo tuttavia che in questo scambio i bambini e le famiglie ci abbiano rimesso; il calcolo effettuato dal quinto Rapporto sulla famiglia ne è la prova.

Delle molteplici caratteristiche positive riconducibili al rafforzamento della famiglia e alla sua ideologia, una è stata trascurata ed è quella che rappresenta la vera novità del processo; cioè, che lo *status* della famiglia ha subito una metamorfosi: da nucleo centrale del vecchio *oikos* a luogo elettivo di riposo e di recupero dei membri del nuovo *oikos*. Mentre nel vecchio *oikos* i bambini erano parte dell'ordine sociale – benché collocati nelle ultime posizioni – nel nuovo i genitori sono diventati componenti insignificanti di una nuova gerarchia da cui i bambini sono stati completamente estromessi.

La ragione di questa trasformazione è che il nuovo sistema ha reso possibile un'imponente crescita della ricchezza e della prosperità per il maggior numero,

bambini inclusi. Di conseguenza – a parte l'errato giudizio sul lavoro scolastico dei bambini – vi è stato un cospicuo calo della quota di bambini e un crescente rischio di impoverimento di questa componente della popolazione (Preston 1984, Ringen 1997, Sgritta 2000). Il che offre un ulteriore sostegno alla mia tesi che vi sia una relazione positiva tra il riconoscimento delle principali attività del bambino, il reddito procapite nelle famiglie senza figli rispetto a quelle con figli, e la natalità.

Studiosi come Ariès (1962), Caldwell (1982) e Kaufmann (1996) sostengono che la scolarizzazione ha radicalmente trasformato la condizione dell'infanzia, ed almeno gli ultimi due ritengono che abbia avuto una notevole influenza sulla situazione economica delle famiglie con figli. Caldwell ragiona soprattutto in termini di relazioni intergenerazionali, mentre Kaufmann si sofferma sulle differenze tra famiglie con e senza figli. Né uno né l'altro attribuisce tuttavia ai bambini lo *status* di contribuenti attivi.

Come sostiene il quinto Rapporto sulla famiglia, è giunto il momento di riconoscere il contributo dei genitori alla formazione del capitale umano. Tradotto in termini monetari, questo apporto potrebbe dar luogo a rapporti più equi tra famiglie con figli e famiglie senza figli e dunque, in definitiva, contribuire a riportare i bambini dentro il contratto intergenerazionale – stavolta al livello del nuovo *oikos*. A mio avviso, sarebbe opportuno considerare i bambini anche come soggetti attivi e questa posizione integra quanto sostenuto nel Rapporto. La tesi a favore del riconoscimento del lavoro scolastico dei bambini come lavoro utile sia qui e ora che per il futuro, nonché per il bene comune, può essere richiamata anche a sostegno di una maggiore equità nella distribuzione delle risorse a livello intergenerazionale.

Che questo trasferimento di risorse⁸ possa, nel lungo termine, contribuire di fatto ad accrescere la natalità, resta da dimostrare. Per quanto mi riguarda, non v'è dubbio che il tasso di fecondità sia un indicatore sensibile del grado di sicurezza della popolazione. Tuttavia, se la fecondità cresce come risultato di una maggiore equità nella distribuzione delle risorse, vi sono altri traguardi da raggiungere; in primo luogo, nel lungo periodo, quello di contribuire a salvare le pensioni future.

Così il circolo si chiude. Ciò che nel vecchio *oikos* costituiva un esplicito contratto fra tre generazioni (dal momento che la generazione di mezzo si preoccupava sia dei più giovani che dei vecchi), potrebbe essere ripristinato nelle condizioni del nuovo *oikos*. Questo contratto riguarderà di nuovo tre generazioni, poiché tutti gli adulti avranno modo di sperimentare un flusso ascendente di risorse, non soltanto coloro che non hanno figli. È fondamentale per il funzionamento del contratto a tre generazioni che esso riguardi anche i genitori e i potenziali genitori.

Caldwell aveva ragione nel sostenere che il flusso di ricchezza cominciò a declinare nel momento in cui i bambini furono scolarizzati. E tuttavia, non c'è motivo di ritenere che questo flusso di ricchezza non possa essere ripristinato. A mio giudizio, le conseguenze sarebbero positive: una migliore economia familiare, una lieve ripresa della fecondità e migliori garanzie per la cura e la sicurezza della popolazione anziana.

LAVORO MANUALE E LAVORO SCOLASTICO DEI BAMBINI

Ho dedicato gran parte di questo lavoro ad illustrare la natura e il significato del lavoro dei bambini come lavoro immanente al sistema; cioè, il lavoro manuale nel

⁸ Non mi occupo qui della questione, prettamente politica, a chi debba essere destinato questo trasferimento: genitori e/o figli, o dell'età a partire dalla quale dovrebbe essere concesso ai bambini.

vecchio *oikos* e il lavoro scolastico nel nuovo. Poiché è idea diffusa che il lavoro remunerato dei bambini al di fuori dell'orario scolastico rappresenti una priorità, è opportuno chiudere con qualche riflessione sul rapporto tra queste due forme di lavoro; tanto più che ho sostenuto che il lavoro minorile (illegale) è sia residuale che anacronistico.

Mi preme ribadire che questa posizione non implica affatto che io giudichi questo lavoro privo di valore o inutile, né che non sia opportuno un approfondimento nel merito. In effetti, non ho motivo di contestare i risultati acquisiti dalla ricerca; come, ad es., il fatto che il lavoro remunerato possa contribuire all'economia familiare, costituire per i bambini un'occasione per compiere un'esperienza lavorativa ed abituarli all'uso del denaro. Di più, dal momento che questo lavoro è una realtà, occuparsene significa preoccuparsi del diritto dei bambini al lavoro: il diritto di essere protetti da condizioni di lavoro insalubri e di sfruttamento, sia il diritto di negoziare contratti di impiego e salariali.

Ciò detto, credo che si debba riconoscere l'ambiguità della tesi che contrappone il lavoro remunerato dei bambini al lavoro scolastico. In una certa misura, il lavoro remunerato parrebbe desiderato dai bambini, incoraggiato da un certo numero di imprese e quanto meno tollerato da molti genitori, sebbene dal punto di vista normativo si collochi in una zona d'ombra: è combattuto dai sindacati e giudicato illegale dallo Stato.

Così, malgrado sia ostacolato e ritenuto illegale, esso costituisce nondimeno un lavoro, forse l'unica modalità di lavoro con la quale i bambini ottengono un qualche riconoscimento normativo; quanto meno, da parte dei bambini e di alcuni genitori. In definitiva, è il solo lavoro che dà in cambio ai bambini del denaro come 'bene equivalente', la possibilità di accedere al mercato del consumo, una certa libertà nei confronti dei genitori e uno *status* all'interno del gruppo dei pari. Le promesse degli adulti, che in cambio del lavoro scolastico i bambini otterranno alla fin fine un meritato compenso, ma che per averlo devono aspettare il raggiungimento della maggiore età, non sono logicamente comprensibili e non sempre sono accolte favorevolmente dai bambini, ai quali peraltro si predica che debbano crescere come persone autonome.

D'altra parte, il riconoscimento dei bambini come lavoratori manuali in una società fondata sul lavoro astratto e simbolico rafforza in definitiva l'immagine dei bambini come soggetti immaturi; allo stesso modo in cui produzione e lavoro manuale, oggi considerate emblematiche di uno stadio di sviluppo arretrato e superato, corrispondono ad una visione del bambino in termini di uno stadio evolutivo contraddistinto da incompetenza e incapacità; allo stesso tempo, negare ai bambini il diritto di disporre di denaro può essere interpretato come una mancanza di fiducia nei loro confronti, se gli adulti ritengono che essi non siano sufficientemente competenti e responsabili da far uso del denaro.

Se vi è ambiguità in merito al lavoro remunerato dei bambini, il lavoro scolastico non è nemmeno riconosciuto come qualcosa di utile; è visto più come parte del processo di socializzazione che come attività produttiva. E, a differenza del lavoro remunerato, non è collegabile in maniera positiva al consumo familiare. Sicché, da un lato si chiede ai bambini di investire tempo ed energie nelle attività scolastiche, dall'altro queste attività sono ritenute assai meno prestigiose del lavoro remunerato al di fuori dell'orario scolastico. Non è un caso, tuttavia, che l'istruzione non sia più oggetto di contestazione. Il dibattito sul tempo e sulle attività dei bambini è oggi

profondamente diverso rispetto ad uno o due secoli orsono. Benché dal punto di vista normativo e pecuniario i bambini siano meglio ricompensati per il loro impegno lavorativo al di fuori dell'orario scolastico, è innegabile che oggi sia il lavoro manuale dei bambini ad essere visto con diffidenza. Il lavoro scolastico dei bambini non è più privilegio di un'élite minoritaria, ma un diritto universale; mentre sono coloro che si muovono sulla scena del lavoro manuale dei bambini ad essere impegnati in una battaglia che si svolge ai limiti dell'economia dominante.

Nel prospetto seguente riassumo i contesti e le caratteristiche del lavoro obbligatorio dei bambini così come sono stati illustrati in questo lavoro. Nella società moderna, il lavoro remunerato dei bambini appartiene al 'vecchio *oikos*'. Poiché, sotto molti riguardi, questo lavoro è del tutto analogo al lavoro manuale non specializzato degli adulti, si può ritenere che esso appartenga in egual misura al 'nuovo *oikos*' in termini di produzione, divisione del lavoro, forma di lavoro, circolazione e forse luogo di attività. Tuttavia, nella società moderna il lavoro remunerato dei bambini non è un'attività obbligatoria, ma opzionale. Anche se può essere richiesto dai genitori e ritenuto necessario dai bambini, non vi è alcuna relazione fra il lavoro obbligatorio dei bambini – il lavoro scolastico – e la loro pretesa o il loro diritto di condividere le risorse della società. Le responsabilità economiche nei confronti dei bambini non sono più collegate a quanti traggono beneficio del loro lavoro – lo Stato o la società nel suo complesso – ma, ora come in passato, ricadono sui genitori che non godono più dei frutti del lavoro dei figli. Quali che siano gli argomenti a favore del lavoro remunerato dei bambini, esso è destinato a restare marginale, dal momento che il lavoro scolastico dei bambini non potrà essere eliminato. Al contrario, è destinato a diventare sempre più impegnativo in termini di tempo ed energie da parte dei bambini.

Contesti e caratteristiche delle attività obbligatorie dei bambini.
Differenze e somiglianze fra il vecchio e il nuovo *oikos*.

	OIKOS	
	VECCHIO	NUOVO
Produzione	Semplice/ Valori d'uso	Estesa/ Valori di scambio
Divisione del lavoro	Sincronica	Diacronica
Forma del lavoro	Manuale	Simbolica
Circolazione	Locale	Sociale/globale
Luogo di attività	Località	'Società'
Domande/ diritti sulle risorse	Sì	No
Obbligo al lavoro	Sì	Sì
Responsabilità economica nei confronti del bambino	Genitori/ Località	Genitori
Beneficiari del lavoro Obbligatorio del bambino	Località/ Famiglia	'Società'

A prescindere dai motivi addotti dai bambini a giustificazione del loro coinvolgimento in un lavoro retribuito – tra l'altro il fatto che il lavoro scolastico sarebbe noioso e contribuirebbe a tenerli fuori dal sistema di remunerazione della società

moderna – suggerirei di introdurre due piccole modifiche in questo prospetto nella colonna relativa al nuovo *oikos*: e cioè, cambierei il ‘no’ in un ‘sì’ in corrispondenza della riga ‘domande/ diritti sulle risorse’, e metterei la ‘società’ al posto dei ‘genitori’ nella riga delle ‘responsabilità economiche’. Due piccole modifiche, che comportano tuttavia un cambiamento fondamentale, se non una rivoluzione. In effetti, esse portano ad ammettere che il lavoro scolastico è un lavoro socialmente necessario e contribuisce all’accumulazione del capitale umano. Ciò darebbe ai bambini e a chi sostiene la loro causa la possibilità di negoziare con lo Stato o con altre pubbliche autorità la loro quota legittima della produzione sociale come ricompensa per il loro apporto alla società. Sarebbe un riconoscimento dell’utilità del loro lavoro al pari di quello dei loro genitori, come suggerisce il quinto Rapporto tedesco sulla famiglia.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- ARIÈS PH. 1962, *Centuries of Childhood. A Social History of Family Life*, New York, Vintage.
- BRUNNER O. 1978, *Vom ‘ganzen Haus’ zur ‘Familie’ im 17. Jahrhundert*, in H. ROSENBAUM (Hrsg.), *Seminar: Familie und Gesellschaftsstruktur*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, pp. 83-92.
- BUNDESMINISTERIUM FÜR FAMILIE UND SENIOREN 1994, *Familie und Familienpolitik im geeinten Deutschland – Zukunft des Humanvermögens. Fünfter Familienbericht*, Bonn.
- CALDWELL J. C. 1982, *Theory of Fertility Decline*, London, Academic Press.
- COLEMAN J. S. 1993, *The Rational Reconstruction of Society*, «American Sociological Review», 58, 1, pp. 1-15.
- CONINCK-SMITH N. 1997, *The struggle for the child’s time – at all times. School and children’s work in town and country in Denmark from 1900 to the 1960s*, in N. DE CONINCK-SMITH, B. SANDIN, E. SCHRUMPF (eds.), *Industrious Children. Work and Childhood in the Nordic Countries 1850-1990*, Odense, Odense University Press, pp. 129-143.
- CORSARO W. A. 1997, *The Sociology of Childhood*, Thousands Oaks, Pine Forge Press.
- DALTON G. 1971, *Introduction to G. DALTON (ed.) Primitive, archaic, and modern economies: Essays by Karl Polanyi*, Boston (MA), Beacon Press.
- DAVIS K. 1937, *Reproductive Institutions and the Pressure for Population*, «The Sociological Review», 29, 3, 1937, pp. 289-306.
- KAUFMANN F.-X. 1996, *Modernisierungsschübe, Familie und Sozialstaat*, München, R. Oldenbourg Verlag.
- LASCH C. 1977, *Haven in a Heartless World: The Family Besieged*, New York, Basic Books.
- LUHMANN N. 1991, *Das Kind als Medium der Erziehung*, «Zeitschrift für Pädagogik», 37, pp. 19-40.
- MORROW V. 1994, *Responsible Children? Aspects of Children’s Work and Employment Outside School in Contemporary UK*, in B. MAYALL (ed.), *Children’s Childhoods: Observed and Experienced*, London, The Falmer Press, pp. 128-143.
- MORROW V. 1996, *Rethinking childhood dependency: children’s contributions to the domestic economy*, «The Sociological Review», 44, 1, pp. 58-76.
- OLK T., MIERENDORFF J. 1998a, *Existenzsicherung für Kinder - Zur sozialpolitischen Regulierung von Kindheit im bundesdeutschen Sozialstaat*, «Zeitschrift für Soziologie der Erziehung und Sozialisation», 18, 1, pp. 38-52.
- OLK T., MIERENDORFF J. 1998b, *Kinderarmut und Sozialpolitik. Zur sozialpolitischen Regulierung von Kindheit im modernen Wohlfahrtsstaat*, in J. MANSSEL und G. NEUBAUER (Hrsg.), *Armut und Soziale Ungleichheit bei Kindern*, Opladen, Leske+Budrich, pp. 230-257.
- PLATT A. 1977, *The Child Savers. The Invention of Delinquency*, 2nd enlarged edn., Chicago, The University of Chicago Press.
- POLANYI K. 1971, *Primitive, archaic, and modern economies: essays by Karl Polanyi*, ed. by G. Dalton, Boston (MA), Beacon Press.
- PRESTON S. H. 1984, *Children and the Elderly: Divergent Paths for America’s Dependents*, «Demography», 21, 4, pp. 435-457.

- QVORTRUP J. 1995, *From Useful to Useful: The Historical Continuity of Children's Constructive Participation*, in A.-M. AMBERT (ed.), *Sociological Studies of Children*, vol. 7, pp. 49-76.
- RAINWATER L., SMEEDING T. M. 1995, *Doing Poorly: The Real Income of American Children in a Comparative Perspective*, Luxembourg Income Study, Working Paper no. 127.
- RINGEN S. 1997, *Citizens, Families, and Reform*, Oxford, Clarendon Press.
- SCHEUCH E. 1969, *Methodische Probleme gesamtgesellschaftlicher Analysen*, in TH. W. ADORNO (Hrsg.), *Spätkapitalismus oder Industriegesellschaft?*, Stuttgart, Ferd. Enke.
- SCHILDKROUT E. 1980, *Children's work reconsidered*, «International Science Journal», xxxii, 3, pp. 479-489.
- SGRITTA G. B. 2000, *Inconsistencies: Childhood on the Economic and Political Agenda, Childhood and Children's Culture*, ed. by F. Mouritsen, J. Qvortrup, Odense, Odense University Press (forthcoming).
- STATISTISCHES BUNDESAMT 1997, *Statistisches Jahrbuch*.
- ZELIZER V. A. 1985, *Pricing the Priceless Child. The Changing Social Value of Children*, Princeton (NJ), Princeton University Press.

CINZIA CONTI

BAMBINI NELLA METROPOLI: LA CITTÀ STRANIERA E LA CITTÀ DEGLI STRANIERI

LA SCOMPARSA DEI BAMBINI

IN Italia dal 1965 la fecondità ha cominciato rapidamente a diminuire, passando da 2,7 a 1,2 figli per donna. Dal 1991 al 2001 i bambini al di sotto dei 15 anni sono diminuiti del 10% (nel 1991 erano 9.008.935, nel 2001 8.103.185). Nel 1980 la popolazione con un'età inferiore ai 15 anni rappresentava il 23% del totale, nel 2001 solo il 14% (TAB.1).

TAB. 1. Distribuzione per età della popolazione italiana al 1° gennaio (vari anni).

Anno	Distribuzione per classi di età %			
	0-14	15-64	65+	80+
1980	22.6	64.4	13.1	2.1
1990	16.8	68.5	14.7	3.1
2001	14.2	67.1	18.7	4,3

Fonte: ISTAT, Annuario statistico italiano, 2001, Roma, 2002, e XIV Censimento della popolazione e delle abitazioni (www.istat.it).

Al 1° gennaio 2002 nel nostro Paese c'erano 130 anziani ogni 100 bambini (Istat 2003). E nel caso dei grandi Comuni con più di un milione di abitanti gli anziani ogni 100 bambini erano 222. I bambini quindi sono rapidamente spariti dalla demografia italiana e dal nostro campo visivo quasi senza che ce ne accorgessimo. Alla «scomparsa delle lucciole» denunciata da Pier Paolo Pasolini negli anni settanta, ha fatto, quindi, seguito la progressiva sparizione dei bambini.

Il fenomeno è da ricollegare solo in parte al calo delle nascite: I bambini a volte ci sono ma non si 'vedono'. I figli unici rimasti – bene raro e prezioso – vivono chiusi in casa, 'al sicuro', davanti ai video-giochi e alla televisione. Al calo demografico delle giovani generazioni, si è aggiunta la 'familiarizzazione' e l' 'internalizzazione' dei loro tempi e delle loro attività che ha portato i bambini lontano dagli occhi.

Le grandi città sono state il teatro privilegiato di tale scomparsa. Lo spazio urbano negli anni recenti si è notevolmente trasformato e così il tessuto relazionale al suo interno:

Nella città delle persone, del passeggio, dell'incontro, dello scambio, la casa era il luogo degli affetti, dell'intimità, dei bisogni primari. La casa era un luogo semplice, frugale, dove si passava un tempo limitato dedicato al riposo, ai pasti, ai compiti, alle cure familiari, all'amore. Poi si usciva per la spesa, per il lavoro, per il gioco, per parlare con i vicini: non si vedeva l'ora di uscire da casa. Si passava molto tempo nella città. La città era la casa grande, dove si passava il tempo dell'ozio, dello sport, del passeggio, del gioco, dell'associazione, degli amici. Oggi la città è traffico, rumore, pericolo e non si vede l'ora di tornare a casa. La casa è rifugio e tranquillità. È effettivamente diventata la piccola città, ma solo perché la città vera è scomparsa, è morta.

(Tonucci 2002, p. 154)

Inevitabilmente, bambini e genitori hanno perso i propri punti di riferimento all'interno della città: un tempo amica, oggi sempre più straniera. I bambini, in particolare, un tempo linfa vitale del tessuto urbano, sono spariti dal panorama metropolitano. Non escono più a giocare in strada. Hanno abbandonato i cortili. Non frequentano più le piazze (Eurispes 2000).

La strada ha assunto una connotazione negativa, pericolosa (Invernizzi, Milne; 2003). In questo caso si può parlare sì di 'familiarizzazione', ma anche di una perdita di familiarità di certi spazi. Se, infatti, i bambini vivono e giocano in ambiti più ristretti e condivisi con la famiglia è anche vero che ciò che in passato era noto, appunto 'familiare', pur non appartenendo alla famiglia, è divenuto ora ignoto e pieno di rischi: si pensi al quartiere o allo stesso palazzo in cui si vive:

La città non è più il contenitore territoriale di un ristretto numero di realtà omogenee, che trovavano un momento di identità in alcuni luoghi canonici: i condomini, le piazze, le vie, i rioni e i quartieri storici, le borgate, le periferie. Luoghi che ormai non rispecchiano più pratiche ed abitudini, incontri e relazioni che, nel corso degli anni, avevano depositato sedimenti riconoscibili nella materialità degli edifici, delle strade, degli esercizi commerciali, delle parrocchie, delle scuole, dei locali pubblici, nonché in alcune figure umane che entravano a far parte stabilmente del paesaggio comunitario.

(Sgritta 2002, pp. 143-144)

I rapporti di vicinato nelle grandi città sono quasi inesistenti, non ci sono più i negozianti di fiducia, i portieri, le amiche della mamma a far la spesa o a stendere i panni sul balcone, quelle figure, cioè, alle quali un bambino in difficoltà avrebbe potuto rivolgersi per chiedere aiuto (ed un genitore stare tranquillo a casa).

Ovviamente a causa di queste trasformazioni si è persa quasi del tutto la possibilità della scoperta autonoma, dell'avventura e dell'esperienza del rischio. Dai dati dell'Indagine Multiscopo, condotta sulla condizione dell'infanzia dall'Istituto Nazionale di Statistica nel 1998, emerge chiaramente che i bambini trascorrono il loro tempo in casa (TAB. 2), mentre gli spazi aperti hanno nella loro vita un'importanza residuale. In particolare proprio la strada, anche se poco trafficata, ha un ruolo del tutto marginale nel gioco.

TAB. 2. Bambini dai 3 ai 13 anni per luogo in cui giocano nei giorni non festivi, per classi d'età, 1998 (per 100 bambini della stessa età).

	Classi di età			
	3-5	6-10	11-13	Totale
In casa	85,7	79,2	68,1	77,9
In casa di altri	2,8	2,9	3,3	3,0
In cortile	4,8	10,2	13,7	9,7
In giardini pubblici	4,0	2,6	3,2	3,1
In campi/prati	1,3	1,3	2,9	1,8
In strade poco trafficate	0,8	2,3	3,8	2,3
In parrocchia	-	0,7	3,1	1,2
Altrove	0,4	1,0	1,7	1,1

Source: ISTAT, Indagine Multiscopo sulle famiglie, *Famiglia, soggetti sociali e condizione dell'infanzia*, 1998.

Dalla Tabella 3 risulta che solo il 55% dei ragazzi tra 6-17 anni frequenta almeno una volta a settimana la strada, un tempo luogo privilegiato e generalizzato di incontro e giochi. Tra le bambine tale percentuale si abbassa al 47%. Ovviamente la quota di coloro che scendono in strada e in piazza cresce all'aumentare dell'età, ma specie tra le ragazze non supera mai il 65%.

TAB. 3. Bambini tra i 6 e 17 anni che frequentano alcuni luoghi almeno una volta a settimana, per classi d'età e sesso, 1998 (per 100 bambini della stessa età).

Classi di età	Sala Giochi	Fast-food	Strada/piazza	Oratorio /parrocchia	Luoghi di lavoro di familiari o di altri	Spazi condominiali / cortili
Maschi						
6-10	9,9	2,3	38,1	40,3	14,0	50,3
11-13	21,7	5,3	57,0	49,5	13,3	52,8
14-17	39,1	18,3	70,7	31,1	17,2	33,5
Totale	23,4	8,9	54,6	39,2	15,0	44,8
Femmine						
6-10	2,1	1,4	31,2	46,5	14,7	49,7
11-13	5,9	1,8	47,1	53,4	12,9	46,5
14-17	12,4	11,7	65,1	40,7	17,8	28,9
Totale	6,7	5,2	47,2	46,0	15,4	41,5
Totale						
6-10	6,1	1,8	34,7	43,3	14,4	50,0
11-13	14,2	3,6	52,2	51,4	13,1	49,8
14-17	26,3	15,1	68,0	35,7	17,5	31,3
Totale	15,3	7,1	51,0	42,5	15,2	43,2

Fonte: ISTAT, Indagine Multiscopo sulle famiglie, *Famiglia, soggetti sociali e condizione dell'infanzia*, 1998.

Anche gli spazi condominiali e i cortili sono frequentati solo da una minoranza dei ragazzi (complessivamente dal 43% delle persone tra 6 e 17 anni). In questo caso sono le ragazze più grandi a frequentare meno gli spazi condominiali (il 29% nella classe di età tra 14 e 17 anni), mentre i maschi tra 11 e 13 anni scendono in cortile nel 52,8% dei casi.

Se gli spazi aperti della città, come già sottolineato, vengono abbandonati, alcuni 'nuovi' spazi divengono centri di aggregazione e di incontro. Così come per gli adulti, anche per i giovanissimi, sembra verificarsi il passaggio dall'era in cui incontrarsi non costava nulla ad un'epoca in cui per incontrarsi si deve pagare «un accesso» (Rifkin 2000), non necessariamente un biglietto, ma magari una bibita o solo una partita ad un video-gioco. In particolare, per i maschi colpisce la percentuale di coloro che già nella classe di età 11-13 anni frequentano le sale giochi (22%). Anche il *fast-food* sta diventando un punto di aggregazione di rilievo, specie per le classi di età più elevate.

Je ne sais pas si je vous ai dit que dans le quartier, tout près de ma maison, il y a un terrain vague terrible, où on trouve des caisses, des papiers, des pierres, des vieilles boîtes, des bouteilles, des chats fâchés et surtout une vieille auto qui n'a plus de roues, mai qui est drôlement chouette quand même

(Sempé-Goscinny, *Le petit Nicolas et les copains*)

La descrizione sopra riportata è quella che fa dello spazio sterrato vicino casa sua «le petit Nicolas», il famoso personaggio creato da Sempé e Goscinny negli anni sessanta. Questo spazio è, nelle storie di Nicolas, il luogo delle grandi avventure, delle scoperte, dei giochi scalmanati e delle zuffe.¹ Insomma uno dei luoghi preferiti di Nicolas e dei suoi *copains*, dove gli adulti non sono mai di scena (forse proprio per questo tanto amato).

Recentemente una bambina, piccolo consigliere comunale a Fano, ha sollevato una protesta «Non è giusto che i bambini debbano pagare per giocare». Un altro piccolo consigliere ha detto «Vorrei un campo di calcio senza allenatore». ² Sembra che i bambini di oggi – in mezzo ai mille agi inventati per loro, ma non con loro – invidino le semplici, ma profondamente libere, condizioni di gioco di Nicolas. Il simpatico personaggio francese viveva – e continua a vivere – negli anni sessanta. Il degrado delle città ha reso i terreni residuali e abbandonati delle periferie ‘pericolosi’ spesso, infatti, tra la rada vegetazione, si nascondono siringhe e immondizie di ogni genere. Tuttavia interventi volti al loro recupero sociale, coinvolgendo i bambini stessi nelle azioni, non appaiono iniziative troppo dispendiose e impossibili (Tonucci 2002).

Strade e cortili si sono quindi svuotati di bambini, un po’ per il calo demografico, un po’ per le preoccupazioni dei genitori. Ma quali mezzi hanno utilizzato gli adulti per confinare la vivacità dei bambini tra le pareti domestiche? Come sono riusciti a convincerli a restare in casa? Senza dubbio la tecnologia ha dato loro una mano. La televisione continua ad essere un alleato importante nel preoccupato tentativo di tenere i figli dentro casa, ma se il mezzo ha ormai tradizionalmente un suo spazio insostituibile nei tempi dei giovanissimi italiani, recentemente sono mutati i modi di utilizzo del televisore. Non solo, infatti, i bambini sono con gli anziani (ovviamente!) le persone maggiormente esposte ai programmi televisivi, ma sembrano essere anche dei consumatori attenti ed esigenti. Per i bambini la televisione non è, come per molti anziani, un voce di sottofondo che rompe il silenzio e la solitudine, ma un vero e proprio mezzo di intrattenimento. Lo testimonia il fatto che quasi l’82% dei bambini tra i 6 e i 10 anni guardano videocassette, mostrando in tal modo un utilizzo ‘attivo’ e consapevole del mezzo (Istat 2000).

Altro potentissimo alleato dei genitori nel tenere i ragazzi in casa è stata l’evoluzione dell’elettronica. I *video-games*, il computer e Internet rappresentano degli efficaci diversivi rispetto ai ‘tradizionali’ giochi di strada. Tra il 1995 e il 2000 l’utilizzo dei *video-games* si è ampiamente diffuso, coinvolgendo in maniera crescente non solo i maschi, ma anche le femmine di tutte le età ed in maniera particolare i ragazzi tra gli 11 e 14 anni (TAB. 4).

¹ In un’avventura il protagonista e i suoi compagni improvvisano addirittura un campeggio sul terreno abbandonato.

² Le frasi sono riportate nel recente volume di F. TONUCCI, *Se i bambini dicono: adesso basta*, Bari, Laterza, 2002.

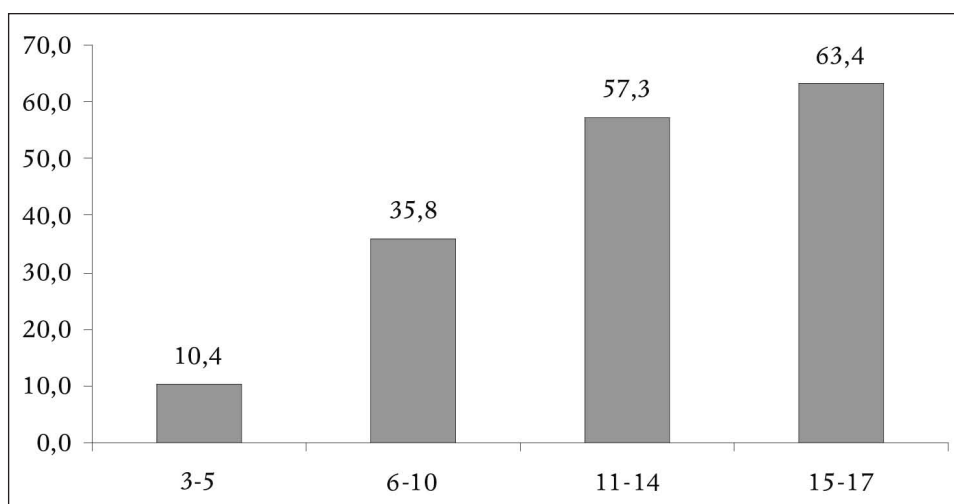
TAB. 4. Bambini fra i 6 e i 17 anni che usano i videogiochi per classi di età, sesso, ripartizione geografica. Valori percentuali, 2000.

	1995				2000			
	6-10	11-14	15-17	Totale	6-10	11-14	15-17	Totale
Maschi	59,0	72,6	65,2	65,2	73,5	86,1	82,2	80,2
Femmine	35,4	46,1	37,1	39,4	55,3	61,0	51,2	56,2
Totale	47,5	59,7	51,9	52,7	64,7	73,8	67,2	68,5

Fonte: ISTAT, Indagine Multiscopo sulle famiglie, *Cultura, socialità e tempo libero*, 2000.

Il computer è oggi un mezzo ampiamente diffuso tra bambini e ragazzi non solo nelle età più elevate, ma anche tra i più piccoli (FIG. 2). Anche la navigazione in Internet è utilizzata dai giovanissimi, sia per lo studio, sia per lo svago. In tal modo i bambini anche se chiusi tra le pareti domestiche hanno contatti con l'esterno che, come è noto, non sono del tutto privi di pericolosità.

FIG. 1. Bambini e ragazzi tra 3 e 17 anni che usano il computer per classi di età (per 100 persone nella stessa classe di età). Anno 2000.



Fonte: ISTAT, Indagine Multiscopo sulle famiglie, *Cultura, socialità e tempo libero*, 2000.

La familiarizzazione dei tempi e degli spazi dei bambini non si è attuata soltanto attraverso la chiusura in casa dei piccoli, ma anche tramite la diffusa e capillare penetrazione da parte degli adulti nei tempi e negli spazi dei figli (Morrow 2003). Anche quelle che in passato rappresentavano tappe fondamentali verso l'indipendenza e l'emancipazione dai genitori, come l'ingresso nella scuola, hanno perso oggi gran parte del loro significato simbolico e delle proprie potenzialità. Se all'inizio degli anni settanta l'80% dei bambini andava a scuola a piedi e senza essere accompagnato dai genitori, oggi i ragazzi che si recano da soli a scuola sono una rarità: solo l'11% nella classe di età tra i 6 e i 10 anni e il 39% tra quelli più grandi

(TAB. 5). Nella maggior parte dei casi non solo sono accompagnati dai genitori, ma percorrono il tratto casa-scuola in macchina, perdendo così sia la possibilità di prendere confidenza con la città, sia quella di decidere autonomamente cosa fare e cosa non fare.

Accompagnare i bambini a scuola è soprattutto compito delle madri. Fino a 10 anni di età la maggior parte dei ragazzi va a scuola con la mamma; tale percentuale si assesta sul 53% nella classe di età tra i 6 e i 10 anni ed anche tra gli 11 e i 13 anni è comunque elevata la percentuale di coloro che sono accompagnati dalla madre. Padri e nonni contribuiscono, anche se in misura contenuta, alla 'gestione familiare' di tale incombenza. In generale, quindi, tra i 6 e i 10 anni poco meno del 70% dei bambini italiani va a scuola accompagnato da un familiare adulto.

TAB. 5. Bambini da 3 a 13 anni che frequentano la scuola Per persone con cui vanno a scuola e classe di età. Anno 1998 (per 100 bambini dello stesso sesso, classe di età e ripartizione geografica).

Classi di età	Persone con le quali va a scuola						
	Da solo	Con la madre	Con il padre	Con i nonni	Con fratello o amici	Con altre persone	Con il pulmino
3-5	0,3	71,5	8,9	6,9	0,4	2,0	9,9
6-10	10,6	53,0	12,5	3,8	4,7	2,9	12,6
11-13	39,0	23,7	11,4	2,1	8,6	1,4	13,7
Totale	16,4	48,8	11,3	4,1	4,9	2,2	12,3

Fonte: ISTAT, Indagine Multiscopo sulle famiglie, *Famiglia, soggetti sociali e condizione dell'infanzia*, 1998.

Si pensi, inoltre, che le mamme italiane di oggi, con il moltiplicarsi di ruoli che viene richiesto loro di svolgere, devono senza dubbio passare attraverso non poche difficoltà per riuscire ad accompagnare i figli a scuola. Eppure, nonostante ciò, pur di non lasciare andare i bambini da soli, sono disposte al sacrificio. Tanto che l'andare a scuola rappresenta necessariamente un momento fondamentale di *bargaining* tra i tempi degli adulti e i tempi dei piccoli. Emerge, quindi, che anche questo breve tempo di autonomia è stato via via negato ai bambini e che lo 'spazio selvaggio' tra casa e scuola è divenuto protetto dai genitori. Certo è naturale che le città di oggi con i tanti pericoli connessi ad una circolazione stradale che vede, in assenza di percorsi pedonali protetti, la macchina padrona delle strade spaventi i familiari, ma non sono poi quegli stessi genitori che qualche anno dopo sono disposti a comprare il motorino ai propri figli? O addirittura una piccola macchina di quelle per le quali non è necessaria la patente di guida?

La tecnologia è venuta poi ulteriormente in soccorso alle ansie dei genitori che hanno oggi un ulteriore strumento per penetrare nei tempi e negli spazi dei propri figli: il telefono cellulare. Tale mezzo di comunicazione permette loro di 'seguire' i bambini passo passo fuori dalle mura domestiche. L'utilizzo del cellulare è ampiamente diffuso anche tra i bambini piccoli. Sembra però emergere che, come avviene nel caso dell'utilizzo del pc e soprattutto di Internet, uno strumento acquistato dai genitori per la propria tranquillità, per controllare i propri figli viene utilizzato come uno strumento di relazione e di 'liberazione' da parte dei ragazzi che dicono

di usarlo soprattutto per essere più facilmente in contatto con gli amici mentre per i loro genitori il cellulare resta per lo più un mezzo per sentirsi in contatto con la propria famiglia (Istat 2000).

Per i bambini sono sempre minori le possibilità di stare 'da soli'; anche nel gioco e nel tempo libero aumentano le attività in cui c'è la presenza di un adulto 'sorvegliante'.

Dalle scorribande nei 'territori proibiti' (cantieri di palazzi in costruzione, terreni incolti, spazi abbandonati, ecc.) i bambini sono passati al mondo delle ludoteche, dei parchi attrezzati, dei *fast-foods* che organizzano nei dettagli tempi e passatempo dei più piccoli.

Il rischio è un elemento essenziale della crescita e dello sviluppo. Paradossalmente ai bambini del nostro tempo, che vivono in quella che in molti hanno definito la 'società del rischio', la presenza costante dei genitori o di figure adulte di riferimento sembra impedire o, comunque sia, limitare le esperienze 'rischiose'. Ai bambini è negata spesso la possibilità di trovare soluzioni autonome ai piccoli-grandi problemi quotidiani: attraversare la strada oppure no? Raccogliere qualcosa trovato in terra o non lasciarsi distrarre? Fermarsi ad accarezzare un gattino oppure continuare a camminare?

La città, quindi, da contesto della «scoperta», dell'«avventura», diviene sconosciuta, straniera. Sfondo di azioni che sembrano svolgersi in altri «luoghi» o piuttosto «non luoghi» (Augè 1993).

I bambini difficilmente possono 'mettersi alla prova' e alcuni hanno sollevato il dubbio che l'impedimento da parte degli adulti di incontrare i pericoli al momento giusto possa poi tradursi in un bisogno di rischio che esplose nel periodo adolescenziale: «...i bambini vengono accompagnati per mano fino ai dieci, dodici anni e a quattordici si regala loro il motorino. Il salto è enorme, la voglia di libertà pure, mentre pochi e poveri sono gli strumenti di controllo dello spazio, del tempo, delle proprie capacità e dei propri limiti» (Tonucci 2002, p. 70). Sembra quindi che alla scomparsa dei bambini non si sia accompagnata la scomparsa dell'infanzia che, invece, come fase del ciclo di vita, sembra avere confini sempre più sfumati e dilatati, dando luogo all'ormai nota 'sindrome di Peter Pan'.

BAMBINI APPARENTI

Mentre diminuivano i bambini italiani e i pochi rimasti venivano chiusi 'per precauzione' nelle case davanti ai videogiochi, nei parchi attrezzati, nelle palestre e nelle scuole a tempo pieno, nuovi volti infantili cominciarono a colorare le strade e le piazze delle grandi città.

L'Italia a partire dagli anni ottanta è divenuta meta di flussi di immigrati sempre più consistenti. Negli anni novanta si è poi registrato un notevole incremento della presenza di bambini con cittadinanza straniera. Bambini e ragazzi rappresentano una quota sempre maggiore degli stranieri che vivono con un permesso di soggiorno in Italia. Nell'arco di 10 anni – dal 1992 al 2002 – il numero di persone straniere con meno di 18 anni è più che quadruplicato. Il loro peso percentuale sul totale della popolazione straniera con permesso di soggiorno è passato dal 10,8% al 19,2%.

TAB. 5. Minori stranieri con permesso di soggiorno, 1992-2002.

Anno	Valori assoluti	Percentuali
1992	76.400	10,8
2002	327.500	19,2

Source: ISTAT 2003.

Non solo. Nello stesso periodo sono notevolmente aumentate le nascite provenienti da coppie di cui almeno uno dei due *partners* è straniero. Dal 1993 al 2001 sono più che triplicate (TAB. 6).

TAB. 6. Cittadini stranieri residenti in Italia, 1° gennaio, 1993-2001, nascite da cittadini stranieri e incremento annuo delle nascite.

Anno	Popolazione straniera	Nascite (valori assoluti)	Nascite per 1.000 residenti stranieri	Incremento annuale delle nascite (%)
1993	573.258	7.000	11,6	...
1994	629.165	8.028	12,2	14,7
1995	685.469	9.061	12,7	12,9
1996	737.793	10.820	13,3	19,4
1997	884.555	13.569	14,5	25,4
1998	991.678	16.901	16,0	24,6
1999	1.116.394	21.175	17,7	25,3
2000	1.270.553	25.916	19,0	22,5
2001	1.464.589

Source: ISTAT various years.

A un contingente, quindi, di ragazzi immigrati al seguito dei genitori si sta affiancando, specie nelle grandi città, una seconda generazione di nati in Italia da genitori stranieri o da coppie miste. Evidentemente tale mutamento ha contribuito a modificare in maniera profonda il volto dell'immigrazione e ha avuto visibili conseguenze sui processi di integrazione della popolazione immigrata. I bambini presentano difficoltà e problematiche del tutto particolari riguardo al percorso di inserimento nella società di accoglienza. E poi la presenza di piccoli stranieri comporta mutamenti anche relativamente agli adulti. Nessuna normativa potrebbe considerare ormai gli immigrati *tout court* come 'lavoratori single'. Si deve, tra l'altro, considerare che la quota di bambini sul totale degli immigrati è particolarmente elevata per le collettività il cui spostamento è indotto da situazioni di conflittualità etnico-politica.

Non solo. In una società in cui i bambini sono un bene sempre più scarso e invisibile, la presenza di ragazzi stranieri non può non modificare il volto dell'infanzia nelle grandi città. Si pensi che dal 1997 al 2000, in soli quattro anni, la quota di minori stranieri sul totale dei minori residenti è passata dal 17 al 28 per mille. In alcune regioni poi tale rapporto è molto più elevato: in Emilia Romagna gli stranieri rappresentano il 52 per mille dei minori residenti. Ogni cento volti bambini incontrati per strada, cinque sono stranieri. E questa è solo la porzione dei residenti, cioè degli immigrati 'stabili' sul territorio. Il rapporto sarebbe ben più elevato se si considerassero anche coloro che hanno solo un permesso di soggiorno e i clandestini.

Nelle grandi città, poi, la proporzione stranieri/italiani è ancora più elevata. Per accorgersene basta entrare in una scuola. Negli ultimi anni si è accompagnato al calo demografico delle leve scolastiche italiane un consistente incremento del numero di bambini stranieri iscritti nelle scuole (per ora soprattutto elementari e medie).

Tuttavia, così come la scomparsa dei bambini italiani non si deve solo alla loro diminuzione numerica, anche la 'comparsa' dei bambini stranieri non è solo un mero fatto di numeri. I bambini immigrati si vedono di più perché, oltre ad essere più visibili per i loro tratti somatici riconoscibili, vivono in maniera più intensa gli spazi aperti e liberi, ormai disertati dai bambini italiani. Nelle periferie delle grandi città, intorno ad edifici occupati, ma anche nelle piazze e nei giardini è sempre più frequente incontrare piccoli stranieri che improvvisano una partita di pallone, che si rincorrono, che si nascondono dietro i muretti. Nuova linfa per la città in declino. Rivivono così gli spazi 'morti' della città e, per certi versi, sembra anche rivivere una città morta.

Se i bambini italiani hanno 'internalizzato' il gioco, le condizioni di vita di molti bambini stranieri non permettono tale processo:

Il Ricetto abitava alle scuole elementari Giorgio Franceschi [...]. La famiglia del Ricetto non abitava dentro le aule, come gli sfollati o quelli che ci s'erano accomodati per primi: ma in un corridoio, di quelli dove si aprono le aule, ch'era stato diviso con dei tramezzi in tanti piccoli locali, lasciando per il passaggio soltanto una piccola striscia lungo le finestre che davano sul cortile [.....] Dentro quelle specie di stanze si vedevano le brande e i lettucci appena fatti perché le donne con tutti quei figli avevano tempo di spicciare un po' soltanto il dopopranzo: e tavolini sgangherati, seggiole spagliate, stufette, scatole, macchine per cucire, panni di ragazzini messi ad asciugare alle cordicelle.

(P. P. Pasolini, *Ragazzi di vita*, "Il Ricetto")

Chi ha visto gli edifici occupati da immigrati nelle periferie delle grandi metropoli sa che i ragazzi stranieri vivono oggi in molti casi in condizioni del tutto simili a quelle descritte da Pasolini ed è quindi normale che trascorrono il proprio tempo libero fuori dalle strette, affollate mura domestiche; in strada, nei cortili, sulle scale. Proprio come i ragazzi delle borgate pasoliniane.

Nella società dei bambini 'scomparsi' arrivano, quindi, i bambini 'apparenti'. 'Apparenti' perché stanno facendo la loro comparsa. 'Apparenti' perché si vedono di più. 'Apparenti' perché, a volte, dietro il loro volto fanciullo si nasconde un passato, una quotidianità, la cui durezza è profondamente lontana dal mondo 'bambino'.

Non si può, infatti, scordare l'altra faccia della medaglia. La familiarità dei bambini stranieri con la strada a volte non è legata al gioco, ma al lavoro e allo sfruttamento. A fianco dei bambini giunti in Italia con i genitori o a seguito di ricongiungimento familiare si contano, sempre più numerosi, 'minori non accompagnati'. Nel 2002 sono stati 7.921 i minori stranieri non accompagnati segnalati al Comitato per i minori stranieri, cento in più rispetto all'anno precedente. Si tratta per lo più di adolescenti tra i 16 e 17 anni, ma oltre 1500 dei segnalati avevano meno di 15 anni. I principali Paesi di provenienza sono l'Albania (oltre il 50%), il Marocco e la Romania. Purtroppo in questi casi i bambini possono facilmente cadere (o sono già caduti al momento dell'arrivo in Italia) nelle mani di persone senza scrupoli che li sfruttano nel campo della prostituzione, soprattutto se ragazze, o dello spaccio di droga, soprattutto se maschi.³

³ Come messo ben in luce dall'OM il *trafficking* è senza dubbio uno dei nuovi fenomeni emergenti nel campo delle migrazioni internazionali che destano gravi preoccupazioni.

Se la prostituzione e l'impiego nello spaccio di droga sono i 'lavori' dei ragazzi che destano maggior scalpore e richiamano, con lo scoppio di casi eclatanti, l'attenzione dell'opinione pubblica, ci sono, tuttavia, tante altre attività 'silenziose', ma probabilmente più frequenti, che i bambini svolgono nella città. Basta guardarsi intorno. Bambini lavavetri, bambini questuanti in metropolitana, bambini venditori di fiori o piccoli oggetti. Anche in questo caso ci sembra a volte di veder rivivere una città che credevamo scomparsa: quella degli 'sciuscià' del dopoguerra, quella dei bambini con l'organetto e i biglietti della fortuna, quella dei piccoli venditori ambulanti di fiori.⁴

In generale i bambini stranieri vivono in maniera intensa la città e gli spazi urbani. E la città diviene per loro veramente il luogo dove mettersi alla prova e affrontare il 'rischio'; per gioco nel caso dei più fortunati, per lavoro per quelli meno fortunati. Per alcuni bambini, poi, la città diviene luogo di schiavitù e si assiste in questo caso ad una nuova scissione tra 'bambino' e 'infanzia': nella nostra società si può incontrare l'infanzia senza i bambini, ma anche i bambini senza l'infanzia.

Si mettono, inoltre, in tal modo in luce alcune delle tante contraddizioni della nostra società globale. La città diviene multiforme, una e molte allo stesso tempo. Una città in cui si muovono – in uno spazio quasi 'artificiale' e asettico – bambini figli della pubblicità e dei videogiochi, privati di qualsiasi possibilità di rischio. Una città, la stessa, in cui tanti bambini si mettono in gioco, rischiando nella speranza di un futuro migliore.

IL MITO DEL VIAGGIO

Il viaggio ha sempre avuto largo spazio nei miti. Per certi versi il mito stesso è viaggio. Da Ulisse a Enea, da Giasone a Medea (la straniera per eccellenza), gli eroi di ogni tempo hanno 'viaggiato'. Ed anche oggi, forse più che mai in alcuni paesi, esiste il mito del viaggio e della fuga. Il mito del viaggio che si combina con il mito dell'Occidente ricco e de *Lamerica*, così come viene fuori dal film di Gianni Amelio del 1994. Il viaggio come fuga dalla fame, dalla miseria, ma anche, sempre più spesso, dalla guerra e dalle persecuzioni etniche.

Purtroppo per molti di questi ragazzi, così come per molti nostri nonni, il viaggio, l'Occidente e *Lamerica* si rivelano dei falsi miti. Alle grandi aspettative, alla speranza di una nuova vita si contrappone una realtà, a volte, molto più dura di quanto si potesse immaginare nel Paese di origine.

Si è già accennato ai problemi connessi al *trafficking*, allo sfruttamento dei bambini e alla riduzione in condizione di schiavitù. Molti sono i ragazzi e in particolare le ragazze adolescenti o poco più che finiscono con l'inganno nelle maglie del traffico di persone proprio per il 'mito' di un'America' che in molti casi nasce e si consuma nelle immagini della televisione globale.⁵

Anche i ragazzi che giungono al seguito dei genitori, tuttavia, devono affrontare un lungo viaggio che non termina con l'arrivo in Italia. Un viaggio che li tiene sospesi per lungo tempo nella terra di nessuno tra una cultura e un'altra. Un viaggio

⁴ In un volume pubblicato da G. DI BELLO e V. NUTI dal titolo *Soli per il mondo. Bambine e bambini emigranti tra Otto e Novecento*, nelle tante storie e testimonianze riportate non è difficile trovare analogie per certi versi sconcertanti con i nostri tempi. Non solo per quanto riguarda le 'professioni' svolte dai piccoli emigranti, ma anche per quanto concerne le modalità di organizzazione del traffico internazionale di minori.

⁵ Le condizioni di vita di molti piccoli stranieri risultano in patente contrasto con le norme della convenzione internazionale sui diritti dell'infanzia.

che continua perché, come afferma Tahar Ben Jelloun, questi bambini sono una *génération involontarie*: «Questi giovani non sono immigrati nella società, lo sono nella vita... Essi sono lì senza averlo voluto, senza aver nulla deciso e devono adattarsi alla situazione in cui i genitori sono logorati dal lavoro e dall'esilio, così come devono strappare i giorni a un avvenire indefinito, obbligati a inventarselo invece che viverlo».⁶

La migrazione anche quando non viene sperimentata direttamente è un elemento di *identity disruption*. Per indicare l'appartenenza sospesa di questi bambini ed adolescenti è stata così coniata l'espressione di 'identità doppia' (Susi 1988). Il contesto all'interno del quale si forma l'identità dei bambini è 'spaccato'. Da una parte c'è il Paese di origine, dall'altra il Paese di accoglienza. Ma soprattutto esiste un contesto familiare distinto dal contesto pubblico (soprattutto scolastico, ma non solo). La famiglia diviene talvolta elemento di contrapposizione alla realtà del Paese di immigrazione.

Spesso è a scuola che il bambino immigrato è costretto a fare i conti con abitudini, usi e valori che, in molti casi, non coincidono con quelli appresi per mezzo della socializzazione primaria avvenuta in famiglia.

Non sempre l'istituzione scolastica e gli insegnanti, sui quali, in assenza di politiche specifiche, pesa necessariamente la responsabilità delle iniziative, sono stati in grado di svolgere il delicato ruolo di 'mediatori' richiesto da questi bambini. Si tratta in molti casi di ragazzi che parlano a scuola una lingua diversa da quella con la quale comunicano con i propri genitori. Una lingua, dietro la quale si cela una cultura sconosciuta e forse 'strana' che non hanno mai avuto modo di assorbire e che nessuno ha mai trasmesso loro prima.

Crescere in un Paese straniero è particolarmente complesso perché sulle spalle dei bambini grava il difficile compito di mediare tra diverse culture, diversi mondi, diverse società. I ragazzi immigrati devono affrontare la duplice difficoltà di costruirsi un'identità personale e di formarsi un'identità culturale. Da un'indagine condotta a Roma nell'autunno del 2001 su immigrati adulti appartenenti a quattro diverse collettività è emerso che molti degli intervistati, specie tra Marocchini e Filippini, non ritengono opportuno che i figli adottino le abitudini del Paese in cui vivono.⁷ È evidente che tale atteggiamento non può che creare conflitti all'interno della famiglia nel momento in cui i figli, cresciuti in Italia, adottassero i comportamenti dei propri compagni di scuola.

Alle difficoltà originate dal fatto di vivere un processo di socializzazione all'interno di istituzioni – famiglia e scuola – che talvolta non parlano nemmeno la stessa lingua si aggiunge il disagio obiettivo di bambini che frequentemente vivono in condizioni economiche assai precarie.

Il disagio psicologico, l'insicurezza sociale e la precarietà della situazione economica in cui molti minori stranieri vivono sembrano poter comportare un notevole rischio di cadere in comportamenti criminali. La condotta deviante di alcuni ragazzi immigrati può, quindi, derivare dalla delusione rispetto alle aspirazioni e ai miti della società di accoglienza a cui si aggiungono, talvolta, la negazione all'accesso anche alle più elementari aspettative (Palidda 2000). Potrebbe così almeno in parte

⁶ Cfr. Istituto Psicanalitico per le Ricerche Sociali, 2000.

⁷ Nell'ambito di un'indagine coordinata da C. Conti e S. Strozza sull'integrazione degli immigrati stranieri a Roma. Sono stati intervistati ca. 1.300 immigrati stranieri appartenenti a quattro diverse collettività (Filippini, Marocchini, Romeni, Peruviani). Oltre il 30% dei Filippini e dei Peruviani intervistati si sono dichiarati «per niente» o «poco» d'accordo con l'affermazione «è bene che i figli adottino le abitudini del paese di accoglienza».

spiegarsi il fatto che nel 1999 il 27% dei minori denunciati in Italia era di cittadinanza straniera. Le città, soprattutto le grandi metropoli, sono il contesto nel quale i minori immigrati solitamente commettono reati, soprattutto atti di microcriminalità (borseggi, piccoli furti ed estorsioni).

Per questi ragazzi in difficoltà, ancora più che per gli altri piccoli immigrati, la città è straniera; di più, nemica.

RIFLESSIONI CONCLUSIVE

Il quadro delineato nei paragrafi precedenti è, senza dubbio, pessimistico e, per certi versi, volutamente estremizzato, nel tentativo di far emergere non solo le tendenze, ma anche le principali problematiche del rapporto bambino-città. Sollevare preoccupazione significa alzare l'attenzione. Si vuole però chiudere proponendo alcuni appunti e riflessioni sulle potenzialità positive del rapporto bambino-metropoli. Si noti bene che non c'è in quanto esposto in precedenza alcun intento 'nostalgico'. Non c'è alcun rimpianto per condizioni di vita passate e irripetibili. Al contrario, l'ambizione sarebbe quella di stimolare una riflessione per lo sviluppo di 'nuove città a misura di bambino'.

Chi si muove all'interno di un approccio statistico sa che molto spesso ci si trova a dover scegliere se enfatizzare il bicchiere mezzo pieno o il bicchiere mezzo vuoto. In questo caso si è scelto il bicchiere mezzo vuoto perché si è convinti che ci siano notevoli margini di miglioramento. Recenti provvedimenti normativi e molteplici iniziative locali, spingendo in questo senso, lo testimoniano.

A livello internazionale, la Convenzione sui diritti dell'infanzia, promulgata dalle Nazioni Unite a New York nel 1989 e ratificata in Italia nel 1991, tutela molti diritti fondamentali che dovrebbero essere rispettati in tutto il mondo. La Legge 285 del 28 agosto 1997 – *Disposizioni per la promozione di diritti e opportunità per l'infanzia e l'adolescenza* – ha promosso il dibattito sulla cittadinanza attiva dei ragazzi. Particolare attenzione è stata data, soprattutto nel manuale di applicazione della Legge, all'importanza dell'autonomia e della partecipazione dei bambini alla vita delle città.

Tuttavia, nonostante le numerose iniziative internazionali e locali poste in essere con successo al fine promuovere un più intenso e partecipato rapporto tra bambini e città (Tonucci 2002, Baruzzi 2002), in generale resta molto da fare per vedere effettivamente tutelata l'infanzia e per promuovere non solo la cittadinanza attiva dei più giovani, ma anche – più semplicemente – il rispetto dei loro diritti fondamentali: si pensi solo a quanti (e quali) ne viola il *trafficking*. Non basta pensare che i bambini saranno i 'cittadini di domani', devono avere l'opportunità di essere anche cittadini oggi!

Questo vale o dovrebbe valere anche per le migliaia di bambini immigrati che rappresentano un nodo di congiunzione fondamentale tra la società di oggi e quella di domani. Renderli 'cittadini' appare una priorità perché la partecipazione dei più piccoli può promuovere anche quella dei grandi. Nonostante le difficoltà che incontrano, studi recenti hanno messo in luce il ruolo positivo che i bambini immigrati possono svolgere nel processo di integrazione della famiglia, divenendo essi stessi fattori di socializzazione. Se non vengono abbandonati a se stessi, i giovanissimi possono divenire un preziosissimo canale di comunicazione tra la società del Paese di accoglienza e le famiglie dalle quali provengono.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- AUGÈ M. 1993, *Nonluoghi*. Milano, Eleuthera.
- BARUZZI V. (a cura di) 2002, *Bambini bambine si fanno strada*, Imola, Regione Emilia Romagna-Editrice la Mandragora.
- CONTI C., STROZZA S. (in c.d.s.), *Stranieri a Roma*, Milano, Franco Angeli.
- CONTI C., SGRITTA G. B. (in c.d.s.), *L'infanzia "familiarizzata": rapporto sull'infanzia in Italia*, rapporto per l'Azione COST (*European Co-operation in the field of Scientific and Technical Research*) A19 «Children's Welfare».
- DE SANDRE P. et alii (a cura di) 1997, *Matrimonio e figli: tra rinvio e rinuncia*, Bologna, il Mulino.
- DI BELLO G., NUTI V. 2001, *Soli per il mondo. Bambine e bambini emigranti tra Otto e Novecento*, Abbiategrasso (MI), Edizioni Unicopli.
- EURISPES 2000, *Primo rapporto nazionale sulla condizione dell'infanzia e dell'adolescenza*.
- ISTAT 1998, *Indagine Multiscopo "Famiglia, soggetti sociali e condizione dell'infanzia"*, Roma.
- ISTAT 2000, *Gli stranieri regolarmente presenti in Italia al 1° gennaio 2000*, Roma, Statistiche in breve.
- ISTAT 2003, *La presenza straniera in Italia: caratteristiche demografiche*, Roma (in c.d.s.).
- ISTAT 2003, *Rapporto Annuale. La situazione del Paese nel 2002*, Roma.
- ISTITUTO PSICOANALITICO PER LE RICERCHE SOCIALI 2000, *Integrazione e identità dei minori immigrati*, in Atti del Convegno, *Migrazioni, Scenari per il XXI secolo*, Roma, pp. 1383-1437.
- ISTITUTO DEGLI INNOCENTI 2000, *I numeri italiani, infanzia e adolescenza in cifre, edizione 2000*, Firenze («Questioni e Documenti. Quaderni del Centro nazionale di documentazione e analisi per l'infanzia e l'adolescenza», 17).
- ISTITUTO DEGLI INNOCENTI 2002, *Esperienze e buone pratiche con la legge 285/97*, Firenze («Questioni e Documenti. Quaderni del Centro nazionale di documentazione e analisi per l'infanzia e l'adolescenza», 26).
- PALIDDA S. 2000, *Polizia postmoderna. Etnografia del nuovo controllo sociale*, Milano, Feltrinelli, 2000.
- RIFKIN J. 2000, *L'era dell'accesso*, Milano, Mondadori.
- SGRITTA G. B. 2002, *Le città di Roma: relazioni sociali e solidarietà*, in M. BRAZZODURO, C. CONTI (a cura di), *Le città della capitale. Rapporti sociali e qualità della vita a Roma*, Milano, Angeli.
- SALVI A., TRONU P. (a cura di) 2001, *Bambini e Famiglie, Genitorialità, rapporti fra le generazioni, reti e servizi sociali*, Firenze, Centro Nazionale di documentazione e analisi per l'infanzia e l'adolescenza, Istituto degli Innocenti di Firenze.
- SUSI F. 1988, *I bisogni formativi e culturali degli stranieri*, Milano, Franco Angeli.
- TONUCCI F. 1999, *La città dei Bambini*, Bari, Laterza.
- TONUCCI F. 2002, *Se i bambini dicono basta*, Bari, Laterza.

STUDI

JEAN-CLAUDE HOCQUET

LE CRÉDIT DANS L'ÉCONOMIE DU SEL À VENISE
À LA FIN DU MOYEN ÂGE :
CRÉDIT À LA CONSOMMATION,
INVESTISSEMENT ET CRÉDIT PUBLIC

A la mémoire d'Alberto Tenenti

DANS l'économie marchande de Venise, le crédit a été constamment présent, on peut même étendre ce constat: l'économie marchande reposait dès le Moyen Âge sur le crédit, sa clé de voûte. Tous les contrats commerciaux conservés et publiés par Morozzo della Rocca et Lombardo,¹ quelle que fût leur nature, *rogadia*, *commenda*, *colleganza*, prêt maritime, prêt à change maritime, *societas maris*, avaient un objectif primordial, ils visaient à rassembler le capital nécessaire à l'entreprise commerciale au moyen du crédit pour la durée d'un voyage, le remboursement du capital prêté était opéré dès le retour ou au terme d'un mois. Le prêteur récupérait sa mise augmentée des intérêts, sauf perte du bien. Cette reddition des comptes cloturait le crédit. Les contrats ont pu évoluer, se transformer, s'enrichir, se diversifier, faire une place à de nouvelles formes d'association, telle l'assurance maritime qui, contre le versement d'une prime sous forme d'avance à l'assureur, garantissait à terme le remboursement à l'assuré du capital en cas de perte accidentelle du bien, le crédit ne cessa jamais de jouer un rôle capital et resta le mode privilégié d'associer de larges couches de la population à l'activité marchande sur la place ou à l'extérieur. Je souhaite non pas refaire ici l'histoire générale du crédit, mais montrer la variété de ses formes dans un secteur particulier – et essentiel – de l'économie vénitienne, la production et le commerce du sel et montrer aussi comment interféraient crédit public et gestion des affaires privées.

LE CRÉDIT PUBLIC

Le plus ancien épisode connu de l'histoire des finances publiques de Venise est lié au crédit et au sel. Dès 1167, pour reconquérir Zara révoltée, la Commune avait successivement placé deux emprunts pour financer les dépenses du siège. Par le second, le doge avait reçu 16.000 livres et promis aux souscripteurs d'assigner au remboursement de leur prêt « toutes les entrées de la Commune provenant du sel ». Pour ce faire, il désignerait des camériers chargés de percevoir ce revenu.² Quelques années auparavant, le doge Orio Mastropiero avait remis quittance à un puissant personnage, Enrico Gradenigo, pour sa saine gestion des « affaires du sel ».³ Mais ce n'est pas sur cet aspect très connu et qui relève plus de l'histoire de la fiscalité et

¹ R. MOROZZO DELLA ROCCA et A. LOMBARDO, *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI-XIII*, Turin, 1940 ; R. MOROZZO DELLA ROCCA et A. LOMBARDO, *Nuovi documenti del commercio veneto dei secoli XI-XIII*, Venezia, 1953.

² G. LUZZATTO, *Storia economica di Venezia dall'XI al XVI secolo*, Venezia, 1961, p. 32 ; J.-CL. HOCQUET, *Venice, in The rise of the fiscal state in Europe, c.1200 - 1815*, R. Bonney ed., Oxford UP, 1999, pp. 381-415.

³ J.-C. HOCQUET, *Chioggia, capitale del sale nel Medioevo*, Sottomarina di Chioggia, Il Leggio, 1991, p. 25.

de l'établissement de l'impôt dans le dernier quart du XII^e siècle que de l'histoire du crédit privé que je souhaite insister. A la fin du XII^e siècle, la production de sel a atteint son apogée dans la lagune de Venise et tout le territoire lagunaire méridional (lagune de Chioggia) est voué à une monoculture salicole qui fournit le sel à une vaste région allant de Milan à Ljubljana au sud de la ligne de faite de l'arc alpin et au nord du Po. Venise choisit ce moment pour monopoliser le sel de Chioggia en limitant sa cession aux seuls marchands qui ont acheté au palais une licence d'exportation munie du sceau ducal.⁴ La taxation qui alourdissait le prix du sel encouragea le développement de nouvelles salines à l'étranger et aggrava les concurrences. Au XIII^e siècle la crise s'abattit sur Chioggia, alors que le contrat de *livellum* consentait au tenancier de vendre le bien qu'il avait cultivé ou de le transmettre à ses héritiers, beaucoup de tenanciers, à la faveur de mouvements concertés, renoncèrent à leur exploitation et restituèrent au propriétaire la charte incisée. Ils abandonnaient ainsi toute prétention sur la saline et tout dédommagement pour les améliorations apportées ou pour le simple fait d'avoir, par leur travail, conservé le bien en état de produire. Cet abandon impliquait qu'ils ne trouvaient pas de candidats à une reprise d'exploitation et qu'ils préféraient déguerpir en laissant tout. Je ne dis pas que la taxation instaurée quelque temps plus tôt a incité à ces départs, je pense que la conquête de l'empire colonial et son occupation par une colonisation stable ou le développement de l'économie maritime qui avait besoin de recruter des rameurs et des marins, ou le souci de la défense qui exigeait des soldats, tout ce contexte a aussi contribué à prélever des hommes dans un réservoir de population limité (le duché de Venise coïncidait avec les lagunes et leurs îles, sa population était probablement inférieure à 100.000 personnes vers 1220) et qui pouvait être attiré par la promesse de meilleures conditions de vie.

L'INVESTISSEMENT PRIVÉ

Quand la crise parut surmontée, vers 1300, de nouveaux rapports sociaux étaient apparus, sans qu'on puisse précisément dater leur création. Les monastères qui avaient bénéficié de donations gratuites sans nombre n'ont pas été écartés de la propriété des salines, même si leur patrimoine total a fondu à cause de l'abandon fréquent des salines qui, laissées à elles-mêmes, étaient rapidement emportées par l'érosion, ils se sont exclus de leur gestion en confiant à des régisseurs locaux le soin d'encaisser les cens, sans qu'il fût besoin de renouveler les concessions qui, aux siècles précédents, avaient été délivrées aux tenanciers emphytéotes à perpétuité. Mais si les contrats ont disparu des cartulaires, leurs bénéficiaires se maintenaient par héritage. A la suite d'une enquête statistique minutieuse fondée sur l'exploitation de la totalité des sources notariées de Chioggia, la conclusion s'est imposée que, durant la seconde moitié du XIV^e siècle, la moitié des salines du *fondamento Laguna* à Pellestrina demeurait exploitée par les descendants des anciens tenanciers 'livellaires', l'autre moitié étant tenue en métayage par des colons partiaires.⁵ Deux classes nouvelles ont surgi sur les débris de l'ancienne société salinière : ceux qui désormais loueraient leurs salines ou *locatores* et ceux qui à l'avenir les exploiteraient, les *laboratores*. L'ancienne classe des tenanciers aurait par conséquent généré trois catégories sociales, les uns, appauvris, n'avaient plus d'autre solution que de louer

⁴ *Ibidem*, p. 25.

⁵ J.-C. HOCQUET, *Le Saline dei Veneziani e la crisi al tramonto del Medioevo*, Roma, Il Veltro, 2003, pp. 177-178.

leurs bras, les autres reprirent un grand nombre de salines auxquelles leurs anciens possesseurs avaient renoncé, les derniers, enfin, conservèrent et leur ancien statut de tenancier perpétuel et leurs salines. Dans la situation de précarisation du plus grand nombre devint sensible la question de l'endettement, c'est-à-dire encore une fois, du crédit.

Or en 1301, au temps du podestat Fantin Dandolo, le magistrat envoyé par la commune de Venise pour gouverner la cité, le conseil de Chioggia avait eu à se pencher sur un phénomène spéculatif: aux loueurs qui avançaient de l'argent aux travailleurs qui s'engageaient à rembourser avec les récoltes à venir, ce prêt offrait d'anticiper l'achat des récoltes des travailleurs et de fixer le prix qu'ils voulaient pour se faire rembourser plus que leur dû. Le conseil interdit à compter du 1^{er} octobre 1301 une telle pratique jugée usuraire et annula des reconnaissances de dette établies dix ans auparavant. La notion d'usure à Venise était incompatible avec celle de risque: si un créancier prêtait de l'argent sans courir aucun risque et en fixant un taux d'intérêt défini à l'avance à l'acte du prêt, celui-ci comportait usure. Toujours attentifs à la notion de risque, les conseillers allèrent plus loin: si le travailleur ne pouvait rembourser sa dette parce que le gage, sa récolte de sel, avait été détruit par les intempéries, *propter aquam magnam*, alors le créancier ne pouvait prétendre à remboursement et devait considérer son argent comme perdu car il fallait prendre en compte ce concept juste que «l'argent avait disparu avec le sel» («*quia denari mori debent in sala*»).⁶ La destruction de la garantie avait donc effacé le débit et le travailleur n'était plus condamné à demeurer un éternel endetté si l'*acqua alta*, l'inondation marine, avait par accident détruit sa récolte. Deux ans plus tard, fort de l'assurance donnée aux cultivateurs des salines, le conseil ordonnait à ceux qui s'étaient expatriés pour cultiver des salines en-dehors du territoire de Chioggia, sur les territoires de Ferrare, à Comacchio, et de Ravenne, à Cervia, de rentrer immédiatement. Les récalcitrants capturés seraient condamnés à l'ablation d'une main pour les hommes et du nez et des lèvres pour les femmes.⁷ Ces décisions prises en un si faible laps de temps témoignent que l'endettement des sauniers avait pris un tour aigu préjudiciable aux finances publiques en poussant les débiteurs à fuir et à abandonner un statut qui ne leur garantissait ni un revenu suffisant pour vivre ni ne leur épargnait la prison pour dettes.⁸

Le souci de préserver la production du sel s'était déjà manifesté d'une autre façon. Le 25 mai 1297, la plus haute instance législative de la Commune de Venise, le grand conseil, après avoir entendu lecture du rapport écrit du podestat de Chioggia, Marco Zorzi, vota que chaque année les *locatoros* associés dans la gestion du *fondamento* de salines – on appelait *fundamentum salinarum* toutes les salines et leurs parties indivises réunies à l'intérieur d'un périmètre commun de digues et alimentées par la même prise d'eau – auraient pour tâche d'élire deux des leurs, parmi les meilleurs, les plus aisés, pour assumer la charge de conduire les travaux de manutention des digues et des parties indivises, de leur réparation après les dégats provoqués par l'hiver, des achats de fourniture, le bois et le sable,

⁶ Chioggia, Archivio Antico Clodiense (= AAC): *Consigli*, n. 23, Libro 1, c. CCLXXXIII. HOCQUET, *Le saline dei Veneziani*, p. 174.

⁷ AAC: *Consigli*, *ibidem*, c. CXLIII. HOCQUET, *Chioggia, capitale*, p. 38.

⁸ Sur ces problèmes de l'endettement paysan, P. MINARD, *Un argent caché?*, in *L'Argent des campagnes. Échanges, monnaie, crédit dans la France rurale d'Ancien Régime*, Journée d'études tenue à Bercy le 18 déc. 2000, Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, Paris, 2003, pp. 1-7, et les communications d'Annie Antoine et Gilles Postel-Vinay durant ce colloque.

nécessaires à la consolidation des parties endommagées. Ces responsables étaient appelés *advocatores* (terme qu'il vaut mieux traduire par procureurs, conformément à la tradition vénitienne où les 'avocats de la commune' étaient chargés du ministère public dans les procès). Quand les travaux étaient achevés, ces deux «avocats» présentaient les comptes à leurs associés et se faisaient rembourser les sommes qu'ils avaient avancées pour payer les fournitures et les salaires. Chacun contribuait au prorata des salines possédées dans le *fondamento*. Qui ne pouvait verser sa quote-part serait dénoncé au podestat et ses biens confisqués et vendus pour rembourser les sommes avancées par les procureurs. Ce crédit avait servi à financer un investissement productif. Sans ces travaux de réparation aux digues et à la vanne, de curage des fossés et canaux, de réfection du plancher des salines, la production de sel était impossible et les salines, non protégées, condamnées à une destruction rapide. L'avance consentie était portée au débit de chacun des loueurs de salines.⁹

Dans les contrats liant *locatores* et *laboratores*, la durée du contrat était désormais limitée à quelques années, de deux à six ans au maximum et le locataire recevait un prêt du bailleur, exprimé en ducats, en monnaie de gros ou en livres de *piccoli*. Le montant du prêt, élevé, était en rapport direct avec la durée du contrat.¹⁰ C'était une avance destinée à l'entretien de la famille jusqu'à la vente de la récolte. En réalité, on connaît non pas l'entité de la somme prêtée, mais le montant du remboursement à terme, ce qui masquait l'intérêt. Le contrat était à part de fruit sur la base $\frac{1}{3}$ au bailleur ou patron et $\frac{2}{3}$ au travailleur ou métayer, mais le tiers du patron était augmenté de la fraction annuelle de remboursement du prêt. On ne sait si les patrons se rendaient maîtres de tout le sel en se faisant consigner la totalité du sel récolté et en payant à leurs métayers $\frac{2}{3}$ de la recette diminuée de la fraction échue du prêt comme semblerait l'indiquer certains indices.

Année	Métayer	Salines	Durée Années	Prêt ¹¹
1349	Cristoforo Manno	1	6	6 d
1350	Giovanni Vugner	1	2	2 d
1351	Giovanni Pugna	1	1	4 d
1351	Giovanni Pugna	1	3	3 d
1352	Domenico Boscolo	1	1	3,5 s gr
1356	Giacomo de Fanio	2	6	5 s
1357	Giovanni da Cavarzere	2	6	40 l pic
1357	Giovanni da Cavarzere	2	2	
1357	Mateo et Giovanni Porzelo	3	3	2 famuli
1358	Giovanni de Tomeo	2	3	8 l pic
1359	Giovanni Pugna	2	6	3 d
1360	Emmanuel da Ferrara	2	2	5 s gros

⁹ HOCQUET, *Chioggia, capitale*, p. 38.

¹⁰ Les sources qui fondent cette étude sont issues de l'Archivio di Stato de Venise (ASV) : *Archivio notarile, Notai di Chioggia, Atti dei notai Giovanni Bellemo* (b. 14545, 455 atti), Nicolò Bozza (b. 14548, 68 atti), Angelo Brati (b. 14548, 75 atti), Pietro Lio (b. 14668, 68 atti), Giacomo Pasquali (b. 14784, 3 atti) e Nascimbene d'Ugolino (b. 14864, 49 atti); *Testamenti dei notai Giovanni Bellemo* (b. 14545, 12 atti), Angelo Brati (b. 1288, 2 atti) Benedetto de Manfredi (b. 1386, 4 atti), Giovanni Pasquali (b. 14784, 3 atti), Nascimbene d'Ugolino (b. 1442, 19 atti); *Podestà di Chioggia, Atti civili e criminali del Podestà, mazzo 1* (Sarraceno Dandolo), et de l'*Archivio Antico del Comune di Chioggia* (AAC) : *Consigli*, reg. 25 e 26 e reg. 69 (*Affitti valli ed altri beni della Comunità*).

¹¹ d = ducat, s = sou, gr = gros, pic = piccoli ou denier, l = livre de piccoli.

Année	Métayer	Salines	Durée Années	Prêt ¹¹
1360	Pietro Borato	2,5	1	
1362	Andrea Borato	2	3	
1363	Andrea Borato	2	2	8 d
1363	Giovanni Boscolo	2	4	6 d
1363	Antonio dall'Acqua	1	4	6 d
1364	Mateo Porzelo	2	4	6 d
1364	Andrea Borato	3	2	33 l 7 s
1365	Francesco Portello	3,5	3	50 l pic
1366	Giovanni Gambaro	1	1	2 d
1366	Giovanni Trivisano	4	4	8 d
1366	Andrea Borato	3	5	73 l pic
1367	Cristoforo Boscolo	3,5	6	4 d
1368	Giovanni Gambaro	2	10	11 d
1370	Mateo Porzelo	2	8	32 l pic
1375	Antonio dall'Acqua	1	10	4 d
1376	Nicolo Foscari Malvezo	3	1	6 d
1377	Giovanni Dolioto	5	4	
1377	Antonio Dolioto	3	3	6 d
1377	Domenico Gezo	3	3	
1377	Antonio Abaqua	2,5	2	6 d 40 s
1377	Nicoletto Dalaqua	2	3	4 d

TABLEAU 1. La location des salines au *fondamento Laguna* de Pellestrina durant le troisième quart du xiv^e siècle.

Les 'loueurs' ou bailleurs (*locatores*) n'avaient d'existence que tant qu'ils pouvaient accorder du crédit aux métayers exploitant des salines ou pour la remise en état de ces salines. Ils étaient sollicités pour deux types de crédit, une participation financière aux travaux de printemps pris en charge par la compagnie du *fondamento* et une avance remboursable consentie aux *laboratores*. En échange de l'investissement dans les travaux de la compagnie, le détenteur du capital concédait en location les salines pour lesquelles il avait contribué et percevait un tiers de la récolte. Ce tiers constituait la rente du capital investi dans la réfection des salines. Le bailleur avait un statut précaire, il n'avait aucunement la stabilité du colon emphytéote des xi^e-xii^e siècles, dès l'instant où, pour une raison ou une autre, il cessait d'investir dans les réparations de printemps, il perdait son statut et tous droits sur les salines qu'il abandonnait gratuitement au 'procureur' qui les remettait à qui serait capable d'en assumer les dépenses d'entretien indivis. Durant les vingt années de la reconstruction de l'économie salinière détruite par la guerre de Chioggia et les deux sièges subis par la petite cité (1379-1380), c'est-à-dire de 1381 à 1400, 182 personnes appartenant à 110 groupes familiaux ont exercé cette activité fondée sur le crédit. De ce groupe compact émergeaient 18 familles qui ont mis en location 483 salines et demie. Alors que les propriétaires, nobles vénitiens, évêques ou monastères avaient jadis possédé des propriétés groupées, ainsi un ou plusieurs *fondamenti* de salines, quelquefois contigus, les salines des bailleurs étaient à présent dispersées dans plusieurs *fondamenti*.¹²

¹² HOCQUET, *Le Saline dei Veneziani*, pp. 142-146.

Familles de <i>locatores</i>	Nombre de salines	Dispersion entre les <i>fondamenti</i>
Bellemo	37	8
Belli	18	4
Benevento	17	1
Cilla ou Zilla	99 1/2	6
d'Olivoto	37	6
Vescovo	13	3
Faxolo	16	5
Gabo	26	8
Grassello	20	7
Guidoto	28	5
Marona	12 2/3	4
Mazzagallo	50 5/6	9
Mussolino	17	4
Pasquale	35	6
Pizolo	14	4
Ravagnan	13 1/2	4
Marchesin Vacha	11	4
Vianello	18	7

TABLEAU 2. La dispersion des biens parmi les familles les mieux possessionnées de salines.

Le podestat de Chioggia, Sarraceno Dandolo, avait fait évaluer par des prud'hommes le travail de reconstruction des *fondamenti* détruits par la guerre. Ces experts avaient parcouru les digues, mesuré, établi un devis et divisé la somme par le nombre de salines du *fondamento*. Le coût unitaire moyen de la dépense s'élèverait de 6 à 10 ducats d'or par saline selon la gravité des destructions des *fondamenti*. Cette dépense était trop importante pour beaucoup, les plus pauvres, les veuves, les orphelins mineurs comparurent devant le podestat pour déclarer qu'ils ne pouvaient faire face à ces dépenses et renoncer gratuitement à leurs salines, sans pouvoir prétendre à rien. Ces biens improductifs et sans valeur furent confiés, pour être relevés, à ceux qui avaient un capital suffisant : au total 140 salines changèrent de *locatores*, 42 possesseurs de petits lots (une, deux ou trois salines) abandonnèrent leurs droits. L'abandon était souvent présenté comme temporaire, l'ancien bailleur renonçait à son bien pour une durée de 3 ans, le temps nécessaire à sa reconstruction et aux premières récoltes, puis pourrait en reprendre la gestion. Dans quelque cas, l'acquéreur confiait le bien en métayage à son ancien possesseur.¹³ La majeure partie des métayers (234 sur 359) reçurent un prêt de leur bailleur. Ce contrat de prêt, stipulé dans un acte notarié établi sitôt après le contrat principal de location de la saline, précisait le montant du remboursement et l'échéance, soit le 15 août ou la Nativité de la Vierge en septembre quand se tenait une foire de huit jours durant lesquels on procédait aux ventes de sel, soit encore le terme traditionnel de la saint-Michel, ou, plus rarement, à Noël. Les prêts atteignaient quelquefois de fortes sommes, jusqu'à 18 ou 21 ducats. Ils étaient complétés par des prêts en nature, de 3 à 5 setiers de farine, ou un *bigoncio* de vin. Consentis au moment du renouvellement des baux, le plus souvent en mars, ils avaient deux fonctions, donner au métayer les moyens de contribuer aux dépenses de remise en état qui lui incombaient (dépenses de terre

¹³ *Ibidem*, pp. 150-152.

et de sable), lui fournir les moyens de subsistance, surtout s'il était nouvel arrivé, jusqu'à la vente de sa part de récolte. Ce crédit plaçait le travailleur sous le contrôle de son patron et la durée de certains contrats, une dizaine, serait prolongée tant que le métayer n'aurait pas terminé le remboursement de sa dette.

Durant ces vingt années, le prix des salines augmenta. Les bailleurs pouvaient en effet vendre les salines tant qu'ils accomplissaient les devoirs de leur charge, en ce sens ils avaient hérité des droits des tenanciers livellaires des siècles antérieurs. Trente-cinq salines furent ainsi vendues à des prix variables, entre 30 et 50 ducats d'or. Les ventes portaient souvent sur plusieurs salines, 3, 4 ou 5. Il fallait disposer d'une grande aisance pour déboursier 150 ou 200 ducats afin d'acquérir autant de salines.¹⁴ Le jeu en valait-il la chandelle? Sans doute, quand le sel se vendait bien, mais dès les années 1390, à cause de la reprise de la politique d'expansion de Visconti qui sur le continent, à Vérone comme à Padoue, perturbait le marché du sel, les difficultés surgirent, l'endettement des métayers s'aggrava, les ventes et les rentes diminuèrent. Le chancelier de Chioggia, Giacomo Pasquale, qui gérait les salines des héritiers Morosini au «fondamento Laguna» (les Morosini étaient à la fois propriétaires et *locatores*) parvint à présenter des comptes équilibrés pour 4 salines durant les années 1384-1388 et 1394. Le revenu brut de Morosini atteignit 66 ducats 10 gros $\frac{1}{2}$, sa dépense 37 ducats 12 gros $\frac{1}{3}$, mais la recette avait été acquise en cinq récoltes, la dépense avait couru au contraire pendant 6 ans, et il faudrait aussi imputer les dépenses consenties en 1381, soit 40 ducats. Encore la récolte de 1394 avait été exceptionnelle, elle fournissait près de la moitié de la recette. Le procureur écrivait:

L'argent de la *commissaria* ne suffisant pas pour les dépenses, j'ai dû emprunter pour les investissements, car depuis quelques années on récolte peu de sel et on en obtient un faible prix à cause de la guerre. Voici le résultat: peu de salines sont cultivées et les patrons supportent les dépenses qui autrefois étaient, par la coutume, à la charge des travailleurs. Grâce à Dieu, j'ai pourtant obtenu que les salines de la *commissaria* soient exploitées, mais j'ai dû aider les travailleurs en leur prêtant de l'argent.¹⁵

En effet, au début de l'année 1388, Pasquale avait prêté aux métayers 22 ducats et 1 livre, soit l'équivalent de leur revenu moyen annuel. L'effondrement de la rente et des prix allait avoir un profond retentissement sur l'économie salicole.

GÉNÉRALISATION DU CRÉDIT

Le crédit exerça encore son attrait sur la population de Chioggia sous quatre formes nouvelles au xv^e siècle: d'abord la cession de salines dont le prix de vente était converti en achat de titres de la dette publique sur le marché obligataire selon la formule «pro emendo imprestita in Venecia»,¹⁶ ensuite le paiement différé du prix d'achat de salines «ad solvendum de pecuniis sui salis ad officium dominorum salis» (1473) formule rapidement simplifiée (dès 1476) sous la forme «et lo resto a danari del sal». Ceci signifie en clair que l'acheteur avait vendu du sel que l'office avait porté à son crédit dans ses livres et il a transféré ce crédit (les «danari del sal») à son vendeur en complément du paiement. Le vendeur a ainsi été payé en monnaie de papier.¹⁷ En 1454, la veuve de Giacomo Çilla et ses quatre fils se partageaient la suc-

¹⁴ *Ibidem*, p. 157.

¹⁵ HOCQUET, *Chioggia, capitale del sale*, pp. 179-180 et tableau p. 181 d'après ASV: *Procuratori di San Marco de Citra*, busta 167, *commissaria Marino Morosini*, reg. n. 1 et n. 2 (rendiconti della gestione di Giacomo Pasquale, cancelliere di Chioggia).

¹⁶ HOCQUET, *Le Saline dei Veneziani*, p. 236.

¹⁷ *Ibidem*, p. 237.

cession du défunt, les quatre frères promirent à leur sœur Caterina le complément de sa dot composée de «denariis scriptis ad offitium salis». Plus décisif, le 8 juin 1467, les trois frères Salvagno liquidèrent une «fraterna compagnia» fondée par leur père et un oncle. Une part de numéraire (un tiers par conséquent) représentait 17 ducats d'or et 5 libbre «parv.», l'ensemble des crédits à l'office du sel atteignait 636 ducats 8 gros 24 «piccoli a oro» à 108 «denari» le ducat «ad monetam salis». La monnaie scripturaire représentait douze fois la monnaie métallique en possession de la famille. Cette monnaie-papier était recherchée, en janvier 1473, Giovanni Nordio payait aux tuteurs de Nicoletto Giustinian trois salines au *fond*. Bonenzo 337 libbre «parv. de pecuniis sui salis ad officium dominorum salis». L'année suivante, «les eaux, l'emplacement et le fondamento Gradenigo qui à présent tombe en ruine» étaient vendus 226 libbre «parv. ad solvendum de pecuniis salis». En 1476, les exécuteurs testamentaires du défunt Piero d'Agatea vendaient aux enchères ses salines, l'acquéreur versait comptant 80 libbre «parv. et lo resto a danari de sal». Le prix atteignit 70 ducat d'or et 2 gros «a oro». Le public témoignait donc sa confiance à l'office et à sa monnaie, acceptée en paiement à parité avec la monnaie d'or. Le 17 mars 1497 pourtant le podestat, les «massari» et les conseillers de Chioggia mandaient un légat à Venise pour, au nom de la communauté et des créanciers du sel, exiger et obtenir des banques Lippomani et Garzoni de Venise, tout l'argent appartenant aux Chioggiottes et déposé in «scripta» par Mafeo Zosa et compagnie fermiers du sel. Le 21 nov. 1497, on envoya l'émissaire pour recevoir à la banque Garzoni l'argent inscrit sur le compte des créanciers du sel de Chioggia par le «daziario» Gaspare Rosso.¹⁸

La communauté de Chioggia avait cru bénéficier de la conquête de la Terreferme (1404) qui créerait à son sel un marché réservé et elle crut trouver la solution à la lancinante question des débouchés en cédant tout le sel produit sur le territoire au monopole vénitien. Mais cet espoir fut déçu: l'office du sel ne se considérait pas comme propriétaire du sel, il ne l'achetait pas, il en était seulement dépositaire et se contentait d'encaisser les taxes («dazi»), toute l'économie du sel reposait sur le crédit. Les fermiers du sel («daziari») qui prenaient le sel en consigne le payaient à terme, tous les trois mois, à mesure de leurs rentrées. Dans les années 1440 et jusqu'à la paix de Lodi (1454), Venise qui se débattait dans une très sévère crise financière mobilisait toutes ses ressources au service de la guerre contre Milan et renonçait à honorer les créances des particuliers, marchands ou sauniers. Les marchands avaient d'autres revenus, dégagés par la vente de leurs marchandises sur le marché libre, les sauniers n'avaient aucun espoir de trouver d'autres ressources. Le 7 juin 1451, le Sénat décida que les sauniers ne seraient plus obligés de consigner le sel aux fermiers avant d'en avoir obtenu le paiement, une disposition contraire aux clauses du bail des fermiers qui n'était pas autre chose qu'une vente du sel à crédit qui procurait à l'État des recettes régulières selon un échéancier précis. Et le Sénat, voyant sa méprise, décida que l'office du sel devrait déboursier au comptant le prix des livraisons de sel des sauniers puis se faire rembourser par les fermiers aux échéances normales. La dette de l'État enfla rapidement, jusqu'à 6.000 ducats en 1461 et 14.000 ducats en 1468.¹⁹ Cet argent constituait les «danari del sal» d'un État

¹⁸ Sur la place des banques et le fonctionnement du système bancaire, R. C. MUELLER, *The Venetian Money Market. Banks, Panics and the public Debt, 1200-1500* (*Money and Banking in Medieval and Renaissance Venice*, vol. II), Baltimore et Londres, Johns Hopkins UP, 1997, 711 p.

¹⁹ HOCQUET, *Le Saline dei Veneziani*, pp. 206-208 et 212.

insolvable condamné à emprunter auprès des banques de l'argent à envoyer d'urgence pour soulager la misère à Chioggia.²⁰

LA SPÉCULATION SUR LES CRÉDITS DU SEL

Un noble vénitien, Tomà Zane, avait laissé à sa mort 18 créances accumulées de son vivant par achat à des marchands qui avaient importé du sel à Venise entre nov. 1360 et août 1362. Cet en-cours représentait un dépôt global de 2.000 muids de sel (env. 3.000 tonnes), sa valeur atteignait 1532 livres de gros (1 £ de gros = 10 ducats d'or). Voici comment les choses s'étaient déroulées. La chambre du sel enregistrait dans ses livres tout sel importé, son origine, sa qualité, son volume et le nom du marchand. Elle s'employait ensuite à trouver des clients qui prendraient livraison du sel à crédit, le vendraient et régleraient leur dette à la chambre. La chambre pourrait alors solder l'importation. Le déroulement complet de l'opération demandait plusieurs années selon une politique de saine gestion (à long terme) des stocks de sel déposés en magasin. Les marchands étaient payés à leur tour, à tour de papier. Si un marchand avait besoin d'argent, il négociait son crédit sur la place et le mettait en vente. Quand il avait trouvé l'acquéreur, il faisait procéder au transfert du crédit dans les livres de la chambre et recevait le prix de la vente par virement en banque opéré par l'acheteur du titre. Ces crédits étaient divisibles et se prêtaient à des combinaisons variées. La chambre aussi procédait au fractionnement des crédits à mesure de ses rentrées d'argent. À sa mort, Tomà laissait un héritier mineur, Donato, dont la tutelle fut exercée par les procureurs de San Marco qui gèrent les affaires du défunt et réalisèrent les créances en les transférant à des tiers.²¹

Les navires transportant une cargaison de sel étaient rentrés de l'automne 1360 à août 1362, à chaque importateur avait été délivré un reçu (*fede*) et des crédits furent payés à leurs détenteurs entre 1363 et 1365. Les procureurs s'empressèrent de vendre aux enchères les dernières créances acquises par le défunt et les cédèrent à des acheteurs à qui ils consentirent un gros rabais, tandis qu'ils eurent la patience d'attendre pour présenter à la chambre les crédits les plus anciens dont l'échéance était proche et en obtenir le pair. Un exemple fixera mieux les représentations: en 1362, le patron de navire Livio Demo importa 127 muids 5 setiers de sel à 7 ducats le muid, pour une valeur de 89 livres 3 sous 10 gros qui fut portée au crédit de Francesco Michiel, le marchand ou l'armateur du bateau. Zane racheta le crédit à Michiel et le garda jusqu'à son décès. Les procureurs revendirent la créance de 891 ducats 22 gros aux enchères, Pietro Marcello emporta l'enchère à 70% et fit créditer 624 ducats 8 gros au compte que les procureurs avaient ouvert à la banque de Pietro Zancani.

De son vivant, Zane avait racheté les crédits à leurs détenteurs à des cours variables échelonnés entre 10% et 69,5%. Il aurait payé 10 livres 4 sous une créance de 102 livres 4 sous (10%) et 15 livres 9 sous ½ un crédit de 22 £ 15 s 6 g acquis au taux de 69,5%. Lors de la cession de la créance, les procureurs obtinrent de 70 à 92% aux enchères. Voici le déroulement complet d'une opération: la coque de Francesco Giustinian avait rapporté du sel inscrit au crédit de Bandin de' Garzoni pour une valeur de 166 livres 18 s 6 g. Zane avait racheté ce crédit au taux de 37,5%, soit 62

²⁰ *Ibidem*, p. 239.

²¹ R. C. MUELLER *The Procuratori di San Marco and the Venetian Credit Market: a study of the development of credit and banking in the Trecento*, New York, Arno Press, 1977; R. C. MUELLER, *The Procurators of San Marco in the thirteenth and fourteenth centuries: a study of the office as a financial and trust institution*, «Studi Veneziani», 13, 1971, 105-220.

£ 11 s ½. Les procureurs cédèrent la créance à Giorgio Morosini qui l'acquittait aux enchères pour 144 £ 14 s 8 g 3 p à raison de 86 £ 11 s pour cent. Par cette opération commencée en 1361 et terminée en avril 1364, l'avoire Zane s'accrut de 82 £ 3s soit un gain de 132% par rapport au capital engagé trois ans plus tôt.²² Quand l'ordre du sel promettait 7 ducats aux importateurs, il était entendu que le marchand recevrait 7 ducats à l'échéance s'il avait la patience d'attendre 3 ou 4 ans (quand les affaires allaient bien), mais s'il avait besoin d'argent, il encaissait de 10 à 70% de ce prix s'il cédait sa créance à un particulier qui percevait le pair de l'office et gagnerait donc de 30 à 90%.

LES MÉCANISMES DE L'ESCOMPTE

En 1382, au retour de la paix, la Commune entama une politique d'assainissement budgétaire et de réduction drastique de son endettement. Le 22 mai,

tous les citoyens et quiconque obligé à souscrire aux emprunts (publics, *prestiti*) et disposant d'un crédit envers la Commune, pouvaient, pendant une année, se faire inscrire pour obtenir son paiement à la chambre des emprunts en échangeant 60 livres de son crédit envers la commune contre 100 livres d'*imprestiti*

Accédaient au bénéfice de la loi les créanciers principaux, leur père, leurs fils, leurs frères «et même tous ceux à qui avaient été transférés ces crédits en paiement du loyer de leur domicile».

La Commune procédait donc à une conversion de la dette et à sa consolidation puisque les titres d'emprunt qui rapportaient un intérêt annuel de 5% étaient perpétuels. Jusqu'au milieu du xiv^e siècle, la Commune avait assuré ponctuellement le service des intérêts et les restitutions de capital, au prix d'une augmentation des taxes indirectes (*dazi*). Le cours des titres se maintenait alors proche du pair. La Peste noire et la guerre contre la coalition hungaro-génoise avaient ruiné cette politique d'équilibre et en 1363 les restitutions de capital cessèrent. Les emprunts devenaient un crédit perpétuel dont les intérêts exigeaient à l'avenir des sommes croissantes. En avril 1375, pour éviter le gonflement de cette dépense, le grand Conseil avait voté que l'Etat rachèterait désormais les *prestiti* au cours du marché.²³ Les camériers versaient chaque mois 3.000 ducats aux officiers des emprunts pour l'amortissement de la dette. La guerre de Chioggia fut également financée par l'emprunt. Au printemps 1381, le cours de marché des titres oscillait autour de 18-19%. Le capital de la dette s'élevait à 5.000.000 ducats et l'intérêt annuel exigeait 250.000 ducats.²⁴ La Commune avait réussi à effacer une part de sa dette flottante par cette mesure de consolidation. L'opération était avantageuse pour les créanciers qui échangeaient un crédit à échéance indéterminée non productif d'intérêt contre un crédit per-

²² J.-C. HOCQUET, *Le sel et la fortune de Venise*, vol. I, *Production et monopole*, vol. 2, *Voiliers et commerce en Méditerranée* 1200-1650, Lille, 1978-1979, pp. 455-465.

²³ G. LUZZATTO, *I prestiti della repubblica di Venezia (sec. XIII-XV)*, Padova, 1929; IDEM, *Il debito pubblico della Repubblica di Venezia dagli ultimi decenni del XII secolo alla fine del XV*, Milan-Varese, 1963; [réimpr. de l'introd. au vol. cit. *I Prestiti*]; M. KNAPTON, *La finanza pubblica, in Storia di Venezia*, II, *L'età del Comune*, a cura di G. Cracco et G. Ortalli, Roma, 1995, pp. 371-407; M. KNAPTON, *La dinamica delle finanze pubbliche*, in *Storia di Venezia*, III, *La formazione dello stato patrizio*, a cura di G. Arnaldi, G. Cracco, A. Tenenti, Roma, 1997, pp. 475-528; M. GINATEMPO, *Les transformations de la fiscalité dans l'Italie post-communale*, in D. MENJOT, A. RIGAUDIÈRE et M. SANCHEZ-MARTINEZ, *L'Impôt dans les villes de l'Occident méditerranéen*, Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, Ministère de l'Economie, des Finances et de l'Industrie (Paris-Bercy, 3-5 oct 2001), Paris, 2005, pp. 193-215; P. MAINONI (a cura di), *Politiche finanziarie e fiscali nell'Italia settentrionale (secoli XIII-XV)*, Milan, 2001.

²⁴ J.-C. HOCQUET, *Denaro, navi e mercanti a Venezia*, Rome, Il Veltro, 1999, pp. 39-40.

pétuel dont le taux d'intérêt calculé sur la valeur initiale de la créance (60 ducats) atteignait réellement 8,33% (taux actuariel).

Le système des paiements de la chambre du sel reprit son fonctionnement, favorisé par la conquête en 1404 de la Terreferme, c'est-à-dire de la Vénétie à l'est du lac de Garde, qui permit à Venise de substituer son monopole fiscal et l'affermage de l'impôt du sel à des compagnies de fermiers qui achetaient du sel de Chioggia, à son ancien monopole commercial qui livrait le même sel à des seigneuries urbaines qui engrangeaient les recettes fiscales. Pour financer la guerre contre les Visconti, maîtres de Milan, le doge Francesco Foscari proposa de soumettre les crédits du sel (*denari salis*) aux emprunts forcés (*imprestiti*). Le 16 mars 1434, le sénat adoptait la proposition ducale. Le marchand se vit dès lors obligé de souscrire aux emprunts pour des crédits immobilisés sur les livres de la chambre du sel qui savait qu'il lui faudrait 13 ou 14 ans pour honorer ses dettes. Or durant ces treize années à venir, l'État aurait levé 109 *prestiti*. Dans ces conditions la spéculation sur les *denari salis* était découragée, mais les importations de sel étaient bloquées aussi. Marchands et créanciers trouvèrent une parade et introduisirent une innovation capitale dans le transfert de leurs crédits. L'office du sel était leur débiteur, mais il disposait de crédits considérables, le montant de l'impôt que lui versaient les fermiers à qui il avait cédé le sel des marchands. Les créanciers de la chambre traitèrent directement avec les fermiers à qui ils cédèrent leurs créances pour que ceux-ci, en les présentant à l'office, obtinssent une diminution – égale à la valeur nominale du crédit inscrit dans les livres et sur la *fede* – de leur débit dans les livres de l'office. L'opération était appelée *sconto*, non pas pour désigner la réduction de prix consentie par le marchand ou le porteur de la créance à son acheteur, mais parce que le vocabulaire financier vénitien appelle ainsi le jeu d'écritures par laquelle on compense une dette par présentation d'un crédit. Un tel mode de paiement des crédits du sel des particuliers à la chambre du sel par réduction de l'impôt lié aux ventes de sel dans les *dazi* de Terreferme ne faisait pas l'affaire de la chambre, payée avec son propre papier. Les fermiers réalisaient avec l'impôt une 'affaire en or' puisqu'ils encaissaient le bénéfice de la décote qu'ils avaient fait supporter au papier (crédit) des particuliers. Le sénat commença d'introduire un peu d'ordre dans l'opération en 1482: les magistrats qui dirigeaient l'office du sel (provéditeurs) ne furent plus autorisés à recevoir des paiements par compensation avant d'avoir encaissé suffisamment de numéraire pour effectuer le dépôt mensuel de 8.000 ducats destiné au paiement des intérêts des *prestiti*²⁵ et à restaurer le crédit de l'État puis il disciplina la pratique de l'escompte en interdisant aux fermiers de l'impôt des villes au-delà du Mincio (Brescia, Bergame, Salò, etc.) et du Frioul de compenser leurs paiements qui devaient être effectués à la chambre intégralement en espèces (1493). Dès lors, seuls les fermiers des sels menus vendus en-deça du Mincio furent autorisés à accepter en compensation les *fedi* des importateurs de gros sels. En édifiant cette cloison étanche entre marchands de gros sels et fermiers des sels menus, la République croyait interdire les prises illégales d'intérêt et entraver un mécanisme trop facile où le marchand importateur de sel de Chypre ou d'Ibiza, les deux qualités de sel livrées à la Lombardie vénitienne, traiterait avec le fermier chargé par l'office de vendre ce même sel aux villes su-

²⁵ HOCQUET, *Le sel et la fortune de Venise*, vol. 2, pp. 407-410.

Quelle conséquence eurent ces nouvelles dispositions pour les sauniers et les patrons de Chioggia? Auparavant les chioggiottes propriétaires de sel étaient, vis-à-vis de l'office, dans la même situation que les marchands vénitiens, les uns comme les autres étaient ses créanciers. Mais les fermiers qui achetaient les crédits des marchands négligeaient de payer les sauniers de Chioggia. La population, les sauniers, le sel de Chioggia finançaient le commerce d'importation des sels méditerranéens, leurs concurrents directs. Dans la succession des paiements effectués par les fermiers venaient d'abord l'office du sel, ensuite les marchands, enfin, s'il restait de l'argent, les sauniers.²⁶ La production était bien dans une position subordonnée par rapport aux marchands : «le monopole commercial, malgré son unicité intrinsèque, masquait une véritable guerre commerciale qui opposait divers groupes sociaux, il contribuait à exacerber les conflits et l'État s'offrait le luxe d'arbitrer».²⁷

Le crédit était donc bien, sous toutes ses formes, au cœur du fonctionnement de l'économie, de la société et de l'État vénitiens. Je me suis appuyé, au cœur du système, sur l'économie du sel car le fonctionnement bureaucratique de l'office du sel et le fait que, à la différence d'un champ ordinaire où se succèdent les rotations culturelles, une saline ne peut produire que du sel, ce qui rend aisé de suivre les avatars du mode d'exploitation et de la production des biens dans les minutiers notariaux, ont multiplié une riche documentation. Le crédit irriguait l'ensemble de la société, depuis le prêt usuraire des prêteurs juifs, banquiers des pauvres admis dans la cité aux époques de crise,²⁸ jusqu'aux cercles dirigeants de la société qui préféraient investir dans la banque et spéculer sur le crédit de l'État. D'autres ont montré que le crédit irriguait aussi les relations entre divers organes financiers de l'État, par exemple entre la chambre du blé²⁹ et la chambre du sel, la première, débitrice, achetait aux producteurs de céréales de la Terreferme et la seconde, créditrice, vendait du sel aux clientèles de Terreferme. De même les transferts de crédits étaient permanents soit avec les camériers de la commune, soit avec les gouverneurs des entrées, soit encore avec les procureurs de S. Marco, tout ce *maneggio di danaro* obéissait à une finalité vitale, servir les intérêts des emprunts d'État et garantir son crédit auprès des particuliers.³⁰

²⁶ HOCQUET, *Le Saline dei Veneziani*, pp. 384-386.

²⁷ J.-C. HOCQUET, *Capitalisme marchand et classe marchande à Venise au temps de la Renaissance*, «Annales ESC», 2, 1979, 279-304.

²⁸ R. C. MUELLER, *Les prêteurs juifs de Venise au Moyen Age*, «Annales ESC», 1975, 1277-1302; D. CALABI, *The Location of the banking system: Venice between the XVI and the XVII centuries*, in H. A. DIEDERIKS, D. REEDER (éds.), *Cities of Finance*, Proceedings of the colloquium (Amsterdam, May 1991), Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen Verhandelingen, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, deel 165, Amsterdam, Oxford, New York, Tokyo, North-Holland, 1996, pp. 237-250.

²⁹ R. C. MUELLER, *La Camera del frumento: un banco pubblico veneziano e I gruzzoli dei signori di Terreferma*, 321-360, in *Istituzioni, società e potere nella Marca trevigiana e veronese (secoli XIII e XIV) sulle tracce di G. B. Verci*, Atti del Convegno (Treviso, 25-27 set. 1986), a cura di G. Ortalli, M. Knapton (ISTITUTO STORICO ITALIANO PER IL MEDIO EVO, «Studi storici», fasc. 199-200), Roma, 1988.

³⁰ J.-C. HOCQUET, *Guerre et finance dans l'Etat de la Renaissance (La Chambre du Sel et la dette publique à Venise)*, «Bull. Phil. et Hist. du Comité des Travaux Historiques», 1979, 98-120.

ALBERTO SPINAZZI

LIBERTÀ DI CULTO E ARCHITETTURA
NELLA SCUOLA GRANDE
DI S. GIOVANNI EVANGELISTA:
SCONTRO FRA POTERI A VENEZIA
ALLA FINE DEL QUATTROCENTO¹

QUANDO il patriarca di Venezia Maffeo Girardo viene convocato nel 1491 a giudicare una lite in atto tra la Scuola Grande di S. Giovanni Evangelista e la nobile famiglia Badoer, patrona dell'area dove si situavano le proprietà della confraternita, ha ormai 86 anni. È da chiedersi dunque perché venga chiamato in causa proprio l'anziano monaco camaldolese, per una vertenza che, al di là delle ripercussioni individuali su ciascun protagonista, sembra fin da principio delinearsi come una *querelle* politico religiosa dalle conseguenze più ampie e complesse. Il 9 maggio 1491 ha inizio il processo.

La controversia ha come oggetto il diritto della Scuola, negato dal priore laico Giovanni Alvise Badoer,² a celebrare messe ed altri 'divina officia' all'interno della propria sede. Il 28 maggio il patriarca sembra aver raggiunto una decisione, e avverte i confratelli che «sotto pena di escommunication non dobbiate far celebrar messa da basso in Schuola, ne far officii da morti, e similmente femo tale commandamento ai pretti, che sotto pena d'escommunication non debbano celebrar ne officiar ut supra».³ Due giorni dopo, il 30 maggio, il vicario e il *guardian da matin* della Scuola chiedono al patriarca la revoca della sentenza, dato che da sempre i confratelli avevano avuto la «potestatem» di celebrare funzioni liturgiche all'interno della Scuola; di tale facoltà, essi dichiarano inoltre di aver usufruito soprattutto nell'ultimo periodo, dal momento in cui il priore aveva loro impedito di officiare nella chiesa di S. Giovanni Evangelista «contra antiquissimam consuetudinem». Sottolineano inoltre come la questione sia stata già sottoposta all'attenzione del Consiglio dei X, a dimostrare come a Venezia, non appena venga attaccato il diritto di culto di un'istituzione laica da parte di esponenti della gerarchia ecclesiastica, si ricorra immediatamente al potere politico.⁴ La sentenza finale giunge il 31 maggio: Maffeo Girardo, dopo aver sentito le ragioni del priore e dei confratelli, stabilisce che il Guardian Grande e i compagni della Scuola di S. Giovanni Evangelista possano esercitare il culto nella propria sede, ma soltanto «in parte superiori ipsius Scholae, et non in parte inferiori aliquo modo».⁵ Oggetto della lite sembra dunque essere la realizzazione, al piano terreno della sede della confraternita, di una sorta di cappella o di oratorio, in cui officiare al pari di una chiesa parrocchiale.

Documentazione successiva, risalente all'elezione del nuovo priore nel 1499,⁶

¹ Questo saggio è frutto della rielaborazione di un capitolo della mia tesi di Laurea *La Scuola Grande di S. Giovanni Evangelista a Venezia (1340 – 1515)*, discussa presso lo IUAV, nell'anno accademico 2002/2003, relatrice prof. M. Morresi.

² Giovanni Alvise Badoer viene eletto alla carica di priore il 18 febbraio 1489. Cfr. ASVE: SGE, b. 162, fasc. D.

³ Ivi, fasc. G, cc. 35r-37v.

⁴ Ivi, cc. 38r-39r, 40r.

⁵ Ivi, fasc. F, cc. 54r-54v.

⁶ Non appena eletto, il nuovo priore Alberto Badoer intende restituire ai confratelli, come atto di riconciliazione,

mette luce sugli eventi che avevano condotto al processo. Giovanni Alvise Badoer, una volta eletto (si badi: questo è il punto di vista proposto dalla Scuola) sembra aver impedito ai confratelli l'uso della chiesa di S. Giovanni Evangelista costringendoli ad officiare le funzioni religiose all'interno della propria sede. Questa scelta aveva a sua volta escluso la famiglia Badoer dalla fruizione delle offerte che era solita ottenere durante le messe e i funerali, le cosiddette *regalie*. Viene dunque dichiarata per la prima volta in questi documenti la vera natura della controversia, che appare essere di natura economica. Tentando di ricostruire una successione plausibile degli eventi, si può presumere che siano due le motivazioni reali alla base del contenzioso: innanzitutto il priore, in virtù di una bolla Apostolica del 1472, che gli permetteva di fare celebrare nella chiesa di S. Giovanni⁷ messe per la propria famiglia e per le povere del vicino ospedale, del quale egli stesso deteneva la gestione, sembra voler porre precisi limiti ai confratelli nell'amministrazione della chiesa. Ciò avrebbe potuto comportare un parziale allontanamento della Scuola dall'uso della chiesa, la cui portata potrebbe essere stata successivamente esagerata, a fini puramente strumentali, dalla confraternita. Questi eventi conducono infine il capitolo generale della Scuola a presentare, in una data non precisata ma presumibilmente prima del maggio 1491, una supplica ai Capi del Consiglio dei X, in cui vengono suggerite due soluzioni alternative. Nel caso in cui fosse stato restituito ai confratelli l'uso della chiesa, governata dai propri preti come era stato stabilito da un accordo del 1441,⁸ la Scuola avrebbe contribuito al priore le regalie come sempre era stato fatto; se invece non fosse stata ristabilita questa intesa, avrebbe avviato la costruzione di una nuova chiesa dedicata a S. Giovanni dei Battuti, libera da oneri verso il priorato, sia in relazione alle offerte, sia per le somme dovute per «i di ordinati come de i corpi per le arche» vale a dire nei giorni di festa e in occasione delle sepolture dei confratelli.⁹ È manifesta la volontà autorappresentativa nel proposito di dedicare questa nuova chiesa al santo protettore dell'intera area, ma essa assume un significato più specifico e connotativo grazie all'invocazione di S. Giovanni quale protettore dei «Battuti», vale a dire dei membri della Scuola. Il processo del maggio 1491 sembra dunque essere la conseguenza di una decisione assunta dai confratelli a favore della seconda possibilità. Con quest'ultima nota emergono finalmente anche i protagonisti politici dell'intera vicenda: i Capi del Consiglio dei X, la suprema magistratura veneziana. Si possono dunque già identificare gli ambiti cui fanno riferimento gli attori di questa *querelle*: da un lato Giovanni Alvise Badoer cerca l'appoggio del patriarca, dall'altro la Scuola chiama in causa il potere laico. Sullo sfondo di

«le chiave della giesia», lasciando intendere che durante il priorato del suo predecessore la Scuola ne fosse stata allontanata. Per l'elezione del Badoer cfr. ivi, fasc. D. Per quanto concerne le vicende delle restituzioni della chiesa cfr. il documento datato 30 novembre 1499, ivi, b. 38, cc. 127-128; b. 75, fasc. 1, cc. 45-46; b. 140, cc. 197r-197v; per le rivendicazioni della Scuola sulla stessa cfr. ivi, b. 162, fasc. G, cc. 11v-12v, 14r, 20r, 21r-21v.

⁷ Ivi, b. 75, cc. 43-45; b. 162, fasc. G, cc. 57r-59r. Cfr. F. CORNER, *Ecclesiae Venetae*, voll. I-XIII, Venezia, 1749: vol. VI, pp. 333, 376-377, doc. E; IDEM, *Notizie storiche delle chiese e monasteri di Venezia e di Torcello*, Padova, 1758, p. 371.

⁸ Una serie di atti notarili e documenti, compresi tra il 1441 ed il 1443, attestano gli accordi in corso tra Scuola e priorato per intervenire sul rifacimento della chiesa di S. Giovanni e per ottenerne l'affidamento alla confraternita. Cfr., in particolare, la convenzione del 20 novembre 1441 in ASVE: SGE, b. 38 cc. 92-93 (ridotta e volgarizzata); b. 75, cc. 32-35; b. 140, cc. 260r-261v; b. 162, fasc. C, H e quella del 12 novembre 1443 in ivi, b. 38, cc. 95-96 (ridotta e volgarizzata); b. 75, cc. 37-39; b. 140, cc. 153v-155v, 262r-263r; b. 162, fasc. C, F, cc. 48r-53r, H.

⁹ Ivi, b. 38, cc. 124-125, b. 140, cc. 194r-195v. La proposta viene approvata ma con una maggioranza relativa (30 a favore, 13 contrari), essendo quasi un terzo dei confratelli non favorevoli. Urbani de Gheltof ha citato la questione senza, però, attribuirle molta importanza. Cfr. G. M. URBANI DE GHELTOF, *Guida storico - artistica della Scuola di San Giovanni Evangelista in Venezia*, Venezia, 1895, p. 35.

quella che sembrava essere una semplice lite tra vicini a proposito delle elemosine ricavabili dalla gestione di una piccola chiesa, inizia quindi a delinearci un contrasto istituzionale tra poteri opposti.

La reazione dei confratelli alla sentenza di Maffeo Girardo è repentina, tanto che già nel 1492 essi si dichiarano in possesso di una bolla emessa da papa Alessandro VI, che autorizza la Scuola a «poder dir la messa», senza ulteriori precisazioni circa modalità e luoghi deputati alle azioni liturgiche.¹⁰ Presumibilmente i capi della confraternita si erano immediatamente mossi per aggirare la decisione del patriarca, la quale ad una più attenta osservazione risulta comunque essere il frutto di uno sforzo di mediazione non indifferente. Se infatti con la prima sentenza era stato inibito l'uso della Scuola a fini liturgici, Maffeo Girardo, dopo aver ascoltato le parti in causa aveva concesso che si potessero celebrare messe al piano superiore dell'edificio. Questo atto conciliatorio doveva essere stato influenzato da un intervento del 30 maggio, con il quale i confratelli avevano attaccato il patriarca ricordandogli che ogni loro decisione era sottoposta prima al potere politico ed in secondo luogo a quello religioso:

*coram praefato Reverendissimo Domino Patriarcha constituti Domini Vicarius et Guardianus matutinus Scholae Ioannis Evangelistae Venetiarum petierunt, non tamen propter hoc intendentes subiciere Scholam praedictam, nec iura sua iurisdictioni praefati Reverendissimi Domini Patriarchae, quae est imediate subiecta iurisdictioni, potestati, Dominio excellentissimi consilii decem, quod sua Dominatio Reverendissima revocare debeat de facto quodam assentum bulectinum ad Dominum Guardianum, et socios dictae Scholae, quod sub pena excommunicationis non debeant celebrari facere missas in dicta Scola.*¹¹

Il tono della richiesta è chiarissimo: dato che la Scuola non è sottomessa al giudizio del patriarca, ma a quello del Consiglio dei X, il patriarca stesso deve revocare la propria decisione. Il giudizio di Maffeo Girardo è considerato dunque illegittimo. L'ultima parola, insomma, spetta ai Dieci.

A questo punto è necessario analizzare più nel profondo la scena ed i suoi protagonisti. E soprattutto, comprendere in che chiave può essere letto il comportamento di Maffeo Girardo. Come reagisce il patriarca al tentativo di delegittimare le sue decisioni? Anziché inasprire il conflitto egli adatta la sua sentenza nel tentativo, apparentemente riuscito, di raggiungere un equilibrio tra le parti in causa. È molto importante sottolineare questo atteggiamento, soprattutto in vista di quanto accadrà in seguito, quando il potere religioso e quello politico si scontreranno nuovamente, ma senza alcuna mediazione. Maffeo Girardo cala dunque sullo scenario che si è descritto stemperando quasi completamente l'apertura di un contrasto istituzionale potenzialmente ampio. Si tratta di un personaggio ben visto dal governo della Repubblica, e non altrettanto dalla Chiesa di Roma. Eletto patriarca nel 1466 con il voto unanime del Senato, la sua nomina fu subito contrastata dalla Santa Sede che propose in alternativa diverse candidature. Così facendo, papa Paolo II intendeva avocare a sé più diritti nell'elezione delle autorità ecclesiastiche della città. Nel 1467 il pontefice tuttavia cedette e il Girardo poté assumere la carica di patriarca. Per quanto concerne l'autonomia di culto delle istituzioni veneziane rispetto al potere di Roma, la politica del neo-eletto Girardo si mantiene fedele a quella dei suoi predecessori, rispettando una consolidata prassi veneziana di intendere ogni singola

¹⁰ ASVE: SGE, b. 38, c. 126.

¹¹ Ivi, b. 162, fasc. G, cc. 38r-38v.

parrocchia indipendente l'una dall'altra. Sulla questione dell'elezione dei piovani il patriarca interviene direttamente nel 1474, quando impone che la loro nomina sia effettuata prima dai chierici titolari dei capitoli e poi dai parrocchiani.¹²

La tensione fra Scuola e priorato si inasprisce nuovamente alla fine del 1493, quando la confraternita ha già intrapreso nuove campagne di lavori. Oltre a non dare esecuzione alla sentenza del patriarca, i confratelli avevano dato avvio in questi anni a diversi lavori di abbellimento della propria sede, tesi per lo più alla valorizzazione della sala capitolare e dell'adiacente Albergo dove veniva conservata la reliquia della croce. È in questi stessi anni che viene inoltre commissionato il famoso ciclo dei *Miracoli della Croce* affidato in seguito al gruppo guidato da Gentile Bellini.¹³ Un nuovo processo, ben più lungo e complesso del precedente, inizia il 20 febbraio ed il nuovo giudice è il patriarca di Costantinopoli e arcivescovo di Candia Girolamo Lando, residente a Venezia. Si tratta di un personaggio poco noto, bandito dalla città per un anno nel 1480, con l'accusa di aver riferito importanti segreti di stato a Lorenzo de' Medici. Si può di conseguenza ipotizzare che non sia ben visto dalle magistrature veneziane, come in effetti emergerà nei suoi contrasti con il Consiglio dei X.¹⁴ La vicenda processuale è piuttosto lunga, e si cercherà quindi di riassumerne i punti principali.¹⁵ Il 22 febbraio la Scuola è citata in giudizio dal Badoer: cardine della sua accusa è l'accordo stipulato dai suoi antenati con i confratelli, in base al quale essi potevano godere di spazio «pro suis ipsius confraternitatis negotis» e per fabbricare «in loco ecclesiae et hospitalis nostri Prioratus, et iuris patronatus Sancti Ioannis Evangelistae memorati»,¹⁶ con la precisa clausola, però, che il diritto di celebrare messe o divini uffici attenesse esclusivamente alla chiesa di S. Giovanni. In questo modo i confratelli erano stati anche in grado di officiare per mezzo di propri cappellani; ma recentemente essi non avevano più mantenuto questa «observantiam», anzi «ab ea se subtrahere», trasportando «extra memoratam ecclesiam» il diritto di celebrare in quel luogo dove ora dicono che è loro concesso: all'interno, cioè, della loro sede. Ciò è stato possibile – sostiene il Badoer – avendo i confratelli estorto una lettera apostolica,¹⁷ in virtù della quale non soltanto celebrano al di fuori della chiesa, ma hanno anche eretto un «oratorium» all'interno della Scuola. Ciò ha provocato grandi danni al priorato e Giovanni Alvise Badoer invoca dunque una sentenza da parte di Girolamo Lando, con la quale si dimostri come la lettera apostolica sia stata estorta con l'astuzia e sia pertanto da considerarsi non valida.¹⁸ Il 20 marzo viene ascoltata la difesa della Scuola, esposta dal Guardian Grande e compagni. Innanzitutto, egli ricorda che nei giorni precedenti era già intervenuto

¹² A. NIERO, *I Patriarchi di Venezia*, Venezia, 1961, pp. 42-44.

¹³ Per le opere intraprese in questi anni, cfr. S. M. RINALDI, *Contributo d'archivio per la decorazione pittorica della Scuola di San Giovanni Evangelista*, «Arte Veneta» xxxii, 1978, pp. 293-294, e J. G. Bernasconi, *The dating of the cycle of the Miracles of the Cross from the Scuola di San Giovanni Evangelista*, «Arte Veneta», xxxv, 1981, pp. 198-202; SPINAZZI, *La Scuola Grande*, cit., pp. 81-82, 86-88, 104-110.

¹⁴ Il patriarca è fratello dell'umanista Vitale Lando, anch'egli allontanato dalla città nel 1478. Girolamo interviene successivamente nella vita politica veneziana nel 1482, nel mentre dell'assedio di Ferrara quando Venezia è minacciata di interdetto da papa Sisto IV, suggerendo in Collegio di appellarsi al Concilio. Il prestigio della famiglia aumenterà nel secolo successivo: il nipote di Girolamo, Pietro Lando, sarà doge dal 1539 al 1545. Per notizie sull'albero genealogico della famiglia cfr. R. MARTINIS, *Palazzo Lando-Corner-Spinelli a Sant'Angelo. Nuovi documenti sulla datazione e la committenza*, «Arte Veneta», lv, 1999, p. 159. Per la figura di Vitale Lando cfr. ivi, p. 158, n. 20, e M. L. KING, *Umanesimo e patriziato a Venezia nel quattrocento*, voll. I-II, Roma, 1989: vol. II, voce *Lando Vitale*, pp. 562-563.

¹⁵ ASVE: SGE, b. 162, fasc. F, cc. 1r-2r.

¹⁷ Si tratta di quella concessa nel 1492 concessa da papa Alessandro VI cui si accennava sopra. Cfr. n. 10.

¹⁸ ASVE: SGE, b. 162, fasc. F, cc. 9r-12r.

¹⁶ Cfr. n. 8.

il Consiglio dei X a stabilire, nella forma di un avvertimento più che di una sentenza, che Girolamo Lando avrebbe dovuto occuparsi soltanto di verificare la validità della concessione apostolica: un'affermazione, ancora una volta, sintomatica di una particolare attenzione dei Dieci nella definizione dei limiti del potere religioso.¹⁹ Il patriarca, in sostanza, non avrebbe dovuto interferire in una questione 'politica', così come sembra ormai delinearci la tensione tra Scuola e priorato. I confratelli continuano affermando che ingiustamente il priore sosteneva il loro obbligo a celebrare esclusivamente in chiesa, negando che fosse stato loro vietato di costruire un oratorio «in loco dictae Scholae». E ribadiscono la falsità di quanto affermato dal priore, cioè che questi eventi abbiano recato gran danno al priorato. La Scuola ha sì trasgredito alla sentenza di Maffeo Girardo, giustificando l'ira di Giovanni Alvise Badoer, ma lo ha fatto con l'avallo del Pontefice. Va letto in questo senso un passo della loro difesa: «de illa asserta sententia quomdam bonae memoriae Domini Maphei Ghirardi olim Patriarchae et Cardinalis Venetiarum, et propter que Sanctissimus Dominus Noster fuit motus ad concedendum talem praesentum rescriptum».

Sabato 12 aprile il Badoer si presenta al cospetto del patriarca Lando per articolare la sua accusa attraverso l'elencazione di ventisei punti di contenzioso.²⁰ Se ne riassumono quelli di maggior rilievo. I primi articoli concernono l'origine dei diritti della confraternita nel territorio ed il suo rapporto con lo *iuspatronatus* della famiglia Badoer; il riconoscimento nella figura del priore del capo dell'ospedale e della chiesa; la possibilità di usare la chiesa ed il cimitero usufruendo dei servizi celebrati da tre cappellani eletti dai confratelli.²¹ Con il punto 13 la questione economica viene implicitamente sollevata quando il priore afferma che «dicti capellani» erano soliti celebrare le messe in chiesa nelle occasioni solenni e la prima domenica di ogni mese «ad maximum comodum dicti hospitalis prioratus et ecclesiae, et ad augmentum non parum cultus Divini in ipsa ecclesia».²² Probabilmente con «comodum» si intendono anche i proventi delle elemosine, le regalie di cui si è già parlato.

Giovanni Alvise Badoer afferma inoltre che da quando la Scuola non celebra più le proprie funzioni in chiesa, e soprattutto da quando non porta più la reliquia della Croce in processione, il priorato è stato privato di tutti i benefici che ne conseguivano. Si rende quindi assolutamente esplicita la vera natura del problema, non soltanto politica e religiosa, ma soprattutto economica. Perfino il Pontefice, conclude il Badoer, se fosse stato avvisato delle vere intenzioni dei confratelli non avrebbe permesso con la bolla del 1492 «unum altare descoperiri [...], et aliud coperiret», né, d'altro canto, avrebbe approvato il progetto dell'oratorio, a detrimento «antiquae ecclesiae cui est ius acquisitum».²³

Dall'accusa sembra dunque emergere l'esistenza di un vero e proprio progetto per la realizzazione di un oratorio all'interno della Scuola, dedicato a s. Giovanni dei

¹⁹ «Superioribus diebus per excelsum et illustrissimum Consilium X fuit eis in hoc solo articulo concessum et permissum [...] illo casu etiam se, et in quantum Dominatio Vestra Reverentissima posset esse iudex et ei non obstat pro ut, in veritate obstat surreptio orreptio nullitas quia in valeditas praesentae impetrationis apostolicae per prefactum dominum priorem». Per l'intero resoconto della giornata cfr. ivi, cc. 12v, 13v-14r, 15r-16v, 18v-19v, 22r, 23r.

²⁰ Ivi, c. 26v.

²¹ Cfr. artt. 1, 4, 8, 10-12, Ivi, cc. 29v, 30v-31r, 33r-33v, 34r-35r. Lo spazio adibito a cimitero, ora racchiuso da fabbriche posteriori, faceva parte del portico della chiesa, come evidenziato nel telero di Lazzaro Bastiani *La Donazione della Reliquia alla Scuola di San Giovanni*, attualmente custodito alle Gallerie dell'Accademia. Per il telero cfr. S. MOSCHINI MARCONI, *Gallerie dell'Accademia*, voll. I-III, Roma, 1955: vol. I, pp. 56-58, scheda 56; G. NEPI SCIRÈ, *I capolavori dell'arte veneziana. Le Gallerie dell'Accademia*, Venezia, 1991, pp. 110-111, scheda 55.

²² Art. 13, ivi, c. 35r.

²³ Cfr. Artt. 14-26, ivi, cc. 35v-42r.

Battuti, come appare dalla citata richiesta del 1491 indirizzata ai Capi del Consiglio dei X. È questo, infatti, che scatena l'ira del priore. Ricordando come a questa data la Scuola manchi ancora di una scala degna del suo prestigio, va notato che essa è priva di un accesso idoneo al piano superiore, cioè alla sala capitolare, nella quale, come d'uso presso le altre confraternite, si trovava un altare per la celebrazione delle messe per i morti e di altri divini uffici. L'ipotesi più plausibile, a questo punto, è che a S. Giovanni i confratelli officiassero nella sala terrena, piuttosto che nella sala capitolare, per motivi puramente funzionali. Non potendo infatti garantire un accesso comodo al piano superiore, vista anche la presumibile tarda età di alcuni membri, si era preferito trasformare il piano inferiore, privo di una precisa funzione, ad uso di oratorio.²⁴ Questa prassi, di cui si ignora la data di inizio, potrebbe aver infastidito il neoeletto priore, al punto di scacciare i confratelli dalla chiesa di S. Giovanni, adducendo il pretesto che erano stati loro stessi ad allontanarsi dall'antica consuetudine di celebrarvi le loro messe. Il trasferimento delle funzioni liturgiche private della Scuola dal piano superiore a quello inferiore avrebbe, probabilmente, attirato molti più fedeli, e di conseguenza sarebbero state raccolte molte più offerte.²⁵

Cinque giorni dopo l'arringa del priore, il 17 aprile interviene finalmente il Consiglio dei X. Un ufficiale inviato dai vertici della suprema magistratura interrompe il processo dichiarando che i suoi superiori desiderano ascoltare le parti in causa. Girolamo Lando deve quindi rinviare l'udienza al sabato successivo.²⁶ È sintomatica questa interruzione, con la quale si ribadisce come l'ultima parola spetti ai Capi dei X, e lo è altrettanto il fatto che essa sopraggiunga in un momento tanto delicato, all'indomani della lunga e convincente accusa formulata da Giovanni Alvise Badoer. Lo stesso giorno i Capi richiamano il priore a limitare le sue accuse alla questione relativa all'erezione dell'oratorio, e sottolineano inoltre che il patriarca Girolamo Lando può «habere iudicium» soltanto sulla opportunità dello stesso e in nessun'altra cosa.²⁷ È perentorio l'avvertimento del Consiglio dei X, che per la seconda volta ingiunge a un giudice ecclesiastico di occuparsi soltanto di quanto gli compete. Il giorno dopo Giovanni Alvise Badoer chiede al Lando di concedere una proroga, per la propria audizione, sino al martedì seguente, perché desiderava ripresentarsi davanti ai Dieci a proposito della «declarationem» emanata. I confratelli si oppongono ma il patriarca decide ugualmente di rimandare la nuova requisitoria del priore: una decisione, ancora una volta, sintomatica dell'appoggio dato al Badoer.²⁸ Dopo alcuni rinvii e aggiornamenti proposti da entrambe le parti in causa,²⁹ il 24 maggio giunge finalmente la tanto attesa sentenza del giudice

²⁴ Fino alla costruzione della scala di Codussi non si ha notizia di alcun tipo di accesso al piano superiore anche se Sohm sostiene che l'assenza di finestre sul lato nord del vestibolo potrebbe denotare la presenza di una vecchia scala in questo punto, simile in pianta a quella della Misericordia. Cfr. P. L. SOHM, *The Scuola Grande di San Marco, 1437-1550: the architecture of a Venetian Lay Confraternity*, Ph.-D. diss., Johns Hopkins University, 1978, p. 75.

²⁵ Si noti al proposito la vicenda relativa alla cessione nel 1432 di un terreno da parte degli Eremitani di S. Stefano al fine di costruire una sede per una nuova scuola devozionale, composta da vari artigiani. I religiosi impongono che il nuovo edificio sia a due livelli, al primo dei quali dovrà essere realizzata una cappella e al secondo la sala del capitolo, aggiungendo un assoluto divieto ai confratelli di far celebrare al piano terreno qualsivoglia funzione se non agli stessi membri del monastero. Verosimilmente la natura di questo obbligo è motivata da ragioni economiche simili a quelle sin qui evidenziate. Cfr. A. GENTILI, *Le storie di Carpaccio*, Venezia, 1996, p. 141.

²⁶ ASVE: SGE, b. 162, fasc. F, cc. 42r-42v.

²⁷ «Cum praefactus prior habeat prosequi solam actionem suam praedictam super oratorio praedicto sicut iam contentavit et promisit in praesentia magnificorum illustrissimum Capitulum, et sic notificati praefacto illustrissimo domino patriarchae, ut sciat non habere iudicium nisi in dicta sola actione super oratorio infrascripto, et non in ulla alia re». Cfr. ivi, cc. 45v-47r; cc. 60r-61r; ivi, *Notatorio dei Capi del Consiglio dei Dieci*, Reg. 2, c. 51r.

²⁸ Ivi: SGE, b. 162, fasc. F, cc. 42v-43v.

²⁹ Ivi, cc. 43v-45v.

Girolamo Lando: «quod confratres praefati non possint, nec valeant in parochia praefata erigere, sive erigi facere, fabricare, aut fabricari facere aliquod oratorium, sive capellam aut cenobium; nec etiam in parte inferiori ipsius Scholae nec alicubi in loco propinquo capellae hospitalis praefati Sancti Ioannis». Le motivazioni sono chiare: la costruzione di una nuova cappella priverebbe l'altra «hospitalis praefati maiori», che le è vicina «passibus quinque, vel octo», della devozione dei fedeli, delle elemosine, e di altri benefici. Non vi potrà essere concordia tra le parti se i confratelli realizzeranno l'oratorio «in depressione capellae hospitalis». ³⁰ Ai confratelli resta soltanto la possibilità di celebrare «in altaribus inferioribus» i divini uffici, per vivi, morti, e orazioni di ogni genere, ma «clausis tamen ianuis». ³¹ La sentenza patriarcale tenta quindi di limitare al massimo la portata 'pubblica' delle iniziative di culto promosse all'interno della Scuola, attribuendo all'oratorio le funzioni di una cappella privata nella quale viene concesso di officiare, ma a porte chiuse, per evitare l'afflusso del popolo e le conseguenti elemosine. Naturalmente la Scuola si oppone e promette di appellarsi a una decisione ritenuta indebita. ³² Ma soltanto quattro giorni dopo, il 28 maggio 1494, intervengono i Capi del Consiglio dei X a stabilire che «tempore celebrationis missarum non debeatis ullo modo claudere, sive claudi, et clausas teneri facere portas ipsius Scholae vestrae sed apertis ianuis dicta divina officia et missas celebrari facere ut unusquisque vestre ad faciendum devotioes suas sicut faciebatis ante sententiam novissime latam per excellentissimum patriarcham Costantinopolitanum». ³³ Fanno cioè valere, appoggiandolo apertamente, il diritto di culto proprio della Scuola, che intendeva celebrare a porte aperte per attirare il maggior numero di fedeli. Un ulteriore elemento merita infine attenzione. Il testo della delibera recita testualmente «divinis officis quae celebrari facietis in illa scola in oratoris vestris *super altaribus inferioribus*», ma lo scrivano che l'ha trascritta ha significativamente cassato con un tratto di penna le parole «altaribus inferioribus»: un gesto che sembra sottolineare l'irrelevanza (per i Dieci) della localizzazione dell'altare (al piano terreno o nella sala capitolare), e ribadire al tempo stesso il senso generale della loro decisione, vale a dire l'obbligo di tenere aperte le porte durante le funzioni di culto. ³⁴ L'ulteriore indicazione della presenza di un altare nella sala inferiore avvalorerebbe inoltre l'ipotesi che davvero una sorta di oratorio fosse stato realizzato nel salone terreno della Scuola. ³⁵

Una volta ottenuta la conferma, tutta politica, della loro libertà di officiare dove ritengono più opportuno (una netta presa di posizione contro Girolamo Lando), i confratelli di S. Giovanni Evangelista sembrano avere finalmente pensato di sistemare la sala capitolare, in modo da poterla allestire degnamente per le celebrazioni religiose, mantenendo nel contempo la medesima provvisoria funzione nella sala terrena. Ciò avrebbe evitato in futuro eventuali divergenze con il priorato, gravose anche

³⁰ Ivi, b. 165, fasc. 2 C, cc. 49v-50r. Per l'intero testo della sentenza cfr. ivi, cc. 45r-53r.

³¹ Ivi, c. 51r.

³³ Ivi, *Notatorio Capi del Consiglio dei Dieci*, Reg. 2, c. 54v (corsivi miei).

³⁵ L'ipotesi pare confermata anche da un passo di documento più tardo (14 agosto 1498), relativo alla cessione da parte della famiglia Zane del terreno in cui sarebbe stato costruito lo scalone di Codussi. Nella descrizione della lunghezza e dell'ingombro dell'opera si legge infatti che: «se estenderà la longezza di do rami et dei patti de ditta scala comenzando el muro a un segno arente la fenestra de ditta Scola che son arente l'altar et andar recto tramite per linea da l'altra testa verso i neccesarij». Cfr. ivi: *SGE*, b. 140, c. 303v. Considerato che le misure vengono sicuramente rilevate al piano terreno, è evidente che la scala si sarebbe attestata tra un altare da un lato, e i gabinetti dall'altro. Probabilmente questi ultimi erano dislocati a est della scala, cioè verso l'Albergo, e in questo caso l'altare si sarebbe trovato a ovest nella sala terrena. Sembra quindi quasi certo che almeno sino al 1498, prima di richiedere nuovamente l'uso della chiesa, i confratelli officiasero ancora nella sala inferiore.

³² Ivi, cc. 52v-53r.

³⁴ *Ibidem* (corsivi miei).

per la Scuola, ed è in base a un tale programma che, nello scenario che s'è tentato di delineare, si alzerà la sala capitolare, si realizzerà il citato ciclo di teleri, e si porrà infine mano all'erezione della scala, il cui progetto va anticipato, infatti, di tre anni.³⁶

La controversia tra la Scuola e i Badoer, e il significativo intervento in essa del patriarca Lando e dei Dieci, possono essere ritenuti un precedente importante per analoghe controversie che si verificheranno a Venezia, tra potere politico e potere religioso, in pieno Cinquecento: si veda il contenzioso, del tutto analogo, che contrapporrà nel 1530 e seguenti il patriarca Girolamo Querini alla Scuola Grande della Misericordia, il quale come a S. Giovanni, avrà ripercussioni di un certo rilievo sulle trasformazioni architettoniche dell'area. La situazione è molto simile: la famiglia Moro amministra l'intera zona, dalla Scuola della Misericordia fino a S. Giobbe, e sussiste un suo iuspatronato sulla confraternita e sulla adiacente chiesa. Nel 1530 ha inizio una lite, portata avanti in nome della Scuola da Marco Antonio Pasetto, prima in qualità di avvocato e poi di Guardian Grande. La questione concerne l'obbligo, imposto ai cappellani del priorato, di officiare una messa la prima domenica del mese nella sala capitolare della Scuola vecchia. I Moro si oppongono, ancora una volta a causa della conseguente perdita dei proventi delle elemosine e delle offerte che in tali occasioni sarebbero state ricevute dalla Scuola e non dal priorato. A questo punto entra in scena il patriarca Girolamo Querini, che minaccia la Scuola di scomunica qualora avesse continuato a celebrare messe all'interno della sua sede e non nella vicina chiesa. Il Consiglio dei X, soprattutto per voce di uno dei suoi capi, il futuro cardinale riformista Gasparo Contarini, reagisce a quest'ingerenza, generando tensioni fra i vertici politici e religiosi della Repubblica.³⁷ Non reputando il patriarca abile a decidere sulla libertà di culto nelle Scuole, i confratelli della Misericordia continuano a celebrare la messa nella propria sala capitolare, riuscendo ad ottenere un permesso papale nel 1531. E contemporaneamente a questi eventi, dopo due decenni di interruzione, riprende vigore il proposito di dotare la Scuola di una nuova, splendida sede (è Pasetto a convocare a questo scopo per la prima volta Jacopo Sansovino), adducendo a pretesto il fatto che il priore li avrebbe scacciati dalla Scuola vecchia. Non è difficile riscontrare nelle espressioni di questa lite una replica di quanto era successo nel secolo precedente a S. Giovanni Evangelista: gli

³⁶ Spetta a Sohm e a Mason Rinaldi il merito di aver scoperto che il progetto della scala andava predatato sulla base di una petizione del 21 ago. 1495 indirizzata al Consiglio dei X. Cfr. P. L. SOHM, *The Scuola Grande di San Marco*, cit., pp. 199, 331-332, doc. 190; S. MASON RINALDI, *Contributo d'archivio*, cit., pp. 293, 299, doc. 1. Mason Rinaldi segnala, inoltre, che il documento era stato visto anche da Canuti, alla ricerca di materiale sull'attività del Perugino, autore del *Salvataggio delle navi di Andrea Vendramin* purtroppo perduto, a Venezia. Lo studioso, però, aveva trascritto "schola" al posto di «scala», fraintendendo il significato del testo. Cfr. F. CANUTI, *Il Perugino*, voll. I-II, Siena, 1931: vol. I, p. 121; vol. II, p. 184, doc. 241.

³⁷ Il patriarcato del domenicano Girolamo Querini (1524-1554) si rivela fin da subito, dal punto di vista dei rapporti con il governo, piuttosto problematico. Antonio Niero (*I Patriarchi di Venezia*, cit.) dà una dimensione significativa, sebbene talvolta di parte, delle tensioni che il Querini ebbe a gestire durante il suo mandato, tali da indurlo nel 1541 a lasciare la città, per trasferirsi definitivamente nel convento domenicano di S. Sebastiano a Vicenza. Esempio è la vicenda relativa all'elezione del vicario della chiesa di S. Bartolomeo, datata 1525. Il patriarca contrappone un proprio candidato a quello scelto dai parrocchiani. Una commissione nominata dal Collegio conferma la legittimità dell'eletto dal popolo, mentre il Querini lo scomunica insieme ai parrocchiani che lo avevano proposto. Quest'ultimi accettano la sfida e, noncuranti della scomunica, consegnano le entrate direttamente al vicario da loro eletto. Antiluterano convinto, il Querini combatterà la sua battaglia per una nuova indipendenza del clero veneziano dal governo della Repubblica (insiste fin da subito «perché l'elezione dei piovani sia deferita a lui»). Per quel che riguarda più da vicino le questioni di cui si sta trattando si ricorda un decreto del 1529 «che proibisce al clero la celebrazione nelle cappelle private anche se ci sia indulto apostolico, perché in questo modo andava perduto il frutto delle elemosine, o forse meglio perché la vita parrocchiale veniva a soffrire grave danno». Cfr. A. NIERO, *I patriarchi*, cit., pp. 72-87: in part. pp. 74-79.

stessi conflitti, le medesime parti in causa, lo stesso uso strumentale degli eventi. Come infatti a S. Giovanni si accusava il priore di aver impedito ai confratelli l'uso della chiesa, per poterne realizzare una all'interno della Scuola, alla Misericordia si sfrutta il contenzioso con il patriarca per portare avanti il progetto per la nuova sede della confraternita, come dimostra la concomitante comparsa sulla scena di Sansovino. Come a S. Giovanni dunque, le tensioni con il priorato diventano il pretesto per la realizzazione di lavori mirati ad accrescere l'indipendenza e il potere della Scuola nei confronti del sestiere e della città: nel caso della Scuola della Misericordia, la costruzione di una nuova sede sembra infatti essere intesa a indebolire il potere e il prestigio dei Moro a Cannaregio.³⁸

Il caso della Misericordia evidenzia come fosse ormai radicato nei primi decenni del Cinquecento il contrasto tra potere istituzionale e religioso sulla gestione dei benefici ecclesiastici, sulla scia tra l'altro dei primi tentativi accentratori della chiesa di fronte ai pericoli del luteranesimo. Ma la scoperta di un analogo contrasto negli anni novanta del Quattrocento consente di leggere questa vicenda come un'importante anticipazione, della quale è necessario tentare di comprendere le ragioni. Una possibile risposta può emergere dal confronto tra Girolamo Lando e il suo predecessore, come giudice della causa, Maffeo Girardo. Al contrario di quest'ultimo, il Lando appoggia radicalmente e senza alcun imbarazzo i Badoer, rappresenta *in toto* un potere ecclesiastico che cerca di imporsi su consuetudini ormai assodate da tempo. È in quest'ottica che deve andare intesa la sua indifferenza nei confronti delle istituzioni e il repentino intervento dei Capi dei X a limitare la portata della sua sentenza.

La differenza politica tra Maffeo Girardo e Girolamo Lando ha un suo equivalente nel rapporto di questi personaggi con la città. I due prelati si trovano ad operare in qualità di committenti d'architettura a pochi (ma significativi) anni di distanza: il primo come priore del monastero di S. Michele in Isola prima ancora di diventare patriarca, il secondo come semplice cittadino. Fin dagli anni cinquanta del Quattrocento infatti il Girardo si era reso artefice del restauro dell'intero complesso camaldolese, favorendo il completamento del chiostro e l'erezione del campanile della chiesa.³⁹ Altri importanti lavori pubblici caratterizzeranno gli anni del suo patriarcato.⁴⁰ Girolamo Lando invece non ricopre cariche pubbliche tali da consentirgli di proporre architetture di così grande impatto urbano, ma da committente privato si distingue tuttavia per un'operazione assai particolare: l'erezione del proprio palazzo a S. Angelo (1485-1500 ca.).⁴¹ Ca' Lando-Corner-Spinelli, di incerta paternità,⁴² è insieme a Ca' Loredan⁴³ uno dei primi palazzi con una moderna fac-

³⁸ Per l'intero svolgimento della lite e per approfondimenti, cfr. M. MORRESI, *Jacopo Sansovino*, Milano, 2000, pp. 98-101. Sulla Scuola della Misericordia si vedano inoltre M. TAFURI, *Jacopo Sansovino*, Padova, 1969, pp. 12-18; D. HOWARD, *Jacopo Sansovino. Architecture and Patronage in Renaissance Venice*, New Haven-Londra, 1986, pp. 96-112.

³⁹ Cfr. P. PAOLETTI, *L'architettura e la scultura del rinascimento a Venezia*, voll. I-II, Venezia, 1893: vol. II, p. 59; L. OLIVATO, L. PUPPI, *Mauro Codussi*, Milano, 1977, p. 23, scheda 1, pp. 177-178.

⁴⁰ Si veda, ad es., la ricostruzione del campanile di S. Pietro di Castello ad opera di Mauro Codussi. Cfr. L. OLIVATO, L. PUPPI, *Mauro Codussi*, cit., pp. 45-50, scheda 4, pp. 187-190; J. McANDREW, *L'architettura veneziana del primo Rinascimento*, a cura di M. Bulgarelli, Venezia, 1995, pp. 227-229.

⁴¹ Girolamo Lando è patriarca di Costantinopoli, città occupata dai Turchi nel 1453. La sua carica è dunque solo onorifica, non effettiva. Per cenni sulla datazione del palazzo cfr. R. MARTINIS, *Palazzo Lando-Corner-Spinelli a Sant'Angelo*, cit., pp. 155.

⁴² MARTINIS, *Palazzo Lando-Corner-Spinelli a Sant'Angelo*, cit., pp. 155-157, mette fondatamente in dubbio la tradizionale attribuzione del palazzo a Codussi, identificando il patriarca Lando quale committente dello stesso. Cfr. anche E. BASSI, *I palazzi di Venezia*, Venezia, 1976, pp. 386-395, scheda 7.8.

⁴³ Per Ca' Loredan, cfr. R. MARTINIS, *ca' Loredan-Vendramin-Calergi a Venezia: Mauro Codussi e il palazzo di Andrea Loredan*, «Annali di Architettura», 10-11, 1998-1999, pp. 43-64.

ciata in parte all'antica, che patrizi di rilievo, non tuttavia dogi o aspiranti tali, si fanno costruire sul Canal Grande, prassi che s'intensificherà nel Cinquecento con i grandi palazzi di famiglia di Sansovino e Sanmicheli. La facciata di Ca' Lando impone il suo profilo quasi a volersi confrontare con la prospiciente Ca' Foscari, esibendo un anomalo bugnato al primo livello, e due registri superiori molto simili. Pur con tutte le sue imperfezioni, evidenziate acutamente da Roberta Martinis, si tratta di un'architettura coraggiosa, quasi sfacciata se si considerano alcune contemporanee esperienze veneziane sul Canal Grande, quali la lombardesca Ca' Dario.

L'iniziativa di committenza di Girolamo Lando è quindi anch'essa anticipatrice di un atteggiamento che si consoliderà più tardi, di dichiarato e spiccato individualismo. Nulla di più distante dai progetti culturali e architettonici promossi da Maffeo Girardo, rivolti ad un'intera comunità.

EMMANUELLE PUJEAU
LA PRÉVEZA (1538)
ENTRE IDÉOLOGIE ET HISTOIRE

LA Préveza, face à Actium dans le golfe d'Ambracie¹ où le 1^{er} août 31 avant J.C. Octave l'emportait sur Antoine et la flotte égyptienne, aurait pu être le lieu du renouvellement de la victoire de l'Occident sur l'Orient mais en 1538 la flotte chrétienne y subit une défaite aux échos importants. Elle scellait même, selon certains historiens de l'époque, la fin de la réputation de domination navale des Chrétiens et grandissait la renommée du corsaire Khair ad-Dîn Barberousse. En quoi cette défaite se révéla-t-elle si importante? Cet affrontement apparaît comme un épisode secondaire des mouvements méditerranéens de l'époque, Giuseppe Gullino en dit «même pas une défaite, ni même une bataille à dire la vérité, seulement quelques affrontements isolés de certains navires; il n'y a pas eu de victoire, ce succès manqué par les alliés acquit bien vite les dimensions et la signification d'une infériorité navale face aux Ottomans qui purent alors disposer du formidable soutien des Barbaresques». ² Les retentissements de la Préveza semblent disproportionnés avec la réalité des faits, mais comment expliquer cette amplification? Ce nouvel échec ravive-t-il le souvenir de la «défaite mémorable de Zonchio»³ du mois d'août 1499? Certaines circonstances semblent bien faire écho à cet événement passé.

Pour reconstituer cet épisode militaire de la Préveza nous nous appuyons sur les textes des auteurs contemporains de l'événement, afin d'en découvrir les véritables enjeux. Sans être un récit aussi détaillé que celui de M. Lesure⁴ à propos de la bataille de Lépante de 1571,⁵ cette reconstitution utilise des sources très variées afin d'être la plus exacte possible. Afin de nous assurer une certaine neutralité dans le récit des faits, nous avons choisi des écrivains servant diverses puissances notamment Lorenzo Capelloni⁶ pour la République de Gênes, Girolamo Borgia⁷ proche de Paul III pour la Papauté, et pour la République Sérénissime de Venise, Paolo Paruta,⁸ postérieur aux événements. Si Pietro Bembo⁹ occupe la charge d'historiographe au moment de la campagne de la Préveza, son *Historiae Venetae* s'étend de 1487 à

¹ Actuel Amvrakikos.

² G. GULLINO, *Le frontiere navali* in *Storia di Venezia: dalle origini alla caduta della Serenissima*, 8 vols., Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1996, t. IV, pp. 103-104.

³ B. DOUMERC, *De l'incompétence à la trahison: les commandants de galères vénitiens face aux Turcs (1499-1500)*, in *Félonie, trahison, reniements au moyen âge*, 1997 («Monpellier, Les cahiers du CRISIMA», n. 3), pp. 613-624.

⁴ M. LESURE, *Lépante la crise de l'empire ottoman*, Paris, Julliard, 1972.

⁵ Rappelons à ce propos la floraison de textes consacrés à la victoire chrétienne où les auteurs firent assaut de qualificatifs superlatifs pour chanter cette campagne victorieuse.

⁶ L. CAPELLONI (v. 1510-v. 1590), *Vita del principe Andrea Doria*, Venise, Gabriel Giolito de' Ferrari, 1565.

⁷ G. BORGIA (1475-v. 1550), *Historiae de bellis italicis ab anno 1494 ad 1541*, livre XVIII, manuscrit inédit de la Bibliothèque Marciana de Venise, Lat. X-98.

⁸ P. Paruta (1540-1598), historiographe officiel de Venise, *Della historia vinetiana*, Venise, Giuseppe Nicolino Angeli, 1703 et cf. l'édition moderne due à G. BENZONI et T. ZANATO, *Storici e politici veneti del Cinquecento e del Seicento*, Milan, Ricciardi, 1982, pp. 19-132.

⁹ Bembo est nommé historiographe et bibliothécaire de la République de Venise en 1530, et cardinal en 1539 (C. DIONISOTTI, *Pietro Bembo*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, [sous la direction d'Alberto M. Ghisalberti], VIII, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1966, pp. 143-144).

1513¹⁰ et Marino Sanudo (1466-1533) pourtant si précieux pour la qualité de ses renseignements, est malheureusement disparu au moment des faits. Pour élargir les témoignages, nous avons ajouté les récits d'auteurs comme Carlo Sigonio¹¹, Paolo Giovio¹² ou encore Seyyid Murad.¹³

Certains éléments piquent notre curiosité : comment expliquer dans l'œuvre de Paolo Paruta, la disproportion entre le récit extrêmement détaillé du mois où se produisirent les événements de la Préveza et celui de la relation du siège et de la reddition de Rhodes résumant six longs mois de campagne en seulement quelques pages ? Par ailleurs, bien que l'épisode de la Préveza ne semble pas vanter les qualités de stratège d'Andrea Doria, il figure dans toutes les biographies que nous avons pu étudier. Quelles pouvaient être les motivations de ces biographes ? Cet événement serait-il véritablement crucial ? Les contemporains semblaient y voir, comme nous l'avons déjà observé, la fin manifeste de la domination navale chrétienne, ce dont témoigne notamment Paolo Giovio. Les explications avancées par différents auteurs ne seraient cependant pas toujours concordantes. Après avoir situé les lieux, le moment et fait ressortir les personnalités des acteurs principaux, nous pourrions discuter les différentes relations faites par les historiens de l'époque en donnant d'intéressantes indications sur les rapports stratégiques. Nous tenterons enfin de découvrir les arrière-plans de cette entreprise suggérés par ces récits et de comprendre les véritables buts poursuivis et les intérêts de chacun.

LA PRÉVEZA DANS LES FAITS

A l'ouest de la Grèce en Epire, la Préveza est à la pointe de l'étroite péninsule qui ferme le vaste golfe de l'Arta. La Préveza ne doit pas être confondue avec Nicopolis, la ville fondée par Auguste en souvenir de sa victoire (Nicopolis signifiant 'ville de la victoire' en grec), située à une dizaine de kilomètres plus au nord.

Le texte de Paolo Paruta propose une description de la forteresse de la Préveza : «La forteresse de la Préveza est sise sur le promontoire Attique, un peu à l'intérieur de la bouche du golfe de l'Arta, anciennement appelé le *sinus Ambracia* qui couvre environ soixante miles. Cette bouche est très étroite et peu profonde, étant ensablée par de nombreux bancs de sable du fleuve l'Arta qui s'écoule dans les parages, dont la ville et le golfe prennent le nom, de sorte que devant mener ses gens par ce chemin, celui qui voudrait tenter l'assaut du château, ne pouvait s'assurer que peu de sécurité, ne pouvant faire entrer de gros navires, ni des galées légères si ce n'est une à la fois et avec quelque danger. [...]. <Le château> était construit suivant le mode antique et n'était pas très fortifié, mais cependant en raison de sa situation il était tenu en estime. Les Turcs en assuraient sa garde avec une troupe ordinaire».¹⁴

A l'époque de la bataille de la Préveza, la domination chrétienne est menacée¹⁵

¹⁰ G. BENZONI, *Scritti storico-politici*, in *Storia di Venezia*, cit., p. 768.

¹¹ C. SIGONIO (1520-1584), *Della vita et fatti di Andrea Doria Principe di Melfi*, Gênes, Giuseppe Pavoni, 1598.

¹² P. GIOVIO (1486-1552), *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, Florence, Torrentino, 1551, les éloges de Vincenzo Capello et de trois corsaires turcs ainsi que l'*Historiarum sui temporis*, Paris, Michael Vascosanus, livre xxxvii, 1553.

¹³ S. MURAD, *Le gazavât ou R'azaouat* traduit en catalan en 1578 dans le manuscrit *La vida y historia de Hariadin Barbarossa* de la Bibliothèque Communale de Palerme à son tour traduit en italien dans *La vita e storia di Ariadeno Barbarossa*, Palerme, Sellerio, 1993.

¹⁴ P. PARUTA, *op. cit.*, livre ix, p. 418.

¹⁵ Bernard Doumerc rappelle l'ambition déclarée du sultan Bayezid II de «ravir bientôt à Venise le sceptre des mers» et commente «les escarmouches victorieuses lui donnaient raison» (B. DOUMERC, «Lunardo Loredan, Doxe chi è un tiran»: la fin du républicanisme vénitien (1490-1520)», «Studi Veneziani», XLVIII, 2004, pp. 41-42).



FIG. 1.

comme le dit Paolo Giovio¹⁶ dès l'ouverture du livre xxxvii dans lequel, après avoir rappelé que la Chrétienté vient de concéder la supériorité terrestre aux Turcs, lors du retrait des Allemands et des Slaves à Essek,¹⁷ il annonce la prochaine perte de cette célèbre domination, 'supériorité navale chrétienne' que se disputaient principalement Vénitiens et Génois pour l'*inueterata maris possessione* 'l'antique possession de la mer'. D'ailleurs, au milieu de xvi^{ème} siècle, Venise reste encore une «grande puissance maritime, mais a perdu la suprématie des forces navales du monde méditerranéen». ¹⁸ En outre, il évoque les attaques à la fois terrestres et maritimes des Turcs contre les possessions des Vénitiens : «Soliman ayant violemment attaqué la ville de Corfou, dévasté l'île, rompu la paix avec arrogance, par l'intermédiaire de Cassim Pacha il assiégeait Malvoisie en Morée et Naples en Romanie, villes de leur empire». ¹⁹ Venise n'est plus à même de «faire face seule aux forces turques ni sur le plan terrestre ni sur le plan naval». ²⁰ Sous la pression ottomane, il devient alors nécessaire de se rapprocher du camp européen.

La France ne participe pas à la fameuse ligue des princes chrétiens en raison de son amitié pour Soliman, valant à François I^{er} le discours *Esortazione a Francesco re di Francia primo di questo nome che si levi dall'amicizia et intelligenza che egli ha con il gran Turco (Solimano II)*²¹ articulé de la façon suivante: l'Auteur a déjà adressé au «roi très chrétien» une première lettre où il remettait en question son nom de

¹⁶ GIOVIO, *Histoire de son temps*, cit., fol. 199.

¹⁷ Actuel Osijek, allusion à la défaite du 1^{er} décembre 1537.

¹⁸ B. DOUMERC, *Il dominio del mare*, in *Storia di Venezia*, cit., p. 168.

¹⁹ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., livre xxxvii, fol. 199, le texte est in *Peloponneso Epidaurum & Nauplium*.

²⁰ TENENTI, *Il senso dello Stato* in *Storia di Venezia*, cit., p. 339.

²¹ Il s'agit du manuscrit Urb. Lat. 849 de la Bibliothèque Vaticane.

‘chrétien’, et revient sur l’argument en parlant cette fois de la franchise de François, roi de France. L’Auteur écrit le nom du roi «*Fran^{co}*» ce qui lui permet de jouer sur l’adjectif *franco*. «En effet, comment peut-on véritablement appeler Roi et libre, celui qui demandait de l’aide à d’authentiques barbares, ennemis de son sang et rebelles à son Dieu et Maître, qui pour cette raison t’appellent et t’envoient comme le poignard ottoman dans le cœur de la chrétienté» (fol. 83r). Il rappelle ensuite l’inimitié entre François I^{er} et Charles Quint «que tu tiens pour ennemi», précise-t-il même (fol. 83v). D’après lui, le manque de réaction du roi de France viendrait peut-être de la «peur des armées turques» à cause de laquelle il se serait «fait compagnon» de Soliman. Il représente alors l’attitude des autres princes chrétiens désireux de prendre les armes contre lui. Il le met en garde de devenir un «tyran aux dépens de toute l’Europe, si ce n’est avec les forces du maudit *Trapezantino* (celui de Trébizonde)» (fol. 84r), soit à entendre avec l’aide de Barberousse, en rappelant que «la République de Rome était l’ennemie des mœurs barbares et très amie de la loyauté et abondante en exemples» et reprend avant de conclure (fol. 85v) «Mon fils, la haine turque me prend. Par Dieu, finalement puisses-tu venir à prier le véritable Christ, fils unique du Très-Haut, Roi au-dessus des autres rois, avec un honneur divin hors du commun et la noblesse du nom illustre de Très Chrétien, ceci étant fait, veuille me pardonner, moi qui suis un serviteur non pas téméraire mais bien fidèle, avec la facilité avec laquelle tu peux penser que je demanderai à Dieu qu’il te pardonne ce faux pas. Et s’il parvenait à tes royales oreilles des rumeurs populaires sur le fait non de t’avoir écrit, mais de l’avoir fait avec retard, fais-m’en le reproche. Dieu éclaire ton esprit et ton cœur.»

La ligue²² se conclut donc sans les Français: «ainsi la proposition faite par les sages, d’autoriser le baile de Constantinople à traiter avec la Porte, demeura sans résultat [...] Peu de temps après, on envoya des pouvoirs à l’ambassadeur de la République auprès du Saint-Siège, pour conclure la ligue [...]. La ligue fut signée entre le Pape, l’Empereur et les Vénitiens; on y comprit l’archiduc d’Autriche Ferdinand, roi des Romains. Cette alliance était offensive et défensive contre les Turcs.»²³

Cette ligue est détaillée dans le texte *Les Chapitres ou articles de la tressainte confederation faicte antre notre saint pere le Pape, la Maieste Imperiale, et les Venitiens, Contre les Turcqz*.²⁴ La date de l’établissement de la ligue est indiquée au premier feuillet: «L’an de la nativité de notre dict seigneur Iyesu crist Mil cinq cens trente et huict Pontificat de notre tressaint pere en Dieu sire Paule per la divine providence pape troisieme, En son quattresme annee au huyciesme iour du mois de februar de dens la salle de la residence du consistoire de notre dict sire le pape et reverendissimes Cardinaulx de la sainte eglise Romaine presens et assistens comme cy desseubz et certains tesmoings dessoubs escriptz adtotuctz et especiallement ad ce appelez.». Après avoir nommé tous les participants à la fameuse Ligue, l’auteur en vient (fol. 4) à «la teneur diceult Chapitres»: (voir le détail en Annexe 1).

La structure du futur contingent a été établie par Pierre Daru: «L’armée combinée devait être de deux cents galères et cent autres vaisseaux. L’Empereur fournis-

²² Dans un manuscrit de la Bibliothèque-du-Roi, 10061, *Instrumentum ligae et foederis initi inter summum Carolum imperatorem V et illustrissimum dominium Venetorum* daté de 1538. Un autre exemplaire figure à la Bibliothèque Vaticane sous la côte Urb. Lat. 870.

²³ P. DARU, *Histoire de la république de Venise*, Paris, Firmin Didot, 1821, t. IV, p. 93.

²⁴ *Les Chapitres ou articles de la tressainte confederation faicte antre notre saint pere le Pape, la Maieste Imperiale, et les Venitiens, Contre les Turcqz.*, Anvers, Guillaume Voisterman, 1538.

sait quatre-vingt-deux galères, et les cent bâtiments armés; les Vénitiens le reste; mais le pape leur remboursait les frais de trente-six galères. Andrea Doria était nommé généralissime. On devait réunir une armée de terre de quatre mille cinq cents chevaux et de cinquante mille fantassins, dont vingt mille Italiens, autant d'Allemands, et dix mille Espagnols. Toutes ces forces devaient être prêtes pour le 15 mars 1538. On avait déjà réglé dans quelle proportion chacun des alliés devait contribuer aux dépenses de cette guerre.»²⁵ A ce propos, on pourra penser au manuscrit: *Relatione della Consulta fra li Principi, Prelati, et Communità di Spagna per dar aiuto à Carlo V contro à Turchi*.²⁶ Il présente l'assemblée réunie à Tolède pour établir le moyen de «se procurer une grande quantité d'argent pour mener la croisade contre les Turcs, qui s'organisait alors entre le Pape, sa Majesté et l'Illustrissime Seigneurie de Venise».²⁷ Suit alors la liste des Archevêques, Evêques, Connétables, Amiraux, Ducs, Comtes, Marquis participants, ainsi que celle des communautés qui avaient envoyé leurs provéditeurs. Vient enfin la question du financement de l'entreprise qui s'élevait à «un million et deux cents mille ducats, payables sur sept ans».²⁸

Les accords de la Ligue de 1538 comprenaient également une répartition des futures conquêtes, ce qui ne doit pas nécessairement amener à conclure à une confiance excessive des alliés. Il suffit de songer au texte de Paolo Giovio du *Consiglio ou Conseil de Monseigneur Paolo Giovio sur le moyen de faire la guerre contre les Infidèles, d'après les consultations faites chez le Pape Léon X*:²⁹ «Il faudra penser à faire le partage des pays conquis avant la victoire, pour lever tout contentieux qui pourrait se faire jour après les faits. Mais cependant, ce partage produira un grand scandale, en présumant que tout un chacun voudra obtenir par raison et équité quelque province particulière. C'est ce genre de difficultés qui dans l'organisation de tant de guerres a occasionné dissensions, retards et enfin un mauvais fondement à l'entreprise. Ils promulguèrent un décret instituant le Pape comme arbitre et ils s'engagèrent à être satisfaits de ce que le Pape déciderait».

Le contexte ainsi éclairé, faisons plus ample connaissance avec les principaux protagonistes de la bataille de la Préveza.

ANDREA DORIA (1466-1560).

GÉNOIS, PRINCE DE MELFI, GÉNÉRALISSIME DE LA LIGUE DES CHRÉTIENS AU NOM DE CHARLES QUINT

Andrea Doria³⁰ naquit le 30 novembre 1466 à Oneglia d'une famille illustre. Orphelin en 1484, il embrassa la carrière militaire et rejoignit à Rome son oncle Domenico, capitaine de la garde pontificale d'Innocent VIII. Son apprentissage militaire dura 8 ans, jusqu'à la mort du pape en 1492. Le nouveau pontife Alexandre VI (Rodrigo Borgia) les contraignit au départ. Deux ans plus tard il passa au service d'Alfonse d'Aragon, mais déçu dans ses espérances de gloire, il s'embarqua pour la Terre sainte. Revenu en Italie, il participa à différentes entreprises au service de Giovanni

²⁵ DARU, *op. cit.*, p. 94.

²⁶ Il s'agit du manuscrit daté du xvr^{ème} siècle de la Bibliothèque Nationale Marciana de Venise, It. vi, 364.

²⁷ *Relatione della consulta*, cit., fol. 2.

²⁹ PAOLO GIOVIO, *La prima parte dell'Historie del suo tempo di Mons. Paolo Giovio Vescovo di Nocera*, Venise, Sessa, 1560, in Annexes fol. 89-100.

²⁸ *Ibidem*.

³⁰ Pour la biographie cf. E. GRENDI, *Andrea Doria*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, cit.; A. PERRIA, *Andrea Doria il corsaro: la casata e la gesta del piu grande ammiraglio genovese del sedicesimo secolo*, Milan, SugarCo, 1982; P. CAMPODONICO, *Andrea Doria*, Gênes, Tormena, 1997.

della Rovere. Après la mort de ce dernier (en 1501) il veilla sur le jeune Francesco Maria et sa mère, Giovanna, qu'il parvint à sauver dans la nuit du 29 au 30 décembre 1502 du terrible César Borgia. Il retourna à Gênes riche et pourvu d'une belle réputation de 'capitaine de terre ferme', et fut ainsi envoyé en Corse en mars 1503 avec quelques 300 fantassins au secours de son parent Niccolò pour mâter la révolte de Ranuccio della Rocca, véritable rebelle, dont il ne réussit à s'emparer qu'en 1507. En 1513, il se vit confier le commandement d'une galée par le doge de Gênes Giano Fregoso,³¹ pour bloquer le ravitaillement d'un vaisseau français à la forteresse de la Lanterne, endroit d'où les soldats de Louis XII assiégeaient Gênes, il et s'acquitta parfaitement de cette mission.³² Andrea Doria devint 'préfet du port', commandait la flotte et était chargé de la défense navale, c'est-à-dire de la lutte contre les pirates musulmans. Sa charge resta d'abord officieuse, le commandement suprême demeurant aux mains de Federico Fregoso. A la chute d'Ottaviano Fregoso (le frère de Federico), qui fut doge de 1513 à 1522, Doria passa au service de la France jusqu'en 1526, année où il accepta les propositions de Clément VII. Il revint en France en 1527, après le sac de Rome. Insatisfait par les Français, il fit casser son contrat pour servir Charles Quint en 1528. Il devint alors «capitaine et lieutenant général pour sa Majesté César» avec pouvoir sur tous les vaisseaux de guerre impériaux et obtint ce que la France n'avait pas su lui donner, la liberté de Gênes «en forme de république» avec la possession de Savone. Doria porta secours à Naples. Gênes était redevenue une république avec un collège de cinq censeurs, dont Doria faisait partie. Il avait refusé le dogat, préférant continuer à combattre sur mer et déjà comblé d'honneurs par Charles Quint qui lui avait décerné l'ordre de la toison d'or et la principauté de Melfi. Gênes était d'ores et déjà aux mains des Doria.

Quand Soliman attaqua la Hongrie, Doria pressentit que la puissance turque pouvait être abattue si on la frappait par surprise par mer et il suggéra une invasion de la Grèce. Charles Quint approuva le plan et l'été 1532, Coron et Patras furent prises, ce qui contraignit les Turcs à libérer l'Autriche et la Hongrie. Cependant, les Turcs ne renonçaient pas à leurs projets et Soliman trouva un adversaire capable de s'opposer à Andrea Doria, le terrible corsaire Khair ad-Dîn surnommé Barberousse, qui pillait alors les côtes chrétiennes. Charles Quint dut se déplacer, la Sicile et la Sardaigne étant en danger, et une sorte de croisade³³ fut alors organisée avec des centaines de galées qui partirent de Barcelone en mai 1535³⁴ pour la fameuse «guerre de Tunis». Barberousse parvint à s'échapper, maintenant ainsi sa menace sur la Méditerranée. Les deux amiraux se poursuivirent sans véritablement jamais chercher l'affrontement, et c'est dans cet état d'esprit qu'ils se retrouvèrent encore face à face lors de l'entreprise de la Prêveza de 1538.

³¹ Janus ou Gianni Fregoso (v. 1445-1529), élu doge de Gênes en 1512, chassé par les Fieschi alliés aux Adorno en mai 1513.

³² Guichardin raconte l'épisode (livre XI, ch. 9): «à bord d'un gros navire qui lui appartenait, Andrea Doria [...] s'avança malgré le danger entre la Lanterne et le navire français (qui déchargeait vivres et munitions), coupa le câble lancé de la forteresse et les câbles des ancres, puis après un combat [...] il s'empara du navire».

³³ C. RENDINA, *I capitani di ventura*, Rome, Newton Compton, 1999, p. 292.

³⁴ Andrea Doria commandait la fameuse *Santa Anna*, cf. sa présentation et action dans les batailles navales in M. GUEROUT, P. CAMPODONICO, A. S. GIANNINO, *Le grandi navi del Rinascimento*, Gênes, Tormena, 2000, pp. 44-49.

MARCO GRIMANI (1494-1544).

VÉNITIEN, PATRIARCHE D'AQUILÉE, COMMANDANT LA FLOTTE PONTIFICALE

Marco Grimani³⁵ naquit, probablement en 1494,³⁶ de Girolamo di Antonio et de Elena di Francesco Priuli 'Scarpon'. Sa jeunesse semble avoir surtout été occupée par les fêtes. Il n'était cependant pas dénué d'ambition et désirant brûler les étapes de la carrière politique, il parvint à entrer avant l'âge au Grand Conseil le 18 septembre 1514 grâce à sa fortune. La vie mondaine qu'il menait portait plus sur des tâches diplomatiques qu'administratives. Après la mort de son père, ses possibilités économiques progressèrent à tel point qu'il devint un des protagonistes les plus actifs de la Compagnie de la Calza.³⁷ En outre, l'élection au dogat de son grand-père Antonio (1521) apporta à la famille un grand prestige social.³⁸ Marco reprit son ascension politique en achetant la charge de procureur de Saint Marc le 30 mars 1522. Malgré sa haute charge, il ne pouvait se prévaloir d'une véritable carrière politique, d'autant plus qu'il avait échoué dans différentes élections comme celle aux *Tre savi sopra le vendite*, ou encore à l'élection comme ambassadeur auprès d'Henri VIII d'Angleterre, ainsi qu'à celle des *Savi sopra l'estimo* ou encore celle de Provéditeur *in campo* et enfin celle de *savio del consiglio*. Les destinées de la famille changèrent de nouveau quand le grand-père doge disparut le 7 mai 1523. Une lutte éclata alors entre les différents héritiers. Les tractations se poursuivirent jusqu'en 1527.³⁹ En 1529, veuf depuis plus de deux ans, Marco se tourna vers la carrière ecclésiastique, renonçant à la charge de procureur, il obtint le patriarcat d'Aquilée transmis par son frère Marino, devenu cardinal.⁴⁰ Ainsi, Marco Grimani succéda le 18 avril 1529 à son frère qui conservait les bénéfices et le gouvernement des diocèses. Le 8 décembre, Marco obtint du Sénat la possession temporelle du patriarcat.

Il décida de se rendre en Terre sainte en 1531 puis à Constantinople où Alvise Gritti, le *beyolu*, fils naturel d'Andrea Gritti, alors à l'apogée de la gloire l'introduisit à la cour. Il le présenta au vizir et à Soliman. Ce dernier lui confia qu'une attaque de l'Italie était imminente. Revenu à Venise, Grimani se rendit directement à Rome auprès de Clément VII pour l'avertir. Le pape réagit en sollicitant un effort commun des Princes d'Europe contre les Infidèles. François I^{er}, qui était dans les meilleurs termes avec Soliman, ne répondit pas, et malgré les efforts du Souverain Pontife, l'initiative n'eut pas de suite. En 1534, Grimani se rendit de nouveau en Palestine et visita l'Égypte. Revenu à Venise en 1536, après d'habiles manœuvres, il fut élu légat *a latere*,⁴¹ commandant de la flotte pontificale contre les Turcs. Sa nomination lui fut notifiée le 7 février 1538. Pour remplir cette mission, il passa les mois d'hiver à

³⁵ Pour la notice biographique cf. GULLINO, *Marco Grimani*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, cit., LIX, 2002, pp. 633-639.

³⁶ Si l'on se réfère aux *Diarii* de Marino Sanudo (xxxii, col. 295).

³⁷ La Compagnie de la *Calza* est définie comme « compagnies de jeunes patriciens et citadins [...] dont certaines eurent également dans la politique une action secrète, dépendant de leurs relations avec des princes italiens qui étaient inscrits à des groupes individuels et que les festivités offertes aux hôtes de passage rendaient plus étroites. » (d'après M. MAYLENDER, *Storia delle Accademie d'Italia*, Bologne, Cappelli, 1926, t. v, p. 494).

³⁸ A propos des fortunes diverses des Grimani cf. DOUMERC, *De l'incompétence à la trahison*, cit., pp. 613-624 et plus particulièrement pp. 623-624 pour l'opération de séduction d'Antonio Grimani.

³⁹ Tractations commencées en 1525 avec le mariage entre Elena, la fille de Marco, et un membre de la famille papale pour favoriser l'élection de Marino au cardinalat. Marino Grimani (1489-1545) fils du doge Antonio Grimani, patriarche d'Aquilée et cardinal.

⁴⁰ Pendant ce temps, leur frère Giovanni remettait l'évêché de Ceneda à Marino pour pouvoir se marier.

⁴¹ Pour les prérogatives et attributions du légat *a latere* cf. M. F. FELDKAMP, *La diplomazia pontificia*, Milan, Jaca Book, 1998, pp. 35-36.

Venise pour équiper ses galères, après quoi il accompagna son équipage en pèlerinage à Lorette puis se rendit à Corfou où il arriva le 15 juillet 1538. Sans véritable expérience navale, mais avec une ambition indéniable, il se trouvait engagé dans l'entreprise de la Prèveza.

VINCENZO CAPELLO (1469-1541).

VÉNITIEN, PROVÉDITEUR DE L'ARMÉE DE VENISE

Les débuts politiques ainsi que la formation de Vincenzo Capello⁴² né de Nicolò en 1469, sont inconnus. Il fut nommé *camerlengo di Comun* le 30 août 1502 et sa charge fut renouvelée le 28 mars 1504. La même année il était capitaine des galères de Flandres et de Londres sur une des voies commerciales des plus lucratives. En 1506, le roi Henri VII d'Angleterre lui accorda de nombreux avantages commerciaux et un message politique de sympathie et d'alliance vis-à-vis de Venise. Fait chevalier par le roi d'Angleterre il put alors introduire la rose dans ses armes. Sur le chemin du retour, il fut attaqué par un vaisseau génois, mais il parvint à s'échapper et captura un chargement d'une valeur de 6.000 ducats dans le port de Cagliari. Rentrant à Venise, riche et couvert de gloire, Capello put entamer sa propre propagande. Devenu populaire, il se fit donc élire le 14 janvier 1512 provéditeur *all'Armata*. Il démontra bien vite une maturité de jugement pour les problèmes maritimes de la République. Il percevait les dangers qui menaçaient le commerce, comme la piraterie qui s'intensifiait alors et allait jusqu'à s'aventurer dans le golfe. La flotte mal organisée manquait de réserves et d'hommes bien préparés, un risque d'insurrection planait sur la Dalmatie affamée. On l'envoya en février 1514 à la défense de Padoue. Dès mars, il fut assigné au contrôle des côtes dalmates et brisa la révolte de Lesina en août 1514 en donnant une interprétation répressive aux ordres ambigus du Conseil des X. Faute de réserves, il fut contraint de renoncer à la poursuite de 20 fustes⁴³ turques et dut faire face au retard de solde des officiers et des chiourmes. Il désarma finalement en Istrie le 7 décembre 1515. Cette expérience lui permit d'éprouver les lacunes du système vénitien.

Nommé capitaine de Famagouste en décembre 1515, il s'employa à fortifier efficacement la forteresse contre les Turcs dont il se défait grandement. Il quitta Famagouste le 10 mars 1519 et revint à Venise. Après diverses charges, il fut de nouveau élu le 12 septembre 1529 provéditeur *all'Armata*. Il exigea alors 1.000 hommes et des victuailles pour au moins deux mois, 50 galées et des munitions, car la flotte était mal pourvue. Le départ fut retardé par les tractations et deux objectifs lui furent désignés: maintenir la paix avec le Turc et l'Empereur en évitant tout incident et mettre la flotte en ordre. Mais les difficultés s'accumulaient: les hommes passaient à l'Empereur en Dalmatie par manque de moyens et les places fortes de Zadar, Sebenico⁴⁴ et de Corfou nécessitaient des fortifications supplémentaires. La construction navale devait être améliorée pour éliminer les avaries paralysant continuellement la flotte et ne permettant pas d'interventions rapides et efficaces. Capello, après avoir assumé à nouveau différentes charges, et suite à la victoire de Castelnuovo de 1537, fut encore nommé provéditeur *all'Armata* en octobre 1538,

⁴² Notons que tous les historiographes du XVI^{ème} siècle que nous avons consultés s'accordent sur l'orthographe *Capello* alors que l'historiographie moderne use de la graphie *Cappello* cf. A. OLIVIERI, *Vincenzo Cappello*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, cit., t. XVIII, 1975, pp. 827-830.

⁴³ Bâtiment léger, long et de bas bord qui naviguait à la voile ou à la rame.

⁴⁴ Actuellement Sibenik.

pour l'entreprise de la Préveza, dont A. Olivieri remarque que ce fut «un choc, une défaite, qui dans leur mécanique politique dénonçaient l'étroitesse des horizons politiques et mentaux de Cappello et d'une grande partie de la classe dirigeante vénitienne face à de profonds changements politiques et militaires dans la Méditerranée produits par des tentatives de rapprochement entre Charles Quint et les Turcs». ⁴⁵

KHAIR AD-DÎN, DIT BARBEROUSSE (1465-1546).
CORSAIRE TURC, AMIRAL DE LA FLOTTE DE SOLIMAN

Le surnom de Barberousse ⁴⁶ était porté par deux corsaires de Mytilène : le premier était Baba Arudj (v. 1474-1518) et le second Khizr, Khair ad-Dîn (v. 1476-1546). Ils étaient tous les deux fils de Yakoub, un soldat rouméliote établi comme potier dans l'île grecque de Mytilène. A la mort de leur père, l'aîné commença à pourchasser les navires chrétiens le long des côtes de Caramanie en Asie Mineure. Après différentes aventures, il fut remarqué par Korkhoud le frère de Sélim I^{er} gouverneur de Caramanie. Ce dernier lui confia un navire corsaire pour piller les côtes italiennes. ⁴⁷ C'est justement là qu'il retrouva son frère, devenu lui aussi un corsaire redouté, après avoir transporté des marchandises puis des esclaves en Méditerranée orientale. Tous deux se mirent alors au service de l'émir de Tunis et Arudj prit le surnom de Baba Arudj ⁴⁸ 'le père Arudj'. Un de ses plus fameux hauts faits est certainement la victoire remportée sur un galion napolitain malgré un rapport de forces défavorable. Il y perdit un bras. Paolo Giovio s'étend quelque peu sur cette infirmité que l'ingénieux corsaire avait contournée par l'emploi d'une curieuse prothèse ⁴⁹ décrite par le médecin pontifical. En 1516, Arudj se rapprocha de Sélim I^{er} et attaqua Alger où il s'installa avec ses compagnons corsaires. Quand il fut pris et tué à Tlemcem en 1518, son frère Khizr prit sa succession, se faisant appeler Khair ad-Dîn 'le Bien de la Religion'. De là, il dirigeait ses armées terrestres et ses corsaires, comme Turgut, envoyé combattre Charles Quint et Andrea Doria.

Barberousse et Andrea Doria durent souvent s'affronter. Doria chef de la flotte impériale chargé de défendre Cadix 'une terre très riche', clef de la route pour les Amériques et futur objectif du *raïs* d'Alger. S'ouvraient ainsi les guerres de Méditerranée, avec comme point culminant l'invasion de la Hongrie par Soliman lors de la campagne de 1532, Doria se dressant contre la flotte turque. Barberousse, quant à lui, nommé *kapudan pacha* 'grand amiral' de la flotte ottomane en 1534 par Soliman le Magnifique, avec le titre de *beylerbey* des îles s'empara cette même année de Tunis, reprise par Charles Quint l'année suivante. ⁵⁰ Depuis l'expédition de la Mer Tyrrhénienne de 1534, des négociations avaient été engagées avec le chef pirate pour préserver les terres de l'Empereur. Barberousse tergiversait, poursuivant à la fois les négociations avec l'Empereur et obéissant à Soliman, aussi en 1537 Doria et Barberousse s'affrontèrent de nouveau : ⁵¹ Doria à la tête de ses galées qui avaient

⁴⁵ OLIVIERI, Vincenzo *Cappello*, cit., p. 829.

⁴⁶ Cf. les intéressantes notes biographiques de G. BONAFFINI, *Introduzione*, in *La vita e la storia di Ariadeno Barbarossa*, Palermo, Sellerio, 1993, pp. 23-41.

⁴⁷ MURAD, *op. cit.*, p. 86.

⁴⁸ Ce serait l'origine du surnom «Barberousse».

⁴⁹ «*ferrea manu ad cubitum religata*» in *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, livre VI, éloge 25.

⁵⁰ Cette entreprise connut une très grande diffusion dans les écrits de l'époque comme le *De bello Africano* de Borgia ou encore *La rotta di Barbarossa a Tunisi* d'Alessandro Verini ou *Il crudelissimo pianto di Barbarossa*.

⁵¹ Les Turcs s'étaient installés à Castro, au sud d'Otrante et Doria intervint, avec le renfort des galées du pape et de Malte. Comme il ne pouvait s'attaquer directement aux forces turques qui avaient la supériorité numérique pour elles, Doria décida de s'en prendre aux lignes de ravitaillement de ses adversaires qui furent contraints de faire passer

rallié Messine, et Barberousse, commandant la flotte de Soliman, pour attaquer les Pouilles. Par une habile manœuvre, le 13 juillet 1537, treize *schirazzi* 'gros vaisseaux de transport' turcs qui menaient vivres et munitions en Italie furent entourés et pris. Soliman décida alors d'assaillir Corfou, qui se trouvait à mi-chemin de la route pour Salento. Doria attaqua alors entre Paxos et Corfou et se replia sur Messine après une bataille particulièrement sanglante. Dès lors, la ligue chrétienne contre les Turcs commença à prendre réalité. Pierangelo Campodonico écrit : «Selon le Prince, la force ottomane tient dans l'alliance entre le potentiel militaire et la construction navale des Turcs d'une part et l'habileté de marin et de commandement d'Alger⁵² d'autre part. Dès que ces deux composantes seront séparées, il sera aisé de les vaincre toutes deux : c'est ainsi depuis que Barberousse est devenu le «trait d'union» entre elles. Il convient alors de séparer les destins de Barberousse et Soliman et pour ce faire de flatter son ambition démesurée et de lui offrir en échange de sa défection d'importants avantages.»⁵³ Il faut désormais compter avec ce nouvel élément pour mieux comprendre les événements de la Préveza.

Maintenant que le cadre et les protagonistes principaux sont précisés, voyons la reconstitution suggérée par les témoignages des différents auteurs à propos des événements qui se déroulèrent dans les eaux de la Préveza en 1538.

Cette fameuse *faccenda* débute avec la tentative du Patriarce d'Aquilée, Marco Grimani, de prendre la forteresse de la Préveza⁵⁴ réputée peu défendue, avant l'arrivée du généralissime Andrea Doria pour s'attribuer toute la gloire de l'opération. Grimani, sous le prétexte d'exercer ses chiourmes exaspérées par une longue inactivité depuis leur arrivée à Corfou,⁵⁵ se serait ainsi offert d'accompagner le provéditeur Pasqualigo voguant vers Zante pour espionner la flotte turque. Paolo Giustiniano ouvrit la route en se glissant avec sa galée dans la bouche du golfe, et débarquant les troupes et l'artillerie à un mile de là, l'attaque de la forteresse fut ordonnée, sans construire les *ripari* pour abriter les soldats, l'opération devant être la plus rapide possible pour surprendre l'ennemi. Mais les Chrétiens vite menacés⁵⁶ par les renforts turcs venus probablement de Lépante, leur situation devenant intenable, furent contraints de rembarquer hommes et artillerie en toute hâte, non sans une certaine bravoure.⁵⁷ La nouvelle de cette attaque⁵⁸ parvenant à Modon où se trouvait alors Barberousse, le pirate turc partit précipitamment en s'emparant de tout le butin possible⁵⁹ et se rendit à la Préveza.⁶⁰ Selon les ordres de Soliman,⁶¹ Barberousse devait s'opposer à la ligue des princes chrétiens.

Andrea Doria rallia Corfou et la flotte chrétienne tardivement⁶² en raison de 'préparatifs' et de cas de mutinerie dans les rangs espagnols au retour de la campagne

leurs convois depuis la Morée jusqu'à la hauteur du Cap Blanc de l'île de Corfou et de traverser le canal d'Otrante pour rejoindre Salento.

⁵² C'est-à-dire l'alliance de Soliman et de Barberousse.

⁵³ CAMPODONICO, cit., p. 132.

⁵⁴ L'opération est tentée le 10 août, cf. lettre du 11 octobre 1538 du cardinal Farnèse à Ferrerio.

⁵⁵ PARUTA, *op. cit.*, livre IX, p. 418.

⁵⁶ Pour Paruta, *ibidem*, certains capitaines comme Alessandro da Terni ont compromis le succès de l'entreprise par leur lenteur pour mettre l'artillerie en place et leur façon de mener l'attaque.

⁵⁷ Paolo Giovio évoque le courage d'Alessandro da Terni pour contenir les assauts des adversaires in GIOVIO, *Historia sui temporis*, livre XXXVII, cit., fol. 208v.

⁵⁸ PARUTA, *op. cit.*, p. 419.

⁵⁹ MURAD, *op. cit.*, livre IV, p. 219.

⁶⁰ Les auteurs sont divisés sur le moment de l'arrivée de Barberousse, pour G. Borgia il est arrivé avant, *op. cit.*, livre XVIII, fol. 264v.

⁶¹ SIGONIO, *op. cit.*, p. 196.

⁶² Pour Paruta, le 7 septembre, *op. cit.*, p. 419, pour Sigonio, *op. cit.*, p. 197 et Capelloni, *op. cit.*, p. 99 la fin août.

d'Afrique.⁶³ Lors du conseil des capitaines, Grimani⁶⁴ exposa ses observations, Don Ferrante Gonzaga,⁶⁵ commandant de l'infanterie, proposa une attaque terrestre s'appuyant sur le blocage du détroit⁶⁶ pour rendre les Turcs prisonniers du golfe. Doria jugeant cette stratégie trop périlleuse,⁶⁷ suggérait plutôt d'aller attaquer Lépante pour contraindre l'ennemi à sortir du golfe. Le conseil décida d'attaquer la Préveza et les commandements furent alors établis: Marco Grimani dirigeait la flotte pontificale, Vincenzo Capello celle des Vénitiens et le Prieur Salviati celle des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*Hierolymitanorum equitum*).⁶⁸ Les galères vénitiennes ne comptaient, de l'avis de Doria, pas assez d'hommes aptes au combat, mais les Vénitiens ne prirent jamais à leur bord la troupe de vétérans espagnols que le généralissime leur proposait. Enfin, la flotte chrétienne s'élança,⁶⁹ et si la bataille s'engageait, l'étendard du «Seigneur crucifié» devait le signaler, les vaisseaux devant se réorganiser de telle sorte que tous soient alignés sur un seul front. Cette démonstration de puissance aurait suscité un conseil⁷⁰ chez les Turcs hésitant entre l'abri du golfe et l'attaque en pleine mer. Pour Barberousse, il fallait attendre là, l'étroitesse du détroit⁷¹ les protégeait tout en exposant les ennemis à l'artillerie de la forteresse. Cette apparente passivité était une tactique⁷² pour attirer l'ennemi dans le golfe. D'autres, «avec une insolence barbare»⁷³ voulaient sortir sur le champ avec toute la flotte et livrer bataille. La violence de ces «aventuriers»⁷⁴ se retrouve dans le discours prêté à un «certain eunuque»⁷⁵ des janissaires de Soliman, véritable harangue destinée à inciter Barberousse au combat. La question pour les Turcs était de savoir si les Chrétiens voulaient véritablement combattre. Nombre d'attaques chrétiennes avaient échoué par suite de désaccords entre confédérés et des tractations secrètes⁷⁶ se poursuivaient entre Barberousse et Andrea Doria pour le compte de l'empereur Charles Quint. Finalement, Barberousse opta pour la sortie du golfe. Barberousse ne cherchant ni évitant la bataille,⁷⁷ tentait de connaître les pensées et les actions de ses ennemis pour régler sa conduite. Il envoya cinquante galées éprouver la bravoure des capitaines de la Ligue. Les guetteurs d'Antonio Doria,⁷⁸ découvrirent l'approche des ennemis sortis du détroit alors qu'ils voguaient vers Leucade, Andrea Doria se serait troublé à cette nouvelle.⁷⁹ Les Alliés faisant volte-face, l'ordre de bataille se trouva bouleversé⁸⁰ et le général Capello occupant ainsi l'avant-garde put décharger de grosses pièces d'artillerie sur les ennemis. Ces der-

⁶³ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 208 et mutineries maîtrisées fol. 205v à 207v.

⁶⁴ SIGONIO, *op. cit.*, p. 198.

⁶⁵ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 208v, et PARUTA, *op. cit.*, p. 419.

⁶⁶ En coulant un vaisseau chargé de pierres et en plaçant trois galions fortement armés.

⁶⁷ Il se réfère à la menace des renforts de Lépante ou d'une tempête d'automne privant les hommes débarqués de tout soutien naval.

⁶⁸ BORGIA, *op. cit.*, fol. 264v.

⁶⁹ Pour l'ordre de bataille cf. l'annexe 3 présentant les organisations déduites de Borgia, *op. cit.*, fol. 265v, et Paruta, *op. cit.*, p. 419 et pour une présentation des navires et des combats navals, cf. M. GUEROUT, P. CAMPONONICO, A. S. GIANNINO, *op. cit.*, pp. 22-23.

⁷¹ GIOVIO, *Historia sui temporis*, *op. cit.*, fol. 208.

⁷⁰ PARUTA, *op. cit.*, pp. 419-420.

⁷² MURAD, *op. cit.*, pp. 220-221.

⁷³ PARUTA, *op. cit.*, p. 420.

⁷⁴ MURAD, *op. cit.*, p. 219.

⁷⁵ GIOVIO, *Historia sui temporis*, *op. cit.*, fol. 209-209v. Giovio joue sur l'étymologie pour dévaloriser les invectives ou «jappements» de l'eunuque en le qualifiant de *semiuir* 'moitié d'homme' pour l'opposer à l'attitude de *uirtus* manifestée par Salech qu'il nomme *uir*.

⁷⁶ Gianmatteo Bembo, provéditeur de Cattaro, écrit que des envoyés de Doria auraient rencontré Barberousse en secret «deux jours avant l'arrivée de notre flotte», cf. *Lettere di Principi*, t. III, 1581, fol. 66.

⁷⁷ PARUTA, *op. cit.*, p. 420.

⁷⁸ BORGIA, *op. cit.*, fol. 265v.

⁷⁹ GIOVIO, *Historia sui temporis*, *op. cit.*, fol. 209v. Le trouble de Doria serait venu de ce qu'il aurait été persuadé que l'ennemi serait resté dans le golfe.

⁸⁰ PARUTA, *op. cit.*, p. 421.

niers contraints à la fuite se pressaient à l'entrée du golfe. Doria se jeta du côté opposé comme s'il voulait leur couper la retraite. Mais bien que la flotte pontificale se trouvait en mesure de barrer la route aux Turcs, Doria ordonna à Marco Grimani de quitter sa position pour rejoindre les autres. Enfin, alors que la flotte alliée pressait de tous côtés l'ennemi ne pouvant plus se défendre ni recevoir d'aide de l'intérieur du golfe, Doria envoya l'ordre à toutes les galées de se retirer aussitôt sous la menace de lourds châtiments.

Le repli sur Leucade dans le mécontentement général provoqua de nouvelles discussions entre capitaines: certains prônaient la destruction de Lépante, d'autres voulaient attaquer de nouveau la Prëveza pour y fixer la flotte turque et s'emparer de la forteresse rapidement avant que les Turcs ne se mettent en ordre de bataille. Finalement,⁸¹ cédant aux pressions, Doria ordonna à la flotte de se mettre en formation de combat. Barberousse décida de rester pour affronter l'ennemi. Cette attitude lui aurait été suggérée par un songe:⁸² il aurait vu des poissons innombrables dont deux gros le ventre ouvert gagner la rive, et aurait interprété cela comme une vision prémonitoire de la capture de nombreux vaisseaux chrétiens et de deux galères ayant perdu leur équipage. A l'approche des Chrétiens cependant, de nombreux Turcs perdirent espoir⁸³ et se constituèrent prisonniers. Barberousse reprenant courage et se comportant en bon capitaine aiguillonna ses hommes de promesses ou de menaces pour tirer le meilleur avantage⁸⁴ de la situation. Les capitaines chrétiens voulaient lancer le combat, Capello, ayant reconnu le pirate Turgut⁸⁵ à l'avant-garde ennemie, se fit même conduire auprès de Doria⁸⁶ pour l'enjoindre à commander l'offensive. Or, ce dernier comptait suivre une autre tactique⁸⁷ et vaincre les Turcs à Leucade pour ensuite descendre sur Lépante en mettant le golfe à feu et à sang d'un bord à l'autre. Finalement, la flotte chrétienne s'élançait contre les ennemis, quand le vent favorable aux Alliés jusque-là cessa brusquement, ralentissant l'avancée chrétienne, les grands bateaux devant être remorqués pour ne pas séparer les galées des vaisseaux. Les Turcs restaient ainsi à bonne distance des grosses embarcations.⁸⁸ L'ordre d'amener les voiles, les lier aux antennes avec des bouts et les remonter au haut des mâts⁸⁹ aurait alors couru⁹⁰ sur les galées vénitiennes.

Ce calme subit de la mer⁹¹ changeait la situation: les gros vaisseaux privés de vent tardèrent à rejoindre le théâtre des opérations et les Turcs, avec leurs galères

⁸¹ PARUTA, *op. cit.*, pp. 421-422. Paruta fixe le départ au 28 septembre: «Levatosi dunque l'armata della legua a' ventiotto di settembre dall'isola di Santa Maura».

⁸² MURAD, *op. cit.*, p. 225. Le titre *R'azaouat* en fait *gazavât-nâme* signifierait 'livre qui raconte des entreprises de guerre sainte', quoi de plus naturel que des visions inspirées par Dieu pour guider le héros, Barberousse.

⁸³ PARUTA, *op. cit.*, p. 423. cette peur est confirmée par MURAD, *op. cit.*, p. 226.

⁸⁴ Giovio compare les évolutions turques à un aigle déployant ses ailes, *Historia sui temporis*, cit., fol. 210 et précise que Doria reconnut qu'il n'aurait pas mieux ordonné sa flotte, Giovio tirerait ses informations de Doria en personne, cf. T. C. PRICE ZIMMERMANN, *Paolo Giovio*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p. 158.

⁸⁵ Turgut (v. 1515-1565) fils de paysans d'Anatolie, engagé très jeune dans la marine turque, pratiquait la course en Adriatique et ramenait butin et prisonniers à Tunis où il les revendait. Il s'attaquait indifféremment à tous les navires chrétiens malgré les accords passés entre la Sublime Porte et Venise, aussi cette dernière se plaignit à Soliman et Barberousse fut chargé de le tempérer, en vain. En 1538, il l'appela pour lutter contre Andrea Doria.

⁸⁶ Giovio rapporte cet épisode de différentes façons: *Historia sui temporis*, cit., fol. 210, et *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, cit., livre vi, éloge xx, p. 291.

⁸⁸ PARUTA, *op. cit.*, p. 424.

⁸⁹ Cette manœuvre devait permettre de libérer rapidement les voiles dès que le vent reviendrait et d'en tirer immédiatement avantage.

⁹⁰ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 211.

⁹¹ Les auteurs parlent de «miracle»: GIOVIO, *Elogia virorum bellica...*, p. 291, CAPELLONI, *op. cit.*, p. 100, et Murad précise que ce serait Barberousse en jetant de part et d'autre de sa galère deux prières extraites du Coran qui aurait fait cesser le vent favorable aux Chrétiens, *op. cit.*, p. 226.

à rames, purent occuper le terrain. Cependant, Doria essaya d'en tirer profit en fin tacticien et fit décrire aux petits vaisseaux de larges cercles autour des vaisseaux de transport⁹² pour amener Barberousse à redouter quelque ruse⁹³ et rassembler ainsi tous les Turcs, à leur insu, en un même point, pour les assaillir et vaincre en une seule opération.⁹⁴ Mettant en pratique son plan,⁹⁵ Doria pensait que les Turcs souhaiteraient attaquer à forces égales les galées en se tenant loin des gros vaisseaux, véritables forteresses flottantes, aussi il laissait approcher l'ennemi pour lui décharger une tempête de tirs d'arquebuses et de canons en ordonnant aux capitaines, qui lui avaient envoyé des esquifs, d'attendre le signal des trompes et le déploiement du grand étendard pour lancer l'attaque avec l'appui des gros vaisseaux.⁹⁶ Face aux lourds bombardements chrétiens les Turcs effectuèrent un mouvement⁹⁷ où ils s'efforcèrent de garder leurs proues toujours tournées contre les Chrétiens⁹⁸ en se tenant le plus loin possible des gros vaisseaux. Barberousse, après plusieurs tentatives infructueuses de déborder les Chrétiens par le côté, aurait pris la seule échappatoire possible en tentant d'affronter les vaisseaux et de passer au travers des rangs de la ligue. Ayant envoyé un bateau par le fond, il parvint jusqu'aux galères. Les siens reprirent alors courage⁹⁹ et s'approchèrent des galées en étant tout près de la barge et du galion, qui ne pouvaient se retirer rapidement. Une partie continua à assaillir le galion¹⁰⁰ qui s'était écarté du reste de la flotte pour frapper de toutes parts les adversaires. Le vaisseau semblait perdu, un boulet avait mis feu à un baril de poudre sur le pont, mais le capitaine, d'un courage sans faille sauva l'équipage du danger. Les vaisseaux de Boccanegra et de Macin Mongaia de Navarre furent aussi attaqués: mâts brisés, voiles brûlées et de nombreux hommes tués. Le navire de l'Espagnol Luis Figaroa fut capturé malgré la résistance des soldats de sa compagnie et Figaroa se retrouva prisonnier¹⁰¹ en compagnie de son père et de son fils. Deux vaisseaux de transport, un vénitien et un dalmate, furent pris par le milieu et incendiés par les Turcs, quelques hommes¹⁰² cependant parvinrent à se sauver dans des esquifs ou en gagnant les vaisseaux alliés à la nage. Le capitaine de la barge réussit à tenir ses assaillants à bonne distance par les tirs de son artillerie rendus plus précis par la proximité des ennemis, et les contraignit à la fuite en leur infligeant des dégâts sérieux.

Un orage terrible éclata alors. La bourrasque se leva sous le souffle du sirocco¹⁰³

⁹² CAPELLONI, *op. cit.*, p. 101 interprète les mouvements chrétiens différemment, Capello et Grimani n'auraient pas eu le courage de prendre le rang désigné par le Prince, par la volonté de Dieu « qui voyait le massacre de sang humain qui se serait fait ce jour-là, si ces deux puissantes flottes s'étaient rencontrées ».

⁹³ GIOVIO relève la méfiance de Barberousse face aux manœuvres des Chrétiens in *Historia sui temporis*, *op. cit.*, fol. 210v.

⁹⁴ PARUTA, *op. cit.*, p. 424.

⁹⁵ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 210r-v.

⁹⁶ GIOVIO tient cette information des capitaines qu'il se vantait de tous connaître, cf. in *Commentario*, la précision *uti postea confirmatione maiorum minorumque ducum, qui aderant, didicimus* « comme le confirmèrent plus tard, ceux qui étaient présents parmi les capitaines grands ou petits ».

⁹⁷ PARUTA, *op. cit.*, pp. 424-425 y voit un repli; MURAD, *op. cit.*, pp. 227-228 parle d'une manœuvre subtile d'attaque.

⁹⁸ Les canons étant alors fixes sur les vaisseaux, cette manœuvre permettait de les garder pointés sur l'ennemi.

⁹⁹ PARUTA, *op. cit.*, p. 425.

¹⁰⁰ Pour l'attaque cf. GIOVIO, *Historia sui temporis*, *op. cit.*, fol. 210v, le galion cf. MURAD, *op. cit.*, p. 228.

¹⁰¹ GIOVIO marque une pause dans son récit avec l'évocation du sort des Figaroa GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 210v. Cf. plus loin les anecdotes dans le récit de GIOVIO.

¹⁰² GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 228.

¹⁰³ *Eurus* dans le texte latin de GIOVIO vient du grec /εὐρος 'vent de l'Est-Sud-Est', dont l'étymologie probable est 'vent qui brûle'; or, certains expliquent *sirocco* par un mot syrien d'origine arménienne *šelaq* signifiant 'cuire' in *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1998, t. III, p. 3521.

et gonfla les voiles de proue des Turcs. Les capitaines chrétiens demandèrent alors à Doria de hisser également les voiles de proue et les grands-voiles pour virer sur Corfou vers où les vents les poussaient. Certains vaisseaux et quelques galées étaient encore en grave danger,¹⁰⁴ leur lenteur de manœuvre les mettant à la merci des Turcs. Deux vaisseaux vénitiens incendiés durant le combat sombrèrent avec tout leur équipage, deux navires espagnols furent pris après une résistance longue et courageuse et Salech s'empara au crépuscule de deux galées légères¹⁰⁵ voguant lentement. La nuit venue «dissimula le trouble inquiet»¹⁰⁶ des alliés et «brouilla l'intelligence et la vue des barbares». Doria aurait alors donné le signal de la fuite et tous partirent dans les ténèbres du couchant. Les lumières des fanaux, les immenses lanternes installées à la poupe, auraient été éteintes suivant l'ordre des capitaines.¹⁰⁷ La poursuite des Turcs se continua cependant jusque vers neuf heures du soir, quand Barberousse décida de renoncer à cause de l'obscurité «on ne se voyait pas les uns les autres, on entendait seulement les coups de rames et on se reconnaissait à la voix».¹⁰⁸ Le vent se faisant plus vigoureux, la flotte se rendit à Corfou toutes voiles déployées. Dans cette atmosphère de suspicion et d'attaques diverses,¹⁰⁹ l'arrivée héroïque de Macin de Navarre fit un contrepoint saisissant de bravoure et de témérité.

Le lendemain, Barberousse¹¹⁰ vint défier les Chrétiens à l'île de Paxos (à douze miles de Corfou), mais les capitaines s'abîmèrent dans de telles tergiversations,¹¹¹ malgré l'accord de Capello de recevoir à bord de ses galées des renforts espagnols, que Barberousse, redoutant quelque fortune de mer, se retira. Voulant trouver une action valeureuse pour racheter leur honneur, les capitaines chrétiens après avoir renoncé à l'attaque de Durazzo,¹¹² sur les conseils de Capello, expert des lieux¹¹³ se décidèrent pour Castelnuovo. La forteresse fut assaillie de coups de canons, les chiourmes de la flotte vénitienne escaladant les murs grâce à leurs rames pénétrèrent dans la partie la plus basse et peu de temps après la muraille de la forteresse céda aux Espagnols.¹¹⁴ La forteresse supérieure défendue par les Turcs capitula trois jours plus tard. Mais alors que cette ancienne possession vénitienne devait, selon les termes des Chapitres de la Ligue, revenir à Venise, sa garde fut confiée à quatre mille vétérans espagnols,¹¹⁵ sous le commandement de Francesco Sarmiento. Andrea Doria et Ferrante Gonzaga¹¹⁶ pensaient les maintenir ainsi loin de l'Italie. Une partie du contingent espagnol se retira à Brindisi et l'autre en Sicile «alors que l'hiver était déjà-là», car il ne put résister à la flotte et à l'armée de Soliman, cet endroit se trouvant en plein dans le giron de la Grèce¹¹⁷ alors soumise aux Ottomans.

¹⁰⁴ PARUTA, *op. cit.*, p. 426.

¹⁰⁵ La première sous le commandement de Francesco Capello appartenait aux Vénitiens et avait à son bord le Vénitien Mocenigo, la seconde était de la flotte du pape et transportait l'abbé Bibbiena d'origine toscane.

¹⁰⁶ Les expressions sont de BORGIA, *op. cit.*, fol. 265v.

¹⁰⁷ Andrea Doria avait d'ailleurs coutume de dire en se moquant de lui-même: «Ainsi donc, Doria aurait-il retiré les lumières pour cacher plus sûrement sa fuite?».

¹⁰⁸ MURAD, *op. cit.*, p. 228.

¹⁰⁹ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 210v et 211.

¹¹⁰ Ivi, fol. 211 et BORGIA, *op. cit.*, fol. 265v.

¹¹¹ P. Paruta explique la longueur de ces débats par la peur et le désordre qui régnaient au sein de la Ligue, *op. cit.*, p. 426.

¹¹² BORGIA, *op. cit.*, fol. 265v.

¹¹³ GIOVIO, *Historia sui temporis*, cit., fol. 211.

¹¹⁴ Durant l'opération deux grands capitaines d'infanterie disparurent: Boccanegra et Cesare Iosia da Fermo. De nombreux habitants, n'ayant pourtant pas renié le culte du Christ, furent menés en esclavage.

¹¹⁵ BORGIA, *op. cit.*, fol. 265v.

¹¹⁶ GIOVIO, *Historia sui temporis*, fol. 211v.

¹¹⁷ CAPELLONI, *op. cit.*, p. 103.

LE TÉMOIGNAGE DES AUTEURS, IDÉOLOGIE OU HISTOIRE ?

Paruta, historiographe officiel, pour la gloire et justification de Venise

L'étude de l'historiographie 'nationale', présentée par Franco Gaeta,¹¹⁸ correspond à une politique culturelle, œuvrant pour la gloire de la cité. Il s'agit de productions littéraires officielles réalisées avec le concours financier de la République agissant en mécène, offrant une charge publique à l'historiographe et lui donnant accès aux archives et annales. Selon Angelo Ventura, «le motif inspirateur fondamental reste toujours la légitimation de la république aristocratique dans les formes données historiquement. [...] Les éléments structurels les plus relevants de la tradition politique vénitienne du quinzième et des premières décennies du seizième siècle, dans lequel l'idéologie du patriciat s'élabore sur un substrat culturel humaniste et renaissant: l'autonomie de la politique, la *libertas*, la supériorité de la loi et la souveraineté, le concept de citoyenneté et la théorie de la noblesse».¹¹⁹ Au début du seizième siècle, la charge d'historiographe officiel est donc instituée à Venise dans le but de sauver le prestige de l'Etat¹²⁰ alors en difficulté.¹²¹ Cette production littéraire, en portant essentiellement sur Venise, devient le lieu d'une certaine «propagande»¹²² tout en professant la recherche de la plus grande précision, il n'y faut théoriquement «aucune altération de la vérité».¹²³ L'écriture de l'histoire de Venise devient l'affaire de l'Etat en 1516.¹²⁴ Marino Sanudo a ouvert la voie à cette collecte d'informations, souvent de première main, sans avoir cependant jamais été rétribué au contraire de l'historiographe élu.¹²⁵ Pietro Bembo fut choisi à son tour en 1530, principalement pour ses qualités et sa célébrité littéraires qui devaient assurer la diffusion de son histoire dans toute l'Italie ainsi que dans la Chrétienté.¹²⁶ Il fit donc usage de son éloquence latine pour la rédaction de son *Historia*. Le Conseil des X décida de nommer par décret public en 1577 à la charge d'historiographe officiel Paolo Paruta¹²⁷ à un moment, où la République a pris un nouveau tournant et adopté une doctrine de neutralité.¹²⁸ Dès lors, tous les historiographes sont des membres actifs de la classe du gouvernement, ils ont ainsi à la fois un engagement politique et historiographique, auxquels s'ajoutent un sentiment nationaliste, une problématique religieuse et étique complexe et la conscience d'une conception européenne dans laquelle il faut intégrer l'histoire vénitienne. Pour toutes ces raisons, l'historiographe officiel semble particulièrement bien informé sur le sujet qu'il entreprend de traiter, puisqu'il a plein et entier accès aux annales et autres archives. Son histoire se fonde sur des informations officielles.

¹¹⁸ FRANCO GAETA, *Storiografia, coscienza nazionale e politica culturale*, in *Storia della cultura veneta*, Vicence, Neri Pozza, 1980, vol. III, t. I, pp. 1 sqq.

¹¹⁹ VENTURA, *Scrittori politici e scritture di governo*, in *Storia della cultura veneta*, vol. III, t. III, p. 515.

¹²⁰ GAETA, *op. cit.*, p. 79.

¹²¹ DOUMERC, *Lunardo Loredan, doxe chi è un tiran: la fin du républicanisme vénitien?*, cit., pp. 41-58.

¹²² Gino Benzoni propose la définition de l'historiographie vénitienne: «histoires rappelant ce qui s'est produit sans le distinguer de ce qu'on voudrait qui se soit produit et de ce qu'on voudrait faire croire qui s'est produit» (*Scritti storico-politici*, in *Storia di Venezia*, t. IV, cit., p. 757).

¹²³ GAETA cite un des préceptes de l'*ars historica*, cit., p. 80.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 81.

¹²⁵ Ce dernier recevait deux cents ducats par an d'après (*ibidem*, p. 85).

¹²⁶ *Ibidem*, p. 88.

¹²⁷ Paolo Paruta se rattache à la famille des Barbaro, les fameux humanistes vénitiens, par son mariage avec Elena, d'après G. GULLINO, *Il patrimonio dei Barbaro di San Vidal*, in *Una famiglia veneziana nella storia. I Barbaro*, Venezia, 1996, complété par V. BRANCA, *La sapienza civile*, Florence, Leo S. Olschki editore, 1998, p. 68.

¹²⁸ GAETA, *op. cit.*, pp. 90-91.

L'historiographe a donc accès aux textes des *Archives* et *Annales*. Notons que les relations d'ambassades ainsi que les documents et registres de la mission diplomatique étaient conservés aux archives de la chancellerie secrète.¹²⁹ Le Conseil des X possédait en outre une véritable collection de témoignages et d'enquêtes divers comme des histoires de guerres, de cités ou de pays, qui devaient pouvoir éclairer ses réflexions. A tout cela s'ajoutait l'abondante documentation amassée par Marino Sanudo qui, «silencieusement, inlassablement s'était mis à écrire, chaque jour, tout ce qui arrivait à Venise: les choses importantes qui se débattaient dans les conseils politiques, les choses de la vie de tous les jours».¹³⁰ En plus d'un vaste travail de compilation, recherches d'archives qui donnèrent le *De origine, situ et magistratibus Urbis Venetae* et le *Vite dei Dogi*, Marino Sanudo «s'attache à noter toutes les informations relatives à l'actualité brûlante et préoccupante»¹³¹ et met à profit ses élections à différentes charges pour collecter des informations de toutes sortes qui trouvent leur place dans ses fameux *Diarii*,¹³² source de documentation inégalable. L'historiographe fonde également son travail sur les rapports d'ambassades, particulièrement à Venise qui institua «l'ambassadeur permanent auprès des nations étrangères».¹³³

Les informations parvenues à Venise avaient des origines très diverses: commerçants, capitaines, Vénitiens expatriés.¹³⁴ La mission de renseignement pouvait aller jusqu'à l'espionnage, c'est d'ailleurs le travail des «services secrets» de Venise décrits par Paolo Preto avec les «espions, éclaireurs, confidentes et agents secrets».¹³⁵ Andrea Gritti jouait ce rôle pour défendre les intérêts de la République. En effet, Alvise Zorzi propose l'exemple d'Andrea Gritti qui remplit un temps la fonction d'informateur pour la République: quand, installé à Istanbul, il avait «coutume de donner à la Seigneurie des informations économiques, politiques et militaires, que ses rapports privilégiés avec au moins un membre influent du Divan lui permettaient de recueillir».¹³⁶ Mais l'évolution de la situation aux frontières entre l'empire ottoman et les terres de la République apportèrent à ses informations une «importance déterminante». Il utilisa mille astuces pour faire parvenir ses précieuses informations: ainsi Andrea Gritti communiqua secrètement avec Venise pour avertir le gouvernement des projets belliqueux des Ottomans. Quelques-uns de ses messagers furent les recteurs de Corfou, Nicolò Gondola, noble ragusain, et Andrea Pesaro, un jeune marchand. Quand la situation devint plus périlleuse, il continua à communiquer des informations précieuses en les dissimulant dans des lettres d'aspect commercial, mais un de ses messagers fut démasqué et empalé. Le grand vizir Ibrahim Pacha se montra magnanime et plaida en sa faveur auprès du Grand Seigneur. Alors que Hersekoglu l'enjoignait de cesser ses communications, le provéditeur de Lépante Giovanni Moro lui envoya un agent¹³⁷ pour le contraindre à livrer des informations, sous menace d'être dénoncé. Il donna les fameux ren-

¹²⁹ G. COMISSO, *Les ambassadeurs vénitiens*, Paris, Le Promeneur, 1989, p. 8.

¹³⁰ A. ZORZI, *Il doge*, Milan, Mondadori, 1996, p. 22.

¹³¹ M.-F. VIALON-SCHONEVELD, *Infortune et fortune d'un historiographe vénitien: Marin Sanudo*, in *L'Histoire et les historiens au XVI^e siècle*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2001, p. 28. Cf. surtout l'introduction de Paolo Margaroli de l'édition de M. SANUDO, *I Diarii (1496-1533) Pagine scelte*, Vicence, Neri Pozza, 1997, pp. 1-27.

¹³² SANUDO, *I Diarii (1496-1533) Pagine scelte*, cit., p. 19.

¹³³ C. CAMPANA, *Les ambassadeurs de Venise, acteurs et sources de l'Histoire*, in *L'Histoire et les historiens au XVI^e siècle*, cit., p. 44.

¹³⁴ Bernard Doumerc évoque certains de ces informateurs: «administrateurs des villes soumises en Adriatique et en Grèce, les navigateurs et les espions» (*De l'incompétence à la trahison*, cit., p. 617).

¹³⁵ P. PRETO, *I servizi segreti di Venezia*, Milan, il Saggiatore, 1994, pp. 39-50.

¹³⁶ ZORZI, *Il Doge*, cit., pp. 39-51.

¹³⁷ Il s'agissait d'un grec de Lépante toujours selon ZORZI, *ibidem*, p. 48.

seignements, tout fut découvert et le Grand Seigneur informé. Ahmed Hersekoglu put sauver son ami Gritti en arguant de son utilité dans une éventuelle médiation avec Venise. Voilà donc évoquées quelques sources d'information dont disposait l'historiographe pour écrire son histoire.

Or, cette histoire constituait un véritable acte diplomatique, imposant des conditions précises au récit. Comme nous l'avons noté précédemment, l'historiographe avait pour mission l'exaltation du prestige de Venise. Paolo Paruta, chevalier et procureur de Saint-Marc, poursuivait les mêmes buts comme tend à le montrer la dédicace de Domenico Nicolino de l'édition de *l'Historia vinetiana*¹³⁸ à Nicolò Erizzo, *savio grande* et chevalier de Saint-Marc lui aussi, dans laquelle il déclare proposer une œuvre littéraire qui entend défendre la gloire de la Patrie, les Lois, la Grandeur et l'Empire. Il ajoute que cette œuvre est consacrée à la Sérénissime et qu'il espère à travers elle que Paruta a servi sa gloire, celle de Venise et de ses héros et a poursuivi l'entreprise littéraire des membres de l'Académie pour le Bien Universel.¹³⁹ Le récit de l'historiographe se veut le reflet de la position 'officielle' de la République.¹⁴⁰ Il relève donc de la stratégie diplomatique. D'autre part, le fait que Paolo Paruta soit chargé de l'écriture de ces événements quelques quarante ans après les faits retire à l'argument toute animosité particulière. En effet, comme l'a remarqué Franco Gaeta, Venise a adopté une doctrine de neutralité à cette époque (1577) et les passions ont pu s'apaiser. Le ton de Paolo Paruta serait plus celui d'un analyste politique étudiant un cas d'école qu'un citoyen emporté par la tourmente des événements. Il «privilegierait même le fait et le moment politique par rapport à l'événement historique dont il ne serait qu'un dérivé».¹⁴¹ La réflexion politique de Paolo Paruta se retrouve dans son livre *Della perfezione della vita politica* publié à Venise en 1579. Il est tenu pour un «illustre politologue» possédant une «culture politique nourrie d'une conscience et d'une compétence profondes» qui écrivait «avec la prégnance et le sérieux de celui qui connaît les affaires vraiment de l'intérieur».¹⁴²

Si Paolo Paruta paraît tout indiqué pour écrire une histoire de Venise relativement neutre, il convient cependant de rappeler que la Sérénissime connaissait de violentes dissensions avec d'autres puissances. Il suffit de penser aux ligues formées contre elle, comme la fameuse Ligue de Cambrai (1508) et surtout à son antique rivalité avec la république de Gênes, antagonisme combien déroutant quand on pense que le généralissime de la flotte impériale pour l'entreprise de la Préveza n'est autre qu'Andrea Doria, le «Père de la Patrie»¹⁴³ de Gênes, ville ayant toujours disputé à Venise la suprématie maritime.¹⁴⁴ Il sera intéressant de contrôler si ce passé de violents affrontements entre les deux républiques rejaillit dans l'épisode de la Préveza. En ce qui concerne le récit de Paolo Paruta, il semble ne comporter aucune trace d'acrimonie à l'égard de Gênes et nous verrons plus loin sur qui l'historiographe vénitien fait plutôt peser les responsabilités de cet échec honteux.

¹³⁸ PARUTA, *op. cit.*

¹³⁹ Cette déclaration trouve un écho dans les notions de «salut, conservation, bien, sûreté, utilité, avantage, honneur et réputation» qu'Alberto Tenenti associe au sens de l'Etat in *Il senso dello Stato*, cit., p. 314.

¹⁴⁰ Cependant, Gino Benzoni décrit Paruta comme un «fautore, in concreto, d'una linea di conciliante sintonia con Roma» (G. BENZONI, *La città del Buon Governo: Venezia*, in *Il Buono e il Cattivo Governo*, Venezia, Marsilio, 2004, p. 107).

¹⁴¹ B. GARRO, *La storiografia italiana del Cinquecento aspetti e problemi*, tesi di Laurea, Padoue, 1977, p. 59.

¹⁴² ALVISE ZORZI, *Venezia nel secolo di Tiziano*, Milan, BUR, 2000, p. 334.

¹⁴³ F. CASONI, *Annali della Repubblica di Genova nel secolo decimo sesto*, Gênes, 1708, p. 116.

¹⁴⁴ Les points forts des guerres entre Gênes et Venise sont rappelés en Annexe 2.

La narration que Paolo Paruta fait des événements de la Préveza est, comme nous l'avons déjà signalé, extrêmement détaillée. Elle prend place au livre IX de son *Historia venetiana*. Il lui consacre une part bien plus importante de son œuvre qu'à celle de la prise de Rhodes,¹⁴⁵ autre victoire fameuse des Turcs aux conséquences si dramatiques rapportée en deux pages à peine à la suite de l'exposé des relations diplomatiques entre Venise et la France et juste avant les tractations pour une Ligue des Princes chrétiens lancée par le Pape Adrien VI. Avec habileté, Paolo Paruta fait passer la perte de l'île de Rhodes au second plan de son récit, non dans l'intention de minimiser le désastre mais plutôt pour rendre présent au lecteur l'état d'esprit des princes de l'époque, qui s'abîmèrent en négociations pour s'accorder et «se tourner unanimement contre les Turcs, les ennemis communs» et, alors que Rhodes était assiégée, au lieu de venir lui porter secours, restaient à «établir une Ligue ferme et puissante». L'épisode de la prise de la cité de Rhodes semble se réduire à une sorte de toile de fond, un événement dont l'issue était déjà décidée, simple argument supplémentaire pour convaincre de la nécessité de la Ligue. Nulle mention n'y est faite de la résistance héroïque des chevaliers de Saint-Jean, il s'agit seulement de mettre en évidence les tractations diplomatiques auxquelles Venise fut largement mêlée. Paolo Paruta, en bon historiographe de Venise,¹⁴⁶ rapporte les occasions où Venise joue un rôle essentiel. C'est pourquoi son récit se développe si abondamment pour évoquer l'entreprise de la Préveza, où il réserve une part notable aux actions des Vénitiens Vincenzo Capello et Marco Grimani, ce dernier n'en restant pas moins un membre important du patriciat vénitien même s'il commande la flotte pontificale.

Le récit de la Préveza permet d'apprécier l'action de l'historiographe. Paolo Paruta s'attache à montrer les actes de bravoure des Vénitiens en représentant le capitaine Alessandro Condulmer sauvant son galion et son équipage d'un incendie sur le pont, et Nicolò Trevisan repoussant les Turcs grâce à toute l'artillerie de sa barge. Le portrait de Vincenzo Capello, ainsi que l'évocation de ses différentes interventions au cours de l'entreprise de la Préveza manifestent un projet (conscient ou non) de glorification de Venise. En effet, en quelques mots brossant le portrait Capello l'historiographe dit qu'il alliait la beauté, la prospérité physique et le courage. Son âge (73 ans, précise-t-il à tort, Vincenzo Capello ayant 69 ans au moment de l'entreprise de la Préveza) lui avait apporté sagesse et une grande expérience de la mer. La bravoure de Vincenzo Capello se manifeste dans ses interventions auprès de Doria pour lancer la bataille. Ainsi, se fait-il porter sur le vaisseau de Doria pour l'enjoindre au combat dans un discours vibrant «Allons frapper nos ennemis qui fuient, le temps, l'occasion, les voix des soldats nous y invitent, la victoire est nôtre, je serai le premier à fêrir, je n'attends rien d'autre que l'ordre d'engager la bataille».¹⁴⁷ Il montre son courage en réclamant le «poste le plus périlleux du combat», soit la première ligne, en vain car Doria se la réserve. Comme nous le verrons plus loin, ces capitaines se montraient extrêmement soucieux de leur gloire et s'emparaient de toutes les occasions de s'illustrer. Paolo Paruta veut montrer l'incarnation du courage guerrier de Venise dans l'action de Vincenzo Capello, véritable manifestation des ordres du Sénat qui lui a ordonné de ne manquer aucune

¹⁴⁵ PARUTA, *op. cit.*, pp. 190-191.

¹⁴⁶ Gino Benzoni rappelle que ces «textes historico-politiques» portent sur «un sujet presque exclusivement vénitien» (G. BENZONI, *Scritti storico-politici*, in *Storia di Venezia*, t. IV, cit., p. 757).

¹⁴⁷ PARUTA, *op. cit.*, p. 425.

occasion de combattre. La vaillance vénitienne s'illustre également dans les actions de Marco Grimani, désirant, avec les capitaines «qui avaient conseillé d'aller attaquer Lépante», en venir au combat quand Doria hésite à lancer l'attaque contre les Turcs. Vincenzo Capello a su toucher les cœurs de ses compagnons dans sa harangue¹⁴⁸ et Paruta écrit de lui qu'il a découvert «dans chacun un désir si grand de combattre, que de tous côtés résonnaient des «bataille, bataille, victoire, victoire!» ce qui émut finalement Doria, et vaincu par une certaine honte, il donna l'ordre aux autres d'aller en avant».

Après avoir rapporté la tentative malheureuse d'assaut de la forteresse de la Préveza par le Patriarche d'Aquilée, Paolo Paruta¹⁴⁹ signale qu'on loua la bravoure et la célérité de Grimani dans cette opération et il se borne à remarquer que «cette entreprise requérait plus de maturité». Mais qu'entend-il exactement par ces termes? On peut facilement établir que Marco Grimani a 44 ans au moment de l'entreprise de la Préveza, il ne peut donc véritablement être question d'une jeunesse bouillante le poussant à de folles impulsions, il doit plus s'agir d'une certaine inexpérience, surtout si l'on considère l'âge des autres protagonistes: Doria a 72 ans, Capello 69 ans et Barberousse 73 ans. Au contraire de Grimani, ils sillonnent la Méditerranée depuis de longues années. Rappelons par ailleurs que Marco Grimani ne commande la flotte pontificale que depuis deux ans et que sa nomination officielle remonte seulement à quelques mois (7 février 1538). Il ne semble pas avoir d'expérience militaire, ce qui tendrait à expliquer l'insuccès de l'attaque de la forteresse de la Préveza. L'excuse confortable de l'inexpérience militaire de Grimani permet à Paolo Paruta d'esquiver la question des renseignements fallacieux reçus par les Chrétiens. L'inexpérience de Marco Grimani peut être nuancée, car si l'on en croit Paolo Giovio (*Histoire de son temps*, fol. 209v), Marco Grimani sut faire preuve de finesse stratégique en manœuvrant de manière à interdire la côte aux Turcs, tout en protégeant commodément les siens. Cette tactique est même qualifiée de *callidum consilium* 'habile proposition' par Paolo Giovio.

Le fait de ménager les susceptibilités se retrouve également dans la façon dont Paolo Paruta évoque la fuite des Chrétiens dans l'obscurité complice: «toute la flotte de la Ligue put se sauver à l'île de Corfou [...] mais dans un tel désordre et avec les esprits tellement abattus bien que ce soit plus de douleur que de peur, que l'on pensa être partis du combat battus et rompus». ¹⁵⁰ Ainsi, la défaite n'est plus qu'une impression due à la fatigue!

Le portrait d'Andrea Doria brossé dans l'*Historia vinetiana* est à la fois celui d'un fin stratège, mais aussi d'un homme soucieux de sa gloire et dont certaines actions sont parfaitement inexplicables. Paolo Paruta fait apprécier aux lecteurs les qualités de tacticien du généralissime au cours des conseils entre capitaines, et particulièrement au moment où il semble hésiter à lancer l'attaque contre les Turcs. Paolo Paruta reconstitue le discours de Doria où il pèse les différentes possibilités, en affirmant qu'ainsi on risquerait l'avenir de la Chrétienté entière car cette défaite la priverait de toute possibilité de reconstituer une autre flotte pour l'opposer aux ennemis et les arrêter. Voici donc bien la preuve d'une vision à long terme de la

¹⁴⁸ Penser à 'l'usage du discours' hérité d'Aristote défini par des sophistes comme Protagoras «le discours manié efficacement par l'individu habile et fort pour rendre convaincantes les opinions qu'il a intérêt à inculquer à ceux qu'il veut manipuler à sa guise» in JEAN BRUN, *Aristote et le Lycée*, Paris, PUF, 1961, p. 23, et revivifié par les Humanistes au xv^{ème} siècle, cf. L. BATKIN, *Gli umanisti italiani stile di vita e di pensiero*, Rome, Laterza, 1990, pp. 172-176.

¹⁴⁹ PARUTA, *op. cit.*, p. 418.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 426.

part de Doria et d'une solide analyse des circonstances, des puissances en présence et de la prise en compte des hasards malheureux, ce qui avait visiblement manqué à Grimani. Ailleurs, son habileté stratégique lui permet de retourner une situation des plus difficiles pour les Chrétiens. En effet, alors que la flotte chrétienne se trouve brutalement privée de vent, au lieu de tourner les proues vers l'adversaire et se lancer en avant pour engager les hostilités, il préfère rester dans une attitude qui désarçonne les ennemis, en les empêchant de deviner quel parti les Chrétiens peuvent prendre. Cette manœuvre présente en plus l'avantage de rassembler les adversaires et ainsi de pouvoir attaquer d'un seul coup une grande partie de la flotte turque. En cas de réussite, ce plan plein d'audace couvrirait de gloire son auteur. Il n'y eut pas de victoire décisive sur les Turcs, mais ce procédé poussa Barberousse à se replier, suspectant quelque manœuvre habile.

Pourtant, Paruta ne s'explique pas toutes les décisions d'Andrea Doria, comme il l'écrit: «peu de temps après, alors que l'on se rapprochait grandement d'eux, par une décision inattendue et inconnue, il envoya l'ordre à la flotte sous la menace de graves châtiments, que toutes les galées se retirent».¹⁵¹ Il se fait même moins complaisant au fil de son récit et en vient à proposer au lecteur un exemple d'erreur stratégique. Au moment où Doria consent enfin à ce que la Ligue attaque, l'auteur précise qu'en fait il «espérait que les Turcs prendraient peur et abandonneraient leurs galées sans combattre en cherchant à fuir à terre, leur laissant ainsi la victoire sans danger» et quand il s'aperçut que les Turcs comptaient bel et bien combattre, «il décida, comme toutes ses actions le démontraient, de ne pas se risquer dans le conflit, il commença manifestement à se retirer».¹⁵² La dernière touche du portrait de Doria reconstitué au travers du récit de Paruta est son souci de gloire. Comme nous l'avons remarqué plus haut le retournement hardi de situation qu'il a tenté était en partie guidé par le désir d'affirmer son habileté tactique. En outre, le fait qu'il refuse de céder le premier rang à Capello semble motivé par la même raison, montrer sa bravoure. Enfin, le dernier argument que nous livre Paolo Paruta suggère plus une manifestation de fanfaronnade que de panache. Quand la flotte chrétienne se trouve contrainte à la fuite, Paolo Paruta précise que «Doria voulut être parmi les derniers à partir avec sa galée pensant montrer ainsi soit un plus grand courage soit meilleur conseil pour le salut de la flotte»¹⁵³ et il s'empresse d'ajouter que «tous savaient qu'une telle confiance ne venait pas de sa force d'âme ou d'une volonté attachée à ce service, mais du fait qu'il connaissait la rapidité de sa galée qui pouvait facilement le tirer de danger!», précision qui anéantit toute prétention de gloire. Paruta conclut l'épisode en démontrant, si besoin en était encore de le faire, le mérite vénitien: «le général Capello comprit cela et ne voulut partir qu'en même temps que lui».

Ainsi, le récit de l'historiographe Paolo Paruta assure le lecteur d'une riche documentation puisque l'Auteur a eu accès à la fois à des informations 'officielles' et secrètes. Mais, comme le note Franco Gaeta,¹⁵⁴ un problème se pose: l'autonomie de l'historiographe; en effet, écrivant pour sa cité et animé de sentiment national, l'auteur peut être influencé et présenter les événements de manière orientée. D'autre part, comme ce texte est appelé à une large diffusion passant les limites de la République, il doit convenir aux étrangers qui le liront. L'historiographe doit donc faire preuve de mesure pour que son œuvre soit tenue en bonne estime par les

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 425.

¹⁵² *Ibidem*, p. 425.

¹⁵³ *Ibidem*, p. 426.

¹⁵⁴ GAETA, *op. cit.*, p. 4.

autres puissances. Comme nous l'avons noté plus haut, cet exercice diplomatique travaille à la réputation de Venise à travers la Chrétienté.

Capelloni et Sigonio, biographes de Doria, pour la gloire du prince de Melfi et de Gênes

Les biographes font un travail assez proche de celui de l'historiographe, si ce n'est que l'étendue du sujet passe d'une cité à celle d'un seul individu. Voyons comment des biographes peuvent traiter d'un même événement. Par nature, la biographie est le 'récit d'une vie'. Or, la Renaissance montre un goût très prononcé pour ce qu'on appelle les *Vies*, ces récits relatant l'existence de personnages fameux de l'Histoire, car l'Humanisme, en redécouvrant l'Antiquité, s'éprend des formes littéraires des Anciens. Les *Vies* d'hommes célèbres sont considérées comme de véritables exemples à suivre tant sur le plan moral que littéraire. Les biographes s'inspirent donc de ces récits fameux pour parer de gloire les vies de contemporains dont ils entreprennent l'écriture. L'étude attentive de biographies renaissantes nous a permis de déterminer deux types principaux de biographies. Le premier, auquel se rattache la *Vita del principe Andrea Doria* de Lorenzo Capelloni, est la biographie inspirée par la fréquentation continue et amicale du personnage. Cet ouvrage peut même être une commande de l'intéressé ou de sa famille. Le texte, s'il offre la possibilité de connaître plus intimement le personnage ainsi portraituré, peut également proposer une vision déformée des événements et s'apparenter à une autobiographie. Le deuxième type serait celui de la biographie réalisée comme un récit historique se fondant sur des éléments extérieurs, à la manière des historiens. Précisément, le travail de Carlo Sigonio, auteur de *Della vita e fatti di Andrea Doria Principe di Melfi*, désigné comme 'historien' et non comme 'biographe de Doria', présente ces caractéristiques.

Une plus ample connaissance des deux biographes de Doria permettra de mieux délinéer leurs motivations réciproques. Le premier, Lorenzo Capelloni est originaire de Gênes, comme Andrea Doria. Il l'a côtoyé et fut l'auteur de sa première biographie, en 1565. Son admiration pour Doria éclate dans la dédicace qu'il lui adresse, datée du 1^{er} avril 1562. Il lui parle de sa grandeur et excellence, de ses hauts faits et de ses belles actions pour sa patrie à qui il «a rendu la liberté», ce qui lui vaut d'être tenu pour le «Père de la patrie». La façon dont il appelle Andrea Doria est aussi révélatrice de l'estime dans laquelle il le tient, il le nomme «le Prince» («il Principe») en référence à son titre de Prince de Melfi. Le second, Carlo Sigonio né à Modène, fut un érudit et un historien insigne, ainsi qu'un professeur réputé, d'abord à Modène, où il succéda à son maître Francesco Porto en 1546, puis à Venise, où il enseigna les Humanités à partir de 1552 et enfin à Bologne, où il tint jusqu'à sa mort la chaire principale des Humanités. Il fut un explorateur des archives et un brillant savant, apportant à son enseignement la critique mordante faisant défaut à ses prédécesseurs. Sigonio n'était pas un compatriote de Doria, Modène étant passée au duc de Ferrare en 1515. Il semble avoir plutôt été influencé par les milieux dans lesquels il enseigna. Il nomme Doria simplement *il Doria* sans marque particulière de révérence exagérée. La neutralité de l'Auteur peut être cependant sujette à caution, si l'on considère la dédicace datée du 22 décembre 1598 où le texte est dédié au «seigneur marquis de Torriglia, capitaine général pour Sa Majesté Catholique de l'escouade des galères de Gênes...» et du lieu d'édition du texte, Gênes, la même année.

Les deux auteurs nomment donc différemment Andrea Doria, est-ce le signe d'une déférence plus ou moins grande et peut-être d'un certain parti pris? Lorenzo

Capelloni ne consacre que quatre pages au récit de l'entreprise de la Prèveza (p. 99 à p. 102), Carlo Sigonio en fait un exposé bien plus détaillé (fol. 196 à 211) dans lequel il introduit des précisions et des analyses là où le texte de Capelloni ne propose qu'un résumé synthétique des événements, mais où percent toutefois des arguments sur lesquels nous reviendrons ultérieurement.

Sigonio introduit sa relation des événements de la Prèveza par une présentation des circonstances et évoque la tentative malheureuse de Grimani (fol. 197) disant qu'il ne s'agissait au départ que d'une mission de reconnaissance «de la bouche du golfe de l'Arta», or le Patriarche tenta d'assailir sans succès la forteresse. Il explique également la venue de Barberousse à la Prèveza, chargé par Soliman de contre-carrer les plans des Chrétiens en faisant un rappel rapide (fol. 196) des différents affrontements entre Turcs et Chrétiens lors de leur venue dans le golfe. Capelloni laisse ces prolégomènes de côté, pour ne retenir que l'événement qui lui semble essentiel: l'arrivée de Doria à Corfou. Il utilise ainsi la technique tirée de Tite-Live du récit commençant *in media res*, en ne portant son attention que sur le personnage dont il écrit la biographie, le Prince de Melfi.

Les deux biographies renvoient alors au premier conseil entre les capitaines: Capelloni le rapporte de manière laconique (p. 99): «la fin août étant arrivée, la flotte du Pape menée par le Patriarche d'Aquilée et la vénitienne sous le commandement du général Capello furent rejointes et visitées.», Sigonio le détaille davantage (pp. 197-198), Doria se serait enquis «de ce qu'il fallait faire», en demandant des «nouvelles de la flotte ennemie», en recevant le compte-rendu très précis de Grimani et en questionnant sur les conditions terrestres pour l'infanterie et la possibilité de lancer une attaque maritime. Après avoir reçu toutes ces informations, Sigonio précise que «ayant soigneusement considéré leurs forces et celles de l'ennemi, d'un commun accord ils décidèrent de quitter Corfou». Capelloni ne parle pas des préparatifs ordonnés par Doria ni de la constitution de la flotte pour l'attaque que détaille et explique Sigonio. Ce dernier présente également les différentes variantes imaginées par Doria suivant les réactions de l'ennemi et l'ordre de bataille qui devait en découler ainsi que les élaborations stratégiques de la flotte chrétienne devant l'inactivité des Turcs.¹⁵⁵

Les conditions atmosphériques semblent davantage intéresser Capelloni. Il évoque ainsi un épisode intercalaire, ou bien rassemble dans un résumé hardi deux événements distincts, parle du vent contraire empêchant les Chrétiens de rencontrer leurs ennemis en les forçant à rebrousser chemin. Un nouveau conseil se tient pour établir les attributions de commandements.¹⁵⁶ Il y aurait été question d'un projet de débarquement des troupes à terre «au jour venu pour attaquer l'ennemi» (pp. 99-100), mais «le lendemain matin, ils changèrent d'avis et décidèrent de garder l'infanterie à bord». Capelloni évoque encore le temps à propos d'une navigation qui aurait duré tout le jour et la nuit, avant de jeter l'ancre sous l'effet de vents contraires qui les empêchaient de «prendre de l'eau» et faisaient tourner les vaisseaux. Sigonio parle seulement du vent qui tombe et contraint les Chrétiens à jeter l'ancre encore assez loin des ennemis, et du signal qu'ils reçurent alors (un coup de canon de Francesco Doria) de la sortie de Barberousse avec toute sa flotte. Quand

¹⁵⁵ Sigonio s'attache à représenter Doria s'enquérant des conditions du terrain pour tenter un débarquement, mais apprenant l'inadéquation de l'endroit pour ce projet, il décide avec grande stratégie de renoncer à cette tactique, contre l'avis de Gonzaga, dont Doria aurait dit qu'il s'agissait d'un «très mauvais conseil».

¹⁵⁶ Capelloni précise que Capello ne reçut pas le premier rang que s'arrogeait Doria, mais au contraire, le dernier.

le vent cesse, Capelloni propose la tactique envisagée par Doria, mais un coup de théâtre se produit: Capello et Grimani perdent courage et ne prennent pas le poste assigné par le généralissime. L'ordonnancement de la flotte chrétienne ainsi désorganisée fait perdre l'avantage aux Chrétiens, selon Capelloni, en faveur des Turcs qui parviennent ainsi à s'emparer de deux galées et de quelques vaisseaux (pp. 100-101). Fait notable, Capelloni ne décrit aucune bataille, aucun affrontement en évoquant seulement des pertes. Sigonio passe rapidement sur cet épisode en attribuant l'échec chrétien à Capello et au Destin qui a accablé la flotte d'un violent orage après l'avoir privée de vent. Le moment de l'orage (fol. 204) est selon lui le point culminant des difficultés chrétiennes. Sigonio, qui s'était montré pourtant proluxe dans les moments précédents, se contente d'une évocation rapide des circonstances qui conduisent à ce qu'il n'ose nommer la fuite des Chrétiens.

Malgré leurs divergences dans le récit, les deux biographes se retrouvent autour de la justification de Doria et de la réfutation de la critique. Sigonio représente souvent Doria en train de s'informer, soit au cours de conseils avec ses capitaines soit en interrogeant directement les personnes susceptibles de le renseigner, il s'entoure ainsi de toutes les informations nécessaires à l'établissement de ses tactiques.¹⁵⁷ Il mesure les forces en présence, en s'attachant à faire un point précis des ressources chrétiennes et turques. Il envisage également l'effet d'un changement de temps, comme un vent violent se levant alors que ses troupes seraient débarquées. Capelloni représente Doria plutôt dans le rôle du commandant en chef de la flotte chrétienne, manœuvrant habilement sur mer. En effet, alors que les Chrétiens se trouvent privés de vent, il envisage, au moment où les galées de l'empereur se trouveraient à portée de canon de s'écarter de sorte que le bataillon¹⁵⁸ et l'arrière-garde se portent en face pour assaillir la flotte ennemie en même temps afin de combattre tous ensemble à une heure prévue «comme on devait le faire par logique navale» précise-t-il. En effet, les flottes vénitiennes et pontificales possédaient d'énormes navires lourdement armés, permettant de canonner les adversaires de loin.

A propos de l'arrivée tardive de Doria à Corfou, Sigonio écrit: «il arriva ainsi à la fin août à Corfou, bien avant ce que disent bon nombre de gens», précision révélant le parti pris par le biographe voulant justifier son personnage vis-à-vis de ses détracteurs. La justification avancée serait le grand soin avec lequel Doria fit les préparatifs des galères, vaisseaux, soldats et victuailles collationnés à Gênes, Naples et en Sicile par ordre de l'empereur. Par ailleurs, les épisodes où Doria a visiblement commis des erreurs, comme le retrait subit et inexplicable des vaisseaux alors que les Chrétiens allaient assaillir Barberousse, ne figurent pas dans le récit de la Préveza. Au contraire les deux biographes préfèrent reporter leur attention sur les torts des Vénitiens, l'attaque étant la meilleure des défenses. Le refus des Vénitiens de recevoir un officier espagnol sur chacun de leurs vaisseaux est présenté comme une faute soulignée par Sigonio. Il montre ainsi Doria accomplissant avec sagesse ses préparatifs de combat, «informé que leurs galères n'étaient pas très fournies

¹⁵⁷ Au titre des stratégies envisagées par Doria, citons celle détaillée par Sigonio, en cas de réaction, des Turcs d'aligner toutes les galères sur un seul front, ou s'ils restaient terrés dans le golfe, d'aller attaquer Lépante ou une autre place forte du Grand Turc, en causant un grand dommage soit pour s'emparer d'une terre ennemie sous les yeux de Barberousse, soit pour le forcer à sortir et ainsi le mettre en pièces. Ces deux tactiques reposaient sur un effet psychologique qui devait venir à bout du courage adverse.

¹⁵⁸ Il s'agit de la *battaglia* qui représente le gros d'une armée terrestre ou navale. N. MACHIAVELLI, *Dell'arte della guerra*, in *Tutte le opere*, sous la direction de Mario Martelli, Milan, Sansoni, 1993, p. 313. Les troupes se divisent en avant-garde, bataillon et arrière-garde. Le bataillon est la partie la plus forte de la flotte.

d'hommes aptes au combat», il leur propose de leur donner «une troupe choisie de soldats espagnols vétérans». Les Vénitiens ayant d'abord refusé, acceptèrent diplomatiquement dans un second temps de se soumettre aux ordres de Doria, mais les vingt-cinq hommes qui leur étaient alloués ne montèrent jamais sur leurs vaisseaux. Sigonio montre son hostilité envers les Vénitiens par un «alléguant divers embarras» révélant toute sa défiance à leur égard. Il blâme particulièrement Vincenzo Capello responsable de l'échec de la Préveza, car écrit-il «si les conseils avisés et prudents de Doria n'avaient paru suspects à Capello», c'est, selon lui, la défiance de Capello qui aurait semé la discorde parmi les capitaines et aurait ainsi compromis l'attaque chrétienne, et non les attermolements supposés de Doria.

Capelloni prend une position plus ambiguë à l'égard des Vénitiens. S'il est le premier à faire porter l'échec de l'entreprise sur la défection de Capello et Grimani au moment de lancer l'attaque décisive contre les Turcs, il attribue cela à la volonté divine: «Mais comme Dieu, qui voyait le massacre de sang humain qui se serait fait ce jour-là, si ces deux puissantes flottes s'étaient rencontrées, ôta le courage à Capello et au Patriarche d'entrer avec les galées qu'ils commandaient dans l'ordre de bataille...». Cette défense, toute oratoire, est à entendre, semble-t-il comme une accusation à demi-mot de lâcheté de la part des deux Vénitiens, auxquels les Génois, comme Capelloni, vouent une haine atavique. Capelloni justifie également la flotte chrétienne, qui n'a pas fui, comme les ennemis en eurent faussement l'impression. Elle aurait été seulement désordonnée à cause de la défection des deux Vénitiens, et ainsi augmente-t-il indirectement leurs torts en retirant toute culpabilité à Doria, exempt par là de toute erreur stratégique.

Or, cet épisode fâcheux de la Préveza est pourtant incontournable, il figure dans toutes les biographies. Serait-ce par un effet de l'art sophistique? Comment les auteurs parviennent-ils à retourner l'argument pour louer Doria? Par une subtile sélection des bons moments (principalement les élaborations stratégiques où Doria révèle tout son savoir et son expérience) et un oubli opportun des moments de doute de Doria et ses décisions de retrait incompréhensibles, Sigonio et Capelloni dressent un portrait des plus flatteurs pour Andrea Doria. Mais n'était-ce pas le but d'une biographie¹⁵⁹ que de cueillir les belles actions tout en effaçant les aspérités du personnage? L'élaboration de la figure presque allégorique de Doria se retrouve dans le choix d'utiliser un motif cher aux clercs du Moyen Age auteurs des chansons de geste, à savoir le 'conseil'. Dans les textes écrits par des clercs, soucieux de promouvoir leur rôle et de civiliser leurs maîtres, que fleurissent les récits de conseils tenus avant les batailles décisives. C'est ainsi que la *Chanson de Girart de Roussillon* (chanson anonyme du XIII^{ème} siècle) propose une prolifération de ces fameux conseils à tel point que la progression du récit se trouve à un moment paralysée dans les conseils au camp de Girart, les négociations et conseils au camp de Charles, où les personnages se répandent en discours stériles. Les chansons de geste renvoyant à un monde chevaleresque idéal, le fait de représenter un chef de guerre consultant longuement ses hommes avant de se lancer dans la bataille permet d'enrichir son portrait d'un éclat chevaleresque que ne boudaient absolument pas les 'figures'¹⁶⁰ portraiturées de la Renaissance.

¹⁵⁹ D. FRIGO, *Principe e capitano, pace e guerra: figure del 'Politico' tra Cinque e Seicento*, in *Il 'Perfetto Capitano' Immagini e realtà*, Rome, Bulzoni, 2001, p. 279.

¹⁶⁰ Penser à l'idéal héroïque hérité de l'Antiquité, J. DELUMEAU, *L'Italie de la Renaissance à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1984, pp. 124-125.

Il suffit de penser au portrait de Doria, œuvre du Bronzino,¹⁶¹ où il est représenté sous les traits du dieu Neptune, pour s'en convaincre. Comme nous l'avons vu précédemment, Capelloni, en bon diplomate, conclut son récit des événements de la Préveza par l'évocation de la volonté divine ayant suscité la peur de Capello et Grimani à l'origine du départ des Chrétiens, ainsi que le renoncement de Barberousse à poursuivre la flotte chrétienne. De ce fait, il ne faut «accuser ni le général vénitien, ni le Patriarche, comme un certain détracteur¹⁶² l'a fait publier» (p. 102). Cette générosité quelque peu suspecte manie avec habileté la prétention la plus consommée, en ne voulant pas condamner la lâcheté des Vénitiens, il insiste encore davantage et en amplifie l'effet. En définitive, ces affirmations, sincères ou non, tendent à asseoir l'idée d'un Capelloni qui se place au-dessus des basses rivalités et considère l'Histoire avec équité. D'autre part elles lui permettent de laisser dans l'ombre quelques faiblesses de Doria, comme la fuite dans l'obscurité qui retirerait quelque éclat à son mythe.

Les biographies, comme nous le supposions, présentent l'entreprise de la Préveza sous un jour favorable au personnage dont elles rapportent la vie. Si les informations sur le contenu des conseils menés par Doria sont plus précises et si certaines de ses élaborations stratégiques nous sont ainsi communiquées par des auteurs ayant pu puiser à la source des informations à l'intérêt indiscutable, il reste cependant manifeste que la présentation des faits est des plus orientées et qu'il faut considérer certains jugements avec grande précaution. Les déformations viennent d'une présentation incomplète des faits, laissant des zones d'ombre dans le fil du récit, et d'une lecture subjective des événements, comme par exemple certains conseils qui furent imposés à Doria par la protestation des troupes, et non par une volonté personnelle et spontanée de consulter ses capitaines. Voyons donc maintenant, si un historien attaché à la Papauté saura se montrer plus neutre et mieux informé.

Borgia, historien du pape?

Girolamo Borgia, lointain parent du pape Alexandre VI, fréquenta divers milieux intellectuels comme l'académie du Pontano ou le Studio de Padoue, participa à l'académie réunie autour de Bartolomeo d'Alviano (*Accademia Liviana*), connut le milieu de Colocci, ce qui le rapprocha de la famille Farnèse et plus particulièrement d'Alessandro, le futur pape Paul III, et fréquenta également l'Académie romaine. La grande œuvre de sa vie, l'*Histoire des guerres italiennes*, est cependant restée inédite. Nous avons eu l'extraordinaire opportunité de reconstituer le texte complet de l'*Historia de bellis italicis* en réunissant dans notre étude les manuscrits conservés d'une part à la Bibliothèque Marciana de Venise (livres I-XII et XVI-XVIII) et d'autre part à la Bibliothèque Vaticane de Rome (livres XIII-XXI). Nous avons pu constater que les deux manuscrits, que nous avons longuement fréquentés, semblaient être écrits de la même main. L'extrait évoqué se trouve au livre XVIII (soit dans les deux manuscrits), mais ce livre ne reçoit pas de titre particulier, si ce n'est *Hieronymi Borgii historiae. Liber XVIII*. Seul le livre XVI, également intitulé *De bello africano* relatant l'entreprise victorieuse de Tunis de Charles Quint en 1534, est précédé d'un

¹⁶¹ Cf. Les actes du colloque *Lecture du portrait du pouvoir entre art et histoire* des 24-26 avril 2001 à la Villa Médicis de Rome édités sous le titre *Les portraits du pouvoir*, Rome, Académie de France, 2003 et part. E. POMMIER, *Le portrait du pouvoir: de la norme à la réalité*, pp.3-17 et la «lecture d'œuvre», Doria vu par Sebastiano del Piombo et Bronzino par M. BROCK, CL. CIERI VIA et P. COSTAMAGNA, pp. 21-62.

¹⁶² Capelloni ne précise pas davantage.

texte de présentation sous forme de dédicace à Fabrizio Maramaldo, patricien napolitain, où Borgia annonce son objectif d'égaliser dans l'écriture Paolo Giovio, «auteur d'une nouvelle histoire à l'éloquence excellente». Girolamo Borgia côtoie donc nombre de milieux intellectuels de son époque, d'où il tire un goût littéraire qui lui vaut même l'accusation par certains d'être pédant. Ces considérations valent essentiellement pour le style de son écriture usant d'un latin parfois quelque peu contourné, mais les idées sont claires et la critique acérée comme nous pourrions l'apprécier plus loin.

L'environnement dans lequel évolue Girolamo Borgia se manifeste comme une source d'informations appréciables et le réceptacle d'une idéologie originale. Ce milieu est la cour du pape Paul III, le «dernier pape de la Renaissance»¹⁶³ selon Paolo Ceccoli. Alexandre Farnèse, parent du pape Borgia, fut élu pape le 12 octobre 1534 en raison de son indépendance vis-à-vis de l'Empire et de la France. L'entreprise de la Prêveza eut lieu pendant son pontificat (1534-1549) durant lequel il pratiqua largement le népotisme et particulièrement à l'égard de Pier Luigi Farnèse,¹⁶⁴ premier né du Pape, nommé gonfalonier de l'Eglise et commandant suprême des troupes pontificales. La nomination de Marco Grimani à cette même dignité le 7 février 1538 est peut-être le fruit d'une manœuvre de la part de ce dernier, par l'interception de lettres compromettantes il «aurait forcé la main au pape, comme le démontre sa surprenante élection au légat *a latere*».¹⁶⁵ Le pontificat de Paul III est aussi le moment du «renforcement des nonciatures permanentes»¹⁶⁶ et pour nous donner une idée des informations qui circulaient dans le cercle pontifical, nous avons consulté la *Correspondance des nonces de France*. Ces lettres échangées entre les nonces et différentes autorités de l'Eglise permettent de suivre l'évolution des informations qui venaient de Rome et celles qui étaient véhiculées en France. C'est ainsi que les destructions turques sur les possessions vénitiennes qui conduisirent à la Ligue sont évoquées par le cardinal de Carpi dans une lettre du 30 janvier 1538 adressée au cardinal Jacobazzi à Lyon. Les tractations pour la constitution de la Ligue voulue par l'empereur et refusée par François I^{er} suscitèrent un échange de lettres entre Carpi et le nonce Ferrerio (février 1538). Les lettres informent également des progressions de Barberousse dans l'Archipel (Farnèse et Ferrerio, juillet 1538), des défaites de Hongrie (Ferrerio à Farnèse en août 1538), sur *l'armata nostra Christiana* qui renvoie en fait à l'expédition de Marco Grimani du 10 août (lettre de Farnèse à Ferrerio du 11 octobre). La lettre du 22 octobre 1538 rapporte que le roi ne croit pas dans le succès de l'expédition chrétienne sur terre (la cavalerie chrétienne serait vite défaite par la cavalerie turque), selon lui il faudrait les attaquer par mer, mais la flotte chrétienne n'est pas suffisante. Dans une lettre du 22 octobre adressée au cardinal Farnèse, Ferrerio propose un exemple de la qualité des informations du roi de France. Alors que le nonce lui représentait les succès chrétiens face aux Turcs contraints au repli, ce dernier aurait rectifié en précisant que la fuite était le fait des Chrétiens, rappelant ses mises en garde et annonçant le départ prochain des Vénitiens de la Ligue. Ainsi, Girolamo Borgia par la fréquentation du cercle des intimes de Paul III, dispose de

¹⁶³ P. CECCOLI, *Papi o principi?*, Colognola ai Colli, Demetra, 1999, p. 82: Paul III «fruit de la corruption de la Renaissance» à propos de sa nomination au rang de cardinal et son népotisme (p. 84).

¹⁶⁴ C. RENDINA, *I Papi*, Rome, Newton Compton, 2003, p. 629.

¹⁶⁵ GULLINO, *Marco Grimani*, in *Dizionario Biografico degli italiani*, cit., p. 637.

¹⁶⁶ FELDKAMP, *La diplomazia pontificia*, cit., p. 49. La répartition des zones de compétence des nonces (*ibidem*, pp. 59-61).

toutes les informations des conseillers pontificaux, assurance d'une certaine richesse des nouvelles relatées. Girolamo Borgia reflète-t-il les idées du milieu pontifical? Que dire de son équité vis-à-vis de Charles Quint, des Vénitiens ou d'Andrea Doria? Avant d'examiner de plus près sa position, un point nous intéresse: la question des localisations de ses manuscrits.

Comme nous l'avons déjà signalé, le texte de Girolamo Borgia l'*Historia de bellis italicis* rapporte de façon précise toutes les histoires des guerres d'Italie entre 1494 et 1541. Cette œuvre inédite était en possession du Conseil des X.¹⁶⁷ Quel intérêt pouvait avoir le Conseil des X à conserver ces *Histoires*? Les attributions du Conseil, d'après Daru, «comprenaient toutes les affaires qui intéressaient la sûreté de l'Etat».¹⁶⁸ Ce texte constituait donc une source d'informations de la même façon que d'autres manuscrits rapportant des *Histoires* comme celle de l'île de Rhodes de Ioannis Meursi, par exemple.

Le fait qu'un manuscrit soit conservé à Rome apparaît comme parfaitement logique. Girolamo Borgia étant proche du pape, il était naturel qu'une copie de son texte se trouve conservée au Vatican. Le manuscrit de Rome comble la lacune des livres XIII à XV (absents dans la version vénitienne) et prolonge le texte des livres XIX à XXI. Ces livres portent principalement sur les guerres en Europe, ce qui expliquerait (peut-être) leur absence du manuscrit vénitien qui s'intéresserait davantage à l'Italie et aux Vénitiens. Ces remarques se fondent sur l'hypothèse de textes non mutilés, mais il est tout de même notable que l'exemplaire vénitien ne présente pas de rupture dans la numérotation de ses pages (le livre XII se conclut au folio 220 et la dédicace à Fabrizio Maramaldo, précédant le livre XVI, figure au verso de ce même folio 220). Il est encore plus remarquable que le texte romain (livre XIII) commence au folio 220, cela ajouté à la graphie très proche, voire semblable, tout donnerait à penser à un seul et même volume séparé. *Quid* de la partie commune aux deux manuscrits qui nous a fait repousser cette hypothèse dans un premier temps? Il semblerait que dans le manuscrit vénitien les livres XVI à XVIII aient donc été réécrits, mais pour quelle raison? L'importance des sujets traités dans ces livres les rendaient peut-être incontournables. Le livre XVI *De bello africano* célébrant la guerre de Tunis et la prise de la Goulette par Charles Quint en 1534, était probablement le plus fameux de Borgia. Ce thème¹⁶⁹ qui lui était si cher se retrouve dans une ample part de sa production, que ce soit dans un recueil de poèmes lyriques qu'il a composé *Africana Caesaris victoria* ainsi que dans un dialogue en vers *Africanus Caroli V Caesaris Romae Imp. inuicti Triumphus*. Le livre XVII *De bello gallico* est lui aussi une monographie traitant des malheurs des Français. Enfin, le livre XVIII ne porte pas de titre spécifique car il traite différents événements contemporains, dont l'entreprise de la Préveza.

Si la prise de la Goulette de Tunis est minutieusement détaillée par Girolamo Borgia (il ne fait grâce d'aucune attaque et d'aucun mouvement de troupe), l'entreprise de la Préveza est racontée en quelques pages. Il ne s'agit cependant pas d'un simple condensé des événements. Son texte nous apporte des précisions que les autres historiens que nous avons consultés avaient laissé de côté. Girolamo Borgia

¹⁶⁷ Cela est encore porté aujourd'hui sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale Marciana de Venise: *Consiglio dei Dieci coll.* 3506.

¹⁶⁸ DARU, *op. cit.*, t. VI, p. 154.

¹⁶⁹ Comme à tous les courtisans de Charles Quint. Nombre d'historiens de l'époque tentèrent d'attirer les faveurs impériales par le récit de la prise de la Goulette, cf. A. MOREL-FATIO, *Historiographie de Charles-Quint*, Paris, Champion, 1913, pp. 108-110 notamment.

propose notamment la constitution de la flotte chrétienne (fol. 264v). Ainsi, les troupes pontificales, dont nous avons vu précédemment qu'une partie des vaisseaux pouvaient être fournies par les Vénitiens, s'appuyaient également sur les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem¹⁷⁰ qui prêtèrent main forte à Doria à différentes reprises. Or, cela était parfaitement prévu dans les *Chapitres de la Ligue*, c'est même l'objet du sixième article. Borgia précise que leur fonction particulière était de faire la guerre aux ennemis du Christ.¹⁷¹ Or, comme il était spécifié dans les *Chapitres de la Ligue*, «le Pape devait armer trente-six galères, dont neuf pouvaient être prêtées par les Vénitiens». De plus, les conseillers du pape «disaient encore que tous les Chevaliers de Saint-Jean et de Saint-Jacques et des ordres de ce genre seraient obligés d'équiper sur leurs biens un autre chevalier, et que celui qui serait inapte au service devrait en envoyer deux».¹⁷²

Comme nous l'avons vu précédemment, Girolamo Borgia rapporte que l'aile gauche avait été confiée à Giannettino Doria¹⁷³ alors que Doria se réservait la droite. Girolamo Borgia parle surtout de lui à propos de ses missions de reconnaissance et de surveillance qu'il effectue avec ses hommes. Le texte de Borgia propose le nom de *Antonio Auriae* qu'il faut entendre comme [*Gian*] *Antonio* soit *Giannettino Doria*, car il se fonde sur les dénominations latines pour nommer ses personnages (cf. *Aenobarbus*). Girolamo Borgia dépeignant Giannettino Doria en 'homme très habile' (*uiro solertissimo*) faisant des reconnaissances des lieux et de la flotte ennemie, souligne le travail essentiel qu'effectuent les *speculatores*, à la fois éclaireurs et vigies, pour obtenir toutes les informations utiles afin d'attaquer l'ennemi et prévenir le plus tôt possible les tentatives des adversaires. Il le représente donc dans ces deux activités du renseignement militaire, fondamental pour l'établissement de stratégies efficaces. La préparation des attaques est en grande part rendue possible par les missions de reconnaissance comme celle de Gianettino (fol. 265). L'autre mission primordiale du renseignement est la surveillance, évoquée par Borgia à l'occasion de la sortie turque repérée par les guetteurs de Giannettino (fol. 265v). Précisons que ce dispositif d'observation pouvait être renforcé de vaisseaux très rapides, à voile et à rame, *speculatoria* 'vaisseaux éclaireurs'. Leur rôle était, selon Giovio (*Histoire de son temps*, fol. 209) de voguer devant le galion qui avait ordre de s'arrêter à la bouche du golfe et d'y jeter l'ancre afin de scruter les mouvements de la flotte ennemie. Cette mission de reconnaissance ne doit pas être confondue avec la tentative d'attaque de Marco Grimani dont Borgia ne parle pas. Il ne semble pas vouloir feindre de croire l'explication *a posteriori* du Patriarche d'Aquilée, qui a tenté de transformer l'échec de son attaque en observation tactique. Nous pouvons remarquer que le silence de Borgia sur l'argument tend à accréditer sa réputation de neutralité, car il n'essaie pas de justifier les troupes pontificales à tout prix mais préfère délaisser un sujet n'apportant que peu d'éléments à l'appréciation des événements.

¹⁷⁰ Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, plus tard Chevaliers de Rhodes et enfin Chevaliers de Malte, B. GALIMARD FLAVIGNY, *Les Chevaliers de Malte*, Evreux, Gallimard, 2003, pp. 14-62.

¹⁷¹ Leur devise: *erga amicos et contra inimicos Dei* 'pour les amis et contre les ennemis de Dieu'.

¹⁷² P. GIOVIO, *Conseil de Monseigneur Paolo Giovio sur le moyen de faire la guerre contre les Infidèles, d'après les consultations faites chez le Pape Léon X*, in *La prima parte dell'Historia del suo tempo di mons. Paolo Giovio Vescovo di Nocera*, Venise, Giovan Maria Bonelli, 1560 (dans les Annexes).

¹⁷³ Le neveu d'Andrea Doria (mort en 1547). Son oncle lui portait une affection paternelle et le tenait à ses côtés dans ses entreprises maritimes, ce qui aurait porté préjudice à sa réputation in C. RENDINA, *I capitani di ventura*, Rome, Newton Compton, 1985, p. 292.

En quelques mots acérés, Borgia rappelle la fuite des Chrétiens et fait retomber la faute sur Doria (fol. 265v) : «Ce fameux jour engendra la dernière chute pour le monde chrétien et le général en chef flétrit en un instant tant de victoires obtenues avec courage.». Le choc est d'autant plus violent que le succès semblait assuré comme on peut le lire : «assurément on pensa que les nôtres avaient la victoire entre les mains», Borgia rappelle l'importance de la flotte des confédérés (qui ne pouvait théoriquement que l'emporter). Il reprend alors les événements par lesquels les Chrétiens perdirent leur suprématie maritime (fol. 265 verso) et revient avec une grande lucidité sur les tentatives chrétiennes suivantes : «Nos capitaines, n'ayant accompli aucune action d'éclat, peu de temps après cependant revinrent avec une formation énorme et tentèrent vainement de prendre Durazzo.» (fol. 265v). Cependant, il précise plus loin : «Ils s'emparèrent facilement d'une place forte (que l'on appelle Castelnuovo) sise sur le littoral dalmate en l'assaillant.», mais il ajoute que «là, quatre mille Espagnols furent laissés à la garde avec de l'approvisionnement pour six mois». Borgia ne dit pas ouvertement que la ville est de nouveau perdue, mais il écrit qu'«une partie se retira à Brindisi, une autre en Sicile, alors que l'hiver était déjà-là.». Et il conclut l'épisode ainsi : «Pour le reste (quand rien digne de mémoire ne se distingue) nous le passerons sous silence». Cette dernière phrase résonne d'accents critiques pour les actions chrétiennes. Girolamo Borgia, comme il l'a montré plus haut à propos de la tentative de Grimani, tait les événements qui ne sont pas dignes de passer à la postérité, ce qui nous fournit un outil précieux pour l'interprétation des arguments qu'il semble, à la lumière de cette dernière remarque, avoir délibérément passés sous silence. Ainsi, les épisodes 'intercalaires' qui prolifèrent chez Paolo Paruta notamment, ne seraient pas dignes de mémoire. Son objectif étant une analyse générale des événements à l'échelle européenne, les attaques répétées brutalement interrompues soit par Doria, soit par le mauvais temps présentent peu d'intérêt pour lui, ces précisions ne semblant plus être que de petits détails quasiment insignifiants en raison de leur faible poids sur le cours des événements. Mais Borgia a-t-il bien raison de mépriser ces petites précisions tant affectonnées dans sa guerre de Tunis? A cette époque ne se montrait-il seulement que le vil imitateur d'un Giovio qui recherche les détails particuliers avec tant de minutie? Réduire les précisions et détails sur les événements lui permet d'atteindre une vision plus générale, sans se perdre dans un récit trop compliqué qui ne ferait qu'embrouiller les idées. La structure du récit de Borgia est simple, et montre l'essentiel : Barberousse se tient dans le golfe de la Préveza, les Alliés se rassemblent rapidement et le conseil est promptement convoqué pour écouter les opinions du Pape et de la Sérénissime, la flotte chrétienne est constituée, Giannettino Doria part en mission de reconnaissance, Borgia expose alors l'ordre de bataille de la flotte chrétienne, parle de la sortie turque repérée par les guetteurs de Giannettino Doria et passe à la fuite dans les ténèbres, sans rapporter de combat. Il évoque alors le jugement de l'Histoire en fustigeant principalement Andrea Doria et conclut sur la vaine tentative de sauver ce qui reste d'honneur.

Girolamo Borgia, connu pour son attachement au pape Paul III, poursuit son désir de neutralité et ne semble pas vouloir régler de comptes personnels. Cet auteur est réputé pour écrire avec sincérité sur l'argument des guerres que connurent les Italiens, mais son analyse des heurs et malheurs de la Chrétienté semble parfois sortir de la neutralité au travers de réflexions au demeurant parfaitement fondées. Borgia a su en quelques phrases formuler l'essentiel des événements. Voyons ce

que Paolo Giovio, également historien très proche de la cour pontificale, apporte au débat.

Giovio, un historien indépendant?

Paolo Giovio est lui aussi un proche du milieu pontifical¹⁷⁴ plus particulièrement sous les pontificats des papes Médicis, ¹⁷⁵ Léon X et Clément VII aidé par Giovio pendant sa fuite au Castel S. Angelo ¹⁷⁶ lors du Sac de Rome. ¹⁷⁷ En effet, cet historien, médecin de formation et surtout brillant humaniste, fut reconnu par le premier pape Médicis comme le nouveau Tite-Live, grâce à l'œuvre de sa vie l'*Histoire de son temps*. Il approche le pape, avec le titre de médecin pontifical. Il glorifie son pontificat en contribuant à la constitution du mythe d'âge d'or qu'on y attachait plus tard. Son amitié avec le cardinal Julien l'amena de nouveau au Vatican après son élection sous le nom de Clément VII.

Au moment où se déroulent les événements de la Prêveza, la papauté est donc passée aux mains des Farnèse, avec Paul III. Mais Giovio parvient à conserver des liens avec la famille comme en témoignent les lettres avec Alexandre Farnèse neveu du pape, et d'autres membres de la famille du Pape. Ainsi, une lettre du 4 septembre 1541 adressée au cardinal Alexandre Farnèse, fait un portrait des familiers de ce dernier. Paolo Giovio s'est trouvé dans l'entourage de Paul III, comme l'indiquent certaines lettres et surtout son projet d'écrire une *Vie de Paul III* en 1540. La bienveillance du pape lui fait même espérer le chapeau de cardinal, s'il en croit le cardinal Pio di Carpi, auquel il répond le 24 janvier 1540 qu'il n'a «jamais rêvé à la barrette rouge en se regardant dans son miroir». Cette dignité 'manquée' signifie-t-elle pour autant que Giovio ne bénéficie pas suffisamment de faveur pour obtenir la pourpre cardinalice? Il continue d'entretenir d'excellentes relations avec Alexandre Farnèse. Il est ainsi portraituré en 1546 «au milieu des lettrés [...] de l'autre côté [...] la figure placide de Paul III, assis»¹⁷⁸ dans la Salle des Cent Jours du Palais de la Chancellerie à Rome dans le tableau intitulé «La rémunération de la vertu», œuvre de l'école de Vasari sur une «idée»¹⁷⁹ de Giovio, justement. Si on l'imaginait écarté de la cour pontificale, il n'en demeure pas moins renseigné grâce à son solide réseau d'amitiés et d'informateurs. Et même, si distance il y a, cela lui offre une certaine liberté dans ses écrits ou tout du moins lui retire la contrainte d'avoir à se livrer à des actions flatteuses et courtoises. Paolo Giovio serait-il donc un historien indépendant?

Le récit de la bataille navale de la Prêveza se trouve à deux reprises dans l'œuvre de Giovio: au livre xxxvii¹⁸⁰ de l'*Histoire de son temps* et dans l'Eloge¹⁸¹ de Vincenzo Capello, mais ces deux compositions sont extrêmement différentes par les conditions de leur production respective. Un premier point à éclaircir est le moment de l'élaboration de ces deux textes: la date des éditions *princeps* constitue une base

¹⁷⁴ Voir particulièrement *Papal Courtier (1528-1534)*, in T. C. PRICE ZIMMERMANN, *The Historian and the Crisis of Sixteenth-Century*, Princeton, Princeton University Press, 1995, pp. 106-135.

¹⁷⁵ A propos des pontificats des Médicis, cf. J. HEERS, *La cour pontificale au temps des Borgia et des Médicis*, Paris, Hachette, 2003.

¹⁷⁶ L'action héroïque de Giovio, A. DI PIERRO, *Il sacco di Roma*, Milan, Mondadori, 2003, pp. 94-95.

¹⁷⁷ L. MICHELACCI, *Giovio in Parnasso*, Bologne, il Mulino, 2004, p. 15.

¹⁷⁹ C. ROBERTSON, *Paolo Giovio and the 'invenzioni' for the Sala dei Cento Giorni*, in *Atti del Convegno Paolo Giovio il rinascimento e la memoria*, Côme, Società a Villa Gallia, 1985, p. 225, et J. KLIEMANN, *Il pensiero di Paolo Giovio nelle pitture eseguite sulle sue 'invenzioni'*, *ibidem*, p. 197.

¹⁸⁰ P. GIOVIO, *Historiarum sui temporis*, Paris, Michael Vascosanus, 1553, fol. 208-211v.

¹⁸¹ P. GIOVIO, *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, Florence, Lorenzo Torrentino, 1551, pp. 289-292.

de réflexion. La première édition de l'*Histoire de son temps* date de 1550 (à Florence, chez Torrentino) et celle des *Eloges des hommes de guerre* de 1551 (chez le même Torrentino) fournissant donc un repère chronologique pour la composition. D'un point de vue général, la date hypothétique de début de composition est nécessairement postérieure aux événements rapportés, c'est ainsi que l'élaboration de l'éloge de Capello ne peut pas être antérieure à 1541. En effet, Giovio parle du prestige de Capello auprès des Vénitiens après sa mort, or il meurt le 19 avril 1541. Cet éloge fut donc composé entre 1541 et 1551. T. C. Price Zimmermann situe, quant à lui, la composition du livre xxxvii aux alentours de 1540.¹⁸² Si l'on en croit certaines lettres, Giovio travaillait effectivement sur la question en 1540, comme il écrit au cardinal Rodolfo Pio di Carpi le 24 janvier 1540: «Je profite de moi, j'écris et je voudrais enrichir mes travaux d'une belle conclusion de paix sainte et d'entreprise turque.». Ainsi, les deux textes semblent relativement proches des événements rapportés, au contraire du récit de Paruta qui serait, dans le meilleur des cas, de 1577.

La nature de ces deux textes peut aussi revêtir une certaine importance. L'*Histoire de son temps* est une grande fresque historique voulant reproduire une version officielle des événements. Giovio la considérait comme son chef-d'œuvre, le travail de toute sa vie, moins d'un mois avant sa mort, il songeait encore à se lancer dans l'écriture de la troisième partie.¹⁸³ Il composa ce texte de son propre chef, ce n'est pas une œuvre de commande. Cependant, il faut se garder d'imaginer un texte parfaitement neutre. Tout d'abord, c'est l'œuvre d'un membre du clergé, et ensuite, Paolo Giovio, comme nombre des historiens de son temps, essaya d'obtenir une pension pour son travail, comme en témoignent ses lettres. Il fit des tentatives auprès du roi de France François I^{er}, de Charles Quint (pour sa guerre de Tunis à laquelle il consacre le livre xxxiv) et même auprès de Soliman (par le biais de Capan bey). La diversité de ceux qui pouvaient être intéressés par ses récits obligeait Giovio à user d'une certaine prudence dans ses écrits. Il s'attache à deux points essentiels dans son récit: d'une part, à ne pas se livrer aux louanges excessives d'un puissant dont pourraient prendre ombrage d'autres mécènes éventuels, et, d'autre part, à ne pas s'appesantir plus que de raison sur les torts d'un possible protecteur. Le texte de Giovio s'efforce de ménager les susceptibilités réciproques tout en procédant à une juste analyse des événements. Les contraintes imposées au texte lui garantissent de fait un certain équilibre et nous verrons si dans la pratique ce texte est objectif et s'il sait, à l'occasion, se montrer critique. Le texte des *Eloges* n'est pas non plus une œuvre de commande. Sur les conseils de son frère Benedetto Paolo Giovio réalisa ces «pendants littéraires» de sa collection de portraits de personnages célèbres, conservés dans son Musée¹⁸⁴ installé dans sa villa au bord du lac de Côme. Les éloges figuraient sur des «parchemins suspendus aux tableaux et présentant la vie et les actes» des personnages portraituretés, ce que Giovio explique lui-même à Ottavio Farnèse¹⁸⁵ destinataire de la dédicace¹⁸⁶ de son édition *princeps*.

¹⁸² PRICE ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 287.

¹⁸³ Lettre au cardinal Pio di Carpi du 3 décembre 1552 (il meurt le 25 décembre).

¹⁸⁴ S. DELLA TORRE, *L'inedita opera prima di Paolo Giovio ed il Museo: l'interesse di un umanista per il tema della villa*, in *Paolo Giovio il rinascimento e la memoria*, cit., pp. 283-301 et reconstitution de la collection, B. FASOLA, *Per un nuovo catalogo della collezione gioviana*, *ibidem*, pp. 169-180.

¹⁸⁵ Ottavio Farnèse (1503-1586), fils de Pier Luigi et gendre de l'empereur Charles Quint dont il avait épousé en 1538 la fille naturelle Marguerite (1522-1586).

¹⁸⁶ P. GIOVIO, *Elogia veris clarorum imaginibus apposita quae in Musaeo Ioviano Comi spectantur*, Venise, Michele Tramezzino, 1546, fol. 1v.

Si le texte de l'*Histoire de son temps* doit conserver une certaine mesure dans la critique, les *Eloges* étant destinés à l'agrément de son Musée offraient quelque liberté à leur auteur. Il s'agit d'un authentique exercice de style. Giovio s'y livre pleinement à l'*otium* littéraire en utilisant son latin le plus élaboré, en usant de figures de style recherchées qui font de ce divertissement intellectuel un raffinement littéraire. Il suffit de penser aux éloges de Charles Quint (livre VII, éloge 1) et Andrea Doria (livre VII, éloge VI) pour se convaincre de la virtuosité de Giovio pour l'écriture d'éloges à l'antique, à la fois grandioses et éclatants. Dans l'éloge de Vincenzo Capello, il n'est plus question d'éloge dithyrambique mais d'une autre forme stylistique héritée de l'Antiquité, l'*ekphrasis*, à savoir la composition d'un texte se proposant de reconstituer un événement en partant de la description matérielle d'un objet. On pourrait penser au propre portrait de Vincenzo Capello, en armure étincelante, une expression martiale sur le visage, inspirant à Giovio l'*ekphrasis* présent dans cet éloge, dans lequel la description de l'armure conduit l'auteur à reconstituer toute l'entreprise de la Préveza. En effet, le texte de l'éloge s'ouvre sur *Hoc splendido thorace et purpurea trabea...* « Cette élégante cuirasse recouverte de velours cramoisi... » (*Elogia*, cit., p. 289) qui suggère dès le début une vision de Capello, enrichissant l'impression visuelle des échos antiques de la trabée, ce manteau orné de bandes de pourpre que portaient notamment les chevaliers et de la pourpre même, signe distinctif des hautes magistratures. La lecture de l'éloge de Capello suggère des critiques qui semblent plus discrètes dans le récit de l'*Histoire de son temps*. Giovio a profité de la réputation moindre de Vincenzo Capello pour glisser quelques attaques moins visibles dans un texte pouvant paraître secondaire aux yeux de ses détracteurs. La comparaison des deux versions apportera sans doute un nouvel éclairage sur les portraits des personnages principaux.

Marco Grimani, le patriarche d'Aquilée, est seulement cité dans le texte de l'*Eloge* (p. 290) comme l'initiateur de la malheureuse attaque de la Préveza, rapportée à la manière d'une nouvelle intercalaire : « opération que quelques jours auparavant le patriarche Grimani avait tentée en vain alors qu'il avait pénétré dans le détroit avec ses galées ». Ce récit est tout au plus informatif et ne comporte aucun jugement particulier sur le patriarche. La critique de Giovio se manifeste principalement quand il évoque la réaction du patriarche à son retour à Corfou. En effet, l'attaque manquée n'est plus alors considérée que comme une « reconnaissance militaire ». ¹⁸⁷ Cette version sera retenue par d'autres historiens, en laissant complaisamment de côté l'assaut malheureux. Giovio en précisant que Grimani ne se montre « en rien incommodé par [le déroulement de] ce projet » (fol. 208v) souligne l'ambition du personnage retournant à son avantage une attaque menée sans assurer ses arrières en la faisant passer pour une mission d'exploration. Il expose ainsi l'excellente stratégie imaginée par Grimani de disposer sa propre flotte le long de la côte pour retirer l'avantage de la rive à l'ennemi (fol. 209v). En montrant ses qualités, Giovio suggère l'habileté du patriarche à tirer un avantage personnel de la situation. Serait-ce là une illustration de la recherche d'avancement personnel d'une partie de la noblesse vénitienne à l'œuvre à l'époque, s'agit-il d'une manifestation de cette fameuse « perte de l'esprit civique » ¹⁸⁸ qui dessine deux camps à Venise : les « opportunistes » face aux « Républicains » ? ¹⁸⁹ La carrière de Grimani semble bien révéler son appartenance au

¹⁸⁷ Explorasset dans le texte, avec le sens militaire comme chez César.

¹⁸⁸ DOUMERC, *Lunardo Loredan, doxe chi è un tiran: la fin du républicanisme vénitien?*, cit., p. 42.

¹⁸⁹ *Ibidem*, p. 45.

camp des premiers: en effet, après avoir épuisé ses chances dans le *cursus honorum* des magistratures vénitiennes, il est assurément entré dans les ordres pour relancer son ascension.

Pour apprécier l'opinion de Giovio au sujet de Capello, il faut considérer l'éloge dans son ensemble. En effet, c'est un 'portrait en action' découvrant le personnage par ses attitudes lors de l'entreprise de la Préveza. Son action semble se réduire à sa venue dans un frêle esquif sur le bateau de Doria pour prendre les ordres et l'assurer de sa rapidité à les exécuter (p. 291). Doria l'aurait remercié de sa célérité et de sa bonne volonté. Giovio donne ainsi à entendre que Capello n'aurait joué qu'un rôle secondaire, sans jamais prendre la moindre initiative, et se montrant un serviteur dévoué que l'on flatte pour ses bons offices. A cela s'ajoute la conclusion de l'éloge (pp. 291-292) qui, après avoir rapidement évoqué les efforts désespérés pour racher la honte de cette entreprise, revient sur la réputation de Capello en laissant les conclusions à tirer à l'appréciation du lecteur, Giovio achève: «Mais cependant, Capello défendait honorablement la réputation de son nom avec de nombreux arguments et se montrait fort éloquent. Ayant atteint l'âge de soixante-quatorze ans, il mourut jouissant d'une grande considération auprès de ses concitoyens.». L'impression qui ressort de cet éloge semble bien celle d'une réputation usurpée, fondée sur des arguments peut-être étrangers à la valeur guerrière. Le portrait de Vincenzo Capello qui se dessine dans le texte de l'éloge est des moins flatteurs et semble entrer en discordance avec les arguments avancés dans *l'Histoire de son temps*. En effet, certains événements rapportés par Giovio permettent une autre lecture des éléments fournis par l'éloge, dans une perspective différente. La venue de Capello à la proue du navire de Doria est expliquée par le texte de *l'Histoire de son temps*, voyant le pirate Turgut, corsaire ennemi de Venise, à la tête de l'avant-poste turc, Vincenzo Capello, «désireux d'en découdre» se fit porter à bord du vaisseau-amiral auprès de Doria pour l'enjoindre de se battre. Giovio va même jusqu'à reconstituer le discours tenu à Doria l'assurant de la bonne volonté de Venise en réclamant l'avant-garde afin d'affronter les premiers dangers de la bataille et concluant par un vibrant: «soit je vaincrai avec gloire, soit, vaincu, je succomberai avec noblesse» (fol. 210). Le ton est bien différent de l'apathie obéissante suggérée par l'éloge, mais semble correspondre au portrait en cuirasse. Giovio le montre également en expert des côtes dalmates (*Histoire de son temps*, fol. 211): «L'ennemi étant parti, ils décidèrent d'attaquer Durazzo, mais comme Capello dit que toute cette côte était peu sûre pour les bateaux,¹⁹⁰ ils se dirigèrent peu de temps après vers le golfe de Cattaro pour s'emparer de Castelnuovo, forteresse de l'empire turc, qui se trouvait dans ce golfe.».

Enfin, Giovio justifie l'attitude de Capello en montrant que ses actes étaient subordonnés aux ordres de la Seigneurie: «Capello, qui auparavant avait refusé d'entreprendre quoi que ce fut, sans commission de la Seigneurie,¹⁹¹ promettait de recevoir à bord de ses galées, certains renforts espagnols s'ils se proposaient» (*Histoire de son temps*, fol. 211) et plus loin «En attendant le décret du Sénat de Venise (*senatusconsultum*) sur l'affaire, Capello dut attendre de très mauvais gré et Francesco Sarmentino fut assigné à la garde de Castelnuovo avec quatre mille vétérans» (fol. 211v). Capello ne manquait donc pas d'initiative, mais était tributaire de sa propre

¹⁹⁰ Ce savoir lui vient sûrement de son expérience de provéditeur *al mar*.

¹⁹¹ Giovio écrit *iubente senatu* «le sénat l'ordonnant».

hiérarchie. Or, l'honneur de la famille et le service de l'Etat étaient, selon Andrea Zannini les «valeurs suprêmes de l'éthique politique de l'aristocratie vénitienne». ¹⁹² La notion même de 'service' était afférente au «sens de l'Etat» ¹⁹³ entre xv^{ème} et xvi^{ème} siècles et à ce titre les «sujets fidèles et bien méritants devaient être récompensés». Cependant, Andrea Zannini apporte une nuance à l'abnégation des «serviteurs de l'Etat» en précisant: «La modestie ne devait cependant pas se réduire à la faiblesse de caractère, la modération à l'incapacité de prendre des décisions, le zèle dans le service ne devait pas tomber dans l'entêtement, le respect des lois devait savoir se plier aux conditions concrètes». ¹⁹⁴ Le serviteur zélé devait savoir moduler ses ordres, qui n'apparaissent plus que comme des 'recommandations', il suffit de penser aux *ducale* pour apprécier les 'interprétations' laissées à l'appréciation de l'envoyé.

Ainsi, Giovio propose un portrait de Capello rendant hommage à son courage, ses connaissances de la région ainsi qu'à sa nécessaire obéissance aux ordres de la Seigneurie de Venise, faisant de lui un 'républicain' servant la Sérénissime avec exactitude. Si l'on reprend de plus près le texte de l'Eloge, il apparaît nettement qu'il n'est pas fait concrètement mention d'une faute précise, comme une accusation de lâcheté ou d'incapacité, c'est seulement la lecture rapide de l'ensemble associée à la conclusion qui laisse une impression persistante de critique. Si l'on considère la conclusion rappelant les vaines tentatives de Capello et Doria pour «racheter leur infamie», il apparaît nettement que Capello est associé à Doria pour ce qui est des reproches. Il semble donc que Giovio ait utilisé le prétexte de la critique de Vincenzo Capello (qu'il réhabilite en fait en divers endroits de l'*Histoire de son temps*) pour pouvoir égratigner le grand amiral, l'intouchable prince de Melfi. Voyons maintenant quel portrait de Doria se dégage des textes de Giovio.

Andrea Doria, figure éminente du xvi^{ème} siècle, était l'objet de tous les honneurs. Paolo Giovio lui a d'ailleurs consacré un éloge ¹⁹⁵ parfaitement dithyrambique où il chante son action merveilleuse pour Gênes et sa *maestria* navale, art dont il a percé les secrets, comme le montre, entre autres, sa rare connaissance des vents, précise-t-il. Il le représente en chef de guerre expert des questions maritimes et en homme politique aux actions 'civilisatrices' pour son pays, qualités essentielles de Doria, reprises dans la majorité des textes qui lui sont consacrés: une figure d'excellent amiral et l'organisateur de la prospérité de Gênes. Cet éloge très court au ton extrêmement flatteur ne s'arrête sur aucun événement précis, mais suscite une impression générale de grandeur et de magnificence. Cependant, à la lumière de l'éloge de Capello, qui précède celui de Doria dans l'économie de l'ouvrage, certaines qualités prennent une autre coloration. Est-ce un effet volontaire? Giovio aime à laisser son lecteur tirer ses propres conclusions. C'est ainsi que la connaissance par Doria des vents est en discordance avec son étonnement face au vent qui cesse et immobilise la flotte, sa surprise ne s'explique pas et sa science maritime semble être compromise quand la flotte chrétienne désemparée se met à tourner en rond et cède à la panique. L'élément explicatif est probablement insinué par l'éloge lui-même: Doria est avant tout fidèle à sa patrie et toutes ses actions sont guidées par elle. Nous verrons plus loin les interprétations que l'on peut déduire de l'attitude 'incompréhensible' de Doria.

¹⁹² ZANNINI, *L'impiego pubblico*, in *Storia di Venezia*, cit., p. 427.

¹⁹³ TENENTI, *Il senso dello Stato*, cit., pp. 329-330.

¹⁹⁴ ZANNINI, *ibidem*.

¹⁹⁵ GIOVIO, *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, cit., livre VII, éloge VI, p. 327.

Cependant, Paolo Giovio souligne les dons de stratège de Doria à différentes reprises, que ce soit lors des conseils entre capitaines où il analyse et réfute les propositions erronées pour présenter ses plans de bataille (fol. 208-208v), ou encore dans ses manœuvres navales (fol. 210v). Ses stratégies ingénieuses démontrent bien ses qualités de fin tacticien, mais elles sont pourtant remises en question par les ordres incompréhensibles qu'il vient à donner, comme, par exemple, le fait de ne pas suivre la proposition de Grimani (fol. 209v) et de rappeler les vaisseaux «ce qui permit à Barberousse d'obtenir le rivage» ou encore des erreurs de jugement comme celle d'estimer, à tort, que les Turcs n'oseraient pas sortir (fol. 209). Il rend cependant hommage à son jugement: «il ne se trompa pas» (fol. 210), car en laissant s'approcher les Turcs, il parvint à mieux les défaire. Giovio présente différents aspects du caractère de Doria qui peuvent sembler discordants. Il le montre «ébranlé par la nouvelle de la sortie de la flotte des ennemis, alors que les galées étaient déjà au mouillage sous Leucade» (fol. 209v), émotion principalement due au fait qu'il «ne pensait pas que cela se produirait», or, en bon stratège, il aurait dû considérer cette possibilité. A cela succède un retournement complet d'attitude, puisque aussitôt après Doria est de nouveau prêt à affronter les Turcs, il «composa son cœur de façon remarquable» (fol. 210).

Giovio le critique dans la conclusion en employant des termes très durs pour qualifier la conduite de Capello et Doria associés dans le reproche (pour pouvoir jouir d'une plus grande liberté dans le jugement de Doria sans trop s'exposer). En effet, des termes comme «sentiment de honte» («pudor»), «mutuel déshonneur» («mutuam ignominiam») et «infamie» («infamia») sont lâchés. Giovio n'évoque la décision de prendre Castelnuovo que comme un dérivatif à leur humiliation, un moyen de «racheter leur infamie» et que ce ne fut qu'un «succès honteux» (*Eloges*, p. 292) «dont aucun des deux ne sut s'excuser, si ce n'est de façon douteuse» (*perplexe*) comme Giovio dit le montrer nettement dans son *Histoire de son temps*. En effet, il y propose un récit détaillé¹⁹⁶ de la prise de Castelnuovo et des suites que cela entraîna. Dans ces pages la faute incombe plutôt à Doria et aux Espagnols qu'à Capello et aux Vénitiens. C'est donc un portrait contrasté de Doria qui se dégage de la lecture de ces deux textes. Il est très différent de l'éloge qui est consacré au prince de Melfi tout modelé sur la louange la plus complète, mais peut-être plus sincère, l'auteur y est plus libre de s'y exprimer, car il s'agit d'un éloge que l'on peut qualifier de secondaire. Il se laisse aller à quelques critiques plus directes. Ailleurs, ce sont les faits qui révèlent la culpabilité. Ici, Giovio peut donner quelques jugements personnels, d'autant qu'il englobe sa critique de Doria dans un reproche plus général. L'écriture de Giovio se fonde sur des exemples précis dont il tire souvent des remarques générales, illustrant par ce moyen des facettes de situations ou de personnages qui enrichissent et complètent le tableau. La particularité de l'écriture de Giovio est de s'arrêter sur ce qu'on pourrait qualifier d'anecdotes.

Paolo Giovio, comme à son habitude, propose en plus du récit des événements quelques anecdotes supplémentaires. Ces brèves digressions révèlent la qualité du réseau d'informations de Giovio et apportent un éclairage plus humain sur les événements. En effet, en proposant des exemples précis, Giovio fait pénétrer son lecteur dans l'existence de véritables personnes, ce qui lui permet d'atteindre une dimension plus concrète que l'évocation superficielle de moments historiques sans

¹⁹⁶ GIOVIO, *Historiarum sui temporis*, cit., pp. 883-949.

véritable consistance. Giovio se sert de ces récits particuliers pour donner des exemples de bravoure (Alessandro da Terni), de persévérance (le bateau de Macin) et illustrer le sort des prisonniers des Ottomans (la famille Figaroa). Dans la tentative malheureuse de Grimani, Giovio rapporte un épisode qui révèle la bravoure dont sut faire preuve le capitaine des fantassins, Alessandro da Terni (fol. 208v) qui contint courageusement l'assaut des Turcs alors qu'il était grièvement blessé. Cette scène héroïque semble faire écho à l'épisode mythique conté par Tite-Live (*Histoire romaine*, livre II, x, 1-13) où Horatius Coclès défendit à lui seul le pont de Rome contre l'armée du roi étrusque Porsenna. Par une réminiscence de ses lectures Giovio écrit: «quoique Alessandro da Terni,¹⁹⁷ le capitaine des fantassins, soit plutôt grièvement blessé, il soutint l'assaut des Turcs assez longtemps avec opiniâtreté». Il va même jusqu'à reprendre certains termes comme *impetum* 'assaut' ou *sustineo* 'soutenir, contenir' peut-être empruntés à *sublatus pauore subito impetum sustinuit* 'transporté par une émotion subite, il soutint l'assaut'. La façon dont Giovio narre l'épisode révèle sa culture humaniste, toujours prompte à affleurer, le choix de rapporter cet exemple valeureux ajoute une notion de courage et renforcerait la critique contre Grimani qui a provoqué cet épisode tragique.

Paolo Giovio place un exemple de bravoure remarquable après l'évocation des règlements de compte qui éclatèrent à Corfou à la suite de l'échec de l'entreprise: «Dans cette atmosphère de reproches réciproques le navire de Macin de Navarre (*Macin Cantarbi*) endommagé et transpercé à tel point qu'on le croyait près de sombrer, parvint à Corfou défendu par la constance merveilleuse de Macin.» (fol. 211). Giovio fait le détail des atteintes subies: mât brisé, voiles brûlées et nombreuses victimes, c'est un des rares moments où les dommages sont évoqués. Giovio souligne les dégâts accumulés pour rendre plus manifeste la persévérance de l'équipage. S'agit-il d'un contre-point à la fuite honteuse, toutes lumières éteintes? Il est certain que Giovio choisit une de ces anecdotes qui émaillent avec tant d'à propos son *Histoire* et qui apportent toujours un éclairage plus personnel sur les événements.

Giovio propose une autre péripétie illustrant très concrètement le sort réservé aux prisonniers des Turcs (*Histoire de son temps*, fol. 210v). Il raconte comment le navire de l'Espagnol Luis Figaroa fut pris malgré la résistance des soldats de sa compagnie et Luis Figaroa en personne fait prisonnier en compagnie de son père et de son jeune fils, «à la beauté fameuse». L'adolescent fut emmené auprès de Soliman, et comme beaucoup d'enfants capturés à bord des bateaux chrétiens,¹⁹⁸ «il adopta le culte de Mahomet» (*Mahometis sacra suscepit*). Giovio précise qu'étant devenu un habitué (*adsuesco*) de la chambre du prince, il obtint la liberté de son pauvre père, après trois ans de prison, et le renvoya généreusement en Espagne chargé de présents. Giovio, en faisant un *ex cursus* de trois ans (si l'on considère tous les développements), donne un exemple des informations qu'il pouvait posséder sur des événements aussi particuliers que ceux qui ont touché la famille de ce capitaine espagnol. Cela lui permet également d'offrir une illustration concrète du traitement des captifs chrétiens au travers d'un exemple précis.

En plus de son goût pour les anecdotes, si Giovio consacre une part importante de ses récits à la stratégie, serait-ce la manifestation d'une idéologie giovienne? Le texte de l'*Histoire de son temps* comporte de nombreux plans de bataille et analyses

¹⁹⁷ *Alexander Interamnus* est la traduction exacte de son nom, 'Alexandre d'Ombrie' aujourd'hui Terni.

¹⁹⁸ B. et L. BENNASSAR, *Les Chrétiens d'Allah*, Paris, Perrin, 1989, pp. 267-282.

stratégiques. Cela révèle d'une part la qualité des informations de Paolo Giovio et d'autre part un certain intérêt pour ces constructions de l'esprit qui aboutirent à d'éclatants succès. Ainsi, ces fameux plans de bataille sont exposés lors des divers conseils des capitaines. Outre le fait d'introduire le lecteur dans les arcanes de la stratégie navale, ces élaborations montrent les schémas tactiques des hommes de guerre de l'époque ce qui permet de mieux comprendre le déroulement des combats et les manœuvres exécutées. On pourra apprécier la justesse d'analyse de différents capitaines chrétiens et l'habileté tactique manifestée par les Turcs dans leurs manœuvres navales. Giovio expose ainsi des plans de bataille basés sur des informations précises, comme dans le premier conseil (*Histoire de son temps*, fol. 208v-209). Il s'attarde notamment sur la stratégie de Don Ferrante Gonzaga¹⁹⁹ (fol. 208), sa proposition d'attaque terrestre²⁰⁰ associée à des mesures navales.²⁰¹ Giovio montre Gonzaga en homme d'action entendant imposer ses vues, en écrivant *iubebat* 'il invitait' (et même 'ordonnait') pour introduire sa stratégie. Giovio oppose à ce plan de bataille «brillant en parole» la réfutation de Doria (fol. 208v) fondée sur le témoignage de Grimani. Doria aurait parlé de «manœuvre périlleuse» (*incipi-tis periculis*),²⁰² présentant les conséquences d'une défaite privant les vaisseaux de transport du soutien de leurs soldats et des dangers du mauvais temps²⁰³ prévisible pour la saison (rappelons l'expérience navale de Doria). L'évocation de la tactique de Doria (fol.209) permet à Giovio non seulement de montrer toute la valeur du généralissime, mais aussi de faire probablement de subtils renvois à la culture humaniste. Ainsi, quand Doria suggère de doubler l'île de Leucade et Nérite²⁰⁴ pour engager directement la flotte vers Lépante, Giovio écrit *Neritum saxis asperam* 'àpre (hérissée) de pierres'.²⁰⁵ Doria se serait appuyé pour son élaboration stratégique sur les témoignages des Grecs assurant que les Chrétiens pouvaient prendre la ville, peu fortifiée de murs, la mettre à sac et ruiner de nombreuses terres qui étaient aux confins du golfe de Corinthe et de l'Hexamilion, manœuvre devant amener Barberousse, poussé par la honte ou ému par le péril que courraient les siens, à sortir du golfe et se présenter au combat.

Dans les récits de Giovio, la marque du génie tactique se découvre encore plus dans le cœur du combat que dans les élaborations virtuelles. Il propose ainsi à la sagacité de son lecteur des manifestations de cet esprit stratégique. Il faut entendre ainsi le premier mouvement de Doria lorsque les Turcs attaquèrent les Chrétiens, s'il ne semble pas réagir dans un premier temps (*Eloge*, p. 291), c'est qu'«en homme expérimenté» il attendait qu'ils viennent plus près afin de leur décharger une tem-

¹⁹⁹ Don Ferrante Gonzaga (1507-1557) dont il faut rappeler la valeur. Nommé gouverneur de Bénévent par Clément VII, à la fois homme de guerre et diplomate, il reprend les armes et participe à l'expédition de Tunis (1534) auprès d'Andrea Doria pour Charles Quint, dont il reçut le titre de vice-roi de Sicile. Giovio lui consacre un éloge (livre vii, éloge xi) parmi les *Eloges des hommes de guerre*.

²⁰⁰ C'est le plan de bataille que signale Paolo Paruta : ayant rallié la Préveza, débarquer les soldats et mettre tout en œuvre pour réduire la forteresse en leur pouvoir et contre cette dernière, édifier un fort pour tenir la bouche du golfe. De là, il leur aurait été possible soit d'entrer pour combattre la flotte ennemie, soit de barrer la sortie à cette dernière et de la défaire par ses propres difficultés.

²⁰¹ Le détroit étant condamné par un gros vaisseau qui y serait «coulé» en le chargeant de pierres.

²⁰² En associant «anceps» 'hasardeux, dangereux' à «periculum» 'danger, risque', Giovio insiste sur la caractère plus qu'aléatoire de l'entreprise et sur les risques qu'il y a à l'engager.

²⁰³ En automne, de «subits tourbillons de vent» («repentinos uentorum turbines») ont conduit des «marins chevronsés» («non insanis nautis») au naufrage. Cette analyse très juste rejoint celle de Barberousse.

²⁰⁴ Néritos, île voisine d'Ithaque ou promontoire d'Ithaque.

²⁰⁵ Giovio se souvient-il de Virgile (*Énéide*, livre iii, v. 271) : «Neritos ardua saxis» «Néritos abrupte de rochers»? Pour Homère (*Odyssée*, livre ix, v. 22) Νήριτον le «Nérite» serait une montagne au sud d'Ithaque.

pête de munitions, ce qu'il fit avec un beau succès qui contraignit les Turcs à battre en retraite. Giovio illustre encore le génie tactique en action par le rappel de la disposition le long de la côte des vaisseaux de Grimani pour barrer la route aux Turcs, et la précaution de tenir les voiles des galées vénitienes prêtes à se gonfler au premier souffle d'air (*Histoire de son temps*, fol. 211) à la sortie de Barberousse du golfe, ces bateaux étant les plus proches de l'entrée du golfe dont ils assuraient la surveillance, se trouvant exposés à un grand danger. La disposition des vaisseaux ordonnée par Doria est encore une tactique selon Giovio, les gros vaisseaux entourés de galées voguaient en ordre en décrivant de vastes cercles pour attirer les ennemis et les attaquer «il semblait qu'on allait se lancer dans quelque nouvelle attaque sans attendre l'ennemi, à tel point que Barberousse, en homme très astucieux et peu précipité, comme on le vit plus tard, en pensait de même» (fol. 210v). Giovio rend également hommage aux capitaines turcs et salue leur art dans les manœuvres, évoquant l'image d'un aigle déployant ses ailes (fol. 209v). Pensons également avec quelle rare promptitude Barberousse sut saisir l'occasion de pouvoir s'enfuir, comme le note Giovio, alors que Doria et Capello se troublaient grandement, «Barberousse ne laissa pas passer l'occasion et avec une merveilleuse promptitude mena sa flotte hors du détroit», il prit la rive droite «en tournant les poupes vers la terre», ce qui lui permettait, en cas de besoin, de combattre depuis la rive, «en ne risquant pas de faire une plus grande perte de navires en épargnant équipages et soldats» (*Eloge*, p. 291).

Paolo Giovio, en fournissant toutes ces stratégies et en reconstituant les conseils des capitaines, y compris celui de Barberousse (*Histoire de son temps*, fol. 209 et 209v), permet à son lecteur de mieux apprécier le déroulement des événements et d'entrevoir quelques éléments qui dépassent le simple récit des faits, où d'ailleurs peu d'affrontements sont réellement décrits. Les précisions stratégiques conduisent ainsi à des déductions plus générales qui aident à mieux saisir l'histoire contemporaine de Giovio. Les portraits que l'on peut retenir des textes de Giovio ainsi que les 'anecdotes' enrichissent le récit de notes plus personnelles et le rendent plus palpable et accessible au lecteur. Giovio imagine-t-il le point de vue turc dans le conseil de Barberousse? Dans quelle mesure cette évocation est-elle exacte? Sert-elle seulement à donner une autre vision des événements par un effet de *varietas*?

Seyyid Murâd, une version 'turque'?

Dans le souci d'une appréciation plus complète de l'entreprise de la Prêveza, nous avons voulu examiner l'opinion que l'on a pu se faire à l'époque de ces événements en dehors de la sphère chrétienne. En ayant recours au texte du *R'azaouat* nous avons voulu vérifier si la perception des événements correspondait entre les deux camps, sans penser que la version 'turque' puisse avoir plus ou moins de valeur que les versions chrétiennes. Le texte que nous avons consulté est donc une version italienne²⁰⁶ d'une traduction espagnole du seizième siècle d'un original turc dont il resterait deux «rédactions originales, l'une en prose et l'autre en vers» de Seyyid Murâd. D'après Giuseppe Bonaffini,²⁰⁷ la version espagnole est principalement 'calquée' sur la composition en prose et autres rédactions de seconde main. Selon lui toujours, la biographie de Barberousse en prose, par son style oscillant

²⁰⁶ Traduction de Emanuele Pelaez, la traduction du turc à l'espagnol est due à un esclave turc.

²⁰⁷ Cité par BONAFFINI, *La vita e la storia di Ariadeno Barbarossa*, cit., p. 13.

entre littérature orale et formes cultivées à la fois historiographiques et narratives, se trouve entre l'histoire et le roman, ce qui expliquerait sa faible diffusion dans les milieux cultivés de la Turquie. Emanuele Gallotti rapporte que le sultan Soliman aurait donné l'ordre d'écrire «sans ajouts ni omissions, à la façon d'une chronique, en forme de livre spécial, tous les événements grands et petits qui se produisirent à son époque et de faire recueillir toutes les nouvelles jusqu'à ce moment-là». ²⁰⁸ Barberousse lui-même, pour obtempérer aux ordres reçus, autorisa Seyyid Muràd à compiler sa biographie. Ce dernier s'explique dans l'introduction sur les sollicitations et les objectifs qui le poussèrent à composer cette œuvre: il aurait donc mis par écrit ces nouvelles particulières en se fondant d'une part sur les propos de Barberousse et d'autre part sur des témoignages des compagnons qui étaient avec lui dans les batailles de la 'guerre sainte', ainsi que sur les déclarations de personnages plus simples. Ces précisions sont données par l'auteur «afin qu'il ne subsiste aucun doute sur leur authenticité».

Une autre version de ce texte connut un certain succès. Il s'agit d'une traduction en français d'un manuscrit arabe du XVIII^{ème} siècle, Emanuele Gallotti parle d'une «très mauvaise traduction [...] qui en réalité est un résumé pas toujours fidèle, publié à Paris en 1837». ²⁰⁹ Il s'agit du texte qui servit de base à Henri de Grammont dans son texte critique ²¹⁰ et à l'édition de Sander Rang et Ferdinand Denis. ²¹¹ Ce serait la traduction du manuscrit arabe trouvé par eux dans les cartons du célèbre orientaliste Venture de Paradis. Tout l'objet de l'ouvrage d'Henri de Grammont est de trouver la paternité du texte, car ses prédécesseurs tenaient Barberousse pour l'authentique auteur. Il va donc s'employer à montrer que le texte ne peut-être ni de Barberousse, ni de son fils, qu'il n'en a pas été l'inspirateur et qu'il n'est pas non plus l'œuvre d'un de ses anciens compagnons. En signalant certains épisodes postérieurs à la mort de Barberousse (p. 10), il l'exclut comme rédacteur. A cela s'ajouteraient des «erreurs historiques matérielles, dont quelques-unes sont telles qu'un soldat ou serviteur de Kheir-ed-Din n'eût pas pu les commettre, à moins de le faire exprès». Le texte ne fournirait pas d'explications sérieuses aux actes du héros, les motifs semblant «tellement puérils, que l'imagination se reporte tout de suite aux contes de fées» et Henri de Grammont d'ajouter qu'il n'y a pas de grande décision de Barberousse «qui ne lui soit guidée par un songe ou une apparition». Nous avons pu vérifier ce dernier élément pour la sortie du golfe d'Ambracie qui est effectivement dictée par le 'songe des poissons'. Le texte serait en fait la compilation d'un lettré ayant eu accès à des relations et archives d'où il aurait tiré un texte mi-fantastique, mi-historique. Il s'agirait d'un «muphti ou uléma». Henri de Grammont justifie cette assertion en relevant chez l'auteur du *R'azaouat* «son goût désordonné pour le merveilleux, son habitude de tout expliquer par des songes ou des apparitions divines». ²¹² Par ailleurs, il remarque que c'est l'œuvre d'un lettré, ce qui renforce son idée qu'il s'agit d'un uléma. Enfin, il pense que cet homme connaissait bien Alger pour la qualité des petits détails locaux qui émaillent le discours. La piste du compilateur se nourrirait de remarques comme «Je n'ai pu découvrir dans aucune de nos archives en quel temps et en quel lieu il avait été établi»

²⁰⁸ E. GALLOTTI, *Le gazavât di Haryeddin Barbarossa*, in *Studi magrebini* III, 3, Naples, 1970, p. 145.

²⁰⁹ Cité par BONAFFINI, *op. cit.*, p. 14.

²¹⁰ H. DE GRAMMONT, *Le R'azaouat est-il l'œuvre de Kheir-ed-Din?*, Villeneuve-sur-Lot, Duteis, 1873.

²¹¹ S. RANG et F. DENIS, *Fondation de la Régence d'Alger. Histoire des Barberousse*, Paris, 1837.

²¹² DE GRAMMONT, *op. cit.*, p. 39.

à propos de la forteresse du *Peñon d'Alger*. L'Auteur dit ignorer «si les Chrétiens s'étaient établis sur cet îlot avec l'agrément des Algériens», or, le texte tiré du turc que nous avons étudié rapporte précisément (pp. 98-99) à propos des «Algériens, qui souffraient de graves injustices de la part des Chrétiens qui occupaient la forteresse» qu'«il y avait un château au pouvoir des Chrétiens, et outre le tribut ordinaire qu'ils leur payaient, ils recevaient tant et tant de torts qu'il n'était plus possible de les supporter». En revanche, il n'y est pas fait référence à des archives. Cette différence ne pourrait-elle pas venir du fait que ces textes sont tous des traductions de traductions et qu'il se peut qu'une remarque annexe du traducteur ait été prise à la version suivante pour une partie authentique du texte? Cela est parfois le cas chez les copistes qui ajoutent dans le texte les gloses de leurs prédécesseurs, ce qui a pour effet de produire des textes 'interpolés'.

Si l'on se reporte à la présentation de Giuseppe Bonaffini, l'exorde du texte actuel est une reconstitution, l'introduction originale ayant été omise par le traducteur du turc à l'espagnol. Aussi, et en considérant que les treize manuscrits consultés par le même Bonaffini pour établir son texte ne représentent pas tous la rédaction originale du texte, il apparaît évident que des erreurs ou des variantes aient pu se glisser suivant les différentes versions. Bien loin de dire à notre tour notre opinion sur le texte, nous remarquerons seulement que le récit que l'on peut tirer de la version de Bonaffini à propos de l'entreprise de la Prèveza semble correspondre pour les grands traits à l'opinion générale: rassemblement de la flotte de la Ligue chrétienne, attermolements et expéditions de reconnaissance de part et d'autre, conseil de Barberousse, préparatifs, attaque chrétienne, sortie de Barberousse, fuite des Chrétiens, nouvelle attaque chrétienne, les flottes privées de vent, le combat engagé, les manœuvres, la peur des Chrétiens, les Chrétiens poursuivis, le mauvais temps, Castelnuovo aux mains des Chrétiens, préparatifs pour le reprendre. Ce en quoi finalement, malgré ses nombreuses critiques, convient Henri de Grammont, «abstraction faite de quelques inexactitudes que nous avons pu relever, nous trouvons constamment la chronique d'accord avec les historiens contemporains; nous y remarquons une connaissance parfaite des lieux, et nous y trouvons des détails qu'on chercherait vainement ailleurs».²¹³

Ainsi, la version du texte du *R'azaouat* confirme dans ses grandes lignes les versions chrétiennes. Si nous avons choisi de le traiter à part, c'est que nous considérons que ce texte échappait au jeu des tractations européennes. Par ailleurs, l'intérêt que nous avons trouvé à étudier des versions génoises, vénitiennes et romaines vient aussi du fait que ces nations étaient opposées par de violentes rivalités politiques. Comme nous avons pu le constater, les exposés historiques sont bien souvent l'occasion de règlements de compte entre cités Etats, Venise montre les torts des Génois, et Gênes les faiblesses de Venise, par exemple. Dans la chronique turque, au contraire, seule compte visiblement l'exaltation de la 'guerre sainte' et le texte retravaille les événements jusqu'à obtenir l'image convenant à la gloire de Barberousse et à son action contre les Chrétiens. On remarquera que ces derniers ne sont jamais véritablement individualisés: «les galères des Chrétiens», «la flotte des Chrétiens», seul Andrea Doria est cité nommément, Seyyid Murad ne prend même pas la peine de nommer les deux capitaines²¹⁴ des deux galères capturées en-

²¹³ DE GRAMMONT, *op. cit.*, p. 41.

²¹⁴ Paolo Giovio nous apprend l'identité des prisonniers (*Histoire de son temps*, fol. 210v), il s'agit du vénitien Mocenigo et de l'abbé Bibbiena, d'origine toscane.

voyés à Constantinople «il écrivit au padicha de Constantinople pour lui annoncer la victoire qu'il avait remportée contre la flotte des Chrétiens et leur fuite, en lui envoyant les capitaines des deux galères qu'il avait prises.». ²¹⁵

Ainsi, au contraire des historiens chrétiens qui tentèrent de reconstituer les conseils et délibérations de Barberousse (auraient-ils eu connaissance de cette biographie?), le texte du *R'azaouat* apparaît comme replié sur la question turque, en délaissant les stratégies entre Chrétiens. Voilà pourquoi, dans la compréhension des mouvements qui se développèrent à l'arrière-plan de cette entreprise, l'étude du *R'azaouat* ne peut apporter que fort peu d'indications.

LES ENJEUX STRATÉGIQUES DÉVOILÉS PAR LES RECITS

Chaque auteur s'efforce de justifier l'action de son 'héros' au détriment de celle des autres protagonistes de l'entreprise. Chacun présente donc une lecture personnelle des événements. Ces variations comme nous l'avons déjà vu, dépendent du rapport que l'auteur entretient avec les événements rapportés: les biographes de Doria, Capelloni et Sigonio, cherchent à exalter sa gloire, ses qualités de stratège en expliquant ou éliminant les points de reproches. L'historiographe officiel de Venise cherche la glorification de sa patrie par la présentation d'exemples héroïques de comportements remarquables. Girolamo Borgia, s'il rend la position pontificale, fait un récit beaucoup plus neutre, peut-être dû à l'implication mineure de la papauté dans l'entreprise, car les troupes pontificales étaient sous l'autorité d'un Vénitien. Enfin, Giovio ne semble pas apporter une direction subjective à son discours, si ce n'est une critique qui se fonde sur des actes par ailleurs ambigus. Peut-on dès lors parler de 'vérité sur mesure' pour ces auteurs partisans? L'entreprise de la Préveza aurait-elle été instrumentalisée dans ces textes? Les auteurs ne se livrent effectivement pas à un véritable récit de la bataille. Au contraire, s'ils évoquent longuement les divers préparatifs et les hésitations nombreuses qui ralentirent l'action, ils ne proposent pas le détail de l'affrontement, ni ne donnent une estimation des pertes subies comme le nombre de morts ou de prisonniers. Tout se passe comme s'il n'y avait pas eu d'affrontement. Ils révèlent ainsi l'essentiel de cette circonstance: la bataille entre les Chrétiens, les affrontements d'idéologies. Or, cet épisode paradoxal est un moment incontournable de la littérature historique du moment, chacun se doit de rapporter, non le combat militaire quasiment inexistant, mais la bataille politique d'idées qui fit rage au large de la Préveza. Ainsi, les textes doivent nous éclairer sur les arrière-plans politiques en jeu dans cette bataille.

Les actes des Vénitiens au cours de l'entreprise de la Préveza semblent démontrer un engagement sincère dans la bataille, on est bien loin des dissensions des capitaines lors de la bataille de Zonchio. ²¹⁶ Pourtant, les auteurs ne manquent pas de rapporter les doutes nourris par Doria à propos des Vénitiens. Il semble toujours redouter leur défection. Il est vrai qu'il a toujours été difficile de faire entrer les Vénitiens dans les ligues contre les Ottomans, car pour des raisons commerciales ou politiques, ils répugnent à des prises de position définitives. Venise entretient des relations diplomatiques suivies avec la Porte par l'échange d'ambassadeurs. C'est ainsi qu'en 1536 Venise a reçu l'ambassade de Younisbeg et en 1537 encore, elle a envoyé Tomaso Mocenigo auprès de Soliman pour le féliciter de ses victoires sur

²¹⁵ MURAD, *op. cit.*, p. 229.

²¹⁶ DOUMERC, *De l'incompétence à la trahison*, cit., pp. 618-619 et p. 620.

la Perse et nommé Orsini comme *baïle*. Il est encore vrai qu'en 1539 elle signera un armistice avec Soliman. Cependant, à la même période la France multiplie ambassades et traités d'amitié, et Florence elle-même envoie de riches présents à Soliman en 1538. Affirmer que Venise penche en faveur du Turc lors de l'entreprise de la Prèveza serait une grave erreur, même si les apparences jouent en partie contre elle; en effet, les violentes batailles de l'hiver 1537-1538 dans l'Archipel, placèrent Venise face à un choix délicat: soit elle faisait la paix avec les Turcs, soit elle rentrait dans une croisade qui risquait de renforcer le pouvoir de Charles Quint²¹⁷ mais qui, selon l'Empereur et le Pape, sauvait la Chrétienté ainsi que la République. Une guerre aux chances incertaines qui pouvait servir l'empereur se posait en alternative à une paix sans aucun sacrifice avec le Turc. Refuser l'alliance de l'empereur pour lui préférer celle des Turcs était néanmoins périlleux. Venise après de longues délibérations²¹⁸ opta pour la Ligue. Toutes les forces devaient être prêtes pour le 15 mars 1538. C'est ainsi que celles de Venise et les galères du pape (équipées par Venise) furent les premières. Venise attendait tout du succès de cette campagne, car, en cas de victoire, il était entendu, aux termes de la Ligue, qu'elle devait recouvrer ses anciennes possessions dans les îles et sur les côtes de l'Archipel, ainsi que les villes de Valona et Castelnuovo en Dalmatie.

Il est manifeste qu'il existait aussi une certaine défiance de la part des Vénitiens à l'égard d'Andrea Doria. Ainsi, en refusant de recevoir à leur bord des soldats espagnols à la solde de Doria, ils marquaient une volonté d'indépendance face à leur généralissime. Cette manœuvre ne représentait-elle pas un moyen de s'introduire chez les Vénitiens afin de les contrôler, une sorte d'ingérence déplaisante pour des marins refusant d'être chaperonnés par les hommes d'un Génois qui leur semblait hostile? Sigonio dénonce la défiance de Capello à l'égard de la stratégie de Doria. Les autres textes montrent bien une certaine incompréhension pour ses ordres. Lors de sa venue sur le bateau amiral, Capello, selon Giovio, affirme sa parfaite soumission aux ordres, mais seulement après un discours tentant d'amener le généralissime à engager le combat. Il semble bien que Vincenzo Capello se soit employé auprès des capitaines pour obtenir l'engagement de la bataille, menant une sorte de campagne pour rallier ses compagnons au combat. Sortait-il ainsi de ses attributions, était-ce de l'insoumission? Il ne cherche pas à renverser Doria en critiquant ouvertement ses ordres,²¹⁹ n'incite pas non plus ses compagnons à la fuite ou à la reddition, mais se livre au contraire à une véritable harangue pour les exhorter au combat, fonction par excellence des chefs de guerre. Enfin, Capello n'est rien moins que le 'généralissime' de la flotte vénitienne, son action n'a donc rien à voir avec des négociations secrètes menées à l'insu de Doria, mais correspond simplement à la tâche qui incombe à sa fonction: rassembler les troupes placées sous son autorité.

Si l'on reprend la succession des événements, Andrea Doria ne paraît jamais vouloir se jeter dans le combat, il évite l'affrontement avec Barberousse et ses décisions manifestent une stratégie déconcertante. Il met d'abord un temps considérable à rassembler ses troupes avant de réussir à gagner Corfou. Ensuite, ses hésitations

²¹⁷ Charles Quint, depuis sa victoire à Tunis en 1535 se proclamait «premier combattant d'Europe contre l'Afrique et l'Asie» et son empire allait «du lever au coucher du soleil» (G. GEROSA, *Carlo V*, Milan, Oscar Mondadori, 1992; rééd. 2005, p. 279).

²¹⁸ Ne pas confondre l'attitude de Capello avec celle des «patrons de naves allant de bateau en bateau» lors de la bataille de Zonchio «en dépit des ordres de l'Amiral» et des «chefs d'escadre (qui) se détestent et réfutent les ordres de l'amiral» (DOUMERC, *De l'incompétence à la trahison*, cit., pp. 618-619).

²¹⁹ DARU, *op. cit.*, t. IV, pp. 73-93.

pour attaquer les Turcs lui font perdre de prodigieuses opportunités. Enfin, ses retraits en plein combat semblent inexplicables. Tout cela paraît bien étrange si l'on admet la thèse de son engagement indéfectible dans une Ligue visant l'éradication des Turcs : pourquoi ne pas saisir l'opportunité de vaincre enfin Barberousse ? Cette affaire cachait-elle d'autres objectifs et « pourquoi Andrea Doria a-t-il fait son possible pour se soustraire à la bataille ? », ²²⁰ Antonio Perria passe en revue les différentes hypothèses qui furent avancées : pour certains il s'agirait du ressentiment ancien d'un Génois ²²¹ pour les Vénitiens, les rivaux de toujours, pour d'autres il a seulement obéi aux « ordres secrets » de Charles Quint qui n'avait pas intérêt à contribuer à une victoire en Adriatique (c'est l'opinion du Père Alberto Guglielmotti), ²²² pour d'autres il y aurait eu entente avec son adversaire, avec la preuve évidente de l'existence entre les deux hommes d'un respect mutuel. Doria a 'sacrifié sa renommée' en la circonstance et quelqu'un ou quelque chose lui a interdit de combattre. Dans sa réticence à engager la flotte, le généralissime avançait l'argument de vouloir préserver les forces chrétiennes. Selon lui, si cette entreprise se révélait être un échec, les défenses navales de la Chrétienté s'en trouveraient tellement amoindries qu'elle en aurait été totalement désarmée. Or, si l'on considère les pertes provoquées par cette stratégie, il apparaît que sous le prétexte de préserver les forces chrétiennes, Doria a provoqué de graves dégâts : il ne perdit pas moins de 56 bateaux (20 pendant la nuit et 36 durant la bataille), 29 furent pris, 7 galées coulées, 2 barges brûlées et 3.000 hommes furent faits prisonniers. Les pertes turques furent moindres : un vaisseau, 800 morts et 400 blessés pour un tiers de la flotte et un huitième des hommes et des canons. ²²³

Quelles sont donc ses raisons ? Il semble qu'elles participent des trois hypothèses, car en favorisant Barberousse, Andrea Doria pense affaiblir les Vénitiens pour le compte de Charles Quint. Si cette campagne avait été menée avec succès, selon les accords de la Ligue, les Vénitiens auraient dû rentrer en possession d'une bonne part de leur *stato da mar*, ce qui les aurait grandement renforcés vis-à-vis de l'empereur ; or, ce dernier visait la domination de la Méditerranée, car il se considérait « comme l'héritier exclusif du trône d'Orient ». ²²⁴ Ainsi, il était avantageux que les Vénitiens soient en difficulté avec les Turcs, leurs possessions d'Outre-mer passant aux mains de Soliman, leur puissance s'en trouvait amoindrie face à l'empereur. Ce fut probablement la raison de la contrariété de Doria voyant les Vénitiens en mesure d'échapper aux Turcs par leur habileté navale quand le vent soufflerait de nouveau. Aux directives secrètes, s'ajoutait peut-être une vieille rancœur génoise face aux Vénitiens, Doria aurait ainsi recherché la défaite des ennemis ancestraux. Mais aurait-il voulu leur nuire au péril même de l'avenir de la Chrétienté ? Il s'agit en fait d'une attitude assez répandue parmi les Puissants de la première moitié du seizième siècle, pour qui, bien souvent, les Turcs ne représentaient qu'un contre-poids aux prétentions des autres princes de l'Europe. En effet, ils semblaient refuser d'envisager l'aspect de conquête religieuse sous-jacent aux guerres de Soliman pour

²²⁰ A. PERRIA, *Andrea Doria il corsaro: la casata e la gesta del piu grande ammiraglio genovese del sedicesimo secolo*, Milan, SugarCo, 1982, pp. 163-164.

²²¹ Doria poussé par des intérêts personnels, G. CAPASSO, *Andrea D'Orta alla Prevesa*, Milan, 1905.

²²² A. GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia dal secolo VIII al secolo XIX*, Rome, Tip. Tiberina, 1856, et *La guerra dei pirati e la marina pontificia dal 1500 al 1560*, Florence, 1878, t. 1, p. 149.

²²³ BESBELLI, *op. cit.*, pp. 102 et 98.

²²⁴ CHR. HERMANN, *La Renaissance (1470-1560)*, Nantes, Éditions du temps, 2002, p. 181.

n'y voir qu'une guerre de conquête comme celles qui faisaient rage en Europe, entre rois chrétiens. L'aspect religieux n'était souvent évoqué qu'à des fins dialectiques ou diplomatiques pour s'allier les bons services de la papauté, mais sans véritable fondement d'une profession de foi particulière. C'est ainsi que Charles Quint entama par le biais d'Andrea Doria des négociations avec Barberousse qui se poursuivirent même pendant la campagne de la Préveza.²²⁵ En outre, le but de la stratégie de l'empereur aurait été de diviser les Turcs : d'un côté Barberousse et de l'autre Soliman. Charles Quint se disait prêt à abandonner l'Est de la Méditerranée, qui lui échappait largement par ailleurs, en se réservant la suprématie sur l'Ouest. C'est pourquoi il n'aurait pas lutté sincèrement dans cette entreprise de la Préveza. Il abandonnait en quelque sorte cette terre anciennement vénitienne à Barberousse par une sorte d'accord tacite.

Pourquoi alors entreprendre toute cette campagne, en connaissant l'issue dès les prémices ? Charles Quint imaginait peut-être obtenir une victoire facile, les Chrétiens ayant une large supériorité numérique, la victoire lui paraissait n'être qu'une formalité. Dès lors, Charles Quint et Andrea Doria auraient-ils péché par un excès de confiance en eux ? Les retards de Doria seraient-ils dus à une stratégie complexe visant à renforcer sa gloire ? Pourtant, cela ne semble pas s'accorder avec la fuite qui fut ordonnée pour préserver la flotte chrétienne. Charles Quint pouvait également tirer un grand avantage de la Ligue. Elle lui assurait une trêve avec le roi de France qui le garantissait contre des attaques de ses possessions par les Français. Ainsi, quand François I^{er} offrit une trêve²²⁶ de trois mois, en suspendant les conflits entre la France et l'Empire, cela permit peut-être à ce dernier de préparer une reprise du conflit à son avantage. Selon Marcantonio Cornaro, partisan de la Ligue, «une trêve entre le roi de France et l'empereur assurait la tranquillité de l'Italie» et cela permettait également de réunir des forces supérieures aux Turcs. Marco Foscarelli était d'opinion contraire, cette alliance avait tout lieu de se révéler être très préjudiciable à Venise et pourrait même lui être fatale. A ce sujet, on peut rappeler les propositions faites en 1522 par Adrien VI à Charles Quint : à défaut d'une aide militaire lors de la guerre de Rhodes, le roi de France se disait disposé à envoyer plusieurs vaisseaux si l'empereur les laissait passer et s'il s'engageait à ne pas attaquer le littoral français en leur absence («algun daño en el mar Mediterraneo á sus fronteras»).²²⁷ Charles Quint ne donna pas suite, mais cela nous montre bien que le fait de mettre en place une trêve favorable à la Ligue, mais pouvant permettre aussi à l'empereur de préparer une prochaine campagne militaire.

François I^{er} pensait sûrement à cette deuxième possibilité en refusant d'entrer dans la Ligue en février 1538, considérant que cette Ligue était faite contre lui.²²⁸ Mais le roi de France n'était pas le seul à se défier des intentions véritables de l'empereur, Marco Foscarelli, lors des débats qui précédèrent l'adhésion de Venise à la Ligue fit un bilan extrêmement lucide de la situation en ces termes «il suffirait [...] de considérer les circonstances actuelles, telles qu'elles sont, et non pas telles que nous les présentent nos illusions et nos vœux».²²⁹ Ainsi, il affirmait que la partici-

²²⁵ Le témoignage de Gianmatteo Bembo évoqué lors de la reconstitution des faits.

²²⁶ Nouvelle de cette trêve dans lettre du 22 mai 1538 de Ferrerio au cardinal Farnèse.

²²⁷ Lettre du 31 octobre 1522, in M. GACHARD, *Correspondance de Charles Quint et d'Adrien VI*, Bruxelles, Muquardt, 1859, pp. 129-131.

²²⁸ Les lettres des nonces de France Filiberto Ferrerio du 13 et celles du cardinal Pio di Carpi des 16 et 24.

²²⁹ Il ne fut pas suivi dans ses conclusions de devoir faire la paix avec le Turc, en 1539 il subissait la *damnatio memoriae* cf. G. GULLINO, *Marco Foscarelli (1477-1551)*, Milan, Franco Angeli, 2000, p. 235.

pation à la Ligue affaiblirait les forces vénitiennes et posait les questions suivantes: «Pensez-vous que ce soit notre intérêt qui l'occupe?»²³⁰ Pouvez-vous croire qu'il désire l'agrandissement de notre République? Vous n'avez qu'à voir sa conduite passée.». En fait, selon lui, Charles Quint poursuivait d'autres buts, «s'assurer l'empire de l'Italie» et pour y réussir il engageait ses «alliés» dans des guerres ruineuses à seule fin de les épuiser et s'emparer «plus aisément de la toute-puissance» quand ils ne pourraient plus résister. De plus Foscari disait douter de la pérennité de la Ligue «les succès d'une ligue sont fondés sur la bonne intelligence des confédérés», or, les puissants étaient prêts à la rompre pour favoriser leurs propres intérêts. François I^{er} n'a pas participé à l'entreprise et a maintenu ses rapports avec le Turc. Armer si fortement l'empereur représentait un réel danger: quelles garanties avait-on contre le fait qu'il retourne ces forces contre l'Italie ou la France, ou qu'il confisque cette puissance pour servir ses propres objectifs, comme l'illusoire conquête d'Alger, qui se révéla être un désastre (1541)? Prenons un exemple concret: aux termes de la Ligue, Castelnuovo devait revenir aux Vénitiens, or l'empereur laissa la forteresse à des vétérans espagnols, ce qui montre bien, à la fois le peu de fiabilité des engagements impériaux et le désir de puissance de Charles Quint. La faiblesse des engagements entre Charles Quint et François I^{er} est perceptible dans l'analyse de la deuxième entrevue entre l'Empereur et Roi de France à Aigues-Mortes (1538) où François I^{er} fut reçu sur le bateau de Charles Quint. Ils se réconcilièrent et «se donnèrent mille marques d'amitié», ce à quoi Paul III «par sa vieille sagesse» ne crut pas, selon Giovinio, qui expose les raisons du doute papal: «cette amitié ne lui semblait absolument pas sincère et n'avait rien à voir avec la religion, elle ne durerait pas, car l'un et l'autre étaient dévorés d'ambition et se disputaient la faveur du pape dont ils voulaient chacun recueillir l'appui, ce qui leur aurait permis d'accomplir de plus grandes entreprises. Cela aboutissait à ce que chacun cherchait le moyen d'empêcher qu'une ligue soit conclue avec son «rival» («aemulo») et ils s'abîmèrent dans des négociations compliquées». ²³¹ L'aval du pape assurait des renforts de troupes et d'argent qui permettaient d'entreprendre des campagnes pouvant se révéler extrêmement avantageuses.

CONCLUSIONS SUR L'ENTREPRISE DE LA PRÉVEZA

L'entreprise de la Préveza est moins à considérer comme un événement factuel relaté dans un récit de bataille que comme le prétexte aux élaborations idéologiques des auteurs rapportant cet épisode. Les témoignages que nous venons de reprendre manifestent la fonction heuristique de l'historiographie. Mais si les auteurs s'efforcent de comprendre les causes,²³² souvent c'est pour mieux servir leur prince,²³³ de façon consciente ou non, par une certaine implication qui leur fait prendre position dans leurs écrits. Ces indices parfois involontaires nous offrent la possibilité de reconstruire les idées qui pouvaient circuler dans les milieux dont ils sont issus. Ainsi, la vision vénitienne transparaît nécessairement dans le récit de Paruta où le 'mythe de Venise'²³⁴ affleure en divers points, les auteurs reflètent les pensées de

²³⁰ Il parle de l'empereur Charles Quint.

²³¹ GIOVINO, *Histoire de son temps*, fol. 203 à 204v.

²³² P. VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978, pp. 123-134.

²³³ CH.-O. CARBONELL, *L'historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, pp. 61-64.

²³⁴ Pour le mythe cf. E. CROUZET-PAVAN, *Immagini di un mito*, in *Storia di Venezia*, cit., p. 585, et Giannotti et Contarini, *Venise comme concept et comme mythe*, in J. G. A. Pocock, *Le moment machiavélien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, pp. 271-324.

leur groupe ou bien tentent de construire une certaine indépendance. Mais l'intérêt particulier que tous semblent avoir trouvé à reprendre cet épisode réside dans l'opportunité qu'ils y ont vue pour défendre leur propre idéologie en nous livrant ainsi de précieux éléments pour comprendre à notre tour les ressorts de cette bataille.

Cette entreprise représentait des enjeux stratégiques très divers. Sous couvert de mener une croisade contre les Turcs, l'empereur Charles Quint semble avoir principalement cherché à renforcer son pouvoir sur la 'république chrétienne' en montrant sa puissance navale, à la façon de l'entreprise de Tunis (1535). Pourtant, cette fois la victoire ne vint pas couronner la campagne et les responsabilités furent recherchées. De vives rivalités n'avaient pu être évitées dans les rangs de la Ligue et l'on pointa du doigt les Vénitiens comme responsables de cet échec. Que dire de Doria, dont le rôle semble problématique? Cette campagne de la Préveza est unanimement présentée par les auteurs comme un moment crucial, l'issue décidant de la suprématie navale en Méditerranée. Comment cet affrontement en est-il venu à un rôle aussi décisif? Le grand affrontement des flottes chrétiennes et turques n'a pas véritablement eu lieu. Cette défaite est moins due à la tactique ingénieuse et innovante employée par Barberousse, qui consistait à traverser les rangs ennemis pour attaquer directement les galères et qui fut appliquée par Piyale Pacha en 1560 face à la flotte chrétienne à Djerba,²³⁵ qu'aux graves dissensions qui existaient au sein de cette armée de confédération si hétérogène. Les Chrétiens se sont pratiquement vaincus eux-mêmes par leurs hésitations interminables et sous les ordres incohérents de Doria. Or, cet échec faisait suite à la défaite d'Essek²³⁶ de 1537 qui avait sonné la fin de la supériorité chrétienne en bataille terrestre rangée. Les Turcs renforçaient ainsi leur image d'invincibilité qui avait été celle de Soliman peu après son arrivée au pouvoir, avec les prises de Belgrade (1521) et de Rhodes (1522), qui furent deux guerres de siège. Les campagnes militaires, bien loin de cesser, se poursuivirent avec le désir de renouveler des exploits comme la prise de la Goulette (1535). C'est dans cet esprit que fut engagée la malheureuse campagne d'Alger (1541). C'est aussi pour cela que la bataille de Lépante (1571) fut si amplement exaltée en tant que victoire des troupes chrétiennes rassemblées.

La Préveza est finalement évoquée pour atteindre des objectifs variés, l'événement passe au second plan, comme le montre le peu d'éléments factuels proposés par les auteurs, l'essentiel étant d'appuyer et construire une idéologie: la gloire de Doria, l'honneur de Venise, le sort de la Chrétienté et régler des comptes soit avec Venise, soit avec l'empereur, notamment. Le récit prend bien souvent une coloration particulière et ne reste pas véritablement neutre, les auteurs ne parvenant pas ou ne voulant pas échapper à l'influence des intérêts divergents autour de cette campagne. Ils reléguèrent en revanche les Turcs presque au rang de témoins. En essayant d'apporter des réponses et découvrir les causes de cet échec, ils tentèrent de tirer, dans une certaine mesure, les enseignements de cet épisode malheureux ou bien cherchèrent à l'insérer de la façon la plus juste dans l'économie d'une histoire individuelle, pour les biographes, ou universelle pour les historiens, grâce aux échos à la fois immédiats d'une défaite annoncée et lointains des conséquences futures. Ainsi, l'entreprise de la Préveza semble réunir dans ses développements différents mouvements à l'œuvre à l'époque: l'ambition de l'empereur de «détruire les Turcs

²³⁵ BESBELLI, *op. cit.*, pp. 100 et 107 (schéma de la bataille).

²³⁶ J. DE HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Bellizard, 1836, t. v, pp. 274-277.

et instaurer la monarchie universelle» par une «mission divine» faisant de lui un «Roi-Messie»,²³⁷ la volonté de la République de Venise de reconstituer son empire d'outre-mer et de restaurer sa puissance navale, ainsi que des ambitions de gloire personnelles comme celles d'Andrea Doria, Vincenzo Capello ou Marco Grimani. De lourds enjeux pesaient sur cette entreprise et elle demeure un épisode important, preuve en est sa présence dans des textes aussi variés que des biographies, chroniques de guerre, histoires ou encore éloge. L'étude de cet épisode des affrontements entre Chrétiens et Turcs, pour laquelle il importait de distinguer les subjectivités respectives pour reconstituer une information neutre sur les événements rapportés, nous a permis d'obtenir une source inestimable de renseignements sur les Chrétiens et éclaire les circonstances de l'époque en révélant certains arrière-plans stratégiques qui pesèrent si lourdement sur les événements contemporains.

²³⁷ HERMANN, *op. cit.*, pp. 181-183.

ANNEXE 1

Contenu des chapitres de la Ligue de 1538 extrait de: *Les Chapitres ou articles de la tressainte confédération faicte anre notre saint pere le Pape, la Maieste Imperiale, et les Venitiens, Contre les Turcqz, Guillaume Vorsterman, 1538.*

Le premier chapitre (fol. 4) examine la question économique en fixant les participations respectives de chacun.

Le deuxième chapitre (fol. 5) établit la participation du pape «notre très Saint Père devra armer trente-six galères, neuf d'entre elles pourront être baillées par les Vénitiens».

Le troisième chapitre (fol. 5) fixe la flotte pour l'Empereur et les Vénitiens, ce qui fera arriver la flotte à «deux cents galères».

Le quatrième chapitre (fol. 5) examine l'armement des deux cents vaisseaux, à qui il incombera et en quelle proportion. De plus l'article signale la possible participation du «sérénissime roi du Portugal»

Le cinquième chapitre (fol. 5-6) établit que cinquante mille piétons seront nécessaires et le nombre des gens à cheval s'élèvera à quatre mille cinq-cents. La question des bombardes et de leurs munitions est aussi évoquée dans ce chapitre.

Le sixième chapitre (fol. 6) signale que c'est le «très Saint Père» qui présidera à la répartition des participations de chacun. Il est aussi précisé dans ce chapitre que Rhodes participera physiquement et économiquement «à cette sainte expédition de toute sa puissance».

Le septième chapitre (fol. 6) rappelle que le «Sérénissime Roi des Romains» sera lui aussi pris dans cette confédération, ce qui lui permettra d'obtenir de l'aide contre les Turcs en Hongrie.

Le huitième chapitre (fol. 6) porte sur le roi de Pologne et de Russie et de tous les «autres fidèles Chrétiens» qui peuvent grossir les rangs de cette «sainte expédition».

Le neuvième chapitre (fol. 6) réserve une place «au très honorable roi très chrétien comme à un des principaux» participants à cette expédition. Il en est de même pour les «autres très honorables rois et princes chrétiens».

Le dixième chapitre (fol. 7) exige que les confédérés aient leurs renforts prêts et puissent à appareiller pour le mois de mars suivant «ou plus tôt que ce faire se peut.».

Le onzième chapitre (fol. 7) nomme les «capitaines-généraux» de l'expédition: pour le commandement «par terre, le très illustre duc d'Urbino et par mer le très illustre seigneur Andrea Doria, prince de Melfi».

Le douzième chapitre (fol. 7) porte sur le ravitaillement et son organisation, «on pourra lever des contributions publiques, vu que chacun des confédérés est tenu de faire provision de victuailles la plus grande qu'il pourra.».

Le treizième chapitre (fol. 7) instaure le «très saint père» arbitre des différends et contentieux qui pourront naître de cette expédition.

ANNEXE 2

RÉSUMÉ DES GUERRES VÉNÉTO-GÉNOISES²³⁸

La première guerre vénéto-génoise (1251-1258) avait pour enjeu le contrôle de la Mer Noire, en fait des routes commerciales vers la Palestine. La mort de l'empereur Frédéric II (1250) et la crise du parti gibelin ayant affaibli Pise favorisèrent ce conflit qui éclata à Acre sous le prétexte d'une querelle pour la possession d'un monastère. Les Vénitiens défirent les Génois au large d'Acre, en Palestine (1258).

Les Génois parvinrent à obtenir de Michel Paléologue l'avantageux traité de Nimphéa (1261) ce qui représentait un rude coup pour Venise. Mais la flotte vénitienne mit en déroute celle de Gênes dans les eaux du golfe de Nauplie au large du Péloponnèse, ils expérimentaient pour la première fois la disposition en 'croissant', qui permettait d'encercler l'adversaire. Le succès de cette bataille convainquit l'empereur grec de licencier les Génois et de reprendre les Vénitiens.

De multiples actes de piraterie entre les deux républiques conduisirent à la guerre, la deuxième guerre vénéto-génoise (1295-1298) qui se régla lors de l'affrontement décisif au large de l'île de Curzolà (Korcula), près de la côte dalmate, où les galées génoises commandées par l'amiral Lamba Doria eurent le dessus sur les vaisseaux vénitiens dirigés par Andrea Dandolo, qui ne survécut pas à la défaite et se suicida alors qu'il était prisonnier des ennemis.

En 1343, les bateaux des deux républiques participaient côte à côte à une Ligue Sainte contre les Ottomans. Mais l'accord tomba quand Gênes décida d'occuper l'île de Chio, qui était vénitienne, chacun présenta ses droits respectifs et la guerre éclata de nouveau, il s'agit de la troisième guerre vénéto-génoise, la bataille décisive eut lieu le 13 février 1352, près du Bosphore (une des batailles les plus fameuses de l'histoire navale).²³⁹ Les Génois défirent les Vénitiens près de Moron en Morée le 3 novembre 1354.

La quatrième guerre vénéto-génoise également connue sous le nom de 'guerre de Chioggia' (1378-1381) est certainement un des moments les plus terribles de son histoire. Elle avait pour enjeu le monopole du commerce avec l'Orient, mais elle devait déterminer la suprématie navale entre les deux Républiques maritimes. Cette guerre fut à la fois navale et terrestre, Venise était attaquée à la fois par mer et sur la terre ferme par une coalition de forces ennemies la plus importante qu'elle avait jamais dû affronter jusque-là.²⁴⁰ En 1378, la défaite maritime de Venise se produisit à Polà (Pula), les Génois s'emparèrent de haute lutte de Chioggia en 1379, les Vénitiens organisèrent leur résistance et parvinrent, sous le commandement de Carlo Zeno, à la libérer et à défaire les Génois en tirant des boulets depuis des canons installés sur les châteaux de proue des navires (le 24 juin 1380). Finalement, la paix de Turin fut signée le 8 août 1381. Venise extrêmement éprouvée par cette dernière guerre, grâce à une politique diplomatique prudente récupéra tout ce qu'elle avait perdu et à releva son prestige en Europe. En revanche, Gênes paya cher cette paix, les luttes intestines reprirent, ce qui la conduisit à l'assujettissement par une puissance étrangère.

²³⁸ A. GRIGNOLA, *Le Repubbliche marinare Amalfi, Genova, Pisa, Venezia*, Colognola ai Monti, Demetra, 1999, pp. 84-94.

²³⁹ *Ibidem*, op. cit., pp. 66-67.

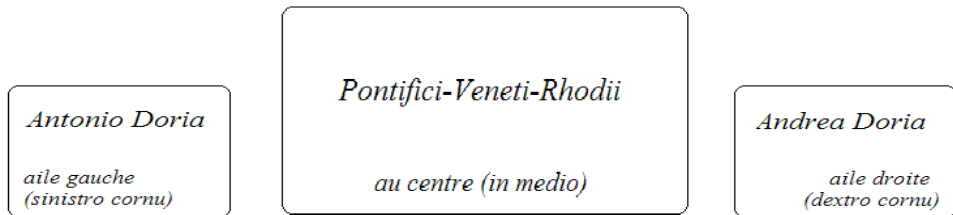
²⁴⁰ EADEM, *I dogi di Venezia*, Colognola ai Monti, Demetra, 1999, pp. 50-53.

ANNEXE 3

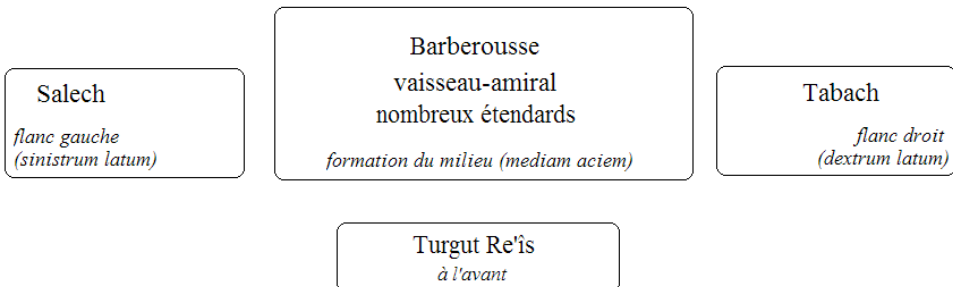
LES FLOTTES EN PRÉSENCE

<i>14 naves Alessandro Condulmer</i>		<i>5 speculatoria devant le galion</i>
<i>Armata grossa</i>	<i>72 naves oneraries Francesco Doria</i>	<i>1ème ligne</i>
<i>Armata sottile</i>	<i>Patriarche Grimani</i>	<i>2ème ligne</i>
<i>Armata sottile</i>	<i>Andrea Doria</i>	<i>3ème ligne</i>
<i>Armata sottile</i>	<i>Ferrante Gonzaga</i>	<i>4ème ligne</i>
<i>Armata sottile</i>	<i>Vincenzo Capello</i>	<i>5ème ligne</i>

Composition et organisation de la flotte chrétienne déduites de la lecture de PARUTA, *Della historia vinetiana*, Venise, Giuseppe Nicolino Angeli, 1703, livre IX, p. 419.



Girolamo Borgia suggère l'ordonnancement en bataille de cette même flotte, (fol. 264v) : «Marco Grimani, patriarche d'Aquilée, commandait la flotte pontificale, Vincenzo Capello celle des Vénitiens, le Prieur Salviati, celle des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem [...]. Cette flotte était fournie pour moitié par l'Empereur et pour le reste entre le Pape et les Vénitiens».



Disposition de la flotte turque reconstituée d'après PARUTA, *Della historia vinetiana*, Venise, Giuseppe Nicolino Angeli, 1703, livre IX, p. 420.

ALDO STELLA
LEPANTO
NELLA STORIA E NELLA STORIOGRAFIA
ALLA LUCE DI NUOVI DOCUMENTI

SOMMARIO

<i>Prefazione</i>	206
INTRODUZIONE	
1. <i>Lineamenti storiografici</i>	208
2. <i>Talassocrazia turca nel Mediterraneo</i>	212
I. PIO V PROMOTORE DELLA SACRA LEGA	
1. <i>Venezia e l'Impero Ottomano: Davide e Golia</i>	216
2. <i>La travagliata capitolazione per la Lega</i>	218
3. <i>Doria e Zane: il mancato soccorso a Famagosta</i>	222
II. FAMAGOSTA E LA BATTAGLIA DI LEPANTO	
1. <i>Epilogo tragico ed eroico di Famagosta</i>	226
2. <i>L'epopea di Lepanto</i>	231
III. DOPO LEPANTO: CRISI DELLA SACRA LEGA	
1. <i>Dalla vittoria all'inerzia della Lega</i>	237
2. <i>L'inutile spedizione navale del 1572</i>	242
3. <i>L'ineluttabile dissolversi della Sacra Lega</i>	245
CRITICA STORICA E PROSPETTIVE STORIOGRAFICHE	
1. <i>La critica delle fonti storiche</i>	253
2. <i>'Histoire événementielle' e 'bloc historique'</i>	255
3. <i>La memoria storica</i>	257
APPENDICE DOCUMENTARIA	
I. <i>Ricordi dati da S. S.tà Pio V a Marcantonio Colonna</i>	260
II. <i>Scrittura intorno alla capitolazione della Lega</i>	260
III. <i>Narrazione di M. Colonna circa la conclusione della Lega</i>	265
IV. <i>Nicolò Daneo a Marcantonio Colonna</i>	268
V. <i>Matteo Zane a Marcantonio Colonna</i>	269
VI. <i>Marcantonio Colonna alla duchessa Giovanna d'Aragona</i>	269
VII. <i>Gian Andrea Doria a Stefano de' Mari sulla battaglia di Lepanto</i>	269
Tavola delle abbreviazioni	271
Indice delle persone e delle cose	272

PREFAZIONE

«60.000 tra morti e feriti. L'acqua del campo di battaglia apparve rossa di sangue agli occhi dei combattenti»; questo 'pittorico scorcio' di Fernand Braudel¹ riflette l'appassionata rievocazione di quanti parteciparono al memorabile cruento scontro navale di Lepanto, il 7 ottobre 1571: «A hore XXI in circa rimase del tutto l'innimico rotto, soggiogato et vinto [...]. Spaventoso et horribile spettacolo era il vedere tutto il mare sanguinoso, che sospingeva infiniti corpi morti, et compassionevole a resguardar molti appesi a diverse sorti di legni andar per mare, molti mal vivi, christiani et turchi mescolati, demandar nell'acque nuotando aiuto, et abbracciati ad un istesso legno cercar di salvarsi. Da ogni parte gridi, da tutte le bande compassionevoli voci si sentivano, et quanto più l'aere si oscurava, tanto maggiore et più orrendo spettacolo pareva».²

Fu quello di Lepanto, secondo lo stesso Braudel,³ «il più clamoroso [*retentissant*] degli eventi militari del secolo XVI, nel Mediterraneo» e può definirsi «una grande vittoria della tecnica e del coraggio». In effetti riuscì determinante l'aver schierato dinanzi all'armata navale cristiana, per la prima volta, sei enormi («sembravano castelli»)⁴ galere, venezianamente dette galeazze, con un potenziale di artiglieria e insieme di archibugi (mentre la flotta turca ne era quasi sprovvista) tale da sgominare o almeno dividere l'armata navale nemica prima ancora che potesse affrontare quella cristiana alleata. Inoltre, le galere spagnole erano state notevolmente rinforzate di rematori, 5 o anche 6 per banco anziché 4, e quindi potevano competere pure in velocità con le galeotte e fuste ottomane, che erano più leggere. D'altra parte, quanto al coraggio (anche riconoscendo l'ardimento dei combattenti nemici), basterà qui citare l'esempio eroico che diede già nell'imminenza della battaglia l'ammiraglio degli alleati cristiani Don Giovanni d'Austria: «Allora Don Giovanni intrepidamente andò a prua e facendo sonar le trombe a battaglia, era in sì ardente desiderio d'attaccar presto la zuffa che, tratto da giovanil ferocità, fece suonar i pifferi e sopra la rombata con due cavalieri ballò la gagliarda».⁵

Promotore della coalizione cristiana era stato «un pape indomptable, magnifique, Pie V. Il est, en tout bien tout honneur, en toute passion aussi, l'homme de la Croisade».⁶

Per un'adeguata ricognizione storica dei diversi aspetti dobbiamo considerare non solo il contesto della guerra veneto-turca di Cipro, ma anche il più complesso orizzonte europeo e insieme atlantico a causa dell'interferenza dei rapporti fra l'Occidente cristiano e l'Oriente musulmano, economicamente già quasi in crisi⁷ e ben presto coinvolto nella cosiddetta rivoluzione dei prezzi.

¹ *Bilan d'une bataille*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, a cura di G. Benzioni, Firenze 1974, p. 109.

² GIO. PIETRO CONTARINI, *Historia delle cose successe dal principio della guerra mossa da Selim Ottomano a' Veneziani fino al dì della gran giornata vittoriosa contro Turchi*, Venezia, 1572 (ed. F. Rampazetto), cc. 48v, 54r; quanto all'Autore, con dedica al patriarca di Aquileia, Giovanni Grimani, cfr. C. DIONISOTTI, *Lepanto nella cultura italiana del tempo*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 141-142.

³ *Civiltà e imperi del Mediterraneo nell'età di Filippo II*, trad. it., II, Torino, 1953, p. 1259.

⁴ L. VON PASTOR, *Storia dei Papi dalla fine del Medio Evo*, trad. it., Roma, 1951, VIII, p. 558.

⁵ Si veda DIONISOTTI, *Lepanto nella cultura italiana del tempo*, cit., pp. 134-135, che cita lo storico napoletano F. CARACCIOLIO, *Commentarii*, Firenze, 1581, testimone e anzi reduce dalla battaglia.

⁶ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 113.

⁷ M. LESURE, *Lépante la crise de l'empire ottoman* (collection «Archives» dirigée par Pierre Nora et Jacques Revel), Julliard, 1972, pp. 179-233, con fonti documentarie turche.

Gli Atti del Convegno Veneziano di Studi (*Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*) per il quarto centenario di quella folgorante vittoria navale hanno ben evidenziato le problematiche della recente storiografia. Pur tuttavia fonti documentarie meno esplorate, ma non secondarie, possono contribuire a valutare meglio il comportamento, ritenuto ancora equivoco, di qualche personaggio di primo piano come Gian Andrea Doria, il più esperto di strategia marittima fra gli ammiragli cristiani, sempre molto stimato ed elogiato da Filippo II anche per la costante prudenza, al contrario dell'irruente e quasi temerario Don Giovanni d'Austria, come pure Marcantonio Colonna. In particolare i comandanti veneziani diffidavano del Doria, poiché fin dall'inizio della battaglia di Lepanto lo si vide manovrare al largo, quasi preferisse temporeggiare o addirittura disimpegnarsi, ma in realtà per contrapporsi alle manovre preoccupanti del suo pericoloso avversario e altrettanto abile stratega Euldj Ali (il rinnegato calabrese Luca Galeni, detto volgarmente Occhiali). Certo è che precedentemente lo stesso Gian Andrea Doria aveva ironizzato sull'esuberante spirito crociato di Marcantonio Colonna e di altri impazienti quanto inesperti di mare, se non proprio improvvisati. L'archivio privato Doria-Pamphili di Roma, dove ancora quarant'anni fa rintracciai carteggi e documenti inediti,⁸ offre nuova documentazione per spiegare l'atteggiamento sempre prudentissimo, ma non vile né ingiustificato, dell'enigmatico genovese che rimase assai stupito di una vittoria così straordinariamente e anche imprevedibilmente conseguita presso le isole Curzolari o Echinadi, tanto che dopo la battaglia appunto di Lepanto, meditando fu indotto a concludere: «...per più cause e molto più di quelle che nissuno si può imaginare, si ha tutto da attribuire a Dio et molto poco agli huomini».⁹

Fonte storica non meno importante e rimasta alquanto trascurata è quella vaticana della Nunziatura di Venezia, con i dispacci solerti e accurati di Giovanni Antonio Facchinetti (futuro papa Innocenzo IX) collaboratore congeniale di Pio V, anzi fu il primo ad annunciare al papa la grande vittoria di Lepanto, come riferì per corriere straordinario il 19 e 20 ottobre 1571 (documenti d'importanza storica che meritano qui di essere citati):

Hieri toccò a me d'essere il primo d'haver la buona nuova della vittoria, ché venendo dall'udienza di S. Ser.tà, nell'andare a casa in barca, vidi venire la galera strascinando dietro parecchi stendardi per l'acqua; onde, imaginandomi quello ch'era, l'aspettai et intesi la nuova et me ne tornai a palazzo, et fui il primo a darla in generale a S. Ser.tà; et fermatomi un poco in Collegio, sopragiunse il sopracomito Giustiniano, ch'era stato nel conflitto et disse a bocca i particolari [...]. S. Ser.tà, inteso il tutto, se n'andò con tutta la Signoria in chiesa et cantassimo, non ci essendo per ancora preti, così tra noi, il *Te Deum*.

I 'particolari' che «il magnifico Giuffré» riferì furono i seguenti: «...di 200 galere turchesche, cento ottanta, dico 180, sono state prese et si trovano in poter de' cristiani; che la vittoria è stata sanguinosa, con morte di xx mila Turchi et fatto grandissimo numero di prigionie e liberati da xv mila schiavi cristiani, et ch'era morto il proveditore Barbarigo con 6 over 8 sopracomiti vinitiani; che el sig. Don Giovanni, sig. Marc' Antonio Colonna, li prencipi d'Urbino et di Parma, il conte di Santa Fiora et il sig. Ascanio della Cornia erano salvi; che la battaglia seguì alli 7 di questo et du-

⁸ Cfr. il mio saggio storico *Gian Andrea Doria e la Sacra Lega prima della battaglia di Lepanto*, «Rivista di storia della Chiesa in Italia», xix, 1965, pp. 378-402.

⁹ Ivi, p. 396, lettera del 13 novembre 1571 all'amico e finanziatore Stefano De' Mari.

rò dalle 17 hore sin a notte et fu poco lontano dal golfo di Lepanto». Inoltre, nel poscritto, veniva aggiunto: «S'è anco inteso che Occhiali s'era salvato con xv galere». ¹⁰

Indubbiamente fu «la più grande battaglia navale che si sia mai combattuta dopo quella che avvenne nello stesso luogo sedici secoli prima e decise della sovranità sul mondo tra Augusto e Antonio»; Giorgio Athanasiadis-Novas dell'Accademia di Atene propose, al Convegno veneziano del 1971, che fosse eretto un 'artistico monumento' a Lepanto per onorare «quel grande avvenimento che costituì un punto cruciale nella tradizione europea» e, nel frattempo, si gettasse una corona d'alloro in quel punto di mare in cui avvenne la battaglia «tomba acqua degli eroi e dei martiri di ambedue le parti che si sacrificarono con tanto entusiasmo, difendendo i loro ideali». Fu, soggiunse, l'ultima e la sola delle crociate «svolta solamente in mare, la sola senza fini di conquista [...], l'ultima che si sia servita soltanto della forza motrice dei remi». ¹¹

«La più bella giornata del secolo» quella di Lepanto anche per lo spagnolo Cervantes, che aveva partecipato alla battaglia ed era stato gravemente ferito.

INTRODUZIONE

1. Lineamenti storiografici

Senza considerare qui la sovrabbondante cronachistica e anche le orazioni ufficiali per la vittoria di Lepanto, ¹² appare anzitutto notevole storicamente il *Discorso sopra la pace de' Veneziani co' Turchi* di Paolo Paruta, ¹³ che rilevò il contrasto fra l'esultanza popolare dopo quella vittoria «tutti in ogni luogo, fatti uomini militari, popolarmente e spesso con vanissimi disegni discorrevano in qual modo, valendosi di tanta occasione, usar si dovessero le forze de' collegati» e invece la preoccupazione degli «uomini di più sano e di più maturo giudizio, li quali con l'esperienza delle cose passate andavano i futuri successi misurando». ¹⁴

Tra le fonti documentarie risaltano le diverse, talvolta quasi controverse, testimonianze dei protagonisti della battaglia di Lepanto, in particolare quella dell'ammiraglio veneziano Sebastiano Venier, ¹⁵ piuttosto ironicamente descritto nei già citati *Commentarii* ¹⁶ di Ferrante Caracciolo, conte di Biccari: «Del Veniero si poté notare un grand'animo, il quale, conoscendosi decrepito, stava armato d'una corazza all'antica, in pianelle, con la balestra in mano, combattendo coraggiosamente».

Quanto alle fonti narrative non veneziane, si avverte una malcelata astiosità nei confronti della Serenissima, accusata o almeno sospettata di perseguire una politica

¹⁰ *Nunziature di Venezia*, x, a cura di A. Stella, Roma, 1977, pp. 117-120 (ISTITUTO STORICO ITALIANO PER L'ETÀ MODERNA E CONTEMPORANEA, «Fonti per la storia d'Italia», 132).

¹¹ G. ATHANASIADIS-NOVAS, *Discorso Introduttivo*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, cit., pp. 1-18.

¹² Oltre a quella dell'umanista Giovan Battista Rasario, in S. Marco e subito pubblicata (Venezia, Valgrisi, 1571), le due di Luigi Grotto e anche molti componimenti poetici: *In foedus et victoriam contra Turcas iuxta sinum Corinthiacum Nonis Octobr. MDLXXI partam poemata varia*, Venezia, 1572; *Raccolta di varii poemi latini, greci e volgari fatti da diversi ingegni nella felice vittoria riportata da Christiani contra Turchi alli vii d'ottobre del MDLXXI*, Venezia, 1572; *Trofeo della vittoria sacra ottenuta dalla Christianissima Lega contra Turchi nell'anno MDLXXI, rizzato da i più dotti spiriti de' nostri tempi, nelle più famose lingue d'Italia, con diverse rime raccolte e tutte disposte da Luigi Grotto, Cicco di Hadria*, Venezia, 1572. È pure da annoverare il poema epico di tre canti in ottava rima di F. BOLOGNETTI, *La christiana vittoria maritima*, Bologna, 1572.

¹³ Cfr. G. COZZI, *La società veneziana del Rinascimento in un'opera di Paolo Paruta: «Della perfezione della vita politica»*, in *Atti della Deputazione di storia patria per le Venezie*, Venezia, 1961, pp. 13-47.

¹⁴ Cfr. DIONISOTTI, *Lepanto nella cultura italiana del tempo*, cit., p. 137.

¹⁵ Edita da P. MOLMENTI, *Sebastiano Veniero e la battaglia di Lepanto*, Firenze, 1899, pp. 311-313.

¹⁶ Firenze, 1581; si veda DIONISOTTI, *Lepanto*, cit., pp. 134-135.

fin troppo accondiscendente ai Turchi e sempre disposta, per i propri interessi, ad avviare trattative segrete di pace separata. Così Marcantonio Montefiore, genovese, nel *De pugna navali Cursularia commentarium*, pubblicato nel 1572, ritiene perfino provvidenziale l'aggressione turca a Cipro:

Multi ex nostris in malis gaudebant quod hoc bellum post magnas ac varias suspiciones in Venetos tandem irrupisset, non quod Reipublicae Venetae, quae totius Italiae est ornamentum, eversio-nem voluissent, sed ut Veneti, qui Reipublicae Christianae iamdiu renunciassent videbantur ut Turcarum amicitiam sibi conservarent, quantum in barbarorum perfidia esset sperandum, tan-dem possent agnoscere.

Anzi la diffidenza dei Genovesi nei confronti dei Veneziani era tale che, quando si diffuse la notizia della grande vittoria alleata di Lepanto, molti stentavano a creder-la e parve addirittura impossibile «somniis atque fabulis viderentur similia».¹⁷

Un atteggiamento che appare controriformistico si riscontra in alcuni Autori ve-neti, come il vicentino Filippo Pigafetta già combattente a Lepanto, che dedicò al neoeletto papa Gregorio XIII le riedite esortazioni del cardinale Bessarione per la crociata contro i Turchi,¹⁸ e i veneziani Emilio Maria Manolesso¹⁹ e il già citato Gio. Pietro Contarini: il primo, che pure aveva partecipato alla battaglia navale, non tra-lasciò di ricordare «la longa, folta e bianca barba» del valoroso Agostino Barbarigo e dedicò il secondo libro della sua *Historia* all'ambasciatore spagnolo a Venezia, Guzman da Silva, e il terzo al nunzio pontificio Giovanni Antonio Facchinetti. Ancor più di indirizzo controriformistico il Contarini perfino ritenne provvidenzia-le il mancato soccorso a Famagosta, a causa dell'ordine perentorio dato al provve-ditore Marco Querini di riunirsi subito con l'armata navale a Messina, poiché «... lodare si può Iddio d'ogni impedimento fin qui occorso, che tutto è stato beneficio de' Cristiani, non essendo dubbio che, se 'l soccorso era guidato da venticinque over trenta galee in Famagosta, l'armata della Lega senza esse non combatteva né cercava giornata, sì che mettasi silentio a tutti, e lodisi Iddio di quanto fin qui ci ha donato»²⁰

Di segno del tutto opposto il *Cyprium bellum* dell'esule filoprotestante Pietro Bizzarri, come attesta pure la dedica al principe elettore di Sassonia, esprimendo riconoscenza insieme alla regina Elisabetta d'Inghilterra.²¹

Tralasciando di elencare altre fonti encomiastiche,²² di cui faremo qualche citazione

¹⁷ Ivi, pp. 131, 137.

¹⁸ *Lettere et Orationi del reverendissimo Cardinale Bessarione, tradotte in lingua italiana, nelle quali esorta i Principi d'Italia alla Lega e a prendere la guerra contro il Turco*, Venezia, 1573.

¹⁹ *Historia nova nella quale si contengono tutti i successi della guerra turchesca, la congiura del Duca di Norfolch contra la Regina d'Inghilterra, la guerra di Fiandra, Flisinga, Zelanda et Holanda, l'uccisione d'Ugonotti, le morti de' Principi, l'elezio-ne de' novi, e finalmente tutto quello che nel mondo è occorso da l'anno 1570 fino all'ora presente*, Padova, 1572 m.v. (quindi 1573).

²⁰ G. P. CONTARINI, *Historia delle cose successe dal principio della guerra mossa da Selim Ottomano a' Venetiani fino al di della gran giornata vittoriosa contro i Turchi*, Venezia, 1572, c. 30.

²¹ *Cyprium bellum inter Venetos et Selymum Turcarum imperatorem gestum, libris tribus summa cura et diligentia des-criptum*, Basileae, 1573; cfr. dello stesso Autore *Histoire de la guerre qui s'est passée entre Venitiens et la Sainte Ligue contre les Turcs pour l'isle de Chypre ès années 1570, 1571 et 1572*, Paris, 1573. Si veda anche M. FIRPO, *Pietro Bizzarri e la storia della guerra d'Ungheria*, in *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, a cura di V. Branca, Firenze, 1973, pp. 449-457.

²² Fra gli Autori più documentati, HIERONIMO DE COSTOL, *Primera parte de la chronica de muy alto y poderoso Principe don Juan de Austria, hijo del Emperador Carlo Quinto*, Barcelone, 1572; M. SERVIA, *Relacion de los sucesos de la armada de la Santa Liga y entre ellos et de la batalla de Lepanto ... escrita por el P. Fr. Miguel Servia Franciscano, confessor de Don Juan de Austria*, in *Colecion de documentos ineditos para la istoria de España*, Madrid, XI; C. MIGNAULT, *Discours sur la chrestienne entreprise de Mgr le duc de Lorraine contre le Grand Turc*, trad. dal lat., Paris, 1572 (sulla spedizione navale a Modone e

più oltre, riterrei opportuno ricordare che dopo l'annessione del Veneto al Regno d'Italia, il Consiglio comunale di Venezia decise con voto unanime, già nel febbraio 1867, di celebrare «con pubblica festività [...] la ricorrenza annuale 7 ottobre e centenaria 7 ottobre 1871 della battaglia di Lepanto», che il Tommaseo definì «l'ultima epopea dell'Italia». Quel terzo centenario fu poi commemorato da Giuseppe Giuriato con appassionata eloquenza (*Lepanto MDLXXI-MDCCCLXXI*),²³ attingendo notizie particolarmente dal *De bello Cyprio* di Anton Maria Graziani, che era stato segretario del cardinale Francesco Commendone (legato pontificio in Germania e in Polonia) e infine aveva retto la nunziatura pontificia a Venezia.

Nel frattempo Alberto Guglielmotti aveva pubblicato un ottimo saggio storico: *Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto*, contrapponendo talvolta con arguzia manzoniana la nobiltà d'animo del Colonna «alto e svelto della persona ... gran fronte, viso lungo, occhi grandi, aspetto serio ... portamento nobilissimo; grande intelligenza, raro valore, e cuor magnanimo...», efficace nel discorso e insieme di maniere tanto affabili e dignitose quanto non si disconverrebbero ad un sovrano», e altrettanto del giovane principe Don Giovanni d'Austria «di aspetto bellissimo, di maniere gentili e di grandi speranze. Indole egregia, amor di gloria, sincerità d'animo e desiderio del pubblico bene si accordavano mirabilmente in lui», alle deformità invece fisiche di Giannandrea Doria «lungo, magro, negro, cui la testa aguzza, la corta e crespa capigliatura, il naso camuso, l'occhio incavato, ed un grande labbro gonfio spenzolato all'ingiù davano l'aria piuttosto di un corsaro che di un gentiluomo genovese». Icastica senz'altro la conclusione sul confronto di Marcantonio Colonna e Giannandrea Doria: «questi due grandi sopra i quali si riposavano allora le sorti della cristianità. Ambedue italiani di patria, ambedue spagnoli di clientela: ma l'uno più volto a quella che a questa, e l'altro più a questa che a quella. Da ciò la differenza del loro procedere».²⁴

All'apologia del Colonna si oppose animosamente Benedetto Veroggio, definendo quel «racconto più storico politico che storico tecnico» e criticando la parzialità del Guglielmotti per aver «posto in evidenza con vivi colori sopra un fondo assai fosco, i meriti dell'eroe al quale intendeva rendere onore, mentre per produrre quel contrario di tinte, cercò di deprimervi l'ingerenza di altro capitano [...]. La vittima che immolò per tale esaltazione è Giannandrea Doria, a carico del quale non vi è accusa che abbia risparmiata».²⁵

Navarrino); F. LONGO, *Successo della guerra fatta con Sultan Selim imperatore dei Turchi e giustificazione della pace con lui conclusa*, «Archivio Storico Italiano», app. IV; U. FOGLIETTA, *De sacro foedere in Selimum*, Genova, 1587 (in difesa di Gian Andrea Doria).

²³ «Archivio Veneto», I, t. I, 1871, pp. 247-297; t. II, 1871, pp. 17-49, con molte notizie specialmente sulle opere artistiche celebrative della battaglia di Lepanto. Il *De bello Cyprio* era stato pubblicato a Roma nel 1624; più recenti erano i *Commentari della guerra di Cipro e della lega dei principi cristiani contro il Turco*, Montecassino, 1845 di BARTOLOMEO SERENO.

²⁴ A. GUGLIELMOTTI, *Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto*, Firenze, 1862, pp. 9, 46, 49. Pur tuttavia lo stesso Guglielmotti soggiunse, riconoscendo la indiscutibile esperienza e abilità marinara del Doria: «Ma sotto a quelle deformezze chiudevasi animo grande, intelligente, valoroso, gran pratica di mare, conoscenza degli uomini, simulazione profonda, ed arte sottile per menar la sua barca secondo il meridiano di Madrid. Teneva egli a Messina trentasette galere tra spagnole, napoletane e siciliane; e dodici sue proprio al soldo del re per diecimila scudi all'anno e a galera; e quivi stavasene senza darsi gran fatto pensiero di muovere» (p. 46).

²⁵ B. VEROGGIO, *Giannandrea Doria alla battaglia di Lepanto*, Genova, 1886, pp. 5 e 9, dove si propone «un'esposizione dello stesso punto storico basata sulla prevalenza del primo sul secondo, per poterla raffrontare con quella, ormai tanto rinomata, nella quale il politico affoga il militare».

Si aggiunse, in questa rassegna di ammiragli, Pompeo Molmenti con i saggi storici su *Sebastiano Veniero e la battaglia di Lepanto* e *Sebastiano Veniero dopo Lepanto*.²⁶

Sempre validi si mantengono i lavori di Leopold Ranke²⁷ e, in particolare, di Paul Herre²⁸ (che documentò le origini della guerra di Cipro) e Luciano Serrano²⁹ per le fonti documentarie spagnole.

Assai criticato per mancanza di «imparcialidad necesaria en la eleccion de informaciones», specie nei confronti del Doria,³⁰ fu Camillo Manfroni,³¹ mentre al contrario per averlo fin troppo difeso G. A. Quarti, benché abbia pubblicato l'autodifesa piuttosto convincente dell'ammiraglio genovese, che conclude in tono categorico: «mi meraviglierei molto che se ne parlasse in contrario, se io pensassi che questi tali fossero stati in parte che avessero potuto vedere ogni cosa, ma come io credo che ne devono parlare per relatione d'altri, i quali se ben forti sono stati in armata, devono però esser stati sì discosto che non devono aver potuto vedere ogni cosa né me né altri, né sapere per conseguente la verità del fatto, o se la sanno deve essa manco forza presso loro che qualche passione particolare, a me di poco fastidio, poi che bene presto doverà rimaner tutto assai chiaro».³²

Quanto alle fonti storiche turche in generale si segnalano Ismail Hami Danichmend³³ e Ismail Hakki Uzuntcharchili;³⁴ in particolare sul granvisir Mehemet Sokolli è ancora utile la monografia di Moritz Brosch³⁵ e per Euldj Ali (come già si è detto Occhiali, corsaro, sangiaco di Algeri, ammiraglio e poi capitano generale della flotta turca) quella di Defontin-Maxange.³⁶ Per la bibliografia spagnola basterà qui citare Eduard von Normann-Friedenfeld³⁷ e Felix Hartlaub,³⁸ autori di monografie su Don Giovanni d'Austria, come pure il gesuita Jose M. March che illustrò Don Luis de Requesens.³⁹

²⁶ Firenze, 1899, e in «Nuovo Archivio Veneto», n.s., 30, 1915, pp. 5-146. È da notare che nel saggio storico di C. ROSELL, *Historia del combate naval de Lepanto y juicio de la importancia y consecuencias de aquel suceso*, Madrid, 1853, è pubblicata (pp. 176 ss.), ma poco correttamente, la *Relatione del viaggio di Levante dell'anno 1570* di Gian Andrea Doria, conservata in originale nell'Archivio Doria-Pamphili, 69/33, 3, ff. 191v-196v.

²⁷ *Zur venezianischen Geschichte*, Leipzig, 1878; *Storia dei papi*, trad. it., Firenze, 1968. Cfr. anche *Ricordi del doge Nicolò Da Ponte per il buon governo della patria in pace ed in guerra*, a cura di N. Barozzi, in *Raccolta veneta. Collezione di documenti relativi alla storia, all'archeologia, alla numismatica*, s. 1, t. 1, Venezia, 1866, pp. 5-17.

²⁸ *Europäische Politik in cyprischen Krieg (1570-1573)*, 1, Leipzig, 1902. Si vedano pure L. VON PASTOR, *Storia dei papi dalla fine del Medio Evo*, trad. it., VIII, Roma, 1924; H. KRETSCHMAYR, *Geschichte von Venedig*, III, Stuttgart, 1934; V. LEHMANN, *Der Friedensvertrag zwischen Venedig und der Türkei vom 2. Oktober 1540*, Stuttgart, 1936; inoltre *Lettere di Don Giovanni d'Austria a Don Giovanni Andrea Doria I*, a cura di A. Doria-Pamphili, Roma, 1896.

²⁹ *Correspondencia diplomática entre España y la Santa Sede durante el pontificado de S. Pio V*, III, Madrid, 1914; *La Liga de Lepanto entre España Venecia y la Santa Sede*, I, Madrid, 1918.

³⁰ SERRANO, *La Liga de Lepanto*, I, cit., pp. 17-23.

³¹ *Gian Andrea Doria*, «La Rassegna nazionale», XXIII, 1901, pp. 25-43; *La lega cristiana del 1572*, «Archivio della Reale Società romana di storia patria», XVI, 1893; Genova, Roma, 1929, pp. 179-183.

³² G. A. QUARTI, 7 ottobre 1571, *Giovanni Andrea Doria a Lepanto secondo documenti inediti*, «L'Osservatorio Romano», 7 ott. 1936, p. 3. Dello stesso Autore: *La guerra contro il Turco in Cipro e a Lepanto (1570-1571)*, Venezia, 1935; inoltre *La battaglia di Lepanto nei canti popolari (dialezzali) dell'epoca*, Milano, 1930, che M. CORTELAZZO (*Plurilinguismo celebrativo, in Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, p. 121) ritiene «opera mediocre e filologicamente infelice». Altrettanto mediocre e storiograficamente del tutto non aggiornata la lunga nota di G. STANISCI, *Pio V, il Papa della giornata di Lepanto*, «Incontri meridionali. Rivista quadrimestrale di storia e cultura», 1, 3, 1996, pp. 135-216; così pure il precedente volume di R. BRACCO, *Il principe Giannandrea Doria patriae libertatis conservator*, Genova, 1960.

³³ *Izahlı Osmanlı tarihi kronolojisi*, Istanbul, 1948.

³⁴ *Osmanlı devletinin merkes ve bahriye teçhikilâtı*, Ankara, 1948.

³⁵ *Geschichten aus dem Leben dreier Grosswesire*, Gotha, 1899.

³⁶ *Alger avant la conquête. Eudj' Ali*, Paris, 1930; cfr. G. VALENTE, *Vita di Occhiali*, Milano, 1960.

³⁷ *Don Juan de Austria als Admiral der Heiligen Liga und die Schlacht bei Lepanto*, Pola, 1902.

³⁸ *Don Juan d'Austria und die Schlacht bei Lepanto*, Berlin, 1940.

³⁹ *La batalla de Lepanto y don Luis de Requesens, lugarteniente general de la mar*, Madrid, 1944; inoltre R. VARGAS-HIDALGO, *La batalla de Lepanto según cartas inéditas de Felipe II, don Juan de Austria y Juan Andrea Doria y informaciones de embajadores y espías*, Santiago, Cesoe, 1998.

Infine, oltre alle nuove ricerche storiche di G. Hill⁴⁰ per le vicende di Cipro, è da rilevare la *Corrispondenza da Madrid di Leonardo Donà*, a cura di Mario Brunetti, Eligio Vitale,⁴¹ e meritano pure attenzione i saggi storici di Angelo Tamborra.⁴²

Tra i già citati contributi del Convegno *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto* si segnalano quelli di Maurice Aymard⁴³ e John Hale⁴⁴ per la superiorità tecnica navale dell'armata cristiana, e anche di Manoussos Manoussacas⁴⁵ per le generose sfortunate velleità insurrezionali greche. Ma sono da considerare soprattutto le nuove prospettive storiografiche delineate nel Convegno veneziano del 1971 ed evidenziate anche da Marino Berengo, recensendole ancor prima che ne fossero pubblicati gli Atti:⁴⁶ superare definitivamente le vecchie interpretazioni secondo gli antichi odî di religione e nazionalità, quindi esigenza di «collocare una battaglia sotto una luce più ampia e diversa da quella politico-militare», in una prospettiva di 'lunga durata' di equilibrio nel Mediterraneo poiché Lepanto si iscrive in un periodo di notevole crisi economica.

2. Talassocrazia turca nel Mediterraneo

Il predominio navale turco nel Mediterraneo si era affermato con la battaglia della Prevesa nel settembre 1538 e parve irresistibilmente consolidarsi fino al 7 ottobre 1571, quando la gloriosa vittoria cristiana di Lepanto scosse e ridimensionò l'invincibilità dei Turchi⁴⁷ e così venne meno la paura di affrontarli.

Il carteggio, ancora in gran parte inedito, di Gian Andrea Doria testimonia quanto terrore incutesse la superiorità indiscussa della flotta ottomana. Fin dall'adolescenza il Doria si era cimentato nella rischiosa guerriglia ai corsari barbareschi e, come

⁴⁰ *A history of Cyprus*, III, Cambridge, 1948, pp. 1149-1155; si potrebbe aggiungere, per la storia ottomana, il contributo di H. İNALCIK alla più recente *Cambridge History of Islam*, e dello stesso Autore ovviamente *Lepanto in the Ottoman documents*, negli Atti del Convegno veneziano (pp. 185-192), evidenziando le preoccupazioni turche per le contemporanee minacce persiane e moscovite sul Volga.

⁴¹ Venezia-Roma, 1963, si veda anche G. SORGIA, *La politica nordafricana di Carlo V*, Padova, 1963.

⁴² *Gli stati italiani, l'Europa e il problema turco dopo Lepanto*, Firenze, 1961; *Dopo Lepanto: lo spostamento della lotta turca sul fronte terrestre, in Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 371-391. Ancora utile M. PETROCCHI, *La politica della Santa Sede di fronte a l'invasione ottomana*, Napoli, 1955.

⁴³ *Chiourmes et galères dans la seconde moitié du xv^e siècle*, cit., pp. 71-94.

⁴⁴ *From peacetime establishment to fighting machine: the Venetian army and the war of Cyprus and Lepanto*, cit., pp. 163-184. Inoltre è da segnalare il precedente saggio storico di A. TENENTI, *Cristoforo da Canal, la marine vénitienne avant Lépante*, Paris, 1962. Così pure F. C. LANE, *Venice. A Maritime Republic*, Baltimore, 1973; trad. it. *Storia di Venezia*, Torino, 1978, pp. 421-433, 477, 549, che avverte di non aver potuto tener conto dei contributi del Convegno veneziano.

⁴⁵ *Lepanto e i Greci*, cit., pp. 215-241.

⁴⁶ *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto (Congresso per il quarto centenario della battaglia di Lepanto - Venezia, 8-10 ottobre 1971)*, «Rivista Storica Italiana», 84, 1972, pp. 252-262 (abbastanza in sintonia con Agostino Pertusi nella conclusione del Convegno stesso, pp. 445-456). In particolare, quanto a Manoussacas, rileva che non si può misconoscere il giudizio del Paruta sulla rivolta dei servi della gleba ciprioti di Lefkara «talché comprendevansi chiaramente, che sperando essi col mutar d'imperio di mutar fortuna, non pur non erano per opporsi a' nemici, ma più tosto per dover loro prestare ogni comodità» (*Degl'istorici delle cose veneziane*, Venezia, 1718, vol. IV, parte II, p. 91). Effettivamente i Turchi abolirono la servitù della gleba e introdussero il sistema «feudale militare del timar, che tanto bene aveva attecchito nei Balcani». Inoltre, a proposito della relazione di Ö. Lüfti Barkan (*L'Empire Ottoman face au monde chrétien au lendemain de Lépante*, pp. 95-108), lo stesso Berengo nota che il mercato turco era sempre più inglobato in quello europeo e non poteva non subirne le flessioni, fino a perdere il controllo delle finanze, e con esso dell'esercito, a vantaggio dei feudatari militari, dei *timarioti*. Sulle ragioni profonde della pace veneto-turca del 1573, secondo P. Paruta (*Historia della guerra di Cipro*, Vinetia, 1615), si veda anche P. PRETO, *Venezia e i Turchi*, Firenze, 1975 («Pubblicazioni della Facoltà di Magistero dell'Università di Padova», XX), pp. 302-310. Tra i numerosi recenti contributi si segnalano J. R. HALE, *L'organizzazione militare di Venezia nel '500*, Roma, 1990; J. DUMONT, *Lépante*, Paris, 1997; e, nonostante «il taglio divulgativo dei suoi lavori», I. CACCIAVILLANI, *Lepanto*, Venezia, 2003.

⁴⁷ Già Lutero (*Werke*, Weimar 1883-, IV, p. 522) temeva che «illa lerna Turcica nullis humanis viribus profligari poterit» (cfr. TAMBORRA, *Dopo Lepanto*, cit., pp. 371-373).

erede delle fortune e anche del prestigio dello zio Andrea,⁴⁸ aveva assunto cariche di responsabilità al servizio di Filippo II. Appena ventenne nel maggio del 1560, aveva assistito all'annientamento della flotta spagnola presso l'isola di Gerba e, anzi, a stento era riuscito a mettersi in salvo.⁴⁹ Dopo quell'esperienza infausta divenne così prudente da evitare qualsiasi scontro, di cui potesse temere un esito incerto.

L'armamento di dodici galee, che normalmente noleggiava alla Spagna, gli riuscì sempre più gravoso e preoccupante perché non solo erano andate aumentando le spese, mentre la quota d'ingaggio rimaneva quasi invariata e l'*asiento* non prevedeva nessun risarcimento nell'eventualità di naufragio o di avarie in seguito ai frequenti attacchi dei corsari.⁵⁰ La preoccupazione di Gian Andrea Doria per salvaguardare il suo capitale, investito nelle galee nolleggiate, appare assillante anche nella corrispondenza con i sopracomiti ovvero luogotenenti; ad es. l'istruzione del 7 maggio 1568 al capitano Marcello Doria gli raccomandava di non avventurarsi in luoghi pericolosi e di non affrontare navi corsare: «...se bene pare che sette galee possano passare per tutto, se volete ben considerare che tra gente buona et trista non avete più di 50 huomini per galera et le galeotte ne portano fino a ottanta et 100 [...], ancora che vi trovaste di pari numero, non ve ne potria succedere se non vergogna et danno; vi prego che considero che pongo tutto il nervo delle cose mie nella vostra discrezione». ⁵¹ E. lo stesso giorno, incaricava Giambattista Doria di recarsi a Mantova per sollecitare Alfonso Gonzaga a saldargli un debito, con l'interesse del 12%, perché ne aveva assoluto bisogno «per le gravissime spese che mi son moltiplicate adesso». ⁵²

Nel frattempo lo affliggeva un «catarro, che gli era sceso dalla testa allo stomaco», nonostante ogni cura, come scrisse il 14 giugno 1568 al suocero Marc'Antonio Del Carretto, principe di Melfi, e poi confermò a Marcantonio Colonna (1° ottobre): «...un catarro, generato dalla mala vita di galera in tanti anni, me à condotto a termine che hormai vaglio più poco, né per me né per gli altri». ⁵³

Inoltre Gian Andrea Doria lamentava l'estrema difficoltà di procurarsi galeotti, poiché Pio V lo aveva privato di quelli dello Stato pontificio;⁵⁴ non gli restava che fare

⁴⁸ Nato il 6 febbraio 1539 (o 1540) da Giannettino Doria e Ginetta Centurione, rimasto orfano del padre, ucciso nella congiura dei Fieschi, aveva seguito ancora bambino lo zio sui mari; sposò Zenobia Del Carretto, erede del principato di Melfi. Per interessanti notizie, tratte dall'autobiografia, cfr. BRACCO, *Il principe Giannandrea Doria*, cit., pp. 85-93.

⁴⁹ BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, II, cit., p. 1095. Secondo VEROGGIO (*Giannandrea Doria*, cit., p. 69) non ebbe alcuna colpa della sconfitta, invece MANFRONI (*Genova*, cit., pp. 179-183) ne ha dato un giudizio tutt'altro che benevolo.

⁵⁰ Il nolo era di seimila scudi all'anno per ciascuna galea (GUGLIELMOTTI, *Marcantonio Colonna*, cit., p. 47), ma dal 1566 il Doria usufruiva anche della tratta di 4500 salme di grano siciliano, che gli rendeva ca. novemila scudi e poi, nel 1578, ottenne la provvisione di altre seimila salme di grano (BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, I, cit., p. 615; II, cit., pp. 1141, 1255).

⁵¹ ADP: 69/30, 2 (il primo numero indica lo scaffale, il secondo la busta e il terzo il numero nella busta). Il motivo di queste precauzioni era stato accuratamente spiegato: «...non avendo qui la gente di guerra che il Re è obbligato a darmi, né volendo S. M.tà pagar più di cinquanta marinari per galea [...], haverete consideratione a tutto il mio principal fine e che vi mando a Napoli perché riportiate in qua tutti i forzati et tutti gli armamenti che habbiamo là, da poter cacciar fuori comodamente tutte le galee al ritorno vostro; non convien però intendere in altro che fare il viaggio a salvamento, vi havete a guardare sopra tutto non solamente da cercar fuste, ma ancora da passare fuor di tempo et senza la debita avvertenza per luoghi pericolosi et fare in tutto conto che havete poche forze per qual si voglia incontro che vi potesse venire».

⁵² *Ibidem*: «...haverete a procurare che vi paghi il capitale et gli interessi in contanti, se sarà possibile, o che al manco vi dia assignatione molto presta et molto sicura, et potrete fare il conto delli interessi quei d'Italia a come si san corsi et quei di Spagna come gli ho pagato io, che è al 12 per cento l'anno».

⁵³ ADP: 69/30, 2; 69/32, 1.

⁵⁴ Per l'accusa di aver maltrattato e trattenuto, oltre il tempo stabilito i galeotti; effettivamente Pio V (dopo aver, nel giugno 1567, preso a nolo tre galee del Doria; cfr. PASTOR, VIII, cit., p. 515) preferì accordarsi con il duca di Firenze,

delle scorrerie per averne a buon mercato, anzi gratuitamente.⁵⁵ Soltanto l'arciduca Carlo d'Austria gli cedeva qualche decina di schiavi turchi,⁵⁶ avuti tramite gli Usocchi.

Tali erano, dunque, le preoccupazioni e le angustie del Doria quando, il 12 luglio 1570, Filippo II gli ordinò di riunire la flotta spagnola a Messina e attendervi ulteriori istruzioni, per compiacere alle richieste pressanti del papa Pio V. È da precisare che fino allora non si era mai accennato a un eventuale trasferimento in Levante e lo stesso Filippo II non aveva desistito dal raccomandare ogni precauzione:

La prima et principal cosa, alla quale si ha da attendere sempre, è il servizio di Dio et del Re; di questo, come che sia obligatione naturale et che si ha da antepone a tutto, non penso dirvene altro, bastando le qualità vostre per assicurarmi che tutto si farà come si conviene [...]. Havete, in quanto sarà possibile, di mirare alla conservatione delle galee [...] procurando sempre che la navigatione si faccia con la cautela che si deve.⁵⁷

Durante il trasferimento da Genova alla Sicilia, Gian Andrea Doria confidò a Ferrante Caracciolo: «Io vado a Messina, di dove (per molto che il volgo parli) non so quel che sarà di me. Perché non n'ho ordine et di corte l'aspetto».⁵⁸ In una lettera poi (2 agosto) da Messina al viceré di Sicilia, Ferrante Francesco d'Avalos marchese di Pescara, manifestava già l'opinione che la Spagna fingesse d'impegnarsi: «...tutto questo apparato che si prepara, a mio parere, sarà invano».⁵⁹

Che non gli fosse ancora stato comandato di unirsi alle flotte veneziana e pontificia è confermato, oltre che dalle istruzioni pervenute ai commissari spagnoli a Roma,⁶⁰ dalla lettera che lo stesso Gian Andrea Doria scrisse l'8 agosto al suocero principe di Melfi;⁶¹ è un documento di notevole interesse, poiché svela uno stato d'animo preoccupato per l'eventualità di uno scontro con l'armata navale turca, mentre gli ordini di Filippo II permangono assai equivoci. Inoltre spiega i motivi dell'effettivo ostruzionismo spagnolo a qualsiasi iniziativa offensiva degli alleati in Levante:

Io so di ogni cosa si poco che mi sono sempre, da un pezzo in qua, persuaso esser migliore strumento per obbedire che per comandare; per questa causa è un pezzo che desideravo che venisse

che assicurava di «tener sempre quattro galee alla guardia della spiaggia romana di Civitavecchia, senza altro soldo che li forzati, di modo che – notava il Doria – non ho potuto impedirlo con offerir il medesimo, né disturbarlo per nissun'altra strada» (ADP: 69/32, 2: lettere di 11 e 13 lug. 1569).

⁵⁵ «Io parto di qui – scriveva al fratello Pagano l'11 luglio – per andar una volta per questi mari, havendo bisogno di attender a pigliar qualche schiavi».

⁵⁶ Ad es., il 7 gennaio 1570 da Venezia scrisse una lettera di ringraziamento per trenta schiavi «in potere del capitano di Fiumi» (*ibidem*). Soltanto in seguito alla vittoria di Lepanto l'armata navale cristiana poté disporre di numerosi forzati (cfr. BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, II, cit., p. 1260).

⁵⁷ ADP: 69/33, 3, ff. 196v-197v.

⁵⁸ Ivi, ff. 6v-7r, 23 lug. 1570 («Registro di lettere di mano propria del principe Gian Andrea, comincia alli 17 di luglio 1570 e finisce il 3 luglio 1573»). La lettera accenna anche all'antagonismo fra i principali uomini di corte.

⁵⁹ Ivi, f. 12. Nel frattempo a Venezia il doge si lamentava con il nunzio per il mancato raduno della flotta alleata, cosicché a Corfù l'ammiraglio veneto era incerto «se doveva passare innanzi con l'armata sua sola o pur aspettare la risoluzione del signor Giovanni Andrea Doria, che fusse per unirsi o no» (*Nunziature di Venezia*, IX, pp. 309-312).

⁶⁰ SERRANO, *La Liga de Lepanto*, I, cit., p. 73; cfr. *Correspondencia diplomática entre España y la Santa Sede*, III, cit., p. 458: «La causa por que a Juan Andrea non se ordenò los dias passados mas de que se juntasse con todas las galeras en Sicilia fuè porque ni se pidió mas desto de parte de Su Santidad» e anche perché a Filippo II non era parso conveniente mostrarsi generoso con i Veneziani (dispaccio del 15 lug. 1570 dall'Escorial). Ma il papa aveva sollecitato invano «et era bonissima congiuntura perché [...] se a quel tempo il Doria si univa con Venetiani potevano combattere con Piali a man salva, o almeno metterlo in disordine recuperando quello che si perse alla Prevesa [...]; ma li nostri peccati – concludeva Pio V amaramente – per non dire altro, ci hanno levata de mano questa occasione» (pp. 461-463 e 501).

⁶¹ ADP: 69/32, 3, ff. 12v-14r. L'ordine di collegarsi e ubbidire al Colonna non fu certamente gradito al Doria, come invece affermava di sapere «di buon luogo» il nunzio Facchinetti (*Nunziatura di Venezia*, IX, p. 325, 9 ago. 1570: «...obedirà esso più volentieri che altro, onde da così buona intelligenza non si può aspettar se non gran frutto al servizio publico»).

di qua il Commendator maggiore,⁶² ma non solo [non] è successo, ma come V.E. vede per quel che mi ordina il Re et comanda vuol esser servito et io indovini; quanto più ho letto la lettera che mi scrive manco l'intendo, quanto più la premo manco suggo ne caccio. Risolvo però non poter far altro che andare, ma questo andare procurare che sia sì adagio et tardi che mi arrivi qualch'altro corriere, il quale mi dia più luce con gli ordini che di là doveranno venire poichè le lettere, di che mi accusa il Re la ricevuta, sono in questo parere, di andare a unirsi con l'armata del Papa et Venetiani, sì compite et in modo che non può mancar di respondermisi. Le galere di Napoli non sono ancora venute, il che non riputo a poca ventura, et di qua non uscirò prima delli XII di questo per presto che arrivino.

Certo non traspare alcuno spirito crociato, piuttosto un senso di sfiducia e quasi di smarrimento, che il resto della lettera ancor più rivela: «...io son tanto stracco di questo viaggio [...], io mi trovo in essere che dubito non vi sia forza se Dio mi darà gratia che torni da questa giornata con bene, perchè v'ho tanti traversi et tante cause». Infine si scusa di non scrivere più a lungo, poichè egli stesso avverte come «ogni volta sia più triste». Al di là dei motivi personali, le istruzioni della corte spagnola erano fin troppo ambigue e per niente tali da sollecitarlo al rischioso viaggio, o piuttosto avventura, nei mari levantini.⁶³

Nel successivo dispaccio dell'11 agosto da Messina⁶⁴ il Doria, pur dichiarando che non dubitava che Marcantonio Colonna «mirarà muy bien y procurará por la conservacion de l'armada», chiedeva senz'altro a Filippo II di autorizzarlo a disubbidire al Colonna nel caso che rischiasse troppo «se pueda por ello perder» e, inoltre, di limitare al prossimo mese di settembre la sua partecipazione all'impresa navale alleata.⁶⁵ Concludeva esplicitando il motivo principale del suo disappunto:

Pesame que V. M.^d non aya gozado de tan buena ocasion, como havia, para poner a Tunes dela manera que mas resolviera convenir a su servicio y para quitar a Tripol que para todo esto havia, a mi parecer, tiempo y gente no faltarà si de Lombardia se pudiera sacar alguna; y tanto mas me pesa, como que V. M.^d soccorre y ayuda a hombres que, a mi parecer, no dexaran por esto (si pudieren) de concertarse con el Turco, y hazer lo que a ellos solos le estrincere bien.⁶⁶

Per comprendere ancor meglio le intenzioni e l'enigmatico comportamento poi di Gian Andrea Doria, è da postillare questo dispaccio con due lettere confidenziali. La prima indirizzata, quel giorno stesso e con il medesimo corriere,⁶⁷ al suo finanziatore Stefano De' Mari (detto allora 'di Mare') che gli aveva pure affidato alcune sue galee noleggiate a Filippo II: con l'amico non dissimula più l'avversione a Marcantonio Colonna e ribadisce che non gli obbedirà in caso di pericolo «pur che non prove a danno nostro», come sarebbe uno scontro con il temuto corsaro Euldj

⁶² Don Luigi di Requesenz, commendator maggiore di Castiglia e consigliere di Don Giovanni d'Austria, era impegnato allora nella guerra di Granada.

⁶³ Il dispaccio inviato contemporaneamente da Filippo II a Marcantonio Colonna si prestava pure a diverse interpretazioni, perché, nonostante gli riconoscesse autorità superiore a quella del Doria, lo vincolava tuttavia alle decisioni del genovese in ogni circostanza che potesse compromettere l'incolumità della flotta spagnola (cfr. A. GUGLIEMOTTI, *Storia della marina pontificia*, VI, Roma, 1887, p. 30; HILL, *A History of Cyprus*, cit., p. 906).

⁶⁴ ADP: 69/32, 3, f. 22.

⁶⁵ Non solo per il rischio «del navegar en ymbierno», ma perché la ciurma di parecchie galee era inesperta.

⁶⁶ Questa accusa nei confronti dei Veneziani era un luogo comune della diplomazia spagnola (SERRANO, *Correspondencia*, III, cit., p. 513). Il dispaccio conclude: «V.M.^d me perdone si me he metido en platiua que no deviera, que el zelo que tengo de su real servicio lo causa» (la corrispondenza ufficiale del Doria con Filippo II si trova nell'Archivio General de Simancas, *Secretaria de Estrado*, 448 e 1402). Quanto all'impresa di Tunisi, cui accenna lo stesso Doria, l'aveva consigliata e sollecitata il nuovo viceré di Sicilia, Ferrante Francesco d'Alvalos (ivi, 1133, lettere del 17 apr. e 6 mag. 1570; cfr. BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, II, cit., p. 1349).

⁶⁷ ADP: 69/32, 3, f. 19r-v; il testo completo è riportato nel mio saggio storico *Gian Andrea Doria e la Sacra Lega*, cit., p. 25.

Alì; quindi si prefigge anzitutto di salvaguardare il capitale investito nelle galee noleggiate e non si trattiene dal fare dell'ironia sull'esuberante spirito crociato del Colonna: «V. S. attenda a darsi spasso et pigliarsi piacere, ché noi altri attenderemo a vivere per la fede!».

Dunque rimaneva sempre assillante il terrore che incuteva il predominio turco nel Mediterraneo (nonostante l'insuccesso «a la Goleta» dell'isola di Malta nel 1565), confermato dalla conquista di Tunisi nel 1569 e anche poi dall'espansionismo ottomano in Arabia nel marzo 1571.⁶⁸

I. PIO V PROMOTORE DELLA SACRA LEGA

I. 1. *Venezia e l'Impero Ottomano: Davide e Golia*

«L'ouvrier infatigable, par qui la guerre va s'étendre jusqu'à l'autre bout de la Méditerranée, c'est un pape indomptable, magnifique, Pie V. Il est, en tout bien tout honneur, en tout passion aussi, l'homme de la Croisade». Definizione precisa e, per così dire, scultorea questa di Fernand Braudel.⁶⁹

Appena fu accertata, nonostante le smentite anche ufficiali della corte ottomana,⁷⁰ la notizia che i Turchi stavano preparando l'invasione di Cipro,⁷¹ Pio V fu sollecito a concedere ai Veneziani «che potessero esigere dal clero del Dominio fino a 100.000 scudi» e, in pari tempo, a ricordare loro che «adesso sarebbe il tempo di pensare a unirsi col re Filippo et con gli altri principi et repubbliche d'Italia per difendere queste nuove marine dall'incurSIONI degli inimici comuni et per salvar tante anime che sono fatte preda d'infedeli tutto il giorno per la disunione delle forze e della volontà insieme de' principi cristiani».⁷²

Ma era tutt'altro che facile, pur in così drammatica e del tutto imprevedibile emergenza, dopo decenni di tranquillità e crescenti guadagni mercantili, suscitare uno spirito crociato come auspicava l'energico papa Pio V e appare obiettiva la considerazione del nunzio pontificio a Venezia:

⁶⁸ Sono da considerare complementari all'egemonia turca la pace con l'Austria del 17 febbraio 1568 e il contemporaneo trattato con la Polonia, come pure l'omaggio straordinario con magnifici doni dell'ambascieria persiana, con a capo Shah Kulu Khan, per le felicitazioni al neoletto Selim II. Cfr. R. MANTRAN, *L'écho de la bataille de Lépante à Constantinople*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 243-256; in part. 245-247; LESURE, *Lépante, la crise de l'empire ottoman*, cit., pp. 55-82.

⁶⁹ *Bilan d'une bataille*, p. 113.
⁷⁰ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 183 (11 gen. 1570): «L'ambasciatore di Francia avvisa [...] ch'in Constantinopoli si ragionava di far l'impresa di Cipro. Il bailo scrive [...] et credeva, se ben per ancora non osava d'affermarlo, che non uscirebbe armata se non per guardia dei luoghi del Turco»; pp. 188-189 (25 gen.): «Il primo bassà assicura il bailo con parole che non si pensa a danno alcuno di questo Dominio; pur questi signori adesso stanno con un poco di sospensione, sì perché il bailo avisò che apparecchiavano da 30 palanderie oltre 20 che n'havevano assettate prima, i quali sono legni che non si possono trainare in lungo tratto di mare et servono a portare monitione et cavalleria; sì perché intende c'hanno comandato i soldati che stantiano nell'Egitto et Soria, i quali sariano commodissimi all'impresa di Cipro [...]. Ma la verità è che il bailo et l'ambasciatore di Francia [...] non hanno potuto penetrare veramente il disegno del bassà et ove egli si sia per impiegarlo». Infine, il 31 gennaio (p. 195), «per l'inchiusa cifra» dello stesso nunzio Facchinetti: «S'intende per via sicura ch'il chiaus ch'è qui, et non destinato per Francia, haveva commissione di dire al Re Christianissimo per rispetto di S. M. tà sendo così congiunto col Re Cattolico, che il Turco offeriva di far pace col re Filippo, con quelle medesime condizioni ch'esso Re Christianissimo vorrebbe. Il che viene interpretato che il disegno del Turco fusse di voler quietare il Re Cattolico, fin tanto ch'egli avesse occupato et Cipro et Candia a questi signori». Su questa missione diplomatica del chiaus Mahmud cfr. E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France dans le Levant*, III, Paris, 1853, p. 103, nota.

⁷¹ È da precisare che i primi sospetti sulle intenzioni ostili turche risalivano agli avvisi pervenuti da Costantinopoli a Venezia verso la metà di dicembre 1569 (*Nunziature di Venezia*, IX, p. 175): «... gli agenti dei Mori di Spagna facevano istanza che si mandasse l'armata in Barberia a' danni di Spagna et soccorso de' Mori; che similmente s'intendeva che il re di Tunisi faceva istanza che si mandasse per espugnar la Goletta [...], tuttavia acciò che l'occasione o la facilità dell'impresa non facesse venir voglia al bassà di levargli il regno di Cipro, hanno risoluto, armando il Turco, di mandare in Cipro mille fanti».

⁷² Ivi, p. 220 (Roma, 1° mar. 1570).

Io, nel ristretto, sempre scopro tra questi signori due opinioni: altri sentono, sebene il Turco di presente voltando l'armi altrove si rimovesse dal far loro guerra, che essi nondimeno debbono collegarsi col re Filippo et rompere affatto, perché, avendo di già trovata perfida la fede del Turco et quando si mostrava loro più amico, veggono che non ci è mezzo di fidarsi di lui et che, differendo hora, lo farà solamente per aspettare occasione di poter opprimergli più facilmente; altri, per gli interessi, sentiriano che, potendo, dovessero godere il benefitio del tempo et passarsene, fin che fusse permesso loro, senz'arme et senza lega; non si scoprono però adesso, così alla scoperta, per vedere nell'universale inclinatione in contrario, ma se 'l Turco lasciasse salve loro le mercantie ch'hanno in Levante, questa parte saria assai numerosa.⁷³

Ormai tuttavia certi dell'ineluttabilità della guerra, fin dal 4 marzo 1570 i Veneziani avevano reagito imprigionando «tutti i mercanti et ebrei levantini et sequestrateli le loro robbe»; come pure autorizzarono il provveditore in Dalmazia di 'servirsi' degli Uscocchi non soltanto per difendersi «ma potendo, a offendere ancora». Inoltre, ringraziando il papa della sua fervida disponibilità a promuovere una lega antiturca, confidavano che potesse includervi «l'Imperatore et il Re di Francia, con pensare medesimamente a tutti gli uffizi che si potessero fare col Polono,⁷⁴ col Moscovita, acciò dalle parti comode a loro movessero contra il Turco l'armi, perché così sperare gran ruina all'imperio ottomano».

Quando poi si seppe che il chiaus Kubad, incaricato di recare l'*ultimatum* di guerra, era giunto a Ragusa accompagnato da Alvise Bonrizzo, segretario del bailo, insieme con il figlio dello stesso bailo Marcantonio Barbaro,⁷⁵ si accese una discussione in Senato su tre diverse opinioni: «l'una che il chiaus si dovesse ascoltare secretamente, et questa fu ributtata; l'altra che non si dovesse lasciar entrare in Venetia, ma subito si rimandasse, et questa similmente non si ottenne; la terza che se gli avesse a dare audienza publica in presenza degli ambasciatori, et questa piace alla maggior parte et credo che in essa si fermeranno».⁷⁶ In effetti, non fu lasciato entrare il chiaus a Venezia il 27 marzo 1570, venne «tenuto sopra la galera a i duo castelli» e il giorno dopo «ebbe audienza *pleno Collegio*, ma a porte chiuse (accompagnato però, così nell'andar come nel ritorno, dai ministri dei signori Capi, che vuol dire dal barigello e sbirri). Stette manco d'un quarto d'houra in Collegio, portò una lettera del Turco et un'altra di Memet Pascià; et domandò Cipro minacciando, se non gli era dato, che il Turco porrebbe all'ordine mille vele et leverebbe loro non solamente Cipro ma tutto il resto del loro Dominio».⁷⁷

A questo arrogante inaudito *ultimatum* la risposta veneziana fu sdegnata e decisamente negativa.

Noi non haveressimo mai pensato che il vostro signore, senza haver causa né vera né verisimile, avesse voluto violar quella pace che poco fa con giuramento aveva confermata; ma poi che a lui è piaciuto così, speriamo in Dio che non mancherà di far dimostrazione di tanta ingiustitia. Et quanto a Cipro, si come da noi è tenuto et posseduto legittimamente, così confidiamo nel Signore Giesù Cristo che ci darà aiuto di conservarlo et diffenderlo. Et il medesimo che si dice a voi, si scrive al signor vostro et al pascià, in risposta di quanto hanno scritto a noi; et le lettere della risposta vi si manderanno subito, acciò che subito anco ve ne partiate.⁷⁸

⁷³ Ivi, pp. 232-233 (11 mar.).

⁷⁴ Sigismondo Augusto II, re di Polonia (ivi, p. 237).

⁷⁵ *Nunziature di Venezia*, ix, p. 236 (15 mar. 1570). Sul segretario Bonrizzo cfr. CH. YRIARTE, *La vie d'un patricien de Venise au xv^e siècle*, Paris, 1874, p. 171.

⁷⁶ *Nunziature di Venezia*, ix, p. 238 (17 mar. 1570).

⁷⁷ Ivi, p. 244 (29 mar.).

⁷⁸ Oltre ad aggiungere che il chiaus «se ne ritornò di lungo alla galera [...], dovrà andarsene stanotte», si informa che ancora il 27 marzo «fu dato lo stendardo al generale, il qual m'ha detto ch'io debba in suo nome, come faccio, humilmente basciare i santissimi piedi a S. B. ne, supplicandola a darli, dovunque sarà, la sua santissima beneditione».

Nel frattempo, già l'11 marzo, il nunzio Facchinetti era stato informato che Pio V avrebbe mandato sollecitamente a Filippo II «persona a posta per trattar questo negotio» della lega, «perché quei signori sappiano quanto S. S.tà pensi all'unione de' principi cattolici contra il Turco». ⁷⁹ E, appena qualche giorno dopo, lo stesso Pio V incaricò il suo consigliere e familiare Luys De Torres di recarsi subito, come nunzio straordinario, in Spagna «con quelle istruzioni ch'erano necessarie per indurre S. M.tà Cattolica a collegarsi con i signori venetiani a' danni del Turco et perché intanto si risolvesse a mandar verso la Sicilia le sue galere, avendoli anco dato per questo medesimo particolare commissione per il re di Portogallo». ⁸⁰ L'incontro del nunzio straordinario con Filippo II avvenne a Cordova nell'aprile 1570, nei pressi di Granada quando la rivolta dei Moriscos ormai stava spegnendosi, ma aveva ridestato pure in Spagna uno spirito di crociata. Filippo II quindi non poteva non assecondare la richiesta pontificia a soccorrere Venezia, frontiera della cristianità, proditoriamente assalita dai Turchi, tanto più che Luys de Torres recava la concessione papale della *Cruzada*, un dono annuale di 400.000 ducati d'oro che si aggiungeva al *subsidio* e all'*excusado*, ⁸¹ a carico della Chiesa di Spagna. Dunque non è da stupirsi che Filippo II abbia ben accolta la richiesta di Pio V, nonostante fosse consapevole dell'inconciliabilità degli interessi mediterranei di Venezia in Levante e della Spagna nell'Occidente.

1. 2. La travagliata capitolazione per la Lega

Da Costantinopoli, con lettere del 16 e del 21 marzo e poi del 2 e 4 maggio 1570, si avvisava che il bailo «haveva le guardie alla porta, ma non era ancora messo prigioniero» ⁸² e che «tra bassà continuava il disparere, temendo Memet che non fusse stato utile rompere con Venetiani, et gli altri perseverando in consigliar et animar il Turco all'impresa di Cipro. Che i mercanti venetiani havevano dato una supplica al Turco per la restitutione della mercantia loro, con ricordar ch'essi, i quali s'erano ridotti a negoziare in Levante sotto la fede publica, non dovevano così rimanere ingannati; a' quali il Turco ha risposto che il sodisfar loro pendeva dalla rissoluzione che porterebbe il chiaus mandato a Venetia, nella qual risposta s'è conosciuto l'artificio del Turco che pensava, per l'interesse della mercantia, che questi signori dovessero condescendere a qualche vergognosa conditione». ⁸³

L'improvvisa morte del doge Pietro Loredan, «accaduta in questa congiuntura che si attende – come rilevava il nunzio Facchinetti – a mandar via l'armata, dà qualche fastidio, non essendo tempo d'attendere a brogli et pratica di dogato», ma si procedette con urgenza, deliberando anzitutto che il Senato «non ostante questo interregno, possa congregarsi come s'il Doge vivesse; cosa che non si poteva prima per gli ordini della Republica»; ⁸⁴ ed eleggendo ben presto, come si prevedeva, Alvise Mocenigo, anche se «questi gentil'huomini giovani – riferiva lo stesso nunzio

Si accenna anche alla volontaria offerta di Padova, Vicenza, Verona e di tutte le altre città del 'Dominio venetiano' per contribuire alle spese di guerra, pagando «chi una galera, chi mille, chi 500 fanti» (p. 245).

⁷⁹ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 231.

⁸⁰ Ivi, p. 230 (Roma, 18 mar. 1570): «Parti giovedì passato con diligenza mons. De Torres verso Ispagna». Cfr. A. DRAGONETTI DE TORRES, *La lega di Lepanto nel carteggio diplomatico inedito di Don Luys de Torres nunzio straordinario di S. Pio V a Filippo II*, Torino, 1931, p. 11

⁸¹ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 114: l'*excusado* era stato concesso nel 1567 e non era stato più abrogato, nonostante le proteste del clero.

⁸² *Nunziature di Venezia*, IX, p. 264 (22 apr. 1570).

⁸³ Ivi, pp. 269-270 (6 mag.).

⁸⁴ Ivi, p. 269.

– restano poco soddisfatti, ma il popolo contentissimo; et certa cosa è che, nei fragenti di questa guerra, non si poteva far doge di maggior valore e autorità». ⁸⁵

Nel frattempo, il 10 aprile, era giunto a Barcellona, insieme con Luys de Torres, il nuovo ambasciatore veneto Leonardo Donà; ⁸⁶ pur tuttavia l'ambasciatore uscente, Sigismondo Cavalli, si trattenne in Spagna fino all'agosto di quell'anno 1570. Fu anche designato ambasciatore straordinario all'imperatore Giacomo Soranzo, «con ordine ancora, secondo l'occorrenze, di passare in Polonia per muovere quelle Maestà a rompere col Turco». ⁸⁷ È da rivelare nello stesso dispaccio del nunzio, oltre la conferma che «questi signori sono disperati di poter mantenere l'armata se non vengono soccorsi di grano», ⁸⁸ una fiammata d'orgoglio nel rivendicare le benemeritenze veneziane: «...alcuni senatori particolari mi dicono, se ben le forze del re di Francia sono grandi et grandissime quelle del re di Spagna, che non di meno a diffendere l'Italia dal Turco sono molto maggiori le loro, perché, sendo l'Italia bagnata dal mare di tre parti, si vede che la difesa consiste nell'armata de' mari, nella quale essi mostrano di bastare soli a far quello che non possono tutti gli altri principi cristiani insieme». ⁸⁹

Con una solenne cerimonia nella chiesa di S. Marco, venne consegnato lo stendardo generalizio della flotta veneziana, il 27 marzo, a Girolamo Zane che fu applaudito dalla folla, che «gremiva la piazza e la riva degli Schiavoni per ammirare lo spettacolo di potenza offerto dalle galere». ⁹⁰ Da parte sua il generale supplicò il papa di dargli «la sua santissima beneditione» e con sollecitudine, il 5 aprile, Pio V incaricò il nunzio pontificio a dargli «in suo nome, la beneditione sua accompagnandolo con parole di buon augurio et di buona speranza, et esortandolo all'impresa, poichè dal campo di quei signori vi è la ragione et la giustitia di Dio». ⁹¹ Fino allora Girolamo Zane, procuratore di S. Marco, «godeva la fama di uomo fortunatissimo» perché lo si direbbe oggi *self-made man* («si vantava d'aver ereditato dal padre soltanto un quadro, era riuscito ad accumulare una fortuna enorme, valutata tra le maggiori di Venezia, esercitando la mercatura, nella prima giovinezza in Siria e più tardi in patria») e già precedentemente aveva assunto il comando della flotta nel 1566 e nel 1568, ma non era stato necessario affrontare l'armata turca che si era diretta verso «obiettivi non veneziani», cosicché non poteva dirsi un uomo di mare e in realtà si rivelò tecnicamente sprovvisto come pure indeciso e abulico». ⁹²

Veramente per motivi analoghi gli stessi patrizi veneti avevano ostacolato l'elezione di Marcantonio Colonna a generale della flotta pontificia ⁹³ («commettendo al sig. ambasciatore che vegga di sfuggire la persona del sig. Marcantonio Colonna», preferendogli il capitano generale delle milizie veneziane Paolo Sforza-Pallavicino), ⁹⁴ ma Pio V fece sapere, mediante il nunzio, che lo «giudicava» molto «atto per quel

⁸⁵ Ivi, p. 272 (13 mag.).

⁸⁶ Cfr. M. BRUNETTI, E. VITALE, *La corrispondenza da Madrid*, I, p. 19; F. SENECA, *Il doge Leonardo Donà, la sua vita e la sua corrispondenza politica prima del dogado*, Padova, 1959, pp. 47-50.

⁸⁷ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 249 (1° apr. 1570).

⁸⁸ Ivi: «et se l'occasione portasse che potessero pigliar quando l'armata fosse vinta dalla fame, V.S. ill.ma può esser certa di quello che faria».

⁸⁹ Ivi, pp. 248-249.

⁹⁰ Cfr. U. TUCCI, *Il processo a Girolamo Zane mancato difensore di Cipro*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 412-413.

⁹¹ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 250 (Roma, 5 apr. 1570).

⁹² TUCCI, *Il processo a Girolamo Zane*, cit., pp. 413-414.

⁹³ GUGLIELMOTTI, *Marcantonio Colonna*, cit., p. 74: «...non essendo marinaio, se bene nella sua galera si facevano li segni di partenza e di ogni altra azione, era per risoluzione fatta da altri che in apparenza facevano lui guida, ma era sempre guidato».

⁹⁴ *Nunziature di Venezia*, IX, pp. 278-279.

luogo et per la prudenza et per il valore suo, ma molto più ancora per l'esperienza delle cose militari et per la confidenza che S. S.à può havere della persona sua». ⁹⁵

Una qualche diffidenza si poteva avvertire ancora e bastò il divieto «sotto pene acerbissime» ai senatori «che non riferiscino cosa alcuna dell'avvisi di Levante» per far sospettare che «il bailo possa scrivere qualche partito d'accordo»; ⁹⁶ invece ormai era accertato, per lettere del console di Siria che a Beirut, Aleppo e Tripoli erano stati «ritenuti tutti i Venetiani et mercantie loro» e si credeva che altrettanto avvenisse in Alessandria e in Costantinopoli. ⁹⁷

D'altra parte, le trattative per la Lega procedevano a rilento anche per la ritrosia veneziana «a non poter far pace o tregua col Turco senza consenso della Sede Apostolica et del Re Cattolico, almeno che non siano compresi in qualunque accordo che facessero; di modo che, volendo il Turco offendere a li stati del Re Cattolico et della Sede Apostolica, s'intende rotta la guerra con tutti e tre». ⁹⁸ Pio V cercò di soddisfare ogni richiesta dei Veneziani, pure nei confronti degli Ebrei che erano ritenuti «autori di questa guerra» cacciandoli «d'Ancona, sì come ha fatto dal resto dello Stato suo, da Roma in fuori, ogni volta che essi si risolvano di cacciarli da Venetia». ⁹⁹ Ma l'ostacolo maggiore rimaneva il capitolo della Lega sulla scomunica (fino a «liberare i sudditi dall'obbligo di fedeltà»), tanto che fu mandato un corriere all'ambasciatore veneto in Spagna perché convincesse «quella Maestà che non fa anco per suo servitio a lasciar quella pena di scomunica». ¹⁰⁰

Marcantonio Colonna, giunto a Venezia munito di un'eccezionale commendatizia di Pio V, ¹⁰¹ con l'assistenza deferente del nunzio pontificio, ¹⁰² si preoccupò di sollecitare ancora la consegna delle galee noleggiate con l'assumersi anche il «pagamento de' marinari» ¹⁰³ e finalmente si poté annunciare la partenza per Ancona «dove crede trovar ancora in essere tutte l'altre et potersi inviare senz'altro indugio». ¹⁰⁴

A risollevar gli animi tanto angustiati giunse la notizia che il 10 giugno Sebastiano Venier, provveditore di Corfù, era riuscito ad espugnare il forte di Sopotò, ¹⁰⁵ il più

⁹⁵ Ivi, pp. 282-283 (Roma, 31 mag.). Infine, pure da Roma il 7 giugno s'informava: «...domenica prossima d'avvenire avrà da pigliare il stendardo et partirsene poi il giorno seguente verso Ancona» (p. 283). Il 10 giugno si annunciava, da Venezia, ormai prossima la partenza delle dodici galere prestate al papa «et spzialmente la capitania ch'ha da servire per il sig. Marcantonio Colonna» (p. 286); ma, il 10 giugno, lo stesso Pio V reclamò indignato poiché erano giunte da Zara ad Ancona soltanto quattro galere «male in ordine di quelle cose necessarie delle quali quei signori dovevano provvedere» (p. 290).

⁹⁷ Ivi, p. 260 (16 apr.).

⁹⁹ Ivi, p. 295 (Roma, 24 giu.).

¹⁰⁰ Ivi, pp. 328-329 (Venezia, 12 e 16 ago. 1570). Precedentemente i patrizi veneti avevano rilevato che «nella capitulatione della lega [...] si sia fatta tanta honorata mentione della pietà del Re Cattolico et dato del serenissimo al Duca di Savoia, et del Doge et Senato di questa Republica non si sia detto cosa alcuna et datoli titolo solamente de *illustri*; il che nell'essenzia importa poco, ma con gli humori di qua – annotava il nunzio – dependendo le determinazioni più tosto dalla moltitudine che dal giudizio dei pochi prudenti, può essere di consideratione» (p. 318, dispaccio del 29 lug.). Ma fu subito chiarito dalla S. Sede che non si poteva ritenere ufficiale «una copia abbozzata di quel che si dovrà concludere, piacendo al Signor Dio, che cosa autentica» (p. 316).

⁹⁶ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 277 (20 mag. 1570).

⁹⁸ *Nunziature di Venezia*, IX, pp. 291-292 (17 giu.).

¹⁰¹ *Asve: Epistolae ad Principem*, 3, f. 244r.

¹⁰² *Nunziature di Venezia*, IX, p. 297 (1^o lug. 1570): «Io non son mai mancato di trovarmi con S.E., quando questi signori hanno mandato due gentilhuomini a trattarne seco, facendo tutti quelli offitii c'ho giudicato opportuni et ispedienti per resolutione del negotio».

¹⁰³ Ivi, p. 301 (6 lug.): «...S.E. andò cauta nel negoziare, perché questi signori li pagassero; ma, essendo poi venute lettere di V.S. ill.ma che S. S.à si contentava di soddisfare, S.E. n'ha pagati gran parte, dando a ciascuno tre paghe anticipate, che la Signoria per ordinario, ne dà quattro, non si potendo havere queste brigate altrimenti, ma s'è dato una paga di manco perché s'arma più tardo».

¹⁰⁴ Ivi, p. 306 (13 lug.): «Le ciurme per armar le galere, che il sig. Marc'Antonio ha tenuto qui, saranno giunte qua domani et questo signore ha usato grandissima sollecitudine et fra 5 o 6 giorni al più longo partirà con queste galere».

¹⁰⁵ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 298 (1^o lug. 1570): «Il forte Sopotò, che 'l Turco havea fatto per freno de' Cimiriotti,

importante baluardo dell'Epiro tra Chimara e Parga dov'era scoppiata una seria insurrezione antiturca con a capo Emanuele Mormoris, che divenne governatore del forte dopo la conquista per merito considerevole degli indomiti ribelli chimarioti, oltre che dei soldati greci di Corfù guidati da Tommaso Mouzakis.

Non appare trascurabile la quasi continua richiesta di arruolarsi da parte di volontari, non solo italiani, come poteva testimoniare lo stesso nunzio Facchinetti: «Qui ogni dì concorrono cavalieri per andar venturieri a questa guerra; et ultimamente è comparso il sig. Pallavicino Rangoni con alcuni suoi, ma non havrà commodità di passar all'armata, ché già tutte le galere sono partite, se non con occasione del galeone». ¹⁰⁶

Marcantonio Colonna, durante il soggiorno veneziano, era riuscito ad 'acquistare' l'unanime consenso e favore, cosicché ormai tutti «mostravano di confidarsene assai»; ¹⁰⁷ da Roma lo esortavano a stare «vigilante nel navigare fino a Corfù, acciò che non fusse intrapreso dagli nemici come è avvenuto nuovamente alle galere di Malta». ¹⁰⁸

La speranza del papa che la capitolazione «stabilita con li deputati et mandatarii del re Filippo et dei signori Venetiani [...] stia in questo modo et di non alterarla» ¹⁰⁹ fu delusa, perché l'ambasciatore veneto non tralasciò d'insistere sulla inopportunità d'introdurre il capitolo della scomunica, tanto che fu incaricato il nunzio Facchinetti di verificare «se, quando non si potesse escludere questo capitolo delle censure, essi voranno per questa causa sola interrompere sì gran benefitio della Christianità». ¹¹⁰

fu preso dal provveditore di Corfù». Cfr. I. K. HASSIOTIS, *Oi 'Ελληνες στis παράμονες τής ναυμαχίας τής Ναυπάκτου* ..., Saloniki, 1970, pp. 213-248; MANOUSACAS, *Lepanto e i Greci*, cit., pp. 225-227. Nello stesso dispaccio si riferisce che il giorno precedente era giunto a Venezia, per andare a Costantinopoli, il 'maestro di casa' (poi ambasciatore *ad interim* francese dal novembre 1570) de la Tricquerie presso l'ambasciatore Guillaume Grantrie de Grandchamp: «Ci saranno forse alcuni che penseranno che la Republica possi per questa strada trattar qualche intelligenza d'accordo col Turco [...]. Qui sento infinite querele del tardar che fa l'armata cattolica in andar a congiungersi con le galere di questi signori. So ancora che la natura di questi signori è conosciuta perché, sebene alcuni si muovono per zelo alla guerra contra il Turco, molti nondimeno, et li più, sono spinti dall'interesse et necessità, et per quanto li potrà stringere questa ragione, et che scenderanno alle condizioni della lega; et se fra tanto, o per acquistare riputatione con l'armata o altrimenti, s'andrà aprendo loro strada che li paia di metter le cose loro in qualche sicurezza, fuggiranno d'obligarsi a quello che fariano di presente volentieri». Su De la Tricquerie cfr. CHARRIÈRE, *Négociations de la France dans le Levant*, III, cit., pp. 140-143.

¹⁰⁶ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 286 (10 giu. 1570). In seguito, Carlo IX cercò d'impedire a volontari francesi di arruolarsi nell'armata veneziana e, in particolare, fece tutto il possibile per ostacolare la partenza di Carlo di Lorena, fratello del duca di Guisa, per il Levante e, quando seppe che aveva proseguito, nonostante l'intervento dell'ambasciatore Arnaud du Ferrier, se ne rammaricò «n'ayant rien plus à coeur que de faire cognoistre audict grand Seigneur le respect que j'ai toujours eu à ce qui le touche». Cfr. TENENTI, *La Francia, Venezia e la Sacra Lega*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, pp. 393-408, in part. 398, citando Parigi, Bibliothèque Nationale: Mss. Fr. 7159, fol. 89, dispaccio del 3 ago. 1572.

¹⁰⁷ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 312 (22 lug. 1570): era andato quella sera con le galee al Lido di Venezia, per partire quanto prima, avendo «durato fatica incredibile, et maggior diligenza non si potea usar di quella che ha fatto questo signore in mettere all'ordine queste galere».

¹⁰⁸ Ivi, p. 313 (Roma, 26 luglio 1570): «Quanto alla lega [...] si procede tuttavia innanzi et si spera buon essito fin qui». Invece a Venezia si continuava a temere che Filippo II mirasse «solamente alla difensiva» (p. 320, dispaccio del 2 agosto).

¹⁰⁹ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 322 (Roma, 5 ago. 1570).

¹¹⁰ Ivi, p. 332 (Roma, 23 ago.). Sembrò un segno dei malumori persistenti veneziani anche l'elezione del 'male affetto' Nicolò Da Ponte a procuratore di S. Marco, succedendo al defunto senatore Matteo Dandolo «molto cattolico et pio»; si aggiungeva poi dettagliatamente: «Domenica in Gran Consiglio, dov'erano più di 1200 voti, messer Nicolò Da Ponte, dopo esser stato la prima volta pari di pallotte col clar.mo messer Paolo Cornaro, restò finalmente superiore di 8 o 9 suffragi, et così è rimasto procuratore; onde la perdita del clar.mo Dandolo dà maggior fastidio» (pp. 318, 321, dispacci del 29 lug. e del 2 ago.).

1. 3. *Doria e Zane: il mancato soccorso a Famagosta*

Abbiamo già notato l'atteggiamento indubbiamente ostruzionistico di Gian Andrea Doria, fino e oltre la sua partenza da Messina per collegarsi con l'armata veneziana e con le dodici galee pontificie al comando di Marcantonio Colonna, nella seconda metà dell'agosto 1570. Altrettanto ambiguo era stato Filippo II,¹¹¹ pur mostrando di acconsentire all'entusiasmo crociato di Pio V.¹¹² La critica storica anche recente, pur superando pregiudizi e unilateralità del passato, appare ancora incerta sulla responsabilità della fallita spedizione navale in soccorso a Cipro: l'ostinato genovese era sinceramente convinto dell'impossibilità di conseguire allora una vittoria navale, sia per la lontananza dalle basi del Mediterraneo sia per la precarietà della flotta veneziana, afflitta dalla pestilenza? oppure la politica contraddittoria di Filippo II, e per conseguenza dello stesso Gian Andrea Doria, è da attribuirsi all'incombente ribellione nei Paesi Bassi che impediva un più deciso impegno mediterraneo?

Mentre a Venezia continuava la controversia sul capitolo della scomunica, insistendo personalmente il doge Mocenigo che «poteva haver più facile esecuzione contra questa Repubblica, come men potente, che contra il re Filippo»,¹¹³ Marcantonio Colonna dovette fino al 21 agosto attendere a Otranto la flotta spagnola comandata da Gian Andrea Doria, che il giorno dopo, di fronte alla risolutezza del Colonna a proseguire subito per Candia e quindi collegarsi con l'armata veneziana, così scrisse al viceré di Sicilia:¹¹⁴

Io vado ogni hora più disperato di trovar via per potermene tornar; ma ho trovato Marcantonio tanto risoluto di volare che poco servirà tutto quello li potrò dire; sta risoluto, a mio parere, di andar in Cipri, se ben hora non tratta salvo de Candia¹¹⁵ per dove partiremo hora; miri V. S. se ne arriveranno presto li dispacci di corte, venendo con fregate 500 miglia lontano. Io procurarò di conservar questa armata, ma duro mi sarà che si dica che senza molti et evidenti ragioni si sia mancato di combattere.

È da notare che precedentemente, il 12 agosto, da Messina il Doria aveva scritto allo stesso viceré¹¹⁶ (interessato più di ogni altro ad approfittare dell'assenza del temuto corsaro Euldj Ali per sorprendere indifese le piazzeforti barbaresche), rivelando gli ordini contraddittori giunti dalla corte spagnola e della difficoltà di assecondare il

¹¹¹ All'iniziativa del nipote Alessandro Farnese di arruolarsi nella flotta alleata, Filippo II si oppose decisamente e al nunzio pontificio Facchinetti non restò che informare il duca di Parma: «Poiché non è piaciuto a Sua Maestà Cattolica che 'l Principe se ne vadi per adesso all'armata, dobbiamo credere che sia voler di Dio et così quietarsi, et io in Collegio n'ho dato conto nel modo che m'è parso più a proposito» (ASP: *Lettere di vescovi*, 134, Venezia, 1° lug. 1570. Cfr. L. VAN DER ESSEN, *Alexandre Farnèse*, I, Bruxelles, 1933, pp. 156-157).

¹¹² Appena l'ambasciatore veneto gli ebbe comunicato l'adesione della Serenissima alla Sacra Lega, Pio V «levò le mani al cielo e ringraziò Dio: promise di dedicare a questa impresa tutto il suo spirito e tutti i suoi pensieri» (RANKE, *Storia dei papi*, cit., p. 269).

¹¹³ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 337 (26 ago. 1570); nel medesimo dispaccio si considera l'opportunità di mantenere corrieri propri, poiché quelli consueti «sono soliti di pigliar le lettere et leggerle et rinchiuderle con li sigilli che si tengono contraffatti in simili casi, in modo che l'huomo non può accorgersene et le cifre non servono perché hanno secretarii che le intendono tutte. Onde bisognaria havere, almeno una volta la settimana, mezzo di potersi assicurare et scrivere senza rispetto».

¹¹⁴ Il giorno precedente, Marcantonio Colonna aveva informato l'ambasciatore spagnolo a Roma: «Il signor Giannandrea Doria fa molta difficoltà, non solo di passar Candia, ma d'arrivarci» (cfr. QUARTI, *La guerra contro il Turco*, cit., pp. 239, 256, 257). A Venezia si era pure «in dubbio che, per sospetto d'Occhiali, il Doria fusse per stare in forse di passare in Candia» e il nunzio aveva «cercato sgannarli al meglio che poteva» (*Nunziature di Venezia*, IX, p. 342, del 2 set. 1570).

¹¹⁶ La lettera è integralmente pubblicata in appendice al mio contributo *Gian Andrea Doria e la Sacra Lega*, cit., pp. 398-401.

segreto progetto di Filippo II: «...volendo compire il Re nell'apparenza col Papa et con Venetiani» e invece mantenere intatta la flotta per l'impresa di Tunisi prima delle burrasche autunnali. Ma come avrebbe potuto disimpegnarsi per tempo, si chiedeva il Doria, se non gli fosse pervenuto almeno l'ordine esplicito e categorico di ritornare entro la fine di settembre? Forse che Marcantonio Colonna, avendo «voglia di vedersi durare questo carico» del comando supremo alleato, avrebbe consentito a lasciarlo partire soltanto accennandogli che non poteva «far maggior servizio al Re»? se poi gli avesse parlato chiaro, confidandogli l'istruzione segreta, non c'era il pericolo più grave tacciando di slealtà la politica di Filippo II? Per cercare di uscire, in qualche modo, da tale imbarazzo, Gian Andrea Doria aveva scritto anche all'ambasciatore spagnolo a Roma che riteneva opportuno avere il consenso del papa per poter tornare «al fine di settembre»; altrimenti cosa avrebbe potuto escogitare «senza licenza del Papa et con mala satisfazione di Venetiani» e senza lettere inequivocabili «di corte» per indurre il Colonna a non opporsi? Ecco perché il Doria concludeva di proseguire «come quelli che vanno alla forza».

L'incontro con l'armata navale veneziana avvenne il 31 agosto nel golfo di Suda in Candia. Il Doria continuò caparbiamente l'ostruzionismo cercando di impedire in ogni modo il proseguimento verso Cipro,¹¹⁷ che il provveditore generale Girolamo Zane invece sollecitava sia per gli ordini avuti dal Senato sia per le richieste urgenti degli assediati a Nicosia e a Famagosta. Marcantonio Colonna non ebbe dubbi nonostante le insinuazioni piuttosto preconcette antiveneziane del Doria,¹¹⁸ sul dovere di accompagnare gli alleati anche a Cipro.

Storici più o meno recenti riconobbero la fondatezza delle argomentazioni formulate dal Doria, secondo i canoni della tecnica navale e, più in generale, militare di allora;¹¹⁹ ma è del tutto incontrovertibile che il genovese perseguiva pur sempre l'intento inconfessabile di non far correre alcun rischio alla flotta spagnola per ricondurla in tempo all'auspicata impresa di Tunisi. La conferma si trova nel dispaccio che il 17 settembre inviò al viceré di Sicilia:¹²⁰ lamentava che il Colonna si comportasse come fosse «nato Venetiano», e che tenesse meno conto dei suoi consigli «et ricordi di quello che il Re s'imaginava»; assicurava di non aver trascurato espediente per far fallire quel viaggio di Levante, sennonché l'accondiscendenza di Marcantonio Colonna ai Veneziani lo costringeva a seguirli (non potendo, perché si sarebbe troppo scoperto, «venir al termine di dir che non voleva andar a Cipri»); pur tuttavia sperava di potersi disimpegnare, poiché ormai era prossima la fine di settembre e quindi, come aveva preavvisato gli stessi alleati,¹²¹ avrebbe preso in ogni caso la via del ritorno.

Nell'imminenza infine di dover partire alla volta di Cipro, dopo aver consumato qualsiasi pretesto ostruzionistico, l'incertezza del Doria divenne addirittura angos-

¹¹⁷ Cfr. GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia*, VI, cit., pp. 57-67; QUARTI, *La guerra contro il Turco*, cit., pp. 241-253.

¹¹⁸ Il 2 settembre, ad es., gli fece recapitare un messaggio per protestare contro la presunta invadenza dei comandanti veneziani: «...mi par che li magnifici vogliono haver un gran vantaggio a tener in Consiglio più persone che gli altri» (ADP: 69/32, 3, f. 25v).

¹¹⁹ ASV: Fondo Pio, 112, ff. 68-72, da Sitia il 16 set.; la proposta del genovese fu pubblicata già da C. CAMPANA, *Historia del mondo*, I, Pavia, 1602, p. 56 (cfr. GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia*, VI, cit., pp. 63, 69; VEROGGIO, *Giannandrea Doria*, cit., pp. 79-83).

¹²⁰ È riportata in appendice al mio contributo *Gian Andrea Doria e la Sacra Lega*, cit., p. 401.

¹²¹ Cfr. SERENO, *Commentari della guerra di Cipro*, cit., p. 67. In un dispaccio pure del 17 settembre ne informò lo stesso Filippo II (ADP: 69/32, 3, f. 35v).

sciosa come confidò in una breve lettera alla cognata Costanza: «...suo cognato travaglia non solo col corpo, ma con l'animo et sta in punto di giocar il resto con triste carte». ¹²² Il giorno dopo, 18 settembre, «di galera sopra Scarpanto» scrisse al conte di Landriano ¹²³ tentando inverosimilmente di riversare proprio sui comandanti veneziani la colpa del lungo indugiare in Candia:

Vado di malavoglia perché, sebene non temo di male, non spero di bene, mercé delli magnifici che a mio parere hanno poca voglia di veder l'armata nimica, poiché n'hanno fatto tardare senza proposito 18 giorni in questa isola; et sebene bravano, a mio parere, in credenza et con speranza che l'armata se n'andarà, non avendo cosa che la astringhi a combattere, ma se n'aspetta, io credo che si farà diferente resolutione perché questa armata de' Venetiani è disarmata et dal combattere con l'armata nimica, se si valesse dell'essercito che ha in terra, se ne potria aspettar tristo esito. Io mirerò per la conservacion dell'armata del Re et per l'honor di essa.

Giunta la flotta alleata il 21 settembre sulle coste della Caramania, ad appena duecento miglia da Cipro, ¹²⁴ il Doria volle mantenere in disparte le sue galee e così fece sospettare nuovamente della sua lealtà. ¹²⁵ La notizia della caduta di Nicosia in mano ai Turchi non riuscì affatto sgradita al genovese, che anzi poté confermare la sua tesi dell'inutilità e insieme dell'estremo pericolo di affrontare la flotta nemica appoggiata da un esercito tanto agguerrito. Il provveditore generale veneziano Girolamo Zane avrebbe voluto egualmente spingersi fino a Cipro, per soccorrere la superstita piazzaforte di Famagosta, ¹²⁶ ma gli altri comandanti furono unanimi nel consigliare il ritorno, come testimoniò poi anche Marcantonio Colonna:

[...] el sor generale Zane incominciò a parlare mostrando tanto desiderio de andare a combattere, nonostante quella nova di Nicossia, che se non havesse inteso il parer uniforme delli suoi consultori haveria creduto che il sor Sforza et il Celso fossero venuti nella opinione de S. E. et del Canale [...]. Il detto sor general Zane senza mutarsi mai di quel parere, così avanti la nova della presa di Nicossia come doppoi, ma come ho detto di sopra essendo stati tutti de opinion contrarii et fondandosi S. E. sopra questo suo parere continuato per l'ordine datogli così dall'ill.ma Signoria, se ben si sforzava per quanto poteva de ributtare le raggioni che si dicevano incontra questa andata, niente de mancho abbondavano tanto le raggioni in contrario et da voti così conformi che si vene a quella resolutione.

Il 22 settembre 1570 l'armata navale alleata inconcludentemente già era in procinto di ritornare. Gian Andrea Doria poteva anzi considerarsi fortunato di essere stato

¹²² Ivi, f. 30r, da Sitia il 17 set.

¹²³ Ivi, f. 32v.

¹²⁴ Nella *Relatione del viaggio di Levante dell'anno 1570* (ivi, ff. 191v-196v, pubblicata poco correttamente, come si è già detto, da ROSELL, *Historia del combate naval de Lepanto*, cit., p. 176) il Doria precisa: «essendo vicini a Castelrozo da venti miglia et discosto da ducento dall'isola di Cipri».

¹²⁵ Non volle rifugiarsi assieme agli altri (forse anche per non esporre i suoi uomini al pericolo di contrarre la pestilenza; cfr. VEROGGIO, cit., p. 87) nel porto di Kalamaki e si giustificò con il seguente messaggio indirizzato al Colonna: «Io tornaria come V. S. comanda se mi paresse, potendo fare con sicurezza delle galere, ma il tempo è come V. E. vede et sono ben provisto di piloti che in tutt'hoggi non hanno saputo di certo dove erano. Posso far così mancamento a qualsivoglia cosa che V. S. habbia da trattare o risolvere che non mi sono risoluto venir con questa fregata, come veramente sarei venuto se m'imaginassi poter esser buono con V. E. a dirle quel che mi occorre. Me ne starò in mare stanotte, lontano x miglia, se il vento non mi forza» (ADP: 69/32, 3, f. 33r, 'dalle Acquefredde' 21 settembre). In quell'occasione i Veneziani sospettarono che il Doria sperasse di esser sospinto lontano dallo scirocco, per aver così un pretesto di mettersi senz'altro sulla via del ritorno (PARUTA, *Historia della guerra di Cipro*, cit., p. 116; cfr. GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia*, vi, cit., p. 75); questo sospetto fu confermato da Marcantonio Colonna: «Il signor Giovanni Andrea, non satisfatto del porto de Calamiti, volse starsene quella notte in mare, mandandosi a scusar con me non solo de restar, dove ero io con la maggior parte dell'armata, ma che sempre ch' il tempo lo havesse sforzato, se ne sarebbe ritornato indietro; [...] la mattina poi [...] come il tempo fu buono, non hebbe occasion il signor Giovanni Andrea di appartarse da noi altrimenti et così se ne ritornò da me» (ASVE: *Cariche da mar, Processi*, busta 4, ff. 37v, 38r, processo a carico di Girolamo Zane).

¹²⁶ Ivi, ff. 39v-40v.

favorito dalle circostanze, ora gli restava solo di riportare quanto prima in Sicilia la flotta spagnola per accingersi alla progettata conquista di Tunisi. Così, appena giunti a Scarpanto, chiese la licenza nonostante le proteste del provveditore generale da Mar veneziano. Nemmeno Marcantonio Colonna riuscì a distoglierlo, ricordandogli il dovere di sottostare alla sua autorità, ma il Doria perfino gliela contestò, provocando fin d'allora lo scioglimento dell'armata cristiana.¹²⁷

Per non addossarsi tuttavia palesemente la colpa della fallita spedizione (se si fosse allontanato arbitrariamente prima del tempo concordato, fine settembre), il Doria dovette trattenersi ancora qualche giorno in Candia;¹²⁸ il 5 ottobre, infine, proseguì con la sola flotta spagnola e il 12 giunse a Corfù da dove spedì lunghi dispacci a Filippo II e ai suoi ministri Ruy Gomez e Antonio Perez. Il motivo principale dei dispacci era di mettere in cattiva luce Marcantonio Colonna, accusandolo di aver disprezzato ogni suo consiglio alla prudenza per salvaguardare le galee; quanto poi alla decisione di staccarsi dagli alleati cercò di giustificarla, accusando gli stessi comandanti veneziani di aver voluto indugiare troppo in Candia e osando perfino affermare di essersi mostrato con gli alleati «muy facil para todo», quando si progettava qualche impresa.¹²⁹ Nella lettera al Perez afferma di aver agito in modo che gli alleati «no pudiessen hazer creer al Papa y al mundo» che la malafede spagnola avesse impedito di affrontare i Turchi e di soccorrere Cipro; soggiunge ancora che il Colonna «mirava mas al complazer Venetos», piuttosto che preoccuparsi dell'incolumità della flotta spagnola, e conclude che se avesse «en todo seguido Marcantonio» non avrebbe riportato in salvo le galee affidategli.¹³⁰

Ormai la stagione avanzata non consentiva di tentare l'impresa di Tunisi. Il 24 ottobre Gian Andrea Doria, in partenza dalla Sicilia per Napoli, sperava di essere riuscito almeno a mascherare il suo ostruzionismo e così scrisse al conte Ferrante Caracciolo:

Il viaggio nostro si è fornito con sì poco fructo che resteria mal contento et disperato se non fosse che il mondo ha conosciuto che non è mancato per l'armata di Sua Maestà, et per quelli che ne havevano carico, di farsi bene.¹³¹

Ma l'illusorio espediente si mutò in amara delusione ben presto, come scrisse («quello che si può mettere in carta») al marchese di Pescara il 29 ottobre:¹³²

Fui dal viceré¹³³ et, vedendo che non mi parlava niente del seguito, volsi darle conto sucintamente della giornata, ma mi parve conoscere in lui sì poca voglia di saperlo da me che mi risolsi non trattarne; sì bene risolsi dirle ch'io conoscevo che trattava meco differentemente di quello che soleva et che mi restava questa consolazione che non poteva essere che io le ne havessi dato causa [...]. Et perché V.E. veda come è preso in Roma il mio governo nella giornata passata, le mando copia di quel che mi scrive Don Giovanni di Zuniga; potrà esser che mi risolva mandar Marcello a Roma a dar più particolare e vero conto di quel che deve haver fatto Pompeo, ma prima che risolvermela voglio veder quel che mi scrive il cardinal d'Aragona.

¹²⁷ Esplicitamente il Colonna dichiarò di non voler più occuparsi della flotta spagnola; d'altra parte, il Doria ritornato sulla sua galea avrebbe sarcasticamente esclamato: «Pensava Marcantonio farsi onore in Cipro con la roba mia!» (GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia*, VI, cit., pp. 86, 90-91).

¹²⁸ Lì si accomiatò ufficialmente, come testimonia lo stesso genovese nella citata *Relatione del viaggio di Levante*, f. 196 (non vi accenna il GUGLIELMOTTI, cit., p. 91).

¹²⁹ ADP: 69/32, 3, ff. 35v-36r.

¹³⁰ Ivi, ff. 33r-34v; altrettanto scriveva al Gomez (ff. 34v-35r). Il dispaccio all'ambasciatore spagnolo a Roma fu pubblicato da G. MARINI, *Documenti di storia italiana su gli originali autentici e per lo più autografi esistenti in Parigi*, II, Firenze, 1837, pp. 481-484.

¹³¹ ADP: 69/32, 3, f. 37.

¹³² «Di galea in Baia» (ivi, p. 392).

¹³³ Perafan de Ribera, duca d'Alcalà, viceré di Napoli.

Se tali erano le angustie del genovese, non minori e anzi più gravi erano quelle del vecchio provveditore generale veneziano Girolamo Zane, al quale (dopo essere stato destituito il 13 dicembre 1570) gli inquisitori di Stato dapprima intimarono di rientrare immediatamente a Venezia e poi ordinarono addirittura di arrestarlo, sequestrandogli tutte le documentazioni del generalato. Così, al cospetto di greci e di schiavoni «con grandissima meraviglia di tutti», un capitano del Consiglio dei X lo imprigionò e lo condusse da Corfù a Venezia.¹³⁴ La notizia del fallimento della spedizione alleata aveva «traffitto tanto – riferiva il nunzio Facchinetti nel dispaccio del 25 ottobre 1570 – questi signori ch'io non basto a esprimerlo. Alcuni d'essi me n'hanno parlato; io ho risposto, sin ch'io non veggia verificato l'aviso et non intendi la causa ch'habbia mosso quel signore¹³⁵ a partirsi, non saprei che dirmi. Prego – soggiungeva – il Signor Dio che, senza guardar a' nostri peccati, voglia mirar con gli occhi della sua misericordia la povera christianità».

Parve, dunque, che si volesse fare dello Zane «il capro espiatorio della generale impreparazione che la campagna del 1570 aveva messo crudamente in luce e di tutti gli errori commessi anche in campo non strettamente militare».¹³⁶ Invano, durante il processo, lo stesso Zane aveva fatto giustamente rilevare che, insistendo su alcuni particolari, sfuggissero i principali motivi del fallimento dell'impresa per l'ostruzionismo costante del Doria e, quindi, con l'incriminazione del provveditore generale veneziano «si habbi dir per tutto il mondo che lui non ha mancato, ma che 'l deffetto è stato del capitano de' Veneziani, et così vengi a restar descolpato delle cose passate, con vituperio e vergogna di chi non ha né colpa né peccato»; non esagerava soggiungendo che sembrava un'assurdità che fosse accusato proprio lui fautore sempre di dover proseguire per Cipro, mentre si trovava libero colui che aveva continuato a sostenere il contrario.¹³⁷

Al di là dei casi personali e delle responsabilità personali, era piuttosto da considerare la situazione precaria di «uno Stato irretito a suo malgrado in una politica di grande potenza non sorretta più da una conveniente base territoriale, demografica, finanziaria, e una classe dirigente divisa da profondi dissidi e alla ricerca di nuovi equilibri».

II. FAMAGOSTA E LA BATTAGLIA DI LEPANTO

II. 1. *Epilogo tragico ed eroico di Famagosta*

Mentre continuava il processo allo Zane e si concludeva la difficile 'capitolazione' della Sacra Lega,¹³⁸ invano a Famagosta si erano attesi i soccorsi della madrepatria.

¹³⁴ Cfr. PAOLO TIEPOLO, *Storia della guerra di Cipro*, ms. Biblioteca Nazionale Marciana: Cod. It. cl. vii, 224 (= 8309) pp. 52-54, citato da U. TUCCI, *Il processo a Girolamo Zane mancato difensore di Cipro*, in *Il Mediterraneo*, pp. 409-433: in part. p. 411; ASVE: *Inquisitori di Stato*, busta 926. È da notare, pure cit. da TUCCI (p. 411), che un cronista sottolinea come Agostino Barbarigo (eletto provveditore generale, cfr. *Nunziature di Venezia*, ix, p. 423, 6 gen. 1571), dopo aver consegnato allo Zane la lettera di esonero dal comando, gli prese anche la galea, costringendolo quindi a rientrare prigioniero a Venezia su un'altra galea (ASVE: *Codici ex Brera*, 52, *Cronaca Savina*, cc. 254v-255). Giunse a Venezia l'11 aprile «et fu posto prigioniero» (*Nunziature di Venezia*, ix, p. 486).

¹³⁶ TUCCI, *Il processo a Girolamo Zane*, cit., p. 420.

¹³⁷ Ivi, pp. 420, 433: «se delle sue carenze ci mancassero altre prove, basterebbe quella d'essersi dovuta affidare in un momento difficile come lo sbarco dei Turchi a un ammiraglio impreparato qual era lo Zane, e nel governo dell'isola a un luogotenente notoriamente inetto e di poco ingegno quale Nicolò Dandolo».

¹³⁸ *Nunziature di Venezia*, ix, p. 505 (Roma, 21 mag. 1571): «Hieri si sottoscrissero i capitoli della lega finalmente, con molta consolazione di tutti et di N. S. principalmente».

Forse è opportuno ricordare brevemente le vicende precedenti di Cipro. La situazione levantina era diventata sempre più precaria per Venezia nei confronti dell'Impero Turco, predominante non solo per mare, con l'aiuto dei corsari barbareschi, ma anche territorialmente dai Balcani all'Egitto e al golfo Persico. D'altra parte, la Cristianità era troppo divisa e inquieta per poterne fare sicuro affidamento. Così la Serenissima non aveva trovato di meglio che adeguarsi a una politica assai accondiscendente di compromessi, come la delineò il bailo Marcantonio Barbaro, nell'imminenza ormai della guerra di Cipro, con una suggestiva immagine: «il negoziato con li Turchi era simile a chi giocava con una palla di vetro, che quando il compagno la manda con forza, non bisogna violentemente ribatterla e nemmeno lasciare cadere in terra, perché nell'uno e nell'altro modo si viene a romperla».¹³⁹

Inoltre sembrava venuta meno la consapevolezza e insieme la determinazione che Cipro fosse la più importante base o avamposto per la difesa non solo del commercio levantino, ma della stessa Repubblica come si ripeteva ancora nei primi anni del '500: «Et però come cosa sacra dovemo cercar di mantenerla».¹⁴⁰ Al contrario per decenni non si era provveduto alla cura e al consolidamento delle fortificazioni, come pur aveva denunciato qualche anno prima il giovane Leonardo Donà, futuro doge, richiamando l'importanza strategica di Cipro e l'urgenza di provvedere a rafforzare adeguatamente le difese militari.¹⁴¹ Invece si era preferito attendere alla salvaguardia dei più vicini possedimenti adriatici, anziché preoccuparsi dell'avamposto lontano nel Mediterraneo orientale, pur sempre ritenuto il più appetibile obiettivo della talassocrazia turca, insieme con Candia. Abbastanza in anticipo il bailo Marcantonio Barbaro aveva segnalato ai capi del Consiglio dei X l'incombente pericolo: «Mi vien riferito che questo Signor sia per far l'impresa di Cipro [...]. Molti di questi rais et anco dei più familiari del capitano di mare ragionano assai che, se l'anno venturo sarà armata, sarà per l'impresa di detto regno».¹⁴² Tuttavia l'ultimatum turco quasi colse del tutto impreparata Venezia, che reagì con precipitose e inefficaci mobilitazioni navali. Anzi dapprima gli avvisi da Cipro parevano indurre a un certo ottimismo, come riferivano ingenuamente da Nicosia ancora il 26 giugno 1570:

L'armata nemica, al numero di 200 vele, si trova a Finica, poco discosto di qua, con altre 250 vele di navi, barche, caramosilini et altri vascelli. Generale Ali Bassà con due altri bassà, Piali et Mustafà, quali sono andati a preparar le genti da terra per levarle poi con l'armata, havuto che havessero lingua et conosciuto l'isola; sono per venire all'impresa di questa isola su Famagosta [...]. Con queste nove adunque, che si fanno certi della guerra, si attende a far tagliarde provisioni et l'ill. mo Astorre Baglione in Famagosta ha ridutte le cose in stato così sicuro, con haver fabbricato 3 cavalieri et altri ripari, che non si ha da dubitar niente di quella fortezza. Hanno, oltre il presidio italiano, mille et cinquecento fanti di cernede et 3000 fanti dell'isola et mille et cinquecento della

¹³⁹ *Relatione dell'Impero ottomano di Marcantonio Barbaro*, in *Le relazioni degli ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimosesto*, raccolte e illustrate da E. Alberi, s. III, 1, Firenze, 1840, p. 341.

¹⁴⁰ Considerazione del luogotenente di Cipro, Cosimo Pasqualigo; cfr. F. SENECA, *Il mancato soccorso di Nicolò Donà a Famagosta nel 1571*, in *Beiträge Adam Wandruszka zur Vollendung des 75. Lebensjahres*, Wien, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1989 («Römische historische Mitteilungen», 31. Band), pp. 211-226: in part. 216: se Cipro «capitasse in man dell'inimico, di che dubitiamo, possiamo dir di haver perso el navegar in levante, et mancharne le navi et i traffeghi, che sono principal nervi et fondamenti» della Repubblica veneta, poiché «la commodità di quest'isola, dalla qual ogni anno se traze sali, gotti et altre mercantie, è causa che nostre navi continuano el vizzo del levante, massime essendo propinqua alla Soria et commoda a tutti quelli capitano in queste parti et Alessandria».

¹⁴¹ *Relatione dell'Impero ottomano di Marino Cavalli stato bailo a Costantinopoli nel 1560 e Relazione dell'Impero ottomano di Marcantonio Barbaro tornato bailo da Costantinopoli l'anno 1573*, nell'edizione citata di Alberi.

¹⁴² P. PARUTA, *Della historia vinetiana*, Vinetia, 1605, pp. 17-18.

città, tutta gente disposta a voler combattere et defender la patria et la fede. In Nicosia vi sono, oltre i fanti italiani, tremila et cinquecento di cernede, 2500 del popolo, mille tra feudatari, provisionati, gentilhuomini con loro servitori, 600 cavalli leggeri albanesi et altri; si sono distribuite le difese di questi baloardi a undeci gentilhuomini di questo regno [...]. Vengano i Turchi quando vogliono, che gli renderemo buon conto de' fatti nostri!¹⁴³

Ben diverse le notizie di appena tre mesi dopo:¹⁴⁴

Ci sono lettere di Costantinopoli delli 27 di settembre, per le quali si verifica la perdita di Nicosia [...]. Il bailo scrive che la batteria dell'artiglieria non havea nociuto a' beloardi, ma che i Turchi gli erano andati sotto con trincee, et con la zappa et il badile fattoli ruinare, havendo sempre seco da 30.000 guastadori; che tutto il di delli VIII stettero all'assalto et furono ributtati, che alli 9, nello spuntar del giorno, ritornorno et combatterno con tanta ostinatione sin alle XXI hore che entrorno dentro, dove fecero morire tutti i soldati et tagliarono la testa ai rettori del luogo et mandarono prigioni i conti di Roccaso et di Tripoli¹⁴⁵ a Costantinopoli.

Dunque, amaramente non si poteva che riscontrare quanto fosse stata pertinente, ancor prima dell'invasione turca, la denuncia di Marcantonio Bragadin, capitano di Famagosta, sull'inadeguatezza grave e colpevole delle milizie veneziane per la difesa di Cipro.¹⁴⁶ Dopo la perdita di Nicosia, il 9 settembre 1570, non essendo pervenuti rinforzi nemmeno per Famagosta, fu deciso di mandare a Venezia, per urgente richiesta al Senato di un consistente soccorso militare, Nicolò Donà con la sua galera ancorata nel porto, accompagnato dal vescovo di Famagosta, Girolamo Ragazzoni.¹⁴⁷

Verso la metà di dicembre non si trovò di meglio che concedere «gratia alla signora Ginevra, moglie del sig. Astorre Baglioni, che possa nominare cinque capitani per far mille fanti per mandare in Famagosta et si crede – soggiungeva il nunzio Facchinetti¹⁴⁸ – che detti capitani saranno tutti perugini o di lì intorno». Forse per insistenza della stessa Baglioni,¹⁴⁹ venne deliberato dal Senato il 24 gennaio 1571 di mandare a Famagosta due navi, con 800 soldati e rifornimento viveri, ancora sotto il comando di Nicolò Donà per coadiuvare il provveditore 'da Mar', Marco Querini, che appunto allora era riuscito a sbarcare a Famagosta, eludendo piuttosto temerariamente la flotta turca.¹⁵⁰ Ma il capitano Donà, dapprima per una violenta burrasca (fine marzo 1571) che aveva molto danneggiato la nave Trincavella ausiliaria e poi per le malattie che avevano colpito sia la ciurma sia i soldati, fu costretto dal provveditore generale di Candia, Marino Cavalli, a desistere dal proseguire per Cipro¹⁵¹ e nessuno più fu disposto ad 'avventurarsi', anche perché lo stesso Marco Querini (l'unico che avrebbe voluto ritentare di eludere la sorveglianza dell'armata navale turca) ebbe l'ordine di raggiungere la flotta alleata a Messina.¹⁵²

¹⁴³ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 366.

¹⁴⁴ Ivi, p. 384 (Venezia, 1° nov. 1570).

¹⁴⁵ Giacomo di Nores, conte di Tripoli, si era comportato da inesperto nel comando dell'artiglieria (J. HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, Pest, 1828, p. 577). Sul conte di Roccas, della famiglia Singlittico, cfr. QUARTI, *La guerra contro il Turco*, cit., pp. 217, 296.

¹⁴⁶ ASVE: *Annali (1566-1570)*, f. 492v, 24 mag. 1570 (citato da SENECA, *Il mancato soccorso*, cit., p. 216).

¹⁴⁷ Ivi, f. 321r, 31 ott. 1570.

¹⁴⁸ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 407 (13 dic. 1570).

¹⁴⁹ GRAZIANI, *De bello Cyprio*, cit., pp. 183-184.

¹⁵⁰ ASVE: *Senato deliberazioni, Secreta*, reg. 77, f. 42v; *Annali (1566-1570)*, ff. 440v, 460r (16 gen. e 11 feb. 1571). Cfr. SENECA, *Il mancato soccorso*, cit., p. 218. È da precisare che i soldati reclutati da Ginevra Salviati, moglie del Baglioni comandante delle milizie di Cipro, furono trasportati dalle navi dello stesso Nicolò Donà, la cui ciurma si era anzi ammutinata «grandemente, dicendo di non voler servire ad altro sovracomito che ad esso Donato» (*Nunziature di Venezia*, IX, p. 439, dispaccio del 27 gen. 1571).

¹⁵¹ ASVE: *Annali (1571)*, f. 48v, dispaccio di Nicolò Donà al Senato (19 apr. 1571).

¹⁵² Cfr. SENECA, *Il mancato soccorso*, cit., pp. 218-219.

Nel frattempo, prima che si concludessero le trattative romane sulla capitolazione della Sacra Lega, il nunzio pontificio a Venezia non desisteva dal sospettare segrete intese veneto-turche per risolvere il conflitto:

Questi signori – riferiva il 23 dicembre 1570¹⁵³ – fanno Consiglio di dieci così frequentemente che danno grandissimo sospetto di trattar qualche partito di pace; et io non lo scrivo per mettere stimolo alcuno ai ministri regii, ma perché scorgo, se questi signori non sono tratti amorevolmente dal Re Cattolico et messi in gran confidenza di potersi assicurare in una lega sincera, che si risolveranno di accettare quelle condizioni d'accordo che parerà al Turco di proporli. Io non so cosa di certo, ma sento ben molti gentilhuomini parlar in modo che, se l'occasione se gli offerisse et la Republica si trovasse libera, si leveriano dalla guerra.

E ancora nei dispacci poi del 21 e 24 febbraio 1571, sull'arrivo a Venezia da Costantinopoli del dragomanno Mateca Salvego «da Pera, che serve per interprete a questi signori presso il Turco, et con esso il maestro di casa del bailo, un messer Livio Podacataro et, quel che importa di più, un giovane di segreteria ch'era in Costantinopoli coadiutore del segretario»,¹⁵⁴ commenta:

La voce sparsa è che questo Mateca venghi a trattare la restitutione delle robbe degli hebrei [...]; ma costante opinione ci è che vi sia qualche pratica d'accordo proposta dal Turco per tener sospesi questi signori a metterli in diffidenza con gli altri principi per l'esclusione della lega; la quale se non viene conclusa presto et essi habbiano qualche attacco, non faccio dubbio che accetteranno ogni conditione di pace, etandio con cederli liberamente Cipro.

D'altra parte, lo stesso nunzio accennava pur sempre alla più lungimirante 'missione' della Santa Sede: «Aggiungo che, conchiusa questa lega, si getta un gran fondamento a stabilire l'altra che hebbe già in animo N. S. per la difesa d'Italia dall'arme d'heretici; sopra la quale non veggio però che si debba muovere parola avanti la conclusione di questa contra 'l Turco».¹⁵⁵ Anche Pio V, nell'epistola al doge Alvise Mocenigo, il 17 marzo 1571, collegava (sia pur piuttosto incidentalmente) l'urgenza di combattere in pari tempo le insidie degli eretici e l'avanzata degli infedeli: «...his tam multis tamque magnis perturbationibus, quibus eadem Respublica Christiana hinc ab haereticorum pravitate atque insidiis, inde ab infidelium armis vexatur».¹⁵⁶ Appare interessante, a questo proposito, una lunga e appassionata esortazione che il nunzio Facchinetti fece in Collegio il 23 marzo 1571 a favore della Sacra Lega, che ancora si stentava a concludere: «la perdita di Cipro et i disordini dell'anno passato danno che temere a molti, et sì come, restando V. S. senza lega, Candia, Corfù et gli altri suoi stati potrebbero rimaner in pericolo, così all'incontro facendo lega si mette in sicuro di conservarli».¹⁵⁷

Al di là delle diverse opinioni e dicerie, nonché argomentazioni del nunzio, certo è che (come infine rivelò Nicolò Da Ponte, ambasciatore straordinario veneto per cercare di giustificare al neoeletto papa Gregorio XIII la pace separata con i Turchi)

¹⁵³ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 414; già nel dispaccio del 25 novembre 1570 (p. 396) il nunzio Facchinetti aveva riferito sul persistere di malumori nei confronti del Doria: «...nel Principe conobbi grandissima diffidenza per lo sospettoso modo di procedere che disse essere stato tenuto dal sig. Giovanni Andrea, dal principio del suo venire sin alla partita».

¹⁵⁴ Angelo Pasterini (pp. 448-449). Su questa vicenda del Manteca, si veda la nota di G. DALLA SANTA «Nuovo Archivio Veneto», n.s., I, 1901, p. 376; più dettagliatamente QUARTI, *La guerra contro il Turco*, cit., pp. 382-396: in part. 413.

¹⁵⁵ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 353 (20 set. 1570); per tali prospettive controriformistiche cfr. DIONISOTTI, *Lepanto nella cultura italiana*, cit., pp. 149-151.

¹⁵⁶ *Nunziature di Venezia*, IX, pp. 466-467.

¹⁵⁷ Ivi, pp. 472-473.

proprio allora vi fu il primo approccio di concludere la guerra, mediante il segretario del Senato: «...s'era mandato a Costantinopoli messer Jacomo Ragazzoni sotto nome di trattar la permuta degli schiavi et delle mercantie trattenute, ma per il vero per ascoltare in caso che gli fosse parlato di pace. La quale anchora alhora s'era ridotta in buoni termini se 'l sig. Marcantonio, alora venuto a Vinetia, non havesse persuaso che si mettesse inanzi et si abbracciasse la lega et che la miglior et più potente causa che operò questo effetto fò la promessa da lui fatta che sarebbero dati [...] 500.000 scudi del clero».¹⁵⁸

Fallite quelle precoci e incerte trattative segrete di pace e definitivamente svanite le speranze di portare soccorso a Famagosta,¹⁵⁹ il cui assedio «costava trentacinquemila scudi al mese»,¹⁶⁰ la sorte anche della piazzaforte di Cipro era ormai segnata. In effetti, esaurite le munizioni, si dovette addivenire a una resa che parve onorevole ma che la malafede e la barbara crudeltà del comandante dell'esercito turco, Mustafà, infransero e disonorarono con l'orrendo martirio di Marcantonio Bragadin, riferito dal testimone Astorre Martinengo «giovane di 24 anni in circa, ch'è stato presente a tutto il successo di Famagosta a questi signori».¹⁶¹

Nei patti dell'accordo era che tutti i capi et i soldati si potessero con le loro armi imbarcare et partire per dove piacesse loro, che non si dovesse dare il sacco alla città né far offesa alcuna al popolo; il qual secondo patto è stato osservato, ma non il primo, con ciò sia che sendo andato il Bragadino et il sig. Astorre con altri cinquanta gentilhuomini a licentiarli dal pascià per voler partire, come furono alla sua presenza, si cominciarono a sollevar testimonii contra di loro, accusandoli chi d'una cosa et chi d'un'altra. Et, dicendo dopo molte parole, il Bragadino che non si doveva attendere ad altro che alla loro capitulatione, per la quale era loro permesso di potersene andare liberamente, il pascià ordinò che a detto Bragadino per allhora fussero tagliati gli orecchi et il naso et agli altri si desse la morte [...]; finalmente, levatolo un giorno in alto sopra una gabbia, in vista di tutto l'esercito fu scorticato vivo. Nei quai tormenti quel signore si è dimostrato costante che si può dire che, come ottimo provveditore, si sia provisto d'una honoratissima corona di martirio. Egli era riputato gentilhuomo molto pio, et con questa fortissima sua attione l'ha molto bene confermato.

La pelle del 'martire' fu portata da Mustafà, riempita di paglia, «penzoloni sull'antenna della propria galera a Costantinopoli, come 'spoglia opima'». Nel 1580 il veronese Girolamo Polidoro la rapì dall'Arsenale di Costantinopoli, e la consegnò al bailo della Repubblica, «il quale la inviava a Venezia. Fu posta in uno dei pilastri della cappella maggiore dell'abbazia di san Gregorio, coll'iscrizione: *M. A. Bragadeni*

¹⁵⁸ Asve: *Secreta, Archivi propri Roma*, copiaro 21, f. 128v (16 mag. 1573). Il Ragazzoni era giunto a Costantinopoli il 26 aprile 1571 «et, per quel che si va intendendo, non ci è molta speranza di pace» (*Nunziature di Venezia*, x, p. 34, dispaccio del 30 mag. 1571). Cfr. BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, cit., pp. 1167-1168; BRUNETTI, VITALE, *La corrispondenza da Madrid*, cit., pp. xxxviii-xlii; LESURE, *Lépante*, cit., pp. 59-62. Sulle complesse trattative di Marcantonio Colonna a Venezia, si veda l'Appendice documentaria.

¹⁵⁹ Un avviso aveva informato che il provveditore Marco Querini «si trovava verso Rodi, dov'era andato per pigliar lingua con disegno di voler condurre in Famagosta monitione et gente con quattro navi, delle quali una, chiamata Barbara, dov'erano iv mila staia di grano et altre monitioni, per una tempesta et furia del vento s'era rotta et sommersa» (*Nunziature di Venezia*, x, pp. 77-78, 21 ago. 1571).

¹⁶⁰ Come disse il doge Alvise Mocenigo a Marcantonio Colonna, il 6 maggio 1571, soggiungendo che «pur al presente erano venute di là lettere di cambio per cinquantamille scudi, oltra che li mesi passati erano per servizio di quella fortezza dieci nave grosse, che valeno ducentomille scudi, perché tre erano in quel porto, quattro andavano con il soccorso et due altre dopo, con una ultima che li mandava il generale, sì che la spesa et gli interessi erano così grandi che chi non li vedeva non li poteva credere» (Asve: *Collegio, Esposizioni Roma*, reg. I, ff. 58v-61r).

¹⁶¹ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 153-155 (5 dic. 1571). Nel dispaccio del 9 dicembre (p. 160), si precisava: «Il conte Astorre Martinengo è poi stato da me et mi ha confermato le cose ch'io scrissi, salvo ch'egli non fu mandato prigioniero a Constantinopoli, ma si fuggì di Famagosta con un greco et navigò a Tripoli; dice, di più, che in Cipro sono morti da 80.000 Turchi, tra vivandieri, guastadori et soldati, et che i soldati passano più 50.000».

Praefecti insignis, reliquiae. Queste reliquie vennero poi nel 1596 collocate in un'urna più decorosa nella chiesa dei santi Giovanni e Paolo». ¹⁶²

II. 2. *L'epopea di Lepanto*

Uno dei documenti veneziani che si possono considerare più rilevanti per comprendere la diversa mentalità degli alleati della Sacra Lega è il verbale dell'udienza ufficiale di Marcantonio Colonna nella seduta del Collegio, quindi alla presenza del doge Alvise Mocenigo e dei più autorevoli patrizi veneziani, il 6 maggio 1571. ¹⁶³ Fu, come si è già accennato, una circostanza decisiva per la definitiva adesione della Serenissima all'alleanza ispano-veneto-pontificia, anche perché non era riuscita favorevolmente la missione (segreta) del segretario del Senato, Jacopo Ragazzoni, a Costantinopoli. È pure da notare il prudente realismo veneziano per moderare e quasi ammonire il generoso, impaziente, e talvolta incauto, entusiasmo del nobile romano: «Serenissimo Principe, io sento grandissima consolatione – esclama il Colonna subito dopo essere stato informato che si era deciso di concludere la Lega – di questa generosa, bona et santa resolutione et il mio contento nasce perché confido che habbia ad essere con beneficio di tutta la Christianità, et particolare della Serenità Vostra, della quale sono affetionato servitore et mi spiaceva che andassero voci attorno, che facessero credere che si andasse con troppa languidezza. Ma il prudente consiglio de' vecchi et valore delli giovani con questa honorata resolutione haverà serrata la bocca ad ogniuno». ¹⁶⁴ A questo punto il doge Mocenigo lo interrompe, richiamandolo a una valutazione più obiettiva della realtà: «Si ha fatto et si farà tutto quello che si potrà; ma quando la spesa è gettata via senza frutto, conviene rincredere grandemente».

Forse Marcantonio Colonna non avvertì la saggezza e insieme l'assillo costante della Repubblica per poter fronteggiare una situazione impari alle sue forze contro l'Impero Turco; ¹⁶⁵ riprese anzi con enfasi crescente:

Questo anno V. Ser.tà non haverà tanta spesa; si combatterà l'armata del Turco et si metteremo in riposo. Se il sig. Don Giovanni verrà, sarà di gran beneficio per la riputatione della persona et perché è giovane desideroso di gloria, la quale è molto necessaria a lui, che è un povero gentilhom, che se non si acquista honore non può quasi avere altro; ma se non verrà, faremo Noi.

A frenare il tono quasi spavaldo del Colonna, intervenne nuovamente e senza più reticenze lo stesso doge Mocenigo, affermando che era necessario soprattutto che Filippo II si impegnasse ad aumentare «ogni provvisione et a fare che si combatta, perché certo, se non si batte il Turco da mare, non si può sperare di batterlo da terra», rammentando anche che le città e i territori della Repubblica erano minacciati pericolosamente dalle rappresaglie turche:

¹⁶² Con l'iscrizione «D.O.M. Marci Antonii Bragadeni dum pro fide et patria bello Cyprio Salaminae contra Turcas constanter fortiterque curam principem sustineret, longa obsidione victi, a perfida hostis manu, ipso vivo ac intrepido sufferenti, detracta pellis. Anno salutis MDLXXI, xv Kalendas Septembris [...]. Vixit ann. XXXVI» (GIURIATO, *Lepanto*, cit., pp. 273-274). Si veda pure M. BERENGO, *Padova e Venezia alla vigilia di Lepanto*, in *Tra latino e volgare. Per Carlo Dionisotti*, a cura di G. Bernardoni Trezzini et alii, Padova, Antenore, 1974, pp. 27-66.

¹⁶³ ASVE: *Collegio, Esposizioni Roma*, reg. 1, ff. 38v-61r; nella corrispondente filza 1 si conserva il breve orig. di Pio V, del 16 aprile 1571, che accreditava il Colonna per sollecitare la conclusione della Lega.

¹⁶⁴ Si allude ai sospetti, già accennati, sulla missione di Giacomo Ragazzoni, segretario del Senato, a Costantinopoli, che fu effettivamente il primo tentativo di pace (BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, cit., pp. 1167-1168; BRUNETTI, VITALE, *La corrispondenza da Madrid*, cit., pp. XXXVIII-XLII).

¹⁶⁵ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., pp. 113-119: «Venise paiera cher son courage, son indéniabile héroisme».

Oltra questo grandissimo interesse – soggiunse – di essere noi esposti all'impeto del nimico, vi è la perdita della navigatione, che è il nutrimento di questa città, ché se altre volte habbiamo fatto guerra col Turco lungamente, esso non era patrone della Soria et dell'Egitto; onde restando il mare aperto et quel commercio libero, questa città non pativa, si scodevano li datii, il popolo haveva da vivere, ché al presente ne mancano le entrate et cresce la spesa. Questi sono particolari che possono fare certo ogniuno che havemo bisogno di grandissimi aiuti; S. S.tà, quando ha speso cinquantamille ducati, gli è parso assai, et noi che ne spendemo trecentomille al mese lo facemo volontieri, ma desideramo poter durare.

La preoccupazione di «poter durare» rimase assai grave per i patrizi veneti. Marcantonio Colonna parve sottovalutarla, piuttosto restio a comprendere quel ragionamento realistico e assennato, cosicché continuò esclamando con imperturbabile enfasi: «...il signor Dio è dalla parte nostra, ché si ha veduto che non ha lasciato prevalere il Demonio nimico del genere humano, che faceva ogni cosa per sturbare questa santa unione! E sia certa V. Ser.tà che haverà dal Papa ogni aiuto, che potrà dare, perché tutto quello che fa et cava lo fa per spendere in questo; S. S.tà non fabbrica, non spende in li suoi parenti né in altro». Conclude: «come ho detto, spero nel Signore Dio che ne darà la vittoria, con la quale si metterà stallo alle spese». Il doge Alvise Mocenigo rispose infine, ribadendo non senza sottili allusioni: «Dio faccia, ma chi la vuole avere bisogna procurarla col combattere, et V. E. sarà contenta di sollecitare S. S.tà et far sollecitare et in Spagna, et dove farà bisogno, tutte le provisioni (secondo che è stato promesso)».¹⁶⁶

Anche in seguito non si tralasciò, da parte veneziana, d'insistere che «bisognava che 'l Pontefice si desingannasse nel credere che questo ser.mo Dominio possa fare più di quello che in effetto può». Ma, come il Colonna, pure il nunzio Facchinetti ribadiva che «si confidasse nella maestà di Dio, che guidava le operationi humane, che bisognava sempre tenere gli occhi volti al cielo et in terra in uno istesso tempo. Al che diede il ser.mo Principe risposta che così si doveva fare di confidare nel Signore Dio, ma però in un tempo medesimo attendere ad aiutarsi in quanto si poteva, et che dal canto di questa Republica non si mancava di tutte le provisioni che si potevano maggiori».¹⁶⁷

La «sottoscrizione dei capitoli della lega» (il 20 mag. 1571) fu appresa a Venezia «il giorno dell'Ascensione poco prima che s'andasse a tavola, ché 'l Prencipe fa quel giorno un convito publico alli ambasciatori et a molti gentilhuomini». Nell'euforia della circostanza il doge Mocenigo manifestò al nunzio pontificio un'insolita fiduciosa speranza:¹⁶⁸

La nuova fu intesa con grandissima consolatione di tutti; et io hebbi grand'agio di ragionar con S. Ser.tà che adesso ne mostra molta contentezza et mi disse che aspettava due cose con incredibil desiderio: l'una, l'arrivo del sig. Don Giovanni d'Austria, presupponendo per certo che sarà seguito a gara da tutti i signori di conto et dai più valorosi huomini che habbia il Christianesimo, et che il Re Cattolico, per riputatione del fratello, non mancherà somministrar tutto quello che sarà opportuno per lo felice successo di questa guerra; l'altra che l'Imperatore¹⁶⁹ quanto prima entri in lega, perché si potrà poi trattare con Francesi et sollecitare più il soccorso, massime che non tardando S. M.tà Cesarea nimica al Turco sarà anco a tempo quest'anno per far qualche progresso o diversione che faciliterà la strada all'armata di poter far l'impresa dalla parte di qua.

¹⁶⁶ «Io so la bona volontà sua – aveva detto il Colonna riferendosi a Pio V – et il desiderio che ha di aiutare V. Subl. tà; et sebene forse il clero può difficilmente sopportare molta gravezza, et che perciò S. S.tà le ha rispetto, pure son sicuro che ella non li mancherà, et in quello che non potrà fare la B.ne Sua, noi suoi vassalli la aiuteremo. Non voglio in questo passare più oltra, se non in dire che tutto quello che potrà fare il Papa, lo farà et che sarà con satisfatione della Ser.tà V.».

¹⁶⁷ Asve: *Collegio, Esposizioni Roma*, reg. 1, ff. 60v-61r.

¹⁶⁸ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 30-31 (26 mag. 1571).

¹⁶⁹ Massimiliano II d'Asburgo (1564-1576).

Ma queste speranze, o illusioni, erano poco dopo contraddette dall'avviso che Don Giovanni d'Austria sarebbe partito da Barcellona non prima del 20 giugno «con tutta l'armata di Spagna [...] et che non vi sia anco certezza di quel tempo»;¹⁷⁰ si attendevano quindi «avvisi certi di Spagna di quel che sia per fare il sig. Don Giovanni et come il Re, intesa la viva speranza et poi la conclusione della lega, si sia mosso a comandar et proveder tutto quello che è necessario per la provisione di questa guerra». Notizie più confortanti venivano da Corfù, perché Marco Querini era ritornato a Candia, dove si sarebbero dovute trovar «più di 70 galere; vogliono andar – si sperava – a portar viveri et gente nell'isola di Tini, che n'ha bisogno, e piaccia a Dio – augurava il nunzio Facchinetti¹⁷¹ – di dargli felice successo et accompagnarli col suo favore».

Lettere dell'8 maggio da Costantinopoli, nel frattempo, riferivano che il segretario Ragazzoni aveva avuto due colloqui con il primo pascià e gran visir Sokolli Mehemet (ritenuto disponibile a trattative di pace), ma se usava «parole dolci da un canto» dall'altro cercava di «mettere spavento», affermando che non poteva «tardare a perdersi Famagosta, et che poi perseveranno d'impadronirsi di Candia et del resto».¹⁷²

Nei confronti della Spagna si mantenne diffidenza e anche malumore perché sembrava che Don Giovanni d'Austria protraesse continuamente il collegamento con l'armata alleata a Messina e, anzi, lo stesso doge Alvise Mocenigo volle infine «certificarsi di quanto possa prometttersi della volontà del sig. don Giovanni che, in evento che questi signori – congetturava il nunzio Facchinetti¹⁷³ – lo trovassero procedere freddamente et con intensione volta al servitio particolare et non della causa loro, che stimano principalmente publica, alcuni d'essi penseriano di rimandare il Mateca¹⁷⁴ con ordine al bailo di stabilire quell'accordo che potesse. Preoccupava pure la scorribanda che la flotta turca stava facendo nell'Adriatico, tanto che non si escludeva che, «per far una bravata, potria voler scorrere sino a Venetia; et questi signori, non per paura o timore che ne habbiano, ma per tenere questo popolo senza confusione e spavento, fanno di molte provisioni».¹⁷⁵

Ma finalmente la flotta alleata si riunì a Messina e, non senza motivo, Don Giovanni d'Austria riscontrò che le 48 galere veneziane (in attesa delle altre 60 poi giunte al comando di Marco Querini e di Antonio Canal, detto Canaletto) erano «senza soldati, senza munizioni e senza biscotti, sendosi massimamente il generale Veniero trattenuto in Sicilia più d'un mese, tra il qual termine havria potuto farne

¹⁷⁰ Ivi, pp. 33-34, dispacci del 27 mag. da Roma e del 30 mag. da Venezia. Cfr. l'Appendice documentaria.

¹⁷¹ *Nunziature di Venezia*, x, p. 39 (3 giu. 1571).

¹⁷² Ivi, p. 51 (23 giu.).

¹⁷³ Ivi, p. 81 (29 ago.).

¹⁷⁴ Come si è già notato, il dragomanno Salvego Matheca «interprete di questi signori appresso il Turco» aveva accompagnato il Ragazzoni a Costantinopoli ed era ritornato assieme: «ha tentato il guado delle condizioni con le quali questi signori possino sperare accordo col Turco, et bisogna haver per certo che essi secondo l'occasione si governeranno; voglio – soggiunge il nunzio – però credere, se i ministri cattolici si sapranno governare, che di qua avranno fidele et costante compagnia. Et questa tardanza del sig. Don Giovanni non è punto a proposito» (p. 65, 25 lug.).

¹⁷⁵ Ad es., «le genti di Chioggia, che sono quasi tutti marinari et pescatori, stiano con le moglie et figlioli a dormir su le barche, acciocché scoprendo i Turchi, se ne passino con prestezza nelle lagune, dove non possono penetrare legni grossi per il poco fondo che vi è» (pp. 72-73, dispaccio del 15 ago. 1571). In quella incerta situazione, la Reggenza dei 7 Comuni vicentini, ad es., s'impegnò a equipaggiare una galea (che poi partecipò alla battaglia navale di Lepanto) e i documenti notarili confermano l'arruolamento di robusti alpigiani per un anno come rematori (secondo la lettera ducale del 20 maggio 1571): Liberale Martini e Marco Schivo di Gallio, Gianese e Giacomo Oler e anche Pietro di Pietro mugnaio dei Ronchi di Gallio (Archivio di Stato di Vicenza, Archivio Notarile, busta 790, registro B, ff. 105v-108r), con altri venticinque rintracciati da E. GIRARDI, *Marinai di montagna. La leva da mar nei Sette Comuni durante la guerra di Cipro* (in «Archivio Veneto», 136, 2005, pp. 139-179).

lavorare e provvedersi dell'altre cose necessarie». Il doge Mocenigo, dopo aver invece lamentato «la tardanza del sig. Don Giovanni», giustificò «il mancamento di biscotti [...] perché si sono perdute due navi che li portavano; e così ancho de' soldati, perché erano in essere e di vantaggio, ma v'è stato impedito il passaggio per l'armata turchesca». ¹⁷⁶ Superate le reciproche recriminazioni, gli alleati riuscirono a collaborare efficacemente, al di là di ogni previsione, e perfino il nunzio Facchinetti dovette riconoscere la lealtà con cui gli venivano comunicate ufficialmente le notizie sugli equivoci maneggi della diplomazia francese, interpretati dapprima con favore per le aspirazioni pacifiste di gran parte dei patrizi veneti: il re di Francia «vedendone alhora in guerra con un Principe così potente, come è il signor Turco, soli et con poca speranza che la lega, che si trattava, potesse essere conclusa, non haveva voluto mancare per l'amore che ne porta et per l'haver nell'istesso suo Regno provato quanto sia migliore la pace che la guerra, di interponersi a pacificarne [...]; ma, essendo seguita la lega, S. M.tà Christianissima l'haveva intesa con grandissimo piacere et l'haveva laudata et approbata [...], et quando S. M.tà Christianissima vederà le cose di questa santa lega procedere con quelli termini che saranno convenienti, non mancherà di fare ancora essa la parte sua, come hanno fatto li Re Christianissimi suoi predecessori». ¹⁷⁷

L'ambasciatore francese in procinto di partire da Venezia per Costantinopoli, François de Noailles, era sospetto ugonotto e malvisto da Pio V anche per aver accettato, come vescovo, di essere accreditato presso il sultano turco, benché avesse assicurato il nunzio Facchinetti di «esser pronto a far a beneficio dei principi del Christianesimo tutto quel servitio che le occasioni potessero apportare; che ben sapeva S. M.tà Christianissima che la Republica di Vinetia, per trovarsi in lega con principi potenti et grandi, non aveva per adesso bisogno d'intercessione appresso il Turco, ma che gli eventi delle guerre solevano essere dubbii et incerti et che, per tutto quello che potesse avvenire, S. M.tà stimava essere bene che si trovasse in Constantinopoli huomo di qualità simili a esso mons. D'Aiqui, ch'era stato ambasciatore tre o quattr'anni in Vinetia et col carico ancora per tutto quel tempo delle cose di Levante». ¹⁷⁸

Il 12 settembre si era inteso «per gli ultimi avisi da Messina» che le «galere vinitiane si trovassero finalmente provviste a bastanza et che tutta l'armata christiana si fusse inviata per trovare et combattere l'inimica»; ¹⁷⁹ ma si era effettivamente così lontani dal credere in una prossima vittoria alleata che, il 13 ottobre, quando ancora non si aveva notizia della battaglia di Lepanto del 7 ottobre, il doge Mocenigo con «la ratificatione dei capitoli della lega» ribadiva che si ritenevano «necessarie tre cose: che l'armata christiana combatti, che 'l sig. Don Giovanni con le galere di S. M.tà Cattolica svernino nei mari di qua, che l'Imperatore entri in lega». ¹⁸⁰

¹⁷⁶ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 89-91 (12 set.).

¹⁷⁷ ASVE: *Collegio, Esposizioni Roma*, reg. 1, ff. 64v-66r (15 set. 1571): si riferisce alla partenza dell'ambasciatore François de Noailles «dalla corte di Franza, che fu alli 21 di maggio». In realtà, come aveva poi scritto il 23 luglio l'ambasciatore veneto Alvise Contarini, se i Francesi consideravano come proprie le disavventure della Serenissima era certamente da ascrivere anche alla simpatia per Venezia, «ma molto più perché conoscono che dal mal suo cresceria molto la grandezza del re di Spagna, essendo quell'eccellentissimo Stato il vero et giusto contrappeso delle cose d'Italia». Cfr. TENENTI, *La Francia, Venezia e la Sacra Lega*, cit., pp. 396-397, che cita Parigi, Bibliothèque Nationale: Mss. It., f. 277, e conclude: «i Francesi guardavano ben poco alla cristianità o alla perdita di Cipro; a loro premeva d'impedire l'accrescimento diretto o indiretto della potenza spagnola nel Mediterraneo e particolarmente in Italia». Si veda pure LESURE, *Lépante*, cit., pp. 60-67.

¹⁷⁹ Ivi, p. 99 (19 set.).

¹⁷⁸ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 91-93 (12 set. 1571).

¹⁸⁰ Ivi, p. 114 (13 ott.). Nel frattempo si era acceso un violento diverbio tra Don Giovanni d'Austria e Sebastiano

La grande vittoria navale di Lepanto giunse, quindi, tanto inattesa che parve miracolosa perfino a Gian Andrea: «...per più cause, et per molto più di quelle che nessuno si può imaginare, si ha tutto da attribuire a Dio et molto poco agli huomini».¹⁸¹

La flotta cristiana da Corfù, superate le scogliere Curzolari o Echinadi, era entrata nel golfo di Patrasso e si era vista improvvisamente sopraggiungere contro l'armata navale turca, che aveva appena lasciato il porto sicuro di Lepanto decisa a dar battaglia, confidando nella superiorità anche per l'aggiunta delle numerose efficienti galere di Euldj Ali, fatte pervenire da Cipro, come pure congetturando che la flotta spagnola di Don Giovanni si trovasse ancora a Otranto (cosicché il contingente alleato si riducesse alle centocinquanta galere segnalate dal corsaro Caracossa).

Lo schieramento della battaglia contrappose, da nord presso la costa della Caramania (ala sinistra alleata preceduta da due galeoni o galeazze che sembravano «fortezze del mare, mirabili a vedere» al comando di Francesco Duodo), l'ammiraglio veneziano o provveditore 'da mar' Agostino Barbarigo all'ala destra turca di Mohammed Schaulak, che invano tentò l'accerchiamento nonostante conoscesse meglio di ogni altro quelle coste insidiose. Nel settore centrale, preceduto da altre due galeazze, si trovavano il capitano generale veneziano Sebastiano Venier e il grande ammiraglio Don Giovanni con a fianco il comandante pontificio Marcantonio Colonna, che avevano di fronte il grande ammiraglio Mehemet Ali accompagnato dal generale delle truppe di terra Pertau pascià. Infine l'ala meridionale alleata era al comando di Andrea Doria, di fronte a Euldj Ali che si diceva maldisposto alla battaglia (forse per non far fallire le trattative con Filippo II nella speranza di farsi riconoscere re di Algeri). Molto sospetta parve, quasi di tradimento, la manovra del Doria, allontanandosi troppo in mare e così lasciando scoperto il fianco destro alleato, anzi nascondendosi dietro le ultime due galeazze che non avevano ancora raggiunto lo schieramento. Intervenne per fortuna la flotta di riserva al comando di Alvaro da Santa Cruz per impedire più gravi conseguenze. Le tardive spiegazioni del Doria non convinsero i Veneziani e indubbiamente non dimostrò di essere all'altezza del suo avversario nell'arte di manovrare.¹⁸²

Le sorti dell'immane scontro navale si giocarono, quindi, lungo la costa caramania e al centro delle armate navali contrapposte, senza dubbio per l'azione di sfondamento e di artiglieria delle galeazze, ma non meno in seguito allo speronamento e arrembaggio sanguinosissimo dei combattenti, per cinque ore dalle undici del mattino (quando, sul mezzogiorno, cessò il vento di levante, contrario agli alleati) finché, dopo la morte del grande ammiraglio Ali e la cattura delle due navi ammi-

Venier 'Capitano general da mar', che aveva inflitto punizioni severe ai colpevoli di trasgressioni e delitti dell'armata spagnola, e la Santa Sede dovette ammonire ufficialmente: «ancorché il generale dei signori Venetiani avesse fatto quel che dovea quanto alla esecuzione della giustitia, tuttavia dovea ancor procedere con maggior rispetto della persona del sig. Don Giovanni di quel che egli fece in quell'atto; onde per dare a S. A. qualche satisfatione, com'è di ragione in questo caso, N. S. giudica che si faccia quella mutatione che si ricorda [...], mettendo in luogo del generale il Barbarigo, poiché egli è prudente, idoneo et amato (per quel che s'intende) da S. A.» (p. 115, 17 ott.). Cfr. MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo Lepanto*, cit., pp. 8-9.

¹⁸¹ ADP: 69/32, 3, f. 147r (lettera del 13 novembre 1571 all'amico, nonché finanziatore Stefano De' Mari, con allegato resoconto sulla battaglia di Lepanto che si pubblica qui nell'Appendice documentaria).

¹⁸² KRETSCHMAYR, *Geschichte von Venedig*, cit., pp. 99-101 anche per altre considerazioni sulla battaglia navale di Lepanto; inoltre si veda CACCIAVILLANI, *Lepanto*, cit., pp. 123-142, come pure J. R. HALE, *L'organizzazione militare di Venezia nel '500*, Roma, 1990, p. 45, e DUMONT, *Lépante*, cit., p. 67; «I cannoni pesanti delle sei galeazze veneziane, disposte accortamente due a due davanti ai tre settori in cui era stata suddivisa l'armata cristiana, affondano una mezza dozzina di galere turche, di molte altre squarciano le fiancate e bloccano lo slancio della linea d'attacco turca, scompaginandola».

raglie turche, la vittoria della flotta cristiana fu d'importanza storica e solo poche galere turche riuscirono a sfuggire, ritornando verso Lepanto e Corinto al comando di Euldj Ali senza che il Doria nemmeno tentasse di ostacolarle.

Pur del tutto vittoriosa l'armata navale alleata annoverò 7.500 morti, di cui 4.000 Veneziani, e altrettanti feriti, compreso il capitano generale Sebastiano Venier che non poté approfittare della disfatta turca per fare qualche incursione offensiva fino all'arsenale di Gallipoli e Costantinopoli, come si auspicò poi a Venezia.

A Venezia la notizia della memorabile vittoria giunse il 19 ottobre, portata dal «magnifico Giuffrè Giustiniani con la sua galera Angelo Gabriele» e, come scrisse il nunzio Facchinetti,¹⁸³ proprio lui che nel ritornare in barca dopo l'udienza del doge Mocenigo, vide «venire la galera strascinando dietro parecchi stendardi per l'acqua» e ritornò «a palazzo», fu «il primo a darla in generale a S. Ser.tà». Fermatosi così «un poco in Collegio, sopraggiunse il sopracomito Giustiniano, ch'era stato nel conflitto et disse a bocca i particolari [...] che, di 200 galere turchesche, cento ottanta, dico 180, sono state prese et si trovano in poter de' christiani; che la vittoria è stata sanguinosa, con morte di xx mila Turchi et fatto grandissimo numero di prigionie e liberati da xv mila schiavi christiani, et ch'era morto il provveditore Barbarigo con 6 over 8 sopracomiti vinitiani; che 'l sig. Don Giovanni, sig. Marcantonio Colonna, li prencipi d'Urbino et di Parma,¹⁸⁴ il conte di Santa Fiore¹⁸⁵ et il sig. Ascanio della Cornia erano salvi [...]. S'è anco inteso che Occhiali s'era salvato con xv galere». Non appare superfluo aggiungere quanto annotò lo stesso nunzio: «S. Ser.tà, inteso il tutto, se n'andò subito con tutta la Signoria, in chiesa et cantassimo non ci essendo per ancora preti così tra noi, il Te Deum, poi si fece cantare una messa».

Abbiamo già descritto, con il Dionisotti, l'eroismo di tanti combattenti giovani e anche anziani, come Don Giovanni d'Austria e Sebastiano Venier e l'intrepido sacrificio di Agostino Barbarigo;¹⁸⁶ Fernand Braudel ha rilevato «le goût héroïque du risque» di Don Giovanni d'Austria che «s'est évadé de toutes les consignes de prudence qui lui étaient données, il s'est abandonné à son goût héroïque du risque [...], c'est un héros romantique, disons pour être moins anachronique, un héros shakespearien».¹⁸⁷

Fu veramente una grande vittoria della tecnica e del coraggio.¹⁸⁸

¹⁸³ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 117-120 (19 e 20 ott.) e la risposta da Roma (p. 124) del 24 ottobre, lodando il nunzio per essere stato il primo a darci la buona notizia.

¹⁸⁴ Guidobaldo II Della Rovere e Ottavio Farnese.

¹⁸⁵ Sforza Attendolo Sforza, conte di Santa Fiore, che precedentemente aveva comandato le truppe pontificie contro gli Ugonotti francesi.

¹⁸⁶ Ancora il 9 ottobre Marcantonio Colonna aveva mandato un dispaccio al doge Alvisio Mocenigo, esaltando il valore di Agostino Barbarigo e di Sebastiano Venier (MOLMENTI, *Sebastiano Venier dopo Lepanto*, cit., pp. 11, 30-31).

¹⁸⁷ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 117. D'altra parte giustamente ha rilevato LANE, *Storia di Venezia*, cit., p. 432: «Pur essendo stata vinta sotto la bandiera crociata e non del Leone alato di San Marco, la vittoria di Lepanto meritò le celebrazioni entusiastiche che scoppiarono a Venezia quando una galera entrò in porto trascinando le bandiere turche catturate e sparando salve di cannone, mentre le ciurme gridavano "Vittoria! Vittoria!" Una vittoria ottomana o una ignominiosa ritirata cristiana avrebbero messo alla mercé dei turchi ogni veneziano che si avventurasse sul mare».

¹⁸⁸ BRAUDEL, *Civiltà e imperi del Mediterraneo*, II, cit., p. 1259. Cfr. AYMARD, *Chiourmes et galères*, cit., pp. 73-91; HALE, *From peacetime establishment to fighting machine: the Venetian army and the war of Cyprus and Lepanto*, cit., pp. 163-184. Mi sembra superfluo confrontare qui le diverse testimonianze e interpretazioni della battaglia di Lepanto, dalla *Relazione di Sebastiano Venier* alle fonti turche considerate da LESURE, *Lépante*, cit., pp. 113-147. Si veda, più oltre, *La critica delle fonti storiche*.

III. DOPO LEPANTO: CRISI DELLA SACRA LEGA

III. 1. *Dalla vittoria all'inerzia della Lega*

La notizia della disfatta navale turca venne riferita, il 23 ottobre, da un inviato speciale di Euldj Ali al sultano Selim, che si trovava ad Adrianopoli e ne rimase molto afflitto. Le cause della disastrosa sconfitta furono attribuite all'inconsueta precoce partenza della flotta da Costantinopoli all'inizio della primavera, alla stanchezza delle ciurme per le prolungate operazioni marittime e inoltre per la diserzione di marinai dalle navi, l'inaspettato attacco dell'armata navale cristiana quando già la stagione si riteneva piuttosto avanzata, e insieme l'avventatezza dell'ammiraglio turco nonostante il parere contrario dello stesso Euldj Ali.¹⁸⁹

D'altra parte, la perdurante disparità degli obiettivi strategici veneziani e spagnoli non tardò a riemergere e invano il doge Mocenigo ribadiva che «non sia bene impiegare alcuna delle forze capitolate nella lega in altra banda che verso l'Albania et Constantinopoli», anzi non ebbe scrupoli di fare una proposta che al nunzio pontificio parve tanto crudele da indurlo a chiedere l'autorizzazione sull'atteggiamento da prendere:

Non essendo cosa alcuna più necessaria che il provvedere che il Turco non possa armare di nuovo, S. Ser.tà stimaria opportuno che a nessun marinaio prigionio si desse riscatto, ma si facessero tutti morire, non si fidando in questo delli sopracomiti, così loro come degli altri, ché tutti mirano al guadagno; et desideraria che il sig. Don Giovanni avesse il medesimo disegno et volere, perché al Turco non manca materia da fabricar galere et galeoni da remi, ma si bene capi et marinari da commando et de governo; et mettendosi la lega in sicuro che il Turco non si possa valere di questi, che son prigionii, col riscatto, credono che se gli levarà la possibilità di rifare armata per qualche tempo, fra il quale si potrà fare il progresso che si desidera.¹⁹⁰

Preoccupava poi l'inimicizia che si manteneva tra Don Giovanni e Sebastiano Venier, fin dal primo loro incontro per l'eccessiva severità del Venier nei confronti di alcuni spagnoli e ancor più per aver trasgredito l'impegno di non annunciare la vittoria prima che la notizia fosse pervenuta al papa Pio V. Così, nel dispaccio del 31 ottobre al nunzio, si consigliava senz'altro la sostituzione dell'ammiraglio veneziano che non desisteva «di far delle inetie et delle cose che possono alterare S. A. et suoi ministri; et però N. S. giudica che sia bene in ogni modo a mutarlo per servizio dell'impresa».¹⁹¹

Anziché comporsi la divergenza parve aggravarsi, anche in seguito all'iniziativa di Don Giovanni d'Austria «senza partecipazione degli altri due generali» per aver «mandato un bando che non possa partire dall'armata galera, fregata, o legno d'altra sorte, senza licenza di S. A.; il che è dispiaciuto – riferiva il nunzio Facchinetti¹⁹² – a questi signori. Io, ad alcuni d'essi, che me hanno parlato, ho detto non saperne cosa alcuna [...] ma che adesso e sempre, per tutti gli accidenti che possono occor-

¹⁸⁹ H. INALCIK, *Lepanto in the Ottoman documents*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, cit., pp. 185-192: in part. 190-192.

¹⁹⁰ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 122-123 (23 ott. 1571) e p. 124. Le fonti documentarie veneziane (*Consiglio dei dieci*, *Secreta*, IX, 182; *Senato, Secreta*, LXXVIII, 124, del 22 ott. 1571 pubblicate dal MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, pp. 31-35) insistono nel raccomandare al Venier anzitutto il sollecito riassetto della flotta e quindi avviarsi all'auspicata impresa dei Dardanelli e di Costantinopoli.

¹⁹¹ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 130-131.

¹⁹² Ivi, p. 131. Nel frattempo, il 22 ottobre, aveva denunciato al doge la prepotenza spagnola nella ripartizione del bottino di guerra (MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 36-38).

rere, bisogna considerare il fine della lega: ch'è l'essaltatione di santa fede et il ristignere l'imperio turchesco a confini che non sia formidabile al Christianesimo».

L'eventuale sostituzione, o pensionamento, del provveditore generale veneziano Venier, considerando l'età avanzata (già vicino agli 80 anni) e insieme la «gran ventura ch'egli possa, dopo vittoria sì celebre, venirsene trionfando a Vinetia et godersi, lontano dai pericoli, di tutti quei maggiori honori ch'egli potrà desiderare nella patria sua», come andava suggerendo il nunzio pontificio,¹⁹³ mentre a Roma si auspicava che Don Giovanni stesso intervenisse, insieme con l'ambasciatore Juan de Zuñiga, «per consultare l'impresa da farsi a primavera» forse per tentare, come a Pio V veniva «dipinta facile, l'impresa d'Alessandria d'Egitto»,¹⁹⁴ notizie tutte che non potevano essere ben accolte a Venezia. Si aggiunse la malaugurata decisione di smobilitare l'armata navale cristiana, cosicché «ciascuna parte va ne' suoi porti» e si sospettava che Don Giovanni «voglia vedere se questo verno potesse in qualche modo tentar d'impadronirsi di Tunisi».¹⁹⁵

Evidentemente le prospettive spagnole e, in parte, anche pontificie non si accordavano affatto con quelle veneziane, che tendevano piuttosto ad andar in Costantinopoli o in Cipro.¹⁹⁶ Il nuovo ambasciatore veneto a Roma, Paolo Tiepolo, aveva «ordine di procurar soprattutto che si chiarischi sì apertamente la podestà del sig. Don Giovanni, che cessi per l'avenir ogni dubbio o contesa che potesse nascere tra i generali».

A Venezia si confidava che «il loro generale Veniero» fosse «entrato nell'arcipelago et passato a Negroponte per pigliar, se potrà quell'isola et ivi svernare», anzi speravano di «tirarsi all'obediencia altre isole o almeno spogliarle di tutti gli uomini da comando, de' quali il Turco potesse valersi nel navigare».¹⁹⁷ Ma queste ipotesi e speranze svanirono, appena dispacci dell'8 novembre da Corfù informarono ben diversamente che il Venier «s'era mutato d'opinione di passare nell'arcipelago, allegando che de' feriti gliene morivano molti et stava con timore di qualche contagione nel resto delle genti; havea mandato 3000 huomini a Margariti con speranza d'espugnar quel luogo et aprirsi grandissima strada di poter haver grani e vettovaglie per Corfù et per l'armata».¹⁹⁸

Il 3 dicembre era giunta una fregata a Venezia, annunciando che era stata abbandonata dai Turchi la fortezza di Sopotò «et che 'l generale Veniero l'havea fatta

¹⁹³ *Nunziature di Venezia*, x, p. 133 (7 nov. 1571). Ancora il 31 ottobre l'ambasciatore Paolo Tiepolo aveva riferito al doge il severo giudizio di Pio V, confermato da Marcantonio Colonna, nei confronti di Gian Andrea Doria (MOLMENTI, cit., pp. 47-49, 53-56).

¹⁹⁴ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 134-135 (Roma, 7 nov.). Lo stesso giorno Sebastiano Venier informava il doge che le condizioni della flotta veneziana non erano tali da poter intraprendere l'impresa levantina, consigliando piuttosto quella locale di Margariti (MOLMENTI, cit., pp. 56-57).

¹⁹⁵ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 135-136. L'ambasciatore Tiepolo fu incaricato dal Consiglio dei X, il 10 novembre 1571, di contestare a Roma le accuse contro il Venier e, inoltre, di respingere decisamente la richiesta di sostituirlo (MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 57-58).

¹⁹⁶ Si riteneva pure che «se l'Imperatore entrerà in lega et muoverà dal suo canto gagliardamente, il drizzarsi a Costantinopoli ha di molte ragioni per sé, come anco ha l'impresa di Cipro, ché in quel regno i christiani, rispetto a' Turchi, sono moltissimi et affectionati a San Marco, né può esso regno, sendo isola, hor che l'armata turca è rotta, ricevere soccorso alcuno, come di molti aiuti per via da terra potrebbe havere Alessandria» (*Nunziature di Venezia*, x, p. 138, dispaccio del 14 nov. 1571). Il giorno dopo, 15 novembre, il provveditore generale Francesco Corner annunciò la conquista di Margariti per ordine di Sebastiano Venier (cfr. MOLMENTI, cit., pp. 58-59).

¹⁹⁷ *Nunziature di Venezia*, x, p. 140 (17 nov.).

¹⁹⁸ Ivi, pp. 143-144 (21 nov.); il Senato non mancò di compiacersi con Sebastiano Venier per l'impresa di Margariti e anche per aver «restaurata l'armata» (MOLMENTI, cit., pp. 60-64). D'altra parte il Consiglio dei X scrisse a Marcantonio Colonna, il 23 novembre, per favorire la riconciliazione di Don Giovanni con il Venier (MOLMENTI, cit., p. 65).

spianare»;¹⁹⁹ successivamente si apprese che «V mila Albanesi s'erano inviati per veder di pigliar Canina, castello ch'è nel mezzo tra Soppotò et la Vallona, et facilitare l'impresa della Vallona alla quale si pensa poi c'habbiano ad impiegarsi. S'intende anco che, dalla parte di Margheriti, si sia fatta un'altra sollevatione d'essi Albanesi verso la Prevesa».²⁰⁰ Ma, in effetti, i risultati furono modesti e tutt'altro che d'importanza strategica.

Infine si lasciò a Sebastiano Venier di agire come ritenesse opportuno, ma ormai non si sperava più che «con 63 galere che havea rinforzate» tentasse se non «impresa poco lontana da Corfù, et alcuni dicono di Lepanto, dove egli habbia qualche intelligenza».²⁰¹

Al di là di tante supposizioni, più o meno infondate, certo è che non erano mancate divergenze dell'ammiraglio Venier con il provveditore Jacopo Soranzo, che aveva proposto di avviare senz'altro la flotta verso Patrasso (per poi spingersi nell'Egeo e tentare di sorprendere le basi turche sguarnite fino ai Dardanelli) e con lo stesso Consiglio dei X che gli aveva raccomandato particolarmente la conquista almeno di Castelnuovo, per eliminare quell'ostacolo turco alla navigazione nell'Adriatico. Invece il Venier, che era ritenuto «stravagantissimo»²⁰² sebbene valoroso condottiero, preferì avventurarsi alla conquista impervia dell'isola di Santa Maura (Leucade), forse prestando incauto ascolto a interessate sollecitazioni d'insorti albanesi. La spedizione del 10 febbraio 1572, «mal guidata et peggio essequita»,²⁰³ fu del tutto un insuccesso, che avrebbe potuto avere conseguenze peggiori se non fosse intervenuto lo stesso Venier, apparso «prospero e gagliardo» nonostante l'età e armato soltanto di «un picciol et corto stocco o cortella», riuscì fermare intrepidamente i fuggitivi e a «voltar faccia» e quindi contrapporsi agli assalitori turchi.

Pochi giorni prima, il 31 gennaio, era stato ufficialmente eletto capitano generale Jacopo Foscarini, per soddisfare le ripetute richieste spagnole e pontificie a favore di Don Giovanni d'Austria nei confronti del Venier, ma forse anche perché lo stesso Venier dopo Lepanto aveva «fatto sorgere il dubbio ch'egli fosse più tosto valoroso soldato che accorto capitano, più tosto animoso, eroico nel folto della mischia che acuto ed esperto preparatore di operazioni guerresche».²⁰⁴ Quindi, già allora pur mantenendo nominalmente la carica di capitano generale, il Venier era di fatto costretto a limitarsi ad azioni militari secondarie nell'Adriatico, mentre al Foscarini si riservavano le imprese strategiche nei mari levantini.

¹⁹⁹ *Nunziature di Venezia*, x, p. 157 (5 dic. 1571). Nel frattempo Sebastiano Venier era malato, anzi si prevedeva che dovesse congedarsi, ma il 24 dicembre affermò senz'altro di voler continuare (MOLMENTI, cit., pp. 16, 76-77).

²⁰⁰ *Nunziature di Venezia*, x, p. 157 (15 dic.); la storiografia sottovaluta piuttosto queste insurrezioni albanesi e greche, cfr. MANOUSSACAS, *Lepanto e i Greci*, pp. 226-235; S. FISCHER-GALATY, *Revolutionary activity in the Balkans from Lepanto to Kutchuk Kainardji*, «Süd-Ost Forschungen», XXI, 1962, pp. 194-213.

²⁰¹ *Nunziature di Venezia*, x, p. 180 (19 gen. 1572); sono riportate anche notizie sull'opinione pubblica turca dopo la battaglia di Lepanto: «...s'erano sentite voci d'alcuni giannizzeri in biasmo del governo del Turco et che a loro finalmente, sendo figli de christiani, importeria poco che quell'imperio andasse sottosopra». Cfr. R. MATRAN, *L'écho de la bataille de Lépante à Constantinople*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 247-249.

²⁰² F. SENECA, *Un episodio della guerra di Cipro: il fallito attacco veneziano a Santa Maura (febbraio 1572)*, in *Amicitiae causa. Scritti in memoria di Mons. Luigi Pesce*, a cura di P. Pecorari, Treviso, 2001, pp. 203-211, che cita C. MANFRONI, *La lega cristiana nel 1572 con lettere di M. Antonio Colonna*, «Archivio della R. Società Romana di Storia Patria», XVI, 1893, p. 354; MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 12-14.

²⁰³ Così la giudicò severamente Nicolò Donà, nella relazione dopo quell'inafasto tentativo (pubblicata in appendice da SENECA, *Un episodio*, cit., p. 211: «...esito di questa impresa mal guidata et peggio essequita»).

²⁰⁴ Considerazione storiografica di MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 13-14.

Nel frattempo a Venezia si avvertiva l'ambiguità della diplomazia francese, non solo nei riguardi dell'ambasciatore Arnaud du Ferrier, poiché «nel parlare di quest'uomo può essere artificio», ma nel comportamento dello stesso re Carlo IX che, mentre pur dichiarava «infinita allegrezza della vittoria che s'era havuto contra Turchi», con queste premesse non «s'accordava» che insisteva affinché proseguisse per Costantinopoli l'ambasciatore François de Noailles. In effetti partì la mattina del 4 dicembre 1571, e correva voce che «Francesi mandano a dire al Turco di voler rompere la guerra per Fiandre», ma si mostrava più prudente il governo veneziano limitandosi a consentire: «le attioni de' Francesi hanno bisogno d'essere accuratamente osservate et tutte debbono haversi grandemente sospette».²⁰⁵

È da rilevare che, in occasione del bando contro gli Ebrei, accusati di aver fomentato la guerra di Cipro (per iniziativa specialmente del marrano portoghese João Miquez, divenuto signore di Nasso, donde il titolo di Joseph Nassi),²⁰⁶ il nunzio Facchinetti con zelo controriformistico aveva cercato di farlo estendere ai «Tedeschi heretici del Fondaco [...], potendo gli heretici nel corrompere la fede molto più nuocere che giudei, turchi o altri pagani». Ma i sondaggi presso «alcuno di questi senatori pii» erano stati vani «per rispetto della mercatura et del commertio, massime al presente che sono quasi in tutto privi del traffico di Levante».²⁰⁷

Importanti lettere del 30 novembre 1571 da Costantinopoli avevano segretamente riferito la raccomandazione del bailo Marcantonio Barbaro che la flotta veneziana «debba uscire quanto prima, che il Turco non potrà armar, con quanta diligenza faccia, più di 100 galere, ma cattive et assai tardi» cosicché «andandosi per tempo, non sarà in ordine armata turca che possa mettersi alla bocca dello stretto di Constantinopoli et impedire la christiana che non passi ad abbruggiare i vascelli che sono nell'arsenale di Galipoli».²⁰⁸

Queste previsioni del bailo furono presto smentite dalla prodigiosa efficienza dell'arsenale turco, che riuscì ad allestire in pochi mesi un'armata navale di oltre duecento navigli, computando anche galeotte e fuste, tanto da poter minacciare non solo Candia, ma pure possedimenti veneziani nell'Ionio e nello stesso Adriatico.²⁰⁹ Al comando c'era Euldj Ali, ammiraglio abilissimo e insieme prudente, come riconobbe poi Nicolò Donà che partecipò alla spedizione navale alleata del 1572: «...se è dimostrato capitano di molto iudicio e molto pronto ne i partiti e certo che io stupisco come con i frammenti de una armata rotta e con il resto fatta tumultuariamente e in presa habia potuto servar tanto ordine e venir a tentar noi vincitori».²¹⁰

²⁰⁵ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 127, 148, 150, 156. Su Du Ferrier e anche sul nuovo ambasciatore francese a Costantinopoli, come pure sull'atteggiamento del re Carlo IX nei riguardi della Sacra Lega, si veda TENENTI, *La Francia, Venezia*, cit., pp. 395-403.

²⁰⁶ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 61-62 (18 lug. 1571): «quel Giovanni Miches che hebbe l'isola di Nizia dal Turco et che ha fatto tanti mali uffitii a danno de' christiani». Cfr. P. GRÜNEBAUM-BALLIN, *Joseph Naci duc de Naxos*, Paris, 1958, p. 92.

²⁰⁷ *Nunziature di Venezia*, x, p. 167 (22 dic. 1571).

²⁰⁸ Ivi, p. 187 (dispaccio del 2 feb. 1572). Per superare il malumore di Don Giovanni d'Austria nei confronti di Sebastiano Venier («il quale viene favorito così straordinariamente dal Duoge che, seben la mutatione è sentita per l'universale, ci fa nondimeno gran contrasto», p. 184 nel dispaccio del 30 gennaio), si decise infine di «creare un nuovo generale della lega, ma per apparenza et honore del Veniero hanno detto che, trovandosi tutti doi insieme, il Venier solo habbia a portar lo stendardo. La somma è che esso Veniero se ne verà in Golfo e de li a poco poi a Venetia et così sarà sodisfatto al desiderio di N. S., che è servitio della causa publica» (p. 186, dispaccio del 2 feb.). Le fonti archivistiche veneziane confermano queste notizie (MOLMENTI, cit., pp. 88-99).

²⁰⁹ Cfr. BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, cit., pp. 1178-1184; BARKAN, *L'Empire Ottoman face au monde chrétien au lendemain de Lépante*, cit., pp. 95-107.

²¹⁰ Lettera al fratello Antonio (18 ago. 1572 da Zante), pubblicata da F. SENECA, *La spedizione navale cristiana dell'agosto 1572 in una lettera di Nicolò Donà*, in *Ethos e cultura. Studi in onore di E. Riondato*, Padova, 1991 («Miscellanea erudita», LI-LII), p. 1131.

Già il 23 giugno 1572 l'agente dei Ragusei a Venezia aveva riferito al nunzio testimonianze di «uno che partì da Costantinopoli alli XXI di maggio»: «...il Turco, fuori dell'opinione d'ognuno, per tutto il detto mese metterebbe in ordine da 180 galere, oltra alquanti altri vascelli minuti, ma dice che, sebene haverà i corpi delle galere, non haverà però comodità d'armarle, come bisognerebbe, per mancamento d'artegliaria et di marinari pratici, oltre che la maggior parte sono fatte di legnami freschi che non faranno molta buona riuscita».²¹¹ Riservatamente poi, nello stesso dispaccio del 23 giugno, il nunzio aggiunse in cifra notizie sui maneggi diplomatici francesi pure a Costantinopoli²¹² e commentava: «...stando la irresoluzione dell'Imperatore et la tardanza de' Spagnoli, bisognava haver per costante che daranno orecchie a queste offerte procurando saper le condizioni con le quali potessero haver questa pace. Qui s'ha da fare con Republica et, se 'l Re Cattolico non abbonda in far quel che è tanto per contenerla in officio, non tarderemo molto a vederla accordata col Turco».

Ma, allora, Venezia non gradiva affatto quelle iniziative piuttosto equivoche francesi,²¹³ almeno finché si sperò in un nuovo successo navale e lo conferma l'istruzione segreta comunicata dal Consiglio dei X al bailo il 6 giugno 1572:

Quanto veramente al negozio de mons. D'Ax ambasciator del Re Christianissimo in materia di pace, saperete che non solamente non li habbiamo dato alcun ordine, ma neanche di questo trattato con lui cosa alcuna, et però ne è piaciuto che siate stato sopra parole generali et massimamente in dir che voi non havete alcun ordine da noi. Ma perché col mezo de rabi Salomon medico si vede che 'l Bassà ha cercato di attaccar pratica con voi nella detta materia havendoli voi risposto nel modo che havete fatto, ne è parso, secondo che voi anco ne ricercate, de advertirvi che, non dovendo noi disunirsi dalli nostri collegati, dal quale ne potesse nascer o la disunione della lega o al manco venisse ad intepidir l'ardor dell'animi nelle imprese che con l'aiuto del Signor Dio se hanno a far.²¹⁴

Dunque non si poteva dubitare della lealtà veneziana e sembrava imminente la nuova spedizione navale alleata, quando sopraggiunse l'ordine inequivocabile di Filippo II a Don Giovanni d'Austria di sospendere, a tempo indeterminato, la partenza della flotta spagnola²¹⁵ (mentre pure l'imperatore continuava a prorogare l'adesione alla

²¹¹ *Nunziature di Venezia*, x, p. 227; nello stesso dispaccio s'informava che l'esercito veneziano «ch'era sotto Castelnuovo, s'è ritirato per essere venuto alli Turchi un gagliardissimo soccorso».

²¹² Ivi, p. 228: l'ambasciatore *ad interim* francese a Costantinopoli, Tricquerie, giunto a Venezia (cf. CHARRIÈRE, *Négociations de la France dans le Levant*, III, p. 104, nota) aveva riferito in Collegio che Mehemet Sokolli pascià «s'era lasciato intendere di nuovo a mons. D'Aiqui che 'l Turco havria fatto volentieri la pace con Venetiani et col mezo del re di Francia»; ma il doge Mocenigo aveva risposto di «non haver per adesso questo pensiero, e di volere proseguire la guerra».

²¹³ ASVE: *Consiglio dei dieci, Secreta*, reg. 10, ff. 26v-27v (30 mag. 1572): «...siamo stati avisati dal baylo nostro in Constantinopoli, per sue lettere fin 18 del mese passato, che mons. D'Ax ambasciator del Re Christianissimo al Turco, conoscendo in Mehmet primo bassà grandissimo desiderio de intendere se esso havea da dirli cosa alcuna (oltre la prima dimanda che li aveva fatto per nome del suo Re, che furono una querela contra Gioan Miches col rechieder che fossero liberati li cavedrali de Francesi intretenuti in Alessandria, la liberatione degli schiavi francesi, che esso ambasciator potesse scriver liberamente et che fossero osservati li privilegi alli consoli francesi), disse che era costume tra Principi christiani che, quando veniva occasione di guerra, cercavano da qual parte era la ragione, perché a quella poi s'accostavano. Onde havendo inteso il suo Re che quel signor senza alcuna occasione havea mosse le armi alla Signoria di Venetia, contra la fede dell'i capitoli, gli havea commesso che, essendo li Venetiani boni et antichi amici di S. M.tà, non volea veder il loro danno [...]. Il qual bassà, mosso forsi da questo officio del sopradetto mons. D'Ax, havea fatto saper al detto nostro baylo ch'esso havea sempre havuto bona volontà verso di noi, che vedeva mal volentiera questa guerra et che quando si volesse la pace con quel signor la se otteneria. Et ne scrive prefato baylo haver risposto a chi li parlò così per nome di mons. D'Ax, come del bassà, che esso non s'attrovava alcuna commissione da noi in tal materia et che però non havea che dirli altro».

²¹⁴ Ivi, f. 29r.

²¹⁵ SERRANO, *La liga de Lepanto*, II, cit., pp. 55-62; MANFRONI, *La lega cristiana nel 1572*, cit., pp. 421-445.

Legata)²¹⁶ e il neoeletto papa Gregorio XIII si limitava a confortare gli alleati veneziani, auspicando che «la lega non haverà se non lentamente il suo progresso».²¹⁷ Per valutare la delusione amara e il malumore veneziano, manifestato al nunzio Facchinetti il 24 giugno 1572 in Collegio, basterà riferire la testimonianza del nunzio stesso:

Nel leggere ch'io feci la lettera, quando fui a quella parte che dice che i ministri di S. M.tà Cattolica asseverano costantemente che non per questo s'intende rotta la lega, io senti un gran riso et moto in quei senatori che furono fin da principio poco inclinati a far lega. Il Principe mi deplorò prima il danno loro, il pericolo che li soprastava et la grossa spesa ch'haveano fatta, dicendomi che, sebene la Republica era piena di fortezza et prudenza, tuttavia non havea potere corrispondente all'animo, che è stato di non mancar mai, per il servizio della santa fede di Christo, alla causa publica.²¹⁸

Considerazione obiettiva, senza illusioni menzognere, del doge Alvise Mocenigo sulla inadeguatezza delle forze veneziane di fronte a un Impero troppo potente, e ormai consapevole dell'inevitabile disfatta. Giustamente Fernand Braudel commentò: «Venise paiera cher son sursaut, son courage, son indéniable héroïsme [...]. Elle a été trahie par elle-même, par son corps insuffisant». Prima la morte di Pio V, il 1° maggio 1572, davvero funesta per la sorte della Serenissima, poi l'ordine sinistro di Filippo II di differire, a tempo indeterminato, la partenza della flotta spagnola per il Levante compromisero definitivamente l'esito della guerra.²¹⁹

III. 2. *L'inutile spedizione navale del 1572*

Troppo tardi, il 4 luglio, fu recato a Don Giovanni d'Austria l'ordine che poteva partire per collegarsi all'armata navale alleata,²²⁰ già salpata tuttavia da Corfù per il Levante al comando di Marcantonio Colonna.²²¹ Quindi, sebbene giunto a Messina

²¹⁶ *Nunziature di Venezia*, x, p. 240 (12 lug. 1572): «...l'Imperatore, prima che la lega si conchiudesse dava sì larga intentione che si pensò, conchiusa che ella fusse, che S. M.tà dovesse subito entrarvi, ma continuando sempre di dar bone parole, non è mai voluto venire alla resolutione, di modo che, se non si riduce al ristretto d'obligarsi almen segretamente a questa lega, S. Ser.tà per iscusà alcuna o di Dieta o d'altro non resterà, se le tornerà comodo, di conchiudere accordo col Turco». Cfr. A. WANDRUSZKA, *L'Impero, la Casa d'Austria e la Sacra Lega*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 435-443.

²¹⁷ *Nunziature di Venezia*, x, p. 230 (Roma, 28 giu. 1572).
²¹⁸ Ivi, p. 231 (Venezia, 29 giu.): secondo lo stesso nunzio «queste formali parole [...] tendono a una tacita scusa se la Republica cercherà accordarsi col Turco»; tuttavia i 'signori' veneziani ringraziavano moltissimo «dell'offitio fatto col sig. Don Giovanni et della resolutione presa di mandar personaggio in Ispagna» e anzi che «si fusse ispedito un corriero precursore al personaggio con una lettera di pugno di S. S.tà al Re Cattolico acciò mandasse l'ordine al sig. Don Giovanni che passasse in Levante».

²¹⁹ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., pp. 113, 118. È da rilevare che il nunzio in Collegio dovette desistere dal giustificare, e nemmeno scusare, Filippo II poiché «era un opporsi ad un torrente furioso, ché tutti quei senatori fremevano et si ramaricavano, sendo apunto allora giunto un corriero straordinario di Roma con quale era confermata la tardanza del sig. Don Giovanni et che i ministri regii in Roma pretendevano che il Re loro non avesse per questo mancato alla lega» (*Nunziature di Venezia*, x, p. 235).

²²⁰ Cfr. SERRANO, *La liga de Lepanto*, II, cit., pp. 30-34; MANFRONI, *La lega cristiana nel 1572*, cit., pp. 421-430. Nei riguardi del neoeletto Gregorio XIII non mancarono di esprimere riconoscenza i patrizi veneti, poiché «l'autorità sola usata da S. B.ne havea spinti i signori cavalieri di Malta a mandare, non ostante ogni sdegno et contradictione, le galere loro; et mostrarono di desiderar due cose: l'una che S. S.tà si degnasse considerare se fusse bene di non allentare l'istanza col sig. Don Giovanni acciò passasse in Levante [...]; l'altra, che, avendo il marchese Santacroce condotto via da Corfù tutte le navi le quali portavano biscotto et monitione, S. Ser.tà sta in qualche dubbio che l'armata, la quale se ne va verso Levante, possi haver mancamento di vivere» (*Nunziature di Venezia*, x, p. 249, 26 lug. 1572).

²²¹ La flotta turca superava quella veneto-pontificia di settanta galere, ma in compenso i Veneziani disponevano di galeazze e di venti navi da carico che, pur essendo lente e fatte rimorchiare in mancanza di vento, eccellevano per artiglieria ed erano anche ben fornite di milizie combattenti. Cfr. C. MANFRONI, *Don Giovanni d'Austria e Giacomo Foscarini 1572 (da documenti inediti degli archivi di Padova e Venezia)*, «Rivista Marittima», nov. 1903, pp. 244-245; SENECA, *La spedizione navale cristiana dell'agosto 1572*, pp. 1116-1118, che cita i dispacci al Senato da Zante, 1° ago., e da Cerigo,

«senza sbarcare aveva animo di caminar inanzi alla volta di Corfù»,²²² l'ammiraglio spagnolo vi giunse soltanto il 10 agosto e gli dispiacque che il Colonna e il nuovo provveditore generale 'da mar' Giacomo Foscarini non lo avessero atteso.²²³

Proprio allora erano pervenute notizie piuttosto allarmanti per l'incompleta flotta alleata che si era avventurata nei mari levantini, come riferì il colonnello Giacomo Malatesta (che era stato prigioniero a Costantinopoli e, liberato il 10 luglio su richiesta del re Carlo IX di Francia, aveva fatto ritorno a Venezia il 28 luglio) precisando «di certo che il Turco ha quest'anno in essere duecentoquarantaquattro galere et ch'esso non solo le ha vedute, ma che Memeth Pascià ha voluto che le conti».²²⁴

Frattanto, nei pressi dell'isola di Cerigo, Euldj Alì, avendo saputo che l'armata navale cristiana non comprendeva la flotta spagnola ed era comandata da un ammiraglio piuttosto inesperto di mare, senza nemmeno il suo consueto rivale Gian Andrea Doria, parve dapprima disporsi a battaglia. Ma poi, forse considerando che i suoi equipaggi erano ancora «di maniera sbigottiti per la passata rotta»²²⁵ e anche perché non riusciva a dividere o accerchiare l'armata veneto-pontificia, efficacemente protetta dalle galeazze che precedevano lo schieramento, preferì ripiegare verso Malvasia con la maggior parte delle sue galere, dietro una cortina fumogena di sbarramento, mentre alcune sue galere si dirigevano verso occidente per far supporre che intendesse impedire il congiungimento con la flotta spagnola.²²⁶

Altrettanto avvenne qualche giorno dopo, il 10 agosto, non rischiando l'ammiraglio turco affrontare le galeazze e, quindi, fu costretto a ripiegare dietro il capo Matapan.²²⁷

Non essendo stato possibile indurre Euldj Alì allo scontro navale, l'armata veneto-pontificia dovette ritornare a Zante per congiungersi con quella spagnola, come avisò il provveditore generale Foscarini con un dispaccio del 19 agosto: «...il sig. Marc'Antonio con le galere che havea è stato due volte a vista dell'armata turca, cioè alli 7 et alli x, et havea presentata la giornata a' nemici, che non se ne sono curati, et s'era risoluto d'andar a incontrare il sig. Don Giovanni; la cui Altezza, avisata di quanto era successo, partiva da Corfù alli 20 per congiungersi con tutto il resto dell'armata al Zante».²²⁸

Sulle precedenti vicende navali forse non è superfluo aggiungere la relazione che ne fece Nicolò Donà, governatore delle galere 'sforzade' o dei condannati, che aveva operato nello scontro del 7 agosto al corno destro dello schieramento, sotto il comando del provveditore 'da mar' Giacomo Soranzo, come poi pure il 10 agosto quando Euldj Alì aveva tentato di aggirare la flotta cristiana e il Soranzo, contrattaccando e inseguendo il nemico, aveva rischiato di scompaginare tutto lo schieramento e di correre anzi lui stesso il pericolo di essere sopraffatto perché solo cinque galere lo avevano seguito in quella pericolosa manovra, e così giustamente

5 agosto (ASVE: *Annali, 1572-1573*, ff. 73r-75r). Sulla designazione del Colonna, si veda *Nunziature di Venezia*, x, p. 232 (dispaccio da Roma, 5 lug. 1572): «...si è poi scritto al sig. Marc'Antonio che, preso quel maggior numero di galere che potrà havere, con lo stendardo generale della santa lega se ne passi subito in Levante a congiungersi con l'armata della ser.ma Signoria et far l'impresa che voranno».

²²² Ivi, p. 256 (Roma, 2 ago. 1572).

²²³ Cfr. SERRANO, *La liga de Lepanto*, II, cit., pp. 32-34; BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, cit., pp. 1199-2001.

²²⁴ *Nunziature di Venezia*, x, cit., pp. 286-287, 353.

²²⁵ Ivi, p. 287.

²²⁶ SERRANO, *La liga de Lepanto*, II, cit., pp. 35-40. Cfr. SENECA, *La spedizione navale cristiana dell'agosto 1572*, p. 1117, che ritiene «forse eseguendo ordini superiori» e cita ASVE: *Annali, 1572-1573*, f. 103r.

²²⁷ MANFRONI, *Don Giovanni d'Austria e Giacomo Foscarini*, cit., pp. 243-246.

²²⁸ *Nunziature di Venezia*, x, p. 271 (30 ago.).

Marcantonio Colonna lo aveva rimproverato.²²⁹ Veritiera, senz'alcun dubbio, la detagliata descrizione fatta dal Donà:

Io [...] procurai di [...] opormi a quelle galee che mi venivano adosso; e il Soranzo si misse a l'altre, con il qual ardor spingemo con tutto il nostro corno destro tanto avanti che si scordamo delle navi e le passamo avanti. Il che veduto da nemici, quei che erano oposti a me fecero altro e si tendevano a congiungersi con la loro bataglia; il che veduto da me, ritrovandomi con poche galee privo del aiuto delle navi che me erano restate adreto, deliberai ristringher al Soranzo e serar il corno.²³⁰

Le successive operazioni navali alleate, al comando di Don Giovanni d'Austria, si svolsero sulle coste della Morea, di fronte a Navarrino e a Modone: non conseguirono alcun risultato notevole, perché Euldj Ali poté rifugiarsi con la sua flotta al riparo dei cannoni nel porto fortificato di Modone, disarmando anzi le sue galere e disponendo l'artiglieria sulle alture circostanti, cosicché quel rifugio rimase inviolato.²³¹

Invano si sperava di avere il sopravvento assalendo la piazzaforte di Modone e mettendo un grosso contingente di soldati alle sue spalle, come riteneva Giacomo Foscarini (tanto in disaccordo con Don Giovanni d'Austria che ognuno, all'insaputa dell'altro, informava sulle diverse strategie):²³²

Il Foscarino, generale di questi signori, avisa – riferiva il nunzio Facchinetti²³³ – che pensavano mettere da xvi mila fanti in terra in parte che poteva l'arteglieria battere Modone et insieme l'armata nimica, et che per questo non si sforniva punto la nostra armata che non vi restasse gente da combattere con l'inimica; che l'armata turca pativa di malattie et si trovava in stato di poter perire di fame, ché non havea biscotto per più di questo mese senza speranza di poterne haver da mare, ché dalla nostra armata gli era interchiusa la strada et con difficoltà d'aspettarne da terra, bisognando che gliene venesse di lontano.

Nonostante queste previsioni lusinghiere del Foscarini di un qualche successo, almeno simbolico, della prevalente armata navale cristiana, ogni speranza infine svanì quando da Roma giunse a Venezia la notizia che si era desistito da ulteriori iniziative marittime:

Questa sera, – veniva riferito il 25 ottobre²³⁴ – contra ogni opinione et aspettazione nostra, sono arrivate lettere dall'armata di X dal Zante, con avviso della ritirata fatta dagli nostri per mancamiento di vettovaglia, oltre che alla difesa di Navarino erano concorse tante genti et haveano sì libero il passo di presidiarlo che poca o nulla speranza si poteva haver di conquistarlo.

Con amarezza si doveva, dunque, concludere: «In somma, l'impresa di quest'anno è sfumata con la presa d'una galera sola et bisogna haver pazienza; si ha tuttavia un poco di speranza che, se in Corfù troveranno da poter vettovagliare l'armata, debbano ancora andar a fare qualche fattione in Golfo, ma facciamo pur conto che ancor questo disegno vada in fumo et che ognuno vada a casa sua».

²²⁹ SERRANO, *La liga de Lepanto*, II, cit., pp. 42-45. Cfr. PARUTA, *Della istoria vinetiana*, II, cit., pp. 279-282; MANFRONI, *Don Giovanni d'Austria e Giacomo Foscarini 1572*, cit., pp. 243-245.

²³⁰ Lettera di Nicolò Donà al fratello Antonio (18 ago. 1572, da Zante), pubblicata in appendice da SENECA, *La spedizione navale cristiana*, cit., p. 1130.

²³¹ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 118.

²³² *Nunziature di Venezia*, X, pp. 303-304 (Venezia, 18 ott. 1572): «...onde si vede che, nello spedire le fregate, il segretario di S. A. non lo fa sapere al generale veneto et, se ben egli ne ha forse ragione per rispetto della galera che 'l generale Veniero l'anno passato spedì con l'aviso della vittoria senza aspettar lettere di S. A., pur quell'atto dispiaque a S. Ser.tà et non fu colpa della Republica, ma di quel gentiluomo».

²³³ Ivi, p. 304. Cfr., oltre alla relazione del Foscarini (ASVE: *Collegio, Secreta, Relazioni*, b. 75), quella di Marcantonio Colonna (MANFRONI, *La lega cristiana nel 1572*, cit., pp. 433-436).

²³⁴ *Nunziature di Venezia*, X, p. 310. Sulla spedizione navale in Morea cfr. PARUTA, *Della historia vinetiana*, II, cit., pp. 268-284; GRAZIANI, *De bello Cyprio*, cit., pp. 256-292.

Così, dopo tanto deludente spedizione navale alleata, parvero straordinarie le benemerienze di Sebastiano Venier che aveva continuato a difendere e anche espandere le piazzaforti veneziane dalla Dalmazia alle coste albanesi. Infine il 9 novembre 1572 gli vennero tributati onori eccezionali, decidendo di andarlo incontrare «sin all'entrar di Vinetia da 40 nobili, che l'accompagneranno al palazzo, dove alle scale sarà ricevuto dal Serenissimo et poi tutti andranno in S. Marco alla messa che si canterà solenne et, finita, egli sarà accompagnato a casa da tutta la nobiltà». ²³⁵

III. 3. *L'ineluttabile dissolversi della Sacra Lega*

Al di là delle cause già rilevate sull'inefficacia dell'armata navale cristiana, dopo la decisione di Filippo II che differì arbitrariamente la partenza della sua flotta verso il Levante, cosicché non poté unirsi agli alleati a Corfù, il motivo principale della crisi della Sacra Lega era stata (come si è già rilevato) l'improvvisa precoce morte di Pio V, il primo maggio dello stesso anno 1572. ²³⁶

Appunto in seguito alla scomparsa di colui che era stato l'energico promotore e poi propulsore fervente dell'alleanza veneto-spagnola, si cominciò a dubitare sempre più, non soltanto da parte veneziana, di avere da Gregorio XIII «più parole che fatti» e, inoltre, che «il papa passato era molto più real et più schietto», quindi che non si dovesse «fidarsi più che tanto nelle sue promesse». ²³⁷ Contemporaneamente, l'ambiguo atteggiamento di Filippo II rinnovò il sospetto che mirasse piuttosto alla conquista di Tunisi o Algeri, anziché tendere alla concordata spedizione levantina. Perciò svanirono troppo presto gli entusiasmi suscitati dalla vittoria navale di Lepanto.

Il nunzio pontificio Facchinetti non riuscì a comprendere l'evolversi della situazione e, ancor più, il mutamento del patriziato veneto nei confronti della sua rigida, talvolta aspra, concezione controriformistica (che misconosceva gli interessi particolari degli Stati, subordinandoli del tutto a quelli religiosi del cattolicesimo), ²³⁸ come pure un certo disprezzo dei liberi ordinamenti repubblicani della Repubblica, biasimando addirittura la «imperfezione che porta seco il governo della Republica» ²³⁹ e cercando così di spiegare gli insuccessi dei nobili «bene affetti» filocuriali: «...i buoni

²³⁵ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 314, 320; MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 137-139.

²³⁶ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 118. Cfr. JEDIN, *Papst Pius V, die heilige Liga*, cit., pp. 202-213; DIONISOTTI, *Lepanto nella cultura italiana del tempo*, cit., pp. 132-134; P. BREZZI, *Pio V e la situazione europea del suo tempo*, in *San Pio V e la problematica del suo tempo*, Alessandria, 1972, pp. 17-32.

²³⁷ G. COZZI, *Un documento sulla crisi della Sacra Lega: le confidenze del padre Francisco Toledo all'avogadore di comun Nicolò Barbarigo (ottobre 1572)*, «Archivio Veneto», n.s., LXVII, 1960, p. 95: «M'ha detto anche questo padre, mostrando di dirlo in gran confidenza, che dubita che V. Ser.tà haverà dal presente pontefice più parole che fatti; e che doverà fidarsi più che tanto delle sue promesse. Che il papa passato era molto più real et più schietto nel negotio e che faceva per questo Ser.mo Dominio che fosse vivuto ancor qualche anno: perché negli ultimi mesi della sua vita s'era fatto così affezionato a questa Republica e così ben disposto verso di lei, che non si sarebbe potuto desiderar miglior animo e volontà da un gentilhommo venetiano. Et che di questo bon animo n'era esso padre bonissimo testimonio, col qual ne haveva parlato S. S.tà, la qual ne' ragionamenti che haveva havuto seco gli haveva detto che i pontefici erano obligati a procurar il ben di V. Ser.tà, perché procuravano quel della Chiesa e che si dolea in un certo modo d'averlo conosciuto tardi».

²³⁸ *Nunziature di Venezia*, x, p. 131 (3 nov. 1571): «...adesso et sempre, per tutti gli accidenti che possono occorrere, bisogna considerare il fine della lega: ch'è l'essaltatione di santa fede et il restringere l'imperio turchesco a confini che non sia formidabile al Christianesimo». Cfr. P. BLET, SJ, *Pio V e la riforma tridentina per mezzo dei nunzi apostolici*, in *San Pio V e la problematica del suo tempo*, cit., pp. 33-46.

²³⁹ *Nunziature di Venezia*, x, p. 108 (3 ott. 1571): «i signori vinitiani [...] sono pur troppo lenti et duri in far quel che debbono» nei riguardi della Santa Sede.

et gl'intendenti sono pochi et s'ha da fare con una moltitudine ch'è la maggior parte ignorante et l'opinione non dei migliori, ma dei più vince; et si fa qui secondo che di continuo è stato solito delle repubbliche, che tengono sempre più conto di quello che stimano utile che dell'honesto». ²⁴⁰ Oltre agli ideali civili e alla vita politica, il nunzio mostrava di misconoscere la peculiare sensibilità religiosa veneziana, che pur si era manifestata inequivocabilmente nel notevole movimento della riforma cattolica guidato dal cardinale Gasparo Contarini. ²⁴¹

In seguito all'inconcludente spedizione navale alleata in Morea, le reciproche diffidenze venete e spagnole si aggravarono, dapprima per la suddivisione delle 300 galee che si ritenevano necessarie per poter fronteggiare le 400 turche previste, ²⁴² perché da parte spagnola non si davano garanzie e si pretendeva anzi che Venezia supplisse impegnandosi a fornirne in soprannumero, ma il doge Mocenigo rifiutò categoricamente rammentando (non senza astio) che «S. M.tà Cattolica hebbe nella divisione tante galere turchesche che, volendo far usar la diligenza conveniente in metterle all'ordine, potrà facilmente supplire alla portione che le tocca». ²⁴³

Le preoccupazioni veneziane, oltre che per l'ambiguità dell'atteggiamento spagnolo, aumentarono per l'incertezza dell'adesione degli «altri principi» alla lega (proprio quando si prevedeva e temeva che l'armata navale turca raggiungesse il numero di ben quattrocento unità), «onde difficilmente s'havranno forze da resistergli in mare» ed «esser cosa certa di non poterseli far danno sul momento se in un medesimo tempo non se gli move guerra per terra»; altrimenti si riteneva «come impossibile a difendere Candia, il Zante, et la Cefalonia». Quindi, sebbene gli stessi patrizi veneti considerassero che un eventuale «accordo col Turco sia pericoloso» perché «fra pochi anni potrà voler Candia, come ha fatto con Cipro», pur tuttavia concludevano che «maneggiandosi la guerra come s'è fatto, il pericolo di questa perdita è più evidente et più vicino et più dannoso». ²⁴⁴

Si aggiunse l'inequivocabile convincimento di Antonio Tiepolo, ritornato dall'ambasceria straordinaria in Spagna, che Filippo II era «risoluto di non porre le galere sue al rischio di combattere, stimando per la Sicilia et regno di Napoli disgiunti dalla Spagna gli sia troppo necessario conservare l'armata sua» e così anche «i capitani de le galere, per la maggior parte padroni d'esse, i quali combattendo pongono a rischio, si può dire, lo stato loro». Addirittura i principali consiglieri dello stesso Filippo II biasimavano che Don Giovanni «l'anno passato risolvesse combattere». Si sospettava, in conclusione, che Filippo II «nato et nutrido in quell'aria di Spagna» imitasse «l'avolo suo materno» Ferdinando il Cattolico, ritenuto «pieno d'artificio nel suo procedere et fedele nelle promesse tanto quanto gli tornò comodo d'osservarle. Et saria facil cosa che i ministri di S. M.tà le avessero proposto quel che fu

²⁴⁰ Ivi, p. 94 (12 set. 1571): «et quando son tenuti a far cosa che non gli piaccia [...], si muoveranno non per virtù né per l'honesto, ma perché ne vengono astretti dalla necessità».

²⁴¹ Per non eccedere in citazioni, mi sia concesso di rinviare al contributo storico *Spunti di teologia contariniana e lineamenti di un itinerario religioso, in Gaspare Contarini e il suo tempo*, Atti del Convegno, Venezia, 1°-3 mar. 1985, a cura di F. Cavazzana Romanelli, Venezia, 1988, pp. 147-166. Cfr. G. FRAGNITO, *Gasparo Contarini un magistrato veneziano al servizio della Cristianità*, Firenze, 1988 («Biblioteca della Rivista di storia e letteratura religiosa, Studi e Testi», IX).

²⁴² *Nunziature di Venezia*, X, pp. 322-323 (18 nov. 1572): «...toccando a loro per la capitolatione della lega due sestieri et quel di più che va per la rata loro a supplire la sesta parte che appartiene a N. S., essi non hanno d'armare in tutto se non 112 galere et quest'anno si trovano haverne armate di più. Et l'importanza starà nel Re Cattolico, che sarà necessitato armarne 150 per la sua portione propria et 18 per reintegrare la portione di N. S., in maniera che in tutto havranno a essere 168».

²⁴³ Ivi, p. 337 (30 nov.): «Et con questa occasione S. Ser.tà m'entrò a deplorare la tardanza et il mancamento di quest'anno».

²⁴⁴ Ivi, pp. 318-319 (8 nov.).

anco insinuato all'avolo et a Carlo V suo padre: che a voler stabilir et mantenere la grandezza della corona di Spagna in Italia non ci era altra via che vedere abbassata et estenuata la potenza della republica di Vinetia». D'altra parte, i diplomatici spagnoli sospettavano che i patrizi veneti, se avessero avuto occasione favorevole di pace separata, l'avrebbero anteposta «ad ogni altro interesse et rispetto», anzi sembrava «stranissimo agli Spagnuoli di spendere grossamente per aiutarli a far loro facile l'accordarsi col nimico commune».²⁴⁵

In questa situazione di reciproca diffidenza si può comprendere l'insofferente atteggiamento del doge Alvise Mocenigo, che il 5 dicembre 1572 in Collegio interrompe bruscamente la lettura del dispaccio spedito dal cardinale Tolomeo Galli, che quasi accusava la Serenissima di compromettere l'alleanza della Sacra Lega, da lui considerata preminentemente vantaggiosa alla Repubblica stessa. Fermamente il doge ribadì che si doveva piuttosto affrontare con realismo e adeguato impegno, insieme con tutte le forze cristiane, la guerra antiturca «trattandosi del ben commune et della conservazione della Christianità tutta»; in particolare, gli «rincreseva ad intendere che si dica che questo, che si fa, sia solamente per aiutare questo ser.mo Dominio; il che certo non era bene inteso, perché la causa è commune, et quando questo Stato patisse sinistro et fusse occupato dal nimico, gli altri Stati massimamente l'Italia non stariano bene et – soggiunse – che la spesa che S. Ser.tà havea fatto et faceva tuttavia, la quale era grandissima et oltre le forze sue, le quali di gran lunga si erano superate, era per il beneficio universale [...], et che così bisognerebbe che facesse l'Imperatore [...], senza l'aiuto del quale certamente non si poteva far cosa buona et di molto rilievo, perciò che [...] quando le forze del nimico fussero divise, cioè una parte in Ongaria et un'altra coll'armata, si potria più facilmente batterla et superarla et fare anco degli altri progressi nei suoi Stati et luoghi di marina. Et però era necessario che S. S.tà con la suprema auctorità sua renovasse l'ufficio con S. Cesarea M.tà in essortarla ad entrare nella lega et [...] tutti gli altri Principi ultramontani fariano l'istesso».²⁴⁶

Altre volte il nunzio Facchinetti aveva manifestato, nei riguardi del doge Mocenigo, una certa ammirazione e insieme anche timore: «Il Principe è terribile nelle opinioni che egli afferra»;²⁴⁷ senonché allora il prestigio del nunzio era avallato da un pontefice di grande autorità e carisma ineguagliabile, Pio V; invece la minore autorevolezza di Gregorio XIII, per l'accusa o almeno il sospetto di nepotismo e insieme di acquiescenza a Filippo II nell'intento di favorire il figlio Giacomo,²⁴⁸ si riverberò nell'attività diplomatica del Facchinetti che, interessatamente, non mancava di rivelare la sua ambizione (che non si sarebbe mai azzardato lasciar trapelare al tempo di Pio V): ossia che dal papa neoeletto senz'altro attendeva «non robba, ma reputatione et honore»,²⁴⁹ quindi il cardinalato.

²⁴⁵ Ivi, pp. 312-313 (1^o nov. 1572). Cfr. BRUNETTI, VITALE, *La corrispondenza da Madrid*, cit., pp. 559-561; F. R. MARTIN, *Las finanzas de la monarquía hispanica y la Liga Santa*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 325-370.

²⁴⁶ ASVE: Collegio, *Esposizioni Roma*, reg. 1, f. 49r-v. Sulla mancata partecipazione dell'imperatore Massimiliano II, cfr. WANDRUSZKA, *L'impero, la Casa d'Austria e la Sacra Lega*, cit., pp. 435-443; *Nuntiaturberichte aus Deutschland*, II, t. VIII, *Nuntius G. Delfino und Kardinallegat G. F. Commendone, 1571-1572*, a cura di J. Rainer, Graz-Köln, 1967; A. TAMBORRA, *Dopo Lepanto: lo spostamento della lotta antiturca sul fronte terrestre*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 371-391: in part. 376-388.

²⁴⁸ Giacomo Boncompagni, figlio naturale di Gregorio XIII, castellano di Castel S. Angelo, poi governatore generale dello Stato della Chiesa (ivi, pp. 195, 199, 204, 295, 451, 454).

²⁴⁹ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 197-199 (24 mag. 1572): «se parerà a V. B.ne che fatiche mie conciliari, quelle che fatte qui et con felici successi [...] siano degne di remunerazione in questa età di 53 anni (che vogliono dire, in una complessione fiacca et debole simile alla mia, più di 65) me ne rimetto a quel che parerà alla benignità di V. B.ne».

Ormai a Venezia era diffusa la convinzione che «li signori spagnuoli erano molto caldi l'inverno, ma d'estate freddissimi»²⁵⁰ e che dal papa Boncompagni avrebbero dovuto attendersi «più parole che fatti». Anche la divergenza sugli impegni alleati per l'armata navale del 1573 non si riusciva a superarla: «Hierì in congregatione della lega – informava il cardinale Galli²⁵¹ – fu lungamente trattato et discusso [...], li signori spagnuoli dissero non poter di certo assicurar della quantità loro se prima non ne havevano avviso dal sig. Don Giovanni, chiedendo tempo per scrivergliene. Il sig. ambasciatore di Vinetia similmente disse ch'esso neanche poteva prometter numero certo senza haver avviso di costà dalla Signoria. Et perché detti signori spagnoli pareva che dubitassero di non poter, con tutta la diligenza che fussero per usare, supplire alla rata loro di 168 galere, proposero che saria bene che i signori venetiani, havendo in questa parte maggior commodità, ne armassero più che potessero per potere oltre la loro portione accomodarne di quelle che potessero al Re Cattolico, dal quale sariano ricompensati in soldati, vettovaglia, monitioni, navi».²⁵²

Quanto ai ricorrenti sospetti «circa la pratica dell'accordo col Turco» il nunzio si limitò ad accennarne non «in Collegio ordinario», ma «solamente nel Collegio ristretto coi capi del Consiglio de' X», e il doge Mocenigo replicò con risolutezza che «a loro adesso bisognava pensar a guerra et non a pace; queste furono le parole precise del prencipe».²⁵³ Al nunzio parve, dunque, che bastasse «assai a mantenere questi signori in officio che il re Filippo vada loro sollevando in qualche parte dalla grossa spesa che patiscono; la qual è tanto più considerabile quanto che la republica, com'è dovere, impone gravezze eccessive alla nobiltà et i ricchi solamente ne sentono, i quali nondimeno sono quelli che hanno il governo in mano».²⁵⁴ E, nonostante la Santa Sede manifestasse «gran meraviglia come procedano così tiepidamente nel concludere et fermare la capitulatione di quest'anno, la qual è la chiave et il registro di tutto questo negotio»,²⁵⁵ il nunzio Facchinetti s'illuse di poter «spegnere affatto questa pratica di pace» (perseguita – riteneva senz'alcun dubbio – da una «fattione la quale ha sempre desiderato l'accordo col Turco et servitosi di tutte quelle occasioni che potessero aprirgli strada a trattarne») e ne parlò esplicitamente «in Collegio pieno, dove sono di quei che non vanno in Consiglio dei X, il che diede fastidio a qualch'uno». Il doge stesso, piuttosto indispettito, rispose che «il mondo gli vedrebbe tutti volti a l'arme. Et io – concluse il nunzio – credo costantemente, se saranno maneggiati a verso, che si manterranno con ogni fermezza alla guerra».²⁵⁶

Sebbene Gregorio XIII continuasse a ripetere di non aver «cosa maggiormente a cuore che di promuovere et accrescere questa santa lega»,²⁵⁷ mentre pure il nunzio Facchinetti non tralasciava occasione, per adularlo, di non aver dubbio che fosse «più ardente in questa impresa dell'antecessore di santa memoria», i patrizi veneti erano sempre più convinti che fosse filospagnolo e quasi succubo a Filippo II.²⁵⁸

²⁵⁰ Ivi, p. 365 (3 gen. 1573).

²⁵¹ Ivi, pp. 366-367 (Roma, 5 gen. 1573).

²⁵² L'indisponibilità perentoria di Venezia alla richiesta spagnola «circa il numero delle galere che armerà la Republica, cioè non più che 112 con le galeazze, ha dato – informò pure il cardinale Galli (p. 380, Roma 17 gen. 1573) – molto puoca sodisfattione a N. S. parendogli che la resolutione presa d'accrescere l'armata per il terzo, et la causa urgentissima di far quest'anno lo sforzo che si possa maggiore, habbi partorito in quei signori contrario effetto a quel che si pretende, imperoché verranno a far minore armata il presente anno che non hanno fatta l'anno passato. Questo aviso è parso così strano et così fuor di tempo, et pericoloso di far gran danno all'imprese di quest'anno, che S. S.à non ha voluto che si lasci sapere alli spagnuoli».

²⁵³ *Nunziature di Venezia*, x, p. 378 (Venezia, 17 gen. 1573).

²⁵⁴ Ivi, p. 388 (31 gen.).

²⁵⁵ Ivi, p. 411 (21 feb. 1573).

²⁵⁶ Ivi, p. 414 (28 feb.).

²⁵⁷ Ivi, p. 203 (Roma, 31 mag. 1572).

²⁵⁸ Cfr. A STELLA, *Chiesa e Stato nelle relazioni dei nunzi pontifici a Venezia. Ricerche sul giurisdizionalismo veneziano dal XVI al XVIII secolo*, Città del Vaticano, 1964 («Studi e Testi», 239), pp. 8-12.

Così, quando il cardinale Galli manifestò l'insoddisfazione del papa per il rifiuto veneziano di fornire galee in soprannumero, il doge Mocenigo con fermezza e non senza ironia proruppe:

Monsignor, è gran cosa che si voglia che li Venetiani soli possano il tutto et che, con un poco di stato che habbiamo, facciamo la parte nostra et quella d'altri, essendo massimamente così esausti come siamo, il che è impossibile.²⁵⁹

D'altra parte, la stessa richiesta di Gregorio XIII, comunicata dal nunzio Facchinetti al Collegio il 9 gennaio 1573 e al Senato il giorno dopo, che nell'eventualità di trattative per una pace separata la Repubblica non prendesse «risoluzione alcuna senza partecipazione di lei», sembrò quasi avallare la legittima e impellente salvaguardia dei propri vitali interessi. Non può quindi apparire strano l'atteggiamento conciliante dello stesso nunzio che, all'annuncio improvviso che era già stata stipulata la pace separata veneto-turca, si limitò a dichiarare che «sarebbe stato grato alla S.tà S., poiché è tanto unita con questa Republica, di esser fatta inanzi partecipe perché le haverebbe dato consiglio, sarebbe stata aiutrice et fautrice in quello che avesse potuto».²⁶⁰

Al contrario il papa, forse prestando fede alle notizie rassicuranti precedentemente riferite dal Facchinetti, manifestò tanta indignazione e irritazione che lasciò allibito l'ambasciatore veneto e indusse poi perfino il nunzio Facchinetti, sgomento,²⁶¹ ad alterare la versione di quel che effettivamente aveva detto, la mattina del 4 aprile 1573 in Collegio, e che si riscontra verbalizzato. Nel dispaccio dell'8 aprile l'ambasciatore Paolo Tiepolo riferì sul drammatico incontro con il papa:

Non hebbi così tosto incominciato che essa [S. S.tà] venne in cognitione dove io havea da finir; però si mosse, come molto ben compresi, in un pensiero profondissimo et poi di mano in mano secondo che andava dicendo mi interrompeva con molte parole, alle quali convenendo rispondere racuiva impedimento in quello che havea da dir [...] fin al passo chel Baillo havea conclusa la pace, al quale il Papa fermatosi disse che io me ne andassi, che non mi volea più udir. Io supplicai S. S.tà che ascoltasse anchora il restante, ma ella recusandolo, replicò che me ne andassi. Voleva io pur far prova di essere udito, ma la S.tà S. levandosi con empito dalla sedia si mosse ad una finestra volgendomi le spalle. Tornai anchora a supplicarla che mi volesse udir, ma rivolta verso di

²⁵⁹ Asve: *Collegio, Esposizioni Roma*, reg. 1, ff. 70v-73v (si veda anche la corrispondente filza 1).

²⁶⁰ Ivi, f. 74r-v (4 apr. 1573). Il verbale premette che «fu il Ser.mo Principe con la solita sua prudente et grave forma di parole esposto a S. Sig.ria [il nunzio] in sostanza et in conformità di quanto è stato descritto per questo Consiglio all'ambasciatore a Roma, in proposito della conclusione della pace [...] con convenienti et honeste conditioni» (alludendo poi al «pericolo della Dalmatia, Friuli et cose d'Italia» e giustificando «quanto si è potuto fare non per volontà propria ma per necessità, dubitandosi grandemente che per la grave carica che veniva sopra alle spalle alla Signoria delle forze del Turco da mare et da terra, li popoli non facessero qualche moto d'importanza con il patir de viveri et di tutte le cose che facevano»). Prosegue il verbale citando testualmente la risposta del nunzio Facchinetti: «Bascio la mano della Ser.tà V. del favore ch'ella mi ha fatto nel comunicarmi questa conclusione, et prego il Signor Dio che facci che questo sia il ben suo [...]. Dell'ufficio che la Ser.tà V. mi ricerca, che io faccia con il Papa, la sia sicura che lo farò con ogni efficacia; ben voglio solamente dirle [...]».

²⁶¹ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 437-438 (Venezia, 4 apr. 1573): «hieri sera l'altra giunse qui il figliuolo [Almorò Barbaro] del bailo di Constantinopoli con lettere che davano conto a S. Ser.tà ch'egli aveva stabilita la pace col Turco, onde la notte passata il Consiglio di X accettò la pace et la pubblicò al Pregadi per dargliene notizia et non perché ne volesse il consenso suo. S. Ser.tà m'ha mandato poi a domandar stamattina in Collegio et parlatomi nel senso che segue: che Dio omnipotente era perscrutatore dei cuori degli huomini et sapea ch'essi non haveano mancato dal principio di questa guerra sin al di d'hoggi, di far ogni sforzo per mettere qualche freno alla potenza turchesca; ma che la vittoria del '71, per non essere stata proseguita dalla lega, non partorì l'effetto che doveva [...]. S. Ser.tà, sendo più giorni sono avisata dal bailo che Memeth Bascià gli essortava a procurar accordo col Turco, gli scrisse che dovesse dargli orecchio [...]; mi disse S. Ser.tà che non speravano conchiusionc alcuna [...], ma che, sendo poi piaciuto a Dio di far seguire l'accordo alli 7 di marzo, et trovandosi essi in necessità, sono stati sforzati d'acceder detto accordo».

me tutta accensa mi comandò al tutto che mi partissi [...], replicando pur che partissi con dir che io era iscomunicato.²⁶²

L'inaspettata reazione di Gregorio XIII non turbò a lungo l'ambasciatore veneto, che già l'11 aprile 1573 poté confidare:

Anchora che da quasi ogniuno sia creduto et affermato che tutto quello che fa il Papa, per risentimento della pace fatta, sia apparenza per dar satisfattione ai Catolici senza che habbia d'andar più inanzi, allegandosi massimamente la sua natura inclinata alla quiete, lontana dai travagli, nemica della spesa [...]²⁶³ nientedimeno è pur qualcuno che essorta che si stia avvertito.

Quest'ultimo avvertimento era del cardinale fiorenzevole Giovanni Morone e alludeva all'intenzione del papa di concedere all'ambasciatore veneto la richiesta «audienza, ma in quel loco dove la lega si havea la prima volta confermata et giurata [...]; alla presentia di tutti i cardinali haveria udito et con loro considerato se le cause da me allegate fossero sufficienti». Certamente la Serenissima non avrebbe potuto «consentire di farsi rea per esser da altri giudicata et da persone massimamente appassionate».²⁶⁴

Nel frattempo il cardinale Galli non aveva tralasciato di rimproverare il nunzio Facchinetti per la mancanza di fiuto diplomatico, se non per inettitudine:

Mi duole in questo fatto assai che V. S. habbi creduto tanto alle parole d'alcuni che, con tutto che di qua sia stata di continuo avvertita dei giusti sospetti che si havevano di questo accordo, lei nondimeno ci habbi sempre data speranza che quest'anno si attenderebbe gagliardamente al fatto della guerra; ond'ella vede a qual partito siamo condotti.²⁶⁵

L'avvilimento del nunzio fu tale che si ammalò, disperando perfino di sopravvivere;²⁶⁶ più tardi cercò di spiegare, o giustificare, perché mai si fosse lasciato ingannare dalle apparenze, sviando l'attenzione della Santa Sede: «...l'errore è stato perché i pochi che voleano la pace hanno anco giudicato il modo che s'è tenuto, necessario acciò che non fusse loro disturbata». Non mancò tuttavia di avvertire quali conseguenze avrebbe comportato un'accentuata politica filospagnola: c'era da temere che i patrizi veneti si premunissero facendo «certe cosacce [...], non fidandosi punto degli Spagnuoli, massimamente se cessassero i moti di Fiandra et il Re Cattolico non havesse diversione alcuna; nel qual caso conosco che N. S., unito con quella Maestà, saria atto a rovinarli, stante la mala sodisfattione dei popoli loro di terraferma».²⁶⁷

²⁶² Il cardinale Galli, riferì al nunzio (ivi, pp. 441-442, 7 apr.): «Havuta S. S.tà così indegna nova circa le 23 hore alla villa di Frascati ove si trovava, si pose subito in camino et venne a Roma, dove arrivò alle tre hore di notte così travagliata et afflitta dell'animo come et più se Roma et tutto lo Stato ecclesiastico insieme fusse stato ruinato et disfatto, considerando et deplorando l'infinito danno che si vede da ciò risultare alla misera Christianità». Aggiunge che, dopo aver ricevuto la lettera spedita dal nunzio il 4 aprile, il papa si era ancor più indignato per «le condizioni di così vituperoso accordo che hanno fatto et approvato quei signori, che veramente è tale che fa restar stupido et attonito ognuno». Allude alla restituzione di Soppotò e di ogni altra conquista fatta, inoltre l'aumento da 500 a 1500 «scudi per tributo del Zante».

²⁶³ *Asve: Secreta, Archivi propri Roma*, copiaro 21, f. 79r: «et inclinata al Re Christianissimo, il quale si potria risentir d'ogni offesa che si tentasse di far a quel ser.mo Dominio, poichè generalmente si crede che S. M.tà Christianissima habbia provato favor al far di questa pace».

²⁶⁴ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 441-442 (Roma, 7 apr.).

²⁶⁵ Ivi, f. 95v (15 apr. 1573).

²⁶⁶ Quasi come il manzoniano don Abbondio: «Da domenica in qua io mi trovo in letto indisposto gravemente; et se bene io spero in Dio d'havermi a risanare, nondimeno, per tutto quello che potesse occorrere, sendo io di complessione fiacchissima, supplico umilmente V.S. ill.ma che si degni impetrarmi da N. S. la sua santissima benedittione con raccomandare a S. B.ne mio nipote [Cesare Ognibene], la casa mia et la mia famiglia» (ivi, pp. 442-443, Venezia, 11 apr.).

²⁶⁷ *Nunziature di Venezia*, x, pp. 452-453 (2 mag. 1573).

Effettivamente a Gregorio XIII premeva non alienarsi in alcun modo il favore di Filippo II, ma i suoi stessi consiglieri temevano che apparisse succubo e appunto perciò sollecitavano che venisse un ambasciatore straordinario dalla Repubblica «per liberar S. S.tà dall'obbligo di aspettar risposta di Spagna, perché quando fosse qui l'ambassador pareria che S. S.tà avesse giusta causa d'aquetarsi, né per cosa che venisse di Spagna dovesse ritornar alla alteratione».²⁶⁸ La nomina di Nicolò Da Ponte, che nemmeno un anno prima era stata mal sopportata in occasione del consueto omaggio al pontefice neoeletto,²⁶⁹ fu invece allora accolta senza rimostranze. Veramente Gregorio XIII, per qualche giorno ancora, mantenne un atteggiamento incerto, quasi enigmatico; il suo segretario, cardinale Galli poté solo riferire: «... con molti e profondissimi sospiri, per mostrar che la cosa li premeva, S. S.tà havea detto [...] che faria poi quel che Dio lo ispirasse».²⁷⁰

Quando, poi, l'ambasciatore straordinario ebbe spiegato «chiaramente la necessità» da cui fu indotta la Repubblica a «far la pace per minor male», il papa si dolse «principalmente che si fosse fatta senza sua partecipazione».²⁷¹ Non fu difficile quindi al patrizio veneto scoprire il motivo del risentimento di Gregorio XIII: «...essendo la S.tà S. per natura desiderosa di laude, le premeva sommamente che si dicesse che in tempo di Pio V fosse stata fatta la lega et in tempo di lei si fosse sciolta, cercando ella d'imitare quel pontefice passato».²⁷² Così Nicolò Da Ponte riuscì abilmente a soddisfare le ferite ambizioni del papa: riesumò i vecchi rancori antispagnoli e anche genovesi, fin dal «primo anno di guerra per li andamenti di Gioan Andrea Doria che per il vero non havea voluto, come si conveniva, aiutar le cose di Cipro»²⁷³ et in vari modi havea dimostrata poca cura del danno della Ser.tà V, si havea fatto giudizio di quello che potesse seguir nelli anni futuri, quando la guerra fusse andata inanzi; però che s'era mandato a Constantinopoli messer Jacomo Ragazzoni sotto nome di trattar la permuta degli schiavi et delle mercantie trattenute, ma per il vero per ascoltare in caso che gli fosse parlato di pace. La quale anchora alhora s'era riddotta in buoni termini se 'l sig. Marcantonio, alhora venuto a Vinetia, non havebbe persuaso che si mettesse inanzi et si abbracciasse la lega». Infine lo stesso ambasciatore straordinario aveva ripetuto la versione ufficiale sulle segrete trattative di pace separata: diversamente «non si poteva in alcun modo fare, per non haver havuto mai alcun fondamento per esser stata la conclusione improvvisa, per haver noi creduto che 'l sig. Turco havebbe ricercata l'ambasceria».²⁷⁴

²⁶⁸ Asve: *Secreta, Archivi propri Roma*, copiaro 21, f. 94r (15 apr.).

²⁶⁹ Ivi, *Consiglio dei dieci, Secreta*, reg. 10, ff. 33r-34r (20 giu. 1572), agli ambasciatori veneti a Roma: «Havemo sentito con molto dispiacere quello che ne scrivete, con le lettere de 14 del mese presente, avervi detto S. S.tà in proposito del diletissimo nobil nostro Nicolò da Ponte dottor, cav. et procurator, percioché havendolo noi eletto per uno delli ambasciatori che devono venir a prestar la solita obedientia a S. S.tà pensando di honorar tal ambascaria con un homo per l'età, che passa li ottantadò anni, per la dottrina et prudentia soa et per l'integrità della vita delli primi della nostra republica, vedemo hora con l'impedimento che li vien posto, non solamente in pericolo l'honor suo, ma anco il giudizio nostro ché per tanti anni havemo sempre addoperato questo soggetto nelli più importanti maneggi del stato nostro [...]; et se vi fosse detto da S. B.ne del Concilio alcuna cosa, risponderete che non successe altro, per quanto siamo informati, che al tempo che si trattava della residenza, se era o non *de iure divino*, avanti il decreto che sopra tal materia fo fatto dapoi, esso disse quello che era opinione di molti prelati, che giudicava che ella fosse *de iure divino*». Infine il 28 giugno (ivi, 37v), Gregorio XIII aveva acconsentito, mentre Pio V si era mantenuto intransigente nei suoi confronti (cfr. STELLA, *Chiesa e Stato*, pp. 13-15).

²⁷⁰ Asve: *Secreta, Archivi propri Roma*, copiaro 21, f. 109r (3 mag. 1573).

²⁷¹ Ivi, f. 118r (16 mag. 1573).

²⁷² Ivi, f. 116r.

²⁷³ Ivi, f. 128v. Cfr. *Relazione sulle cose di Firenze e Roma di N. Da Ponte ambasciatore straordinario della Repubblica veneta a Roma, 1573, Venezia, 1893*; inoltre STELLA, *Gian Andrea Doria*, cit., pp. 378-402; TUCCI, *Il processo a Girolamo Zane*, cit., pp. 409-433.

²⁷⁴ Nei dispacci da Roma al nunzio Facchinetti, dapprima (p. 458, 9 mag.) si riferì genericamente dell'udienza con-

Infine possiamo riscontrare una certa saggezza negli ultimi dispacci del nunzio Facchinetti, ormai esonerato e quasi ritenuto capro espiatorio dell'insuccesso diplomatico pontificio: sarebbe opportuno rassicurare la Repubblica che la Santa Sede continuerebbe a mantenersi «sempre aliena dal vedere travagli in Italia», mentre «ognuno dovrà commendar N. S. che non si sia mosso a fulminar pene contra questi signori, ma che habbia a procedere con maturità», evitando pure che l'acuito antispannolismo della Serenissima fomenti assieme l'anticurialismo veneziano. Aggiungeva una considerazione non infondata, per quanto divenuta ormai anacronistica:

Et se l'Imperatore et l'Imperio volesse, come dovria, pigliar la guerra contra il Turco, S. B.ne potria sperar di ridurre al medesimo anche questi signori, perché, sendo stata fatta questa pace per voler et pratica di pochi contra l'opinione universale, è qui creduto da molti che [...] il Pregadi, il quale amaramente senti questa rissoluzione, fusse per risentirsi dal pericolo che vedesse sovrastare alla Republica et per tornar di nuovo alla guerra col Turco, ogn'ora però (come ho detto) che si vedesse la rissoluzione dell'Imperatore e dell'Imperio; la qual si potria facilitare secondo il successo della elettione del Re di Polonia et che i moti del Re di Persia andassero inanzi.²⁷⁵

Al di là delle controverse e inutili recriminazioni veneto-spagnole, nonché delle ovvie accuse pontificie, è da rilevare che nell'ottobre dello stesso anno 1573 Don Giovanni (il «principe imprudente») parve acquisire con un colpo di mano su Tunisi il titolo regale tanto desiderato, ma l'armata navale turca con Euldj Ali e Sinan Pascià l'anno dopo espugnò la piazzaforte Goletta di Malta (spagnola dal 1535) nell'agosto e il forte di Tunisi, appena costruito, il 13 settembre 1574.²⁷⁶

D'altra parte, si deve pure ricordare con amarezza che vennero abbandonati alle rappresaglie turche i ribelli greci della Morea, che invano avevano sperato e lottato contro gli oppressori musulmani, confidando nella Sacra Lega. Anzi, proprio nell'imminenza della pace separata veneto-turca, il nunzio Facchinetti aveva aggiunto al dispaccio del 14 marzo 1573 il seguente poscritto:

Sono pochi giorni che qui è capitato mons. Macario [Melissino] arcivescovo di Malvasia greco; io gli ho fatto, quando è venuto a visitarmi, convenienti accoglienze. Egli, come intendo, è di molto seguito nella Morea; però, venendosene a Roma per basciare i santissimi piedi a N. S., ho voluto accompagnarlo con questo [...]; egli ha, come mi è detto, un fratello chiamato Teodoro appresso il sig. Don Giovanni, et il sig. Marc'Antonio anco, che lo conosce per essere stato nei paesi suoi, potrà darne ragguaglio a N. S.²⁷⁷

clusiva all'ambasceria veneziana, ma poi (p. 475, 13 giu.) venne precisato: «Il clar.mo Ponte hieri si licenziò da S. B.ne per ritornarsi et mostrò d'andar assai mal contento, per non haver ottenuto da S. B.ne la restituzione de le decime, del quale ha fatta grandissima istantia; S. S.tà non ha voluto in modo alcuno concederlo, non già per mala satisfattione presa per la pace, essendo hormai per beneficio del tempo honestamente placata et mitigata, ma solo per saper che quel clero è rimasto tanto eshausto che non è conveniente né quasi possibile di cavarne più succo senza lasciarlo un poco ristorare».

²⁷⁵ *Nunziature di Venezia*, x, p. 453 (2 mag. 1573). Precedentemente (p. 281, dispaccio del 13 set. 1572) il nunzio aveva riferito le informazioni portate dal segretario Vincenzo Alessandri, inviato in Persia, sullo scià Tasmasp Ssaffi che disponeva di «una numerosa et bella militia et mostrava dispositione, se i principi christiani movevano guerra terrestre contra il Turco, ch'egli dall'altra parte non mancherà d'assalirlo per ricuperare l'Armenia et quella parte dello Stato suo che gli è stata occupata da' Turchi». Per il contesto storico cfr. Z. ABRAHAMOWICZ, *L'Europe orientale et les états islamiques au temps de la bataille de Lépante*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 19-31, particolarmente 19-29; TAMBORRA, *Dopo Lepanto*, cit., pp. 371-388; inoltre D. CACCAMO, *Conversione dell'Islam e conquista della Moscovia nell'attività diplomatica e letteraria di Antonio Possevino, in Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, cit., pp. 167-191.

²⁷⁶ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 118.

²⁷⁷ Il cardinale Galli poi (*Nunziature di Venezia*, x, p. 440, dispaccio del 4 apr. 1573) riferì: «L'arcivescovo di Malvasia comparse con la lettera di V. S. et, essendo stato introdotto da me a N. S., fu raccolto humanissimamente; parla assai sensatamente, ma, per esser cose di fuorusciti, V. S. sa quel che se ne può et deve promettere. Con tutto ciò, lo spe-

Concludendo si può citare l'icastico, non senza ironia, giudizio di Nicolò Da Ponte, ormai novantenne eletto doge, che così suggellò la critica alle vicende della Sacra Lega: «Havemo ultimamente speso quindici milliona d'oro, perso un regno di Cipro, non si ha acquistato pur un merlo; li altri comparevano l'ottobre, et nui eremo in ordine di marzo [...]. Siamo pur li antemurali della christianità, come è stato detto, contra la furia d'infedeli». ²⁷⁸

CRITICA STORICA E PROSPETTIVE STORIOGRAFICHE

1. *La critica delle fonti storiche*

La diversità e talvolta contraddittorietà delle fonti narrative si possono correggere con un attento esame delle fonti documentarie, per accertare le circostanze prima e dopo la battaglia di Lepanto. Anzitutto è da rilevare la determinante sottovalutazione dell'armata navale cristiana, per le errate informazioni riferite dal corsaro Caracossa²⁷⁹ all'ammiraglio della flotta turca, Mehemet Ali pascià: non superava centocinquanta galere,²⁸⁰ per di più incomplete e nemmeno sufficientemente provviste, cosicché era del tutto improbabile che si azzardasse ad affrontare uno scontro navale, presso le costiere nemiche. D'altra parte lo stesso Don Giovanni d'Austria non avrebbe potuto prevedere, o sperare, che la flotta turca si allontanasse senza alcun motivo dal ben sicuro porto di Lepanto. Invece proprio questo avvenne e le fonti documentarie turche attestano che la improvvisa decisione fu discussa nel consiglio di guerra, non senza contrasti e divergenze strategiche. Il pascià Pertev (Portaù), secondo visir e viceammiraglio turco, si pronunciò decisamente per non avventurarsi in mare aperto, considerando anche l'inadeguato equipaggiamento per l'insufficienza dei rematori. Al contrario l'ammiraglio Mehemet Ali propugnò senz'altro un atteggiamento offensivo, come richiedevano la fede islamica e il suo stesso onore.

Quanto poi all'opinione espressa da Euldj Ali pure in quel consiglio di guerra, le fonti documentarie turche²⁸¹ divergono assai anche dalle testimonianze dei prigionieri, raccolte dal patrizio veneziano Girolamo Diedo,²⁸² che attribuiscono all'autorevole ed esperto corsaro la responsabilità di aver condiviso la decisione di Mehemet Ali per l'offensiva navale contro l'armata cristiana, mentre gli storici ottomani ritengono che la documentazione ufficiale confermi quale unico responsabile appunto l'ammiraglio (sebbene rimanga il sospetto che si sia piuttosto voluto addossare al solo Mehemet Ali, rimasto ucciso nella battaglia, la colpa della disastrosa sconfitta).²⁸³ È da notare che allora Euldj Ali sperava di essere riconosciuto da

diremo presto alla volta del sig. Don Giovanni et segli userà cortesia et charità in maniera che non habbia a pentirsi d'esser venuto qua». Cfr. MANOUSSACAS, *Lepanto e i Greci*, cit., pp. 216-240.

²⁷⁸ ASVE: *Collegio, Esposizioni Roma*, reg. del 1580, f. 7 (18 marzo 1580).

²⁷⁹ Kara Koca; è da notare che già precedentemente Sebastiano Venier aveva fatto «dar la fuga ad alcune fuste di Caracossa» di fronte alle coste albanesi (*Nunziature di Venezia*, IX, p. 496, dispaccio del 6 mag. 1571).

²⁸⁰ Invece si annoveravano complessivamente 208 galere (di cui 106 veneziane, 90 spagnole e 12 pontificie), 6 galazze e da 20 a 30 navi ausiliarie (GUGLIELMOTTI, *Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto*, cit., p. 211).

²⁸¹ M. SELÁNIKI, *Turihi*, cit., p. 105; PETCHEVI, *Turihi*, I, cit., p. 497; KHALIFAH, *Tuhfet ül-kibar fi esfar ül-bihar*, cit., p. 43. Cfr. LESURE, *Lépante*, cit., p. 120.

²⁸² *Lettera del clar.mo Girolamo Diedo, nobile venetiano, all'ill.mo signor Marc'Antonio Barbaro*, Venezia 1588, f. 16r.

²⁸³ LESURE, *Lépante*, cit., p. 122. Sul numero delle galere turche il cronista Mustafá Selániki approssimativamente ne annoverò 180, come pure lo storico della flotta turca Hadji Khalifah, ma forse più veritiera appare la testimonianza di autorevoli prigionieri turchi: 230 galere e 70 tra fuste, fregate e brigantini.

Filippo II signore di Algeri e perciò avrebbe preferito evitare uno scontro navale con la flotta spagnola. Nell'imminenza della battaglia un'altra decisione improvvisa e inconsulta apparve pericolosa e quasi enigmatica, tanto da minacciare fin dall'inizio la disgregazione della flotta alleata:²⁸⁴ la manovra divergente, verso il largo, dell'ala destra dell'armata navale cristiana, per iniziativa di Gian Andrea Doria così da lasciare scoperto il resto della flotta e destare perfino il sospetto di fuga o addirittura di tradimento.

È da precisare che dapprima gli stessi comandanti turchi, appena si erano resi conto che l'armata cristiana annoverava ben più delle centocinquanta galere computate da Caracossa, rimasero incerti sul da farsi. Invece Don Giovanni d'Austria sollecitamente, passato in rassegna lo schieramento alleato esortando a combattere, fece issare lo stendardo benedetto da Pio V e altrettanto Marcantonio Colonna spiegò il vessillo di Cristo in Croce; al suono di tamburi e allo squillo delle trombe, subito riecheggiò il grido di guerra e insieme di fede nell'auspicio della vittoria.²⁸⁵ Quasi contemporaneamente l'ammiraglio provvide a far accorrere le galere della retroguardia, al comando del marchese di Santacroce,²⁸⁶ per colmare il vuoto improvvisamente causato dalla manovra troppo divergente e ritenuta per lo meno azzardata del Doria.

Diverse furono le interpretazioni e recriminazioni per l'inopinata manovra dell'ammiraglio genovese: spagnoli e filospagnoli²⁸⁷ non solo la giustificarono, considerandola anzi abile e opportuna per impedire che Euldj Ali aggirasse la flotta cristiana e quindi potesse assalirla alle spalle.²⁸⁸ Ma i Veneziani sempre sospettarono che, secondo istruzioni segrete di Filippo II, avesse favorito lo stesso corsaro per invogliarlo a una futura defezione. Certo è che perfino Pio V, forse per influsso di Marcantonio Colonna nei confronti del Doria, lo tacciò di essersi comportato proprio da corsaro.²⁸⁹ Sospetti veramente soltanto opinabili, poiché in effetti l'insuccesso di Euldj Ali piuttosto scompaginò lo schieramento turco, che era già stato rotto dalle galeazze veneziane. La storiografia pur tuttavia propende a ritenere che allora il genovese non si dimostrò abile come il suo avversario nel saper manovrare.²⁹⁰

Infine appare ormai accertato che la sollecitazione del doge Alvise Mocenigo ad approfittare della totale disfatta navale turca per un'incursione fino all'arsenale ottomano di Gallipoli e per occupare almeno qualche isola dell'Egeo²⁹¹ non poteva effettuarsi, poiché anche nell'armata cristiana le perdite degli equipaggi erano state molto gravi (ca. 7.500 morti e quasi ventimila feriti) soprattutto nella flotta veneziana, che era stata investita più massicciamente nel settore sinistro, presso la costa dell'Acarniana, presidiato dalle galere di Agostino Barbarigo e Sebastiano Venier.²⁹²

²⁸⁴ *Lettera del clar.mo Girolamo Diedo*, f. 16r; *Lettera di Onorato Caetani, capitano generale delle fanterie pontificali*, a cura di G. B. Carinci, Roma, 1870, p. 52.

²⁸⁵ *Ibidem*.
²⁸⁶ Alvaro de Bazán, marchese di Santa Cruz (Santacroce), capitano delle galere di Napoli e ammiraglio della flotta di riserva spagnola.

²⁸⁷ Fra quelli già citati si veda VEROGGIO, *Gian Andrea Doria alla battaglia di Lepanto*, cit., p. 179.

²⁸⁸ Cfr. C. MANFRONI, *Storia della Marina italiana dalla caduta di Costantinopoli alla battaglia di Lepanto*, Roma, 1897, III, pp. 493-498; LESURE, *Lépante*, cit., p. 126.

²⁸⁹ Come riferì l'ambasciatore Paolo Tiepolo nel dispaccio del 1° novembre 1571 (MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, p. 48).

²⁹⁰ KRETSCHMAYR, *Geschichte von Venedig*, III, cit., p. 68; LANE, *Storia di Venezia*, cit., p. 431.

²⁹¹ MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 31-33.

²⁹² Quanto alle perdite turche, oscillanti tra i venti e trentamila tra morti e feriti, in bottino di guerra si ripartirono 3.486 prigionieri (escludendo i ca. quindicimila schiavi cristiani liberati) e inoltre 117 galere, 13 galeotte, 117 cannoni pesanti e 256 leggeri, e anche 17 'petriere'. Cfr. *Lettere di Onorato Caetani*, cit., pp. 50-52; LESURE, *Lépante*, cit., pp. 144-145.

Inoltre è da considerare che andarono perdute nella battaglia non poche galere alleate e altre subirono danni non riparabili, cosicché a malapena supplirono quelle turche del bottino di guerra.²⁹³ Anzi le trattative per la suddivisione si protrassero per due settimane nella rada di S. Maura (isola di Leucade); infine, il 18 ottobre, si pervenne a un compromesso che lasciò tuttavia uno strascico di malumori e Sebastiano Venier, ancora il 22 ottobre, volle denunciare la prepotenza di Don Giovanni d'Austria nella ripartizione.²⁹⁴ Così per l'orgoglio e per la reciproca ingordigia si smarrì la pur difficile precedente intesa e concordia conseguita nella vittoriosa giornata di Lepanto.²⁹⁵ L'armata navale alleata si sciolse e ognuno partì per suo conto.²⁹⁶

Forse non è da trascurare un'anonima lettera, diffusa a Venezia ma indirizzata al Doge, che denunciava la presunta inerzia o inadeguatezza del provveditore generale Sebastiano Venier, accusandolo di non aver approfittato dell'occasione favorevole per un'incursione almeno nell'Egeo.²⁹⁷ Accusa infondata perché (oltre alle già rilevate precarie condizioni della flotta veneziana) non si possono misconoscere le condizioni di salute dello stesso Venier, ferito e costretto a delegare per infermità ad altri l'effettivo comando; anzi, appena convalescente, provvide alla conquista della fortezza di Margariti sulla costa albanese di fronte a Corfù.²⁹⁸

III. 2. 'Histoire événementielle' e 'bloc historique'

Non si può prescindere dall'interpretazione delineata e anche sviluppata da Fernand Braudel: «C'est une énorme flamme, et nous la voyons encore brillante [...]. Néanmoins Lépante a été et reste, dans la trame de l'histoire *un événement*, une action de brève durée».²⁹⁹ In effetti un evento, secondo Henri Perenne, è da ritenersi storicamente considerevole piuttosto per le conseguenze che ha determinato e, quindi, la battaglia navale di Lepanto apparirebbe un episodio piuttosto circoscritto. D'altra parte è da notare che per l'Impero Turco la conquista di Cipro allora apparve un'occasione opportuna e necessaria (tanto più che i corsari cristiani se ne servivano per minacciare le comunicazioni marittime ottomane con la Siria e con l'Egitto), sperando di poterla sottrarre a Venezia come erano riusciti nel 1566 per l'isola di Chio a Genova quasi senza nessun ostacolo.

Certamente vi confluirono circostanze non trascurabili: la rivolta dei Moriscos di Granada (Natale 1568) che inceppò qualsiasi velleità spagnola offensiva,³⁰⁰ come pure il disastroso incendio dell'arsenale di Venezia (14 set. 1569) che compromise assai e ridusse la sua attività.³⁰¹ Conseguentemente il predominio turco nel Mediterraneo, che dopo la vittoria navale della Prevesa (27 set. 1538) e la conquista di Tripoli nel 1551, infine la sconfitta della flotta spagnola nel 1560, ormai pareva del tutto irresistibile e si era consolidato. Quindi Filippo II non cercava affatto la rivincita sui Turchi, tanto più che le sommosse nei Paesi Bassi e insieme le preoc-

²⁹³ *Relacion del repartimiento que se hizo de los bajeles, artilleria y esclavos que se tomaron de los turcos en la victoria de la batalla de los 7 octubre*, in *Coleccion de documentos ineditos para la istoria de España*, Madrid, III, pp. 227-230.

²⁹⁴ *Ibidem*; MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 36-38.

²⁹⁵ LESURE, *Lépante*, cit., p. 145.

²⁹⁶ Cfr. MOLMENTI, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto*, cit., pp. 40-49.

²⁹⁷ Ivi, pp. 43-47, 53-55.

²⁹⁸ Ivi, pp. 56-59; ma si deve pure considerare l'inausto tentativo, già citato, di S. Maura (SENECA, *Un episodio della guerra di Cipro*, cit., pp. 203-211).

²⁹⁹ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 109.

³⁰⁰ Ivi, p. 110.

³⁰¹ P. PARUTA, *Della historia vinetiana*, II, Vinetia, 1605, pp. 17-18; F. SENECA, *L'incendio dell'arsenale di Venezia (1569) in una lettera di Leonardo Donà*, in *Studi forogiuliesi in onore di C. G. Mor*, Udine, 1983, pp. 185-196.

cupazioni per un intervento francese, dopo l'editto di Saint-Germain dell'8 agosto 1570 che aveva concluso la terza guerra di religione, si erano aggravate. Altrettanto Venezia non intendeva compromettere il riattivato commercio levantino delle spezie, fin dagli anni 1550,³⁰² raggiungendo Ormuz, la Persia, l'Oceano Indiano e la stessa India.

Dunque l'inattesa e straordinaria vittoria di Lepanto apparve prodigiosa e perfino sollecitata (in sintonia con l'entusiasmo crociato di Pio V) dallo slancio generoso cavalleresco di Don Giovanni d'Austria.³⁰³

Ancora sull'esempio metodologico di Fernand Braudel, è da rilevare l'esigenza di non considerare geograficamente a sé stanti le singole parti del Mediterraneo, bensì 'l'insieme' nell'evolversi storico. Appunto in tale contesto storico-geografico lo stesso Braudel qualificò «bloc historique» il periodo di tempo dall'inverno 1570 all'estate 1574, non più isolando la vittoria di Lepanto e anzi protraendolo fino alla riconquista turca di Tunisi, le cui conseguenze storiche risultano tanto notevoli da costituire «un bon 'indicateur' d'histoire». Effettivamente quegli anni 1570-1574 segnarono la fine dei grandi conflitti navali del '500 come pure della supremazia marittima turca e, in pari tempo, si evidenziò sempre più il ripiegamento della flotta di Filippo II nel Mediterraneo, fino a stipulare nel 1577 la prima tregua militare ispano-ottomana, poi rinnovata. In seguito non si allestirono altre armate navali mediterranee, mentre si moltiplicarono piuttosto le incursioni corsare.³⁰⁴

In conclusione, la storiografia ha ribaltato la consueta interpretazione che isolava la folgorante vittoria cristiana di Lepanto, considerandola invece nel contesto di un diverso assetamento d'importanza storica non solo nel Mediterraneo. La nuova prospettiva storiografica fa rilevare anche i mutamenti riscontrabili nelle vicende dell'Impero Turco dopo Lepanto: l'afflusso massiccio d'argento e di materie prime dalle colonie americane, se da un lato indusse la borghesia europea a perfezionare l'organizzazione commerciale, sostituendo le tradizionali corporazioni, d'altra parte provocò un'eccezionale inflazione che in breve tempo si estese all'ambito ottomano, in seguito ai legami economici sempre più stretti, sconquassandone l'antiquata struttura socioeconomica che nei Balcani era stata riorganizzata a vantaggio dei feudatari militari, detti *timarioti*. Cosicché nell'Impero Turco «avvezzo a un regime di prezzi controllati» l'inflazione aveva finito per esplodere ancora dal 1584-1585, essendo ormai il mercato ottomano «inglobato in quello europeo e non poteva non subirne le flessioni, poiché ne usava la moneta (specie il ducato d'argento spagnolo in cui si perse allora la fiducia) e ne assorbiva i prodotti manufatti di cui una lunga crisi dell'artigianato lo rendeva carente».³⁰⁵ Si aggiunse l'onerosa riforma militare, per l'impiego di un esercito di mestiere che sapesse usare le nuove armi, e compor-

³⁰² BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., p. 113; mi si consenta di citare anche il mio contributo giovanile *La crisi economica veneziana nella seconda metà del secolo XVI*, «Archivio Veneto», 58-59, 1956, pp. 17-69; in part. 39-47.

³⁰³ Mentre i combattenti turchi usavano «encore des arcs, des frondes, non pas l'arquebuse» (BRAUDEL, cit., p. 116); tuttavia è da precisare che il rinnegato calabrese Euldj Ali, signiaco di Algeri dal marzo 1568 e dopo la sconfitta di Lepanto ammiraglio della flotta turca, aveva già iniziato a rimodernare l'equipaggiamento con archibugi e «bouches à feu» (p. 118).

³⁰⁴ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., pp. 118-120; cfr. TENENTI, *Venezia e i corsari 1580-1615*, Bari, 1961, p. 196: «...la guerra di corsa si modifica in tutto il Mediterraneo. L'elemento religioso passa decisamente in secondo piano, cedendo il passo ad un sistema di rapina marittima»; A. OLIVIERI, *Il significato escatologico di Lepanto nella storia religiosa del Mediterraneo del Cinquecento*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., p. 276.

³⁰⁵ BARKAN, *L'Empire Ottoman face au monde chrétien au lendemain de Lépante*, cit., pp. 99-106. Cfr. INALCIK, *Lepanto in the Ottoman documents*, cit., pp. 185-192; MANTRAN, *L'écho de la bataille de Lépante à Constantinople*, cit., pp. 243-256.

to l'eliminazione del ceto sociale e militare che aveva costituito fino allora l'assetto fondamentale dell'organizzazione amministrativa e agraria dell'Impero Turco.

Ne consegue che la battaglia navale di Lepanto non è più considerata storiograficamente soltanto per gli aspetti politico-diplomatici e di efficienza tecnica marittima, bensì piuttosto rilevando il più vasto complesso economico e sociale contestualmente al mutato orizzonte europeo e anche atlantico. Così pure diminuisce l'attenzione alla lotta plurisecolare di crociata religiosa, avendo riscontrato che né la Spagna né Venezia agivano prevalentemente per motivi religiosi. Inoltre non appare infondato né superfluo che si sia potuto avvertire, come risultato finale, un progressivo (per quanto lento) riavvicinamento dei popoli nella prospettiva di una comune vocazione europea.³⁰⁶

In particolare è da aggiungere che, sebbene Lepanto sia «le plus retentissant des événements militaires du xvi^e siècle, en Méditerranée», non si può certo ritenere marittima la vocazione dell'Impero Turco: «On avait greffé in sens maritime à une puissance complètement terroire».³⁰⁷ Ancora, per la nuova interpretazione storiografica a più lungo termine, giova citare la relazione di Halil Inalcik (*Lepanto in the Ottoman documents*, pp. 185-192) al Convegno veneziano: preoccupava la dispersione delle forze armate turche tra la Dalmazia e Cipro, mentre si mostrava minacciosa la Persia shiita e altrettanto l'avanzata turca sul Volga; cosicché lo sforzo finanziario, per ricostruire la flotta distrutta a Lepanto, si avvertì più tardi e si protrasse dal 1581-82 alla metà del '600.

3. La memoria storica

Paolo Paruta concisamente e obiettivamente, ben informato e anzi testimone, così descrisse le iniziative veneziane per la pace separata del 1573: «...il negotio fu nel Consiglio dei X proposto, accioché con ogni possibile segretezza negotiar si potesse et ispedire con più presto e più risoluto consiglio [...]; onde doge Mocenico, il quale haveva sempre più alla pace inclinato che alla lega, un giorno, ridotto il Consiglio di X», avviò senz'altro le trattative di pace.³⁰⁸ Ma, secondo la testimonianza, già citata del nunzio pontificio Facchinetti, «...il Pregadi amaramente sentì questa rissoluzione».³⁰⁹

Non senza simpatie filoveneziane, Fernand Braudel formulò un commento storico inequivocabile: «Venise n'a pas 'trahi'. Elle a été trahie par elle-même, par son corps insuffisant» ed è condivisibile anche storiograficamente.³¹⁰ Si può aggiungere che le conseguenze di quella pace separata veneto-turca, per iniziativa del Consiglio dei X all'insaputa del Senato (quindi dell'organo costituzionale cui spettava la politica estera), influirono profondamente nelle vicende successive della Repubblica veneta, perché i 'giovani' promossero il decisivo e duraturo sopravvento sui 'vecchi'

³⁰⁶ Cfr. A. PERTUSI, *Conclusioni*, per *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, cit., pp. 445-456.

³⁰⁷ BRAUDEL, *Bilan d'une bataille*, cit., pp. 109-115.

³⁰⁸ P. PARUTA, *Dell'istoria venetiana della guerra di Cipro*, Venezia 1703, pp. 191-193, che riassume le opinioni del doge: «La guerra è ordinata alla pace, et il fine de' travagli et de' pericoli deve essere la quiete et la sicurtà» (cfr. Cozzi, *Un documento sulla crisi della Sacra Lega*, cit., pp. 82-83).

³⁰⁹ *Nunziature di Venezia*, x, p. 453 (2 mag. 1573).

³¹⁰ BRAUDEL, *Civiltà e imperi*, cit., pp. 1206-1208; si veda pure la prefazione a *La corrispondenza da Madrid dell'ambasciatore Leonardo Donà (1570-1573)*, a cura di M. Brunetti, E. Vitale, Venezia-Roma, 1963, pp. XIII-XIV; inoltre PRETO, *Venezia e i Turchi*, cit., pp. 303-305, che considera il *Discorso sopra la pace de' Veneziani co' Turchi*, di P. PARUTA, in *Opere politiche*, I, Firenze, 1852, pp. 427-448 (testo piuttosto corrotto, secondo BRUNETTI, VITALE, cit., pp. LI-LII).

patrizi, riuscendo infine pure a ridurre drasticamente le competenze e l'autorità indebita dello stesso Consiglio dei X nel 1582.³¹¹

Interprete dell'insoddisfazione e dei fermenti rinnovatori è ritenuto lo stesso Paolo Paruta, che nel 1579 pubblicò *Della perfezione della vita politica*, contrapponendo nel dialogo (che s'immaginava avvenuto alla conclusione del Concilio di Trento) importanti personaggi politici (Nicolò Da Ponte, Daniele Barbaro, Matteo Dandolo e Michele Surian, che esaltano le virtù di chi governa con energia lo Stato) e uomini di chiesa piuttosto fautori della restaurazione controriformistica, mentre Francesco Molino appare il portavoce delle aspirazioni di quanti fra i 'giovani' denunciavano l'insufficienza e l'aridità della prassi politica non sorretta da illuminata cultura filosofica e insieme da fervida coscienza religiosa.³¹²

Involvendosi oligarchicamente, l'autoritarismo dei 'vecchi' patrizi conservatori, aveva smarrito gli stessi ideali repubblicani che giustificavano dapprima la loro preminenza politica. In alcuni circoli, o ridotti, di giovani nobili (poiché non si osava ancora ragionare in pubblico, temendo «d'acquistarsi titolo di perturbatori di Stato et anco ignominia e castigo») si cominciò ad avere coscienza della necessità di proporre un nuovo indirizzo politico, e non solo di sostituire qualche governante («d'anno in anno scoprendosi il sinistro procedere di questo governo, il qual era di maniera pernicioso alle cose di Stato come di periglio alla libertà et al benessere»).³¹³ Così l'opposizione dei 'giovani' da un atteggiamento piuttosto accademico passò alla lotta politica e i pochi, colti e decisi, riuscirono a scuotere e superare l'apatia dei più. Fra tutti si distinsero Leonardo Donà, integerrimo e intransigente nei propositi; Stefano Tiepolo, autore di una lodata sintesi delle dottrine platoniche; Nicolò Contarini, che dedicò allo stesso Donà il trattato *De perfectione rerum*, in cui ribadì l'esigenza di collegare teoria filosofica e pratica politica;³¹⁴ Ottaviano Bon, Andrea e Donato Morosini, nonché l'imprudente Marco Venier. Stava a sé, in quanto condivideva le nuove tendenze politiche più per motivi personali contro alcuni particolarmente reazionari dei 'vecchi', Federico Badoer.³¹⁵

È inoltre da notare che l'antispagnolismo fomentò e radicalizzò l'anticurialismo di quei 'giovani', che non desistettero dall'accusare il neoeletto papa Gregorio XIII di essere succubo a Filippo II e fin troppo accondiscendente alla sua politica di progressiva egemonia, tacciandola come un grave pericolo per la cosiddetta «libertà d'Italia». Inoltre rivendicavano la «potestà del principe» libera da ingerenze pontifi-

³¹¹ Cfr. il mio contributo *La regolazione delle pubbliche entrate e la crisi politica veneziana del 1582*, in *Miscellanea in onore di Roberto Cessi*, Roma, 1958, II («Storia e letteratura», 72), pp. 157-171; J. C. LOWRY MARTIN, *The Reform of the Council of Ten, 1582-83: an unsettled problem?*, «Studi Veneziani», 13, 1971, pp. 275-310.

³¹² Cozzi, *La società veneziana del Rinascimento in un'opera di Paolo Paruta: «Della perfezione della vita politica»*, cit., pp. 13-47.

³¹³ Di notevole interesse appaiono le memorie del contemporaneo Francesco Da Molin (BMV: Ms. it. VII, 553 [8812], ff. 118-119). Sull'importanza poi del ridotto Morosini e sull'influenza della cultura francese cfr. G. Cozzi, *Il doge Nicolò Contarini. Ricerche sul patriziato veneziano agli inizi del Seicento*, Venezia-Roma, 1958, pp. 44-49; F. SENECA, *Il doge Leonardo Donà, la sua vita e la sua preparazione politica prima del dogato*, Padova, 1959, p. 165.

³¹⁴ A. TENENTI, *Il «De perfectione rerum» di Nicolò Contarini*, «Bollettino dell'Istituto di storia della società e dello stato veneziano», I, 1959, pp. 155-166.

³¹⁵ Discendente da una delle più illustri famiglie ('case vecchie') si era distinto come ambasciatore presso Carlo V dal 1554 al 1557; in seguito al fallimento dell'Accademia della Fama, subì un processo per debiti. Cercò di aiutarlo il nunzio Facchinetti, perché «così ben affetto alla Sede Apostolica [...] et poi anco persona di buone lettere et di civilissimi costumi et di maniere», e anche «sebene è sbattuto di presente dagli emoli suoi, pur potrà ancora un giorno risorgere in questa Repubblica» (*Nunziature di Venezia*, IX, p. 53, dispaccio del 7 mag. 1569; per altre notizie cfr. A. STELLA, *Badoer Federico*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, V, Roma, 1964, pp. 79-82; più in generale L. RANKE, *Zur venezianischen Geschichte*, Leipzig, 1878, pp. 64-69).

cie e anche contestavano intransigentemente alla Santa Sede il diritto d'interferire non solo nei casi di giurisdizione mista.

D'altra parte, va considerato il crescente malcontento per l'aggravarsi pure a Venezia del dissesto finanziario, già preoccupante nel 1570 per il fallimento del banco privato Dolfin³¹⁶ e poi irrimediabilmente concluso dalla soppressione dell'ultimo grande banco privato Pisani-Tiepolo, durante la crisi generale del 1580-1584.³¹⁷

Al di là dei diversi aspetti della crisi economica, non soltanto veneziana ma mediterranea dopo Lepanto,³¹⁸ appare ben pertinente il commento di Carlo Dionisotti all'opuscolo encomiastico del vicentino Filippo Pigafetta, *Discorso sopra l'ordinanza dell'Armata Catholica* (con l'augurio che, «entrando nel canale dell'Inghilterra e incontrando gli eretici, sua Maestà Cattolica abbia a riportare una felicissima vittoria»), proprio nell'imminenza della irreparabile disfatta che subì la cosiddetta invincibile armata nel luglio 1588: «È probabile che assai prima Venezia avesse trovato un qualche conforto alla sua dura decisione di contentarsi della perdita di Cipro e della gloriosa, sanguinosa e sterile vittoria di Lepanto, pur di non esporsi al rischio che un giorno le galee di San Marco dovessero in bellissima ordinanza con quelle di Spagna e di Roma avventurarsi nel tempestoso canale degli eretici d'Inghilterra».³¹⁹

Ma è tuttavia anche da riconoscere che Pio V, nonostante e oltre la repressione controriformistica dell'Inquisizione romana,³²⁰ riuscì a suscitare un rinnovato spirito crociato nella «povera Cristianità» e, in pari tempo, a ridimensionare, con l'epopea di Lepanto, il predominio turco nel Mediterraneo. Fu davvero l'ultima e la sola delle crociate combattuta «in mare [...] l'ultima che come insegna non ebbe colori nazionali o emblemi reali, ma il vessillo di Cristo in croce».³²¹

³¹⁶ *Nunziature di Venezia*, IX, p. 326 (9 ago. 1570): «È fallito il banco Dolfin, ch'era di grandissimo credito; per il qual fallimento, che dicono essere di 500.000 scudi, è tutta sottosopra questa città, essendovi infiniti interessati et in grosso; è vero che offeriscono di pagar ognuno in termine di tre anni, onde il fallimento non mandarà danno se non in dilazione di tempo».

³¹⁷ Nicolò Da Ponte consigliò anzi d'istituire un nuovo prestito, solo a «tre per cento», perché molti creditori non volevano levare i loro depositi dalla Zecca «non sapendo che far di essi» (*Ricordi del doge Nicolò Da Ponte per il buon governo della patria in pace e in guerra*, cit., p. 16). Cfr. E. LATTES, *La libertà delle banche a Venezia*, Milano, 1869, p. 123; A. DE MADDALENA, *Moneta e mercato nel '500: la rivoluzione dei prezzi*, Firenze, 1973, pp. 71-124.

³¹⁸ In particolare per le fonti storiche turche, si veda LESURE, *Lépante la crise de l'empire ottoman*, cit., pp. 179-233.

³¹⁹ DIONISOTTI, *Lepanto nella cultura italiana del tempo*, cit., pp. 150-151. Cfr. A. M. VOCI, *L'impresa d'Inghilterra nei dispacci del nunzio a Madrid Nicolò Ormanetto (1572-1577)*, «Annuario dell'Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea», XXXV-XXXVI, 1983-1984, pp. 337-425.

³²⁰ Si può anche consultare il mio contributo *L'Inquisizione romana e i movimenti ereticali al tempo di San Pio V*, in *San Pio V e la problematica del suo tempo*, cit., pp. 63-82.

³²¹ ATHANASIADIS-NOVAS, *Discorso introduttivo*, in *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, cit., pp. 1-6.

APPENDICE DOCUMENTARIA

I. *Ricordi dati da S. S.tà Pio V a Marcantonio Colonna nell'andare a Venezia per la conclusione della Lega*

ACR: Corrispondenza di Marcantonio, II CD, 10 apr. 1571

Furono ricordate all'ill.mo sig. Marc' Antonio, ne la sua partita, tre cose per servitio del negotio che va a trattare con la Ser.ma Signoria, le quali S.E. debba havere bene a memoria. Hora occorre ricordarlene una quarta per ovviare a quello che la Città sente con la perdita del commercio, con la grandezza de le spese, con la diffidenza che ha del frutto di questa Lega. Questo ricordo ha due capi: l'uno mostrare con ogni efficacia che si possa veramente sperare di fare qualche buono effetto non solo con l'intera speranza de la lega, ma ancora con gli aiuti di quest'anno, con i quali diffendendosi quello che hora si tiene, come si potrà diffendere se conseguirà che et i popoli piglino qualche fiducia de le cose loro, et al nemico senza dubio cali l'ardire venendo l'opinion' sua che par' ci sia modo di congiungere insieme le forze de' Veneziani con quelle de' Spagnoli, et forse anco de gli altri Principi. In che potrà S. E. et come mandata da N. S., et come Generale che ha da essere di questa impresa, diffondersi secondo che la molta sua prudenza le detterà. L'altro capo è di mostrare quanto sia per essere pernicioso la pace col Turco et come sotto nome falso di pace si nasconda una vera servitù, massime essendosi già provato quanto poco si possa confidare ne la fede de' barbari, i quali hora fatti insolenti per la vittoria et certo che i Veneziani non possano più sperare in altro che ne la pace, verranno di continuo usurpando lo Stato loro sempre con varii pretesti.

II. *Scrittura intorno alla Capitolazione della Lega e trattative di Marcantonio Colonna a Venezia*

ACR: Corrispondenza di Marcantonio, II CD, 23 apr. 1571^a

Alli x di marzo venne in Roma il corriero di Spagna con la resolutione della lega, et perché nella Capitolazione stava che per marzo o al più ad aprile fossero a l'ordine 200 galere, 100 navi et 50.000 fanti et 3.000 cavalli in Levante, et non potendo in nullo modo esser per quest'anno così puntualmente compiuto questo particolare per essere stato così tardi la conclusione della lega, i ministri di S. M.tà Cattolica sebene conoscevano importava al servizio della M.tà S. la conclusione di detta lega essendo et volendo essere il suo Re perpetuo inimico del Turco, et l'acquisto che faceva delle grazie che S. S.tà le concedeva in Spagna per questo effetto; pure per non mancare di quanto se prometteva non volsero venire a detta conclusione senza prima chiarire questa difficoltà, et così fu fatto da loro un Capitolo aggiunto nel modo che qui appresso seguita:

«Perché quest'anno non si possono mettere insieme quelle forze che sono contenute nel Capitolo della lega et pur bisogna contra il comune nemico far questo anno tutto quello che si può, li Deputati del Ser.mo Re cattolico offeriscono che havrà in ordine quanto più presto, et al più tardi per tutto maggio, almeno 70 in 80 galere bene in ordine et armate desiderando che si mettano insieme quelle de confederati tutto in quel maggior numero che si potrà fino a 250, et che li signori Veneziani in questo d'armare galere facciano ogni sforzo, poich'hanno commodità de più legni, con questo però che, quello che contribuiranno in questo più della lor' rata, il predetto Ser.mo Re lo rifarà loro sicome in genti, vettovaglie, remi, monicioni, et altre cose, et dar loro commodità per cercare remegi d'armare le galere quanto se potrà nelli suoi regni, con che si provedano ancora le galere de S. M.tà di quell'haveranno bisogno».

È da notare che, oltre che in questo se conosce la sincerità dell'animo di S. M.tà, che non per ciò se parte punto dall'osservazione del Capitolo in detta lega per vigor d'un capitolo, in essa concluso et accettato da tutti tre Principi confederati che dice: «Item quia in praedictarum

^a «Autografo in parte di Marcantonio et in parte di Flaminio Galgano suo agente et segretario in Venezia, mentre Marcantonio trovavasi colà a trattare della Lega».

triremium naviumque aliisque rebus expeditione necessariis a Rege Chatolico et Venetorum Republica comparandis quisbuslibet illud plus conferre oportebit earum rerum quarum illi maior copia et facultas fuerit idcirco inter eos conveniet ut quicquid quisque illud plus harum vel illarum rerum contulerit quisquis pro rata impense ad eum spettante teneretur; ideo ab altero aliisque in rebus reficiatur».

Fu mandato dall'imbasciatore della Signoria ill.ma detto capitolo, dalla quale non fu accettato, ma in sostanza si rispose che s'armassero dai ministri de S. M.tà più numero di galere et che facessero provisione de danari senza accettare cosa nessuna. Nel qual tempo si sparse pubblica voce che la conclusione della lega non si era accettata poichè, essendo venuto in Venetia Mattea col mastro di casa del bailo de Costantinopoli, con occasione delle mercantie, haveano proposto che, volendo la Signoria ill.ma attendere alla pace, il Turco ci avrebbe dato orecchie; per il che si mandò in Costantinopoli con li detti il Ragazzoni per intendere le condizioni della pace, per quanto si disse. Questo, sebene arrivò all'orecchie di S. S.tà et delli ministri di S. M.tà, non fu preso perché havendo la Signoria pochi giorni prima da sé spontaneamente fatto intendere a N. S. et a S. M.tà che non volevano attendere a tal negotio, et che havevano escluso un ambasciatore francese venuto da Constantinopoli che ce l'havea proposto, S. S.tà di novo stabili con li ministri regi che, dove il capitolo aggiunto diceva 70 in 80 galere fossero almeno 80 et, dove se diceva per tutto maggio, sarebbe ancora alcuni giorni prima; et con tale resolutione fu spedito da Roma corriero a' xx di marzo. Né anco i signori Venetiani volsero accettare questa offerta, facendo pure una risposta simile alla prima. All' hora in cambio d'andare corriero in Corte de S. M.tà Cattolica, quale vi sarebbe stato ad otto d'aprile a farli sapere quanto s'era promesso del numero delle galere et del tempo acciò S. M.tà l'osservasse, andò nova che la lega non era conclusa e questa è stata la causa per la quale le galere non sono venute a detto tempo, e non che S. M.tà essendo obligato non potesse facilmente farlo, perché havendo maggior numero de galere sue proprie benissimo armate con un corriero poteva moverle e, dalli otto d'aprile che havevasse havuto questo avviso, per mezzo maggio l'havrebbe potuto mandar dovunque havevasse voluto in Levante. Ma, non essendo stata accettata l'offerta, non è da meravigliarsi che habbia lasciato di farlo, seben poteva, et preso maggior comodità a mandar doi suoi nipoti et un fratello in Italia, et ben si sa con quanta difficoltà poté la Signoria ill.ma havere la sua armata in essere et unita per tutto giugno in Corfù l'anno passato, non ostante l'estrema diligenza che ce si fosse usata; né questo anno anco detta Signoria potrà molto prima, però questo non deve essere de nullo inconveniente; nonché de ruinar con la dessoluzione della lega la Christianità et privarla de così necessario et opportuno remedio et della maggiore occasione che mai havevasse, perché ancorché tutta l'armata christiana fusse unita per quel tempo, oltrachè concludendosi la lega sarebbe molto prima, bastarebbe a sperar quell'effetto che da detta armata si potrebbe operare che il combattere l'armata del Turco, restando per questo il mese di luglio, agosto, settembre, et pur si sa che d'ottobre fu per combattersi in la Previsa et di settembre l'anno passato in Cipri. Né si ha da dubitare che, con l'armata che si avrebbe, il tutto non venisse conservato con fare alcun danno ancora all'inimico, schifando lui la battaglia di mare, et questi sono gli effetti che per la parte di Levante ragionevolmente si potevano sperare con l'armata di mare, i quali non si escludono altrimenti per differenza di 20 giorni più o meno. Il progresso che per terra poteva sperarsi da questa lega era che l'abbracciasse la M.tà Cesarea et altri Principi da quella parte, nel che non vi essendo altro dubio che il rompersi da S. M.tà Cesarea la pace col Turco et l'aiuto che s'havevasse potuto havere dall'Imperio, queste difficoltà si vedono hora in tutto cessate, dovendo per necessità dello acquisto della Transilvania nascer la guerra per consequentia in parte dove li Principi di Germania per obligo et per bisogno avranno da unir le forze sue per quella guerra, sì che quella ch'era speranza nelle cose di terra si è fatta certezza e l'armata sarà di più numero di galere di quello che s'era capitolato, perché non può credersi s'habbia da lasciar di concludere quello che s'era trattato a beneficio universale, poichè siede quell'istesso Pontefice con la sua solita pia mente e quell'istesso bono cattolico et potente Re e quella gloriosa et animosa Repubblica, e tiranneggia l'istesso infedele et rapace demonio.

Qui appresso è quello che a' 12 di aprile in scritto diede Marcantonio Colonna alla Signoria ill.ma essendo mandato dal Papa, oltra di molte altre ragioni dette in Collegio et ancora una polisa scritta al Serenissimo sollecitandolo alla resolutione, et appresso seguirà la risposta datali alli 23 aprile.

Ser.mo Principe, havendo la Santità di N. S. per gloria di Dio et servitio della Christianità procurata la lega contro il Turco comune nemico, et vedendo l'utile che da questa unione si può sperare et il danno che apporta mandare in lungo la resolutione per essere il tempo avanti, acciò che le forze de confederati siano unite in tempo per poter pigliare di quelle occasioni che 'l Signor Iddio ne potesse mettere innanzi, m'ha commesso ch'io faccia istantia con la Ser.tà V. per l'espedizione di questo negotio, il quale da Lei è stato sempre bene abbracciato, et venutoci così alla libera, né sa veder S. S.tà perché s'habbia d'havere per novità quella che da ministri de S. M.tà Cattolica s'è ricordata per lo capitolo aggiunto che possa alterar la conclusione di negotio tanto importante, anzi si deve tener per segno certo dell'animo buono che S. M.tà tiene nell'osservanza di quanto promette, perché dovendosi de necessità pigliare per essere il tempo tanto avanti, dopo la conclusione della lega, la resolutione della quale è stata così tardi, questo o altro simile appuntamento, et intanto ritrarre da N. S. le gratie che a S. M.tà importano tanto, ha voluto anteporre ogni interesse la realtà dell'animo suo, e con tutto ciò S. S.tà stabili con i ministri regii che le galere fussino almeno al numero di 80 alla fine di maggio unite et bene armate, et quelle di S. S.tà et della religione di Malta ancora prima. Anzi con l'occasione dell'andata a Napoli del cardinale Granvela, S. S.tà l'ha astretto in tal modo che, sebene S. M.tà pensa per l'anno avvenire haver tutto il numero della sua rata di galere forzate con far che altri armino, pigliandole a suo soldo come ha soluto di fare, procurerà d'armare 20 galere per complimento delle 100, usandovi tutta la diligentia possibile, quali s'haverebbono a mandare da V. Ser.tà a Brindisi quanto prima, et la S.tà S. con molta ragione crede che se 'l tempo lo comportasse operaria che S. M.tà levasse via questa difficoltà, come ha fatto l'altre; ma non si potendo, S. S.tà giudica che con queste forze si deve sperar d'aver armata da far tale effetto che forse meglio non si potrebbe desiderare; in modo che, con compiere al resto delle spese con assicuramento di vettovaglie e denari, pareria che l'haver trattato questo negotio quando il sudetto potesse impedire fusse stato ad altro effetto, come i maligni hanno voluto dire et dicono, per nocere et dilatare ancora con questo le provisioni necessarie per la guerra.

Questa lega, Ser.mo Principe, è stata giudicata fruttuosa et necessaria. Il medesimo si deve sperare hora più che mai, perché ogni parte della Christianità che patisse bisognarebbe che ruinasse il resto et però la salute deve essere comune et unita. Dunque deve essere la forza, poi per lo danno che apporterebbe per sempre il perdere la speranza di detta salutar unione, non havendo questo negotio havuto mai altra difficoltà che la confidenza, et però mai sarà per venire più tempo atto ad esserci questa et restare affatto bandita l'inconfidenza, essendo la Ser.tà V. tanto infedelmente stata trattata dal Turco. S. S.tà volta solo al servitio di Dio et della fede cattolica e S. M.tà aliena ad occupare quel d'altri et amatrice di conservar ad ogn'uno il suo, come si vede nella pace fatta con la felice memoria del Re Henrico; anzi che dico io della confidenza certa ch'apportarebbe la lega, se prima che appena ve s'era pensato, S. M.tà l'anno passato havendo i Mori in casa, mandò soccorso alla Ser.tà V. et S. S.tà armò galere de' suoi sudditi proprii, et certo non so vedere io qual vittoria habbia havuto mai il Turco contra la Christianità tale, quanta sarebbe la dissoluzione di questo negotio, poichè resterebbe sicuro di non essere offeso et certo di poter fare senza altro incontro ciò che la sua rabbia et insatiabile ingordigia gli dettasse.

Quanto poi al frutto che questa lega si potrebbe sperare, prima nelle cose di mare sarebbe grandissimo, le quali sono d'infinita importanza perché chiaramente s'è visto che non habbiamo lasciato mai di non haver vittoria per mancamento di forze, ma solo per mal governo. Hora che S. S.tà ha volto in sé questo negotio et così la Ser.tà V., et che quello di S. M.tà sarà in poter di suo fratello con essere Generale di mare e di terra, che s'havrà da sperare altro che col combattere gloriosi successi et fuori d'ogni interesse privato; né sono cresciute tanto le forze del Turco in mare che le nostre non habbino fatto ancora il medesimo et forse a proporzione maggiore aumento. Quanto alle cose di terra, che dubbio è che dove sarà S. S.tà et S. M.tà Cattolica vi sarà ancora l'Imperatore, il Re di Pollonia et altri Principi, i quali con le forze loro et potendoli dar la lega già formata 30.000 fanti et 5.000 cavalli, che si faranno effetti notabili; oltrechè solo il batter l'armata del Turco basterebbe a far la Christianità gloriosa, anzi tal forze di lega non so vedere io come possa essere altrimenti che offensiva. Né accade per congetture pensare et credere altrimenti, perché essendo stata l'opinione del mondo sempre questa et ricercando così il bisogno presente, gran stoltitia sarebbe de' christiani confidare sì poco nella bontà di Dio, essendo questa Sua causa, che si credesse mai tanto male nei progressi et offensioni che perciò si lasciasse di fare essa lega, se con gli effetti però dopo fatta nel tempo non si vedesse altrimenti, et all' hora ad ogni modo s'haveria

d'attribuire più presto questa disavventura alli peccati nostri, ch' a difetto di questa unione, né che dalla Ser.tà V. et da gli altri Principi si havesse avuto confidenza temeraria in Dio, in quello che spetta alla gloria, essaltatione della sua santa fede et ch' l' mondo potesse restare con opinione che la Christianità havesse per sempre persa la speranza del suo rimedio et che tutte le ruine che per l' avvenire advenissero si potessero attribuire alla esclusione di questa santa opera, per il che non è da credere che il Turco tardasse molto a valersi di questa occasione, acciò intanto non si perdesse la memoria di questo danno, poiché si resterebbe con maggior disonore che mai et con opinione di poca forza et potentia. Pertanto N. S. spera che la Ser.tà V. quanto prima darà perfettione a questo negotio, il quale scorrendo così né si facendo le provisioni con quel calore che se faranno poi al tempo del bisogno, il tutto si troverebbe in confusione, et veda quanti giorni sono passati dopo che S. M.tà mandò l' avviso dell' 80 galere per lo tempo detto, la quale non mancherà d' aiuto alla Ser.tà V. oltra delle galere et genti fatta la lega. Né si ha da maravigliare V. Ser.tà se S. B. ne non ha fatto prima, ch' l' medesimo ha fatto al Re Cattolico, al quale non ha voluto fare le gratie prima che non habbi veduta la lega conclusa, con tutto che quella M.tà havesse la guerra con i Mori in Spagna et con gli eretici in Fiandra, oltre quella che continuamente ha col Turco.

Polisa scritta da Marcantonio vedendo ritardar la resolutione

Ser.mo Principe, essendo solita la Ser.tà V. d' accettare con opportunità et in tempo l' occasione che pongo essere di servitio di Dio et beneficio del suo stato, et vedendo differire tanto la resolutione di questa santa Lega, quando si vede che 'l tempo et il bisogno ne fa maggiore istantia, mi fa essere di nuovo importuno con la Ser.tà V. et supplicarla di presta espeditione, ricordandoli quel che è stata servita fare intendere a S. S.tà et M.tà dopo la venuta qui dell' imbasciatore francese da Constantinopoli et il danno che può apportare a questi Principi, le provisioni si fanno a questo effetto, quando il negotio non per resolutione, ma per dissoluzione cagionata dal tempo si escludesse, oltra che può molto benestare che vi fosse questo danno et non già per questo si trovasse le forze unite né atte a riceverne servizio quando pure in quel tempo la Ser.tà V. pensasse servirsene; con che bacio la mano della Ser.tà V.

A di detto de xxiii d' aprile in Collegio il Ser.mo diede a Marcantonio Colonna la seguente risposta et fu di mandare le 80 galere di S. M.tà per mezzo maggio, allegando che se l' erano offerte per quel tempo; che volevano alcune navi con gente in tempo senza specificare che numero de navi, né de soldati, né il tempo che volevano altre 20 galere che S. M.tà armasse, dicendo che manderebbero alcuni fusti senza dir quanti né dove; et che S. M.tà per la spesa ch' havesse fatta la Signoria di galere et d' altro più della sua rata parte a complimentamento di quella de S. M.tà se ne li facesse un deposito in una piazza in Italia et che S. S.tà dicesse ch' aiuto li voleva dare senza volerlo altramente dimandare S. Ser.tà.

Marc' Antonio rispose che de 'l negotio non fosse stato di tanta importanza alla Christianità tutta, et a S. Ser.tà particolarmente, alla quale portava grande affettione, haveria presa quella risposta per esclusione et tornatosene in Roma subito, ma che per questi rispetti voleva scrivere a S. S.tà et aspettarne risposta, facendo in questo negotio quelli boni officii ch' ha sempre fatto. Il Dogie le replicò che non le pareva mala risposta et che s' uscisse dal Capitolato nella lega et dal onesto, al che Marc' Antonio replicò che prima non era conveniente accollare hora le 80 galere per quel tempo ch' erano state offerte a' 20 de marzo, poi non era bon termine di procedere con un Re tanto grande di dimandare una scurtà a quello modo; quanto alle navi si doveva parlar più chiaro et del numero et del tempo, et così dovevano dire ancora dove volevano mandare le galere giacché s' era trattato di mandarle in Brindisi, et domandandone venti non bisognava dir di mandarne alcune, nel che vi furno molte repliche et il Ser.mo disse che se Marc' Antonio voleva si sarebbe di novo fatto Pregadi; al che respose che s' havesse pensato che con unirse un' altra volta il Senato s' havesse potuto sperare la conclusione della lega l' havrebbe havuto caro, ma vedendo le cose in questo termine se risolveva de spedire corriero in Roma e così la sera a tardi il giorno istesso delli 24, dando conto a S. S.tà del seguito, dicendoli che senza ordine della S.tà S. non havea voluto romper un negotio di tanta importantia.

È da sapere che quando fu data questa risposta se stava in gran speranza della conclusione della lega, essendosi in un Pregadi ributtata la oppenione de far la pace e rimasta per resolversi l' altro giorno la lega, nel qual tempo sopragionsero lettere di Corte li 3 di aprile per le quali l' imbascia-

tore veneziano scriveva alla sua repubblica che S. M.tà medesima li haveva detto che non haveria potuto essere l'armata in essere prima che per tutto giugno, il che fu di gran danno al negotio, et ne nacque questa risposta per dar tempo al tempo, ma S. S.tà et i ministri di S. M.tà mandorno subito a Marc'Antonio la risposta a tutti cinque li capi, come più appresso seguita.

Risposte alle petizioni che fanno li signori Veneciani per la conclusione della lega

Quanto al primo capo si manderanno le 80 galere per tutto il mese di maggio prossimo da venir conforme alla promessa.

Al secondo mandando li signori Veneciani le 20 galere in Brindisi, S. M.tà farà che si armino con la maggior diligentia et prestezza che sarà possibile.

Quanto al terzo capo del deposito che non par conveniente diffidar di un Re di quella grandezza, massime non essendo solito di mancare mai della parola sua, non havendo all'incontra S. M.tà demandato mai ad essi signori sicurezza altra per conto della contributione da farsi in detta lega.

Si danno 20 navi con bon numero de fanti, et maggior numero se più ne potrà havere S. M.tà nei porti suoi.

Si concederanno tre decime nello stato loro secondo la tassa vecchia per cinque anni, durante la lega, eccettuandone da esse le regole de monaci et i cardinali, i quali sono stati gravati assai per altro servitio della Sede Apostolica, le quali decime debbano però essere esatte da ministri di N. S., il quale promette ancora maggiore sovventione in evento che essi signori vadano prontamente a quest'impresa. Et con questa risposta Marc'Antonio se ne andò in Collegio e la diede al Ser.mo, instando per la presta resolutione, la quale li fu data poi alli 6 di Maggio, essendo giovato grandemente l'haversi inteso le gagliarde provisioni che S. M.tà faceva di gente per la guerra et come di già s'era avviata per Cartagena parte della casa del sig. Don Giovanni.

*Dimande de' signori Veneciani per la conclusione della Lega
(nel venirsene il sig. Marc'Antonio a Roma)*

1. Che S. M.tà dia le ottanta galere offertale per tutto maggio, ma in Otranto (escluse le galere della religione di Malta e del sig. Duca di Savoia), havendo S. S.tà offerte quelle della religione di più delle sue 12 et il sig. Duca le sue et accettate dalla Signoria, et sappiasi che quando il Viceré di Sicilia dimandò [al gran maestro^a] le galere di Malta esso rispose che di già S. S.tà le haveva dimandate e le erano state concesse, e così quando l'imbasciator di Roma di S. M.tà Cesarea fece dimandare quelle di Savoia; e così S. S.tà per via del cardinale Bobba, già quel Duca le haveva offerte ai signori Veneciani e da essi state accettate.

2. Che si accettano le 20 navi col numero delli fanti promesso.

3. Che per quello spendesse la Signoria in gente, galere et altro più della lor rata parte possano ritenersi li grani e tratte che devono a S. M.tà et particolari, e perché il credito loro è maggiore se valeranno ancora delli frumenti che havranno bisogno quest'anno, rimettendosi nel prezzo delli frumenti e tratte che hanno in mano ad arbitrio di S. S.tà, poichè negli altri per l'anni avvenire sta dichiarato nella capitolazione della lega.

4. Che S. S.tà li dia tre decime alla tassa nova del clero del suo stato, non escludendo niuno ovvero 100.000 scudi l'anno, nel modo che S. S.tà vorrà et si facci obligo de osservare il sopradetto per quest'anno 1571, dovendosi per l'avvenire osservare i capitoli concordati. E con questa resolutione Marc'Antonio se ne partì per Roma, spendendo^b un corriero avanti et fece che l'imbasciator de S. M.tà Cesarea spedisse ancora in Spagna per causa dell'accelerata la venuta delle galere et, in conformità di questo, scrisse per il medesimo corriero a S. M.tà il Ser.mo Principe di Venezia.

Credendosi che la lega non dovesse havere difficoltà, poichè le galere erano state di già offerte per tutto maggio e solo si dichiarava il luogo dove si havessero da trovare unite, e fu in Otranto, il che se ben portava più tempo che l'essersi unite, nondimeno per detto di molti senatori e per ogni ragione si doveva credere che ancorché tardassero per li 13 et 20 di giugno, essendo in tempo, la Signoria se ne dovesse contentare, et le venti navi si accettorno appunto come furono offerte; et la dimanda della compensazione era conforme al capitolo agionato da ministri di S. M.tà Cesarea et in conformità del capitolo ancora concordato nella lega: «Item quia in praedictarum

^a lacuna nel testo. Jean de La Vallette era gran maestro dei cavalieri di Malta; cfr. *Nunziature di Venezia*, x, p. 33 (Roma, 27 mag. 1571).

^b spendendo ms.

triremium» ci era solo che si potevano ritener li grani e tratte che havevano in mano, finchè si chiarisse il credito. E perchè erano vettovaglie quali particolarmente le erano offerte nel capitolo aggiunto e non ve si metteva in questo niente della dignità di S. M.tà, ha reso Marc'Antonio che ciò non potesse essere di nessuno inconveniente. Et essendo arrivato il suo corriero mercoledì et lui non prima di venerdì, il giovedì se fece una congregazione per spedire il negozio; e parlandosi del rifar de' soldati, fu non so in che modo detto de' presidii, dal che ne nacque sospetto che i signori Veneciani non pretendessero che S. M.tà li dovesse recompensare dei loro presidii, in modo che l'venerdì che Marc'Antonio Colonna giunse trovò intricato il negozio et così operò che l'imbasciatori veneciani mettersero in scritto la dimanda che faceva la Signoria per la conclusione della lega, ricordandosi molto bene che la Signoria, quando le dette la risposta, mai le disse parola che si potesse tirare a questo senso. E così si tornorno ad unire il sabato li deputati di S. S.tà e li ministri di S. M.tà e de' signori veneciani, e da S. S.tà et M.tà si concessero tutte le dimande, come si vede per un scritto qui di sotto; et nondimeno non fu conclusa la lega né sottoscritti i capituli, poichè l'imbasciatore veneziano voleva si sottoscrivessero le sue dimande e li ministri di S. M.tà le loro risposte, se ben vi è opinione di molti che li Veneciani dovessero sottoscrivere le risposte, poichè per esse se li concedeva quanto domandavano et non dovevano per ciò spedire corriero a Venecia, et habbiano mancato grandemente. Nondimeno quando i ministri di S. M.tà havessero sottoscritto le dimande, giacchè se li concedono tutte, potevano far senza scrupolo di dover pagar presidii, essendone così chiare le parole che non se intende la compensazione se non di gente sopra l'armata e de imprese da far, massime intendendola così S. S.tà che può solo esserne giudice.

III. *Narrazione di Marcantonio Colonna circa la conclusione della Lega*

ACR: Corrispondenza di Marcantonio, II CD, autogr. (apr.-mag. 1571)

Marcantonio Colonna giunse in Venetia il Martedì Santo, 11 aprile 1571, e sebene nei principali che havevano il Governo in mano in quel tempo era poca volontà di concluder la Lega, nondimeno il Mercordì Santo li diedero subito audentia intendendolo gratamente per la molta affetione che li havevano presa. E da principio mostrorno dolersi che esso fusse venuto a negotio non solo difficile, ma quasi disperato per il desiderio che havevano di darli ogni sodisfattione possibile. Et le difficoltà principali, le quali davan causa che facevan ributtar la conclusione della Lega a Venetiani, oltre la mortalità dell'anno passato delli loro remieri, che infinitamente li difficoltava lo armar di gran numero di galere, e la già quasi perdita di Cipro, erano che giudicavano che questa guerra li sarebbe stata difensiva et non offensiva, che era quello che a loro sarebbe stata bene, perciocché nella offensione haverebbono potuto sperare di recuperare non solo il Regno di Cipro ridotto a così mal termine, ma in gran parte il loro paese di Levante et allontanandosi il Turco dal mare del loro Stato poter godere per molti anni il frutto e la quiete di una tal occasione. Ma vedendo non voler l'Imperatore abbracciare questa occasione né il Re Cattolico col venirvi in persona, almeno in Italia, ma solo con la sua buona mente lasciar le cose in potere de' ministri i quali havevano sempre mostrato nel trattamento della Lega animo più di valersi di questa occasione alla difesa propria e all'offesa di Barbaria per l'istessa causa, che a voler penetrar in la offensione delle cose di Levante, volevano chiaramente che questa unione si sarebbe indirizzata a questa sudetta difensione, massime per la gran difficoltà che per se stesso haveva il luogo di offendere un Principe tanto potente come è il Turco oggi, dal cui solo volere dipende la espeditissima obbedienza che ha nel suo grande potente et armigero imperio, e che i Francesi più che mai tenevano con esso la sua solita intelligentia. Vedendo ancora il Re Cattolico non senza travagli, massime nelle parti di Fiandra per dove haveva per molti anni a tener occupati la maggior parte de suoi soldati veterani, e perciò sarebbero volentieri condiscesi a qualche onesto accordo col Turco, parendoli che, giacché a questo haverebbono alla fine dovuto venire, era molto meglio farlo prima della conclusione della Lega, appigliandosi alla occasione che dal capitolo aggiunto da Granvela se li dava che il far pace poi a pericolo di sdegnarsi et il Papa et il Re Cattolico; la guerra poi difensiva pareva loro di grandissimo danno, il quale forse non sarebbe stato così né al Papa né al Re Cattolico, con ciò sia che per difendere i Venetiani le loro isole et riviere marittime haveriano in poco tempo consumato tutta la loro sustantia, annichilendo et riducendo in estrema ruina il paese loro di terraferma, del quale havevano continuamente a starne gelosi. Onde per difendere scogli inermi e di poco frutto si sarebbero loro solo fatti frontiera di nemici e, come si è detto, a lungo andare o

non potuto difendersi o difendendosi consumare lo stato di Lombardia con una febre etica come si suol dire; il che non pareva potesse succedere così alli altri Principi collegati, perché il Papa si era obligato a tanto poca spesa che poteva molto bene sustentarla assicurando le riviere del suo stato et esercitandosi in opera tanto degna et proportionata all' officio suo come era tenere uniti i cristiani e quelli voltarli contra l' inimici del nome di Cristo. Il Re Cattolico, perpetuo inimico del Turco, con la stessa spesa che gli conveniva fare per la defentione del suo regno di Napoli Sicilia Sardegna, protetione di Malta e dei presidii di Barbaria, faceva la spesa della Lega, quando ben quella avesse ecceduto in qualche parte alla suddetta nel numero delle galere e de' fanti, poter supplire le concessioni che in Spagna il Papa li dava sopra le cose ecclesiastiche, le quali essendo in quei regni piene di ricchezza venivano ad esser notabili; il che non accadeva a Venetiani che con darli solo 100.000 scudi l' anno il Papa, di concessione sul lor Clero, in pochi anni sarebbero iti tutti mendicando. Vi erano alcuni ancor che dicevano che la conclusione della Lega era tanto tardi che per tenere il Re Cattolico le sue forze divise, et dovendo venir suo fratello, non sarebbe stato possibile per quell' anno far niente, onde era meglio non obligarsi, non dovendo haverne frutto, ma procurare l' accordo facendo per quella stagione la guerra difensiva, parendoli che per tale effetto le forze loro fossero bastate. Niente di meno ci era una gran parte alla quale tuttavia era fresca la memoria della offesa ricevuta dal Turco in tanti modi e giudicando necessaria la guerra pareva loro quella doversi fare in ogni modo unita con le forze del Papa et del Re, e che il Turco l' ingannerebbe come già aveva fatto se con esso si fosse trattato accordo et loro si sarebbero trovati soli in guerra, né capivano così bene che si potesse fare la guerra difensiva et che le forze del Re Cattolico non si fossero potuto avere, se non nel tempo offertoli da ministri regii almeno in tempo proprio che se ne potessero haver servitio. Ma come nel Consiglio de dieci era questa opinione di non voler Lega, il corpo del Senato, se bene per la maggior parte inclinava alla guerra et alla conclusione della Lega, se ne stava così sospeso et con poca satisfattione e del principe Mocenigo e di quei primari dai quali mai essi intendevano altro che le difficoltà che nascevano, celandoli per quanto potevano la mente buona del Papa et del Re Cattolico; né accade credere che, se bene per l' interesse privato si potessero muovere costoro, essi si valessero d' altro che delle ragioni dette, le quali puol ben essere che dall' interesse delle mercantie sequestrate e da quelle da non potersi continuare si facesse loro l' ingegno più prospicacie a conoscere le suddette difficoltà. Ma nelle Republiche quanto più è noto un interesse privato tanto più quel tal uomo si appoggia ad opinione che possi parer che ciò lo muova, et però conviene loro armarsi di buon fondamento per mantenere la loro opinione; et così facevano questi tali Senatori perché il farsi grande nelle Republiche è fondato solamente nell' esser conosciuto amatore della conservatione et aumento del publico et haver habilità per solo questo fine.

Questa Republica si governa in questa forma: in sostanza vi è il Consiglio grande nel quale entrano tutti li gentilhuomini da venti anni in su, che siano legittimi et li si fa la maggior parte delle risoluzioni, cioè la deputatione de' casi e distributione di tutti li governi. Vi è il Collegio, quale si chiama propriamente la Signoria, et ivi il Principe con circa trenta persone dà audienza et ve si leggon lettere, et questi tali sono chiamati alcuni consiglieri, altri Savii grandi di terraferma e dell' ordine con certi capi di Quaranta. Vi è poi il Consiglio di dieci, alli quali si può dare una Giunta di circa altri quaranta, et a questi è proprio la speditione delle cause di giustitia di Venetia et appellatione di tutto lo Stato con la giunta et trattamento di quelle cose di Stato che hanno necessità di maggior secreto, al quale si suole dare alcuna volta autorità ancor di poterle concludere. Vi è poi il Senato, detto il Pregadi, dove si propongono tutte le cose di stato et successi d' importanza e dove ordinariamente si fanno le propositioni e risolvessi il tutto, dicendosi le opinioni ben per prima ventilate da Savii e, sempre che da questo Senato non si dà particolare autorità al Consiglio de' dieci, in esso si risolve il tutto. Questo corpo del Senato è di più di duecento huomini, nel quale s' intendono compresi tutti quelli di Collegio et di Consiglio de' dieci con la giunta et il resto assieme con i primi della Republica. Il Principe interviene presso tutti li Consigli a suo arbitrio.

Hor intesi da Marcantonio queste difficoltà et vedendo ancora quanto haveva fatto la lunga pace quella Republica amante della quiete, cominciò in Collegio e poi a parte con alcuni principali Senatori a persuadere la conclusione della Lega, procurando di risolvere le difficoltà suddette, e prima mostrò con ragioni il non potersi da Venetiani soli sostentarsi la guerra, ancorché difensiva contro il Turco, il quale di presente si trovava altro numero e qualità di forze che in altri tempi quando essi havevano guerreggiato contra di lui et che loro non havevano luogo sicuro et a pro-

posito dove puoter tenere la loro armata unita, che potesse far fronte et in un certo modo coprir lo stato loro impedendo l'inimico, se bene di numero di armata maggiore, a non poter sbarcare lo esercito in terra che sopra la loro armata conducessero e quella neanco poter dividere per poter offendere in più parti, conciosiaché in Candia non havrebbe potuto dar molto alle cose del Golfo, et Venetia istessa, ma restar in quella forma molto sicura in Corfù che sarebbe stato luogo più atto a questi effetti non di poter star tutta nemeno quella parte che vi capisce; oltre che non vi saria potuta stare unita, ma parte in Candia et parte in la Canea star sicura sotto la fortezza nel molo, atteso che l'inimico l'havrebbe potuta distruggere dal scoglio che li sta d'incontro, et non vi essere porto niuno nel che l'inimico da terra non avesse facilità di poterla battere intorno, sicchè dell'armata poco o niente si habrebbero potuto servire e che vedessero quanto poche fortezze avevano che senza scampo della potentia del Turco si havessero lungamente potuto difendere. Sicchè, non dovendosi essi fidar più del Turco, non solo infedele ma senza nulla fede, dovevano accettare questi aiuti così notabili che dal Papa e dal Re se li offerivano et non far che altri potessero attribuire alla loro perfidia la ruina, che perciò li avvenisse, e che quelle speranze che il mondo haveva concepite da questa santa unione il restarne privi si potesse ancor darne la colpa alla loro natura purtroppo dedita alla quiete. Onde ne sarebbe ancor nata un'altra opinione per loro perniciosissima che quella Republica talmente inimica delle armi che né offesa di parole né di fatti né perdita di regni li potesse rimuovere dall'otio et che non dovevano dubitar che da questa Lega non havessero da riuscire effetti notabili, perché essendo il numero delle forze che si destinavano per l'ordinario di 200 galere, 100 navi, 90.000 fanti e 4.500 cavalli, queste non solo erano bastanti ad offendere ma a far imprese di molta importanza et che non era da non sperare che visto l'Imperatore questo negotio ben incaminato, esso non volesse come a cattolico e generoso perder la occasione di levarsi da quella infelicità in che la discordia e i peccati della Cristianità lo avevano messo di essersi fatto tributario là in certo modo del Turco et che molti altri Principi non fossero venuti a questa unione, onde si avesse all'Imperator ancor potuto dare aiuto rilevante per poter rompere dalla parte d'Ungheria, essendo cosa certa che se il Turco a quella guerra non fosse stato presente, l'Imperatore al sicuro havrebbe fatto gran progressi et, andandovi l'armata con la occasione de' Christiani, non cosa avesse fatto ancor grande nella Grecia. Et tanto più si doveva tener per fermo questo, quanto che essendo morto il Transilvano¹ bisognava quasi che di necessità per la elezione del successore nascesse rottura tra il Turco et l'Imperatore. Né dovevano non sperar bene per quello anno, perché tardi dovesse seguire la unione delle armate, sendo avvenuto perché tardi si era conclusa la Lega, oltra che non si potendo sperare nel principio maggiore effetto che il combattere l'armata turca, si sapeva bene questo non essere mai stato in termine da poter accadere se non nel principio dell'autunno, come si vidde l'anno '37 nella Prevesa et nel passato in Cipri.

Con queste ragioni parendo a Marcantonio di havere acquistato molto nel Senato et considerando che se il Consiglio de' dieci avesse havuto cosa di sostanza in mano per la conclusione della pace, come si era creduto da molti per la venuta del Ragazzoni in Venetia, le haverebbero detto in Senato et esso sarebbe stato risoluto, strinse la Republica con prieghi et con risentimenti alle volte a che lo risolvessero, parendoli che la irresolutione era una esclusione con poca sua riputatione et con danno del Papa e del Re Cattolico, i quali con questo trattato di unione se ne stavano sospesi, massime che non mancavano di quelli che dicevano che Venetiani non lo risolvevano per poter, con la occasione del negotiar la Lega, avvantaggiare le condizioni della pace che trattavano col Turco et perché, parlando un giorno in Colleggio, si accorse dalle parole del Principe che li faceva difficoltà quello haver da spendere per la portione del Re Cattolico, per dover poi riscuotere et che nel resto le cose si andavano tuttavia ben disponendo.

Occorse molti giorni prima che, per necessità di frumento, i Venetiani avevano preso alcune navi che da Puglia lo conducevano a Napoli, come alle volte in simili bisogni soglion fare, et che in Venetia erano i padroni che dimandavano il prezzo de' frumenti, instando ancora quelli che avevano cura del patrimonio regio, le tratte per le quali con lo sdegno preso dal sequestro fattoli da Venetiani, dimandavano una gran somma di denari. Per il che, tornando Marcantonio dal Colleggio con l'animo volto a levar questa difficoltà rimasta, trovò chi a caso l'informò di

¹ Giovanni Sigismondo Zápolya (Szápolyai), voivoda di Transilvania.

questo successo a pieno, del quale subito s'imaginò poterne cavar beneficio per la conclusione della Lega et ne avisò il Papa acciocché lo trattasse con i ministri regii, e ciò fu proporre che i Venetiani si haverebbero potuto ritenere il prezzo de' grani e delle tratte per quelli quattro mesi che avesse potuto durar la unione delle armate et portatoli il conto le avesse pagato quello che fosse rimasto debitore per quella somma et così questi denari a Venetiani erano più che depositati, havendoli nelle mani proprie et al Re non era d'indignità che si trattasse questo pagamento che a lui et ai suoi sudditi i Venetiani dovevano; oltra che ciò passava senza suo incomodo. Onde proposto che lo hebbe il Papa alli ministri regii, vi concorsero et lo avvisorno a Marcantonio, il quale mentre aspettava questa risposta si andò tuttavia più certificando che la maggior parte del Senato inclinava alla Lega.

Marcantonio andò in Collegio et propose questo modo come a suo pensiero dicendo che, quando alla Republica fosse parso a proposito, ne haverebbe subito spedito corriero in Roma. Il Principe, che mostrò sempre animo diverso alla guerra, disse, parendole forse che lo espediente era riuscibile, che non era honesto trattener i padroni del grano senza il loro danaro; al che Marcantonio rispose che, poiché a loro per i suoi bisogni era parso conveniente torsi i frumenti che andavano per il vivere di Napoli, non ci doveva parer duro che il Re pigliasse alcuna sicurtà de' suoi sudditi proprii. La sera poi in Pregadi questa propositione fu abbracciata et credendosi i Venetiani che si dovesse scrivere in Roma, Marcantonio li diede il negotio per concluso, con la quale occasione strinse di nuovo la Republica per la conclusione, mostrando che il tempo, le provisioni da farsi et quelle che faceva il nemico instavano, onde il giorno appresso, convocato dal Principe il Senato, fu conclusa la Lega con meno dieci palle contrarie et chiamato Marcantonio in Collegio li fu data la resolutione, con la quale egli allegramente spedito che si hebbe corriero a Roma, prima s'incaminò a quella volta. Ma il Pontefice, desideroso della conclusione, senza aspettare Marcantonio, convocò li deputati per la sottoscrizione delli Capitoli, et come Giovan Soranzo era stato mandato per aggiunto a Soriano parendo ad alcuni che questo fosse facile al negotio, il che fu di quelle persecuzioni che nelle Republiche sogliono essere, atteso che il Soriano negotiò e trattò con tutta quella prudentia che si potrà mai dire. Il Soranzo di suo capo disse che li soldati de' presidii di Dalmatia dovessero mettersi in conto alla portione de' fanti che alla sua Republica toccava, cosa non mai trattata, et perché con questo i ministri regii haveriano potuto anco dire che a loro fossero menati boni i presidii di Orano, della Goletta et di Meliglia in Barberia et così la Lega sarebbe stata affatto difensiva, Marcantonio negò questo espressamente et se ne spedì corriero in Venetia, di dove venne la resolutione conforme a quanto da me si era espresso et così la santa Lega restò con intera conclusione et con infinita consolatione del Papa e di tutti i buoni, fuori dell'aspettatione di ogn'uno, et si attese a formare i Capitoli et furono i seguenti.^a

IV. Nicolò Daneo a Marcantonio Colonna

ACR: Corrispondenza di Marcantonio, II CD, orig.

Madrid, 5 giugno 1571

[in cifra] Questi signori stanno molto posti nelle cose di Tunisi e di Biserta et andando Don Giovanni a quella impresa s'intende che dopo lui habbia a essere il marchese di Pescara il factotum, come saria dir luogotenente generale, però quando per caso si ricercassero le galere di S. Stà, V.E. sia avvertita per suoi particolari. Don Giovanni va molto animoso et desideroso di gloria et di honore, et Giovanni Andrea¹ si mantiene molto nell'esser suo favorito. Il contrario è del commendatore maggiore che ogni giorno è in peggior gratia sua, parendoli che li sia dato per maestro di scuola et per spia delle sue attioni et che habbia da scrivere qua d'ogni cosa [...]. Il secretario Soto potrà assai con Don Giovanni, però sarà bene che V.E. sappia tenerlo per amico. Ruy Gomez² è tutto di Don Giovanni et in lui si fonda par assai in questa sua assenza di Corte.

^a Non sono trascritti nel manoscritto.

¹ Oltre al Daneo, agente di Marcantonio Colonna, precedentemente pure da Madrid il 22 gennaio 1571 Giambattista Maddaleni Capodiferro così aveva riferito al Colonna: «Il sig. Gian Andrea Doria va di qua facendo tutto quello che V.E. può pensare e da più vie Don Giorgio Manriche fa grandissima instantia per vendere le galere e dicono che se trova duecento trentasette milia scudi de debito e che questo lo necessita a venderle» (nello stesso fondo archivistico II A 67).

² Ruy Gomez de Silva, consigliere di Stato di Filippo II.

v. *Matteo Zane a Marcantonio Colonna*

ACR: Corrispondenza di Marcantonio, II CD, orig.

Venezia, 22 giugno 1571

Seben è superfluo ch'io metti avanti all'E. V. alcun mezzo di giovare onestamente al signor nostro padre et di fare apparer la sua innocentia fuor di tante calunniose persecuzioni che le vengono opposte, sapendo che per sua benignità la è così presta ad abbracciar le occasioni come io umile a rappresentargliele, non debbo perciò restar di far sapere a l'E. V. che essendo per mandar questi signori Inquisitori in armata ad esaminar a istanza et a difesa del signor mio padre, credo che si saranno anco introdotti alcuni di quei signori et gentilhuomini che saranno presso di lei. Piaccia a V.E. di mostrar segno della sua ottima volontà.³

Allegata: *Dichiarazione di M. A. Colonna circa la condotta di Girolamo Zane generale vinetiano.**Scarpanto, 25 settembre 1570*

Per questa scrittura firmata di nostra mano fo indubitata fede come dall'ecc.mo generale della ill.ma Signoria di Venetia, in arrivare io in la Suda, porto dell'isola di Candia, con l'armata di S. S.tà et di S. M.tà, io fui requisito da S. E. di parola et con scrittura di voler andar seco a Cipri per combattere l'armata inimica [...], di che io mi contentai se bene e dalli consultori suoi et de' miei corressero diverse parole. Nondimeno sta S.E. sempre saldo dicendo esser così l'ordine della sua Ser.ma Republica, anzi giunti in Calamia et sapendosi la perdita di Nicosia et essendo tutti li suoi consultori et li miei di parere di tornare indietro, esso sig. generale stava saldo nell'istesso proposito.

vi. *Marcantonio Colonna alla signora Giovanna d'Aragona duchessa di Tagliacozzo*

ACR: Corrispondenza di Marcantonio, II CD, orig.

Messina, 2 luglio 1571

I Venetiani hanno levato V.E. d'ansia che se io li havesse d'andar a trovar, poichè essi sono venuti da me e qui li accarezzo et matengo parendomi il caso loro compassionevole, che essendo venuti qui non habbiano trovato il sig. Don Giovanni, ma quel ch'è peggio una provisione publica e notoria per Tunisi, dove ancor che se ci vadi il sig. marchese⁴ non accade che vi pensi perchè sta in modo che è miracolo che viva [...]. Di levante non c'è niente. Io dubito che, se viene qualche nova della venuta del sig. Don Giovanni flemmatica, questi Venetiani se ne andaranno a Dio et alla ventura. Io non mancarò di trattenerli. Hanno mandato per le galere di Candia et queste et quelle con certe di Corfù fanno la summa di 124 e molte navi. Dio ci metta la sua mano.

vii. *Gian Andrea Doria a Stefano De' Mari sulla battaglia di Lepanto*

ADP, 69/32, 3, ff. 146r-147r, copia.

Napoli, 13 novembre 1571

Ho havuto la lettera di V.S. et, per molto che la sappi racontar et dipinger il buon tempo che si ha dato, la prego a credermi che perchè ne uscì netto, facendo quel che doveva, non si può haver giorno eguale a quel che hebbemo. Allì vii di ottobre havria visto V.S. prima di atufarsi molti allegri et contenti, veramente da quel che si poteva giudicar in faccia, altri malinconici, chi con molta paura di perdere et chi con molta speranza di vincere. Nell'incominciar poi la battaglia, nella quale ne favorì il tempo perchè in cielo et in mare giorno più quieto et bello non si vidde nel mese di luglio, si coperse in un subito non solo tutte le armate, ma l'aere d'intorno, di un fumo così denso che buon pezzo si stette senza poter vedere quasi niente, solo il rumor dell'artegliaria con

³ Aggiunge: «Insieme con mio fratello le faccio humile riverentia».⁴ Alvaro de Bazán, marchese di Santa Cruz (Santacroce), capitano delle galee di Napoli e ammiraglio della flotta spagnola.

la salva che V.S. può considerare che dovevano fare 40.000 archibuseri, quasi che continuamente tiravano, et un rumor di tamburi et suon di trombe più gagliardo et da temere che quel che scrive l'Ariosto, facevano rimbombare il mare et tremar li legni. Gran contento hebbi io per uno che assai subito ruppi il corno sinistro con chi mi toccò investire, guidando il destro della nostra armata, ma mentre che non vi essendo più da quel lato con chi combattere andavo verso la battaglia, gran disgusto, et passo di disgusto, mi dette il vedere non so quante galee delle nostre perse in tutto, et tanto più come che in esse vi era la Capitana di Malta, che non è però delle galee ordinarie; et per molto che vedessi, come ho detto, tutto il corno sinistro suo ch'era quella parte dove avevano messo più forza, come all'ora si vide et poi si è saputo, tutto perso et in fuga, mi parse haver havuto la battaglia altrove difendente essito, et non ben risoluto del evento. Videmo comparire la nostra reale, la quale non senza molto contrasto et molto aiuto haveva vinto la Capitana del Bassà del mare; all'ora si tenne et conobbe la vittoria dal nostro lato, et fu un grandissimo gusto mettersi a dar caccia a forse 40 galee che con molto maggior disordine di quel che facevamo noi alli Gerbi ricevevano la carica; fra esse vi era Lucchiali, il quale non fatta l'ultima prova dell'aspettatione che si haveva di lui, fu delli primi a mettersi in fuga, et di tutte esse non se ne salvarono sette, quell'altre tutte investirono in terra.

Ben so io che V.S. havrà prima di hora saputo queste et altre particolarità, tuttavia perché non le facci così buon sangue li delicati cibi et pretiosi frutti che ha goduto in San Pier d'Arena, et non habbi tanto gusto del tempo che ha consumato fra delitie, giuochi, solazzi, stando al fresco et accomodato di stantia et di habito, et magnando a spese d'altri, ho voluto anch'io dirle qualche cosa de fatti nostri. V.S. ne habbi invidia, perché certo il viaggio lo merita, il quale per più cause et per molto più di quelle che nessuno si può immaginare si ha da attribuire a Dio, et molto poco agli huomini; et questo basti sinché si vediamo.

Ringratio V.S. della prontezza con che m'ha aiutato delli Xmila scuti; io sarò miglior pagatore che l'altra volta, et metterò questo obbligo con altri che conosco haverli. M'è stato caro intendere l'electione del Duce, et poi che V.S. ha incominciato ad entrar nelli magistrati, bisogna non fermarsi sino a passar avanti. Si messer Gianotto corrisponderà, hora che ha mutato nome, all'opinion che si haveva prima di lui non sarà poco, et tutti ne doveremo restar molto contenti. Nelle tratte di V.S. ho fatto quel che dalli suoi intenderà et se fossero stati più soleciti il negotio saria già fornito, et tuttavia ne spero bene et presto.

TAVOLA DELLE ABBREVIAZIONI

- ACR = Archivio Colonna di Roma.
 ADP = Archivio Doria-Pamphili.
 ASP = Archivio di Stato di Parma.
 ASV = Archivio Segreto Vaticano.
 ASVE = Archivio di Stato di Venezia.
 BMV = Biblioteca Marciana di Venezia.
 BRUNETTI, VITALE = *La corrispondenza da Madrid dell'ambasciatore Leonardo Donà (1570-1573)*, a cura di M. Brunetti, E. Vitale, Venezia-Roma, 1963.
 NUNTIATURBERICHTE = *Nuntiatuerberichte aus Deutschland*, Abt. 2 (1560-1572), Wien, 1897 ss.
 NUNZIATURE DI NAPOLI = *Nunziature di Napoli*, I, a cura di P. Villani, Roma, 1962.
 NUNZIATURE DI VENEZIA = *Nunziature di Venezia*, VIII-X, a cura di A. Stella, Roma, 1963-1977.
 SERRANO = L. SERRANO, *Correspondencia diplomatica entre España y la Santa Sede durante el pontificado de San Pio V*, voll. 4, Madrid, 1914.
 autogr. = autografo.
 B. = busta
 canc. = cancellato.
 cav. = cavaliere.
 clar.mo = clarissimo.
 corr. = corretto.
 doc., docc. = documento, documenti.
 ecc.mo = eccellentissimo
 f., ff. = foglio, fogli.
 ill.mo, ill.ma = illustrissimo, illustrissima.
 mag.co = magnifico.
 min. = minuta.
 ms. = manoscritto.
 mons. = monsignore.
 n. = nota.
 N. S. = Nostro Signore.
 orig. = originale.
 p., pp. = pagina, pagine.
 r = recto.
 reg. = registro.
 rev. = reverendo.
 rev.mo, rev.ma = reverendissimo, reverendissima.
 S. = San, santo, santa.
 S. A. = Sua Altezza.
 S. B.ne = Sua Beatitudine.
 S. E. = Sua Eccellenza.
 Ser.mo, Ser.ma = Serenissimo, Serenissima.
 sig. = signor, signore.
 S. M.tà = Sua Maestà.
 S. Ser.tà = Sua Serenità.
 S. Sig.ria = Sua Signoria.
 S. S.tà = Sua Santità.
 S. Subl. = Sua Sublimità.
 v = verso.
 V. B.ne = Vostra Beatitudine
 V. Ser.tà = Vostra Serenità
 V. Sig.ria = Vostra Signoria
 V. S.tà = Vostra Santità.

INDICE DELLE PERSONE E DELLE COSE*

- A**brahamowicz Zygmunt: 252n.
 Accademia di Atene: 208.
 Acarniana, costa del golfo di Patrasso: 254.
 Acquefredde, costa della Caramania: 224n.
 Adrianopoli: 237.
 Adriatico, mare, golfo: 233, 239, 240, 244, 267.
 Albanesi: 239, 260.
 Albania: 237.
 coste albanesi: 245, 253nn.
 Albèri Eugenio: 227nn.
 Aleppo: 220.
 Alessandri Vincenzo, segretario veneziano inviato in Persia: 252n.
 Alessandria d'Egitto: 220, 227n, 238 e n, 241n.
 Algeri, sangiacco di -: vedasi Euldj Ali.
 Ali pascià: vedasi Mehemet Ali.
 Antonio: vedasi Marco Antonio.
 Ancona, Ebrei di -: 220.
 Arabia: 216.
 Aragón y Tagliavia Carlos de, duca di Terranova, principe di Castelvetrano, presidente e viceré di Sicilia: 223, 264.
 Arco Prospero d', ambasciatore imperiale a Roma: 264.
 Ariosto Ludovico: 270.
 Armenia: 252n.
 Asiago, Reggenza dei Sette Comuni: 233n.
 Askenasi Salomon Ben Nathan, ebreo udinese, medico presso la corte ottomana: 241.
 Athanasiadis-Novas Giorgio: 208 e n, 259n.
 Augusto, imperatore: 208.
 Austria: 216n.
 Avalos Ferrante Francesco de, marchese di Pescara, viceré di Sicilia: 214, 215n, 222-225, 265.
 Avalos Francesco Ferdinando de, marchese del Vasto e di Pescara: 264.
 Aymard Maurice: 212, 236n.
 Azio, battaglia navale di -: 207.
- B**adoer Federico, fondatore dell'Accademia della Fama, già ambasciatore veneto presso l'imperatore Carlo V: 258 e n.
 Baglioni Astorre, governatore di Cipro: 228, 230.
 Baglioni Salviati Ginevra, moglie di Astorre: 228 e n.
 Balcani, timarioti: 212n, 227, 256.
 Barbara, nave ausiliaria veneziana naufragata: 230n.
 Barbarigo Agostino, provveditore generale dell'armata navale veneziana: 207, 209, 226n, 235 e n, 236 e n, 254.
 Barbaro Almorò, figlio di Marcantonio: 249n.
 Barbaro Daniele, di Francesco: 258.
 Barbaro Francesco, figlio di Marcantonio: 217.
 Barbaro Marcantonio, bailo di Venezia a Costantinopoli: 217, 227 e n, 240, 253n.
 Barberia (Barbaria): 216n, 268.
 corsari di -: 212, 213, 227, 604 e n.
 Barcellona: 219, 233.
 Barkan Ömer Lüfti: 212n, 240n, 256n.
 Barozzi Niccolò: 211n.
 Bazán Alvaro de, marchese di Santa Cruz (Santacroce), capitano delle galere di Napoli e ammiraglio della flotta di riserva spagnola: 254n, 269n.
 Beirut: 220.
 Benzoni Gino: 206n.
 Berengo Marino: 212 e n, 231n.
 Bessarione Giovanni, da Trebisonda, cardinale: 209 e n.
 Biserta: 268.
 Bizzarri Pietro: 209 e n.
 Blet Pierre: 245n.
 Bobba Marcantonio, cardinale: 264.
 Bolognetti Francesco: 208n.
 Bon Ottaviano: 258.
 Boncompagni Giacomo, figlio naturale di Gregorio XIII, castellano di Castel S. Angelo: 247n.
 Bonrizzo Alvise, segretario del bailo a Costantinopoli: 217 e n.
 Bragadin Marcantonio, rettore di Famagosta e martire: 228, 230, 255 e n-257 e n.
 Branca Vittore: 209n.
 Braudel Fernand: 206 e n, 213n-215n, 216, 218n, 230n, 231n, 236 e n, 240n, 242 e n, 243n-245n, 252n, 255 e n, 256 e nn, 257 e nn.
 Brezzi Paolo: 245n.
 Brindisi: 262-264.
 Brosch Moritz: 211.
 Brunetti Mario: 212, 219n, 230n, 231n, 247n, 257n.
- C**accamo Domenico: 252n.
 Cacciavillani Ivone: 212n, 235n.
 Calamiti (Calamia), porto della Caramania (Anamur): 224n.
 Campana C.: 223n.
 Canal (da Canale, Canaletto) Antonio, provveditore dell'armata navale veneziana: 233.
 Candia: 216, 222 e n, 223-225, 227-229, 233, 240, 246, 267, 269.
 Canea, vedasi La Canea.
 Canina, castello albanese presso Valona: 239.

- Caracciolo Ferrante, conte di Biccari (Vicari): 208, 214, 225.
 Caracossa, vedasi Kara Koca.
 Caramania (Anamur): 224, 235.
 Carinci Giovanni Battista: 254n.
 Carlo d' Austria (Asburgo), arciduca di Stiria: 214.
 Carlo di Lorena, fratello del duca di Guisa: 221n.
 Carlo V, re di Spagna e imperatore: 209n, 212n, 247, 258n.
 Carlo IX, re di Francia: 221n, 240 e n, 243.
 Cartagena: 264.
 Castelnuovo di Dalmazia: 239, 241n.
 Castelrozo, porto della Caramania: 224n.
 Cattolici, vedasi Spagnoli.
 Cavalli Marino, provveditore generale di Candia: 227n, 228.
 Cavalli Sigismondo, ambasciatore veneto in Spagna: 219.
 Cavazzana Romanelli Francesca: 246n.
 Cefalonia: 246.
 Celsi (Celso) Giacomo, provveditore della flotta veneziana: 224.
 Centurione Ginetta: 213n.
 Cerigo (Cirigo), isola: 242n, 243.
 Cervantes Miguel de: 208.
 Charrière Ernest: 216n, 221n, 241n.
 Chimara, nell' Epiro: 221.
 Chio, isola: 255.
 Chioggia: 233n.
 Cimarioti (Chimarioti Cimiriotti), ribelli albanesi: 220n, 221.
 Cipro (Cipri): 206, 209, 212, 216 e nn, 217, 219n, 223, 224, 225 e n, 226 e n, 227 e n, 228, 235, 238, 261, 267, 269.
 guerra di -: 210n, 211 e n, 212n, 218, 222, 223n, 224n, 226n, 227, 228 e n, 229, 230 e n, 233n, 234n, 235, 238 e n, 239n, 240, 246, 251, 253, 255 e n, 257 e n, 259, 265.
 Civitavecchia, 214.
 Colonna Marcantonio, capitano generale dell' armata navale pontificia: 207, 210 e n, 213 e n, 214n, 215 e n, 216, 219 e n, 220 e n, 221, 222 e n, 223, 224 e n, 225 e n, 230, 231 e n, 232 e n, 236 e n, 238 nn, 239n, 242, 243 e n, 244 e n, 253n, 254, 260, 261, 263, 265, 268-269.
 Commendone Giovanni Francesco, cardinale, legato pontificio in Germania e Polonia e, infine, nunzio a Venezia: 210, 247n.
 Contarini Alvise, ambasciatore veneto in Francia: 234n.
 Contarini Gasparo, cardinale: 246 e n.
 Contarini Gio. Pietro: 206n, 209 e n.
 Contarini Nicolò, futuro doge: 258 e nn.
 Cordova: 218.
 Corfù: 214n, 220, 221 e n, 225, 226, 229, 233, 235, 238, 239, 242 e n, 243-245, 255, 261, 267, 269.
 Cornaro Paolo: 221n.
 Corner Francesco, provveditore generale a Corfù: 238n.
 Cortelazzo Manlio: 211n.
 Cosimo I de' Medici, granduca di Toscana: 213n.
 Costantinopoli: 216nn, 218, 220, 221, 227n, 228, 229, 230 e n, 231 e n, 233 e n, 234, 236, 237 e n, 238 e n, 240 e n, 241 e n, 243, 254n, 261.
 ambasciatore di Francia a -: vedasi Grantrier de Grandchamp Guillaume, Noailles François de.
 arsenale di -: 230, 236.
 bailo di Venezia a -: vedasi Barbaro Marcantonio, Tiepolo Antonio.
 granvisir (primo pascià): vedasi Sokolli Mehemet.
 Cozzi Gaetano: 208n, 245n, 257n, 258nn.
 Curzolari o Echinadi, isole: 207, 235.
- D**alla Santa Giuseppe: 229n.
 Dalmazia: 217, 245, 257.
 provveditore in -: vedasi Foscarini Giacomo.
 Da Molin Francesco: 258n.
 Da Ponte Nicolò, procuratore di S. Marco, futuro doge: 211n, 221n, 229, 251 e nn, 253, 258, 259n.
 Da Silva Guzman, ambasciatore spagnolo a Venezia: 209.
 Dandolo Matteo, procuratore di S. Marco: 221n, 258.
 Dandolo Nicolò, luogotenente a Cipro: 226n.
 Daneo Nicolò, agente di Marcantonio Colonna a Madrid: 268 e n.
 Danichmend Ismail Hami: 211.
 Dardanelli: 237n, 239.
 De Costol Hieronimo: 209n.
 De Maddalena Aldo: 259n.
 De' Mari (Di Mare) Stefano, finanziatore genovese: 207n, 215, 235n, 269.
 De Torres Luys, consigliere familiare di Pio V: 218 e n, 219.
 Defontin Maxange: 211.
 Del Carretto Marc' Antonio, principe di Melfi: 213, 214.
 Del Carretto Zenobia: 213.
 Della Cornia (Corgna) Ascanio, comandante di mercenari nell' armata navale spagnola: 207, 236.
 Diedo Girolamo: 253 e n, 254n.
 Dionisotti Carlo: 206nn, 208nn, 229n, 231n, 236, 245n, 259 e n.
 Dolfin (Dolfino), banco privato: 259n.
 Donà Antonio: 240n, 244n.
 Donà Leonardo, ambasciatore veneto in Spagna: 212, 219 e n, 227, 255n, 257n, 258.
 Donà Nicolò, governatore delle galere 'sforzane': 227n, 228 e nn, 239n, 240 e n, 243, 244 e n.

Doria Giambattista: 213.
 Doria Gian (Giovanni) Andrea, ammiraglio dell'armata navale spagnola: 207 e n, 210 e nn, 211 e nn, 212, 213 e nn, 214 e nn, 215 e nn, 222 e nn, 223 e n, 224 e nn, 225 e n, 226, 229n, 235, 236, 238n, 243, 251 e n, 254 e n, 268n, 269.
 Doria Giannettino: 213n.
 Doria Marcello: 213.
 Doria Pagano, fratello di Gian Andrea: 214n.
 Doria Pompeo: 225.
 Doria-Pamphili Alfonso: 211n.
 Dragonetti De Torres A.: 218n.
 Dumont Jean: 212n, 235n.
 Duodo Francesco, comandante delle galeazze venete: 235.

Egeo: 239, 254, 255.
 Elisabetta I Tudor, regina d'Inghilterra: 209.
 Emanuele Filiberto, duca di Savoia: 220n, 264.
 Enrico di Guisa, duca: 221n.
 Enrico II, re di Francia: 262.
 Epiro, 221.
 Escorial: 214.
 Essen Léon van der: 222n.
 Euldj Ali (Luca Galeno, rinnegato calabrese) Ulug-Ali detto volgarmente Occhiali, sangiacco di Algeri: 207, 208 e n, 211 e n, 215, 222 e n, 235-237, 240, 243, 244, 252, 253, 254, 256n, 270.

Facchinetti Giovanni Antonio, vescovo di Nicastro, nunzio pontificio a Venezia, poi papa Innocenzo IX: 207, 209, 214n, 216n, 218, 221, 222n, 226, 228, 229 e n, 230, 232-234, 236, 237, 240, 242, 244, 245, 247, 248, 249 e n, 250, 251n, 252, 257, 258n.
 Famagosta: 209, 222-224, 226, 227 e n, 228, 230 e nn, 233.
 Farnese Alessandro, nipote di Filippo II: 222n.
 Farnese Ottavio, duca di Parma: 236 e n.
 Ferdinando II il Cattolico, re d'Aragona e di Napoli: 246.
 Ferrier Arnaud du, ambasciatore di Francia a Venezia: 221n, 240 e n.
 Fiandre (Fiandra): 209n, 240, 250, 265.
 eretici di -: 263.
 Fieschi, congiura: 213n.
 Filippo II, re di Spagna: 206n, 207, 213, 214 e n, 215 e nn, 218 e n, 221n, 222 e n, 223 e n, 225, 231, 235, 241, 242 e n, 245-248, 251, 254-256, 258, 262-268 e n.
 ministri di -: 225, 229, 254, 262-266.
 Finca, presso Nicosia di Cipro: 227.
 Firenze, duca di -, vedasi Cosimo I de' Medici, granduca di Toscana.
 Firpo Massimo: 209n.
 Fischer-Galaty Stephen: 239n.

Fiume (Fiumi): 214n.
 Foglietta Uberto: 210n.
 Foscarini Giacomo (Jacopo), provveditore in Dalmazia, poi capitano generale dell'armata navale veneziana: 239, 242n, 243 e n, 244 e nn.
 Fragnito Gigliola: 246.
 Francesi: 232, 234 e nn, 240, 241n, 265.
 Francia: 216n, 234, 240.
 ambasciatore di -, a Costantinopoli: vedasi Grantrie de Grandchamp Guillaume; Noailles François de, vescovo di Dax (d'Acqs, d'Aiqui); a Venezia: vedasi Ferrier Arnaud du.
 re (Cristianissimo) di -: vedasi Carlo IX.
 Frascati, villa di -: 250n.
 Friuli: 249n.

Galgano Flaminio, segretario di Marcantonio Colonna: 260n.
 Galli Tolomeo, segretario di Stato di Gregorio XIII: 247, 248 e n, 249, 250 e n, 251, 252n.
 Gallio: 233n.
 Gallipoli (Galipoli), arsenale ottomano: 236, 254.
 Genova: 214, 255.
 elezione dogale: 270.
 Gerba (Gerbi), isola del golfo di Gabès: 213.
 Germania, principi di -: 261.
 Giovanna d'Aragona, duchessa di Tagliacozzo: 269.
 Giovanni d'Austria don, capitano generale dell'armata navale alleata: 206 e n, 207, 210, 211 e n, 215n, 225, 231-233 e n, 234 e n, 235 e n, 236, 237, 238 e n, 239, 240n, 241, 242 e nn, 243 e n, 244 e n, 246, 248, 252, 253 e n, 254-256, 264, 268-269.
 Girardi Elisabetta: 233n.
 Giuriato Giuseppe: 210, 231n.
 Giustiniani (Giustiniano) Giuffrè, sopracomito della galera «Angelo Gabriele» (Giustiniana): 207, 236.
 Goletta, piazzaforte di Malta: 216n, 252, 268.
 Gómez de Silva Ruy, consigliere di Stato di Filippo II: 225, 268.
 Gonzaga Alfonso: 213.
 Granada, guerra di -: 215n, 218, 255.
 Grantrie de Grandchamp Guillaume, ambasciatore francese a Costantinopoli: 221n, 262.
 Granvelle (Granvela) Perrenot Antoine de, cardinale, consigliere di Stato di Filippo II, commissario a Roma per le trattative della Lega: 262, 265.
 Graziani Anton Maria, segretario del cardinale Commendone: 210, 228n, 244n.
 Gregorio XIII (Ugo Boncompagni), papa: 209, 229, 242 e n, 245, 247 e n, 248-250, 251 e n, 258.
 Grimani Giovanni, patriarca di Aquileia: 206n.
 Grotto Luigi, cieco di Adria: 208n.
 Grünebaum-Ballin Paul F. J.: 240n.

- Guglielmotti Alberto: 210, 213n, 215n, 219n, 223-225 e nn, 253n.
- Guidobaldo II della Rovere, duca di Urbino: 207, 236 e n.
- H**ale John R.: 212 e n, 235n, 236n.
- Hammer-Purgstall Joseph von: 228n.
- Hartlaub Felix: 211.
- Hassiotis I. (Giovanni) K.: 221n.
- Herre Paul: 211.
- Hill George: 212 e n, 215n.
- I**nalçik Hâilil: 212n, 237n, 256n, 257.
- India: 256.
- Inghilterra: 259.
- Italia, libertà d' -: 258.
- principi e repubbliche d' -: 216, 247, 249n.
- Ivan IV il Terribile, granduca di Moscovia (il Moscovita): 217.
- J**edin Hubert: 245n.
- K**alamaki, sulla costa della Caramania: 224n.
- Kara (Cara) Koca (Kotsà) (Caracossa), corsaro e poi prigioniero: 235, 253 e n, 254.
- Khalifah Hadji, storico turco: 253 e nn.
- Kretschmayr Heinrich: 211n, 235n, 254n.
- Kubad (Cubat), chiaus turco: 217.
- L**a Canea, di Candia: 267.
- Landriano, conte di -: 224.
- Lane Frederic C.: 212n, 236n, 254n.
- Lattes Elia: 259n.
- La Vallette Jean de, gran maestro dei cavalieri di Malta: 264.
- Lefkara, servi della gleba cipriotti: 212n.
- Lehmann Volkmar: 211n.
- Lepanto: *passim*.
- battaglia navale di -: *passim*.
- Lesure Michel: 206n, 216n, 230n, 234n, 236n, 253nn-255n, 259n.
- Levante: 211n, 214, 217, 218, 220, 221n, 223, 224n, 225n, 227n, 234, 235, 240, 242 e nn, 243n, 245, 260, 261, 265.
- Lombardia: 215.
- Stato di -: 266.
- Longo Francesco: 210n.
- Loredan Pietro, doge di Venezia: 218.
- Lowry Martin J. C.: 258n.
- M**addaleni Capodiferro Giambattista, corrispondente di Marcantonio Colonna da Madrid: 268n.
- Madrid: 210n, 212, 219n, 230n, 231n, 247n, 255n, 257n, 259n, 268 e n.
- Mahmud (Mahomat-Bey), chiaus turco imprigionato nel Castel Vecchio di Verona: 216 e n.
- Malatesta Giacomo, liberato dalla prigionia a Costantinopoli su richiesta del re Carlo IX di Francia: 243.
- Malta: 216, 236, 252, 266, 268.
- cavalieri di -: 242 e n, 262, 264n.
- galere di -: 221, 264; capitana: 270.
- gran maestro di -: vedasi La Vallette Jean de.
- Malvasia, in Morea: 243, 253.
- Manfroni Camillo: 211, 213n, 239n, 241n, 242nn, 243n, 244nn, 254n.
- Manolesso Emilio Maria: 209.
- Manoussacas Manoussos: 212 e n, 221n, 239n, 253n.
- Manriche Giorgio don, noleggiatore di galere: 268 e n.
- Mantova: 213.
- Mantran Robert: 216n, 256n.
- March Jose M.: 211.
- Marco Antonio: 208.
- Margariti (Margaritino), fortezza turca di fronte a Corfù: 238 e nn, 255.
- Marini G.: 225 e n.
- Martin Felipe Ruiz: 252.
- Martinengo Astorre, conte: 230n.
- Martini Liberale: 233 e n.
- Massimiliano II d'Asburgo, imperatore: 217, 219, 232 e n, 234, 238n, 241, 242 n, 247 e n, 252, 262, 265, 267.
- ambasciatore a Roma: vedasi Arco Prospero d'.
- Impero: 242n, 252, 264.
- Matapan, in Morea: 243.
- Matheca (Mateca) Salvego, da Pera, dragomanno inviato a Venezia: 229, 233 e n, 261.
- Mediterraneo: 206 e nn, 207, 208n, 211n, 212 e nn, 216 e n, 219n, 221n, 222, 226n, 227, 234, 236n, 237n, 239n, 242n, 247nn, 252n, 255, 256 e n, 257n, 259 e n.
- Mehemet Ali pascià, ammiraglio dell'armata navale turca: 235, 237, 253; capitana di -: 270.
- Mehemeth Pascià: vedasi Sokolli Mohammed.
- Melfi, principato di -: 213 e n, 214n.
- principe di -: vedasi Del Carretto Marc'Antonio.
- Meliglia, in Barberia: 268.
- Melissino (Melisinòs, Melissourgòs) Macario, arcivescovo ortodosso di Malvasia, fautore dell'insurrezione antiturca in Morea: 252, 253.
- Melissino Teodoro, promotore dell'insurrezione in Morea: 252.
- Messina: 210n, 214n, 233, 234, 235, 242, 269.
- Mignault Claude: 213.
- Miquez João alias Yosef Nassi alias Giovanni Miches, marrano portoghese, duca di Nassò: 240, 241.
- Mocenigo Alvise, doge di Venezia: 218, 222, 229,

- 230n, 231-234, 236 e n, 237, 241n, 242, 246-249, 254-255, 257, 261-264, 266.
- Modone, porto di Morea: 209n, 244.
- Molino Francesco, vedasi Da Molin Francesco.
- Molmenti Pompeo: 208n, 211n, 235n, 236n, 237nn-239nn, 240n, 245n, 254nn, 255nn.
- Montefiore Marcantonio: 5.
- Morea (Peloponneso), ribelli antiturchi: 244 e n, 246, 252; vedasi Melissino Macario e Teodoro.
- Mori (Moriscos) di Spagna: 216 e n, 218, 255, 262-263.
- Mormoris Emanuele, promotore albanese dell'insurrezione antiturca: 221.
- Morone Giovanni, cardinale: 250.
- Morosini Andrea, di Giacomo: 258 e n.
- Morosini Donato, ridotto di -: 230, 258 e n.
- Moscovita, vedasi Ivan IV granduca di Moscovia.
- Mouzakis Tommaso, comandante delle milizie greche di Corfù: 221.
- Mustafà Lala, pascià di Damasco, comandante dell'esercito turco a Cipro: 227, 230.
- Müezzinzâde Ali Pasha, agà dei giannizzeri: 230.
- N**apoli: 213, 225 e n, 246, 254n, 262, 266-268, 269 e n.
galere napoletane: 210 e n, 215.
- Navarrino, in Morea: 210 e n, 244.
- Negroponte, isola: 238.
- Nicosia: 223, 224, 227, 228, 269.
- Noailles François de, vescovo di Dax (d'Acqs, d'Aiqui), ambasciatore francese a Costantinopoli: 234 e n, 240, 241.
- Nores Giacomo di, conte di Tripoli, comandante dell'artiglieria a Nicosia: 228 e n.
- Normann-Friedenfeld Eduard von: 211.
- O**cciali (Lucchiali), vedasi Euldj Ali.
- Occidente (cristiano): 207, 218.
- Oceano Indiano: 261.
- Ognibene Cesare, nipote del nunzio Facchi-netti: 250 e n.
- Oler Giacomo: 233 e n.
- Oler Gianese: 233 e n.
- Olivieri Achille: 256 e n.
- Orano: 268.
- Oriente (musulmano): 206.
- Ormuz: 256.
- Otranto: 222, 235, 264.
- Ottavio Farnese, duca di Parma: 207, 222n, 236 e n.
- P**adova: 218 e n.
- Paesi Bassi, ribelli: 222, 255.
- Pallavicino Rangoni: 221.
- Parga, nell'Epiro: 241.
- Parma, duca di -: vedasi Ottavio Farnese.
- Paruta Paolo: 208 e n, 212n, 224n, 227n, 244nn, 255n, 257nn, 258 e n.
- Pasqualigo Cosimo, luogotenente di Cipro: 227 e n.
- Pasterini Angelo, coadiutore del segretario del bailo a Costantinopoli: 229n.
- Pastor Ludwig von: 206n, 211n, 213n.
- Patrasso, golfo di -: 235, 239.
- Pecorari Paolo: 239 e n.
- Perafan de Ribera, duca d'Alcalà, viceré di Napoli: 225 e n.
- Perez Antonio, consigliere di Stato di Filippo II: 225.
- Persia: 252 e n, 256, 257.
scià di -: vedasi Tahmasp Saffi.
- Persico, Golfo: 227.
- Pertev (Pertau) Pasha, secondo visir e generale turco: 235, 253.
- Pertusi Agostino: 212 e n, 257 e n.
- Pescara, marchese di -: vedasi Avalos Ferdinando Francesco.
- Petchevi Ibrahim: 253n.
- Petrocchi Massimo: 212n.
- Piali pascià, ammiraglio turco: 214n, 227.
- Pietro di Pietro mugnaio: 233 e n.
- Pigafetta Filippo: 209, 259.
- Pio V, papa: 206, 207, 211nn, 213 e n, 214 e n, 216, 218 e n, 219, 220 e n, 222 e n, 223 e n, 229, 231n, 232n, 234 e n, 237, 238 e n, 242, 245 e nn, 247, 251 e n, 254, 256, 259 e n, 260.
armata navale cristiana di -: 206, 209, 214n, 224, 236-238, 242-245, 248, 253-255, 268, 269.
Inquisizione romana: 259 e n.
- Pirenne Henri: 255.
- Pisani-Tiepolo, banco privato: 259.
- Podacataro Livio, maestro di casa del bailo a Costantinopoli: 229, 261.
- Polidoro Girolamo: 230.
- Polonia: 217, 249, 252, 262.
re di -: vedasi Sigismondo Augusto.
- Portogallo, re di -: vedasi Sebastiano di Braganza.
- Preto Paolo: 212 e n, 257 e n.
- Prevesa (Previsa), battaglia navale: 212, 214n, 239, 255, 261, 267.
- Puglia: 267.
- Q**uarti Guido A.: 211n, 222 e n, 223 e n, 228 e n, 229 e n.
- Querini Marco, capitano del Golfo, provveditore dell'armata navale veneziana: 209, 228, 230n, 233.
- R**agazzoni Giacomo, segretario del senato veneziano, inviato a Costantinopoli: 228, 230 e n, 231 e n, 233 e n, 251, 261, 267.
- Ragazzoni Girolamo, vescovo di Famagosta: 228.
- Ragusa: 217.
- Ragusei, agente a Venezia: 241.

- Rainer Johann: 247n.
 Rampazetto F., editore veneziano: 206n.
 Ranke Leopold: 211 e n, 222n, 258n.
 Rasario Giovan Battista: 208n.
 Reggenza dei 7 Comuni, vedasi Asiago.
 Requesens y Zuñiga Luis de, commendatore maggiore di Castiglia, luogotenente generale dell'armata navale spagnola: 211 e n, 215 e n, 268.
 Roccas (Roccaso), vedasi Singlitico Eugenio, conte di Rocàs.
 Roma: 207, 210n, 214, 216n, 219n, 220 e nn, 221 e nn, 222n, 223, 225 e n, 226n, 230nn, 231n-234n, 236n, 238 e nn, 242nn, 243nn, 244, 247n, 248nn-251nn, 252, 253n, 259-261, 263, 264 e n, 268.
 Ebrei di -: 220.
 Inquisizione: 259 e n.
 Sacra Lega: 207n, 215n, 216, 221n, 222nn, 223n, 226, 229, 231, 234n, 237, 240n, 242 e n, 245 e n, 247 e n, 252, 253, 257n.
 Sede apostolica (santa): 220, 235n, 245n, 248, 258n, 250, 258n, 259, 264, 265.
 Rosell Cayetano: 211n, 224n.
- S**aint-Germain, editto di -: 256.
 Salamon, vedasi Askenasi Salomon.
 Salvati Ginevra, vedasi Baglioni Salvati Ginevra.
 Sampierdarena: 270.
 Santa Cruz Alvaro da -: vedasi Bazán Alvaro de.
 Santafiara, conte di -: vedasi Sforza Attendolo.
 S. Maura (Leucade), isola: 239 e n, 255 e n.
 Sardegna: 266.
 Sassonia, principe elettore di -: 209.
 Savoia, duca di -: vedasi Emanuele Filiberto.
 galere di -: 264.
 Scarpanto, porto della Caramania: 224, 225, 269.
 Schaulak Mohammed, comandante dell'ala destra turca a Lepanto: 235.
 Schivo Marco: 233n.
 Sebastiano di Braganza, re di Portogallo: 218.
 Selániki M.: 253nn.
 Selim II, sultano (il Turco): 206n, 209n, 210nn, 211n, 215, 216nn, 217-219, 220 e n, 221, 222n, 223n, 227, 228n, 229 e n, 231, 232, 233n, 234, 237-238, 239n, 240 e n, 241 e nn, 242nn, 243, 246, 248, 249nn, 251, 252 e n, 260-263, 265-267.
 Seneca Federico: 219n, 227n, 228nn, 239n, 240n, 242n-244n, 255nn, 258n.
 Sereno Bartolomeo: 210n, 223n.
 Serrano Luciano: 211 e n, 214n, 215n, 241n, 242n, 243nn, 244n.
 Serbia Miguel: 209n.
 Sforza Attendolo Sforza, conte di Santafiara, capitano generale della fanteria italiana al servizio della Spagna: 207, 236n.
 Sforza-Pallavicino Paolo, capitano generale delle milizie veneziane: 219, 224.
 Shah Kulu Khan, scià di Persia: 216n.
 Sicilia: 214 e n, 215n, 218, 222-229, 225, 233, 246, 264, 266.
 Sigismondo Augusto II, re di Polonia: 217n, 252.
 Sinan, pascià del Cairo: 252.
 Singlitico Eugenio, conte di Rocàs: 228.
 Siria: 219, 220, 255.
 Sitia, porto della Caramania: 223n, 224n.
 Sokolli Me(he)met (Mohammed), primo pascià e granvisir: 211, 217, 218, 222, 223, 225, 233, 235, 241n, 243, 249n, 253.
 Sopotò, fortezza turca di fronte a Corfù: 220, 238.
 Soranzo Giacomo (Jacopo), ambasciatore straordinario all'imperatore, provveditore generale dell'armata navale veneziana: 219, 239, 243, 244.
 Soranzo Giovanni, ambasciatore straordinario a Roma, ordinario dal settembre 1571 all'ottobre 1572: 268.
 Sorgia Giancarlo: 212.
 Soto Domenico, segretario di don Giovanni d'Austria: 268.
 Spagna: 213 e n, 214, 216n, 218 e n, 219, 220, 232, 233, 234n, 242n, 246, 247, 251, 257, 259, 260, 263, 264, 266.
 ambasciatore di - a Roma: vedasi Zuñiga Juan de; a Venezia: vedasi Da Silva Guzman.
 armata navale e galere di -: 206, 210, 219, 224, 235, 243, 245, 246, 249, 260.
 cruzada: 218.
 luogotenente generale dell'armata navale di -: vedasi Requesens y Zuñiga Luis de.
 Spagnoli (Cattolici): 241, 247, 248, 250, 254, 260.
 Stanisci Grazia: 211n.
 Stella Aldo: 207n, 208n, 246n, 248n, 251nn, 256n, 258n, 259n.
 Suda, golfo di Candia: 223, 269.
 Surian Michele, ambasciatore veneto a Roma: 221, 248, 258, 261.
- T**ahmasp Ssaffi, scià di Persia: 252n.
 Tamborra Angelo: 212 e nn, 247n, 252n.
 Tenenti Alberto: 212n, 221n, 234n, 240n, 256n, 258n.
 Tiepolo Antonio, ambasciatore straordinario in Spagna, poi bailo a Costantinopoli: 246.
 Tiepolo Paolo, ambasciatore veneto straordinario a Roma, novembre 1571, ordinario dall'ottobre 1572: 226n, 238 e nn, 249, 250, 254n.
 Tiepolo Stefano, cultore di dottrine platoniche: 258.
 Tini (Tenos, Thine), isola: 233.
 Toledo Francisco, gesuita, predicatore di corte a Roma: 245n.
 Tommaseo Niccolò: 210.
 Transilvania: 261, 267n.

Trento, Concilio di: 251n, 258.
 Tricquerie de la, ambasciatore *ad interim* francese a Costantinopoli: 221 e n, 241n.
 Trincavella (Trincavela), nave ausiliaria veneziana: 228.
 Tripoli: 215, 230n, 255.
 Tripoli di Siria: 220, 228 e n.
 Tucci Ugo: 219nn, 226nn, 251n.
 Tunisi (Tunes): 215n, 216 e n, 223, 225, 238, 245, 252, 256, 268, 269.
 re di -: 216n.
 Turchi: 206 e n, 207, 208 e n, 209 e n, 210n, 212 e n, 214, 216, 218, 224, 225, 226n, 227-229, 230n, 233n, 236 e n, 238 e n, 239, 240, 241n, 252n, 253n, 254, 255, 256n, 257n.
 armata navale (flotta) turca: 206, 211, 212, 214, 228, 231, 233, 234, 242n, 246, 252, 253 e n, 257, 263.
 corte ottomana: 216.
 giannizzeri: 239n.
 timarioti: 212n, 256.
 Turco, sultano -: vedasi Selim II.
 Impero (Turchesco Ottomano): 216, 227 e nn, 231, 238, 242 e n, 255-257, 265.
Ungheria (Ongaria): 247, 266.
 Urbino, duca di -: vedasi Guidobaldo II della Rovere.
 Usocchi, pirati dell'Adriatico: 214, 217.
 Uzuntarchili Jsmail Hakki: 211.
Valente Gustavo: 211n.
 Valona (La Vallona): 239.
 Vargas-Hidalgo Rafael: 211n.
 Veneti: 209.
 Veneto: 210.
 Venezia, città: 207, 208n, 209 e n, 210, 212nn, 214nn, 216 e nn, 217 e nn-220 e nn, 221nn, 222 e nn, 226 e nn, 227, 228 e nn-230 e nn, 231n, 232 e n, 233nn, 234 e nn, 235n, 236 e nn, 237nn, 238 e nn, 239nn, 240 e nn, 241 e nn, 242nn, 243 e nn, 244 e nn, 245nn, 246 e n, 247nn, 248 e nn, 249n, 250nn, 252nn, 253n, 254n, 255 e n, 256 e n, 257 e nn, 258n, 259 e nn, 260 e n, 261, 264 e n, 265-269.
 armata navale di -: 223, 238, 248n, 253n, 260; capitano generale dell': vedasi Foscarini Giacomo, Venier Sebastiano; capitano generale delle galeazze: vedasi Duodo Francesco; provveditore generale «da mar»: vedasi Barbarigo Agostino, Soranzo Giacomo; provveditore del Golfo: Querini Marco; sopracomito, comandante di galea: vedasi Giustiniani Giuffré.
 chiese e monasteri di -: Ss. Giovanni e Paolo: 231; S. Gregorio (abbazia): 230.

doge di -: vedasi Loredan Pietro, Mocenigo Alvise.
 Dominio di -: 216 e n, 217, 218n, 232, 245n, 247, 250.
 Ebrei: 217, 220, 229, 240.
 Fondaco dei tedeschi (eretici): 240.
 golfo di -: vedasi Adriatico.
 Lido di -: 221n.
 Organi di governo, magistrature e uffici: ambasciatore in Francia: vedasi Contarini Alvise; a Roma: vedasi Soranzo Giovanni, Surian Michele, Tiepolo Paolo (straordinario: vedasi Da Ponte Nicolò); in Spagna: vedasi Cavalli Sigismondo, Donà Leonardo (straordinari: Soranzo Giovanni, Tiepolo Antonio); bailo a Costantinopoli: vedasi Barbaro Marcantonio. Collegio: 207, 217, 222n, 229, 231, 236, 241n, 242 e n, 247-249 e n, 261, 266-267. Consiglio dei X: 217, 226-227, 229, 238 e n, 239, 241, 248, 249, 257, 258, 266. Maggior Consiglio: 221n, 266. Senato (Pregadi): 217, 218, 223, 228, 231, 242, 249n, 252, 257, 262, 263, 267, 268. Signoria (Repubblica Serenissima): 207, 220n, 224, 227, 229, 231, 234, 236, 241, 243n, 245-250 e nn, 255, 260, 264, 265, 269.
 S. Marco, chiesa: 208n, 219, 238, 245, 258, 259; piazza: 219.
 Zecca: 259.
 Veneziani: 200, 209, 214, 215n, 216, 217, 236, 238, 242n, 249, 254, 260-269.
 Venier Marco: 258.
 Venier (Veniero) Sebastiano, generale dell'armata navale veneziana: 208 e n, 211, 220, 234n, 235 e n, 236 e nn, 237 e nn, 238nn, 239 e nn, 240n, 244n, 245 e n, 253n, 254 e nn, 255 e nn.
 Veroggio Benedetto: 210 e n, 213n, 223n, 254.
 Verona: 218n.
 Vicenza: 218n.
 Vitale Eligio: 212, 219n, 230n, 231n, 247n, 257n.
 Voci Anna Maria: 259n.
 Volga, fiume: 212n, 257.
Wandruszka Adam: 227n, 242n, 247n.
Yriarte Charles: 217n.
Zane Girolamo, procuratore di S. Marco, capitano generale dell'armata navale veneziana: 219 e nn, 222, 223, 224 e n, 226 e nn, 251n, 269.
 Zane Matteo, figlio di Girolamo: 269.
 Zante, dispacchi da -: 242-244 e nn, 246, 250n.
 Zápolya (Szápolyai) Giovanni Sigismondo, voivoda di Transilvania: 262n.
 Zara: 220n.
 Zuñiga Juan de, ambasciatore spagnolo a Roma e commissario per le trattative della lega antiturca: 214n, 223, 225n, 238.

DORIT RAINES

STRATEGIE D'ASCESA SOCIALE E GIOCHI DI POTERE A VENEZIA NEL SEICENTO: LE AGGREGAZIONI ALLA NOBILTÀ

LA comoda definizione di 'costituzione veneziana' qualifica quell'insieme di norme che nel corso dei secoli ha codificato il *modus vivendi* degli abitanti della laguna e che già nel 1297 ripartiva la società lagunare in cinque gruppi sociali distinti per doveri e privilegi:¹ i patrizi che sedevano in Maggior Consiglio, i cittadini originari a cui spettavano cariche rilevanti nell'amministrazione della Repubblica; i cittadini *de intus et extra*, abilitati all'esercizio del commercio internazionale e all'ingresso in alcuni uffici minori; i cittadini *de intus* aventi diritto al commercio; e, infine, i popolani.² Tale struttura sociale irrigiditasi nei secoli specialmente attorno agli *status* nobiliare e cittadino che, a partire del XVI sec.,³ richiedevano prove d'età, ricalcava in un certo senso (almeno agli occhi dei Veneziani) l'idea d'ordini sociali di matrice feudale, dove ciascun ordine aveva compiti ben determinati all'interno della società.⁴ La storiografia veneziana, sia quella della Repubblica, sia buona parte di quella mo-

* Desidero ringraziare Giuseppe Gullino e Mario Infelise per i loro commenti e le utili osservazioni.

¹ Uso l'espressione 'gruppo sociale' al posto del termine 'ordine' che sarebbe ingannevole: quest'ultimo potrebbe ricomprendere forse solo la nobiltà per ragioni di *status* giuridico, di assenza di mobilità sociale verticale ascendente da parte di gruppi inferiori e discendente da parte dei propri membri. Sarebbe difficile sostenere lo stesso argomento per quanto riguarda i cittadini originari, un gruppo che godeva di uno *status* giuridicamente definito, ma che lasciava ai popolani possibilità di diventare membri di questo gruppo. Sul lungo dibattito circa il concetto di 'ordine' e i suoi significati, vedi R. MOUSNIER, J.-P. LABATUT, Y. DURAND, *Problèmes de stratification sociale. Deux cahiers de la noblesse (1649-1651)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965; J. BATANY, P. CONTAMINE, B. GUENÉE, J. LE GOFF, *Plan pour l'étude historique du vocabulaire social de l'Occident médiéval*, in *Ordres et classes*, colloques d'histoire sociale, Saint-Cloud, 24-25 mai 1967, a cura di C. E. Labrousse, D. Roche, Paris-La Haye, 1973, pp. 87-89; J. GEORGELIN, *Ordres et classes à Venise aux XVII^e et XVIII^e siècles*, in *Ordres et classes*, cit., pp. 193-197; L. DUMONT, *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris, Éditions Tel Gallimard, 1979, e più recentemente, P. BURKE, *The language of orders in early modern Europe*, in *Social Orders and Social classes in Europe since 1500: Studies in Social Stratification*, a cura di M. L. Bush, London-New York, Longman, 1992, pp. 1-12.

² A Venezia esistevano tre ceti distinti: l'ordine dei patrizi, il ceto cittadino e i popolani. Ma quando si parla di gruppi sociali la situazione sembra più complessa: le leggi disegnano i contorni giuridici dell'ordine dei nobili e le prerogative del ceto cittadino, ma essendo quest'ultimo diviso tra cittadini con ristretti privilegi e quelli con pieni diritti, non credo si possa considerarli come appartenenti allo stesso gruppo sociale: un ricco mercante che si trova al vertice delle Scuole Grandi o un Cancellier Grande non appartengono allo stesso gruppo sociale di un piccolo mercante proprietario di una bancarella di salumi vicino a Rialto. La legge potrebbe metterli sullo stesso piano giuridico, ma la loro strategia d'ascesa sociale scelerà come obiettivo famiglie di *status* sociale diverso. Sui gruppi di cittadini originari e le leggi promulgate relative ai loro diritti, A. BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale. Citoyens et citoyennes à Venise au XVI^e siècle*, Roma, École française de Rome, 2001, pp. 32-63, 355; A. ZANNINI, *Burocrazia e burocrati a Venezia in età moderna: i cittadini originari (sec. XVI-XVIII)*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1993, pp. 11-13.

³ Per i nobili – a partire dal 1506 e per i cittadini – a partire dal 1569. Vedi S. CHOJNACKI, *Identity and Ideology in Renaissance Venice. The Third Serrata*, in *Venice Reconsidered. The History and Civilization of an Italian City-State, 1297-1797*, a cura di J. Martin, D. Romano, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 2000, pp. 263-294; M. CASINI, *La cittadinanza originaria a Venezia tra i secoli XV e XVI. Una linea interpretativa*, in *Studi veneti offerti a Gaetano Cozzi*, Venezia, Il cardo, 1992, pp. 133-150.

⁴ Così si esprime nel 1530 il cardinale G. CONTARINI, *Della Repubblica et Magistrati di Venetia, Libri v.*, Venetia, presso Aldo, 1591, p. 107: «Con non disegual ragione il sommo governo delle cose nella Republica Vinitiana è imposto a Gentiluomini come a certi occhi della città, gl'uffici più ignobili agli altri del popolo, e così come ben congiu[n]to corpo, i Vinitiani vivono felicissimamente [...]. I nostri maggiori, ad imitatione della natura, hanno proveduto all'uno, e all'altro incommodo, e vi hanno prestata quella moderanza che niuno, se non sia più che maligno, potrà bia-

derna, ha considerato gli episodi di mobilità sociale, vale a dire il passaggio giuridico da un ordine ad uno superiore, e specialmente le aggregazioni al patriziato, come momenti di rottura rispetto all'andamento sociale 'naturale'.⁵ Solo recentemente gli studi di Stanley Chojnacki sul patriziato nel Trecento, di Reinhold C. Mueller su espressioni di *status* sociale a Venezia e di Anna Bellavitis e Andrea Zannini sulla classe media lagunare hanno introdotto sfumature importanti circa il concetto di mobilità sociale.⁶ Si è così dimostrato che malgrado i tentativi di sbarramento di tutte le strade che potevano consentire l'elevazione sociale, la parte più agiata della classe cittadina, per quanto molto eterogenea per origini e interessi, sviluppò dei meccanismi di pressione volti ad ottenere l'ammissione all'interno della classe dirigente.⁷

Metodologicamente, affrontare solo il momento di passaggio da uno *status* socio-giuridico a un altro e ambientarlo in un contesto di un favore concesso dall'autorità al suddito meritevole significa reiterare il mito che il patriziato veneziano voleva diffondere. Invece, tralasciare gli aspetti giuridici e considerare il contesto generale della questione in cui operavano forze economiche, sociali, psicologiche che, arrivando alla loro potenzialità e maturazione, sapevano cogliere le occasioni per tradurre la loro forza socio-economica in termini di elevazione dello *status* socio-giuridico, può contribuire meglio alla nostra comprensione della complessità dei rapporti sociali e dei meccanismi di mobilità sociale.⁸

In questo saggio mi propongo di tornare su uno dei momenti più significativi della storia della mobilità sociale a Venezia – le aggregazioni di nuove famiglie durante la guerra di Candia (1645-1669) e la guerra della Morea (1684-1699) – per verificare la vera distanza che esisteva a Venezia tra ascesa sociale⁹ e mobilità sociale.¹⁰ Già nel passato è stato sostenuto, senza gli indispensabili riscontri, che le aggregazioni della guerra di Candia, evento congiunturale perché collegato alle necessità finanziarie della guerra, costituivano in realtà la maturazione di un processo già in atto da qualche decennio determinato dal calo demografico in atto nelle casate patrizie e dall'impoverimento di una parte di esse.¹¹ Un'ipotesi di ammissione di un certo

simare un così legittimo, come ottimo ordine». Vedi anche l'analisi della visione del patrizio Giannantonio Muazzo nella seconda metà del Seicento in A. ZANNINI, *La presenza borghese*, in *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, vol. VII, *La Venezia barocca*, a cura di G. Benzoni, G. Cozzi, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1997, pp. 229-230.

⁵ Peter Burke ha correttamente identificato tali processi storiografici come un ricorso all'«idolo della legalità» («idol of legalism»). Secondo Burke i comportamenti sociali non possono essere spiegati solo in termini giuridici. BURKE, *The language of orders*, cit., p. 8. Sulla stratificazione e la mobilità sociale nel Seicento in un'ottica culturale, P. JEANNIN, *Attitudes culturelles et stratifications sociales: réflexions sur le XVII^e siècle, in Niveaux de culture et groupes sociaux*. Actes du colloque réuni du 7 au 9 mai 1966 à l'École normale supérieure, Paris-La Haye, Mouton & Co., 1967, pp. 67-137.

⁶ S. CHOJNACKI, *In Search of the Venetian Patriciate: Families and Factions in the Fourteenth Century*, in *Renaissance Venice*, a cura di J. Hale, London, Faber & Faber, 1973, pp. 47-90; IDEM, *La formazione della nobiltà dopo la Serrata*, in *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, vol. III, *La formazione dello Stato patrizio*, a cura di G. Arnaldi, G. Cracco, A. Tenenti, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1997, pp. 641-725; RH. C. MUELLER, *Espressioni di status sociale a Venezia dopo la 'serrata' del Maggior Consiglio*, in *Studi veneti offerti a Gaetano Cozzi*, cit., pp. 53-61; ZANNINI, *La presenza borghese*, cit., pp. 225-272; BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*.

⁷ Per 'inserimento' si intende la penetrazione di un altro gruppo sociale attraverso meccanismi come il matrimonio, la partecipazione alle istituzioni cittadine, i legami professionali con i membri del gruppo al quale si desidera appartenere. L'«ammissione» è invece l'accoglimento formale nei ranghi di un'altra categoria sociale.

⁸ Rimando in questo contesto alle osservazioni di ZANNINI, *La presenza borghese*, cit., pp. 266-267, che ritiene superata la visione della società veneziana come statica.

⁹ Intesa in termini di valorizzazione di attributi sociali come matrimoni con classi superiori, carriere prestigiose o percorsi istituzionali fuori dello Stato veneziano e l'attribuzione dei titoli nobiliari da parte di principi esteri.

¹⁰ Intesa in senso giuridico, e cioè il passaggio all'ordine nobiliare.

¹¹ A. COWAN, *New Families in the Venetian Patriciate, 1646-1718*, «Ateneo Veneto», n.s., xxiii, 1-2, 1985, p. 55: «Despite the adverse comments which were recorded on paper, a fusion between old and new families appears to have been

numero di famiglie nuove circolava da tempo in ambienti che univano patrizi e cittadini in una fitta rete di alleanze matrimoniali, interessi commerciali e scambi di favori economici. Ciononostante, non sono mai stati studiati i meccanismi di ascesa sociale usati da questa potente *lobby* prima, durante e dopo le aggregazioni di Candia. Col presente saggio vorrei sostenere che questi meccanismi, frutto di una forte sinergia sociale tra ceti giuridicamente diversi, hanno determinato una forte trasformazione sociale che ha cambiato il volto del patriziato veneziano già all'inizio degli anni ottanta. Nel 1685, le aggregazioni successive dovute alla guerra della Morea, non hanno rappresentato altro che la naturale evoluzione di un processo di rinsaldamento di interessi trasversali tra un gruppo di famiglie patrizie e altri gruppi cittadini di fronte alla crescente polarizzazione socio-economica della classe dirigente.

UNA RIFORMA MANCATA

Nel 1962, James C. Davis ha sintetizzato efficacemente il dilemma del patriziato veneziano: privilegi a pochi o perpetuazione dell'intera classe dirigente. L'interesse delle singole famiglie era in netto contrasto con quelli del patriziato nel suo complesso: «the Venetian nobility» a un certo punto era incompatibile con «the ruling class». Secondo Davis la chiusura sociale del ceto patrizio determinava problemi strutturali che andavano aggravarsi col tempo: l'impoverimento di molti era dovuto in parte all'abbandono di attività lucrose considerate incompatibili con lo *status* nobiliare; la crisi demografica era conseguenza di una politica familiare volta a diminuire il tasso di nascita per meglio gestire il patrimonio familiare;¹² in fine, in conseguenza dei questi due fattori, un «manpower shortage» impediva il corretto svolgimento delle attività di governo per mancanza di soggetti adeguati ai posti di responsabilità.¹³

L'analisi di Davis delinea bene i caratteri del sistema socio-politico costruito dal patriziato veneziano nei secoli per consentire allo stesso gruppo di mantenere privilegi e ricchezza, ma anche di avere la responsabilità di tutta la macchina statale. Davis accantona dunque l'idea mitica di un corpo che agisce per il bene della Repubblica, per sottolineare invece la riluttanza di cedere il potere ad altri ceti sociali per ovvi interessi economici e politici e per non alterare il delicato equilibrio tra famiglie e gruppi d'interesse stabilitosi nel corso dei secoli.

All'inizio del 1646, quando la guerra per Candia era già iniziata, il patriziato si trovò di fronte ad una crisi interna che comprometteva gravemente la sua capacità di governo per tre ragioni:

taking place». Le argomentazioni di Cowan sono tuttavia poco convincenti: a suo parere i Dolce furono motivati a sacrificare il loro patrimonio per diventare nobili perché discendenti di una famiglia presente al Maggior Consiglio prima della 'serrata': la questione era già superata da tempo. Gli Ottoboni, come altre famiglie della cancelleria ducale, erano desiderosi di adeguare il loro *status* giuridico a quello sociale: tale tesi è tra l'altro confutata in parte dalle lettere di membri della famiglia nei mesi precedenti all'aggregazione: A. MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune di una famiglia veneziana nel Seicento. Gli Ottoboni al tempo dell'aggregazione al patriziato*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1996. L'errore di Cowan è di affidarsi troppo alle suppliche presentate al momento dell'aggregazione, che tendevano ovviamente ad esaltare la lealtà verso la Repubblica, e tutti quegli attributi sociali ritenuti più idonei per il conseguimento del loro scopo.

¹² Sulla crisi demografica vedi D. RAINES, *Cooptazione, aggregazione e presenza al Maggior Consiglio: le casate del patriziato veneziano, 1297-1797*, «Storia di Venezia, rivista elettronica», 1, 2003, pp. 38-40 (www.storiadivenezia.it/rivista/rivista0103.html).

¹³ J. C. DAVIS, *The Decline of the Venetian Nobility as a Ruling Class*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1962.

1. Era diminuito il numero dei membri aventi diritto a partecipare alle sedute del Maggior Consiglio ed ad assumere le cariche;¹⁴

2. Era diminuito il numero di casate (famiglie patronimiche) che determinavano gli equilibri politici e gli scambi di alleanze e di ricchezza attraverso i legami matrimoniali.¹⁵ Tale diminuzione favoriva i giochi clientelari a detta dell'Autore anonimo della *Relazione sulla organizzazione*. Già dagli anni venti del Seicento i nobili poveri avevano cominciato ad accettare offerte in cambio del voto, avviando il sistema verso «il regime oligarchico»;¹⁶

3. All'interno del patriziato si erano accentuate le differenziazioni di carattere economico. Già alla metà del Seicento i patrizi parlavano apertamente della presenza di tre gruppi distinti: i grandi, i medi, e gli infimi.¹⁷

La crisi, dunque, iniziava ad essere avvertita già prima della guerra. Ma non vi era stato nessun serio tentativo per affrontarla. La peste del 1630 ha sicuramente animato alcune prime discussioni, ma senza alcun esito.¹⁸ Secondo le testimonianze del patrizio Giannantonio Muazzo e dell'anonimo Autore del trattato *Della nobiltà, trascorso istorico al Re Cristianissimo Luigi XIII*, erano state avanzate ipotesi di aggregare un piccolo numero di famiglie della nobiltà della terraferma o di conferire la nobiltà alle famiglie di nobili cretesi.¹⁹ Il tempo non era però ancora maturo ad una svolta così radicale. Solo la guerra di Candia e le conseguenti ingenti spese costrinsero tutti i gruppi all'interno del patriziato ad accettare l'idea di ammettere altre famiglie nel Maggior Consiglio.

Eppure, in via di ipotesi, esistevano anche altre opzioni per fronteggiare la situazione: si poteva 'aprire' una parte delle magistrature ai cittadini originari senza conceder loro la nobiltà; si poteva spezzare il legame tra spese e magistratura di rappresentanza, accollando allo Stato l'onere, in cambio di una condivisione delle spese tra tutte le casate, evitando così il problema del rifiuto delle cariche; si poteva perfino distinguere tra l'appartenenza al corpo patrizio – emanazione del potere sovrano – e la partecipazione al governo, che poteva essere percepita come delegazione a termine dei poteri da parte del corpo sovrano (una pratica ancora in atto nel Trecento, come ci dimostra Stanley Chojnacki).²⁰ Ma tutto questo richiedeva ben più di una riforma strutturale. Si trattava di una rivoluzione culturale che avrebbe

¹⁴ M. T. TODESCO, *Andamento demografico della nobiltà veneziana allo specchio delle votazioni nel Maggior Consiglio (1297-1797)*, «Ateneo Veneto», n.s., 27, 1989, pp. 139-142; RAINES, *Cooptazione*, cit., pp. 41-48; DAVIS, *The Decline*, cit., pp. 54-74.

¹⁵ RAINES, *Cooptazione*, cit., pp. 39-51.

¹⁶ *Relazione sulla organizzazione politica della Repubblica di Venezia al cadere del secolo decimosettimo*, a cura di G. Bacco, Vicenza, Dalla Tipografia di F. G. Picutti, 1856, p. 37: «Si va introducendo un nuovo costume [...] Nelle domande di cariche insigni, molti nobili poveri vengono anticipatamente regalati dai pretendenti di somme di danaro, di abiti, di vivande, e cose simili. Questo costume [...] ebbe principio da circa cinquant'anni».

¹⁷ «Gli Maggiori ti sdegnarono per uguaglianza delle fortune, li mediocri non potranno sofferirti per la superiorità delle stesse, e gl'infimi t'abborriranno per vedersi costretti ad elemosinare dal tuo voto il proprio mantenimento», [Antonio Ottoboni], *Lettera d'un nobile cattolico repubblicista ad un suo Figlio, che era presso un suo gran Zio fuori della Patria, con cui gli dà l'insegnamento di vivere per tutto il corso di sua vita*, In Milano, Appresso Domenico Bellagatta, 1712, pp. 5-6. Già Sanudo, Priuli e Malipiero parlano a cavallo del Quattro e Cinquecento di ricchi e poveri. Priuli anche caratterizza i ricchi da «senatori over ricchi»: vedi R. FINLAY, *Politics in Renaissance Venice*, London, Ernest Benn, 1980, p. 75. Probabilmente il primo a dividere il patriziato in tre classi distinte per censo (ricchi, mezzani e poveri) fu il doge Andrea Gritti nel 1523. MARINO SANUDO, *I Diarii*, a cura di R. Fulin, Bologna, Visentini, 1879-1903, t. XXXIV (1523), col. 229: «[...] perché in questa terra ne son ricchi, mezzani e poveri». Anche l'ambasciatore spagnolo a Venezia, il marchese Bedmar, divise all'inizio del Seicento il patriziato in tre gruppi analoghi: vedi A. COWAN, *Rich and Poor among the Patriciate in Early Modern Venice*, «Studi Veneziani», n.s., VI, 1982, pp. 150-151, citando da Biblioteca del Museo Civico Correr, Venezia (= MCC): *Cod. Donà dalle Rose 448*, fasc. 19.

¹⁸ Durante la peste del 1630-1631 morirono 217 nobili. Vedi DAVIS, *The Decline*, cit., pp. 57, 75, 106.

¹⁹ Ivi, pp. 75-76.

²⁰ CHOJNACKI, *La formazione della nobiltà*, cit., pp. 651, 658.

innanzitutto spezzato il legame tra appartenenza al corpo sovrano e amministrazione della cosa pubblica. Per il patriziato la giustificazione al potere risiedeva proprio nella sua capacità di governare. Appartenenza al Maggior Consiglio e assunzione di cariche erano percepite come un compito indivisibile, un *unicum* fatto da onori e oneri. Quindi, ciò che si poteva ipotizzare in altri Stati di antico regime, non era applicabile a Venezia. Un'ipotetica *noblesse de robe* costituita da sudditi non poteva esistere per la mancanza di una chiara distinzione tra essa e una presunta *noblesse d'épée*, cioè una nobiltà antica che giustificava la sua esistenza con compiti ben distinti dalla nobiltà burocratica. Il patriziato veneziano, nobiltà urbana di origini mercantili, non poteva distinguersi dai cittadini originari che godevano proprio le stesse origini, né poteva confrontarsi con la nobiltà della terraferma, in certi casi, vera e propria *noblesse d'épée*.

In mancanza di volontà o di coraggio per procedere ad una riforma strutturale che avrebbe anteposto l'interesse dell'intera classe dirigente a quello dei suoi componenti, e di fronte ad una situazione economica disastrosa, il patriziato avviò nel 1646 un'aggregazione 'controllata'.²¹ Il risultato fu l'ingresso di ben 75 famiglie nei suoi ranghi, con privilegi pari a quelli tenuti da secoli dalle famiglie del vecchio patriziato.

L'infausta conclusione della guerra di Candia sollevò inquietanti interrogativi circa le ragioni del lungo e sanguinoso conflitto.²² Dagli anni settanta del Seicento il dibattito politico veneziano fu caratterizzato da una serie di scritture, rimaste in prevalenza manoscritte, che analizzavano la struttura costituzionale della Repubblica e il suo adattamento ai mutamenti del tempo.²³ Queste scritture, denominate dalla storiografia odierna dell' "anti-mito", intendevano supplire alla reticenza delle storie ufficiali, narrate cronologicamente e concentrate prevalentemente sulla politica estera, sforzandosi invece di comprendere le ragioni della crisi dello Stato, nel proposito di riformarlo. Di fatti il sistema repubblicano, ne usciva regolarmente trionfante. Gli scritti lodavano, sulla scia degli scritti cinquecenteschi di Gasparo Contarini o del fiorentino Donato Giannotti, la saggezza degli antenati che avevano saputo costruire un edificio politico equilibrato, giusto e funzionale. Nella sostanza i cosiddetti trattati dell' "anti-mito" attribuivano le disfunzioni del sistema a motivi congiunturali e all'irresponsabilità di qualche singolo e non alla struttura del governo.

Più che alla guerra di Candia, l'origine di tale letteratura era dovuta all'aggregazione di 75 famiglie di ogni condizione sociale ai ranghi del patriziato tra il 1646 e 1669, in cambio di un consistente contributo in denaro. Il malessere del vecchio

²¹ D. RAINES, *Pouvoir ou privilèges nobiliaires. Le dilemme du patriciat vénitien face aux agrégations du xvii^e siècle*, «Annales ESC», XLVI, 4, 1991, pp. 827-847.

²² L'Autore anonimo della *Relazione sulla organizzazione* si esprime così: «corrono ormai grand'anni che la guerra le costa sudditi e denaro, e quel che più importa, perdita e diminuzione di Stato». Naturalmente, l'ipotesi è che questa parte della *Relazione* sia stata redatta prima della fine della guerra, perché l'anonimo è anche molto esplicito nel suo suggerimento di abbandonare l'isola di Candia: «a guisa d'un vascello lacerato a cui ad ogni tempesta conviene far getto d'una parte del carico perché non rimanga sommerso», per concentrarsi sui territori in Italia. *Relazione sulla organizzazione*, cit., pp. 74-75.

²³ Questi saggi per la verità non facevano che rinforzare il mito di Venezia. È esemplificativa l'osservazione dell'anonimo Autore della *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 34, per il quale le cariche stipendiate erano state create appositamente per aiutare i poveri, mentre quelle dispendiose servivano «a sminuir la ricchezza di coloro che ne abbondassero: tutto ad oggetto di promuover l'eguaglianza vera essenza dell'aristocrazia». Cfr. P. DEL NEGRO, *Forme e istituzioni del discorso politico veneziano*, in *Storia della cultura veneta*, 4, II, *Il Seicento*, a cura di G. Arnaldi, M. Pastore Stocchi, Vicenza, Neri Pozza, 1984, pp. 407-436; M. ZANETTO, "Mito di Venezia" ed "antimito" negli scritti del Seicento veneziano, Venezia, Editoria Universitaria, 1991.

patriziato di fronte alle aggregazioni²⁴ è espresso in uno di questi scritti, redatto all'inizio degli anni ottanta, che criticava le decisioni prese dai 'grandi' durante la guerra di Candia per fronteggiare l'emergenza finanziaria: «altro danno a questo consiglio [il Maggior Consiglio] fece l'introduzione di nobili nuovi mediante esibizioni di denaro [...] Pensi ognuno come si possa comportare settantaotto famiglie elevate dalla servitù alla condizione più cospicua di questa patria. E quali costumi vogliamo credere che abbiano portato costoro, la maggior parte de' quali erano lavoratori nelle arti, bottegai, ogliaioli e mercanti di vile esercizio?». ²⁵

L'Autore, già deluso per la concessione dei privilegi nobiliari ad altri, non poteva allora nemmeno immaginare che solo pochi anni dopo, nel 1685, sarebbe iniziata un'altra ondata di aggregazioni, questa volta legata alle ristrettezze economiche causate dalla guerra di Morea, che avrebbe portato in Maggior Consiglio altre famiglie, di profilo sociale ancora più basso di quello della guerra di Candia. Eppure le conseguenze della prima aggregazione erano già evidenti. L'anonimo già citato aveva scritto: «alcun senatore si gloria che la Repubblica abbia ritrovato un tesoro che non sapea d'aver, perché l'erario pubblico ebbe tra contante e compenso otto milioni di ducati; gran tesoro per certo, ma quanto più trascurato da progenitori saggi tanto più sospetto, che forse per estrarlo dalla terra rovinerà un giorno l'edificio». ²⁶ Dunque, alla soglia di una nuova guerra col Turco, una parte del patriziato era convinta che le aggregazioni della guerra di Candia erano state un grave errore che avrebbe potuto generare conseguenze ben più gravi e che, le scelte prese erano dovute agli interessi privati di un gruppo chiamato 'i grandi', desiderosi di rafforzare il loro potere allargando la clientela. ²⁷ Sarebbero quindi stati gli interessi 'dei privati' ad indurre nel 1685 ad una nuova apertura delle porte del Maggior Consiglio che avrebbe cambiato per sempre la composizione sociale del patriziato, mutando radicalmente gli equilibri tra famiglie e fazioni costruiti nei secoli?

Per tentare di rispondere almeno in parte a questa domanda, bisognerebbe tornare all'aggregazione delle 75 famiglie durante la guerra di Candia e farne un bilancio. Come vedremo, il processo, che iniziò con una semplice offerta di un mercante ambizioso, condusse in due generazioni ad un radicale mutamento sociale e politico della classe dirigente veneziana. Di conseguenza, le aggregazioni della guerra di Morea, nonostante il bilancio pesante fatto dal vecchio patriziato all'inizio degli anni ottanta erano percepite come una conseguenza quasi naturale di un processo di ascesa sociale, inserimento sociale e trasformazione della nobiltà in una classe dirigente. ²⁸

²⁴ Così si esprimevano i patrizi di fronte all'ascesa sociale dei nuovi colleghi: «[...] dal banco della propria bottega nella sala del Maggior Consiglio», Biblioteca Nazionale Marciana, Venezia (= BNM): Cod. Marc. It. VII, 942 (9014), p. 16 (seconda numerazione), a proposito della famiglia Contenti; «[...] dalla bottega al Broglio», Archivio di Stato, Venezia (= ASV), Misc. Codici I, Cod. 43/1, c. 16, a proposito della famiglia Ricci. Vedi ugualmente BNM: Cod. Marc. It. VII, 942 (9014), p. 41 (seconda numerazione): «[...] dalla Stalla alla Reggia del Maggior Consiglio», BNM: Cod. Marc. It. VII, 942 (9014), p. 20 (seconda numerazione), a proposito della famiglia Curti.

²⁵ *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 41. Vedi più avanti alla nota 169 la descrizione di famiglie come Zolio e i loro costumi «incivili».

²⁶ *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 41. Si veda anche *Distinzioni segrete che corrono tra le casate nobili di Venezia*, in Biblioteca Civica «V. Joppi», Udine (= BCU): Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107), c. n.n. che osserva come le aggregazioni hanno portato una quantità di denaro che «ha rilevato al Pubblico tra contante, e compenso de' debiti otto milioni in circa de ducati [ed] ha servito ad allungare la guerra di Candia».

²⁷ *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 41.

²⁸ L'Autore anonimo dell'opera *Distinzioni segrete che corrono tra le casate nobili di Venezia*, BCU: Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107), c. n.n. è categorico: «se al principio della guerra fosse fatto proposto al Cons[igli]o questa alternativa a cedere il Regno al Turco, o creare 78 famiglie nuove, avrebbero con 600 voti più tosto ceduto il Regno».

LE AGGREGAZIONI: INIZIATIVA PERSONALE O LUNGIMIRANZA DI GRUPPO?

Tutto iniziò nel 1646 con la proposta del ricco mercante Giovanni Francesco Labia, insieme al fratello e ai figli, di versare un'ingente somma di denaro in cambio della sua aggregazione. Labia, cittadino originario,²⁹ elaborava già da qualche tempo una strategia mirata ad accedere al cuore dello Stato veneziano. Era legato alle famiglie più ricche e potenti di Venezia, come i Priuli di S. Felice, i Tiepolo di S. Aponal, i Valier di S. Zan Degolà, i Loredan di S. Stefano e i Corner di S. Polo.³⁰ Singolare ugualmente era il patto proposto dal Labia al Nunzio nel 1628: voleva mandare i suoi due figli a Roma con l'intento di destinare uno di loro alla prelatura. Labia offrì di garantire le pensioni dei titolari dei benefici richiesti per i figli con depositi bancari e investimenti in «luoghi di monte» (anche se, successivamente, la famiglia divenne famosa per non pagare le pensioni). La strategia del Labia, 'zelante' della Santa Sede, era quindi di porsi sul piano di famiglie come Grimani o Corner, che collocavano un rampollo alla corte romana nella speranza di vederlo cardinale o papa.³¹ Anche altre famiglie esploravano questa via di ascesa sociale per arrivare a contare a Venezia attraverso le prelature romane. Tra queste, gli Ottoboni, non gradivano affatto la tendenza di Labia di comprare tutto e tutti usando la ricchezza.³² Era una pratica che destava una certa preoccupazione tra i patrizi a Venezia nel corso del Seicento: i vescovi veneziani non nobili erano poco tollerati. Molto meno lo era la porpora cardinalizia se conferita a uno di loro.³³

²⁹ La cittadinanza fu concessa a Pietro Labia nel marzo 1528. Vedi asv: *Archivio privato Labia*, b. 2, 1 fasc., docc. 1-2.

³⁰ Vedi asv: *Misc. Codici I*, Storie Venete 43/I (già *Misc. Codici 740/I*), c. 1; ivi: *Misc. Codici III*, Cod. Soranzo 15 (già *Misc. Codici 866*), c. 2; BNM: Cod. Marc. It. VII, 2041 (8562), c. 170v. Vedi anche l'osservazione di Andrea Valier che, pur senza chiamare Labia direttamente in causa, afferma che «perciò non mancarono di quelli che cominciarono a pensare se con qualche offerta considerabile potessero nelle congiunture presenti ottenere l'aggregazione alla Nobiltà Dominante» (A. VALIER, *Storia della guerra di Candia*, Trieste, Colombo Coen, 1859, lib. 1, p. 67). Chiaramente Valier era infastidito da cittadini come Labia che approfittavano di debiti personali per incassare un successo sociale, ma si potrebbe anche ribattere che Valier fu condizionato dal fatto che Labia era fautore della Santa Sede. Cfr. A. TOUSSAINT DE LIMOJON, Sieur de Saint-Dedier, *La ville et la République de Venise*, Paris, Louis Billaine, 1680, p. 143. I legami tra Labia e le famiglie patrizie sono ad esempio attestati dalla testimonianza a favore della presentazione, nel 1645, della candidatura di Camillo Labia, nipote di Giovanni, alla carica del Grande Priore dell'Ordine di Malta da parte dei senatori Girolamo Priuli di Alvise, Giovanni Tiepolo di Alvise, Alvise Loredan di Marin e dell'ambasciatore Bertucci Valier di Silvestro. Vedi Archivio dell'Ordine di Malta, Venezia, b. 116: Cavalieri di giustizia, 1644-1645, cc. 4-7. Vedi inoltre asv: *Archivio privato Labia*, b. 2, III fasc., e A. MENNITI IPPOLITO, *Politica e carriere ecclesiastiche nel secolo XVII. I vescovi veneti fra Roma e Venezia*, Napoli, Istituto Italiano per gli studi storici, 1993, p. 116, per i legami tra Labia e il vescovo di Padova, Marco Antonio Corner di S. Polo. Sui legami matrimoniali tra i patrizi poveri e le famiglie aggregate, vedi COWAN, *New Families*, cit., pp. 55-75: in part. pp. 70-71; R. SABBADINI, *L'acquisto della tradizione. Tradizione aristocratica e nuova nobiltà a Venezia*, Udine, Istituto editoriale veneto friulano, 1995, pp. 76-87. Secondo un anonimo patrizio che si oppose alle aggregazioni, molti patrizi avevano un debito con Labia per i favori elargiti a loro. Vedi BNM: Cod. Marc. It. VII, 2041 (8562), c. 170v. Sulla situazione economica di Labia, F. PEDROCCO, *I Labia di San Geremia*, in *Palazzo Labia a Venezia*, a cura di T. Pignatti et alii, Torino, ERI, 1982, pp. 7-54.

³¹ Nel 1636 il figlio Paolo Antonio divenne chierico di Camera. Dopo la sua morte prematura nel 1649, il fratello Giambattista, già presidente della Camera Apostolica, aveva quasi lasciato l'abito per tornare a Venezia e accasarsi a seguito dell'aggregazione della famiglia al patriziato, ma fu dissuaso dal padre. MENNITI IPPOLITO, *Politica e carriere ecclesiastiche*, cit., pp. 79-80, 86, 165. Cfr. IDEM, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 20 per la pratica di inviare giovani nobili «per educarsi da fermarsi poi alla corte».

³² I parenti di Pietro Ottoboni non potevano trattenere la loro rabbia: «Il Labia [Giovanni Francesco] con usure et aggravio dell'anima sua ha un gran quantità di denaro. Può comprar il Chiericato di Camera quale hanno offerto a diversi gentil'huomeni qui che non hanno voluto attendervi» (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 26).

³³ Vedi le parole velenose dell'Autore (patrizio) dell'*Opinione* attribuita a Paolo Sarpi: «quanto sij profittevole, che i nazionali habbiano il grado di Vescovo, altrettanto sarebbe dannoso, e da impedirsi con tutte le forze, che arrivassero al Cardinalato, perché all' hora aborrirebbero la qualità di Sudditi in una Porpora, che si ha usurpato la precedenza col Prencipe». *Opinione falsamente ascritta al Padre Paolo Servita come debba governarsi internamente & esternamente la Republica Venetiana, per trovare il perpetuo Dominio*, In Venetia, Appresso Roberto Meietti, 1685, p. 40.

Già nell'agosto del 1645 cominciarono a circolare voci a Venezia su una possibile vendita del titolo patrizio per 100.000 ducati in contanti.³⁴ Secondo la successiva testimonianza di Marcantonio Ottoboni l'ipotesi di vendita prevedeva una somma di 60.000 ducati. Sempre secondo l'Ottoboni altre due famiglie, oltre i Labia, erano disposte ad un simile esborso. Ne esistevano inoltre altre quindici-venti che potevano pagare 50.000 ducati. Il 2 dicembre dello stesso anno riemerse la proposta di 60.000 ducati. Le famiglie disposte al «negotio» erano: Labia, Widmann, Rubini, Zaguri, Tasca, Correggio, Antelmi, Medici, Gozzi e Zenobio.³⁵ Labia si preparò allora all'evento con cura. Raccolse tutti i documenti relativi alla cittadinanza originaria della famiglia, ai privilegi ottenuti, ai contratti di nozze di due donne di casa con nobili veneziani delle famiglie Corner e Bragadin, agli atti di battesimo, alle prove di nobiltà presentate all'Ordine di Malta e alla bolla di Urbano VIII attestante la nobiltà avignonese della famiglia.³⁶ Si diede quindi alla ricerca nell'archivio del Palazzo Ducale di precedenti che potessero facilitare la richiesta. Dal libro *Stella* furono così estratti i documenti relativi all'aggregazione delle famiglie Malatesta (1480), Bentivoglio (1488) e Martinengo (1499).³⁷ L'intento era dunque quello di riproporre i casi di famiglie nobili aggregate per aiuti militari. Infine, probabilmente dietro qualche suggerimento da parte di amici patrizi, si redasse un primo abbozzo di supplica con cui si offriva di sovvenzionare mille fanti e pagare 60.000 ducati per il loro mantenimento, in cambio della nobiltà ereditaria.³⁸ Ma quest'ipotesi fu abbandonata, perché il patriziato nel frattempo decise di optare per un'aggregazione di un numero minimo di famiglie.

La proposta, formulata in modo del tutto ufficioso, fu respinta. Il patriziato, però, ne riconobbe l'utilità: l'erario vuoto e la previsione di una guerra lunga e sanguinosa non lasciavano altra scelta. La strada già spianata dalle aggregazioni della guerra di Chioggia doveva essere battuta da nuove aggregazioni di cittadini fedeli disponibili ad offrire i loro averi per salvare la patria.³⁹ Fu quindi elaborata dai patrizi convinti della bontà dell'aggregazione una proposta di ammettere al Maggior Consiglio quindici famiglie. Il timore, tuttavia, di non trovarne in numero sufficiente, indusse a ridurre il numero a cinque che avrebbero dovuto contribuire all'erario ciascuna con 60.000 ducati.⁴⁰ Ma il Senato respinse la mozione.

³⁴ Giovan Battista Ottoboni, annunciando al fratello Pietro tale ipotesi, commenta: «certamente nessuna Casa haverà li ducati 100mila contanti et si distruggerà quelle case [...] che lo faranno». Da segnalare che secondo le stime degli Ottoboni per questa somma si poteva acquistare fuori Venezia un marchesato (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., pp. 30-31, 35).

³⁵ Ivi, pp. 31-35.
³⁶ Si tratta di Eleonora Labia sposata nel 1591 con un Bragadin e di Isabetta Costanza sposatasi prima con Giambattista Corner, poi con Vettor Molin di S. Pantalon. ASV: *Archivio privato Labia*, b. 2, fasc. 1, III.

³⁷ Ivi, 1 fasc., doc. 16.

³⁸ Questa proposta è stata probabilmente elaborata nel febbraio 1646, come emerge dalla testimonianza di Agostin Ottoboni (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 39).

³⁹ Il quadro generale di quest'offerta era nota ai patrizi: durante la guerra di Chioggia, molte famiglie non patrizie avevano sacrificato beni e vite per la patria. Terminata la guerra, trenta di loro furono aggregate. Il decreto del 1379 stabiliva un principio fondamentale: la fedeltà sarà ricompensata. Allo stesso tempo, la classe dirigente si riservava la scelta delle famiglie meritevoli, e solo dopo l'emergenza terminata. Le famiglie ricevevano quindi nel 1379 delle vaghe promesse di promozione sociale in cambio di un contributo immediato. La proposta del 1646, invece, invertiva il rapporto tra sacrificio e ricompensa. Vedi la mozione del Maggior Consiglio del 1° dic. 1379, nel BNM: Cod. Marc. It. VII, 71 (7866), cc. 83v-84v.

⁴⁰ VALIER, *Historia della guerra di Candia*, cit., lib. 1, p. 67. Così dichiarava Angelo Michiel, padre dell'ambasciatore a Vienna e rappresentante degli oppositori alla mozione, nel suo discorso: «el caso se deve temer perché xe sta ditto avanti d'adesso che i gera quindese, e adesso i xe cinque, mancanti due terzi puono mancar ancor questi»: BNM: Cod. Marc. It. VII, 1908 (9045), c. n.n. Michiel suggeriva al suo pubblico che la causa principale che ha fatto ridurre il numero nella versione finale fu la paura. Cfr. BCU: *Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107)*, c. n.n.: «Michiel fece escludere la Parte. La ragione più valida che lui disputasse fu che non vi fosse certezza che cinque Case volessero o potessero fare questa spesa, onde

Due settimane dopo il primo rifiuto, alla fine di febbraio 1646, lo stesso organo, su richiesta di Paolo Caotorta, uno dei Capi dei Quaranta,⁴¹ tornò a ridiscutere la questione,⁴² ma si trovò davanti ad un'altra proposta, avanzata dal Collegio, di lasciare il parere finale al Maggior Consiglio. Il Senato decise di seguire l'indicazione del Collegio.⁴³ Il 4 marzo dello stesso anno il testo fu presentato al Maggior Consiglio che lo respinse dopo un acceso dibattito.⁴⁴ Labia e Widmann, i promotori dell'iniziativa avevano correttamente calcolato i tempi, ma non l'esito.⁴⁵

Labia, dopo un attacco di rabbia iniziale,⁴⁶ redasse allora a giugno 1646 una nuova proposta: un contributo di 100.000 ducati, la metà in contanti e il resto depositato in zecca. Di fronte a nuove reazioni negative, trasformò l'offerta in 60.000 in contanti e 40.000 in zecca.⁴⁷ Finalmente la proposta parve accettabile⁴⁸ e all'inizio di luglio Labia fu aggregato alla nobiltà.

abbracciare la Parte con questo dubbio potesse deturpare la Nobiltà». Non si capisce sulla base di quali fatti Michiel abbia espresso questa convinzione. Le 75 famiglie che si presentarono tra 1646 e 1669 smentiscono categoricamente quest'argomento. Il viaggiatore inglese Burnet scrisse il 5 novembre 1685 una lettera da Firenze, dove forniva dettagli circa l'andamento dell'aggregazione del 1646. La versione dell'Inglese, incuriosito da una nuova aggregazione, era probabilmente frutto di voci circolate a quest'epoca. Burnet sosteneva che il Senato aveva proposto di aggregare cinque famiglie ciascuna contro il versamento di 60.000 ducati, nel caso la famiglia fosse veneziana, e 70.000 ducati per le famiglie straniere. Secondo Burnet c'era una persona contraria all'idea (probabilmente Caotorta), che cadde. G. BURNET, *Letters containing an account of what seemed most remarkable in Switzerland, Italy, Rotterdam, Abraham Acher, 1686*, p. 154.

⁴¹ Caotorta si presenta qui come capo del consiglio incaricato, secondo la legge del 1297, di esaminare l'idoneità dei candidati. Vedi V. CRESCENZI, *Esse de Maiori Consilio. Legittimità civile e legittimazione politica nella Repubblica di Venezia (secc. XIII-XVII)*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo, «Nuovi studi storici», 34, 1996, p. 325.

⁴² Sul testo della mozione dell'aggregazione messo al vaglio del Maggior Consiglio si trova la seguente annotazione che il 29 febbraio 1645 m.v. (1646), il «Cons[igli]e[r] Paolo Cao[tor]ta vuol che la deliberazione presa in questo Consiglio a 15 del mese presente in materia di nobiltà sia sospesa affinché meglio ventilata et maturata sia pur da questo Consiglio terminato quello che sarà conosciuto di decoro e di più utile beneficio» (ASV: *Maggior Consiglio*, Marcus, c. 162v). Quest'informazione è confermata in parte anche nella lettera del 7 febbraio 1646 che Marcantonio Ottoboni scrisse al fratello Pietro. Il 24 febbraio Marcantonio osservò tuttavia che Caotorta fu invitato da Andrea Da Lezze ed altri a ritirare la proposta. MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., pp. 41, 45. Cfr. BNM: Cod. Marc. It. VII, 1531 (7638), fasc. IV, c. n.n., dove l'Autore anonimo crede che Caotorta si sia opposto alla mozione. Invece Marcantonio Ottoboni parlò di una controproposta che prevedeva che ogni anno si scegliesse una famiglia tra quelle che avrebbero versato 10.000 ducati allo Stato (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 41).

⁴³ Il Collegio avanzò da parte sua un'altra mozione. Proponeva di lasciare al Maggior Consiglio la decisione sulla questione, per il fatto che un argomento di tale importanza dovesse essere affrontato dall'intero corpo aristocratico. Il Senato si mostrò favorevole all'idea e votò a favore. Quello stesso giorno, il 29 febbraio, furono proposte due mozioni al Senato: quella di Caotorta che proponeva di modificare il testo, e l'altra del *Pien Collegio*, che invitava a lasciare la decisione al Maggior Consiglio. I risultati del ballottaggio sulla mozione di Caotorta furono i seguenti: si 57; no 1; non sinceri 9. I risultati relativi all'altra mozione non sono chiari. Sul testo, custodito nelle filze del Maggior Consiglio, è annotato: «S[avii del] C[onsiglio], S[avii di] T[erra] F[erma], S[avii] ai O[r]dini [cioè, il Pien Collegio] Vogliono che si stia sul preso - 94» (ASV: *Maggior Consiglio*, Marcus, c. 162v); ASV: *Maggior Consiglio*, *Deliberazioni*, fz. 39. L'ipotesi è che i senatori favorevoli erano 94, e che non c'erano né contrari, né astensioni. Angelo Michiel spiegò nel suo discorso nel Maggior Consiglio l'andamento degli avvenimenti: «perché l'Eccellentissimo Senato sempre prudentissimo nelle congiunture presenti di bisogni e resta persuaso a prenderla da i Eccellentissimi Savij per questa sola efficace raggion che non dovessero impedir a questo Serenissimo Maggior Consiglio il poterla considerar, onde l'esser presa in Senato è convenienza, non formalità» (BNM: Cod. Marc. It. VII, 1908 (9045), c. n.n.). Questa è la spiegazione perché la decisione non fu mai annotata come tale nei registri del Senato, evitando così di esprimersi sulla materia.

⁴⁴ D. RAINES, *L'invention du mythe aristocratique. L'image de soi du patriciat vénitien au temps de la Sérénissime*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2005, pp. 631-653.

⁴⁵ Già nel 23 dicembre 1645 Marcantonio Ottoboni scrisse al fratello Pietro che Labia e Widmann prevedevano la conclusione dell'affare nel febbraio o marzo successivo (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 36).

⁴⁶ Testimonia Marcantonio Ottoboni qualche giorno dopo che il Maggior Consiglio respinse la mozione dell'aggregazione: «il Labia se ne aggravava sopra tutti, maledisce le parentelle con nobili, dice voler venire a star a Roma. Sono furori che gli passeranno» (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 49).

⁴⁷ ASV: *Archivio privato Labia*, b. 2, 1 fasc., doc. 8. Labia dichiara anche di aver depositato già in zecca la somma di 240.000 ducati. Cfr. MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., pp. 56-57: in un primo momento gli Ottoboni ritennero che i Labia e i Widmann stessero 'bluffando' proponendo somme così ingenti. In seguito furono costretti ad ammettere che le proposte erano serie.

⁴⁸ Angelo Michiel avrebbe voluto opporsi ma venne invitato a tacere. In seguito, osservava Marcantonio Ottoboni,

Ufficialmente la classe dirigente della Dominante aveva deciso di non ricorrere a un invito ai candidati di versare un contributo in cambio del diritto di sedere in Maggior Consiglio. Sarebbe stata una decisione troppo radicale rispetto alle procedure passate, stabilite già nel lontano 1297. Si preferì applicare la prassi già sperimentata da ben quattro secoli, di aggregare famiglie sulla base della 'grazia' che un sovrano concede a candidati idonei.⁴⁹ Tra 1646 e 1669 settantacinque famiglie furono aggregate col medesimo sistema.

Ciò che oggi potrebbe sembrare l'iniziativa personale di un soggetto ambizioso che ambiva al titolo di patrizio veneziano, com'era avvenuto nel corso del Quattrocento per l'aiuto militare portato alla Serenissima, era in realtà lo sbocco inevitabile di un processo maturato da tempo e finalizzato alla mobilità sociale. L'aspirazione di alcune famiglie potenti esterne al patriziato e desiderose di vedere riconosciuto il proprio potere unita agli interessi di alcune fazioni interne al patriziato trasformò la proposta di un singolo in una mini-rivoluzione sociale.⁵⁰

GRUPPI DI PRESSIONE SOCIALE

Cosa si aspettava il vecchio patriziato dalle aggregazioni? L'interesse iniziale era dovuto alla necessità di alleggerire le difficoltà finanziarie. Da tale punto di vista Venezia poté dirsi soddisfatta poiché otto milioni di ducati fecero ingresso nelle casse dello Stato.⁵¹ Ci si può però chiedere se già in partenza si pensava ad un numero così elevato di aggregati, poiché le prime proposte parlavano di cinque e poi di quindici famiglie. Nelle discussioni sulla mozione del 4 marzo 1646 in Maggior Consiglio emersero anche altre ragioni. Michele Foscarini, favorevole all'aggregazione, parlava apertamente del calo demografico e della difficoltà di ricoprire tutte le magistrature, con il conseguente pericolo di condurre la Repubblica verso un regime oligarchico: «Se mancherà questo legame [tra la partecipazione al corpo patrizio e il dovere di assumere le cariche], si cambieranno quei costumi, che hanno sin'ora conservata la quiete interna, e preservata la Repubblica nostra superiore alla duratione d'ogni altra [...] o bisognerà un giorno restringer le cariche [...] o si converrà ampliar il numero de i cittadini».⁵²

Però, è chiaro che né cinque né quindici famiglie potevano risolvere una situazione finanziaria, sociale e politica così drammatica. Tra 1600-1650 il patriziato contava 150 casate, un minimo storico. Gli aventi diritto di sedere al Maggior Consiglio erano nel 1637 1.675 patrizi, ma la media di partecipazione alle sedute nel periodo 1625-

Labia festeggiando la sua 'vittoria' rimase deluso dal numero ridotto di nobili che vennero a congratularsi con lui (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., pp. 58-59).

⁴⁹ Sulla 'grazia': D. ROMANO, 'Quod sibi fiat gratia'. *Adjustment of Penalties and the Exercise of Influence in Early Renaissance Venice*, «Journal of Medieval and Renaissance Studies», 13, 2, 1983, pp. 251-268; G. RÖSCH, *The Serrata of the Great Council and the Venetian Society, 1286-1323*, in *Venice Reconsidered*, cit., pp. 73-74.

⁵⁰ Nel dibattito che precedette la mozione dell'aggregazione del 1646, Giacomo Marcello affermò: «I più ricchi, i quali in riguardo della disperazione d'avanzarsi, hanno sempre avuto più degli altri minor simpatia con la Nobiltà Dominante, che vuol dire, con la conservazione della Republica» (VALIER, *Historia della guerra di Candia*, cit., liv. 1, p. 81).

⁵¹ L'Autore anonimo della *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 179, calcola che tra le dispense per le procuratie e l'acquisto del titolo nobiliare, lo Stato abbia incassato nove milioni di ducati. A titolo esemplificativo: la spesa annua per un armata composta da 28 galere ammontava nel 1641 a 500.413 ducati. COMMISSIONE PER LA PUBBLICAZIONE DEI DOCUMENTI FINANZIARI DELLA REPUBBLICA DI VENEZIA, *Bilanci generali della Repubblica di Venezia*, Venezia, Visentini, 1912, vol. 1, pp. 570-571.

⁵² M. FOSCARINI, *Istoria della Repubblica Veneta*, in *Degli'Istorici delle cose veneziane i quali hanno scritto per Pubblico Decreto*, Venezia, Appresso il Lovisa, 1718, t. x, p. 162.

1650 era di 869 unità.⁵³ Queste cifre dimostrano non solo la difficoltà di coprire tutte le cariche, ma anche quella di reperire un numero sufficiente di persone competenti. La costante diminuzione del numero delle casate rendeva inoltre più problematiche le alleanze matrimoniali e le strategie socio-politiche e di scambio onesto di favori elettorali, che erano la quint'essenza del gioco di potere veneziano. L'abisso economico tra ricchi e poveri cresceva costantemente e con esso la possibilità dei poveri di trovare conforto economico in alleanze matrimoniali vantaggiose con più abbienti in cambio di favori elettorali.⁵⁴ Alla metà del Seicento esistevano di fatto, secondo le testimonianze dei contemporanei tre classi distinte: i grandi, i medi e gli infimi. Visto il numero esiguo di famiglie che la proposta iniziale prospettava di far aggregare, si può scartare l'ipotesi che fosse lo sconforto demografico a spingere il vecchio patriziato ad accettare nuove aggregazioni. Ugualmente, si può forse procedere a scartare la tesi cara al patriziato di una classe che agisce concordemente in tutte le sue azioni, e procedere ad indagare chi esattamente aveva interesse a far aggregare settantacinque famiglie.

Scorrendo la lista degli aggregati dal 1646 al 1669, si potrebbero identificare tre gruppi interessati ad esercitare pressioni per essere ammessi nei ranghi del patriziato: le famiglie che servivano nella cancelleria ducale, i nobili delle terraferma e i ricchi mercanti.⁵⁵ Ma se si guarda più da vicino la storia del loro inserimento sociale nella società veneziana, prima ancora della loro aggregazione, si scopre che la netta distinzione giuridica in ordini, che ha indotto il patriziato, ma anche la storiografia veneziana antica e moderna a descrivere i fatti dell'aggregazione in termini di una brusca mobilità sociale, nascondeva un processo di ascesa sociale distinto in due fasi. La prima, di inserimento sociale, rispecchiava una situazione esistente da qualche tempo, dove socialmente i patrizi erano strettamente legati a una cerchia di famiglie di *status* sociale diverso e di contorni assai distinti.⁵⁶ La seconda fase, quella della mobilità socio-giuridica, era la conclusione della prima e prevedeva l'inserimento sociale perfezionato con il titolo di patrizio. Se sia stata una conclusione logica o inaspettata dipende dal punto di vista. Fino ad oggi, seguendo l'aspetto giuridico del fenomeno, gli studiosi hanno sempre accennato al rapido passaggio da uno *status* ad altro, come se in un tratto queste famiglie avessero cambiato vita e costumi.⁵⁷ Forse sarebbe opportuno riflettere anche sull'ascesa e sull'inserimento sociale, già verificatisi ben prima del conferimento dello *status* nobiliare, ultima tappa della mobilità sociale. L'aggregazione, semmai, aggiungeva dei frutti politici assieme al titolo nobiliare: le famiglie potevano allora fare il loro ingresso nel cuore del potere, mentre prima potevano agire solo attraverso i patrizi legati a loro.

⁵³ Vedi RAINES, *cooptazione*, cit., pp. 42-50.

⁵⁴ L. MEGNA, *Ricchezza e povertà. Il patriziato veneziano tra Cinque e Seicento*. Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Memoria presentata nell'adunanza ordinaria del 13 dic. 1997, pp. 115-131.

⁵⁵ Questa divisione si riferisce a gruppi di pressione con interessi e comportamenti propri. Naturalmente la divisione degli aggregati in gruppi di provenienza, professioni o secondo ceti, è diversa. Vedi COWAN, *New Families*, cit., pp. 58, 62.

⁵⁶ Vedi, ad es., la situazione dei cittadini originari, specialmente quelli legati al mondo dei segretari nel Palazzo Ducale, che da tempo erano socialmente legati ai patrizi. Oltre alle alleanze matrimoniali, erano presenti in modo costante anche nei battesimi e matrimoni avvenuti nelle famiglie cancelleresche. M. CASINI, *Realtà e simboli del cancellier grande veneziano in età moderna (secc. XVI e XVII)*, «Studi Veneziani», n.s., xxii, 1991, p. 201.

⁵⁷ SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit.; COWAN, *New Families*, cit., pp. 55-75. Ma vedi ZANNINI, *Burocrazia e burocrati*, cit., p. 170, che giustamente identifica l'acquisizione della nobiltà da parte della famiglia Albrizzi solo come ultima tappa di un processo di ascesa sociale.

Per capire i meccanismi dell'inserimento sociale di una parte delle famiglie dei futuri aggregati, sarebbe utile scoprire in che modo esse agivano per elevare il loro *status* sociale, a prescindere dal gruppo socio-giuridico al quale appartenevano. Esse non esitavano ad escogitare una serie di 'scorciatoie' sociali: dalla penetrazione in particolari istituzioni sociali alle alleanze matrimoniali con famiglie patrizie, dai tentativi di procurarsi titoli imperiali, all'inserimento nella curia vaticana attraverso nomina dei figli a posti prestigiosi. In altre occasioni usavano anche il loro potere economico, fondando società commerciali con i patrizi o prestando capitali a famiglie patrizie in difficoltà.⁵⁸

I nobili della terraferma costituivano da qualche tempo il gruppo più idoneo per l'ammissione al Maggior Consiglio. Erano sudditi della Dominante ma provenivano da dinastie talvolta di antica origine feudale. Erano quindi famiglie ben accolte, utili per alleanze matrimoniali, come asseriva l'Autore anonimo delle *Distinzioni segrete*: «In questo gran numero [di 75 famiglie] ve ne sarà una mezza dozzina di nobilissime, e di nobiltà forse più antica della Venezia e di queste sopra tutte la Gambarà, la quale hebbe un Cameriere d'honore dell'Imperatrice in antichissimi tempi [...]. Altre cinque se ne ponno accompagnare alla Gambarà, e son tali che meritavano la nobiltà senza prezzo; ma in questo negotio si ha imparato, che non si dava merito che fosse differente dal prezzo». ⁵⁹ Le famiglie Angaran, Piovene, Valmarana, Zacco e Ferramosca da Vicenza, Ravagnini da Treviso, Conti, Papafava, Santasofia e Dondi Orologio da Padova, Girardini da Verona, Manin dal Friuli, i conti dell'Impero Giovanelli da Bergamo non potevano essere considerate una minaccia alla riputazione della nobiltà veneziana. Anzi, una parte di esse poteva aggiungere un tocco di legittimazione nobiliare, essendo vera *noblesse d'épée* feudale, ad un patriziato di origini mercantili.⁶⁰ Altre famiglie come Bressa vantavano origini nobiliari, anche se al momento della supplica non lo erano più.⁶¹ In sostanza queste famiglie consideravano gli enormi vantaggi che potevano trarre da un'aggregazione, vendendo altre famiglie come Martinengo, Avogadro o Savorgnan già ben inserite nel patriziato, pur senza aver rinunciato ai loro legami di patronage e agli interessi eco-

⁵⁸ Per altre strategie concepite in un contesto diverso, ma sempre proiettate verso l'ascesa sociale vedi per la Francia e Inghilterra: G. HUPPERT, *Bourgeois et gentilshommes. La réussite sociale en France au XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983; M. MARRAUD, *La noblesse de Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 2000, pp. 23-66; F.-J. RUGGIU, *Les élites et les villes moyennes en France et en Angleterre (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 73-107. Vedi anche il caso di Montalcino in L. CARLE, *Le carriere indispensabili. Percorsi familiari e individuali di cittadini montalcinesi dal XVI al XVIII secolo*, in Società Italiana di Demografia Storica, *Disuguaglianze: stratificazione e mobilità sociale nelle popolazioni italiane (dal sec. XIV agli inizi del secolo XX)*, II Congrè Hispano Luso Italia de Demografia Històrica, Savona, 18-21 nov. 1992, Bologna, CLUEB, 1997, vol. II, p. 424, e le strategie praticate dall'aristocrazia mercantile fiorentina a Roma in I. FOSI, *All'ombra dei Barberini. Fedeltà e servizio nella Roma barocca*, Roma, Bulzoni, 1997, pp. 205-241.

⁵⁹ BCU: Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107), c. n.n.

⁶⁰ Vedi la descrizione della famiglia Angaran da parte dell'Autore anonimo del BNM: Cod. Marc. It. VII, 942 (9014), p. 1, in prevalenza ostile alla maggior parte delle famiglie aggregate: «questi vennero da Vicenza ove possedevano fregio di Nobiltà e titolo di Conte». Secondo l'Autore la prima supplica fu respinta poiché una sola supplica avanzava la richiesta di aggregazione di numerosi rami. La famiglia Ferramosca fu accolta con simpatia secondo le testimonianze delle cronache di famiglie: «Questi vennero da Vicenza, e fumo di Anticha origine Nobili, e Nobili di quella Città, della qual famiglia sono usciti soggetti, e per lettere, e per armi di molta stima». BNM: Cod. Marc. It. VII, 1760 (7852), c. 102, come anche la famiglia Piovene: «questi vennero dalla Città di Vicenza, Conti, antichi Nobili e di gran stima appresso i Potentati d'Europa per il valor delle armi». BNM: Cod. Marc. It. VII, 579 (8312), c. 102. Così pure la famiglia Valmarana: «Questi discendono anticamente dagli antichi Romani poscia si trasferirono nella Città di Vicenza sin dalla dedizione della medesima operando rilevanti serviggi alla Repubblica»: BNM: Cod. Marc. It. VII, 942 (9014), c. 35.

⁶¹ Vedi BNM: Cod. Marc. It. VII, 183 (8161), t. XIII, c. 295v: a Brescia erano considerati nobili di nome Bettignoli. Nel 1327 si trasferirono a Treviso, seguendo uno loro zio, Azzo. A Treviso furono denominati Bressa per il luogo di origine.

nomici e politici nelle loro terre natali.⁶² I voti favorevoli ottenuti al momento della presentazione della supplica al vaglio del Maggior Consiglio sono la prova della benevola accoglienza da parte del patriziato veneziano.⁶³ Essendo inoltre per lo più ricchissime, non costituivano un problema per le vecchie famiglie meno abbienti nell'aspirazione alle piccole cariche stipendiate. Potevano invece validamente contribuire alle magistrature che comportavano una forte spesa, come i reggimenti, pur potendo entrare in situazioni di potenziale conflitto di interessi.⁶⁴

Le famiglie dei cittadini originari, vere e proprie dinastie di funzionari della cancelleria ducale, erano anch'esse in una posizione privilegiata per entrare al Maggior Consiglio: conoscevano intimamente il patriziato e avevano esperienza di tutti i meccanismi del potere veneziano.⁶⁵ Inoltre dagli inizi del Seicento due disposizioni trasformavano l'ordine della cancelleria' (di solito 80-100 persone in tutto) in una classe privilegiata all'interno del gruppo dei cittadini originari. Il patriziato quindi, considerava queste famiglie già come un ceto dirigente, benché ancora ad un livello inferiore.⁶⁶ Alcune di queste famiglie, come gli Zon, aveva legami matrimoniali con famiglie patrizie.⁶⁷ Gli Antelmi, i Vianol, gli Ottoboni potevano sostenere con decoro il passaggio al rango nobiliare. Inoltre ciascuna di esse aveva sostenitori in seno al patriziato: i Pisani per i Verdizzotti, i Savorgnan per gli Antelmi e una lunghissima lista di case prestigiose per gli Ottoboni.⁶⁸ I Vianol (aggregati nel 1658) avevano ten-

⁶² Come le famiglie Savorgnan e Manin, originarie dal Friuli. Vedi L. CASELLA, *I Savorgnan. La famiglia e le opportunità del potere (sec. xv-xviii)*, Roma, Bulzoni, 2003; P. MAINARDIS DE CAMPO, *Il grande disegno della famiglia Manin in Splendori di una dinastia. L'eredità europea dei Manin e dei Dolfin*, a cura di G. Ganzer, Milano, Electa, 1996, p. 58; F. BIANCO, *Le Terre del Friuli. La formazione dei paesaggi agrari in Friuli tra il xv e il xix secolo*, Verona-Mantova, Astrea, 1994, p. 73.

⁶³ Le famiglie poco desiderate come Angaran (1655), Ravagnin (1657), Valmarana (1658), Papafava (1652), e Manin (1651) erano probabilmente vittime di una certa diffidenza sviluppatasi negli anni cinquanta nei confronti delle famiglie aggregate. Negli anni quaranta e sessanta, il patriziato manifestava con il suo voto un grande entusiasmo nell'accogliere la nobiltà della terraferma. Secondo DAVIS, *The Decline*, cit., pp. 111-113, i nobili della terraferma erano considerati i più rispettabili tra gli aggregati, a differenza dei mercanti. Come si può constatare, Davis ha preso in considerazione solamente il criterio di rispettabilità, semplificando una situazione ben più complessa.

⁶⁴ L. MEGNA, *Riflessi pubblici della crisi del patriziato veneziano nel xviii secolo: Il problema delle elezioni ai reggimenti, in Stato, società e giustizia nella Repubblica veneta (sec. xv-xviii)*, a cura di G. Cozzi, Roma, Jouvence, 1985, vol. II, pp. 253-99; SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit., pp. 57-71.

⁶⁵ B. PULLAN, *La politica sociale della Repubblica di Venezia 1500-1620*, vol. I, *Le Scuole Grandi, l'assistenza e le leggi sui poveri*, Roma, Il Veltro, 1982, pp. 119-120 su dinastie di funzionari di Stato e sugli Antelmi e ZANNINI, *Burocrazia e burocrati* cit., pp. 169-172. Inoltre sull'argomento: G. TREBBI, *La cancelleria veneta nei secoli xvi e xvii*, «Annali della Fondazione Luigi Einaudi», XIV, 1980, pp. 95, 109-110; CASINI, *Realtà e simboli*, cit., pp. 195-251. Cfr. le riflessioni di GRUBB, *Elite Citizens*, in *Venice Reconsidered*, cit., pp. 339-364, che presenta una visione meno monolitica dell'élite cittadina. Infatti, Grubb dimostra che gli impiegati della cancelleria facevano parte dell'élite cittadina, ma non erano gli unici. Anche se tale conclusione è accettabile, la contrapposizione proposta da Grubb tra l'immagine tramandata dai «politologi» della Repubblica e le leggi, è metodologicamente fuorviante. Esiste una differenza tra lo studio della legislazione sull'ammissione all'ordine cittadino, e il gioco sociale che considera numerosi altri fattori nell'attribuzione di una preminenza sociale ad una famiglia: la situazione economica, ad es., o il prestigio legato ad una carica. Un gastaldo o un mercante possono essere influenti e potenti, ma non arrivano mai ad eguagliare il prestigio legato alla carica del Segretario del Consiglio dei X. Certo è che essere funzionario della cancelleria ducale era solo una delle vie possibili di ascesa sociale all'interno dell'ordine cittadino. Come già detto, alcune ricche famiglie tentavano altre vie, come le carriere ecclesiastiche a Roma o il conferimento dei titoli nobiliari di altri principi.

⁶⁶ Nel 1633 i funzionari della cancelleria ottennero il privilegio di non dovere esibire prove d'età all'Avogaria di Comun per i loro figli, ma un semplice certificato di battesimo. Anche il meccanismo di reclutamento mutò nel corso del Seicento, abbandonando via via il criterio tecnico e meritocratico, per fare strada a un reclutamento più personale e soggetto a rapporti di famiglia e intrecci personali (ZANNINI, *Burocrazia e burocrati*, cit., pp. 176-177).

⁶⁷ BNM: Cod. Marc. It. VII, 579 (8312), c. 129, relativo alla famiglia Zon: «havendo collocato in matrimonio 16 Donne in Nobili Veneti, una figlia delle quali fu Dogaressa». Forse si intende Orsa Zon Marcello, madre della dogaressa Loredana q. Giovanni Alvise Marcello di S. Giustina, che sposò il doge Alvise 1° Mocenigo (doge tra 1570 e 1577).

⁶⁸ ZANNINI, *Burocrazia e burocrati*, cit., p. 259. Secondo MCC, *Cod. P. D. C 613/IV*, c. 20, Verdizzotti cominciò come giovane in casa Pisani e poi entrò in cancelleria, ma la storia è inattendibile. Il suo padre, Costantin, era avvocato. A confermare il legame tra le due famiglie è l'anonimo che scrisse nel 1664 le osservazioni su cento soggetti illustri del

tato, sul modello degli Ottoboni (che nel 1689 coronavano il successo familiare con l'elezione al soglio pontificio di Pietro col nome di Alessandro VIII), anche la strada di Roma. Nel 1652 mandarono Giacomo, figlio del Cancelliere Grande al concorso per l'Auditorato di Rota, ma non ebbero successo.⁶⁹

In sostanza gli Autori anonimi dei trattati dell' 'anti-mito' erano d'accordo sul fatto che i nobili della terraferma e il gruppo di segretari erano i candidati più idonei ad essere ammessi nel Maggior Consiglio.⁷⁰ Accanto a questi due gruppi esisteva un piccolo gruppo di quattro famiglie di avvocati del foro, cittadini che conoscevano a fondo la macchina statale e la classe dirigente, e che seppero arricchirsi con l'esercizio della professione legale,⁷¹ anche se non tutte godevano della stima del vecchio patriziato, consapevole delle loro stratagemmi legali, talvolta fraudolenti.⁷²

Se contiamo il numero complessivo di famiglie appartenenti a questi tre gruppi (nobili, segretari e avvocati), abbiamo 34 famiglie su 75 aggregate tra 1646 e 1669, pari al 45,33%.⁷³ Le famiglie rimanenti, di diverse provenienze e *status* civile costituiscono malgrado questi fattori d'eterogeneità sociale,⁷⁴ un solido gruppo di pressione caratterizzato da un denominatore comune: sono tutte famiglie di ricchi mercanti che desideravano tradurre il loro successo economico in chiave sociale e talvolta anche politica.

STRATEGIE DI ASCESA SOCIALE RIUSCITA

La storia sociale delle grandi famiglie del commercio veneziano nel Seicento è poco nota. Non c'è dubbio che all'indomani della guerra di Cipro il commercio veneziano cambiò radicalmente.⁷⁵ Il Seicento vide arrivare a Venezia un flusso continuo d'im-

patriziato, e che testimoniò che Marco Pisani del Banco, q. Girolamo (1625-1665) era influenzato dal segretario del Consiglio dei X, Verdizzotti. Vedi *Curiosità di storia veneziana*, a cura di P. Molmenti, Bologna, Nicola Zanichelli, 1919, p. 395. Per quanto riguarda gli Antelmi, nel 1642 Andriana q. Antonio sposò Giacomo Savorgnan S. Stae q. Ettore. Vedi CASELLA, *I Savorgnan*, cit., pp. 184-185. Per la lista degli sostenitori degli Ottoboni, MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 60.

⁶⁹ MENNITI IPPOLITO, *Politica e carriere ecclesiastiche*, cit., p. 175. Sul ruolo del Cancellier Grande e su Agostino Vianol vedi CASINI, *Realtà e simboli*, cit., pp. 237-238.

⁷⁰ BCU: *Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107)*, c. n.n., poi dopo qualche pagina, riprende il discorso: «In questo numero di Nobili nuovi, oltre quelle Case segnalate per altra Nobiltà come dissi ve ne sarà una ventina di molto civili così per origine nel loro Paese [menziona prima Labia], come per l'esercizio della Cancelleria di Ven.a, ma tutto il resto sordidissime ne quali la maggior qualità che avessero era la Mercatura, e poi tra questi alcuni di mercantia vile et abietta». Cfr. *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 41: «non nego che in questo numero vi sia una dozzina, forse, di nobili di terraferma e segretari che non portano tale sospetto». La percentuale dei voti favorevoli nel Maggior Consiglio conferma questa tendenza: Le quattro famiglie della cancelleria ducale, Rubini, Ottoboni, Surian e Zaguri, ebbero le percentuali più alte di voti favorevoli. Segue la famiglia dei Ferramosca, nobili di Vicenza.

⁷¹ Vedi la storia di Camillo Barbaran: «Il conte Camillo supplicante povero, per non dir scaltro, venne in Venezia dove presa la professione d'Avvocato, in cui si adoprò così bene, che avanzò le sue fortune, quanto bastò per acquistare la Nobiltà»: BNM: *Cod. Marc. It. VII, 2226 (9205)*, c. n.n. Cfr. BNM: *Cod. Marc. It. VII, 942 (9014)*, p. 6 per una versione leggermente diversa. Cfr. ZANNINI, *La presenza borghese*, cit., pp. 259-260.

⁷² Vedi il giudizio su Giuseppe Ghedini: «Il predetto Iseppo tra primi del Foro era annoverato, ma in concetto di dire buggie nell'ultima renga in particolare, ove non ritrovava risposta per il che il Giudice teneva l'occhio fisso, e per questo capo era in poco concetto. Accade un giorno (segreto di Dio) che nella Renga perse la memoria, disputando il contrario ch'doveva, sicché convenne alla Quarantia tagliar il pender per non pregiudicare all'innocente cliente. Doppo tal caso niuno vi andò più al verso, e lui fuori di se stesso poco tempo doppo perde la vita»: BNM: *Cod. Marc. It. VII, 2420 (10647)*, pp. 75-76.

⁷³ Sono diciasette famiglie nobili: Angaran, Ariberti, Berlendis, Bressa, Conti, Dondi Orologio, Farsetti, Ferramosca, Gambarà, Girardini, Manin, Papafava, Piovone, Ravagnini, Santasofia, Valmarana, Zacco; tredici famiglie dei segretari nella cancelleria ducale: Antelmi, Cavazza, Condulmer, Dolce, Medici, Ottoboni, Rubini, Soderini, Surian, Verdizzotti, Vianol, Zaguri, Zon; quattro famiglie di avvocati: Barbaran, Belloni, Ferro, e Ghedini.

⁷⁴ Vedi le osservazioni di ZANNINI, *La presenza borghese*, cit., p. 263.

⁷⁵ R. T. RAPP, *Industria e decadenza economica a Venezia nel XVII secolo*, Roma, Il Veltrò, 1986, pp. 184-190. Per Carlo Livi, Domenico Sella e Ugo Tucci l'inizio della decadenza economica dovrebbe essere situata negli anni venti-trenta

migrati con il sogno di trovare una fonte di guadagno e di ricchezza che, talvolta, nell'arco di una generazione riuscirono ad esaudire il loro desiderio. Per la maggior parte costoro potevano godere a Venezia già di appoggi di compaesani, parenti, o almeno potevano contare su una rete di legami e di sostentamento vitali per un rapido inserimento professionale. Tra i gruppi di mercanti, aggregati tra 1646 e 1669, due in particolare meritano attenzione: i ricchissimi mercanti d'origine tedesca o spagnola, in possesso di titoli imperiali e le famiglie di provenienza bergamasca che spiccano soprattutto per il loro numero e la rete di legami. Un rapido sguardo alle loro traiettorie sociali può illuminarci circa il *modus operandi* di tali gruppi.⁷⁶

La famiglia Widmann, impegnata nel commercio di metalli, rappresenta un piccolo ma influente gruppo di ricche famiglie di mercanti impazienti di valorizzare la loro posizione economica in città e di trasformare lo *status* ottenuto all'estero in un segno sociale tangibile nella città adottiva. Parimenti famiglie come Labia, Widmann e Crotta, ricche e blasonate oltre i confini veneti, seppero condividere le loro risorse di parentele e d'influenza per ottenere il titolo nobiliare veneziano.⁷⁷

I Widmann, nativi d'Augusta, erano nel Cinquecento al servizio dei grandi banchieri Fugger. Verso la fine del Quattrocento si stabilirono a Villaco in Carinzia dove commerciavano tra Venezia e l'Austria. Nel 1586 giunse a Venezia Giovanni, figlio di Martino e di Maria Hoffer. Egli si unì nel 1602 con Maria Ott da Ulm, altra famiglia al servizio dei Fugger. Nel 1614 Giovanni ricevette un diploma di nobiltà dall'imperatore Mattia. Nel 1629 il figlio, Giovanni Paolo (1605-1648), sposò Camilla Crotta, famiglia dei mercanti emigrati in Val Canale nei pressi di Villaco, durante la prima metà del '500, conseguendo la nobiltà imperiale.⁷⁸ Il sodalizio con i Crotta era la naturale conseguenza dell'intreccio d'interessi di commercio in metalli, ma anche il seguito di un matrimonio avvenuto tra le due famiglie nella precedente generazione quando la zia di Giovanni Paolo, Susanna, andò in sposa ad Antonio Crotta.⁷⁹

I Widmann, ricchissimi e residenti tra Venezia e Villaco, sapevano mostrarsi magnifici come spettava al loro rango di nobili imperiali.⁸⁰ Ogni volta che gli ambasciatori veneziani presso la corte di Vienna passavano per Villaco, erano ricevuti «e lautamente spesati» dai baroni Widmann.⁸¹ Accanto ad una politica tutta veneziana, alcuni membri della famiglia abbracciarono anche la carriera militare, come il

del Seicento, quando vari fattori come la guerra di Trent'anni, la peste, la svalutazione della moneta turca e la concorrenza anglo-olandese, influirono pesantemente sull'andamento del commercio e dell'industria (C. LIVI, D. SELLA, U. TUCCI, *Un problème d'histoire: la décadence économique de Venise*, in *Aspetti e cause della decadenza economica veneziana nel secolo XVII*, Firenze, s.n., 1961, pp. 289-317; D. SELLA, *Commercio e industrie a Venezia nel secolo XVII*, Venezia-Roma, Centro di cultura e civiltà, Fondazione Giorgio Cini, 1961, pp. 72-73).

⁷⁶ Se, ad es., consideriamo un altro gruppo, di provenienza vicentina, che comprende complessivamente otto famiglie, si può constatare che il loro *status* sociale era così eterogeneo da impedire probabilmente la formazione di una solidarietà in grado di rafforzare la loro influenza politica: quattro famiglie avevano origini nobiliari – Angaran, Feramosca, Piovene e Valmarana; la famiglia Barbaran esercitava la professione legale e tre famiglie – Beregán, Lazari, Mora, si occupano di commercio.

⁷⁷ Alla presentazione della supplica di Widmann, Labia si premurò di informare il patriziato che il figlio di Giovanni Paolo Widmann, Cristoforo, sarebbe divenuto presto cardinale, come avvenne. La notizia ebbe effetto ai fini delle scelte del patriziato. Vedi MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., p. 59.

⁷⁸ F. MAGANI, *Il collezionismo e la committenza artistica della famiglia Widmann, patrizi veneziani, dal Seicento all'Ottocento*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1989, pp. 10, 21; E. S. RÖSCH WIDMANN, *I Widmann. Le vicende di una famiglia veneziana dal Cinquecento all'Ottocento*, Venezia, Centro Tedesco di Studi Veneziani, 1980, pp. 3-8. Anche la famiglia Hoffer, consiglieri di Villaco, fu insignita nel 1588 di un titolo imperiale.

⁷⁹ RÖSCH WIDMANN, *I Widmann*, cit., pp. 8-9.

⁸⁰ Alla morte nel 1634 di Giovanni, i beni lasciati agli eredi ammontavano a 752.000 ducati (ivi, p. 8).

⁸¹ Vedi i casi di Renier Zeno e Anzolo Contarini nel 1638 e di Giovanni Grimani nel 1641 in ivi, p. 9.

fratello di Giovanni Paolo, Davide che, divenuto generale delle truppe pontificie, acquistò fama nel 1649, espugnando la città di Castro.

La famiglia seguì anche il percorso dei Labia che 'investivano' nelle prelature per far fare ai rampolli una carriera ecclesiastica attraverso una politica venale: Cristoforo Widmann, fratello di Giovanni e Davide, assunse nel 1639 il titolo di Protonotario Apostolico e nel 1644 divenne Auditore Camerale. Subito dopo l'aggregazione della sua famiglia al patriziato veneziano fu nominato cardinale e poi Legato ad Urbino.⁸² La strada di prelature era già una strategia collaudata nell'Italia post-tridentina dove l'intreccio tra poteri laici e poteri ecclesiastici influiva anche sulle prospettive d'ascesa sociale e di mutamento delle fortune familiari. Essa consentiva ai rampolli di famiglie benestanti e di *status* sociale elevato, anche se non nobiliare, di uscire dal ristretto mondo locale e di trovare uno sbocco per le loro ambizioni personali in concomitanza con una strategia familiare mirata a guadagnare più 'visibilità' sulla scena italiana.⁸³

Una molteplicità di percorsi individuali, dunque, volti ad investire e guadagnare prestigio in campi diversi. I Widmann trovarono a Venezia famiglie patrizie attente anche loro alla strada di prelature romane. Lodovico Widmann (1611-1674),⁸⁴ fratello di Giovanni Paolo divenne grande amico d'Antonio Priuli, figlio del Procuratore di S. Marco Alvise detto Scarpon, del ramo di S. Felice e di Gracimana Nani.⁸⁵ Il fratello d'Antonio, Girolamo fu anche lui Auditore di Rota dal 1652 al 1675.⁸⁶ Quindi affinità di vedute, d'interessi, ma anche di cultura: Antonio Priuli e Lodovico Widmann erano soci dell'Accademia degli Ordinati.⁸⁷ I Labia, appartenevano alla cerchia capeggiata da Battista Nani ed erano sostenuti dai Pisani di S. Maria Zobenigo, una delle famiglie patrizie più ricche e influenti della città.⁸⁸

Anche i Berlendis, ricchissimi mercanti bergamaschi, ma privi della nobiltà imperiale, seppero giocare la carta delle prelature ecclesiastiche. Giulio Berlendis partecipò nel 1643 come «maggior domo» all'ambasciata in Francia d'Angelo Contarini e Giovanni Grimani per congratularsi con Luigi XIV per l'ascesa al trono. Intimo di Giovanni Giustinian, ambasciatore a Roma tra 1648 e il 1651, divenne nel 1649 vescovo di Belluno dopo le ripetute richieste di Giustinian che irritarono la Santa Sede. L'amicizia con i cardinali Federico Corner e Pietro Ottoboni si rivelavano utili quando seguì finalmente nel 1653 la consacrazione.⁸⁹

⁸² MENNITI IPPOLITO, *Politica e carriere ecclesiastiche*, cit., pp. 163-165; RÖSCH WIDMANN, *I Widmann*, cit., pp. 10-11. Il Widmann appartenne ai cardinali «confederati», creature di Innocenzo X, che avrebbero dato il loro voto nel conclave solo a un candidato munito di virtù e pietà. È probabile che il suo protettore veneziano nella curia romana sia stato Pietro Ottoboni, uno dei protagonisti di questo gruppo (G. SIGNOROTTO, *Lo squadrone volante. I cardinali 'liberi' e la politica europea nella seconda metà del XVII secolo*, in *La corte di Roma tra Cinque e Seicento "teatro" della politica europea*, a cura di G. Signorotto, M. A. Visceglia, Roma, Bulzoni, 1998, p. 96). La famiglia Ottoboni considerò sempre i Labia come loro avversari nella corte romana, mentre i Widmann e i Berlendis non costituirono una vera minaccia ai tentativi di Pietro Ottoboni di diventare il patrono dei Veneziani alla corte romana. Questa distinzione era dovuta al fatto che i Labia usavano le loro fortune per arrivare al loro scopo, mentre gli Ottoboni non potevano competere in ricchezza: vedi nota 30.

⁸³ E. FASANO GUARINI, *Stato e chiesa nella creazione di forme di stratificazione sociale e professionale*, in *Disuguaglianze: stratificazione e mobilità sociale*, cit., vol. II, pp. 449-450; CARLE, *Le carriere indispensabili*, cit., vol. II, p. 467; J. BERGIN, *Between estate and profession: the Catholic parish clergy of early modern western Europe*, in *Social Orders & Social Classes*, cit., pp. 77-78.

⁸⁴ Su di lui MAGANI, *Il collezionismo*, cit., p. 23.

⁸⁵ Antonio fu governatore di galera nel 1656 sotto Lorenzo Marcello, prese parte nella battaglia dei Dardanelli e quindi diventò provveditore generale (*Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 380).

⁸⁶ MENNITI IPPOLITO, *Politica e carriere ecclesiastiche*, cit., pp. 174-177.

⁸⁷ M. MAYLENDER, *Storia delle Accademie d'Italia*, Bologna, Cappelli, 1929, vol. IV, p. 141.

⁸⁸ *Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 381.

⁸⁹ G. BENZONI, voce *Berlendis, Giulio*, in *Dizionario Biografico degli Italiani (= DBI)*, IX, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1967, pp. 115-116; MENNITI IPPOLITO, *Politica e carriere ecclesiastiche*, cit., pp. 21, 45, 207. Nel 22

Le opportunità di elevazione sociale tramite la carriera ecclesiastica richiedevano una solidità economica ben superiore alla media delle famiglie aggregate. Non fu questo il caso dei Bergamaschi che presentano situazioni di partenza molto eterogenee.⁹⁰ In primo luogo l'attribuzione di un'origine bergamasca, seppur veritiera, è ambigua, poiché al loro interno è possibile trovare famiglie insediatesi a Venezia già da qualche secolo che avevano da tempo acquisito lo *status* cittadino. Eppure, ciò che importa in questo caso sono i meccanismi di solidarietà sociale consolidatisi nei secoli d'immigrazione: la comunità bergamasca a Venezia era caratterizzata da reti familiari e da un senso gerarchico che permetteva la formazione di un proprio ceto dirigente costituito dai più ricchi in grado di controllare tutte le alte cariche nelle Arti e Confraternite.⁹¹

«Una smania di affermazione sul piano sociale», osserva Gino Benzoni quando parla delle famiglie bergamasche.⁹² Nella prima aggregazione contano ben 21 famiglie,⁹³ pari al 26,9% dell'insieme degli aggregati. Tra loro spiccano famiglie di avvocati come Berlendis, Ferro e Ghedini. Le altre avevano invece un'origine mercantile: Bergonzi, Bonvicini, Catti,⁹⁴ Correggio, Fonte, Giovanelli, Giupponi, Gozzi, Maccarelli, Maffetti, Martinelli, Minelli, Nave, Pasta, Raspi, Tasca, Zanardi, e Zolio.

La presenza bergamasca a Venezia si era già segnalata nel corso del xv sec., dopo che l'annessione nel 1428 del territorio di Bergamo alla Repubblica aveva comportato il riconoscimento ai sudditi dello *status* 'de intus'.⁹⁵ Tale *status* consentiva loro di

maggio 1649 in una lettera mandata dalla Segreteria di Stato al Nunzio si trova il commento seguente: «è incredibile la frequenza con la quale egli [Giustinian] insiste per la provvisione de' suoi domestici in qualunque occorrenza di beneficio che vachi et ultimamente per ottenere la Chiesa di Belluno al suo maggiordomo ha con tanta molteplicità et importunità d'offitii e di mezzani e con maniere così violente stancate l'orecchie di N. Signore».

⁹⁰ Si vedano i dati forniti da J. GEORGELIN, *Venise au siècle des lumières*, Paris-La Haye, Mouton, 1978, pp. 480-485, estratti da MCC: *Cod. P. D. C 347* e relativi alla prima metà del Settecento. I redditi annuali in ducati erano i seguenti: Giovanelli - 30.000, Fonte - 12.000, Maffetti - 10.000, Berlendis, Bonvicini - 8.000, Correggio - 6.000, Martinelli - 5.000, Ferro - 4.000, Minelli, Nave, Tasca - 3.000, Zanardi - 2.000, Pasta, Ghedini - 1.000, Raspi - 500. Per quanto riguarda le altre famiglie all'epoca erano già estinte o non risultano i dati. Mentre le famiglie di ricchi mercanti che tentano prima la via di carriere ecclesiastiche come Labia e Widmann, sono economicamente più agiate: Labia - 34.000, Widmann - 20.000.

⁹¹ Sul fenomeno della formazione di una rete di solidarietà sociale basata su origine geografica comune si veda S. N. EISENSTADT, *The Absorption of Immigrants. A Comparative Study Based Mainly on the Jewish Community in Palestine and in the State of Israel*, London, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1954, pp. 17-18; J. M. IMIZCOZ BEUNZA, *Communauté, réseau social, élites. L'armature sociale de l'Ancien Régime*, in *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, a cura di J. L. Castellano, J.-P. Dedieu, Paris, CNRS éditions, 1998, pp. 53-56; per la Penisola iberica nell'Ancien Régime.

⁹² G. BENZONI, *Venezia e Bergamo: implicanze di un dominio*, «Studi Veneziani», n.s., xx, 1990, p. 38.

⁹³ Georgelin, seguito da Benzoni, conta 18 famiglie bergamasche tra le aggregate. Georgelin si basa sui dati forniti in BNM: *Cod. Marc. It. VII, 1908 (9045)*, *Miscellanea: Discorsi di nobili veneti, XVII-XVIII secoli*, che costituisce solo una delle tante fonti di informazione sulle famiglie aggregate. Vedi GEORGELIN, *Venise au siècle des lumières*, cit., p. 625; BENZONI, *Venezia e Bergamo*, cit., p. 38. Sulle fonti relative alle famiglie aggregate, RAINES, *L'invention du mythe aristocratique*, cit., pp. 713, 763-770.

⁹⁴ Le cronache di famiglie attribuiscono ai Catti un'origine tedesca (vedi BNM: *Cod. Marc. It. VII, 1760 (7852)*, c. 100; BNM: *Cod. Marc. It. VII, 579 (8312)*, c. 52v; *ASV: Misc. Codici I, Storie Venete 43/I* (già *Misc. Codici 740/I*), c. 6. Forse facevano parte di quelle famiglie di origine svizzera trasferitesi a Bergamo nel corso del Cinquecento. Si veda a riguardo S. HONEGGER, *Gli svizzeri di Bergamo. Storia della comunità svizzera di Bergamo dal Cinquecento all'inizio del Novecento*, Bergamo, Edizioni Junior, 1997, pp. 11-16. L'unico autore che attribuisce alla famiglia una provenienza bergamasca è Zilioli in BNM: *Cod. Marc. It. VII, 549 (7942)*, p. 299. Secondo A. TENENTI, *Naufraiges, corsaires et assurances maritimes à Venise, 1592-1605*, Paris, SEVPEN, 1959, p. 8, i Catti erano di Bergamo e ottennero nel Cinquecento la cittadinanza originaria. Verso la fine di questo secolo troviamo due fratelli Catti notai residenti a S. Marcuola, che si occupavano di assicurazioni marittime.

⁹⁵ A. ZANNINI, *Flussi d'immigrazione e strutture sociali urbane. Il caso dei bergamaschi a Venezia*, in *Atti del Seminario di studi su Le migrazioni interne e a media distanza in Italia, 1500-1900*, Livorno, 11-12 giugno 1993, «Bollettino di demografia Storica», 19, 1993, p. 210, chiama Venezia alla fine del Cinquecento «la seconda città del bergamasco» proprio per il

esercitare il commercio interno nella città di Venezia e di entrare nelle varie Arti.⁹⁶ Nel 1476, i Bergamaschi erano già in maggioranza nella corporazione dei tessitori di seta.⁹⁷ Nel 1525 presentarono una petizione ai Cinque Savi alla mercanzia per ottenere il diritto di praticare il commercio con il Levante. La richiesta fu esaudita «per beneficio della mercantia e delli daciai nostri», ma alla maniera veneziana: si ribadiva la legge in vigore dal 1305, ma si alleggeriva l'iter dell'esame delle richieste.⁹⁸ I Bergamaschi si rivelavano quindi già dall'inizio del Cinquecento un gruppo di pressione organizzato ed efficiente.

La massiccia presenza bergamasca, dovuta tra l'altro a una crescita demografica della popolazione di Bergamo e dintorni⁹⁹ e alle carestie che avevano colpito la città agli inizi del Quattrocento,¹⁰⁰ indusse l'autorità ad intervenire in varie riprese per limitare la loro presenza tra le alte cariche delle corporazioni.¹⁰¹ Secondo le ricerche di Andrea Zannini sui contratti di garzonato, la presenza dei Bergamaschi alla fine del Cinquecento è preponderante soprattutto nel commercio al minuto e nel settore alimentare. Inoltre, nello stesso secolo, un garzone forestiero su quattro proveniva dal Bergamasco. Nel Seicento il numero dei garzoni bergamaschi diminuì progressivamente e parallelamente si accentuò la diffusa presenza dei bottegai bergamaschi che accoglievano garzoni compaesani o parenti.¹⁰² Le cronache che descrivono le nuove famiglie aggregate interpretarono questa realtà economica in chiave sociale. Si accenna molto spesso agli umili inizi di carriera di diversi aggregati come garzoni di bottega, insinuando maliziosamente sulle loro capacità di avanzare sposando la figlia del padrone, assumendo la direzione dell'azienda o, addirittura, riuscendo ad ereditare l'attività.¹⁰³ In altri

numero di Bergamaschi ivi residenti. Infatti, l'immigrazione di operatori specializzati nell'arte, come i Lucchesi, che inizia nel Trecento, divenne un polo di attrazione nel Quattrocento per immigrati venuti da zone venete prive da una tradizione nel settore serico, per apprendere il mestiere. L. MOLÀ, R. C. MUELLER, *Essere straniero a Venezia nel tardo Medioevo: accoglienza e rifiuto nei privilegi di cittadinanza e nelle sentenze criminali*, in *Le migrazioni in Europa secc. XIII-XVIII*, a cura di S. CAVACIOCCHI, Prato, Istituto Internazionale di Storia Economica «F. Datini»-Le Monnier, 1994, p. 847. Le prime famiglie da arrivare tra quelle aggregate nel Seicento sono probabilmente Tasca e Vianol. La famiglia Tasca, aggregata nel 1646, era considerata come giunta dal Bergamasco verso il 1340: BNM: Cod. Marc. It. VII, 1760 (7852), c. 97; sempre secondo le cronache, la famiglia Vianol era arrivata a Venezia nel Duecento: BNM: Cod. Marc. It. VII, 579 (8312), c. 124.

⁹⁶ ZANNINI, *Flussi d'immigrazione*, cit., p. 208.

⁹⁷ MOLÀ, MUELLER, *Essere straniero a Venezia*, cit., pp. 846-847.

⁹⁸ BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., pp. 32-39. Questa procedura, abolita nel 1534, venne ripristinata nel 1552.

⁹⁹ Lanaro dimostra che l'andamento della demografia bergamasca è diverso da quello di altre città venete: la popolazione crebbe dal Quattro fino al Settecento, mentre la maggior parte delle altre città appaiono in calo, eccetto forse Vicenza fino alla peste del 1630, che fornì molti immigrati alla capitale: P. LANARO, *I mercati nella Repubblica Veneta. Economie cittadine e stato territoriale (secoli XV-XVIII)*, Venezia, Marsilio, 1999, pp. 83-84. Ma i Bergamaschi registrano nel Quattrocento una forte presenza dovuta al fenomeno di immigrazione anche in altre zone del Veneto e della Lombardia come Brescia e Verona (EADÉM, *Economia cittadina, flussi migratori e spazio urbano in terraferma veneta tra basso medioevo ed età moderna in La città italiana e i luoghi degli stranieri XIV-XVIII secolo*, a cura di D. Calabi, P. Lanaro, Roma-Bari, Laterza, 1998, pp. 73-77).

¹⁰⁰ PULLAN, *La politica sociale*, cit., vol. 1, p. 333 ss.

¹⁰¹ MOLÀ, MUELLER, *Essere straniero a Venezia*, cit., pp. 846-847; ZANNINI, *Flussi d'immigrazione*, cit., p. 209: nel 1491 le autorità limitarono l'accesso alle dieci cariche principali dell'Arte dei tessitori di seta ad un massimo di tre rappresentanti per ogni provincia; i Bergamaschi aggirarono la disposizione eleggendo i figli nati a Venezia, come veneziani. Il braccio di ferro durò fino al 1520. Donato Giannotti parla già nel 1540 dei «Bergamaschi et altri forestieri, de' quali la città nostra è tutta piena» (D. GIANNOTTI, *Libro de la Republica de' Vinitiani*, Roma, Baldo, 1540, c. 20r, citato in S. FAVALIER, *L'immigrazione bergamasque à Venise dans la seconde moitié du seizième siècle: phénomène historique et conséquences littéraires*, thèse du Doctorat, Université Paris IV, 1992, p. 55).

¹⁰² ZANNINI, *Flussi d'immigrazione*, cit., pp. 210-211. Cfr. FAVALIER, *L'immigrazione bergamasque* cit., pp. 64-65.

¹⁰³ Si veda il caso di Giovanni Andrea Zanardi, che prima fece il facchino, poi «garzon di bottega», poi «giovine del negozio» e di cui poi divenne proprietario, «con che arichi molto la sua Casa»: BNM: Cod. Marc. It. VII, 2420 (10647), pp. 32-33. Cfr. il caso di un vicentino di nome Anzolo Lazari che lavorò a Vicenza come «garzone in una bottega

casi si evidenziano i loro costumi incivili, contrapposti al mondo raffinato della nobiltà veneziana.¹⁰⁴

I Bergamaschi a Venezia, oltre all'opportunità di diventare cittadini originari,¹⁰⁵ sapevano approfittare dalla loro presenza numerica per posizionarsi nei posti di potere nelle Arti. Erano anche consapevoli che attraverso le opere di carità potevano creare una rete di solidarietà e di soccorso nei riguardi dei meno abbienti. In questo modo speravano di inserirsi nella politica sociale della Repubblica veneziana, tesa ad alleviare le tensioni sociali. Usando la loro posizione come direttori delle istituzioni di carità, cercavano di creare dei legami di indipendenza con i poveri nobili costretti ad usare la benevolenza per sfamare la loro famiglia.¹⁰⁶

Il legame tra i Bergamaschi e il mondo assistenziale era un fenomeno di antiche radici. Già nella seconda metà del XII sec., quindi ben prima del diffondersi di un nuovo atteggiamento verso la carità e i poveri, promossa dai francescani nel corso del XIII sec., Bergamo fu interessata da una fioritura di istituzioni ospedaliere, in gran parte promosse da laici. A quell'epoca risale anche la nascita del fenomeno umiliato, volto ad assistere i poveri e i malati attraverso azioni di carità. Gli umiliati, che a Bergamo per iniziativa di ricchi cittadini quali Landolfo della Crotta e Crasso di Scano, fondarono due ospedali, rispecchiano la necessità di soccorrere un'area di povertà latente. Famiglie benestanti come i Bergonzi si mostrarono allora favorevoli all'iniziativa attraverso doni e lasciti, frammischiando devozione, spirito di carità e consapevolezza della necessità di stroncare attraverso l'assistenzialismo delle tensioni sociali.¹⁰⁷ Altre strutture ospedaliere fondate nella città all'inizio del secolo

di spadaria favorito della fortuna si resse col corso del tempo di quella padrone», lasciando ai figli grande ricchezza. BNM: Cod. Marc. It. VII, 183 (= 8161), t. XIII, c. 307.

¹⁰⁴ Berlendis: «di bassa condizione» (BNM: Cod. Marc. It. VII, 2226 (9205), c. 8r); Bonvicini: «Bergamaschi che vuol dire industriosi ... gente per altro di costumi grossolani nei maschi, ma le femine spiritose» (BNM: Cod. Marc. It. VII, 2226 = 9205, c. n.n.); Correggio: al momento della supplica al Doge Molin, «conoscendosi destituito di merito era per smarire il coraggio, il Dose gli respose queste formali parole: avete voi li cento mille, e dicendo di sì, s'aggiunse il dose: questo tanto vi basti» (BNM: Cod. Marc. It. VII, 2226 (9205), c. 14, e cfr. BCU: *Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107)* c. n.n. le stesse parole); Maffetti: «con la solita offerta di 100 mila si fecero del Maggior Consiglio includendo anco gl'altri fratelli che abitano in Bergamasca, quali avevano quello parlare, sicché nel Broglio la Nobiltà si prendeva di loro piacer, mentre li primi due con il loro soggiorno in Venezia s'incivilirono così a questi altri li parve di venire ad un'altro mondo» (BNM: Cod. Marc. It. VII, 942 (9014), p. 27); Minelli: «Questi vennero da Bergamasca, erano di popolo grasso, e venderono salami, e si maneggiavano con le proprie mani, e vilmente con cestarioli e Bottegari giocavano in strada pubblica alle Barette il doppio pranso con Traversa» (BNM: Cod. Marc. It. VII, 2420 (10647), p. 24). Cfr. la descrizione dei Bergamaschi fatta da Tommaso Garzoni nell'opera *La Piazza universale*, Venezia, Somasco, 1585, p. 815: «El gesto è poltronesco, il moto è asinesco, l'atione è ignorantasca, il procedere è babbionesco, che non potrebbe essere maggiore», esempio citato da FAVALIER, *L'immigration bergamasque*, cit., pp. 135-137.

¹⁰⁵ Su più di 3.500 privilegi di cittadinanza rilasciati tra 1300 e 1500, la maggior parte (670) furono concessi ai toscani, 540 ai veneti e 515 ai lombardi (R. C. MUELLER, *'Veneti facti privilegio': stranieri naturalizzati a Venezia tra XIV e XVI secolo, in La città italiana*, cit., pp. 41-51). Nel Cinquecento e Seicento furono i Bergamaschi ad essere la maggioranza di coloro che chiesero la cittadinanza: 90 casi su 190 richieste. Vedi BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., pp. 53-54. Nel 1603 si presentarono otto candidati: di questi due erano bresciani, uno vicentino, un cipriota e quattro bergamaschi come i fratelli Donato e Marco di Gregorio Maccarelli, mercanti di lana, vissuti entrambi a Venezia per 24 anni nella casa del padre. Secondo la loro dichiarazione erano sposati da circa 16 anni con donne veneziane; il padre, probabilmente cittadino dal 1590, aveva trascurato di chiedere la cittadinanza per i figli. I secondi erano i fratelli Giovanni Alvise ed Antonio di Raspiche che dichiaravano di aver vissuto a Venezia da oltre 40 anni e di essere impiegati in diversi negozi mercantili, soprattutto lavoratori o commercianti di cuoio: PULLAN, *La politica sociale*, cit., pp. 115-116.

¹⁰⁶ I Bergamaschi a Venezia, malgrado la reticenza ad essere identificati con il loro *luogo natio*, come osservato nel rapporto di Giovanni da Lezze nel 1596, dimostravano una forte tendenza a vivere in comunità: si possono identificare delle «isole» bergamasche in parrocchie vicine a Rialto come S. Silvestro, S. Aponal, S. Salvador, ma anche a S. Moisè e a S. Giovanni Novo. Gli immigrati stabilivano dei legami di solidarietà attraverso una rete di accoglienza dei nuovi arrivati, e lasciti a istituzioni di carità (FAVALIER, *L'immigration bergamasque*, cit., pp. 55, 78-101).

¹⁰⁷ M. T. BROLIS, *Gli umiliati a Bergamo nei secoli XIII e XIV*, Milano, Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, 1991, pp. 29-31.

successivo, appartenevano ai Crociferi, che seguivano la regola di s. Agostino. In seguito, Bergamo seppe organizzare le sue strutture di carità e di assistenza verso le fasce più deboli della città. Nel 1457 il decreto istitutivo dell'Ospedale Grande di S. Marco a Bergamo prospettò la fusione di diverse piccole strutture ospedaliere la cui esistenza risaliva al XII sec. per promuovere la fondazione di un' unica struttura ben organizzata ed efficiente.¹⁰⁸

Nel 1481 Girolamo Miani, un patrizio veneziano di famiglia poco influente già conosciuto per la sua attività caritativa, fondò la Congregazione dei Chierici Regolari di Somasca, che s'ispirava dalla regola di s. Agostino. Il nome della congregazione traeva origine da un borgo del bergamasco dove si era inizialmente costituita.¹⁰⁹ L'iniziativa sembrava ispirarsi appunto allo spirito del territorio, sensibile verso l'assistenza e la carità, ed era stata ispirata da Pietro Lippomano, vescovo di Bergamo, vicino a Gasparo Contarini.¹¹⁰ La Congregazione aveva come missione l'assistenza agli orfani, tramite un programma articolato di educazione e d'istruzione in collegi istituiti allo scopo.¹¹¹

Nel 1537, un seguace di Miani, il bergamasco Giovanni Bartolomeo Borello, fondò a sua volta a Venezia la Pia Fraterna Grande dei Poveri Vergognosi di S. Antonin, che aiutò le fasce sociali più deboli della città, specialmente quelle del patriziato.¹¹² Era una scelta logica e in sintonia con la politica somasca di educare gli orfani, molte volte scelti tra famiglie meno abbienti, ma di *status* sociale elevato.¹¹³ I Bergamaschi avevano così l'occasione di porsi in buona luce e di esercitare attraverso quest'istituzione una considerevole influenza tra i poveri patrizi, ma anche tra i 'grandi' che apprezzavano il soccorso offerto ad orfani e vedove provenienti da famiglie patrizie.¹¹⁴ Il contributo più cospicuo alla fraterna fu offerto dal mercante di biade, Vidal Berlendis q. Giovanni, che alla sua morte, nel 1651, lasciò alla fraterna 10.000 ducati.¹¹⁵ Seguivano altre famiglie dei mercanti di origine bergamasca, che come i Berlendis, furono aggregate al patriziato: Correggio e Bergonzi.¹¹⁶ Seguendo la strategia di ascesa sociale di queste due famiglie si possono così capire le ragioni che indussero all'aggregazione di un gran numero di famiglie, malgrado i diversi intendimenti iniziali.

La storia dei Correggio (aggregati nel 1646) possa servire da esempio dell'uso di diverse strategie di ascesa sociale.¹¹⁷ Un ramo della famiglia arrivò sulla laguna

¹⁰⁸ PULLAN, *La politica sociale*, cit., vol. I, pp. 219-220.

¹⁰⁹ Ivi, vol. I, pp. 248, 278-79, 297; M. SANGALLI, *Cultura, politica e religione nella Repubblica di Venezia tra Cinque e Seicento*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1999, pp. 364-365.

¹¹⁰ PULLAN, *La politica sociale*, cit., pp. 244, 282. La famiglia Lippomano era da tempo conosciuta per la sua fedeltà verso il Papato.

¹¹¹ A. BARZAZI, *Patriziato e studi a Venezia nella seconda metà del Seicento: alla scuola dei somaschi*, «Studi Veneziani», n.s., XLIV, 2002, pp. 37-89.

¹¹² MEGNA, *Ricchezza e povertà*, cit., p. 141.

¹¹³ PULLAN, *La politica sociale*, cit., vol. I, pp. 407-408.

¹¹⁴ Già Gasparo Contarini mostrava nel 1516 una preferenza marcata di privilegiare i *poveri vergognosi*, specialmente i patrizi caduti in disgrazia, nella politica assistenziale dello Stato. Inoltre, i Bergamaschi furono influenzati dall'attività di Carlo Borromeo, sulla scia della riforma tridentina, e si adoperarono dal 1575 per la realizzazione di opere caritative e l'organizzazione di un servizio di assistenza ai bisognosi della città: vedi PULLAN, *La politica sociale*, cit., vol. I, pp. 246, 366-368.

¹¹⁵ MEGNA, *Ricchezza e povertà*, cit., p. 144. Anche il vescovo di Belluno, Giulio Berlendis, dispose nel suo testamento del 1691, elargizioni di denaro alle «povere vedove vergognose, che abbiano più figliuoli» (BENZONI, voce *Berlendis, Giulio*, cit., p. 116).

¹¹⁶ Vedi ASV: *Fraterna Grande di Sant'Antonin*, Commissarie D (Correggio) e F (Bergonzi). Da segnalare che la Fraterna si occupava anche dei bisognosi provenienti dai lavoratori di seta o di lana, ciò che era in linea con l'occupazione dei Bergonzi. Vedi PULLAN, *La politica sociale*, cit., vol. I, p. 408.

¹¹⁷ Vedi i casi dei Bergamaschi che nel corso del Cinquecento agiscono prima come agenti dei nobili per poi mettersi in proprio. BELLAVITIS, *Identità, marriage, mobilità sociale*, cit., pp. 60-63.

nel Cinquecento, mentre un altro rimase nella città natale. L'attività commerciale della famiglia, tra le più ricche in città,¹¹⁸ si estendeva dai pellami ai traffici di olio, vino, farina e spezie.¹¹⁹ Negli anni quaranta del Seicento giunse a Venezia loro parente Zuanne Maria che avviò una propria attività commerciale. La famiglia aveva stretto un'alleanza matrimoniale alla fine del Cinquecento con la famiglia Gozzi (aggregata nel 1646), mercanti di seta e conterranei¹²⁰ e, negli anni trenta, con la famiglia Dolce (aggregata nel 1657) della cancelleria ducale grazie al matrimonio di Zuanne Dolce con Giulia Correggio. Inoltre, Zuanne era associato in affari con Aurelio Rezzonico (famiglia aggregata nel 1687), Agostino Fonseca (famiglia aggregata nel 1664) e Giovanni Widmann (famiglia aggregata nel 1646), altre ricchissime famiglie di mercanti. I Correggio non esitarono a servirsi per contatti esterni anche di Pietro e Verità Zenobio (aggregati nel 1647) residenti a Verona, e del cognato Zuanne Dolce, segretario dell'ambasciatore a Roma Angelo Contarini nel 1645.¹²¹

Dietro le suppliche presentate da famiglie desiderose di entrare in Maggiore Consiglio, esistevano indubbiamente manovre politiche, economiche e sociali volte a organizzare una *lobby* patrizia forte e capace di sostenere il candidato al momento del voto. Le vicende dei Bergonzi,¹²² ricchi mercanti di seta, possono dimostrare come tali *lobbies* erano organizzate.

Un ramo della famiglia arrivò a Venezia da Alemanno, nei pressi di Bergamo, già nel corso del Cinquecento.¹²³ Annalisa Bruni ne ha rilevato l'esistenza nel Cinquecento nella parrocchia di S. Salvador. Nel 1581 i fratelli Tommaso e Battista, entrambi «marceri» (operanti nel settore del commercio al minuto) chiesero e ottennero la cittadinanza originaria.¹²⁴ Nello Stato d'Anime del 1594, si rileva che i fratelli ormai tenevano due fuochi distinti nella stessa contrada: Tommaso risultava «marcer alla Regina», mentre Battista era «marcer alla Madonna».¹²⁵ Il legame diretto tra i Bergonzi aggregati in seguito e quelli residenti verso la fine del Cinquecento a S. Salvador è solamente circostanziale, ma si può supporre che come nel caso della famiglia Gozzi, illustrato da Anna Bellavitis, un nipote fosse stato inviato giovane ad assistere gli zii già insediati a Venezia.¹²⁶ Infatti, quando nel 1593 i fratelli Zorzi e Giambattista q. Nicolò Bergonzi divisero i propri beni, si rileva che mentre Giambattista era ancora residente in Alemanno, Zorzi è già inserito nel tessuto so-

¹¹⁸ L. BOREAN, *La quadreria di Agostino e Giovan Donato Correggio nel collezionismo veneziano del Seicento*, Udine, Forum, 2000, p. 28: secondo i suoi calcoli la famiglia aveva immobili per valore effettivo di 80.000 ducati, cifra raggiunta da pochi secondo A. COWAN, *The Urban Patriciate. Lübeck and Venice, 1580-1700*, Köln-Wien, Böhlau Verlag, 1986, p. 83.

¹¹⁹ Secondo BOREAN, *La quadreria*, cit., pp. 23-25, la famiglia aveva nella calle nei pressi del Fondaco dei Tedeschi una bottega di cordellame. Fino al 1633 risiedeva a S. Lio, poi si trasferì a S. Cassiano. Vedi sull'attività commerciale della famiglia a cavallo tra il Cinquecento e il Seicento e gli affari con le famiglie Nave, Fonte e Catti in TENENTI, *Naufrages*, cit., pp. 74, 84, 466-467, 484, 552.

¹²⁰ Sul loro cospicuo patrimonio vedi RAPP, *Industria e decadenza*, cit., pp. 190-195. Sulla famiglia e il suo inserimento sociale, BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., pp. 86-88.

¹²¹ BOREAN, *La quadreria*, cit., pp. 23-28. Labia e Zenobio erano originari di Avignone, prima di arrivare a Verona. TOUSSAINT DE LIMOJON, *La ville et la République de Venise*, cit., p. 44.

¹²² Sulla famiglia è di prossima pubblicazione un saggio dedicato alle collezioni d'arte di Linda Borean, che ringrazio per avermi indicato questa fonte.

¹²³ A Bergamo era conosciuta già nel XIV secolo come famiglia di tradizione notarile e molto benestante con case e torri vicino a S. Giovanni Evangelista. BROLIS, *Gli umiliati a Bergamo* cit., p. 108. Ma la loro zona di origine era la Val Calepio, nella parte centro-orientale del bergamasco, una delle zone più povere. Vedi ivi, pp. 106, 118; FAVALIER, *L'immigration bergamasque*, cit., pp. 12-13.

¹²⁴ ASV: Collegio, Suppliche di dentro, fz. 7, c. 62.

¹²⁵ A. BRUNI, *S. Salvador. Storia demografica di una parrocchia di Venezia tra XVI e XVII secolo*, tesi di Laurea, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università Ca' Foscari di Venezia, a. 1983/1984, p. 56. Ringrazio l'Autrice per avermi gentilmente concesso la consultazione.

¹²⁶ BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., p. 87.

ziale veneziano.¹²⁷ In seguito, tra il 1602 e il 1609, lo stesso Zorzi e un altro Bergonzi di nome Bernardo, risultano coinvolti nel commercio marittimo importando zucchero dal Portogallo e vino da Zante e esportando a Costantinopoli drappi di seta.¹²⁸ Nel testamento, redatto nel 4 agosto 1614, Zorzi si riferì esplicitamente alle ultime volontà di Marc'Antonio Rubbi, probabilmente parente di Dorotea Rubbi, moglie del «marcer alla Madonna», Battista.¹²⁹

Nel testamento Zorzi, che si dichiarava mercante di panni di seta e residente a S. Salvador, nominò eredi universali i nipoti, figli del fratello Giambattista, Nicolò e Francesco.¹³⁰ Morti Zorzi e Nicolò,¹³¹ fu concessa nel 1637 a Francesco Bergonzi «mercante di seta ai Tre Manti in Merceria» la cittadinanza originaria.¹³² Questi intuì allora che la sua ascesa sociale sarebbe stata favorita, se fosse stato in grado di entrare nel cuore delle istituzioni cittadine, attraverso le opere di carità. Nel 1638 lo troviamo cassiere dell'Ospedale dei Mendicanti.¹³³ Uno dei grandi benefattori dell'Ospedale fu proprio un mercante della Valle Sabbia in territorio bresciano, Bartolomeo Bontempelli detto *dal Calice*, legato in amicizia tramite i Gozzi anche alla famiglia Tasca, parenti dei Bergonzi, e socio in affari con i fratelli Gioacchino e Salvatore Rubbi, che avevano legami di parentela con i Bergonzi.¹³⁴ Era una comunità unita i cui membri, prevalentemente bergamaschi, si sostennero a vicenda e dove Francesco Bergonzi si presentò come un personaggio di spicco dell'Ospedale.¹³⁵

La direzione principale degli affari dei Bergonzi andava verso Costantinopoli, dove esportavano i loro panni. Già negli anni 1637-1640, il cugino di Francesco, Bartolomeo, figlio di Battista «il marcer» e sposo di Isabetta Tasca, si mise in affari con il bailo, Alvise Contarini, che aveva stretto dei rapporti commerciali anche con Andrea Cappello, Girolamo Flangini e Giambattista Rubini.¹³⁶ Bergonzi non gradiva per niente la concorrenza, né i guadagni che sembravano inferiori alle aspettative.¹³⁷ Il cugino Francesco aveva imparato da quest'esperienza. Cinque anni dopo l'ottenimento della cittadinanza originaria, Francesco si mise in società

¹²⁷ Vedi ASV: *Fraterna Grande di Sant' Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 3, n. 24, la divisione è del 1° giu. 1593.

¹²⁸ Vedi TENENTI, *Naufrages*, cit., pp. 338, 543, 548, 555.

¹²⁹ ASV: *Fraterna Grande di Sant' Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 3, n. 19. Vedi l'albero genealogico dei fratelli Battista e Tommaso, ricostruito in A. BRUNI, *Mobilità sociale e mobilità geografica nella Venezia di fine '500: La parrocchia di San Salvador*, «Annali Veneti. Società, cultura, istituzioni», 2, 2, 1985, p. 78. Sarebbe lecito supporre che Nicolò, padre di Zorzi, sia stato fratello di Battista e Tommaso. Inoltre non lo troviamo elencato nei registri parrocchiali di S. Salvador perché come si rileva dalla divisione dei beni di suoi figli: Zorzi e il fratello Giambattista, egli era sempre residente a Alemanno (ASV: *Fraterna Grande di Sant' Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 3, n. 24).

¹³⁰ Ivi, b. 3, n. 19.

¹³¹ Nicolò morì nel 1625, sulla base del documento relativo alla divisione dei beni (ivi, b. 3, n. 24. Il testamento risale al 3 nov. 1623: vedi ivi, b. 3, n. 20).

¹³² Ivi, b. 15, n. 100: cittadinanza concessa a Francesco Bergonzi il 30 luglio 1637.

¹³³ Ivi, b. 15, n. 28. Francesco è cassiere nel 1638 e ancora nel 1644-1645.

¹³⁴ Il fratello di Bontempelli, Grazioso sposò Anna Rubbi, sorella di Gioacchino e di Salvatore. U. TUCCI, voce *Bontempelli (Bontempelo) dal Calice (Casalese)*, *Bartolomeo*, in *DBI*, XII, 1970, pp. 426-427; BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., p. 88. Vedi anche note 120, 129, 155.

¹³⁵ Bergonzi divenne membro influente dell'Ospedale proprio negli anni che seguirono la chiusura dei lavori al complesso ospedaliero e che videro l'inaugurazione della chiesa (1636) come ultimo tassello di questa nuova realtà di una delle congregazioni laiche della città voluta dal Senato con un decreto del 1595 per offrire conforto ai mendicanti e orfani, ma che in realtà si preoccupava di trovare lavoro ai poveri. F. SEMI, *Gli "Ospizi" di Venezia*, Venezia, Edizioni Helvetia, 1983, pp. 74-75, 131-134; PULLAN, *La politica sociale*, cit., pp. 390-400.

¹³⁶ Vedi le lettere di Cappello, Flangini e Rubini, mandate tra il 1637 e 1640 al Contarini in *BNM: Cod. Marc. It. VII, 1179* (8878), cc. 1-234.

¹³⁷ In una lettera datata il 5 marzo 1639 Bartolomeo Bergonzi scrisse al Contarini: «L'haver fatto compagnia con Vostra Eccellenza io ho messo tutto il Capitale, tutte le fatiche, tutti li travagli per ricever da Vostra Eccellenza qualche preminenza, e protezione, hora mi vedo affatto derelitto, et abbandonato» (ivi, c. 235).

con l'allora bailo a Costantinopoli, Giovanni Soranzo, per il commercio di panni di seta.¹³⁸ Il contratto della compagnia, stipulato tra il bailo da una parte e Francesco Bergonzi e il socio Anton Maria Orobon, dall'altra,¹³⁹ non lascia dubbi sui benefici reciproci: Bergonzi e Orobon dovevano fornire alla società panni di seta a prezzo «ragionevole e vantaggioso»; il bailo, dal canto suo, aveva l'onere di «condur seco tutte le sudette pannine, che le saranno [...] consegnate da Bergonzi e Orobon sotto la sua custodia, et autorità, essenti d'ogni spesa, et di quelle che doveranno inviar dopo la sua partenza, procurar che godino tutte quelle maggior esention di Datj». Inoltre era stipulato che dopo la vendita dei panni gli utili previsti sarebbero stati divisi come segue: 60% al bailo e 40% ai due altri soci. Il bailo chiese e ottenne da Bergonzi e Orobon un prestito al 10% della somma che doveva investire nella società appena fondata.¹⁴⁰ Francesco si assicurò anche che il 'suo' bailo avrebbe investito in proprio nella società, anche se poi furono lui e il socio a prestare la somma necessaria al Soranzo.

L'affare si rivelò molto vantaggioso per Bergonzi¹⁴¹ che vide i suoi panni esentati dalle imposte e condotti sotto la protezione del bailo. Ma lo fu anche per Soranzo che poteva ottenere facili guadagni senza investire nella società capitali propri. Gli affari andarono avanti per ben tre anni, ma lo scoppio della guerra di Candia sconvolse tutti i piani. Inoltre, il bailo, ritenuto rappresentante del nemico, fu arrestato dai Turchi. Quando nel 1650 tornò a Venezia, il patriziato si meravigliò delle somme di denaro dilapidate nei ridotti.¹⁴² Correva voce che Soranzo si fosse arricchito a scapito dell'erario pubblico, essendo il bailo, «l'unico ministro de' Principi che possa rubare senza scrupolo».¹⁴³ Ma Soranzo, dopo un breve periodo di disgrazia, riacquistò presto la sua influenza sulla scena politica. Bergonzi e Soranzo continuarono probabilmente a frequentarsi e a condividere le stesse opinioni. Bergonzi, vicino ai Somaschi, vide l'ex socio in affari parlare con vigore contro il ritorno dei Gesuiti.¹⁴⁴

Esaurito il legame commerciale con Soranzo, ormai tornato in patria, Francesco Bergonzi si mise a cercare un nuovo socio in grado di piazzare sul mercato di Costantinopoli i suoi panni di seta. Tramite amici come Alvise Contarini, già socio in affari con il cugino Bartolomeo mentre copriva la carica del bailo¹⁴⁵ e Giambattista

¹³⁸ ASV: *Fraterna Grande di Sant' Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 9, n. 13, la costituzione della società risale al 1° ago. 1642.

¹³⁹ Già nel 1613 fu fondata una società tra i fratelli Bergonzi e Antonio Orobon (ivi, b. 8).

¹⁴⁰ Ivi, b. 9, n. 13, cc. 3-3v.

¹⁴¹ Il primo carico consegnato a Soranzo ammontava al valore di 21.880.22 lire ossia 3.526.06 ducati. Ivi, b. 15, n. 14: «Consegna fatta dal Signor Francesco Bergonzi al Signor Giovanni Soranzo in ordine della Compagnia de' Panni di Seda».

¹⁴² «Ora subito arrivato alla patria, il bailo Soranzo, ancorché non avesse calcata di troppo la mano nell'esorbitanza dello speso ne' donativi, per essersi posto su publici ridotti da carte a giocar quindici mila ducati per sera, entrò in concetto commune de' meno informati, e forse de' periti ancora, ch'egli giocasse alla barba della publica borsa» (*Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 393). Inoltre, morto l'Orobon nel 1650, la società registra il passaggio dell'eredità (ASV: *Fraterna Grande di Sant' Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 15, n. 14).

¹⁴³ *Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 393.

¹⁴⁴ Vedi VALIER, *Storia della Guerra di Candia*, cit., lib. v, p. 61. Sul quadro generale del ritorno dei gesuiti: G. SIGNOROTTO, *Il rientro dei gesuiti a Venezia: la trattativa (1606-1657)*, in *I gesuiti a Venezia. Momenti e problemi di storia veneziana della Compagnia di Gesù*, Padova, Gregoriana libreria editrice-Giunta Regionale del Veneto, 1994, pp. 413 ss.; G. GULLINO, *Il rientro dei gesuiti a Venezia nel 1657: le ragioni della politica e dell'economia*, in *I gesuiti a Venezia*, cit., pp. 421-431, che cita dal nunzio Carafa a proposito del Soranzo fattosi «portar in braccio così mezzo cadavero in Pregadi per opporsi anch'esso nel miglior modo che seppe». Sui legami dei Bergonzi ai somaschi vedi BARZAZI, *Patriziato e studi*, cit., p. 76: Giambattista Bergonzi, figlio di Francesco, era allievo alla Salute. In seguito, il suo fratello, Zorzi lasciò la sua raccolta di stampe e manoscritti al seminario della Salute. Vedi inoltre l'inventario della biblioteca di Zorzi in ASV: *Fraterna Grande di Sant' Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 12.

¹⁴⁵ Vedi la lettera mandata nel 2 aprile 1649 da Francesco Bergonzi a Alvise Contarini mentre era plenipotenziario al Congresso di Münster, nel 1648-1649: BNM: Cod. Marc. It. VII, 2386 (9759), c. 345. Tra l'altro Contarini come bailo

Ballarin, alto funzionario della cancelleria ed ex-segretario del Consiglio dei X, stabilì un rapporto di fiducia con l'ambasciatore straordinario a Costantinopoli, Giovanni Cappello.¹⁴⁶ Il 31 ottobre 1652 si costituì una nuova società tra Bergonzi e l'ambasciatore, rappresentato dal fratello Andrea e dal nipote Vettor.¹⁴⁷ Bergonzi, forte dell'esperienza della società con Soranzo, alzò la posta in gioco e ottenne di dividere i guadagni a metà. Inoltre, il mercante pretese e ottenne l'esclusività di un rapporto privilegiato. Siglato l'accordo, il 18 novembre fu l'ambasciatore stesso a confermare da Cattaro il suo consenso ai termini del contratto.¹⁴⁸ Ma l'affare non ebbe l'esito sperato. Cappello fu arrestato su ordine del visir a Adrianopoli nel 1653. Dopo il suo rilascio nel 1654, divenne paranoico e avrebbe tentato di togliersi la vita. Il Senato ne ordinò quindi il rimpatrio, mentre Ballarin rimase per mandare avanti il negozio con i Turchi.¹⁴⁹ Nel corso del 1654, Bergonzi tentò disperatamente di capire dove era finita la merce, ma la famiglia Cappello si dimostrò assai riluttante nel fornire specifici dettagli. Nel 1656 Andrea Cappello, fratello dell'ambasciatore comunicò a Francesco Bergonzi di non aver più notizie della merce.¹⁵⁰ Bergonzi aveva forse perso dei capitali nell'affare, ma non i favori della famiglia Cappello a Venezia.

Nel 1665 Bergonzi poteva allora vantare di una rete di appoggi importanti in città. Il suo grande ex-socio in affari, Soranzo, qualche mese prima della morte, assieme ad altri patrizi aveva creato un'imponente *lobby* in appoggio alla richiesta di Bergonzi di diventare nobile.¹⁵¹ Soranzo portava con sé uomini influenti come Nicolò Corner di Ca' Grande, Lunardo Pesaro, nipote del doge, e Giacomo Cavalli.¹⁵² Ma, oltre a Soranzo, i Bergonzi intrattenevano rapporti sociali, economici e politici a tutto campo. Divennero parenti di Francesco Grimani, che da «povero svizzerotto»,¹⁵³ grazie alle alleanze matrimoniali con le ricche famiglie Bergonzi e Zanardi,¹⁵⁴ ottenne cariche più alte e all'epoca dell'aggregazione dei Bergonzi aveva la carica di consigliere.¹⁵⁵ Anche il Procuratore di S. Marco Antonio Bernardo q. Zaccaria,

era in affari anche con Andrea Cappello, fratello di Giovanni, ambasciatore straordinario a Costantinopoli nel 1652 (BNM: Cod. Marc. It. VII, 1179 (8878), cc. 1-123).

¹⁴⁶ Il legame tra Bergonzi e Ballarin è attestato dalla lettera spedita il 1° novembre 1652 da Cattaro in cui Ballarin confessa che «anche lontano porto meco la memoria delle mie obbligazioni ed un particolare desiderio di far conoscere [...] la mia ottima volontà» (ASV: *Fraterna Grande di Sant'Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 9, n. 17. Cfr. ZANNINI, *Burocrazia e burocrati*, cit., pp. 152-153).

¹⁴⁷ Probabilmente una prassi comune visto che anche il Contarini, mentre era bailo, usò il fratello Gasparo come suo rappresentante commerciale a Venezia: BNM: Cod. Marc. It. VII, 1179 (8878), cc. 241, 244.

¹⁴⁸ ASV: *Fraterna Grande di Sant'Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 9, n. 16.

¹⁴⁹ Cappello morì all'inizio del 1663. Si veda B. NANI, *Istoria della Repubblica Veneta*, in *Degli Istorici delle cose Veneziane, i quali hanno scritto per pubblico Decreto*, Venetia, appresso il Lovisa, 1720, vol. IX, libro sesto, pp. 311-312, 335, 475; R. MANTRAN, *L'impero ottomano, Venezia e la guerra (1570-1670)*, in *Venezia e la difesa del Levante. Da Lepanto a Candia 1570-1670*, Venezia, Arsenale editrice, 1986, p. 230.

¹⁵⁰ Il valore dei panni di seta era stimato nel 1652 7.253,19 ducati (pari al 44.973,9 lire) (ASV: *Fraterna Grande di Sant'Antonin*, Commissaria Bergonzi, b. 9, n. 16).

¹⁵¹ I Bergonzi ottennero in Senato il 87,95% dei voti favorevoli e in Maggiore Consiglio il 78,57%.

¹⁵² Vedi *Curiosità di storia veneziana*, cit., pp. 389-390, 393-394, 399-401.

¹⁵³ Sull'origine dell'attributo «svizzerotto», usato già da Marino Sanudo nel 1519 (che li chiama «sguizari») per definire i nobili poveri disponibili a farsi corrompere, una chiara allusione ai mercenari svizzeri, PULLAN, *La politica sociale*, cit., vol. I, p. 247.

¹⁵⁴ Sui rapporti tra le famiglie Zanardi e Grimani vedi mcc, *Archivio Morosini-Grimani*, b. 600, cc. 315 ss., lettere degli anni 1656-1657, 1664 di Colombano e di Giovan Andrea Zanardi all'ambasciatore a Roma Antonio Grimani; mcc: *Cod. P. D. C 1054*, cc. 459, 501, 502, 572 e *Cod. P. D. C 1055*, cc. 28, 114, 166, 243, lettere di Colombano al Grimani degli anni 1663-1664.

¹⁵⁵ *Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 373. Francesco Grimani sposò nel 1646 Anna Maria q. Bortolo e Isabetta Tasca, figlia del cugino di Francesco Bergonzi (Bartolomeo era figlio di Battista, «marcer» alla Madonna). Vedi BRUNI, *Mobilità sociale*, cit., p. 78. Dopo la morte di Bartolomeo si costituì una commissaria costituita oltre che dalla vedova, da Tommaso, Pietro e Andrea Tasca. Vedi BNM: Cod. Marc. It. VII, 1179 (8878), c. 258, attestazione notarile al

«mediocrementemente povero» e probabilmente aiutato dai Bergonzi, si è rivelato un sincero amico.¹⁵⁶ Altri amici influenti erano nelle famiglie degli ex-baili Cappello e Contarini.

La strategia dei Bergonzi (e di altre famiglie dei ricchi mercanti) emerge dunque chiaramente. Grazie agli affari con soci influenti e alle alleanze matrimoniali con rami patrizi in difficoltà finanziarie potevano aspirare all'ingresso in Maggior Consiglio.

ALLEANZE MATRIMONIALI TRA FAMIGLIE VECCHIE E NUOVE

Una volta avviato il processo delle aggregazioni, gli aspiranti svilupparono la loro strategia, usando le famiglie già aggregate e in seguito le famiglie del vecchio patriziato come trampolino di lancio sociale attraverso alleanze matrimoniali contratte con loro. Le strategie d'ascesa sociale delle famiglie aggregate rispecchiano percorsi e scelte individuali. Ciononostante non va dimenticata l'esistenza di gruppi di provenienza geografica abituati ad allacciare tra di loro rapporti di amicizia, di commercio, di parentela e che agirono seguendo la logica della solidarietà sociale della loro comunità. I contemporanei raccontavano che il ricco mercante Labia divenne furibondo quando si accorse che il suo progetto volto ad elevare solo il proprio *status* sociale aprì le porte ad un'aggregazione di massa.¹⁵⁷ Questa reazione fu in netto contrasto con il comportamento dimostrato dalle famiglie già aggregate che prestavano aiuto ad altre legate a loro per via clientelare, professionale o di parentela. Percorrendo la lista delle alleanze matrimoniali tra aggregati ed altre famiglie, patrizie e non, e aggiungendo accanto a ciascuna le date di matrimonio e di aggregazione nel caso delle famiglie nuove, si è in grado di capire il retroscena del reale andamento delle aggregazioni.

Rintracciate le reti di parentele e di sostenitori come parte di storie familiari individuali mette in evidenza un fenomeno socio-politico talvolta difficilmente quantificabile.¹⁵⁸ La conoscenza del numero degli aggregati, delle date dell'ingresso nella nobiltà, del numero complessivo di matrimoni contratti tra vecchi e nuovi nobili, delle pratiche endogamiche di diversi gruppi all'interno della nobiltà, della distribuzione tra matrimoni maschili e femminili del vecchio patriziato racconta la storia del comportamento sociale di un gruppo e delle politiche familiari. Però, per ricostruire la dimensione socio-politica del fenomeno, è indispensabile seguire i percorsi individuali capaci a rintracciare la struttura nascosta delle strategie di ascesa sociale.¹⁵⁹

Se percorriamo la lista dei primi aggregati e loro alleanze matrimoniali negli anni precedenti o successivi all'ingresso nel corpo nobiliare, spiccano le famiglie della cancelleria ducale legate da rapporti di parentela con diverse famiglie di ric-

marginale della lettera spedita da Bartolomeo ad Alvise Contarini il 9 luglio 1639. Bartolomeo morì dopo il dicembre 1640, data dell'ultima lettera spedita al bailo.

¹⁵⁶ *Curiosità di storia veneziana*, cit., pp. 398-399: «L'abate Bergonzi ne dispone con mano franca».

¹⁵⁷ Vedi nota 46.

¹⁵⁸ La stessa constatazione è proposta anche da RUGGIU, *Les élites et les villes moyennes*, cit., pp. 73-74, che ha risolto in parte il problema elaborando i percorsi comuni a partire dalle storie individuali depurate da ogni elemento singolare o occasionale.

¹⁵⁹ La lista dei matrimoni è stata compilata a partire del BNM: Cod. Marc. It. VII, 591 (7948), *Libro de' nobili finito li 19 ottobre 1694*; MCC: Cod. Cicogna 2498-2504, M. BARBARO, *Genealogie delle famiglie patrizie*, sec. XVIII; BNM: Cod. Marc. It. VII, 925-928 (8594-8597), M. BARBARO, *Genealogie delle famiglie patrizie venete*, sec. XVIII.

chi mercanti bergamaschi: gli Antelmi, i Tasca, i Gozzi, gli Ottoboni, i Rubini, i Correggio.¹⁶⁰ Se allarghiamo adesso questa stretta cerchia di famiglie aggregate nel 1646, includendo anche matrimoni con famiglie nobili o altre famiglie aggregate in seguito, la rete dei rapporti s'infittisce notevolmente. Gli Antelmi, che entrarono nel Maggior Consiglio nel 1665, erano legati ai Bergonzi già dal 1644, i quali, come si è visto, erano a loro volta legati in alleanze matrimoniali con i Grimani (1646) e i Donà di S. Stin (1650). Ma erano anche in relazione con i Boldù di S. Trovaso per via di un matrimonio contratto nel 1662. Nello stesso anno i Boldù contrassero un'altra alleanza matrimoniale vantaggiosa con i Van Axel. Tre anni dopo i Van Axel furono aggregati al patriziato. Probabilmente furono utili anche i legami di parentela con la famiglia Barbaro e le promesse per una futura alleanza con i Bembo (nel 1666 Giambattista q. Giusto Adolfo Van Axel sposò Margherita Bembo q. Vincenzo q. Gabriel) e con i Casseti, già nobili dal 1662 (nozze che si materializzeranno nel 1666 con il matrimonio di Tommaso Adolfo q. Giusto Adolfo Van Axel con Arcanzola Casseti q. Zuanne).

La logica di questi percorsi è maggiormente coerente nella sua dimensione sociale se osserviamo la politica matrimoniale di una singola famiglia. I Casseti furono aggregati al patriziato nel 1662. Nel 1659 stipularono un contratto matrimoniale con i Bonvicini, che quattro anni dopo (nel 1663) furono aggregati.¹⁶¹ Nel 1666 seguì l'alleanza matrimoniale con i Van Axel, già stipulata probabilmente in concomitanza con l'ingresso di questi ultimi nel patriziato nel 1665. Nel 1682 si celebrarono le nozze tra i Casseti e i Rizzi. Nel 1687 i Rizzi entrarono a far parte nel patriziato durante le aggregazioni della guerra di Morea.¹⁶² Indubbiamente esisteva uno stretto rapporto tra un'alleanza matrimoniale e un'imminente aggregazione. La lista seguente potrebbe illustrare questo nesso:

- 1650: matrimonio tra Gritti S. Maria Zobenigo e Crotta. L'aggregazione è del 1649
- 1654: matrimonio tra Morosini S. M. Zobenigo e Gambara. L'aggregazione è del 1653
- 1662: matrimonio tra Boldù S. Trovaso e Van Axel. L'aggregazione è del 1665
- 1664: matrimonio tra Bragadin e Fonseca. L'aggregazione è del 1664
- 1665: matrimonio tra Condulmer S. Paternian e Mora. L'aggregazione è del 1665
- 1665: matrimonio tra Garzoni S. Samuele e Verdizzotti. L'aggregazione è del 1667
- 1666: matrimonio tra Bembo S. M. Formosa e Van Axel. L'aggregazione è del 1665
- 1666: matrimonio tra Marin e Bonlini. L'aggregazione è del 1667.

Lo scambio di favori che si delinea è sociale, economico e politico. L'alleanza matrimoniale o un affare economico si traducevano in seguito in moneta sociale per le nuove famiglie e in moneta politica per le vecchie famiglie che vedevano allargare la loro sfera clientelare. Delineando le dimensioni del fenomeno e le sue implicazioni economiche e politiche, si potrebbero capire le conseguenze inaspettate che rovesciarono completamente gli equilibri sociali e politici esistenti da tempo tra le famiglie del vecchio patriziato. Questi mutamenti strutturali, forse prevedibili ma inaccettabili per una parte del vecchio patriziato, si erano già compiuti all'inizio de-

¹⁶⁰ Bonifacio q. Antonio Antelmi (1620-1689) sposò nel 1644 Dorotea Bergonzi q. Bortolo, famiglia legata in matrimonio a Tasca. I Tasca erano legati ai Gozzi. Vedi nota 134. Invece Giambattista q. Camillo Rubini (1589-1660) sposò nel 1614 Cristina Ottoboni q. Marco.

¹⁶¹ Iseppo q. Zuanne Casseti S. Stin (aggregati nel 1662) sposò nel 1659 Giulia q. Flaminio Bonvicini S. M. Domini (aggregati nel 1663).

¹⁶² Giacomo Filippo q. Francesco Rizzi S. Marcialian (aggregati nel 1687) sposò nel 1682 Isabetta q. Stefano Casseti (aggregati nel 1662).

gli anni ottanta del Seicento, anche se loro peso iniziò a farsi sentire a partire degli anni settanta. Lo snodo principale di questa trasformazione non fu tanto l'ingresso di nuove famiglie, ma piuttosto il loro inserimento sociale all'interno del gruppo dirigente che li accoglieva attraverso le alleanze matrimoniali.¹⁶³ Contrariamente alle esternazioni patrizie parzialmente confutate da tesi recenti,¹⁶⁴ il fenomeno dei matrimoni tra vecchie e nuove famiglie patrizie era diffuso e assai precoce. Inoltre, tra giochi di potere e la polarizzazione economica sempre più crescente tra poveri e ricchi, le aggregazioni alla nobiltà giocavano un ruolo non indifferente nell'accentuazione dei meccanismi della distribuzione del potere.¹⁶⁵

La crescente ristrettezza economica del patriziato aveva determinato opinioni diversi circa l'opportunità del matrimonio con altri ceti sociali. Dagli inizi del Cinquecento, il vecchio patriziato aveva tentato di chiudere per via legale tutte le possibilità di matrimoni con ceti inferiori, eccetto che con i cittadini originari. Nel corso dei secoli l'inclinazione dei patrizi meno abbienti a sposare donne non nobili, ma giuridicamente accettabili, sembra essere aumentata in un modo costante. Mentre nel Quattrocento solo un patrizio su undici sposava una donna non appartenente alla sua classe sociale, all'inizio del Seicento lo faceva un patrizio su sei.¹⁶⁶ Nel 1608 un gruppo di patrizi in cerca di doti consistenti, legati in matrimonio con figlie di mercanti stranieri, tentò di dimostrare che i suoceri erano cittadini veneziani, al fine di consentire ai figli di sedere in Maggior Consiglio. Il Consiglio dei X bloccò sul nascere questi tentativi. Nel 1609, l'ambasciatore inglese, Sir Henry Wotton, riferiva di un'inflazione sul mercato dei matrimoni, con il conseguente aumento incontrollato del valore delle doti: «poiché i cittadini accrescevano i loro patrimoni, per acquistare maggior influenza e potere nello Stato, o almeno per proteggersi, erano felici di comprarsi, a caro prezzo, un genero tra la nobiltà, ciò che generava il costume corrotto di dare alle figlie doti esageratamente ricche».¹⁶⁷ Secondo un elenco compilato da Giovanni Foscarini tra il 1600 e il 1634, 192 patrizi contrassero matrimoni con un ordine inferiore, tra quali troviamo sedici segretari e altri nove funzionari governativi tra notai, ragionieri e scrivani.¹⁶⁸

Eppure, sul piano teorico circa la natura della nobiltà, il vecchio patriziato pareva ancora incline a sostenere l'idea che la nobiltà fosse una distinzione qualitativa, come si legge in una cronaca di famiglia a proposito della famiglia Zolio: «Onde

¹⁶³ Contrariamente alle vecchie famiglie patrizie che praticavano quasi esclusivamente l'endogamia, questo gruppo di famiglie era legata ancora in alleanze matrimoniali a famiglie non patrizie che contavano di approfittare della situazione. C'è da chiedersi quanto contavano queste famiglie nei primi anni di aggregazione, e cioè mentre esistevano ancora di stretti rapporti di parentela.

¹⁶⁴ COWAN, *Rich and Poor*, cit., pp. 158-160 si chiede se il patriziato era veramente un ordine chiuso come voleva presentarsi, visto che almeno i poveri del corpo aristocratico contraevano matrimoni con famiglie di ceti inferiori. SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit., pp. 76-82 tenta di vedere alla base di un campionario di alcune famiglie aggregate scelte con cura secondo parametri di ricchezza e provenienza, quali settori del patriziato erano disponibili a stringere rapporti di parentela con i nuovi arrivati dopo le aggregazioni. La sua conclusione è che il patriziato dimostrò una flessibilità sociale maggiore in confronto alla nobiltà di sangue francese nell'accogliere in matrimonio i nuovi arrivati, ma lo studioso non riesce a spiegarci né la natura, né la dimensione di questa flessibilità.

¹⁶⁵ Vedi P. DEL NEGRO, *La distribuzione del potere all'interno del patriziato veneziano del Settecento*, in *I ceti dirigenti in Italia in età moderna e contemporanea*, Atti del Convegno, Cividale del Friuli, 10-12 set. 1983, a cura di A. Tagliaferri, Udine, Del Bianco Editore, 1984, pp. 311-337.

¹⁶⁶ V. HUNECKE, *Il patriziato veneziano alla fine della Repubblica, 1646-1797. Demografia, famiglia, ménage*, Roma, Jouvence, 1997, p. 169. Secondo Hunecke, dopo la metà del secolo si conta uno su quattro, e alla caduta della Repubblica uno su tre. Esiste un'interruzione temporanea fra il 1671 e 1720 probabilmente a causa delle aggregazioni: la scelta di spose nobili appetibili si fosse temporaneamente allargata.

¹⁶⁷ PULLAN, *La politica sociale*, cit., p. 121.

¹⁶⁸ BNM: Cod. Marc. It. VII, 90 (8029), cc. 217-221, «Nota di Gentil'huomini li quali hanno preso per moglie cittadine o altre persone inferiori».

doversi confessare, che due sono le nobiltà, una in astratto, e questa consiste nella virtù, e buoni costumi & ansietà di coscienza civile. L'altra in aumento delle ricchezze, senza le quali altri sono tenuti da niente appresso gli huomini». ¹⁶⁹ La sola nobiltà dunque non bastava, perché il popolo chiedeva che fosse dimostrata con magnificenza. La ricchezza era quindi necessaria per rendere visibile un concetto altrimenti troppo astratto. Ma anche la ricchezza da sola non era sufficiente per elevare una persona ad un rango nobile, perché la virtù e la coscienza civile erano innate. Una parte del patriziato risolve quindi il problema trattando solamente un segmento dell'equazione: ci si deve arricchire per rendere la nobiltà visibile. In altre parole, si possono accettare matrimoni con le nuove famiglie, senza che ciò comporti un innalzamento al livello delle vecchie. ¹⁷⁰

Verso la fine degli anni settanta, la *Relazione sulla organizzazione*, tracciando un bilancio delle aggregazioni della guerra di Candia, osservava che per un nobile povero il modo migliore per uscire dall'indigenza era di contrarre matrimonio con una donna plebea di ricca famiglia di mercanti: «modo efficace per migliorar la condizione dei nobili scaduti è il permetter loro matrimoni con donne plebee. Per tal modo ebbero ricchezze molti nobili che prima erano poveri, perché molti mercanti, per l'ambizione di devenir loro parenti, si spogliarono del meglio che avevano». ¹⁷¹ Naturalmente l'uso del termine «plebeo» non s'intendeva nel senso di «popolano» poiché l'Autore era ben consapevole che in tal caso i figli nati da questo matrimonio non avrebbero potuto accedere al titolo nobiliare. Egli si riferiva in modo sprezzante alle famiglie di mercanti (cittadini originari o popolani) entrati a far parte del patriziato durante gli anni 1646 e 1669. Il patriziato era consapevole che le alleanze matrimoniali, a prescindere delle riserve sociali che aveva, potevano risanare il portafoglio di una parte delle famiglie nobili. Laura Megna ha ipotizzato che il movimento delle doti fu favorevole alle case vecchie e che inoltre, l'ingresso degli aggregati favorì il patriziato di mediocri fortune, inizialmente il più ostile all'aggregazione. ¹⁷² Resta da vedere quale gruppo fu veramente il grande vincitore economico e politico delle aggregazioni.

Per rispondere almeno indicativamente a questa domanda ho scelto di compilare una lista di tutte le alleanze matrimoniali strette tra il vecchio patriziato e i nuovi arrivati, prima della loro aggregazione e fino al 1684. In seguito ho proceduto a collocare, per quanto possibile, ogni famiglia del nuovo e vecchio patriziato nelle classi socio-economiche indicate da Giacomo Nani nel *Saggio politico del corpo aristocratico della Repubblica di Venezia* del 1756. ¹⁷³ Questa scelta di dividere il patriziato secondo

¹⁶⁹ BNM: Cod. Marc. It. VII, 2420 (10647), c. 53.

¹⁷⁰ *Opinione falsamente ascritta al Padre Paolo*, cit., p. 15: «I Matrimonij tra Nobili, e Donne Plebee si tolerino, se sono opulenti, perché in questo modo molte volte occorre, che le fatiche de' secoli di molti Plebei, fornischino ad arricchire una Casa de' Nobili, & è questa una dolce forma d'impartitione, per la quale se bene decline in astratto, ma nelle cose reali si avalora, e si fortifica». E poi l'Autore anonimo continua: «Al principio della Republica la mercantia fu necessaria per redimersi dalla povertà, hora è sospetta come fomentatrice di troppa ricchezza [...] Il Mercante per necessità è forestiero, mentre ha comercio, & interesse in altre reggioni, & il Nobile non deve havere altra affettione che nella Patria» (ivi, pp. 23, 222-223). Cfr. *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 37: «La prima [cosa] è in ordine alla mercanzia la quale ritenuta una volta bassezza da' sudditi, ora dà credito d'industria e di lealtà».

¹⁷¹ *Relazione sulla organizzazione*, cit., pp. 165-166.

¹⁷² MEGNA, *Ricchezza e povertà*, cit., p. 124.

¹⁷³ Credo sia utile ripetere velocemente la classificazione di Giacomo Nani del patriziato in cinque categorie: 1. «famiglie assai ricche»; 2. «famiglie che hanno più del loro bisogno»; 3. «famiglie che hanno il loro bisogno»; 4. «famiglie che hanno meno del loro bisogno»; 5. «famiglie che non hanno niente»: Biblioteca Universitaria Padova (BUP): ms. 914, G. NANI, *Saggio politico del corpo aristocratico della Repubblica di Venezia*. Nicolò Donà, invece, divideva il patriziato in quattro categorie: 1. i «Proceri», «quelle persone che per sangue, per facoltà et averi s'innalzano sopra di tutti, et esercitano nell'atto stesso o sono per esercitare le cariche più risplendenti»; 2. i «benestanti», che potevano

cinque classi e non le tre delineate dai patrizi degli anni settanta del Seicento è dovuta a tre ragioni principali:

1. L'unico modo di confrontare la classe socio-economica degli aggregati con il vecchio patriziato è di usare i dati proposti da Nani, che include le famiglie aggregate nella sua analisi accanto alle vecchie famiglie;

2. La distribuzione delle famiglie in tre classi suggerita dai contemporanei non ci permette di identificare ogni ramo e la sua appartenenza ad una specifica categoria. Non è neanche del tutto chiaro cosa intendessero i patrizi per le qualificazioni grandi, mezzani, infimi. Era solo una valutazione economica, o prendeva in considerazione anche le cariche ricoperte dai membri della famiglia?

3. La scaletta suggerita da Nani, pur non essendo basata solamente su dati quantitativi e appoggiandosi su criteri di scarsa oggettività scientifica, è preziosa poiché rispecchia le idee che i patrizi stessi avevano della collocazione di una famiglia nel caso di un eventuale contratto nuziale. Parametri come «famiglie che hanno più del loro bisogno» o «famiglie assai ricche» non sono scientificamente difendibili perché la soglia del bisogno o della ricchezza non è esplicitata, ma sono criteri di valutazione dell'immagine di ricchezza e potere emanata dalla famiglia all'interno di un corpo politicamente gerarchizzato.¹⁷⁴

Ritengo in ogni modo che si possa tracciare in parte delle linee di confronto tra queste due distribuzioni in classi. In linea generale ciò che si intendeva per grandi, sono le prime due classi di Nani. I mezzani sono la terza classe e una parte della quarta (quelli che per mezzo della Quarantia e l'Avogaria di Comun, arrivano al Senato, come i Molin di S. Pantalon), e gli infimi sono le famiglie della quarta e la quinta classe.

I matrimoni identificati tra nuove e vecchie famiglie e che vanno dall'inizio del Seicento fino al 1684 sono 117. L'identificazione dell'appartenenza delle vecchie famiglie del patriziato ad una delle classi delineate da Giacomo Nani è avvenuta per 105 matrimoni, e cioè, per il 89,75% dei matrimoni è stato possibile di attribuire l'esatta posizione sulla scaletta di ricchezza e preminenza.

Come si vedrà esiste una differenza tra matrimoni maschili (dove si colloca un figlio) e quelli femminili (dando la figlia in sposa con dote) del nuovo patriziato. I risultati sono evidenziati nella seguente Tabella:¹⁷⁵

sostenere i reggimenti di spesa; 3. i «meccanici», «tutti coloro principalmente che sono nelle quarantie, e quei ancora che esercitano Magistrati di grosso guadagno, sia nella Città o al di fuori»; 4. i «plebei», «tutti quei Nobili, che non anno rendite o poderi, e che vivono di pubbliche carità con provvisioni di sotto e dagl'emolumenti che ritraggono da' Magistrati di non grosso guadagno e da reggenze di Terre e Castella» (N. DONÀ, *Ragionamenti politici intorno al governo della Repubblica di Vinegia (1734-1738)*: MCC, *Cod. Cicogna 1586*, citato dal P. DEL NEGRO, *Politica e cultura nella Venezia di metà Settecento: La 'poesia barona' di Giorgio Baffo 'quarantiotto'*, «Comunità», CLXXXIV, 1982, pp. 329-330). Nani attribuisce alla ricchezza il fattore sociale determinante; Donà si rivela più sottile, e prende in considerazione anche fattori come reputazione della casata e i tipi di magistrature sostenuti, unendo così la seconda e la terza classe del Nani.

¹⁷⁴ Un mio tentativo di confrontare la ricchezza immobiliare delle famiglie espressa nella redesima del 1661 e la distribuzione delle ricchezza secondo le classi di Nani, si è rivelato alquanto deludente. Le unità espresse nella redesima sono di fraterne, ditte o singole persone, mentre Nani intende un ramo intero anche se talvolta è frazionato in singole entità economiche. Inoltre, gli investimenti immobiliari non sono sufficienti a rendere l'idea della situazione economica di una famiglia. Cfr. L. MEGNA, *Comportamenti abitativi del patriziato veneziano (1582-1740)*, «Studi Veneziani», n.s., XXII, 1991, pp. 271-272; J.-F. CHAUVARD, *Pour une histoire dynamique de la propriété vénitienne*, «MEFRIM», 111, 1, 1999, p. 10.

¹⁷⁵ I dati sono tratti da HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., p. 419. La colonna % famiglie dal totale si riferisce al numero delle vecchie famiglie per classe sul totale (420 in tutto). La colonna % nozze dal totale significa il percentuale delle nozze contratte da questa classe sul totale di 117 matrimoni registrati (mancano all'appello qui i 12 matrimoni non identificati, pari al 10,2%). La colonna % nozze identificate significa la percentuale delle nozze contratte da questa classe sul totale di 105 matrimoni la cui componente patrizia fu identificata secondo la classe di appartenenza.

N. classe	% Famiglie dal totale	% Nozze dal totale	% Nozze identificate	N. nozze femminili	Anno inizio nozze femm.	N. nozze maschili	Anno inizio nozze masc.
I	9,5%	3,5%	3,8%	2	1678	2	1684
II	10%	11,96%	13,4%	7	1650	7	1661
III	32,4%	48,8%	54,27%	35	1646	22	1652
IV	18,1%	17,1%	19,03%	13	1661	7	1673
V	30%	8,5%	9,5%	5	1666	5	1666

Come si può vedere la differenza delle strategie matrimoniali delle diverse classi del patriziato è notevole. Emerge chiaramente la riluttanza delle classi prima e quinta di contrarre matrimoni con gli aggregati. La prima classe ha dimostrato una tendenza endogamica assai compatta nel corso del Seicento.¹⁷⁶ I pochi matrimoni combinati con i nuovi aggregati sono spiegabili solo in termini di scelte individuali: alleanze matrimoniali con famiglie insignite già di titoli nobiliari (Pesaro con Papafava o Grimani *ai Servi* con Manin), o scelte dovute a ristrettezze economiche (Valaresso di S. Geremia con Pasta). Rispetto alla sua presenza numerica all'interno del patriziato (9,5%) solo 3,8% dei matrimoni identificabili sono ascrivibili alla prima classe. Quanto alla quinta classe, si può ipotizzare un rifiuto quasi collettivo di contrarre alleanze matrimoniali con coloro che erano considerati come i maggiori avversari nella corsa alle cariche stipendiate. Se questa classe dimostra una presenza del 30% del totale dei rami patrizi, i suoi membri combinano solo dieci matrimoni (pari al 9,5% dei matrimoni identificabili) e questo solo dal 1666.

Le seconda e quarta classi si rivelano coerenti nelle loro scelte. Il percentuale dei matrimoni contratti con i nuovi arrivati è quasi pari al tasso della loro presenza nel ceto patrizio. Invece la terza classe sembra quella che ha saputo ottenere il meglio dell'affare. Benché presente al 32,4% all'interno del patriziato (questa *middle class* patrizia è quindi la più numerosa), il tasso dei matrimoni è al 54,27% e quindi più della metà delle alleanze matrimoniali. Inoltre, la terza classe dà il via ai rapporti nuziali con gli aggregati proprio nell'anno della prima aggregazione. Si tratta indubbiamente di un segno del forte interesse di questa classe verso il fenomeno e della precoce consapevolezza dei benefici possibili.¹⁷⁷ Seguono la seconda e la quarta classe che prendono atto della novità e delle sue potenzialità solo negli anni cinquanta-sessanta. Le classi più riluttanti sono le ultime a percepire il cambiamento delle regole del gioco, e a seguire prudentemente le orme dei colleghi delle altre classi.

Le implicazioni delle scelte d'alleanze matrimoniali delle varie classi del vecchio patriziato sembravano all'inizio ai contemporanei un affare che riguardava la dignità del gruppo e la difesa dei suoi privilegi. Echi sporadici di una consapevolezza sociale e antropologica del radicale mutamento politico, economico e sociale appaiono già negli anni settanta, proprio negli scritti detti dell'«anti-mito». Coloro che rifiutarono di partecipare alla grande kermesse matrimoniale videro con crescente allarme il cambiamento dei costumi e d'alleanze. Incapaci di seguire i rapidi cambiamenti e di coglierne gli eventuali vantaggi, il loro giudizio sulla bontà delle

¹⁷⁶ A questo proposito HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., p. 191, che dimostra l'inesistenza di matrimoni fra la prima classe e quelle quarta e quinta, classificate da Giacomo Nani. I «grandi» sono la classe più endogamica di tutte le altre. Cfr. COWAN, *Rich and Poor*, cit., pp. 151-152.

¹⁷⁷ Anche HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., p. 193, individua nella terza classe l'epicentro della «mobilità sociale» all'interno del patriziato dall'inizio delle aggregazioni fino alla caduta della Repubblica.

aggregazioni era tagliente. Secondo loro, rappresentavano la corruzione dell'anima patrizia e delle istituzioni repubblicane: «Ed è rimarcabile ancora come la nobiltà antica siasi fatta adoratrice della loro maniera, del loro genio familiare, della conversazione e siasi, a così dire, immedesima di sensi e di opinione e tutto questo per procurarsi il favore dei loro voti, perché costoro non li vendono che a caro prezzo di uffici e di lusinghe», commentava un patrizio disilluso.¹⁷⁸

CONSOLIDAMENTO DI FORTUNE E DI POTERE

Un ambiente socialmente controllato come quello del patriziato veneziano, irrigidito nel corso del tempo da una serie di comportamenti ritualizzati,¹⁷⁹ di fronte all'entrata nel campo di una variabile sociale nuova (i nuovi aggregati) poteva reagire in due maniere diverse: rifiutare categoricamente di riconoscerla per eliminare la potenziale influenza del nuovo fattore, oppure ammettere il ruolo di questa variabile, sfruttando i vantaggi che poteva apportare. Il livello di cooperazione dipendeva dal grado dei benefici e degli inconvenienti. Nell'ipotesi di allargamento dei legami con nuovi componenti, il calcolo delle conseguenze di una futura cooperazione si sarebbe basato sui benefici individuali immediati, mentre non avrebbe avuto peso una presa di coscienza degli effetti a lungo termine sul gruppo nel suo insieme.

In assenza di un coordinamento del comportamento sociale del gruppo intero, le strategie individuali spezzavano via il rifiuto iniziale di collaborazione e agivano ciascuna come agente portatore del nuovo messaggio, amplificando esponenzialmente il ricorso alle cooperazioni. In tale maniera l'insieme dei comportamenti individuali generò un fenomeno quantitativo che, arrivato ad una massa critica, creò un consenso intorno alla nuova componente sociale che distrusse la barriera tra vecchio e nuovo.

Le alleanze matrimoniali tra le famiglie del vecchio e nuovo patriziato hanno seguito questo percorso. Esse possono essere considerate come gli agenti portatori del messaggio di cooperazione, con un forte richiamo ad altri tipi di passata collaborazione con le stesse nuove famiglie: legami commerciali, affinità di vedute, presenza comune negli istituzioni sociali della città, e alleanze matrimoniali. Queste scelte, dovute alla politica individuale di ciascun famiglia, mutavano gli equilibri sociali e politici all'interno del patriziato già a partire degli anni settanta del Seicento, forzando tutti i membri alla ricerca di una nuova collocazione nella gerarchia socio-politica che si stava formando.

Come abbiamo visto, è soprattutto la terza classe che ha dimostrato una forte volontà di cooperazione con i nuovi venuti. Naturalmente le famiglie appartenenti a questo gruppo dovevano fare i loro calcoli circa i benefici potenziali di un tale comportamento. La *middle class* patrizia era il gruppo più suscettibile ai cambiamenti economici e politici. Ambiva la salita nella scala politica per avere maggiore influenza nei consigli, ma non poteva permettersi il sacrificio economico che ne conseguiva. Allo stesso tempo, queste famiglie del medio livello fungevano da microcentri di potere, dovendo assorbire le pressioni nel broglio dall'alto e dal basso e servire come ago della bilancia tra i 'grandi' e i meno abbienti, a seconda delle necessità del momento. Le aggregazioni di nuove famiglie offrivano dunque una

¹⁷⁸ *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 42.

¹⁷⁹ Sul broglio sociale e il comportamento ritualizzato, D. RAINES, *Lodovico Manin, la rete dei sostenitori e la politica del broglio nel Settecento*, in EADEM (a cura di), *Al servizio dell'amatissima patria. Le Memorie di Lodovico Manin e la gestione del potere nel Settecento veneziano*, Venezia, Marsilio, 1997, pp. 121-124.

grande occasione. Stringendo alleanze matrimoniali vantaggiose con i ricchi tra i nuovi arrivati, potevano aspirare a coronare le loro ambizioni politiche. Flusso di denaro e nuova clientela acquisita attraverso nuovi legami di parentela erano i capisaldi di una politica volta a consolidare fortune e potere.

Il momento del contratto nuziale, a prescindere da questioni d'affetto o di prosecuzione del lignaggio, implicava nella società di antico regime una transazione finanziaria e uno scambio politico tra due famiglie: si stringono dei legami clientelari e di parentela che rispecchiano il posto occupato sulla scala sociale dalla statura politica delle due famiglie. La dote costituiva l'elemento fondamentale del contratto matrimoniale per il suo ruolo di contribuzione finanziaria alla fondazione di un nuovo fuoco.¹⁸⁰ A Venezia, tuttavia, non si trattava di accendere di un nuovo fuoco, poiché i patrizi erano organizzati in fraterna. La sposa quindi, portava la dote non solamente allo sposo ma al suo ramo. L'ammontare della dote era il segno tangibile della preminenza della famiglia dello sposo rispetto a quella della sposa: era più elevato nel caso in cui la famiglia dello sposo fosse di grado sociale e politico più elevato rispetto a quella della sposa e viceversa.¹⁸¹ Questa logica si applicava perfettamente ad una situazione in cui gli attori sociali erano uguali sul piano dei diritti, ma diversi per stato socio-economico. Stipulare un contratto matrimoniale tra due famiglie patrizie significava un'elaborazione quasi matematica dei ruoli rispettivi di entrambi due famiglie, delle loro sfere d'influenza, della quantificazione dei legami clientelari (ovvero chi possedeva una *lobby* più potente), del prestigio del loro nome (basato su antichità d'insediamento e su antenati illustri) e infine del ruolo politico effettivo al momento della contrattazione.¹⁸² Venezia sviluppava la ritualizzazione dei giochi di potere molto precocemente. Il contratto matrimoniale era una tappa indispensabile in questo gioco e faceva parte del 'broglio sociale' precludendo a quello elettorale, che usava legami di parentela, alleanze matrimoniali, presenza dei comparì ai battesimi, frequentazioni tra amici, maneggi e partecipazioni alle cerimonie d'ingresso in politica per creare una fitta rete clientelare.¹⁸³ Il rituale del contratto nuziale patrizio, specialmente tra famiglie influenti prevedeva perfino la comparsa della figura del 'maneggiatore', che partecipava a nome di una parte dell'accordo di matrimonio.¹⁸⁴

Nel 1644, a seguito di provvedimenti che avevano tentato di porre un limite all'entità delle doti, il tetto massimo era stato fissato a 20.000 ducati.¹⁸⁵ La somma doveva rappresentare l'idea delle autorità circa l'equilibrio tra la somma reale e quella ritenuta alta, ma non tale da costituire un rischio per le fortune familiari. Anche se stabilita per legge, la cifra doveva essere indicativa, costituendo già un compromesso tra i rappresentanti di famiglie ricche e meno agiate. Per calcolare le somme reali stipulate negli accordi nuziali, abbiamo testimonianze frammentarie, che sono tuttavia in grado di dare un'idea del mercato delle doti al tempo delle aggregazioni.

¹⁸⁰ BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., p. 167.

¹⁸¹ COWAN, *Rich and Poor*, cit., p. 159.

¹⁸² S. CHOJNACKI, *Dowries and Kinsmen in Early Renaissance Venice*, «Journal of Interdisciplinary History», 4, 1975, pp. 571-600; HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., pp. 158-164.

¹⁸³ RAINES, *Lodovico Manin, la rete dei sostenitori*, cit., pp. 121-124. Sui comparì nel contesto fiorentino e le pratiche dell'endogamia sociale vedi C. KLAPISCH-ZUBER, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, pp. 132-133.

¹⁸⁴ Vedi il ruolo svolto da Lodovico Manin nella stipula dell'accordo matrimoniale più delicato del suo tempo, quello tra la casa Corner S. Maurizio e Pisani S. Vidal, e l'elaborazione dei dati sociali, politici, personali e economici per poter pervenire ad un accordo sull'importo della dote (RAINES, *Lodovico Manin, la rete dei sostenitori*, cit., pp. 132-133).

¹⁸⁵ Il decreto è del 10 settembre 1644. BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale*, cit., pp. 154-162, sulle leggi di pompa in materia di matrimoni, in particolare sulla dote. Si tratta della regolamentazione del passaggio di ricchezza tra una casata e un'altra (leggi di 1420 e altri fino al 1644).

L'entità delle doti contratte tra vecchie e nuove famiglie ripartiva anche di un mercato già esistente di matrimoni tra le vecchie famiglie nobili, dove la cifra stabilita era il risultato di diversi parametri economici, sociali e politici. Un matrimonio tra famiglie della prima classe poteva prevedere una dote che aggirava attorno ai 30.000-50.000 ducati.¹⁸⁶ Le famiglie della terza classe si accontentavano di doti che andavano da 10.000 a 15.000 ducati.¹⁸⁷

I valori relativi ai contratti dotali servono solo da indicazione delle somme allora in circolazione tra le casate patrizie nell'occasione di un'alleanza matrimoniale. Naturalmente, nel caso di un matrimonio tra vecchi e nuovi le cifre erano destinate a salire secondo le leggi del mercato. Le nuove famiglie erano desiderose di stringere questi rapporti familiari nella speranza di entrare nel gioco socio-politico, senza dover aspettare troppo a lungo davanti al «dragone vigile custode del Velo d'oro», e cioè le elezioni alle cariche svolte nel Maggior Consiglio.¹⁸⁸ La griglia delle doti dei contratti matrimoniali stretti tra vecchie e nuove famiglie era quindi la seguente:¹⁸⁹

- la prima classe - la dote poteva arrivare anche a 300.000 ducati;¹⁹⁰
- la seconda classe - non abbiamo indicazioni. Probabilmente attorno al 100.000 ducati;
- la terza classe - attorno 40.000-50.000 ducati;¹⁹¹
- la quarta classe - attorno 20.000-25.000 ducati;¹⁹²
- la quinta classe - attorno 2.000-4.000 ducati.¹⁹³

Se esponiamo in una tabella queste cifre aggiungendo il numero di matrimoni femminili contratti da ogni classe con i nuovi arrivati tra 1646 e 1684, avremo i risultati seguenti:

¹⁸⁶ HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., p. 156: le figlie della famiglia Pisani del Banco ebbero in dote 50.000 ducati. Secondo COWAN, *Rich and Poor*, cit., p. 152, nota 19 e p. 153, la dote di grande valore tra vecchie famiglie arriva nel 1640 a 40.000-45.000 ducati: ad esempio la famiglia Tiepolo S. Aponal propone una dote al valore di 40.000 ducati. Altro esempio è del nipote del doge Nicolò Sagredo con la sposa della famiglia Corner Ca' Grande di S. Maurizio (la casa più ricca a Venezia secondo *Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 416). La dote ammontava a 30.000 ducati. Cfr. BCU: *Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107)*, c. n.n.; SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit., p. 81.

¹⁸⁷ Nel 1692 la dote di Teresa Pisani S. Anzolo ammontava a 12.000 ducati, mentre nel 1775 Gaetano Molin alla Maddalena lasciò 10.000 ducati per ogni figlia (HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., p. 156). Tra le famiglie della cancelleria le cifre erano più alte: nel matrimonio Ottoboni-Benzi celebrato nel 1635 la dote era di 20.000 ducati. I Flangini erano disposti a versare addirittura 26.000 ducati (MENNITI IPPOLITO, *Fortuna e sfortune*, cit., pp. 16-17).

¹⁸⁸ OTTOBONI, *Lettera d'un nobile catolico repubblicista*, cit., p. 5.

¹⁸⁹ Per avere un'idea dell'importanza di queste somme, basta paragonarle con le rendite immobiliari annue del patriziato. MEGNA, *Ricchezza e povertà*, cit., pp. 112-114: Giustinian di S. Pantalon (III classe) hanno nel 1661 una rendita annua di 8.576 ducati; i da Mula di S. Vio (II classe) - 2.411 ducati; i Barbaro di S. Pantalon (IV classe) - 714 ducati; i Balbi di S. Trovaso - 650 ducati; i Malipiero di S. Pantalon (IV classe) - 531 ducati; Giambattista Zorzi q. Giulio dell'Angelo Raffaele (V classe) - rendita annua di 32 ducati; i Pisani di S. Barnaba (V classe) - 64 ducati; i Barozzi di S. Agnese (V classe) - 49 ducati; i Contarini di S. Margherita (V classe) - 45 ducati; i Loredan di S. Vio (V classe) - 40 ducati.

¹⁹⁰ SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit., p. 81 per l'alleanza (mancata per il rifiuto della madre dello sposo, una Corner Ca' Grande) tra la figlia di Zenobio e il figlio di Bragadin furono proposti 300.000 ducati come dote.

¹⁹¹ Ivi, p. 81 per l'alleanza (mancata) di una Widmann con Domenico Morosini nipote del patriarca, furono proposti 50.000 ducati come dote; secondo BCU: *Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107)*, c. n.n., Morosini sposò una Corner di S. Polo per una dote di 30.000 ducati. Altro esempio è fornito in HUNECKE, *Il patriziato veneziano* cit., p. 168, per l'alleanza matrimoniale tra Francesco Grimani di S. Girolamo (III classe) con una figlia di Bergonzi, che portava 50.000 ducati (su questa unione *Curiosità di storia veneziana*, cit., p. 373; COWAN, *The Urban Patriciate*, cit., p. 170, nota 606).

¹⁹² COWAN, *Rich and Poor*, cit., p. 153 Giulia Maffetti sposò nel 1607 Daniel Trevisan q. Piero di S. Agnese (IV classe) con dote di 25.000 ducati (calcolati come 40.000 ducati a metà Seicento, vedi *loc. cit.* per Tiepolo); Isabetta Labia q. Piero che andò sposa nel 1585 a Vettor q. Zuanne Molin di S. Pantalon (IV classe) portava 20.000 ducati (40.000 ducati metà Seicento) in dote.

¹⁹³ COWAN, *Rich and Poor*, cit., p. 157: per i poveri le dote tra vecchie famiglie e altre classi erano fissate a 2.000-4.000 ducati.

N. classe	N. matrimoni	Media dote (ducati)	Totale in ducati
I classe	2	200.000	400.000
II classe	7	100.000	700.000
III classe	35	45.000	1.575.000
IV classe	13	20.000	260.000
V classe	5	3.000	15.000

La somma complessiva entrata nelle famiglie del vecchio patriziato a seguito dei matrimoni contratti tra 1646 e 1684 è di 2.950.000 ducati, di cui la metà è passata nei portafogli della terza classe.¹⁹⁴ Se teniamo conto che le famiglie aggregate versavano ciascuna 100.000 ducati per entrare nei ranghi patrizi (certe addirittura 150.000 o 200.000 ducati), e quindi nel complesso otto milioni di ducati, il totale del passaggio di denaro dalle famiglie dei nuovi arrivati allo Stato e alle vecchie famiglie è di undici milioni di ducati.¹⁹⁵ L'acquisto della nobiltà prosciugò quindi notevolmente le fortune delle famiglie aggregate, trasformando famiglie floride di mercanti in patrizi poveri senza speranze politiche.¹⁹⁶ Le vecchie famiglie del patriziato, tra lo sdegno esplicito verso le nuove pratiche matrimoniali e le lamentele sulla corruzione dei costumi,¹⁹⁷ poterono consolidare le loro fortune, specialmente la classe media, e allargare il bacino della loro clientela.

Il rapporto dialettico tra legami di parentela e sistemi clientelari nell'antico regime è un argomento ancora non sufficientemente esplorato su scala europea. Dal 1976, quando Jean-Louis Flandrin ha affrontato l'argomento, auspicando studi più sistematici su questo fenomeno socio-politico,¹⁹⁸ e Emmanuel Le Roy Ladurie ha illustrato in modo efficace come da un passaggio delle memorie di Saint-Simon era possibile ricostruire il mondo delle *cabales* alla corte di Luigi XIV nel 1709,¹⁹⁹ la questione è stata affrontata in maniera sporadica, legata piuttosto a storie individuali, che si collegano alla storia del gruppo, ma non come fenomeno tra gruppi. Di recente, sulla base di nuovi lavori, si è potuto distinguere tra lo studio tradizionale

¹⁹⁴ Questo calcolo non include i dodici matrimoni non identificati.

¹⁹⁵ Si potrebbe naturalmente calcolare anche l'ammontare complessivo delle doti passate alle nuove famiglie a seguito dei matrimoni maschili contratti con le vecchie famiglie. Credo che un dato è sufficiente per capire quanto inferiore sarebbe stata la cifra passata ai portafogli dei nuovi aggregati: Secondo BOREAN, *La quadreria*, cit., p. 35, nel 1668 Cristina Correggio sposò Alessandro Gritti q. Ottaviano, (III classe), e nel 1675 Giulia Correggio sposò Faustino Giustinian q. Francesco Maria (III classe), ciascuna con dote di 40.000 ducati contro i 4.000 di Camilla Giustinian che nel 1676 sposò Orazio q. Giovan Donato. Esiste quindi un rapporto di 1:10 tra dote di vecchie famiglie e dote di nuove famiglie.

¹⁹⁶ Come la famiglia Polvaro cui membri «hora si trovano in poche fortune», BNM: Cod. Marc. It. VII, 1541 (8223), c. 147r; BNM: Cod. Marc. It. VII, 2226 (9205), c. n.n. Cfr. COWAN, *Rich and Poor*, cit., 155. Secondo ZANNINI, *Burocrazia e burocrati*, cit., p. 171, i Dolce chiesero una dilazione di sedici mesi per saldare gli ultimi 30.000 ducati. La domanda fu respinta. Dovettero quindi attendere nove anni per poter entrare nel Maggiore Consiglio. Cfr. SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit., pp. 76-77, 228-229.

¹⁹⁷ BCU: *Cod. Manin 1246 (ex Priuli 107)* c. n.n., commenta a proposito del nuovo arrivato, quando Zuanne Sagredo dà la figlia Marina a Nicolò Berlendis (nipote del vescovo di Belluno, Giulio): «uomo di bassa conditione tra Nuovi per la condanna fatta al di lui figlio maggiore [i.e. Pietro Sagredo, savio di terraferma] per poco sincera riuscita nella Carica di Terraferma». Vedi anche *Relazione sulla organizzazione*, cit., pp. 17-18: «figlia maritata così inconsultamente a solo oggetto di risparmiare la dote, in un nobile di nuova aggregazione di casa Berlendis, stimato anche tra quelli di tal qualità d'infima conditione».

¹⁹⁸ J.-L. FLANDRIN, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Seuil, 1984, p. 31.

¹⁹⁹ E. LE ROY LADURIE, *Système de la cour (Versailles vers 1709)*, «L'Arc», 65, 1976, pp. 21-35. Cfr. lo stesso modello in W. BEIK, *Absolutism and Society in Seventeenth-Century France. State Power and Provincial Aristocracy in Languedoc*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, pp. 223-244.

su gruppi dirigenti e loro legami di parentela, le alleanze matrimoniali, i rapporti di solidarietà, che vede in questi gruppi un blocco di potere chiuso, e un approccio ben più dinamico, appoggiandosi sulla sociologia relazionale, che considera non solamente i legami orizzontali intrinseci di questi gruppi, ma anche quelli verticali con altri gruppi sociali.²⁰⁰

Questa distinzione contribuisce notevolmente alla nostra comprensione del fenomeno della mobilità sociale, non come momento straordinario di affermazione sociale per via giuridica, ma come conseguenza logica di un lungo processo complesso finalizzato all'osmosi sociale. La mobilità sociale ha le sue radici in un assetto politico che segue una logica economica volta a premiare la ricchezza di ceti inferiori in moneta sociale. Attribuire quindi al procedimento dell'aggregazione l'origine e l'inizio della formazione dei legami clientelari tra le vecchie e le nuove famiglie sarebbe fuori luogo poiché come abbiamo visto, esisteva già una fitta rete di rapporti di vario tipo tra di loro. Tuttavia le alleanze matrimoniali tra vecchi e nuovi, ascrivibili a una pratica esogamica, hanno messo in crisi la complessa questione clientelare e le regole del gioco politico esistenti tra le vecchie famiglie patrizie, prevalentemente minacciando le classi con tendenza endogamica.²⁰¹

Come abbiamo osservato, a Venezia la creazione di una *lobby* politica si basava su legami di parentela patrizia. La *lobby* aveva come punta di diamante una politica matrimoniale alla volta endogamica 'orizzontale' quanto ai matrimoni maschili e di mobilità sociale nei matrimoni femminili:²⁰² una casata poteva stringere un legame di parentela, sempre nell'orbita della sua macro-fazione, con un'altra della stessa classe, oppure di una classe gerarchicamente inferiore o superiore di uno o due gradi, a seconda delle sue circostanze finanziarie e delle sue risorse umane.²⁰³ Questa realtà contribuiva all'adesione di nuove famiglie di *status* vario al blocco votante e alla creazione di una gerarchia di cicli concentrici di influenza, dove il centro, composto dai 'grandi' unitisi fra di loro, funge da patrono, le famiglie limitrofe al centro da clientela, e allo stesso tempo da centri minori di potere per le famiglie periferiche che potevano solo allacciare dei legami di clientela orizzontali o verticali verso l'alto.

²⁰⁰ Sarebbe opportuno riferirsi in questa sede a qualche saggio in grado di offrire nuovi spunti sulla questione: F.-X. GUERRA, *Pour une nouvelle histoire politique: acteurs sociaux et acteurs politiques*, in *Structures et cultures des sociétés ibéro-américaines. Au-delà du modèle socio-économique*, Actes du Colloque international en hommage au professeur François Chevalier, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1990, pp. 253-254; IMIZCOZ BEUNZA, *Communauté, réseau social, élites*, cit., pp. 29-48; M. NASSIET, *Parenté, noblesse et états dynastiques, xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2000, pp. 323-324. Vedi sui legami di parentela e di solidarietà creati nel contesto dell'amministrazione coloniale spagnola, M. BERTRAND, *Du bon usage des solidarités. Étude du facteur familial dans l'administration des Finances de Nouvelle-Espagne, xvii^e-xviii^e siècles*, in *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal, 16^e-19^e siècles*, a cura di R. Descimon, J.-F. Schaub, B. Vincent, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1997, pp. 43-58. Cfr. P. P. DONATI, *Introduzione alla sociologia relazionale*, Milano, Franco Angeli, 1988; M. GREENGRASS, *Functions and Limits of Political Clientelism in France before Cardinal Richelieu*, in *L'état ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (xiv^e-xvii^e siècles)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996, pp. 69-82.

²⁰¹ Le pratiche endogamiche creano di solito sistemi di solidarietà più limitati e esclusivi a detrimento del gruppo intero, mentre quelle esogamiche delineano una politica matrimoniale più aperta e quindi soggetta a cambiamenti clientelari più frequenti. Vedi J. CASEY, *La famiglia nella storia*, Roma-Bari, Laterza, 1991, p. 86.

²⁰² La definizione di A. SAGREDO, *Storia civile e politica*, in *Venezia e le sue lagune*, vol. I, Venezia, Stabilimento Antonelli, 1847, pp. 111-114, della prima delle tre classi del patriziato è di un gruppo di ricchezze «consolidate nei fideicommissi e principalmente nelle primogeniture», che pratica una strategia matrimoniale endogamica, avendo così accesso continuo alle cariche più influenti. Cfr. DEL NEGRO, *La distribuzione del potere*, cit., p. 317: «un corpo aristocratico strutturato in base alle ricchezze delle case e destinato, principalmente a causa delle strategie matrimoniali illustrate da Sagredo, a conoscere una moderata mobilità al proprio interno».

²⁰³ A questo proposito vedi HUNECKE, *Il patriziato veneziano*, cit., p. 191, e COWAN, *Rich and Poor*, cit., pp. 151-152.

In questo ambiente chiuso, autentico ecosistema socio-politico, dove ogni ramo era politicamente schedato a seconda della ricchezza, delle alleanze matrimoniali, della parentela e della cerchia clientelare, irrompe dunque una nuova variabile. Mentre prima dell'aggregazione le nuove famiglie potevano avere influenza indiretta sulla politica, la recente mobilità sociale loro permetteva adesso di contare direttamente nel gioco di potere.

Per capire le implicazioni dell'ammissione delle nuove famiglie e il peso delle conseguenti alleanze matrimoniali nel gioco politico veneziano, bisognerebbe esaminare le loro strategie clientelari espresse nelle elezioni alle magistrature. Il campione proposto qui è relativo agli anni 1670-1674, anni cruciali da questo punto di vista: è il periodo del dopo guerra quando il vecchio patriziato iniziò a prendere atto del cambiamento del clima politico e della dimensione della penetrazione dei nuovi arrivati nella complessa rete clientelare. La persona che meglio esprimeva durante la procedura delle elezioni il legame tra parentela e clientela era il pieggio, e cioè colui che designava un nome all'interno della commissione che doveva scegliere un unico candidato per sottoporlo al vaglio del Maggior Consiglio. Era l'unico momento nel quale un patrizio usciva allo scoperto, esprimendo le sue aderenze politiche. Di conseguenza, il pieggio era al centro di scambi di favori elettorali. Per poter ricambiare il favore, il suo nome fu sempre annotato sui 'conseggi', quelli fogli contenenti i risultati delle ballottazioni, distribuiti ai patrizi al termine della sessione per calcolare le prossime mosse delle *lobbies* votanti.²⁰⁴

L'esame delle votazioni al Maggior Consiglio negli anni 1670-1674 *m.v.* rivela un'intensa attività dei nuovi aggregati, soprattutto per quanto riguarda le magistrature minori, e cioè quelle che non aprono la strada al Senato. Membri di famiglie come Labia, Minelli, Pasta, Ghedini, Rubini, Laghi, Tasca, Widmann, Bressa, Zolio, Flangini, Antelmi sono presenti dal 1670 in poi in modo costante come pieggi.²⁰⁵ Diversa è la situazione delle elezioni ai reggimenti e alle alte cariche dello Stato nominate dal Maggior consiglio (Pregadi, Avogadori di Comun, Censori, Consiglio dei X, Consiglieri, Dieci Savi alla mercanzia, ecc.). È più difficile trovare un pieggio dei ranghi di nuovi arrivati, ma coloro che hanno potuto svolgere questo compito, forniscono preziose informazioni sullo scambio dei favori tra vecchi e nuovi.

Essendo i meccanismi relativi alle procedure delle elezioni alle magistrature conosciuti, perché molto espliciti nei decreti promulgati da tempo da diversi consigli, e quindi apparentemente a prova di frode,²⁰⁶ non esisteva un modo di 'pillottare' l'identità del pieggio, la cui designazione attraverso l'estrazione delle balle d'oro era casuale.²⁰⁷ Si potrebbero ipotizzare casi in cui era suggerito di non presentarsi

²⁰⁴ D. RAINES, *Office Seeking, broglio, and the Pocket Political Guidebooks in Cinquecento and Seicento Venice*, «Studi Veneziani», n.s., xxii, 1991, pp. 151-156; G. NETTO, *Appunti su una singolare fonte veneziana: I "Conseggi"*, «Archivio Veneto», v s., 179, 1995, pp. 127-144.

²⁰⁵ Basti scorrere i dati relativi a marzo 1670 per costatare questa intensa attività: BNM: Cod. Marc. It. vii, 848 (8927), cc. 1-7. Cfr. la rabbia espressa dall'Autore anonimo dello scritto 'anti-mito' «Distinzioni segrete che corrono tra le Casate Nobili di Venezia» riguardo al ruolo dei nuovi aggregati nelle elezioni alle magistrature minori: «nelle ballottazioni delle Quarantie questi nuovi superano i più provetti, mentre i Grandi concorrono più facilmente nei nuovi, perché gli stimano loro creature»: BNM: Cod. Marc. It. vii, 1531 (7638), fasc. iv, c. n.n.

²⁰⁶ Le procedure fraudolente sono state ampiamente documentate da D. E. QUELLER, *The Venetian Patriciate. Reality versus Myth*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1986, pp. 85-112; FINLAY, *Politics in Renaissance Venice*, cit., pp. 196-216.

²⁰⁷ Ecco una testimonianza preziosa a proposito della famiglia Tasca: «Et successe, ch'un giorno doppo la loro electione essendo a' Consiglio S. Andrea andò in election, et piezò S. Marco Balbi Proveditor de Comun, e rimase»: BNM: Cod. Marc. It. vii, 579 (8312), c. 118v.

alle elezioni di importanti cariche, in cambio di altri favori, ma non poteva trattarsi di una pratica diffusa. Ciononostante, i nuovi arrivati riuscirono in quattro anni a designare i loro candidati in 59 casi. Si tratta di un numero complessivo di trentadue famiglie, e cioè del 42% delle famiglie aggregate.²⁰⁸ Nel 1670²⁰⁹ si contano 18 pieggi 'nuovi', nel 1671-11, nel 1672-9, nel 1673-6, e nel 1674-14. Sembra che negli anni 1672-1673 il vecchio patriziato abbia preso atto della profonda penetrazione degli aggregati nel gioco politico a seguito dei matrimoni contratti fin allora (sette nel 1670-1671), e cercato di frenare la loro partecipazione, almeno per la sua parte palese, nella costituzione delle *lobbies*. Ma poi una nuova ondata di matrimoni contratti nel 1673 e 1674 cambiò di nuovo le regole del gioco (dopo un minimo di quattro matrimoni nel 1672, nel 1673 furono celebrati sei matrimoni e nel 1674-tre).

Le famiglie scelsero di entrare nel gioco politico di alto livello come parte di una squadra finalizzata a tradurre il loro potere nell'assunzione delle alte cariche dello Stato, e nella retribuzione dei 'piccoli giocatori' in magistrature stipendiate. Percorrendo i nomi delle famiglie aggregate che tentarono l'elezione si riscontra una concordanza tra i loro tentativi di essere eletti e il ruolo di pieggi: Ottoboni, Vianol, Donini, Zaguri, Rubini, Piovene, Tasca, Farsetti furono protagonisti in questi anni di tentativi ricorrenti per essere eletti. Altre famiglie come Lombardia, i cui membri si presentarono ben sette volte come pieggi negli anni 1670-1674,²¹⁰ riuscirono ad appartenere alla fazione dei 'grandi' come Mocenigo di S. Samuele, Foscarini *ai Carmini* e Valier di S. Zan Degolà. Mentre i Bergonzi e i Correggio usarono ciascuna questa prerogativa per quattro volte e si rivelavano essere i rappresentanti al livello più basso di una *lobby* imponente attraverso alleanze matrimoniali con vecchie e nuove famiglie.²¹¹ Tuttavia, le famiglie aggregate si inserirono nel gioco politico, mantenendo ancora le vecchie solidarietà sociali: le famiglie cancelleresche da una parte, le bergamasche da un'altra. Inoltre le alleanze matrimoniali contratte dalle famiglie della terza classe con i nuovi aggregati, cominciarono a dare i loro frutti. Famiglie come Diedo di S. Fosca, Moro di S. Trovaso, Emo, Contarini di S. Marcilian, Bragadin di S. Cassan, Contarini dei Ss. Giovanni e Paolo, Giustinian di S. Pantalon, Grimani di S. Girolamo, videro i loro membri designati direttamente dai nuovi aggregati per cariche di prestigio.²¹²

Gli anni settanta e ottanta videro l'intensificarsi di comportamenti clientelari all'interno del patriziato e un ruolo sociale e politico crescente dei nuovi arrivati. Il meccanismo delle aggregazioni era ormai a parere di molti un sistema collaudato di consolidamento di fortune e di potere. Però, per capire perché mentre le aggregazioni di Candia avevano suscitato tanto clamore e tanto sdegno nel patriziato, quelle che si svolsero durante la campagna militare nella Morea, non furono mai oggetto di forti contestazioni da parte della classe dirigente lagunare, bisognerebbe

²⁰⁸ Le famiglie sono: Correggio, Laghi, Van Axel, Casseti, Maffetti, Zolio, Nave, Lombardia, Rubini, Bergonzi, Verdizzotti-Donini, Albrizzi, Ghedini, Gambarà, Dolce, Widmann, Tasca, Bonfadini, Cavazza, Bonlini, Angaran, Lazari, Zacco, Vianol, Zaguri, Farsetti, Berlendis, Ottoboni, Pasta, Piovene, Beregan, Zenobio.

²⁰⁹ Il conteggio si basa sull'anno veneziano che va dall'inizio di marzo alla fine di febbraio dell'anno che segue.

²¹⁰ Per i Lombardia si tratta dei Salamon ponte dell'Avogaria (v classe), dei Minotto *ai Servi* (iv classe), dei Zen (iii classe) e delle nuove famiglie Ottoboni, Medici, Rubini e Angaran.

²¹¹ I Bergonzi avevano come referenti i Grimani di S. Girolamo (iii classe), Donà di S. Stin (ii classe), Diedo di S. Fosca (iii classe) Moro di S. Trovaso (iii classe) e Trevisan (iv classe). I Correggio facevano parte di una *lobby* con Lorenzo Tiepolo q. Marco, il bailo Giacomo Querini, i Balbi di campo Rusolo (iii classe), i Bernardo (iii classe), i Zustinian di S. Barnabà (iii classe), i Molin alla Maddalena (iii classe), oltre alle nuove famiglie di Casseti, Maffetti, Dolce, Tasca.

²¹² I dati sono presi da BNM: Cod. Marc. It. VII, 848 (8927), cc. 1-292.

dare un rapido sguardo al ruolo demografico avuto dalle aggregazioni dal 1646 al 1684.

Un bilancio demografico del patriziato, ovvero dei partecipanti al Maggior Consiglio nel 1683, un anno prima dell'inizio delle aggregazioni dette 'della guerra di Morea', potrebbe aiutarci a capire le conseguenze demografiche dell'inserimento delle 75 famiglie aggregate tra 1646 e 1669. La maggior parte delle nuove famiglie contava 2-3 maschi oltre 25 anni d'età al momento dell'aggregazione. Complessivamente furono aggregati al patriziato 216 persone.²¹³ Undici famiglie si estinsero ancora prima del 1683,²¹⁴ e tra decessi dei membri anziani e l'ingresso dei giovani, le famiglie aggregate erano presenti in Maggior Consiglio nel 1683 con ca. 170 persone. Al momento della presentazione della mozione per aggregare nuove famiglie nel Maggior Consiglio il 28 gennaio 1685, si contavano ca. 1.580 persone aventi diritto al voto.²¹⁵ Gli aggregati della passata aggregazione, quella di Candia, contavano allora il 10,75% dell'insieme dei membri del Maggior Consiglio aventi diritti al voto.²¹⁶ Inoltre, c'è da chiedersi, se la percentuale della presenza degli aggregati non era ancora più elevata al momento del voto, visto che non tutti i patrizi potevano essere presenti. Infatti, come già dimostrato da Todesco nella sua indagine sull'andamento demografico del patriziato veneziano, un cospicuo numero di patrizi si trovava fuori di Venezia per motivi personali o professionali, avendo incarichi come rappresentanti della Serenissima nei suoi vari assetti territoriali o posti di comando nella marina militare.²¹⁷ Calcolando il numero delle presenze dei patrizi nelle votazioni importanti come le elezioni dei Procuratori di S. Marco nella seconda metà del Seicento e le votazioni sulle aggregazioni, si arriva a una media di 750 patrizi per sessione.²¹⁸ Siccome i membri delle famiglie aggregate nel periodo 1646-1669 non assumevano ancora cariche fuori città,²¹⁹ e aggiungendo anche 100 cretesi tornati e integrati nei ranghi nobiliari,²²⁰ si può presumere che la loro presenza alle votazioni fosse assai numerosa. Quindi se calcoliamo che 150 di loro erano presenti nel 1685 al momento della votazioni delle

²¹³ Dati calcolati sulla base delle liste fornite nel «libro d'oro» nel BNM: Cod. Marc. It. VII, 1260 (7538), e le suppliche degli aggregati nel BNM: Cod. Marc. It. VII, 947 (7429).

²¹⁴ Martinelli, 1646-estinta prima del 1666; Belloni, 1646-estinta tra 1655 e 1666; Ferramosca, 1648-estinta tra 1666 e 1683; Maccarelli, 1648-estinta tra 1666 e 1683; Zacco, 1653-estinta tra 1666 e 1683; Lucca, 1654-estinta tra 1666 e 1683; Ariberti, 1655-estinta prima del 1666; Ravagnani, 1657-estinta tra 1666 e 1683; Giupponi, 1660-estinta tra 1666 e 1683; Lazari, 1660-estinta tra 1666 e 1683; Polo, 1663-estinta tra 1666 e 1683. Vedi BNM: Cod. Marc. It. VII, 1259 (7537), BNM: Cod. Marc. It. VII, 1260 (7538), e BNM: Cod. Marc. It. VII, 2042 (8705). Cfr. GEORGELIN, *Venise au siècle des lumières*, cit., p. 621, l'ambasciatore francese segnala nel 1680: «sur les 70 familles anoblies pendant la guerre de Crète, il y a déjà 6 éteintes et 4 sur le point de l'être. On songe à faire 10 nouvelles familles nobles», ciò che conferma i nostri calcoli. COWAN, *New Families*, cit., p. 65 calcola sulla base del MCC: *Cod. P. D. B 5*, che verso il 1718, dodici famiglie aggregate erano già estinte. Secondo la mia recente indagine oltre alle undici famiglie sopraelencate, estinte già prima del 1683, altre dieci famiglie sono estinte prima del 1718: Correggio, 1646-estinta tra 1717 e 1719; Fonseca, 1664-1713; Ghedini, 1667-1713; Medici, 1652-1701; Nave, 1653-estinta tra 1666 e 1698; Ottoboni, 1646-bandita nel 1709; Reccanati, 1697-estinta tra 1709 e 1712; Polvaro, 1662-estinta tra 1709 e 1712; Surian, 1647-1701; Zon, 1651-estinta tra 1683 e 1693 (RAINES, *Cooptazione*, cit., pp. 55-63). In tutto quindi, abbiamo ventuno famiglie estinte tra il 1646 e il 1718.

²¹⁵ Se calcoliamo che nel 1686 (subito dopo l'inizio della seconda aggregazione, quella della Morea) il Maggior Consiglio conta 1.605 membri di cui 36 nuovi aggregati. Vedi DAVIS, *The Decline*, cit., p. 137 per la stima del numero complessivo dei patrizi nel 1685 e BNM: Cod. Marc. It. VII, 947 (7429) per il numero degli aggregati nel 1685.

²¹⁶ Cfr. i calcoli di COWAN, *New Families*, cit., p. 65, molti simili ai nostri, anche se basati su altre fonti.

²¹⁷ TODESCO, *Andamento demografico*, cit., p. 123. Vedi inoltre GEORGELIN, *Venise au siècle des lumières*, cit., p. 925, nota 22, che menziona 752 cariche governative nel 1635 secondo MCC: *Cod. P. D. A 4*, c. 74.

²¹⁸ Il calcolo è fatto sulla base dei dati forniti da TODESCO, *Andamento demografico*, cit., pp. 158-160 e le votazioni sulle aggregazioni fornite nel BNM: Cod. Marc. It. VII, 947 (7429).

²¹⁹ SABBADINI, *L'acquisto della tradizione*, cit., pp. 68-69.

²²⁰ *Relazione sulla organizzazione*, cit., p. 44.

prime famiglie aggregate nel 1685, la loro voce in merito sarebbe in media di 25% dell'insieme dei votanti.²²¹

Abbiamo allora già identificato un gruppo nutrito di persone che per la loro recente aggregazione (a seguito della guerra di Candia), poteva agire secondo un istinto di distinzione e sopravvivenza economica, professionale e sociale, e votare contro i nuovi arrivati 'della guerra di Morea'. Tale gruppo era tuttavia socialmente molto eterogeneo. Le recenti alleanze matrimoniali con le vecchie famiglie patrizie, i legami clientelari formati e le nuove fazioni, avevano trasformato il panorama politico veneziano. Nuove potenti *lobbies* erano comparse con nuovi obiettivi e propri candidati. Non c'è da meravigliarsi quindi se l'aggregazione iniziata nel 1685 era passata quasi in sordina. Se torniamo ai problemi strutturali del patriziato veneziano alla vigilia della guerra di Candia, analizzati da Davis, si può constatare che nonostante le esternazioni patrizie circa la decadenza dei costumi causata dai nuovi arrivati, l'aggregazione aveva complessivamente migliorato (anche se temporaneamente) la situazione. Una somma notevole di denaro era confluita nelle tasche della *middle class* patrizia, permettendole di assumere le cariche onerose come i reggimenti. Dall'artrosi sociale e politica anteriore al 1646, dovuta ai costumi endogamici del patrizio e all'irrigidimento del gioco politico, si passò a una maggior flessibilità nei rapporti tra rami, e a più frequenti scambi di alleanze politiche. La situazione demografica degli aventi diritto di partecipare alle sedute del Maggior Consiglio migliorò sensibilmente. Coloro che avrebbero accettato le nuove regole del gioco, direttamente (la terza classe) o manipolando i loro clienti, ne uscirono vincitori. Persero coloro che non potevano far valere i loro diritti. L'endemica polarizzazione socio-economica del patriziato sembrava colpire al momento solo i poveri della quinta classe, già economicamente distante dagli altri gruppi e fortemente dipendente dalle cariche stipendiate.

Le altre classi dell'*élite* dirigente veneziana contavano trarre ulteriori benefici da una nuova imminente aggregazione. Poco importava ormai se famiglie di più bassa estrazione avrebbero fatto il loro ingresso. I 'grandi' tenevano il potere nelle loro mani, aprendo la strada alla 'repubblica aristocratica' settecentesca, che socialmente e politicamente viaggiava a due velocità. Sarà Lodovico Flangini, un patrizio discendente da una famiglia aggregata durante la guerra di Candia, che nel 1774 esporrà lucidamente la gravissima situazione alla nobiltà lagunare nel corso di un dibattito su un'eventuale nuova aggregazione. Davanti al pericolo imminente di una spaccatura tra Venezia e i suoi territori di terraferma, Flangini tentò di convincere i suoi colleghi: «la Piazza assediata è la Repubblica. Il Nemico che la oppunge è il tempo. Il soccorso esibito è l'aggregazione proposta».²²² Il patriziato scelse di ignorare queste parole. Non aveva imparato la lezione delle aggregazioni delle guerre di Candia e di Morea.

²²¹ Ma se guardiamo da vicino le cifre per le prime quattro famiglie aggregate, la percentuale si presenta più bassa per l'altissima presenza dei patrizi al momento del voto: Bettoni-15%; Persico-17%; Zambelli-17%; e Lini-18%.

²²² D. RAINES, *Il doge e la caduta della Repubblica. Amor patrio, dovere cittadino e "preservazione dello Stato"*, in *Al servizio dell'"amatissima patria"*, cit., pp. 193-195.

THOMAS FRELLER
THE FALL OF CANDIA
AND THE 'PADRE OTTOMANO'
FACTS AND FICTION

APPROACH TO A MYSTERY

THROUGHOUT the latter part of the seventeenth and the entire eighteenth centuries there were heated discussions in Europe about the figure of the enigmatic Osman alias 'Padre Ottomano' and the fabulous capture of the *gran galeone* on which he was sailing from Constantinople to Alexandria. In fact most of the history books blame the Ottoman assault on Crete and the subsequent 'war of Candia' on the anger of Sultan Ibrahim at the taking of the *gran galeone* on 28 September 1644 allegedly transporting one of Sultan Ibrahim's wives and one of his sons. This boy, the enigmatic Osman, later made a highly publicized career in the Dominican Order and became maybe the biggest triumph of Catholic propaganda in the 17th century. Some saw in Padre Ottomano the first-born son of Turkish Sultan Ibrahim, others the obscure son of a slave; some described him as a monk gifted with excellent qualities of the heart and the mind, modest, and holy, others saw in him nothing but an impostor or at least a poor cheater, or adventurer, or an unlucky cleric completely obsessed with questioning the legitimacy of the position of his 'brother', the sultan of the Ottoman Empire.

The figure of Padre Ottomano appears in a great number of old and modern history books which deal with Malta, the Order of St. John, the Order of the Dominicans and the war of Candia. However, with the exception of the Maltese Dominican and historian Daniele Callus,¹ no modern historian has dedicated to this character a thorough study in spite of the fact that, after Callus's book appeared in 1918, many more facts have since come to light. This hesitation by modern scholars might be due to the trickiness of a subject where it is anything but easy to distinguish between fact and fiction and where some archival gaps also make interpretations and conclusions difficult. Yet a figure who became the talk of the courts and the common people alike in most Christian countries in the 1660s and 1670s, who was celebrated by contemporary poetry as the «new sun in the Church of God»,² surely deserves to be studied in some detail. The historian Elisabeth Schermerhorn, not without a solid cause, ironically describes the fabulous story of Padre Ottomano as an «excuse for much bad poetry»,³ whose «portraits were in every lady's boudoir and on the escritaires of monarchs and cardinals and offered for sale in all print-shops». ⁴ But he was not just a superficial figure of baroque iconography. Even at the level of the great politics of the time, he played quite a prominent role, which became especially apparent in the epic war of Candia. His death on 26 October 1676 in Malta was commemorated with several sonnets and the printing of engravings

¹ D. CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano (Fu vero principe?)*. Saggio storico-critico, Rome, 1918.

² Cf. E. SCHERMERHORN, *Malta of the Knights*, Surrey, 1929, 266.

³ Cf. *ibidem*.

⁴ Cf. *ibidem*.

with his portrait. Almost from his youth, the hero of this paper was a public figure and an instrument in the politics and propaganda of the time.

Obviously Padre Ottomano's story is more than the sum of its historical facts. It is also a story of facts, fantasies, and literary projections which are quite understandable for a person who claimed to be the first-born son of a sultan. Therefore one of the main concerns of the present author was to pick his way carefully through a number of inherited ideas and false descriptions and to look critically at those concepts which make Padre Ottomano a holy, shining star of Catholicism. This idea of the Padre has transformed the picture of him so much that very often it is rather blurred by ideological and theological matters. Many of his biographers, like Bulgarini, Tempia, and Callus, were Catholic priests or Dominicans themselves; Jacques de Jant, on the other hand, was a knight of the Order of St. John with a definite bias in his point of view of history.

The ups-and-downs in the interest in Padre Ottomano over the last four centuries has several reasons. Callus maintains that the first book on the subject was that of the polished diplomat and knight of Malta from Dijon, Jacques de Jant, whose *L'Histoire du reverend Pere Dominique Ottoman, de l'Ordre des FF. Prescheurs, sous le nom du Prince Osman, fils du Sultan Ibrahim, Empereur des Turcs* was published in 1665.⁵ By 1675 the book went into no fewer than three French editions. That de Jant had taken on to compile his work in 1665 seems not have been coincidence. In 1665 Padre Ottomano had sojourned in Paris and had attracted great attention in the French metropolis and the French court. In his preface de Jant explains his motives in publishing a history of Padre Ottomano in the summer of 1665: some malicious people were trying to put the Order of St. John and the Padre in bad light by saying that the latter was only an impostor. As Grand Master Nicolas Cotoner's attestation on the authenticity of the Padre needed three or four months to reach Paris, de Jant took it in his own hand to present to the public «une sincere Relation des ses advantures, qui sera d'autant moins suspecte, qu'elles ont paru aux yeux de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique».⁶

De Jant then did not remain the only public defender of Padre Ottomano's aristocratic lineage. In 1666, when the Padre was still in Paris, P. Vincenzo Baron had published *Libri quinque apologetici pro religione, utraque theologia, moribus, ac iuribus Ordinis Praedicatorum*, «ad Reverendissimum P. Dominicum Ottomanum, cuius natalitia vindicantur»,⁷ dedicated expressly 'ad Reverendissimum P. Dominicum Ottomanum'. The second volume is a particularly defence of the Padre's prestigious birth against all suspicious voices. Baron drew his points mainly from de Jant's *Histoire* and from information from other knights of St. John and other testimonies («superiori ad ogni sospetto»)⁸ who knew the 'Ottoman prince' in Malta.

In the late 1660s and in the 1670s many books on the war of Candia and Mediterranean affairs had included comments to Padre Ottomano. In 1689 the main *œuvre* about the colourful life of the illustrious Dominican friar was published: *Vita del Padre Mestro F. Domenico di S. Tomaso dell'Ordine de' Predicatori, detto prima Sultan Osman Ottomano, Figlio d'Ibraim Imperador de' Turchi*.⁹ The book, dedicated

⁵ J. DE JANT, *L'Histoire du reverend Pere Dominique Ottoman, de l'Ordre des FF. Prescheurs, sous le nom du Prince Osman, fils du Sultan Ibrahim, Empereur des Turcs*, Paris, 1665, 1670 and 1675.

⁶ DE JANT, Preface.

⁷ P. V. BARON, *Libri quinque apologetici pro religione, utraque theologia, moribus, ac iuribus Ordinis Praedicatorum, ad Reverendissimum P. Dominicum Ottomanum, cuius natalitia vindicantur*, Paris, 1666.

⁸ *Ibidem*, II, 350.

⁹ O. BULGARINI, *Vita del Padre Mestro F. Domenico di S. Tomaso dell'Ordine de' Predicatori, detto prima Sultan Osman Ottomano, Figlio d'Ibraim Imperador de' Turchi*, Naples, 1689, 1698 and 1708. In this paper the 1698 edition is quoted.

to the reigning Grand Master Gregorio Carafa, was written by the Dominican friar Ottaviano Bulgarini who claimed to have been a school fellow of the 'prince' at the *Sanità* at Naples and a dear friend of his. This is stressed in the preface of the book: «A me non fù altro incominciar' quest'opera, che la tenerissima amicizia trà me, et il Padre Ottomano sin da che füssimo Connovizii assieme nel' Convento della Sanità: E mi pesava molto, che la memoria di questo Illustre Soggetto non passasse sempre viva a' Posterì, e le sue gloriose gesta non si palesassero a tutto il mondo». Bulgarini's monograph went into at least three Italian editions (Naples, 1689, 1698 and 1708) and was also published in French in Besançon.¹⁰

Certainly in view of future criticism, Bulgarini took pains to stress the absolute veracity of what he wrote: «Essende l'anima dell'Historia la verità, a questa hò fatigato molto, non havendo havuto mia ardire di registrar qualche fatto in questo Libro, se prima non l'havessi comprobato da più autori». ¹¹ Bulgarini's sources included a certain Frà Pietro from Flanders who had been for a long time in the service of Padre Ottomano; the diary of Padre Tomaso Ignozzi di Terracusa who had accompanied the 'prince' on his voyages; and other aural and written testimonies from Malta and Italy. Many of these sources seem to be untraceable now and even in the early twentieth century Callus had tried in vain to find Padre Terracusa's diary in the archives in Naples. Callus fully believed in the reliability of Bulgarini and de Jant.¹² The lack of sources makes it almost impossible to either reject or confirm facts but one has to consider that some other direct contemporaries remain completely silent about the case. How valuable is Bulgarini as an authentic source? The literary historian Franco Lanza rightly observed that Bulgarini's work, although «concepita come storia edificante» contained «maggiori elementi romanzeschi». ¹³

Because of his participation in the campaign to relieve the besieged Venetian fortress in Candia (Crete) in 1668, the Padre came back into the limelight of numerous contemporary and later Italian, French, English, and German accounts and studies of the war of Candia. In fact in the later part of the seventeenth century nearly all historians who commented on the war of Candia or the history of the Mediterranean refer to Padre Ottomano in a way or another. The list of well-known names is long: Nani,¹⁴ Brusoni,¹⁵ Rostagne,¹⁶ Valiero,¹⁷ Rocolles,¹⁸ Richardiere,¹⁹ de Mezeray,²⁰ Gazzotti,²¹ du Verdier,²² and Jean Nicolas de Parival,²³ to mention just a few. At the same time compilers and highly-reputed authors like John Evelyn, Jean

¹⁰ IDEM, *La vie du père Dominique de Saint Thomas Ottoman fils d'Ibrahim de l'ordre des frères precheurs composée en italien par le R. P. Octavian Bulgarini et traduite en français par un religieux du meme ordre*, Besançon, n.y.

¹¹ IDEM, *Vita del Padre*, Preface.

¹² Cf. «P. Bulgarini merita piena fede; da parte mia posso dire, che molte volte ho potuto constatare e controllare la sua esattezza e fedeltà». D. CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano (Fu vero principe?)*. Saggio storico-critico, Rome, 1918, xviii.

¹³ F. LANZA, *La Narrazione dei Cavalieri Gerosilimitani*, in M. SANTORO (ed.), *La più stupenda e gloriosa macchina. Il romanzo italiano del secolo xvii*, Naples, 1981, 91.

¹⁴ G. B. NANI, *Historia della Repubblica Veneta*, 2 vols., Venice, 1676-1679.

¹⁵ G. BRUSONI, *Storia dell'ultima Guerra fra Veneziani e Turchi*, 2 vols., Venice, 1673.

¹⁶ J. B. ROSTAGNE, *Histoire curieuse du Siege de Candia*, Amsterdam, 1671, 5 et seq.

¹⁷ A. VALIERO, *Guerra di Candia*, Venice, 1679.

¹⁸ J. B. ROCOLLES, *Les imposteurs insignes*, 2 vols. (Amsterdam, 1673, 1683 and Brussels, 1728; here the Brussels edition is quoted), II, 102 et seq.

¹⁹ R. DE LA RICHARDIERE, *Le Voyage de Candie, fait par l'armée de France en l'année 1669*, Paris, 1671, 4 et seq.

²⁰ F.-E. DE MEZERAY, *Histoire generale des Turcs*, Paris, 1662, II, 173 et seq.

²¹ P. GAZZOTTI, *Historia delle Guerre d'Europa arrivate dall'anno 1643, sino al 1680*, Venice, 1681, I, 68 et seq.

²² J. DU VERDIER, *Abregé de l'histoire des Turcs*, Paris, 1665, III, 559 et seq.

²³ J. N. DE PARIVAL, *Histoire de ce siècle*, Lyons, 1703, II, 14 et seq., 51 et seq.

Baptiste Rocolles, and Sir Paul Rycout started to question the identity of the Padre as the son of Sultan Ibrahim which again caused a great and heated discussion around the figure of the hero of this paper.

In the early eighteenth century the case of the enigmatic Padre remained the object of vivid discussion with comments by authors like Beckmann, Dienemann, De la Croix, Dal Pozzo, Vertot, Francisci, Bergalli, and Boethius. Excerpts from Bulgarini's book were published in the *Année Dominicaine* in 1716 in Amiens.²⁴ A few years later a highly-interesting booklet, *Istoria di due Turchi, e d'un Giudeo*, dealing with Padre Ottomano's youth appeared in Venice. In 1757, F. Tempia published another monograph on the Padre in Turin, mainly based on Bulgarini's book. In 1784 a book was published in Italy which combined hard facts with some poetical aspects of the story: *Historia delli due ultimi Gran Visiri con alcuni secreti intrecci del Serraglio*.²⁵

At the end of the eighteenth century, when the confrontation between Christians and Muslims antagonism started to die down, the case of Padre Ottomano too found itself edged off the limelight. In Malta, however, it remained a popular subject. In 1863 the Maltese historian Gio. Antonio Vassallo stated that «it was not too much time ago when our forefathers used to tell their children the story about the *gran galeone* which in the times of Grand Master Lascaris was captured by the galleys of the Order of St. John».²⁶ Historians again started to become interested in Padre Ottomano in the early twentieth century when the Turkish *chargé d'affaires* at the Netherlands, Missak Effendi, published his paper *Le Père Ottoman* (1903)²⁷ which was based on research in Paris and Venice. Shortly afterwards Charles Terlinden published his monograph on *Le Pape Clément IX et la guerre de Candie* (1667-1669) which also contained some information on Padre Ottomano drawn from the Vatican archives.²⁸ A few years later it was Callus's turn to investigate the case and he published his monograph, *Il P. Domenico Ottomano (Fu vero principe?)*. *Saggio storico-critico* (Rome, 1918),²⁹ which is still the most authoritative work on the matter. In 1919 Callus presented a paper, *Dal Harem al Monastero. Il P. Domenico Ottomano 1641?-1676* in the journal «Archivum Melitense».³⁰ Callus tried to prove that Padre Ottomano was really the son of Sultan Ibrahim and sometimes this idea seemed to have blunted the Maltese historian's perception and investigation. Thanks to the revival by Missak Effendi and Callus, the Padre came to feature prominently again in several other pamphlets and articles, like the ones written by Ramiro Vadalà,³¹ Amy A. Bernardy,³² and M. Catalano Tirrito.³³ Even studies on the Order of St. John, like

²⁴ Cf. *Année Dominicaine*, Amiens, 1716, 96-155; republished Lyon, 1902, 719-732.

²⁵ *Historia delli due ultimi Gran Visiri con alcuni secreti intrecci del Serraglio*, Milan, 1784.

²⁶ «Egli non è ancora gran tempo che dei nostri vecchi, popolani per lo più, a giovani raccontavano del Gran Galeone turchesco, vinto e predato dall galere maltesi, al tempo del G. Maestro Lascaris...» (G. A. VASSALLO, *Il Gran Galeone. Fra Domenico Ottomano*, «L'Arte», XXV, 22 Nov. 1863, part 1, 4).

²⁷ E. MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, «Revue d'Histoire Diplomatique», 1903, 350-378. Missak Effendi's paper was discussed in «Malta letteraria», a. 1, 2, Jun. 1904, 47-49 by Ramiro Vadalà.

²⁸ C. TERLINDEN, *Le Pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669) d'après les Archives Secrètes du Saint-Siège*, Paris, 1904.

²⁹ IDEM, *Dal Harem al Monastero. Il P. Domenico Ottomano 1641?-1676*, «Archivum Melitense», IV, 1, 1919, 26-34.

³¹ R. VADALÀ, *Il Padre Domenico Ottomano*, «Malta letteraria», 1, 2, Jun. 1904, 47-49.

³² A. A. BERNARDY, *L'incidente di Malta (1644-45) el il "Padre Ottomano" (1641?-1676)*, «Archivio Storico di Malta», a. VII, fasc. IV, 28 lug.-28 ott. 1936, 449-462. Bernardy refers to a manuscript in Italian and German *Breve Relazione dell'invasione del Regno di Candia et delle cagioni et successi di essa* (kept under the signature Misc. Ven. 1047, 16 in the Biblioteca Nazionale di S. Marco at Venice) which gives further descriptions of the events of 28 September 1644 and the subsequent reactions in Constantinople. The present Author has not consulted this manuscript.

³³ M. CATALANO TIRRITO, *La cattura del galeone "Gran Sultana"*, «Archivio Storico per la Sicilia Orientale», VII, 1910, 458-464.

those by Ettore Rossi, Claire Éliane Engel, and Elizabeth Schermerhorn, and modern books on the Venetian history and the war of Candia, deal with Padre Ottomano. In very recent times well known historians such as Kenneth M. Setton, S. J. Shaw, D. M. Vaughan, Salvatore Bono, and Eckhard Eickhoff all commented on the subject.³⁴

There are of course also several manuscript sources to consult. Besides the sources in the *Libri Conciliorum Status* and in the other records of the Order in Malta, there is a late-eighteenth century manuscript *Vita del Venerabile Padre Maestro Fra Domenico di San Tomaso Ottomano* in the *Sagro Diario Domenicano* in the Dominican archives in Rabat, Malta.³⁵ But this description is copied from Bulgarini and contains nothing new. At around the same time the learned Padre Francesco Azzopardi composed his *Descrittione delli tre conventi che l'ordine dei predicatorie tiene nell'isola di Malta*,³⁶ but this manuscript lacks precisely those pages which, according to the index, dealt with Padre Ottomano, as regretfully pointed out by Callus.

The dramatic capture of the *gran galeone* by the galleys of the Order on 28 September 1644 features in several books, pamphlets, and manuscripts, many of them near-contemporary. In the following decades more accounts appeared, especially as it was considered as the *casus belli* for the 'war of Candia' which ended with the Christian loss of the Venetian island of Crete in 1669. The archives of the Order of St. John in Malta possesses no fewer than three manuscript accounts of the events. One was the official account of the events presented by the acting commander of the galley squadron, Nicolas Cotoner, to Grand Master Lascaris after the squadron's return on 3 November 1644.³⁷ On 7 November 1644, a slightly different version was published in Malta which was later translated into French and included in de Jant's *Histoire du Père Ottoman*. Another version is found in the *Biblioteca Vaticana*.³⁸ This description was sent to Rome on 19 November 1644 by an eyewitness of the capture of the *gran galeone*.³⁹ The *Biblioteca Comunale* of Palermo⁴⁰ also possesses a short description of the battle. The Order's historians Osterhausen, Dal Pozzo, Cenni, Vertot, Boisgelin, Beckmann, Sutherland, Falkenstein, Rossi, and many others have commented on the event of the capture of the *gran galeone*. In 1897 S. Salomone-Marino published a paper *La cattura del galeone Gran Sultana*⁴¹ in the «Archivio Storico Siciliano» which presented two original accounts of the event. In addition many papers and monographs covering the history of Venice and the Ottoman Empire in the seventeenth century have touched this subject.⁴²

³⁴ Cf. as representative K. M. SETTON, *Venice, Austria and the Turks in the Seventeenth Century*, Philadelphia, 1991, 110 *et seq.*

³⁵ *Vita del Venerabile Padre Maestro Fra Domenico di San Tomaso Ottomano*, in *Sagro Diario Domenicano*, Rabat, Dominican Convent, ff. 258v-98r.

³⁶ F. AZZOPARDI, *Descrittione delli tre conventi che l'ordine dei predicatorie nell'isola di Malta*, ff. 202-219. On Azzopardi, cf. also S. SOERENSEN, J. SCHIRÒ (eds.), *Malta 1796-1797: Thorwaldsen's Visit*, Malta, 1996.

³⁷ *Relazione del sanguinoso combattimento, e presa d'un galeone e d'un pinco de Turchi fatta dalle Galere di Malta alle crociere di Rodi, il di 28 Settembre 1644*. Cf. the version in A[rchives of the] O[rder of] M[alta, Valletta], 1769, ff. 79r-92r; 97r-101r; cf. also the report by Nicolas Cotoner on the taking of the *gran galeone*, AOM, 1759, f. 224r-v. Another report dates from 7 November 1644, AOM, 1771, ff. 133-134.

³⁸ *Relazione della Gloriosa Vittoria delle Galere di Malta, d'un Gran Galeone, et un grosso Pinco de Turchi sopra le Crociere di Rodi alli 28 settembre 1644*, *Biblioteca Vaticana*, Codice Ottoboniano 2688, ff. 6-13. Cf. CALLUS, 2 *et seq.*

³⁹ Published by S. SALOMONE-MARINO, *La cattura del galeone Gran Sultana*, «Archivio Storico Siciliano», new Series, XXII, 1897, 238-247.

⁴⁰ *Biblioteca Comunale* of Palermo: *Miscellanea* Qq.E 16, No. 5.

⁴¹ SALOMONE-MARINO, *La cattura del galeone Gran Sultana*, 238-247.

⁴² Cf. as representative SETTON, *Venice, Austria and the Turks* 110, *et seq.*; cf. S. BONO, *Schiavi musulmani nell'Italia moderna*, Perugia, 1999, 300 *et seq.*; E. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen. Umbruch in Südosteuropa 1645-1700*, Stuttgart, 1992, 17 *et seq.*

The Padre Ottomano incident of 28 September 1644, and the Padre's involvement in the Candia campaigns also feature in several documents in the State Archives of Venice. For the military events, one has to consult the *Dispacci de Proveditori da Terra e da Mar*. For the foreign affairs, one has to consult the *Dispacci Ambasciatori*, the records of the discussion of the senate (*Deliberazioni, Corti*) and the instructions to the ambassadors and envoys.⁴³ These records are completed and supplemented by the collections of manuscripts of the Biblioteca Correr (*Raccolta Cicogna*) and the Biblioteca Marciana. The latter two collections also house manuscript copies of some damaged original manuscripts from the State Archive.⁴⁴

THE OTTOMAN ASSAULT ON CRETE

The so called war of Candia between the Republic of Venice and the Ottoman Empire figures as one of the longest and bloodiest wars of the 17th century in the Mediterranean.⁴⁵ It lasted nearly 25 years from 1645 until 1669 with involvement of forces from various Christian States and principalities.⁴⁶ On the propagandistic level it developed into a Christian war against the infidels. At the height of the events the hero of this paper became a prominent protagonist of the events. As mentioned above this somehow had an inner logic as for many it had been the capture of the Padre Ottomano as the alleged son of Sultan Ibrahim which formed the *casus belli*. In fact in most of the 17th and 18th century history books the reasons given for the war of Candia are rather novellesque.⁴⁷ Very often the reason of the attack on

⁴³ For orientation, cf. A. DA MOSTO, *L'Archivio di Stato de Venezia*, I, *Archivi dell'Amministrazione centrale*, Rome, 1932, and *Dispacci degli Ambasciatori al Senato*, *Archivio di Stato di Venezia, Indice*, Rome, 1959. On the background and the preparations for the Ottoman attack on Crete, cf. the letters from ambassador Soranzo to Venice, 5 and 13 March 1645. State Archive of Venice, Senate, *Dispacci Ambasciatori*, series 127.

⁴⁴ Cf. on the war of Candia, the Codex Marciana, Biblioteca Marciana, Venice: Cl. It. VII 200 (10050), *Guerra di Candia*. On the last phase of the war of Candia cf. the anonymous manuscript *Diario della Guerra di Candia*, kept as ms. II (8), in the Codex 3181 of the *Raccolta Cicogna* in the Biblioteca Correr, Venice. Cf. also the report by the Marquis del Ville, preserved in Biblioteca Marciana, Venice: ms. Cl., It. VII 657 (7481). Cf. also Francesco Morosini's *Relazione sulla piazza di Candia alla partenza del Villa*, preserved in the Biblioteca Marciana, Venice: ms. Cl., It. VII 657 (7481), the manuscript-reports by Vittorio Molino, *Storia sviluppata della famosa Guerra di Candia*, ms. Biblioteca Marciana Cl. It. VII 1625 (7644), and the report by Emmanuele Mormori, *Storia della Guerra di Candia, 1644-1655*, ms. Biblioteca Marciana, Venice, Cl. It. VII 1563 (7596).

⁴⁵ Most valuable documents for the maritime events in the Aegean sea in the 1640s until the 1670s is to find in the State Archive of Venice. For the military events one has to consult the *Dispacci de Proveditori da Terra e da Mar*. For the foreign affairs one has to consult the *dispacci ambasciatori*, the records of the discussion of the senate (*deliberazioni, corti*) and the instructions to the ambassadors and envoys. For an orientation cf. ANDREA DA MOSTO, *L'Archivio di Stato de Venezia in Archivi dell'Amministrazione centrale*, Rome, 1932, and *Dispacci degli Ambasciatori al Senato*. *Archivio di Stato di Venezia, Indice*, Rome, 1959. These records are completed and supplemented by the collections of manuscripts of the Biblioteca Correr (*Raccolta Cicogna*) and the Biblioteca Marciana. The latter two collections house also manuscript copies of some damaged original manuscripts of the State Archive. Cf. on the war of Candia the Codex Marciana Cl. It. VII 200 (10050), *Guerra di Candia*.

⁴⁶ On the war of Candia in general cf. the well known older monographs by A. VALERIO, *Guerra di Candia*, Venice, 1679; G. BRUSONI, *Historia dell'ultima guerra tra Veneziani e Turchi*, Venice, 1673. On the war of Candia cf. also M. NANI MOCENIGO, *Storia della marina veneziana da Lepanto alla caduta della Repubblica*, Rome, 1935, 131-253. There are several manuscript sources in Venetian archives and elsewhere which deal with the war of Candia and its background. Cf. *Breve Relatione dell'invasione del Regno di Candia et delle cagioni et successi di essa* (kept under the signature Misc. Ven. 1047, 16 in the Biblioteca Nazionale di S. Marco, Venice), *Narrazione di strani accidenti successi in Candia causati per Andrea Corner, che fu Generale di quell'Isola* (Codice Cicogna 2290, Museo Correr, Venice), *Lettera scritta dal Gran Signore alli suoi Bassà per la Religion Maltese* (Biblioteca Marciana, 23, Cl. XI.); *Historia della guerra di Candia*, Biblioteca Marciana It. VII, 371 (7526), unnumbered fols. 1 ff. Manuscript by E. MORMORI, *Storia della Guerra di Candia, 1644-1655*, Biblioteca Marciana, Cl. It. VII 1563 (7596); V. MOLINO, *Storia sviluppata della famosa Guerra di Candia*, ms. Biblioteca Marciana, Cl. It. VII 1625 (7644). More valuable documents for the maritime events in the Aegean sea in the 1640s until the 1670s is to find in the State Archive of Venice. Cf. footnote 1.

⁴⁷ On the war of Candia and the allegedly 'Maltese' background of the events cf. *Histoire generale des Turcs, conten-*

Crete is attributed to the choleric reactions of Sultan Ibrahim when hearing about the capture of the *gran galeone*. Jean Baptiste Rostagne in his *Histoire curieuse du Siege de Candia*⁴⁸ even prints the French translation of an alleged letter by Sultan Ibrahim describing that the capture of the *gran galeone* would have made him declare war against Venice. The veracity and authenticity of this letter respectively its translation however seems to be rather doubtful. The anonymous compiler of the *Historia delli due ultimi Gran Visiri* even maintained that Sultan Ibrahim after hearing the news of the capture of the *gran galeone* stayed for some days without speaking to everyone («...restò molti giorni senza voler parlare ad alcuno...»)⁴⁹. Then he swore to conquer and sack Malta and take bloody revenge against the Knights. («...giurò di rovinare quell' Isola famosa, e di far petire crudelmente tutti li Cavalieri, che caddessero in suo potere...»). As it is well known the Sultan finally directed his forces not against Malta but against the Venetian possession of Crete.

But already then there were other and more pragmatic voices. The historian Jean Baptiste de Rocoles, a contemporary of the events, and later Sir Paul Rycaut, did not believe in the reason the Ottoman's gave for an attack on Crete.⁵⁰ They presumed this being a long planned attack. Modern historians followed what the experts Rycaut and Rocoles thought and put things in a more realistic picture. Joseph von Hammer writing in the early 19th century – who for his classical *Geschichte des Osmanischen Reichs* (*History of the Ottoman Empire*) draw from Turkish sources – was convinced that the affair of the *gran galeone* and the anchoring of the Maltese squadron at the port of Kalismene – had just been a pretext for Sultan Ibrahim to attack Crete.⁵¹ On this was agreed upon by the Swiss historian Ernst Münch who in 1823 stated also that the taking of the *gran galeone* just was a pretext for the Ottomans to start their conquering of Crete.⁵² The same opinion was shared by the Comte de Daru in his history of Venice.⁵³ The older and new commentators indeed give a great variety of further reasons for the attack on Crete. According to the French officer Reaux de la Richardiere,⁵⁴ Sultan Ibrahim changed his plan to

ant l'Histoire de Chalcondyle, Paris, 1662, 117 et seq. One of the first published books on the incident of the *gran galeone* and its alleged consequences was N. VELLAIO's, *La guerre Cretense*, Bologna, 1647, 13 et seq.

⁴⁸ J. B. ROSTAGNE, *Histoire curieuse du Siege de Candia*, Amsterdam, 1671, 15 et seq.

⁴⁹ *Historia delli due ultimi Gran Visiri con alcuni secreti intrecci del Serraglio*, Milan, 1784, 42.

⁵⁰ Here quoted by J. B. ROCOLES, *Les imposteurs insignes* 2 vols., Brussels, 1728 : here II, 104 et seq. Cf. also R. KNOLLES, P. RYCAUT, *Generall Historie of the Turkes*, 2 vols., London, 1700: II, 57 et seq.

⁵¹ J. VON HAMMER, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Pest, 1829, v, 362 et seq.; Even Colonel Bigge, the editor of *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften. Hrsg. vom Großen Generalstabe. Abtheilung für Kriegsgeschichte*, xxvi, *Der Kampf um Candia in den Jahren 1667-1669*, Berlin, 1899, clearly analyzed that the capture of the *gran galeone* had been the pretext but not the main reason for the Ottoman attack on Crete (114): «Die gleichen Vortheile aber, die die Insel [Crete] den Venezianern bot, machte sie auch für die Türken begehrenswert und zwar umsomehr, als die Anwesenheit einer starken Venezianischen Kriegsflotte so nahe an Konstantinopel als eine stete Drohung für die Hauptstadt angesehen werden musste. Von dem Wunsch nach dem Besitz bis zum Versuche ihn zu erlangen, war aber bei der gewalthätigen Politik der Pforte damals kein weiter Weg. Man wartete in Konstantinopel nur auf eine Gelegenheit, um sich der Insel zu bemächtigen...». For the pretext-character of the attack cf. E. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen. Umbruch in Südosteuropa 1645-1700*, Stuttgart, 1992, 18; V. MALLIA-MILANES, *Venice and Hospitaller Malta. 1530-1798: Aspects of a Relationship*, Malta, 1992, 160. On the incident of 28 September 1644 and it's alleged consequences cf. also S. BONO, *Naval Exploits and Privatereing*, in V. MALLIA MILANES (ed.), *Hospitaller Malta. 1530-1798. Studies on Early Modern Malta and the Order of St. John of Jerusalem*, Malta, 1993, 351-398: here 364 et seq.; E. ROSSI, *Storia della Marina dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme di Rodi e di Malta*, Rome-Milan, 1926, 69 (with a bibliography on the Padre Ottomano); U. MORI UBALDINI, *La marina del sovrano Militare Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme di Rodi e di Malta*, Rome, 1971, 386 et seq.; A. A. BERNARDY, *L'incidente di Malta (1644-45) el il 'Padre Ottomano' (1641?-1676)*, «Archivio Storico di Malta», a. VII, fasc. IV, 28 lug.-28 ott. 1936, 449-462, 450. Cf. also L. DE BOISGELIN, *Ancient and Modern Malta*, 3 vols., London, 1805: II, 186 et seq.

⁵² E. MÜNCH, *Die Heerzüge des christlichen Europas wider die Osmanen und die Versuche der Griechen zur Freiheit*, Basel, 1823, 110 et seq.

⁵³ C. P. A. B. DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, Leipzig, 1859, III, 289 et seq.

⁵⁴ R. DE LA RICHARDIERE, *Le Voyage de Candie, fait par l'armée de France en l'année 1669*, Paris, 1671, 9 et seq.

attack Malta for Crete, as he was afraid that his troops would suffer a similar disaster as the troops of Sultan Suleyman II in 1565. Taking into consideration the long term plans for conquering Crete, this is not very likely. According to Joseph von Hammer⁵⁵ it had been the influential *Kapudan* Pasha Jusuf, alias Joseph Mascovich, a born Dalmatian, who developed the plan to conquer Crete. So when the galley squadron of the Order of Malta after their capture of the *gran galeone* sought shelter at the port of Kalismene, at the southernmost part of Crete,⁵⁶ the Sultan had the final pretext for the attack on this Venetian Island.

In fact long before 1644 the Ottoman Sultans had been looking upon this Venetian possession as a centre of Christian piracy and as a basis from which their vital Sea routes between the Morea and Istanbul were threatened.⁵⁷ Like Victor Mallia-Milanes rightly had observed, Crete's «strategic position in the hands of an accomplice had long been proving detrimental to Ottoman coasts and shipping».⁵⁸ The Orders historian Christian von Osterhausen already reports for 1641 plans of an Ottoman attack on Crete.⁵⁹

In a wider frame the reason for the outbreak of the war of Candia had been once more the Ottoman ambition for an absolute supremacy in the Eastern Mediterranean. As it is well known this hegemonial efforts had started at least more than 150 years before with the Ottoman occupation of Egypt, the Balkan and Rhodes. In 1573 Venice had lost Cyprus to the Ottomans and when the above described events around the capture of the *gran galeone* occurred the time seemed to be ripe for Sultan Ibrahim and his advisers to attack Crete, an island of great strategical importance. Crete then not only possessed some strong fortresses and good harbours but offered as well some fertile land and was populated by more than 200,000 people. After the loss of Cyprus Crete had been the basis for the Levantine trade for the Venetians. From the port of Candia the Venetian convoys and the naval squadrons set over to Alexandria, Smyrne and Istanbul. So somehow an oncoming war seemed to have been inevitable.

According to the Swiss historian Münch, the Venetians directly after the taking of the *gran galeone* would have guessed what was to expect from the Ottomans. The Venetian ambassador at the Curia even protested strongly against the action of the knights.⁶⁰ Already by January 1645 the English government had been informed by its envoys very well on this matter: «At Constantinople the Turks are showing a great deal of excitement over the capture by the Maltese of a great galleon which was taking a Chislaraga to Mecca. This is seized upon as an occasion for warlike preparations and for claims for compensation from the Christians, and they have declared themselves to this effect to the ambassadors of the powers...».⁶¹ There was also another pretext for Sultan Ibrahim to declare war. In 1642 in Alexandria more than 4,000 Christian slaves had forcibly regained their freedom. A number of

⁵⁵ J. VON HAMMER, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, v, 363 et seq.

⁵⁶ Cf. M. BRUNETTI, R. CESSI (eds.), *Le deliberazioni del Consiglio dei Rogati (Senato)* (serie «Mixtorium»), Venice, 1961, II, 194 et seq.; cf. S. ROMANIN, *Storia documentata di Venezia*, Venice, 1857, VII, 347 et seq.

⁵⁷ Cf. S. SHAW, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, London, 1976, I, 100 et seq.

⁵⁸ MALLIA-MILANES, *Venice*, 159 et seq.

⁵⁹ CH. VON OSTERHAUSEN, *Eigentlicher und gründlicher Bericht dessen, was zu einer vollkommenen Erkenntnis und Wissenschaft des hochlöblichen Ritterlichen Ordens St. Johannis von Jerusalem zu Malta vonnöten*, Augsburg, 1650, 748.

⁶⁰ MÜNCH, *Die Heerzüge*, 110 et seq.

⁶¹ Public Record Office, *Calendar of State Papers London*, «Venetian», xxviii, rub 190. Letter from 11 Jan. 1645. Here quoted by MALLIA-MILANES, *Venice*, 160.

them then sojourned on Crete. The Venetian Republic however did not respond to the Sultans claim to return them.⁶² To cut a long story short: The affirmation of the Venetian ambassador at the Sublime Porte that the Republic of Venice had been completely innocent in the affair of the *gran galeone* were in vain.

Without any official declaration of war on 24 June 1645 the first Ottoman forces landed on Crete.⁶³ In the next days and weeks more than 300 vessels and 60,000 men on board appeared at Crete. The Ottomans started to land troops at different parts of the island. The Turks attacked first La Canea, then Rettimo and, after occupying the rest of the island, started the Siege of Candia. The inferior and unprepared troops of the Venetians made it easy for the attackers to conquer large parts of the island in a relatively short time. Even the strong but weakly defended fortress of Canea quickly fell in Ottoman hands. Soon siege was laid on the fortress of Suda, situated on a small island. Meanwhile the Republic of Venice gathered its troops and called on various European powers for help. In fact did the Papal State, Tuscany, Spain and Malta send contingents of soldiers and ships, meanwhile France supported the Venetians with money.⁶⁴ But contrary to what was maintained by de Jant, Bulgarini, Dal Pozzo, Bigge or Callus at first the Order of St. John did next to nothing to support the besieged Venetians.⁶⁵ This was caused by two reasons. In 1645 most of the commanderies of the Order on Venetian territory were «under the *sequestro*».⁶⁶ Background of this tension between Malta and the *Serenissima* was the continuous molesting of Venetian trade by Maltese corsairs as well as the participation of the galley squadron of the Knights on the side of the Papal State in its conflict with Venice because of the occupation of the Duchy of Parma.⁶⁷ The French historian Comte de Daru in his history of Venice describes how tense the situation between the Republic of Venice and Hospitaller Malta had been. Then the Venetian Senate even had forbidden the members of the Venetian families of Cornaro and Lippomani who had enrolled in the Order of St. John, to participate in the Orders' caravans.⁶⁸

The Ottoman attack on Crete changed the scenery but it was only step by step that the Italian States and Republics joined forces to support Venice. So it was not before late August 1645 – when the Senate of Venice had promised to lift the *sequestro* – that the galley squadron of the Order joined the Venetian fleet at Corfu.⁶⁹ To make the Ottomans stop their attacks on Crete, the Christian forces launched an

⁶² Cf. MALLIA-MILANES, *Venice*, 160.

⁶³ On the military details of the attack on Crete in Summer 1645 cf. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 27 et seq. On the beginning of the war of Candia cf. also J. B. ROSTAGNE, *Histoire curieuse du Siege de Candia*, Amsterdam, 1671, 18 et seq. On the preparations and the beginning of the war cf. also DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, III, 324 et seq.; S. ROMANIN, *Storia documentata di Venezia*, Venice, 1857, VII, 246 et seq.; D. M. VAUGHAN, *Europe and the Turk*, Liverpool, 1954, 256 et seq. On the preparations for war of the Ottomans cf. the letters from Giovanni Soranzo to Venice from 5 and 13 March 1645. State Archive of Venice, Senate, Dispacci Ambasciatori, series 127.

⁶⁴ Cf. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften. Hrsg. vom Großen Generalstabe. Abtheilung für Kriegsgeschichte*, xxvi, *Der Kampf um Candia in den Jahren 1667-1669*, Berlin, 1899, 115 et seq.

⁶⁵ Cf. L. VON PASTOR, *The History of the Popes from the close of the Middle Ages*, London, 1891 et seq., xxx, 354 et seq.; *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 128.

⁶⁶ Cf. MALLIA-MILANES, *Venice*, 161.

⁶⁷ B. DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione militare di S. Giovanni Gerosolimitano detta di Malta*, 2 vols., Verona, 1703-1715: II, 68 et seq.

⁶⁸ DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, III, 289 et seq.

⁶⁹ DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione*, II, 76 et seq.; E. ROSSI, *Storia della Marina dell'Ordine di S. Giovanni*, 70 et seq. About the background of these events we are also informed by the letters which inquisitor Giovan Battista Gori Pannilini sent from Malta to the Curia. Here quoted by P. PICCOLOMINI (ed.), *Corrispondenza tra la Corte di Roma e l'Inquisitore di Malta durante la guerra di Candia (1645-1669)*, «Archivio Storico Italiano», xli, part 2, 1908, 9 et seq. On the auxiliary activities cf. also *ibidem*, xlv, 1910; xlvI, 1912.

attack on the Morea and in fact the Venetians succeeded to conquer the town of Patras. But the Ottomans did not let themselves distract from their plans and continued their assault on Crete. Later this year the newly appointed Venetian *Capitano generale* Girolamo Morosini led relief forces to the besieged fortress of Suda. A storm prevented the Christian fleet to attack the Ottoman fleet which anchored at the bay of Canea. The campaign of 1646 saw a Venetian fleet under Tomaso Morosini, a cousin of Girolamo Morosini, trying to block the street of the Dardaneles to prevent the Ottoman fleet to enter the Aegean Sea.⁷⁰ During this campaign at the Dardaneles also galleys of Malta participated. But because of lack of support by the other Christian forces the Venetians had to abandon this ambitious effort. The blockade had to be lifted. So soon after an Ottoman fleet of 80 galleys left the Dardaneles and headed for the Bay of Canea. Meanwhile the Venetian fleet stayed at the Bay of Suda. In the same year the Ottoman land forces managed to conquer the fortress of Rettimo.⁷¹

THE WAR OF CANDIA

In the subsequent years the Venetians together with the galley squadron of the Order of St. John could achieve some spectacular naval exploits against the Ottomans. 1651 near Naxos and 1656 at the Dardaneles the Ottoman navy suffered hefty defeats. As an effect of the Venetian temporary blockade it even came to upheavals at Istanbul because of bad provisions. In spite of these successes the main goal however could not be achieved.⁷² The Ottomans did not lift their sieges of the main ports, towns and fortresses at Crete. By 1649, except the capital Candia and the fortresses of Sittia, Suda, Carabusa and Spinalonga nearly the whole island was occupied by the Ottomans. In the next years up to 1667 one might speak of a frozen war. Despite of the repeated efforts of the Venetians to block the Dardaneles, a real relief of Crete never could be achieved. It were their campaigns in Hungary and Siebenburgen which prevented the Ottomans in the late 1650s and mid-1660's to throw more strong forces to Crete. When in 1666 the energetic Grand Vizier Achmed Coprülü, then the driving force in Ottoman politics, concluded a peace treaty on the Balkan, things came into gear again on Crete. In Autumn 1666 the Grand Vizier himself led a huge army to Crete, cleared the country from the remaining Christian forces and in Spring 1667 with more than 50,000 troops started the siege on the capital Candia, situated in the North of Crete.⁷³

Coprülü's opponent, the leader of the Christian forces, had been the *Capitano generale* Francesco Morosini (1618-1694), one of the most famous and competent military heroes of the 17th century, who in 1688 was elected Doge of Venice. Morosini knew very well that with the fall of Candia whole Crete would be lost. Morosini also knew that for an attacking tactic the Venetian forces were much too weak. The only option was to play on time and try to hold Candia until eventual Christian forces would come for relief.

⁷⁰ For the Christian plans to attack the Ottoman fleet at the Dardaneles in 1646 cf., in detail, EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 49 et seq.

⁷¹ On the naval activity during the war of Candia cf. R. C. ANDERSON, *Naval wars in the Levant, 1559-1853*, Princeton, 1952.

⁷² On the participation of the Orders' ships at the Dardaneles cf. L. RANGONI MACHIAVELLI, *Giovanni Fiomano Bichi Bali Gran Priore di Capua (1613-1676) e la battaglia dei Dardanelli del 1657*, «RSMOM», III, 4, 1939, 3-6.

⁷³ On Ahmed Coprülü cf. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 170 et seq.

In course of the siege the Ottomans managed to establish some gun batteries near the port of Candia and therewith prevented Christian ships to enter it. Only in the night time the Venetians could receive provisions via the sea. The troops who defended Candia consisted of mixed contingents of Venetian troops, Papal contingents, German and French mercenaries and specialists. Under the main command of Morosini served the Piedmontese Marchese Villa as commander of the Venetian soldiers, and the German count Georg Friedrich Sparr (1625-1676) as commander of the German auxiliary troops, meanwhile the French officer Bernede and the German officer Wertmüller held the command over the artillery. The *General-Proveditor* (or commander of the town) was at first the Venetian Antonio Barbaro later Bernardo Nani.

One of the most interesting aspects of the siege of Candia was certainly the consistent efforts of the attackers to undermine the fortress walls and bastions and to carry out subterranean explosions. Of course the besieged knew about these efforts and produced counter mines which sometimes literally led to subterranean wars. According to the original reports and lists between spring 1667 and autumn 1669 (when Candia fell) there were not less than 1364 efforts of subterranean blowing ups of the bastions.⁷⁴ This also meant an incredible amount of usage of gun powder, keeping in mind that each mine was filled with 10 up 15 tons of gun powder.⁷⁵ In Spring of 1667 Grand Vizier Achmed Coprülü assumed the command of operations against Candia. His adversary was the General Captain Francesco Morosini who had achieved at the age of 28 the highest title in the navy, after a rapid ascent through the ranks – from *Sopra comito* ('galley captain') to *Capitano al golfo* ('gulf captain'). A siege which was to last 28 months began on 28 May. In the assaults sorties that followed allegedly 108,000 Turks and 29,088 Christians lost their lives. These casualties included 280 Venetian noblemen, a figure equivalent to roughly a quarter of the Grand Council.

Let us follow the stages of the siege shortly before the Padre Ottomano arrived at the scene. Until September 1667 the attackers only managed to conquer some advanced escarpes. When in late summer the plague broke out in the Ottoman camps and also strong rainfalls distracted a proper use of the artillery and mining Grand Vizier Coprülü stopped the campaign and it was decided to start anew next spring. As the campaign of 1667 had taken a high toll of dead and wounded by the attackers as well as on the side of the defenders winter time was used to bring in new-inforcements and provisions.⁷⁶ The *Serenissima's* new call for help only found response by some Christian princes. The duke electors of Mainz and Cologne and the bishops of Strasbourg and Paderborn sent 400 soldiers each. Duke Johann Friedrich of Braunschweig-Lüneburg sent three regiments commanded by Major General Count Josias of Waldeck. Already the previous year some contingents of Bavarian soldiers, commanded by Lieutenant Colonel Gieshoven had arrived at Candia. Emperor Leopold I promised to sent 2,000 men of infantry but their departure was delayed and they only arrived at Venice when Candia already had fallen in the hands of the Ottomans.⁷⁷

⁷⁴ Cf. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 124.

⁷⁵ On this aspect of the war of Candia cf. in detail the eyewitness J. B. SCHEITHER, *Novissima Praxis militaris oder Neu-Vermehrte und Verstärkte Festungs-Bau- und Kriegs-Schul*, Braunschweig, 1672.

⁷⁶ Cf. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 125 et seq.

⁷⁷ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 126.

French King Louis XIV did not want to risk to damage the good relations of France with the Ottoman Empire. In fact played the Levantine trade a vital role in French economy. How good the French – in spite of the Christian crusading hype during the war of Candia – had left their options open is shown with the foundation of the *Compagnie du Levant*. Still the *Roi soleil* could not completely ignore his ‘European’ and Christian obligations, but he refrained from open and official support. Therefore Louis XIV decided to support the Venetians with 400,000 *livrè’s* cash and gave permission that Venice could recruit French volunteers. In fact did the Duke de la Feuillade manage to recruit a contingent of 1,200 experienced officers and soldiers, partly composed of notorious adventurers as well as members of the French nobility in search for fame and booty. On 20 September 1668 this contingent on board of three ships left France for Candia. Not to provoke the Ottomans these ships did not fly the French but the flag of the Order of St. John. The Order itself had already contributed with a contingent of soldiers led by Colonel Frà Ettore de Fay La Tour. For the campaign of 1668 Grand Master Nicolas Cotoner additionally sent 63 knights and 337 mercenaries to Candia.⁷⁸ The land forces were commanded again by Frà Ettore de Fay La Tour. Also the galley squadron of the Order should take part.⁷⁹ Already in 1667 a bataillon of 500 men of the Duke of Savoye had fought in Candia. Also these troops now were re-inforced from Savoye. However was General Villa now called back as his services were needed by the Duke of Savoye himself. Instead of him the experienced Lieutenant General Alexandre Montbrun, Marquis de Saint André was sent to Candia. The King of Spain ordered the Viceroy of Naples to sent a fleet of nine war ships to Candia, however they had to be first overhauled and therefore came too late for the campaign of 1668.⁸⁰

From the beginning of his pontificate on 20 June 1667 Pope Clement IX showed himself a fervent supporter of the Venetian case in the affairs of Candia. For him the war of Candia was regarded as a sort of Holy war against the infidels. In early 1668 he wrote to all European rulers and princes to remind them on their Christian duty to support the Christian affairs. The Papal State itself contributed with 50,000 *scudi*, financed 100,000 pounds of gun powder and sent a bataillon of 500 infantrymen. He furthermore allowed the Venetians to recruit 700 men in the territory of the Papal State. Later this year he financed the war further with the enormous sum of 1,800,000 *scudi*. In winter 1667/1668 he negotiated with the Republic of Venice and Grand Master Nicolas Cotoner that a joint Maltese-Venetian-Papal fleet should be gathered in Spring 1668 to set sail for Candia. The Papal State should participate with 5 big war ships. This fleet should be commanded by the *Bali* of the Order of St. John, Vincenzo Rospigliosi, a nephew of Pope Clement IX.⁸¹

The situation at Candia at the beginning of the year 1668 indeed looked not all too positive. In total the forces of the defenders were 4,500 soldiers on foot and 350 cavalry men. By early Spring these troops were augmented by a bataillon sent by the pope, commanded by Sergeant-General Muzio Mattei and some contingents of Venetian mercenaries. The value of these newly coming troops was rather medio-

⁷⁸ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 127.

⁷⁹ Cf. DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione*, II, 354 et seq.; Rossi, *Storia della Marina*, 70 et seq.

⁸⁰ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 127.

⁸¹ *Ibidem*, 129.

cre as they were quickly hired and composed of all types of adventurers and even criminals.⁸² But also for the Muslim enemy not everything went well. The most serious problem for the Ottoman attackers had been to guarantee a functioning and permanent provision of their troops. In Winter 1667/1668 further 3,500 janissaries, 1,000 *sipahi's* (cavalry), 4,000 Egyptian and Syrian soldiers and 1,000 Armenian mineurs and artillery men were landed at Crete.⁸³ Grand Vizier Coprülü had even managed to build at Canea and some other places at Crete fabrics to cast new cannons which were able to use the same calibre of cannon balls which the defenders shoot out of the fortress town of Candia. So a permanent supply of cannon balls was guaranteed. To the disgust of the defenders it was discovered that Dutch and English merchant vessels further supplied the Ottomans with munition and other necessities.⁸⁴ By Summer 1668 the defenders only had 90 heavy cannons and 1,100 lighter cannons to their disposal. After the necessary preparations and re-inforcements in June 1668 the Ottomans opened the attacks again. By Mid-August the attackers had achieved considerable successes, had demolished several Christian bastions and cut a deep breach in one side of the fortress.⁸⁵ In fact the situation was quite critical when in end of July the French General Marquis de Saint André and the Venetian officer Catterino Cornaro arrived with 1,500 Venetian mercenaries and brought some relief. In around the same time also auxiliary troops from Hannover came. Also Duke Georg Wilhelm von Braunschweig-Lüneburg sent troops for the relief of Candia. Because the General-Proveditor Nani shortly before had been killed in the fighting Cornaro took over his post.⁸⁶ By August Morosini transferred the Venetian fleet to Candia and took himself the supreme command over the defense of Candia. He immediately restructured the lines and forces of the defenders but still the situation remained critical.

THE PADRE OTTOMANO ARRIVES ON THE SCENE

In this period, after several secret negotiations and discussions, also the hero of this paper, the Padre Ottomano, again appeared on the public scene. Just right in time, so it seemed, the machine of propaganda had been steamed up again when in 1667 and 1668 a number of sonnets and poems to his praise were published in Italy. Maybe the most popular was a *Lode del P. Ottomano* published in Ferrara in 1667. The ideas and plans to involve the Padre Ottomano in the *theatrum belli* at least can be dated back to 1666. Ottaviano Bulgarini prints three letters written by Maurizio Paleologo, the Vicar General of the Greek Orthodox Church of Alexandria, to the Padre Ottomano in Paris where he was then living which contained thrilling proposals. In the provinces of Greece, and the major part of Armenia most of the Christian inhabitants would be ready to raise against the Ottoman Empire and would proclaim the Padre Ottomano as their king. This would be the dear wish of the Patriarch of Alexandria who also would work on the scheme that the Russian Czar, the king of Poland, the prince of Walachia and the leaders in Ethiopia would attack the Ottomans from different sides. These efforts could be combined with a direct attack on the Dardanelles by the fleet of Venice and their auxiliaries.⁸⁷ In around the same time the Padre Ottomano reached a letter by Gregory Basil, the son of Prince

⁸² A good eyewitness account on the situation is given by the German military engineer SCHEITHER, *Novissima praxis militaris*, ch. 3.

⁸³ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 153 et seq.

⁸⁴ *Ibidem*, 154.

⁸⁵ *Ibidem*, 155.

⁸⁶ *Ibidem*, 157.

⁸⁷ BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 11 et seq.

Rákóczi of the Walachia, which contained a similiar proposal.⁸⁸ This proposed attack on the Dardaneles already had proved as a great success in 1657 when it was undertaken by a combined force of Venetians, Maltese, Florentine, and Papal ships.

Obviously if only parts of these proposals could be put into practice this would mean a substantial relief for the besieged Venetians at Candia. Marco Antonio Giustiniani, the Venetian ambassador at the French Court, immediately informed the Senate of the *Serenissima* of what he had heard about in the French capital. That the Venetians only too willingly jumped on this last train of hope to relief their possessions at Crete does not need to be explained further. It must have come to negotiations with the General of the Dominicans, the Pope and the French court how best to instrumentalize Padre Ottomano in this affair. Up to now no definite archival proof however has been brought to light. Fact is that on 27 July 1667 Padre Ottomano and Padre Tomaso Ignozzi di Terracusa left Paris for Venice. In Venice the Dominican friar was informed by the Doge and the Senate what was planned to relief the besieged fortress town of Candia and that he, Padre Ottomano, should accompany the *soccorso*. This had to be confirmed by the General of the Dominicans and the Pope. In this context it might be suitable to point out that up to this point we have not the least archival evidence that the prominent Dominican friar showed an own initiative in these affairs or any sort of own activity whatsoever. De Jant, Bulgarini, and some other contemporary commentators called his behaviour modest and unassuming («tutt'umile e modesto»), rather more suitable words would be passive or lethargic.

After his visit to Venice – if we believe the biographers – this attitude completely changed. All of a sudden now he seemed to have taken on this ambitious role of the *primogenito* of Sultan Ibrahim and therefore also the role of a challenger of the power of his supposed brother, the actual Sultan Mehmet IV. However it seems rather likely that this active role now was styled on him by the Venetians and later by Pope Clement IX, who hoped to have in him the key to create conflicts amongst the Muslim enemy and to help to stop the siege of Candia. This change of role is as more remarkable when one considers earlier sources like the comments of the French *chargé d'affaires* at Turin, Baron Servien, who in late October 1664 had some conversation with the Padre Ottomano. Servien on 1st November had written to the French Court that if the Dominican friar really would be the son Sultan Ibrahim he should be treated as a king; but that the Padre Ottomano himself would not claim any royal honors but nothing but a modest and monastic lifestyle.⁸⁹ Still in Spring 1665 nothing pointed to the future role of the prominent Dominican as an active *uomo politico*. In March 1665 the Venetian *chargé d'affaires* at the French Court, Sagredo, informed the Senate of the *Serenissima* that the Padre Ottomano would intend to travel Germany and Venice and later would return to Rome.⁹⁰ Obviously in course of 1666/1667 someone or a group of people must have pushed him to assume a role which up to now was completely opposite to his character and intentions. Most likely this had been Pope Alexander VII and the Padre Ottomano's

⁸⁸ *Ibidem*, 513.

⁸⁹ Cf. letter by Baron Servien to King Louis XIV from 1st November 1664; Affaires étrangères, Savoie, corresp. XLVIII, f. 138. Here quoted by E. MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, «Revue d'Histoire Diplomatique», 1903, 350-378: here 365.

⁹⁰ Cf. letter by the Marchese Sagredo to Venice from 20 March 1665; Affaires étrangères Savoie, corresp. XLVIII, f. 138. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 370.

'protector' Cardinal Antonio Barberi, in a joint activity with the Venetians. That the Padre did not resist and duly obeyed to these wishes seems to correspond with his soft, obedient and rather weak character. That there might have been also respective orders by 'his' General of the Dominicans, de Marinis, is most likely.

That the ambitious design connected with the Padre Ottomano was not his own plan is almost clear. The French Court understood this too clearly and therefore blamed the Curia and the Venetians as the masterminds.⁹¹ According to the usually well informed Colonel Bigge it had been the Venetian ambassador at Rome, Antonio Grimani, who was the first one to come up with the idea to involve the Padre Ottomano in the Candia-campaign. It definitely seemed not be the Padre himself who suggested his participation.⁹² Grimani had explained to Pope Clement IX the plan to use the alleged son of Sultan Ibrahim to instigate an inner Ottoman revolt.⁹³ But as explained before suchlike plans around the illustrious Padre had been circulating before.

After the Padre Ottomano had arrived at Rome in January 1668 the Venetian ambassador at the Curia, Antonio Grimani, in a very interesting letter, stressed the new attitude of the formerly so reclusive Dominican friar. With very much satisfaction did he write that the famous Padre carried the habit of the Dominicans but did not dedicate his time only to things clerical. The Padre then maintained that his supposed younger brother Mehmet IV would be hated by the Turkish population and that the war of Candia had ruined the Ottoman Empire. He would hope to be able to sail to the Levante on the Papal squadron and to show himself to the local people which certainly would have a great impact and change the outcome of the war of Candia. All these plans showed great naivety. The Padre Ottomano also hoped to establish better contacts to the Greek Patriarchs and that finally the Greek and honest Turks would side with him and take the Catholic faith. He knew that he would expose himself to great danger when he would show himself to the Turkish people and soldiers but the divine grace would be on his side.⁹⁴

It seems that the Padre Ottomano – or the masterminds behind his plans – had informed the French court about his oncoming missions. Bulgarini prints a letter by the new Venetian ambassador at the French court, Marc Antonio Giustiniani, to the Padre Ottomano, from 10 May 1668, which refers to the note he had received from the Padre on the first of the month. Giustiniani expressed his dear wishes that Padre Ottomano's plans and proceedings to free his 'usurpated Empire' might be successful and also informed the prominent Dominican friar that the Duc de Lorraine just had decided to contribute further 2,000 soldiers for the Venetian case.⁹⁵ In early May it came to an audience of the Padre Ottomano by the newly elected Pope Clement IX. About this encounter we are informed by a letter by Antonio Grimani, the Venetian ambassador at the Curia, who seemed to have been an eyewitness

⁹¹ Cf. the letters by the Papal Nuntio at Paris to Cardinal Rospigliosi from 5 and 19 July 1669. Nunziatura di Francia, Arch. Segr. Vat., CXXXVII, f. 692, 705. Here quoted by D. CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 108 *et seq.*

⁹² *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 136.

⁹³ On the role of the Padre Ottomano at Candia and Zante «nel quadro d'un piano politico antiturco», cf. also S. BONO, *Schiavi musulmani nell'Italia moderna*, Perugia, 1999, 301 *et seq.*; S. ROMANIN, *Storia documentata di Venezia*, 10 vols., Venice, 1912-1921, on the war of Candia and the Padre Ottomano cf. VII; F. S. D'ALQUIÉS (ed.), *Les mémoires du voyage du Marquis de Ville au Levant*, 2 vols., Amsterdam, 1671: on the Padre Ottomano, cf. I, 6 *et seq.*

⁹⁴ Letter from Antonio Grimani from 14 April 1668. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 372 *et seq.*

⁹⁵ Letter by Marc'Antonio Giustiniani to Domenico di S. Tommaso from 10 May 1668. Here quoted by BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 533.

of this event. After the Padre Ottomano had left, the Pope expressed his hopes that the Padre's mission really would cause an upheaval in the Ottoman Empire against reigning Sultan Mehmet IV.⁹⁶ According to Colonel Bigge, who quoted the Venetian documents, – then also in Venice 'great hopes were connected' with the Padre Ottomano.⁹⁷

At the middle of May the Padre Ottomano prepared to proceed to Civitavecchia to embark on the Papal squadron for Candia. The experienced Morosini was entrusted how to make best use of the alleged older brother of reigning Sultan Mehmet IV.⁹⁸ In May 1668 the Papal forces, consisting of five galleys, two transport ships and a *feluca*, anchored at Civitavecchia ready to depart. Some days before the admiral of the fleet Rospigliosi had written to his *luogotenente* to reserve for the distinguished traveller a cabin at the *capitana*.⁹⁹ But the Padre Ottomano refused and preferred to have a more reclusive and less exposed room. He finally chose to travel on the galley *S. Pietro*. Most likely this decision was caused as the *S. Pietro* was commanded by his old-acquaintant, the knight of Malta Buontempi.¹⁰⁰

THE PADRE OTTOMANO IN CRETE

On 19 May the fleet set sail and next day the port of Gaeta was reached. The reason why the ships did not further proceed directly to Naples was a discussion about the etiquette of arrival at Naples – a frequent point of discussion and arguing in the 17th century. After this question was settled the Papal fleet entered the Neapolitan port and Rospigliosi was well received by Spanish Viceroy Don Pedro de Aragon. On 27 the ships departed from Naples and headed for Messina where the Papal fleet should unify with the squadron of Malta. Unfavourable winds and another discussion about etiquette delayed the trip. So it took until 5 June when the Papal ships arrived at Messina where the galley squadron of the Order of St. John waited. The squadron consisted of the galleys *Capitana*, the *Padrona*, the *Magistrale*, *S. Nicola*, *S. Pietro*, *S. Luigi*, and *S. Giovanni*.¹⁰¹ The Maltese galleys were commanded by Frà Accarigi. As in those days galleys rarely risked a trip on the open sea because of fear to be surprised by storms, it was decided not to take the direct route to Crete but to proceed along the Calabrian Coast and then near Cape S. Maria to cross the Adriatic Sea for Corfu. At Corfu where they arrived on 15 June Rospigliosi found a letter by the Venetian Captain General Francesco Morosini saying that he and the Venetian fleet consisting of 50 galleasses and 15 galleys were anchoring near the Island of San Teodoro and the fortress of Canea to prevent that the Ottomans land troops there. As it was known that a strong Ottoman fleet was preparing to leave the Dardaneles Morosini requested Rospigliosi to hurry up to unify with the Venetian fleet.¹⁰² Rospigliosi agreed that there was not to loose time but first sent

⁹⁶ Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 374.

⁹⁷ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 136.

⁹⁸ *Ibidem*, 136 et seq.

⁹⁹ Cf. letter by Balì Vincenzo Rospigliosi to *Luogotenente* Frà Banchieri from 11 May 1668. Here quoted by BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 536 et seq.; cf. also CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 95. On the Padre Ottomano's mission at Crete cf. also DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione*, II, 352.

¹⁰⁰ Cf. BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 537. There is some confusion on which ship the Padre sailed. For Padre Ottomano's voyage on the galley *San Caterina* [sic] in 1668 cf. the «Relatione del viaggio fatto in Levante dall'Eccmo. Sign. Balì Frà Vincenzo Rospigliosi, generalissimo delle galere della Santità di N. S. Papa Clement IX l'anno 1668» preserved in the Archivio Rospigliosi in Rome. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 187. On the other hand Colonel Bigge maintained the Padre was travelling on the *capitana*. Cf. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 136.

¹⁰¹ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 137.

¹⁰² *Ibidem*, 138.

a letter to Morosini requesting that a part of the Venetian fleet should be sent to Cerigo as he had received intelligence that there were hiding 10 Muslim corsair ships on the hunt for Christian transport vessels heading for Crete. After they had waited for three more Venetian galleys and 9 transport vessels loaded with provisions and troops, the unified Papal and Maltese fleet left Corfu on 25 June. On 5 July they reached Cerigo. In the meantime the Muslim corsairs seemed to have left the place. On the morning of 7 July the Papal and Maltese fleet encountered a Venetian ship coming from Athens and reporting that an Ottoman fleet of 45 galleys and 8 sailing ships of war were ready to leave the Dardanelles for Crete. When Rospigliosi's fleet proceeded further, in the evening of 7 July near Cape Spada they met the Venetian fleet under Morosini. Together they proceeded to the island of San Teodoro where they arrived on 8 July. The unified Papal-Maltese-Venetian fleet consisted now of 5 galleasses, 27 galleys, 10 sailing ships of war and a number of galeottes and brigantines.

According to Colonel Bigge – who followed the Venetian documents of the campaign of 1668 – already after the arrival at S. Teodoro there was a discussion between Morosini and the Padre Ottomano how to proceed further to install the latter as the new pretendent to the Sultan's throne and to provoke a rebellion amongst the Ottoman attackers of Candia.¹⁰³ These types of talks were continued later. Shortly after the relief forces and with them the Padre Ottomano landed at Candia. The padre was well received by governor Nani in the fortress of Suda. The illustrious Dominican presented to Nani his letters of credentials, one of them written by the Venetian ambassador at the Curia, Antonio Grimani.¹⁰⁴ The letter explained the greater scheme and reason of his coming to Candia and his further intentions to instigate the Greeks and Turks to revolt against his alleged younger brother Sultan Mehmet IV. Finally an Oriental Christian empire should be erected. But first letters to the Grand Vizier and the Ottoman officers of the army which was preparing another assault of Candia should be written in which the Padre Ottomano should present himself as the *primogenito* of Sultan Ibrahim.¹⁰⁵ To the leaders of the Ottoman forces was promised highest positions and treasures when they should change sides and support the Christian case. The Padre immediately set at work to write these sort of letters in the Turkish language. They were directly addressed to the Ottoman Pasha-general and Grand Vizier. The letters were sent by a Turkish slave; in the documents he appears as Jussuf. But the Pasha who had been suspicious – or maybe he was informed beforehand by his spies – immediately kept this slave under strict custody and without even seeing the letters sent them to the Grand Vizier. If Grand Vizier Ahmed Coprülü ever opened these letters we do not know. If he did so they seemed not have left the least impression on him as he sent them sealed and stamped to Sultan Mehmet IV to Istanbul. This certainly was done by the grand vizier and the pasha to demonstrate to Sultan Mehmet their obedience and loyalty. So no response whatever came from the Ottoman side.¹⁰⁶

Now a new effort was undertaken to undermine the spirit of the attackers. Morosini suggested to the Padre Ottomano to try to cause a direct rebellion

¹⁰³ *Ibidem*, 151 et seq.

¹⁰⁴ Cf. BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 544. One letter was written by Grimani on 15 May 1668 and is printed by the C. P. A. B. DE DARU, *Histoire de la Republique de Venise*, v, Paris, 1853.

¹⁰⁵ Cf. BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 548 et seq.

¹⁰⁶ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 152.

amongst the Muslim forces. For this aim arrows with proclamations and leaflets in the Turkish language were shot to the Ottoman camps which demanded from the Ottoman soldiers to desert from the grand vizier and the ruling Sultan Mehmet and to convert to the side of the Padre Ottomano who as the first born son of Sultan Ibrahim would be the legal ruler of the Ottoman Empire. But even this showed to be in vain and on the contrary turned out counter productive as now the grand vizier doubled the efforts to conquer the fortress city to get hand on the Padre Ottomano, this object of dangerous consequences.

From a realistic point of view the plans to create an Aegean Empire – nominally led by the Padre Ottomano – could only be a failure. It was certainly naïve phantasy to believe that a Catholic priest like the Padre Ottomano could be accepted by the Ottoman forces as a pretender to the Sultan's throne. The Italian historian Salvatore Bono rightly recently commented that these plans to use the Padre Ottomano to undermine the morals of the Ottomans are «mostrando l'ingenua ristrettezza mentale con la quale Roma valutò le reazioni di un avversario guidato da un'ideologia e da concezioni politiche affatto opposte; agli occhi dei turchi appariva uno scherzo grottesco la richiesta di cingere con la spada del Profeta un turco fattosi prete cattolico».¹⁰⁷ But in this moment the Christian leaders did not give up to set their hopes in the Padre Ottomano. So the padre stayed on in Crete.

Morosini and Rospigliosi decided to leave the gros of the fleet near the island of S. Teodoro as it was known that this was a crucial area were the Ottomans planned to land troops and provisions.¹⁰⁸ The island of S. Teodoro itself then already was in Ottoman hand. A small fort commanded the islands. In the subsequent time the supply of water for the Christian troops and crews developed into a real problem and when on 14 July near Calamio a contingent of Papal and Maltese soldiers and sailors went on land to fetch water, they were attacked by Ottoman troops. In a bloody fight more than 20 Christian soldiers and the Knight of Malta de Rabeandange were killed. However had the Christians managed to fill their barrels with fresh water.¹⁰⁹ Besides the problem with the water it was again the subject of etiquette which created some trouble for the Christian forces. It were the knights of Malta who wished to have a better treatment as the Papal and Venetian officers. They demanded to have priority to the other officers. When this was not granted by Rospigliosi – who as already mentioned held the supreme command and was a knight of Malta himself – it came to heated discussions. The knights called on their commander Frà Accarigi and demanded him to bring their case to Rospigliosi. Rospigliosi answered that he as the supreme commander of all the fleet could not guarantee these prerogatives to the knights.¹¹⁰ The knights now declared that then they would refuse to obey to the commands of Rospigliosi when he would order them to participate in a mission together with the other troops. Rospigliosi only replied that in the end they had to take the responsibility for these actions in front of their grand master and the Pope as the supreme head of the Order of St. John. Although for the moment it came not to an escalation of the conflicts some tension lingered on and this episode certainly was not favourable for the team spirit of the defenders. In course of July the Christian fleet was augmented by three well armed

¹⁰⁷ S. BONO, *Schiavi musulmani nell'Italia moderna*, Perugia, 1999, 301 *et seq.* Similar comments are made by EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 244 *et seq.*

¹⁰⁸ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 142.

¹⁰⁹ *Ibidem*.

¹¹⁰ *Ibidem*, 143.

ships of the notorious Corsican corsair Angelo Mario Vitali. The crew of these ships was composed of adventurers from various countries.

As the problem of the water supplies created increasing headaches for the Christian fleet and forces it was decided to conquer the island of S. Teodoro as this island had some good fresh water wells. This was achieved on 3 August quite easily as the Ottomans offered only little resistance.¹¹¹ When the problem with the water was solved another even more threatening danger cropped up. Amongst the crews of the Venetian fleet some cases of the bubonic plague were observed. First it was discussed that the Papal and Maltese ships should be separated from the Venetians but when after 10 days no more cases were observed everyone was relieved and the joint campaign could be followed up. In the meantime another type of alarming news had arrived. The Ottoman attackers had managed to cut a deep breach in the seaside bastions of Candia, also the daily bombardement had diminished the numbers of the defenders substantially. Morosini saw the necessity to re-enforce the troops of the defenders – but how? Relief forces from Europe were not to expect in the near future, so the Venetian general saw the only escape to the situation by strengthening the defenders by sending parts of the crew of the Venetian fleet into the fortress town.¹¹² But Morosini first planned to guide the unified Christian fleet to the port of Candia and to attack the Ottoman forces there. But when on 7 August a council was held, commander in chief Rospigliosi and the Captain General of the galleys of the Order of St. John, Frà Accarigi, refused the proposals presented by Morosini. Instead they pleaded that the ships first should be repaired before any action should be taken. Finally it was agreed upon that the fleet was going to be divided. All the galleys, manned by strong contingents of soldiers, should proceed to Candia, meanwhile the other vessels, ships of war, galeottes, brigantines ecc. – overall around 30 ships – should remain at S. Teodoro.

On 8 August the galleys departed and already by next day they arrived near Candia. After carrying out some investigations and espionage it was found out that the Ottoman batteries were too strong and tactically too well placed to risk a landing and attacking. However Morosini managed to transfer some 800 men of his crew and soldiers into the besieged fortress town.¹¹³ In the meantime the news had spread that an Ottoman fleet under the command of the Kapudan-Pasha had left the Dardaneles and had headed for Malvasia at the Morea to board there 800 men of special troops and material for the Siege of Candia. Now it was feared by the Christians that the Ottoman fleet would use the presence of the Christian galley fleet at Candia to occupy the port of Canea and to land troops there. Indeed most of the galleys had just returned to S. Teodoro and Canea when a Turkish galley was seen from some distance which quickly disappeared before Christian ships could start the hunt on it. In fact it was later found out that exactly this was aimed for by the Ottomans but was given up when it was discovered that the place was defended by the Christian fleet. What the Christians could not know was that in the meantime – end of August – while landing troops at the southern coast of Crete, a great part of the Ottoman fleet, more than 50 ships, had been damaged by a strong storm.¹¹⁴ End of August saw again a hefty dispute over the etiquette and status of the different leaders and contingents of the Christian fleet and troops. Already since some days the head of the Maltese squadron, Frà Accarigi, had suggested – despite

¹¹¹ *Ibidem*, 146.

¹¹² *Ibidem*, 147.

¹¹³ *Ibidem*, 148.

¹¹⁴ *Ibidem*, 149.

of the still ongoing danger of Ottoman attacks – to call the season off and to return to the respective countries. But Rospigliosi insisted to stay until mid-September.

An event which took place on 24 August finally led to serious conflicts and finally called the naval season off. When Rospigliosi with some Venetian galleys and the Maltese squadron returned from an excursion to fetch water, the remaining Venetian galleys and galleasses greeted Rospigliosi's *capitana* with the common salute of gun shots, but refused to do so when the Maltese flagship passed. Captain General Frà Accarigi got furious and convened a council with all his captains and officers and finally informed Rospigliosi that they are going to depart from the Christian fleet immediately and would return to Malta.¹¹⁵ Rospigliosi managed to talk Accarigi over but the Maltese insisted to keep away with their ships from the Venetians. To Rospigliosi's delight he received news that a Spanish relief force was on the way to Candia. Rospigliosi now tried to convince Accarigi to stay with his squadron until the Spanish ships would have arrived, alone the Maltese commander insisted he only could stay when he got an official order by Rospigliosi in the latter's function as the commander-in-chief of the unified Christian fleet. Rospigliosi refused, as he felt not in power to decide in these questions of status and etiquette and did not want to wait until a confirmation of the Curia in this matter would arrive. So Accarigi ordered for the 28 August the departure of the Maltese squadron.¹¹⁶ Meanwhile the Venetian fleet stayed on Rospigliosi himself on 29 August left Canea for Zante where he arrived on 6 September. From Zante he wrote several letters to the Curia and the Senate of the Republic of Venice explaining the reasons for his premature return.

Meanwhile all these inner-Christian conflicts occurred, fighting on land had continued. September 1668 saw bitter fighting about the bastions of S. Andrea but the defenders succeeded to halt the Ottomans who lost more than 2,000 men. With some delay on 19 September the Spanish fleet commanded by the duke of Ferrandina arrived at Corfu where she unified with the ships of the Papal squadron. After some discussions it was decided that now it was too late in the season that the Spanish ships should proceed to Crete. So everything was called off and the Spanish fleet returned to Naples. In the meantime the Maltese squadron had anchored for the winter break at Messina. The Papal fleet had returned to Civitavecchia. By Mid-October Rospigliosi had arrived at Rome and had to explain his case to his uncle, Pope Clement IX. Of course the pope was not much satisfied what he heard. The only good thing was that the presence of the Maltese and Papal ships in the waters of Candia had prevented the Ottomans to land more troops. Many believed that by now the fighting for the 1668-season would be over but this was a misbelief.

By early November 1668 the above mentioned corps of 600 mercenaries and adventurers led by the Duke de la Feuillade had arrived at Candia.¹¹⁷ With the arrival of these adventurers again some trouble arose because of etiquette and status. De la Feuillade's motives for his campaign were simple; «pour se sacrifier à l'honneur de la Religion et la Gloire de son Prince».¹¹⁸ The Duke de la Feuillade and his noble adventurers demanded to be posted at the most dangerous and prestigious post at the bastion of S. Andrea. But the contingents of Germans and the Maltese bataillon

¹¹⁵ On the problems of etiquette and status provoked by the Maltese cf. also DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, III, 329 et seq.

¹¹⁶ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 150.

¹¹⁷ *Ibidem*, 158. On de la Feuillade's corps and the participation of the Knights of Malta in the campaign of 1668 cf. also DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, III, 335 et seq.

¹¹⁸ Here quoted by EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 246.

which was posted there before protested. So a compromise had to be found which led to the solution that de la Feuillade's mercenaries and adventurers were posted close by S. Andrea. By late November some vessels from Malta brought a reinforcement of the Maltese bataillon with some hundred men, amongst them 63 knights of the Order of St. John.¹¹⁹ A few days later further 1600 Venetian soldiers arrived, followed by 400 soldiers sent by the Duke of Lorraine, which were commanded by the Comte d'Harcourt. When in November heavy rain set in another season of the Siege of Candia seemed to have been over. But this was not to the taste of the Duke de la Feuillade and his adventurers. They had come to Candia to give proofs of their splendid bravery and desperately searched for fame and glory. To wait another couple of months for a new beginning of the fights did not approve to them. More so as de la Feuillade had to pay half of the costs of his contingents out of his own pocket. Every waiting therefore must burden his finances heavily. He therefore wished to force a soon end of the fights.¹²⁰ So de la Feuillade proposed to Morosini to start a surprise attack on the Ottomans. But knowing about the real strength of his troops Morosini refused. De la Feuillade then declared he would carry out this attack with his own contingents alone. According to the volunteer status of de la Feuillade's troops Morosini could not forbid this. However when the Venetian commander in chief got to know that de la Feuillade tried to persuade the commander of the Maltese bataillon and the Knights of Malta to join him Morosini interfered. He did not allow the Maltese to follow de la Feuillade follies. The duke himself did not bother and fixed the date of his attack for 16 December.

In all de la Feuillade could gather 450 cavaliers and knights. Disregard the orders by Morosini finally 48 knights of Malta and 400 Maltese soldiers joined de la Feuillade's attack.¹²¹ So all in all c. 1,000 men commenced this surprise attack in the early hours of 16 December and indeed the first line of the Ottomans could be taken. But then after a couple of hours when the Ottomans had recovered from their shock and answered with strong artillery fire and counter attacks the French knights and troops were thrown back behind the lines they started from. De la Feuillade lost not less than half of his adventurers and soldiers and also completely lost his ambitions to participate further in the fights. On 24 January 1669 he and the remaining rest of his troops left Crete.¹²²

A SCHEME FALLS THROUGH

In the meantime also the Padre Ottomano had left Candia. When there was no sign whatever that the presence of the Padre Ottomano would create any tension or conflict among the Ottomans the project was discussed that the Padre should proceed to the Morea where he should act in his role as the first born son of Sultan Ibrahim and challenge the power of the actual ruler of the Ottoman Empire Mehmet IV. The final aim was to provoke an insurrection of the population of the Morea and Albania against the Ottoman occupants and by that to distract the attackers of Candia. A new Northern front should be opened.¹²³ First the Padre Ottomano intended to travel

¹¹⁹ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 158 et seq.

¹²⁰ *Ibidem*, 160 et seq.

¹²¹ Cf. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 298.

¹²² *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 160 et seq. On de la Feuillade's attack cf. in detail DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, III, 338 et seq.

¹²³ Cf. C. TERLINDEN, *Le Pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669) d'après les Archives Secrètes du Saint-Siège*, Paris, 1904, 133; also CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 99. On the mission and activities of the Padre Ottomano at

to Cerigo, but General Morosini recommended to him rather to move first to the island of Zante.¹²⁴ Morosini provided him with letters of recommendation for the Venetian General Valier who then acted as governor of Zante. End of November 1668 the Padre Ottomano, as usual in the company of Padre Ignozzi di Terracusa, left Candia for Zante where he arrived already a few days later. After his arrival the famous Dominican friar started to establish contacts with several groups of Greeks, Albanians and with other folk of the Balkan to negotiate their rebellion against the Ottoman occupants. But the representatives of these groups waited for direct military support and arms. So the Padre Ottomano sent letters to the Curia, the grand master of the Order of St. John, and the Venetians and applied for their support. But autumn and winter went by without any definite reply and things at Zante and the Morea did not move at all. So when in early spring 1669 the Venetian diplomat and officer *Marchese* Annibale Porrone on his way from Candia spent some days at Zante the Padre Ottomano used this occasion to ask him for his support in his plans. He gave Porrone a detailed account of all his plans and the great advantage a positive outcome of them would have not only for Venice but also for the whole Christianity. Porrone promised to remind the Curia and the Venetian Senate for the importance of the affairs of the Padre Ottomano. And in fact when in early April he was back in Venice, Porrone communicated them to the Senate and the Curia and requested them not to let down the Padre Ottomano in his efforts to bring the Morea under Christian rule.¹²⁵

In early May 1669 the subject of the resurrection at the Morea and the plans by the Padre Ottomano were discussed in the Venetian Senate. But once more the effects of political pragmatism and mistrust in the wider consequences of these plans prevailed. A strong group in the Senate was rather sceptical in the probability of a successful resurrection of the Morea and the Balkan against Ottoman occupation. For a substantial military, logistic and financial support of these plans the means of the *Serenissima* were too much exhausted at the moment anyway. On the other hand the Senate did not like the idea at all that other European powers would take over the leading role at this enterprise and maybe establish themselves at the Morea, so near to the Venetian hemisphere and vital sea routes in the Adriatic Sea to the Levante and other commercial centres of the Mediterranean. At this point it was hoped in Venice that the Christian armada under Rospigliosi and Morosini and more French support still would be enough to relief Candia and to hold the Ottomans at bay. As more so as a large contingent of French troops was expected also. Maybe to play on time the Senate postponed every decision and decided to wait for the arrival of Frà Carlo della Lengueglia who was expected back from Candia and Zante with more fresh information on the situation. That had been the rather disappointing outcome of the meeting of the Senate which on 4 May 1669 was reported to the Curia by the Papal Nuntio in Venice, Lorenzo Trotti.¹²⁶

Crete and the Morea in 1668 cf. also DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione*, II, 352. On the Padre Ottomano at Zante and his plans to provoke a rebellion of the inhabitants of the Morea against the Ottomans cf. also EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 249.

¹²⁴ Cf. the letter of Francesco Morosini to the Senate of Venice from 20 November 1668: Archivio di Stato, Venice: Dispaccio del capitano generale de Mare, fz. 31, n. 107. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 375 et seq. Cf. also CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 99 et seq.

¹²⁵ Cf. the reports of the Papal Nuntio in Venice, Lorenzo Trotti, the archbishop of Carthage, from 6 April 1669 sent to Rome; Monsignor Nunzio al Cardinale Segretario di Stato, n. 108, Archivio Segreto Vaticano, Nunziatura di Venezia. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 375 et seq.

¹²⁶ Cf. the letter by Lorenzo Trotti to Cardinal Rospigliosi from 4 May 1669; Monsignor Nunzio al Cardinale e

So the Padre Ottomano's hopes were set on his old friend, the Knight of Malta Carlo della Languaglia, who on his behalf was on his way from Zante to Venice and Rome.¹²⁷ By late May della Languaglia indeed had arrived in Venice and gave more detailed news of the plans of the Padre Ottomano. Della Languaglia also carried with him letters of the Padre to the Pope. The Padre claimed that 4,000 Christian soldiers would be enough to succeed to make the population of the Morea to raise against the Turkish occupants.¹²⁸ But when the matters were discussed again at the Venetian Senate things did not move and decisions were postponed again. Even the Papal Nuntio at Venice who duly informed the Curia what was going on in the *Serenissima*, in a letter from 15 June 1669 expressed his surprise that the Senate did not react although knowing that to support the rebels at the Morea and the Southern Balkan would not be a «very dangerous nor difficult enterprise».¹²⁹ Maybe the biggest obstacle was that these Christians only were ready to risk a rebellion against the payment of a huge sum of cash.¹³⁰ But this the Republic of Venice was not willing to pay.

The Turkish historian Missak prints two letters written by the Papal Nuntio in Paris from July 1669 which throw some more light on the case. They show the French court rather suspicious and preoccupied about the supposed «negotiations between the Padre Ottomano and the Grand Vizier».¹³¹ One might rightly presume that France with its strong economic ties with the Ottoman Empire and the Levante was everything but enthusiastic about a destabilisation of the Morea – on the advantage of Venice. In the end there remains some doubts about the motivation of the French troops in the 1669 campaign. That it were the French troops which first retreated from the scene at Candia might not have been a coincidence.

As to calm down the suspects and anxiety at the French Court the Secretary of State, Cardinal Rospigliosi, in July and August 1669 wrote to the Nuntio to transmit to the Court that there were no «negotii gravi» between the Padre Ottomano and the grand vizier in favour of Venice and that the plans of the Padre in the Morea were not made by order of the Curia.¹³² Obviously the Curia then was very much interested to remain in good relations with France. After the disappointing outcome in Venice, della Languaglia turned to the Curia to lay out there the proposals made by the Padre Ottomano for a conquering of the Morea. Considering the above described Papal-French relations it can not surprise that now Rome hesitated

Segretario di Stato, n 108, in Archivio Segreto Vaticano, Nunziatura di Venezia. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 375 et seq.; cf. also CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 103 et seq.

¹²⁷ On Carlo della Languaglia's literary activities cf. S. FERMI, *Un romanziere ligure del sec. xvii*, «Giornale storico e letterario della Liguria», 1908, 70-97. On Languaglia cf. also G. M. CRESCIMBENI, *Istoria della volgar poesia*, Rome, 1698, 264. He is also the author of *L'Ismeria* (Malta, n.y.). Contrary to what many say the *Elegie e canzoni* (Rome, 1636; also Bologna, 1686) are not from his hand but were written by his brother Giovanni Agostino.

¹²⁸ Cf. the letter by Lorenzo Trotti, the Papal Nuntio in Venice, to Cardinal Rospigliosi from 18 May 1669. Monsignor Nunzio al Cardinal e Segretario di Stato, n 108, in Archivio Segreto Vaticano, Nunziatura di Venezia. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 376 et seq.; CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 103 et seq.

¹²⁹ Cf. the letter by Lorenzo Trotti to Cardinal Rospigliosi from 15 June 1669, Monsignor Nunzio al Cardinal e Segretario di Stato, vol. 196, ff. 8v. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 376 et seq.

¹³⁰ *Kriegesgeschichtliche Einzelschriften*, 152.

¹³¹ Cf. the letters from the Papal Nuntio to Cardinal Rospigliosi from 5 and 19 July 1669, Nunziatura di Francia, Arch. Segr. Vat., vol. 137, f. 692, 705. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 376 et seq.

¹³² Cf. the letters of the Cardinal Rospigliosi to the Papal Nuntio at Paris, from 30 July 1669 and 13 August 1669, Nunziatura di Francia, Arch. Seg. Vaticano, vol. 137, f. 154, 160. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 376 et seq., also printed by CH. TERLINDEN, *Le Pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669) d'après les Archives Secrètes du Saint-Siège*, Paris, 1904, 185 et seq.; CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 110.

to give definite answers. To della Lenguiglia it was answered that these plans were without any solid basis and did not possess any likeliness to be put in practice.

Therefore the 'heroic' ideas and activities of the Padre Ottomano had been in vain. The 'material' interests of the princes and leaders had led down the Christian idea – at least so it appears in the works of the biographers of the Padre. But how much can we trust the respective descriptions in the works of Bulgarini, de Jant or Tempia? In Bulgarini's monograph the Padre Ottomano is styled in the literary tradition of a suffering Christian hero, «che appare vittima destinato di uno scontro storico più forte di lui, e che cerca invano di accordare le armi cristiane nelle sforzo comune contro il paese da cui era uscito fanciullo». ¹³³ As Franco Lanza has analyzed; «il padre Ottomano raccoglie l'idealità cavalleresca in quanto missione scificale: è dunque un eroe passiva, incurante del ricatto politico a cui lo espongono i potenti, preoccupato del bene altrui assai più che della propria gloria». ¹³⁴ When at Candia and Zante, although already exhausted, the Padre Ottomano had to «richiamare I suoi generosi spiriti abbattuti dall'trepidezza di chi dovea assisterlo per gli vantaggi comuni del Cristianesimo». ¹³⁵ Be that as it may – at the end stood the disillusion.

THE FALL OF CANDIA

In the meantime things had become dramatic at Candia. What had happened in Candia after the Padre Ottomano had left the fortress town might be briefly related here. ¹³⁶ As shown above the year 1668 had closed with a rather depressing result for the Venetian and Christian defenders. According to the Venetian sources the defenders in this year lost 6971 men, meanwhile the Ottomans would have lost not less than 36,839 men. ¹³⁷ In 1668 Venice had invested five million gold *scudi* for the defense of Candia and the relief forces. In early 1669 new relief forces for Candia were desperately needed and they came. In February 2400 men sent by the Duke of Brunswick arrived at Venice, commanded by Count Josias von Waldeck, to get shipped to Candia where they arrived on 13 May. On 11 June arrived in Candia 1,600 soldiers sent by the duke elector of Bavaria. ¹³⁸ Already before some reinforcements from Malta and some Papal troops had come to Candia. Through the intermediary efforts of Pope Clement IX in the meantime the peace treaty of Aix-en-Chapelle between France and Spain was concluded. Now French King Louis XIV had no excuse any more to refuse contributing with relief troops. Spain had already promised to send a fleet of 20 ships of war and Louis XIV too showed some positive reaction. But he did not favour an open support of the Venetian case as he still was not willing to risk a direct conflict with the Ottomans. The French trade with the Levante and the Ottoman Empire had been too precious to suffer damage because of that. So it was secretly agreed that France would send his troops to the Papal State who then

¹³³ F. LANZA, *La Narrative del Cavalieri Gerosolimitani*, in M. SANTORO (ed.), *La più stupenda e gloriosa macchina. Il romanzo italiano del secolo XVII*, Naples, 1981, 95. ¹³⁴ LANZA, *La Narrative del Cavalieri Gerosolimitani*, 95.

¹³⁵ BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 347; here quoted by LANZA, *La Narrative del Cavalieri Gerosolimitani*, 95.

¹³⁶ On the campaigns of the last years of the war cf. also in detail de DE DARU, *Geschichte der Republik Venedig*, III, 330 et seq. On the campaigns of 1668 and 1669 cf. in detail *Les Memoires du Voyage de Monsieur le Marquis de Ville au Levante, ou l'Histoire curieuse du Siege de Candie*, Amsterdam, 1671. On the last phase of the war of Candia cf. in detail ЕІСКНОФ, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 228 et seq. On the last phase of the war of Candia cf. also the anonymous manuscript *Diario della Guerra di Candia*, kept as MS. II (8), in the Codex 3181 of the *Raccolta Cicogna* in the Biblioteca Correr, Venice. On the last phase of the war of Candia cf. also the report by the Marquis del Ville, preserved in Biblioteca Marciana, Venice: MS. Cl., It. VII 657 (7481).

¹³⁷ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 163.

¹³⁸ *Ibidem*, 164.

would integrate them in its own contingents.¹³⁹ In January 1669 Louis XIV wrote to the Curia that he intended to offer 14 sailing ships of war and 15 galleys plus 4,000 soldiers to be sent to Candia.¹⁴⁰ The departure from Toulon was fixed for 1st April. The pope however refused the French king's proposal that the duke of Vendôme should be made the supreme commander of the Christian forces. Not to offend the Ottomans Louis XIV had suggested that the French general Vendôme should not officially act as a French officer but disguised as a Papal legat. This proposal Pope Clement IX. found not acceptable. He succeeded to confirm his nephew, the Knight of Malta, Vincenzo Rospigliosi, as the supreme commander of the Christian forces. The departure of the French fleet and troops was delayed several times and the galleys only left Toulon on 18 May while the sailing ships of war and the transport vessels left Toulon on 5 June. All in all the French troops were 6,600 men.

By 19 June 1669 most of the French troops had arrived at Candia. This meant a considerable relief for the defenders as by then the Ottoman artillery had damaged great parts of the defense lines and their troops had well advanced. On 23 June a council with Morosini and the French commander Duc de Beaufort¹⁴¹ was held and the latter voted for an immediate attack of the Ottomans not to give them time to prepare for further types of actions. Morosini instead voted for waiting until all Christian troops had arrived at Candia. Documents and records of this meeting have not survived but it seemed that Beaufort had talked Morosini over as on 25 June everything for an attack on the Ottoman lines by the French troops was prepared. The cautious Morosini however had not given allowance for the participation of the Venetian and other auxiliary troops. So it was the French troops alone who on early morning of this day risked to attack. Meanwhile the artillery of the French fleet opened fire from the seaside on the Ottoman lines.¹⁴² The surprise attack worked and in the first hours a huge breach in the lines of the Ottomans was cut. The Ottomans might have been indeed completely thrown back if not a tragic event occurred. One of the French soldiers when checking a cave cut in the rock by Ottoman artillerymen filled with numerous barrels of gun powder had set fire by mistake and it came to a tremendous explosion. Most of the French thought that the Ottomans had set all subterranean mines and caves under fire and further blow ups would follow. A great part of the Christian troops therefore retired back behind the bastions of Candia. This confusion was used by the Muslim cavalry for a counter-attack. So the whole attempt of the French troops which had started so promising ended in disaster. The Duc de Beaufort was amongst the 800 killed French soldiers and officers.¹⁴³

Meanwhile the French attack had ended in disaster the joint Papal and Maltese galley fleet waited near Zante for the French galleys to proceed further to Candia. The galley squadron of the Order then consisted of the *Capitana*, the *Padrona*, *Magistrale*, *San Nicola*, *San Pietro*, *San Luigi*, and *San Antonio di Paula*. The squadron was again commanded by Captain General Frà Accarigi. On 27 June 1669 the French galleys arrived at Zante and the joint fleet – now consisting of 32 galleys and 3 galeottes headed for Candia where they arrived on 3 July.¹⁴⁴ When Rospigliosi now met the

¹³⁹ *Ibidem*, 165 et seq.

¹⁴⁰ *Ibidem*, 166.

¹⁴¹ On this colourful character cf. I. DE BROGLIE, *Le duc de Beaufort, roi des halles ou roi de France*, Paris, 1958.

¹⁴² *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 173 et seq.

¹⁴³ On Beaufort's presumed death and the theory that he secretly was transferred to France and imprisoned as the famous man with the iron mask cf. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 258.

¹⁴⁴ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 179.

leading officers of the joint forces at Candia he immediately realised that there was great tension. Indeed had the French officers blamed the failure of their attack on the lack of support by the Venetians. At the meeting of the leaders of the Christian contingents it was decided that the huge Christian fleet which was gathered should be used to fire on the Ottoman lines and camps. On 23 July at 7 in the morning 58 Christian ships of war and the galleys which had gathered with more than 11,000 guns and cannons opened fire on the Ottoman lines.¹⁴⁵ The damage in the lines of the Muslims was considerable but they gave back as best as they could. How well the grand vizier was informed about what was going on in the Christian side is documented by the subsequent event. When the Ottoman artillery responded to the fire of the Christian fleet it concentrated fire on the French warship *Thérèse* (58 guns) and indeed at 10 a.m. the ship was severely hit and exploded. On the *Thérèse* had been the war-cash of the French troops until a few days earlier it was secretly transferred to Candia, which apparently the Ottomans did not know yet. But when the *Thérèse* sank there was still 100,000 francs and all the private belongings of the Duc de Noailles on board and therefore lost forever. Indeed a few days later it was observed how Ottoman specialists carried out some underwater digging to find the treasures on board of the *Thérèse*.¹⁴⁶ When also other ships were damaged the gun attack was called off. Even when the Ottomans allegedly had lost 1,200 men they were the moral winners. Parts of the bombardment simply failed their aims, the Maltese and Papal ships even hit the own Christian troops.¹⁴⁷ Even the simultaneous land attack of 1,500 Venetians, French, and German troops, thought as a combined action with the bombardment of the ships, more or less failed.

After the efforts of 24 July had not brought any success on 31 July again council was held what to do to break the Ottoman lines. It was obvious that after the many defeats, the Christian troops were at low spirits. Again there broke out conflicts between the French, Venetians and Maltese because of questions of status and etiquette. Already then there were rumours that French King Louis XIV would have decided to call back the French contingents from Candia. What however was apparent now was that the fighting spirit of the French had become rather moderate. When there came up the plan by the commander of the Papal troops and by the commander of the Maltese infantry, Colonel de la Tour, to try another attack the French refused this as too risky.¹⁴⁸ The French officers furthermore complained that before they had been transferred to Candia, the Venetians would have described the situation of the Christian defenders much more positive as it was the real situation. In fact according to the French officer de la Croix, and the Duc de Noailles Candia could not withstand the Ottomans much longer. It would be better to evacuate the Christian forces. The Duc de Noailles even refused the proposal to try another naval attack of the Ottoman forces from the seaside. So the meeting brought not any results and in the next weeks the Christian forces remained passive, meanwhile the Muslim forces more and more advanced. Most of the Christian fleet remained near Stantia. Besides the low spirits and an increasing frequency of desertations the heat and diseases took its toll among the Christian troops and sailors. Finally by middle of August the French commander, the Duc de Noailles, in his function as plenipotentiary of the late Duc de Beaufort, openly declared to have re-

¹⁴⁵ *Ibidem*, 182 et seq.

¹⁴⁶ *Ibidem*, 183.

¹⁴⁷ Cf. EICKHOFF, *Venedig, Wien und die Osmanen*, 259.

¹⁴⁸ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 187 et seq.

ceived letters from King Louis XIV in which the French contingents and fleet would be recalled to France.¹⁴⁹ This appears to be rather strange as still in July – after the failure of the attack of the Duc de Beaufort became known in France – a summit of the French ministers was called in were it was decided that the French troops and fleet should stay in Crete at least until October. This had been confirmed by the French King. Fact is however that by end of August the French had left Candia and were heading back to Toulon.

We do not have much solid archival evidence what really had happened in August 1669 between Candia and France. When by early October the French fleet had returned to Toulon the Duke de Noailles was coldshouldered by Louis XIV and to him was refused a reception at Court. For the next three years he received no command.¹⁵⁰ But let us follow again the chronological order of the events. When the Ottomans via spies got to know of the French departure, they immediately prepared an attack on 24 August. But with a big effort the remaining Venetian, Papal, Maltese, and German troops managed to stop the attackers who lost more than 1,000 soldiers.¹⁵¹ But the end for the defenders of Candia seemed to be near. Even when on 25 August the Duke di Mirandolo brought a new contingent of relief forces consisting of 1,000 soldiers to Candia, the corrosion of the Christian forces could not be halted. On 27 August the Maltese forces and naval squadron as well as the troops of Savoye left Candia. Only the Venetian, Papal and Bavarian contingents and the troops from Brunswick remained firm¹⁵² although their commander, Count of Waldeck, since long had been dead. With these remaining forces, however, it was impossible to defend the fortress town. On 31 August supreme commander Rospigliosi nilly willy declared he would see no other possibility than to evacuate Candia and to surrender the fortress. On the evening of 31 the Christian forces started to leave Candia and boarded the ships. Because of unfavourable winds it took until 1st October when they arrived at Messina. From there the squadrons returned to their respective home ports.¹⁵³

For the modern commentators it is still a mystery why Francesco Morosini made a peace treaty with the Ottomans on 6 September 1669, seemingly without authorisation from the Venetian Senate; especially since the war situation and international circumstances did not seem to require it, for the Republic's chances then still seemed to be everything but hopeless. Later Morosini was heavily accused to have started these negotiations without authorisation by the Venetian senate. He then temporarily was recalled from his office. For Morosini some things were obvious: the negotiations for the peaceful surrender of Candia to the Turks allowed to avoid further losses of troops and equipment. It also meant that the Christians could take treasures from the churches and archives of the Venetian administration back home to Venice, and to keep for the *Serenissima* the bases of Suda, Grabusa, and Spinalóna, along with the recently acquired territories of Dalmatia. On 27 September 1669 Candia was handed over to the Turks. Venice retained the possession of three fortresses (Grabusa, Suda and Spinalóna) on islets, which protected natural harbours where the Venetian ships could stop during their route eastwards and in addition the *Serenissima* was compensated for the loss of Candia by an expan-

¹⁴⁹ *Ibidem*, 190 *et seq.*

¹⁵⁰ *Ibidem*, 198 *et seq.*

¹⁵¹ *Ibidem*, 195.

¹⁵² *Ibidem*.

¹⁵³ On the end of the war and the return of the troops and fleets cf. A. GUGLIEMOTTI, *Storia della marina pontificia*, Rome, 1883, 359 *et seq.*; DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione*, II, 364; cf. also O. BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 580.

sion in Dalmatia. Still the Candia campaign had found a rather sad end. 209 years of Venetian rule over Crete had come to an end. Rospigliosi received a rather cold reception by the Pope. All in all the last three years of the war of Candia had costed 29 088 Christians and 108,000 Muslim troops their lives.¹⁵⁴

THE PADRE OTTOMANO AND HIS LAST PLANS

The designs of the instigation of a resurrection at the Morea how it was proposed by the Padre Ottomano, his advisers, and della Lengueglia then certainly were no phantasies. On the contrary, at this time, with the help of Venice or other European powers, they could have put in practice. Not only General Morosini¹⁵⁵ also other Venetian experts and the French court thought so too.¹⁵⁶ The experienced Secretary of State at the Curia, Cardinal Rospigliosi, in summer 1669 in a letter to the Papal Nuntio Bargellini expressly pointed out the then good chances of instigating a resurrection at the Morea against the Ottoman occupants, if only a Christian power would be willing to take the risk of a military intervention and invest some money.¹⁵⁷ This was exactly the opposite what the Curia then had officially told to della Lengueglia. After in September 1669 it had become evident that all the plans and projects which caused the presence of the Padre Ottomano at Zante had fallen through, he returned to Venice. On 10 October 1669 he arrived at the Lagoon City together with Padre Tomaso Ignozzi di Terracusa and took up residence in the house of his old acquaintant della Lengueglia.¹⁵⁸ Bulgarini maintains that he also presented himself to the Senate and gave account of the events at Crete and Zante but no archival evidence for this could be found up to now. After a rather short sojourn in Venice the Padre took a vessel to Ancona from where he intended to proceed to Rome.

But things took a different turn. A strong storm forced the ship to seek shelter at the Dalmatian port of Ragusa where the Padre Ottomano had to spend more than one month disguised as an Armenian merchant. Still there was the fear that one of the numerous Turks in the city would find out who he really was. Bulgarini prints a letter which the Padre had written from his hostel to a friend in Rome in which he expressed his fear finally to be recognized, living in a city only a few miles distant to the border of the Ottoman Empire. He not even lifted his incognito for his Dominican comrades living in the city.¹⁵⁹ Finally the Padre Ottomano and his loyal frind Ignozzi di Terracusa took the chance when an English merchant vessel departed for Ravenna. After a few days at Ravenna where he was lodged in the private palace of the Papal Legate Cardinal Roberti, the Padre proceeded to Loreto to

¹⁵⁴ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 201.

¹⁵⁵ Cf. CH. TERLINDEN, *Le Pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669) d'après les Archives Secrètes du Saint-Siège*, Paris, 1904, 133.

¹⁵⁶ Cf. the letters by the Papal Nuntio Bargellini from 5 and 19 July 1669 to Cardinal Rospigliosi, Nunziatura di Francia, Archivio Segreto Vaticano, CXXXVII, f. 692, 705; or the letter by the Papal Nuntio Lorenzo Trotti from 18 May 1669 to Cardinal Rospigliosi, Monsignor Nunzio al Cardinale Segretario di Stato, n 108, in Archivio Segredo Vaticano, Nunziatura di Venezia. Here quoted by MISSAK EFFENDI, *Le Père Ottoman*, 375 et seq.; CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 103 et seq.

¹⁵⁷ Cf. the letter by Cardinal Rospigliosi to the Papal Nuntio at the French Court, Bargellini, Nunziatura di Francia; il Cardinale Rospigliosi al Nunzio Bargellini, CXXXVII, ff. 154-156; Archivio Segreto di Vaticano. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 116 et seq.

¹⁵⁸ Cf. the letter by the Papal Nuntio at Venice to Cardinal Rospigliosi from 12 October 1669, Archivio Segreto Vaticano, Nunziatura di Venezia, vol. 108. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 119.

¹⁵⁹ Cf. the letter by the Padre Ottomano from 29 October 1669, printed in BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 611.

visit its holy shrine. According to Bulgarini there he was treated with utmost courtesy by the governor of the town and Cardinal Facchinetti.¹⁶⁰ On 9 December the Padre Ottomano arrived at Rome, on the same day Pope Clement IX died. A few weeks later the Padre's close friends and protectors, Cardinal Antonio Barberini and the Dominican general de Marinis also died. Although Bulgarini claims that the newly elected pope, the aged Clement X, and the newly appointed Dominican general Giovanni Tommaso di Roccaberti would have esteemed and liked the Padre Ottomano not less than their predecessors, the Padre more or less disappeared from the limelight of the stage of politics and receptions. There are hardly any references that he participated at the receptions of the Curia or was involved in any important function or task. It seems that he was just not needed any more and so to say became out of fashion the same quickly as he had made his entry in the talk of the people a few years before.

Six years of a more or less completely reclusive – not to say hidden – life in Rome followed.¹⁶¹ Bulgarini reports – but did not refer to any source – that the Padre Ottomano then had applied several times to be sent on missions to the Levante, to Armenia, or to Persia, to christianize and preach. His status and knowledge of Turkish, Arabic (*sic*) and French would make him an ideal choice for that. At one point the Dominican General Roccaberti had been ready to accept this offer but the influential cardinal Altieri, nephew of the pope and protector of the Dominican order, would have refused by saying that the prominent Padre would be of better use for other functions than to be sent on those dangerous missions. Bulgarini also repeatedly stressed the fragile health of the Padre as another reason why he should not be sent on those daring missions. So the Padre remained in Rome and continued his theological studies.

The fruits of this reclusive studious life could be seen when on 2 July 1675 the Padre was examined for the *Predicatura* and the *Letterato*. He passed the exams with great applause and was 'unanimitèr approbatus ad officium Praedicatis'.¹⁶² On the next day the Padre was officially appointed as *magister in S. Theologia*.¹⁶³ It soon became clear what type of more important functions Cardinal Altieri had in mind when he did not want the prominent Padre to be used for missionary work. On 4 July 1675 the Padre Ottomano was made Prior of the Dominican Convent of Porto Salvo at Valletta and Vicar General of the Dominican convents at Malta.¹⁶⁴ Somehow the circle of the events seemed to have been closed. End of October 1675 the Padre left Rome. After a stay of one month in Naples where he lodged in the Dominican convent of S. Catarina at Formello he proceeded to Salerno and crossed over to Palermo. S. Salomone-Marino prints the excerpts of a manuscript which documents the Padres visits of Palazzolo and Syracuse.¹⁶⁵ At Syracuse he waited for a passage to Malta. The ideal occasion came when in late March the galley squadron of the Order of St. John was set to return to Malta from their winter sojourn at Messina. So on 28 March 1676 the new Prior of Porto Salvo and Dominican Vicar General arrived safe and sound back in Malta.¹⁶⁶

¹⁶⁰ Cf. BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 614 *et seq.*

¹⁶¹ *Ibidem*, 620.

¹⁶² Reg. Mag. Roccaberti, f. 269v; Archivio Generalis Ordinis Praedicatoris (Rome), IV, 142. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 123.

¹⁶³ Reg. Mag. Roccaberti, f. 269v; Arch. Gen. O. P. IV, 142. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 123.

¹⁶⁴ Reg. Mag. Roccaberti, f. 216 Arch. Gen. O. P. IV, 142. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 123.

¹⁶⁵ S. SALOMONE-MARINO, *La cattura del galeone Gran Sultana*, « Archivio Storico Siciliano », new series, XXII (1897), 246.

¹⁶⁶ Callus gives this date, quoting a manuscript in the Archive of the Convent of Porto Salvo (CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 124 *et seq.*).

But this arrival was overshadowed by the dark clouds of a phenomenon then much more feared than war; the bubonic plague. In fact already on 23 December 1675 the first signs of the most disastrous epidemic which ever shook the Maltese islands were found. In the next months the islands lost not less than 11,300 souls, so the Orders' historian Bartolomeo dal Pozzo recounts.¹⁶⁷ In spring and summer 1676 also the walls of the convent of Porto Salvo did not guarantee protection, as less so as many of the Dominican friars actively participated in the caring of the sick and dying. According to Bulgarini also the Padre Ottomano in tireless efforts tried to help as best as he could. Although warned by his confratres not to exhaust himself too much, the Padre did not stop his pious work. Some historians like Claire Éliane Engel,¹⁶⁸ maintain that after a while the new Prior became infected too. But the Padre Ottomano's illness which is described by Bulgarini did not resemble much the effects of the Bubonic plague. In fact that it was the plague is not very likely as already by 25 August 1676 the health authorities of the Order had regarded the disease in Malta as extinct and had relaxed the quarantine regulations in Valletta.¹⁶⁹ Even the Prussian colonel Bigge – drawing from the Venetian archives – interpreted the Padre Ottomano's death as caused by exhaustion.¹⁷⁰ Bulgarini reports that the Padre's illness lingered on for many days. It is maintained that a great number of knights and other distinguished person would have visited him at his cell at Porto Salvo. If his illness would have been caused by the plague these visits would have been rather unlikely. According to Ottaviano Bulgarini Grand Master Nicolas Cotoner's personal physician visited the Padre daily.

But everything seemed to be in vain. Even a move to a house at Senglea where it was believed that the air was more healthy brought no improvement. For his last moments the Vicar General wanted to be transferred back to his beloved Convent of Porto Salvo but the state of his health did not allow that any more. So on 25 October he received his last sacrament from the Prior of the Convent at Vittoriosa, Giuseppe Gafà, his old tutor and confidant.¹⁷¹ At one o'clock in the morning of the 26 October 1676 in the supposed age of 34 the Padre Ottomano did his last breath, surrounded by his confratres.¹⁷² As it was custom in Malta already on the same day the Padre Ottomano was buried: «A 26 d' Ottobre 1676. Fu sepolto in Chiesa nostra il Rmo. Pre. Mro. Fr. Domenico di S. Tommaso seu Ottomano Vicario dell'Isola e Priore del Conto, di S. Maria di Porto Salvo figlio del Grand Turco di anni 33, morto nella Senglea con tutti li Sacramenti».¹⁷³

The prominent Dominican was buried in a solemn and pompous baroque ceremony in the Church of Porto Salvo.¹⁷⁴ Soon after an epitaph was erected.¹⁷⁵ Later this epitaph must have been removed as today the exact location of the tomb of the Padre Ottomano in the church of Porto Salvo is not known. So we neither have

¹⁶⁷ Cf. DAL POZZO, *Historia della Sacra Religione*, II, 442 et seq.

¹⁶⁸ Claire Éliane Engel in her book (*Les Chevaliers de Malte*, Paris, 1972, 110) maintains that it was the Bubonic Plague which killed the Padre Ottomano. ¹⁶⁹ J. MICALLEF, *The plague of 1676. 11,300 Deaths*, Malta, 1984, 123.

¹⁷⁰ *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, 152.

¹⁷¹ BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 670 et seq.; cf. also CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 127 et seq.

¹⁷² Callus prints the text of an «Elogio del P. M. Ottomano» taken from a «Libro Primo delle Notizie del convento di S. Maria della Grotta» (f. 113), preserved in the archive of the Dominican convent at Rabat. Cf. CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 128.

¹⁷³ *Liber Mortuorum S. Mariae Portus Salutis, 1650-1694*, f. 161. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 129.

¹⁷⁴ Cf. BULGARINI, *Vita del Padre*, 1698, 671 et seq.

¹⁷⁵ Cf. *Année Dominicaine* (Amiens, 1716), II, 730 et seq. Here quoted by CALLUS, *Il P. Domenico Ottomano*, 129 et seq.

certainty about the origin of the Padre as well as his end. Somehow this fact reflects the many uncertainties and open questions which still linger around the figure of the Padre Ottomano, certainly one of the most mysterious figures connected with 17th-century Mediterranean history.

CONCLUSION

The 'Padre Ottomano', allegedly the first-born son of Sultan Ibrahim was certainly one of the most enigmatic figures connected with Venice's chequered history. This paper aimed to discuss the involvement of the 'Padre Ottomano' in the complex case of the war of Candia. This mysterious character and his mother, Sultana Zafira, were captured by the knights of Malta when they seized a Turkish galleon as a prize on 28 September 1644. This would allegedly lead to Sultan Ibrahim declaring war on the Venetians whom he accused of collaborating with the knights with the resultant bloody war of Candia. At least from the mid-1660s onwards there were plans by the pope, the Republic of Venice and some other Italian states to instrumentalize the 'Padre Ottomano' as the alleged *primogenito* of Sultan Ibrahim as pretender to Mehmet IV's throne. The British, the Dutch, and the French – as the best trading partners with the Ottoman Empire, the Levant, and North Africa – were anything but enthusiastic about a destabilization of these regions caused by putting forward a Christian pretender to the Ottoman throne. After much publicized sojourns in Naples, Rome, and Paris the famous padre also participated in one of the Christian campaigns of the war of Candia. It must have come somewhat as a relief for the English when the instrumentalization of Padre Ottomano in 1668 at Candia and Zante did not work and had no impact whatsoever on the stability and balance of power in the Levant. Later when the great *theatrum politicum* had changed, Padre Ottomano and his supposed plans were not needed any more even by the Catholic powers and this mysterious figure disappeared again from the international scene.

NOTE E DOCUMENTI

PAOLO ZECCHIN

UN PRESUNTO PRIVILEGIO DEI VETRAI MURANESI

NEL lungo periodo di esistenza della Serenissima i patrizi veneziani che sposavano le figlie dei vetrai muranesi potevano trasmettere ai figli tutti i diritti di nobiltà.

Che splendido privilegio per i vetrai muranesi, la cui 'nobile arte' è stata, si è sempre letto, il fiore all'occhiello della produzione economica della Serenissima. Nessun muranese che rievochi la propria storia si lascia mai sfuggire di ricordare, con giustificato orgoglio, questa straordinaria concessione, ma anche tanti scrittori di cose vetrarie veneziane se ne sono lasciati affascinare.

Fra gli ultimi, uno studioso americano, W. Patrick McCray e una giovane ricercatrice veneziana, Francesca Trivellato.

Anche a qualche storico non specialista in campo vetrario questo privilegio è molto piaciuto. Giangiulio Ambrosini scriveva: «a Venezia [...] i lavoratori dei cristalli godevano di grandi privilegi, tanto che le nozze di un patrizio con la figlia di un vetraio non derogavano le regole nobiliari». ¹ Ne accennava anche Salvatore Ciriaco nel saggio *Industria e Artigianato*, edito qualche anno fa nella *Storia di Venezia* dell'Istituto della Enciclopedia Italiana. ²

Ma era vero?

CREAZIONE DI UN MITO

È indiscutibile il piacere della scoperta attraverso i documenti originali piuttosto che affidarsi ai risultati delle ricerche altrui, ma mi pare altrettanto affascinante provare a ricostruire come nascano certe notizie, ripercorrendo la catena, sempre distortante, dei testi nei quali vengono riportate. Certamente è meglio di un romanzo giallo.

Cominciamo con l'abate Zanetti, che ha avuto una parte molto importante nella rinascita dell'arte vetraria a Murano nella seconda metà dell'Ottocento ma come storico s'è lasciato troppo spesso trascinare dall'entusiasmo e dall'amor patrio. Circa i privilegi (o presunti tali) concessi ai vetrai muranesi dalla Repubblica di Venezia scriveva: «Il privilegio che ad ogni altro stava in cima era quello che permetteva alle figlie dei fabbricatori o capo-maestri vetrai di Murano di prendere a marito un qualunque di sangue patrizio veneziano, conservando i nati da questo matrimonio e tutti i loro discendenti la nobiltà nell'estensione di tutti i suoi gradi». ³ Era un po' vago, con quei *fabbricatori o capo-maestri vetrai*, e ancora più impreciso era stato Domenico Bussolin, quando, nel 1842, aveva attribuito quel privilegio alle figlie dei «capi delle arti vetrarie in Murano», ⁴ tradotti «chefs des verreries de Murano»

¹ G. AMBROSINI, *Diritto e società*, in *Storia d'Italia*, vol. primo, *I caratteri originali*, Torino, Einaudi, 1972, p. 348.

² S. CIRIACO, *Industria e Artigianato*, in *Storia di Venezia*, vol. v, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1996.

³ V. ZANETTI, *Guida di Murano e delle celebri sue fornaci vetrarie*, Venezia, Antonelli, 1866, p. 205.

⁴ D. BUSSOLIN, *Guida alle fabbriche vetrarie di Murano*, Venezia, Santini, 1842, p. 69.

nell'edizione in lingua francese pubblicata qualche anno dopo.⁵ C'è una bella differenza tra padroni di fornace, maestri e lavoranti, ma spesso chi si è occupato di quest'argomento non è andato tanto per il sottile.

Sia Zanetti che Bussolin non specificano dove abbiano derivato la notizia sui matrimoni che ora c'interessa, e quindi queste piste si fermano qui.

Gli autori moderni sono naturalmente molto più precisi.

W. Patrick McCray, circa «the daughters of glassmakers», si limita a riportare quanto avevano scritto Bussolin e Zanetti,⁶ mentre Francesca Trivellato ha un po' approfondito l'argomento e non è molto convinta: «tra i privilegi straordinari conferiti ai padroni di fornace muranese [come si vede esclude già maestri e semplici dipendenti] – scrive – era la più o meno leggendaria capacità conferita alle loro figlie di generare una prole nobile qualora fossero andate in spose a un patrizio» e indica come fonte le *Notizie delle opere d'arte e d'antichità della raccolta Correr di Venezia* di V. Lazari edite a Venezia nell'anno 1859.⁷

Secondo Salvatore Ciriaco si ammetteva «il figlio nato dall'unione di un patrizio veneziano con la figlia di un mastro vetraio al maggior consiglio, garantendogli quindi una patina di nobiltà». Non ha incertezze, immagino perché può riportare la data in cui questa concessione sarebbe stata accordata, 22 dicembre 1376, data che ha ripreso da F. Brunello.

Franco Brunello, autore di un, ahimé, discutibile studio sull'arte vetraria,⁹ l'aveva imparato, a sua volta, da Lazari.¹⁰

Quest'ultimo sembrava ben documentato, quando nel 1859 scriveva: «Nel 1383 a 15 di marzo il Senato provvede con acconce leggi *ut ars tam nobilis stet et permaneat in loco Muriani*; mentre sett'anni addietro, il 22 dicembre 1376, il matrimonio di un patrizio colle figliuole di un vetrajo statuivasi non ostare alla trasmissione della nobiltà nella prole che ne sarebbe nata». Peccato che nei documenti d'archivio della Repubblica non sia dato di trovare traccia di così ben precisate leggi.

Così la pista si è di nuovo interrotta, ma ora ci viene in aiuto Emmanuele Cicogna.

Nell'anno 1858, illustrando la chiesa di S. Stefano di Murano (demolita negli anni trenta dell'Ottocento), nelle sue *Iscrizioni veneziane*,¹¹ egli dava alcune indicazioni sull'arte vetraria, «approfittando di alcuni esatti cenni esposti nella *Rivista Veneta* del 27 aprile 1856, n. 2, cavati da una elaboratissima Memoria intorno a quest'arte letta dal valente giovane A. dottore Scrinzi alla Scuola di Paleografia nell'agosto 1855». Cicogna scriveva che questi «opportunamente osservava come quest'arte era di somma importanza riconosciuta dalla Repubblica, a tale che le figlie de' fabbricatori di vetro sposate a un nobile conservavano a' propri figli la nobiltà».

Naturalmente è necessario controllare quel che aveva scritto Scrinzi ed è a questo punto che la nostra ricerca all'indietro nel tempo ci riserva una sorpresa. Nel suo studio pubblicato dalla «*Rivista veneta*» si legge infatti che egli effettivamente cre-

⁵ IDEM, *Les célèbres verreries de Venise et de Murano*, Venise, Cecchini, 1846, p. 76.

⁶ W. P. MCCRAY, *Glassmaking in Renaissance Venice: the fragile craft*, Singapore-Sidney (AUS)-Aldershot (UK)-Brookfield (USA) 1999, p. 25.

⁷ F. TRIVELLATO, *Fondamenta dei vetrai*, Roma, Donzelli, 2000, p. 97.

⁸ CIRIACO, *Industria e Artigianato*, cit., p. 591, nota.

⁹ F. BRUNELLO, *Arti e mestieri a Venezia nel Medioevo e nel Rinascimento*, Vicenza, Neri Pozza, 1981, p. 21, nota.

¹⁰ V. LAZARI, *Notizie delle opere d'arte e d'antichità della raccolta Correr di Venezia*, Venezia, Tip. del Commercio, 1859, p. 91.

¹¹ E. CICOGNA, *Iscrizioni veneziane*, vol. VI, Venezia, 1853, p. 495. In realtà l'anno in cui descriveva le iscrizioni nella chiesa di S. Stefano era il 1858 (vedi ivi, p. 520).

deva a quella prerogativa delle «figlie de' fabbricatori di vetro» e la considerava «la prova più luminosa dell'importanza che la Repubblica riconosceva a quest'arte», «ove si consideri – aggiungeva – ch'era concessa da una aristocrazia tanto gelosa per la purezza della sua casta da non ammettere al Consiglio patrizio neppure quei figli di nobili che un susseguente matrimonio aveva legittimati (22 dicembre 1376)». ¹² Egli era convinto che a Venezia l'arte vetraria venisse considerata «nobile, gentile e mirabile» e si meravigliava «come il Tentori [...] abbia osato scrivere nel suo *Saggio sulla Storia Veneta* queste avventate parole: “E quel ch'è più, in luogo di provare la cittadinanza originaria si facevano passare per civili quelli delle arti più basse col titolo di negozianti, tra i quali i vetrai dell'isola di Murano, quando diventavano padroni di qualche fornace”». Tentori aveva raccontato della facilità con cui agli inizi del Settecento veniva riconosciuta la Cittadinanza Originaria Veneziana, ¹³ facilità denunciata, ma (come vedremo) con termini meno severi nei confronti dell'arte vetraria, dal Cancellier Grande nel 1719.

Ecco dove viene fuori la data riportata da Lazari; però, come si vede, le figlie dei vetrai non c'entrano.

Ho proprio paura che Lazari abbia letto troppo affrettatamente lo studio di Scrinzi, pubblicato qualche anno prima del suo, ed abbia attribuito a quella fatidica data un privilegio per le figlie dei vetrai che continua a rimanere di origine sconosciuta.

La legge del 1376 sui figli bastardi dei nobili esiste davvero, anche se nello studio di Scrinzi c'è una piccola inesattezza (forse uno sbaglio di stampa) perché la data vera della Parte del Maggior Consiglio è 28 (e non 22) dicembre 1376, ma nemmeno accenna alle figlie dei vetrai.

Così è chiarito il mistero di quella data che ha potuto trarre in inganno con la sua apparente certificazione di autenticità, ma non quella del 'mito' del matrimonio nobile delle figlie dei vetrai.

Da chi aveva tratto Scrinzi le sue convinzioni sul privilegio delle «figlie de' fabbricatori di vetro»? Non dal «Cittadino Matteo Fanello, parroco di S. Salvatore di Murano», che su richiesta della Municipalità Provvisoria pubblicava nel luglio del 1797 una «breve, ma esatta notizia dell'origine e della polizia interna di Murano, città quanto antica altrettanto ignorata al mondo per mancanza di scrittori» ¹⁴ e che pure aveva esaltato la «nobiltà e cittadinanza originaria veneziana» della «Terra di Murano». E non ne ha scritto Giannantonio Moschini, che nel 1808 pubblicò una guida di Murano, che però trattava principalmente la parte artistica. ¹⁵

Non resta che Carlo Neijmann Rizzi, autore, nel 1811, di un'opera dal titolo: *L'Isola di Murano, ossia Memoria Storica Tecnico Scientifica sull'arte del vetro*, che pur rimanendo manoscritta ¹⁶ ha avuto una enorme influenza sugli scrittori di cose vetrarie dell'Ottocento e purtroppo anche del Novecento.

Il Rizzi, per mancanza di tempo, o di voglia, di effettuare laboriose ricerche storiche, aveva fatto molto spesso ricorso alla fantasia. Le sue indicazioni, in particolare

¹² A. SCRINZI, *Sull'arte vetraria sino al secolo XVI*, «Rivista Veneta», 1, 2, 27 apr. 1856.

¹³ C. TENTORI, *Saggio sulla storia civile, politica, ecclesiastica e sulla corografia e topografia degli stati della Repubblica di Venezia*, Venezia, 1785, vol. 1, p. 113.

¹⁴ M. FANELLO, *Notizie storico-geografiche di Murano*, Venezia, Savioni, 1797.

¹⁵ G. MOSCHINI, *Guida per l'isola di Murano*, II ed., Venezia, 1808.

¹⁶ L'originale era appartenuto all'abate Zanetti ed è ora conservato all'Archivio del Museo di Murano, una copia si trova nella Biblioteca del Museo Correr di Venezia (Codici Cicogna 2599) e un'altra copia posteriore è alla Biblioteca Marciana.

quelle sull'origine delle arti dei «perleri» e «margariteri», erano molto dettagliate, con tanti nomi e date precise, ma tutto rigorosamente inventato.

Luigi Zecchin, quando una cinquantina d'anni fa aveva demolito la costruzione rizziana,¹⁷ non si era occupato di un argomento che è marginale in una storia dell'arte vetraria, quello di certi privilegi accordati dalla Serenissima ai vetrai muranesi, ma ora è venuto il momento di farlo.

Secondo Neijmann Rizzi, «ogni addetto all'arte poteva portare una vasina di coltelli vale a dire due coltelli in un fodero», inoltre «avevano il privilegio di dare le caccie di toro e quello che una delle loro figlie poteva esser sposata da un nobile veneto senza che la lor prole perdesse la nobiltà».

Quello della caccia dei tori, un divertimento caro ai veneziani che si svolgeva nei principali campi della città e anche a Murano, non sembra un gran privilegio.

La concessione poi dei due coltelli in un unico fodero non può esser vera, viste le rigorose leggi che regolavano il porto d'armi nella Repubblica. I cinquecenteschi Statuti di Murano (conservati nella Biblioteca del Museo Correr) stabilivano «che tute le arme che sono et che serano bandide da Veniexia sia etiam bandide de questa terra de Muran, imperochè se'l se troverà alguna persona de qualunque sorte se voglia che ardischa portar arme de sorte alguna de di o de note [cada] soto la presente pena, videlicet de zorno lire diexe de pizoli et squasso uno de corda et de note lire xxv et squassi do de corda».¹⁸

Lo Statuto stabiliva anche: «L'è comandamento de Dio e dela Ghiesia che tute le feste ordenade siano observade et solemnizade, però non sia alguno che ardisca lavorar alguna dele feste comandade, soto pena de lire tre de pizoli da esser dade ala fabrica de quella ghiesia dela contrà dove serà el delinquente, non intendando esser sotoposti a questo quelli del'arte di verieri per el loro exercitio». I maestri non lavoravano nei giorni festivi, ma i forni rimanevano accesi e richiedevano la continua assistenza dei cosiddetti «conzaori», cioè degli addetti alla cura del fuoco e al controllo della fusione. Se in questo caso la deroga alla norma veniva specificata, a più buona ragione lo sarebbe stata la concessione di portare armi. Si aggiunga che una «Parte» del Consiglio dei X del 15 gennaio 1540 (*m.v.*), che s'intitola «Non si possano portar arme, et da chi si possano portar e sino a che ora», non fa alcun accenno a privilegi per i vetrai.¹⁹ Un ultimo elemento da considerare è fornito dai Proclami che i Podestà di Murano (come anche i Podestà di tutte le altre sedi) emanavano al momento del loro insediamento nella carica, dove non si cita mai alcun privilegio per i vetrai muranesi di portar armi. Orazio Martinengo, ad es., nel 1584 ordinava (tra le tante altre cose): «niuno ardisca portar in questa terra arma da offesa né da difesa de qual si voglia sorte».²⁰

Ma è il terzo privilegio che a noi ora interessa, e viene il sospetto che l'abbia inventato Carlo Neijmann Rizzi.

Certamente la grande influenza che egli esercitò sugli studiosi ottocenteschi di storia muranese fece sì che quel privilegio diventasse una verità indiscussa. In fatto è che la sua era la prima storia dell'arte vetraria muranese, perché è piuttosto mo-

¹⁷ L. ZECCHIN, *Sulla storia delle conterie veneziane: storia delle storie*, «Giornale Economico della Camera di Commercio di Venezia», VII, 1953. Gli studi di Luigi Zecchin sono stati ripubblicati in tre volumi con il titolo *Vetro e Vetrai di Murano*, Venezia, Arsenale 1987-1990; questo saggio è nel 1° volume a pp. 71-76.

¹⁸ *Statuti della laguna veneta dei secoli XIV-XVI*, a cura di G. Ortalli, M. Pasqualetto, A. Rizzi, Roma, 1989.

¹⁹ Archivio di Stato di Venezia (ASV): Signori di Notte al Criminal, reg. 2.

²⁰ ASV: Podestà di Murano, b. 94.

desta una relazione su quest'arte, «singolare prerogativa, nobile ornamento e ricco guadagno di questa città», presentata nell'anno 1763 ai V Savi alla Mercanzia dall'Inquisitore alle Arti Sebastiano Molin, incaricato di indagare «se dopo tanti secoli ella regga nel suo perfetto magistero, o la lunghezza del tempo v'abbia introdotti difetti che meritano correzione e richiedano nuova regolazione e sistema». ²¹

Ma c'erano molti motivi che facevano ritenere plausibile il matrimonio nobile delle figlie dei vetrai muranesi e quel seme gettato in un momento di decadenza dell'arte e di nostalgia dei passati splendori attecchì facilmente.

L'IMPERIAL REGIA COMMISSIONE ARALDICA

I documenti dell'Imperial Regia Commissione Araldica, istituita dagli Austriaci nel 1815 per esaminare ed eventualmente confermare i titoli nobiliari validi nell'ex Repubblica, ci permettono di conoscere quali erano, pochi anni dopo la caduta della Repubblica, le convinzioni circa i nobili e i matrimoni nobili.

Tra le moltissime richieste che la Commissione ricevette, ci fu quella di riconoscimento della nobiltà degli appartenenti al Consiglio della Comunità di Murano, presentata non dalla Deputazione Comunale (che dopo molte proroghe aveva prodotto una troppo scarna serie di documenti), bensì «da varie famiglie che componevano la cessata corporazione» dei vetrai dell'isola. La Commissione ritenne «non siasi luogo ad accordarsi al Consiglio di Murano quella Nobiltà che non esisteva tampoco sotto il Veneto Dominio», ²² e fece alcune interessanti considerazioni sui matrimoni nobili. Così scriveva all'Imperial Regio Governo delle Province Venete, il 30 settembre 1818:

Se la Repubblica Veneta nell'interesse della di lei amministrazione rivolse le speciali di lei cure a favorire quelle Arti che rendevano florido il di lei commercio accordando alle figlie d'esercenti le Arti della seta, del lanificio, delle vetrarie ecc. congiungendosi in matrimonio con Veneti Patrizi, che la loro Prole fosse ascritta al Maggior Consiglio benchè non procedente da genitori ambi di stirpe nobile, non perciò le famiglie di esse, come a torto pretendesi, calcolar si possono per nobili, giacchè in questo caso il cessato Governo seguiva la massima generale, che la moglie segue la condizione del coniuge. ²³

C'è un caso, tra i suoi documenti, in cui la Commissione metteva in pratica le sue convinzioni sulle figlie degli «esercenti delle vetrarie»: quello di Virginia Mazzolà di Antonio, sposata con un nobile Capello nel 1806. Nel 1817 la Commissione accoglieva la richiesta di riconoscimento della nobiltà del loro matrimonio, fatta l'anno prima, dando la seguente motivazione: «Se le figlie dei Cittadini originarij Veneti o di que' che avevano Fabbriche delle così dette Conterie o Vetrarie erano atte a procreare figli abili al Maggior Consiglio, qualora onestà e buoni costumi si accoppiassero sì nella madre che nella sposa, dai prodotti validi recepiti assoggettati dal N. H. Cappello consta che tali estremi rinvengonsi nella di lui consorte». ²⁴

²¹ Molin non accenna a privilegi delle figlie dei vetrai. La scrittura di Molin è stata riportata negli «Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti», 1871-1872, nel saggio di B. CECCHETTI, *Delle origini e dello svolgimento dell'arte vetraria muranese*, pp. 1681-1798.

²² Il conte Piero Guelfi Camajani deplorerà che la Deputazione Comunale di Murano nel 1817 non avesse saputo convincere la Commissione Araldica Veneta della nobiltà delle famiglie iscritte al Libro d'Oro di Murano; convinto com'era di questa «classe nobile», credeva naturalmente che «alle donne di queste Famiglie era permesso il matrimonio coi Patrizi Veneti ottenendo ai figli tutti i diritti del Patriziato» (P. GUELFI CAMAJANI, *La nobiltà del Consiglio di Murano dopo la sua serrata*, Firenze, Ufficio di Consulenza Araldica, 1936, p. 10).

²³ ASV: Imperial Regia Commissione Araldica, b. 6, fasc. 109.

²⁴ Ivi, b. 101.

Il padre della sposa, Antonio, era pittore e il nonno importante commerciante di legname²⁵ e se la Commissione avesse preso in considerazione queste attività, invece che fare riferimento ad una generica proprietà di fabbriche di 'Conterie' o 'Vetrarie', la sua decisione sarebbe stata ineccepibile. Ma non se ne fa cenno nella stessa richiesta di riconoscimento, preferendo mettere in luce la tradizione di proprietari di fabbriche vetrarie dei Mazzolà e la loro iscrizione al Libro d'Oro delle famiglie originarie di Murano.

Quando nel 1817 la Commissione Araldica analizzava «i privilegi, le distinzioni, l'influenza che l'ordine de' Segretari godeva sotto il Veneto Aristocratico Governo», scriveva che «se non v'è dubbio sul diritto nelle [loro] femmine passate a matrimonio con veneti Patrizi di procreare de' figli abili al Maggior Consiglio, tale prerogativa era comune con Donne che sortivano o da semplici cittadini originari o da famiglie che esercitavano Arti Privilegiate favorite dal Governo per le alte viste di una saggia pubblica economia».²⁶

Ma certe convinzioni un po' alla volta vennero meno e la Commissione sentì la necessità di documentarsi meglio. Nel 1823 chiese alla «Direzione dell'Archivio Generale nel soppresso convento di S. M. Gloriosa dei Frari» «le copie delle leggi venete relative alle discipline statuite pel riconoscimento ed iscrizione nel Libro d'Oro de matrimoni de veneti Patrizi con donne di altro ceto», perché voleva «rimettere all'Autorità Governativa tutte le terminazioni, ducali, e leggi emanate sull'argomento sotto l'aristocratico Regime».²⁷

Il direttore Giacomo Chiodo fornì tutte le informazioni e fece chiarezza anche sull'argomento che c'interessa. Ecco cosa scriveva il 9 agosto 1823:

Le Arti che si dicono privilegiate per la ragione che le figlie potevano contraere Matrimonio con i Patrizi e procreare figli abili al Maggior Consiglio, non avevano, per quanto so, privilegio veruno speciale e certamente io non ne ho mai rinvenuto. Ho bensì dei casi molti e de' processi formati dall'Off. dell'Avogaria di Comun, ma in questi altro non si ritrova che le prove volute dalle leggi [...] e comprovate con autentici documenti. Se vi fossero stati privilegi vi si sarebbero prodotti onde abbreviare le prove, come si faceva trattandosi di figlie di Cittadini Originari, per le quali bastava la produzione della così detta *Bergamina*, ossia Patente del padre, la Fede di Battesimo della figlia e le prove di onestà della figlia e della madre. Per le Arti liberali non vi era dubbio, e fra queste si contavano i farmacisti approvati,²⁸ ed ultimamente si sono ammessi i suonatori, quelli però che l'esercizio della loro arte fondavano sul contrappunto. Le Arti che servivano tanto utilmente al commercio della Repubblica, come la Vetraria, il Setificio, il Lanificio, si consideravano nell'ordine dei Mercatanti, e quindi non erano escluse dalle leggi e potevano produrre le prove prescritte ed ottenere l'abilità al matrimonio patrizio, ma non v'erano ammessi nè i lavoratori nelle fornaci da vetro, nè i tessitori di drappi di seta o di lana. In conclusione le Arti tutte che si dicono privilegiate erano quelle che non cadevano sotto l'espressione delle leggi di Arti meccani-

²⁵ M. CALZAVARA MAZZOLÀ, *Memorie domestiche dei Mazzolà cittadini veneti e muranesi*, Roma, Farri, 1964, pp. 91-96.

²⁶ ASV: Imperial Regia Commissione Araldica, b. 7, fasc. 146.

²⁷ Ivi, b. 4, fasc. 81.

²⁸ Virgilio Giormani, con la sua ben nota generosità, mi segnala che c'è chi ha sostenuto che quella dei farmacisti, sotto la Repubblica, «era arte nobile, così che chi l'esercitava aveva diritto di prendere in moglie una gentildonna veneziana» (G. CONCI, *Pagine di storia della farmacia*, Milano, Vittoria, 1934 - rist. anast. Padova, Deltagraph, 1984 -, p. 287, nota). È curioso quel «diritto», col quale penso che Corti intendesse soltanto dire che la nobildonna contraeva un matrimonio degno del suo rango, ma che fa pensare ad una trasmissibilità della nobiltà per via femminile che non esiste. Come si sa, i figli nati dal matrimonio di una nobildonna veneziana avrebbero potuto essere nobili soltanto se lo sposo era nobile del Maggior Consiglio. Conci cita la x edizione del *Lessico Farmaceutico chimico* di Giovanni Battista Capello (Venezia, Graziosi, 1775, p. 11, nota.), ma questi si limita ad accennare alle «rimarchevoli grazie e privilegi» di cui gode l'arte farmaceutica da quando «fu eretta in ceto particolare e nobile», con decreto (par di capire) dei Giustizieri Vecchi. Non ho trovato il decreto e ho molti dubbi sulla 'nobiltà' di quell'arte: un'arte 'liberale' (in questo senso si deve interpretare quel 'nobile') era esentata dal pagamento della tassa e taglione alla Milizia da Mar, e ciò non succedeva agli «speciali medicinali» (vedi, ad es., ASV: Giustizia Vecchia, b. 211 e Inquisitori alle Arti, b. 34).

che, le quali non potevano essere ammesse in verun modo, ed altro privilegio non avevano che di poter essere approvati i matrimoni, fatte tutte le prove dalle leggi volute.²⁹

Per quell'«ordine dei mercatanti» bisogna però precisare che a Venezia il commercio non fu mai incompatibile con la nobiltà, ma bisognava distinguere tra «mercatura grossa» e «mercatura piccola». Girolamo Muzio scriveva nel 1571:

Ella [la mercatura] è onorevole se ella è grossa, li aggiungo che non basta che ella sia grossa ad essere onorevole, ma vuole anche essere honestamente e honorevolmente trattata [...] che il gentilhuomo non vi ha da metter le mani, ma da far governar il tutto per fattori, e non si ha da vender il tempo ne da far altri illiciti guadagni.³⁰

È discutibile anche quel che Chiodo sosteneva circa le arti privilegiate. Molte arti veneziane si vantavano di essere privilegiate, semplicemente perché godevano di qualche misura protezionistica.

L'AMMISSIONE AL MAGGIOR CONSIGLIO

L'ammissione al Maggior Consiglio, e cioè all'assemblea di tutti i nobili veneziani, titolare della sovranità, era regolata da norme ben precise, che si sono evolute nel tempo.

Già il 5 ottobre 1277 il Maggior Consiglio decretava, con una Parte brevissima, che nessun bastardo potesse fare parte del Maggior Consiglio stesso: «Capta fuit pars quod aliquis bastardus de cetero non possit eligi de Maiori Consilio, vel in officio per quod sit de Maiori Consilio».³¹

Il 28 dicembre 1376 confermava la disposizione, fornendone con chiarezza i motivi.³² Dopo la cosiddetta *serrata*, cioè l'ammissione al Maggior Consiglio di coloro che ne avevano fatto parte nell'ultimo quadriennio, e il successivo allargamento ai loro figli maschi, esso era diventato un «Consiglio nobile» e i suoi componenti volevano evitare che l'autorità del «Dominio» che esso rappresentava venisse disonorata. Era già accaduto più volte che qualche nobile che aveva avuto dei figli da donna di «vile condizione» prima del matrimonio, l'avesse poi sposata e i figli fossero entrati a far parte del Maggior Consiglio. Si decretava quindi che i figli di nobili nati prima del matrimonio fossero assolutamente esclusi da quel consesso.

²⁹ ASV: Imperial Regia Commissione Araldica, b. 4, fasc. 81.

³⁰ G. MUZIO, *Il Gentilhuomo*, Venezia, 1571, p. 129; citato da A. ZANNINI, *Burocrazia e burocrati a Venezia in età moderna: i Cittadini Originari*, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Venezia, 1993, p. 69.

³¹ ASV: Avogaria di Comun, Deliberazioni del M. C., reg. 18.

³² ASV: M. C. NOVELLA, reg. 20, copia. Ecco il testo:

Quia pro salute et conservatione honoris et status nostri facit omnino tenere modum, quod de nostro Maiori Consilio, quod est tam solemne beneficium, non veniant ullo modo persone alicue, que habeant denigrare honorem et famam nostri Dominij: et sicut notum est per elapsa tempora pluries est occursum, quod Nobiles nostri de mulieribus debilis et vilis conditionis non suis legitimis uxoribus habuerunt filios, et in processu temporis disponsant eas, et accipiunt ipsas in uxores, et isto modo faciunt acquirere tantum et sic solemne beneficium ut est nostrum Maius Consilium per tales filios tali modo natos, quod non est cum honore nostri Dominij, et utile, immo necessarium sit adhibere omne remedium et provisionem super hoc, ita quod tantum beneficium non acquiratur nisi per personas dignas et benemeritas.

Vadit Pars in bona gratia, quod ordinetur quod de cetero aliquis cuiuscumque conditionis existat, qui natus fuerit de aliquo nostro Nobile de aliqua muliere antequam fuerit desponsata et legitime accepta in uxorem per illum nostrum Nobilem, non possit ullo modo, forma, vel ingenio venire, seu esse, nec accipi, nec facere se scribi pro veniendo de Maiori Consilio: et istud non possit ullo tempore revocari, nec de hoc fieri gratia, nec aliqua provisio vel declaratio in aliqua forma, sub pena ducatorum Mille pro quolibet ponente vel consentiente Partem in contrarium.

La votazione fu alquanto sofferta: al terzo scrutinio i «de parte» furono 244, i «de non» 185 e 49 i «non sinceri» (quelli che non si sentivano in grado di decidere, però votavano, di solito con pallina (balota) rossa).

La 'Parte' non specificava di che condizione sociale dovesse essere la moglie, quindi un nobile poteva sposare qualunque donna e i figli, purchè nati dopo il matrimonio, avrebbero conservato la nobiltà, che coincideva con il diritto di far parte del Maggior Consiglio.³³

Una cinquantina d'anni dopo veniva posta qualche limitazione.

Il 26 maggio 1422 il Maggior Consiglio, confermava che la Parte del 1376 era stata «non tantum utilis sed omnino necessaria et fructuosa», ma, per far sì che «nullo modo denigraretur nostrum Maius Consilium per aliquem natum vel qui nasceretur de femina vilis conditionis», bisognava «supplere defectum partis predictae». ³⁴ Il Maggior Consiglio non doveva essere disonorato dai figli nati da donne di vile condizione e allora bisognava fare alcune integrazioni a quella legge. Si deliberava che se un nobile sposava una schiava comprata, i figli non potevano assolutamente essere nobili; così era anche se sposava una sua servetta o altra donna di bassa condizione, a meno che non avesse dato in nota, con testimoni degni di fede, agli Avogadori di Comun il suo matrimonio il giorno stesso in cui era stato celebrato.³⁵

Il 31 agosto 1506 il Consiglio dei X aggiungeva alla 'parte' del 1422 l'obbligo che la nascita dei figli dovesse essere data in nota agli Avogadori di Comun,³⁶ e il 26 aprile 1526 estendeva quest'obbligo anche ai matrimoni: «Quando alcuno zentilhommo nostro contrazerà matrimonio cum alcuna donna, e sia de qual grado e conditione esser si voglia, si nobile come altra, sia tenuto fra termine de mese uno dappoi il sponsalio darlo in nota alla presentia de tuti tre li Avogadori de Comun, e insieme produr doi de li propinqui parenti soi e altri duo da la parte de la donna sposata ut supra, che zurino quella esser sua moglie legitima et sposata ut supra cum dichiarirsi la qualità del padre e condition di essa donna acciò che se'l matrimonio non serà de li prohibiti da le leze nostre el sii notato sopra uno libro separato da esser deputato a questo e sia sottoscripto per tuti tre li Avogadori. Et passato ditto termine de mese uno et non essendo sta dato in nota ditto sponsa-

³³ S. Chojnacki vede già nella legge del 1376, «a prima vista rivolta contro l'illegittimità», «la prima, incerta, proclamazione legislativa del principio che vedeva nel matrimonio tra nobili, con rispettabili lignaggi di sangue per entrambi i coniugi, un momento fondamentale nella trasmissione della nobiltà di generazione in generazione», perché «se era possibile che le popolane avessero figli con nobili al di fuori del matrimonio, altrettanto non poteva avvenire alle donne di buona famiglia» (S. CHOJNACKI, *La formazione della nobiltà dopo la Serrata*, in *Storia di Venezia*, vol. III, *La formazione dello Stato Patrizio*, Roma, 1997, p. 691).

³⁴ E allora, «Vadit pars quod si aliquis de nostro Maiori Consilio desponsabit aliquam servam [schiava] cuiuscumque generis et conditionis emptam seu que emetur in posterum denarijs vel aliquo alio precio, filij quos de talibus feminis seu servis habebunt sint privati et non possint esse nullo modo de nostro Maiori Consilio. Et insuper si occurreret quod aliquis noster nobilis habuisset vel haberet agere carnaliter cum aliqua ancilla sua, vel alia muliere vilis conditionis et diceret ipsam desponsasse, non possint nec debeant ullo modo filij qui nascerentur sui nati essent ex talibus mulieribus, venire nec esse de nostro Maiori Consilio, nisi ille talis illa die propria qua desponsaverit dictam talem ancillam seu mulierem denotaverit personaliter advocatoribus nostri comunis et probaverit per testes fide dignos qui interfuerint desponsationes predictae. Quam denuntiam et testificationes dicti advocatores teneantur facere distincte notari in actis sui officij» (ASV: Avogaria di Comun, Deliberazioni del M. C., reg. 25).

³⁵ Victor Crescenzi spiega: «Con questa norma si realizza una molteplice funzione: da un canto si determina l'effettiva volontà del patrizio in ordine ad unioni che comunemente non sono finalizzate al matrimonio; proprio in ragione di ciò, in secondo luogo, si stabilisce formalmente un *dies a quo* rilevante ai fini della determinazione della data del concepimento della prole. La data del concepimento, come sappiamo, è rilevante ai fini della determinazione della legittimità civile della medesima prole, condizione che costituisce uno dei requisiti inderogabili per poter conseguire la legittimazione politica» (V. CRESCENZI, *Esse de Maiori Consilio. Legittimità civile e legittimazione politica nella Repubblica di Venezia (secc. XIII-XVI)*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, 1996, p. 372).

³⁶ «[...] l'anderà parte [...] che de cetero quotiescumque el nascerà de alcun zentilhommo nostro et de dona dalla leze nostra concessa alcun fiol de legitimo matrimonio, el padre de quel tal fiol s'el viverà et sarà in Venetia si minus la madre over duo de i più propinqui del putto nascuto siano tenuti e debbino in termine de zorni 8 dappoi el nascimento di quello alla più longa vegnir a dar in nota al officio dei Avogadori nostri de comun el nascimento del ditto fiol et affirmar per solenne zramento alla presentia de tutti tre i Avogadori» (ASV: Cons. X, Misti, reg. 31).

lito et matrimonio, quello non possi più esser accettato né ammesso ex simplici officio dell'Avogadori de Comun, ma quello possi esser dedutto almeno per uno de ditti Avogadori alla presentia del S.mo Principe, tutti sei Consiglieri et li tre Capi de XL.ta». ³⁷ Questi dieci (o nove, se mancava il Doge) formavano il 'Collegio Minor' o 'Collegetto'; l'accettazione del matrimonio avveniva con almeno i 2/3 dei loro voti. ³⁸ Da questo decreto ebbe origine il *Libro matrimoni*, che assieme a quello delle nascite formò il *Libro d'Oro* e fu tenuto fino a qualche anno dopo la caduta della Repubblica.

Ma occorreva una ancora «maggior dilucidation» e il 9 marzo 1533 il Maggior Consiglio, premesso che «il grado della nobiltà nostra è per la divina gratia di tal honorevole qualità che con ogni studio et cura si die invigilar alla conservatione de quello in la nettezza et purità sua conveniente al decoro, dignità et amplitudine de questo consiglio», stabiliva che

se alcun nobile nostro in l'advenir sposerà alcuna fantesca o femina de villa, over qualunque altra di abietta et vil conditione tal sponsalio, per quanto pertiene al beneficio della nobiltà solamente di figlioli soi [il matrimonio, cioè, restava comunque valido], non possa esser accettato dalli Avogadori nostri de Comun né introdotto da essi al Collegio, né Consigli nostri. Et perché circa il detto esser de abietta et vil conditione potria occorrer nel dar in nota li matrimonij over sponsalitiij qualche dubitatione, gli Avogadori soprasedendo da tale prova debbano dedur la cosa al Collegio a ciò deputato, che è del S.mo Principe, sei Consiglieri e tutti tre li Capi de XL.ta. ³⁹

In base alla riforma del 1526 la dichiarazione del matrimonio era un onere a cui il patrizio doveva assoggettarsi se voleva trasmettere la nobiltà ai propri discendenti, com'era stata la dichiarazione delle nascite stabilita dalla legge del 1506. Il 7 luglio 1550 il Consiglio dei X la faceva diventare «un dovere, un obbligo pubblico, sanzionato penalmente», ⁴⁰ condannando alla pena di cinquecento ducati il nobile che entro un anno non avesse dato in nota all'Avogaria il suo matrimonio e provata la condizione della sposa.

Per «tener il grado della nobiltà del Mazor Cons.o incontaminato», il Senato fissava, il 30 giugno 1589, nuove norme sui matrimoni dati in nota all'Avogaria di Comun. «Gli sponsalizi di nobili provati di Mazor Consilio et di dona nata di legittimo matrimonio, nata di nobile provato di esso Mazor Consilio, siano provati come al presente si osserva, giusta la parte dell'anno 1526»; altrimenti – stabiliva – gli Avogadori dovevano «formar processo» per conoscere «la qualità della donna et del padre et madre, a fine che non solo siano escluse le donne comprese nelle parti 1422 e 1533, ma etiam quelle che fussero nate di padre et avo che avessero esercitato arte

³⁷ ASV: Cons. X, Comuni, fz. 3. La 'parte' fu pubblicata in Maggior Consiglio il 29 aprile.

³⁸ *Ibidem*. Il decreto del 26 aprile 1526 precisava che gli Avogadori prima di convalidare la nascita di un nobile dovevano accertarsi che il matrimonio fosse stato regolarmente annotato. Il giorno dopo il Consiglio dei X portava ad un mese il termine per dare in nota una nascita.

³⁹ ASV: M. C. Deliberazioni, Diana. Copia in Avogaria di Comun, reg. 14; questo registro contiene copia delle «Parti in materia araldica 1274-1727».

⁴⁰ CRESCENZI, *Esse de Maiori Consilio*, cit., p. 284. Ecco il paragrafo della legge relativo ai matrimoni: «Ulterius sia preso che se alcun nobile nostro in termine di un anno non darà in nota all'Avogaria il suo sponsalio, et matrimonio, et proverà la condition della donna secondo la forma delle leze nostre, caza alla pena di ducati 500 da esserli tolta per li Avogadori preditti senza altro Consiglio. Li quali subito havuta notizia di tal matrimonio non dato in nota ut supra siano obbligati formar processo diligentemente della qualità della donna, accioché non essendo di qualità non admissa dalle leggi, non si possa in alcun tempo far approbar tal matrimonio per conseguir il grado del nostro Maggior Consiglio et che in ogni tempo si possa veder la verità» (ASV: Cons. X, Comuni, fz. 50). Alla fine, in filza, c'è la nota: «1550. Die 13 julij lecta fuit in Maiori Consilio».

mecanica et manuale, ovvero d'altra condicione simile a questa, sempre intendendosi che la dona che averà tenuto vita inhonesta non possi esser admissa». ⁴¹

Il 23 marzo 1605 il Consiglio dei X introduceva un'altra piccola complicazione: le donne non nobili avrebbero dovuto ottenere, da parte dell'Avogaria di Comun, pena la mancata registrazione (ma certo non l'annullamento), l'approvazione del loro matrimonio prima delle nozze col parroco, e così anche le figlie illegittime dei nobili. ⁴²

Ma era una condizione troppo severa: qualche anno dopo il Consiglio dei X accoglieva le proteste di alcuni patrizi che avevano sposato donne non nobili senza prima chiedere l'approvazione, perché erano fuori Venezia, o comunque la 'parte' gli era sfuggita, e ammetteva qualche eccezione. ⁴³ Il 27 dicembre 1677 Il Maggiore Consiglio, circa «le prove prima che sian celebrati i sponsali col Parroco», osservava: «quest'ultimo decreto pare che resti inosservato col pretesto dell'altra posteriore deliberazione del Consiglio di X del 14 luglio 1608 che apre l'addito a qualche dispensa» e stabiliva che quelle prove potessero ancora essere esaminate, ma soltanto dal Collegio Solenne, ed entro il termine di 5 anni. ⁴⁴

L'ultima legge della Serenissima sul matrimonio di donne non nobili è del 14 luglio 1703. I requisiti richiesti perché potessero essere accettate erano ancora leggermente più severi: «Tanto esse spose quanto le madri loro non siano di quelle escluse dalle parti 1422 e 1533 e non habbino pur esse nè le madri loro tenuto vita inhonesta, et inoltre esse spose siano nate di legitimo matrimonio e le madri non si siano impiegate in arte meccanica. Et quanto alli Padre et Avo paterno, non siano alcuno di essi stato notato d'infamia, nè si sia impiegato in alcun'arte meccanica o manuale». ⁴⁵

CITTADINI E CITTADINI ORIGINARI VENEZIANI

Se la sposa era figlia di un Cittadino Originario Veneziano le prove, come scriveva Giacomo Chiodo nel 1823, erano molto semplificate.

La Cittadinanza Originaria «era un titolo ossia privilegio per esercitare impieghi pubblici, nodarie venete ed altre cariche». ⁴⁶ Formava una piccola élite tra i cittadini di Venezia (Marin Sanudo scriveva che a Venezia c'erano «tre generation di habitanti: zentilhomeni [...], cittadini, et artesani ovvero populo menudo»), ⁴⁷ le cui caratteristiche vennero formalizzate (ma solo in parte) con Deliberazione del Maggiore Consiglio del 3 luglio 1569. Non vennero ancora definite le condizioni per essere

⁴¹ ASV: Senato Terra, fz. 111. Il processo era tenuto in Collegetto; per l'approvazione ci volevano almeno 7 voti favorevoli.

⁴² ASV: Cons. X, Comuni, fz. 251. Anche i loro matrimoni, era stato deciso il 12 luglio 1590 dal Senato, non potevano «esser più accettati per il semplice officio degli Avogadori» ma occorreva «formar processo» (riunire il Collegetto) per controllare che non «fossero nate di madre odiosa e che fosse aborida dalle Lezze nostre» (ASV: Senato Terra, fz. 115). Era necessario comunque che la figlia illegittima fosse «nata di nobile provato, tenuta figliola dal suo nascimento et allevata sotto la sua protettione e custodia» (*ibidem*).

⁴³ 14 lug. 1608. ASV: Cons. X, Comuni, fz. 266.

⁴⁴ ASV: M. C. Deliberazioni, Ballarinus filius, reg. 42. In pratica, poi, quel termine fu preso con molta elasticità.

Il 'Collegio Solenne', istituito nell'anno 1421, era composto dal Doge, i 6 Consiglieri, i 3 Capi dei XL al Criminale, i Provveditori di Comun, i 3 Provveditori alle Biave e i 3 Ufficiali alle Rason Vecchie. Dal 1582 entrarono a farne parte anche gli Avogadori usciti entro un decennio dall'ufficio (M. FERRO, *Dizionario del diritto comune e veneto*, vol. II, Venezia, Santini e figlio, 1847, p. 257. Vedi anche ASV: Avogaria di Comun, b. 16, p. 40).

⁴⁵ ASV: Senato Terra, fz. 1315.

⁴⁶ ASV: Avogaria di Comun, b. 186, fasc. 19.

⁴⁷ M. SANUDO, *De origine, situ et magistratibus urbis venetae, ovvero la Città di Venezia (1493-1530)*, a cura di A. Caracciolo Aricò, Milano, 1980, p. 22.

considerato cittadino originario, rimaste fino ad allora molto elastiche, ma si stabilì che le «Nodarie et Scrivanie delli Officij nostri di San Marco» «non possino esser date se non a Cittadini nostri Originari, et nasciuti de legittimo matrimonio, i quali siano obbligati a provar all'Officio dell'Avogaria [...] non solamente la civiltà sua originaria ma il legittimo nascimento loro, et delli loro padri et avi». ⁴⁸

Il rigore applicato nel riconoscimento dello *status* di cittadino originario venne col tempo ad allentarsi e il Cancellier Grande Angelo Zon ritenne opportuno chiedere, il 10 settembre 1719, controlli severi.

I requisiti richiesti erano quattro: «nascita in questa città, legittima, onorevolezza, civiltà». Circa l'ultimo punto il Cancelliere scriveva:

L'ultimo requisito è quello della civiltà più d'ogni altro combattuto dalla sagacità de molti, che invece di servirsi di carte pubbliche e di Fedi e di Estimi di Beni et altro, si appoggiano alle voci di Testimoni, facendo passare con titolo di negozianti anche quelli dell'Arti più basse dove massime si tratta di tempi assai lontani e di memorie affatto perdute e a questo passo dirò che li Comandadori, Pittori, Proti, Spicieri et altri tentano di essere considerati come Arti che non derogino alla Civiltà, oltre l'abusarsi che fanno i Verieri de pub.ci decreti, interpretandoli diversamente da quello esprimono cioè, che non possa alcuno esser Patrono di fornace se non è dichiarato Cittadino Originario, quando essi vantano che l'esser Patroni di Fornace li faccia Cittadini Originari, il che non è vero. ⁴⁹

La 'scrittura' passava al vaglio degli Avogadori di Comun, che chiarivano la negazione, da parte del Cancelliere, di quell'apparente tautologia, che i padroni di fornaci muranesi dovessero essere cittadini originari e pertanto spettasse loro essere riconosciuti tali.

Merita pure anco il punto delli verieri di Muran – scrivevano dopo aver esaminato le richieste del Cancelliere – la sua dichiarazione essendo appunto il privilegio addotto antico et anteriore al già detto decreto 1569, nè altro annunzia se non che non potesse esser adnesso Patron di fornace che non fosse Cittadino Originario di questa città o di Murano, ch'era [...] la sola nascita, chiamata origine, non già che per essere Patroni di Fornace diventassero Cittadini. Nè essendo ancora nata essa parte 1569 non erano sottoposti alli tre gradi, nè facevano prima di entrare Patroni di Fornace prove di cittadinanza. Ma troppo chiaramente lo manifesta la Rubrica della parte da essi addotta 1518 mentre dice che non si tolga nell'Arte, salvo che Veneziano e la Parte pure dice Venetian Originario. ⁵⁰

Il 2 giugno 1720 il Maggior Consiglio accettava sostanzialmente i suggerimenti del Cancelliere, convenendo, circa gli abusi dei candidati cittadini originari, che era «necessario di provvedere in modo che più oltre non proseguiscano, non tanto per gli impieghi gelosi et importanti che sono da essi esercitati, ma per quei casi ancora che potessero succedere intorno alle prove di Nobiltà rispetto a Matrimoni che si contraggono con Patricij». «Quanto a Patroni delle Fornaci da vetro di Murano – stabiliva, stando un po' sulle generali – sia osservato quanto viene disposto da Pubblici Decreti in tal proposito senza però alcuna alterazione del vero senso ch'essi esprimono». ⁵¹

Era cominciato tutto con una legge del 1469 che imponeva restrizioni all'accoglimento degli stranieri nell'arte vetraria muranese e stabiliva «che alcuno non possi esser patron de fornase, nè aver compagnia con alcun patron per niuna forma over ingegno salvo se'l non sarà cittadino et habitante in Venezia et che'l sapia lavorar

⁴⁸ ASV: M. C., Deliberazioni, reg. 30. Vedi anche A. ZANNINI, *Un ceto di funzionari amministrativi: i cittadini originari veneziani, 1569-1730*, «Studi Veneziani», XXIII, 1992, e IDEM, *Burocrazia e burocrati a Venezia in età moderna*, cit.

⁴⁹ ASV: M. C., Deliberazioni, fz. 70.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ *Ibidem*.

la preditta arte con le sue mani». ⁵² Era la politica di autodifesa comune a tante arti veneziane. Nel 1483 la *Mariegola dei Vetrai* ribadiva quel divieto di aprir fornace per chi non fosse «originario et legitimo Cittadin et nativo de Venetia et de Muran habitante in Muran» e nel 1544, perdurando evidentemente gli abusi, ordinava «che nè per via di gratia, nè altrimenti alcuno non possa far fornase, se'l non sarà originario Cittadin Venetian». ⁵³

Era chiara la differenza rispetto ai 'Cittadini Originari' della Serenissima, ed ancora più chiara nel decreto del Consiglio dei X del 1518 citato dagli Avogadori di Comun, che vietava ai padroni di assumere e insegnare il mestiere «ad altri che a soli nativi de Venetiani originario». ⁵⁴

Un altro elemento che contribuì ad alimentare la confusione, per i muranesi, nella definizione di Cittadino, fu la creazione, nei primi anni del Seicento, della «Descrizione di tutte le Famiglie e Cittadini della Magnifica Comunità di Murano, fatta l'anno MDCV», codice membranaceo noto come «Libro d'Oro di Murano». Era stato voluto nel 1602 per combattere i disordini che si erano verificati nel Consiglio della Comunità muranese e l'unico privilegio degli iscritti era appunto la partecipazione ai Consigli dell'isola. Ma nel 1643 i maestri vetrai muranesi, per difendere il loro posto di lavoro dall'invasione dei forestieri, ottennero che solo i 'Cittadini originari' di Murano, «abilitati al Consiglio di questa Terra» potessero esercitare l'arte vetraria in qualità di maestri o di garzoni. ⁵⁵

A questo punto l'equivalenza «vetrai – Libro d'Oro – cittadini originari» sembrava perfetta, e Marcantonio Paelato, ad es., chiedeva nel 1651 di «provar la [sua] cittadinanza originaria, come li patroni di fornace et altri che lavorano di cristalli e vetri godono per la forma delle leggi». ⁵⁶ e Priamo dall'Acqua nel 1654 dichiarava: «siamo tutti vissuti civilmente non havendo atteso ad altro che alli lavori de vetri, capi et maestri di fornaci, professione privilegiata con Parte dell'Eccelso Cons. di X.ci da non essere esercitata se non da cittadini originari». ⁵⁷ Menego dall'oglio da Murano, testimone alle prove di cittadinanza originaria di Gio Francesco Ziminian nel 1699, alla domanda «se il lavorar nelle fornase sia arte meccanica» rispondeva: «no, essendo questa la più bella arte si possi trovar et so che chi fa quest'arte s'intendono cittadini veneziani», e un altro testimone, il padrone di fornace Ottavio Briati, aggiungeva: «questa è arte civile e nobile e caschemo gentilhuomini francesi, gentilhuomini romani, cittadini veneziani originari e li signori Balarini che furono Cancellieri Grandi furono di Murano e venivano fuori di questa arte che non si può però dire arte, ma alchimia». ⁵⁸

Quel tentativo del 1720 di fare distinzione tra Cittadinanza Originaria Veneziana e Cittadinanza Muranese fu, penso volutamente, un po' confuso. Vettor Sandi stesso, l'illustre storiografo, quando nel 1755 scriveva sull'isola di Murano ne ricordava «la manifattura de' vetri, la qual arte unicamente colà si esercita, donata di privilegi di Cittadinanza Veneziana e di altri che possono rilevarsi dai capitoli o costituzioni dell'arte stessa, e custodita con gelosia tanta, perché gli esercitanti con fellonia non la trasportino oltre il Dominio». ⁵⁹

⁵² *Mariegola dei Vetrai* del 1441 (Biblioteca del Museo Correr).

⁵³ Quest'ultima 'parte' è trascritta nella *Mariegola dei Vetrai* del 1525. Museo del Vetro di Murano.

⁵⁴ 30 apr. 1518. Il decreto è riportato nella *Mariegola dei Vetrai* del 1525 al cap. 121.

⁵⁵ *Mariegola dei Vetrai* del 1618. Biblioteca del Museo Correr.

⁵⁶ ASV: Avogaria di Comun, b. 382.

⁵⁷ Ivi, b. 383.

⁵⁸ Ivi, b. 399.

⁵⁹ V. SANDI, *Storia Civile della Repubblica di Venezia*, parte I, vol. II, Venezia, 1755, p. 548.

Ma, senza arrivare a definirli ‘Cittadini Originari’, i vetrai muranesi erano almeno cittadini? Sì, secondo Giacomo Casanova, che nelle sue *Memorie*, scritte negli ultimi anni del Settecento, sosteneva che «pour empêcher leur émigration le gouvernement leur accorde droit de bourgeoisie à Venise». ⁶⁰ I ‘borghesi’ corrispondevano ai ‘cittadini’ a Venezia. «Le citadin c’est ce que nous appellons bourgeois», chiariva nel 1668 La Haye ⁶¹ e Nicolas Amelot de la Houssaye confermava nel 1676: «la Cittadinanza, c’est a dire la bourgeoisie», ⁶² e precisava: «le corps des citadins comprend les Secretaires de la Republique, les avocats, les notaires, les medecins, les marchands de soie et de drap, et les verriers de Muran». ⁶³

Nei censimenti chiesti a Venezia dai Provveditori alla Sanità la popolazione veniva distinta in tre categorie: ‘nobili, cittadini, artefici’ (nelle istruzioni per la compilazione si precisava: «per cittadini metterete Avvocati, Medici, Notari et altri che essercitano professione civile et anco li Preti che non sono Nobili, quando però sono capi di casa»). «Abbiamo in queste indicazioni una conferma [...] che le classi dei cittadini corrispondessero all’incirca alla nostra borghesia», commentava nel 1900 Aldo Contento, ma aggiungeva:

non sappiamo però se, tra le professioni civili accennate in quella frase dovesse comprendersi anche l’esercizio del commercio o della industria, come pure la categoria degli impiegati; ove ciò non fosse i due concetti non corrisponderebbero più l’uno all’altro. Ma sembra che veramente anche queste ultime categorie di persone fossero da comprendersi fra i cittadini, perché troviamo che in quella degli artefici non venivano iscritti, in generale, che gli individui occupati nel lavoro manuale o nel commercio minuto etc. ⁶⁴

Le uniche anagrafi dei Provveditori alla Sanità per l’isola di Murano sono del 1760 e comprendono solo le categorie ‘negozianti, artisti, plebei e villani’. ⁶⁵

Non ci possono essere di grande aiuto neppure le «Anagrafi di tutto lo Stato della Serenissima Repubblica di Venezia comandate dall’Ecc.o Senato co’ suoi decreti ed eseguite dal Magistrato sopra la Provision del Denaro Publico», relative agli ultimi quinquenni del Settecento. Per la Comunità di Murano non c’erano «Cittadini che

Quel vincolo che i padroni di fornace muranesi dovessero essere «Cittadini Originari», istituito per proteggere l’arte vetraia dall’intrusione di elementi forestieri molto tempo prima che fossero definite le norme per i «Cittadini Originari Veneziani», ha tratto in inganno, in tempi decisamente più recenti, anche Andrea Zannini che riteneva che il loro «esercizio manuale» non fosse in contrasto con il riconoscimento della cittadinanza originaria. Anche per i «varoteri» egli pensava valesse lo stesso privilegio, perché la loro Mariegola poneva quel vincolo di «venetian originario». Ma si tratta di una «parte presa e confermata» nell’anno 1482, che voleva soltanto difendere, come era stato pochi anni prima per i vetrai, l’arte. La ‘parte’ recita: «Che nesun varoter ne botegier de cetero non possi tuor al mestier nostro di varoteri alcun garçon che non sia venetian originario per imparar el dito mestier et questo femo perché i nostri citadini non vadano ramengi de qua et de la et che i forestieri siano aletadi» (*Mariegola dei Varoteri* alla Biblioteca del Museo Correr). Zannini comprende anche una terza professione tra le privilegiate, quella degli «oresi», forse per il pregio del metallo lavorato, la bellezza delle opere e la delicatezza del lavoro (ZANNINI, *Burocrazia e burocrati a Venezia in età moderna*, cit., pp. 75-76). Ancor oggi i candelieri d’argento sull’altare degli orefici a S. Giacomo di Rialto recano l’iscrizione: «nobilis aurificum et argentariorum ars» (ma non si tratta di nobiltà araldica). Ringrazio per la segnalazione e per tutti i suggerimenti la gentilissima dott.ssa Maria Francesca Tiepolo.

⁶⁰ *Mémoires de Jacques Casanova*, vol. II, Paris, E. Flammarion, p. 449.

⁶¹ LA HAYE, *La politique civile et militaire des Venitiens*, Paris, 1668, Avant-Propos; citato da ZANNINI, *Burocrazia e burocrati a Venezia in età moderna*, cit., p. 268.

⁶² N. AMELOT DE LA HOUSSAYE, *Histoire du gouvernement de Venise*, Paris, 1676, pp. 121, 122; citato da ZANNINI, *Burocrazia e burocrati a Venezia in età moderna*, cit., p. 267.

⁶³ DE LA HOUSSAYE, *Histoire*, cit., p. 44; ZANNINI, *Burocrazia*, cit., p. 269.

⁶⁴ CONTENTO, *Il censimento della popolazione sotto la Repubblica Veneta*, «Nuovo Archivio Veneto», tomo XX, Venezia, 1900, p. 56.

⁶⁵ ASV: Provveditori alla Sanità, b. 574. Per gli abitanti del Dogado non c’era la dettagliata distinzione di quelli di Venezia. Oltre a quelle citate era prevista anche la categoria «benestanti e della prima condizione», ma per Murano questa manca.

vivono di sola entrata» e «Cittadini che esercitano Professioni» (categorie presenti invece a Venezia e in qualche altra località del Dogado); c'erano invece «Professori di Arti Liberali», distinti dagli «Artisti delle fornaci e loro lavorenti e garzoni» e dai «Negozianti e bottegghieri». ⁶⁶ Cittadini erano certamente i primi, e forse qualcuno delle altre due categorie, ma non si può certo sostenere che tutti i vetrai fossero cittadini.

Casanova pensava che il diritto di borghesia per i vetrai muranesi fosse stato accordato per impedire che espatriassero. La Serenissima non era arrivata a tanto, ma è vero che il timore che i vetrai fuggissero all'estero e vi portassero la loro arte spingeva le autorità veneziane a far loro qualche concessione e le tratteneva dal punire le loro malefatte. C'era il pericolo che riuscissero a fuggire prima di venire arrestati e se venivano presi era assolutamente da evitare la condanna al bando. I vetrai, poi, che riuscivano ad espatriare (non era molto difficile e, ad es., l'ambasciatore veneziano a Londra si doleva nel 1673 della «facilità di codesti operarj di lasciare Murano»), ⁶⁷ se erano bravi, venivano spesso perdonati e potevano rientrare. Nelle carte degli Inquisitori di Stato ci sono pochi casi di vetrai non perdonati, tra i tanti che, magari anche più di una volta, hanno abbandonato Murano.

Credo proprio che alcuni muranesi abbiano approfittato di questo permissivismo. L'Inquisitore alle Arti, incaricato di rivedere, nella seconda metà del Settecento, i Capitolari delle Arti degli specchieri, margariteri, perleri e dei vetrai, riusciva a completare l'opera per le prime tre ma incontrava difficoltà con la quarta, «per il genio non assai sincero de Muranesi, per l'indole loro non assai tollerante dei comandi dei Magistrati»; aveva lasciato per ultimo il Capitolare dei vetrai, «che pure doveva precedere alle altre Arti perché radice delle medesime» proprio a causa «dell'inquiete e irriverente popolazione muranese». ⁶⁸ L'arte muranese attraversava in quel periodo un momento di crisi e un altro Inquisitore lo attribuiva al sussidio di 70 ducati annui di cui godevano i maestri disoccupati. Secondo lui, senza questo contributo obbligatorio da parte dei padroni di fornace non si sarebbero viste «tante insaziabili Maestranze a cagione dell'ozio rendersi sempre più ingorde e insolenti e pesanti alli Muranesi e allo Stato». ⁶⁹

Sull'indole dei muranesi era d'accordo anche Casanova. Stava uscendo dal casino di Murano dopo aver passato la notte con C. C. e voleva tornare a Venezia, ma non trovava la gondola del pubblico servizio. Aveva paura perché – scriveva –

je devais craindre les voleurs de Muran, coupe-jarrets très dangereux, assassins déterminés qui jouissent et abusent d'une sorte d'impunité, car il ont plusieurs privilèges qui leur sont accordés par le

⁶⁶ ASV: Biblioteca A 5/I.

A Murano venivano distinte le «Persone religiose» dalle «Persone industriose» e queste ultime si dividevano in «Pescatori, Vignaroli ed ortolani, Artigiani e altri manifattori, Negozianti e bottegghieri, Professori di arti liberali, Barcaroli e battellanti, Questuanti, Persone senza entrata e senza mestiere, Servitori, Artisti delle fornaci e loro lavorenti e garzoni».

I «Professori di arti liberali» erano costituiti dalla somma di due categorie, gli «Impieghi civili» («Cancellier grande e Segretari dell'Eccelso Consiglio di Dieci, Segretarij dell'Eccellentissimo Senato, Nodari Ducali Ordinarij ed Extraordinarij e Cancellieri Inferiori») e le «Arti liberali» («Nodari di Veneta autorità, Ragionati pubblici, Avvocati, Intervententi, Medici, Chirurghi, Pittori e Scultori arrolati alla Pubblica Accademia, Matematici, Proti e Ingegneri»). Ma il criterio di attribuzione non doveva essere chiarissimo, dato che i parroci muranesi contarono 10 «Professori di arti liberali» nel quinquennio 1780-1784 e 64 nel quinquennio successivo.

Queste anagrafi non forniscono, al contrario dei censimenti voluti dai Provveditori alla Sanità, i nomi dei capifamiglia. ⁶⁷ ASV: Inquisitori di Stato, b. 442. ⁶⁸ ASV: Censori, b. 44.

⁶⁹ Ivi, b. 48. 21 set. 1764. Scrittura dell'Inquisitore Sebastiano Molin, predecessore dell'Inquisitore che aveva denunciato «l'inquiete e irriverente popolazione muranese».

gouvernement à cause des services qu'ils rendent dans les fabriques de glaces et dans les verreries dont l'île abonde.⁷⁰

I MATRIMONI NOBILI DELLE MURANESI

Senza godere alcun diritto di cittadinanza (e tantomeno di Cittadinanza Originaria) e con quella cattiva nomea di cui soffrivano i vetrai muranesi (ma credo si possa attribuire soltanto ai tempi più recenti della Repubblica) non ci si può aspettare che molte delle loro figlie abbiano sposato patrizi veneziani conservando alla prole i diritti di nobiltà, e infatti i casi sono pochi.

Il primo matrimonio, del 1495, è quello di Benetto Moro con la figlia «del q. Stefano dall'anzolo verier a Muran».⁷¹ Negli «Albori de' Patritii Veneti» di Marco Barbaro è indicata la loro discendenza, col figlio Bortolo.⁷²

La famiglia D'Angelo fu importante in campo vetrario a Murano tra la seconda metà del Trecento e la fine del Cinquecento e Bono d'Angelo e il figlio Stefano furono padroni di fornace, mentre l'unico Giovanni conosciuto verso la fine del Quattrocento non fu vetraio, ma parroco a S. Donato di Murano.⁷³

Il 26 novembre 1596, «Andriana dalla nave negra [...] et il Cl.mo Almore Donà» celebravano «il suo spozalizio nella chiesa di S. Donà senza alcuna cirimonia per hesser ambi vedovi».⁷⁴ Il 28 febbraio dell'anno dopo Almore chiedeva il processo «per far dichiarire se la discendenza masculina che nascerà di mi et della m. Andriana mia consorte sarà capace della nobiltà veneta».⁷⁵ Venivano ascoltati molti testimoni. Ad uno veniva chiesto: «sapete se alcun nobile del mazor consiglio di Venezia alli mesi prossimi passadi si habbia preso moglie alcuna da Muran» e rispondeva: «ho inteso che el Cl.mo ms. Almore Donà fo nostro Podestà de Muran ha tolto per moglie una fiola legitima del q. s. Andrea Bortolussi da Muran». Ad un altro, che aveva dichiarato che Andrea, i suoi fratelli e suo padre «faceva andar una botega de verier là a Muran che tenevano per insegna la nave negra», veniva chiesto: «lavoravelo manualmente de veri?» e rispondeva: «mai l'ho visto nè ho mai inteso che li habbia lavorato nè lui nè alcun dei suoi». «Facevano mercanzie [...] per Spagna, Palermo et altri luoghi, tenivano fattori et era casa illustre» e Andrea «è stato alcuni anni in Portogallo con mercanzie de diverse sorte», dicevano i meglio informati (d'altra parte «in Muran si sa ogni minima cosa che suciede»), e uno che li conosceva meno testimoniava che «tutti sempre hanno vestito maneghe a comedo»⁷⁶ [...]

⁷⁰ *Mémoires de Jacques Casanova* cit., vol. II, p. 449. Era in quell'occasione che attribuiva ai muranesi il diritto di borghesia.

⁷¹ Si trova indicato in un manoscritto che nella sua parte originaria riporta i matrimoni dei patrizi veneziani tra il 1400 e gli inizi del '600, ed è stato poi aggiornato fino ai primi dell'800 (Biblioteca del Museo Correr: P. D. 311-c). Una *Cronaca Matrimoni* con dati dal 1400 all'inizio del '600 indica la sposa come figlia di «ser Steffano Bon verier da Muran» (ASV: Avogaria di Comun, b. 107). Un altro documento chiama invece il vetraio muranese «ser Zuanne dal anzolo da Muran verier» (ASV: Avogaria di Comun, b. 106). Le genealogie patrizie di Barbaro e Priuli sono ancora meno chiare: il primo fa sposare Benetto Moro a «D.a dal Anzolo Verier de D.o Zuanne Bin da Buran» (ASV: Misc. Codici, Serie I, reg. 21) e il secondo a «D.a ... Bon [è scritto così ed è corretto in "Maria Bin"] de D.o Steff. verier da Muran» (ASV: Misc. Codici, Serie I, reg. 27). Un appunto più tardo allegato alla copia del testamento fatto nel 1476 da Bonafia Caner, moglie di Bartolomeo detto Bon d'Anzolo, dichiara la sposa figlia «de ser Steffano Bon da Muran, Verier dal Gallo», figlio di Bartolomeo (Archivio parrocchiale di S. Pietro Martire di Murano: b. 17).

⁷² ASV: Misc. Codici, Serie I, reg. 21.

⁷³ L. ZECCHIN, *I d'Angelo, vetrai a Murano tra il XIV e il XVII secolo*, in *Vetro e Vetrai di Murano*, vol. III, Venezia, Arsenal, 1990, p. 62.

⁷⁴ Archivio parrocchiale di S. Maria e Donato di Murano.

⁷⁵ ASV: Avogaria di Comun, b. 316.

⁷⁶ Le «maneghe a comedo» erano maniche larghe al gomito e strette al polso (A. VITALI, *La moda a Venezia attraverso i secoli*, Venezia, Filippi, 1992, p. 151). Era l'abito a vesti lunghe che già Marin Sanudo aveva descritto come tipico della nobiltà e dei cittadini.

e questa famiglia prima di andare ad abitare a Murano vi è pubblica voce et fama che erano in questa città cittadini honorati et hora cittadini principali in Murano». ⁷⁷ Andrea Bortolussi nel testamento fatto nel 1568 chiedeva di essere sepolto nell'arca di famiglia posta nel monastero di S. Pietro Martire di Murano e lasciava alle figlie femmine 'per suo monachar' 700 ducati oppure 'per suo maridar' 1.000 ducati». ⁷⁸ «La mag.ca s.a Andriana figl.a del q. mag.co s. Andrea Bortolussi» portava in dote «una possession di campi 24 posta in villa di Monestier Territorio di Treviso» (del valore di 4.000 ducati), due case a Murano del valore di 1.000 ducati, 700 ducati in contanti e 300 in mobili. Almorò Donado prendeva in casa la suocera Edra Querini, che gli passava «li ducati 55 che si è obbligato pagare ogni anno il mag.co s. Anzolo Bortolussi suo fig.lo». ⁷⁹ Il matrimonio veniva approvato il 16 aprile 1597. ⁸⁰

In quegli anni, e precisamente nel 1598, ⁸¹ un'altra Bortolussi, Laura figlia di Domenico cugino di Andrea, ⁸² sposava il nobile Nicolò Battaglia. ⁸³

Nel dicembre del 1603 Achilea di Bianchi vedova di Domenico Barovier, dopo aver collocato due figlie in monastero, volendo «proverder all'altra di esse mie fiole nominata Angelica che ha dotte assai conveniente et onorata», chiedeva all'«Ecc.so Collegio del Ser.mo Principe, Signori Consiglieri e Capi di Quarantia se copulandosi tal sua figliuola in matrimonio con nobile veneto la sua discendenza sia capace della nobiltà del Mazor Consiglio». ⁸⁴ Era in possesso di tutti i requisiti richiesti, tant'è vero che suo marito era stato «cittadino di questa città come per prova fatta della sua cittadinanza l'anno 1569» ⁸⁵ e aveva «sempre vivesto civilmente de sue intrade senza esercitar alcuna arte meccanica e senza alcuna nota d'infamia». Domenico, che era diretto discendente del famoso Angelo, era nato a Venezia e là aveva sempre abitato vivendo di rendita. Un mese dopo la richiesta di Achilea, Andrea Ghisi «vedendo che per li molti affari pubblici non si poteva così presto haver compitamente essa dichiarazione», stanco di aspettare che «la mag.ca m.a Aquilina» ottenesse la dichiarazione e comunque sicuro che Angelica potesse «crear nobeli de Mazor Consiglio», stendeva col lei contratto di matrimonio («con dotte assai onorata») e la sposava il 28 aprile nella «Chiesa dei Rev. Padri di San Cristoforo di Muran». Lo scriveva lui stesso il 2 dicembre 1604, quando chiedeva agli Avogadori di Comun, «essendo natomi un figliolo nel palazzo de Muran dove al presente mi ritrovo podestà [...] sii notato nei libri dell'Avogaria dove si notano li altri nobeli del Mazor Consilio». ⁸⁶ Gli Avogadori non registrarono quel figlio, che comunque morì giovanissimo. Il 17 settembre 1606 gli nasceva a Vicenza un altro figlio e subito chiedeva che fosse registrato, pur essendo ancora in attesa della «aprovazione del contrato di

⁷⁷ ASV: Avogaria di Comun, b. 316.

⁷⁸ ASV: Notarile Testamenti, b. 211.

⁷⁹ ASV: Avogaria di Comun, b. 114, fasc. 774.

⁸⁰ Ivi, b. 108 e reg. 97. Con una formula che era sempre la stessa, ai dieci giudici veniva chiesto: «si videtur bis per ea que dicta et lecta sunt quod istud sponsalium sequutum et celebratum sub die 26 mensis novembris p. p. in Ecclesia S. Donati de Muriano inter V. N. Hermolaum Donato q. s. Ant. et D. Andriana Bertolussio filiam legitimam q. d. Andrea bene et legitime sequutum et probatum fuerit nec ne; cum Advocatores Communis habeant et teneant impsum bene et legitime sequutum et probatum fuisse, ac describi debere in libris officii Advocatorum». Approvarono all'unanimità.

⁸¹ Archivio parrocchiale di S. Pietro Martire a Murano.

⁸² Un albero genealogico dei primi vetrai della famiglia Bortolussi è proposto da L. ZECCHIN nel saggio *Il quaderno dei Bortolussi*, in *Vetro e Vetrai di Murano*, vol. II, Venezia, Arsenale, 1989, p. 186.

⁸³ Erano ambedue vedovi ed in età avanzata e non ebbero figli; il matrimonio non è registrato nel Libro d'Oro ma è citato (con data 1597) sia da Marco Barbaro (ASV: Misc. Codici, Serie I, reg. 17) che da Girolamo Priuli (ASV: Misc. Codici, Serie I, reg. 24).

⁸⁴ ASV: Avogaria di Comun, b. 293.

⁸⁵ Il fascicolo di approvazione della sua cittadinanza originaria si trova in ASV: Avogaria di Comun, b. 361.

⁸⁶ Ivi, b. 319.

nozze». Dopo un lungo processo, il primo luglio 1608 il Colletgetto approvava sia il matrimonio (con nove voti «de parte», zero «de non» e uno «non sincero») che il figlio (all'unanimità).⁸⁷

Nel 1655 Angela Ballarin, figlia di Giambattista, che nel 1660 sarebbe stato nominato Cancellier Grande, sposava Marco Michiel.⁸⁸ Anche due figlie di Domenico Ballarin di Giambattista, elevato alla stessa dignità del padre nel 1666, fecero matrimoni nobili: Emilia nel 1691 con Francesco Barbarigo e Marina nel 1693 con Girolamo Michiel;⁸⁹ erano state dichiarate capaci a procreare figli atti al Maggior Consiglio nel 1690.⁹⁰ I due Cancellieri Grandi (questi erano Cittadini Originari, al massimo rango) discendevano da Giorgio, iniziatore nella seconda metà del Quattrocento di una delle più famose famiglie di vetrai muranesi.

Il 12 gennaio 1703 (m.v.) a S. Michele di Murano si celebrava il matrimonio di Domenico Maria Semitecolo con Felicita Bigaglia di Pietro.⁹¹ Felicita era stata approvata in Collegio Minore circa un mese prima, il 15 dicembre.⁹²

Pietro Bigaglia aveva vissuto a Murano, dove era padrone di fornace,⁹³ fino al 1691 ca. e nell'isola aveva avuto i primi cinque figli (Felicita, nata nel 1685, era stata la prima), quattro con padrini «N. H.» e uno con padrino «eccellentissimo»⁹⁴ e poi si era trasferito a Venezia in Parrocchia di S. Maria Nova. Gli atti di questa Parrocchia lo chiamano «cittadino originario veneto» e lo definiscono «mercante di vetri».

Felicita si risposò nel 1728 con Marco Antonio Semitecolo, cugino di Domenico Maria.⁹⁵ Portò in dote 1.000 ducati in contanti, 1.000 ducati in mobili e gioie e 200 ducati all'anno di affitti.⁹⁶

⁸⁷ *Ibidem*. Sia il matrimonio che il figlio sono nei rispettivi Libri d'Oro. Il figlio, di nome Stefano, entra in Maggior Consiglio nel 1626.

⁸⁸ ASV: Avogaria di Comun, reg. 92. «Angela Ballarin figlia del s. Gio Battista Secretario dell'Eccelso C. X relicta [vedova] in primo voto del q. s. Giorgio Orobon», «donna libera», prometteva 5.000 ducati di dote (ASV: Avogaria di Comun, b. 119).

⁸⁹ ASV: Avogaria di Comun, reg. 93. Emilia si sposò il 6 febbraio 1690 m.v. nella chiesa di S. Bernardo a Murano e Marina il 27 aprile 1693 nella stessa chiesa. Portarono ambedue in dote 6.000 ducati (ivi, b. 123).

⁹⁰ Ivi, b. 110.

In quel periodo, nel 1690, Cristina Morelli di Alvise sposava Matteo Pizzamano (ivi, reg. 93). Il N. H. Alvise Morelli prometteva 6.000 ducati di dote, «giusta le leggi» (ivi, b. 123). «Laboriosissima fu l'azione legislativa del governo di Venezia nei riguardi delle doti nuziali fino dal secolo XIV» – scriveva G. Bistort – e citava una deliberazione del 1551 (confermata nel 1562) che fissava un limite alle doti a 5000 ducati. «Non ci risulta – aggiungeva – che il Senato abbia più sprecato il suo tempo a dettare leggi, cui, appena fatte, era trovato l'inganno», riferendosi ai molti casi in cui questi limiti venivano superati, ma invece un'altra legge dev'esserci stata, che portava la soglia a 6000 ducati (G. BISTORT, *Il Magistrato alle Pompe nella Repubblica di Venezia*, Venezia, in *Miscellanea di Storia Veneta*, R. Deputazione Veneta di Storia Patria, 1912, pp. 106-113)). Questo matrimonio non può far parte del nostro elenco perché Alvise, che da giovane era stato padrone di fornace a Murano, ma nel 1662 si era trasferito a Venezia per dedicarsi al commercio (per le notizie su Alvise e la famiglia Morelli vedi L. ЗЕСЧИН, *I Morelli, vetrai muranesi all'insegna della Colombina*, in *Vetro e Vetrai di Murano*, vol. III, Venezia, Arsenale, 1990, p. 67), nel 1690 era nobile. Nel settembre 1686 il Maggior Consiglio aveva «accettato la volontaria esibizione della fedelissimi Alojsio, Bartolomio e Floriberto f.lli Morelli di ducati 100 mila» e li aveva «in perpetuo decorati della veneta nobiltà», «essi con li loro figli e legittimi discendenti», riconoscendo perché avevano messo a disposizione per la guerra contro i Turchi molte delle navi inglesi con cui avevano stabilito un ricco traffico con quella nazione (ASV: Maggior Consiglio, Ballarinus Filius, reg. 42).

⁹¹ ASV: Avogaria di Comun, reg. 93.

⁹² Ivi, b. 110. La formula, sempre la stessa anche in questo caso, era: «si videtur vobis per ea que dicta et lecta sunt, quod filii orituri et de leg.mo matrimonio procreandi ex Felicita Bigaglia filia leg.ma d. Petri et q. d. Chrestina Bortolussi legitimorum jugalium, et ex aliquo Nobili S.mi M. Consilii cui in matrimonium copulabitur futuri sint capaces dicte Nobilitatis, necne».

⁹³ Assieme al fratello Battista conduceva la fornace che era stata del loro padre (ASV: Cons. X, Notatorio Capi, fz. 37).

⁹⁴ Archivio parrocchiale di S. Pietro Martire di Murano. Anche al suo matrimonio aveva voluto un testimone nobile, Zuanne Gabriel Contarini di S. Maria Nova (*ibidem*).⁹⁵ ASV: Avogaria di Comun, reg. 94.

⁹⁶ Ivi, b. 127.

Il 28 febbraio 1728 (*m.v.*) un'altra Bigaglia, Lucrezia figlia di Giovanni di Pietro, sposava il N. H. Gio Antonio Muazzo nella chiesa di S. Vitale; il matrimonio non fu denunciato subito e venne registrato nel libro dei matrimoni soltanto nel 1733.⁹⁷

Era figlia di Giovanni Bigaglia anche Caterina, che fece le cose in regola. Ottenuta l'approvazione in Collegio Minore il 15 marzo 1729,⁹⁸ si sposò con Gerolamo Cicogna il 27 giugno e il matrimonio venne registrato il primo luglio.⁹⁹

Il matrimonio successivo, in ordine di tempo, di una donna di origine muranese con un patrizio veneziano fu di un'altra Bigaglia, Giulia: suo padre era Pietro figlio di Giovanni (e quindi fratello di Lucrezia e Caterina). Ormai di Murano e del vetro c'è soltanto un lontano ricordo: lo stesso Giovanni aveva sposato una nobile, Giulia Priuli e anche se questo non poteva assicurare la nobiltà alla propria discendenza era certamente indice di un'ottima condizione sociale.¹⁰⁰

Pietro compare nell'Anagrafe dell'anno 1761 fatta dai Provveditori alla Sanità tra i «Cittadini» della Parrocchia dei Ss. Apostoli.¹⁰¹ Giulia Bigaglia, approvata in Collegio Minor il 22 aprile 1758, sposava Vincenzo Corner il 20 maggio a casa della prozia Felicità Semitecolo a S. Giovanni Decollato.¹⁰² Qualche giorno prima Pietro Bigaglia aveva promesso al futuro sposo 2.000 ducati (500 in contanti, 300 in biancheria e 1.200 in gioie che la figlia aveva ereditato dalla N. D. Giulia Priuli). Il contratto prevedeva altre clausole interessanti. «In caso di dissoluzione di matrimonio, che Iddio signore tenghi sempre lontano», lo sposo si impegnava a restituire l'intera somma «alla sposa o a chi avesse causa da essa senza la perdita del terzo renonziando esso sposo al beneficio delle leggi in tal proposito»; Giulia poteva disporre come meglio credeva di un credito di 1.000 ducati dell'eredità del q. Iseppo Barbaro «che fu consorte in secondo voto di Giulia Priuli» e della sua quota del capitale di 7.500 ducati lasciato da Caterina, zia di suo padre.¹⁰³ Giulia aveva 23 anni e il marito 18.¹⁰⁴ Non era stato certamente un matrimonio d'interesse: in un elenco di abitanti di Venezia fatto dai Provveditori alle Pompe nel 1750 l'«Ill.mo S. Pietro Bigaglia, con moglie e figli in tenera età» è definito «povero cittadino».¹⁰⁵ Neppure Vincenzo Corner era ricco: le sue figlie beneficiarono, intorno ai tre quarti del Settecento, delle «provvigioni patrizie», cioè i «sussidi ai nobili poveri» assegnati dalla Repubblica.¹⁰⁶

È un fenomeno noto: i patrizi poveri non sembra siano stati attratti verso le persone di altro ceto dai vantaggi economici, ma dal fatto che il loro *standard* di vita

⁹⁷ Ivi, reg. 94. Il 30 marzo 1733 il Collegio Solenne approvava il matrimonio con 64 voti favorevoli, 1 contrario e 1 incerto (ASV: Avogaria di Comun, b. 102). I loro nomi e quelli dei loro figli sono riportati negli «Albori de' Patritii Veneti» di Marco Barbaro (libri continuati da altri dopo il 1536) (ASV: Misc. Codici, Serie 1, reg. 21).

⁹⁸ Nel «Liber Partium declarationum propter Matrimonia nobilium cum Mulieribus non Patritiis 1663-1799» c'è l'approvazione con 9 voti favorevoli e uno non sincero, mentre non c'è quella della sorella (ASV: Avogaria di Comun, b. 110).

⁹⁹ ASV: Avogaria di Comun, reg. 94.

¹⁰⁰ Nell'atto di battesimo di una nipote di Giovanni si legge: «Giulia Caterina del N. H. Zan Antonio Muazzo e della N. D. Lucrezia Bigaglia Priuli» (Archivio Patriarcale: Ss. Apostoli, Battesimi, reg. 9).

¹⁰¹ ASV: Provveditori alla Sanità, b. 573. Sua zia Bona è tra i Cittadini della Parrocchia di S. Giovanni Decollato. I dati anagrafici sono distinti nelle tre categorie: Nobili, Cittadini e Artefici. Tra i Cittadini della Parrocchia di S. Raffael quell'anno c'era anche Iseppo Briati.

¹⁰² ASV: Avogaria di Comun, reg. 95.

¹⁰³ Ivi, b. 129. Il testamento di Caterina Bigaglia è in ASV: Notarile Atti, b. 1169, fasc. 63.

¹⁰⁴ Archivio Parrocchiale dei Ss. Apostoli. Vincenzo Corner si risposò nel 1775 ed ebbe molti figli, sia dalla prima che dalla seconda moglie (Alberi Barbaro).

¹⁰⁵ ASV: Provveditori alle Pompe, b.15, Parrocchia dei Ss. Apostoli.

¹⁰⁶ ASV: Avogaria di Comun, b.186, fasc.18. Erano tre figlie, alle quali vennero elargiti 84 ducati all'anno. Vincenzo Corner apparteneva alla casa di S. Vidal, attribuita da Giacomo Nani alla Classe v, quella delle famiglie nobili più povere (G. NANI, *Saggio politico del corpo aristocratico della Repubblica di Venezia per l'anno 1756*, Biblioteca Universitaria di Padova, Cod. 914; citato da V. HUNECKE, *Il patriziato veneziano alla fine della Repubblica*, Roma, Jouvence, 1997).

era più vicino a quello dei cittadini che a quello dei patrizi ricchi.¹⁰⁷ Penso sia stato così anche per i matrimoni delle altre Bigaglia perché poterono godere delle «provvigioni patrizie» anche le figlie di Domenico Maria Semitecolo, Z. Antonio Muazzo e Girolamo Cicogna.¹⁰⁸

Dopo la caduta della Repubblica i documenti all'Archivio di Stato di Venezia registrano ancora due matrimoni nobili di fanciulle oriunde muranesi, quello di Virginia Mazzolà di Antonio, sposata, come s'è visto, con un nobile Capello nel 1806, e quello di Giustina, figlia di Giacomo fratello di Antonio, andata sposa nel 1801 ad Andrea Marcello.¹⁰⁹

I Mazzolà erano stati importanti padroni di fornace a Murano nel Sei-Settecento ma per le due cugine l'arte vetraria era ormai lontana. I loro genitori esercitavano professioni liberali: il padre di Virginia era pittore, e il padre di Giustina, laureato 'in jure', era avvocato fiscale e, dopo la fine della Repubblica, Regio giudice e poi giudice di pace¹¹⁰ ed anche il nonno Domenico s'era occupato di vetro solo marginalmente, perché per molti anni aveva curato l'approvvigionamento della legna dei boschi del Cadore per le fornaci muranesi. Si era per questo trasferito a Longarone, dove aveva sposato una ragazza appartenente ad una facoltosa famiglia di commercianti di legname e aveva vissuto con agiatezza in un imponente palazzo appositamente costruito.¹¹¹ Ma nelle richieste di riconoscimento della nobiltà veniva piuttosto sottolineato che il bisnonno era stato proprietario di più fabbriche, il nonno e lo zio «negozianti di vetraria, senza mai esercitarsi nei lavori meccanici di tale arte» e che «il negozio di vetraria non fosse arte meccanica» era dimostrato, secondo il richiedente, dal fatto che un cugino dei genitori nel 1756 era stato approvato Cittadino Originario.¹¹²

LE ARTI LIBERALI

Allora, un patrizio veneziano poteva trasmettere il titolo nobiliare quando sposava la figlia di un vetraio muranese?

Certamente non del generico iscritto all'Arte vetraria, anche se agli inizi dell'Ottocento c'era la convinzione che la Serenissima la considerasse 'liberale' e non meccanica, e quindi avesse quelle caratteristiche di 'onorabilità', che era l'elemento fondamentale sia per il riconoscimento della «Cittadinanza Originaria», che per l'apertura a matrimoni non patrizi. L'avallò con la sua autorità anche Emanuele Cicogna, quando in certi suoi appunti citò «il decreto particolare nel 1468 con cui fu dichiarata quell'Arte nel numero de' Liberali e privilegiati».¹¹³ Cicogna però non precisa dove l'ha trovato: forse ha un po' rielaborato quel che scriveva quel seminatore di inesattezze che fu don Matteo Fanello. L'abate considerava «tra le arti liberali l'arte vetraria per più secoli dichiarata arte nobile e privilegiata dalla Repubblica» e ricordava

¹⁰⁷ A. COWAN, *Rich and Poor among the Patriciate in Early Modern Venice*, «Studi Veneziani», vi, 1982, pp. 147-160. Vedi anche R. SABBADINI, *L'acquisto della tradizione: tradizione aristocratica e nuova nobiltà a Venezia (sec. 17-18)*, Udine, Istituto Editoriale Veneto Friulano, 1995.

¹⁰⁸ ASV: Avogaria di Comun, b. 186, fasc. 18.

Volker Hunecke spiega poi perché i nobili più poveri ci tenessero tanto a far registrare presso l'Avogaria di Comun i loro matrimoni: per godere delle provvigioni patrizie, che di solito venivano concesse alle donne, ma che molto spesso servivano a tutta la famiglia (HUNECKE, *Il patriziato veneziano alla fine della Repubblica*, cit., pp. 248-249).

¹⁰⁹ ASV: Imperial Regia Commissione Araldica, b. 110.

¹¹⁰ *Ibidem*.

¹¹¹ CALZAVARA MAZZOLÀ, *Memorie domestiche dei Mazzolà*, cit., pp. 91-93.

¹¹² ASV: Imperial Regia Commissione Araldica, b. 110.

¹¹³ Biblioteca del Museo Correr, Codici Cicogna, n. 3563.

che una «Ducale» del 31 agosto 1468 la definiva «tam nobile ministerium». ¹¹⁴ Esiste effettivamente una «Terminazione della Sig.ria che non si possa lavorar contra la forma della Mariegola» datata «MCCCLXVIII. Die penultimo [non ultimo] Augusti», ma riguarda semplicemente la revoca delle grazie concesse a qualche fornace, «ut tam nobile ministerium magis in die augeatur». ¹¹⁵ Era soltanto un innocente modo di dimostrare apprezzamento per l'arte vetraria, effettivamente tra le più importanti di Venezia, come il: «quanto ornamento et beneficio sia a questa Città nostra l'arte così nobile di Verieri da Murano, per conservation della quale sempre et in ogni tempo la Signoria nostra non ha mancato di tutte le provisioni possibili», dichiarato dai Capi del Consiglio dei X nell'anno 1510 e il: «per esser tal arteficio uno de gli nobili ornamenti di questa città» dell'intero Consiglio dei X nel 1523. ¹¹⁶

Fanello credeva di poter citare anche una frase, «ut ars tam nobilis semper stet et permaneat in loco Muriani», precedente a quella del 1468, «destinata – scriveva Luigi Zecchin – ad essere assunta come prova di una specie di investitura nobiliare concessa dal governo veneziano alla professione di vetraio. Nel riportare la frase – continuava il grande storico del vetro – Fanello la dirà tratta da un decreto del 'Senato veneto' del 15 marzo 1383: in realtà, essa non appare in nessuna delle 'parti' prese dal Senato in quell'anno, nitidamente verbalizzate nei bei registri di pergamina conservati all'Archivio di Stato di Venezia». ¹¹⁷

C'è un unico motivo che avrebbe potuto far pensare che l'arte vetraria fosse considerata dalla Serenissima arte liberale: il fatto che i suoi addetti non pagavano la «tansa insensibile». Introdotta nel 1565 per formare un deposito da incrementare annualmente e da utilizzare per pagare le spese di un'eventuale guerra, la tassa doveva venire pagata dalle corporazioni artigiane di Venezia, dai traghetti dei barcaroli, dalle Scuole Grandi e dalle comunità del Dogado. ¹¹⁸ Soltanto perché la pagava (o avrebbe dovuto pagarla: non c'era molto entusiasmo) la Comunità di Murano, i vetrai ne erano esentati. Da un documento della Milizia da Mar del 13 febbraio 1744 (m.v.) si apprende che non la pagavano i medici, i «nodari», i «ragionati», assieme ad altri gruppi minori ed assieme alle «Arti di Chioza» e «simile alle altre Comunità del Dogado. Queste sono solamente aggravate di Tansa insensibile nel nome delle Comunità». ¹¹⁹

I pittori vennero separati dall'arte dei «depentori» nel 1682, ma dovettero continuare a pagare la tassa; soltanto nel 1761 ne furono esentati, «onorando questa professione col titolo d'Arte nobile, di sommo preggio, d'onore alla Nazione e d'utilità allo Stato». ¹²⁰ L'arte degli scultori venne separata dai tagliapietra nel 1723 e nel 1766, «già dichiarata liberale e prediletta in ogni tempo dall'Ecc.mo Senato», veniva «assolta da ogni aggravio di tansa e taglione per l'avvenire a somiglianza di ciò che si è praticato per l'arte pur liberale dei pittori». ¹²¹

A proposito di scultura, vale la pena di ricordare quanto successo ad un'arte ad essa affine, ma legata anche in qualche modo alla vetraria, l'incisione sugli specchi. Il 18 settembre 1777 il Senato dichiarava:

¹¹⁴ M. FANELLO, *Saggio storico-critico della unione della città di Murano a quella di Venezia*, Venezia, Tipografia di Alvisopoli, 1816. ¹¹⁵ *Mariogola dei Vetrai del 1441*, cit. ¹¹⁶ *Ibidem*.

¹¹⁷ L. ZECCHIN, *Vetro e Vetrai di Murano*, vol. I, Venezia, Arsenale, 1987, p. 29.

¹¹⁸ Vedi, ad es., ASV: Senato Rettori, filza 13. In un elenco di contribuenti del 1639 sono indicati i «verieri», ma sono gli «stazioneri», cioè i rivenditori di oggetti di vetro veneziani. Gli elenchi degli appartenenti alle Arti soggetti alla tansa insensibile sono nella Milizia da Mar.

¹¹⁹ ASV: Milizia da Mar, b. 623.

¹²⁰ ASV: Inquisitorato alle Arti, b. 70.

¹²¹ ASV: Senato Terra, fz. 2443.

se per una parte chiaramente risulta che li lavori ed intagli sopra gli specchi non sieno in verun modo dipendenti dall'Arte degli Specchieri e che gl'Individui esercenti non formino Corpo, si riconosce per l'altra che differendo un tale lavoro da quello della Scoltura soltanto nella materia, niente abbia in se di vile e di meccanico; e perciò trova giusto questo Consiglio di stabilire che siccome fu dichiarato per la Pittura e Scoltura, considerato egualmente abbia ad essere per lo passato e per l'avvenire l'esercizio di scolpire in cristallo nella classe dell'Arti liberali, tal che rimossa la causa della rappresentata recredenza ad intraprendere un studio ed impiego come questo influente alla felicità del nostro attivo Commercio, allettata rimanga la gioventù ad intraprenderlo sicura di godere quei benefizi e privilegi che vanno annessi agli altri esercizi ed industrie della Classe surriferita.¹²²

Il Senato accoglieva in questo modo una richiesta presentata da Pietro Vedova, figlio di Vincenzo che aveva introdotto l'incisione su vetro a Venezia.¹²³

Pietro voleva soltanto ottenere qualche facilitazione per l'arte dell'incisione su vetro, nuova per Venezia prima che suo padre vi si dedicasse e ancora praticata da pochi, e a noi interessa di più una vicenda legata al fratello Carlo. Sua figlia Bianca Maria il 14 dicembre 1774 sposò segretamente a Venezia il nobile Gio. Antonio Foscarini; nella richiesta di riconoscimento del matrimonio (che non ho trovato) penso si indicasse come liberale l'arte esercitata dal nonno Vincenzo, suscitando però le perplessità degli Avogadori di Comun. Il 7 giugno 1776 essi sottoponevano la questione al Collegio Solenne, «deklarando solumodo dubitationem supra personam q. Vincenti a Vidua Avi Paterni d.ne Blance Marie, ut in eius subscriptione, an Ars Incisoris in speculo a suprad.o q. Vincenti exercitata sit liberalis aut mechanica». Con due votazioni il Collegio respingeva la richiesta.¹²⁴ Un anno dopo la proposta fu ripresentata; bocciata nella prima votazione, fu finalmente accolta nella seconda con 56 voti favorevoli, 8 contrari e 6 incerti.¹²⁵ Era il 16 settembre 1777, due giorni prima che il Senato accogliesse la richiesta di Pietro Vedova. Carlo Vedova era «ragionato nei pubblici impieghi» e aveva già chiesto nel 1761 il riconoscimento della cittadinanza originaria per i figli maschi; sia pure con molto ritardo (quasi otto anni dopo) l'aveva ottenuta, e questo dimostra che gli Avogadori erano più severi nei processi di nobiltà che in quelli di cittadinanza originaria.¹²⁶

I confini non erano ben definiti, se gli Avogadori di Comun avevano qualche incertezza nel distinguere le arti tra liberali e meccaniche. Limitandoci a quel che a noi ora interessa, osserviamo che anche Rodolfo Gallo riteneva liberale l'arte vetraria, ma non mi pare ci siano validi motivi per sostenerlo, certamente non per la generalità dei suoi addetti: del resto, se vogliamo riportarci ai tempi nostri, i tanti maestri vetrai attivi oggi soltanto in minima parte si possono considerare artisti.

CONCLUSIONI

Tra le carte dell'Avogaria di Comun è stato collocato un librone intitolato *Cronaca Matrimoni* che registra poco più di 11.000 matrimoni di patrizi veneziani, nell'arco di due secoli, a partire dai primi anni del '400. Tra questi, ca. 1.400 si sono svolti

¹²² Ivi, fz. 2659.

¹²³ I Censori il 17 settembre 1777 avevano appoggiato la richiesta di Vedova, assimilando la sua arte a quelle della pittura e scultura, «che da quanto s'è ritratto dal Collegio Ecc.mo della Milizia da Mar hanno ottenuta l'esenzione per esser state riconosciute Arti liberali» (*ibidem*). Sulla vicenda scrisse già Rodolfo Gallo (R. GALLO, *Contributi alla Storia dell'Arte del vetro di Murano*, Venezia, Camera di Commercio di Venezia, 1953).

¹²⁴ ASV: Avogaria di Comun, b. 104.

¹²⁵ Si superava così la maggioranza richiesta, che era di 3/4 (*ibidem*). Ringrazio Virgilio Giormani per aver richiamato la mia attenzione su questa vicenda.

¹²⁶ ASV: Avogaria di Comun, b. 418.

con donne non patrizie: sono individuabili dalla sigla 'P.lo', cioè 'popolo' e per una parte di essi è indicata l'attività del padre della sposa.¹²⁷

Per la maggior parte erano cancellieri, avvocati, medici, segretari, ma c'erano anche 19 «drapieri» (o «dalla seda»), 14 «spezieri», 6 «zogieliari», 3 «mercadanti», e anche 2 «barcaruoli» (uno che «tragetta a S. Sofia» e l'altro «alla Carità») e uno «strazaruol» (cioè mercante di roba usata, potremmo anche dire antiquario). Però bisogna osservare che quasi tutti i matrimoni di questi ultimi sono stati celebrati in un periodo anteriore all'istituzione del Libro d'Oro. Sono posteriori solo i matrimoni di due figlie di mercanti (con un Valier nel 1587 e un Paruta nel 1595), che non sono annotati in Libro d'Oro, e quello della figlia di un altro mercante (con un Bembo nel 1540) e della figlia di un gioielliere (con un Sagredo nel 1538), di cui non è possibile il riscontro poichè non ci sono pervenute le registrazioni tra il 1538 e il 1561. Ci sono altri casi di figlie di artigiani riportati nella *Cronaca Matrimoni*, ma, se non sbaglio, non trovano conferma in Libro d'Oro, dove invece sono stati registrati i casi (ma non tutti) in cui i genitori della sposa esercitavano arti liberali.

Ma sono stati registrati anche matrimoni di figlie di muranesi. Secondo la *Cronaca Matrimoni*, dopo quello della figlia del vetraio Stefano dall'Angelo nel 1495, ci fu lo sposalizio di due Bortolussi (di genitori vetrai), una nel 1596 e un'altra nel 1598 e di una Barovier nel 1604. Nel caso del 1598 non ci fu registrazione in Libro d'Oro, ma ormai gli sposi erano anziani e probabilmente non gli interessava più, e per la Barovier c'è da dire che il genitore era di famiglia di vetrai, ma aveva sempre vissuto di rendita. C'è anche, nell'anno 1595, il matrimonio di Luca Valaresso con la figlia del «q. Francesco di Orlandi da Muran». ¹²⁸ Ma è un'informazione troppo confusa: un elenco di matrimoni di patrizi conservato alla Biblioteca del Museo Correr fa sposare Luca Valaresso una prima volta nel 1564 con una Canal e poi nel 1572 con «Andriana Orlandini», ¹²⁹ e Barbaro lo fa sposare due volte, nel 1564 con la Canal e nel 1595 con una Ceolini. ¹³⁰ Nessuno di questi matrimoni è notato nel Libro d'Oro dei matrimoni. Un Francesco Orlandini fu consigliere della Comunità muranese intorno alla metà del '500, ¹³¹ ma non so se fosse vetraio; invece erano vetrai, di livello molto modesto, Orlando e Sebastiano Orlandin citati negli Atti podestarili muranesi rispettivamente nel 1567¹³² e nel 1573.¹³³ La famiglia Orlandini non compare nel Libro d'Oro di Murano.

Mi pare si possa concludere che, certo, qualche ragazza muranese ha sposato un patrizio veneziano, ¹³⁴ ma credo proprio che, agli occhi degli Avogadori, nel riconoscimento del matrimonio ai fini della trasmissione della nobiltà ai figli, piuttosto che l'attività lavorativa legata al vetro abbia contato la ricchezza e la posizione sociale dei genitori non nobili delle spose.

¹²⁷ La *Cronaca Matrimoni* è nella busta 107 dell'Avogaria di Comun. Anche un «Libro d'Oro di Francesco Moresini fo de s. Almore», conservato nella Biblioteca del Museo Correr di Venezia, associa (con molte lacune) ai matrimoni dei nobili veneziani con donne di rango inferiore l'abbreviazione «p.o», oppure «p.lo», ma anche «povolo» e «puovolo». Questo «Libro d'Oro» per troppi matrimoni di donne non nobili omette l'indicazione della professione del padre (Biblioteca del Museo Correr: P. D. 311-c). ¹²⁸ ASV: Avogaria di Comun, b. 107.

¹²⁹ Biblioteca del Museo Correr: P. D. 311-c.

¹³⁰ ASV: Misc. Codici, Serie I, reg. 23. Vedi anche gli Alberi Barbaro alla Biblioteca del Museo Correr.

¹³¹ ASV: Podestà di Murano, b. 201.

¹³² Ivi, b. 69.

¹³³ Ivi, b. 79.

¹³⁴ Nella *Cronaca Matrimoni* dell'Avogaria di Comun, accanto alla registrazione del matrimonio di Antonio Donado «in la fia del q. David dalla Bolza» nel 1470, è stato aggiunto il nome «Bigaglia» (ASV: Avogaria di Comun, b. 107). I Bigaglia probabilmente esistevano a Murano in quel periodo (nelle carte del Podestà di Murano si trova un Alvise nel 1492 (ASV: Podestà di Murano, b. 34)), ma non sembra che in questo caso si tratti di uno di loro. Negli *Alberi Barbaro* all'Archivio di Stato la sposa è chiamata «Dorotea dalle Bozze», e «Dorotea dalle Bozzette» in quelli al Museo Correr, e non so se sia questo ad averla associata all'ambiente vetrario.

LUIGI GRIVA

LA FRAGLIA DEGLI INTAGLIATORI
E LA COSTRUZIONE DI NAVI LUSORIE
NEL PRIMO SETTECENTO A VENEZIA

TRA il 1729 e il 1734 avvengono a Venezia non meno di cinque vari di imbarcazioni lusorie: l'ultimo Bucintoro dogale, la peota per i Savoia, i tre peatoni dorati. C'è un attore comune in queste commesse, ed è rintracciabile nella fraglia degli Intagliatori, la corporazione di artisti ed artigiani che riunisce maestri, lavoranti e garzoni che si occupano delle sculture e delle decorazioni lignee, sovente dorate, che abbellivano le navi lusorie.

La ricostruzione su documenti d'Archivio della vita sociale della fraglia, unita alle notizie relative alla costruzione delle imbarcazioni di rappresentanza, può essere la chiave di lettura per meglio comprendere questo aspetto particolare della cantieristica veneziana nel XVIII sec. L'incrocio dei dati acquisiti negli ultimi anni, particolarmente a riguardo dei peatoni dorati¹ e della peota lusoria destinata alla reggia di Torino² l'unica imbarcazione del '700 veneziano giunta sino a noi – permette interessanti considerazioni. Soprattutto emergono dall'oblio, a fianco di scultori famosi come Antonio Corradini,³ personaggi minori ma significativi dell'orizzonte artistico veneziano di questo periodo, come Matteo Calderoni, Tommaso Fanoli, Egidio Goyel, Giovanni Marchiori.⁴

La partecipazione all'allestimento del Bucintoro dogale è per alcuni di essi, a partire dal Corradini stesso, motivo di promozione del loro lavoro, e di aumento di considerazione sociale, tanto che la retribuzione ottenuta per gli intagli delle navi lusorie è simbolica, decisamente inferiore alle fatture, richieste per cantieri di monumenti e chiese.

Inoltre, nel clima di crisi economica che pervade la cantieristica e l'Arsenale, incapaci di produrre imbarcazioni destinate alle emergenti linee oceaniche, attraverso le quali giungono alla vecchia Europa le ricchezze delle colonie spagnole, olandesi e inglesi delle Indie Orientali e delle Americhe, la nicchia delle costruzioni lusorie rimanda – se non salva – almeno di qualche decennio il collasso dell'intero comparto. Nonostante diversi tentativi di acquisire, mediante lo spionaggio a Londra e Amsterdam, piani di costruzione dei nuovi tipi di vascelli, o con l'acquisto di navi oceaniche, per tentare di copiarne le caratteristiche, i proti dell'Arsenale non riescono a sostituire alla obsoleta produzione di galere e galeazze i nuovi modelli. I progetti delle pur belle navi di I, II, e III rango che vengono ancora impostate non oltrepassano la sfera d'azione mediterranea.⁵ Il basso fondale stesso dell'Adriatico,

¹ V. GIORMANI, *I peatoni, fratelli minori del Bucintoro*, «Studi Veneziani», n.s., XXXIX, 2000, pp. 289-305.

² L. GRIVA, *Il Bucintoro dei Savoia*, «Studi Piemontesi», XXXI, 2, 2000, pp. 301-319.

³ B. COGO, *Antonio Corradini scultore veneziano (1681-1732)*, Este, 1996.

⁴ M. DE GRASSI, *Giovanni Marchiori, appunti per una lettura critica*, «Saggi e memorie di storia dell'arte», 21, 1997, pp. 126-127; P. ROSSI, *Per gli inizi di Giovanni Marchiori, scultore in legno. Note d'Archivio*, in *Per l'arte da Venezia all'Europa. Studi in onore di G. M. Pilo*, Venezia; EADEM, *L'attività di Giovanni Marchiori per la Scuola di San Rocco*, «Arte Veneta», 36, 1982; COGO, *Antonio Corradini*, cit.

⁵ ASTO: Corti Straniere, M.1 add., *Dettaglio di tutte le pubbliche navi costrutte nella Casa eccellentissima dell'Arsenale...*

e in particolare della laguna, si rivela inadatto a sostenere navi a più ponti, e gli incidenti dovuti ad incaglio si susseguono.

È una crisi epocale, dovuta allo spostamento del baricentro dei commerci mondiali dal Mediterraneo all'Atlantico.

Come per l'Europa attuale, l'unico tentativo di difesa dalla concorrenza può essere la produzione e la commercializzazione di prodotti realizzati con tecnologie più sofisticate, o di articoli di lusso: i tessuti, le oreficerie, le profumerie, i vetri, le carrozze, le imbarcazioni lusingose.

IMPORTANZA DELLE FRAGLIE

Nella organizzazione sociale della Repubblica Veneta, particolare importanza assumono le fraglie, ossia le Arti, corporazioni di artisti e artigiani (al tempo la suddivisione non era così evidente come oggi). La fraglia nasce – nel clima profondamente religioso che caratterizza il Medioevo – come organizzazione religiosa, che costruisce e gestisce con propri fondi un altare, presso una delle chiese di Venezia, dedicato al Santo patrono. Anche la sepoltura (fino al periodo napoleonico sono permesse le inumazioni nelle Chiese) dei confratelli avviene nel sepolcro della comunità. Per le loro riunioni, i Consigli, le fraglie si riuniscono presso le schole di alcune parrocchie: sono quindi diversi i motivi per i quali si creano legami con un Ordine religioso piuttosto che con un altro; questa situazione – come vedremo – crea realtà da non sottovalutare.

Le funzioni della fraglie sono quelle comuni alle altre corporazioni esistenti in Italia, fin dalla tarda Romanità:

- la tutela e la rappresentanza della categoria presso i livelli istituzionali;
- finalità mutualistiche, con la tutela degli inabili al lavoro, delle vedove e degli orfani dei confratelli;
- la formazione professionale dei figli dei soci e la tutela dell'apprendistato (i garzoni).

Le fraglie sono organizzate al loro interno con cariche elettive: gastaldo-masaro (tesoriere) – sindaci-revisori dei conti-scrivano-esattore delle *tanse*, le quote di associazione, che vengono decise in occasione dei Consigli, ordinari o straordinari.

Per quanto riguarda la costruzione e l'armamento navale, le fraglie maggiormente coinvolte sono quelle dei Marangoni (i carpentieri navali), dalla quale nel XVII sec. avremo per gemmazione la creazione della fraglia degli Squeraroli, i proprietari di cantieri di costruzione,⁶ e dei Calafati, gli stuccatori capaci di impermeabilizzare e proteggere gli scafi dalle teredini. I migliori Maestri marangoni e calafati che hanno lavorato per conto, o in Arsenale, godono il diritto di fregiarsi del titolo, diventato onorifico: avremo così Marangoni «dell'Arsenale» e Calafati «dell'Arsenale».⁷ Aver lavorato in quella che per secoli è stata la più importante struttura industriale d'Europa è giustamente titolo di orgoglio.⁸

Si tratta di un repertorio, anonimo, simile ma non identico all'elenco pubblicato da C. A. LEVI in *Navi da guerra* (vedi nota 16).

⁶ G. CANIATO, *L'Arsenale: maestranze e organizzazione del lavoro*, in *Storia di Venezia*, a cura di L. Tenenti, V. Tucci. Roma, IEL, 1996, pp. 641-679.

⁷ IDEM (a cura di), *L'arte degli squeraroli*, Venezia, Ass. Settemari, 1985.

⁸ E. CONCINA, *L'Arsenale della Repubblica di Venezia*, Milano, 1984.

Dalla fraglia dei Tagliapietra, gli scultori, ci interessa la frazione che porterà alla fraglia degli Intagliatori in legno.⁹ Presenti su tutte le navi dell'epoca, le sculture e gli intagli trovano il più grande impiego nelle imbarcazioni lusorie, dove raggiungono dignità d'arte e sono sovente dorate. Altri artisti che portano il loro contributo, anche se a volte non particolarmente riconosciuto, sono i pittori delle scene interne, soprattutto quelle che decorano il *tiemo*, la cabina di cui sono muniti Bucintori e peatoni. Al lavoro della potente fraglia dei Doratori si affiancano poi altre professionalità, come quella dei Tappezzieri.

I Consigli di fraglia sono tenuti presso le scole annesse ad alcune chiese veneziane; nel tempo avvengono cambiamenti, tuttavia si possono citare, per il XVIII sec.:

- la scola dei Ss. Giovanni e Paolo, che ospita la fraglia dei Marangoni da nave;

- la scola di S. Trovaso (contrazione di Gervaso e Protaso), in rio Ognissanti, per l'Arte degli Squeraroli;

- la scola di S. Stae (Eustachio) per i Calafati;

- infine la scola di S. Agustin (Agostino) per la fraglia degli Intagliatori.

La conoscenza di questa realtà è basilare per proseguire in qualsiasi ricerca di settore. Spiega – ad es. – i motivi per i quali, intorno all'impresa della costruzione del piccolo Bucintoro di Torino, su scafo di peota, siano attivi due padri Agostiniani, il padre Cristoforo Maria Ceccati, che tiene i contatti con la corte subalpina, e il padre Francesco Gandolfo, che funge da direttore di cantiere e segue l'avanzamento dei lavori. La contabilità spicciola del viaggio di risalita sul Po sarà quindi affidata ad un converso, anch'egli Agostiniano, il frate Brunello.¹⁰

LA COSTITUZIONE DELLA FRAGLIA DEGLI INTAGLIATORI

Strumenti di conoscenza per la ricostruzione della vita delle fraglie nel 1700, sono i documenti d'Archivio. In particolare, in Archivio di Stato di Venezia, nella serie «Magistrati alla Giustizia vecchia», la categoria *Intagliatori*¹¹ con i registri relativi a Parti e Capitoli. Per le Mariegole, la splendida serie di Statuti e regolamenti delle Arti conservata nel fondo Cicogna della Biblioteca Correr¹² è particolarmente illuminante il volume *Tornidori* (Intagliatori) con una raccolta di «Terminazioni» riguardanti la vita sociale della fraglia.

Tornando ai Capitoli delle Arti dell'Archivio di Stato di Venezia, è ricostruibile, per il periodo che ci interessa, la sequenza di atti tra il 1719 e il 1749 degli Intagliatori. Emergono alcuni personaggi chiave, come Mattio Calderon, autore del piccolo Bucintoro dei Savoia e del primo dei peatoni dorati; Egidio Goyel, lo scultore della splendida barra di timone della peota torinese di gusto orientaleggiante, ma anche attivo al primo dei peatoni; Zuanne Marchiori, lo scultore autore del secondo e del terzo peatone dorato.

Una interessante fonte statistica è il censimento del 1711 dell'Arte dei Tagliapietra, gli Scultori, nel quale risultano iscritti all'Arte 91 capi maestri, 38 lavoranti, 12 figli di capi maestri, 20 garzoni; 161 persone in tutto.

Nel 1723, abbiamo detto, per gemmazione dall'Arte dei Tagliapietra, viene formata la fraglia degli Intagliatori. Corradini, pur essendo stato con il suocero Tarsia

⁹ COGO, Antonio Corradini, cit.

¹⁰ L. GRIVA, *Venezia-Torino 1731: un Bucintoro per i Savoia*, «Studi Veneziani», n.s., XLVI, 2003, pp. 341-354.

¹¹ ASVE: *Giustizia Vecchia*, b.170, *Intagliatori*.

¹² BMCVE (Biblioteca Correr Venezia): *Fondo Cicogna*, 2817, *Tornidori*.

uno dei promotori della nuova fraglia, non ne è il Gastaldo: la carica è affidata a Giuseppe Torretti. Tra i soci della nuova Arte ci sono Francesco Bernardoni, Matteo Calderoni, Antonio Gai. È significativo che si sia sentita la necessità di un organismo di rappresentanza corporativo, proprio nel periodo nel quale la fraglia è chiamata all'oneroso – ma anche onorifico – lavoro dell'allestimento del nuovo Bucintoro. La fraglia adotterà le nuove Regole dell'Arte, poi approvate dal Senato di Venezia, nel 1724.¹³

È indicativa la sequenza dei cognomi familiari: a Michele Fanoli (1659-1737) si affianca il figlio Lorenzo, che sarà Gastaldo dell'Arte nel 1740. Un altro Fanoli, Tomaso, lavorerà anch'egli ai peatoni. Corradini ha nella fraglia un fratello, Gio. Batta, che lo rappresenterà quando il più celebre Antonio sarà chiamato a Vienna e Dresda. L'intima connessione fra famiglia e fraglia riconferma la struttura stratificata della società veneziana – ma non solo veneziana – del tempo.

LA COSTRUZIONE DELL'ULTIMO BUCINTORO

Nel 1699 l'ammiraglio Stefano Antipa e i protti dei marangoni e dei calafati Stefano (de Zuanne de Michiel) Conti e Pietro di Zorzi – le principali cariche tecniche dell'Arsenale – avvertono il Senato della Repubblica che il Bucintoro vecchio è giunto quasi alla soglia del secolo di vita e -tenendo presente che il precedente fu utilizzato per 73 anni – occorre sostituirlo.¹⁴ Il 15 marzo 1704 il Senato invita Stefano de Michiel, ancora proto dei marangoni, Giacomo Caenon, Gerolamo Largo e Zuanne (Giovanni) Novello, a sottoporre dei modelli per la nuova imbarcazione dogale per l'approvazione. Nell'estate del 1705 viene scelto il modello in cera di Stefano de Michiel.¹⁵ Stefano de Zuanne de Michiel Conti è uno dei più famosi architetti navali di fine Seicento che operino in Arsenale. Un suo trattato manoscritto, *l'Architettura Navale*, è ora conservato alla British Library di Londra. Al suo attivo, ci sono i progetti di alcune delle più belle navi costruite a Venezia, come la «S. Lorenzo Giustinian» e la «Stella Maris».

Giungiamo al 1711, quando nell'elenco delle navi presenti in Arsenale, la nuova costruzione viene descritta quasi pronta, a venti carati (su ventiquattro).¹⁶ La relazione riportata da Levi è importante, perché segnala ancora la presenza in Arsenal nuovo dei due Bucintori precedenti, quello del 1526 e quello dei Vannini del 1606¹⁷ dal quale verranno riusate alcune sculture e decorazioni per scelta di Corradini, delegato dal Senato ai prelievi al fine di risparmiare qualcosa, sul costosissimo allestimento che sta superando ogni preventivo.

Dopo l'interruzione dovuta (tra il 1714 e il 1718) alla guerra con i Turchi, lo scafo grezzo viene affidato ai calafati, quindi varato per le prove in acqua. Ne dà notizia il Patrone Piero Contarini il 6 giugno 1719.¹⁸

Per l'allestimento artistico del nuovo Bucintoro dogale – che risulterà l'ultimo – vengono presentati otto preventivi, da parte dei confratelli della fraglia: Gio.

¹³ COGO, Antonio Corradini, cit.

¹⁴ A. SECCO, *Stefano de Zuanne de Michel e il Bucintoro del Settecento*, «Navis», 1, 2000, Venezia, ISTIAEN, pp. 87-102.

¹⁵ L. URBAN, *I progetti per le decorazioni del Bucintoro settecentesco e lo scultore Antonio Corradini*, «Studi Veneziani», n.s., XIX, 1990, pp. 285-292.

¹⁶ C. A. LEVI, *Navi da guerra costruite nell'Arsenale di Venezia dal 1664 al 1896*, Venezia, 1896; rist. anast. Bologna, Forni, 1983.

¹⁷ L. URBAN, *Il Bucintoro seicentesco e gli scultori Marcantonio ed Agostino Vanini*, «Arte Veneta», 21, 1967, pp. 231-236.

¹⁸ ASVE: Senato Arsenal, F.8, 24 giu. 1719; citato in SECCO, *Stefano de Zuanne*, cit.

Batta Gagio da S. Lucia, Mattio Calderoni da S. Fantino, Francesco Bernardoni alla Misericordia, Michele Fanoli da S. Maria Zobenigo, Gerolamo Raffaelli da S. Trovaso, Antonio Gai da Ospedaletto, Giovanni Regnier da S. Casiano, Pasqualin Fanoli da S. Marina. I disegni, o modelli, non convincono pienamente il Senato, se i Patroni e Provveditori dell'Arsenale invitano pure il Corradini «essendo nota per molte ingegnose opere la sua persona a presentare lui pure un modello in cera».¹⁹ A meno che Corradini non abbia giocato d'attesa, pronto a fare il Cincinnato; la sua posizione nella fraglia si è infatti rafforzata: nello stesso anno sposa Anna Maria, la figlia del suo protettore Antonio Tarsia. Di cui è stato ragazzo di bottega. Tarsia è stato eminente rappresentante della fraglia originaria, gli è stato a fianco quando è stato accusato dal Consiglio di irregolarità e gli assicura alleanze anche da parte degli Scultori in pietra. Così il modello in cera di Corradini viene scelto, nel dicembre 1719, dal Collegio dei Provveditori e dei Patroni dell'Arsenale, detto anche Banca. A questo punto appare chiaro il gioco di squadra; Corradini diventa il regista dell'allestimento: organizza il lavoro e realizza disegni in dettaglio del progetto, che affida ai preventivi dei confratelli, che ora intervengono come esecutori.²⁰

Lo stesso farà nel 1724 per i restauri della Scala dei Giganti. Pasqualin Fanoli presenta il preventivo più elevato, per 22.800 ducati. Quello precedente, del 1606, pure splendido, era costato 70.000 ducati.

Egidio Goyel non presenta preventivi, ma nel 1719 è Gastaldo dell'Arte, così come Marchiori lo sarà nel '28. È pensabile quindi che – come avverrà per la Peota lusoria di Torino, e per i tre Peatoni dorati – siano stati in qualche modo coinvolti. Mattio Calderon, che firmerà il progetto del piccolo Bucintoro Sabauda, e che aveva presentato un suo progetto per 17.800 ducati, ora, di fronte ai nuovi disegni, si esprime, relativamente all'attuazione del modello del Corradini, per una cifra di 20.600 ducati. Lina Urban segnala due disegni di anonimo, appartenenti alla collezione Amato di Ginevra, che mostrano dettagli di un progetto di allestimento, che potrebbero appartenere a questa fase della realizzazione del progetto Corradini. Nel 1726 Antonio Corradini riceve l'incarico ufficiale di soprintendere alla decorazione del nuovo Bucintoro, secondo il suo progetto. Da testimonianze coeve, in particolare il Temanza, si sa che il trono, che ospita il Doge a bordo del Bucintoro, è opera dei Fanoli: il padre Michele (1659-1737) e il figlio Lorenzo. Con i due Fanoli, sono probabilmente attivi alla formazione degli intagli tutti i confratelli che hanno partecipato al concorso: Gagio, Calderoni, Bernardoni, Raffaelli, Gai, Regnier e Pasqualin Fanoli. Il 5 agosto 1728 Corradini viene incaricato di procedere alle decorazioni della «Copperta», il *tiemo* del Bucintoro. Corradini, apprendiamo dallo stesso documento, riceve anche in premio una medaglia d'oro del valore di 60 zecchini (seicento lire di Venezia), una cifra relativamente modesta, per essere stato «architetto del modello adoperato nel nuovo Bucintoro e inoltre benemerito per la continua di lui assistenza all'intagliatura».²² Intanto il tempo stringe, e il preventivo originario è stato ampiamente superato: infine il costo del Bucintoro raggiungerà la somma di 100.000 zecchini. Si prende in esame, a fini di risparmio, di reintegrare elementi presenti nel precedente Bucintoro secentesco. Potrebbero ap-

¹⁹ URBAN, *I progetti*, cit.; L. URBAN, *La Festa della Sensa nelle arti e nell'iconografia*, «Studi Veneziani», 10, 1968.

²⁰ COGO, *Antonio Corradini*, cit., p. 60.

²¹ A. SECCO, *La costruzione dell'ultimo Bucintoro*, «Quaderni della Sensa», n.s., IX, 1, 1998.

²² COGO, *Antonio Corradini*, cit.

partenere al processo di 'cannibalizzazione' due leoni marcianti e la statua di Marte di Marcantonio e Agostino Vannini da Bassano, oltre a due statuette, oggi conservati al Museo Correr.

Il giorno dell'Ascensione del 1729 il doge Alvise Mocenigo può finalmente partecipare in gran pompa al varo. Il letterato Antonio Maria Luchini celebra con un sonetto d'occasione «la nuova regia (nave) sull'acqua – per il Bucintoro nuovo – fornito de tutto ponto – per el dì della Sensa – l'anno 1729».

LA PEOTA LUSORIA DI TORINO

La peota di Carlo Emanuele III di Savoia è la più importante testimonianza dell'arte navale e delle arti applicate del Settecento veneziano, giunta sino a noi.²³ Misura 15 m. e 90 cm di lunghezza, per una larghezza di 2,56. L'altezza a prua, dove si trova il gruppo scultoreo più importante – un Narciso attorniato da due barbuti vecchioni, raffiguranti il Po e l'Adige – è di m 1,50. Le figure allegoriche sono evidentemente ispirate agli stessi soggetti, immaginati dal Corradini per il Bucintoro veneziano. Poco inferiore è l'altezza a poppa, dove il timone di forma padano-veneta a filo della ruota poppiera è affiancato da due cavalli marini. Il timone viene manovrato da una barra, la *ribola*, scolpita a forma di drago. Il corpo dello scafo, su cui corre un fregio dorato in altorilievo, misura all'altezza della sezione maestra m 0,94. L'opera viva è impeciata, e quindi di colore nero; l'opera morta – la parte visibile a scafo immerso – è di colore rosso cinabro.

Dal punto di vista della Archeologia navale lo scafo è di peota (quello del Bucintoro dogale è invece di galea, a due ponti) ed appartiene alla tradizione marina e lagunare altoadriatica. Il corpo è stato costruito a Burano, dove era consolidata la presenza di *squeri* per la costruzione di navi da pesca e da lavoro. È costato, nel 1731, 240 lire Venezia, più altre 250 lire di ferramenta. Evidentemente l'incidenza della manodopera al tempo era irrisoria. È stato consegnato al cantiere di allestimento probabilmente nel mese di marzo.

Questo punto interviene – delegato dal padre Cristoforo Maria Ceccati – il regista dell'impresa, il confratello agostiniano padre Francesco Gandolfi. Questi fa trasportare lo scafo nudo allo squero di Mastro Zuanne (Giovanni) a Venezia, «alli Mendicanti». Il rio dei Mendicanti presso S. Lazzaro è tuttora sede di *squeri*. L'allestimento impiega quattro mesi; patron Zuanne pone a disposizione il suo scafo, in ragione di 110 lire di Venezia per quattro mesi, da aprile a luglio 1731. Zuanne si occupa anche della *sparmatura* e della calafatura, le operazioni di impermeabilizzazione protezione dello scafo dalle teredini.²⁴ Per la costruzione delle parti interne particolarmente il *tiemo*, la cabina destinata ad accogliere gli ospiti, interviene il *marangone* (carpentiere navale) Antonio Lisetti, che allestisce anche alcuni particolari interni allo scafo, come il sentinato, la scaletta interna e i banchi per i barcaioi. Il *tiemo* misura cinque m., è sostenuto da dodici pilastrini intagliati ed è munito di nove finestre di cristallo. Lisetti percepisce per il suo lavoro 879 lire per il *tiemo*, più altre 195 per i lavori interni allo scafo.

L'imbarcazione era – come il Bucintoro veneziano – destinata al traino; a prua è infatti visibile un anello di traino, sostenuto da una fascia in ferro forgiato. Usufruiwa anche di una vela, probabilmente a tarchia, per una spinta supplementare. Le ma-

²³ L. GRIVA, *La peota di Carlo Emanuele III di Savoia. Nuovi documenti*, «Studi Piemontesi», xxiv, 2, nov. 1955, pp. 411-417.

²⁴ G. SANTI MAZZINI, *Calafati*, «Navi e modelli di navi», iv, 8-9, set. 1980, pp. 187-192.

novre venivano effettuate mediante remi: ce ne sono pervenute due mute, di sei remi ognuna: la prima serie con intagli, di gala, l'altra da lavoro.

Terminato il lavoro dei *marangoni*, l'imbarcazione è affidata a Matteo Calderoni per l'allestimento lusorio. Abbiamo già incontrato Matteo in occasione del Bucintoro dogale, nel 1719. Calderon, o Calderoni, è nato tra il 1669 e il 1671.²⁵

All'interno della fraglia degli Intagliatori, Calderon è molto vicino ad Antonio Corradini, il progettista del Bucintoro, più giovane di quasi dieci anni. Matteo, con i confratelli Groppele, Paolo Collato e Giovanni Cabianca, hanno lavorato insieme alla decorazione di Sant'Eustachio (S. Stae) sul Canal Grande nel 1709. Il progetto della facciata della chiesa è di Domenico Rossi.²⁶ Nello stesso 1709, con Francesco Preti, Calderon scolpisce i dossali del Duomo di Udine, il cui progetto è dell'architetto Stazio. Per il Mausoleo Manin dello stesso Duomo Corradini scolpirà una magnifica «donna velata».

Quelle di Corradini e Calderon sono dunque vite parallele, anche se il secondo non è ancora stato studiato a fondo.

Abbiamo visto che Calderon concorre alla gara per il nuovo Bucintoro dogale nel 1719. Il progetto di Matteo prevede una spesa di 17.800 ducati.²⁷ Sappiamo che non verrà accolto, così come non saranno accolti quelli dei colleghi. Tuttavia, il prescelto Corradini – una volta vincitore e direttore dei lavori – coinvolgerà i colleghi esclusi, nel lavoro di intaglio delle decorazioni, ripartendo le commesse: prevale ancora lo spirito di mutuo soccorso della fraglia.

Per la peota destinata ai Savoia, Calderon ha immaginato «fregi e divinità marine, tritoni e nereidi», modellate con sicuro risalto, dove non è difficile trovare i suggerimenti dei capolavori del Brustolon, e gli esempi alti di Antonio Corradini, progettista e soprintendente per il Bucintoro veneziano del 1729.²⁸ Calderon ha percepito, per gli intagli fatti sul piccolo Bucintoro sabaudo 2871 lire di Venezia; inoltre, per «spese di cola, squaena e ferramenta» ottiene un rimborso di 186: 19 lire. Per la scultura della *ribolla*, l'asta di manovra del timone, a forma di drago, di gusto orientaleggiante, Calderon ha coinvolto – secondo i documenti torinesi – «Monsieur» Egidio. Lo studio dei documenti relativi alla fraglia per il 1731 e vicini mi ha permesso di attribuire a questo Egidio il cognome Goyel (talvolta scritto Gioel, Goyé: tentativi di italianizzare un cognome forse olandese).²⁹ Per il suo lavoro, Egidio ha percepito 495 lire venete, comprensive anche degli intagli al «timon, due cadreghini, et il piede delle zaccole». Nella riunione del Capitolo degli Intagliatori dell'8 luglio 1731, nell'elenco dei 52 confratelli, oltre a Mattio Calderon, figurano Egidio Goyé, e i due Fanoli, Michele e Lorenzo. Lorenzo sarà l'intagliatore delle statue del primo – il più bello – dei peatoni dorati del 1733.³⁰

I PEATONI DORATI

Il Bucintoro dogale – lungo quasi 35 m e con 168 rematori su 42 remi – è una macchina complessa e impegnativa, che viene usata soltanto per le più importanti occasioni, come la cerimonia dello Sposalizio del mare, e la *Sensa* (Ascensione).³¹

²⁵ GRIVA, *Il Bucintoro*, cit.; ASVE, *Giustizia Vecchia*, 179.

²⁶ COGO, *Antonio Corradini*, cit., pp. 39, 41 ss.

²⁸ A. GRISERI, *Il palcoscenico sul fiume e le sue quinte*, in *Arti a confronto. Studi in onore di A. M. Matteucci*, Bologna, Dip. Arti Visive Univ. di Bologna, 2004, pp. 269-275.

³⁰ GIORMANI, *I peatoni*, cit.

²⁷ URBAN, *I progetti*, cit., pp. 285-292.

²⁹ GRIVA, *Il Bucintoro*, cit., p. 312.

³¹ L. URBAN, *Il Bucintoro, La fiera e la festa della Sensa*, Venezia, 1988.

Per le festività minori, viene surrogato da tre peatoni dorati, di circa tredici metri. Originariamente, i tre peatoni sono impiegati per affiancare il Bucintoro dogale; col tempo, assumono maggiore indipendenza. Sono diretti da una figura, il Capo dei ducali peatoni, scelto dai Patroni dell'Arsenale. A loro volta, i peatoni dispongono di sei peatine di servizio, per i rimorchi. Incaricata di fornire i marinai per queste nove imbarcazioni – i peatoni imbarcano quattro marinai ciascuno – è la confraternita dei Nicolotti, che prendono nome dalla chiesa di S. Nicola al Lido e si occupano dei rimorchi. I Nicolotti, avvezzi alla navigazione lagunare, avranno una importante funzione nel primo tratto del rimorchio della peota sabauda.³²

Nel 1731 – trascrivo da Giormani – i tre precedenti peatoni mostrano segni di usura. Il Reggimento dell'Arsenal, indice quindi l'appalto per la sostituzione. Il primo scafo è pronto già nel dicembre. Per l'allestimento lusorio viene prescelto – come più conveniente – il modello presentato da Egidio Goyel e Tomaso Fanoli, che hanno preventivato un costo di mille ducati. Goyel – abbiamo visto – è lo scultore che l'anno precedente ha collaborato con il confratello Matteo Calderon al piccolo Bucintoro per i Savoia. Nel maggio 1733 sono già in costruzione gli altri due scafi. Le opere di intaglio vengono affidate a Zuanne (Giovanni) Marchiori per 470 ducati in tutto: un bel risparmio, rispetto al primo di Goyel e Tommaso Fanoli; ma il primo doveva imbarcare il Capo dei Peatoni, e quindi distinguersi per ricchezza dagli altri.

Per la festività di S. Marco dell'anno successivo i tre peatoni sono pronti. Calati in bacino, vengono ammirati «nella loro bellezza e diligente travaglio».³³ La figura di Giovanni Marchiori (1696-1778) ha cominciato solo recentemente ad essere oggetto di studi.³⁴ Personaggio di rilievo della fraglia, sin dal 1721 compare nelle relazioni dei Capitoli del 1723, del 1725 e del 1726. Autore di sculture conservate nella scola di S. Rocco, agli Scalzi, ha avuto rapporti anche con la fraglia dei Calafati, quando nel 1738 vince il concorso per la realizzazione di una testina d'angelo per l'altare della fraglia, presso il chiostro degli Agostiniani di S. Stae.³⁵ La fama di scultore di angeli se l'era procurata nel 1727, con un angelo in legno dorato, destinato al Campanile di S. Giorgio Maggiore. Un'opera che non possiamo più ammirare, perché colpita da un fulmine, pochi anni dopo.

I DORATORI

In effetti, uno degli elementi che rendono così splendidi e unici i Bucintori veneziani sono le sculture dorate. Con l'ausilio della *Nota di spese fatte nel Bucintoro*, tra i documenti torinesi,³⁶ redatta dal padre Gandolfo, responsabile del cantiere, è possibile anche ricostruire la fase successiva alla scultura dei pezzi ornamentali, la doratura. La preparazione è registrata da una fornitura del fabbro «per aspesi da stoccar le figure, vide ed altro» per 170: 16 lire venete. Nel caso della commessa per la Corte di Torino, sono state usate sessantasei miara, blocchetti di fogli d'oro battuto. Sono state pagate 4.950 lire venete al fornitore, Iseppo Moroni, 76 lire al miar; i doratori

³² B. TAMASSIA MAZZAROTTO, *Le feste veneziane*, Firenze, pp. 180-199, 1980; G. GRAVENBROCK, *Gli abiti dei Veneziani di quasi ogni età con diligenza raccolti e dipinti del secolo XVIII*, Biblioteca Correr, mss. Gradenigo, mcv.

³³ GIORMANI, *I peatoni*, cit., p. 291.

³⁴ Vedi nota 4.

³⁵ M. A. CHIARI MORATTO WIEL, *La chiesa di Santo Stefano: il patrimonio artistico*, in *Gli Agostiniani a Venezia e la chiesa di Santo Stefano*, Atti della Giornata di Studio, 1995, Venezia, IVSLA, 1997.

³⁶ GRIVA, *Il Bucintoro*, cit., all. B.

che li hanno applicate sono Donà Giuliano e Domenico Serini. Anche qui, troviamo vecchie conoscenze. Donato Giuliano, nel 1729, è con Zuanne d'Adamo tra i doratori che hanno sostituito i precedenti, nominati per il Bucintoro dogale, che però sono stati licenziati per aver chiesto un compenso superiore a quanto precedentemente stabilito. I capi mastri doratori Serini e Giuliano sono stati retribuiti, per «metter in opra il sudetto oro» L. 37: 4 il miar per un totale di 2.455: 4 lire venete. Moroni ha calcolato settantasei miara a dodici ducati al miar: per il peatone del 1733 viene proposto «oro cecchino uniforme à quello del Bucintoro», costato 95 lire al miar, oppure oro ordinario da 75 lire. Viene scelto questo più economico.³⁷ Il doratore Iseppo Scozia, che abita dietro S. Zulian, vince il concorso per i due scafi con l'offerta di mille ducati, comprensivi della applicazione. L'incrocio dei dati dei tre diversi documenti archivistici rende plausibili le cifre fornite, e arricchisce le nostre conoscenze in un settore che non è marginale.

CONCLUSIONI

Riepilogando, l'interazione dei diversi componenti della fraglia, nel periodo temporale 1729-1735 è sorprendente.

I Fanoli (Lorenzo e Michele) sono attivi sul Bucintoro dogale e sui peatoni dorati (Tommaso).

Calderoni, che ha scolpito alcuni elementi del Bucintoro, è poi autore del progetto della peota di Torino. Egidio Goyel, che ha lavorato alla stessa peota, presenta con Tommaso Fanoli i disegni d'intaglio del primo peatone.

Le coincidenze sono troppe, per non far pensare ad una 'cupola' in seno alla fraglia, che gestisce i contratti e la formazione degli appalti.

Lo stesso vale per i doratori: Donà Giuliano, dopo il Bucintoro, partecipa con Domenico Serini alle dorature della peota.

Su tutti aleggia Antonio Corradini, che ha cavalcato il successo ottenuto con l'operazione di immagine del varo del Bucintoro dogale. Pur non essendo più presente - dal 1730 - a Venezia, perché invitato a Corte a Vienna, e autore di importanti lavori in Ungheria e a Dresda, Corradini esercita di fatto un controllo sull'operato della fraglia, tramite il suocero, Antonio Tarsia, e il fratello Gio Batta.

Corradini non ha ricevuto molti denari per il Bucintoro, ma ha ottenuto molto di più: una fama europea. Sarà Scultore di Corte con l'imperatore Carlo VI e, dal 1743, con la figlia, imperatrice Maria Teresa d'Austria.

³⁷ GIORMANI, *I peatoni*, cit..Ringrazio Virgilio Giormani, per i suggerimenti, l'amicizia e l'ospitalità a Venezia; Paola Rossi, Giovanni Caniato, Alberto Secco per la disponibilità dimostrata, anche in occasione di questa ricerca.

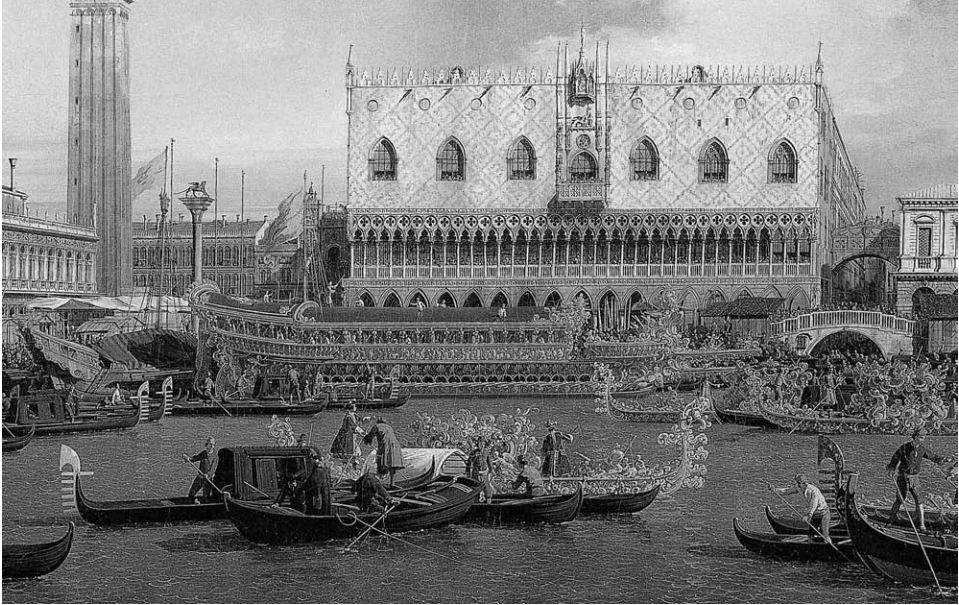


FIG. 1. GIOVANNI ANTONIO CANAL, detto IL CANALETTO, *Il Bucintoro al molo nel giorno dell'Ascensione*, ca. 1740, dettaglio, p.g.c. Pinacoteca Giovanni e Marella Agnelli al Lingotto, Torino.



FIG. 2. MATTEO CALDERONI (progetto di), *Peota lusoria di Carlo Emanuele III di Savoia*, prora con Narciso, 1731, dettaglio, p.g.c. Museo Civico d'Arte Antica e Palazzo Madama, Torino.

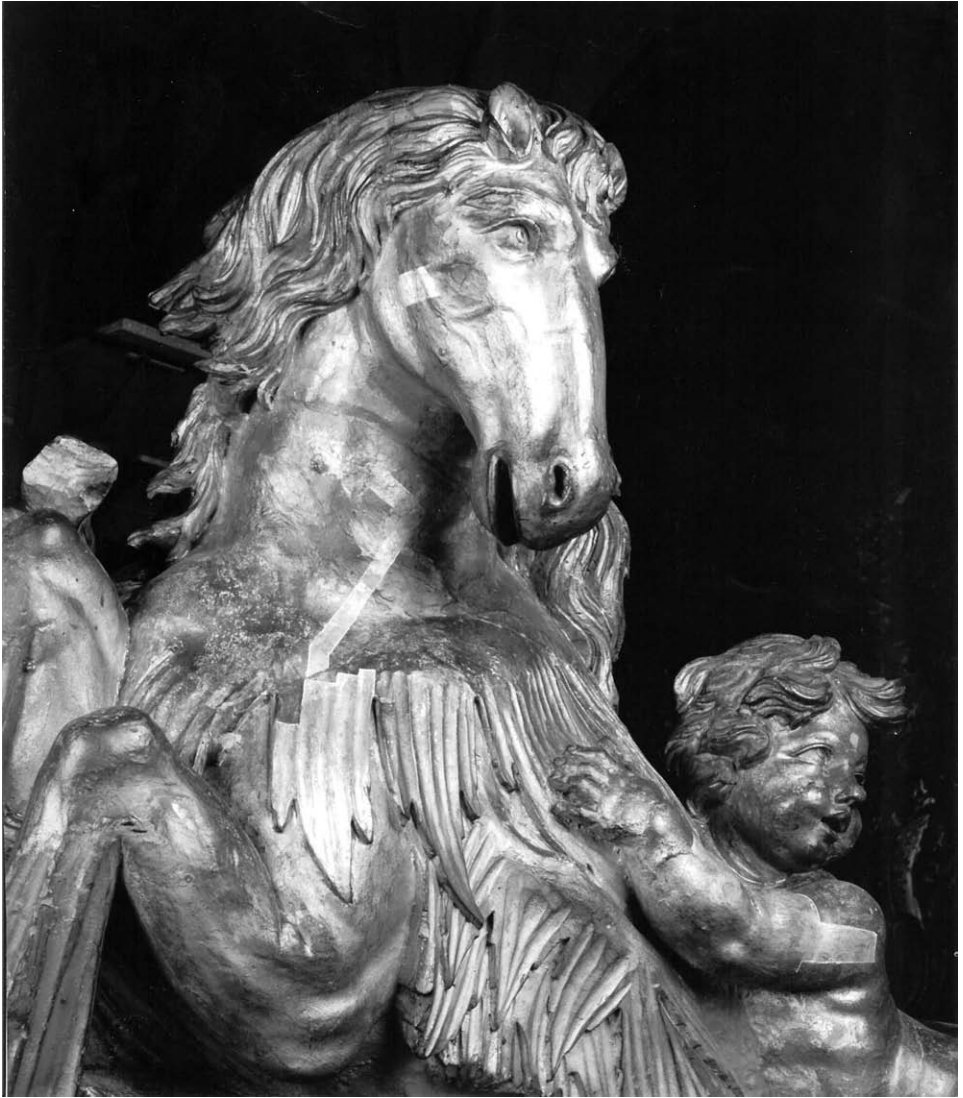


FIG. 3. *Peota lusoria* di Carlo Emanuele III di Savoia, cavallo marino a poppa, 1731, dettaglio, p.g.c. Museo Civico d'Arte Antica e Palazzo Madama, Torino.



FIG. 4. *Peota lusoria* di Carlo Emanuele III di Savoia, fregi di divinità marine lungo le murate, 1731, dettaglio, p.g.c. Museo d'Arte Antica e Palazzo Madama, Torino.

VIRGILIO GIORMANI

I COLLEGI DEI MEDICI FISICI E DEI MEDICI CHIRURGHI A VENEZIA NEL SETTECENTO*

NELL'INTRODUZIONE al suo lavoro sul Collegio dei Medici Fisici di Venezia, il Palmer ritiene che questo Collegio debba esistere almeno dal 1316, perché è di quell'anno la legge per la quale nessuno può praticare la medicina a Venezia senza appartenere al Collegio: controllandone l'ammissione, viene assicurato alla città un certo numero di medici qualificati.¹

Sulle origini del Collegio Chirurgico si sa ancora meno: secondo l'Ongaro è stato «probabilmente istituito nel 1320 e quindi contemporaneo, se non addirittura precedente a quello dei Medici Fisici». ² Quel poco che si sa, riguarda la *saga* dei rapporti di conflittualità permanente tra i due Collegi, ³ anche se «l'esistenza di due Collegi distinti, determinando una base di parità fra medici fisici e chirurghi», avrebbe causato – secondo il Corradi – delle conflittualità «certamente minori rispetto a quelle che avvenivano in altre città». ⁴

In posizione nettamente subalterna, ci sono poi i barbieri o «medici ignoranti», i quali oltre al taglio dei capelli e al radere la barba, praticano anche piccoli interventi, operando salassi e medicando «bruschi e sgrafadure»; ⁵ «e quelli ancora che ottengono una licenza limitata di medicare nella chirurgia manuale, per grazia dai Provveditori di Comun, Giustizieri Vecchi e, per antica consuetudine, dal solo priore del Collegio Chirurgico». ⁶

Tali «semplici licenze», rilasciate da queste magistrature, portano «verso la fine del 1300» all'immissione di alcuni di questi «medici ignoranti» nel Collegio dei Chirurghi, fino a che il Consiglio dei XL, con parte del 24 luglio 1345, «gli esclude». ⁷

«La dualità dei Collegi» – continua l'Ongaro – «lungi dall'alimentare i contrasti,

* Parte di questo lavoro è stato pubblicato in forma preliminare: GIORMANI, *Contrasti tra l'Università di Padova e il Collegio dei medici di Venezia nel '700*, «QSUP», 28, 1995, pp. 23-87; IDEM, *I rapporti tra i due collegi veneziani, dei Filosofi e Medici e dei Chirurghi, con l'Università di Padova nel Settecento*, in *Le Università minori in Europa (secoli xv-xix)*. Convegno internazionale di Studi, Alghero, 30 ottobre-2 novembre 1996, a cura di G. P. BRIZZI, J. VERGER, Soveria Mannelli (CZ), Rubbettino Editore, 1998, pp. 369-381; IDEM, *Il diritto al cadavere*, «Padova e il suo territorio», XIX, n. 109, giugno 2004, pp. 27-32.

¹ R. PALMER, *The 'Studio' of Venice and its graduates in the sixteenth century*, Trieste, LINT, 1983 («Contributi alla storia dell'Università di Padova», 12), pp. 1-4.

² G. ONGARO, *La medicina nello Studio di Padova e nel Veneto*, in *Storia della cultura veneta. Dal primo Quattrocento al Concilio di Trento*, 3; III, Vicenza, Neri Pozza, 1981, p. 130.

³ PALMER, *The 'Studio'*, cit., p. 4.

⁴ ONGARO, *La medicina*, cit., p. 130.

⁵ N. E. VANZAN MARCHINI, *La chirurgia europea e gli «Atti» dei Collegi veneziani*, in *Dalla scienza medica alla pratica dei corpi. Fonti e manoscritti marciani per la storia della sanità*, a cura di EADEM, s.l.t. [ma Padova, Tipolitografia tipografica moderna], Neri Pozza, 1993 («Fonti per la storia della Sanità», 1), p. 45; G. DOLCETTI, *I barbieri di chirurgia a Venezia, dall'opera inedita L'arte dei barbieri attraverso i secoli*, «Ateneo Veneto», 19, II, 1896, pp. 220-250.

⁶ F. BERNARDI, *Prospetto storico-critico dell'origine, facoltà, diversi stati, progressi e vicende del Collegio Medico-Chirurgico e dell'arte chirurgica in Venezia*, Venezia, D. Costantini, 1797, anno I della libertà italiana, p. 5 (rist. anast. in *Dalla scienza medica*).

⁷ Ivi, p. 6. Jacopo Grandi, priore del Collegio Chirurgico, riporta la data del 24 giugno 1345. Vedi la sua scrittura alla Sanità, del 17 dic. 1730. Venezia, Biblioteca Marciana (BMV): Ms. it. VII, 2331 (9725), *Collegio Medico-Chirurgico, Libri dei Priori, 1477-1806*: Libro Atti Priori G, c. 275.

contribuisce notevolmente a una maggiore qualificazione professionale»⁸ e a tener basso il numero «degl'imperiti e barbieri che medicano».⁹

LE PRIME CONTROVERSIE

Il Collegio Chirurgico fin dal 1368 deve compiere «almeno un'annuale dimostrazione sul cadavere»; ne sorge subito una controversia riguardo le spese, «alla cui partecipazione vogliono sottrarsi i medici fisici, sostenendo che l'anatomia annua è compito dei medici chirurghi. Ma una deliberazione del 5 agosto 1370 obbliga anche i medici fisici a contribuire alle spese, perché anch'essi «*videndo ipsam notomiam, comuniter informari possunt de statu et condicionibus humani corporis*».¹⁰ Altri contrasti sorgono perché un medico fisico che voglia esercitare la chirurgia, non è obbligato ad appartenere al Collegio Chirurgico: egli può esercitare la chirurgia in quanto appartenente al Collegio dei Medici Fisici. Non così per i chirurghi i quali non possono esercitare la medicina.

C'è inoltre la pretesa del Collegio dei Medici Fisici «di imporre il proprio controllo sugli esami di licenza, tanto dei chirurghi quanto dei barbieri»: ¹¹ d'altra parte, i «tentativi del Collegio Chirurgico di concedere licenze in chirurgia senza la partecipazione del Collegio dei Medici Fisici sono una sorgente di ostilità periodica tra le due istituzioni».¹²

LE PESTILENZE

L'esistenza stessa dei due Collegi viene messa a repentaglio dalle pestilenze del xv sec., ma in modo assai differenziato. La pratica dell'incisione, della cauterizzazione e della causticazione dei bubboni, porta ad una molto maggior decimazione dei chirurghi, rispetto ai medici fisici, che sono decisamente meno esposti al contatto diretto col malato.¹³ Così, nel 1442, è rimasto un solo chirurgo nel Collegio Chirurgico e quindi non si possono certo eleggere il priore e i consiglieri «ch'erano tenuti di fare gli esami di quelli che volevano medicare in Venezia». Si deve pertanto, nel 1444, obbligare «tutti que' medici fisici che medicano in chirurgia e vogliono inavvenire medicare nella medesima, d'entrar in questo Collegio».¹⁴

Anche se ciò dura solo fino al 1450, questa disposizione viene utilizzata «dai medici fisici per insinuarsi nel Collegio Chirurgico e gestirlo».¹⁵

⁸ ONGARO, *La medicina*, cit., p. 130.

⁹ BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 6.

¹⁰ ONGARO, *La medicina*, cit., p. 94.

¹¹ Ivi, p. 130. «Il Collegio dei Medici Fisici licenzia anche i praticanti certe specialità della chirurgia, come la rimozione delle cateratte, la castrazione, la rimozione dei calcoli e lo svuotamento nell'idropisia» (PALMER, *The 'Studio'*, cit., p. 11). A queste pratiche vanno aggiunte la cura della tigna, della lue, delle pestilenze, delle ulcere e l'estrazione dei denti.

¹² Ivi, p. 10, nota.

¹³ VANZAN MARCHINI, *La chirurgia europea*, pp. 52-53.

¹⁴ BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 7. «Allorchè dagl'eccellentissimi Proveditori di Comune e Giustizieri Vecchi fù ordinato l'ingresso a Fisici, fù però dichiarato, che entrar debbano que' soli non già che *sciant o studuerint*, ma che in fatto *medentur in Chirurgia*» (BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), *Collegio Medico-Chirurgico*, Libro Atti Priori H, p. 571: scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità, presentata il 10 settembre 1768). Vedi anche la nota 71.

¹⁵ VANZAN MARCHINI, *La chirurgia europea*, cit., p. 53. Con l'ingresso di «que' medici fisici, li quali benchè non erano del Collegio Chirurgico, esercitavano però anco la chirurgia», comincia «la depressione di esso Collegio», perché, essendo «naturali figli et alunni del Collegio Fisico, ma del Collegio Chirurgico solo avventizj, non altro pensarono, che a rendere il Collegio [Chirurgico] soggetto e ligio al Fisico Collegio loro. È vero che in poco presso di tempo, rimpiazzati in parte li medici chirurghi andavano aprendosi la strada col mezzo delle leggi e coll'appoggio de' magistrati, onde riaversi nella primiera separazione e libertà» - BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 561 -. «Colsero alcuni della Fraggia de Barbieri l'accidental suaccennata decadenza per introdursi nel Collegio, malgrado la su allegata parte 1345 del Consiglio di 40, ma si rifletta ai saggi provvedimenti della magistratura de 12 Savii sopra Mestieri del 1480, 10

I DOTTORATI NEL COLLEGIO MEDICO E L'ESERCIZIO DELLA CHIRURGIA

Verso la metà del '400, il Collegio Medico acquista l'autorità di concedere Dottorati. Se non è avvenuto in base alla spesso citata e mai trovata bolla del papa Nicolò V del 1447, il Collegio ottiene sicuramente dall'imperatore Federico III nel 1469 il privilegio di concedere annualmente otto Dottorati in Arti e Medicina. Paolo II, il veneziano Pietro Barbo, con la sua bolla del 1470 fonda lo Studio Generale di Venezia, con le usuali Facoltà di Teologia, Diritto civile e canonico, Arti e Medicina.¹⁶ Questo, in

settembre intenta non solo acciò in rovina di bel nuovo non cadesse, essendoli tolti i loro collegiati dal Collegio de medici fisici, ma ancora nuovamente sollecita nell'esiliare coloro, che abusivamente fossero stati introdotti, ordinando con stabiliti metodi ed ordini precisi, che colà non abbiano ingresso senza la veste e carattere di dottori» (ivi, pp. 531-532: scrittura dei medici chirurghi alla Sanità contro i chirurghi volgari, ante 20 set. 1766). «Al tempo che si creavano i scientifici chirurghi [...] non mancavano le licenze per i barbieri ceroci, quali si legono ora concesse dagli eccellentissimi Giustizieri Vecchi, ed'ora dal semplice priore del Collegio de Medici Chirurghi». Ciò «parve» ad una conferenza ordinata dal Senato tra i Provveditori di Comun e i Giustizieri Vecchi, «una intollerabile consuetudine [...] per lo che, con [...] terminazione dell'anno 1474, 12 ottobre, comandò che le licenze per i barbieri ceroci, o qualunque altro esercente la mano di chirurgia, concedersi dovessero coll'esame eseguibile dal priore e consiglieri de Chirurghi» (ivi, pp. 520-521: scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità contro i chirurghi volgari, post 30 apr. 1766, ante 20 set. 1766).

¹⁶ PALMER, *The 'Studio'*, cit., pp. 4-7. Anche se lo Studio Generale non viene mai attuato nel modo previsto dalla bolla, con tutte le solite facoltà (Teologia, Diritto civile e canonico, Arti e Medicina), la bolla accorda al Collegio l'autorità di concedere un illimitato numero di Dottorati in Arti e Medicina e da allora, ogni volta che il Collegio si unisce con il parroco di S. Giovanni in Bragora (chiesa ove il Barbo è stato battezzato), al quale il papa ha conferito l'ufficio di *cancellarius apostolicus*, costituisce lo Studio Generale di Venezia. Le Lauree si svolgono in presenza del parroco *pro tempore*, che, come cancelliere apostolico rappresenta l'autorità papale e del priore del Collegio Medico, che in qualità di vicario imperiale, rappresenta l'imperatore. Di norma, gli esami e i conferimenti dei Dottorati vengono tenuti nella chiesa di S. Luca, ove il Collegio si riunisce periodicamente, però talvolta si usa la chiesa di S. Giovanni in Bragora, in accordo con la bolla papale (ivi, p. 35). Il Palmer cita al proposito la Laurea del fiammingo Francesco Macope, avvenuta il 23 luglio 1602 e sulla quale il priore del Collegio scrive: «tenetur enim Collegium per statutum saltem in anno venerari templum illud ubi residet Vicarius Pontificius nostri Collegii» (ivi, p. 191). BMV: Ms. it. VII, 2342 (9695), Collegio Medico-Fisico, Notizie cavate dai libri dei Priori, sec. XVIII [con aggiunte posteriori], c. 23. Però, Giuseppe Bolis, priore del Collegio nel periodo 1745-1747 e compilatore del predetto codice marciano, aggiunge: «con che fondamento ciò scriva non so, perché ne statuti non si legge» (*ibidem*). Il Palmer, oltre a quello del Macope, riporta altri quattro esami di Dottorato effettuati alla Bragora, di Paulus Juliarus, veronensis (24 mar. 1532); di Gregorio Olasta (15 ott. 1533), che però è «reprobato»; di Marcus Antonius Conforto [...] de Brixia» (21 apr. 1534), e di Mattio Capidulio, bresciano, avvenuta nello stesso giorno (ivi, pp. 91, 93, 94, 170). Il Palmer riporta inoltre quattro casi in cui viene specificato che il diploma di Laurea porta la firma del parroco della Bragora, in qualità di cancelliere apostolico. Quello di Franciscus [...] de la Bereta, civis Bergomi» (30 ago. 1501), con la firma di Leonardus Michaelis e l'Andreis (G. ANDREIS, *Cenni sulla chiesa di S. Giovanni in Bragora* [...], Venezia, A. Filippi, 1885) riporta a p. 50 l'elezione di Leonardo Michiel a parroco, avvenuta il 7 gennaio 1498; di Joannes Antonius [...] de Guidotis, civis Bergomi» (1° feb. 1509), firmato da Victor Armanus e Vittore D'Armano risulta eletto parroco il 17 luglio 1500 (ANDREIS, *Cenni*, cit., p. 50); di Joannes Jacobus de Finardis [...] civis Bergomi» (11 mag. 1510), firmato da D'Armano. PALMER, *The 'Studio'*, cit., pp. 71, 74. Riporta inoltre (ivi, pp. 61-65) il caso del diploma di Laurea di Alexander «Sanguinetto [...], veronensis» (19 ago. 1566), firmato da Ioannes Maria de Lazarinis e Giovanni Maria Lazzarini risulta eletto parroco il 1° luglio 1566 (ANDREIS, *Cenni*, cit., p. 50). Tra i diplomi di Laurea acquistati in antiquariato dall'Università di Padova, ve ne sono due, conseguiti nel Collegio Medico di Venezia e sottoscritti, il primo (Laurea di Alvise ... Zambaldi da Portogruaro, 19 ago. 1747) da Alberto Ulich (parroco eletto il 4 novembre 1741, ANDREIS, *Cenni*, cit., p. 50) e il secondo (Laurea di Ercole Ongania da Venezia, 1° ago. 1787), sottoscritto da Francesco Maria Bonetti (parroco eletto il 31 marzo 1784, ANDREIS, *Cenni*, cit., p. 50). *Diplomi di laurea all'Università di Padova (1504-1806)*, a cura di G. Baldissini Molli, L. Sitran Rea, E. Veronese Ceseracci, Cittadella (PD), Biblos Edizioni, 1998, pp. 229, 231, 247-249. In relazione alla bolla di Paolo II, del 15 gennaio 1470, il parroco della Bragora, Rizzardi, che venne eletto due anni dopo, il 30 aprile 1472, «dopo una vacanza di anni 4 e mesi tre», «assunse il titolo di cancelliere apostolico dello Studio generale di Venezia e vesti abito prelatizio, benché non vi fosse la Università, né si potesse sperare che un giorno la si aprisse contro la deliberazione del Senato, che non voleva togliere, o menomare questo onore alla vicina Padova. E i piviani di questa chiesa non essendo stati eletti dal Barbo cancellieri del collegio medico, ma della Università da erigersi, non esercitavano mai su quello alcun diritto; ma per una deferenza alla Bolla pontificia venivano invitati agli esami finali dei Laureandi in filosofia e medicina, e vi intervenivano, dice il Catasto, colle insegne della loro dignità, cioè in veste pavonazza con rochetto e mantelletto paonazzo e berretta nera in capo. Ove il candidato avesse sostenuto con lode gli esami lo dichiaravano Dottore e gli conferivano gli onori e privilegi che dalla Santa Sede sono concessi ai Laureati. Nell'antico statuto dei medici vi erano tre rubriche che agguardavano i parroci della Bragora nel loro ufficio di Cancelliere. 1.

aggiunta al diritto che ha fin dal 1321 il suo priore con i suoi consiglieri, uniti al priore e ai consiglieri del Collegio Chirurgico, di esaminare chiunque voglia esercitare l'arte chirurgica a Venezia e non sia stato dottorato in uno Studio Generale. In questa prima forma di esame nota, nella quale «tutti esaminano in lingua ora volgare ora latina», il giudizio avviene «con pluralità de' voti»: ossia, se alla fine dell'esame, i voti favorevoli superano la metà dei votanti, l'esaminato può esercitare la professione chirurgica ed entrare nel Collegio dei Chirurghi.¹⁷

Così, il Collegio Chirurgico gode di due «privilegi»: quello proveniente dalla legge del 1321, ossia «unitamente alla presidenza de' Medici Fisici, di licenziare chirurghi scientifici» e l'altro, «suo particolare [...] d'approvare barbieri cercoici».¹⁸

«Sulle istanze del priore» chirurgico, il giudizio dei XII Savi alle matricole – con decreto del 20 ottobre 1480 – ordina che «per più certificazione della sufficienza dei dottorandi [...] gli esami si facciano non dai soli presidi, ma da tutto il Collegio [Chirurgico] e l'approvazione coi voti della maggior parte degli'intervenuti». Questa estensione (seconda forma di esame), «non piace ai Fisici» che ricorrono alla stessa magistratura, ottenendo il 20 ottobre 1487, «che la leze antiqua [del 1321] sia osservata ad literam». Ad essa viene aggiunta la prescrizione «che tutte le licenze siano scritte per l'avvenire dal cancelliere [fisico]»: ¹⁹ è questa la terza forma di esame, del 1487 e risulta che «si fa in lingua materna». ²⁰

Per quanto riguarda i barbieri di chirurgia, il Collegio Chirurgico comincia, nel 1492, a «licenziar gli empirici» senza l'intervento dei Fisici: inoltre, usa «una nuova formula» per la licenza, nella quale il priore del Chirurgico concede al licenziato la «facoltà di esercitare a Venezia ed in ogni altro luogo e ch'è munita del solo sigillo del Collegio Chirurgico».²¹

Che numerassero i voti nelle ballottazioni assieme al Priore della facoltà. 2. Che quando il collegio volesse valersi della autorità pontificia, gli esami si dovessero sostenere in chiesa della Bragora. 3. Che addottorassero gratuitamente ogni anno a Pasqua, e a Natale due giovani poveri, ma dotti i quali non dovessero esborsare che le solite sportule al cancelliere, al notajio ed al bidello» (ANDREIS, *Cenni*, cit., pp. 27-28, 49).

¹⁷ Il privilegio imperiale e la bolla papale non fanno cenno alcuno di Dottorati in Chirurgia o della facoltà di Chirurgia (PALMER, *The 'Studio'*, cit., p. 39). Mentre la «facoltà medica» è «dipendente da forestiera autorità», quella di Chirurgia, fin dal «suo nascere» dipende da «leggi, giudicii et ordini tutti del Dominio» - BNM, Ms. it. VII, 2332 (9776), Libro Atti Priori H, p. 510 -: scrittura dei Riformatori dello Studio di Padova al Senato, 19 mag. 1766. Però vedi anche la nota 178. La prima legge in proposito è quella del Maggior Consiglio, che in data 24 marzo 1321, così recita: «si aliquis medicus Chirurgiae voluerit mederi, non possiti mederi Venetiae, nisi primo examinatus, vel doctoratus in Studio Generali, et si non fuerit doctoratus tunc examinetur et Prior medicorum Chirurgiae teneatur ipsum examinare cum suis Consiliariis: et debeat habere dictus Prior medicorum Chirurgiae Priorem medicorum Physicae cum suis Consiliariis ad dictam examinationem, et si repertus fuerit sufficiens per dictos Sapientes debeat, et possit mederi Venetiis, et intrare Collegium Chirurgiae et aliter non sub poena librarum vigintiquinque parvorum pro qualibet vice etc.» (BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 8). Una discussione di questa legge, in BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 534-544: scrittura della Sanità al Senato, 2 ott. 1766. La legge, alla p. 672. Vedi anche la nota 239.

¹⁸ Vedi la scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità contro i chirurghi volgari, post 30 apr. 1766, ante 20 set. 1766, alla nota 15.

¹⁹ BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 7-8. «Ottennero [i Fisici] con formale giudizio [...] l'esata osservanza della detta legge 1321 e con tale favorevole giudizio entrarono a parte dell'uno e dell'altro privilegio»: inoltre, ai precedenti esaminatori, viene aggiunto «il nodaro [ossia il cancelliere] dei Fisici, che rilevasse l'atto». La terminazione dei Provveditori di Comun e Giustizieri Vecchi del 12 ott. 1474 viene «tagliata», stabilendo «che sia per l'avvenire osservata letteralmente la legge 1321», alla quale viene aggiunta la prescrizione «che tutte le licenze siano scritte per l'avvenire dal cancelliere [fisico], sottoscritte da quelli che avranno licenziato e munito con il sigillo o li sigilli d'ambi li Collegi; che l'esame sia fatto per la maggior parte si di fisici, che di chirurghi, che la spesa sia di ducati due da dividersi secondo la consuetudine fra i priori e consiglieri, oltre ad otto grossi di riconoscimento al nodaro» (BMV: Ms. it. VII, 2362 = 9655), *Collegio Medico-Fisico, Privilegi e leggi 1800*, fasc. 16¹: Istoria della origine e della qualità del privilegio concesso dal nostro Collegio al Collegio Chirurgico d'approvare in Chirurgia, c. 8).

²⁰ Ivi, 2361 (9716), *Collegio Medico-Fisico, Processo Rosso B*, c. 19.

²¹ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, cc. 9v-10.

Quando, caduta la Repubblica veneta, i due Collegi scriveranno la loro storia, daranno due versioni diverse di questo «abuso», come lo giudica il Collegio Medico: approvato dai Provveditori di Comun nel 1495, già verso la fine dello stesso anno (il 3 dicembre), la stessa magistratura – con tutta probabilità su istanza del Collegio Medico – avrebbe revocata questa disposizione, «terminando che sia osservata l'antica consuetudine e la legge di dar licenze» del 1321.²²

Secondo lo storico del Collegio Chirurgico, ottenuta nel 1474 dai Giustizieri Vecchi e dai Provveditori di Comun («coll' autorità loro impartita dal Senato») la facoltà del priore e consiglieri del Chirurgico di esaminare e licenziare barbieri *vulgari sermone*, venne «poi al detto Collegio confermata dai Proveditori di Comun in contraddittorio col Collegio Fisico l'anno 1493, 3 novembre, che anche in questo cercava de' compartecipare coi presidi suddetti».²³

LE LICENZE CONFERITE DAL COLLEGIO MEDICO

Nel 1507, il Collegio Medico introduce nei suoi statuti la facoltà di conferire ai «dotti ed esperti di medicina, ma incapaci per povertà di addottorarsi», una «licenza in fisica [...] con facoltà [...] di esercitare solamente in Venezia, oltre la medicina, anche la chirurgia». In un altro capitolo degli statuti introduce la facoltà «di licenziare in una qualsiasi parte di chirurgia, con inibizione di ingerirsi nelle altre». Questo, perché il Collegio Medico, in quanto «autorizzato a laureare in filosofia e medicina ed a dottorare in sola chirurgia», potrà sicuramente

licenziare tanto in quella che in questa: chi ha il tutto, necessariamente possiede le parti di esso. L'autorizzato poi ad esercitar la medicina, può esercitar anche la chirurgia, perché questa è una parte di quella».²⁴

FACOLTÀ DEI DUE COLLEGI

Possiamo riassumere i vari gradi che possono essere concessi dai due Collegi.

a) Dal solo Collegio dei Medici Fisici:

1° , Dottorato in Arti (o con termine più moderno, in Filosofia); Dottorato in Medicina; Dottorato in Arti e Medicina; Dottorato in Chirurgia e, dal 1507;

2° , licenza di esercitare la medicina e la chirurgia solo a Venezia;

3° , licenza di esercitare qualche parte della chirurgia.

b) Dalla maggior parte dei Medici Fisici collegiati (ossia dalla loro «presidenza») unita alla presidenza chirurgica:

4° , licenza di esercitare la chirurgia solo a Venezia, con possibilità di entrare nel Collegio Chirurgico. L'esame viene fatto *vulgari sermone* dal 1487. Gli esaminatori si dividono due ducati e la licenza viene estesa dal cancelliere dei Fisici, che riceve otto grossi;

c) dal solo Collegio Chirurgico:

5° , licenza agli empirici di esercitare a Venezia e in ogni altro luogo, introdotta dal 1492.

²² Ivi, c. 10.

²⁴ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 10r-v: «1507, i fisici per decreto del Senato possano far licenziati scientificamente etc.» – Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 30 –. Per il '500, viene riportata una licenza di medicar in fisica a Venezia, del 13 maggio 1551 ed una licenza di praticar la chirurgia a Venezia, del giugno 1590. PALMER, *The 'Studio'*, cit., pp. 128, 184.

²³ BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 24.

MOSSE DEL COLLEGIO CHIRURGICO

Nel 1529, il Collegio Chirurgico, visto che

non gli riuscirà giammai[...] di poter spingere [...] la concessagli facultà sino al grado di creare chirurghi scientifici, cioè di dottorare in chirurgia, ch'era la principale sua mira e desiderio[...], prese una parte temeraria [...] di procurare dal sommo pontefice quell'ampia e universale facultà di licenziare in chirurgia, che dalla sovrana pubblica autorità del suo principe naturale gli era negata,

ma non gli riuscì.²⁵

Se i chirurghi accusano i medici che molti esaminati «vulgariter et etiam absque examinem intrusos fuisse in Collegio», come si vede dagli Atti del Collegio, specialmente nel periodo 1525-1527,²⁶ i medici accusano la presidenza chirurgica, «irremovibile dalla sua massima, che nelle licenze degli empirici la presidenza [fisica] non avesse diritto d'intervenire, [di aver] continuato sino al 1542 a rilasciare ai barbieri le sue licenze».²⁷

Tornando all'altro tipo di licenza in Chirurgia – quella fatta alla presenza delle due presidenze riunite (e che quindi consente al licenziato di entrare nel Collegio Chirurgico), con il metodo tenuto dal Collegio Chirurgico di esaminare e di ammettere tra i collegiati quelli che hanno superato l'esame – il Collegio stesso si è «riempito di ignoranti, che poco o niente sanno di chirurgia»; «trattandosi nel 1547 di correggere il statuto sotto l'autorità de Cinque Savi, si pensò a render più serio l'esame e più studiato [...] in lingua latina».²⁸ «Questo è il primo licenziamento latino sermone fatto per quelli che vogliono entrar nel Collegio a norma dello statuto e quando verano aprobati s'intenderanno senz'altro ammessi al Collegio»:²⁹ si ottengono in tal modo i cosiddetti «chirurghi scientifici» o licenziati *latino sermone*. Il giorno prima dell'esame, il priore e consiglieri chirurgici estraggono a sorte un punto da Guy de Chauliac: all'esame, il candidato deve riassumere il punto e rispondere su di esso «ad arbitrio del priore e consiglieri fisici fino a che loro non sembri abbastanza».³⁰

ALTRE FORME DI ESAME

Questo accordo tra i due Collegi ha così portato alla quarta forma di esame, quella del 1547. Un altro accomodamento avviene nel periodo 1549-1551, per regolare l'esame di licenza ai barbieri: continua ad esser fatto *vulgari sermone*, su quesiti estratti

²⁵ Questo perché, nella parte presa, «la spesa per ottenere un favor così difficile e tanto onorevole e desiderato», viene limitata «alla infelice summa di ducati cinque, da non potersi oltrepassare senza un nuovo assenso del Collegio». Il medico fisico collegiato, autore dell'Istoria, osserva a questo punto che il Collegio dei Chirurghi avrebbe dovuto avere invece «il più risoluto coraggio di spendere qualunque somma, pur grande che fosse. Il meditato disegno non ebbe effetto a cagione di una tale imperdonabile viltà» – BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹, c. 11r-v; ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 500: scrittura dei tre deputati del Collegio Fisico ai Riformatori, 17 mar. 1766 –.

²⁶ Così commenta il priore del Collegio Chirurgico la scrittura del 17 marzo 1766. Ivi, p. 505.

²⁷ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 11.

²⁸ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso b, c. 19: scrittura del Collegio Medico alla Sanità, post 2 mag. 1761.

²⁹ Ivi: de licenziati in chirurgia, c. 37r-v.

³⁰ Ivi, cc. 19v-20. Guy de Chauliac (Guidone di Gauliano), scrive il *Collectorium artis chirurgicæ medicinæ* nel 1363, «comunemente noto come *La grande chirurgia* o il *Guidone* [...], opera che divenne estremamente celebre e fu largamente ricopiata, tradotta e poi stampata. Questo testo fu considerato come il primo trattato didattico di chirurgia, vero e proprio codice dell'insegnamento di questa disciplina e la sua importanza fu notevole per parecchi secoli anche dopo la comparsa dei trattati di Ambroise Paré» (*Venezia e la peste, 1348-1797*, Venezia, Marsilio, 1980², p. 14).

a sorte dai due priori.³¹ Però, nel 1574, i barbieri si appellano alla terminazione 12 marzo 1493 dei XII Savi, che permette a tutti gli iscritti all'arte dei Barbieri «di poter medicare senz'altre licenze bruschi, sgrafadure, macadure, tegne, ferite et altri casi simili leggieri». ³² Interviene sulla questione il magistrato alla Sanità, con la sua terminazione 26 agosto 1574 (ove ordina «che niun possi medicar, se non sarà esaminato da periti e levando anche con essa l'autorità a' barbieri di medicar come facevano iuxta la permissione dei XII Savi»), ³³ terminazione che verrà poi approvata dal Senato.³⁴

Che i barbieri non possano esercitare senza prima essere esaminati, va bene al Collegio Chirurgico: meglio ancora se poi «il licenziare i barbieri appartenga a lui solo e che i Fisici non abbiano alcuna parte in tali licenze». Ne nasce una nuova lite nel 1587: il Collegio Fisico ricorre ai Provveditori di Comun e arriva ad un accomodamento col Collegio Chirurgico che riconosce «la insostenibilità del litigio». Trova però da ridire sulle «novità» introdotte dal Collegio Fisico, ossia che il cancelliere fisico scriva le licenze dei barbieri in «volgare» e non in latino, come si faceva anticamente. Il Collegio Fisico risponde che «con la distinzione da *lui* introdotta», aumenta

il vantaggio e la dignità del Collegio Chirurgico, che i più colti siano licenziati in lingua latina e gl'ignari di questa nella materna; a quali giova l'aver le licenze volgari, per conoscere la loro facoltà ed i loro doveri.

Il Collegio Chirurgico finisce per accettare questa «distinzione».

Sempre secondo l'interpretazione che il Collegio Medico darà verso la fine del '700 alle mosse del Collegio Chirurgico, quest'ultimo «portò molto più avanti le sue mire». La prima fu quella «di estendere a tutto il Corpo, la facoltà che fù dalla legge sovrana concentrata nella sola sua presidenza». La seconda, «di ridurre poco a poco la sua facoltà di esaminare al grado della nostra» – ossia di quella del Collegio Medico – «di dottorare in chirurgia, ch'è quella di creare i veri chirurghi scientifici». ³⁵

³¹ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 14.

³² Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 523: scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità contro i chirurghi volgari, post 30 apr. 1766, ante 20 set. 1766.

³³ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 49: dall'esame sono esentati «stuieri e norcini». «E quelli che vorranno medicar in Fisica abbiano fede dal prior dei fisici ed in chirurgia dal prior di chirurgia et consiglieri». D. GIORDANO, *Venezia ne' suoi chirurghi. Il Collegio iatro-chirurgico*, lettura fatta alla II Riunione della Associazione italiana di storia critica delle scienze mediche e naturali, tenuta in Venezia li 26, 27 e 28 novembre 1909, Venezia, tip. Orfanatrofio, di A. Pellizzato, 1909 (rist. in GIORDANO, *Scritti e discorsi pertinenti alla storia della medicina* [...], Milano, a cura della «Rivista di terapia moderna e di medicina pratica», 1930, pp. 59-93: la citazione a p. 74). Così, fino al 1587, «i chirurghi davano le licenze, senza chiamar i medici, per i barbieri» (BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 27).

³⁴ «Che in allora divisava di spedir quattro giovani in Francia per apprendere la chirurgia e insegnarla ai nostri» (ivi, c. 49). Il commento del medico fisico estensore dell'Istoria verso la fine del '700 è che, «se ciò fosse vero, farebbe sospettare che il Collegio Chirurgico non avesse almeno a que' tempi professori che meritassero la pubblica opinione e stima» (ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 14v). Eppure il Collegio Chirurgico «produsse de' professori valenti e fiori in esso il celebre Giovanni Andrea dalla Croce veneto scrittore distinto di chirurgia, da che s'indusse la Francia l'anno 1584 a piantar un Collegio simile ne' suoi stati mediante la scorta delle sapientissime leggi di questa serenissima Republica» – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 494-495: allegazione dei Medici Chirurghi ai Riformatori, 10 mar. 1766 –. Dalla Croce risulta aggregato al Collegio Chirurgico nel 1532. Il Bernardi suppone sia morto dopo il 1575. BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 42-43, e IDEM, *Elogio di Gian Andrea dalla Croce, medico chirurgo ed anatomico veneziano del secolo XVI*, Venezia, Ricotti, 1826. Vedi anche la voce dedicata al Dalla Croce da A. DE FERRARI, in *Dizionario biografico degli Italiani*, xxxvi, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1988, pp. 796-798.

³⁵ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, cc. 14, 15r-v. «Questa fu l'epoca in cui il Collegio [Fisico] incautamente si ferì da se stesso. Le licenze furono da esso distinte in volgari e latino sermone e questa sua distinzione accrebbe l'antica voglia del Collegio chirurgico di cangiar la sua facoltà di esaminare in quella di dottorare in chirurgia» (ivi, c. 15v).

Con parte presa il 23 dicembre 1592, deliberò unilateralmente e senza consultarsi con il Collegio Medico, di rendere più difficile l'esame *latino sermone*, trattando i licenziandi come se si dovessero laureare in Chirurgia nel Collegio Medico. Poiché per questi laureandi si estraggono a sorte due punti dalla terza *fen* del 4° libro del *Canone* di Avicenna,³⁶ decide «che si estraggano due punti di Avicenna dal prior, consiglieri e sindici de chirurghi».³⁷ Dopo fatto l'esame dai priori e consiglieri dei due Collegi,³⁸ la solita procedura prevede che «gli approvati con la maggioranza dei voti [...] acquistino de jure la capacità al Collegio Chirurgico, anzi la stessa legge li obbliga ad entrare in esso»: adesso, invece, per essere ammessi al Collegio Chirurgico, i licenziati dovranno «assoggettarsi ad un nuovo placet [...], con una apposita ballottazione da prendersi con i due terzi» dei voti del Collegio stesso.³⁹

Questa è la quinta forma dell'esame *latino sermone*, del 23 dicembre 1592.⁴⁰

Risulta che i medici fisici «si oppongono alle novità fatte negli esami de chirurghi e vogliono esaminar all'antico».⁴¹ Risulta anche che, nove anni dopo, nel 1601, il Collegio Chirurgico prende un'altra decisione unilateralmente: «che nel giorno dell'esame»,⁴²

fatta la recita dei punti, si mettano in una urna tutti i nomi de chirurghi presenti e due a sorte se ne cavino per argomentare e proporre quesiti, però senza alcun voto nella ballottazione et il priore de Chirurghi proponga il caso secondo l'usato.⁴³

E questo, annota l'estensore dell'Istoria, contro la legge 1321 che, «imponendo ai presidi chirurgici l'obbligo di esaminare, tacitamente li dichiara per arguenti e casisti» e il giudicato 1487, che «aggiunge ad essi anche i Fisici».⁴⁴

Il «malizioso aspetto» di queste «innovazioni», è di far «a poco a poco partecipare il pien [...] Collegio [Chirurgico] delli diritti dell'intervento e del voto, dei quali furono investiti le sole presidenze ed esclusi i corpi».⁴⁵

³⁶ PALMER, *The 'Studio'*, cit., p. 39; invece, secondo l'Istoria, «sopra il terzo e quarto Fen del quarto Canone di Avicenna» (BMV: Ms. it. VII, 2362 = 9655, fasc. 16¹: Istoria, c. 16).

³⁷ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 37v.

³⁸ Il Palmer riporta il Dottorato in Chirurgia del 22 febbraio 1571 m.v. (= 1572), in cui al dottorando viene anche proposto di discutere un caso chirurgico e ritiene che, oltre l'esame sui punti, «c'era o si formò la consuetudine che il candidato discutesse un caso chirurgico a lui proposto» (PALMER, *The 'Studio'*, cit., p. 39).

³⁹ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 17.

⁴⁰ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso, c. 37v.

⁴¹ Ivi. Per i dettagli di tale opposizione, ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, cc. 16-17. I Fisici convengono, ad es., che «i due Collegi combinati assieme possono legalmente stabilire, che la materia degli esami sia tratta piuttosto d'Avicenna, che da un altro autore»; non possono però «incaricar dell'estrazione de' punti né il sindaco de' chirurghi, né quello dei fisici, perché la legalità e la solennità dell'esame è dalla legge ristretta nei soli priori e consiglieri d'ambi i Collegi» (ivi, c. 16v).

⁴² Ivi, c. 17.

⁴³ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso, c. 37v. «Fino dal 1600 in circa accresciutosi utilmente il modo di esaminare ne' dottorati suddetti» – ossia nei licenziamenti *latino sermone* – «e reso simile a quello di Padova per estrazione di due arguenti, fù giudicato necessario l'intervento personale di tutto il Collegio Chirurgico e con l'universalità de' voti fù tolta pure la possibile occasione dell'inopportuno compatimento e delle dannose indulgenze, che seguir poteva ne' pochi. Il qual intervento, stabilito fra i due Collegi nel 1603, fù poi approvato dagli'eccellentissimi Provveditori di Comun e da questo venerabilissimo magistrato fù pure ordinato e comandato, con la terminazione primo ottobre 1768, ottenuta dal Collegio Chirurgico in contraddittorio giudizio con quello de' Medici Fisici, siccome non contrario esso intervento alla suddetta legge e non escluso dallo spirito di essa» – ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 103: supplica del Collegio Chirurgico alla Sanità, perché venga confermata la presenza di tutti i collegiati negli esami *latino sermone* –. La supplica, estesa dopo una riunione della presidenza chirurgica allargata, il 25 febbraio 1778 ottiene il consenso di tutto il Collegio e viene stabilito «omnium consensus tempore opportuno petitionem supradictam modo indicato faciendam esse» (ivi, p. 104).

⁴⁴ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 17v. Il Bernardi parla dell'estrazione di un solo punto e «talvolta» di due e che queste innovazioni furono prese l'8 gennaio 1601. BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 21.

⁴⁵ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 18. «Nota, che dal 1592 fino al 1603 non vi furono esami latini» – ivi, 2361 (9716), Processo Rosso, c. 37v –. Un'altra fonte però, mentre concorda che, dopo la parte 23 dicembre 1592, non vi

D'altra parte queste innovazioni «rimasero occulte ed inoperose sino al 1603, alla qual'epoca i presidi chirurgici tentarono per la prima volta di usarle». ⁴⁶ Ma in quell'anno, nell'esame *latino sermone* di Giacomo Poli da Montagnana,

presentato al Collegio dal celebre Eustachio Rudio, primario professore dell'Università di Padova [...], i presidi del Collegio Fisico, siccome v'intervenivano, insorsero perché si praticasse il rito antico, per tema che il nuovo recasse pregiudizio alle pretese azioni e formule del Collegio loro. ⁴⁷

Così avvenne e il Collegio Chirurgico inviò una scrittura al Fisico con «molte scuse per aver messo mano negli esami» ⁴⁸ e «chiedente l'approvazione delle due sue accennate Parti». ⁴⁹

Il Collegio Fisico con 19 voti favorevoli e uno contrario lo approva, però «rigietando l'innovazione d'accettare in Collegio gli approvati con i due terzi dei voti». ⁵⁰ Così, «previe le necessarie legali licenze del magistrato [...] de Provveditori di Comun e col mutuo accordo seguito nel 1603 tra l'uno e l'altro Collegio», viene «tramutata l'antica forma degli'esami, col renderla simile a quella dello Studio di Padova e coll'intervento personale di tutto il Collegio Chirurgico». ⁵¹

TRES NON DUO FACIUNT COLLEGIUM

Il Collegio Chirurgico deve ora risentire per la seconda volta gli effetti deleteri della peste: quella del 1630 «riduce li collegiati al numero di due». ⁵² Così, per poter «effettuare le promozioni delle due classi di chirurghi necessarie per il pubblico servizio», il Collegio Fisico elegge «sette de' suoi col titolo di aggiunti a que' due, acciocchè resi al numero di nove si eleggessero il priore, li due consiglieri e sindici e gli altri ufficiali, per esercitarvi le funzioni tutte di questo Collegio». ⁵³

siano stati altri esami del genere, riporta poi due licenze *latino sermone* nel 1593, una nel 1600 ed una nel 1603. Venezia, Archivio di Stato (ASV): *Riformatori*, b. 442: Notizie cavate dai Libri Atti de Priori e Nodari in materia di dottorati in chirurgia e licenziati latino sermone [1542-1716?].

⁴⁶ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 18.

⁴⁷ BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 21-22. Su Eustachio Rudio, vedi L. NARDO, *Dell'anatomia in Venezia. Discorso [...] con note e giunte del dottor Cesare Musatti*, «Ateneo Veneto», 20, 1, 1897, p. 323.

⁴⁸ BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 37v; «1603, 20 ottobre: scrittura presentata dal Collegio de Chirurghi al Collegio de Fisici in materia de licenziati latino sermone et approvati in questo Collegio» (ASV: *Riformatori*, b. 442: Notizie).

⁴⁹ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 18v.

⁵⁰ L'estensore dell'Istoria la giudica «una riduzione spuria e non legale» e ritiene l'approvazione «nulla per mancanza di legalità e molto più per difetto d'autorità». Egli critica il modo in cui i Fisici si sono opposti ai Chirurghi, «non già con la bastante, né la dovuta fermezza, perché convennero che quell'esame seguisse con l'usato metodo, senza però derogar all'antico» (ivi, cc. 18r-v, 19).

⁵¹ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 524: scrittura del Collegio Chirurgico alla sanità contro i chirurghi volgari, post 30 apr. 1766, ante 20 set. 1766. Riporto un commento all'accordo del 1603, fatto – sempre nel 1766 – dal Collegio Medico: «non solamente nell'anno 1601 il Collegio de Chirurghi prese parte di dottorare e licenziare nel suo Collegio in chirurgia, ma [...] anche nell'anno 1603, il Collegio Fisico fù incautamente condotto ad'aderirvi in qualche modo e ciò si confessa, non perché si reputi che nemen l'assenso del Collegio Fisico possa derogare alle pubbliche massime ed'alle leggi che sole possono regolare questa gelosa materia, ma per offerire soltanto a vostre eccellenze un testimonio della nostra veracità. Da questa epoca hanno avuto principio le maggiori discordie, tra Corpo e Corpo, che pur parevano composte con le suddette Parti, ma contravenendo queste alle leggi del principe, erano divisi anche gl'animi di quelli che di tempo in tempo composero il Collegio Fisico» (ivi, p. 501): scrittura dei tre deputati del Collegio dei Medici Fisici ai Riformatori, 17 mar. 1766. Uditi (sempre nel 1766) i due Collegi, così riferiscono i Riformatori al Senato sull'accomodamento del 1603: «seguì accordo fra li due Collegi, se non che con alterazione circa la forma degli esami e circa l'intervento di tutto il Collegio Chirurgico, accordo confessato in'ora da Fisici, ma imputato a poca avvertenza de loro precessori» (ivi, p. 508: scrittura dei Riformatori al Senato, 19 mag. 1766).

⁵² Ivi, p. 530: scrittura della Sanità al Senato, 2 ott. 1766. La peste «durò sedici mesi e tolse la vita ad oltre novantatremille persone in questa città [...] e parte del Dogado, cioè Murano, Malamocco e Chiozza» (BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 12). In questa pestilenza anche il Collegio Medico perde 37 suoi collegiati (e 27, in quella del 1577). BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 35, p. 7: supplica del priore del Collegio Medico al Senato, 26 lug. 1765.

⁵³ BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 13. Vedi anche BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso, c. 53.

Con la parte presa dal Collegio Fisico il 13 luglio 1635, si intende che gli aggiunti lascino il Collegio Chirurgico al ritorno a Venezia dei chirurghi inviati in terraferma per la cura degli appestati e in seguito alle approvazioni di chirurghi *latino sermone* e loro immissione nel Chirurgico.⁵⁴ Nel frattempo, i Fisici sono padroni del Collegio e così, in un licenziamento *latino sermone* del 1640, al quale «è intervenuto il solo tesorier V[ice] P[rrior] et un consiglier de Fisici», ma anche «tutto il Collegio de Chirurghi – ove vi possono essere con tutta probabilità fino a sette Fisici – «a tutti si assegna la sportula».⁵⁵

Viene ancora regolata la forma dell'esame (per la sesta volta): «il privilegio dato in latino dal prior de Chirurghi assistentibus priore et consiliariis Physicorum, materno vel romano sermone loquendo. Un punto solo, un dubio et un caso».⁵⁶

Ogni anno il Collegio Fisico fa la nuova elezione degli aggiunti fino a che, con la parte 3 luglio 1642, sono gli aggiunti stessi che, «di loro arbitrio», aggregano «altri del Collegio Fisico». Con altra parte, del 13 luglio successivo – considerando che, in base agli statuti, coloro che medicano in Fisica e in Chirurgia e sono dottorati «in publico Gymnasio», possono entrare nel Collegio Chirurgico – decidono di «sollevare» il Collegio Fisico «dall'incomodo» delle elezioni annuali: «in avvenire», essi devono essere considerati «dottori d'ambidue li Collegi».⁵⁷

Il mantenimento di questo stato di cose viene assicurato dal fatto che «dal 1640 fino al 1682 non seguì alcun licenziato latino sermone».⁵⁸

UN MOMENTANEO RAVVICINAMENTO TRA I COLLEGI

Questo avviene nel 1655, alla morte di Lorenzo Loredan, che lascia 3.000 ducati per la costruzione a Venezia di un teatro anatomico del tipo di quello padovano, progettato da Fabrizio d'Acquapendente e da fra' Paolo Sarpi. I due collegi fanno causa comune perché vada in porto la disposizione del testatore e il loro memoriale dell'11 giugno 1667 riceve l'appoggio dei Provveditori di Comun con scrittura al Senato del 23 giugno successivo. Ma la scrittura dei Riformatori al Senato dell'8 maggio 1669, informa che il lascito non è sufficiente per costruire il teatro sul fondo ritenuto il più adatto, sito a S. Giacomo dall'Orio. Poiché il fondo è proprietà dello Stato, i Riformatori ne propongono il dono: il Senato accetta questa proposta, col decreto dell'11 giugno successivo.

⁵⁴ Sulla parte del 13 luglio 1635 – ratificata dai Provveditori di Comun e comunicata «ai due superstiti» con scrittura del Collegio Medico del 15 luglio successivo (BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 13) – vedi BMV: Ms. it. VII; 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 508: scrittura dei Riformatori al Senato, 18 mag. 1766. Vi si «menziona espressamente l'incombenza di licenziare chirurghi si volgari che scientifici» (ivi, p. 524): scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità contro i chirurghi volgari, post 30 apr. 1766, ante 20 set. 1766. Nel 1658, «nel licenziamento volgari sermone il bidello de Chirurghi da al priore de Fisici 24. 4» – ossia lire 24 e soldi 4 – «per il suo Collegio et il prior li da al suo tesoriere» (ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 38).

⁵⁵ Ivi, cc. 37v, 38: 11 set. 1640.

⁵⁶ Ivi, c. 38.

⁵⁷ BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 13-14. BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 53.

⁵⁸ Ivi, c. 38. Un'altra fonte (ASV: *Riformatori*, b. 442: Notizie cavate [...] ne riporta due nel 1640 (il 25 giugno e il 30 maggio), uno il 24 luglio 1659 e poi più nessuno, fino al 1716. «Tornarono un'altra volta ad impossessarsi affatto del Collegio nostro li medici del Collegio Fisico a tal segno, che arrivarono per sino a prender parte nel 1642, di perpetuarsi nel Collegio nostro ad onta di pubblici comandi in forza de' quali dovevano essi cedere il luogo a norma, che si andassero ripristinando li medici chirurghi, i quali perchè mai non si rimpiazzassero, neppur uno hanno voluto dottorare in chirurgia nel giro di anni 58 susseguenti» – ossia dal 1642 al 1700 – «e posteriormente se alcuno fu mai da essi dottorato, li fu però sempre vietato per altro lunghissimo giro di tempo l'ingresso nel Collegio Chirurgico» – BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 561-562: scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità, presentata li 10 settembre 1768 –. Vedi anche la nota 221. Analogamente il Bernardi così riassume la situazione: «se talvolta da essi rappresentanti il Collegio Chirurgico per oltre un secolo venne licenziato alcuno nella chirurgia scientifica, non ebbe però mai l'aggregazione al Collegio suo naturale, come nemmeno lo ebbe niuno di quelli licenziati latino sermone in Padova e ciò onde mantenersi di questo il dominio» (BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 14-15).

RIPRESA DELLA CONFLITTUALITÀ

Nel 1670, il teatro è costruito, ma la fratellanza tra i due collegi si è già sciolta, nonostante la presenza nel Collegio Chirurgico di due medici fisici che sono degli illustri anatomici. Di essi il più noto è Cecilio Folli (o Fuoli, 1615-1682), stimatissimo dal Morgagni. Pubblico lettore di anatomia dal 1636, protomedico della Sanità dal 1650, priore del Collegio Chirurgico nel 1672. L'altro è Giacomo Grandi, pubblico incisore a Venezia nel 1672 (anno in cui inaugura, l'11 febbraio, il teatro anatomico) e successore del Folli quale priore chirurgico, nel 1673.⁵⁹

Nonostante le proteste del Folli, il Collegio Fisico vuole tenere

un assoluto potere sull'eretta fabbrica per modo che si volle al Collegio Chirurgico nemmeno accordare un'abbietta e sconvenevole stanza terrena, quale da' suoi rappresentanti venne replicate volte ricercata, sicchè in mezzo a tanti dissapori tra li due Collegi per tale motivo, dovette il Collegio Chirurgico continuare a congregarsi, dove da più secoli soleva.⁶⁰

Un altro episodio della ripresa ostilità, è il tentativo del Collegio Chirurgico di dottorare in Chirurgia il barbiere Francesco Albertini, il 17 marzo 1672, ma «si oppose il Collegio de' Fisici e gliel'impedì». Allora l'Albertini si presenta il 25 settembre successivo «nel Collegio de Fisici per dottorarsi, [ma] nel estrarli li ponti venne una suspension avogaresca ad istanza di Giacomo Grandi prior de chirurgi, onde l'Albertini di ciò annoiato andò a dottorarsi in Padova».⁶¹

Nei suoi Atti Priori, il Grandi riferisce che il priore fisico «meditabatur latino sermone in Collegio Physico Franciscum Albertini barbitonsorem tunc Chirurgiae candidatum». Il 24 settembre, alla seconda ora di notte, il bidello chirurgico consegna al Grandi un invito a stampa nel quale il priore fisico «invitabat ad Collegium pro examine Albertini in chirurgia: puncta autem debebant extrahi die sequenti sub solis ortum». Subito il Grandi assieme ad un consigliere va a casa dell'avogadore Barbo, dal quale ottiene l'ordine di sospendere l'estrazione dei punti e lo fa intimare «ante ortus solis [...] praesidibus Physicorum qui ad extrahenda puncta convenerant ad Collegium Physicorum prope Domini Jacobi de Luprio et omissa fuit extractio punctorum».⁶²

A Padova, l'Albertini non prende il Dottorato in Chirurgia, ma quello in Filosofia e Medicina, il 18 ottobre dell'anno successivo. Per potersi dottorare in Collegio Veneto – meno costoso e più facile del Collegio Sacro – dovette fingersi «oltramontano», secondo l'uso invalso per aggirare il Collegio Sacro.⁶³ Adesso, essendo

⁵⁹ NARDO, *Dell'anatomia*, cit., pp. 164-166, 326-327; BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 62-64 (ove sono riportati anche due suoi priorati chirurgici, nel 1642 e nel 1671). Il Folli si laurea a Venezia in Filosofia, il 28 ottobre 1633 e in Medicina, il 13 dicembre 1634, sempre a Venezia. BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686), c. 24v. Sulla sua elezione a protomedico l'11 aprile 1650, in sostituzione dello zio paterno Giovanni Battista e sulla sua richiesta nel 1680 di un aiuto, non essendo «in ottime condizioni di salute», per cui il Grandi (suo discepolo) viene eletto aiuto del protomedico l'11 luglio 1680), vedi P. DI PIETRO, *Cecilio Folli da Fagnano, anatomico del secolo XVII*, «Minerva Medica», 43, 1, 1952, pp. 653-660. Vedi anche J. GRANDI, *Orazione nell'aprirsi il nuovo Teatro di Anatomia in Venezia li 11 febbraio 1671*, Venezia, Andrea Giuliani, 1671.

⁶⁰ Ivi, p. 64. Il Collegio Chirurgico si riunisce solitamente nella chiesa di S. Paternian, mentre i licenziamenti *vulgaris sermone*, si effettuano alla farmacia dello Struzzo, al ponte dei Baretteri o alla Testa d'Oro, al Ponte di Rialto.

⁶¹ ASV: *Riformatori*, b. 442: Notizie cavate [...]. Vedi anche BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 56, ma con meno particolari («1673. Nel Collegio de Fisici voleva dottorarsi in chirurgia un tale Albertini. Fu opposto da Grandis e non si fece altro»).

⁶² Ivi, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, c. 67. Vedi anche GIORDANO, *Scritti e discorsi*, cit., pp. 84-85.

⁶³ «Franciscus Albertini filius quondam domini Julii, Norimbergense, nunc habitans Venetiis» - Padova, Archivio storico dell'Università (ASUP): ms. 282: Collegio Veneto artista, dottorati in filosofia e medicina e licenziati in chirur-

medico fisico e con pratica di bassa chirurgia in quanto barbiere, potrebbe tentare l'ingresso nel Collegio Chirurgico. A sbarrare il passo a lui e ai «nonnulli tonsores absque doctrina et requisitis rei medicae et philosophiae studiis» – e qui non si poteva criticare più apertamente il valore del Dottorato all'Università di Padova – che poi cercano di entrare nel Collegio «per ambitus prepotentiam», il Collegio Chirurgico corre ai ripari. Il 9 dicembre 1673, «ne [...] ob ignorantiam Collegio detrimento sint», viene posta e presa una parte piuttosto difficile da aggirare:

nemo qui olim tonstrinam aperuit vilemque operam in chirurgia exercuerit licet quomodocumque doctoratus titulo insignitus sit, possit in hoc Collegium recipi, nisi quinquennio postquam Lauream adeptus fuerit et tunc per viam examinis per assignata illi duo puncta in chirurgia iuxta antiquam consuetudinem instituendi.⁶⁴

Immediata la risposta dell'Albertini: ricorre ai Giustizieri Vecchi che, il 14 dicembre, «in esecuzione della parte 1448, de' 26 agosto», ordinano al priore e consiglieri chirurgici di «ricever ed accettar» in Collegio l'Albertini «nel termine di giorni tre prossimi venturi, in pena di ducati 100 per ciaschedun di voi». Vi è però un rinvio e il procuratore dell'Albertini si ammala: il «barbiere Laureato» cerca una strada alternativa, insinuando ai Riformatori che la parte del 9 dicembre è contraria ai loro decreti, «quibus cavetur ne doctores patavini examinentur».⁶⁵ Oltre a quella dell'Albertini, si affacciano altre candidature al Collegio Chirurgico: Livio Ignazio de Conti, medico fisico che non esercita la chirurgia e Stefano Besso (o Bessè), che ha preso a Padova due Dottorati, in Filosofia e Medicina e in Chirurgia. Sia il de Conti che l'Albertini perorano la loro causa davanti ai Riformatori in contraddittorio col priore chirurgico.⁶⁶

Nella seduta di Collegio del 15 marzo 1674, per i medici fisici «puri» che sono nel Chirurgico, la precedenza spetterebbe al de Conti, in quanto medico fisico: il Besso poi non dovrebbe essere ricevuto in Collegio perché a loro risulta essere un ex barbiere e questo va contro la parte del 9 dicembre. Si vuole che non sia ricevuto «ut chirurgus, sed ut physicus». Ad essi, il priore Grandi replica che il Besso è chirurgo, «ideoque debere praeferrri in ingressu omnibus physicis», e che la parte 9 dicembre non lo riguarda, «quia numquam fuit barbitonsor». Ma i «physici contra chirurgos conspirantes» riescono ad impedire che si vada ai voti sugli ingressi. Riescono anche a far «intromettere» la parte 9 dicembre, «tamquam male ac indebite captam». Così

gia, 1672-1677, cc. 35-36. In questo periodo (14 set. 1672-3 dic. 1677), nel Collegio Veneto vi sono 52 licenziamenti *vulgari sermone* (8, 66 all'anno) e solo due *latino sermone* (0,33 all'anno). Però questi ultimi sono effettuati «secundum mos qui licentiatii sunt vulgari sermone», ossia quando il licenziando si presenta al cancelliere del Collegio Veneto, affermando di aver avuto licenza dal capo dell'Università artista di subire l'esame e indicando i nomi degli esaminatori che ha scelto, viene esaminato il giorno stesso, senza cavare i punti. Uno dei due licenziati *latino sermone* con questa procedura semplificata, il polacco Andreas Wildegans (licenza del 6 mar. 1677) era già dottore in Filosofia e Medicina dal 20 agosto dell'anno precedente, sempre in Collegio Veneto. Ivi, cc. 132v, 160v. Il licenziamento in Chirurgia *vulgari sermone* di «Francesco Albertini [quondam] Giulio, da Castel franco» è attestato dal pagamento della tassa di due ducati (da lire 6 e soldi 4) da lui fatta al tesoriere del Collegio Chirurgico, il 15 dic. 1663. BMV: Ms. it. VII, 2344 (9697): Libro di ricevute dei tesoriere (1662-1741), c. 3.

⁶⁴ Ivi, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, cc. 70-71: parte presa il 9 dicembre 1673, con tredici voti favorevoli e cinque contrari. Nello stesso giorno vengono cooptati nel Collegio Chirurgico, Simone Tosio e Giulio Cesare de Conti, in quanto figli di collegiati. Vedi anche GIORDANO, *Scritti e discorsi*, p. 86.

⁶⁵ BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, cc. 72-73.

⁶⁶ Ivi, c. 73. Il dibattito avviene il 5 gennaio 1674. Quanto alle Lauree del Besso, risulta quella in Filosofia e Medicina nel Collegio Veneto (Stephanus Franciscus Bessè quondam Josephi filius civitatis Dolae Primariae Burgundie: *presentatio*, 5 ott. 1671; *puncta*, 7 ott.; *examen*, 8 ottobre). ASUP: ms. 281, cc. 167v-169. Non ho ancora trovato il suo Dottorato in Chirurgia a Padova.

l'Albertini, «barbitonsor doctoratus» e che «doctoratus in chirurgia ab ipsis suscipere tentaverat», avrebbe potuto venire cooptato nel Collegio Chirurgico.⁶⁷

Il 29 marzo – su richiesta fatta di nascosto ai Riformatori da Francesco Bertoldo, collegiato chirurgico, ma anche sindaco del Collegio Fisico – la parte 9 dicembre viene sospesa.⁶⁸ Allora il priore Grandi fa citare per il giorno dopo, davanti l'avogadore Bembo, tutti i medici fisici del Collegio Chirurgico, «pro intromissione» dei loro ingressi nel Collegio stesso. Poiché alcuni dei citati si trovano momentaneamente fuori Venezia, si rimanda al 1° aprile: in quella sede, Cecilio Folli, quale decano del Collegio Chirurgico, chiede che l'avogadore fissi il giorno per la discussione della causa «pro depuratione Collegii chirurgorum». Gli fa opposizione il nuovo priore chirurgico, Antonio Dies, designato nella seduta del 15 marzo.⁶⁹ L'avogadore sospende ogni innovazione da entrambe le parti, fino al suo giudizio, che promette a breve tempo.

Questa sospensione viene anche intimata nella riunione del Collegio Fisico del 4 aprile.

L'8 successivo, il Grandi informa i fisici appartenenti al Collegio Chirurgico,

che seguirà intromissione per giustizia delle ballottazioni et elezioni fatte nel Collegio de Chirurghi, di quelli che fossero fisici simpliciter, dovendo quando essi eccellenti fisici actualiter esercitassero per lor professione solita la chirurgia, esserli come ad ogni altro fisico, aperto l'adito et l'ingresso in detto Collegio de Chirurghi.

Il 27, i fisici appartenenti al Collegio Chirurgico si appellano ai capi della Quarantia Civil Vecchia, contro la sospensione avogaresca del 1° aprile e, il 17 maggio, il Grandi «concede» che la nuova banca del Chirurgico, eletta fin dal 15 marzo, entri in carica, ma che «ne quid innovetur sive per partes, sive per acceptationes in Collegium».⁷⁰

Il clima di estrema tensione può essere indicato dal fatto che il nuovo priore Dies – non potendo far nessuna novità in Collegio, sotto pena di nullità – riporta («ad perpetuam memoriam») negli atti del suo priorato, avvenimenti accaduti durante il priorato del Grandi e che questi non ha voluto registrare. Da segnalare anche una scrittura fatta intimare il 5 giugno 1674 dalla nuova presidenza al Folli («asserto decano»), al Grandi e agli «altri tre suoi allievi e scolari o pratici» (del Folli), che si arrogano il ruolo di «diffensori del Collegio de Chirurghi», mentre

li tentativi sin hora praticati, sono parti del suo [sempre del Folli] capriccio, dettati da private passioni e diretti contro il Collegio medesimo de Chirurghi et suoi statuti, non solo, ma contro il Collegio de signori Medici Fisici, ancora contro il giuramento da loro tante volte prestato [...]. Si ravedano una volta dell'error preso, altrimenti serano lui signor Folli et suoi scolari sudetti scoperti et riconosciuti perturbatori della quiete di tutti doi i Collegi et inventori di novità reprobate.⁷¹

⁶⁷ BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, cc. 78v-79. In quella stessa seduta il priore Grandi pensa di presentare una parte per la quale «medici tantum chirurgii praesides ferent», ma il numero prevalente di fisici nel Collegio Chirurgico «omnia irrita reddebant» (ivi, c. 77v). La locuzione «ab ipsis» può significare i fisici nel Collegio Chirurgico e che sono anche collegiati del Collegio Fisico, ove l'Albertini ha tentato, il 25 settembre 1672, di dottorarsi in Chirurgia (dopo che non ha potuto farlo nel Collegio Chirurgico, il 16 marzo precedente), trovando però l'opposizione del priore chirurgico Grandi. ⁶⁸ Ivi, c. 80. ⁶⁹ Ivi, c. 80r-v.

⁷⁰ Ivi, c. 81v. Il priore uscente Grandi non partecipa il 17 maggio alla messa a S. Paternian e alla seduta del Collegio Chirurgico. Inoltre fa intimare al Collegio, prima che inizi la seduta, una scrittura nella quale ribadisce che gli unici atti validi del Collegio sono «la celebrazione della messa [e la] mutatione della banca» (ivi, c. 83r-v): scrittura extragiudiziale di Giacomo Grandi, Cecilio Fuoli e consorti.

⁷¹ Ivi, cc. 87v-89. A meno che la frase «tre suoi allievi e scolari, o pratici» sia riportata in senso riduttivo, ossia dispregiativo, sarebbero solo cinque (i tre, il Grandi e il Folli) i collegiati contrari ai medici fisici nel Collegio Chirurgico: quindi, secondo tale fonte, nel 1674 nel Collegio stesso vi sarebbero al massimo tre «pratici». Questo è un periodo nel quale entrambe le fazioni compulsano gli Atti Priori del passato allo scopo di trovare gli argomenti adatti da esibire

Con l'occasione della partenza per Alessandria d'Egitto del sindaco chirurgo Lucio de Medici, al seguito del console Orazio Bembo, il 29 gennaio 1674 *m.v.* (= 1675), viene riunito il Collegio Chirurgico per sostituirlo e la scelta cade all'unanimità su Francesco Bertoldo, uno dei nemici più irriducibili del Folli, Grandi e consorti. Nello stesso giorno, vengono cooptati in Collegio – «multis contentionibus» – Livio Ignazio de Conti, eletto pubblico lettore anatomico dai Riformatori (e quindi «eo modo in Collegium ingressum est, quo solent admitti coeteri professores, patavini etiam, id est omnino gratis»), Stefano Besso, Domenico Rossi, Giovanni Antonio Sardi e Francesco Albertini.⁷²

Resta sempre, quale motivo di contrasto, la parte del 9 dicembre 1672: in realtà, quel giorno ne vennero prese due, la prima, di cui si è già trattato, contro l'ingresso nel Chirurgico dei barbieri che si sono laureati in Filosofia e Medicina a Padova. La seconda è dovuta alla difficoltà di riunire un numero sufficiente di collegiati nel mese di dicembre, per far l'elezione delle nuove cariche: all'aumentato numero di assenze per malattie dovute alla cattiva stagione, si aggiunge la «dierum brevitatis», che fa concludere poco. Scorrendo gli Atti del Collegio, il Grandi trova che nel 1615 si è decretato di spostare queste elezioni dal 15 dicembre al 15 marzo successivo e, in conseguenza, di spostare l'ingresso delle nuove cariche dal 1° gennaio al 1° aprile. Questa pratica è durata almeno fino al 1629: dopo questa data, i libri del Collegio risultano perduti per la peste, la quale inoltre «bonam hanc consuetudinem praevertit». Quindi, viene posta e presa la parte che si torni alle antiche consuetudini.⁷³

Ciò darà più tardi occasione, il 19 febbraio 1673 *m.v.* (= 1674), al collegiato Francesco Bertoldo di contestare il priore Grandi, che ritiene scaduto dal suo mandato fin dal 1° gennaio:⁷⁴ nella seduta di Collegio del 23 gennaio 1675 *m.v.* (= 1676), la parte verrà addirittura 'intromessa' dal sindaco Marco Ansoisio. Le pesanti discussioni al proposito, disgustano il priore Antonio Bianchi, succeduto al Dies: egli, che si è ritenuto «semper et ubique singulorum Collegiatorum [...] amicissimus», presenta le sue dimissioni, il giorno seguente.⁷⁵ Da questo momento gli Atti appaiono lacu-

alle varie magistrature in supporto alle rispettive tesi. Riferirà il Bernardi che, «rinvenuti e tolti dalle tenebre»: 1°, la terminazione degli avogadori di Comun del 12 aprile 1405 (ove dai tre avogadori unanimi, «a togliimento di scandali e disordini, fu comandato che star dovessero nel Collegio de' Medici Fisici quelli che attendevano alla Medicina, e nell'altro quelli che operavano nella Chirurgia, con imposizione della grave pena di ducati 100 a' disobbedienti, e che restar dovessero essi due Collegi nella conosciuta *ab Urbe condita* giuridica e necessaria loro separazione»); 2°, il decreto del Senato 16 luglio 1450 (che «sulle istanze del Collegio Medico Fisico similmente contro li Fisici esercitanti la chirurgia [...] annullò le precedenti due providenze», ossia la parte 6 aprile 1444 della conferenza dei Provveditori di Comun e Giustizieri Vecchi, parte che, ridotto per la peste il Collegio Chirurgico ad «un solo individuo», obbliga ad entrarvi tutti i fisici «che medicavano in Chirurgia, o avessero voluto inavvenire medicare nella medesima [...] restando allora prescritto ai Priori di non più dar licenza ad alcuno di medicar in quest'Arte, e ricevere in Collegio chiunque non dottore in Studio Generale, se prima non fosse stato esaminato dal Priore stesso, e suoi Consiglieri» e la parte 11 dicembre 1444 dei Provveditori di Comun, con «regole d'alternativa per funger a vicenda gli officj di Priore e di Consiglieri nei due Collegj, e per la loro scelta», «come inutili e dannose» e «restitui e comandò, che perpetuamente fosse mantenuta la perfetta separazione d'essi due Collegi per loro pacifico stato e per comun bene della Città») e, 3°, la parte presa dal Collegio Chirurgico il 13 luglio 1642, la quale ricorda che, secondo i loro statuti, «qui medentur physice et chirurgice doctorati in pub[lico] Gym[asio] possint ingredi dictum Collegium». «Ne segui che li più scienziati chirurgi licenziati nella chirurgia [atino] s[ermone] in Padova e resi capaci a questo Collegio conseguirono d'esservi ammessi» (BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 6-7, 14, 18). Vedi anche la nota 14.

⁷² BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, c. 86v. Si noti che questa carta è macchiata d'inchiostro in modo da esser quasi illeggibile. Verrà fatta riscrivere il 10 febbraio 1681 dal collegiato Livio Ignazio de Conti, divenuto sindaco chirurgo e che annota di non sapere come il fatto «dolo iniqui alicuis hostis», sia potuto accadere (ivi, c. 89). Vedi anche GIORDANO, *Scritti e discorsi*, cit., pp. 78-79.

⁷³ BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, c. 71v.

⁷⁴ Ivi, cc. 74v-75. Ciò risulta da una conversazione tra i due priori, fisico e chirurgo, nel teatro anatomico di S. Giacomo dall'Orio.

⁷⁵ Ivi, c. 91v.

nosi, registrando solo le dimissioni anche del nuovo priore Fantino Lucatello, il 23 giugno 1676. Ne riceve le consegne il tesoriere Giulio Cesare de Conti, quale vice priore. Questi non fa indire subito nuove elezioni, ma conserva la carica per ben sei mesi: il 18 dicembre 1676, torna al priorato il Grandi.

IL SECONDO PRIORATO DEL GRANDI

Il suo secondo mandato è caratterizzato dall'ingresso in Collegio, il 4 e il 12 dicembre 1677, di quattro medici fisici che attestano «se actu chirurgiam exercere». Egli coglie l'occasione per ribadire che il Collegio è «repletum medicis pure physicis, qui paulatim per studium et ambitum» sono stati cooptati, in pregiudizio dei dottori collegiati esercenti la chirurgia; pregiudizio riconosciuto anche dai medici fisici iscritti al Collegio Chirurgico, uno dei quali, il priore chirurgico Paolo Bravi, ha posto, dodici anni prima, nel 1665, la parte che nessun fisico sia accettato nel Chirurgico, se non superando i quattro quinti dei votanti. Viene così rinnovato e confermato il decreto del Bravi, negando l'ingresso ai puri fisici, «nisi vota excesserint quatuor ex quinque partibus suffragantium». ⁷⁶

Mentre negli Atti Priori precedenti, risulta che la grande maggioranza degli esaminati in Chirurgia *vulgari sermone* supera l'esame con tutti i voti favorevoli, il Grandi rimarca il caso di due giovani friulani che egli non ha voluto ammettere all'esame, perché mancanti di tirocinio: dovranno fare almeno tre mesi di pratica con un chirurgo di vaglia, che rilascerà loro la fede giurata di quanto hanno praticato. Commenta il Grandi che, con la loro imperizia – «cum recte in examine responderent interrogantibus, ideoque approbati iure fuissent» – incidendo la vena del malato per salassarlo, avrebbero toccato la sottostante arteria, causandone la morte. «Qua re severiori examine approbandos in posterum explorare statui» – conclude il priore – «et hortor etiam successores meos, ut idem preestent». ⁷⁷

Uno di questi, il priore Antonio Sardi, a conclusione del suo mandato, annoterà il 15 dicembre 1679 negli Atti Priori, che i medici fisici entrati nel Collegio Chirurgico solo per occupare le cariche «et sportulas arripere», poco s'intendono di chirurgia e pertanto non sono in grado di esaminare con cognizione di fatto i barbieri che si presentano per ottenere la licenza di chirurgo *vulgari sermone*. Così anche gli imperiti superano l'esame e quando esercitano la professione cadono in errori madornali: «hinc enchimatoses et aneurisma ex errore in phlebotomiis, hinc convulsiones et mors ex imperitis sectionibus». ⁷⁸

⁷⁶ Ivi, cc. 95v-96v: seduta di Collegio del 4 dicembre 1677. La parte posta dal Bravi è approvata il 2 gennaio 1664 m.v. (= 1665), alla c. 18r-v.

⁷⁷ Ivi, 25 lug. 1677, cc. 94v-95.

⁷⁸ Ivi, c. 114v. Le conclusioni del Sardi appaiono cancellate negli Atti Priori: questo perché ventitré anni dopo, il collegiato chirurgico Pietro Mussitelli osserverà che in calce agli Atti del priore Sardi, vi sono «nonnulla verba» contro i medici fisici, sì che il Sardi, dichiarando «se nolle cuiquam injuriam esse, sponte petiit ut deleterentur, quod et manu d[omini] cancellarii coram Collegio factum est» (ivi, 18 lug. 1691, c. 168). Vediamo la situazione a Padova della licenza *vulgari sermone*. La bassa chirurgia viene esercitata dai barbieri: per evitare «troppo perniciosi abusi introdotti nell'esercizio della chirurgia ed insieme dar adito e modo anche a' men pratici della lingua latina di poter prestare l'opera sua come chirurghi», l'università degli artisti di Padova stabilì «che chi volesse esercitare la chirurgia pratica presentarsi dovesse al rettore di essa, dal quale convocatisi i consiglieri e eletti tre dottori periti de' più vecchi, avesse il licenziando ad esser esaminato nella pratica, e come da due fosse approvato, s'avesse per licenziato chirurgo». Ma queste licenze, essendo gli esaminatori «per ordinario prevenuti a favore del licenziando», vengono spesso conseguite da «persone affatto inesperte»: così, con la terminazione del 30 marzo 1725, i Riformatori impongono lo studio e la pratica per due anni «con perito chirurgo» e la frequenza dei due corsi universitari di anatomia. All'esame, intervengono il professore di chirurgia, uno dei due di anatomia e il terzo sarà estratto di volta in volta dal «corpo de' professori di medicina». Ma già, con lettere del 4 ottobre successivo, i Riformatori rendono noto poter bastare

Il Grandi riassumerà il priorato nel 1680: due anni dopo, muore l'altro grande difensore della dignità del Collegio Chirurgico, Cecilio Folli. Tornato al priorato nel 1688, il Grandi continuerà a lottare perché i fisici non esercitanti la chirurgia non entrino nel Collegio Chirurgico e ne siano espulsi «qui per ambitum recepti sunt». Essi vi possono entrare solo temporaneamente, per sostituire i collegiati chirurghi morti di peste. Finché il Folli ha la carica di protomedico alla Sanità, introduce in Collegio nuovi chirurghi, allontanando nel contempo i fisici. Ma questi non desistono dall'entrarvi «per ambitum et gratiam [...] et quidem eo numero qui longe chirurgos superat», venendo così ad occupare le cariche del Collegio. Fanno anche una legge per la quale il Collegio non è valido se non vi sono almeno quindici collegiati: da qui risulta «ut examina licentiatorum non recte peragantur» e se tornasse la peste – «quam Deus ab hac urbe maris domina semper avertat» – il magistrato della Sanità, invece di avere un Collegio di chirurghi in aiuto alla misera popolazione, avrebbe solo un Collegio di medici, chirurghi solo di nome, che non sanno distinguere un «carbunculum pestilentialem a bubone gallico». ⁷⁹

IL RICAMBIO NEL COLLEGIO CHIRURGICO

Oltre che dai medici fisici esercitanti la medicina, esso verrà gradualmente, non tanto dai quattro Dottorati in Chirurgia nel '700, quanto, a partire dal 30 maggio 1739, dai licenziati *latino sermone*. Da tale data, essi cominceranno ad avere l'ingresso in Collegio e a poco a poco conquisteranno nel 1764 la maggioranza, con l'elezione di una presidenza composta da soli licenziati *latino sermone*. Si tenga presente che, prima del 1739, mentre i licenziamenti *vulgari sermone* sono all'ordine del giorno, quelli *latino sermone* e i Dottorati in Chirurgia sono rarissimi. Dopo i «disordini» successi nel 1672, col tentato Dottorato in Chirurgia dell'Albertini, «non si è fatto altro licenziato o dottorato se non venticinque anni circa dopo un licenziato o due e l'anno 1715 in circa un solo dottorato, che fu Pietro Albrizzi». ⁸⁰

una attestazione «d'accreditato chirurgo del luogo ove avranno studiato la pratica per anni due, ed innoltre d'esser intervenuti ad un corso d'anatomia in Padova». Col tempo, si ritengono gli attestati «superflui», poiché «il licenziando doveva essere esaminato e comprovare così la sua abilità»: inoltre, come può il candidato frequentare l'anatomia, essendo «ignaro della lingua latina»? M. GIRO, *Saggi intorno le cose sistematiche dello Studio di Padova*, a cura di P. Del Negro, F. Piovan, Padova, Antilia, 2003 («I classici della storia dell'Università di Padova», 2), pp. 121-122. Così, anche a Padova, prima del 30 marzo 1725, può avvenire che, negli esami *vulgari sermone*, gli esaminatori, poco s'intendano di chirurgia.

⁷⁹ BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, riunione del Collegio Chirurgico del 15 dicembre 1688, c. 156r-v. Vedi anche BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 15-16, il quale così commenta: anche se fu «preso con parte 4 dicembre 1677, che avesse questo Collegio a costituirsi solo da quei Dottori di Medicina, che in atto esercitassero la Chirurgia, pure furonvi di continuo ammessi li semplici Medici Fisici e vi si mantennero sino a' giorni nostri». Prima della scadenza del suo ultimo priorato, il Grandi, nei primi giorni di dicembre del 1690, si reca alla Sanità con parecchi membri del Collegio, per sostenere il suo principio, che non bisogna cooptare «medicinae doctores, qui manulem nequaquam medicinam profiterentur»; che la Sanità dovrebbe «clnicos [...] à chirurgis separare [...] interim vero Prior eligeretur novus, qui è physicis aliquis destinaretur prohiberet». Ottenuto l'assenso della Sanità, il Grandi lo comunica nella seduta del Collegio del 15 dicembre 1690 e quindi scioglie la seduta. Quando si pensa che egli continui nella sua carica, vien colto da una erisipola facciale verso i primi di marzo e muore dopo pochi giorni a soli 44 anni (ivi, c. 167. NARDO, *Dell'anatomia*, cit., pp. 331-334). Sarà Francesco Albertini in qualità di tesoriere, a fungere da vice priore e, dopo aver risolto la questione con la Sanità, ad indire le nuove elezioni, il 16 luglio 1691. BMV: Ms. it. VII, 2338 (9734), *Collegio Medico-Chirurgico. Libri dei Cancellieri*, 1674-1794, cc. 55v, 57.

⁸⁰ ASV: *Riformatori*, b. 442: Notizie cavate. Nel documento, che è del 1716 o poco posteriore, si illustrano i tre modi di approvare i chirurghi. Essi sono, in ordine di importanza crescente: 1°, licenziamento *vulgari sermone*; 2°, licenziamento *latino sermone*; 3°, Dottorato. «Il primo si fa da due priori e quattro consiglieri de Fisici e Chirurghi col l'intervento delli due tesorieri, ma questi non ballottano. E questa forma di approvare si fa al presente tutto il giorno. Il secondo si fa nel Collegio de Chirurghi da tutto il Collegio con l'intervento e ballottazione della Banca de Fisici. E

Nel 1698, il Collegio Chirurgico ha tentato di fare un altro Dottorato in Chirurgia, «ma non gli riuscì il suo disegno»: il priore chirurgico Francesco Dolfin, non appena compreso che il Collegio Medico aveva intenzione di ammetterlo all'esame di dottorato, preferì persuadere il dottorando «ut peteret licentiatum in latino sermone quam doctoratum».⁸¹

L'anno seguente «seguì un licenziato latino sermone con il prior de fisici e suoi sei consiglieri etc., [il] prior de Cerusici e tutto il Collegio Cerusico».⁸² Ma questa volta i membri del Collegio Chirurgico non si limitano ad assistere (e poi a ritirare le sportule), ma votano tutti. E poi, per la prima volta, «per quanto si può rilevare», all'approvazione segue

l'elogio all'approvato. L'elogio viene inoltre registrato negli Atti Priori dei chirurghi ed insignito della denominazione di 'Laurea per i licenziandi in lingua latina'. Quest'ammonizione viene fatta dal prior de' chirurghi, che in virtù dei suoi privilegi concede all'approvato la facoltà d'esercitare la chirurgia tanto in, che fuori di Venezia.⁸³

questi ne tempi antichi per il più venivano ammessi nel Collegio de Chirurghi. Ora si fanno rarissime volte. Il terzo si fa nel Collegio de Fisici da Fisici soli col' estraer due punti, il giorno avanti da Avicenna e fargli due argomenti e dargli un caso nel modo che si pratica ne dottorati di Medicina e la Laurea vien data dal prior. Anche questi ora si fanno rarissime volte» (*ibidem*). L'Albrizzi risulta dottorato in Chirurgia nel Collegio Medico di Venezia, il 15 novembre 1716 («deposito, lire 25; formula di Laurea data da Prior»). *BMV: Ms. it. VII, 2342 (9695), Collegio Medico-Fisico. Notizie tratte dai Libri dei Priori, sec. XVIII, c. 52*. Qualche giorno prima, il 7 novembre, è stata presa la parte «che nel dottorato in chirurgia s'intenda reprobatò se non ha la metà di voti e *pro maiori* se non ha la quarta parte». Ivi. L'Albrizzi non è compreso nella «Nota di tutti li Dottorati de quali si è potuto auer memoria dalli Libri di Priori e Cancellieri», 1505-1747, ivi, cc. 89-117. Vedi anche a p. 431 del presente lavoro.

⁸¹ Ivi, 2360 (9711), Processo Verde C, c. 6: 15 mag. 1698. Il medico fisico collegiato, autore dell'Istoria, annota per il 1698, che «Gio[vanni] Ant[onio] Gherardi – o Liraudi – «dopo un vuoto di quasi 40 anni, chiese nel 1698 d'essere licenziato in lingua latina. La richiesta cagionò nel Collegio Chirurgico dei dispareri non solo riguardo al modo, ma anche rispetto alla spesa. Finalmente fu deliberato, che fosse seguito il metodo tenuto li 11 settembre 1640 e dietro all'accennata deliberazione furono chiamati alla estrazione dei punti tutti i sette presidi d'ambi i Collegi; ma all'esame ed all'approvazione non intervennero che il nostro priore ed i suoi consiglieri. Non v'è memoria, che il nostro Collegio s'abbia doluto del nuovo arbitrio». Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 20r-v. Circa il metodo dell'esame dell'11 settembre 1640, ivi, 2341 (9673), *Collegio Medico-Fisico. Rubrica delle Parti, sec. XVII-XVIII, c. 46v*: licenza in chirurgia *latino sermone*, parte dell'11 settembre 1640. Gli Atti del Collegio Chirurgico del 1698 riportano le difficoltà incontrate nel fare il licenziamento *latino sermone*, in quanto «dimidii saeculi cursus preterierat, quod id factum non erat», riferendo il caso di Joannes Antonius de Gherardi de Albino, diocesis Bergomensis» (*punctum*, 1° giugno 1698; *examen*, 2 giugno, alla presenza del priore e due consiglieri fisici e di tutto il Collegio Chirurgico, ossia del priore, due consiglieri, tesoriere, due sindaci e nove collegiati, tra i quali erano stati estratti due arguenti e un casista). Citano quali precedenti, quelli del 25 giugno e del 30 agosto 1640 e quello del 24 luglio 1659, in cui al candidato Francesco Gambalarga di Chioggia, furono assegnati due punti da Avicenna (vedi anche la nota 58). Prospettano, nell'eventualità di altri licenziamenti del genere, di modificare le tariffe di esame. Questo perché un licenziamento *vulgari sermone* costa al candidato 62 lire, che vengono distribuite «inter octo doctores, qui tali actui intersunt», mentre nel licenziamento *latino sermone*, possono essere presenti fino a circa trenta dottori, per cui delle 62 lire, detratte le quote spettanti ai due arguenti, al casista, al notaio e al bidello, poco resta agli altri. Ivi, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, cc. 184-185. Nella seduta del Chirurgico del 2 gennaio 1699 *m.v.* (= 1670), vien deciso di aggiungere al «deposito» del licenziamento *latino sermone*, «quod solitum est prioribus et praesidibus tantum utriusque Collegii dispensari», la somma di dieci ducati, da distribuire «inter praesentes doctores» (ivi, c. 190v).

⁸² Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 38. «I chirurghi [...] pretesero ancora che chi voleva entrar nel loro Collegio benchè dottorati, venissero da loro esaminati di novo: decreto de Refformatori, avanti i quali comparve il Collegio Fisico e fu sospesa la parte da tutti tre [i Riformatori]» (ivi, c. 56).

⁸³ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 20v. Qui viene specificato che si tratta dell'esame di Paolo Todeschini. Secondo gli Atti del Collegio Chirurgico, i priori e i presidi dei due Collegi si riuniscono il 30 settembre 1699 nella farmacia dello Struzzo, ove il bresciano Todeschini chiede gli venga fissato il giorno per l'estrazione del punto, secondo il costume del Collegio Chirurgico, per potersi licenziare in Chirurgia *latino sermone*. Scelto il giorno 2 ottobre, vi verrà estratto a sorte un punto di Avicenna. Il 3 ottobre, nella chiesa di S. Paternian, assistono all'esame il priore fisico con due consiglieri, tesorier e due sindaci (sempre fisici) e tutto il Collegio Chirurgico (sono in 16). Il Todeschini ebbe «omnium fere doctorum vota propitia»: il priore chirurgico gli diede la «doctorum corona» e il privilegio, «praemissa brevi oratiuncula». Nella «formula Laureae pro licentiando in chirurgia latino sermone», conferita dal priore chirurgico, vien detto che la facoltà concessagli, vale «ubique locorum, tam in hac urbe, quam extra» – ivi, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, cc. 187v-188 –. Il Collegio Medico contesterà questa forma di licenziamento, osservando che la «legge 1321

Quando nel 1762 vi sarà un contenzioso tra i due Collegi a proposito «dell'intervento de sindici e tesorier del Collegio de' Medici Fisici alli licenziati latino sermone in chirurgia»,⁸⁴ il Collegio Medico sosterrà che

fino al 1707 i licenziamenti latino sermone furono eseguiti nello stesso modo, cioè estrazione di un punto di Avicenna, opposizioni o argomenti e caso in chiesa a san Paternian. Non si nominano sindici e tesorier *fisici*, benché sia sicuro che vi intervenissero, forse contenuti nel 'etc.', come nel privilegio stampato, ora uno, ora due, ora tutti, principiando dal 1682 fino al giorno d'oggi.

D'altra parte, gli Atti Priori del Collegio Chirurgico non registrano più nessun licenziamento *latino sermone* fino al 1707, quando il «modus doctorandi in chirurgia et licentiandi latino sermone» viene modificato ancora, estraendo due punti di Avicenna, anziché uno: l'approvazione avviene da tutto il Collegio Chirurgico e dalla presidenza fisica, priore, consiglieri, due sindaci e tesoriere. Questa è la settima forma d'esame.⁸⁵

Altri contrasti nel 1716, quando il priore chirurgico Giovanni Deputé vorrà sostenere «che il suo Collegio *ha* come il [Collegio Fisico] la facoltà di dottorare in chirurgia»: si riuniscono le due presidenze allargate per discutere la questione e, il 14 agosto 1716, viene riconosciuto all'unanimità, come «inconveniens autem sit, seu potius impossibile, qui non est doctor, doctores facere».⁸⁶

L'INSEGNAMENTO DELLA CHIRURGIA

Riprendendo il discorso del basso livello professionale dei chirurghi collegiati, che sono quasi tutti medici fisici con poche conoscenze di chirurgia, nel 1726 i Riformatori propongono al Senato di far venire un professore di Chirurgia da Parigi a Venezia per insegnare l'arte ai giovani. In precedenza, c'è stato un progetto di «introdurre nell'Università di Padova la cattedra di Chirurgia Pratica» e mediante le ricerche condotte a Parigi dall'ambasciatore veneto Barbon Morosini, si è anche trovato il soggetto adatto. Questi però richiede uno stipendio molto elevato, da essergli corrisposto vita natural durante. Ciò è in contrasto con il 'metodo' usato a Padova, ove i cattedratici vengono assunti per sei anni, con riserva di conferma per altri quattro e così via, con un eventuale aumento di stipendio ad ogni «ricondotta». La pensione non è poi un atto dovuto, anche se in genere viene concessa: di nor-

concede agl'approvati la facoltà d'esercitare la chirurgia unicamente a Venezia ed il priore de' chirurghi ardisce di estenderla in virtù dei suoi privilegi anche fuori di Venezia». Pure, la presidenza fisica «assiste tranquilla a quest'atto, autorizza la sua illegale mostruosità, tollera la rapina del suo diritto e si fa complice della lezione della legge [...], rea di una ributtante indolenza, figlia di una inescusabile buona fede ed ignoranza» – ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 21 –.

⁸⁴ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 448: proposizione dei due deputati del Collegio Chirurgico, presentata il 17 settembre 1762 al Collegio Chirurgico e approvata *cum pluralitate votorum*. Vedi anche alla p. 445 del presente lavoro e alla nota 157.

⁸⁵ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 38. Si tratta dell'esame di Filippo Garigiis, veneto (*puncta*, 21 giu. 1707; *examen*, 22 successivo) – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori G, c. 205r-v) –. «Filippo Grigis, quondam Pietro, veneto» risulta «addottorato in chirurgia» il 22 giugno 1707 ed aver pagato a tale scopo lire 13 e soldi 19 al tesoriere – ivi, 2344 (9697), *Collegio Medico-Chirurgico. Libri di ricevute dei tesorieri, 1550-1807*, c. 80v –.

⁸⁶ Ivi, 2360 (9711), Processo Verde C, c. 6v. Pur dovendo essere composto da medici fisici che praticano la chirurgia, nonostante le loro affermazioni di praticarla, parecchi di essi in realtà non lo fanno e quindi non sono dottori in Chirurgia, ossia «*medicinae doctores actu chirurgiam proficientes*» – ivi, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, c. 96v –. Ma il Collegio Fisico non è ancor meno composto del Chirurgico, di medici fisici che praticano la chirurgia? Certamente, però il Collegio Fisico ha la concessione imperiale e pontificia di effettuare Dottorati in Medicina e la Chirurgia è una parte della Medicina. Invece il Collegio Chirurgico non ha tale concessione «dal principe ottenuta nella sua istituzione 1321, ne dappoi» – ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 33 –.

ma è però inferiore all'ultimo stipendio. Altro inconveniente deriva dal fatto che il professore di Parigi non vuole prendere «impegno di esercitare la lettura in lingua latina», secondo la tradizione vigente a Padova.⁸⁷

Per queste ragioni, si preferisce mandare avanti un altro progetto, già messo in atto «dal duca di Savoia e da molti principi della Germania e del Nort, ch'expressamente spediscono e mantengono in Parigi giovini per erudirsi nell'arti»: «giovini di qualche cognizione nella professione, considerando che l'esercizio di qualche anno, sarebbe bastante per apprendere fondatamente la chirurgia e produrre anco allievi al loro ritorno in patria».⁸⁸

Se nella prima scrittura al senato del 17 maggio 1726, i Riformatori prospettano l'introduzione nello Studio di Padova della Chirurgia Pratica, «della quale si trova mancante di professori non men quell'Università, che la Dominante e tutto lo Stato ancora» e mantengono tale formulazione anche nella seconda scrittura del 23 novembre 1726, nella terza ed ultima, che è dell'8 aprile 1727, non si parla più dell'Università di Padova: «questo essenzialissimo affare» è inteso portare «vantaggiose conseguenze per il beneficio che ne può risultare alla Dominante et allo Stato».⁸⁹

Ora, lo Studio di Padova è l'unica Università della Repubblica: dal 1636 è stata imposta agli studenti veneti la frequenza per almeno cinque anni. Ai trasgressori non viene concesso di esercitare quali medici (e rispettivamente, quali avvocati o giudici, se si tratta di laureati in Legge). Vi è sempre stato un contenzioso in proposito tra Padova e il Collegio dei Medici di Venezia: nel 1655 viene «proibito al Collegio de' medici di dottorare alcuno, che avesse in Padoa studiato, se non abbia il requisito delle fedì [di frequenza attestanti] la sua dovuta permanenza delli quattro anni» all'Università.⁹⁰

LA PERICOLOSITÀ DI PADOVA

Non vi sono solo ragioni geografiche per cui gli studenti bresciani e bergamaschi (e in genere di tutta la Lombardia veneta) vanno a laurearsi fuori dello Stato, a Parma e a Pavia. A Padova la vita è cara e, sia pure a causa degli stessi studenti che girano armati, pericolosa: così, anche i genitori veneziani sono riluttanti a inviare i propri figli a Padova. Preferiscono tenerli a casa, ove si preparano seguendo i corsi privati di medici e di chirurghi e poi prendono il Dottorato in Medicina (o, in qualche raro caso, in Chirurgia) o la licenza in Chirurgia nei Collegi di Venezia.

A Padova, il 15 febbraio 1723, una ennesima rissa tra studenti e sbirri, si conclude con la morte di tre studenti (uno dei quali è il capo dell'Università legista) e del figlio del padrone dell'osteria ove avviene lo scontro.

⁸⁷ ASV: *Riformatori*, b. 442: scrittura dei Riformatori Carlo Ruzzini, cavalier, procurator, Andrea Soranzo, procurator, Piero Grimani, cavalier, procurator, al Senato, 17 mag. 1726. Si tratta di un «chirurgo abilissimo, grande anatomista, che travaglia d'anni sedeci nel famoso Hostel de Dieu, d'una perfetta cognizione d'ogni genere de' mali spettanti alla Chirurgia Pratica e principalmente nelle operazioni difficili e pericolose di pietra e rottura d'ossi». Oltre al pagamento del viaggio, vorrebbe «assegnata la pensione di scudi mille moneta di Francia, che sul piede corrente si calcolano ducati mille d'argento, concesso il privilegio di chirurgo dalla serenissima Repubblica, con facultà di esercitare per tutto lo stato l'arte, senza opposizione dei chirurghi del paese e con impegno sopra tutto di ritenerlo al servizio, vita sua durante, caricandosi di essere capo in un ospedale, che le sarà assegnato, di rendere instrutte quelle persone che alla di lui disciplina fossero appoggiate e non prende impegno di esercitare la lettura in lingua latina» (*ibidem*).

⁸⁸ *Ibidem*.

⁸⁹ La scrittura dei Riformatori viene approvata dal decreto del Senato del 22 giugno 1726. La seconda scrittura dei Riformatori (ove al posto del Grimani vi è Zan Piero Pasqualigo), del 23 novembre 1726, viene approvata dal Senato il 30 novembre successivo. La terza scrittura (ove al posto del Soranzo vi è il cavalier, procurator Alvise Pisani) dell'8 agosto 1727, non sarà approvata dal Senato il 13 agosto successivo (*ibidem*). Vedi anche la nota 316.

⁹⁰ Un decreto del Senato del 10 luglio 1700 riduce a quattro anni l'obbligo della frequenza a Padova. Per il decreto del Senato del 18 agosto 1655, ASUP: ms. 410, fasc. S, cc. 13-14v.

Lo Studio viene chiuso e gli studenti impauriti stanno per dirigersi verso università più tranquille: prima ancora delle autorità, sono i professori universitari a preoccuparsi dell'esodo, che li verrebbe a privare delle tasse di Dottorato. Riescono così ad ottenere che si faccia rapidamente giustizia, con l'impiccagione di uno sbirro, la condanna di altri undici alla galera e alla prigione e al bando di altri sette da Padova, a vita.⁹² Dopo queste prime urgenti misure, dettate dalla necessità di fronteggiare l'esito, il Senato ne prende altre a lunga scadenza per aumentare l'afflusso degli studenti, a Padova, che è piuttosto ridotto. Ribadisce le misure del 1655 e che aveva confermato – con scarso esito – nel 1688, nel 1703 e nel 1718, ossia la proibizione ai suoi sudditi di studiare e di laurearsi «in qualsivisa Università fuori della suddetta Padova», con multa di cinquanta ducati per i trasgressori. Ribadisce la proibizione di esercitare l'arte medica e forense senza avere la Laurea o essendosi laureati all'estero. In questi casi gli avvocati che non hanno frequentato e conseguito il Dottorato a Padova, usano presentare i loro titoli ai Conservatori ed Esecutori delle leggi (anche se non hanno conseguito la laurea!). Qui, dopo un esame piuttosto semplice, vengono generalmente abilitati ad esercitare nello Stato veneto. Per i medici e per i chirurghi che non hanno frequentato e conseguito a Padova il Dottorato e, rispettivamente la licenza, sono competenti i Provveditori alla Sanità, per la concessione di queste abilitazioni.

Adesso il Senato proibisce alle due magistrature il rilascio di queste concessioni.⁹³ Dopo ampie sanatorie per chi esercita con Laurea non conseguita a Padova o addirittura senza Laurea, si arriva al rispetto della legge, nel caso degli avvocati:⁹⁴ invece, nel caso dei medici e dei chirurghi, la terminazione esecutiva del decreto, emessa dalla Sanità il 26 gennaio 1724, non fa alcuna differenza tra l'Università di Padova e il Collegio Medico di Venezia:

per li sudditi non possano venir admissi Privilegi di Laurea dottorale conseguita in altre università, che in quella di Padova o nel Collegio de Medici Fisici di questa città [ossia di Venezia], nè altre licenze per chirurgia, che quelle dall'uno o dall'altro di essi Studj rilasciate.⁹⁵

⁹² S. DE BERNARDIN, *I Riformatori dello Studio: indirizzi di politica culturale nell'Università di Padova*, in *Storia della cultura veneta. Il Seicento*, 4, 1, 1983, pp. 78-79, 81.

⁹³ A. MEDIN, *Studenti e sbirri in Padova la sera del 15 febbraio 1723. Documenti e poesie contemporanee*, «Atti e memorie dell'Accademia di scienze, lettere ed arti in Padova», 23, 1907, pp. 88-89.

⁹⁴ ASUP: ms. 410, fasc. S, cc. 16-21: decreto del Senato del 13 gen. 1723 m.v (= 1724), ove vengono anche richiamati i decreti 14 ago. 1668 e 24 nov. 1703. Vedi anche ASV: Sanità, registro decreti, c. 67; ivi, *Senato Terra*, f. 1618, ove, tra le carte annesse al citato decreto 13 gen. 1724, vi è la scrittura dei Conservatori del 24 marzo 1724. Secondo tale scrittura, l'esame per i laureati in Legge a Padova, verte «sopra due quesiti solo attinenti all'ordine di questo Foro» (ossia di Venezia). I non laureati devono anche discutere in latino su due *puncta* «estratti a sorte dal numero dei 25», posti nell'urna.

⁹⁵ Vedi, ad es., il decreto del Senato del 1° giugno 1724, che esenta dall'obbligo del Dottorato in Legge all'Università di Padova, trentuno giovani che intendono esercitare la professione di avvocato a Venezia e che «havevano incaminati li loro studi nella Dominante». Esenzioni analoghe saranno concesse dal Senato con i decreti 30 ap. e 11 ott. 1732, 17 mag. 1735, 5 lug., 5 e 22 set. 1736, 2 ott. 1738 e 14 mag. 1739. ASV: *Riformatori*, f. 16, c. 13r-v. Sui Conservatori ed Esecutori delle leggi, vedi GIORGIO ZORDAN, *Il dottorato di Carlo Goldoni tra fonti documentarie ed autorappresentazione*, «Quaderni per la storia dell'Università di Padova» (QSUP), 30, 1997, pp. 19-56: in particolare alle pp. 21-31.

⁹⁵ ASUP: ms. 410, fasc. S: terminazione (a stampa) del magistrato alla Sanità, 26 gen. 1723 m.v (= 1724). «Il Collegio de' Medici Chirurghi, chiamato ancora Studio da questo eccellentissimo magistrato in un proclama stampato nel 1723 alli 26 di gennaio» – riferirà il priore Giuseppe Grandi nel 1730 – «non si ricorda d'aver accettato altri, che dottori sempre laureati in medicina, d'averne esclusi li mal'introdotti, in mancanza de' collegiati avere per comandamento del principe eletti unicamente medici fisici». BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), Libro Atti Priori G, c. 276: scrittura del Grandi, presentata il 17 dicembre 1730 alla Sanità. Si noti che è il Collegio dei Medici Fisici e non quello dei Medici Chirurghi ad essere «chiamato [...] Studio» dalla Sanità.

IL CONTENZIOSO TRA PADOVA E VENEZIA

Così, questa terminazione

porge pretesto all'accortezza di chi medita essimersi dal requisito del quadriennio et altre solennità prescritte nell'Università di Padova, d'asserire, che alli sudditi della Terra Ferma e di tutto lo Stato serenissimo bast' il procurarsi la laurea dottorale o la licenza nel Collegio delli Medici Fisici di Venezia, per' esser capaci d' esercitar' in tutto lo stato la medicina e la chirurgia.

In questo modo, «molti e molti delli sudditi» si guarderebbero bene di frequentare Padova, «attesa la maggior facilità d'ottener il dottorato o la licenza nel Collegio delli Medici Fisici di Venezia».

Questo il tenore della supplica presentata il 26 aprile 1724 dall'Università, il Sacro Collegio dei Medici di Padova e la Città di Padova:⁹⁶ nello stesso giorno, una loro delegazione a Venezia riuscirà a far sospendere – d'ordine degli avogadori – il Dottorato previsto per quel giorno

di Lodovico Garbelli bresciano ed'ogn'altra estera persona, nec non qualunque dottorato di persona estera e ciò per mesi uno et tanto meno, quanto più presto sarà espedita la supplicazione medesima et ciò ad'istanza della suddetta magnifica Città, Università e Collegio.⁹⁷

La rapidità di Padova nel reagire alla «sinistra interpretazione» che si vuol dare alla terminazione della Sanità 26 gennaio 1724, riguarda «un punto di tale importanza, che dal medesimo può dipendere o la maggior floridezza o la totale desolazione di quel celebre Studio [...], l'unica università che da tre secoli in qua la serenissima Repubblica abbia protetta, conservata et accresciuta».

Si susseguono i memoriali e i *pour parler* della delegazione padovana con varie personalità della Repubblica e si apre così il vaso di Pandora con le lamentele dell'Università. Ed ecco la meraviglia (ma è solo retorica) di chi vede – «non ostante l'espressa e risoluta proibizione, tante volte replicata dal serenissimo principe» – i sudditi che vanno a studiare e a laurearsi «altrove che a Padova», quando «si consideri che non possono trovare in Italia altro Studio, né più celebre, né meglio fornito di professori, né dove più assiduamente s'insegni, che quello di Padova». Quei sudditi poi,

che a tal fine si portano a Venetia, non vi trovano il modo d'imparare alcune materie per altro indispensabili al medico, come la botanica, per la quale è mantenuto in Padova con tanta pubblica spesa, il primo e più insigne Orto del mondo, né vi trovano ugual comodo di studiare nella Pubblica Libreria, la quale in Padova, a comodo degli scolari, quasi tutto il giorno sta aperta.

Ecco il confronto tra l'obbligo agli scolari dell'Università di Padova «di udire ogni giorno almeno due pubbliche lezioni di logica, di filosofia, di medicina teorica e pratica», cui segue la puntigliosa descrizione dei quattro «rigorosi esami di dottorato»,⁹⁸ con la «speditezza e facilità del dottorato di Venezia», ove, «dal gennaio 1717

⁹⁶ ASUP: ms. 410, fasc. S, c. 1.

⁹⁷ Ivi, c. 2: riferta del fante Ciuppini degli Avogadori di Comun, Venezia, 26 apr. 1724. Un'altra fonte posteriore riporta il nome del fante, indicandolo come Girolamo Cupis. BMV: Ms. it. VII, 2311 (9725), Libro Atti Priori G, c. 282: mandato avogaresco al priore Giuseppe Grandi e consiglieri del Collegio Medico Chirurgico, Venezia, 24 nov. 1731.

⁹⁸ ASUP: ms. 410, fasc. S, cc. 4r-v-5r-v: memoriale presentato ai Riformatori il 10 agosto 1724 dal nunzio della Città di Padova, Gaspare Scovin e dagli oratori del Sacro Collegio dei Filosofi e Medici di Padova, conte Sartorio Orsato Orsati e Pietro Marchetti. Questi esami vengono fatti con «quelli esaminatori, non già che essi si scielgano a loro piacere, includendovi i loro particolari maestri», ma con «quelli esaminatori, che loro sono dalle leggi o dalla sorte di volta in volta assegnati».

sino a tutto il 1723 non siasi esaminato alcuno, che non sia passato felicemente con la maggior pienezza de voti, o come diciamo *nemine penitus*». ⁹⁹

Ecco l'ironica affermazione che «questo ossequioso ricorso», non può «recare il minimo aggravio al Collegio de Medici di Venetia, non sapendosi che esso sia mai stato o sia Università e Studio Generale». Il tanto vantato privilegio di Nicolò V non «si trova, né viene citato in quello di Paolo II, benché si supponga concesso solamente 23 anni avanti». Il privilegio di Federico III

non erige già detto Collegio in Università, anzi gli permette solamente di creare otto dottorati all'anno, non specificando se veneti o d'altra città, benchè da una facoltà e da un numero così ristretto, ben si conosce che è sol per Venetia [...]. Il privilegio finalmente di Paolo II non si sa, che ricordi mai forestieri [...]. Si sa per contrario, che Paolo II dice concedere quel privilegio per accendere gli animi de cittadini di Venetia agli studj et a comodo di quelli, che desiderano studiare. È vero che il medesimo pontefice dice di erigere in Venetia uno Studio Generale di teologia, di leggi, di medicina, di filosofia e d'ogni altra lecita facoltà e dà permissione di leggere e dottorare in tutte le medesime.

Ma ciò «non fu altro che dare il privilegio pontificio a fin che se il principe serenissimo avesse voluto, si erigesse uno Studio Generale in Venetia». Ma che università è mai, se non è stata

dal suo principe riconosciuta per tale, con permetterle l'uso de privilegj e le insegne comuni a tutte le università, come di eleggere per capo un rettore o sindaco, di uscire in pubblico con le mazze avanti, di adoprare queste nell'atto del dottorato et altri soliti distintivi, che si ritrovano in tutti li veri Studj Generali.

E nemmeno «ne' luoghi più vicini a Venetia» si sa «che vi sia o sia mai stata università in Venetia», non è nominata da nessun autore e non la si trova citata «ne meno in quell'ampio registro di tutte le università del mondo, che è stampato dietro il Lessico geografico del Baudrand e nel qual registro ha luogo per sino l'università di Mantova»! ¹⁰⁰

I Riformatori, con scrittura del 19 novembre 1724, riassumono al Senato i due memoriali padovani ed espongono anche le risposte veneziane a questi memoriali. Il Collegio Medico osserva in primo luogo, che col decreto del 13 gennaio 1724, il Senato non ha vietato «ai sudditi l'esercizio della medicina senza il requisito del dottorato in Padova», bensì «senza il requisito della laurea dottorale, ma non specifica di Padoa, né di Venetia»; inoltre, «che lo Studio di Venetia sia particolare per li veneti», «è un supposto non vero», perché a Venezia si sono

sempre addottorati veneti, padoani et esteri [...]. Che nell'anni trascorsi del 1549, 1550, 1554 e 1566 ascendevano li dottorati in Venezia in ogn'anno a 12, 14 e sino 17, ma che dal 1629 sino a questi ultimi tempi non se ne contano, che soli quattro o sei all'anno et in tutto il corso quasi d'un secolo tra questi non se n'enumerano che 50 in 60 in terraferma di quelli, che non hanno potuto rissentire la spesa di mantenersi in Padoa e d'addottorarsi in quell'università e che la minor floridezza in Padoa non potrà derivare dal minor numero di persone, ma dalle molte università estere, che si trovano aperte.

⁹⁹ Nel Sacro Collegio di Padova, «quasi ogn'anno» o nel secondo o nell'ultimo esame «accade ad universale timore de' scolari [...] qualche caso infelice (che subito si pubblica ad alta voce) e tal volta in un'istesso mese più d'uno, la dove in altri Collegi sono rarissimi e particolarmente in Venetia» – ivi, cc. 5v-6 –.

¹⁰⁰ Ivi, cc. 7r-v-8r-v. Quanto al Lessico del Baudrand, gli oratori padovani avranno con tutta probabilità disposto dell'edizione di Padova, del 1700 (PHILIPPUS FERRARIUS, *Lexicon Geographicum cum additionibus Jacobi Baudrand, Patavii, sumptibus Jacobi de Cadornis, 1700*).

I Riformatori, nel raccomandare al Senato che l'Università di Padova «sia mantenuta nell'antica sua estimazione e le siano preservati quelli privilegi, che dalla pubblica munificenza le furono impartiti», dichiarano «che sia egualmente giusto e conveniente, che anche il Collegio di Venezia [...] abbia a continuare a creare dottori», come fa da ca. 400 anni. Però, ad evitare passaggi di laureandi da Padova a Venezia, «per l'agevolezza e per il minor dispendio», «con pregiudizio della città di Padoa», propongono che il Senato, «in virtù del privilegio concesso dall'imperatore Federico terzo et in ordine alla pratica sin'ora tenuta», accordi ogni anno al Collegio Medico di Venezia «fra veneti, esteri e sudditi, il numero d'otto dottori in filosofia e medicina». ¹⁰¹

Ma i savi del Consiglio, esaminata la scrittura dei Riformatori, non la portano in Senato: così «nulla è stato deliberato, ma solo a voce concluso, che non s'abbi ad innovar, ma lasciar correr il praticato finora». ¹⁰²

Pertanto, dopo la sospensione avogaresca del 26 aprile 1724 (che del resto aveva la durata di un solo mese), i Dottorati riprendono con un bresciano, il 14 aprile 1725. ¹⁰³

L'APPRENDIMENTO DELLA CHIRURGIA

Maggior soddisfazione ottiene l'Università di Padova sul progettato invio di due giovani «di buon'indole e costumi e di qualche cognizione nella professione» chirurgica, a Parigi, ove, con «l'esercizio di qualche anno», avrebbero appreso «fondatamente la chirurgia e *prodotto* anco allievi al loro ritorno in patria». Tra i «diversi che si sono esibiti al servizio», i Riformatori propongono due medici fisici, il diciannovenne veneziano Pietro Santorini, figlio del protomedico della Sanità, Giovanni Domenico e il ventitreenne Giovanni Maria Bottegla, di Motta (Treviso). Il protomedico attesta oltre alla «prattica che tengono nella medicina, anco gl'esercizii frequenti, ne' quali versano di notomia et chirurgia in questi ospitali, sotto la di lui direzione» e i loro «ottimi costumi», nonché «un genio ben disposto allo studio della professione». I Riformatori calcolano in duemila franchi all'anno (ca. 4.000 lire venete, ossia 645 ducati da lire 6 e soldi 4 o 500 ducati d'argento, da lire 8) la spesa necessaria per ognuno dei due. Si è già visto, come dall'idea di far venire un professore dalla Francia per insegnare Chirurgia all'Università di Padova, si è gradualmente arrivati, per ragioni di economia, a quella di mandare due giovani in Francia «per il beneficio che ne può risultare alla Dominante et allo stato». Però, questa proposta privilegiante Venezia rispetto a Padova, avanzata dai Riformatori l'8 agosto 1727, viene respinta dal Senato il 13 successivo. ¹⁰⁴

¹⁰¹ ASV: *Riformatori*, f. 16, cc. 457r-v-458: scrittura dei Riformatori al Senato, del 19 novembre 1724.

¹⁰² ASUP: ms. 410, fasc. S, c. 29: Gaspare Scovin [...], Venezia, 25 gen. 1725. Sempre da Venezia, nella precedente del 21 luglio 1724 (sicuramente diretta al Marchetti, a Padova) e nella successiva, del 15 febbraio (forse diretta allo stesso Marchetti), lo Scovin, a proposito dei suoi maneggi con il segretario dei Riformatori e con i procuratori di S. Marco, Andrea Soranzo e Pietro Grimani, riferisce aver inteso esser «massima [dei Riformatori] di non impegnarsi e di lasciar correre le cose da più secoli praticate» (ivi, c. 32).

¹⁰³ «Giulio Barignan quondam Bartolomeo, bresciano»: BMV: Ms. it. VII, 2342 (9695), *Collegio Medico-Fisico. Notizie tratte dai libri dei Priori, sec. XVIII*, alla data. Un anno dopo, il 23 agosto 1726, il Collegio Medico di Padova archiverà il fascicolo riguardante la lite con il Collegio Medico di Venezia, con l'annotazione «et niente ottenuto». ASUP: ms. 410, fasc. S, sulla coperta.

¹⁰⁴ «Pietro Santorini di Domenico, veneto», risulta dottorato il 28 maggio 1725 nel Collegio Medico di Venezia, con l'ingresso al Collegio. BMV: Ms. it. VII, 2342 (9695), c. 113. «Johannes Maria Bottoglia filius domini Johannis, tarvisini» (*praesentatio*, 11 mag. 1724; *puncta*, 14 mag.; *examen* in utraque facultate cum integra, cuncta vota favorabilia, 15 maggio), cc. 155v-156. Le età dei due giovani, in ASV: *Riformatori*, b. 442: scrittura dei Riformatori al Senato dell'8 agosto 1727, ove risulta che i candidati hanno accettato «l'onorario che sarebbe destinato per il loro mantenimento». Vedi

LA SEPARAZIONE DEI BARBIERI ESERCITANTI LA BASSA CHIRURGIA

Nel 1728 occorre spedire quattro chirurghi capaci «al Zante, per la peste», ma il Collegio Chirurgico non ne dispone, per cui la Sanità deve ricorrere «al gastaldo de barbieri». ¹⁰⁵ L'Arte dei barbieri e parrucchieri comprende anche i barbieri esercitanti la bassa chirurgia e i più qualificati tra di loro si sono diplomati *vulgari sermone*. Questa ricerca della Sanità fa aumentare il prestigio professionale di questi «professori di chirurgia», tanto che, il 7 giugno 1728, cinquantatré di essi, riuniti nella Scuola dei Lucchesi ai Servi, deliberano di separarsi dall'Arte. L'anno seguente chiedono al Senato questa separazione,

la quale servirà anco d'eccitamento a tanta gioventù, che con il riflesso di non accomunarci ad un'Arte sì diseguale, sdegnano presentemente d'esercitarsi in essa professione scientifica, decorosa, che tanto rendesi necessaria, sì per la somma salute, che per li pubblici e privati riguardi. ¹⁰⁶

Giuseppe Grandi, priore del Collegio Fisico nel 1729 e priore del Collegio Chirurgico nel 1730, accenna ai passi segreti («maiore quo potuere silentio») dei «chirurghi minores» presso la magistratura dei Giustizieri Vecchi, dei Provveditori di Comun e della Milizia da Mar. Quale priore dei Fisici, il Grandi ripetutamente preme invece sui Riformatori («qua scripturia qua viva voce») contro questa separazione, ottenendo che nulla si innovi sotto il suo priorato. Ma l'anno dopo, i chirurghi minores battono nuovamente alla porta dei Giustizieri Vecchi e questa volta si trovano «ianua tandem, ut dici solet aperta» dal loro decreto 17 aprile 1730, «ch'intima la separazione de' Barbieri da Parrucchieri», decreto che «fu pubblicato alli 18 del suddetto mese». Nel proclama, «Collegii chirurgorum nomen literis sesquipedalibus eminebat». ¹⁰⁷

Di fronte a questa usurpazione di titolo da parte dei barbieri licenziati in chirurgia *vulgari sermone*, Giuseppe Grandi, che adesso è priore del Collegio Chirurgico (quel-

anche le note 87-89. «Tra i diversi che si sono esibiti», Biagio Politi viene raccomandato ai Riformatori dal Morgagni e da Antonio Marchetti; Giovanni Battista Donnini «di Montagnana, d'anni 18, nell'anno decorso [ossia nel 1727] laureato in filosofia e medicina», è l'oggetto di due lettere del cancelliere legista Bartolomeo Sellari ai Riformatori. *ASV: Riformatori*, b. 437, ove vi sono lettere di Barbon Morosini ai Riformatori, da Parigi.

¹⁰⁵ *BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716)*, Processo Rosso B, c. 49v. «Il che fù motivo di separarsi dall'arte de peruchieri e barbieri» (*ibidem*).

¹⁰⁶ *DOLCETTI, I barbieri di chirurgia*, pp. 248-249, ove cita, per il 1728, *ASV: Giustizia Vecchia*, b. 142 (che riporta i nomi dei cinquantadue «cerusichi»). Vedi anche la nota 141 e il Catalogo a stampa settecentesco del Collegio dei medici chirurghi, p. 23: 1729, settembre, in *ASV: Compilazione leggi*, b. 277, c. 1050, documento che è stato esposto nella mostra del 1979 all'*ASV: Catalogo della Mostra documentaria Difesa della Sanità a Venezia, secoli XIII-XIX*, Venezia, Ministero per i Beni Culturali e Ambientali – Archivio di Stato di Venezia, 1979, p. 86, n. 11) e, per il 1729, *ASV: Milizia da Mar*, b. 538.

¹⁰⁷ *BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725)*, Libro Atti Priori G: Atti del priore chirurgico Giuseppe Grandi, 1730, cc. 271v, 277. Vi fu anche la viva opposizione dell'Arte dei barbieri e dei parrucchieri, «che temeva di veder diminuiti gli introiti sufficienti per pagar tutte le spese e tasse» cui era soggetta e che «invocò tutte le disposizioni e leggi che facoltizzavano i suoi confratelli ad esercitare una parte della chirurgia». *DOLCETTI, I barbieri di chirurgia*, p. 249, ove cita *ASV: Compilazione leggi*, b. 277, c. 1093. Il Senato, chiesto i pareri della Milizia da Mar per l'aspetto fiscale e quello della Sanità per quello professionale, concederà la separazione, col decreto del 21 aprile 1731. Impone però ai barbieri-chirurghi l'obbligo di soddisfare una parte dei debiti pubblici e privati contratti dall'Arte e di pagare una tassa annua di duecento ducati, oltre alla contribuzione di cinque ducati l'uno, che l'Arte sostiene, quale contributo alle spese di anatomia. *DOLCETTI, I barbieri di chirurgia*, ivi. Il decreto del 6 marzo 1730 della Milizia da Mar (in *ASV: Milizia da Mar*, b. 538) viene confermato il 13 marzo successivo dalla Sanità e reso esecutivo il 21 aprile 1731 dal Senato (vedi *Catalogo della Mostra documentaria Difesa della Sanità a Venezia*, p. 86, n. 13: proclama a stampa della Sanità, 24 apr. 1731; il documento, in *ASV: Compilazione leggi*, b. 277, foglio non numerato). La tassa annuale di duecento ducati è costituita da 140 ducati per la «tansa insensibile» o del «galeotto» e da 60 ducati per il «taglione» – *BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726)*, Libro Atti Priori H: terminazione della Milizia da Mar del 1° aprile 1730 –. Vedi anche alle pp. 417-419 del presente lavoro e alla nota 136.

lo vero!), si consulta col suo collega, priore fisico Matteo de Nigris: essi sono d'accordo che risulterebbe materia di stupore o di riso all'estero, la notizia che, in una stessa città, vi siano «due Collegi collo stesso nome e sopra la stessa materia». ¹⁰⁸

I due Collegi fanno fronte comune contro questo nuovo, preteso «Collegium chirurgorum»: ¹⁰⁹ nell'autunno del 1730, la Sanità convoca il Grandi e gli pone alcuni quesiti riguardanti i Collegi, ai quali egli risponderà con una lunga, articolata scrittura del 17 settembre 1730. ¹¹⁰

In questa sede non è tanto importante rilevare le affermazioni del Grandi che la Chirurgia è nata prima della Fisica e che il Collegio dei Chirurghi è sorto prima di quello dei Fisici. Che nello Studio di Padova non si videro, non si vedono adesso e non si vedranno mai in cattedra di Chirurgia se non docenti che conoscano i due rami della Medicina, ossia la Medicina chirurgica e la Medicina fisica. Questo, perché la Chirurgia è una parte della Medicina «e non un tutto da se: ella è un elemento integrante la perfetta complessione del Fisico». ¹¹¹

Più importante invece è l'informazione che il Grandi dà alla Sanità sui requisiti dei candidati alla licenza *vulgari sermone*. Si richiede «che sappiano solo mezzanamente leggere e scrivere» e «ch'abbiano appreso solamente cogl'occhi e colla mano in addestrarsi nelle operazioni più grossolane e più usate». Questo basta per il loro futuro impiego nelle navi e nelle galee: inoltre, in caso di peste, essi costituiscono quello «stuolo d'uomini obbedienti al Collegio [dei Chirurghi] per esser distribuiti ne' siti opportuni e per eseguir l'ordinazione ed ascoltarne li precetti».

Il Collegio Chirurgico dispensa invece

¹⁰⁸ Un collegiato fisico sostiene trattarsi di questione meramente grammaticale ed etimologica, nel senso che il nome di collegio «nihil aliud quam collectionem et conventum hominum importare» e che non è il caso «pro hoc verbo et nomen litem suscitare». Se i «chirurgi minores» pretendessero di approvare e licenziare a loro volta e così sminuire o abolire «vetustissimam nostram auctoritatem», allora si «pro aris et focus pugnandum esse». Il priore fisico ne fa una vera malattia e dopo due mesi si aggrava e muore. BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), cc. 272, 275v.

¹⁰⁹ Nel 1730, questi chirurghi *vulgari sermone* pretendono «entrar nel Collegio de Chirurghi», i cui membri, «ch'erano tutti fisici chirurghi e qualche chirurgo scientifico licenziato nel Collegio de Fisici», rispondono «che i licenziati in questo Collegio chirurgico non avevano la veste necessaria per esser ammessi, fossero pure licenziati in latino o in volgare, non avendo il Collegio chirurgico tal autorità dal principe ottenuta nella sua istituzione 1321, ne doppio» – ivi, 2361 (9716) –, Processo Rosso B: vero originale dell'allegazione sopra i sette capitoli presentati dal Collegio Chirurgico al magistrato della Sanità, presentato li 27 luglio 1767 dal Collegio dei Fisici, cc. 33, 34. Vedi anche la nota 213. Le spese legali affrontate congiuntamente dai due collegi contro il sedicente Collegio dei chirurghi, sono documentate nel Libro di ricevute dei tesorieri del Collegio Chirurgico [ivi, 2344 (9697)], nel periodo 1731-1737. «Questi rinnegati barbieri» (così li chiama il Dolcetti), si stabilirono nella Scuola del Cristo, a S. Salvatore, «ed istituirono una propria corporazione, assumendo il pomposo titolo di *Collegio di chirurghi approbati*». Ma il Collegio Chirurgico, che da più di quattro secoli «concedeva la licenza ai barbieri di esercitare la bassa chirurgia, vedendosi da questi soppiantato e con arroganza nuova da essi assunto un titolo ed attributi, i quali non armonizzavano certo con la cultura degli iscritti nella nuova corporazione, mosse il 1° ottobre 1731 vive rimostranze al doge [...] e difatti ottenne che il titolo di *Collegio* fosse sostituito con quello di *Corpo*». DOLCETTI, *I barbieri di chirurgia*, pp. 249-250, ove cita ASV: *Compilazione leggi*, b. 47, c. 1094. Vedi anche, ivi, *Giustizia vecchia*, b. 142 (fz. 129: Capitoli dei chirurghi).

¹¹⁰ I quesiti della Sanità sono cinque. «1° Del quando era venuta al mondo la Chirurgia e se ne' primi secoli andasse divisa dalla Fisica; 2°, del quando et a che fine eretto il Collegio de Medici Chirurghi; 3°, di quante obbligazioni ei vada carico; 4°, quali sieno li soggetti ad esso ascritti e quali requisiti richieggasi per potervisi venir ascritto; 5°, chi elegga e chi possa esserne canonicamente eletto» (BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), c. 272v).

¹¹¹ Ivi, c. 273v. Varrà la pena di ricordare almeno il titolo della prolusione tenuta il 19 novembre 1681 da Charles Patin (1633-1693), titolare a Padova dal 29 ottobre precedente, della cattedra di Chirurgia ordinaria prima: «Quod optimus Medicus debeat esse chirurgus» (*Oratio habita [...] a Carolo Patino [...]*, Patavii, 1681, typis Jo: Baptistae Pasquati). CHARLES PATIN, *Lyceum Patavinum, sive icones et vitae professorum, Patavii, MDCLXXXII publice doctentium*, Patavii, typis Petri Mariae Frambotti, MDCXXXII, rist. anast. a cura di P. Del Negro, Treviso, Antilia, 2000 («I classici della storia dell'Università di Padova», 1), p. 104. «È una esaltazione delle discipline chirurgiche precedentemente relegate in posizione di sudditanza e affidate ai chirurghi-barbieri». M. RIPPA-BONATI, A. GAMBA, *Charles Patin «publicus professor Patavinus» del XVII secolo*, «QSUP», 29, 1996, p. 61, [Celebrazioni Patiniane (4 mag. 1994). Atti]. Vedi anche GIORDANO, *Scritti e discorsi*, pp. 172, 180.

la Laurea a chiunque abbia presa con la dovuta applicazione la carriera latina della chirurgia e in tutte le parti di quella celebre iniziazione o argomentando o rispondendo non servasi d'altro, che del linguaggio latino.

E poiché «nessuno dà ciò che non ha», «non può da altri dispensarsi la laurea che da dottori» e quindi «loro soli» possono essere «ascritti al Collegio stesso». ¹¹²

A questo proposito, il Grandi ricorda che, avendo i Giustizieri Vecchi «fatto entrar nel Collegio non pochi barbieri», il Collegio, il 24 giugno 1345, li fece «tutti esclusi», mediante decreto del Consiglio dei XL e che, sotto il priorato «del dottor Francesco da Galea» (*rectius*, Agalea), «furono cacciati fuori di collegio», tutti quelli che il suo predecessore, Pietro Mainardo da Verona, aveva «aggregati senza il carattere di dottori», il 3 gennaio 1481. ¹¹³

Il 15 dicembre 1730, nel giorno destinato al rinnovo delle cariche, il Grandi ragguaglia il Collegio sulla scrittura da lui inviata alla Sanità: vi è grande soddisfazione e il Grandi viene riconfermato priore. Però, anche se dai collegiati «visum est super hoc argumentum totam exhaustam fuisse materiam», tre mesi dopo, la Sanità, con una «scriptura secreto confecta», ¹¹⁴ ritiene che la separazione dei chirurghi minori dai barbieri e parrucchieri «aequissimam esse» e che i chirurghi minori stessi possono ben chiamare «Collegio» la loro associazione. Il Grandi lo viene a sapere il 18 marzo 1731 e immediatamente si presenta assieme al segretario dei Riformatori, Agostino Gadaldini («hercules collegiato nostro») ¹¹⁵ dal savio di Terraferma «qui et partem chirurgis minoribus favorabilem proferre debebat et in illam posse descendere nobis videbatur». Ne escono alquanto consolati ed effettivamente il 21 aprile seguente, il Senato decreterà che il nome di Collegio sia da abolire e che l'associazione dei chirurghi minori venga chiamata «*Corpus chirurgorum simpliciter et absque ulla additione*».

Pochi mesi di quiete e i chirurghi minori «indolis antiquae non oblii» tentano un'altra mossa: quella di iscrivere al loro Corpo due chirurghi scientifici, che però non fanno ancora parte del Collegio Chirurgico. Dapprima provano con Pietro Albrizzi «doctorem chirurgum, nostro in Collegio laurea insignitum» e poi con Melchiorre Astori, «Patavii laurea chirurgica insignitum», ma i due si oppongono, ostentando il loro *privilegium*. Inoltre, il 1^o ottobre 1731, chiedono ed ottengono l'ingresso al Collegio Chirurgico. Nello stesso giorno, il Collegio Chirurgico presenta una supplica al Senato, esponendo tutti gli attentati dei chirurghi minori «contra nostram dignitatem». ¹¹⁶

¹¹² *BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725)*: Libro Atti Priori G, c. 274v. Il Collegio Chirurgico, «che mai fu Studio generale, né eretto con autorità imperiale o pontificia», non può concedere l'ingresso ai propri licenziati. I «pretendenti al Collegio» devono andare a Padova a licenziarsi *latino sermone*, «ovvero nel Collegio de Medici di Venezia, prendono le insegne dottorali in chirurgia, ove si licenziano *latino sermone* modo collegiali, che si considera quasi un dottorato, con che sarebbero ammessi all'ingresso del Collegio» – ivi, 2361 (9716): Processo Rosso B, c. 21 –. A questi, si possono aggiungere i chirurghi della Terraferma, licenziati *latino sermone* nello Studio di Padova, i quali, desiderando esercitare la loro professione a Venezia, si trasferiscono nella Dominante ed essendo «capaci a questo Collegio, conseguono d'esservi ammessi» (BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 18).

¹¹³ Non solo: qualora il priore proponesse al Collegio per l'ingresso, un candidato che «avesse atteso alla stufia, ad ongere, a porre cristei, a cacciar sangue dalla vena ed applicar coppette, che tenesse insegna ed avesse, come suol dirsi, posta negl'anni addietro la carega e soprattutto, che non fosse canonicamente addottorato», il priore perderebbe la carica e sarebbe bandito dal Collegio – *BMV: Ms. it., VII, 2331 (9725)*, cc. 275, 276r-v –.

¹¹⁴ Ivi, cc. 277v, 280v. Secondo il Dolcetti, la scrittura della Sanità è del 13 marzo 1731.

¹¹⁵ Ivi. Questa posizione di privilegio che ha il Collegio Chirurgico presso i Riformatori tramite il loro segretario, può forse spiegare che, mentre i chirurghi minori fanno passi segreti presso la Sanità (oltre che presso i Giustizieri Vecchi, i Provveditori di Comun e la Milizia da Mar), il Collegio Chirurgico preferisca farli presso i Riformatori, dai quali, sempre grazie al Gadaldini, possono ottenere anche delle notizie sulle mosse avversarie. Vedi anche alla p. 428 del presente lavoro.

¹¹⁶ Ivi, c. 281r-v. Sul Dottorato in Chirurgia dell'Albrizzi, effettuato nel Collegio Medico di Venezia il 15 novembre 1716,

I DOTTORATI IN CHIRURGIA

Come si è visto, dal 1726 il Collegio Fisico ha riaffermato il suo diritto a conferire otto Dottorati all'anno. Per non urtare nuovamente la suscettibilità di Padova ha messo in opera varie cautele. Il nome, la provenienza di ogni candidato e del collegiato medico sotto la cui direzione ha studiato e che ne garantisce la preparazione, vengono sempre comunicati in anticipo ai Riformatori. Si assicura inoltre che il candidato non ha mai studiato a Padova¹¹⁷ e non vi sono Dottorati di Padovani:¹¹⁸ il numero di Dottorati non supera, di regola, gli otto all'anno.

Nel 1732, agli otto Dottorati (sei in Filosofia e Medicina e due in sola Filosofia), si aggiungono tre Dottorati in Chirurgia: a conferma del buon accordo con il Collegio Chirurgico, in questo momento di lotta in comune contro il Corpo dei chirurghi approvati, il priore chirurgico, Pietro Valatelli, viene invitato ai tre Dottorati, con posto vicino al priore fisico, Giacomo Rodea, e gli viene assegnata la sportula.¹¹⁹

Ottenuto il Dottorato il 26 aprile, i tre chiedono l'ingresso nel Collegio Chirurgico e la loro supplica viene accettata il 29 successivo.¹²⁰

Adesso il Collegio Chirurgico conta una trentina di collegiati e il luogo ove si radunano è angusto: conviene ridurne l'accessibilità. Viene così deciso all'unanimità che nel futuro, nessun medico fisico o dottore chirurgo – eccettuati i fratelli, i figli e i nipoti *ex fratre* di collegiati, i pubblici lettori di anatomia e gli incisori – possa essere accettato senza i quattro quinti dei voti e ad una età inferiore ai 25 anni.¹²¹

Se nel periodo 1700-1730 vi erano stati 21 ingressi e 11 nel 1731-1732, con questa prescrizione cessano intanto gli ingressi nel triennio successivo 1733-1735 e in quello 1736-1738, ve ne saranno solo 5.

IL «PRIVATO COMPLOTO» PER L'INGRESSO AL COLLEGIO CHIRURGICO

Il 15 dicembre 1738 viene eletto priore Giovanni Battista Grandi, al quale riuscirà, mediante accordo con la presidenza fisica, di portare i licenziati *latino sermone* all'in-

vedi alla nota 80: egli verrà cooptato nel Collegio Chirurgico, con parte presa il 1° ottobre 1731 – ivi, 2338 (9734), c. 168 –. Nello stesso giorno viene cooptato anche l'Astori (*ibidem*). La tassa d'ingresso di lire 12 e soldi 8 per ognuno, in ivi, 2344 (9697), *Collegio Medico-Chirurgico, Libro di ricevute dei Tesorieri (1662-1741)*, cc. 110, 111v.

¹¹⁷ In tal modo viene aggirato il decreto del 1655, che vieta al Collegio Fisico di Venezia il conferimento della Laurea a chi abbia studiato a Padova, ma non abbia le fedì «della sua dovuta permanenza delli quattr'anni allo Studio» (ASUP: ms. 419, fasc. S, c. 14v: decreto del Senato del 18 agosto 1655).

¹¹⁸ Almeno fino al 20 giugno 1743, in cui si ha il Dottorato in Filosofia e Medicina di «Mattio Antonio Ferrari di Benevenuto, padoan» – BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686), alla data; ivi, 2342 (9695), c. 114v –. Nei due secoli precedenti, risulterebbero solo sette i padovani dottorati a Venezia (Benedetto Benedetti, 20 set. 1591; Luca Resio, 17 mag. 1595; Antonio Girota, 29 mar. 1608; Bortolo Sforza, 17 ott. 1612; Andrea Ciconi, 3 giu. 1626; Nicolò Barbaro, 4 feb. 1636 m.v. e Nicolò Antenarior, 8 lug. 1646). Ivi, 2379 (9686), alle date.

¹¹⁹ «Die sabbathi 26 mensis Aprilis 1732. Convocati fuimus in Collegium Illustrissimorum Physicorum et sedimus prope illum priorem auditori examen pro laurea doctorali in Chirurgia excellentissimorum dominorum Francisci Hispergher, Caietani Manfrè et Joannis Baptistae Ongaro et sportula nostra fuit librarum duodecim de parvulis pro quolibet examine» – ivi, 2331 (9725): Libro Atti Priori G, c. 283v –. Quando cesserà l'idillio tra i due Collegi, il Collegio Fisico osserverà sarcasticamente che ai Dottorati era stato invitato «senz'alcuna almen nota ragione» anche il priore chirurgico, «contra la ragione, la legge e la consuetudine» – ivi, 2360 (9711): Processo Verde, c. 6v –.

¹²⁰ Ivi, 2331 (9725), cc. 285v-286. Due di essi, l'Ispergher e il Manfrè, risultano essere chirurghi licenziati *vulgari sermone* a Venezia, il 20 marzo 1700 e il 31 luglio 1709, rispettivamente (ivi, cc. 193, 210). Il Manfrè risulta coinvolto assieme ad altri tre chirurghi, nella causa per imperizia mossa nel 1723 al chirurgo *vulgari sermone* Sebastiano Carnio (ivi, cc. 240v-252v. GIORDANO, *Scritti e discorsi*, pp. 82-83).

¹²¹ BMV: Ms. it. VII, 2331 (9725), c. 286: parte presa nella riunione del Collegio Chirurgico del 29 aprile 1732, con 29 voti favorevoli e nessun contrario.

gresso nel Collegio Chirurgico e di far cessare i pur rari Dottorati in Chirurgia nel Collegio Fisico. «Persuasi nel 1738», «tanto i fisici che i chirurghi» della «verità» che questi licenziati «non avevano la veste necessaria per esser ammessi, non avendo il Collegio Chirurgico tal autorità dal principe ottenuto nella sua istituzione 1321, ne dappoi», vengono

le presidenze d'ambidue i Collegi ad un privato comploto che soddisfacesse la vanità de chirurghi e l'avarizia di qualche medico in allora:¹²² si pretese che nel solo Collegio Fisco vi sia una tal autorità e che però essendo rappresentato il Collegio tutto dalla sua presidenza, questa entrasse tutta nel Collegio Chirurgico e potesse *auctoritate propria* creare tali chirurghi scientifici con facoltà come a dottori, legendi, docendi, interpretandi etc., come nel Privilegio, che allora, per la prima volta, fu esteso a norma di quello che si dispensa nel Collegio episcopale di Padova.¹²³

Le due presidenze allargate («con aggiunti») decidono quella che è l'ottava forma di esame: «due punti, opposizioni e caso». Partecipano all'esame «tutta la presidenza de' Fisici [e] tutto il Collegio cerusico: sportula a tutti. Latino sermone loquendo. Il privilegio lo da il prior de Fisici assistentibus chirurgis e va sottoscritto dai due priori».¹²⁴

¹²² Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 33: vero originale dell'allegazione sopra i sette capitoli presentati dal Collegio Chirurgico al magistrato della Sanità, presentato il 27 luglio 1767 dal Collegio de Fisici. A questo punto nel ms. si annota a lato: «il dottor Giovanni Battista Grandis». Il 10 gennaio 1739, in una riunione delle due presidenze assieme a due collegiati chirurgici quali aggiunti, il priore chirurgico Grandi afferma che la chirurgia «est pars medicinae et est ars potius ad manuum ministeris pertinens, quam scientia ad intellectum, quam ob rem doctoratus dignitas, quae toti facultati, non ejusdem alicui parti competit et quae scientiam, non artem decet, numquam soli chirurgiae concedi potest». Esaminando gli statuti del nostro Collegio, si trova una sola volta la denominazione «doctoratus in chirurgia» (cap. 89, p. 80: «cum ob defectum doctorum, sive ut dicimus latino sermone licentiarum») e «Patavii licentiatos latino sermone in aula episcopali vocari quasi doctores». Allora, quelli che vengono abusivamente detti «dottori», non sono che «latino sermone licentiatos, vel quasi doctores». Ricorda il caso, nel 1673, del barbiere Francesco Albertini, che voleva sottoporsi all'esame in Chirurgia *latino sermone* e il priore fisico Giacomo Dies, che riteneva il suo Collegio il luogo adatto a tale scopo. È stato un altro Grandi, Giacomo, allora priore chirurgico, ad ottenere dall'Avogaria il mandato di sospensione dell'estrazione dei punti e dell'esame in Collegio Fisico «pro chirurgis quoquo modo licentiandis vel doctorandis, sed utrumque esse faciendum committetur in Chirurgorum Collegio tamquam in sede sua», mandato mai revocato, intromesso o in qualche modo mutato e che tuttora «vivit et viget» (vedi alle pp. 394-396, 398-399 del presente lavoro). Ciò premesso, il nostro Collegio dovrebbe decretare doversi cancellare dalla memoria degli uomini il «chirurgiae doctoratus» e doversi dire in futuro «latino sermone approbationes», da farsi non nel Collegio dei Fisici, «sed in nostro doctorum chirurgorum Collegio», quale sede propria, davanti a tutti i collegiati, quali giudici propri «de re sua decernentibus; convocatis tamen praesidibus Collegii Physicorum, quoniam intersunt semper isti chirurgorum approbationibus quae vulgari sermone perficiuntur». A questa tirata del Grandi, si oppone il priore fisico Giuseppe Bolis, «quasi pro aris focusque», affermando la legittimità dei Dottorati in Chirurgia «in qua et theoremata et speculationes et scientiae munera esse»: inoltre, che negli statuti dei Fisici vi sono alcuni capitoli nei quali si tratta «de doctorandis in chirurgia». La riunione viene aggiornata al 16 gennaio successivo e questa volta il Bolis dimostra la legittima origine dei licenziati latino sermone e la «spuria doctoratum in chirurgiae radicem et eorundem subdolum introductionem». A ciò si è convinto con la lettura di vari documenti: presenta una scrittura con la quale propone l'abolizione dei Dottorati in Chirurgia e che si facciano i licenziamenti latino sermone nel Collegio Chirurgico, col voto altresì della presidenza fisica. Approvata all'unanimità, il Bolis viene incaricato di leggerla in Collegio Fisico, di farla approvare e di porla nei suoi Atti Priori «ad posterorum monumentum» – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 4-8 –.

¹²³ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 33; vedi anche la nota 213. Essendo tale privilegio conferito «dal priore de Medici Fisici con tutta la sua presidenza, come capo di Studio Generale eretto con autorità pontificia et imperiale, veniva perciò ad apportare al licenziato il ius al Collegio [...] come vogliono le leggi» (ivi, c. 21).

¹²⁴ Ivi, c. 38. Questa decisione fu presa «nel Collegio de' Medici Fisici», come «si rileva» poi «dal Libro degl'Atti Priori de' Medici Chirurghi all'anno 1739». «Non si vede però parte alcuna espressamente presa in questo proposito dall'uno o dall'altro Collegio» – ivi, c. 24r-v: informazione ai deputati Fisici nella controversia tra i due Collegi sull'intervento dei tre sindaci e del tesorier dei Fisici all'esame di Chirurgia *latino sermone*, del dottor Nicolò Pollaroli, archivistica dell'almo Collegio dei Medici Fisici (post 2 mag. 1761) –. Non c'è dubbio che il capovolgimento d'opinione del Bolis in meno d'una settimana, appaia come «un privato comploto» per favorire le due presidenze e tutto il Collegio Chirurgico. Quanto alle presidenze, il priore chirurgico G. B. Grandi terrà il priorato anche nel 1740, 1742, 1743 e 1750, mentre il priore fisico Bolis diventerà priore chirurgico nel 1741, 1742 (fino al settembre 1742) e 1744. Dalle 162 lire e 14 soldi dovute dal candidato per il Dottorato in Chirurgia nel Collegio Fisico, stabilite il 23 aprile 1732 – ivi, 2341 (9673),

Nel decennio successivo all'accordo, 1739-1748, vi sono cinque licenziati *latino sermone*, tre dei quali ricevono nello stesso giorno l'ingresso al Collegio, mentre uno lo riceverà cinque mesi dopo:¹²⁵ vi sono inoltre ventuno ingressi, tra i quali cinque risultano licenziati *latino sermone* nel Collegio veneto artista (ed uno dei cinque vi si è anche laureato in Filosofia e Medicina), mentre sono sette gli ingressi concessi a laureati in Filosofia e Medicina a Venezia.¹²⁶ Vi sono poi due ingressi concessi a personaggi di chiara fama, uno al titolare della prima cattedra di Chirurgia a Padova, tre a congiunti di collegiati chirurgici, uno a un lettore di anatomia ed uno ad un incisore.

Si osservi che questo tipo di esame scaturito dall'accordo, «non fu comunicato a' Collegi, ne memoria si trova ne' Libri Atti Priori di un tal mostro».¹²⁷ Dopo dieci anni, nel 1749, viene reso più facile, basandolo su un solo punto di Avicenna. Anche questa nona forma di esame deriva da un accordo tra le due presidenze, ma questa volta però viene proposta e ottiene l'approvazione del Collegio Fisico, assieme alla «formula già introdotta del nuovo Privilegio».¹²⁸

Rubrica delle parti, c. 21 -, si passa alle 300 lire e 4 soldi del licenziamento *latino sermone* nel Collegio Chirurgico, del 30 maggio 1739 – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 24 -. Nel primo caso, alla presidenza fisica toccavano 26 lire (e al solo priore chirurgico, 12 lire) e 85 lire al resto del Collegio Fisico (tre promotori, due arguenti, un casista, 15 collegiati numerarii e 15 soprannumerarii). Nel secondo, alla presidenza fisica vanno 39 lire (e 36 a quella chirurgica) e 71 lire al Collegio Chirurgico, da spartire tra i tre promotori, i due arguenti, il casista e 40 collegiati. Inoltre, la cessazione del contenzioso tra i due collegi, poteva far sperare in un aumento del numero dei licenziamenti *latino sermone* nel Chirurgico, contro i rarissimi Dottorati nel Fisico (uno nel 1716 e tre nel 1732). Nel decennio successivo 1739-1748 vi saranno cinque di tali licenziamenti e venti in quello 1749-1758.

¹²⁵ Il primo di questi è Giovanni Menini, il quale nella sua supplica al Collegio Chirurgico per ottenere l'ingresso (e ad esso comunicata nella riunione del 30 maggio 1739, subito dopo l'approvazione *latino sermone* del Menini, con 22 voti favorevoli e nessun contrario), ricorda «la grazia con tanta benignità quest'oggi impartitagli nel dichiararlo non solo chirurgo, come seguì già anni, ma chirurgo perfetto e scientifico» – ivi, 2338 (9743): Libro dei Cancellieri, c. 203r-v -. Sempre il 30 maggio 1739, risultano incassati dal tesoriere del Chirurgico, 12 lire per l'approvazione *latino sermone* e 18 lire e 12 soldi per l'ingresso in Collegio del Menini – ivi, 2344 (9697), c. 130v -. Va ricordato che uno di questi licenziati (Andrea Lama) chiederà di essere ammesso il giorno stesso del suo licenziamento (10 giugno 1744), ma otterrà l'ammissione solo il 16 dicembre successivo.

¹²⁶ Tra questi, uno è figlio di collegiato chirurgico ed uno è incisore anatomico. L'ingresso in Collegio dei cinque licenziati nel Collegio veneto artista (uno dei quali vi si era anche laureato in Filosofia e Medicina) non è priva di difficoltà. Essi lo chiedono il 1° febbraio 1748, ma solo uno di essi (Pellegrino Sanzonio) ottiene il *quorum* dei 4/5 dei voti, mentre gli altri non superano i 2/3, ossia l'antico *quorum* previsto dagli statuti del 1592 (al capo 82), confermato dal Collegio Fisico il 20 ottobre 1603 e posto in statuto al capo 84 – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 269 -. D'altronde, con la parte del 29 aprile 1732, si era passati ai 4/5 (vedi a p. 413 del presente lavoro): i quattro respinti la impugnano all'Avogaria di Comun e il Collegio – «ad evitandas expensas ac vexationes» – approva l'11 marzo successivo una parte, con la quale siano ammessi al Collegio «iuxta statuta, idest cum duobus tertis votorum». In tal modo la parte «tam salutaris» del 1732 «vulnerata fuit illiusque robur perditum» (ivi, pp. 229, 242). Entrano così in Collegio il medico fisico e chirurgo *latino sermone* Giuseppe Oltramonti e i chirurghi *latino sermone* Carlo Lucchesi, Rinaldo Modena e Angelo Pisani.

¹²⁷ BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 33v. «Questo accordo fra Collegi benchè più volte eseguito, non fu per mai ballottato ne notato nelli Atti Priori de Collegi» (ivi, c. 21v). «In ordine a questo completo del anno 1738, il primo chirurgo che vi fu licenziato, fu il signor Giovanni Menini, che anche subito fu ammesso a quel Collegio previa la particolar ballottazione», ossia essendo favorevoli i 4/5 dei votanti (ivi, c. 33v).

¹²⁸ Ivi, c. 21. La parte risulta presa dal Collegio Fisico il 19 agosto 1749; ivi, c. 28r-v. In precedenza, il 14 agosto, ottengono l'approvazione *latino sermone* Giovanni Battista Saura e Giacomo Maccotti «ambi veneti» (ossia veneziani), con 35 voti favorevoli e nessun contrario. Riporto un passo della supplica per ottenere l'ingresso, che i due approvati presentano congiuntamente al Collegio Chirurgico: «abbiam voluto riconoscere il Collegio nostro nell'esame [...] e soggiacere alla vostra autorità, non approvando li stimoli datici, perchè in Padova si trasferissimo per gl'esami, come fecero e fanno tanti altri» – ivi, 2338 (9734), cc. 244-246 -. L'ingresso fu accordato nella stessa giornata, mediante una votazione richiedente favorevoli i due terzi dei voti (*ibidem*). Vorrei inoltre accennare a due episodi indicativi del clima ora esistente tra i due Collegi. Il 21 gennaio 1747, una terminazione della Sanità impone ai medici e ai chirurghi – quando ricettano per un paziente povero al quale le medicine saranno poi fornite gratuitamente da apposita istituzione, la Fraterna grande di S. Antonin – di attestare con giuramento l'identità personale e lo stato di povertà del loro paziente, comminando una pena pecuniaria e «afflictiva» per i contravenienti.

Nel 1761, i medici fisici criticheranno questa approvazione fatta dai loro predecessori, giudicandola

assolutamente spuria et inoperosa, perché il Collegio non ha autorità di delegare e censurabile sarebbe appresso il principe la persona che lo propose et ingiuriosa l'azione al Collegio stesso de Fisici, perché lo spoglia di un diritto che è tutto suo [...]. Tutti i licenziati scientifici dal Collegio chirurgico dopo il 1739 sono falsi et abusivi, perché dispensati da un corpo senza autorità legale e perciò si dovrebbero tutti levare e scancellare, obbligando le persone a legali e canonici esami ne Collegi investiti dal prencipe di sufficiente autorità, come il Fisico di Venezia, giusto i statuti e li due Collegi di Padova.

Inoltre, «un collegio di sei sole persone» – il priore fisico, i suoi due consiglieri, i due sindaci e il tesoriere, sempre fisici – «non è assolutamente competente per far un chirurgo scientifico, considerato quasi dottore, che deve insegnare pubblicamente l'arte sua e privatamente, a novelli chirurghi». ¹²⁹

Il 10 luglio 1751 – dopo una approvazione *latino sermone* di un «estero» (ossia, di un non veneziano) e senza l'ingresso al Collegio – vi sono ben dieci ingressi in Collegio e, per ribadire qual è ora il ruolo del chirurgo scientifico, viene confermata la parte già presa dal Collegio il 28 aprile 1732, con la quale si vietava l'ingresso alle cariche collegiali a chi non avesse cessato di esercitare la bassa chirurgia almeno da cinque interi anni. ¹³⁰

Quest'obbligo viene trovato troppo oneroso per la loro coscienza e per il loro decoro: così le due presidenze riunite decidono di ricorrere alla Sanità perché revochi la terminazione. Prevedendo che per conseguire tale scopo, le spese legali saranno notevoli, le ripartiscono per due terzi al Collegio medico e per un terzo al Chirurgico. I legali consultati suggeriscono di ottenere un'udienza alla Sanità, con l'aiuto del patrizio Andrea Renier, protettore del Collegio Chirurgico. In questa udienza, uno dei legali espone il punto di vista dei Collegi, che ottengono la revoca dopo solo un mese e con la spesa di sette zecchini – ivi, 2332 (9726): Libro Atti Priori H, pp. 154, 156-157, 160 –. Un così rapido mutamento della massima può forse essere collegato a quello della composizione del magistrato alla Sanità, avvenuto per scadenza del mandato. GIORMANI, *Le ricette per i poveri nella Venezia del '700*, «Atti e Memorie dell'Accademia italiana di storia della farmacia», 11, 1994, pp. 177-182 (Atti del Congresso nazionale di storia della farmacia, Pisa, 7-9 nov. 1994). Nel 1748, quattro chirurghi approvati a Venezia *vulgari sermone* vanno a Padova a farsi approvare *latino sermone* nel Collegio veneto artista. Poi chiedono di ottenere l'ingresso nel Collegio Chirurgico di Venezia «iuxta statuta», ossia con la «strettezza» dei due terzi dei voti anziché quella dei quattro quinti, richiesti dalla parte del 29 aprile 1732. Essi minacciano di ricorrere all'Avogaria di Comun e per evitare le spese di questo contenzioso, il Collegio approva l'11 marzo 1748 una parte in loro favore. Il 3 agosto successivo si discute in Collegio se non sia il caso di sospendere gli esami *latino sermone* e gli ingressi, per la presenza in città di molti altri licenziati *latino sermone* nel Collegio veneto artista, ossia di chirurghi «extracollegiati». La discussione tra due collegiati, uno medico fisico e l'altro chirurgo, degenera in una gazzarra. Gli extracollegiati assieme a sette collegiati attaccano lite con i due Collegi, Chirurgico e Fisico, prima presso gli Avogadori di Comun e poi presso i Provveditori di Comun. Essi contestano la possibilità per i medici fisici appartenenti al Collegio Fisico, di entrare e di poter continuare a far parte del Collegio Chirurgico, contro la consuetudine di più di un secolo. Anche se un giudizio del 21 aprile 1749 «in Pien Collegio», dà ragione ai due Collegi, che fan fronte comune anche questa volta, tre mesi dopo, tre chirurghi collegiati – Pietro Albrizzi, in Collegio dal 1731, Giuseppe Oltramonti e Angelo Pisani, già visti entrare con solo i due terzi dei voti, l'11 marzo 1748 – assieme a cinque chirurghi extracollegiati, ripropongono il 21 agosto la lite presso gli Avogadori di Comun. Essa dura con alterne vicende fino al 29 giugno 1751, quando gli extracollegiati si ritirano dalla causa. Il 10 luglio successivo, avendo chiesto «humilimis supplicationibus» l'ingresso al Collegio, lo ottengono tutti e cinque, superando i quattro quinti dei voti richiesti – BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 230-237 –. Nella stessa riunione vengono in precedenza ammessi al Collegio cinque medici fisici appartenenti al Collegio Fisico, sempre con i quattro quinti dei voti. Dalla supplica di uno degli extracollegiati, Angelo Pulissan, questi risulta avere «con ogni sforzo procurato di far rassegnar cadauno delli compagni [dalla lite], come dal fatto si vede» (ivi, pp. 239-240).

¹²⁹ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, cc. 33v-34. Nel 1751, «venne dal Collegio Cerusico fatta un'aggiunta [...] che la ballottazione seguisse con i quattro quinti, per esser favorevole». Questa aggiunta valga solo se sarà confermata dal Collegio dei Fisici e ratificata dai Provveditori di Comun [...], come fu fatta» (ivi, c. 21r-v). Vedi anche la nota precedente.

¹³⁰ Ivi, 2338 (9734), c. 172 («in vilioribus chirurgiae functionibus ut in cucurbitulis ac clisteribus»). La conferma del 10 luglio 1751, ivi, c. 261v. Il 21 luglio successivo, la ratifica dei Provveditori di Comun, ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 242, 269.

L'ESENZIONE FISCALE

Con tutta probabilità, la facilitazione nell'esame *latino sermone* e l'aumentato numero degli ingressi è legato alla pretesa esenzione dalle gravezze personali, che tutte le corporazioni di mestiere sono tenute a pagare al Collegio della Milizia da Mar. Fin dalla metà del '500, questo Collegio provvede all'arruolamento dei galeotti e dei marinai forniti dalle corporazioni di Venezia, del Dogado e della Terraferma: col tempo, questa prestazione viene tramutata in una somma di denaro, o 'tassa del galeotto'. Ad essa sarà poi aggiunta una tassa addizionale, detta 'taglione'.

Il 9 ottobre 1749, una supplica al Senato dei «dottorati o sian licenziati *latino sermone* [negli] Publici Studj di Padova», perché sia mantenuta l'esenzione dalle tasse – «nel dubbio che oggi si tenti e venghi proposta novità contraria e diversa al praticato» – viene passata ai Riformatori, perché «informino giusto le leggi». ¹³¹

Già qualche tempo prima, il capitano e vice podestà di Padova, Daniele Dolfin, aveva spedito una lettera informativa ai Riformatori ed una alla Milizia da Mar, sui privilegi dei licenziati in Chirurgia *latino sermone* nel Collegio veneto artista. ¹³² Occorre notare che l'11 gennaio 1748 *m.v.* (= 1749), il Senato aveva dato disposizioni alla Milizia da Mar di togliere ai chirurghi esercitanti in Venezia la quota di tassa annuale a loro carico, «stante la loro fisica impotenza» a pagarla, aggravando nel contempo di altrettanto «qualche altra Arte» che, «stante l'accrescimento di emolumenti e fortuna, portar potesse peso maggiore».

Però la Milizia da Mar sospetta, dato «il numero ristrettissimo» di chirurghi paganti la tassa, che vi siano in quell'Arte persone le quali, «con modi indiretti e male interpretazioni», «procurino di scansare il peso e vengano in tal modo a pregiudicare l'interesse pubblico». Dalle informazioni acquisite, risultano dei «supposti privilegi» che queste persone affermano «di poter godere come concessi dalla pubblica autorità, quando acquistano un certo dottorato di chirurgia o nel Collegio Veneto di Padova

¹³¹ ASV: *Riformatori*, b. 442: supplica dei medici chirurgici scientifici al Senato, *ad diem*. Già nel 1685 il Sacro Collegio dei Filosofi e Medici di Padova è ricorso in giudizio contro l'Arte dei Barbieri di Verona, che pretende da alcuni chirurghi scientifici esercitanti in quella città, che concorrano come tutti gli ascritti all'Arte, «al riparto dell'imposizione de' galeotti [...], benché addottorati in Padova». Anche questa volta si è chiesto il parere dei Riformatori ed essi rispondono che, «essendo premio della virtù l'onore, è fuor di dubbio che chi è arrivato con il mezzo d'applauditi sudori ad insignirsi della Laurea dottorale e che in virtù di essa tiene facoltà di portar l'anello e la veste con altre prerogative, come esprime il privilegio del dottorato, viene a mutar condizione et a levarsi dal confine di quelli, che sono obbligati a gravezze personali; ne si vede esempio che li chirurghi scientifici veramente addottorati come sopra e che sono ad instar degli medici, siano mai stati obbligati a tale contribuzione». Che però «debbono essere presentati li privilegi autentici» del Sacro Collegio: in quanto ai «chirurghi semplicemente approvati e licenziati dal Collegio Veneto, questi non si intendono essenti, ma come destinati solo ad operazione manuali, camminano con gl'altri con la Fraglia dei Barbieri» (ivi: scrittura dei Riformatori al Senato, 1° lug. 1685).

¹³² Ivi, f. 216: Giuseppe Maria Minato, cancelliere artista, a Michiel Angelo Marino, segretario dei Riformatori, Padova, 16 ago. 1749, con l'informazione che la sera stessa il capitano e vice podestà di Padova Dolfin «spedirà le due pubbliche lettere». Il Minato deplora che il Collegio Veneto sia stato «detto da cotesti signori Collegietto, in tempo che il prencipe serenissimo nell'erigerlo, comandò d'inscriversi sopra il medesimo *Magnum et Augustum Collegium Venetum*». Istituito per gli scolari artisti nel 1616, ed esteso anche agli scolari legisti nel 1635, è aperto, «oltre che agli oltramontani e ai greci, sudditi ed esteri, anche agli scolari di qualsiasi religione e a quelli poveri, italiani e non, sudditi della Serenissima o d'altro stato». La Laurea viene conferita in una sala «di spacio angustissimo e di poco eccedente la larghezza di undeci braccia et la larghezza di cinque», ossia sui 7,5 metri per 3,4 all'incirca. Solo nel 1679, il Collegio viene «trasferito in una sede più ampia» e il magistrato dei riformatori, quasi in contrapposizione all'appellativo denigratorio di collegietto con cui taluno lo designavano, fece apporre sopra l'ingresso una solenne iscrizione, per la quale il Collegio era detto 'Magnum et augustum' – L. ROSSETTI, *I collegi per i dottorati «auctoritate Veneta»*, in *Viridarium floridum. Studi di storia veneta offerti dagli allievi a Paolo Sambin*, a cura di M. C. Billanovich, G. Cracco, A. Rigon, Padova, Antenore, 1984 («Medioevo e Umanesimo», 54), pp. 379, 383-384. ASUP: ms. 703, c. 140r-v.

o in quello di questa città e confermano di non essere dopo il dottorato soggetti alla tansa». Se si tratta di Dottorato nel Collegio Episcopale di Padova, ciò è «legale e giusto», visto che il candidato deve prima studiare «per due anni continui la chirurgia scientificamente nella città di Padova». Non così per il Dottorato in Chirurgia nel Collegio Veneto di Padova, «potendo ogni chirurgo, quando voglia, con l'esborso di picciola summa di soldo, in pochi momenti di tempo, senza essere stato mai per l'avvanti in quello studio, ricevere la Laurea dottorale». Ai primi spetta il titolo di «medici chirurghi scientifici»; ai secondi, quello di «empirici», di «artefici manuali».

La Milizia da Mar acclude un elenco «di tutti quelli che si sono in questi ultimi tempi adottati nel suddetto Collegio Veneto di Padova ed in quello di questa città»: decretando il Senato che abbiano a pagare la tassa «uniti cogli altri chirurghi che hanno supplicato per diminuzione, possono da se soli portar quel caratto di tansa insensibile, quale vien loro addossato, senza maggiormente aggravare altre arti, le quali tutte anno il suo proporzionato peso».

Altro argomento, per «persuadersi, che giusto sarebbe che questi tali dottori compresi esser dovessero nella Fraglia dei Barbieri» di Venezia, è che molti di essi «anno sotto il suo nome bottega [di barbiere] aperta, insegna esposta e che medicano liberamente e vanno ciò non ostante anche per questo da tanto tempo esenti dal pagar gravezza».¹³³

L'anno successivo il Dolfin invia ai Riformatori una supplica del presidente del Collegio veneto artista, Giuseppe Suzzi, che, dopo avere descritto le modalità dell'esame *latino sermone* – ove «in tutto e per tutto s'osserva esattamente quanto in tali casi s'osserva nel Collegio episcopale» – si duole che «il corpo de vulgari chirurghi di Venezia pretende che i soli chirurghi scientifici di questo Collegio episcopale siano capaci di godere l'esenzione della gravezze personali [...], ma che per contrario, i chirurghi dottorati in questo nostro collegio, debban, essi dicono, esser compresi nel loro corpo e concorrer seco a pagar la tansa del galeotto».¹³⁴

¹³³ ASV: *Riformatori*, b. 442: scrittura della Milizia da Mar al Senato, 26 set. 1749. Vi è in calce l'annotazione: «1749, 25 novembre, d'ordine etc., li Riformatori dello Studio di Padova informino». Nella seduta del Collegio Chirurgico dell'8 giugno 1750 viene discusso il proclama della Milizia da Mar che impone la tassa a chi professa la chirurgia, tanto approvato in *materno*, quanto in *latino sermone*. Poiché «tale mandatum consuetudini opponitur, privilegiis nostris resistit, decori nostro vulnus infligit, praeter alia multa incomoda, quibus et Ars chirurgica et chirurgiae professores obnoxii redduntur», viene deciso di agire «adversus novam taxam impostam licentiatibus latino sermone» – BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 214-215 –.

¹³⁴ ASV: *Riformatori*, b. 424: Dolfin ai Riformatori, Padova, 30 lug. 1750, con acclusa la supplica del Suzzi. Un riassunto della supplica, in BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 11, c. 9: memoriale dell'Università di Padova ai Riformatori. Secondo altra fonte posteriore dello Studio di Padova, i licenziamenti *latino sermone* venivano effettuati fin dai «tempi più remoti [...] nel Collegio Sacro dei filosofi e medici» di Padova. Quando nel 1616 fu istituito il Collegio Veneto «per i dottorati specialmente per gli oltramontani, questi stessi pretesero di potersi egualmente licenziare in chirurgia nello stesso Collegio». Ma vi furono delle opposizioni e finalmente, con lettere del 24 marzo 1638, i Riformatori permisero agli oltramontani di licenziarsi nel Collegio Veneto. Il cancelliere dell'università artista Matteo Giro, succeduto nella carica al Minato nel 1762, afferma di non avere trovato il decreto del Senato in tal senso, decreto citato dal Tomasini «nel capo 'De chirurgis vulgaribus et physicis'» (I. PH. TOMASINI, *Gymnasium Patavinum*, Utini, Ex Typographia Nicolai Schiratti, 1654, pp. 201-202). Invece gli risulta che tale concessione ai soli oltramontani «s'è poi secondo il solito estesa a tutti gli altri». Secondo il Giro, per licenziarsi in Chirurgia *latino sermone* nel Sacro Collegio, «era prescritto che il licenziando avesse studiata la chirurgia per anni due e si fosse esercitato in essa almen per un anno. Non è per questo che si volesse obbligare a dimorare sullo Studio di Padova per detto tempo: bastavano attestati de' studii suoi». Venivano estratti due punti da Avicenna, sui quali veniva interrogato da due del Collegio, nominati dal priore. Un terzo esaminatore, estratto a sorte tra i collegiati, gli proponeva «un caso di chirurgia, su cui il licenziando quasi in via di consulta, doveva rispondere». Inoltre, secondo il Giro, lo stesso metodo di licenziare *latino sermone* nel Sacro Collegio, sempre in virtù delle lettere del 1638, «dovea osservarsi anche ne' licenziandi per Collegio Veneto» (GIRO, *Saggi*, pp. 120-122). Il Giro, nato nel 1718, resta in carica fino alla sua morte, avvenuta nel 1791 e stende i suoi mss. dalla metà del 1768 agli inizi del 1771. Vedi l'analisi dei *Saggi* (di G. PENZO DORIA), «QSUP», 37, 2004, pp. 221-224.

Si lamenta inoltre il Suzzi, che il Collegio Medico di Venezia non voglia aggregare i medici che si sono dottorati nel Collegio veneto artista. Cita due esempi, i dottori Sola e Bellotti, che sono stati «costretti a soggiacere ad un nuovo esame e a tornare a dottorarsi nel collegio loro».¹³⁵ La supplica viene trasmessa dai Riformatori al Collegio Medico, il quale osserva non esservi nel privilegio rilasciato ai dottorati in Collegio Veneto «testimonianza della loro religione», come invece vi è in quello rilasciato nell'Episcopale. «Presciendendo al nostro collegio un vicario pontificio, non si può con equità, ammettere ad esso un privilegio che non accetta la fede del dottore, cattolica, apostolica, romana». Sulla prima questione invece, il Collegio Medico di Venezia è pienamente d'accordo con il Collegio veneto artista, le cui «querele verso il corpo de' chirurghi» volgari di Venezia «sono vere, sed essere effetto della volontà del magistrato alla Milizia da Mar, cui il nostro Collegio ha cercato e cerca di opporsi per diffender dalla stessa vessazione gli approvati *latino sermone* nel Collegio di Venezia, sed divenendo questo affare giornalmente più serio, si merita la protezione del magistrato de' Riformatori et ideo ci uniamo ai lettori del Collegio veneto [artista] di Padova per implorar tutela de' comuni privilegi».¹³⁶

Termino questo accenno al problema dell'esenzione delle gravezze (che meriterebbe un approfondimento di ricerca), con la precisazione che farà il Collegio Medico nel 1767: «L'idolo de nostri chirurghi si è il licenziato *latino sermone* che sia scientifico, dottorale, non il comune che si faceva in quel Collegio avanti il 1739. Eppure dal 1640, sino all'ottobre 1767 che sono anni centovintasette, soli quattordici licenziati latini vi sono stati celebrati.¹³⁷ La città nostra ha bisogno de chirurghi volgari, non de latini. De volgari fino a vinti se ne sono fatti per anno. *I chirurghi cercano modi di entrar in Collegio col solo fine di esentarsi dalle pubbliche gravezze, con che viensi a sminuire il patrimonio publico*».¹³⁸

¹³⁵ I due veneziani, Domenico Sola e Antonio Bellotto, risultano dottorati a Venezia il 13 aprile 1746 e il 9 agosto 1747, rispettivamente. Il Collegio Medico di Venezia registra nei suoi atti, che il Sola è «stato dispensato dalle argomentazioni e caso e ricevuto in Collegio ad istanza del nostro protettore Andrea Renier» e che il Dottorato di «Antonio Bellotto, fratel di Paolo, nostro collegiato» è stato fatto «nella stessa maniera» – BMV: Ms. it. VII, 2342 (9695), c. 53r-v –).

¹³⁶ Ivi, 2362 (9658), fasc. 34, c. 9: risposta del Collegio Medico di Venezia al memoriale dell'Università di Padova ai Riformatori. Un decreto del Senato del 24 luglio 1755 approverà la terminazione dei presidenti del Collegio della Milizia da Mar «sull'esecuzione data al decreto 9 febbraio 1755 col minorare in relazione al precedente 10 gennaio 1748 la tansa insensibile e taglion alli chirurghi approvati *vulgari sermone*», «stabilendo loro il caratto di ducati 150». Occorre vigilare «onde succedano sicure le riscossioni da molto tempo sotto invalidi pretesti intieramente arenate. Per li chirurghi poi *latino sermone* descritti nel Collegio de Medici di questa città [ossia di Venezia], si assente la *esenzione* [...] ma per gl'altri, che seben licenziati *latino sermone*, pure non sono ammessi nel suddetto Collegio, dovendo correre l'aggravio del taglione, benchè esenti siano per il decreto 18 gennaio 1752 [m.v., ossia 1753] dalla tansa insensibile, si eccita lo zelo de' presidenti stessi di rilevare il loro numero e di divenire alla segnatura della premessa terminazione in quelle forme, che riputeranno di conseguenza e giudizio» – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 275, 322: 1755, 24 lug., in Pregadi –. La «tansa del galeotto» è detta anche «tansa insensibile», perché «esborsandosi dai debitori a' suoi tempi, leggerissimo è il peso dell'aggravio». Nel 1723 fu introdotto il «taglione» sul «profitto e l'impiego delle persone esercenti» (M. FERRO, *Dizionario del diritto comune e veneto*, Venezia, A. Santini, 1847², 2, pp. 269-271). Vedi anche la nota 107.

¹³⁷ Quindi con una media di o, 11 l'anno. BMV: Ms. it. VII, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 33v. A c. 42, si specifica il numero di licenziati latini nel Collegio Chirurgico: due nel 1640, uno nel 1690, uno nel 1698, uno nel 1699 e nove dal 1753 al 1758. «Dopo il 1758 non si sono fatti in questo Collegio chirurgico più licenziati latini e nel 1763 cessarono anche i volgari». In realtà, nel 1761 vi furono sei licenziamenti latini (uno il 4 luglio, due il 19 settembre e due il 28, uno il 10 ottobre): ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, *ad dies*. Sono quindi venti e non quattordici i licenziati latini dal 1640 all'ottobre 1767, ossia o, 1574 all'anno. Vedi anche la nota 213

¹³⁸ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 33v (la sottolineatura è mia). Nel 1759 i chirurghi licenziati *latino sermone* a Venezia e a Padova, ma non iscritti al Collegio Chirurgico di Venezia hanno fatto ricorso, ritenendo di non dover pagare il taglione – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 388 –. Essi sono stati spinti dal bidello del Collegio Chirurgico di Venezia, Angelo Bartolini, chirurgo *latino sermone* a Padova, il quale, avendo tentato di iniziare una lite col Collegio

UN MOMENTO DI ACCORDO TRA I DUE COLLEGI VENEZIANI

Tornando a riprendere il filo dei rapporti tra il Collegio Medico e il Chirurgico negli anni '50, quando i due Collegi facevano fronte comune contro gli attacchi ai medici fisici collegiati in entrambi i Collegi, si è già visto (alla nota 128) l'opposizione dei chirurghi extracollegiati, uniti a parte dei chirurghi collegiati, volta ad allontanare dal Collegio Chirurgico i medici fisici collegiati nei due Collegi. Essi avevano ottenuto dall'Avogaria di Comun un mandato per il priore chirurgico, che non dovesse «far novità alcuna [...] e specialmente non licenziar *latino sermone*, ne dar ingresso a chi si sia nel Collegio e ciò in pena di ducati 500». ¹³⁹

Questa sospensione dura un anno e mezzo, quando, il 29 giugno 1751, gli extracollegiati si ritirano dalla causa, per cui – il 10 luglio successivo – possono riprendere gli esami *latino sermone*. ¹⁴⁰

Ma nonostante questo ritiro e il giudizio del Pien Collegio del 21 aprile 1749, che sancisce la possibilità per i medici fisici chirurghi di poter entrare e far parte anche del Collegio Chirurgico, vi è un chirurgo *vulgari sermone*, tale Giovanni Casotto, che non demorde ancora. Il suo nome ricorre ormai da vent'anni negli Atti Priori del Chirurgico, per i passi da lui intrapresi presso varie magistrature allo scopo di entrare in quel collegio ¹⁴¹ «et ejus limina omnibus et quibuscumque chirurgis ape-

stesso, ha perso il posto, riottenendolo, dopo avere chiesto scusa al Collegio, sette mesi dopo, il 14 dicembre 1759. In una scrittura presentata alla Sanità il 10 settembre 1768, il Collegio Chirurgico ricorderà i due decreti del Senato, 24 lug. 1755 e 19 mar. 1768, che «a differenza de collegiati», obbligano «a pagamento di taglion li extra-collegiati, mentre ogn'uno vorrebbe entrare in Collegio e più l'inquieti e di mal costume se non altro per sottrarsi da esso taglion, per il che riddondebbe poi anco, come chiaramente si vede, in pregiudizio della pubblica cassa» (ivi, p. 569). Vedi anche la nota 225 e la 231.

¹³⁹ Ivi, p. 202: mandato dell'avogadore Vincenzo da Riva al priore G. B. Grandi, 23 gen. 1749 m.v. (= 1750). Salta così l'esame di Basilio Borrello che proprio in quel giorno ha già estratto il punto d'Avicenna (ivi, p. 201).

¹⁴⁰ Ivi, pp. 234-235; GIORDANO, *Scritti e discorsi*, cit., p. 89.

¹⁴¹ Zuanne Casotto risulta il promotore della parte, approvata il 7 giugno 1728 da un'assemblea di 52 «cerusichi», di fare «li ricorsi necessari» per separarsi «dalla Scolla de Barbieri» - *ASV: Giustizia Vecchia*, b. 142: (fz. 129: Capitoli dei chirurghi, 1720, 7 zugno). Vedi anche la nota 106. Nell'assumere il 2 gennaio 1739, «difficillimis temporibus», il priorato, Giovanni Battista Grandi ricorda che la «lis diuturna et involuta adversus Joannem Casotum chirurgum minorem maxime exardescibat». In un incontro che ha col Casotto il 5 gennaio, questi gli manifesta il suo grande desiderio di entrare nel Collegio dopo aver fatto l'esame secondo le norme del capo 12 dello statuto e quelle del capo 84: così la controversia sarebbe finita. Il priore prende tempo e il 10 successivo pone il problema dinanzi alle due presidenze riunite, chirurgica e fisica. Concedendo una qualsiasi agevolazione al Casotto per l'esame e per l'ingresso, occorrerebbe concederla anche a parecchi chirurghi volgari che hanno le sue stesse pretese. Così il Grandi propone di continuare la lite che, essendo costosa, dovrebbe stancare l'avversario. Intanto, su istanza del Casotto, i Provveditori di Comun notificano il 21 gennaio al Grandi il divieto di fare innovazioni sul capo 32 o 92 dello statuto. Nonostante che il patrocinatore del Collegio Chirurgico, Domenico Vivenci, informi il 24 il Grandi che il Casotto ha esaurito le sue disponibilità finanziarie, il Grandi riceverà il 4 e l'8 febbraio il secondo e terzo mandato dei Provveditori di Comun. Finalmente, il 14 aprile, cessa la lite iniziata da più di nove anni, ai tempi del priore Giuseppe Grandi, padre del priore Giovanni Battista. In quel giorno, il Casotto fa tre costituti: il primo, alla Quarantia Civil Vecchia, ove «lauda in forma Consilii» il comandamento che i capi della Quarantia hanno lasciato il 14 agosto 1738 a favore del priore chirurgico, contro il Casotto; il secondo, ai Provveditori di Comun, ove «rimovendosi dal costituito d'assunzione di giudizio» fatto il 20 agosto 1738, «taglia in forma Consilii» i comandamenti da lui chiesti ai Provveditori il 21 gennaio 1738 e le repliche del 4 e 5 febbraio successivo; il terzo, al magistrato di Petizion, ove «si rimuove dalla dimanda di taglio», che ha presentato il 23 agosto 1738, sempre contro il Grandi. Il 14 aprile 1739, il Collegio Medico decide di dottorare *gratis* in Filosofia il figlio del Casotto e la presidenza chirurgica propone, il 30 maggio successivo, la parte che uno dei figli del Casotto sia approvato *gratis*. Questa parte va presa «iuxta statuta», ossia con una maggioranza dei 2/3: con 24 votanti, il *quorum* è di 16 voti e tanti ne ottiene. Inoltre, alcuni collegiati «vel amara bile, vel avara manu correpti», sostengono «falso e temerè [...] haec non esse munera, sed pacta a me», così annota il priore Grandi, «conventa cum Joanne Casoto in pacis obtentae pretium, quod tamen tenuissimum et nullius momenti pro Collegio fuisset». Allora il priore ripropone la parte, che era «ampla et indeterminata» (nel senso che si poteva intendere *vulgari o latino sermone*), in senso ristretto, per una approvazione *gratis vulgari sermone* - *BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726)*, Libro Atti Priori H, pp. 1, 3, 8-9, 14-16, 19, 20, 25 -.

rire, ac medicos physicos chirurgos ejicere». ¹⁴² Nel 1742 si reca a Padova ove «duorum vel trium dierum curriculo in Collegio nuncupato Veneto (vulgo *Collegietto*)» ottiene la licenza *latino sermone*. Pur non essendo nulla più che un chirurgo *vulgari sermone*, adesso si ritiene un chirurgo 'scientifico' e, come tale, avente la facoltà di chiedere l'ingresso nel Collegio Chirurgico, che è composto da medici fisici chirurghi e da chirurghi approvati *latino sermone*, ossia 'scientifici'. Tale ingresso richiede una espressa votazione del Collegio, da prendersi con i due terzi dei voti, secondo gli statuti del 1592, o con i quattro quinti, secondo la parte del 29 aprile 1739, 'revivificata' il 10 luglio 1751. Il Casotto chiede che queste disposizioni siano cassate, onde poter entrare in Collegio «absque ullo ballotationis experimento et solummodo Privilegi ostensione». Ottiene così, il 16 settembre 1752, dalla Quarantia Civil Nova una sospensione degli ingressi «usque dum iudicium a Serenissimo Consilio emanatus sit».

Poiché le pretese del Casotto tendono a spezzare anche i privilegi del Collegio Fisico «et cum semper atque semper haec duo Collegia in litigiis unita fuerunt», il Chirurgico lo notifica al Fisico che, «post multas ac varias discussiones», decide il 2 ottobre successivo, «quod [...] in dicta causa iudicium assumat [...] cum medietate oneris». ¹⁴³

Appare chiaro l'importanza di questa causa anche rispetto alla questione delle gravzze richieste dal Collegio della Milizia da Mar: se il decreto del Senato del 18 gennaio 1753 esenta tutti i chirurghi sia *vulgari* che *latino sermone* dalla «tansa del galeotto» o «tansa insensibile», esso mantiene per tutti il «taglione». ¹⁴⁴

Mentre continua la sospensione degli ingressi in attesa del giudizio del Serenissimo Consiglio, va sottolineata un'altra conferma della buona armonia esistente tra i due Collegi. Il Chirurgico, dopo che dall'esame dei suoi statuti e delle parti prese, non è risultata nessuna disposizione sul numero dei voti occorrenti per l'approvazione dell'esame *latino sermone*, approva, il 1° aprile 1754, una parte che fissa il *quorum* dei 4/5 dei voti: «cumque privilegia pro examinandis Collegio nostro ab excellentissimo Collegio Medicorum Physicorum nobis impartita sunt», viene deciso che la parte debba essere confermata dai Fisici, il che avviene il 17 aprile successivo. ¹⁴⁵ Questa è la decima forma di esame.

Riguardo alla lite col Casotto (anzi le due liti, iniziate nel 1749 e nel 1752, rispettivamente), si arriva ad una conclusione inaspettata: il Casotto, «nescio quo ductus numine», così annota nei suoi atti il priore Giacomo Valatelli, «ambobus finem dedit et pienam Collegio pacem tribuit». Con due costituiti alla Quarantia Civil Vecchia, del 14 aprile 1754, recede dai suoi propositi e così il Collegio Chirurgico può riprendere fin dal 16 dicembre successivo gli ingressi, fermi da più di due anni. ¹⁴⁶

¹⁴² Così annota nei suoi atti il priore Giacomo Valatelli il 23 settembre 1752, facendo il punto della situazione e dopo che il 16 precedente il Casotto ha fatto appellazione alla Quarantia Civil Nova con una successiva scrittura (ivi, p. 267).

¹⁴⁴ Vedi anche la nota 136. Poiché il Collegio Chirurgico è composto da medici fisici e da chirurghi *latino sermone*, sembra loro che ciò leda i privilegi del Collegio, che è stato sempre esente dal pagare tasse, decime e prestiti. Così, il 15 febbraio presentano una scrittura al Pien Collegio che l'accetta, dando mandato ai fiscali di dare risposta. Il 19 febbraio successivo, il Collegio della Milizia da Mar convoca la presidenza chirurgica e cerca di persuaderla pacificamente a pagare la nuova tassa. I presidi manifestano di avere inviato una supplica nel merito al Pien Collegio, ma viene loro imposto di convocare il Collegio Chirurgico in modo da rendere esecutiva la tassa, senza opposizione. Così fanno il 20: viene deciso di non fare nulla e aspettare la decisione del Pien Collegio. Lo stesso giorno arriva al priore la risposta dei fiscali, favorevole alle richieste del Chirurgico (ivi, p. 275).

¹⁴⁵ Ivi, pp. 294-295.

¹⁴⁶ Ivi, pp. 297-299. Con il primo costituito il Casotto «taglia in forma Consilii li comandamenti per essa impetrati»

LA STERZATA DI PADOVA

In contrasto con questo periodo di prosperità per i due Collegi veneziani, a Padova il numero degli iscritti all'Università arriva al minimo storico: dai circa 700 studenti del 1738, si scende progressivamente ai poco più di 300 del 1764. Tra le disposizioni richiamate al loro vigore per riportare l'Università di Padova dalla 'decadenza' al «lustrò per tanto tempo goduto», vi è quella che nessun medico possa esercitare la professione «senza il requisito del dottorato in Padova» e «senza l'approvazione e licenziamento latino oppure volgare sermone nella Università stessa, quanto alli chirurghi». ¹⁴⁷ Il 27 settembre 1760, il Riformatore di mese, Francesco Morosini, invia lettere ai capi di provincia perché compilino degli elenchi di medici e di chirurghi esercitanti la professione: questo al fine di verificare se sono laureati o licenziati a Padova. ¹⁴⁸

La massima esposta dai Riformatori al Senato con la scrittura del 24 aprile 1761, viene approvata con il decreto del 2 maggio successivo. Il Collegio Chirurgico non sembra essere stato informato di questo decreto, che «pare sospenda l'esercizio della licenziati latino e volgari sermone che venissero fatti dal detto Collegio doppo dello stesso, cosicchè inutile sarebbe il creargli». ¹⁴⁹ «Convien credere» però, commenteranno i Fisici, che con la terminazione dei Riformatori del 1° giugno 1761, esecutiva del decreto in questione, «sia stata al Collegio Chirurgico concessa una graziosa proroga all'esercizio del suo privilegio, a favor di quelli, che sulla sua buona fede erano deggia iniziati nello studio della chirurgia, poichè nel dì 28 settembre [1761] si terminò di licenziare». ¹⁵⁰

In realtà, ai due licenziamenti *latino sermone* del 28 settembre 1761, ne segue un altro, il 10 ottobre successivo: ¹⁵¹ poi restano sospesi per più di sette anni, fino al 20 dicembre 1768, dopo la concessione ottenuta, su proposta dei Riformatori, con il decreto del Senato del 19 luglio 1766 e le terminazioni esecutive dei Riformatori il 30 luglio successivo e della Sanità, il 1° ottobre 1768.

I LICENZIAMENTI VULGARI SERMONE

Per quanto riguarda questi licenziamenti, dopo quello dell'11 maggio 1763, ¹⁵² resteranno sospesi fino al 1790, anno in cui vi sarà la loro ripresa, in virtù della terminazione della Sanità del 6 ottobre 1790. In questi ventisette anni, i licenziamenti *vulgari sermone* avvengono solo su preventiva richiesta dell'aspirante alla Sanità, la quale «accorda di tratto in tratto qualche esame volgare». ¹⁵³ Risulterà più facile ottempe-

ai Provveditori di Comun, il 13 e il 16 maggio 1749, contro i quali il Collegio Chirurgico si è appellato alla Quarantia Civil Nova il 21 maggio successivo, producendo quindi la scrittura del 7 giugno 1749. Col secondo «lauda in forma Consilii la parte 29 marzo 1732», che ha appellato sempre alla Quarantia Civil Nova, il 16 settembre 1752, con repliche del 18 settembre e del 3 ottobre successivi, «removendo anzi a tal'effetto la scrittura per esso presentata» sempre alla predetta Quarantia, lo stesso 16 settembre 1752. Vedi anche ivi, 2338 (9734), a. c. 241, per la seduta di Collegio del 5 maggio 1749, nella quale si discute del precetto dell'avogadore Angarano relativo all'istanza Casotto «pro praesentatione statutorum».

¹⁴⁷ Scrittura dei Riformatori del 24 aprile 1761, riportata da DEL NEGRO, *Bernardo Nani, Lorenzo Morosini e la riforma universitaria del 1761*, «QSUP», 19, 1986, pp. 87-141: le citazioni, alle pp. 123, 134.

¹⁴⁸ Ivi, pp. 96, 127.

¹⁴⁹ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 492: supplica del Collegio Chirurgico al Senato, 30 lug. 1765.

¹⁵⁰ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16, c. 22v.

¹⁵¹ Ivi, 2332 (9726), pp. 425-427.

¹⁵² Ivi, p. 467. Si tratta di Francesco Bissoni, di Giovanni Battista, da Vidor. Il Libro dei tesoreri riporta alla stessa data l'entrata di 18 lire e 12 soldi per l'erario del Collegio, da parte di Francesco Bissini (*sic*). Ivi, 2345 (9698), *ad diem*.

¹⁵³ Ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 277: supplica del priore chirurgico Ludovico Rizzotti alla Sanità, s.d., ma inviata qualche giorno prima della terminazione della Sanità dell'8 agosto 1782. Vedi anche la nota 293. La termina-

rare alle leggi e presentarsi a Padova, ove «non occorre di produr fedì di sorte alcuna [...] prima di essere licenziati»: ¹⁵⁴ ottenuto il privilegio a Padova, come vuole la legge, si ritorna a Venezia presentando il privilegio al priore del Collegio Chirurgico che è tenuto a ratificarlo, consentendo così al suo possessore l'esercizio della professione «nella Dominante e stato».

Va sottolineato che questa ratifica non porta alcun vantaggio economico al priore chirurgico, mentre crolla il numero dei licenziamenti *latino sermone*, fatti a Venezia e quindi del numero delle sportule dovute ai priori e consiglieri tanto chirurgici che fisici.

I LICENZIAMENTI LATINO SERMONE

Il 19 settembre, in una delle ultime volte in cui si fa un tale licenziamento, succede che i due candidati, Bernardino Schianta e Giacomo Fiocco, dopo aver ottenuto il *nemine penitus*, si vedono respinto l'ingresso al Collegio, il Fiocco per un solo voto e lo Schianta, per due.

Il mancato raggiungimento del *quorum* dei 4/5 dei voti, viene attribuito al «timore» dei medici fisici che sono collegiati nel Chirurgico, «d'introdurre» nel Collegio dei «medici chirurghi e per conseguenza di accrescere di questi il numero e restar in numero inferiore de chirurghi». ¹⁵⁵

Appare una ripicca il successivo contenzioso aperto dal Collegio Chirurgico, sull'intervento dei tre sindaci e tesoriere fisici a tali licenziamenti, «quantunque sempre intervenuti per il corso di quasi un secolo». ¹⁵⁶ Il Collegio Fisico elegge quali deputati «ad lites» due suoi collegiati, che sono anche collegiati chirurgici, mentre quello Chirurgico – dopo varie riunioni per decidere se i suoi collegiati che sono anche collegiati fisici, abbiano diritto di eleggere, il 15 dicembre 1761, senza alcuna restrizione del diritto di voto, questi deputati – eleggerà due collegiati solo chirurgici.

Questi si mettono a compulsare gli statuti e gli Atti Priori, «ma non si riuscì di ritrovar decreti, nè parti, né convenzioni estese, che espressamente nominano li sindaci e tesorier de medici fisici che debbano intervenire a simili funzioni [...] e solo ne privileggi di nostri licenziati latino sermone vi è la seguente chiarissima espressione: «*“nos prior convocati fuimus una cum consiliariis et reliquis Collegii*

zione, sempre della Sanità, del 6 ottobre 1790, restituirà al Collegio Chirurgico la facoltà di esaminare e licenziare *vulgari sermone*, «senza che precedi di volta in volta le istanze dei giovani [al magistrato della Sanità], dal quale poi gliene derivava il permesso» (ivi, p. 433).

¹⁵⁴ Ivi, p. 221: memoriale del priore chirurgico Francesco Bernardi alla Sanità, 1° dic. 1780. Questa «facilità» di licenziamento, fa sì che «questi chirurghi si sono [...] moltiplicati oltre modo» (*ibidem*). Vedi anche la nota 78. «Se non che, l'anno 1763, 2 agosto, uscì nuova regolazione dello Studio, in cui al capitolo 6° fu ingiunto a' licenziandi chirurghi di comprovare la loro dimora sullo Studio di Padova per anni due, e ciò con fedì del professore chirurgo. Questa condizione chiuse il Collegio per i licenziandi e d'allora in poi tutti licenziansi *vulgari sermone* fuori d'esso Collegio», GIRO, *Saggi*, cit., p. 121.

¹⁵⁵ Così risulta dalla supplica che lo Schianta e il Fiocco presentano al Pien Collegio, che l'accetta il 10 ottobre 1761, chiedendo informazioni in merito ai Riformatori. Il 28 novembre successivo, quattro medici fisici e chirurghi, che occupano nel Collegio Chirurgico le cariche di priore, consigliere, tesoriere e sindaco, assieme all'altro sindaco, che è un medico chirurgo, chiedono alla Consulta dei Savi che, «sopra la supplica nell'eccellentissimo Pien Collegio prodotta il 10 ottobre scaduto per parte e nome dell'eccellenti Bernardino Schianta e Giacomo Fiocco, che pretendono entrare in detto Collegio de Medici Chirurghi senza la previa legale ballottazione, non venga deliberato cosa alcuna, se prima non sono citati ed ascoltati li suddetti [...] prior e compagni dinanzi l'eccellentissima Consulta per addur delle ragioni di detto Collegio» (ivi, pp. 434-435: supplica Schianta e Fiocco al Senato, 10 ott. 1761, in Collegio; costituito 28 nov. 1761).

¹⁵⁶ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16, c. 22v. Il Collegio Chirurgico ha cominciato «la ignominiosa questione, come s'ei fosse in possesso ancora del suo privilegio» (*ibidem*).

nostri praesidibus”»; «dal 1682 poi si trova nominatamente l'intervento de sindici e tesurier alle suddette funzioni, non però la convenzione e il modo con cui sia stato introdotto tal intervento».

Anche i deputati dei Fisici hanno trovato l'espressione surriferita (*et reliquis, ecc.*), che è, «a nostro credere» – continuano i deputati dei Chirurghi – «la ragion più forte che possono addurre». Dopo «replicate sessioni» dei quattro delegati, «tanto sono essi [Fisici] persuasi che li loro sindici e tesurier abbiano e debbano intervenire, quanto sono persuasi li medici chirurghi di non voler per verun modo che essi intervenghino».

Per uscire da questo *impasse*, i deputati dei Chirurghi, il 17 settembre 1762, propongono al loro Collegio che «in avvenire», assieme al priore e ai due consiglieri dei Fisici, intervengano ai licenziamenti *latino sermone* solo il sindaco più anziano «con voto e sportula», e «il tesurier con sportula, ma senza voto».

La proposta viene approvata e girata al Collegio dei Fisici, ritenendo che così dovrebbero essere «soddisfatti se fia possibile decentemente l'uno e l'altro Collegio». ¹⁵⁷ Però i Fisici non prendono subito posizione e si arriva così al 15 dicembre – giorno delle elezioni per il rinnovo della presidenza chirurgica – senza che i Fisici abbiano dato risposta.

Le nuove elezioni accentuano la tendenza degli ultimi anni, nei quali si verifica una progressiva riduzione dei medici fisici collegiati in entrambi i Collegi, ad occupare cariche nel Collegio Chirurgico: se nelle elezioni del 15 dicembre 1760 sono entrati a far parte della presidenza chirurgica, cinque fisici e un chirurgo e in quelle del 15 dicembre 1761, tre fisici e tre chirurghi, in quelle del 15 dicembre 1762, entrano solo due fisici e quattro chirurghi.

Matteo Foresti e Tommaso Fontana, i due medici fisici eletti rispettivamente, priore e consigliere del Chirurgico, si dimetteranno dal loro incarico il 28 aprile 1763, «per giuste cause moventi l'animo loro», ¹⁵⁸ mentre nel Collegio dei Fisici si discute ancora se si debba accettare o respingere l'offerta del Chirurgico, sugli interventi nei licenziamenti *latino sermone*. ¹⁵⁹

Il 30 aprile, l'offerta verrà respinta: non essendoci stato nessun voto in favore dell'offerta, è chiaro che il Foresti e il Fontana, assieme ad altri quindici collegiati fisici che sono anche collegiati chirurgici, hanno respinto l'offerta. Risulta così evidente la doppiezza «nonnullorum ex ipsis qui in nostro Collegio enixe dederunt operam, ut oblatio fieret et postea in Collegio Physico contra eum turpiter praebuere suffragia». ¹⁶⁰

In questo clima teso, viene eletto il 6 maggio 1763 il nuovo priore, il chirurgo Pellegrino Sanzonio, che però rinuncia alla carica «stante le sue molteplici occupazioni». Si rifanno le votazioni e risulta eletto ancora un chirurgo, Giacomo Macotti;

¹⁵⁷ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 450-454: proposizione di Pellegrin Sanzonio e Giovanni Battista Saura, deputati del Collegio Chirurgico di Venezia «sopra l'affare dell'intervento de sindici e tesurier del Collegio de' Medici Fisici alli licenziati latino sermone in chirurgia», presentata il 17 settembre 1762 al Collegio Chirurgico e approvata «cum pluralitate votorum» (15 sì e 8 no: ivi, pp. 468-469). ¹⁵⁸ Ivi, pp. 463-464.

¹⁵⁹ «Meglio esaminata la cosa, il Collegio Chirurgico conobbe che la legge era egualmente violata dall'intervento dei nostri sindici e tesoriere ai licenziamenti latino sermone, come da quello dei suoi e di tutto il suo corpo e che quindi i nostri non potevano esser con la scorta della legge esclusi, senza che anche i suoi fossero allontanati da quella funzionalità, a cui la legge chiama unicamente i rispettivi priori e consiglieri [...]. Perciò [...] pensò di proporre al nostro, in via di un'amichevole accomodamento, d'ammettere nelle approvazioni latino sermone con sportula il nostro sindaco seniore ed il tesoriere, negando però a quest'ultimo il voto, che al primo concede» – ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 23 –.

¹⁶⁰ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 469-470.

al posto del consigliere dimissionario, il medico fisico Fontana, viene eletto il chirurgo Rinaldo Modena.

Hinc factum est ut post centum viginti et octo annos– [ossia dal 1635] – ab intrusione medicorum de Collegio Physico in Collegium nostrum, praesidentia nostri Collegii constructa fuerit ex medicis de ipso nostro Collegio tantum et precisè doctoribus chirurgiae.

La presidenza chirurgica è costituita finalmente da sei chirurghi, dei quali due sono stati licenziati *latino sermone* «extra Collegium» e uno dei due sicuramente nel Collegio Veneto di Padova; gli altri quattro, nel Collegio Chirurgico di Venezia, al quale tutti e sei hanno poi avuto l'ingresso.¹⁶¹

Così il nuovo priore Macotti può ora liberamente scrivere nei suoi Atti di aver ricevuto il

Liber Statutorum, qui turpem congeriem continent contradictionum, in quo Statuta nostra opponuntur inter se et contra leges in ipso descriptas pugnant nonnullas partes Collegii Physicorum

abusivamente introdotto. Ha pure ricevuto il «Libellus in cortice signatum *Tansae*», dal quale si ricava l'obbligo dei chirurghi licenziati *latino sermone* ma che non hanno avuto l'ingresso al Chirurgico, di pagare il «taglione» assieme ai chirurghi licenziati *vulgari sermone*,

cum maxima eorum atque Collegii nostri injuria, simulque Collegii Physicorum dedecere, cujus Prior istis postremis temporibus, potestate nullo jure, sibi vindicata, magistralem facultatem, privilegia ac diplomata solemni ritu roborata unicuique candidato post eius examen ac approbationem conferendo, privilegium exemptionis nihilominus vanè impertiebat.¹⁶²

Il primo atto del priorato Macotti è dell'11 maggio 1763, nel licenziamento *vulgari sermone* di Francesco Bissoni: è invalso l'uso per il priore del Collegio Fisico con i suoi consiglieri di dare

etiam vota pro approbatione vel reprobatione examinati, ipsumque Priorem approbato licentiam medendi impartiri et praeterea pecunia pro errario sui Collegii recipere per ejusdem sui Collegii thesaurarium, qui etiam interest.

Di tutto ciò non v'è traccia nel libro degli statuti: risulta invece che il Collegio Fisico abbia tentato nel 1495 di abolire questa «nostra» facoltà che «ab immemorabili» i «nostri» priori hanno esercitato secondo l'antichissima legge del Maggior Consiglio del 1368; ha tentato anche di abolire la legge in conferma di questa nostra facoltà, emanata dai Provveditori di Comun e dai Giustizieri Vecchi nel 1474. Per tutto questo «et aliis etiam de causis», il Macotti decreta «nullum ad examen pro tali licentia admittere amplius per cursum temporis prioratus nostri».¹⁶³

Nella riunione della presidenza chirurgica «allargata» del 12 maggio. Giuseppe Oltramonti – un medico fisico che appare aver sposato la causa del Collegio Chi-

¹⁶¹ Ivi, pp. 464-465. Risulta d'altra parte, dagli stessi Atti Priori, che la notizia ufficiale del rifiuto dell'offerta arriva solo l'11 maggio al nuovo priore Macotti, sotto forma di copia della parte presa il 30 aprile dal Collegio dei Fisici. Il giorno dopo, il 12 maggio, il Macotti convoca la sua presidenza, assieme ad alcuni anziani del Collegio, in qualità di aggiunti, per comunicare questa notizia. Allora alcuni dei convocati, «quibus jam id notum erat, significaverunt insuper, quod prior Collegii nostri, ac ipse syndicus, qui ambo munus suum postea deposuerunt, nec non alii quindecim adscripti omnes etiam Collegio nostro interfuerunt in ipso Physico eorum Collegio et vota dedere ad oblationem reiciendam», con quel che segue: ivi, pp. 468-469. A parte l'inesattezza sulle dimissioni del priore e del sindaco, che non sono state date *post* 30 aprile, ma il 28 precedente, bisogna tener presente che gli Atti del Macotti sono stati redatti nel 1769, alla fine del suo lungo e irregolare mandato, che egli cerca in ogni modo di giustificare.

¹⁶² Ivi, pp. 465-467.

¹⁶³ Ivi, pp. 467-468.

rurgico – espone tre proposte: la prima, di espellere tutti i medici del Collegio Fisico che sono anche «nostri» collegiati, prima di esporre al Collegio Chirurgico quanto è avvenuto; la seconda, di procedere a questa espulsione, per evitare i litigi che possono sorgere in futuro, poiché sia i «deturpata Statuta Collegii», sia la sentenza del 21 aprile 1749, favorevole ai Fisici, ci obbligano a sottostare alle loro leggi; la terza, di ricorrere ai Provveditori di Comun per ripristinare la legge descritta nel capo 27 degli statuti e che è quella del Maggior Consiglio, del 24 marzo 1321.¹⁶⁴

Il 16 maggio, la presidenza si reca dai Provveditori di Comun e ottiene «di far eseguire come sta e piace la detta legge» e che nella parte che il Collegio Chirurgico dovrà votare a tale scopo, restino esclusi dal voto i collegiati di entrambi i Collegi.

Il giorno dopo viene convocato il Collegio con i soli collegiati chirurgici e viene presa una parte «quod totum Collegium assumat iudicium contra quoscumque pro defensione statutorum nostrorum».¹⁶⁵

Il Collegio dei Fisici viene quindi invitato dal Collegio Chirurgico ad esporre le sue ragioni ai Provveditori di Comun per dirimere la controversia. Il Collegio Fisico «rispose in Giudizio, che volendosi la piena osservanza della legge, non siano agli esami, approvazioni e licenze ammessi, che li soli rispettivi priori e consiglieri voluti dalla legge».¹⁶⁶

Facciamo un passo indietro e vediamo adesso quanto veniva imputato al Collegio Medico di Venezia dalla scrittura del 24 aprile 1761. Tra i vari motivi per i quali i

veneti sudditi [intervenevano] in sì poco numero all'Università di Padova, essa includeva l'addottorarsi dal collegio de' medici di questa città, sudditi senza il requisito del quadriennio in Padova, contro a quanto prescrive il decreto 1655, 18 agosto,¹⁶⁷ [...] e poiché il collegio de' medici di questa città d'antica istituzione gode per privilegio spezioso la facoltà di annualmente conferire la laurea dottorale ad un limitato numero di otto persone, crederessimo – continuavano i Riformatori – che per togliere ogni equivoco, dichiarato fosse non potersi la facoltà stessa usare, fuor che per li soli laureandi in medicina ed a sole persone che avessero consumato il loro quadriennio di studio in Padova,

in base al citato decreto del 1655.¹⁶⁸

Questa massima dei Riformatori sul Collegio Medico veniva recepita dal Senato con il decreto del 2 maggio: la terminazione esecutiva dei Riformatori del 1° giugno prescriveva al priore del Collegio Medico di limitarsi a conferire otto Lauree all'anno in sola Medicina, «cosicchè abbiano ad intendersi nulli e senza effetto li Dottorati in qualunque altra facoltà», quali in Filosofia e Medicina, in sola Filosofia e in Chirurgia.¹⁶⁹

¹⁶⁴ Quale sia il fondamento giuridico del capo 27, resterebbe ignoto al Collegio Chirurgico senza l'Oltremonti, che segnala la legge del 1321, avendola vista nei libri del Collegio Fisico «occasione praecedentium litigiorum, quorum principalis director fuerat» (ivi, p. 470).

¹⁶⁵ Ivi, p. 475: parte presa («in Collegio ita in libertate posita»), il 17 marzo 1765, con 16 voti favorevoli e 2 contrari. Il Bernardi (*Prospetto*, p. 102) riporta essere del 6 maggio 1763 la terminazione dei Provveditori di Comun che permette ai chirurghi «di formar Collegio e prender parte senz'intervento e voto degl'interessati Fisici dell'altro Collegio».

¹⁶⁶ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 24. Così, nella Istoria, scritta a posteriori dal medico fisico suo estensore: in realtà, il Collegio Medico, dopo aver denunciato «le indirette mire ed obliqui fini [...] del Collegio de Signori Chirurghi [...] in delusione, anzi in aperta contravvenzione delle pubbliche prescrizioni pel proposito de' dottorati e licenziati tanto vulgari, che latino sermone», ritiene «superfluo anzi coraggioso ogni esame» di tal sorta, «in onta» al decreto del Senato del 2 maggio 1761 e pertanto si ritira dal giudizio – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 476-477: scrittura dei «deputati assuntori di giudizio» del Collegio dei Medici Fisici ai Provveditori di Comun, 31 agosto 1764 –. Ciò saputo, il 15 settembre successivo, il priore Macotti si ritira anch'egli dal giudizio a nome del suo Collegio ed annota negli Atti Priori: «et ita tempus, labores et quod pejus fuit pecunias projecimus» (ivi, p. 478).

¹⁶⁷ DEL NEGRO, *Bernardo Nani*, cit., p. 127.

¹⁶⁸ Ivi, p. 134.

¹⁶⁹ BMV: Ms. it. VII, 2361 (9717), Processo Rosso G, p. 51: terminazione dei Riformatori del 1° giugno 1761.

Se il colpo ricevuto dal Collegio Medico era stato duro, il Collegio Chirurgico veniva

inaspettatamente colpito nella sua pupilla [...] privato della facoltà di licenziare tanto vulgari che latino sermone, commettendo il Senato, con il suo decreto 2 maggio 1761, che i suoi sudditi, che vogliono esercitare la chirurgia o le funzioni di essa, debbano tutti per l'avvenire ritraere dell'Università di Padova le loro licenze tanto latino, quanto vulgari sermone.¹⁷⁰

ANDAVAN COMBATTENDO ED ERAN MORTI

Sulla contestata presenza dei sindaci e del tesoriere ai licenziamenti *latino sermone*, si accorgono per primi i legali del Collegio Medico «della improcedibilità del litigio, non solo per mancanza del soggetto alla questione, m'anche per irriverenza alle pubbliche prescrizioni vietanti i licenziamenti tanto vulgari quanto latino sermone». Di conseguenza, il Collegio Medico – «risservandosi le competenti sue difese» – recede, il 31 agosto 1764, da ogni controversia con il Collegio Chirurgico,¹⁷¹ «venerando li sovrani comandi chiaramente e rissolutamente spiegati nel decreto dell'eccellentissimo Senato 2 maggio 1761».¹⁷²

Lo stesso fa il 15 settembre successivo, il Collegio Chirurgico e il 17 settembre viene votata una parte dai Fisici «pro pace firmanda»: ¹⁷³ le condizioni richieste («sempre secrete et cum communi juramento»), sono che il Chirurgico «assuma il pensiero di ricuperar senza opera e spesa [del Fisco] la facoltà di licenziare in chirurgia e che, ottenuta la facoltà, venga fedelmente osservato nelle licenze *latino sermone* il concordato 1603», ¹⁷⁴ «idest cum pari veterum numero, cum interventu tamen universi Collegii Medicorum Chirurgicorum», il quale «ante omnia [...] solvere debeat quidquid solvere tenetur Collegio Medicorum Physicorum, tam respectu annui census ducatorum 250, quam respectu aulae ipsis concessae pro ipsorum Collegii reductione».

Con la successiva parte approvata all'unanimità dal Chirurgico il 2 gennaio 1765, si arriva finalmente alla pace....¹⁷⁵

LA CONTRORIFORMA UNIVERSITARIA DEL 1762

Il Collegio Medico può allora concentrarsi su di un problema di vitale importanza per la sua esistenza: si è visto che, con la riforma universitaria del 1761, è passato dalle sue quattro facoltà di dottorare (in Filosofia, in Medicina, in Filosofia e Medicina e in Chirurgia) e alle sue due di licenziare (assieme al Collegio Chirurgico) *vulgari e latino sermone*, a quella sola di dottorare in Medicina.

Nel luglio del '61 muore il Riformatore Bernardo Nani, il principale ispiratore dei provvedimenti in questione. In agosto, il lungo e aspro dibattito tra l'avogadore di Comun Angelo Querini, il Consiglio dei X e gli Inquisitori di Stato (sull'eccessivo potere che si sono attribuiti gli Inquisitori), porta all'arresto dell'avogadore, che vie-

¹⁷⁰ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 22.

¹⁷² Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 477. Vedi anche la nota 166.

¹⁷⁴ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, c. 24v. Sull'accordo del 1603, vedi la nota 51.

¹⁷⁵ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 487. La parte ottiene 20 voti favorevoli e nessun contrario. Dei debiti del Chirurgico tratta la scrittura extragiudiziale del 29 ottobre 1763, del priore fisico Tommaso Fontana al priore chirurgico, con la quale si chiedono i 250 ducati del vecchio debito che il Chirurgico deve rimborsare al Collegio Medico, ossia le spese «nel litigio sostenuto contro il Corpo de' chirurghi separati», come pure la «tenue corrispondenza dell'anno passato», vale a dire l'affitto della stanza per le riunioni, fissato simbolicamente in 11 lire e 10 soldi l'anno. Entro il 15 dicembre del 1763, dovrà essere «intieramente estinto ogni lor debito» (ivi, pp. 483-484).

¹⁷¹ Ivi, c. 24.

¹⁷³ Ivi, p. 485.

ne relegato in fortezza a Verona. Gli Inquisitori ne hanno ordinato l'arresto, temendo che, con un appello al Maggior Consiglio, egli possa ottenere una riduzione dei loro poteri o addirittura la soppressione di quel tribunale. Sull'arresto del Querini prendono posizione due fronti, i *quirinisti* (tra i quali Polo Renier, successo al Nani e Francesco 2° Lorenzo Morosini, un altro componente della terna dei Riformatori), e i *tribunalisti*. Nell'autunno, alla scadenza del mandato dei Riformatori Morosini e Anzolo Zuanne Contarini da Mula, vengono eletti Riformatori due futuri dogi, Alvise 4° Zuanne Mocenigo e Marco Foscarini, che è il capo dei tribunalisti, partito che finirà per prevalere nel marzo del 1762. Quando il Foscarini sarà eletto doge il 31 maggio successivo, verrà sostituito da un altro esponente dei tribunalisti, Sebastiano Zustinian, al quale viene attribuito il definitivo colpo di spugna alla riforma del 1761.¹⁷⁶

Il Del Negro descrive la «controriforma» universitaria del 1762 come «il prodotto della convergenza tra i Riformatori d'orientamento conservatore e i docenti contrari alle novità».¹⁷⁷ Nel ritorno all'antico, può essere possibile un qualche riguardo ad una antichissima istituzione qual è il «Collegio dei Filosofi e Medici di Venezia».¹⁷⁸ Non potendo più dottorare in Filosofia e in Filosofia e Medicina, inevitabilmente succederà che – una volta deceduti gli attuali dottori – dovrà ridimensionarsi in «Collegio dei Medici di Venezia», che difficilmente potrà ancora sostenere di essere uno «Studio Generale», ridotto com'è a laureare ogni anno non più di otto candidati e nella sola facoltà di Medicina.¹⁷⁹

Quando, il 15 gennaio 1763, i Riformatori Sebastiano Zustinian, Alvise 4° Zuanne Mocenigo e Polo Renier ordinano al priore fisico Giovanni Battista Grandi di esaminare don Geminiano Celotti per la Laurea in Filosofia, il priore non crede ai suoi occhi: gli si concede «la libertà di un dottorato soprannumerario, che il Collegio non potè mai ottenere da sue eccellenze Riformatori nel giro a *lui* noto d'anni 40 in circa».¹⁸⁰

Certo, il Celotti è nipote del servita fra Paolo, che è stato consultore teologo della Serenissima; egli vive con un altro zio che è un sacerdote secolare molto anziano, titolare di una mansioneria da 360 ducati l'anno. Verso la fine del 1762, la salute dello

¹⁷⁶ DEL NEGRO, *Bernardo Nani*, cit., p. 116.

¹⁷⁷ Ivi, p. 120.

¹⁷⁸ Vedi, ad es., la supplica del «Collegio dei filosofi e medici di Venezia» ai Riformatori, del 27 luglio 1761, allo scopo «di preservare al Collegio l'antico suo diritto» – BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 35, Privilegi e Leggi, 1800: della facoltà di dottorare annualmente uno in semplice filosofia, pp. 1-2 –. Vorrei notare il commento che verrà fatto nell'ambito del Collegio Medico al passo del decreto del Senato del 2 maggio 1761 («Il Collegio de' Medici poi di questa Città, che da antico tempo gode per speizioso Privilegio la facoltà di conferire la laurea Dottorale ad un limitato numero di otto persone, dovrà della facoltà stessa usare per soli laureandi in Medicina»): «ergo, confessa che la nostra facoltà è molto più estesa, a norma de' nostri antichi Privilegj e statuti» (ivi, fasc. 35: sommario delle carte riguardanti la nostra facoltà di Laureare eguale a quella d'ogni altro Studio Generale, c. 10v). E ancora, «ciò che più sorprende, è, che riconosciuta e legittima e conveniente la nostra facoltà di dottorare in ambe le facoltà, cioè di filosofia e medicina, ci sia poi assolutamente vietato come incompetente il dottorare in sola filosofia, ch'è una delle accordateci facoltà ed in chirurgia, ch'è una frazione dell'altra, cioè della facoltà medica» – ivi, 2361 (9717), fasc. 9, Processo Rosso 1 –. Altro spolvero della Istoria ragionata del Collegio de' Fisici fatto da me dottor Luigi Marachio per commissione del Collegio, p. 46. Ometto per brevità molti altri passi indicanti che il Collegio Medico ribadisce la sua facoltà di dottorare in Chirurgia, in quanto essa è parte della Medicina e riporto il passo del Palmer – basato sul ms. marciano 2369 (9667), *Collegio Medico-Fisico. Statuti, sec. XVIII*, c. 14v –: «The Emperor had only conferred on the Venetian College the right to award degrees in arts and medicine, and had made no mention of surgical degrees. Nor was surgery mentioned specifically in the bull of Paul II. Accordingly the Venetian College awarded surgical degrees in its own right, and not by papal or imperial authority» (PALMER, *The 'Studio'*, cit., p. 39). Vedi anche le note 17, 122 e 123.

¹⁷⁹ BMV: Ms. it. VII, 23622 (9658), fasc. 35: supplica del priore del «Collegio de' Filosofi e Medici» di Venezia ai Riformatori, 8 mar. 1765, pp. 5-6 («s'accordi l'antico privilegio limitato anche ad un solo dottorato per ciaschedun'anno in semplice filosofia, purchè si conservi e duri l'antichissimo nome di letteraria università o sia Collegio de' Filosofi e Medici»).

¹⁸⁰ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 14.

zio declina rapidamente, con grande preoccupazione del nipote, il quale non può 'ereditare' la mansioneria, non essendo dottore in Filosofia. Non c'è tempo per un Dottorato a Padova e a Venezia queste Lauree sono proibite da un anno: un ricorso ai Riformatori ottiene quale «testimonio di aggradimento alla degna memoria del fu fra Paolo Celotti», l'ordine di ammettere il nipote all'esame di Dottorato «in sola filosofia per soprannumerario con estrema sollecitudine». ¹⁸¹

Il priore prende animo da questa concessione per continuare le sue istanze ai Riformatori: però, solo l'11 marzo 1765, i Riformatori Contarini, Vallarosso e Morosini proporranno al Senato la massima che una sola Laurea in Filosofia all'anno a Venezia «niente ferisce i riguardi e gli oggetti contemplati e voluti dalla pubblica autorità per il Studio di Padova». Il Senato approverà questa massima il 21 marzo 1765: la terminazione esecutiva dei Riformatori del 24 successivo, concederà un Dottorato annuo in Filosofia oltre ai consueti otto in Medicina. ¹⁸²

Se si vuol credere agli Atti del priore Macotti, solo nella seduta del Collegio Chirurgico del 20 settembre 1764 viene reso noto al Collegio il decreto 2 maggio 1761, col quale il Senato proibisce la «*facultas tum doctorandi cum licentiandi vulgari sermone*» a Venezia e che il Collegio Medico dovrà usare della facoltà stessa per soli laureandi in Medicina. ¹⁸³

«Nulla interposita mora» – anche se con un ritardo di tre anni – lo stesso giorno, la presidenza chirurgica (assieme al solito Oltramonti) si reca dal legale del Collegio, Domenico Bortolotti e gli espone come al Collegio Medico sia stato sospeso e abrogato il privilegio di dottorare in Medicina da quel decreto, ma che poi i Riformatori – «*pene quos suum invenit refugium*» – vi han posto riparo. Che il Collegio Medico non ha mai dato notizia di questo decreto e che dopo la sua emanazione il priore medico e gli altri presidi hanno preso parte a diciotto tra Dottorati e licenziamenti: inoltre i medici fisici appartenenti ai due Collegi e «*qui in nostro [Collegio] dominabantur nobis*», avevano assieme a noi preso parte a quelle funzioni. Ancora, che i privilegi e i diplomi delle due specie (ossia *vulgari* e *latino sermone*), «*semper admissa ac roborata fuerint ab excellentissimo magistrato Sanitatis*». ¹⁸⁴ L'avvocato riesce a calmarli: a suo parere non hanno nulla da temere. La presidenza appronta allora le formule da usarsi nel dare la Laurea e nell'estendere il diploma (*Privilegium*) «*pro doctorandis, sive licentiandis latino sermone [...] iuxta liberam, absolutam, magistralem facultatem Collegii nostri*». Queste formule saranno confermate dal Collegio Medico con sua parte del 6 marzo 1765 e il 26 aprile successivo da quello Chirurgico, che – in questa occasione – approva la parte che dà facoltà al priore, consiglieri e deputati di impetrare dal Senato «*confirmationem facultatum Collegii nostri, doctorandi, sive licentiandi latino sermone nec non licentiandi vulgari sermone, cum expensis Collegii*». ¹⁸⁵

Il 30 luglio, viene presentata al Senato una supplica nella quale si ricorda che il Collegio dei Medici Chirurghi nel 1321 con una parte del Maggior Consiglio, ottenne il privilegio «di crear chirurghi scientifici latino sermone ed in seguito, in vigor di altre leggi, anche vulgari sermone». Che «col sacrificio persino delle proprie vite

¹⁸¹ Ivi, cc. 13v-15.

¹⁸² Ivi, 2362 (9658), fasc. 35: della facoltà di dottorare annualmente uno in semplice Filosofia, pp. 5-9; ivi, 2361 (9717), pp. 60-61; ivi, 2376 (9666), *Collegio Medico-Fisico, Scritti vari di Andrea Valatelli, 1792-1793*, p. 81, n. 625 e n. 626.

¹⁸³ Però, ante 15 set. 1764, al Collegio Chirurgico deve pur esser stata data lettura della scrittura dei deputati assuntori di giudizio del Collegio Medico ai Provveditori di Comun, 31 agosto 1764, vedi la nota 166.

¹⁸⁴ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 482.

¹⁸⁵ Ivi, pp. 487-489.

in servizio pubblico [...] per ben due volte [...] restò quasi estinto»; che dal 2 maggio 1761, per il decreto con il quale il Senato gli sospende la facoltà di licenziare latino e vulgari sermone, il Collegio

verebbe a distrugersi dopo tanti secoli, quando per altro, il medesimo decreto, in vista de più recenti privilegi dal Collegio de Medici Fisici, accorda allo stesso l'uso solito de laureandi in medicina, sicchè con tal esempio esponendo il Collegio de Medici Chirurghi li loro pure deve molto sperare che a riguardo delli stessi avalorati e confirmati da più man de decreti, terminazioni e giudicii [...], vorrà la serenità vostra che sussista, confermando il loro privileggio di crear chirurghi latino e vulgari sermone col loro solito esercizio in tutto il glorioso stato e dominio della serenità vostra a publico e privato vantaggio.¹⁸⁶

Secondo le solite procedure, la supplica viene inviata ai Riformatori perché «informino giusto le leggi»: essi però tardano ad estendere la loro scrittura informativa. Il Collegio dei Chirurghi, che non licenzia *latino sermone* dal 10 ottobre 1761, invia ai Riformatori una tabella con i nomi dei Dottorati effettuati fino dal 1487, assieme ad una «allegazione» ove rimarca «le funeste conseguenze» che derivano «a questa serenissima Dominante» da questa forzata sospensione:

la facile moltiplicazione degl'empirici ed imperfetti chirurghi o sia licenziati *vulgari sermone* ed all'opposto per l'inevitabile estinzione de' chirurghi scientifici, a cagione della difficoltà, che gl'alunni de' collegiati nostri avrebbero nel conseguire di poi in altro Studio, con nuovo parizzo di tempo, il carattere di chirurgo scientifico e finalmente, per la terza volta, l'estinzione più fatale di un tanto benemerito Collegio, nell'atto stesso del suo risorgimento e delle più fervide e dispendiose sue applicazioni a togliere li disordini, in cui rileva esser involto egli stesso e la chirurgia.¹⁸⁷

Il memoriale «de' medici chirurghi» del 30 luglio 1765, viene frattanto portato a conoscenza del Collegio dei Medici e provoca – il 17 marzo 1766 – una vivace reazione:¹⁸⁸

prima di tutto, nel cambiamento del proprio nome, posto in testa del suo memoriale, vorrebbe sortire di farsi credere dall'universale del popolo un corpo medico, intitolandosi *Collegio de Medici Chirurghi*, invece di *Collegio de Chirurghi*, per poter coll'abusato nome di medico, confondere i suoi licenziati nell'esercizio della fisica medicina, con danno di rovinose conseguenze a pregiudizio del volgo ingannato, il quale, deluso da questo nome, crede chiamare tall'ora all'assistenza de-

¹⁸⁶ Ivi, pp. 491-492: «libellus supplex serenissimo principi pro Facultatum confirmatione», 30 lug. 1765.

¹⁸⁷ Ivi, pp. 493-496: allegazione del Collegio dei Medici Chirurghi di Venezia ai Riformatori, 10 mar. 1766. In essa vengono citate tutte le leggi nel merito, che «esentano tutti li professori di chirurgia dalle fazioni ed'aggravi pecuniarj a quali sono soggette l'altre arti»; che assoggettano «gli empirici alla disciplina del Collegio e l'esercizio loro nella chirurgia alla soprintendenza delli collegiati»; che conferirono «al Collegio autorità di congregar li professori tutti, oltre li propri alunni, per istruirli e facoltà [...] di esercitar pubblicamente l'anatomia [...] e della facoltà degl'esami per crear chirurghi capaci del Collegio medesimo». Così il Collegio «creò chirurghi scientifici dottorati o sia licenziati latino sermone e creò in' oltre per antica consuetudine anche li chirurghi empirici, o sia licenziati vulgari sermone». La scrittura termina ricordando che, «dalla sussistenza e preservazione» del Collegio, «dipendono li più efficaci ajuti a tutela della comun vita e salute, li più esati quotidiani servigj alli gravissimi magistrati e consigli di questa città; le pronte esecuzioni alle provide deliberazioni dell'eccellentissimo Senato con li provvedimenti di chirurghi per li legni publici e privati e per le urgentissime altre pubbliche spedizioni in occasioni di guerra e contaggi, dalle quali Iddio Signore preservi questa città e tutto il serenissimo dominio». Sui chirurghi imbarcati, vedi A. VIARO, *La pena della galera. La condizione dei condannati a bordo delle galere veneziane*, in *Stato Società e Giustizia nella Repubblica Veneta (sec. XV-XVIII)*, a cura di G. Cozzi, Roma, Jouvence, 1980, I («Storia», 6), p. 404. Vedi la nota 283. Per «Parizzo», si veda la voce *Parizo de ani*, equivalente a «numero di anni» (G. BOERIO, *Dizionario del dialetto veneziano* [...], Venezia, G. Cecchini, 1856², ad vocem).

¹⁸⁸ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹, Istoria della origine e della qualità del privilegio concesso dal nostro Collegio al Collegio Chirurgico d'approvare in chirurgia, c. 25v: «Abbiamo [...] chiesto ai Riformatori [...] l'ascolto sopra il memoriale avversario e l'abbiamo avuto. Quindi fu prodotto da noi scrittura manifestante tutte le avversarie insidie tendenti alla sovversione delle leggi, con la estensione delle loro facoltà e con l'indebolimento dei nostri diritti»

gl'infermi nell'interni mali acuti e cronici, il pressidio di un medico e non resta assistito che da un semplice chirurgo, a cui sono ignote le teorie dell'economia e degl'interni sconcerti animali.

Con «si fatto artificioso, equivoco memoriale [...] tentano apertamente i Chirurghi erigersi in formale Università». All'accordo del 1603, il Collegio Medico ha aderito «incautamente», quando poi neanche il suo «assenso» può «derogare alle pubbliche massime» e non si possono comporre le «discordie tra Corpo e Corpo» con un accordo che «contravvenga alle leggi del Principe». ¹⁸⁹

Anche «le spciose formule» stilate per essere rilasciate «dal Collegio de cerusici a suoi licenziati»,

non si ravisano, né si conferiscono, ne pur nell'insigne Università di Padova, come dal confronto letterale possono le eccellenze vostre rilevar facilmente e parimente l'altra prerogativa, che non più il priore de Fisici, a cui veramente spetta l'enunciar la Licenza, ma il prior de Cerusici cinga la tempia a licenziati d'un insigne laurea dottorale.

La parte 24 marzo 1321 del Maggior Consiglio non ha concesso al loro Collegio, come asseriscono nel memoriale,

il privilegio specioso di creare chirurghi scientifici latino sermone, ma solamente al suo priore e consiglieri, uniti però al priore e consiglieri del Collegio de Fisici, fu data facoltà e non di creare chirurghi scientifici latino sermone, ma soltanto di esaminar i licenziandi, perché possano esercitar la professione in Venezia [...]. Oseremo dire, sembrare assai strano che, mentre il Collegio puramente Chirurgico di Venezia implora col suaccennato memoriale di potere a fronte dell'allegato decreto 2 maggio 1761, licenziare i suoi alunni, voglia nello stesso tempo con certa tal qual laurea e per via di certe ampulose e delusorie patenti di privilegio, conferire a medesimi in faccia al pubblico, il pericoloso equivoco titolo di medico *chirurgo scientifico latino sermone*, cercando artificiosamente deludere in tal guisa le provide cure e l'attenzione del sovrano, bastando loro poter vendere all'ignaro popolo la supposta figura di medico, quando altro non sono per verità, se non semplici chirurghi.

Così veniva chiesto,

a tutela dell'importante distinzione dal medico al chirurgo [...], che resti bensì salvo alla presidenza del Collegio Chirurgico, in unione a quello del nostro Medico Fisico esaminare e licenziare gl'alunni di chirurgia, permettendo ad'essi di fare il chirurgo in questa città, con facoltà d'entrare nel loro Collegio giusto la tante volte riferita legge 24 marzo 1321 [...] e che gli altri, che aspirano a maggiori prerogative e vogliono essere scientificamente licenziati, abbiano a soggiacere agli esami del Collegio de Fisici con le forme volute dallo statuto di detto Collegio,

approvate dal Senato col decreto del 17 maggio 1507, «sopra l'esate e giurate informazioni dei Provveditori di Comun» e «con pubblica autorità eseguito: allorchè ciò effettuare non volessero nell'alma Università di Padova». ¹⁹⁰

I Riformatori, con la scrittura del 19 maggio 1766 – dopo aver spiegato che il ritardo della loro risposta al Senato sul memoriale dei chirurghi del 30 luglio 1765 è dovuto all'esame delle memorie loro presentate, dopo tale data, dai due Collegi – espongono al Senato

¹⁸⁹ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 496-504: scrittura dei tre deputati del Collegio dei Medici Fisici di Venezia ai Riformatori, 17 mar. 1766. Le citazioni, alle pp. 497, 498, 501. Sulla «reità e quindi la nullità del Concordato 1603», il Collegio Medico si accorge solo «quando alcuni gravi motivi l'obbligarono a maturar meglio la controversa materia. Allora fu che s'avvide del duplice tradimento dei suoi propri membri. Uno, che le nuove formule della laurea e del pubblico Privilegio da lui approvate, non erano neppur proponibili, se a norma della convenzione 1764, doveva rivivere la perfetta osservanza del concordato 1703; l'altro, che la sanzione di esse gli fu illegalmente carpita». – ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istoria, cc. 24v-25 –.

¹⁹⁰ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 500, 502-504.

come entrambi questi Corpi mirino ad'ottenere alterazione del decreto 2 maggio 1761, reclamato da Chirurghi, lodato da Fisici. Uscito il decreto sopra scrittura de precedenti nostri in vista all'Università di Padova, perciò solo a noi deriva l'onore d'informare, mentre su le discipline di questi Collegii e sulle vertenze che fra essi in più tempi furono agitate, mai si trova ingerenza del magistrato nostro. Esattamente però si dovettero esaminare i documenti prodotti e riconoscere l'allegato Privileggio, rapporto unicamente al decreto.

Viene contestato dai Fisici il titolo di «medici chirurghi»: vogliono inoltre che «al solo Collegio de Fisici [sia] riservato [...] il rilasciare privileggio e titolo di chirurgo scientifico *latino sermone*».

I Riformatori, dopo avere esposto che il titolo di «medici chirurghi» si trova «sempre usato in tutti gli atti pubblici, cominciando dalla parte 1321», passano a citare le leggi sugli esami e sulle licenze di Chirurgia *latino sermone*, «in due viste: l'una di ambedue li Collegi a fronte dell'Università di Padova, l'altra dell'uno a fronte dell'altro di essi. Quanto alla prima, vero è che», come in tutti gli Stati ove vi sia una università, anche nel nostro sia stato sempre prescritto «per tutti gli impieghi legali, così per la medicina» e per la Chirurgia, «che nessuno possa esercitar nel proprio stato, se non approvato e licenziato nella propria università». «Vero è altresì» che sia piaciuto al Senato «di presservare al Collegio de Fisici di questa città la facoltà di conferire la laurea in medicina a otto persone et ad'una sola in filosofia [...] benchè il titolo di questo privileggio sia dell'imperatore Federico terzo nel 1469». «Vero è finalmente», che la parte del Maggior Consiglio 1321, il giudizio del Collegio dei XII Savi sopra le Matricole del 1487, l'annullamento di «tutti gl'atti seguiti contro [questo giudizio] per decreto del Consiglio de Dieci 1543» e il comando del 1545 della Sanità, «uniformemente concedono [...] che a licenziare li chirurghi intervengano le pressidenze d'ambi li Collegii».

Se il decreto del 1761 ammise un eccezione per la facoltà medica [...] in considerazione [del] privileggio dipendente da forestiera autorità, ma per lungo tratto di anni tollerato [...], non può negarsi [...] che molto più possa ammetterla per la chirurgia, il cui titolo riconosce nel suo nascere e sempre in possesso, leggi, giudicii et ordini tutti del Dominio; ¹⁹¹ titolo che in quella deliberazione di massima non fu avvertito.

Se questa «eccezione»,

nella facoltà medica fu limitata a solo otto persone per anno, perché così la era anche nel diploma imperiale, non si dovrebbe ammettere nella chirurgia in numero illimitato, benchè limite non vi appongano le leggi e terminazioni. Ma per nostro parere sarebbe da ristringersi a quattro per anno in vista dell'Università di Padova, ch'esigge la pubblica protezione.

Suggerivano quindi al Senato

che la pubblica autorità svincoli per il numero suddetto dall'obbligo imposto col decreto 1761, 2 maggio, affinché possano essere quattro per anno licenziati in chirurgia a Venezia, a norma dei metodi della legge 1321 e di quelle altre successive di sopra enunziate, che la confermano [...]. Riguardo poi al modo di eseguire la predetta legge e alle questioni insorte e che insorger potessero, come pure su i limiti e discipline delle due facoltà fisica e chirurgica, che hanno tutte relazione all'importante materia di salute, non essendo queste appartenenti al magistrato nostro, sarà cura della competente magistratura di darvi fine e rassodare la combattuta materia.¹⁹²

¹⁹¹ Vedi a questo proposito le note 17, 122, 123 e 178.

¹⁹² BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 505-511: scrittura dei Riformatori Angelo Contarini, Andrea Tron e Girolamo Grimani, 19 mag. 1766.

Il Senato accetta le proposte dei Riformatori, contenute nella scrittura del 19 maggio 1766, con il decreto del 19 luglio successivo.¹⁹³

La esecuzione data dai Riformatori al decreto [stesso] nella parte ad essi spettante fu assai pronta, poiché con la terminazione 30 luglio 1766 dichiaravano nulle tutte le licenze che eccedessero il prescritto numero di quattro annualmente.¹⁹⁴

Tardò invece la scrittura della Sanità, per il sorgere di altre questioni coinvolgenti oltre ai due Collegi in litigio, anche il Corpo dei chirurghi approvati *vulgari sermone*.

LA LICENZA IN CHIRURGIA VULGARI SERMONE

Grande disappunto manifesta il priore del Chirurgico, ma non per aver riacquisito la facoltà di licenziare in Chirurgia *latino sermone* con la limitazione di sole quattro licenze all'anno: in ventitré anni, dal 1739 al 1761, sono stati fatti solo trentuno di questi licenziamenti, vale a dire, 1, 35 all'anno, pur con la punta di 6 nell'ultimo anno,

Invece, nel decreto del Senato del 14 gennaio 1767, non vi è nemmeno un cenno sulla facoltà di licenziare *vulgari sermone*, «nec de legibus ipsam facultatem roborantibus»: ciò deriva dall'aver i Riformatori sposato le tesi espresse dal Collegio Medico, con la sua scrittura del 17 marzo 1766 e la «fallacia, quam ipsa scriptura includit». Il vizio di origine, secondo il priore del Chirurgico, è una terminazione emessa nel 1487 dai XII Savi sopra le Matricole, magistratura che in realtà aveva autorità non «supra Matriculis, ut false asseritur in ipsa scriptura, sed supra Datis»: ¹⁹⁵ Inoltre i Fisici sono arrivati ad alterare a loro vantaggio perfino il testo della legge 1321.¹⁹⁶

Quanto ai litigi col Corpo dei chirurghi approvati *vulgari sermone*, il loro priore invia al Senato una supplica e, il 30 aprile 1766, il priore Chirurgico viene chiamato

¹⁹³ ASV: *Senato Terra*, f. 2547: decreto del Senato, 19 lug. 1766; *Sanità*, registro decreti 29, c. 47: 1766, 19 lug., in Pregadi. Nel Libro Atti Priori H, pp. 511-512, è riportato con minime varianti.

¹⁹⁴ BMV: *Ms. it. VII*, 2362 (9655), fasc. 16¹: *Istoria*, c. 261-v. La terminazione dei Riformatori del 30 luglio 1766 è riportata nel Libro Atti Priori H, a p. 513.

¹⁹⁵ Libro Atti Priori H, pp. 504-505. Per chiarire meglio il pensiero del priore Chirurgico, occorrerà avvalersi anche di altri documenti che, nel prosieguo del tempo, egli va annotando nei suoi Atti Priori. Quando, con la terminazione 12 ott. 1474, i Provveditori di Comun uniti ai Giustizieri Vecchi hanno fatto cessare l'abuso delle licenze per medicare concesse ai «barbieri cercoici» dagli stessi Giustizieri Vecchi (o dai Provveditori di Comun, ivi, pp. 537-538) e talora dal priore Chirurgico, hanno prescritto «che le licenze per i barbieri cercoici o qualunque altro esercente la mano di chirurgia, concedersi dovessero coll'esame eseguibile dal priore e consiglieri de chirurghi»: così il Collegio Chirurgico è venuto a godere di due privilegi, «d'uno suo particolare, colla terminazione poco fa accennata, d'approvare barbieri cercoici; dell'altro, colla legge 1321, unitamente alla presidenza de Medici Fisici di licenziare chirurghi scientifici». Il Collegio Medico è ricorso nel 1487 contro l'interpretazione della legge 1321, che, a suo parere, dovrebbe essere «operativa per tutti gli esami». Dalla «magistratura dei 12 Savii sopra i Dazi e Mestieri eretta per giudice dell'arti con decreto dell'eccellentissimo Senato», ha ottenuto «con formale giudizio, udite anche le parti, il taglio della terminazione 1474, 12 ottobre, chiamando all'esata osservanza la detta legge 1321». «Con tale favorevole giudizio, sono entrati [i Fisici] a parte dell'uno e dell'altro privilegio» (ivi, pp. 520-521). Ma questa terminazione del 1487 (20 ott.) è stata emessa dal Collegio dei XII Savii, che ha avuto, dal decreto del Senato del 23 agosto 1479, autorità «sopra li Dazj e con il decreto 1488, 21 luglio incompetentemente estesasi in ciò che ad essi non spetta» (ivi, p. 567, però vedi anche a p. 494, ove il Collegio Chirurgico cita il Collegio «de XII Savj sopra Dazii e Mestieri, l'anno 1487, 20 ottobre»). «False asseritur» nella scrittura dei Riformatori al Senato del 17 marzo 1766, che l'autorità fosse sopra le Matricole: tale autorità è stata data invece dal Consiglio di X al Consiglio dei V Savii, «qui confirmaverunt Collegio nostro non solum privilegium doctorandi; quod ex controversa lege [1321] dependet, sed etiam antiquum consuetudinem licentiandi vulgari sermone una cum legibus anno 1474 ac 1485 emanatis in Statuto capitibus 61 et 64 descriptis» (ivi, pp. 504-505).

¹⁹⁶ «Oltre di che, li medici fisici nell'anno 1515 (come si rileva dagli atti del loro Collegio) al magistrato eccellentissimo de Proveditori di Comun usando della suddetta terminazione [1487] vi produssero ancora la legge 1321, 24 marzo del serenissimo Maggior Consiglio con alterazione, variando il *tunc examinetur in aut examinetur*, come pure l'*et in etiam*, che nella legitima esistente nel nostro Statuto al capitolo 27 e da questo gravissimo magistrato spiegata, non vi sono» (ivi, pp. 567-568: il testo della legge 1321 qui, in nota 17).

dalla Sanità, che gliela notifica. Il priore dei chirurghi volgari – in base al «veneto decreto 486» e ad altri sei decreti emessi tra il 1731 e il 1761, prescriventi «l'unione in un sol corpo» per tutti i chirurghi ed essendo venuta a sua conoscenza il tenore della legge 1321, «che comanda l'unione nel Collegio di tutti i chirurghi approvati e che vorranno esercitarsi in Venezia» – chiede nell'«osservanza delle leggi tutte», il riordino del «separato Corpo».

Nella scrittura di risposta alla Sanità, il Collegio dei Medici Chirurghi espone tutta «la fedele istoria de chirurghi scientifici all'incontro di quella dei barbieri cerusici», tenuti sempre rigorosamente separati.¹⁹⁷

Nel periodo successivo alla peste del 1443, come entrarono i Fisici a ripopolare il nostro Collegio, anche qualche barbiere colse «l'accidental decadenza per introdursi nel Collegio», ma i XII Savii sopra Mestieri, il 10 settembre 1480, ordinarono

che colà non abbiano ingresso senza la veste e carattere di dottore [e, il 12 marzo 1483, circoscrissero i loro privilegi nel] poter medicare bruschi, sgrafadure, macadure, ferite et altri casi simili legieri e non nelli pericoli di morte, come appare nella loro matricola.

Vi fu poi la conferma della Sanità, con la terminazione 8 gennaio 1545, ove si aggiungeva «che a licenziare li chirurghi intervengano le presidenze d'ambi li Collegi».¹⁹⁸

Nel 1729, i chirurghi approvati *vulgari sermone* chiesero di separarsi dall'Arte dei Barbieri e lo ottennero nel 1730: la terminazione 1° aprile 1730 della Milizia da Mar, preso atto di tale separazione, carica il nuovo «Corpo de chirurghi approvati in chirurgia» di una parte del debito annuale dell'Arte dei Barbieri, imponendo al Corpo la somma annuale di «140 ducati per tansa e 60 ducati per taglion».¹⁹⁹

Nel 1731 esce a stampa il loro primo «Catalogo» di «approvati tanto in tutta, quanto in parte della chirurgia».²⁰⁰ Appare chiaro che, «questo Corpo di chirurghi ignari della lingua latina non potranno mai esaminare li chirurghi latino sermone», che, se «obbligati al peso della tansa e taglion», non potranno partecipare ai benefici del decreto del Senato 24 giu. 1755,²⁰¹ «che vuole li chirurghi latino sermone descritti nel Collegio de Medici di questa città esenti dalle tanse, ma per gli altri che, se bene licenziati latino sermone, pure non sono admessi nel suddetto Collegio, dovranno soggiacere all'aggravio del taglione».

La scrittura prosegue descrivendo la differenza degli esami e dei rispettivi privilegi «degli approvati chirurghi vulgari sermone, quanto per li licenziati latino sermone». Da una parte, «alcuna fede di studio o di pratico esercizio»: si richiede saper leggere un testo stampato in lingua italiana e rispondere a tre domande di «pratica chirurgica di medicar ferite, tumori ed ulcere, a norma del loro privilegio dei XII Savii 1483, 12 marzo e susseguenti terminazioni di vostre eccellenze». Il privilegio «prescrive il semplice, meccanico esercizio di chirurgia simile affatto all'esame ed all'antichissimo privilegio 1483»: il chirurgo approvato giura inoltre «di non

¹⁹⁷ Ivi, pp. 515-519. Se qualcheduno di questi barbieri è riuscito nel 1321 ad entrare nel Collegio senza esami, con licenza dei Giustizieri Vecchi, il Consiglio di 40 con parte 24 giugno 1345 è riuscito a farli espellere (ivi, pp. 521-522).

¹⁹⁸ Ivi, p. 523. ASV: *Sanità*, Capitolare 1°, cc. 59v-60, 1545, 8 gen.: «in ordine a privilegio et autorità concessogli per li Dodici Savi li 12 marzo 1483, possono medicare bruschi, graffiature, ammaccature, ferite et altri casi leggeri, esclusi quelli ove fossevi pericoli di morte, senza licenza; nella loro mariegola sia registrata la presente». Vedi anche la nota 15 e la terminazione 12 ottobre 1474 dei Provveditori di Comun con i Giustizieri Vecchi, in nota 18.

¹⁹⁹ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 525-526. Vedi anche la nota 107.

²⁰⁰ Sono in centouno, oltre a nove norcini e a quattro stufaroli.

²⁰¹ Ivi, p. 322: 1755, 25 luglio, in Pregadi.

usare medicamento per bocca ne suoi infermi, se non colla compagnia d'un dottore dell'uno o dell'altro Collegio».

«Non è così del licenziato latino sermone»: se «nello Studio di Venezia», dovrà produrre prima dell'esame «la fede di aver studiato teorica e pratica chirurgia per anni due sotto la disciplina di professore riconosciuto», per lo Studio di Padova si richiedono «due anni di terzarie espresse e comandate nel decreto del Senato 2 maggio 1761». Quanto al resto, ossia «gli argomenti e caso, uno medico, l'altro chirurgico, eseguiscono precisamente l'ordine stesso, senza una minima differenza, tanto per le dimande, quanto per le responsive». Il privilegio, poi,

ben giustamente lo qualifica dottore chirurgo scientifico, colle insegne di portar veste, anello, colla autorità d'insegnare la sua professione e leggerla nelle cattedre, disputare ed'interpretare coi privilegj ed'esenzioni che sieno concessi alli medici stessi.

«Il priore del nuovo Corpo de chirurghi» afferma che l'esclusione dei suoi chirurghi dal nostro Collegio trasgredisce il «decreto 486», decreto che non è mai esistito, ne mai è stato citato da nessuna legge ad esso posteriore. Quanto poi agli altri cinque decreti citati, uno non è mai esistito, tre riguardano solo i chirurghi *latino sermone* e l'ultimo (2 mag. 1761) è quello che sospende al nostro Collegio la facoltà di licenziare *latino sermone* e di approvare *vulgari sermone*, «ma il recente decreto dell'anno presente» – ossia del 19 luglio 1766 – «in numero limitato rinnova l'antichissimi goduti privilegj». Termina poi, interpretando la legge del 1321, nel senso che essa comanda l'ingresso nel nostro Collegio ai ciarlatani, cavadenti, norcini, empirici, stufaroli! Su questo argomento, il priore del Collegio Chirurgico espone un quadro futuro veramente drammatico:

consideriamo per lieve momento il miscuglio di tal'imperita gente nel Collegio de medici chirurghi; addio leggi, addio privilegj, addio onorevole Collegio, addio semenza di personaggi illustri nella scientifica chirurgia. Non correrebbe un mezzo secolo, che più non si vedrebbero licenziati latino sermone, perché inutile riuscirebbe il loro sapere, come non qualificato dall'onorevolezza del luogo. Lo Studio di Padova e di Venezia avrebbero terminato di licenziare latino sermone, l'uno per mancanza del premio dell'aquirente, l'altro per l'imperizia de collegiati, che non intenderebbero la lingua latina. Le gravissime magistrature resterebbero mal contente e malservite nelle occorrenze che tutto di insorgono, perché il capo di quel Corpo, ora potrebbe essere un norcino, ora un stuffarolo ed'ora un zarlatano.²⁰²

La Sanità, incaricata dai Savi «d'informare giusto le leggi» sopra il memoriale del Corpo dei chirurghi approvati, dopo avere inteso «con separato ascolto le ragioni tanto del Corpo de ricorrenti, quanto de medici chirurghi componenti il Collegio», fa sue le tesi del Collegio Chirurgico e propone al Senato, con scrittura del 2 ottobre 1766, di «licenziare» il memoriale, che non tende (come afferma) «a riordinare [...] il ceto chirurgico, ma a metterlo anzi in confusione e disordine». Confida che il Senato possa

a divenire con risoluto decreto a quelle forti deliberazioni, che vagliano non solo a reprimere un così avanzato tentativo, m'anche a por fine per sempre a così fatti rovinosi dissidj, onde poi messi in calma questi Corpi, si possa dal zelo nostro tranquillamente procedere al buon regolamento delli medesimi, in ordine al suddetto decreto 19 luglio decorso, fissando i limiti a queste tre mai sempre distinte professioni.²⁰³

²⁰² Ivi, pp. 527-531.

²⁰³ Ivi, pp. 534-544: scrittura della Sanità al Senato del 2 ottobre 1766. Le citazioni, alle pp. 535 e 544.

Nel frattempo, il priore dei chirurghi volgari continua la sua azione di confondere il suo Corpo col Collegio Chirurgico:²⁰⁴ chiede e ottiene un mandato di comparizione per il priore del Chirurgico davanti al Collegio dei V alla Pace e la ristampa – il 24 luglio 1766 – del loro proclama dell'8 agosto 1709. Così, il 29 settembre 1766, il priore Chirurgico riceve una cinquantina di esemplari del proclama, da distribuire ai licenziati *latino sermone* e si sente intimare di consegnare, per il giorno seguente, una tabella contenente nomi, cognomi e domicilio dei licenziati, i quali dovranno presentare al magistrato i loro privilegi.

Il priore Chirurgico, «il quale, per la manutenzione et osservanza de suoi Privileggi, dipende unicamente dal magistrato [...] della Sanità», dopo aver letto il proclama – dal quale evince che i V alla Pace non hanno «alcun diritto per l'essame de' privilegi di esso Collegio Medico Chirurgico», ma solo «dell'Arte de Barbieri, che sono un corpo separato e distinto da essi Medici Chirurghi» – ricorre il 1° ottobre 1766 al Consiglio di 40 Civil Novo, per ottenere il «taglio» dell'ordine ricevuto dai V alla Pace.²⁰⁵

Il giorno dopo, 2 ottobre, la Sanità presenta la sua scrittura al Senato contro il memoriale dei chirurghi volgari: il priore del Chirurgico ne avrà certo tratto conforto, però si apre un nuovo fronte al contendere.

I BICOLLEGIATI

Il 17 settembre 1766, per provvedere al rimborso del debito col Collegio Medico e a quello con i collegiati chirurgici, per la loro oblazione di 483 lire, fatta il 20 settembre 1764, era stata proposta ed accettata la parte di imporre una tassa di tre lire al mese per ogni collegiato.²⁰⁶ Inoltre, di pretendere il rimborso entro il mese, dai collegiati che non avevano pagato l'altra tassa – di sei lire al trimestre per ogni collegiato – imposta con la parte del 20 settembre 1764.²⁰⁷ La parte del 17 settembre 1766 viene presa con 18 voti favorevoli e nessun contrario, ossia con un basso numero di presenze: così, viene mandata notizia della votazione ai collegiati assenti. Questi si possono dividere in due categorie: gli otto assenti per malattia e altre cause legittime e i ventitré che – istituzionalmente, ossia per la terminazione dei Provveditori di Comun del 16 maggio 1763 – vengono esclusi dalla ballottazione, ossia i medici fisici membri dei due Collegi, «qualora si tratti di mandar parti, che concernano l'interesse de' medici fisici contro quello de' medici chirurghi». Questo è stato accettato dai bicollegiati, ma non che, «legalmente cacciati nelle ballottazioni predette, non vengano invitati, né chiamati nell'altre parti e ballottazioni che non sono di tal genere, ma che riguardano il comune interesse di tutti li componenti» del Collegio Chirurgico, come è stato appunto nel caso della parte del 17 settembre 1766, ratificata il 27 successivo dai Provveditori di Comun.

Così, sedici «medici fisici chirurghi [...] tanto per nome suo, quanto per nome degl'altri [...] medici fisici chirurghi» (che sono sette), eleggono, il 29 novembre, due deputati per opporsi alla nuova tassa. I deputati, il 14 febbraio 1766 *m.v.* (= 1767), presentano una scrittura ai Provveditori di Comun, perché taglino la parte 17 set-

²⁰⁴ Azione tentata «variato modo» anche dal Collegio Medico. Ivi, p. 532.

²⁰⁵ Ivi, pp. 533-534: scrittura del Collegio Chirurgico al Consiglio dei 40 Civil Novo, 1° ott. 1766. Si noti che nella scrittura del Collegio Chirurgico alla Sanità, del 10 settembre 1768, si fa riferimento ad appellazione alla Quarantia Civil Vecchia. Vedi il testo sopra la nota 232.

²⁰⁶ Ivi, p. 547.

²⁰⁷ Ivi, p. 480.

tembre 1766, «irregolarmente presa nel Collegio de Medici Chirurghi, senza invito et intervento di essi Medici Fisici» e anche la sua ratifica.²⁰⁸

Il dispiacere arrecato da questa scrittura verrà mitigato il giorno dopo, dalla notizia che il Senato ha respinto il memoriale dei chirurghi volgari, in quanto «appoggiato a leggi o supposte o mal'intese, a fatti insussistenti». Vengono

riconosciuti sempre e distinti due generi di chirurghi, uno collegiale e scientifico, l'altro non collegiato e meccanico; il primo, come esercente un'arte liberale e scientifica, è però esente da ogni pubblica imposizione e assoggettato unicamente ad esso magistrato della Sanità; dipendente sempre il secondo dal magistrato de Giustizieri Vecchj, cui sono soggette le arti meccaniche e obbligato inoltre al pagamento di tanse e taglioni, come ogn'altro corpo di arte.

Che il Corpo dei chirurghi

abbia a continuare, come fu sin'ora, separato dal Collegio [Chirurgico], il quale il Senato intende, come ha sempre voluto, che si mantenga purgato, per sostenere il proprio decoro e promuovere li progressi di questa importantissima arte.

A tal fine, il Senato reitera le sue prescrizioni del 19 luglio 1766, ossia di definire «tutte le differenze che vi fossero turbative dell'ordine stabilito e rassodare li tre corpi nelle sue rispettive mansioni».²⁰⁹

La Sanità si muove in tal senso e interpella al proposito i due Collegi e anche i bicollegiati. Questi ultimi sono ancora esclusi dalla partecipazione alle sedute del Collegio Chirurgico, ove l'altra componente, ossia i chirurghi scientifici, continua a ignorarli

ne' punti che riguardano la interna disciplina (specifico oggetto di tutti i colleggiati) e vogliono rassodare la giacente materia, che riguarda i limiti della medica e chirurgica disciplina, senza il [...] necessario e dovuto intervento

dei bicollegiati. In una loro scrittura alla Sanità del 22 maggio 1767, essi specificano che «il Collegio de' Medici Chirurghi è così detto, perchè composto di Medici Fisici Chirurghi, aggregati al Colleggio Sacro de' Medici di questa serenissima Dominante e di Chirurghi Scientifici». Ora vi sono 22 medici chirurghi e 26 chirurghi scientifici, per cui «la elezione delle cariche [...] cade forzatamente a chirurghi scientifici». Infatti, il 6 maggio 1763, sono stati eletti priore, consiglieri, sindaci e tesoriere, che sono tutti chirurghi scientifici, «contro l'inveterata consuetudine di elegerne promiscuamente dell'uno e dell'altro ordine». Anche se la durata di tale carica è di un anno, essi sono tuttora in carica dopo quattro anni, «fatti dunque pressidi eterni ed' in certo modo arbitri del Collegio».

I PRESSIDI ETERNI

Così, i chirurghi scientifici hanno ottenuto con la terminazione dei Provveditori di Comun del 16 maggio 1763

di poter agire agli affari [del Collegio] colla esclusione di noi Medici Fisici Chirurghi, quando però si tratti di pretesa che avesse il Colleggio de' Medici Chirurghi contro quello de Medici Fisici[...]. Parve loro che fosse sufficiente tal terminazione, benchè circoscritta e limitata, per rendersi do-

²⁰⁸ Ivi, pp. 551-552: scrittura di Antonio Fantuzzi e Pietro Campi, anche come deputati degli altri medici fisici, membri sia del Collegio Fisico che del Collegio Chirurgico, 14 feb. 1766 m.v. (1767), presentata ai Provveditori di Comun in causa col signor Giacomo Macotti [priore], per nome suo e consiglieri del Collegio dei Medici Chirurghi.

²⁰⁹ Ivi, pp. 545-546: 1766 m.v. (= 1767), 14 gen., in Pregadi.

minatori assoluti e poter comparire alla presenza [...] di Vostre eccellenze col nome clandestinamente usurpato di Collegio formale ed in tal mostruosa forma impugnare una terminazione del magistrato de Cinque alla Pace, cose tutte illegali, perché eseguite con scarso numero de' suoi, senza ballottazione e sottoscrizione di carte, con il total abbandono di noi consocj colleggiati, che siamo parte integrante del Collegio medesimo.

Adesso, «vogliono rassodare la giacente materia, che riguarda i limiti della medica e chirurgica disciplina, senza il nostro necessario e dovuto intervento».²¹⁰

Infatti la Sanità sembra voler stringere i tempi e in giugno chiede al priore chirurgico che esponga le ragioni del suo Collegio onde poter ottemperare a quanto richiesto dal decreto del Senato: ne fissa anche il termine, al 24 luglio. Il priore si consulta con i legali del Collegio, fa parecchie riunioni con la sua presidenza e aggiunti e, il 15 luglio, presenta e fa approvare dal Chirurgico (non risulta se al completo o con i soli chirurghi scientifici) sette proposizioni da presentare alla Sanità.²¹¹

In esse viene stabilito che la partecipazione dei Fisici all'esame *latino sermone* sia limitata «all'intervento e presenza del prior de Medici Fisici»: così i Fisici commenteranno che le sette proposizioni, «senza un forte appoggio nel tribunale [della Sanità] non erano proponibili [...] senza temer l'indignazione di esso».²¹²

Il 27 luglio sarà la volta dei Fisici, che presenteranno una violentissima risposta alle sette proposizioni.²¹³

²¹⁰ Ivi, pp. 553-556: scrittura dei medici fisici soci di entrambi i Collegi alla Sanità, 22 mag. 1767. Osserva il priore chirurgico che questa scrittura, come la precedente, del 14 febbraio 1767, è stata prodotta dopo il fallimento del tentativo del loro Collegio (al quale i bicolleggiati hanno sempre preso parte) di convertire «*facultatem nostrae doctorandi in servilem facultatem licentiandi vulgari sermone*» e, mediante questa conversione, o quella che si sono sforzati di fare i chirurghi volgari, «*Collegium nostrum deturpare et nos cum ipsis vulgaribus confundere*» (ivi, pp. 552-553). In quanto ai «*medici fisici chirurgi*» appartenenti ai due Collegi, dei quali si parla nella scrittura del 22 maggio, le leggi non ne fanno menzione, mentre invece ribadiscono che i due Collegi devono stare separati, «*alterum medicorum chirurgiae, alterum vero medicorum physicae*»: i medici del Collegio Fisico sono degli intrusi nel nostro Collegio (ivi, p. 556).

²¹¹ Le sette proposizioni riguardano «l'esame di dottorato o sia licenziato latino sermone» e le modalità di ingresso nel Collegio Chirurgico. Per essere ammesso all'esame si richiedono due anni di pratica sotto un medico chirurgo. Il punto chirurgico sarà discusso dal candidato con due arguenti e un casista (estratti a sorte fra tutto il Collegio Chirurgico), «coll'intervento e presenza del prior de Medici Fisici». Tutto il Chirurgico prende parte alla votazione sull'esame: l'approvazione richiede i quattro quinti dei voti. Il Chirurgico conferisce «la facoltà e prerogativa, come pure [...] il privilegio», che sarà sottoscritto dal priore chirurgico, da un sindaco e dal cancelliere pure chirurgici e autenticati con il suggello del Collegio Chirurgico. Quanto all'ingresso, occorrerà una apposita votazione, sempre con la «strettezza» dei quattro quinti. Tanto «i privilegi di dottorato, quanto di approvato vulgari sermone, provenienti da altre Università, siano precisamente soggetti a questo Collegio», per cui chi volesse «con l'appoggio delli stessi medicar in questo Serenissimo Dominio», debba «farlo riconoscere dal priore del Collegio de Medici Chirurghi». Infine, «che nessun medico fisico possa esser ammesso alla ballottazione per entrar in Collegio nostro, se non dà prove sicure dell'attual suo esercizio nella chirurgia»: ivi, 2360 (9711), Processo Verde A, c. 28. Il testo delle sette proposizioni si trova anche, con qualche variante, in ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹ Istoria, c. 271-v. ²¹² Ivi, c. 26v.

²¹³ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, cc. 33-34: vero originale dell'allegazione sopra i sette capitoli presentati dal Collegio Chirurgico al magistrato della Sanità, presentato li 27 luglio 1767 dal Collegio de Fisici. L'allegazione è in dieci punti. 1°; il Chirurgico «non ha mai creato chirurghi scientifici quasi dottori, cioè capaci d'insegnar la professione alli altri [...]»: per aver questa facoltà vi vole un preciso decreto del principe, come occorse al Collegieto di Padova». 2°, dopo la separazione dei barbieri nel 1730, i chirurghi tentarono di entrare nel Chirurgico, ma «gli fu risposto da colleggiati d'allora, ch'erano tutti fisici chirurghi e qualche chirurgo scientifico licenziato nel Collegio de fisici, che i licenziati in questo Collegio Chirurgico non avevano la veste necessaria per essere ammessi, fossero pure licenziati in latino o in volgare, non avendo il Collegio Chirurgico tal autorità dal principe, ottenuta nella sua istituzione 1321, né dappoi» (vedi anche la nota 109). 3°, «persuasi nel 1738 di questa verità tanto i fisici che i chirurghi [...] vennero le presidenze d'ambidue i Collegi ad un privato complotto che soddisfasse la vanità de chirurghi e l'avarizia di qualche medico in allora: si pretese che nel solo Collegio Fisico vi fosse una tal autorità e che però essendo rappresentato il Collegio tutto dalla sua presidenza, questo entrasse tutta nel Collegio Chirurgico e potesse *autoritate propria* creare tali chirurghi scientifici con facoltà come a dottori» (vedi anche alle pp. 413-416 del presente lavoro e alle note 122 e 123). 4°, questo accordo tra le due presidenze «non fu comunicato a' Collegi»: durò dieci anni e poi, nel 1749, si rese «più facile l'esame», basandolo su un solo punto di Avicenna e comunicando tale decisione al solo Collegio Fisico,

D'altra parte, la Sanità, che oltre ai due Collegi ha ascoltato anche i bicollegiati, non prende alcuna decisione anche perché è vicina la scadenza del suo mandato:²¹⁴ nell'anno 1767, la cronaca registra soltanto la rinuncia al Collegio Chirurgico fatta in settembre da tre bicollegiati.²¹⁵ In questo regime di attesa, sembra che il priore chirurgico Macotti e la sua presidenza «vogliano essere pressidi perpetui»,²¹⁶ come lo sono di fatto dal giorno della loro contrastata elezione, il 6 maggio 1763.

LE RIFORME

Di contro, sta per cominciare per la classe sanitaria e per l'Università di Padova un felice periodo: «il nuovo blocco di potere costruito intorno alla variante veneziana dell'assolutismo illuminato perseguito da Andrea Tron consentirà al Morosini e ai suoi amici di rilanciare a partire dal 1768, la politica delle riforme».²¹⁷ Esse saranno dovute alla presenza tra i Riformatori di Francesco 2° Morosini (1° mandato, set. 1763-set. 1765; 2°, dic. 1767-dic. 1769; 3°, dic. 1771-dic. 1773), di Alvise Vallaresso (ago. 1767-ago. 1769) e di Andrea Tron (1° mandato, set. 1765-nov. 1767; 2°, dic. 1769-dic. 1771).

Tra il 1768 e il 1769, viene istituita a Venezia una Scuola di Chirurgia, affidata al veronese Francesco Pajola, che ha studiato e fatto pratica a Padova, Montpellier, Parigi e Rouen.²¹⁸

che l'approvò, ma questa approvazione «è assolutamente spuria et inoperosa, perché il Collegio non ha autorità di delegare e censurabile sarebbe appresso il principe la persona che lo propose et ingiuriosa l'azione al Collegio stesso de Fisici, perché lo spoglia di un dritto che è tutto suo» (vedi anche a p. 416 del presente lavoro e alla nota 128). 5°, ricorda che il primo chirurgo licenziato nel Chirurgico «in ordine a questo comploto del anno 1738» è stato Giovanni Menini, che ha ottenuto anche l'ingresso al Collegio (vedi anche le note 125 e 127). 6°, il tipo di licenziato *latino sermone* che i chirurghi vogliono fare nel loro Collegio, deve essere, secondo loro, «scientifico, dottorale, non il comune che si faceva in quel Collegio avanti il 1739. Eppure dal 1640, sino all'ottobre 1767, che sono anni centovintisette, soli quattordici licenziati latini vi sono stati celebrati. La città nostra ha bisogno de chirurghi volgari, non de latini. De volgari fino a vinti se ne sono fatti per anno» (vedi a p. 419 del presente lavoro e alla nota 137). 7°, l'ingresso al Chirurgico serve solo ad «esentarsi dalle pubbliche gravezze»: allora, per evitare di «sminuire il patrimonio pubblico [...] util cosa sarebbe fissare il numero de collegiati, perché quatro all'anno sono troppi, oltre quelli che possono esser licenziati in Padova, dove devono star due anni almeno a studio prima di essere licenziati» (vedi a p. 419 del presente lavoro, tenendo conto anche delle precisazioni del Giro, alle note 78 e 154). 8° e 9°, «tutti i licenziati scientifici del Collegio chirurgico dopo il 1739 sono falsi et abusivi, perché dispensati da un corpo senza autorità legale»: dovrebbero tutti rifare l'esame o nel Collegio Fisico di Venezia o nei «due Collegi di Padova». Inoltre, il Collegio Chirurgico di Venezia, con «sei sole persone» esaminatrici, «non è sufficientemente competente per far un chirurgo scientifico considerato quasi dottore, che deve insegnare pubblicamente l'arte sua o privatamente a novelli chirurghi» (vedi a p. 416 del presente lavoro). «Lo stesso Collegio Veneto di Padova, che crea per publica autorità chirurghi scientifici con autorità di insegnare l'arte in publico et in privato, è composto almeno di dodici lettori delle prime e seconde cattedre, doppio due anni di studio in quella Università» e qui viene citato il Tomasini, che in realtà (TOMASINI, *Gymnasium Patavinum*, p. 184) recita: «electis è quatuor primioribus philosophiae et medicinae professoribus cum suis concurrentibus octo». Ossia otto lettori, i quattro delle prime cattedre (di Medicina teorica, di Medicina pratica, di Filosofia e di Anatomia) e i quattro loro concorrenti. 10°, «tanto è vero che il Collegio Chirurgico di Venezia non ha l'autorità dal Maggior Consiglio né da altre sovrane magistrature di crear chirurghi scientifici, che in adesso pensano i collegiati con le sette proposte proposizioni di carpirla al magistrato eccellentissimo della Sanità, che in questo caso è pure esecutore delle leggi del serenissimo Maggior Consiglio e dell'eccellentissimo Senato».

²¹⁴ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 557. «Convien credere» che la proposta del Collegio Chirurgico «abbia conciliata, ad onta dell'interno favore, la nobile indignazione del magistrato [della Sanità], poiché la commissione del Senato venne di nuovo abbandonata e non fu ripresa che sotto un'altra magistratura dopo il silenzio di un'anno» – ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹, Istoria, cc. 26v, 27 –. «Eam scripturam ut magis perenderemus, petivimus et nobis ipsa a magistratu reddita fuit» (ivi, Libro Atti Priori H, p. 557). Nel luglio 1767 scadono i due provveditori alla sanità, Bortolo Gradenigo III e Alvise Marin; in agosto, un sopraprovveditore alla Sanità, Alvise Marco Calbo procurator.

²¹⁵ Ivi, Libro Atti Priori H, p. 557. Le dimissioni avvengono con due costiti, del 6 e del 19 settembre 1767, presso il notaio Giuseppe Mozzoni «utriusque Collegii cancellarius», unico legame, in periodo di lotta aperta, tra i due Collegi, che però convivono ancora sotto lo stesso tetto.

²¹⁷ DEL NEGRO, *Bernardo Nani*, cit., p. 122.

²¹⁸ Alle ricerche dei Riformatori, l'ambasciata di Francia «esibisce Francesco Pajola veronese, colà da varj anni

²¹⁶ Ivi, p. 555.

Nel 1770 viene aperta – sempre a Venezia – una Scuola di Ostetricia per le levatrici, la cui frequenza sarà resa obbligatoria anche per gli studenti di Chirurgia, nel 1773.

Per quanto riguarda l'Università di Padova, nel 1771 vengono soppresse le 'recite', che tutti i laureandi dal 1674 sono obbligati a fare prima del pubblico esame di Dottorato. Esse sono sostituite dagli esami annuali, da svolgersi in una sessione tra il 6 maggio e il 12 giugno di ogni anno scolastico.²¹⁹

Si può pensare che l'istituzione della Scuola di Chirurgia, col decreto del Senato del 23 marzo 1768, non sia stata recepita con molto favore dal Collegio Chirurgico: con essa veniva in buona parte sottratta ai chirurghi l'istruzione teorica e pratica dei giovani desiderosi di apprendere l'arte chirurgica. Comunque la Scuola non entra subito in funzione e nel frattempo il Collegio Chirurgico – il 28 marzo 1768 – si rivolge ai nuovi componenti il magistrato della Sanità per un altro problema insorto.

IL CATALOGO DEI MEDICINALI PER LE SPEZIERIE E ALTRO

Dopo aver ricordato come il Collegio sia rimasto inoperoso «nelle proprie funzioni dall'anno 1763», per le controversie con il Collegio Medico e come i decreti del Senato del 19 luglio 1766 e del 14 gennaio 1766 *m.v.* (= 1767), vogliono che il Collegio venga «rimesso nella sua mansione», sollecita «il di lui rassodamento» da parte della Sanità, anche «a riparo di nuove confusioni».

Si sta per stampare un «Catalogo» dei medicinali che gli speciali sono obbligati a tenere nelle loro spezierie e la composizione di questo Catalogo è stata affidata al Collegio Medico. Ora, nel 1729, la Sanità aveva prescritto che i due Collegi componessero insieme il Catalogo dei medicinali per l'unica spezieria di Venezia, incaricata di fornirli gratuitamente ai poveri: a maggior ragione, dovevano essere i due Collegi uniti, a formare un Catalogo «universale e commune a tutte le spezierie». Il Chirurgico rivendica «a noi Medici Chirurghi» la competenza sui «rimedj esterni

dimorante e studente la chirurgia». Su proposta dei Riformatori, il Senato accetta, con il decreto del 23 marzo 1768, «che sia istituita nella Dominante una scuola di chirurgia e destina il professor Pajola, con quelle regole ed assegnamenti che saran creduti dal magistrato delli Riformatori». Con la terminazione del 29 maggio 1769, i Riformatori assegnano al Pajola seicento ducati valuta corrente all'anno di stipendio, dal 1° del venturo giugno da pagarsi dalla Cassa Studio. In una casa che affitterà a proprie spese, egli dovrà istruire al massimo dodici giovani studenti «in dialetto italiano», nei mesi di luglio, agosto e settembre, nelle malattie delle ossa «e fasciature per i differenti mali chirurgici appropriate». Nei mesi di dicembre, gennaio e febbraio, eseguirà le operazioni chirurgiche sopra i cadaveri, esponendone prima la teoria: anche gli studenti dovranno di quando in quando eseguire le operazioni. Sceglierà quattro o sei malati all'ospedale dei Santi Pietro e Paolo e su questi insegnerà l'arte teorica e pratica chirurgica. Il suo corso sarà triennale ed è obbligatorio per i giovani che vogliono ottenere «il licenziato in chirurgia». «Dopo quattro anni di fermo e due di rispetto», il Pajola potrà «esser ricondotto con li metodi praticati per li professori della Università di Padova» – ASV: *Riformatori*, b. 521, fascicolo Collegio dei Medici: 1768, 23 mar., in Pregadi e terminazione del 29 mag. 1769 (Angelo Contarini, procurator, Alvise Vallarezzo, Francesco 2° Morosini, cavalier, procurator); ASUP: ms. 256, fasc. 65, n. 10: Riformatori al rappresentante di Padova, Venezia, 29 mag. 1769, accompagnandogli la terminazione della stessa data -. Il Pajola risulta già fornito dei libri e degli «strumenti necessari alla pratica delle operazioni». In altra lettera allo stesso, del 18 luglio successivo, i Riformatori danno disposizioni che lo stipendio «debba essergli contribuito senza veruna detrazione di decima» (ivi, fasc. 66, n. 2). Vedi anche BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 75, nota.

²¹⁹ ASUP: ms. 538: terminazione dei Riformatori del 29 ago. 1771. ROSSETTI, *I collegi*, cit., p. 383. Ma già la terminazione dell'11 settembre 1768 («per la disciplina dello Studio di Padova»), ratificata il 22 settembre successivo dal Senato, «ripropone i tratti fondamentali della riforma del 1761, smussandone tuttavia gli spigoli più acuti» (DEL NEGRO, *L'Università*, cit., p. 71). I Riformatori Sebastiano Zustinian, Alvise Vallarezzo e Francesco 2° Morosini, trovano «che il metodo tenuto nelle Recite e ne' Dottorati [nello studio medico] è tale che abbisogna di riforma, non solo nella scelta de' punti filosofici e medici e nel numero degli Argomentanti, quanto nel *Methodus examinatória*, il quale, in vece di recar profitto ai giovani, è di tal natura, che fa d'uopo l'esortarli a dimenticarsene» (terminazione (a stampa) dei Riformatori dell'11 set. 1768, s.l.t., Figliuoli di Zan Antonio Pinelli, 1768, p. XII).

[...] che distinguiamo colla pratica gli utili e necessari, dai moltissimi, che come inutili li abbiamo resi inusitati». Il Collegio Medico da solo, potrebbe, «per avventura», approvare «gli inutili» ed escludere i «necessari e per tale difettosa mancanza, il bisognoso infermo essere pregiudicato». Perciò chiedono che «alla pubblicazione di esso Catalogo preceder debba il comandato stabilimento» per i due Collegi, Medico e Chirurgico, «delle rispettive mansioni e facoltà». ²²⁰

Si arriva al 3 settembre 1768, quando la Sanità ordina al priore chirurgico che, entro il 10 successivo, presenti il punto di vista del suo Collegio sull'esecuzione dei due decreti del Senato, assieme alle sue ragioni, tanto in opposizione al Collegio Medico, che alla scrittura 22 mar. 1767 dei medici fisici soci dei due Collegi.

La scrittura presentata dal Collegio Chirurgico alla Sanità il 10 settembre, inizia con un preambolo storico sulla antichissima istituzione dei due Collegi separati, avendo «separate mansioni». Ricorda gli ingressi dei Fisici nel Chirurgico, prima per la peste del 1444 e poi per quella del 1635, quando «tornarono un'altra volta ad'impossessarsi affatto del Collegio nostro» ove, per evitare

che si andassero rimpiazzando li medici chirurghi [...], neppur uno hanno voluto dottorare in chirurgia nel giro di anni 58 susseguenti e posteriormente, se alcuno fu da essi mai dottorato, li fu però sempre vietato per altro lunghissimo giro di tempo l'ingresso nel Collegio Chirurgico ²²¹ [e dopo] litigi e dispendi infiniti a fronte de' medici fisici [...] col ponerci essi in vista il decreto 2 maggio 1761, ci apersero la strada di far intendere al [...] Senato li gravissimi nostri pregiudizj e le tante sofferte soprafazioni.

Il decreto limitava l'esercizio della medicina e della chirurgia ai «dottorati o licenziati nello Studio di Padova». Allora supplicammo che «fosse a noi preservato il possesso» derivante dalla legge 1321, «di poter dottorare e licenziare gli alunni di chirurgia nel Collegio nostro chirurgico» e il Senato, sulle informazioni ricevute il 19 maggio 1766 dai Riformatori, assentì col decreto del 19 luglio 1766, «concedendo di poter in cadaun anno licenziare quattro persone e ciò in confronto anco de medici fisici, che volevano usurpare a noi tal privilegio e ci opponevano il titolo di medici». Inoltre il Senato volle che la Sanità «versasse sopra le regole e i modi, come eseguire la legge 1321 e sopra i limiti e discipline delle due separate facoltà, fisica e chirurgica». Ma ancor «più chiaramente» e in «più risoluta forma si espresse» il Senato nel decreto 14 gennaio 1766 *m.v.* (= 1767) – emanato su scrittura della Sanità – allorché i chirurghi volgari, aizzati dai fisici «per deprimere il nostro Collegio, entrar volevano nel medesimo».

Allora, dopo aver respinto la «mal sognata loro pretesa», il Senato

si dichiarò [...] di voler, che siano promossi li progressi di questa importantissima arte nostra e con l'autorità [della Sanità] siano definite tutte le differenze che ulteriormente insorger potessero tra li sudetti corpi e rassodarli nelle loro rispettive mansioni. ²²²

Venendo ora al modo di eseguire i due decreti del Senato, la scrittura presenta sette proposizioni che ricalcano in sostanza le sette già presentate alla precedente magistratura della Sanità, il 24 luglio 1767. ²²³ Però non viene più riproposta la prima

²²⁰ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 558-559: scrittura del Collegio dei Medici Chirurghi alla Sanità, 28 mar. 1768. Il Collegio ricorda inoltre «che, se nell'anno 1752 non siamo concorsi a formarlo, ciò è derivato poichè esso nostro Collegio, dall'anno 1635 sin questi ultimi tempi, fu occupato da medici del Collegio Fisico» (vedi anche la nota 247).

²²¹ Ivi, pp. 561-562: scrittura del Collegio dei Medici Chirurghi alla Sanità, 10 set. 1768. Vedi anche la nota 58.

²²² Ivi, p. 563. Vedi anche il testo sopra la nota 209.

²²³ Vedile in nota 211.

di esse (e ne viene aggiunta dopo le altre sei, una settimana), nella quale era prescritto agli aspiranti chirurghi, per poter essere ammessi all'esame, un apprendistato per almeno due anni con un medico chirurgo: omissione legata alla istituzione del triennio obbligatorio nella nuova Scuola di Chirurgia.

Con la seconda, viene concesso non più al solo priore fisico, ma anche ai suoi consiglieri, «l'intervento e presenza all'esame».

Con la terza viene specificato chiaramente che, alla ballottazione, oltre a tutto il Collegio Chirurgico, partecipano anche il priore e i consiglieri fisici; inoltre non si menziona più la 'strettezza' dei quattro quinti.

Nella proposizione aggiunta, si afferma che, «per separare i limiti e discipline delle due facoltà fisica e chirurgica e rassodare li due corpi nelle rispettive mansioni, dovrà nelle materie attinenti la chirurgia, avere il Collegio nostro l'intera ispezione indipendentemente dal Collegio fisico». E per separare le mansioni, veniva trascritta «in termini precisi», la legge del Maggior Consiglio del 24 marzo 1321, dalla quale risultava la parte assegnata al priore e consiglieri fisici, di intervento all'esame.

Quanto alla ballottazione, si potrebbe sostenere che la legge non ne parla espressamente: «ciò non ostante, per evitare qualunque studiato attacco», essa veniva accordata. 'Intervento' significa 'essere a detto esame', non 'esaminare':

se alcune terminazioni sembrano accordare l'esame reciproco alle due presidenze, tutte derivano da una prima terminazione 1487 del Collegio de XII Savj seguita ne' tempi della nostra decadenza, l'autorità de quali si rileva dal decreto dell'eccellentissimo Senato 1479, 23 agosto, esser stata sopra li dazj e con il decreto 1488, 21 luglio incompetentemente estesasi in ciò che ad essi non spettava.

Inoltre, dalla 'alterazione' della legge 1321 (il *tunc examinetur in aut examinetur e l'et in etiam*), portata avanti nel 1515 («come si rileva dagli atti del loro Collegio») dai Fisici ai Provveditori di Comun.²²⁴

Rimarcavano altresì la necessità di una «nuova ballottazione» del Chirurgico per ottenervi l'ingresso: mentre per l'approvazione «basta la conosciuta abilità», per l'ingresso serve anche «lodevole contegno, probità di costumi et altro, onde si mantenga la pace ed il decoro del Collegio nostro». Se l'approvato entrasse in Collegio senza apposita, nuova ballottazione, verrebbero annullati i due decreti del Senato 24 lug. 1755 e 19 mar. 1768,

che, a differenza de collegiati, obbliga a pagamento di taglion li extra-collegiati, mentre ogn'uno vorrebbe entrar in Collegio e più l'inquieti e di mal costume, se non altro per sottrarsi da esso taglion, per il che ridonderebbe poi anco, come chiaramente si vede, in pregiudizio della pubblica cassa.²²⁵ [...] Anco dalli Cataloghi, che d'anno in anno vengono repubblicati e sottoscritti da questo eccellentissimo magistrato, chiaro apparisce ciò praticarsi anco dal Collegio de Medici Fisici, essendosi in ambidue la distinzione da collegiati ad extra collegiati.

Riguardo «alle prove sicure dell'attual suo esercizio nella chirurgia»,²²⁶ che il medico fisico deve fornire prima di essere ammesso «alla ballottazione per entrare in Collegio nostro», certo non è sufficiente che egli «sia fornito di teoria chirurgica, quando non la pratica». Come si comporterebbe «il puro teorico», chiamato ad un parto, a «cavar una pietra od amputare un arto»?

²²⁴ Ivi, p. 568. Vedi anche alle pp. 433-434 del presente lavoro e alle note 195 e 196.

²²⁵ Ivi, p. 569. Vedi anche alla nota 138.

²²⁶ Ivi, 2360 (9711), Processo Verde A, c. 28: proposizioni approvate dal Collegio Chirurgico il 15 luglio 1767 e presentate alla Sanità il 24 luglio successivo.

Quanto all'ultima proposizione, quella aggiunta dal Chirurgico rispetto alla precedente scrittura del 24 luglio 1767, sembra ovvio che, mentre

a tutte, anco le più minute arti, è accordato da magistrati lo stabilire tra di essi quelle cose, che credono più conferenti al Corpo, solo a medici chirurghi *sia* necessario di non far passo senza l'approvazione di medici fisici, non'ostante la comandata e decretata separazione.

E nemmeno vale attaccarsi a «particolari, pretese pendenze» ancora in corso: quella presso i Provveditori di Comun nel 1764, è stata «intieramente sopita con reciproci costituiti» del 31 agosto e del 15 settembre dello stesso anno.²²⁷ L'altra, sorta presso la stessa magistratura con la scrittura dei medici fisici di entrambi i Collegi, del 16 febbraio 1766 *m.v.* (= 1767), «per esimersi dalla tansa mensile di lire tre, posta nel Collegio nostro per diffender le ragioni nostre contro il Collegio Fisco», non ha nulla a che vedere con le sette proposizioni: inoltre, da più di due anni non ne parlano più, neanche quando si sono rivolti anche a questa magistratura il 22 maggio 1767. L'attaccarsi a «particolari, pretese pendenze» ad altro non tende «che ad impedire, se fosse possibile, la decisione della presente materia presso le eccellenze vostre».²²⁸

Resta ora a rispondere alla scrittura del 22 marzo 1767, con la quale i medici fisici soci dei due Collegi accusano il Chirurgico di non aver proceduto di anno in anno alle elezioni per rinnovare le cariche sociali, che sono occupate solo dai collegiati chirurgici: inoltre che, 'abusando' della terminazione 16 maggio 1763 dei Provveditori di Comun, i bicollegiati non siano mai stati chiamati alle riunioni del Chirurgico.

Non è la prima volta che le cariche non sono state rinnovate, è già successo nel 1691 e nel 1747 e – come nel caso presente – fu per evitare «turbolenze», «pregiudizii e disordine».²²⁹ Stupisce «che dopo il silenzio di quattro e più anni [...] si sia sopra tal punto voluto insorgere presentemente», ma non troppo: se

in passato speravano che, o fosse levato a noi il diritto di licenziare o conferir la laurea dottorale in chirurgia, come tentarono con lunghissima, maliziosa allegazione [ai Riformatori], o con introdurre a depressione dello stesso [Collegio] li chirurghi volgari,

non essendovi riusciti, «ora vanno suscitando tali cose circa esse cariche». C'è stata anche «un'altra ragione validissima» per non rinnovarle, perché se i bicollegiati fossero stati esclusi dalle ballottazioni, le avrebbero impugnate come «illegali» e se vi fossero stati ammessi, «ne sarebbero agevolmente nati que' disordini e scandali» facilmente immaginabili,

oltre di che, se l'elezione fosse in loro caduta, chi non vede quanto malamente sarebbero state appoggiate le ragioni del Collegio Chirurgico ad una tal presidenza, che hà interesse e sola premura per il natural suo Collegio Fisco.

«Quanto poi alla pretesa promiscuità di esse cariche», se si esaminano le

²²⁷ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 572-573. Vedi anche alle pp. 476-478.

²²⁸ Ivi, p. 573.

²²⁹ Nel 1691, la riunione indetta dal Collegio Chirurgico per rinnovare le cariche, è stata sospesa per comando della Sanità «per la ragione delle vertenze che v'erano in quel tempo, acciò non avessero ad insorgere pregiudizii e disordine». Il medico fisico Antonio Merloni, eletto nel 1747 priore del Chirurgico, è rimasto in carica assieme agli «altri ancora della presidenza, sino che furono ridotte, al suo termine, le vertenze che v'erano nell'eccellentissimo Pien Collegio, cioè sino li 24 marzo 1749». Ivi, p. 574. Vedi anche la nota 128. Il 21 aprile 1749 viene deciso in Pien Collegio in favore dei medici fisici collegiati nel Fisco, che possano continuare ad essere collegiati anche nel Chirurgico, con dieci voti affermativi, cinque contrari e uno non sincero (ivi, pp. 186, 191, 230-232).

elezioni fatte da che sono essi entrati nel Collegio nostro, che fù dall'anno 1635, si scorge in fatto che la presidenza fù anzi sempre appoggiata a loro medesimi, eccetto che nella presente attuale presidenza, che per divina provvidenza cadde trà medici chirurghi, onde sorti la propria difesa, che li sarebbe certamente mancata, se fossero stati eletti li fisici dell'uno e dell'altro Collegio.²³⁰

Che non siano stati più chiamati alle riunioni del nostro Collegio, ciò avvenne quando il Collegio dei V alla Pace comandò al nostro priore «di dover ivi presentare li nostri particolari privilegi di dottorato [...], mossa simigliante all'altra di essi fisici», allorché tentarono presso i Riformatori di farci entrare in Collegio i chirurghi volgari e non essendoci riusciti, «hanno fatto questo nuovo esperimento di assoggettare il Collegio, che solo dipende da questo gravissimo magistrato» (della Sanità), al suddetto dei V alla Pace,

per confonder nuovamente li diversi titoli delli due generi di chirurghi scientifici e mecanici, come appunto fù anco fatto nel loro Catalogo dell'anno 1766, alterando le terminazioni di questo gravissimo magistrato 1608, che perciò sopra le istanze nostre richiamò esso Catalogo, onde non avessero luogo le arbitrarie alterazioni.²³¹ Per il che essendosi dovuta interporre immediata appellazione di esso comandamento o sia terminazione, alla Quarantia Civil Vecchia, non furono chiamati li medici fisici, trattandosi di quello stesso che fù da essi tentato al magistrato eccellentissimo de Riformatori.²³²

Questa la scrittura presentata dal Collegio Chirurgico alla Sanità, il 10 settembre 1768: la Sanità la invia al Collegio dei Medici, concedendo tre giorni per rispondere in merito.²³³ Per «la brevità del tempo concesso», il Collegio dei Medici si limita a ribadire che la legge del Maggior Consiglio del 1321

altro non accorda alle presidenze de chirurghi e de fisici, che l'autorità di dar le licenze in chirurgia dopo un arbitrario esame, per medicare nella città di Venezia e niente più; ma non mai l'autorità di crear chirurghi scientifici capaci d'insegnar nelle cathedre, come erroneamente suppone il moderno Collegio chirurgico ne capitoli avanzati; mentre una tal autorità era già stata impartita dall'eccellentissimo Senato al Collegio de fisici con suo decreto, i quali come possessori e professori della chirurgia scientifica, soli possono insegnarla a' studenti e renderli colli esami opportuni atti ad entrare ne Collegi per insegnarla e professarla, con vantaggio del publico e del privato.

Questo è un tentativo «di impartire titoli e privilegi che non ha, né potrà mai in eterno competarli e di erigere in università un semplice, provinciale Collegio di cerusici».²³⁴

Sentiti questi contrastanti pareri, la Sanità emette il 1° ottobre 1768 una «capitolata terminazione, onde con tal mezzo sia tolto per sempre lo scandalo di nuove controversie». Il Collegio dei Medici Chirurghi potrà «dottorare o sia licenziare ogni anno quattro chirurghi latino sermone». L'esame verrà fatto dal priore e consiglieri chirurgici, oltre a due arguenti estratti a sorte (i quali proporranno «altri punti di chirurgia») e saranno presenti il priore e i consiglieri fisici. L'approvazione sarà votata da tutto il Chirurgico assieme al priore e consiglieri fisici (però non viene specificato con quale maggioranza).

E come che la facultà medico-fisica estendendosi universalmente sopra la cura del

²³⁰ Ivi, pp. 574-575.

²³¹ Ivi, p. 576. *Post* 30 apr. 1766, il priore Chirurgico vede che nel Catalogo dei Fisici è stata alterata la terminazione della Sanità «et non aequae ac vulgares chirurgos communi titulo Chirurgorum, vel Licentiatorum vocatos esse». Ricorre allora il 23 luglio alla Sanità, che accoglie le sue richieste e ordina lo stesso giorno la rimozione del Catalogo da tutte le spezierie, per mano del bidello dei Fisici (ivi, p. 516).

²³² Vedi anche la nota 205.

²³³ *BMV: Ms. it. VII; 2362 (9655)*, fasc. 16¹, Istoria, c. 29v.

²³⁴ Ivi, 2361 (9716), *Processo Rosso B*, cc. 31-32.

corpo umano, comprende ancora quella della chirurgia, di cui non è che una parte», l'approvazione sarà conferita al candidato dal priore chirurgico, «come pure il pubblico atestato o sia privilegio, sottoscritto da esso priore e da quello ancora de Medici fisici», autenticato dal sigillo del Collegio chirurgico e dalla sottoscrizione del suo cancelliere e vi «dovrà essere aggiunto ancora il sigillo del Collegio de Medici fisici».

Per entrare nel Collegio chirurgico occorrerà una votazione con i quattro quinti dei voti. I privilegi chirurgici «tanto d'approvato latino sermone, quanto di licenziati vulgari sermone provenienti da altre università», per avere valore legale «nel dominio veneto», dovranno essere riconosciuti e sottoscritti dai due priori. Dato che «per l'esercizio utile della facoltà chirurgica non basta la notizia delle teorie, ma è assolutamente necessaria la pratica materiale della medesima», un medico fisico dovrà, prima «di essere adnesso alla ballottazione per entrar nel Collegio de chirurghi», dimostrare «di esercitare o di aver fatto esercizio della chirurgia».

«L'attuale presidenza del Collegio Medico chirurgico, che da più anni sussisteva nelle medesime persone [...] dovrà intendersi nel termine di mesi tre terminata», dopo di che si dovranno fare le elezioni e così di anno in anno.

E così ogni anno dovrà essere stampato «il Catalogo de nomi tanto de Medici fisici, quanto de Medici chirurghi [...] a lume de spezieri, onde da essi siano spedite legittimamente le ricette».²³⁵

La terminazione della Sanità viene letta nella riunione del Collegio Chirurgico dell'8 ottobre 1768, alla quale partecipano anche i bicollegiati. Alcuni di essi parteciperanno anche a quella del 15 ottobre, nella quale viene eletto il nuovo cancelliere, Felice Pezzi, al posto di Giuseppe Mozzoni, deceduto. Poi si sarebbe dovuto eleggere anche il bidello, ma arriva un mandato avogaresco richiesto da Antonio Fantuzzi, Pietro Campi e Sebastiano Rizzo, vietante «ogni novità»: è questo lo strascico dell'impugnazione fatta dai «medici fisici ascritti al Collegio de Medici Chirurghi», della parte 17 settembre 1766, con la quale il Chirurgico ha imposto la tassa di tre lire al mese per le spese legali onde opporsi alle «vessazioni che in varj modi si è compiuto d'apportarle il Collegio de Medici Fisici». Il priore Macotti ostenta meraviglia che, dopo «l'abbandono di tanto tempo, si veda riassunta la molestia promossa», con «la loro estesa 17 febbraio 1766 *more veneto*» (= 1767) e chiede «il laudo della parte sudetta 17 settembre 1766 e del susseguente atto di rattifica 27 detto».²³⁶

In una successiva riunione del Collegio Chirurgico vengono eletti Peregrin Sanzonio e Giovanni Menini quali deputati a definire la controversia con i bicollegiati e l'8 dicembre i due firmano con Antonio Fantuzzi e Sebastiano Rizzo una transazione che disobbliga i bicollegiati «da qualunque spesa e pretesa del Collegio [Chirurgico] per occasione della parte presa in passato»: così termina la pendenza presso i Provveditori di Comun del 16 febbraio 1766 *m.v.* (= 1767).²³⁷

²³⁵ Ivi, 2360 (9711), Processo Verde C, cc. 22-23: terminazione della Sanità, 1° ott. 1768. Un'altra edizione della terminazione, in Libro Atti Priori H, pp. 577-580; un ampio riassunto con osservazioni del Collegio Medico («la terminazione è figlia del favor e non dell'esame [...]; essa è nell'esecutivo incoerente, anzi lesiva della massima voluta dal Senato e nel giudiziario non è imparziale dell'esame delle vertenze tra Collegio e Collegio [...]; non lascia alle leggi che dar dovevano norma ad essa, neppure la loro effigie»), in ivi, 2362 (9655), fasc. 16^a: Istoria, cc. 30-31v. Quanto al Catalogo, «quella delle due facoltà che nel corrente anno non l'avesse stampato, dovrà farlo dentro il periodo di un mese» (Libro Atti Priori H, p. 580).

²³⁶ Ivi, pp. 582-583: scrittura del priore e consiglieri del Collegio dei Medici Chirurghi all'Avogaria, 17 ott. 1767: La scrittura è inviata all'Avogaria invece che ai Provveditori di Comun, essendo questa magistratura in ferie.

²³⁷ Ivi, pp. 584-585: concordato con i medici appartenenti ai due Collegi, 8 dic. 1768. Il priore Macotti annota che i collegiati chirurgici hanno riconosciuto l'impotenza del loro Collegio a sostenere i litigi e sono stanchi di dover con-

GLI ULTIMI PROVVEDIMENTI DEI PRESSIDI ETERNI

Prima delle elezioni che concluderanno il suo lungo mandato di cinque anni e otto mesi, il priore Macotti registra nei suoi Atti l'uscita del «Catalogus doctorum medicorum chirurgorum» a stampa, nel quale essi sono divisi nelle tre categorie, collegiati, assenti ed extra collegiati. Ordinandone la consueta distribuzione a tutte le spezierie, egli avverte che lo si dovette necessariamente riformare, onde tutto risultasse conforme alle leggi e alle dignità del Collegio. Così, al suo inizio, il passo «che niun medico chirurgo possa medicare in questa città, se non sarà esaminato o dottorato in Studio Generale, ovvero nel Collegio nostro, con il modo e forma confermata e decretata dal magistrato eccellentissimo della Sanità con la terminazione 1° ottobre 1768 e se licenziato il suo privilegio dal magistrato medesimo non sarà registrato nel presente Catalogo»,²³⁸ sancisce di fatto la trasformazione «in università [di] un semplice, provinciale Collegio di cerusici».²³⁹

Poi, «superati gli ostacoli con i quali il Collegio dei Fisici tentò di abolire la facoltà del nostro Collegio di dottorare e di trasferirla presso di sé», il nostro Collegio creò due dottori e noi, «in forza dei nostri privilegi, conferimmo loro la facoltà magistrale, gli altri privilegi e i diplomi».²⁴⁰

Il Macotti allude alla ripresa degli esami *latino sermone*, che erano cessati il 19 ottobre 1761. Dopo sette anni, il 19 dicembre 1768, viene infatti estratto un punto di chirurgia per Francesco Dilessi ed uno per Carlo Carminati. Il giorno dopo, vengono fatti i due Dottorati e vengono messi in votazione e accettati i loro ingressi, assieme a quelli di altri tre licenziati *latino sermone*.

Si può rilevare la differenza tra un privilegio del 1749 («Nos Joannes Baptista Grandi illustrissimorum medicorum chirurgorum prior, auctoritate nobis concessa ab illustrissimo priore physicorum almi Collegii Venetiarum, privilegiorum vigore»)²⁴¹

tinuare a pagare delle tasse per le necessarie spese legali. Essi pensano che, chiudendo la controversia, i bicollegiati corrisponderanno, se non tutto il dovuto, almeno una somma «non indecoram». Hanno inoltre sentito che i Fisici hanno già raccolto a tale scopo trenta zecchini e che sperano di raccoglierne ancora. Ma l'accordo viene firmato esentando i bicollegiati dal pagamento delle tasse arretrate, mentre il resto del Chirurgico continua a sostenere «onus earum impensarum»: queste spese legali «pro defensione Collegii iuriumque ejus» hanno già superato i 720 ducati (se ducati da 6 lire e 4 soldi l'uno, equivalgono a 4.464 lire ossia a due lire meno di 203 zecchini, da 22 lire l'uno). Due anni di tasse arretrate, in ragione di tre lire al mese, equivalgono a 72 lire per ogni bicollegiato: questi sono 22 o 23, quindi 1.584 o 1.656 lire, ossia dai 72 ai 75 zecchini circa. Comprensibile quindi una certa delusione alla firma dell'accordo (ivi, pp. 586-587). Con il concordato resta anche rimossa «l'appellazione interposta li 15 ottobre prossimo passato nel Consiglio [...] di 40 C[ivil] N[ovo]» e «laudato in forma Consilii l'atto dell'[...] Avogador Bembo, seguito il giorno steso a favore degli eccellenti prior e consiglieri di detto Collegio de Medici Chirurghi». Il 12 gennaio 1768 *m.v.* (= 1769), la «scrittura d'accordo» dei «Medici Fisici ascritti al Collegio de Medici Chirurghi» con i «deputati del suddetto Collegio», viene presentata ai Capi del Consiglio di 40 Civil Novo, «per implorarne in ogni tempo e caso la sua inviolabile esecuzione» (ivi, p. 585): annotazione nella Filza degli accordi del Consiglio dei 40 C[ivil] N[ovo] della scrittura d'accordo presentata il 12 gennaio 1768 *m.v.* (= 1769).

²³⁸ Ivi, p. 589 (il corsivo è mio).

²³⁹ Ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 32. Riporto la traduzione della Legge 1321 del Maggior Consiglio, come è citata nella scrittura del Collegio dei Medici Chirurghi contro i chirurghi volgari, inviata alla Sanità post 30 apr. 1766, ante 20 set. 1766: non possa medicar in chirurgia in Venezia chi non fosse dottorato in uno Studio Generale e, non essendolo, allora sia esaminato dal prior de Medici di Chirurgia e suoi consiglieri, unitamente al priore e consiglieri de Medici Fisici e trovandolo idoneo possa medicar di chirurgia in Venezia ed entrare nel Collegio» – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 520 (il corsivo è mio) –. Vedi anche il testo sopra la nota 17.

²⁴⁰ Ivi, p. 468. Questo passo degli Atti Priori, anche se materialmente appena successivo ad avvenimenti dell'11 maggio 1763, risulta steso alla fine del 1768 quando il Macotti 'costruisce' in chiave autogratulatoria la storia del suo lungo priorato.

²⁴¹ Ivi, p. 193. Il 1° aprile 1754, non risultando stabilito negli statuti o nelle parti del Chirurgico il tipo di maggio-

e quello del 20 dicembre 1768 («Nos Jacobus Macotti chirurgiae doctor almi medicorum chirurgorum Collegii Veneti prior, vigore privilegiorum Collegii nostri, auctoritate qua fungimur nobis concessa»).²⁴²

Adesso, annota il Macotti, resta da rivendicare la facoltà di licenziare volgarmente, di insegnare l'Anatomia e la Chirurgia tanto privatamente che pubblicamente e il privilegio dell'esenzione dalle tasse, dal quale non solo i chirurghi volgari, ma perfino i chirurghi *latino sermone* extra collegiati «abdicati sunt», con la massima ingiuria per il nostro Collegio e per l'Arte.²⁴³

I due privilegi del 20 settembre 1768 vengono firmati per primo dal Macotti e poi dal priore fisico Giovanni Battista Trivellati. Il Macotti ricorda che nel corso del suo priorato ha riconosciuto la legittimità di molti privilegi rilasciati dall'Università di Padova a chirurghi volgari e in essi la sua firma era preceduta da quella del priore fisico: solo dopo emanata la terminazione della Sanità del 1° ottobre 1768, altri tre privilegi dei quali si voleva il riconoscimento, vengono firmati prima da lui e dopo dal Trivellati.²⁴⁴

LA NUOVA BANCA DEL COLLEGIO CHIRURGICO

Il 29 dicembre 1768, in una riunione di Collegio comprendente anche i bicollegiati, viene eletto il nuovo priore Pellegrino Sanzonio, i due consiglieri, Rinaldo Modena e Andrea Lama, i due sindaci, Gerolamo Novello e Giovanni Lorenzi e il tesoriere, Francesco Bernardi.²⁴⁵

Il nuovo anno inizia favorevolmente per il Collegio Chirurgico: riuniti i suoi debitori il 7 gennaio 1769, onde convincerli a pagare «nisi illico saltem in tempore» quanto devono al Collegio in tasse arretrate, in base alle parti del 20 settembre 1763 e del 17 settembre 1766, questi – anche «ex diligentia Thesaurarii nostri» – decidono di effettuare lo sperato rimborso.²⁴⁶

Inoltre, la Sanità, accogliendo le richieste fatte il 28 marzo 1768 dal Collegio Chirurgico,²⁴⁷ lo incarica di esaminare l'Indice dei Medicinali compilato dal Collegio Fisico: così l'11 gennaio viene presentata alla Sanità l'«Aggiunta necessaria di rimedi chirurgici ommessi nell'Indice». Il 18 successivo, la Sanità dispone per la stampa

ranza richiesta negli esami *latino sermone*, si approva la parte che occorrono i quattro quinti dei voti «Patrum qui aderant» e poiché i Privilegi sono impartiti a noi dal Collegio dei Fisici, la parte viene inviata al Collegio Fisico perché sia confermata e ciò avviene il 17 aprile successivo (ivi, pp. 294-295; il corsivo è mio).

²⁴² Ivi, p. 595. Dei cinque entrati in Collegio il 20 settembre 1768, due (Faustino Mazzocchi e Nicolò Tessari) hanno superato l'esame *latino sermone* fin dal 28 settembre 1761 (ivi, pp. 420, 425). All'estrazione dei punti del 19 dicembre 1768 è invitato anche il priore fisico, nonostante ciò non sia richiesto dagli statuti chirurgici: ma questo «quod amicitiae et urbanitatis erat indicium, tanquam subjectionis argumentum a priore Physicorum receptum fuit» (ivi, p. 591).

²⁴³ Ivi, p. 587. Sempre dello stesso periodo è l'annotazione del Macotti fatta alla p. 466 dei suoi Atti Priori: «i medici chirurghi extra collegiati sono costretti a pagare il taglione assieme ai volgari chirurghi, con la massima ingiuria per loro e per il nostro Collegio e disdoro per quello dei Fisici, il cui priore fino a questi ultimi tempi, con potestà che, in forza di nessuna legge, si è arrogata, conferisce la facoltà magistrale, i privilegi e i diplomi [...] ad ogni candidato dopo il suo esame e, dando l'approvazione, vanamente impartisce l'esenzione [da ogni tassa]». Vedi anche la nota 240. Si osservi che, per il Macotti, rimane «da rivendicare la facoltà di insegnare l'anatomia e la chirurgia tanto privatamente che pubblicamente»: ciò peraltro contrasta con la formula adoperata dallo stesso Macotti nei dottorati del Dilessi e del Carminati, il 20 settembre 1768: «facultatem concedimus [...] in Chirurgiae scientia docendi, legendi et determinandi» e, nei privilegi a loro concessi: «auctoritatem legendi, disputandi et determinandi in Chirurgiae scientia» (ivi, pp. 594, 596).

²⁴⁴ Ivi, p. 597.

²⁴⁵ Ivi. Il Modena è un sindaco nella vecchia banca; i sindaci sono due medici fisici chirurghi, non iscritti al Collegio Fisico e costituiscono una rappresentanza degli altri quattro collegi che si trovano nella stessa situazione. Non viene eletto invece nessuno dei bicollegiati.

²⁴⁶ Vedi alla p. 440 del presente lavoro e alla nota 220.

²⁴⁷ Ivi, p. 610.

definitiva dell'Indice da distribuirsi «a cadauna delle spezierie medicinali di questa città ed ovunque occorresse».²⁴⁸

La nuova banca deve però fronteggiare l'attacco del priore fisico contro la preminenza del priore chirurgico nel firmare i privilegi: qualche giorno *post* 20 febbraio 1768 *m.v.* (= 1769), il priore fisico propone che in tutti i privilegi le firma debbano essere in una unica riga, la sua firma a destra e quella del priore chirurgico a sinistra.²⁴⁹

LE DUE URNE

Il 3 marzo 1769, il priore chirurgico invita all'estrazione del punto per Giorgio Paganoni, anche il priore fisico. Il giorno successivo, il Paganoni, superato l'esame a pieni voti, ottiene anche l'ingresso al Collegio, quale fratello di collegiato. In questo Dottorato entra in vigore una «Tabella novissima pro doctorandis [...] ab antecedentibus praesidibus convenienter statutam»: essa annulla la quota di 24 lire spettante all'erario del Collegio Fisico,²⁵⁰ ma gli Atti Priori Chirurgici non registrano alcuna protesta dei Fisici e nemmeno l'8 aprile successivo, al Dottorato *gratis* di Giovanni Grassi.²⁵¹ Però in quest'ultimo Dottorato, inizia un altro contenzioso fra i due Collegi: durante le operazioni di voto per l'approvazione del candidato, viene

²⁴⁸ Si tratta dell'«Indice di semplici e composti Medicinali li quali [...] sia obbligato ciascheduno della speciali di tener pronti nelle loro specierie» (ivi, pp. 610-612). Per un «Indice» del 1617, vedi GIORMANI, *La farmacopea ufficiale della Serenissima nel 1790: un libro sfortunato*, «Atti e Memorie dell'Accademia patavina di scienze lettere e arti», Classe di scienze matematiche e naturali, 102, a.a. 1989-1990, pt. 2 (Memorie della Classe di scienze matematiche e naturali), p. 97.

²⁴⁹ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 612. La questione sarà risolta dalla Sanità il 5 maggio successivo: tutti i «privilegi di chirurgia approvati o dottorati, vulgari o latino sermone da qualunque Università conferiti (la legittimità de quali viene riconosciuta per legge dalli priori delli due Collegi)», dovranno essere sottoscritti prima dal priore fisico, poi da quello chirurgico. Invece i quattro privilegi *latino sermone* che «possono essere rilasciati e concessi ogni anno dal Collegio de Medici Chirurghi», dovranno essere firmati dal loro priore, dopo di che il priore fisico attesterà di esser stato presente all'esame con i suoi consiglieri e di aver dato voto favorevole (ivi, pp. 632-633): terminazione della Sanità del 5 mag. 1769, regolante la firma dei priori sui privilegi chirurgici. Vedi anche, *asv*: Sanità, not. 40, c. 41v: 5 mag. 1769.

²⁵⁰ Il 4 marzo 1769 viene anche presa la parte concedente la grazia a Giovanni Grassi, che ha perso il padre nel 1763, lasciando la vedova con due figli maschi e «due putte nubile». «Avolo e zio paterno», afferma il Grassi nella sua supplica al Collegio, «non lasciarono di somministrarmi orme onorate nell'esercizio di una tal professione». Comunque il Grassi «*gratiam obtinuit, non tamen solutus a nummis sgravio Collegii debitis*» (BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 617-618, 654). Dopo l'esame del Grassi, che ottiene l'approvazione «*cunctis Patrum una cum priore et consiliariis Physicorum votis*», il priore chirurgico, prima di mettere ai voti l'ingresso in Collegio del Grassi, ricorda ai presenti che se egli rimanesse extracollegiato, dovrebbe pagare il taglione, anche se «*in nostris et in similibus diplomatibus exemptionem promittuntur*». Per cui, onde evitare disdoro al Collegio e danno al candidato, il priore invita a votare per la sua accettazione e anche a risparmiargli il peso delle sportule da darsi ai presenti: secondo la «Tabella novissima», per l'ingresso spettano lire 24 e soldi 16 all'erario del Collegio Chirurgico, lire 3 e soldi 2 al cancelliere, lire 3 al bidello, lire 1 e soldi 10 al sottobidello e lire 1 e soldi 11 ad ogni collegiato presente (sono in 30, quindi lire 46 e soldi 10). Gli Atti Priori registrano che il priore e i consiglieri fisici, «liberali animo», hanno rinunciato alle loro sportule per l'approvazione e che è stata presa la parte accordante l'ingresso del Grassi *gratis et amore dei*, ma pagando la quota spettante all'erario, cancelliere e bidello del Chirurgico. Nel 1763, la quota spettante all'erario chirurgico era di lire 12 e di lire 24 quella dell'erario fisico. Nel 1768, quando il Collegio Chirurgico riottiene la facoltà di licenziare *latino sermone*, porta da 12 a 31 lire la quota spettante al suo erario e con la «Tabella novissima» del 1769, la sua quota viene aumentata a lire 36, mentre viene omessa del tutto la quota spettante all'erario dei Fisici. Ivi, pp. 622-623, 647. Per le tariffe di esame, ivi, 2361 (9716), Processo Rosso B, c. 3v; per le tariffe di esame e di ingresso al Collegio, ivi, 2345 (9698), *Libro di ricevute dei tesori del Collegio Chirurgico, 1742-1795*, pp. nn.; la «Tabella novissima», ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 620-621.

²⁵¹ Si osservi che, anche questa volta, il priore fisico è stato invitato per l'estrazione del punto (ivi, p. 621). Vedremo in seguito, la protesta del priore fisico alla Sanità, il 30 agosto 1776 (per l'introduzione «arbitraria» della «Tabella novissima [...] che spoglia ed a se attrae gli emolumenti della cassa del Collegio de Medici Fisici») – ivi 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 49-51 –. Vedi il testo sopra la nota 309.

violata la «immancabile consuetudine [...] inalterabilmente sempre osservata, di esser il primo» il priore fisico «a metter balla in bossolo a preferenza di chiunque altro». Questo perché, invece del solito bidello che raccoglie i voti nel bossolo, «erano stati mandati in giro ad un tempo stesso» il bidello e il sottobidello, ognuno con un bossolo, «onde ne seguì il sinistro effetto di confondere e rendere equivoco l'ordine naturale di essa ballottazione». Alla «modesta, ma efficace doglianza» fatta dal priore fisico «dopo la ballottazione» gli viene risposto dal priore chirurgico che erano stati i bidelli «di proprio loro arbitrio e senza veruna premeditazione o commissione» a procedere in tal modo, «a solo motivo di evitare li già noti sconcerti nati in altre riduzioni, per essere li bossoli stessi, per la loro mala struttura, imperfetti». Il priore fisico, considerata questa, «una placida sì, ma poco concludente e molto mendicata risposta», non insiste, non volendo «turbare la radunanza, per non inferir pregiudizio di dilazione all'innocente laureando».

Farà però una vibrata protesta l'11 aprile successivo, che verrà intimata il giorno successivo al priore chirurgico, con sua grande meraviglia, dato che nella votazione contestata, i bidelli erano andati raccogliendo i voti – uno da destra e l'altro da sinistra – come esattamente avevano fatto nelle ultime, precedenti riunioni del Collegio.

Pur commentando negli Atti Priori che le leggi non fanno alcun cenno dell'intervento del priore fisico all'estrazione del punto, della preminenza del suo seggio e del suo votare per primo, nella sua scrittura di risposta del 19 aprile, si limita a ripetere quanto ha già esposto al priore fisico il giorno dell'incidente, onde «mantenere quella pace e corrispondenza che desidera, massima doppo tanti travagli e disturbi sofferti». ²⁵²

Altri fastidi vengono dal Corpo dei chirurghi approvati *vulgari sermone*. Due medici chirurghi extracollegiati, Vincenzo Pasquinelli e Michelangelo Costantini (che «pluries ingredi tentarunt» nel Collegio Chirurgico), ²⁵³ sono eletti rispettivamente priore e consigliere del Corpo: elezione 'incongrua', perché in contrasto con il decreto del Senato del 14 gennaio 1766 *m.v.* (= 1767), che prescrive la separazione tra il

²⁵² Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 624-626: scrittura del priore del Collegio Fisco Giovanni Battista Trivellati, in atti del notaio Cesare Antonio Zerbina, dell'11 aprile 1769. Il commento del priore del Collegio Chirurgico, Pellegrin Sanzonio, del 12 aprile successivo (ivi, p. 624), è che la nuova protesta del priore fisico, «nititur supra morem etsi raptum, dum socii de ejus Collegio dominabant Collegium nostrum». La scrittura di risposta del Sanzonio, del 19 aprile 1769, ivi, pp. 626-627.

²⁵³ Essi sono implicati in uno dei tanti tentativi fatti dai chirurghi licenziati *latino sermone* per entrare nel Collegio Chirurgico, allo scopo di risparmiare il taglione (vedi alla p. 419 del presente lavoro e alla nota 138). Il 2 dicembre 1760, a loro istanza, l'avogadore Francesco Angaran comanda al priore chirurgico Pietro Campi «di eseguire in tutte le sue parti, come sta e giace, la legge del serenissimo Maggior Consiglio [...] in materia d'ingresso». Il priore ritiene che questo comandamento sia stato «con illegalità consegnato, si ch'è in tanto furono fatti li tre ingressi, seguendo l'ordine e le leggi del Collegio e delli statuti». Entrano così il medico fisico «et chirurgiae professor» Francesco Antonio Corradini (che non è collegiato nel Fisco ed ha una «lunga pratica [di chirurgia] fatta sotto [...] Giovanni Battista Grandi e Giovanni Menini»); il nipote del collegiato Giacomo Macotti, Giuseppe Bernardi, «chirurgiae professor» (e che risulterebbe laureato in Medicina nel 1760: D. V. CARINI VENTURINI, *Francesco Bernardi*, in *Dalla scienza medica*, p. 72). Anche il chirurgo Giovanni Carminati ha fatto domanda d'ingresso, ma «per prudenti riguardi», è stata «differita la ballottazione». D'altra parte, l'avogadore Angaran, assunte informazioni dal priore Campi, revoca il suo mandato del 2 dicembre. Così il Carminati si presenta alla riunione del 15 dicembre e ottiene l'ingresso (con 51 voti favorevoli e 6 contrari). Il secondo postulante è Michelangelo Costantini, il quale, nella sua supplica al Collegio fa un accenno al mandato avogaresco, affermando che «l'assenso di quell'atto gli fu repentinamente carpito, senza poter formar giudizio del suo indiretto uso». Egli si descrive come un esperto nella litotomia, arte di cui fa l'elogio, come pure in quella delle fasciature: però la sua richiesta non ottiene il *quorum* dei votanti. La parte «pendet» per tre volte, «quapropter capta non fuit». Quanto al Pasquinelli, sembra che sia stato eletto altra volta, ma che poi la sua elezione sia stata abrogata con terminazione del 5 gennaio 1766 *m.v.* (= 1767) (Libro Atti Priori H, pp. 396, 400, 402-404, 407-409, 614).

Corpo e il Collegio Chirurgico. L'unica relazione che possono avere i due chirurghi *latino sermone* (descritti come extracollegiati nel Catalogo dei Dottori Chirurghi) con il Corpo in questione, è il pagamento del 'taglione'. La segnalazione di questa irregolarità fatta dal priore chirurgico alla magistratura soprintendente a tutte le arti – e quindi anche ai chirurghi volgari – ossia i Giustizieri Vecchi, provoca, il 1° marzo 1769, il 'taglio' di questa elezione, assieme alla prescrizione che le due cariche devono essere scelte tra gli appartenenti al Corpo.²⁵⁴

Per il resto, il 1769 scorre abbastanza tranquillo. Consideriamo, ad es., l'inoculazione del vaiolo. «Mentre per tutta Italia e oltr'Alpe la pratica della vaiuolizzazione si era diffusa ampiamente, nel Dominio Veneto essa restava affidata all'iniziativa privata di pochi volenterosi». Solo la pubblicazione, nel 1768, dei risultati favorevoli ottenuti da due docenti dello Studio di Padova, Omobon Pisoni e Leopoldo Marc'Antonio Caldani, «indussero il Senato Veneto a uscire dall'atteggiamento di prudente attesa che fino a quell'epoca aveva conservato». Con il decreto del 17 settembre 1768, il Senato «prescrive in via di esperimento l'inoculazione del vaiuolo anche nella Dominante», esperimento che verrà «eseguito dal Protomedico di Venezia Giovanni Battista Paitoni e dal dottor Francesco Vicentini nell'Ospedale dei Mendicanti il 6 novembre 1768 su ventidue fanciulli, con ottimo esito».

Visto «l'esito il più felice ne' scorsi mesi [...] in questo pio Ospedale de' Mendicanti», su proposta della Sanità, il Senato ordina il 29 dicembre successivo, «la rinovazione di un tal esperimento in stagione opportuna», ossia «di primavera e di autunno, sopra tutti quelli che o si rintracciassero dagli Spedali, o si presentassero spontanei per partecipare di un tanto beneficcio». Inoltre «fu stabilito di estendere l'esperimento anche alla Terraferma».

La terminazione esecutiva della Sanità del 6 gennaio 1768 *m.v.* (= 1769), ordina la stampa e la diffusione «presso gli Uffici di Sanità della Terraferma» delle «relazioni del Paitoni e del Vicentini sull'argomento e così pure delle *Nuove riflessioni sulla pratica della Inoculazione* di Angelo Gatti (Venezia, 1768), prescrivendo che venisse usato il metodo dell'incisione, propugnato dal Gatti e già messo in pratica anche a Venezia».

Dalla Sanità arrivano al Collegio Chirurgico sessanta copie a stampa della terminazione esecutiva, del 1° marzo 1769: essa prescrive che «i professori di medicina e di chirurgia» praticanti tale inoculazione a Venezia, sono tenuti a riferire ogni mese alla Sanità il nome, cognome e l'età degli inoculati, con l'esito dell'operazione. Lo stesso dovrà farsi per quelli «che naturalmente attaccati fossero da vajuolo».²⁵⁵

Le copie vengono distribuite ai chirurghi collegiati ed extracollegiati, in parità di funzione con i medici fisici.

Tale pratica non compete invece ai chirurghi volgari, almeno inizialmente, mentre una volta superata

²⁵⁴ Ivi, p. 614: terminazione dei Giustizieri Vecchi del 1° marzo 1768. La notizia di queste «inconvenientes electiones» viene data dal priore al Collegio Chirurgico, nella riunione del 4 marzo successivo (ivi, p. 620).

²⁵⁵ ONGARO, *La vaiuolizzazione nel Dominio Veneto, Atti del XIX Congresso Nazionale di Storia della Medicina (L'Aquila, 26-29 settembre 1963)*, Roma, 1965, pp. 681-682. Padova, Archivio di Stato (ASP): Ufficio di Sanità, reg. 156, p. 131: magistrato della Sanità di Venezia ai Provveditori di Sanità di Padova, Venezia, 16 set. 1769. Libro Atti Priori H, pp. 644-647: terminazione della Sanità del 1° mar. 1769, vedila anche in asv: *Sanità*, not. 40, c. 17v. Essa prescrive relazioni mensili per la Dominante: nella Terra Ferma, le relazioni mensili fatte ai rispettivi Uffici di Sanità, devono da questi essere inviate annualmente, nel mese di febbraio, al magistrato della Sanità. Questo darà poi disposizione, l'11 dicembre 1769, ai due Collegi di inviare le relazioni semestralmente.

la fase sperimentale dell'inoculazione, ormai si ritiene la cosa facile al punto che può essere praticata dalle madri stesse con la punta di un ago, o con la scalfittura di un'unghia e che non sembra più necessario il ricovero.²⁵⁶

Questa parità di funzione viene estesa sulle autopsie da farsi in caso di «morti repentine», dalla terminazione della Sanità del 23 agosto 1769. A queste autopsie devono presenziare il proto medico, il chirurgo della Sanità e quattro medici fisici e, affinché

con maggiori osservazioni ed esami possano venir scoperte le vere cause delle morti repentine et ad oggetto ancora di sempre più promuovere li progressi dell'importantissima arte chirurgica, com'è di pubblica volontà,

il Collegio Chirurgico dovrà eleggere ogni anno quattro dei suoi collegiati, «due de quali abbiano per lo meno ad intervenire a tutte le aperture de cadaveri, che si fanno d'ordine di sue eccellenze».²⁵⁷ Vane saranno – alla prima occasione ritenuta favorevole – le proteste fatte dal Collegio Fisico.²⁵⁸

In quest'anno il Collegio Chirurgico salda il suo debito di 69 lire per sei anni di affitto arretrato al Collegio dei Medici: acquistando inoltre una veste per i laureandi (del costo di 95 lire), si libera dall'obbligo di spendere ogni volta 12 lire per prendere in affitto la veste, sempre dal Collegio dei Medici.²⁵⁹

²⁵⁶ L'esperimento della vaiuolizzazione fallisce per la «diffidenza e l'ostilità del popolo, ostilità che non fu vinta né da lusinghe di premi né da tentativi di coercizione». Nel 1771, in una scrittura del 22 luglio, il protomedico della Sanità, Giovanni Battista Paitoni, «amaramente doveva riconoscere che 'il Popolo non sa adattarsi, non essendosi in tutto questo tempo [in Venezia] inoculato della plebe né pur un solo'» (ONGARO, *La vaiuolizzazione in Verona nel XVIII secolo*, «Atti dell'Accademia di agricoltura, scienze e lettere di Verona», s. 6, 16, 1964-1965, p. 182). Il Paitoni propone che l'inoculazione venga eseguita sui lattanti e di «animare con qualche premio gli stessi medici e le altre persone dell'arte medica a insinuare, e ad eseguire essi medesimi l'operazione». La Sanità, il 13 agosto 1773, chiede il parere del Sacro Collegio dei Filosofi e Medici di Padova e del protomedico di Padova, Girolamo Trevisan. La proposta del Paitoni appare loro «ragionevole»: si consiglia l'inoculazione all'età «di quattro mesi circa, cioè precedentemente al periodo della dentizione» e viene suggerita «anche l'istituzione di qualche piccolo premio in denaro, o l'esenzione di qualche tassa, oppure facilitazioni nell'esercizio di arti e mestieri, per chi porti i suoi figli all'inoculazione». Non ottenendosi alcun risultato positivo, il 14 agosto 1787, la Sanità chiede un parere del Sacro Collegio patavino, se non convenga piuttosto praticare «sotto la pubblica protezione un privato innesto nelle rispettive Case della povertà con l'allettamento di qualche largizione alli Padri di Famiglia, ed un premio corrispondente alli medici e chirurghi delle Contrade, ed alle levatrici». Inoltre, se convenga «praticare lo innesto alli bambini ancor lattanti». La difficoltà di segregare gli innestati e il personale di assistenza, porta ad escludere la prima proposta. Sul secondo punto, il parere del Sacro Collegio è di praticare l'innesto non appena terminata la dentizione, «cioè sui due anni all'incirca» (ONGARO, *Il contributo del Sacro Collegio dei Filosofi e Medici di Padova alla vaiuolizzazione nel Dominio Veneto*, «Atti e Memorie dell'Accademia di Storia dell'Arte Sanitaria». Appendice alla «Rassegna di Clinica Terapia e Scienze Affini», s. 2, 29, 1964, pp. 116-118; i corsivi sono miei). Vorrei ricordare anche lo «sconsolato fatalismo», cui accenna il provveditore alla Sanità, Filippo Calbo (ASV: Sanità, b. 563: scrittura del 1° mar. 1775): «una parte del ceto indigente» considera «la morte de' figliuoli loro come una provvidenza celeste, la quale li libera del peso, per essi gravoso, della dovuta nutrizione e mantenimento de' figli» (P. SELMI, *Il Magistrato alla Sanità*, in *Catalogo della Mostra documentaria Difesa della sanità a Venezia*, cit., p. 36 [ove cita U. TUCCI, *Innesto del vaiolo e società del Settecento Veneto*, «Annales Cisalpinnes d'histoire sociale», s. 1, n. 4, 1973, p. 215]). Una ventina d'anni dopo, la terminazione della Sanità del 7 maggio 1794, affiderà ai parroci, specialmente quelli delle campagne, il compito di istruire il popolo, «coi facili loro modi e col proprio vernacolo», sull'inoculazione e cura domestica del vaiolo. ASV: Stampe, Sanità, b. A. Vedi anche *l'Istruzione popolare per la cura domestica del vaiuolo di Ignazio Lotti, protomedico dell'eccellentissimo Magistrato alla Sanità di Venezia*, Venezia, Pinelli, 1794, citato in CARINI VENTURINI, *Il problema della salute nella vita quotidiana*, in *Catalogo della Mostra documentaria*, cit., pp. 116-117.

²⁵⁷ ASV: Sanità, f. 108: terminazione della Sanità del 23 ago. 1769 (riportata anche nel Libro Atti Priori H, pp. 636-637) In essa vengono citati i decreti del Senato del 19 luglio e del 14 gennaio 1766 m.v. (= 1767). Vedi anche ASV: Sanità, not. 40, c. 78v.

²⁵⁸ La terminazione «fa uscire la facoltà chirurgica da que' limiti, che la ragione e le leggi le hanno prescritto» – BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655), fasc. 16¹, Istoria, c. 34: scrittura del priore del Collegio Fisico alla Sanità, dell'11 nov. 1771 –. Probabilmente al priore fisico non piace che la terminazione conceda, qualora non si raggiunga l'unanimità «circa la causa della morte», a «ognuno che discordasse» e quindi anche ai due collegiati chirurgici, di «produrre al magistrato la propria opinione in scrittura separata». Vedi anche la nota 307.

²⁵⁹ Anche il bidello viene provveduto di una nuova veste, che costa 69 lire e 8 soldi. Il 4 marzo 1769, il Collegio

LE ACCADEMIE DI CHIRURGIA

Nel 1770 occorre riprendere il discorso sulle riforme, che avvengono ad opera dei Riformatori Alvise Valaresso, Francesco 2° Lorenzo Morosini e Andrea Tron. Ma già lo stesso Collegio Chirurgico avverte la necessità di un miglior livello per i suoi membri e attua due importanti innovazioni, il 23 marzo 1770.

1°, non è necessario ammettere in Collegio il neolaureato nello stesso giorno della sua laurea: occorre fare una apposita riunione di Collegio per tale ingresso.

2°, viene richiamata la norma dello statuto, per la quale una volta al mese i medici chirurghi devono venire in Collegio a discutere di qualche loro caso clinico complesso, consuetudine smessa ormai da un secolo. Attualmente, sarebbe difficile riunirsi mensilmente «propter multa et gravia uniuscuiusque munera»: viene così deciso che tra gli ultimi venti entrati in Collegio, vengano scelti ogni anno due collegiati che, almeno due volte all'anno, in un giorno fissato, debbano trattare di casi di chirurgia teorica e pratica, o esporre una dissertazione anatomica, o dimostrare una qualche operazione.

La serie delle Accademie di Chirurgia inizierà il 29 aprile 1770, con Francesco Dilessi e Nicolò Tessari. Non essendo adatta la sede di S. Giacomo dall'Orio, l'accademia si effettua nella Scuola dell'Angelo Custode, in campo Ss. Apostoli, alla presenza del magistrato della Sanità, in forma solenne. Sono stati messi gli avvisi in tutte le spezierie e tutti i collegiati chirurgici sono stati avvertiti, onde il Collegio sia presente al gran completo, «nec non singuli chirurgiae et literarum amatores ibi convenirent», il che avviene.²⁶⁰

LA CURA DEI POVERI E L'INSEGNAMENTO DELL'OSTETRICIA

In questo periodo viene anche riconosciuto ufficialmente che uno dei più valenti chirurghi veneziani, Giovanni Menini, riceva ogni giorno a casa sua, «nel dopo pranzo [...] tutti li poveri feriti e piagati della città», gratuitamente:

ciò non solo è di sommo vantaggio al minuto popolo, il quale per deficienza di pubblici ospedali che indistintamente accolgono gli infermi di qualunque genere, sarebbe ridotto alla miserabile condizione di dover perire senza alcuna chirurgica assistenza, specialmente ne' mali li più schifosi, ma serve ancora di una continua pratica a' giovani studenti, che con tale esercizio si rendono in breve tempo abilissimi in detta professione.

Così la Sanità, nella sua scrittura al Senato del 15 maggio 1770, che accompagna la terminazione del precedente 14 maggio, nella quale propone il Menini quale «mae-

Chirurgico, ha già portato da 31 a 36 lire la quota che il laureando deve versare al suo erario: dal 27 aprile successivo, occorrerà versare altre 8 lire, per la veste. Il 20 maggio successivo, tredici dei chirurghi che sono entrati di recente in Collegio e che quindi hanno risparmiato il taglione che avrebbero pagato come chirurghi volgari o come chirurghi *latino sermone* extracollegiati e anche le tasse imposte da tanto tempo ai collegiati per far fronte alle spese forensi «litium perennium causa», prestano 384 lire al Collegio, da restituirsi con comodo. Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 647-648; ivi, 2345 (9698), Libro di ricevute dei tesoriери, 1742-1795, *ad diem*.

²⁶⁰ Le due parti approvate il 23 marzo 1770, in ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 667-669. Gli oratori dell'accademia vengono ricompensati con un ducato cadauno. La descrizione della prima accademia del 29 agosto, ivi, pp. 674-677. Gli Atti Priori non registrano che ai medici fisici sia stato fatto l'invito. L'accademia inizia con una prolusione del priore Giovanni Battista Saura, poi il Tessari espone il caso di una spina ventosa (tubercolosi osteo-articolare), curata con l'amputazione del cubito malato, che viene esibito, preparato sotto alcool. Quindi il Dilessi tratta il caso di una fessura del cranio, curata con successo. Il 29 settembre continua il Tessari, trattando l'aneurisma e l'accademia si svolge nella sede del Collegio, come pure quella del 7 dicembre (nella quale il Dilessi parla dell'inoculazione del vaiolo) e tutte le successive.

stro nell'arte ostetricia, per istruire le femmine, che esercitar vogliono la professione di levatrici», con uno stipendio mensile di 25 ducati correnti.²⁶¹

LE FEDI DI FREQUENZA

Oltre alle due riforme del 23 marzo 1770, il Collegio Chirurgico ne attua una terza, il 10 gennaio 1771. Essa deriva dalle osservazioni fatte dal priore Andrea Lama sulle procedure di Laurea: nelle dichiarazioni giurate («fedi») rilasciate ai laureandi, i chirurghi che li hanno indottrinati non dichiarano il loro grado di idoneità, ma solo che essi hanno effettuato un certo periodo di istruzione, durante il quale sono stati diligenti ed assidui.

Queste fedi vengono inoltre rilasciate con troppa facilità e succede anche che, sia quelli che le rilasciano, che quelli che le esibiscono al Collegio, spesso sono «esteri» e non si sa bene quanto siano attendibili e quanto sia certo il giudizio che se ne può trarre.

Ammessi su questi deboli fondamenti all'esame, questo verte su di un «punto» estratto a sorte da un testo antico: ciò non può assolutamente assicurare il Collegio che il candidato – oltre alle antiche teorie e pratiche chirurgiche – possieda anche quelle moderne, che sono altrettanto necessarie.

All'estero, i candidati, prima di essere ammessi al pubblico esame, vengono interrogati in privato onde accertare il loro grado di cultura e quale esperienza pratica abbiano fatto nel corso dei loro studi.

Anche il Collegio Chirurgico ha adottato quest'uso, delegando tale accertamento al promotore maestro del laureando. Però questi fornisce alla svelta al priore solo

²⁶¹ La Scuola di Ostetricia per le levatrici veneziane, viene istituita su proposta della Sanità, dal decreto del Senato del 2 maggio 1770. ASV: *Senato Terra*, reg. 378, cc. 125v-126v. La terminazione della Sanità del 14 maggio 1770 (ivi, *Sanità*, reg. 762, cc. 21r-22r; copia in Libro Atti Priori H, pp. 690-692), inviata al Senato con la scrittura del giorno successivo (ivi, pp. 693-694), viene approvata dal Senato il 20 dicembre successivo (ivi, p. 695). Le lezioni dovranno avere cadenza bisettimanale ed essere impartite nel Collegio Chirurgico a porte chiuse. Viene prescritto al Menini l'insegnamento di «ogni punto teorico pratico dell'arte ostetricia, facendo uso de' modelli, che si rendessero giornalmente necessari per facilitare la spiegazione delle operazioni e per dimostrare occularmente li varj ripieghi, che si dovessero adottare nelli casi, che emerger potessero». Le spese per i modelli, i libri, «non che ogn'altra, che per mantenimento di una tal scuola si rendesse necessaria», saranno tutte a carico del Menini. Le aspiranti levatrici, dopo almeno due anni di frequenza ai corsi, munite delle fedi di frequenza del Menini, attestante la loro «sufficienza e capacità» e «quelle dell'incisore anatomico, d'essere intervenute alle ostensioni dell'utero» e «di aver esercitata la pratica sotto approvate levatrici», sempre per due anni, sono ammesse all'esame, davanti ad un Provveditore alla Sanità, al protomedico, ai due priori fisico e chirurgico e a due levatrici approvate (*ibidem*). Sul Menini (6.XII.1712-30.V.1776), vedi BERNARDI, *Prospetto*, cit., pp. 72-73. C. CORNER, *La scuola di ostetricia del Collegio Medico Chirurgico di Venezia, tratta dagli atti priori dello stesso. Dissertazione [...] letta nel giorno della sua Laurea in medicina*, Padova, Penada, 1841, pp. 10-12; VANZAN MARCHINI, *L'arte del levare e le strategie del far nascere: XVI-XVIII*, in *Nascere a Venezia. Dalla Serenissima alla prima guerra mondiale*, Torino, Forma, 1985, pp. 24-26; NARDO, *Dell'anatomia*, cit., pp. 173, 334-336. Prima del 1770, l'aspirante levatrice deve saper leggere, avere assistito per due anni «alle pubbliche ostensioni della matrice ed all'incisione dei genitali muliebri», aver fatto pratica con una levatrice approvata. Fa l'esame davanti al protomedico della Sanità, ai due priori fisico e chirurgico e a «due levatrici approvate, che hanno a loro volta facoltà d'interrogare» (NARDO, *Dell'anatomia*, cit., p. 335). Sempre prima del 1770, a Padova, il professore Luigi Calza, titolare della cattedra *De morbis mulierum, puerorum et artificum*, propone un Piano (accettato dai Riformatori, con terminazione del 3 gennaio 1768: ASV: *Riformatori*, f. 48, c. 214r-v) per istruire sia nella teoria che nella pratica d'ostetricia, gli «allevatori o siano comaroni, col mezzo della semplice mano e coll'uso degli opportuni strumenti». Finita questa Scuola, dopo un esame fatto dal professore di Anatomia, da quello di Chirurgia e da uno di Medicina, presentando le fedi degli esami sostenuti al cancelliere dell'Università artista, ne ottengono la legalizzazione e le fedi legalizzate «servono ad essi di privilegio per il loro esercizio dell'arte» ostetrica (ivi, c. 214v). Il Calza ritiene «necessaria la suppelletile degli strumenti, modelli e macchine [...] colle quali si pongono sotto l'occhio ed il tatto gli accidenti tutti della gravidanza e del parto e si praticano quegli agiuti, che alle varie spezie di esso convengono». A tale scopo i Riformatori gli assegnano 200 fiorini da 6 lire l'uno all'anno, per tre anni, «da impiegarsi nell'apparato suddetto» (*ibidem*).

una attestazione verbale, invece di una dichiarazione formale e rilasciata con cautela e a ragion veduta. Sarebbe meglio non valersi appieno della facoltà che ha il Collegio di conferire ogni anno quattro Lauree: qualche laureato di meno e di conseguenza qualche collegiato di meno, ma che «non parum decoris atque ornamenti adferant» al Collegio.

Il priore decide quindi di mettere ai voti la parte che, d'ora in poi, qualunque siano le fedi esibite dal candidato e da qualsiasi regione egli provenga, non possa essere ammesso all'esame collegiale, se prima non sia stato sottoposto ad un esame da parte del suo promotore maestro e questi non lo abbia giudicato in coscienza capace, munendolo di attestazioni giurate sulle sue cognizioni teoriche e pratiche. La parte viene approvata il 10 gennaio 1771.²⁶²

L'APPROVAZIONE IN CHIRURGIA VULGARI SERMONE

Questo, per quanto riguarda l'approvazione in *Chirurgia latino sermone*: per quella *vulgari sermone*, che non si effettua più dall'11 maggio 1763, il priore chirurgico riceve, il 29 maggio 1771, l'ordine dalla Sanità di istituire l'esame per il milanese Atanasio Calderini, «in illa chirurgiae parte, de qua vellet idem experimentum fieri» e – se trovato perito e versato nella materia – di rilasciargli in conformità il privilegio, che poi sarebbe stato sottoscritto dalla Sanità stessa.²⁶³

Già nell'aprile precedente, il priore ha discusso con la sua presidenza sull'importanza per il Collegio di stabilire «firmam perpetuamque facultatem adprobandi vulgari sermone», che è la seconda facoltà del Collegio e i cui proventi sarebbero «non pauci maximeque necessarii». ²⁶⁴ Ad es. nel 1769 sono stati sottoscritti a Venezia 14 privilegi *vulgari sermone* conseguiti tutti all'Università di Padova (tranne uno, a Bologna):²⁶⁵ se fossero stati invece effettuati al Collegio Chirurgico di Venezia, avrebbero portato – a 31 lire l'uno – 434 lire alla sua esausta cassa. Si è però deciso di non chiedere ancora il riottenimento della facoltà di approvare *vulgari sermone* fino alla promulgazione delle attese riforme per l'Università di Padova, che i Riformatori stanno approntando e che usciranno il 29 agosto 1771.²⁶⁶

²⁶² BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 734-748: «Apologetica instructio» del priore Andrea Lama, per illustrare le cause che lo portarono a proporre le parti del 10 gennaio e del 30 dicembre 1771; le citazioni, alle pp. 734-738. La parte del 10 gennaio 1771 viene presa con 22 voti favorevoli ed uno contrario. Il 30 gennaio successivo, il promotore maestro Sebastiano Rizzo presenta, secondo i dettami della parte approvata, il suo candidato, munito di fede dello stesso Rizzo del 16 gennaio, attestante di averlo «esaminato nella pratica e scientifica chirurgia» e di averlo trovato «assai illuminato di non ordinarie cognizioni». Si tratta del cadorino Giovanni Antonio Talamini, che ha già conseguito nel Tirolo il suo privilegio e del quale il Rizzo dà il dettaglio (ivi, p. 696).

²⁶³ L'esame viene istituito per il 5 giugno successivo, «in ea chirurgiae tantum parte quo ad dentium morbos, curationem, eorumque extractionem atque herniarum medelam, ac auxilia opportune applicanda pertineret». «In humanitatis amicitiaeque signum», sono invitati all'esame anche il priore e i due consiglieri fisici. L'esame viene fatto dal priore chirurgico e dai suoi due consiglieri, alla presenza anche del tesoriere chirurgico: sette votanti in tutto. Poiché le formule dei privilegi concessi «in aliqua chirurgia parte» sono oramai leggibili a stento negli Atti, si stabilisce appositamente una nuova formulazione del privilegio, che consenta all'approvato «hic et ubique locorum terrarum et civitatum», di «privatim ac publice se exercere», senza però oltrepassare i limiti del privilegio e chiamando a consulto – nei casi gravi e pericolosi – un medico fisico o un medico chirurgo, con i quali continuerà la cura fin che sia cessato il pericolo di vita per l'infermo. Il candidato, anziché le 18 lire e 12 soldi del 1763, versa all'erario del Collegio Chirurgico, 31 lire. Il privilegio è sottoscritto prima dal priore chirurgico Andrea Lama e dopo dal priore fisico Giuseppe Farina e porta l'autenticazione del notaio Felice Pezzi, cancelliere chirurgico (ivi, pp. 704-705). Per la quota dell'erario, ivi, 2345 (9698), Libro di ricevute dei tesoriери, 1742-1795, *ad diem*.

²⁶⁵ Ivi, p. 656. Nel 1770 ne verranno sottoscritti 31, 20 nel 1771 e 22 nel 1772; ivi, pp. 680-681, 755-756, 771.

²⁶⁶ Ivi, p. 708. Per la terminazione a stampa dei Riformatori, del 29 agosto 1771, vedi ASUP: ms. 538, n. 83. Essa attua «una razionalizzazione della didattica, che *deve* permettere di controllare meglio i contenuti e i risultati dell'insegnamento; [...] lo studio degli scolari non *deve* essere finalizzato unicamente alla preparazione dei *puncta* del

Così, ad opera del collegiato Giovanni Menini, il nuovo maestro di ostetricia per le levatrici e del sindaco chirurgico Francesco Bernardi e con il parere del legale del Collegio, Francesco Bianchi, viene preparata intanto una «Allegazione sopra la facoltà di approvare *vulgari sermone*», in modo da poterla inviare ai Riformatori nel momento più opportuno.

In essa si ricorda come il Collegio fin dal 1368 ha cominciato ad esercitare questa facoltà, «trovandosi negli esistenti registri del Collegio, che dal 1541 in qua ne vennero licenziati da 1600». La considerazione dovuta all'Università di Padova ha portato il Senato ad ordinare, col decreto 2 maggio 1761, «che nessuno potesse esercitare la medicina e la chirurgia, qualora non fosse stato addottorato e licenziato nello Studio di Padova». Il Collegio Chirurgico chiese «grazioso ascolto» sul decreto, ma poi «insorse» il Collegio Fisico, «pretendendo che ad esso soltanto si competesse licenziare in Venezia *latino sermone* (con che tentava estendere i suoi privilegi a laureare anche i chirurghi scientifici)». In tal modo i Riformatori, magistratura «scelta ad informare sulle rimostranze del Collegio Chirurgico, intese pur anche le opposizioni di quello Fisico. Trovate però insussistenti le asserzioni di quest'ultimo, a favore dell'altro rispose». Su queste «favorevoli risposte», il Senato decretò il 19 luglio 1766, che fosse «preservata al Collegio Chirurgico la facoltà di licenziare quattro persone ogn'anno co' metodi voluti dalle leggi del [...] Maggior Consiglio 1321», dando l'incarico alla Sanità di «interamente definire [...] questo punto»; il che la Sanità fece con la sua terminazione del 1° ottobre 1768:

così fu preservato il diritto del Collegio Chirurgico di poter addottorare, o sia licenziare *latino sermone*, senza nemmeno esserli tolto espressamente anche il poter approvare *vulgari sermone*, giacchè correndo la controversia indebitamente suscitata da medici fisici intorno la facoltà di licenziare nel primo modo, sopra questo soltanto rispose

il magistrato dei Riformatori e «versa il summentovato decreto 1766, 19 luglio non che la relativa determinazione del magistrato medesimo del 30 luglio d'esso anno, che dei Laureandi ne restringe il numero a soli quattro all'anno».

«Ora pertanto che ai lunghi dissidii è seguita la calma di pace [...], ora che mercè agli studi de' [...] soci [...] del Veneto Chirurgico Collegio ed alla felice riapertura della pubblica Accademia di Chirurgia teorico-pratica, ov'egli in conformità d'una legge [...] del [...] Maggior Consiglio del 1368, han da due anni in qua cominciato a leggere, non solo a loro proprio lodevole esercizio, ma ad istruzione di que' ancora, che sotto d'essi apprendono l'arte», il priore, consiglieri e deputati (che non

dottorato, ma *deve* mirare all'apprendimento di conoscenze, che *vanno* controllate di anno in anno mediante esami pubblici» (DEL NEGRO, *L'Università*, cit., p. 72). Quanto ai licenziamenti *vulgari sermone*, che non vengono più effettuati a Venezia dall'11 maggio 1763, vediamo la situazione a Padova. La terminazione dei Riformatori in data 2 agosto 1763 prescrive (al capitolo 6°) un corso biennale a Padova con fedeli del professore di Chirurgia attestanti la frequenza delle lezioni pubbliche e private: questo, sia per i licenziamenti *latino sermone* che per quelli *vulgari sermone*. «Questo nuovo o sia rinnovato obbligo», allontana dall'università anche i licenziandi *vulgari sermone*, che non possono «mantenersi sullo Studio per anni due» (GIRO, *Saggi*, cit., pp. 121-122). Vedi anche la nota 154. Quando viene istituita la nuova cattedra di Chirurgia pratica all'ospedale (decreto del senato 2 ago. 1763), con la terminazione esecutiva dei Riformatori (8 gen. 1764 m.v.), viene prescritto agli studenti di Chirurgia che debbano frequentare per due anni anche «le operazioni chirurgiche della nuova cattedra», esibendo le fedeli di frequenza se vogliono licenziarsi. «Tale nuova legge, che a vista sembrava raddoppiare gli obblighi a' chirurghi, non riuscì poi così nell'effetto. Si considerarono a queste imposizioni soggetti li licenziandi *Latino sermone*, non così li *vulgari*, di modo che questi, coperti della sola fede del nuovo pubblico professore chirurgo, senza rigore di tempo venivano licenziati, anche al riflesso che non fosse possibile a questi tali, per ordinario poveri villici d'adempiere la condizione degli anni due, e fu questa una indulgenza che [...] rimise il corso de' licenziati a questa Università». Ironicamente commenta il cancelliere della Università degli artisti, Matteo Giro: «così fece anche scorrere le utilità de' professori e ministri» (ivi, pp. 122-123).

hanno neppure nominato la Scuola di Chìrurgia del Pajola),²⁶⁷ chiedono che «sia tolta ogni dubbietà intorno al diritto, mai contraddetto ed opposto, di licenziare anco *vulgari sermone*». Queste licenze

mirano a conciliare ugualmente gli oggetti del ben pubblico e quelli della sussistenza del Collegio eziandio. Le ristrette fortune di molti, loro non permettendo di soggiacere alle spese occorrenti per portarsi e trattenersi a Padova ond'essere colà licenziati, o abbandonano l'arte nella quale sono iniziati ed in cui forse potrebbero riuscire, o la esercitano clandestinamente, o per esercitarla a loro talento si spargono nei villaggi, vanno sui navigli ed ovunque possano trovare genti credule per farsi credere ciò che non sono, dai quali inconvenienti, che solo da qualche tempo si rimarcano, quanti disordini derivar possono, ben lo scorge la maturità dell'eccellenze vostre.

Dopo aver insistito sul pericolo «che molte persone non riconosciute, ne munite d'alcun carattere in un'arte tanto gelosa, si esercitino», l'allegazione ricorda che, specialmente la Sanità – «in occasione de' disarmi delle galere e di altri legni pubblici» – ordina al Collegio «di esaminare quelli che ad esso si presentano, per poter proseguire nel loro intrapreso impiego legalmente: come adunque potrebbe egli esaminare questi tali ancora, non godendo del diritto di poter licenziare volgarmente?».

Per quanto poco si ricavi da queste approvazioni, sommandolo alle tasse dei «quattro annui dottorati» e all'annua «volontaria tassa, che il Collegio ritrae dai di lui zelanti socj», si arriva a tanto «che possa soddisfare alle correnti spese», quali l'affitto della sala riunioni, la remunerazione al cancelliere, il salario ai bidelli, la stampa dei Cataloghi, manifesti etc., «ed abbia modi insieme di animare ed incoraggiare con premi convenienti que' tra suoi soci, che cercano distinguersi nella rinata Accademia»: «presentemente il premio è conforme alla ristrettezza de' proventi del Collegio, ne tale che vaglia ad eccitare quella generosa emulazione, per cui le ottime discipline acquistano splendore ed incremento».²⁶⁸

Esce frattanto l'attesa terminazione dei Riformatori, il 29 agosto 1771, ma il priore Lama non pensa che sia ancora il momento adatto per inviare ai Riformatori la richiesta per riottenere la facoltà di licenziare *vulgari sermone*. La terminazione gli viene comoda invece per portare avanti un'altra sua riforma.

IL PROMOTORE MAESTRO

«Conoscendo l'importanza dell'impiego di Puntista, che deve ammaestrar gli scolari per il dottorato» nello Studio di Padova «ed essere il loro promotore», i Riformatori

²⁶⁷ Si è visto che il Pajola risulta provvisto dei libri e degli «strumenti necessari alla pratica delle operazioni» e riceve il suo stipendio a partire dal 1° giugno 1769 (vedi nota 218). Dovrebbe quindi avere iniziato le sue lezioni dal luglio successivo e i suoi allievi (non superiori a dodici), nel luglio 1771, dovrebbero aver iniziato l'ultimo anno del triennio prescritto dalle leggi. Si noti che i tre candidati sottoposti nel 1771 all'esame *latino sermone* dopo il citato Talamini (vedi alla nota 262), presentano, il primo (che è figlio di un chirurgo), il certificato di un anno di studio sotto Carlo Carminati, il secondo, quattro anni sotto Giovanni Antonio Gasparini e il terzo, tre anni sotto Angelo Manfrè, tutti collegiati. Viene inoltre accolta, il 7 dicembre 1771, la supplica per essere laureato *gratis* di Giuseppe Malvezzi, che ha fatto quattro anni di tirocinio con il priore Andrea Lama – BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 700, 718, 721-722, 730 -. Vedi anche la nota 363.

²⁶⁸ Ivi, pp. 710-717: Allegazione sopra la facoltà di approvare *vulgari sermone*, del priore, consiglieri e deputati del Collegio Chirurgico di Venezia ai Riformatori. Per la datazione del documento, il riferimento alla riapertura dell'Accademia di Chirurgia avvenuta «due anni» fa, lo daterebbe intorno al 29 aprile 1772. D'altra parte, deve essere *ante* 6 gen. 1772, dalla quale data vedremo sospesi, fino a nuovo ordine, i dottorati *latino sermone*. Deve essere anche *ante* 29 nov. 1771, data della successiva riunione del Collegio. Si tenga inoltre presente che la «allegazione» viene tenuta ferma in attesa del momento propizio per il suo invio e che questa può essere una delle redazioni di essa e non la definitiva. Per gli avvenimenti in essa citati, vedi alle pp. 422, 429-436 del presente lavoro e alle note 186, 188, 189, 192, 193, 235.

«soppressero la libertà di esercitarlo in cadaun lettore e professore e riserbarono al loro eccellentissimo magistrato la nomina di due [puntisti] all'anno tra i legisti e due tra i filosofi e medici». ²⁶⁹

Così il Lama, che ha definito, con la parte presa il 10 gennaio 1771, quale sia l'ufficio del promotore maestro, passa ora a configurare chi debba coprire tale carica. Da quando sono ripresi i Dottorati *latino sermone* nel Chirurgico, ossia dal 20 dicembre 1768 (dottorato Francesco Dilessi, con ingresso in Collegio), i promotori maestri – fino all'11 dicembre 1771 – sono stati, per sei volte, Sebastiano Rizzo, collegiato dal 1751; per tre volte, Giovanni Battista Saura, collegiato dal 1748; per una volta, Giovanni Antonio Gasparini, collegiato dal 1754, Costantino Gini, collegiato dal 1755 e Francesco Dilessi, appunto.

Tutti questi promotori maestri – tranne il Dilessi – sono quindi «viri tantum in arte diu exerciti, ac paene consumati»: come le varie cariche del Collegio (illustri sì, ma di minor peso) non possono essere ricoperte se non da collegiati che abbiano una certa anzianità di ingresso in Collegio, ²⁷⁰ così il Lama ritiene che l'ufficio di promotore maestro – che «maturam probatamque sapientiam requirit» – non possa essere affidata a un collegiato che abbia meno di dodici anni di ingresso.

Partecipata questa sua idea alla presidenza e anche ad altri soci anziani che hanno ricoperto più volte cariche collegiali, ottiene unanimità di consensi. La presidenza decide anche di proporre che il promotore eletto debba venire scelto tra i venti più anziani del Collegio. Per non convocare il Collegio solo per votare queste proposte, si stabilisce di portarle in Collegio alla prima riunione prevista, ossia il 30 dicembre 1771, quando si sarebbe fatto la quarta e ultima approvazione dell'anno.

Secondo il solito, in quel giorno la presidenza assieme a molti altri collegiati, ai promotori e al candidato (e preceduti dal bidello), dopo avere ascoltato la messa, si trasferiscono nella sede del Collegio, che si trova nello stesso campo della chiesa di S. Giacomo dall'Orio.

Il priore capta immediatamente un atteggiamento ostile alla presidenza e un collegiato gli propone che la parte da votare non debba valere anche per il Dilessi, dato che ha già fatto da promotore maestro ed è sul punto di presentare un suo candidato all'esame.

Sembra però al priore che, così facendo, si offendano gli altri sedici collegiati giovani – e dei quali, nove sono presenti – i quali si trovano nella stessa condizione del Dilessi, ossia mancanti dei dodici anni di Collegio.

Un anziano suggerisce al priore di rimandare di due mesi la esecuzione della parte, per dar modo al Dilessi di portare a termine l'incarico che si era assunto. Anche la presidenza è d'accordo e così – prima che i collegiati occupino i loro posti e si metta ai voti la parte – il priore e il sindaco Francesco Bernardi propongono, se sono tutti d'accordo, che l'esecuzione della parte sia protratta per un anno, ma questo accomodamento non ottiene il consenso di quanti preferivano che la parte non valesse per il Dilessi.

Così si procede intanto all'esame del candidato (Giovanni Battista Marcolini, promotore maestro Costantino Gini), che viene approvato.

²⁶⁹ Ivi, p. 753: memoriale presentato alla Sanità il 2 gennaio 1772 dal priore, consigliere e sindaci del Collegio Chirurgico di Venezia. Se «gli altri professori» violeranno questa legge continuando ad istruire gli studenti sui punti, perderanno la cattedra e saranno «depennati dallo Studio e se non professori, resteranno banditi dalla città per due anni». ASUP: ms. 538, n. 83: terminazione a stampa dei Riformatori del 29 ago. 1771, p. 14, al capo 11.

²⁷⁰ Il 9 aprile 1732 è stata presa la parte che impone dieci anni di Collegio ai candidati alla carica di consigliere e otto anni per la carica di sindaco. BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 744.

Esaurito questo atto dovuto, il priore riprende a ribadire al Collegio quanta sia l'importanza della carica di promotore maestro, unico giudice dell'ammissibilità del candidato all'esame. Quando poi terminato l'esame, il Collegio apre le porte e il priore conferisce la Laurea, è il promotore maestro che decora il neo laureato con tutti gli altri segni onorifici (l'anello, il libro, i guanti, il tocco, ecc.). È chiaro che egli debba avere una buona fama ed una età conveniente: sarebbe una stonatura se fosse coetaneo al suo discepolo o se fosse addirittura più giovane di lui.²⁷¹ Se dal 1732 occorrono dieci anni di Collegio, prima di poter essere eletti consiglieri (e otto anni, per i sindaci), come si può pretendere che «qui vix pene in chirurgica scientifica arte versari coeperint» possano fare da promotori maestri? Se l'unica cura del promotore maestro fosse quella di illustrare al candidato le modalità del Dottorato, converrebbe affidare l'ufficio a qualche collegiato anziano, come si usava sorteggiare il casista, prima delle ultime disposizioni, non tra tutti i collegiati, ma solo tra otto anziani del Collegio e il casista faceva solo da esaminatore, non da maestro.

Certo, non c'è nessuna legge che vieti ai collegiati giovani di esercitare tale ufficio e anche se nel privilegio che viene dato al laureato, c'è la facoltà «docendi et determinandi in chirurgia scientia», non è assolutamente detto che ogni chirurgo approvato *latino sermone* possa fare da promotore maestro: infatti qualsiasi chirurgo extracollegiato potrebbe allora «Collegium libere ingredi [...], ut dicto munere perfungeretur».

Il 31 luglio 1751 è stata presa la parte che i nuovi entrati in Collegio non possano subito godere di tutti i benefici e privilegi del Collegio: devono passare sei anni perché i loro fratelli, figli e nipoti *ex fratre* siano dispensati dalle spese di dottorato o di ingresso al Collegio. La Sanità nel 1608, ha vietato ai medici la firma e il rilascio di attestati, prima di avere esercitato almeno per dodici anni la professione. Più recentemente, i Riformatori hanno arrestato gli abusi nel promotorato, avocando a se, il 29 agosto 1771, la scelta dei promotori nello Studio di Padova, «juxta quod coetera Collegia moderantur».

Nessun collegiato si oppone a queste argomentazioni del priore; solo Giovanni Lorenzi (collegiato dal 1757)²⁷² osserva esserci una terminazione della Sanità, mandata di recente alle stampe, in favore del suo ex allievo Dilessi, ma il sindaco Francesco Bernardi (che ha 11 anni e 28 giorni di Collegio) specifica che la terminazione riguarda «solum artis exercitationem» e pertanto non ha nulla a che vedere con la questione dibattuta.

Il priore, visto che la discussione è finita, manda ai voti la parte, da approvarsi con la pluralità dei voti.²⁷³ Per evitare possibili inconvenienti nel raccogliere i suffragi, il

²⁷¹ Ivi, pp. 730-731, 739-745. Il Dilessi, quale promotore maestro, presenta, il 22 marzo 1770, Pietro Mosena per l'esame *latino sermone*. Il roviginese Antonio Fera (o Ferra, o Ferro), già licenziato a Venezia *vulgari sermone* il 16 settembre 1745, dopo aver proseguito i suoi studi col collegiato Gaetano Manfrè, viene presentato dal suo promotore maestro Sebastiano Rizzo verso la fine dell'aprile del 1769, per l'esame *latino sermone*. Questo candidato, che ha quarant'anni e che pratica la chirurgia da venticinque anni, se anziché dal Rizzo fosse stato presentato dal Dilessi, avrebbe avuto vent'anni di più del suo promotore. Il Dilessi, *ante* 17 aprile 1782 risulta trentaquattrenne (non potendo più esercitare la chirurgia avendo gli occhi malati, vorrebbe laurearsi in Medicina a Padova e chiede l'esenzione dal quadriennio di frequenza, che gli viene concessa dal Senato, su proposta dei Riformatori del 17 aprile 1782, col decreto del 6 giugno successivo: ASV: *Riformatori*, f. 45, cc. 186, 235r-v, vedi anche la nota 404), e quindi, alla fine dell'aprile del 1769, all'incirca ventunenne. Antonio Fera risulta licenziato il 16 giugno 1745 (Libro Atti Priori H, p. 633), però dal Libro Atti Priori H (p.117), un Antonio Ferro risulta licenziato *vulgari sermone* il 16 settembre 1745. Nella sua «apologetica instructio», il Lama cita il caso di Antonio Ferra, Libro Atti Priori H, pp. 743-744.

²⁷² Il Lorenzi, dal 16 dicembre 1771, è anche consigliere nella nuova banca.

²⁷³ «Quoniam promotoris magistri officium est ex majoribus Collegii, eo praecipue quod ipsi tenentur ingenium approbandorum intime explorare: et quum dignitates ipsae Collegii illustres subiectae sint contumacis; ideo ad

voto viene consegnato al sindaco da ogni votante, eppure per ben due volte consecutive vengono trovati più voti di quelli che sono stati contati e distribuiti ai votanti. Al terzo esperimento – presenti e votanti 33, maggioranza richiesta 17 – la parte ottiene 16 voti favorevoli e 17 contrari.

Il priore e la presidenza, preso atto che la parte «pende» per un solo voto, ritenendola giusta, necessaria e utilissima, per poterla far eseguire «sub eorum regimine, ut fas est», risolvono di portarla il 2 gennaio seguente alla Sanità, accompagnata da un memoriale nel quale si spiega quale sia l'ufficio del promotore maestro, specie dopo la parte del 10 gennaio 1771.²⁷⁴ Secondo la versione del Lama, la Sanità si compiace della loro sollecitudine e plaude alla parte pendente: assicura che il 6 gennaio emetterà una terminazione sulla questione.

Questo è stato l'ultimo atto del priore Lama e della sua presidenza, perché, nello stesso 2 gennaio, passa le consegne al nuovo priore, Giovanni Battista Saura e alla sua nuova banca, eletta il 16 dicembre 1771.

Il Saura apre i suoi «Acta [...] calamitatibus plena et amaritudinis [...] invito calamo exarata», con le nuove disposizioni attese per il 6 gennaio, ma non in tal senso: la Sanità sospende «sino a nuovo ordine» gli esami *latino sermone*.²⁷⁵

Quando il 2 gennaio la vecchia banca è comparsa con la sua richiesta alla Sanità, questo magistrato «novas de Collegio disciplinas erat sanciturus»: ²⁷⁶ non conveniva esibire la frattura sorta nel Collegio. «In tanto Collegii dissidio», anche la nuova banca chiede di essere ascoltata dalla Sanità e il 10 gennaio 1772 ottiene l'udienza.

Qui viene letto alla Sanità un «libellus supplex» ove la figura del promotore maestro viene descritta in modo estremamente riduttivo. Egli deve

solo istruire il candidato nel metodo e nella forma dell'esame, esercitandolo nell'argomentazione, nella recita del punto [...] e nel modo di rispondere al caso ed alle difficoltà che gli vengono proposte.

È un «ufficio che fu proprio sempre di ogni e qualunque collegiato, ne fu mai in

tuendam hujus muneris excellentiam, Collegiique decus firmandum, novimus nos prior et reliqui praesides justum, utile ac necessarium mandare, quod nemo de collegiatis nostris fungatur promotoris magistris officium, nisi duos supra decem superaverit annos sui ingressus in eodem Collegio. Et haec pars vadit cum pluralitate votorum» (Libro Atti Priori H, p. 748).

²⁷⁴ «L'esame particolare del promotore deve estendersi nella chirurgia tutta, tanto scientifica che pratica ed anche nell'anatomia»; la carica, «nello stato delle cose presenti», può «essere coperta da ognuno del Collegio e può cadere in persone giovani», che possono «essere dotte e sperimentate, ma sempre si può supporre che abbiavi maggior esperienza e virtù in quelli, che dopo lunga pratica sonosi resi rispettabili in un'arte tanto importante alla pubblica salute e tanto gelosa per ogni riguardo». Sulla scia dei provvedimenti della Sanità – 12 anni almeno di professione per i medici che rilasciano fedi di pratica «per quelli che volessero esercitare nella fisico-medica facoltà» – e dei Riformatori – che hanno avvocato a se la scelta del puntista per i Dottorati a Padova – il priore e la presidenza, «col consiglio de' più assennati e col plauso anche di alcuno tra la gioventù, amante del decoro del [...] Collegio e di una migliore regolata disciplina», hanno mandato ai voti la parte, «ma prevalendo nella ballottazione un accresciuto partito di parecchi della gioventù invaghita di poterlo anch'essa immaturamente godere; ad esempio di uno di essi, che appena approvato nella professione, una sola volta per particolari riguardi ammesso e prima però della suddetta parte 10 gennaio lo esercitò contro la inveterata consuetudine, mentre fu sempre mai sostenuto dai più anziani e seniori del Collegio, pendè per tale gara la parte stessa d'un solo voto». Concludono «il prior, consiglieri e sindici suddetti [...], benché negli ultimi periodi delle loro cariche» il loro memoriale alla Sanità, che, «quando colla sua maturità riconosca inconvenientemente, come sembra ai divotissimi ricorrenti, che pubblicamente veggasi esercitar il geloso ed importante officio di maestro promotore da chi potrebbe essere uguale e forse inferiore nell'età allo scolare» e «creda utile e necessario il provvedimento, lo comandi coll'autorità sua ed in quel modo, che conoscerà più conveniente, decoroso e proficuo» – ivi, pp.752-754 –: memoriale del priore e presidi del Collegio Chirurgico alla Sanità presentato il 2 gennaio 1771 m.v. (= 1772).

²⁷⁵ Ordine della Sanità del 6 gen. 1771 m.v. (= 1772), portato dal fante Zuanne Orlandini; ivi, p. 763.

²⁷⁶ Di questo il Saura deve avere avuto qualche sentore e probabilmente anche il Lama: infatti, come si vedrà, queste nuove discipline verranno proposte il 4 febbraio 1771 m.v. (= 1772), con scrittura della Sanità al Senato.

alcun tempo impedito a nessun de collegiati da alcuna legge, parte o consuetudine». Subito che un chirurgo sia divenuto collegiato, è questa «la più semplice» tra le «facoltà che gli derivano dal suo privilegio». Nello stesso modo, «fu sempre ed è praticato [...] dal Collegio de Medici Fisici». Il priore Lama, il 10 gennaio 1771, ha imposto al promotore maestro

di rassegnare una fede giurata al Collegio, di aver riconosciuto il giovane idoneo ed abile nelle cognizioni anatomiche, nella teoria e pratica di chirurgia, per quanto può rilevare con varie interrogazioni.

Anche questo ha «facoltà di farlo ogni collegiato» e «non serve che in aggiunta a quella del [...] maestro», poiché «li veri e necessari requisiti del candidato» richiesti dalla Sanità,

sono prencipalmente le fedi giurate de suoi maestri, co quali a esercitato la pratica e i suoi studi e li quali solo possono sapere intrinsecamente l'abilità ed idoneità del giovane.

Il Saura conviene col Lama che l'ufficio di promotore «non fu mai dignità del Collegio, onde abbia ad essere assogettato a contumacia di anni, come le dignità collegiali». Poiché

alcuno tra li giovani intraprese qualche volta un tale ufficio, quantunque gli sia riuscito bene, con applauso e universale approvazione, tuttavia sembrò al signor Lama, che dovesse essere più decoroso o più utile escludere da un tale ufficio li giovani e perciò produsse la surriferita parte.

Ma il Collegio trovò invece «utile e decoroso» che i giovani dimostrassero la loro abilità in questo ufficio, trattandosi poi di quelli stessi giovani «che i più infervorati si dimostrano e con gratuito impegno²⁷⁷ al publico esercizio accademico di chirurgia teorico-pratica». Certo, si deve

cecar sempre di più di accrescere il decoro e la disciplina in tal proposito, onde poi possa riuscire di maggior profitto e formare insieme la chirurgia nei suoi individui più ben fondata e risplendente, purché per altro non si arrivi ad avvilitare giamai e disanimare li giovani benemeriti per le loro azioni e fatiche, ne a togliere la pace ed armonia tra i collegiati medesimi.

Il Saura conclude chiedendo la ripresa della facoltà di esaminare, «che è l'anima, la sussistenza e la base di tutti i publici corpi»,²⁷⁸ ma la supplica viene respinta.

LA STERZATA DELLA SANITÀ

Il 4 febbraio 1772, la Sanità presenta al Senato una scrittura che è una fotografia impietosa del basso profilo dell'aspirante chirurgo. Prima di tutto, benché sia stato istituito «da tempo remoto» nel Collegio Medico un corso di anatomia e, dal 1768, il Senato abbia provveduto ad una Scuola di Chirurgia, «vengono le surriferite due scuole universalmente trascurate». D'altra parte, il Collegio Chirurgico continua nei suoi quattro licenziamenti annui, concessigli dal Senato col decreto del 19 luglio 1766, approvando ed ammettendo al Collegio stesso soggetti che non hanno frequentato le due «necessarissime» scuole e, «per conseguenza, privi delle importanti istruzioni tanto in teoria, quanto in pratica».

²⁷⁷ Non si può infatti considerare un compenso, il ducato che ricevono per aver fatto l'esercitazione accademica.

²⁷⁸ Ivi, pp. 764e-764f: *libellus supplex* del priore e dei presidi del Collegio Chirurgico, presentato alla Sanità il 10 gennaio 1771 m.v. (= 1772). Tra le pagine 764 e 765, sono stati inseriti alcuni fogli di formato più piccolo, numerati 764a, b, c, d, e, f, g.

Mentre i medici non possono esercitare appena laureati, ma devono fare prima tre anni di pratica sotto la direzione di un medico «già approvato», i chirurghi, «il giorno medesimo del suo licenziamento senza alcuna pratica passano subito a poter eseguire essi medesimi tutte le operazioni anche le più difficili dell'arte loro». Da queste

persone si mal'instruite e dissiplinate, si estraggono poi quei chirurghi che nella mancanza assoluta de medici fisici, ottengono il privilegio di esercitare nelle ville, nelle milizie e nei navigli, anche la parte fisica, somministrando medicamenti per bocca nei mali interni.

Per arrivare alla «buona riuscita de studenti nell'arte chirurgica», la Sanità propone l'obbligo della frequenza per tre anni nelle Scuole di Anatomia e di Chirurgia, con esami annuali nei primi due anni da parte dei due priori, fisico e chirurgico e del protomedico.²⁷⁹ L'esito di questi esami dovrà essere comunicato al loro magistrato, che tanto in questa materia, che su quanto concerne i promotori – dei quali si riserva la scelta – intende uniformarsi a quanto fu prescritto con la terminazione dei Riformatori «nelle altre discipline di quella celebre Università».

Con le fedi di frequenza triennale delle due scuole,²⁸⁰ dopo la loro verifica da parte della Sanità, sarà possibile presentarsi al Collegio Chirurgico per sostenere l'esame. Superato l'esame, prima di poter esercitare, si dovranno fare due anni di pratica sotto «un chirurgo approvato»: presentando «l'attestato giurato» di questa pratica, la Sanità firmerà e ammetterà il privilegio di esercitare «da sé solo la medesima arte chirurgica [...] sia in Venezia o altrove».

Dovrà inoltre cessare «l'abuso», che nello stesso giorno del licenziamento, molti dei licenziati siano «proposti et admessi al Collegio»: l'ingresso dovrà essere proposto dopo che sono trascorsi otto anni dal licenziamento e dopo averlo comunicato alla Sanità. In questo modo, il Collegio Chirurgico sarà

in avvenire composto di professori sperimentati et accreditati [...] che si potranno render capaci subito di tutte le cariche et uffizi dell'antedetto Collegio e servirà egreggiamente a procurare il pubblico servizio ed a togliere le loro frequenti dissenzioni, verificate in questi ultimi giorni, negli ricorsi prodotti dal Collegio medesimo in due differenti fazioni; singolarmente nel gravissimo articolo de promotori, nel tempo appunto che si versava ne' modi per emendarne li surriferiti disordini, il che determinò il magistrato di presentarsi a vostre eccellenze con l'intiero dettaglio dell'interessante argomento.

Veniva inoltre proposto, per migliorare le cognizioni di anatomia dei chirurghi già licenziati, «che il Collegio Chirurgico scegliesse ogni anno quattro dei suoi chirurghi ad assistere alle pubbliche dimostrazioni fatte in quadregesima da medici fisici». Che i chirurghi «non possano mai aspirare a far da medici [...] nella mancanza assoluta» di questi, se non dopo dieci anni dal loro licenziamento e con «l'attestato giurato delli due medici fisici, che assicurino della loro abilità anche nelle cose fisiche» e l'esame che li riconosca «capaci» fatto dal priore fisico assieme al protomedi-

²⁷⁹ ASV: *Senato Terra*, f. 2547: scrittura della Sanità al Senato del 4 feb. 1771 m.v. (= 1772), sul Collegio dei Medici Chirurghi di Venezia. Gli esami in lingua italiana sono da farsi in febbraio.

²⁸⁰ Viene proposto al Senato di «incaricare» i professori di Anatomia *pro tempore* e quello di Chirurgia, Francesco Pajola, della «più scrupolosa osservanza» in materia di rilascio delle fedi, «con l'oggetto premurosissimo d'assicurare in questo modo la scelta di buoni professori e di allontanare quelli, che per mancanza di buone teorie e di sufficiente pratica, decidono facilmente della vita di tanti sudditi e sono la vera origine di pessime conseguenze alle importanti massime di stato, di carità, non che di grave pregiudizio altresì alla pubblica economia», come si vedrà più avanti (*ibidem*).

co:²⁸¹ solo allora la Sanità permetterà al chirurgo «di poter operare da medico nei casi enunciati»,²⁸² ossia nelle campagne, nelle «milizie in condotta e nei navigli», in particolare nelle galere.²⁸³

Con il decreto del 21 marzo 1772, il Senato approva la scrittura della Sanità.²⁸⁴ La richiesta terminazione esce l'11 maggio successivo: essa specifica che i quattro licenziandi *latino sermone* di ogni anno, devono prima dell'esame avere frequentato «per tre anni continui e consecutivi», tanto la Scuola di Anatomia,

tenuta nella quadregesima dai medici fisici nei soliti prescritti giorni, quanto quella di chirurgia sostenuta dal molto esperto e abile pubblico professore Pajola, che dovrà manifestare a pubblica cognizione le giornate in cadauna settimana destinate, nel corso delli mesi sei già fissati nell'istituzione della scuola medesima.

Che un esame deve essere fatto «sulla fine di ogni uno delli due primi anni»; che i due promotori vengano scelti ogni biennio dalla Sanità tra i «più anziani del loro ingresso nel Collegio [...] almeno da dieci anni del loro ingresso nel Collegio stesso» e siano «soggetti alla contumacia di anni due»; che occorran due anni di pratica prima di poter esercitare da soli e dieci anni di licenziamento prima di potersi presentare alla elezione per ottenere l'ingresso nel Collegio:²⁸⁵ così un giovane chirurgo non avrebbe potuto fare il promotore, se non dopo venti anni dal suo licenziamento.²⁸⁶

²⁸¹ «Sarà cura particolare» del protomedico di «aggiungervi in tal'occasione quelle istruzioni, che credesse convenienti», riferendo per iscritto e di volta in volta il risultato dell'esame alla Sanità (*ibidem*).

²⁸² Per la validità di questo permesso, occorre che sia firmato dal magistrato della Sanità, «ridotto nell'intero suo numero», ossia dai due sopraprovveditori e dai tre provveditori (*ibidem*).

²⁸³ Le regolazioni proposte dalla Sanità tendono all'oggetto «importantissimo», di avere «abili e fondati chirurghi». Per quanto riguarda i galeotti, che servono lo stato «al sconto delle loro condanne, avrebbero almeno nel loro infelice destino, il conforto di essere meglio soccorsi nelle estreme indigenze della loro salute [e non] le vittime sacrificate dalla incapacità et inesperienza di non pochi» chirurghi, «buona parte de quali in età anche troppo verde e spogli, per il metodo sin ora tenuto, di quelle cognizioni, che nel loro esercizio mai sono sufficienti [...] Et all'ora periendone, per le acquisite teorie e cognizioni di chirurghi, qualche minor numero (come la ragion persuade), minore per conseguenza risulterebbe alla pubblica cassa il discapito non indifferente, che dalle frequenti morti de condannati suol derivarne, allora che doppio di aver terminata la propria condanna in continuo stentatissimo esercizio, soccombono prima di aver scontato ugualmente al remo anche il debito che gli viene legalmente addossato per spese di processi, vestiari e medicamenti, debito che in tali casi di morte cade per necessità a peso maggiore del pubblico erario. A questo vi si abbina per conseguenza il gravoso dispendio delli rispettivi rimpiazzamenti, oltre la perdita somamente riflessibile de sudditi stessi, che dipendentemente dalla inabilità et inesperienza de chirurghi sempre più dilatarsi può, scemando al principato le forze migliori del suo dominio» (*ibidem*). Un condannato alla galera, si imbarca già con un debito di 659 lire in media, per le spese processuali: si può citare il caso di un condannato a 18 mesi che, alla fine della sua condanna, se non sarà in grado di pagare in denaro contante il suo debito di 729 lire e 10 soldi, potrebbe venir trattenuto al remo per almeno altri 8 mesi. Il costo di un corredo invernale e di uno estivo ammontano a poco più di 54 lire complessivamente; le cure mediche esercitate da un «barbiere» costano 4 lire e 6 soldi l'anno e la paga per il servizio al remo, scaduti i termini della condanna è di ca. 90 lire all'anno (VIARO, *La pena della galera*, cit., pp. 416-417, 423-426). Vedi la nota 187.

²⁸⁴ In aggiunta alla scrittura della Sanità, si specifica nel decreto, 1°, che in materia di ingressi al Collegio Chirurgico, la clausola dei «dieci anni compiuti dal giorno del licenziamento», debba valere anche «per il medico fisico etiam non esercente la chirurgia, che ha sempre la capacità di potervi entrare»; 2°, che con le modalità necessarie per poter autorizzare i chirurghi «a fare da fisici», in caso di «assoluta mancanza de' medici fisici stessi», la Sanità debba comunicare al magistrato dell'Armar «le deliberate provvidenze»; 3°, che la Sanità dovrà «versare a compimento totale della materia, anche sul grado, facoltà e privilegi dei medici chirurghi e, uniformandosi a quanto viene praticato nello Studio di Padova, coi Riformatori dello Studio medesimo passerà d'intelligenza a tal'effetto»; 4°, che dopo aver steso «la capitolata terminazione», «verserà in pari modo con serie riflessioni sopra il Collegio dei medici fisici e ciò ad intera esecuzione» di quanto gli è stato ingiunto con il decreto del 19 luglio 1766 (ASV: *Senato Terra*, f. 2547: 1772, 21 mar., in Pregadi).

²⁸⁵ «Salva però la facoltà a' medici fisici di potervi entrare esecutivamente al giudizio seguito nell'eccellentissimo Pien Collegio li 21 aprile 1749» - BMV: *Ms. it. vii*, 2360 (9711), Processo Verde C, c. 26: terminazione (a stampa) della Sanità dell'11 mag. 1772 - ASV: *Sanità*, not. 42, c. 52: 1772, 11 mag. -

²⁸⁶ Vengono così recepite nella sostanza le proposte del priore Lama (ingresso dopo 8 anni dal licenziamento e promotorato dopo 12 anni dall'ingresso), da lui ribadite nella riunione collegiale del 29 gennaio 1771 *m.v.* (= 1772) - BMV: *Ms. it. vii*, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 766 -

Che quattro collegiati scelti dal Collegio ogni anno, assistano «alle pubbliche dimostrazioni anatomiche» fatte in quaresima dai fisici nel teatro anatomico; che sia possibile per i chirurghi di sostituire i fisici nei villaggi che distino cinque miglia «da alcun medico condotto», previe le giurate dichiarazioni della loro «abilità anche nelle cose fisiche»²⁸⁷ e che volendo esercitare «nei soli luochi antedetti vita loro durante», debbano fare gli esami prescritti e così anche se passano a servire «nell'armata grossa e sottile, non che nelli casi delle condotte in trasporto dei condannati sopra le navi mercantili, dove sono in necessità di supplire alle incombenze di medico». Il magistrato all'Armar dovrà impedire «per l'avvenire», che chirurghi senza aver fatto l'esame predetto che li riconosca «capaci», siano destinati al suo servizio.

Con il decreto del 30 maggio 1772, il Senato approva la terminazione dell'11 maggio precedente: «di tal gravità ed importanza essendo l'oggetto delle presenti, provide regolazioni», vuole il Senato

che tutte restino sempre ferme ed in piena osservanza e però delibera, che niuna di esse possa mai essere neppure alterata e riformata, se non soggiaccia prima all'esame ed assenso anche del magistrato dei Riformatori dello Studio di Padova e non sia approvata poi da questo Consiglio.

«Eccitava» poi la Sanità – «d'intelligenza con [...] i Riformatori» – a

versare sul grado, limiti e privilegi che spettar devono a chi esercita [la chirurgia], onde si tolgano tutti gli arbitrij dannosi alla salute del popolo ed abbino termine le contese finora corse tra loro.²⁸⁸

Il 19 giugno 1772, il priore Saura viene convocato alla Sanità, ove trova il priore fisico Giulio Bazzani, il pubblico lettore di anatomia Giuseppe Torni e il pubblico professore di Chirurgia Francesco Pajola (che così compare per la prima volta negli Atti Priori!). A loro viene letta la terminazione dell'11 maggio precedente, «duobus excellentissimi Senatus decretis firmata», col mandato di farla osservare «inviolabiter et cumstanter», mandato che viene comunicato al Collegio il 30 giugno.

Nel concludere i suoi Atti Priori, il priore Saura accenna al suo «laconismo», al suo «silenzio», che proviene «a principe imperante», il quale gli ha imposto di custodire e di osservare la terminazione: in queste circostanze e data la gravità del momento, il priore ha ritenuto che gli conveniva tacere («utinam silentium pariter

²⁸⁷ Così verrà concesso, ad esempio, al chirurgo Petronio Brunetti di esercitare la medicina nel villaggio di Ceggia, «giurisdizione della Motta, oltre miglia cinque» – che sono ca. 8,7 chilometri, con il miglio veneto di mille passi da 1,738674 m l'uno – «da medici condotti», risultando «la impotenza di stipendiare alcuno». «All'istanza di esso comun», la Sanità concede per 5 anni al Brunetti «di dare medicamenti per bocca anche ne mali della Fisica» agli abitanti di Ceggia, «usando però semplici lenitivi e non purganti validi, in ordine alla terminazione 29 luglio 1720» (ASV: Sanità, f. 111, n. 6: permesso dato il 13 maggio 1772 al chirurgo Petronio Brunetti di esercitare la medicina a Ceggia, data la distanza di oltre cinque miglia da medici condotti).

²⁸⁸ BMV: Ms. it. VII, 2360 (9711), Processo Verde C, cc. 27v-28: decreto del Senato 30 mag. 1772, riportato anche, con minime varianti in ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 142-143. Un riassunto e commento del decreto, ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹, Istoria, cc. 31r-v-34: «l'effetto del nostro ricorso» – contro la terminazione 1° ottobre 1768, «sostenuto a un'allegazione intitolata riflessioni sopra le sole prime quattro proposizioni del Collegio Chirurgico [del 10 settembre 1768], di cui ci resta lo sbozzo» – «fu il vindice decreto 1772, 21 marzo, che riconfermò la nostra vittoria e la rese più luminosa». L'anonimo collegiato fisico, estensore verso la fine del '700, dell'Istoria, continua il suo commento al decreto del 21 marzo 1772, notando che la facoltà «concessa ai licenziati di poter esercitare la professione solo a Venezia», viene estesa «al poterla esercitare anche 'altrove', ma non già 'ubique' e finalmente fissa agli approvati il diritto ad essi concesso dalla legge 1321 di poter de jure e senza nuove ballottazioni entrar nel Collegio Chirurgico, riservando però ad essi la capacità di chiedere dieci anni dopo al loro licenziamento l'accesso al Collegio e pone alla stessa condizione anche il fisico esercente la chirurgia» (*ibidem*). Il decreto però non fa accenno a queste «nuove ballottazioni», mentre nella terminazione esecutiva del decreto, emessa dalla Sanità l'11 maggio 1772, viene proibito espressamente al priore del Chirurgico di ammettere i licenziati «alla ballottazione dell'ingresso nel Collegio stesso, se non compiti anni dieci dal giorno del suo licenziamento etc.» (vedi alla p. 462 del presente lavoro e alla nota 285).

observatus fuisset a frequentibus in Collegio sectoribus») e termina la sua stesura con la massima di Sallustio: «concordia namque res parvae crescunt, discordia maxime dilabuntur». Nell'attestazione che i due sindaci pongono a chiusura degli Atti Priori, uno di loro, Giuseppe Macotti, dichiara che «in luctuosis calamitatibus Collegii nil utilius agere potuit excellentissimus prior noster». ²⁸⁹

Nel successivo priorato di Luigi Ferro vi è da rilevare una terminazione della Sanità del 10 marzo 1773 sulla elezione 'illegale' fatta dal Collegio Chirurgico degli assistenti alle lezioni di anatomia che si fanno durante la quaresima nel teatro anatomico, a cura del Collegio dei Medici: sono stati infatti eletti due collegiati chirurghi che sono anche medici fisici, mentre la Sanità vuole che essi siano medici chirurghi. ²⁹⁰

Va inoltre sottolineato che gli Atti Priori, come non hanno riportato le disposizioni della Sanità sulla Scuola di Chirurgia del Pajola, non registrano nemmeno il decreto 19 ago. 1773, con il quale il Senato, su scrittura della Sanità, vuole che la Scuola di Ostetricia, «istituita e appoggiata al medico chirurgo Menini» (col decreto del Senato del 20 dicembre 1770),

che lodevolmente la esercita per erudimento delle donne levatrici, debba in distinti giorni col mezzo dello stesso professore, dilatarsi ancora ad istruzione dei giovani, che qui s'attrovano in pratica di chirurgia [e] con condizione di non essere licenziati senza le rispettive fedì di aver frequentato la suddetta scuola. ²⁹¹

I CHIRURGI VOLGARI

Riprendiamo il discorso sul mancato licenziamento da parte del Collegio Chirurgico di chirurghi volgari: di questi ne occorre «un molto maggior numero» che di quelli licenziati *latino sermone*, «per il pubblico servizio dell'armata e de' mercantili navigli, per li villaggi e per la numerosa povertà della Dominante». ²⁹² Succede allora, come già visto, che la maggior parte degli aspiranti chirurghi volgari, non avendo abbastanza denaro per andare a Padova e trattenervisi fino al loro licenziamento, o abbandonano la chirurgia o la esercitano clandestinamente nei villaggi o sulle navi «ed ovunque possano trovare genti credule per farsi credere ciò che non sono». ²⁹³

²⁸⁹ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 767, 772, 774, GIORDANO, *Scritti e discorsi*, cit., p. 92.

²⁹⁰ BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 784-785. ASV: Sanità, not. 43, c. 6v.

²⁹¹ Ivi, *Riformatori*, b. 521, fasc. Scuola Ostetricia nella Dominante: riassunto del decreto del Senato, 19 ago. 1773. I Riformatori e la Sanità promulgano la terminazione esecutiva del decreto, il 15 settembre successivo. Le lezioni avranno luogo due volte alla settimana, inizieranno in dicembre e dureranno un anno. In ogni licenziamento verrà proposto anche un quesito d'ostetricia, che sarà indicato nel privilegio. Il decreto del Senato del 16 dicembre successivo accorda al Menini «un eguale stipendio per la scuola degli uomini, come quello delle donne», ossia altri 25 ducati valuta corrente al mese, permettendo alla Sanità di acquistare macchine e modelli per le esercitazioni, per una spesa di 850 ducati valuta corrente (CORNER, *La scuola di ostetricia*, cit., pp. 11-13). Il Menini tiene queste lezioni per gli uomini nella sua casa a S. Angelo – VANZAN MARCHINI, *L'arte del levare*, cit., p. 25 (e citati) –. Vedi anche la nota 261. «I pubblici professori d'arte ostetricia [per le donne] e di chirurgia Giovanni Menini e Francesco Pajola» compaiono negli Atti Priori perché vengono invitati dalla Sanità il 10 marzo 1773 ad unirsi al protomedico della Sanità, Giovanni Battista Paitoni e alla presidenza chirurgica, per esaminare quattro tipi di fasciature proposte, il 3 marzo precedente, alla Sanità dal chirurgo Giuseppe Borghi. L'esame avviene in casa del Paitoni, ove all'unanimità viene stabilito «nihil novi esse» – BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 780-784 –.

²⁹² Ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 10-11: supplica al Senato del Collegio Chirurgico, 10 giu. 1774, per riottenere la facoltà di licenziare chirurghi *vulgari sermone*.

²⁹³ Ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 714: supplica del priore, consiglieri e deputati del Collegio Chirurgico ai Riformatori, per riottenere la facoltà di licenziare chirurghi *vulgari sermone*. La supplica è con tutta probabilità del 23 novembre 1771. Vedi anche la nota 153 e alla pp. 422-423 del presente lavoro. Succede inoltre, continua la supplica, che quando vengono disarmate le galere ed «altri legni pubblici», alcuni dei chirurghi di bordo si presentano alla Sanità,

Scorrendo gli Atti Priori di questo periodo, vediamo che ogni anno una ventina di licenziati *vulgari sermone* all'Università di Padova presentano il loro privilegio ai priori dei due collegi, chirurgico e fisico, di Venezia, perché – dopo averne constatato l'autenticità – li controfirmino congiuntamente, consentendo così ai loro possessori, dopo una successiva autenticazione da parte della Sanità, il legale esercizio della chirurgia 'meccanica' nella Dominante. Questa operazione non porta nessun vantaggio pecuniario ai priori o ai Collegi: se invece quei venti avessero potuto fare l'esame a Venezia, avrebbero dovuto versare prima dell'esame le prescritte 31 lire per l'erario del Collegio Chirurgico, che avrebbe così introitato 620 lire ogni anno, all'incirca.

Il nuovo priore Giovanni Lorenzi decide di rinnovare, il 10 giugno 1774, la richiesta al Senato di riottenere la facoltà di esaminare *vulgari sermone*, già fatta nel 1771 dal priore Lama. Seguendo la solita procedura, la richiesta viene passata dalla Consulta ai Riformatori per competenza ed essi la esaminano il 5 agosto.

Il Collegio Chirurgico, che questa volta si aspetta un decreto ad esso favorevole, apprende invece che Giovanni Battista Colombani, priore del Corpo dei chirurghi volgari è ricorso alla Consulta il 29 luglio, pregandola di non voler deliberare «cosa alcuna [...] se prima non sarà chiamato et ascoltato detto prior, per nome di detto Corpo». Ma il Colombani fa ancora di più: in una supplica al Senato del 13 agosto, ricordando «l'oppressione del Corpo chirurgico» da parte del «Collegio oggi chiamato de' Medici Chirurghi», afferma che – anche dopo l'uscita della «provida terminazione» della Sanità «per la buona disciplina del cetto chirurgico» e la sua conferma da parte del Senato, col decreto del 30 maggio 1772 – «l'affare chirurgico è sempre nel sistema di prima». Così, chiede «di poter in aperto contraddittorio addur le proprie ragioni» davanti alla Deputazione straordinaria sopra le arti e mestieri, in modo che questa magistratura possa, «a norma delle leggi, ultimare i litiggi del cetto chirurgico ed abbiano in tal modo compito fine le contese de' secoli». ²⁹⁵

«per poter proseguir nel loro intrapreso impiego legalmente». In questi casi, la Sanità incarica il Collegio Chirurgico di fare loro l'esame: ma come può farlo il Collegio, «non godendo del privilegio di poter licenziare volgarmente?» (*ibidem*).

²⁹⁴ Nel 1769 risultano riconosciuti e sottoscritti 14 privilegi di Chirurgia *vulgari sermone*, 31 nel 1770, 20 nel 1771 e 22 nel 1772 (ivi, pp. 656, 680-681, 755-756 e 771). «Ed avvegnaché minute siano le utilità derivanti da tali approvazioni *vulgari sermone*, non ostante congiunte con quelle risultanti da quattro annui dottorati e similmente dalla porzione dell'annua volontaria tansa, che il Collegio ritrae dai di lui zelanti soci, serviranno ond'egli procuri reggersi e soddisfare alle spese di cui trovasi attualmente sopraccaricato». Queste consistono nell'affitto della stanza per le riunioni del Collegio, lo stipendio del cancelliere, i salari dei due bidelli, le spese per l'Accademia di Chirurgia e per stampare l'annuo catalogo dei chirurghi, manifesti e «altri varj articoli» (ivi, pp. 714-715). Ogni Dottorato porta all'erario del Collegio 36 lire più altre 8 lire «per la veste»; più altre 24 lire e 16 soldi, se è seguito dall'ingresso in Collegio, come di regola, prima della terminazione della Sanità dell'11 maggio 1772. Complessivamente, 68 lire e 16 soldi, vale a dire 275 lire e 4 soldi per 4 dottorati e ingressi all'anno.

²⁹⁵ Ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 16-17: supplica al Senato del priore del Corpo dei chirurghi Giovanni Battista Colombani, 1774, 13 ago. in Collegio. La richiesta al Senato del priore Giovanni Lorenzi, il 10 giugno 1774, ivi, pp. 11-12 (ove è anche il ricorso del Colombani alla Consulta, il 29 luglio). Il Collegio Chirurgico ricorrerà il 1° ottobre all'Avogaria di Comun, ribattendo che la Deputazione non può giudicare in merito, essendo competente solo sulle arti meccaniche e manuali. Va ricordato che il Colombani è anche riuscito «ad impetrare a' di lui istanza» dal Collegio dei V alla Pace (magistratura che riceve le denunce dei chirurghi relative a ferimenti e omicidi), una terminazione del 13 agosto 1774, nella quale egli viene descritto come priore del Collegio dei Chirurghi (e questa è sicuramente una mossa per «suos omnes vulgaris chirurgiae socios in Collegium intromettere»), per cui il Collegio dei Chirurghi (quello vero!), con una dichiarazione alla Quarantia Civil Nova chiede il «taglio» della terminazione: sì che il Colombani «sostener non possa l'abusato titolo [...] specialmente per farsi strada alla mal maneggiata confusione del detto Corpo de' chirurghi meccanici, licenziati *vulgari sermone*, colli Medici Chirurghi, che formano il Collegio» (ivi, p. 13).

In questo momento sembra però al Collegio Chirurgico che questi tentativi dei chirurghi volgari di «confondersi» con i chirurghi scientifici entrando in Collegio – tentativo che da sempre è stato incoraggiato dai medici fisici – possano essere neutralizzati facilmente e che il peggio sia oramai passato.

Così, nella riunione del 19 agosto 1774, viene confermata la tassa straordinaria di due lire al mese per collegiato – ritenuta l'anno prima necessaria per coprire le spese «ad Collegii jura vindicanda» – però viene sospesa quella ordinaria di quattro lire all'anno per collegiato, deliberata il 25 novembre 1769. Inoltre, considerando che il luogo delle riunioni dovrebbe essere più decoroso e più capace, per poter sedere comodamente «cuncti, si utinam concurrissent socii», viene presa la parte che dà facoltà alla presidenza di acquistare all'asta una stanza dell'ex convento dei Gesuiti alle Fondamente Nuove, delineando così una separazione anche fisica dal Collegio Medico a S. Giacomo dall'Orio, ove è in affitto.²⁹⁶

LA SCUOLA DI CHIRURGIA

Sempre durante il priorato del Lorenzi, si verifica – il 10 maggio 1774 – il primo esame privato previsto dal decreto del Senato del 30 maggio 1772, per verificare le conoscenze teorico-pratiche acquisite dall'allievo Vincenzo Casatutta, dopo un anno di corso alla Scuola di Chirurgia del Pajola.²⁹⁷ Dei dodici allievi previsti, solo il Casatutta compare all'esame: questa *rara avis* non farà il secondo esame e non si presenterà al terzo anno per l'approvazione *latino sermone*.²⁹⁸

La Scuola di Chirurgia è comunque considerata dalla Sanità un fiore all'occhiello, come quella di Ostetricia, tanto da venir prese a modello. Quando, il 22 dicembre 1774, la Sanità – in obbedienza al decreto del Senato del 21 marzo 1772 – ottempera all'incarico di «versare con seria riflessione sopra il Collegio di questi medici fisici, come si è fatto su quel de' chirurghi», osserva per prima cosa che il Collegio Medico di Venezia «gode il privilegio di addottorare otto giovani all'anno in medicina ed uno in sola filosofia». Questi giovani vengono «con assurdo ammessi» a questo dottorato «senza una precedente scuola, che li abbia renduti addottrinati e capaci». Così, «per rimediare ad un tal disordine», bisognerebbe «introdurre una pubblica scuola [...] di mediche istituzioni»: essa sarebbe «non meno utile ed importante delle due di chirurgia ed ostetricia». Essa dovrebbe, «a somiglianza di quelle», ve-

²⁹⁶ Ivi, p. 14. Si noti che, quando alla fine della riunione collegiale del 9 settembre 1773 si parla di una nuova tassa, non si può mandar la parte perché non c'è più il numero legale: lo stesso avviene alla riunione successiva. Il Collegio, riconvocato per la terza volta il 20 settembre, con la minaccia di una multa di un ducato per gli assenti, riesce finalmente a votare la parte, però solo alla seconda votazione – ivi, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, pp. 791-794 –. Dopo la soppressione della Compagnia di Gesù da parte di Clemente XIV, il 21 luglio 1773, le scuole, che funzionano in quel convento dal 1657, passano all'amministrazione dello Stato, che vende all'asta la chiesa dei Gesuiti e «la parte migliore del convento» – G. GULLINO, *La politica scolastica nell'età delle riforme*, Venezia, 1973 («Deputazione di storia patria per le Venezie, Miscellanea di studi e memorie», 15), pp. 49-50, 58 –.

²⁹⁷ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 25.

²⁹⁸ Il Casatutta risulta immatricolato a Padova il 7 luglio 1776. Frequenta regolarmente il quadriennio di Medicina e munito del certificato attestante tale frequenza (rilasciato il 12 maggio 1781: ASUP: ms. 236: matricolazione degli studenti artisti dall'anno 1760 al 1779, cc. 182v-183), si presenta al Collegio Medico di Venezia, dottorandosi in Medicina il 18 giugno 1781. BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686): nota di tutti li dottorati [...], *ad diem*. Anche il Dilessi in questo periodo in cui non ci sono licenziamenti *latino sermone* – ma se anche ci fossero, non potrebbe più fare il promotore almeno fino al 1778 (ossia 10 anni dopo il suo licenziamento e ancora, dovrebbe venire scelto dalla Sanità, a preferenza dei suoi colleghi con maggiore anzianità di collegio) – pensa di poter uscire dall'*impasse* diventando medico fisico e così si iscrive all'Università di Padova, il 4 novembre 1774 (ASUP: ms. 236, c. 152v). Vedremo però che egli non continua i suoi studi, ma otterrà la dispensa dal quadriennio, dottorandosi nel 1782. Vedi le note 271, 389 e 404.

nire frequentata per due anni e si dovrebbero obbligare anche i neodottorati alla frequenza, «finché arrivassero all'esercizio della professione». ²⁹⁹

Però, nel frattempo, nessun giovane esce dalla «utile ed importante» Scuola di Chirurgia: pertanto, il Collegio Chirurgico non può presentare all'esame di Dottorato nessuno che disponga dei requisiti richiesti. Il Collegio può solo aggregare a sé dei chirurghi approvati *latino sermone* da almeno dieci anni: così il 18 agosto 1775 accetta Bernardino Schianta, già approvato il 19 settembre 1761. ³⁰⁰

I quattro ducati versati dallo Schianta per l'ingresso, costituiscono l'unica entrata per il Collegio, nel 1775: abbastanza scontato quindi che, il 9 settembre successivo, saputo che l'acquisto della nuova sede agli ex Gesuiti richiederebbe la somma di 500 ducati, nonostante la calda perorazione del priore Lorenzi («jugum tandem excutiendi, ut non amplius Physicorum emphyteutae essemus, qui in nostrorum quamdam veluti auctoritatem ipsismetipsis arrogare, hostilesque manu sustinere semper studuerunt»), il Collegio bocci la proposta, nella sicurezza di venir gravato da nuove tasse. ³⁰¹

ANCORA DEI CHIRURGHI VOLGARI

In novembre il priore, visto il grande numero di privilegi *vulgari sermone* conseguiti a Padova e da lui sottoscritti (34 in tutto il 1775), pensa che sia il caso di riprendere in considerazione la supplica al Senato per riottenere la facoltà di licenziare volgarmente. Esaminata dal Collegio il 10 giugno 1774, viene quindi passata ai Riformatori per competenza: essi la leggono il 5 agosto successivo, ma non rispondono. Si può avere maggior fortuna ora che la terna dei Riformatori è completamente cambiata, così il priore ottiene un'udienza dai Riformatori per il 23 novembre, assieme ai deputati alle liti e a due anziani del Collegio. La supplica del 1774 è più concisa di quella estesa nel 1771, sotto il priorato Lama. Il priore Lorenzi presenta questa

²⁹⁹ Andrebbero inoltre modernizzati i *puncta* e gli arguenti non dovrebbero essere scelti tra i più giovani collegiati, ma tra i venti più anziani. Considerando poi che a causa del «premio di qualche rilevanza che ritraggono i promotori, che sono quelli che assistono i giovani nel dottorato, impegnati e continui sono li maneggi ed uffici, che si praticano da collegiati, onde essere ne detto carico eletti», come si è fatto all'Università di Padova e nel Collegio Chirurgico di Venezia, vengano scelti «ogn'anno dal magistrato nostro [...] due collegiati, ogn'un dei quali promova alla Laurea quattro degli otto giovani» e debbano poi aspettare tre anni, prima di poter essere rieletti. Anche gli ingressi in Collegio non avvengano lo stesso giorno del Dottorato e con «la pluralità dei voti», come succede per chi ha parenti in Collegio, mentre per gli altri che non hanno queste parentele, «sebbene de' più dotti e capaci», si richiede «ballottazione con le strettezze». L'aggregazione al Collegio sia proponibile solo dopo 12 anni di Dottorato e vi sia per tutti indistintamente lo «stesso genere di ballottazione e di spesa» (Asv: Senato Terra, f. 2003: scrittura della Sanità del 22 dicembre 1774, sul Collegio dei medici fisici di Venezia). Il Senato, approvando la scrittura il 29 dicembre successivo, incarica la Sanità di suggerire un collegiato fisico quale maestro della nuova Scuola di Medicina, però mentre la Sanità sta stendendo la terminazione esecutiva, i Riformatori intervengono con scrittura al Senato del 6 gennaio 1774 m.v. (= 1775), ricordando la loro competenza a decidere le regole per gli aspiranti al Dottorato in Medicina e anche sulla eventuale erezione della Scuola stessa. Essi chiedono di unirsi «in conferenza» con la Sanità, «sopra la istituzione e le discipline della surriferita scuola» (ivi, *Riformatori*, b. 39, c. 299r-v). La loro scrittura viene approvata dal Senato con il decreto del 14 gennaio successivo. La «conferenza», invece della Scuola di Medicina («di difficile riuscita», perché gli insegnanti «capaci son pochi», oltre a che, «di sfreggio alla stessa Università di Padova»), propone che agli otto dottorati a Venezia non vengano più ammessi giovani veneziani «senza patrimonio alcuno di cognizioni»: bisogna che essi abbiano regolarmente studiato per un quadriennio all'Università di Padova. Per ovviare alle difficoltà dei giovani veneziani costretti al quadriennio, si suggerisce di riservare loro 6 posti al Collegio di S. Marco, ove oltre all'alloggio gratuito, ricevano anche 50 ducati all'anno (ivi, cc. 293-296v: scrittura della conferenza della Sanità e dei Riformatori al Senato, 6 mar. 1775). Il decreto di approvazione della scrittura, in BMV: Ms. it. vii, 2361 (9716), Processo Verde C, cc. 95-97: 1775, 26 maggio, in Pregadi. Vedi anche la nota 434.

³⁰⁰ Ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 32-33. Nella supplica per l'ammissione, lo Schianta chiede di «sciogliersi e da un Corpo non competente al proprio carattere e da un'aggravio» – quello del taglione – «per molti anni sofferto» (*ibidem*).

³⁰¹ Ivi, pp. 34-35.

volta un testo ancora più scarno e finalmente ottiene una risposta favorevole dal Riformatore di mese, Alvise Vallarosso, per cui annota nei suoi Atti Priori: «satisfac-tissimi recessimus». ³⁰²

Se i chirurghi vogliono finalmente liberarsi da ogni legame con i fisici, bisogna dire che anche l'animosità dei fisici verso i chirurghi è notevolmente aumentata.

Il decreto del Senato del 26 maggio 1775, riforma i Dottorati in Medicina a Venezia, obbligando gli otto aspiranti annuali al Dottorato nel Collegio Medico, a frequentare prima un regolare quadriennio a Padova. ³⁰³ Nonostante vengano concessi sei posti al Collegio di S. Marco a Padova per i giovani veneziani studenti di Medicina, ³⁰⁴ questa riforma provoca il crollo delle Lauree a Venezia: se nel periodo 1765-1774 vi sono stati 81 Dottorati in Medicina e 4 in Filosofia, dal 1775 al 1784 ve ne saranno solo 8 in Medicina e 4 in Filosofia. ³⁰⁵

Crollo delle Lauree significa crollo delle sportule: ora, questa riforma è partita dai suggerimenti della Sanità del 22 settembre 1774, che ha proposto la Scuola di Medicina ad imitazione delle Scuole di Chirurgia e di Ostetricia per gli aspiranti chirurghi. Anche se poi la Scuola di Medicina non è stata istituita, il Collegio Medico ha tutte le ragioni di pensare che la causa prima delle sue disgrazie sia stata l'idea di omologarlo con quel Collegio che ha tentato, nel 1765, di «erigersi in formale Università», pur essendo un Collegio «soltanto chirurgico». ³⁰⁶ Quali siano state le reazioni del Collegio Medico a questo, sia pure indiretto, nuovo insulto, non mi è dato di sapere. ³⁰⁷

C'è però un episodio che ritengo significativo: il 31 giugno 1776, il priore chirurgico Andrea Lama viene chiamato alla Sanità, ove riceve mandato di esaminare *vul-gari sermone* il friulano Luigi Ferrari. La malattia del candidato fa rimandare l'esame al 22 luglio, giorno nel quale sono presenti il priore fisico e i suoi due consiglieri, mentre l'esame è effettuato dal priore chirurgico e da un suo consigliere, essendo assente l'altro. È pure presente il tesoriere chirurgico.

Superato l'esame, il Ferrari ha fretta di tornare al suo paese e sollecita il rilascio del suo privilegio, ma il priore fisico Sebastiano Rizzo si rifiuta di sottoscriverlo se non vengono versati al suo Collegio 12 lire e 8 soldi come si usava, da dividersi in quattro parti, ossia mezzo ducato (equivalente a 3 lire e 2 soldi) per ognuno dei quattro fisici, vale a dire il priore, i due consiglieri ed il tesoriere.

Alla fine il privilegio viene firmato anche dal priore fisico che però, il 30 agosto, presenta alla Sanità un memoriale nel quale denuncia l'introduzione «arbitraria»

³⁰² Ivi, pp. 35-36.

³⁰³ Ivi, 2362 (9655), fasc. 16¹: Istorica, c. 160.

³⁰⁴ Tale proposta della «conferenza» della Sanità e dei Riformatori viene espressa nella scrittura al Senato del 6 marzo 1775 (ASV: *Riformatori*, b. 39, c. 296r-v). Vedi anche la nota 299.

³⁰⁵ BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686): nota di tutti li dottorati [...], carte non numerate. Vedi anche GIORMANI, *La scuola pubblica agli ex Gesuiti: un polo medico, farmaceutico e chimico-fisico nel 1794 a Venezia*, «Atti dell'Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Classe di scienze fisiche matematiche e naturali», 102, 1993-1994, pp. 35-38.

³⁰⁶ Vedi alle pp. 430-431 del presente lavoro.

³⁰⁷ È nota invece la reazione di «vivo giubilo» provata dal Collegio Medico, quando la Sanità, invia al suo priore la terminazione dell'11 maggio 1772, per la quale i diritti del Collegio Chirurgico risultano «quadam modo restricta», come riferisce il priore Carminati nella riunione del Chirurgico dell'11 luglio 1777, mentre nel 1780 il priore Bernardi annoterà nei suoi Atti Priori che alcune prescrizioni di quella terminazione possono far temere «ne Collegium nostrum semper in pejus dilabatur» – BMV: ms. it, VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 111, 137 -. Nella lettera accompagnatoria, la Sanità chiede al priore fisico come il suo Collegio avrebbe accolto la terminazione e il priore, nella sua risposta dell'11 settembre 1772, «si prende il coraggio d'aggiungere che il Collegio [Medico] ha nelle nuove deliberazioni un giusto fondamento di lusingarsi, che la sapienza ed equità del magistrato darà un pensiero anche alla sua terminazione 1769, 23 agosto, che fa uscire la facoltà chirurgica da que' limiti, che la ragione e le leggi le hanno prescritto». Vedi la nota 258.

di una «Tabella novissima [...] che spoglia ed a se attrae gli emolumenti della cassa del Collegio de Medici Fisici e che esclude nell'azione de licenziati *vulgari sermone* la persona del nostro tesoriere». In definitiva, il Collegio Chirurgico ritrae 31 lire, mentre ne ha sempre ricevuto 18 e 12 soldi e la differenza – 12 lire e 8 soldi, appunto – sono sempre state attribuite al Collegio Medico.

Il priore fisico afferma che da quando è stata introdotta unilateralmente questa Tabella, il suo Collegio ha avuto «il sensibile pregiudizio di lire 144».³⁰⁸

Il 3 dicembre 1776, la risposta del priore chirurgico, il quale ricorda che il suo Collegio, dopo aver «esercitato per secoli la facoltà di dottorare latino sermone e licenziar volgarmente in circoscritto numero di persone», dal 19 luglio 1766 può fare «soli quattro [chirurghi] scientifici annualmente». Considerando che, con minori introiti e in moneta di minor valore, ha anche «riflessibili debiti», incontrati «per difendersi dagli attacchi avversari», non può cedere ai reclami dei fisici, proprio adesso che non è più «in potere» del Collegio Medico e che è stata «fissata la separazione dall'altro».

«La combattuta Tabella» è stata «rinnovata» nel 1768 «e ridotta a più adeguate misure secondo le urgenti circostanze del Collegio, escludendo le adultere combinazioni, contrastate dalla ragione e dal giudizio». Tutti i predecessori del priore fisico attuale furono «contenti», nei 17 dottorati e nei 2 licenziati *vulgari sermone*

dal 1768 a questa parte, della preservata loro e consiglieri presenza all'esame con ballottazione collegiale, firma del privilegio e ragionevoli sportule pur recentemente, per il loro personale incomodo, avvantaggiate.³⁰⁹

Con questa ferma risposta il Lama probabilmente si guadagna la riconferma a priore, il 14 dicembre 1776,³¹⁰ ma muore di lì a poco: il 31 gennaio viene eletto priore Giovanni Carminati.

Il 3 aprile successivo, la Sanità dà mandato al Collegio Chirurgico di esaminare *vulgari sermone* tale Giovanni Battista Gallo: l'esame viene fatto il 6 aprile alla presenza dei priori e consiglieri chirurgici e fisici e del tesoriere e cancelliere chirurgici. Finito l'esame, dopo che il nuovo licenziato è uscito dal Collegio, il priore fisico Pietro Campi (che è anche collegiato chirurgico, «pro honore summo») affronta

³⁰⁸ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 49-51. Risultano versate all'erario chirurgico le consuete 31 lire, oltre le 4 lire della sportula del consigliere chirurgico Macotti, che non era intervenuto all'esame. Ivi, 2345 (9698), libro di ricevute dei tesoriere (1742-1795), 22 lug. 1776. Nella Tabella vengono anche fissate nuove tariffe per i licenziati *latino sermone* («denominati nella Tabella 'dottorati di chirurgia'»), ossia 36 lire per l'erario chirurgico (invece delle precedenti 12 lire), mentre quello fisico, che fino allora riceve anch'egli 12 lire, non viene nemmeno 'nominato'. Vedi anche la nota 251.

³⁰⁹ Ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 51-55.

³¹⁰ Da segnalare nel suo priorato, la proposta di ingresso in Collegio per il professore Francesco Pajola, come un tempo sono stati ammessi i pubblici lettori di Chirurgia, senza spese e assegnandogli inoltre «in medio ejusdem Collegii sedendi locus». La proposta messa ai voti con la strettezza dei 4/5 dei voti, ottiene la totalità dei suffragi (ivi, pp. 58-59: parte presa il 29 agosto 1776 dal Collegio Chirurgico). All'inizio degli ultimi Atti Priori del Lama vi è una sua ricostruzione dei fatti del 1771-1772, con le già note accuse al Dilessi e al Saura. Nomi non ne fa mai, in realtà: parla di un «tironem quemdam ex sociis junioribus» (Dilessi), del quale è stato precettore uno dei consiglieri, che poi, divenuto priore nel 1770 (Saura), ha permesso al suo ex allievo «immatura aetate Promotoris Magistri personam gerere», il 21 aprile e così continua per dodici pagine. Questi Atti Priori del 1776 risultano scritti nel 1777 dal sindaco Francesco Bernardi, grande amico del defunto priore, basandosi sugli appunti lasciati dal Lama. Poiché essi contengono varie rivendicazioni sull'operato nel 1772 dall'allora priore Saura, suocero dell'altro sindaco, Faustino Mazzocchi, non sembra conveniente che i due sindaci esprimano il loro parere, come di costume, sugli Atti in questione. Infatti, essi non compiono questo atto dovuto: il 2 gennaio 1779 viene osservato che questi Atti «nondum syndicata fuisse» e viene deciso che siano esaminati dal priore vecchio, Giovanni Carminati e dal priore nuovo, Francesco Pajola. I «Commentaria in annis 1771 et 1772», in Libro Atti Priori I, pp. 63-74 (le citazioni, alle pp. 63-64). La decisione del 2 gennaio 1779, in ivi, pp. 74-75.

la questione del mancato versamento della quota per il suo erario, sia nei licenziamenti latini, che in quelli volgari e così pure della omissione della sportula al tesoriere fisico, che non viene più invitato agli esami *vulgari sermone*. Il tono del suo discorso è molto amichevole e il priore chirurgico gli risponde che il suo Collegio è stato costretto a ciò dal bisogno di denari: cerchiamo in tutti i modi di recuperare la facoltà di licenziare *vulgari sermone* e confidiamo che ciò avvenga presto. Una volta riottenutola, arriveremo a comporre equamente la lite tra i nostri Collegi.³¹¹

In questo momento è molto importante che non siano portate nuove liti davanti alla magistratura della Sanità o a quella dei Riformatori: così, quando alcuni collegiati chirurgici riferiscono al priore Carminati che un loro collega – Giovanni Maria Pedretti – fa il bagnino ai bagni pubblici, viene deciso, in una seduta ristretta, di espellerlo solo per un anno anziché per i cinque previsti dagli statuti, onde evitare che egli si senta così offeso da ricorrere a una qualche magistratura e «aliquo actu nobis interdiceret»: così il Collegio Chirurgico rimarrebbe coinvolto in un'altra lite che, esaurito l'erario, richiederebbe altro denaro preso a prestito.

In Collegio, la pena sarà mitigata ancora di più, perché, invece dell'espulsione, il Pedretti sarà privato «voce attiva et passiva» e non potrà partecipare alle riunioni, sempre per un anno.

Il Pedretti invia allora una supplica e il 2 maggio viene convocato il Collegio al riguardo. Il priore è favorevole alla composizione della questione, in modo che non sorgano altre liti. Ricorda «tot fastidia et damna» patiti per lungo tempo dal Collegio, per colpa dei due antesignani dei chirurghi volgari, Giovanni Casotto e Giovanni Battista Colombani. Osserva che la supplica è abile, anche se «rationes aliquas speciosas jactat»: si sente che alle spalle ha un valido patrocinatore e queste ragioni potrebbero avere un certo peso davanti al magistrato. Così, dopo due ore di conciliaboli, viene presa la parte di riammettere il Pedretti, a soli dieci giorni dalla sua espulsione.³¹²

Liberato così l'orizzonte, il priore tiene a casa sua una riunione ristretta della presidenza con aggiunti, sul modo da tenersi negli esami *latino sermone*: si devono fare questi esami secondo l'ultima terminazione della Sanità dell'11 maggio 1772 – ossia dal solo priore e consiglieri chirurgici, alla presenza del priore e consiglieri fisici – o piuttosto si devono sospendere gli esami fino a che non si riottenga dalla Sanità la facoltà di fare gli esami con l'intervento di tutto il Collegio Chirurgico, come è stato permesso, anzi ordinato dalla precedente terminazione della Sanità, del 1° ottobre 1768?

L'opinione del priore è che sarà più utile fare per adesso gli esami *latino sermone* in qualsiasi modo, finché – ad una data occasione – si possa recuperare abilmente la facoltà di un tempo. Uno degli aggiunti sostiene che la terminazione del 1° ottobre 1768 non è per nulla abrogata dalla terminazione posteriore, riguardo l'intervento dei collegiati, ma il consigliere Lorenzi dimostra «ejus allucinationem»: quindi tutti sono d'accordo col priore e viene stabilito «quod examina petentes non amplius dimitterentur, sicut per annos sex factum fuerat».³¹³

Quando il priore Carminati alla fine del suo mandato riassume l'operato nell'anno 1777, oltre alle tre approvazioni *vulgari sermone*, alle approvazioni di altrettante

³¹¹ Ivi, pp. 85-86: seduta del Collegio Chirurgico del 6 apr. 1777.

³¹² L'espulsione viene decisa da una seduta ristretta della presidenza con aggiunti, il 23 marzo 1777 (ivi, p. 79). Il Collegio sancisce questa decisione il 5 aprile e il 2 maggio approva la sua riammissione (ivi, pp. 80-81, 88-89).

³¹³ Ivi, pp. 91-92: riunione ristretta del 13 ago. 1777.

donne «in arte obstetricia» e alla sottoscrizione di 18 privilegi *vulgari sermone* provenienti tutti dall'Università di Padova, egli riferisce che, per il ricupero della facoltà di licenziare *vulgari sermone*, si è cercato di rendere i Riformatori propensi ad accettare una supplica al riguardo o almeno consenzienti ad una nostra esibizione dei documenti sui quali è basata questa «justissima Collegii petitione»: su tale versante, il consigliere Giovanni Lorenzi lavora da più di quattro anni.

Sulla lite che il Collegio Medico ha iniziato riguardo alle sportule, essa è ancora sub *judice* e nessun danno può venire al nostro Collegio – prosegue il Carminati – se la Sanità ritarda o non si occupa di emettere la sentenza: si è stabilito di non fare nulla, anche se siamo stati amichevolmente sollecitati dal priore fisico ad una pacifica composizione. Conviene però stare all'erta e ricercare nel nostro archivio tutte le pezze d'appoggio per questa causa. Inoltre, i collegiati morosi dovrebbero decidersi a pagare le tasse, in modo che non succeda, «deficiente pecunia», di non poter difendere i nostri diritti.

In questa situazione è conveniente che il priore Carminati possa continuare il suo lavoro e così viene confermato per il 1778.³¹⁴

IL LICENZIAMENTO LATINO SERMONE

Alla fine di febbraio, in una riunione ristretta, viene deciso di stilare una supplica alla Sanità richiamandosi alla sua terminazione dell'11 maggio 1772, secondo la quale l'esame *latino sermone* va fatto dal solo priore e consiglieri chirurgici, alla presenza del priore e consiglieri fisici e che,

per assicurare vieppiù l'utilità di tale esame, dovranno essere estratti due arguenti, come si è praticato da remotissimi tempi, da quali saranno proposti altri punti di chirurgia su di cui dovrà rispondere il candidato per prova maggiore di sua abilità.

Così il priore e i due consiglieri chirurgici, «non ben sicuri delle menti di vostre eccellenze, ne volendo operare di proprio arbitrio», chiedono

se ne' vicini dottorati che saranno per farsi [...] venga per loro riconfermato nella [...] terminazione 11 maggio 1772 l'antichissimo uso di convocare tutto il Collegio e di estrarre i due soliti arguenti, per maggiormente sperimentare l'abilità de' candidati.

Viene stabilito che questa supplica venga presentata alla Sanità «tempore opportuno»:³¹⁵ ritengo ciò dovuto al fatto che i candidati al Dottorato devono di necessità avere frequentato la Scuola di Chirurgia del Pajola e quella di Ostetricia del Rizzo (succeduto al Menini dopo la sua morte, avvenuta il 30 maggio 1776) e solo il 22 dicembre si presenterà un candidato al primo esame, il figlio del priore, Domenico Carminati.³¹⁶

³¹⁴ Ivi, pp. 96-98: riunione di Collegio del 15 dic. 1777. Nel rinnovo delle cariche, il Pedretti viene nominato tesoriere. Si osservi che, in un catalogo del 1781, «de professori chirurgi approvati in tutta la chirurgia nell'Università di Padova e nel Collegio di Venezia *vulgari sermone*, compresi norcini, stufaroli, dentisti e conciaossi», figurano solo due stufe pubbliche, una delle quali è gestita da un Francesco Pedretti – VANZAN MARCHINI, *I mali e i rimedi della Serenissima*, [Vicenza], CISO e Neri Pozza, 1995 («Fonti per la storia della Sanità», 2), p. 284 –.

³¹⁵ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 103-104: riunione ristretta del 25 feb. 1778.

³¹⁶ Ivi, p. 121: primo esame degli studi chirurgici di Domenico Carminati, 22 dic. 1778. Nel 1777, i Riformatori ripropongono al Senato l'invio e il mantenimento a Parigi di due giovani per apprendere la Chirurgia, come hanno fatto senza successo, nel periodo 1726-1727 (vedi la nota 89). Anche il famoso chirurgo di Firenze, Angelo Nannoni, vi ha inviato il figlio, «per osservare quel che vi si fa di meglio in chirurgia», dato «che nell'amplessissima città di Parigi nascono spesso de' casi d'operazioni, che viste più volte rimangono meglio impresse nella mente regolatrice della mano». È quanto scrive da Firenze il Nannoni al pordenonese Domenico Bailoni, padre di un suo allievo, Pasquale

Con la morte del Menini lo scettro della chirurgia veneziana passa al Pajola, di abilità indiscussa soprattutto nella litotomia:³¹⁷ se nel 1776 è stato ammesso al Collegio, con posto onorevole, nel 1778 si pensa che potrebbe diventare priore, ma c'è l'ostacolo della parte presa il 29 aprile 1732, che prescrive almeno dieci anni di Collegio per essere eleggibile a tale carica. Così, l'11 luglio 1778, viene presa la parte che lo dispensa dalla «contumacia» e il 15 dicembre successivo verrà eletto priore.³¹⁸

È un priorato di transizione: il giro di boa per il Collegio si avrà col nuovo priore Francesco Bernardi, che dà inizio ai suoi Atti Priori riassumendo la situazione verificatasi in seguito alle varie prescrizioni della terminazione della Sanità dell'11 maggio 1772, per le quali si può temere «ne Collegium nostrum in pejus dilabatur».

Si trascurano le funzioni accademiche, l'erario è esausto: il Collegio rischia da un lato di essere confuso con i chirurghi meccanici, dall'altro di cadere in mano, per la terza volta nella sua storia, ai medici fisici, che possono avervi accesso quando vogliono. Molti collegiati sono morti, gli extracollegiati dal 1772 devono aspettare dieci anni prima di potervi entrare e, dal 1761, non vi concorrono più – «ob restric-

Bailoni, che, dopo tre anni all'Università di Modena e quattro di esercizio in quell'ospedale, alla Scuola di Anatomia e Chirurgia di Antonio Scarpa, è passato appunto a Firenze, sotto al Nannoni. Questi è riuscito ad ottenere per il proprio figlio dal duca di Modena, «una molto comoda e onorevole pensione annua per due anni». Il Senato, su proposta dei Riformatori, concede al Bailoni 250 ducati valuta corrente all'anno per un biennio, onde possa «addottrinarsi maggiormente e perfezionarsi in tale studio, sicché rendersi ad'un tempo utile alla sua nazione» (ASV: *Riformatori*, f. 40: gli attestati degli studi fatti dal Bailoni, alle cc. 442-443, 445-446; Angelo Nannoni a Domenico Bailoni, Firenze, 24 gen. 1777, c. 444; scrittura dei Riformatori Alvisè Vallarezzo, Andrea Tron cavalier, procurator e Girolamo Ascanio Giustinian cavalier, al Senato, 10 mar. 1777, c. 440; decreto del Senato del 20 mar. 1777, c. 426r-v). Il 3 maggio successivo, i Riformatori (nella terna, ad Andrea Tron è subentrato Gerolamo Grimani) propongono di inviare a Parigi alle stesse condizioni, anche il friulano Giuseppe Tonon, che ha già frequentato per un anno la Scuola del Pajola ed ora studia con il pubblico incisore e oculista, Bernardino Astolfoni, ma la loro scrittura non viene presa in esame dal Senato. Ivi, attestati del Tonon, cc. 394-396; scrittura dei Riformatori al Senato del 3 maggio 1777, c. 393r-v. Vedi anche la nota 388. Il Senato concederà invece, il 18 settembre 1777, a Girolamo Ferrari, che da due anni studia la Chirurgia a Parigi, di potersi fermare per altri due, concedendogli 250 ducati all'anno (ivi, c. 322). Due anni dopo, l'ambasciatore veneto in Francia riferirà al Senato «la riuscita del giovane Ferrari», che ha seguito «le lezioni de professori più accreditati» di Chirurgia e sta per rientrare in patria: converrebbe impiegarlo «per quell'uso ed esperimento [che] stimerà giusto di esigere la pubblica autorità, che lo ha suffragato, anche in vista che non patiscano per difetto di pratica, le cognizioni e talenti, che avesse acquistati». Ivi, c. 234: articolo contenuto nel dispaccio n. 120 dell'ambasciatore a Parigi, Marco Zen cavalier, trasmesso ai Riformatori con da mò del Senato del 7 aprile 1779 (ivi, c. 233. Il 'da mò' è un decreto di rapida attuazione). Vedi anche la nota 388. Del Ferrari, è attestata la sua qualità di «medico fisico e chirurgo», dalla sua nomina a socio straordinario per la chirurgia, nella Società Veneta di Medicina, avvenuta il 28 novembre 1793 (ASV: *Governo*, 1^a dominazione austriaca, 1799, b. 285; Veneta Società Medica, adunanze in farmacia Mantovani, tendenze politiche. Ringrazio l'amico Eurigio Tonetti dell'ASV, per il suo cordiale e fattivo interessamento). Va poi ricordato il *Dizionario chirurgico comunicato ai compilatori dell'Enciclopedia del signor Louis [...]*, pubblicato in quattro tomi a Venezia, dalla Tipografia Pepoliana nel 1794-1795, nella traduzione dal francese del primo tomo dal chirurgo Girolamo Ferrari e dal chirurgo Domenico Carminati, degli altri tre. VANZAN MARCHINI, *I mali*, pp. 192, 269-270. Il 29 maggio 1796, il «medico fisico e chirurgo» Girolamo Ferrari è ammesso al Collegio Chirurgico – BMV: Ms. it. vii, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 592. Quanto al Bailoni, dopo il suo rientro in patria, risulta il suo licenziamento *vulgari sermone* a Padova, il 2 dicembre 1779, data in cui consegna il suo deposito di 195 lire e 2 soldi al cassiere artista Francesco Ceoldo. ASUP: ms. 614, *ad diem*. Il 24 maggio 1788 viene licenziato *latino sermone* a Venezia. BMV: Ms. it. vii, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 395. Il 1° settembre 1791 è nominato socio straordinario per la chirurgia, nella Società Veneta di Medicina. Nel 1795, assieme al chirurgo Domenico Novello e ai medici Bartolomeo Guelfi, Giacomo Colludrovik (o Coludrovik o Colludrovitz) e Domenico Tiene, compila un catalogo di farmaci per una spezieria di ospedale dei cronici, «compreso il mal celtico e le piaghe» – ASV: *Provveditori sopra ospedali e luoghi pii*, b. 71, fasc. 5, 19 mag. 1795 (citato in VANZAN MARCHINI, *I mali*, cit., pp. 179-180) –. Il 18 agosto 1796, il Bailoni ottiene l'ingresso al Collegio Chirurgico (Libro Atti Priori I, p. 599).

³¹⁷ Vedi la voce Francesco Pajola (di MOISÈ GIOVANNI LEVI) in *Biografia degli Italiani illustri [...]*, per cura di E. De Tipaldo, Venezia, Alvisopoli, 1835, 2, p. 119.

³¹⁸ BMV: Ms. it. vii, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 109, 120-121. Considerando che il Pajola è sì «vir [...] summus, emeritissimus, omnibusque laudibus superior, rerum tamen Collegii parum instructus et ferme inscius», conviene confermare nell'ufficio i consiglieri uscenti Macotti e Saura che, avendo fatto molte volte parte della banca, possono all'occorrenza consigliarlo e fornirgli la documentazione necessaria nei casi dubbi che si possono presentare (*ibidem*).

tivas praescriptas» – i licenziati *latino sermone* a Padova: è necessario «licentiandis facilem viam aperire».

Il Bernardi si procura la scrittura della Sanità del 4 febbraio 1772, il decreto di approvazione del Senato del 21 marzo seguente, la terminazione esecutiva della Sanità, dell'11 maggio e il decreto del Senato del 30 maggio successivo. Trascrive questi documenti negli Atti Priori e passa al loro confronto.

Risulta che ogni cambiamento delle leggi deve avere anche il consenso dei Riformatori. Quid agendum? Bisogna accedere ai Riformatori o alla Sanità, per far cambiare la terminazione 11 maggio 1772? O forse basta far cambiare solo il capitolo primo di essa, che prescrive tre anni «continui e consecutivi» di frequenza della Scuola di Anatomia dei Fisici e altrettanti della Scuola di Chirurgia del Pajola?³¹⁹ O il capitolo sesto, che impone ai licenziati *latino sermone* una attesa di dieci anni almeno, prima di entrare in Collegio? Se venisse ridotta quella «contumacia», si consentirebbe un più facile adito per quelli che volessero sottoporsi all'esame ed entrare poi nel Collegio: di questo tenore è la supplica alla Sanità, presentata dal priore il 21 gennaio 1780.

Viene fatto notare che, dal tempo della terminazione del 1772, il Collegio ha perduto per cause naturali ben 17 collegiati, per cui è difficile arrivare al numero legale nelle riunioni collegiali e queste si fanno con presenze che variano da 10 a 14 collegiati: «da un'aggregazione più sollecita», oltre ai vantaggi per la cassa del Collegio, un numero maggiore di collegiati renderebbe «più mature le sue decisioni» nell'eseguire «li pubblici comandi». «Si agevolerebbe altresì il proseguimento» delle accademie chirurgiche, che sono «appoggiate ai più giovani suoi associati»: per tutte queste ragioni si chiede «l'implorata grazia», senza la quale «verrebbe assolutamente ad estinguersi del tutto per la terza volta l'antico, utile e benemerito Collegio de Medici Chirurghi di questa serenissima Dominante».³²⁰

La Sanità risulterebbe incline a diminuire tale contumacia, però osserva che ciò le è vietato dal decreto del Senato del 30 maggio 1772, che «assoggetta qualunque regolazione riguardante il sistema del Collegio [Chirurgico]» all'esame dei Riformatori.³²¹

Così il Senato «riammette tutto il complesso di questa materia» all'esame di una «conferenza» tra le due magistrature, Sanità e Riformatori.³²²

³¹⁹ Un riesame del capitolo primo avrebbe sicuramente confermato il metodo di esame e di approvazione, dando motivo ai Fisici di rinnovare il contenzioso e ottenere quello che «semper avidè optarunt», ossia restringere alle sole presidenze dei due Collegi, l'esame e il licenziamento in questione, come del resto appare dalla loro «allegazione» ai Riformatori del 17 marzo 1766 (ivi, p. 144). L'allegazione, in Libro Atti Priori H, pp. 496-504. Vedi anche la nota 189.

³²⁰ Libro Atti Priori I, pp. 146-147: supplica presentata alla Sanità il 21 gennaio 1780 dal priore del Collegio Medico Chirurgico di Venezia Francesco Bernardi, perché diminuisca la contumacia dei dieci anni negli ingressi. Il priore spiega nei suoi Atti l'intenso lavoro fatto prima di inviare la supplica alla Sanità. Riguarda precipuamente l'altra magistratura interessata, quella dei Riformatori, per cui si è tratto dall'archivio del Collegio la necessaria documentazione, sottoponendola poi all'esame dei Riformatori. Tornano le vecchie questioni: c'è la solita, contestata interpretazione della legge 1321; l'errata affermazione del Collegio Medico che la «provisio» del 20 ottobre 1487 dei XII Savi, non è sulle Matricole, ma sulle esazioni provenienti dai dazi e dalle Arti; il decreto del Consiglio di X del 7 giugno 1543, che riguarda i V Savi sopra le Matricole e non i sopracitati XII Savi. Su queste basi, il Collegio Medico, interpretando – «doloso artificio» – la legge 1321, come riguardante l'approvazione dei chirurghi *vulgari sermone* a Venezia, estendendo poi i suoi privilegi, arriva a sostenere «audacter», di avere la facoltà di licenziare in Chirurgia *latino sermone* e a sobbillare il Corpo dei chirurghi volgari, asserendo che, per la stessa legge, potrebbero entrare liberamente nel Collegio Chirurgico (ivi, pp. 147-152). Il Bernardi accenna anche ad un personaggio illustre del Collegio Medico, «a quo [...] subodoratus fuit recursus noster, quem propterea turbare curavit, ut revera quidem obtinuit» (ivi, p. 151).

³²¹ ASV: *Riformatori*, b. 443: scrittura della Sanità al Senato sul Collegio Medico Chirurgico di Venezia, 30 apr. 1780. Il testo della scrittura, anche in Libro Atti Priori I, pp. 152-153.

³²² ASV: *Riformatori*, b. 443: decreto del Senato del 20 maggio 1780. Vedi anche Libro Atti Priori I, pp. 153-154.

È una vittoria, perché la stessa magistratura che ha promulgato la terminazione del 1772, ha riconosciuto la necessità di regolarla e di modificarla. Ma è anche una sconfitta, perché l'istituzione di una conferenza tra le due magistrature, è stata sempre la causa «ut quodcumque bonum Collegio difficile fieret».

La conferenza dovrà riesaminare l'intera materia chirurgica, per cui occorrerà tenere sempre pronta la documentazione che potesse venire richiesta.³²³ Nella riunione del 10 giugno 1780, si decide che in questo momento delicato, il Collegio ha bisogno di un protettore e, tra i senatori più influenti, viene scelto Alvise Zusto. Il Collegio viene informato che occorreranno delle spese, «cum spes esset obtinendi res magni momenti»: si chiede una contribuzione volontaria e vengono così raccolti 24 ducati.³²⁴

In questo momento la Sanità sta attendendo anche alla nuova regolamentazione della Scuola Ostetrica e il priore riesce a far inserire nella commissione di esame per le levatrici anche due collegiati scelti mediante sorteggio.³²⁵

Questa Scuola, dopo la morte di Giovanni Menini (30 mag. 1776), è stata affidata a Sebastiano Rizzo. Grande benemerita del Menini è stato – come si è già visto – l'assumersi la cura gratuita dei poveri «afflitti da qualunque piaga, tumore o ferita»,³²⁶ mancando ospedali pubblici che ricevano indistintamente i bisognosi di assistenza chirurgica. La casa del Menini serve così agli allievi chirurghi per fare pratica ed essi vi acquistano in breve tempo grande abilità.³²⁷ Alla sua morte sarebbe così mancata «alla povera gente caritatevole assistenza», se uno di questi «suoi giovani praticanti», il padovano Gaetano Parpajola, «non l'avesse continuata nella casa stessa, sino a che la superstita famiglia Menini cambiò di abitazione».³²⁸ Il Parpajola, per poterlo fare, deve diventare al più presto almeno chirurgo *vulgari sermone*, come avviene effettivamente, un mese dopo la morte del suo maestro, il 29 giugno 1776.³²⁹

Ricorre allora alla Sanità, perché provveda ad una nuova affittanza come ha fatto per il Menini, dopo l'approvazione del Senato – il 18 dicembre 1775 – della proposta fatta dalla Sanità, di prendere in affitto una casa per 50 ducati valuta di piazza, all'anno.

La Sanità, «nel dubbio che quest'opera pia si perdesse per difetto di luogo», propone e il Senato accetta, col decreto del 17 settembre 1777, che venga presa in affitto una casa a S. Benedetto e Ternita, con la solita spesa.³³⁰

³²³ Libro Atti Priori I, pp. 154-155. Il priore osserva in tale occasione, che l'archivio del Collegio si trova in uno stato di confusione e di disordine.

³²⁴ Ivi, pp. 156-157: riunione del Collegio Medico Chirurgico del 30 giu. 1780.

³²⁵ Ivi, p. 158; alle pp. 160-161, la terminazione della Sanità del 19 ago. 1780.

³²⁶ ASV: *Riformatori*, f. 53, c. 51r-v: scrittura della Sanità al Senato del 7 mag. 1787, sopra la supplica del chirurgo Gaetano Parpajola; la citazione, a c. 51r.

³²⁷ Libro Atti Priori I, p. 159, ove viene citata la scrittura della Sanità del 15 maggio 1770. Vedi anche la nota 261.

³²⁸ ASV: *Riformatori*, f. 53, c. 51r. «Il Parpajola erasi in tal ufficio occupato per il corso d'anni quattro sotto la direzione di esso dottor Menini», ivi, cc. 47r: scrittura della Sanità al Senato 29 gennaio 1776 m.v (= 1777). «E ciò senza alcun pubblico aggravio, che avendo già altra persona divota disposta di supplire per atto di carità all'importar delle fascie, filli ed altri generi occorrenti, non che alla somministrazione de rimedi, che non sogliono amministrarsi dalla Fraterna grande di S. Antonin» (ivi, c. 47v); vedi anche VANZAN MARCHINI, *I mali*, cit., pp. 277-278. Per la Fraterna grande, un cenno alla nota 128.

³²⁹ Il 29 giugno 1776, Gaetano Parpajola di Antonio, padovano, deposita al cassiere artista Francesco Ceoldo lire 146 e soldi 14 per essere licenziato *vulgari sermone*. ASUP: ms. 613, alla data.

³³⁰ ASV: *Riformatori*, f. 53, c. 45r-v: supplica del medico chirurgo Gaetano Parpajola al Senato, 24 dic. 1788; ivi, *Sanità*, not. 46, c. 144, 7 gen. 1776 m.v (= 1777), riguardante l'affitto per 50 ducati l'anno di «una casa della nobildonna contessa Basadonna Manin per il chirurgo Gaetano Parpajola che dovrà curare gratuitamente tutti li poveri piagati»;

Il 27 luglio 1780, il Parpajola presenta alla Sanità un esposto nel quale chiede di essere dispensato dalle tasse proprie dei chirurghi volgari, quale dipendente della Sanità stessa. Il priore Bernardi da tempo pensava, per sbloccare la situazione, di indurre un chirurgo esperto ad impetrare la grazia di venire licenziato *latino sermone* senza i tre anni di frequenza delle Scuole di Anatomia e di Chirurgia. Venuto a conoscenza dell'esposto, persuade il Parpajola sulla difficoltà che questo venga accolto e lo induce ad inviare un nuovo esposto, il 7 agosto.³³¹

In esso il ricorrente osserva che, curando gratuitamente i poveri, gli succede frequentemente di dover prescrivere medicine «spettanti alla professione chirurgica», da prendersi per bocca, ma queste prescrizioni sono riservate ai «soli scientifici chirurghi *latino sermone*». A tale scopo egli dovrebbe cominciare a frequentare per tre anni le due scuole, il che non gli è possibile, «per il giornaliero servizio, quale egli è obbligato, di prestare all'osservabile numero di ricorrenti piagati»: vorrebbe così venire autorizzato a conseguire nel Collegio Chirurgico di Venezia «il di lui privilegio, senza che abbia a soggiacere all'adempimento delle condizioni espresse nella regolativa terminazione 1772, non conciliabili certamente con l'assiduità delle giornaliere sue cure».

La Sanità, considerata la «capacità del supplicante [...], quale con l'utile sua assistenza prestata alla povertà pel non interrotto corso d'anni cinque circa, si conciliò meritamente la pubblica approvazione» – e qui cita la scrittura della stessa Sanità, del 29 gennaio 1776 *m.v.* (= 1777) e il decreto del Senato che l'approva, destinando «esso Parpajola alla cura dei poveri» – prescrive al priore del Chirurgico di ammetterlo al licenziamento *latino sermone*, esaminandolo in base alla terminazione del 1° ottobre 1768.

A tale scopo – «non meno che di qualsiasi altro giovine studente, quale fornito di ogni necessario requisito, aspirar potesse al licenziamento *latino sermone* in detto Collegio» – nella lista «esibita» di «scientifici chirurghi anziani», la Sanità presceglie come promotori maestri, Giovanni Battista Saura e Girolamo Novello, che dovranno durare tre anni in tale carica. Conclude, «che la graziosa facilità [...] in questo singolarissimo caso», non abbia «sotto qualunque colore o pretesto di vantate benemerenzze o di comprovata capacità di altri ricorrenti, a passare in esempio e derogare in parte alcuna agli articoli della decretata terminazione 1772».³³²

In realtà, il Collegio Chirurgico, che torna a licenziare *latino sermone* – una facoltà «*quae a novem et amplius annis emortua erat*» – ritiene che questa concessione «ad alias dispensationes a praescriptis requisitis [...] aperiatur aditus».³³³

Da notare, in questo Dottorato, che all'estrazione del punto non viene invitato il priore fisico, che è invece presente l'11 settembre 1780 con i suoi due consiglieri, all'esame davanti a tutto il Collegio Chirurgico. Fatto l'esame – che consiste nella spiegazione del punto, nella risoluzione delle obiezioni poste dai due arguenti (sorteggiati tra gli otto collegiati più giovani), nelle due domande sulle malattie, fatte dai due consiglieri chirurgici (e dove, in ossequio alla nuova terminazione del

ivi, *Riformatori*, f. 53, c. 47v: scrittura della Sanità del 29 gennaio 1776 *m.v.* (= 1777). Il Senato approva anche la spesa di 24 zecchini a «bonificazione di alcuni utili miglioramenti in esso stabile rimasti» (*ibidem*).

³³¹ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 158.

³³² ASV: *Riformatori*, f. 53, cc. 49-50: terminazione della Sanità del 21 agosto 1780, riportata anche in Libro Atti Priori I, pp. 162-163.

³³³ Libro Atti Priori I, pp. 163-164: l'ultimo licenziamento *latino sermone* è stato fatto il 30 dicembre 1771.

19 agosto, vengono inclusi argomenti di ostetricia) e nel caso clinico, richiesto dal priore chirurgico – dopo la votazione a porte chiuse (riaperte poi dal bidello che grida il risultato: *nemine poenitus discrepante*, ad esempio), *escono i fisici* e il Collegio Chirurgico si occupa di altre questioni all'ordine del giorno. Ciò fatto, il candidato rientra in Collegio con i suoi tre promotori (il maestro, l'eletto dal candidato e l'estratto a sorte tra tutti i collegiati, esclusa la presidenza e gli altri due promotori) per ricevere la Laurea dal priore chirurgico, mentre il promotore maestro gli porge le insegne del dottorato: *i fisici non sono quindi presenti*.³³⁴

Gli esami *latino sermone* si susseguono adesso con regolarità,³³⁵ con due percorsi diversi. I chirurgi *vulgari sermone* con molti anni di esercizio, riescono ad ottenere dalla Sanità, come il Parpajola, l'esenzione dall'obbligo di frequenza triennale delle scuole: queste invece vengono frequentate dai giovani che mirano al dottorato latino, saltando il gradino intermedio, la licenza *vulgari sermone*. Essi riescono talora ad ottenere dalla Sanità il permesso di anticipare il secondo esame annuale, in modo da fare i due anni prescritti, in un solo anno.³³⁶ Vedremo che il Collegio Chirurgico cercherà di ottenere la diminuzione del periodo di contumacia per l'ingresso, quale stimolo per i dottorandi.³³⁷

³³⁴ 9 set. 1780: *praesentatio* del Parpajola, da parte del promotore maestro neo eletto, Giovanni Battista Saura, previa esposizione della terminazione del 21 agosto 1780; 10 set., *punctum* e 11 set., *examen*. Usciti i fisici, viene letta al Collegio la terminazione della Sanità del 19 agosto 1780, limitatamente agli articoli che consentono al Collegio stesso di partecipare all'esame delle levatrici, con due suoi membri estratti a sorte e la lettera di ringraziamento di Pietro Paolo Tanaron, per essere stato ammesso al Collegio. Dopo che il Parpajola è stato proclamato dottore, i collegiati escono tranne la presidenza, per la *praesentatio*, da parte del promotore maestro Saura, di Domenico Carminati, munito delle attestazioni di frequenza della Scuola di Anatomia e di quella di Chirurgia per un triennio e degli esami sostenuti. Gli verrà fissato il 13 settembre per l'estrazione del punto e il 14 per l'esame (ove otterrà *cunctorum vota propitia*) (ivi, pp. 175-183).

³³⁵ Dal 1780 al 1797 compreso, mi risulta che ne siano stati effettuati 70, con una media di 3,88 esami all'anno. Il massimo consentito di 4 esami all'anno viene superato nel 1791, con 12 esami e nel 1794, 1795 e 1796, con 6, 6 e 9 esami, rispettivamente. Dura la critica del Collegio Medico: «il Collegio Chirurgico suppose che i quattro annui licenziamenti permessigli» fossero quelli *latino sermone* e «che il decreto 1766» – che gli ha restituito la facoltà di licenziare, ma «limitata a quattro soli annui licenziamenti in chirurgia», senza specificare se siano latini o volgari – «lo autorizzi a potersi nei susseguenti anni risarcire del numero delle licenze, che non avesse date nei precedenti». «Quindi, senza alcun rimorso, ha in alcuni anni ecceduto il limitato numero delle quattro licenze latino sermone, per compensare di quelle, che nei precedenti anni non aveva date». Il Collegio Medico, il cui archivio, dopo l'incendio nella notte del 9 gennaio 1800, è stato ricostruito alla meglio con i documenti originali o in copia in possesso dei suoi collegiati, non dispone però della «progressiva serie de' documenti», per i «frequenti e non piccoli vuoti, che s'incontrano nei *sui Atti Priori*»: «gli esistenti però bastano per comprovare gli accennati arbitrij» – *BMV: Ms. it. VII, 2362 (9655)*, fasc. 16¹: *Istoria*, cc. 34v-35r-v-. PALMER *The 'Studio'*, cit., pp. 52-53; VANZAN MARCHINI, *La chirurgia europea e gli «atti» dei collegi veneziani*, in *Dalla scienza medica*, pp. 55-56; EADEM, *Il teatro anatomico di S. Giacomo dell'Orto*, in *Dalla scienza medica*, p. 67.

³³⁶ È questo il caso di Carlo Rossi, che vanta un tirocinio superiore ai 10 anni con collegiati chirurgici e che, dopo un anno di frequenza alle scuole, fa il primo esame il 20 marzo 1780. Con terminazione della Sanità del 4 dicembre successivo, può anticipare il secondo esame al 20 dicembre. In precedenza, il 15 dicembre, è stata presentata e accolta dal Collegio una sua supplica, nella quale, adducendo lo stato di povertà della sua famiglia, chiede di venire dispensato dalle spese, nel caso di sua approvazione. Il 9 gennaio 1781 avviene la sua *praesentatio* e il 6 febbraio, l'estrazione del punto (senza la presenza del priore fisico). Nella seduta di esame del 7 febbraio, ove il Rossi ottiene tutti i suffragi, i fisici escono, si eleggono i quattro assistenti all'anatomia e quindi il priore chirurgico conferisce al Rossi «magistraltem facultatem de chirurgia» – *BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727)*, Libro Atti Priori I, pp. 187-189, 216-219 -. In altro luogo dei suoi Atti Priori, il priore Bernardi dichiara di non avere mai trovato un documento che riportasse l'intervento del priore fisico all'estrazione del punto, intervento che considera un abuso e come tale lo ha tolto. Ritiene anche che all'esame, dopo la votazione, non vi è più luogo all'intervento del priore fisico e dei suoi consiglieri, che quindi possono uscire: in tal modo, se vi fosse necessità, il Collegio può passare a trattare altre questioni, prima del conferimento del dottorato. Nel caso del Rossi, che è stato esentato «ab expensis supranumerariis» per povertà (il che significa che spende solo quanto è dovuto all'erario del Collegio, ossia 36 lire più altre 8 per la veste), non è stata proposta, come un tempo, l'esenzione alle presidenze dei due Collegi, perché le votassero assieme. Ivi, pp. 193-194. Il Bernardi dispone però che vengano pagate lo stesso le sportule ai fisici (*ibidem*).

³³⁷ Il «libello supplice» inviato il 21 gennaio 1780 dal Bernardi alla Sanità sull'argomento, provoca, il 30 aprile successivo, una scrittura «consona» di questa magistratura al Senato, il quale, con decreto del 20 maggio, incarica la Sanità

Le Scuole vengono così maggiormente frequentate e il Pajola è costretto a procurarsi un assistente.³³⁸

Risorgono inoltre le esercitazioni accademiche di chirurgia, riprese nel 1770 e abbandonate nel 1772.³³⁹

Il 6 novembre 1780 viene discussa in Collegio la riforma dei punti, che sono ormai obsoleti.³⁴⁰ Viene anche discusso se sia il momento di chiedere il ripristino della facoltà di approvare in Chirurgia *vulgari sermone*: all'allegazione inviata fin dal 1774 ai Riformatori, il priore aggiunge adesso alcune osservazioni, ma in questo momento i Riformatori non hanno ancora ottemperato al decreto del Senato del 18 settembre 1771, ossia «consulere Studio Patavino et decernere studium chirurgiae».³⁴¹

di istituire una conferenza con i Riformatori. L'idea del Bernardi è che, dall'effettuarsi della conferenza, il Collegio sia abbastanza solidamente «firmatum», perché, rimettendo il Senato la facoltà alla conferenza di diminuire il tempo di attesa di dieci anni prima degli ingressi, prescritto dal capitolo sesto della terminazione della Sanità dell'11 maggio 1772 e di esaminare non solo quell'articolo, «ma tutto il complesso di questa materia», la Sanità dovrà revocare quella terminazione, fermi restando i dettami di quella del 1768, ben più favorevoli al Collegio. Libro Atti Priori I, pp. 153, 165. Vedi anche la nota 320 e alla p. 482 del presente lavoro.

³³⁸ Come il Menini e poi il suo allievo Parpajola, il Pajola «si è volontariamente addossato l'obbligo [della] giornaliera assistenza [e di] medicare tutti li poveri ammalati [di forme morbose spettanti al chirurgo], che con affluenza straordinaria si presentano alla sua casa»: «quando deve tenere aperta la pubblica scuola all'Ospitale de ss. Pietro e Paolo di Castello, di chirurgia, per insegnare, giusto al piano e sistema de studj e di disciplina [...], le operazioni tutte chirurgiche nell'esercizio della pratica in detto pio luoco sopra i cadaveri, alli giovani che in numero concorrono» e deve anche fare le sue visite private, sia a Venezia che in terraferma, non ce la fa più da solo e, da un anno, ha dovuto prendersi per assistente un «chirurgo sperimentale», Vincenzo Zanandreis. Il Pajola chiede al Senato che lo Zanandreis sia ufficialmente nominato suo assistente, con uno stipendio governativo, come «si pratica con li professori di Padova di medicina e di chirurgia, quali, attese le loro pubbliche e private occupazioni, che tutte ad un tempo non possono essere effettuate, hanno il loro adjutante», designato dai Riformatori (ASV: *Riformatori*, f. 43, cc. 144r-v, 147: scrittura dei Riformatori al Senato del 30 settembre 1780, per un assistente al Pajola). Lo stipendio da essi proposto è di 120 ducati valuta corrente all'anno, pagabili dalla Cassa Grammatici, tenuta dai Governatori dell'Entrada, cioè con le stesse modalità con cui è pagato il Pajola. L'approvazione del Senato, ivi, c. 39: 13 gen. 1780 m.v. (= 1781). Vedi anche la nota 363.

³³⁹ Per le quattro accademie del 1770, vedi la nota 260. Nel 1771 i due giovani collegiali eletti (Girolamo Personé e Giovanni Carminati) tengono tre delle quattro accademie in programma, poiché la quarta, prevista per dicembre, viene posticipata al 16 gennaio 1772, essendo l'oratore fuori città. BMV: Ms. it. VII; 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 278. L'8 agosto 1771 si è proceduto alla designazione degli oratori per il 1772 (Costantino Gini e Carlo Carminati), onde possano preparare le loro accademie con tutto il comodo (ivi, p. 707), ma esse taceranno fino al 1780. Nella seduta dell'11 luglio 1778, il priore Carminati osserva che finora sono state fatte solo otto accademie, per la mancanza del denaro in cassa, essendo venuti meno gli introiti degli esami sia latini che volgari. Così, egli propone che per cinque anni gli accademici eletti le facciano gratuitamente. Rispondono i collegiati: adesso che a Venezia vi sono le due cattedre di Chirurgia e di Ostetricia, non servono più queste accademie per istruire la gioventù studiosa. La Sanità fa poco conto di queste esercitazioni, come si vede dalla recente abrogazione dei diritti e dei privilegi del Collegio; se esse fossero troppo onerose, si potrebbe affidarle ai più giovani collegiati. Il priore ribatte loro punto per punto e conclude che se proprio nessuno le vuole fare, si offre di farle lui per un anno, ma la parte per la continuazione cade con sette voti contro sei. Continuano a tacere fino al 1780: nella seduta di collegio del 14 settembre di quell'anno, si parla di riprendere tale attività e Carlo Carminati si offre per la prima di esse e così, il 6 ottobre successivo si riprende la pratica interrotta. Il Carminati tratterà un caso di estrazione di calcoli vescicali in una donna e rifiuterà il compenso – portato ad uno scudo d'argento, pari a 10 lire – che resterà così nella cassa del Collegio. Libro Atti Priori I, pp. 110-111: riunione dell'11 luglio 1778; ivi, p. 184, riunione del 14 settembre 1780.

³⁴⁰ Libro Atti Priori I, p. 186. Nella seduta del 15 dicembre successivo, tenendo presente il progresso teorico e pratico dell'anatomia e delle operazioni chirurgiche, viene presa la parte di studiare la riforma dei punti, «eadem servata tamen veteris instituti nostri methodo» (ivi, pp. 189-190). Vedi anche il testo sopra le note 371-375.

³⁴¹ In quest'ottica si inserisce il Piano per la chirurgia, ideato da Camillo Bonioli, dal 1776 titolare della cattedra di Chirurgia a Padova. Egli divide la Chirurgia in tre classi. La prima, «grande e sublime», richiederà un quadriennio di studi universitari, comprendenti ogni anno, l'Anatomia, le Operazioni chirurgiche e la Botanica. Nel 1° biennio, Fisiologia, Istituzioni chirurgiche, Chirurgia pratica e Fisica sperimentale. Nel 2°, la Patologia sostituisce la Fisiologia e l'Ostetricia, la Fisica. Per la seconda o «bassa chirurgia», basta un biennio di università dopo che sia stato accertato mediante esame rigoroso, se due soli anni di studio siano sufficienti per renderli «abbastanza abili chirurghi». Al 1° anno, Fisiologia, Istituzioni chirurgiche, Chirurgia pratica, Ostetricia e Fisica sperimentale. Al 2°, si continueranno le materie del 1° anno, sostituendo la Fisiologia con la Patologia. Per la terza classe di Chirurgia, la «servile flebotomia», dopo un anno di studio sotto un qualche chirurgo, basterà un anno di università con i due professori di Chirurgia (Chirurgia e Chirurgia pratica all'ospedale), eseguendo le operazioni loro proprie «molte volte nello Spedale» (ASV:

Non si assumerebbero quindi la trattazione di un solo articolo riguardante il nostro Collegio, essendo cosa di poco momento; tanto più, essendo sollecitati dal Senato a trattare tutta la materia chirurgica assieme alla Sanità.³⁴²

Nel frattempo il Bernardi compulsa gli archivi per riordinare le formule da usarsi per i tre tipi di licenziamento in Chirurgia (*latino sermone*, *vulgari sermone* in tutta la Chirurgia, *vulgari sermone* in qualche parte della Chirurgia), anche per confronto con i modelli esteri, quelli in uso all'Università di Padova e quelli dei Collegi Medici di Brescia e di Verona.

Dopo avere ribadito che ogni atto di urbanità che il Collegio Chirurgico rivolge al Collegio Medico, viene sempre recepito come un atto di sottomissione e di dipendenza, informa che il Collegio Chirurgico non è tenuto ad invitare il priore e i due consiglieri fisici ai licenziamenti *vulgari sermone*. Quindi trascrive le tre formule che ha escogitato («quos omisimus votis Collegii confirmari»).³⁴³

Riformatori, b. 521, fasc. Collegio dei Medici di Venezia, Piano sulla chirurgia. Vedi anche, ivi, b. 443, Piano primo per lo studio di Chirurgia del pubblico professore Bonioli). I Riformatori trovano necessarie alcune correzioni al Piano e così il Bonioli, in risposta alla lettera del segretario dei Riformatori (del 30 novembre 1780), vi fa le «emende» richieste e presenta un «secondo Piano regolato», il 14 dicembre 1780. Il secondo Piano assegna tre soli anni per la Chirurgia «grande e sublime». Le materie sono le stesse, sostituendo però la Chimica farmaceutica alla Botanica ed eliminando la Fisica sperimentale. Per la «bassa chirurgia», la Fisica sperimentale del 1° anno viene sostituita con la Botanica e, al 2° anno, viene aggiunta la Chimica farmaceutica alle altre materie, che restano inalterate (ivi, b. 521, fasc. Scolari Dominante, medicina). Tra il primo e il secondo Piano del Bonioli, si inserisce il piano del professore di Veterinaria, Giuseppe Orus, nel quale si propone che gli aspiranti chirurghi *latino sermone* siano obbligati a frequentare anche le lezioni di Veterinaria: così potrebbero esercitare liberamente l'arte veterinaria in tutte le terre di S. Marco. L'Orus, dall'esame delle ore libere nei «giorni straordinari» (domeniche e festività), osserva che gli studenti della prima classe di Chirurgia potrebbero, in quelle ore, seguire le lezioni di Medicina comparata. Inoltre, che sarebbe di «maggior facilità e profitto» per gli studenti, se il corso fosse effettuato in quattro anni. I Riformatori invitano l'Orus a unirsi in «conferenza» con il Bonioli, onde definire nei dettagli i «modi con cui potrebbonsi utilmente appoggiare gli studi della medicina comparata ai chirurghi» – ivi, b. 443: scrittura Professore di veterinaria relativa al Piano del pubblico professore Bonioli circa gli studi anche della Veterinaria per li Chirurghi (inviata ai Riformatori con lettera accompagnatoria, Padova, 17 feb. 1780) –. Cinque anni dopo, l'Orus produrrà un nuovo piano, proponendo un corso biennale, questa volta (ivi, b. 443: Caterino Corner, capitano vice podestà di Padova ai Riformatori, Padova, 18 mar. 1785, accompagnatoria del piano dell'Orus, del 17 mar. precedente). Nonostante tutti questi piani, la situazione della chirurgia all'Università di Padova rimane quella fissata dal decreto del Senato del 2 maggio 1761, con «due anni di terzarie» per il licenziamento *latino sermone* e gli esami annuali al posto dell'esame unico alla fine del corso, variante introdotta nel 1771. L'unica «riforma» introdotta, dalla considerazione che le ore pomeridiane «di molti giorni» erano lasciate «vacue» e che quindi in quei giorni «li scolari si abbandonavano con infinito loro discapito all'ozio ed al dissipamento», è che l'Orus faccia in tutti i giorni ordinari, «le lezioni di medicina comparata nella seconda ora pomeridiana», obbligatoria per gli studenti di Chirurgia nei «due anni che debbono dimorare nello Studio e riportare le fedi di Terzaria» (ivi: terminazione dei Riformatori, 29 set. 1787). V. GIORMANI, A. VEGGETTI, *La travagliata riforma del corso di Medicina veterinaria nell'Università di Padova (1779-1787)*, «Annali di storia delle università italiane», 7, 2003, pp. 307-324. Sull'Orus, fondamentali restano gli studi della Veggetti (A. VEGGETTI, B. COZZI, *La Scuola di Medicina Veterinaria dell'Università di Padova*, «Contributi alla Storia dell'Università di Padova», 29, 1996).

³⁴² BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 186.

³⁴³ Ivi, pp. 196-197. Il Collegio Medico di Brescia e l'Ufficio di Sanità di Brescia hanno la facoltà di licenziare chirurghi *vulgari sermone* «per quella sola città e territorio». Questo, «relativamente a terminazione 1° dicembre 1749 e susseguenti lettere del giorno 4 di detto mese». Ivi, p. 254: lettera della Sanità al rappresentante di Brescia, Venezia, 12 settembre 1772. Vedi anche ASV: Sanità, not. 47, c. 86. Quanto a Verona, una analoga lettera della Sanità al rappresentante di Verona, in data 2 ottobre 1779, ripristina al Consiglio dei XII la stessa facoltà, «con li metodi soliti et usati prima della sospensione 1772» – BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 255 –. La stessa facoltà verrà ripristinata a Vicenza, il 24 febbraio 1784 m.v. (= 1785) (ASV: Sanità, not. 54, c. 253) e a Bergamo, il 28 dicembre 1789 (ivi, not. 60, c. 101v), per i rispettivi Collegi Medici. Quanto alle formule e ai privilegi da lui adoperati, il Bernardi riporta quello usato il 14 settembre 1780 per Domenico Carminati, ove si può notare l'espressione «auctoritate qua fungimur, nobisque a Collegio Statutus concessa»: nel privilegio, viene conferita al neodottore la «potestas [...] ingressum petendi et habendi in hoc tuum Collegium cum oneribus honoribusque» e questo verrà considerato «nocivo» dal nuovo priore Rizzotti. Quale esempio per il licenziamento *vulgari sermone*, è riportato quello usato il 29 luglio 1780 per Pietro Magrini, eseguito alla presenza dei tre presidi fisici. Essi sono presenti anche al licenziamento *vulgari sermone* «in una tantum chirurgiae parte» del «dentista ed ernista» Carlo Vidali, del 21 aprile 1780, anch'esso trascritto quale esempio – BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 198-207 –.

Il priore Bernardi verrà riconfermato anche per il 1781:³⁴⁴ riprende il discorso sui chirurghi volgari, i quali – nonostante il solenne giuramento da loro prestato e riportato nel privilegio – si spacciano per veri chirurghi con il basso popolo, quando dovrebbero essere in posizione subalterna ai chirurghi scientifici e fungere da loro ausiliari, prestando pubblico servizio nelle armate, nelle triremi, nelle navi, nei vilaggi e nell'assistenza dei poveri.³⁴⁵

Se nel loro Catalogo uscito nel 1731, anno in cui i chirurghi meccanici si staccarono dai barbieri, erano tenuti separati i chirurghi approvati *vulgari sermone* in tutta la Chirurgia, da quelli approvati *vulgari sermone* in qualche parte della Chirurgia, nel Catalogo del 1777 questa distinzione è scomparsa. Così il Bernardi si rivolge alla Sanità per denunciare gli abusi commessi dai chirurghi meccanici, i quali poi si sono «moltiplicati oltre modo, per la facilità, che lor non occorre di produr fedì di sorta alcuna in Padova prima d'esser licenziati, sicché si portano poi in questa città [di Venezia] ed assumono delle cure [...] di qualunque genere senz'altro riguardo». «Da più anni» non stampano il loro Catalogo che dovrebbe invece comparire ogni anno: obbligarli a far loro rispettare questa norma,

gioverebbe per togliere la corrente, dannosa confusione [con i chirurghi scientifici] e servirebbe di norma a speciali al caso di spedir ricette e verrebbero esclusi quelli che sono senza il licenziamento di questo magistrato eccellentissimo [della Sanità].

Come fanno il Collegio dei Medici e quello dei Medici Chirurghi, che lo stampano «di frequente», così dovrebbe fare «anche questo terz'ordine»: «per quelle persone poi, che medicano senza requisito di sorte, alle eccellenze vostre» – continua il Bernardi – «non mancano mezzi per troncane un così pernicioso uso». Egli conclude che, per «ristabilire» il Collegio Chirurgico

nell'antico suo splendore [...] uno dei mezzi [...] sarebbe quello di mantenergli costantemente l'annuo diritto dei quattro titolati scientifici e di rimetterlo nell'esercizio di tutte le sue facoltà.³⁴⁶

Il Catalogo del Corpo dei chirurghi *vulgari sermone* uscirà nell'aprile del 1783 e terrà distinti «quelli approvati in tutta la chirurgia, da quelli che esercitati sono in qualche parte della medesima».³⁴⁷

Il 23 giugno successivo, il priore, volendo con l'esempio, servire di «eccitamento dei più giovani del Collegio», fa una esercitazione accademica, dissertando «sulla gangrena e sfacelo».³⁴⁸

Sempre allo scopo di abolire la confusione tra i chirurghi meccanici e i chirurghi scientifici, il 17 settembre 1781, il Bernardi e il priore fisico Giovanni Pietro Pellegrini, presentano una supplica alla Sanità, segnalando il metodo con il quale vengono rinnovate ogni anno – mentre dovrebbero durare tre anni – le cariche di medico e di chirurgo delle Fraterne dei poveri di Venezia.³⁴⁹

³⁴⁴ Da notare, nei primi giorni del suo secondo priorato, la terminazione 22 gen. 1781 della Sanità: «per assicurare l'adempimento» della frequenza alla Scuola di Ostetricia per un intero anno ai licenziandi in Chirurgia *latino sermone* (come disposto dalla precedente terminazione della Sanità, 19 ago. 1780), essa prescrive la firma del professore della Scuola stessa in calce al privilegio, apposta prima che i priori firmino a loro volta (ivi, pp. 216-217).

³⁴⁵ Ivi, pp. 219-220.

³⁴⁶ Ivi, pp. 220-222: memoriale del priore Bernardi alla Sanità, 1° dic. 1780.

³⁴⁷ Ivi, p. 231. Inoltre, il 23 luglio 1781, uscirà anche il Catalogo delle ostetriche approvate, che raggiungono le cinquantacinque unità (ivi, p. 243).

³⁴⁸ BERNARDI, *Prospetto*, cit., p. 73; BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 235.

³⁴⁹ Ivi, pp. 244-245. Queste cariche di regola dovrebbero essere riservate a medici collegiati e a chirurghi collegiati, rispettivamente. Spesso sono invece occupate, per ragioni di economia, da chirurghi meccanici o peggio, da barbieri. «Le Fraterne, li Sovvegni, le Arti, Scuole, Conventi, Ospedali e luoghi di stipendio [...] ben spesso, colla scorta de'

Il 30 ottobre muore uno dei due promotori maestri, Giovanni Battista Saura: al suo posto, la Sanità nomina – il 28 novembre – il Bernardi, che è «vicino a compiere il carico di priore». Con l'occasione, il Bernardi spiega quale sarà il suo nuovo ufficio, specialmente per quanto riguarda l'ammaestramento dei laureandi nelle teorie moderne, per il quale si avvalerà del *Compendium Institutionum chirurgicorum*, di Joseph Jacob Plenck, stampato a Venezia dall'editore Francesco Pezzana, il quale ne ha inviato una copia in omaggio ad ogni componente della presidenza chirurgica.³⁵⁰

A sostituire il Bernardi, verrà eletto Ludovico Rizzotti: il Bernardi conclude i suoi Atti con l'annotazione che, anche in mancanza di qualcuno dei tre presidi fisici negli esami *latino sermone*, le sportule sono state corrisposte egualmente agli assenti. Ha deciso inoltre che nel caso siano assenti tutti e tre, l'esame abbia luogo egualmente, «quia Collegium nostrum partes suae satis adimpleverit eos invitando» e cita i dottorati di Pietro Recaldini e di Giacomo Busati, che si sono svolti alla presenza del solo priore fisico.³⁵¹

Facendo un riepilogo dei principali avvenimenti del suo biennio, mette in evidenza il rifiorire del Collegio, che comprende ora 42 collegiati, oltre i 4 *ad honorem* e i 9 extracollegiati.

Anche le approvazioni *vulgari sermone* sono state rese più frequenti dagli ordini della Sanità: ve ne sono stati 4 nel 1780 e 7 nel 1781. Con la pubblicazione del Catalogo del Corpo dei chirurghi volgari si è ottenuto che essi siano costretti nei limiti espressi dal loro privilegio, che abbiano riconosciuto di essere soggetti al Collegio Chirurgico e di non dover ingerirsi della materia spettante ai soli chirurghi scientifici. Il Corpo conta più di 77 chirurghi e ai migliori di essi, che mal sopportano di stare assieme agli altri meno valenti, è stata data ora la possibilità di uscirne, licenziandosi *latino sermone*, avendo ottenuto di volta in volta il necessario permesso dalla Sanità: sarà così possibile che quel Corpo diminuisca di numero e aumenti quello del Collegio.³⁵²

IL PRIORATO RIZZOTTI

Nei primi giorni del suo insediamento, il Rizzotti riceve un attacco inaspettato da parte dell'Inquisitor alle Arti, che confonde il Collegio con il Corpo: chiamato da

ciechi favori e voti pericolosi, in confronto e sconforto degl'esperti e veri professori, prescielgono i pseudo chirurghi, i quali, dimentichi del giuramento prestato, ardiscono di porgere con mano empirica, imperita e contrafacente, ogni ricercata assistenza alle suddite genti» (ivi, pp. 458-470: memoriale del Collegio Chirurgico alla Sanità, presentato il 5 agosto 1791). Vedi anche alle pp. 484-485 del presente lavoro e la nota 366. Quanto ai «voti pericolosi», se a qualcuno della Fraterna, «per animosità o per altra privata dispiacenza», non garba chi occupa queste cariche, basta che raccolga «nove, dieci ed al più dodici individui di lui amici» ed in virtù della legge 21 ago. 1769, «che non adotta parti, se non arrivano li votanti al numero di nove», riesce a farlo allontanare, mentre la «conferma» alla carica, dovrebbe essere votata con le stesse modalità dell'elezione, ossia «con li due terzi di tutti gli aventi diritto al voto» e non con i due terzi di «un piccolo numero», che così riesce a «distruggere lo stabilito dal numero maggiore competente». Per le disposizioni del 21 agosto 1769, vedi ASV: *Sanità*, not. 40 c. 75 («nelle riduzioni intervengano almeno nove persone et un presidente»; restringendo «al numero di 9 almeno, compreso un presidente», il 29 aprile 1774, ivi, not. 44, c. 24). Sulla questione sollevata dai due priori, la Sanità emetterà la terminazione (a stampa) del 29 gennaio 1781 *m.v.* (= 1782): «medici e chirurghi siano riconfermati ogn'anno nel mese di dicembre con parte apposta delle congregazioni, ridotte perciò al numero di 18 individui almeno e con li 2/3 de' voti» (ivi, not. 51, c. 145).

³⁵⁰ BMV: Ms. it. VII; 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 241, 244, 246-247.

³⁵¹ Ivi, p. 253. In due licenziamenti volgari, avvenuti l'8 gennaio 1781 (Giovanni Maria Persian e Giovanni Martignon), sono presenti un consigliere fisico e, «loco priori», il tesoriere fisico, il quale firma il privilegio. Il Bernardi ha poi ottenuto che i due privilegi siano sottoscritti anche dal priore fisico, «non solum quia apud hunc vigeret vox activa, sed ad eorumdem Privilegiorum decorem» (ivi, pp. 192, 253).

³⁵² Ivi, pp. 256-259.

questa magistratura il 16 gennaio 1781, gli viene chiesto la presentazione dei libri ove si registrano le luminarie, le tasse, le esazioni e tutti gli altri atti dovuti. Il priore osserva però che il Collegio non è un'arte, ma una unione di professori scientifici, sottoposta direttamente alla Sanità, per decreto del Senato. I libri richiesti non esistono, avendo il Senato esentato il Collegio da qualsiasi tassa.³⁵³

Da notare, in questo periodo, che in una delle solite concessioni della Sanità ad un chirurgo volgare, con molti anni di pratica, di essere ammesso all'esame *latino sermone* senza la frequenza delle Scuole e dei relativi esami, il magistrato specifica espressamente di avere considerato

tanto le particolari circostanze che accompagnano il supplicante d'esperimentata capacità, nonché la prescrizione della sovraccennata capacità, che contempla nelle condizioni d'assiduo intervento alle scuole e di privati esami, i soli giovani studenti la chirurgia e non mai li professori approbati.³⁵⁴

Da notare ancora, che, nel Dottorato di Nicolò Antonio Longino del 22 giugno 1782, gli Atti Priori non riportano – dopo l'esame e la votazione – l'uscita dei fisici, per cui si può ipotizzare anche che siano rimasti, contrariamente a quanto successo nel biennio del priorato Bernardi.³⁵⁵

Circa i licenziamenti *vulgari sermone*, dopo l'approvazione e il giuramento, il priore informa il neolicenziato che, dopo due anni di pratica, documentata dalle relative fedeli e dopo due anni di frequenza documentata della Scuola Ostetrica (qualora egli abbia studiato a Venezia), gli saranno apposte nel Privilegio le sottoscrizioni legali dei due priori, del cancelliere chirurgico e della Sanità e così potrà esercitare la sua professione, sempre «intra limites vulgaribus concessa».³⁵⁶

Il 14 luglio 1782, il Rizzotti viene chiamato a conferire col Riformatore Nicolò Barbarigo, il quale lo interroga sulle modalità degli esami latini e volgari, sulle facoltà che vengono impartite, sui Privilegi del Collegio, sulle tasse (e su chi le paghi), se il Collegio sia composto da soli chirurghi scientifici e altro del genere. Il priore coglie l'occasione per esporre al Barbarigo quali siano le necessità del Collegio, soprattutto per il basso numero dei licenziamenti *vulgari sermone*. Anche se il Rizzotti non ne parla espressamente, ciò è in evidente contrasto con l'alto numero di privilegi conseguiti all'Università di Padova (ove non occorre poi nessuna «fede» prima dell'esame, vedi alle pp. 423 e 479 del presente lavoro) e con il successivo trasferimento dei venti o trenta neo licenziati ogni anno a Venezia, per sfruttare qui le maggiori opportunità.

Non ottiene però una risposta diretta, «sed cum responsione politica mihi clausus fuit os» – annota il Rizzotti – «et fuit: 'ut omnis principatus habens Universitatem debet illam omnimode praediligere'». Da ciò egli capisce quanto difficile sia persuadere i Riformatori a favore del Collegio Chirurgico e quindi – perdurando l'attuale terna (Andrea Querini, Nicolò Barbarigo e Pietro Contarini) – che potrebbe essere più conveniente rivolgersi alla Sanità.³⁵⁷

³⁵³ Ivi, p. 265.

³⁵⁴ Ivi, p. 270: terminazione della Sanità del 18 feb. 1781 m.v. (= 1782) in favore di Giuseppe Borghi, che da «dodici e più anni [...] è iscritto al Corpo de chirurghi di questa città».

³⁵⁵ Ivi, p. 273. Il Bernardi riporta nei suoi Atti Priori del 1781, che «praesides physicos (datis suffragiis) semper discisise» (ivi, p. 352).

³⁵⁶ Vedi, ad es., il licenziamento *vulgari sermone* di Giuseppe Bragadin, del 23 aprile 1782 (ivi, p. 271) e quello di Raimondo Marascalchi (ambidue «veneti», ossia veneziani), del 2 settembre successivo (ivi, pp. 280-281).

³⁵⁷ Ivi, p. 274.

Nella seduta di Collegio del 17 agosto, il Rizzotti informa di essere stato convocato dal Provveditore alla Sanità Nicolò Morosini 4°, dal quale ha ottenuto quest'anno molti favori per il Collegio. Il Morosini desidera che il priore chieda, a favore di un tale, l'esenzione dalla contumacia dei dieci anni dopo superato l'esame latino, per entrare in Collegio, contumacia imposta dalla terminazione del 1772. Non sembrando decente sia per il Collegio, che per il priore, fare questa richiesta solo per una certa persona, si potrebbe invece chiedere, se il Morosini è d'accordo, che tutti quelli che hanno più di dieci anni di professione prima dell'esame latino, siano esentati dalla contumacia.

Pensando che forse l'unico articolo favorevole della terminazione del 1772 sia proprio quello che impone la contumacia – dato che il Collegio non deve riempirsi di giovani che esercitano solo da qualche anno dopo l'esame latino, ma di uomini provetti nella teoria e nella pratica – il priore non chiede, come già altra volta, una riduzione della contumacia, ma l'esenzione per quelli che hanno più di dieci anni di professione, prima del loro esame *latino sermone*.

Con l'assenso del Morosini, il Rizzotti invia la sua supplica alla Sanità, per togliere «la contumacia d'anni dieci senza eccezioni», che impedisce al Collegio «di reclutare que soggetti, che esercitando da molt'anni la professione, anno adesso acquistato con l'esame latino, il titolo di dimandar il Collegio». Considerando che «il più delle volte si forma Collegio in minor numero del comandato dalle leggi», «se non nasce una regolazione decisiva, preveggo» – prosegue il Rizzotti nella supplica, che, per non intaccare la cassa del Collegio l'ha stilata lui, senza l'assistenza di un legale – che un Collegio, che due volte si distrusse per pubblico servizio ne contagii e che sempre à obedito al suo principe, dove gl'è comandato, sarà per terminare. Parrebbe cosa certa che si dovessero esentar dalla contumacia, quelli ch'acquistano il titolo di scientifici, restando salda la contumacia per quelli che si licenziano essendo alunni.³⁵⁸

La Sanità impartisce al priore un ordine *oretenus*, per cui gli aventi più di dieci anni di professione prima dell'esame latino, ricorrendo alla stessa magistratura, otterranno l'esenzione della contumacia.

Tutto ciò viene esposto al Collegio dal priore, nella riunione del 19 agosto 1782. Nella successiva del 26, viene letta la supplica di un licenziato latino che chiede l'ingresso: si tratta del protetto del Morosini, che è quel Giuseppe Borghi, che la Sanità ha già abilitato «al concorso d'uno delli quattro licenziamenti annui» con la terminazione del 18 febbraio 1781 *m.v.* (= 1782), espressamente introducente la discriminazione tra i chirurghi *vulgari sermone* con più di dieci anni di professione e i giovani alunni (vedi la nota 354). Chirurgo scientifico dal 6 aprile 1782, il Borghi allega la terminazione della Sanità dell'8 agosto 1782 che, dati i suoi «dodici e più anni» di professione quale chirurgo volgare, lo ammette «alla balotazione ordinaria per l'ingresso in Collegio, non attese in questo particolarissimo caso, le restrizioni dell'articolo 4° della terminazione» 11 mag. 1772.

Con un lungo discorso ai collegiati, il Rizzotti si adopera «pro bono huius negotii exitu», non solo perché il Borghi, avendo superato l'esame latino, ha titolo per chiedere l'ingresso, ma anche per il rispetto che si deve ad una terminazione della Sanità e ancor più, perché uno dei Provveditori, dal quale il Collegio ha già ottenuto dei favori nel corrente anno, «valde erat per hunc ingressus propensus». È probabil-

³⁵⁸ Ivi, p. 277: supplica del priore Ludovico Rizzotti alla Sanità, s.d., ma ante 8 ago. 1782.

mente questa eccessiva ingerenza di uno della magistratura a far sì che, alla prima votazione della parte per l'ingresso del Borghi, parte da prendere con la strettezza dei 4/5 dei voti, essa ottenga solo 21 voti favorevoli e 6 contrari. Un nuovo fervorino del Rizzotti fa balenare quali potrebbero essere le conseguenze se la cosa andasse contrariamente alle sue aspettative: un collegiato si impaurisce e la parte passa alla seconda votazione, con appena 22 voti favorevoli e 5 contrari.

Nella seduta del 14 settembre, il Rizzotti, per incarico del Provveditore Morosini, ringrazia il Collegio «per felicem ingressum excellentissimi Josephi Borghi» e lo assicura della sua valida protezione.³⁵⁹

Anche per evitare future sorprese nelle votazioni, come è successo col Borghi, il priore renderà chiaramente manifesti i requisiti per ottenere l'ingresso in Collegio: vi sono quelli richiesti dagli statuti collegiali, ossia l'essere licenziato *latino sermone* e l'essere *bonae conditionis et famae*.³⁶⁰ Il principe vuole poi che vi sia una contumacia di 10 anni e da questa il candidato è stato esentato con terminazione della Sanità. Dopo di che, «sola votatio remanet».

LE FORMULE DI LICENZIAMENTO E DEI PRIVILEGI

Nelle due sedute del 19 agosto e del 19 ottobre, il Rizzotti affronta il problema della mancanza di uniformità nelle formule di licenziamento e nei privilegi rilasciati dal Collegio, al contrario di quanto avviene all'Università di Padova, sempre «equalis in suis privilegiis et omne Collegium bene rectum habere debet diplomata perenne et stabile». Il suo predecessore, Francesco Bernardi, ha riportato nei suoi Atti Priori «arbitraria et innovata diplomata»: in essi, il Rizzotti trova «perniciosam alterationem, aliqua adjungendo superflua, aliqua nova, altera verò nocua».

Quando, ad es., il promotore presenta il laureando latino, come desideroso «se subiicere examini pro Collegii ingressu» e il priore risponde confermando («petitioni tota animi propensione assensimus»), si tratta di due espressioni nocive, come lo è quella del priore, alla fine del privilegio («potestatem petendi et habendi ingressum in hoc suum Collegium pro executione statutorum nostrorum»). «Petendi» va bene, ma «habendi ingressum etc.», dipende dalla contumacia e dalla votazione.

La parte del Maggior Consiglio del 1321, alla fine recita: «et si repertus fuerit sufficiens per dictos sapientes debeat et possit mederi Venetiis et intrare Collegium Chirurgicum»: chiunque conosca la storia del nostro Collegio, sa bene a quante traversie abbia portato questa espressione, soprattutto nei tempi più lontani, quando molti extracollegiati, esibendo il loro privilegio («et cum expensa medii ducati veteris»), pretendevano di entrare in Collegio «iuxta statuta» e senza alcuna votazione.³⁶¹

Così il Rizzotti toglie tutte queste espressioni e, il 19 ottobre 1782, fa prendere la parte che le formule dei licenziamenti e dei privilegi sia latini che volgari, deb-

³⁵⁹ Ivi, pp. 276-281. Non risulta che il Borghi abbia fatto una grande carriera nel Collegio: sarà eletto deputato alla sezione dei cadaveri, il 30 agosto 1787 e deputato all'anatomia, il 1° febbraio 1790, cariche riservate di regola agli ultimi arrivati in Collegio.

³⁶⁰ Così, per l'ingresso di Giacomo Busati, il 19 ottobre 1782: in precedenza, per l'ingresso di Pietro Recaldini, il 16 settembre, il Rizzotti sottolinea l'«onestatem et probitatem» del candidato (ivi, pp. 282-283).

³⁶¹ Il Collegio vede quanto pericolosa sia questa facilità di ingresso e istituisce dapprima la votazione con la pluralità dei voti, poi con i due terzi e infine con i quattro quinti, disposizione quest'ultima, che viene legalizzata con la terminazione 1° ottobre 1768 della Sanità. L'introdurre queste espressioni errate nei diplomi, abroga la votazione, apre la porta del Collegio e ferisce la benefica terminazione sopracitata (ivi, pp. 292-293).

bano essere come quelle che si trovano nei suoi Atti Priori; che non vengano fatti mutamenti al riguardo; che il sindaco anziano debba tenere presso di sé le formule dei privilegi; che i priori *pro tempore* siano tenuti a inviare in visione i privilegi al sindaco e, solo dopo che questi li ha controllati, possano essere consegnati ai licenziati. Dopo di che, fa due copie dei diplomi, una per il sindaco ed una per il priore, trascrivendoli, come vuole la parte, nei suoi Atti Priori.³⁶²

L' ABUSIVISMO

Si è visto che la conflittualità tra i fisici e i chirurghi è stata accantonata, subordinandola al riottenimento, da parte del Collegio Chirurgico, della sua facoltà di licenziare *vulgari sermone*: gli anni successivi sono caratterizzati da un buon accordo con i fisici, nella comune difesa contro gli abusi dei chirurghi volgari.

Il priore Rizzotti, che è stato riconfermato per il 1783,³⁶³ riesce anche abilmente a far attribuire ai chirurghi volgari una commissione pericolosa, che la Sanità avrebbe affidato al Collegio Chirurgico. Il 12 settembre, avuto l'incarico dalla Sanità di segnalare quattro nominativi di collegiati da inviare in Dalmazia, ove è scoppiata una epidemia, consegna i nominativi richiesti il giorno successivo, aggiungendo che nessuno di questi sarebbe partito volontariamente: d'altra parte, per curare bubboni e antraci, può bastare un chirurgo volgare con buona pratica e di questi il Rizzotti è in grado di trovarne quanti servano, tutti bravi e tutti volontari. La Sanità acconsente e così vengono scelti quattro chirurghi volgari tra quelli che prestano servizio imbarcati e i collegiati vengono serbati «migliori sorte».³⁶⁴

Il crescente dilagare dell'abusivismo farà crescere la protesta dei collegiati: essa verrà recepita nel 1787 dal priore Giovanni Veruda. La chirurgia viene esercitata perfino da donne, senza alcuna veste per farlo; ora anche dai frati – cappuccini, francescani riformati e padri ospedalieri di S. Giovanni di Dio (cui sono affidati i militari malati, ricoverati a S. Servolo) – tutti operanti fuori dai loro conventi. Il Veruda si riunisce col priore fisico e con quello degli speciali, per segnalare alla Sanità questo indebito esercizio della Medicina fisica, chirurgica e farmaceutica. Il 30 maggio 1788, la supplica alla Sanità segnala anche l'abusivo esercizio dei chirurghi volgari, che medicano «tutti li casi gravi con pericolo di vita o di perdita almeno di qualche parte del corpo umano»; che i frati, «con lo specioso titolo d'infermieri, per le loro religioni esercitano amplamente le professioni medica e chirurgica»; che inoltre, «barcaruoli [...] e di altre mecaniche arti, acconciano ossa, trattano mali acquisiti e di altro genere, portando li medicamenti loro, ricercando e contratando la summa stabilita per ogni visita, con discapito significante de poveri ammalati».³⁶⁵

³⁶² Ivi. La seduta del 19 agosto 1782, a p. 278; quella del 19 ottobre, a p. 285; le citazioni, alle pp. 284, 289 e 292; le formule, alle pp. 285-288.

³⁶³ Il 15 febbraio 1783, al primo licenziamento dell'anno, trova finalmente sistemazione il caso di Giuseppe Malvezzi, che il 7 dicembre 1771 ha visto esaudire la sua supplica per essere sottoposto all'esame *latino sermone* gratuitamente (vedi nota 267), ma che è stato colpito dalla sospensione dei dottorati, disposta dalla Sanità il 6 gennaio 1772. Egli ha continuato ad esercitare da chirurgo volgare e la terminazione del 22 gennaio 1783 (in seguito alla sua supplica del 10 gennaio precedente), lo esenta dalla frequenza delle scuole e dai relativi esami, in quanto «esercitante da più anni la chirurgia volgari sermone» (ivi, pp. 306-309). Un'altra terminazione della Sanità, sempre del 22 gennaio 1782 m.v. (= 1783), in favore di Vincenzo Zanandreis (l'aiutante del Pajola dal 1779, e la cui posizione è stata ufficializzata il 13 gennaio 1781, vedi la nota 338), ne consente il licenziamento latino il 27 marzo successivo. Sia il Malvezzi che lo Zanandreis otterranno l'ingresso il seguente 21 giugno: dalle loro suppliche risulta che il Malvezzi esercita la chirurgia da 11 anni e lo Zanandreis da 20 (ivi, pp. 310-312, 317-320).

³⁶⁴ Ivi, p. 321.

³⁶⁵ Ivi, p. 395-396: supplica del priore fisico e del priore chirurgico alla Sanità, 30 maggio 1788. Può essere citato il

Nel 1791, il priore Giovanni Lorenzi esternerà ai collegiati la sua amarezza nel vedere come regni ancora grande confusione tra i chirurghi scientifici e quelli meccanici: anche questi ultimi prendono parte ai concorsi per il posto di chirurgo nelle Confraternite, Arti e così via e recentemente hanno vinto quattro di questi concorsi.

Volendo vedere ben distinto il carattere di chirurgo scientifico – che è l'unico, se si eccettuano i medici fisici esercitanti la chirurgia, a dare l'idoneità al Collegio Chirurgico – ha presentato il 5 agosto una supplica alla Sanità, nella quale ha osservato che

la classe de' chirurghi meccanici [è stata] istituita in origine per supplire ai bisogni dell'armata e delle campagne. Senza preliminarj studj [...], ma solo interrogati sul meccanismo del salasso e sulle malattie senza pericolo della vita [...], si fermano essi nella Capitale, si producono come chirurghi capaci, esercitano indistintamente e liberamente ogni e qualunque parte della chirurgia, avventurando la vita di chi li suppone legalmente abilitati.

Si introducono nelle «Fraterne, nei Sovvegni, Arti, Scuole, Conventi, Ospedali e Luoghi di stipendio», ove «dimentichi del giuramento prestato, ardiscono di porgere con mano empirica, imperita e contrafacente, ogni ricercata assistenza».

Il 10 agosto 1791, una terminazione della Sanità consentirà la partecipazione ai concorsi solo ai medici chirurghi, ossia a quelli muniti del privilegio *latino sermone*, dando disposizioni al notaio della Sanità di dovere, «nell'atto di licenziamento de' privilegi *latino sermone*, esprimere la capacità di essere ammessi alle concorrenze e servizio di ogni Fraterna, Corpo, Ceto o altro luogo e relativamente dovranno essere corretti li Cattaloghi delle due classi predette, nell'espressioni finora corse». ³⁶⁶

I RAPPORTI CON I FISICI

La chiave di questa concordia tra i due Collegi, Chirurgico e Fisico e l'aver dimenticato le antiche discordie – annota il priore Lorenzi nel 1789 – è che oramai sono morti coloro che vi avevano dato inizio e le favorivano.

Alla scambio di consegne con il suo predecessore Giovanni Veruda, il nuovo priore Lorenzi deve risolvere il problema della chiave della sala collegiale. Il giorno dell'esame, dopo la messa, il laureando, il priore e il promotore maestro si recano al Collegio, il cui primo atto – dopo essere stato riunito – è di estrarre a sorte un promotore e i due arguenti. Se il laureando è un chirurgo volgare con molti anni di pratica, il cancelliere legge la terminazione della Sanità che lo esenta dalle scuole e dai relativi esami. Solo dopo espletate queste formalità si chiamano il priore e i due consiglieri fisici e vengono fatti entrare. Deve essere sembrato poco convenienti

caso di un veneziano, chirurgo volgare, che falsifica il suo privilegio in modo da farlo apparire *latino sermone* (ivi, pp. 427-428): priore Giovanni Lorenzi alla Sanità, 7 mag. 1790, sul caso di Antonio Dal Moro, licenziato *vulgari sermone* dal Collegio Chirurgico di Venezia, il 27 settembre 1784. Inoltre, Sebastiano Rizzo, il titolare del corso di Ostetricia, nella sua veste di priore fisico, si è già rivolto al Senato per denunciare il «deperimento» del Collegio Medico «per effetto delle deliberazioni prese senza suo ascolto» sopra le scritture dei Riformatori e della Sanità, il 26 maggio 1775. In tale data, il Senato ha imposto agli otto aspiranti annuali al dottorato nel Collegio Medico, l'obbligo del quadriennio di Padova. «In sperimentata conseguenza» del decreto, non viene più nessuno a laurearsi in Medicina a Venezia, «non vi è più chi ricerchi l'admissione» al Collegio Medico, «che va di giorno in giorno disciogliendosi. S'introducono nella Dominante professori d'alieno stato, che senza riconoscimento alcuno, esercitano liberamente la professione» – *ASV: Riformatori*, b. 521, fasc. Collegio dei Medici di Venezia: supplica presentata da Sebastiano Rizzo, priore del Collegio, al Senato (1784, 18 ago.), in Collegio (il corsivo è mio) –.

³⁶⁶ *BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727)*, Libro Atti Priori I, pp. 466-472: riunione di Collegio dell'11 ago. 1791; la supplica del priore Lorenzi alla Sanità, del 5 agosto precedente, alle pp. 468-470; la terminazione del 10 agosto, alle pp. 470-472. Vedi anche la nota 349.

te aspettare la chiamata nell'ingresso e il bidello dei fisici deve avere capito male qualche espressione dei collegiati chirurghi (o forse del bidello dei chirurghi): sta di fatto che il priore fisico Maffeo Calvi ha tolto ai chirurghi la chiave della porta che dà sul campo.

Ora il Lorenzi, con molta urbanità, prospetta al nuovo priore fisico Angelo Alessandri, che la giustizia e l'uso vogliono che i locatari «*jus habere utendo clavi et independenter ingredi domus, vel locum quem conducunt*». Riottiene la disponibilità della chiave, con la sola raccomandazione di informare il bidello dei fisici in occasione dei Dottorati di Chirurgia, in modo che possa aprire la porta del Collegio ed evitare che i tre fisici («*in veste*»), in attesa di intervenire all'esame, debbano rimanere nell'ingresso.³⁶⁷

Oltre alla tensione tra i due Collegi, si allenta molto in questo periodo la solita stretta economica per i mancati introiti del Chirurgico:³⁶⁸ viene così deciso, il 15 dicembre 1787, di abolire la tassa di 4 lire annue per collegiato, fissate il 29 novembre 1769.³⁶⁹

I LICENZIAMENTI VULGARI SERMONE

Arriviamo così all'ultimo grosso nodo da sciogliere: nel 1782 il Collegio Chirurgico si è reso conto che il ripristino della facoltà di licenziare *vulgari sermone* non va più chiesto a quella terna di Riformatori ai quali preme di più il vantaggio di Padova e che è forse più conveniente provare con la Sanità.

Così, nel 1790, il priore Lorenzi ricorda nella sua supplica come alla Sanità succeda frequentemente di inviare dei chirurghi volgari o per l'assistenza a bordo delle navi o per lo scoppio di qualche epidemia, «non trovandosi sempre all'uopo in libertà qualcheduno fra provetti, che in Venezia stabilirono il loro soggiorno». Allora la Sanità, scelto «qualche pratico essercitato o barbierotto», lo invia al nostro Collegio perché «venga esaminato *vulgari sermone*». Questa pratica, dal 1776 è divenuta di «uso generale [...] senza terminazione alcuna che la prescriva», tanto che i priori non ammettono nessuno all'esame, senza un preciso ordine della Sanità. Ma «l'impetrazione di un tal ordine», nel caso che il licenziando sia «oltremarino» o della terraferma, «imbarazza il forestier senz'appoggio, lo intimidisce, lo ritarda», specie se ciò arriva nel periodo di villeggiatura del magistrato: piuttosto che ottenere l'ordine, il forestiero va a Padova, «dove senz'alcuna difficoltà viene ammesso e restano così inoperose le provide leggi della Dominante»; inoltre, il Collegio Chirurgico viene a perdere «i mezzi occorrenti alla sua sussistenza».

La terminazione della Sanità, accogliendo la supplica, concede – il 6 settembre 1790 – al priore e consiglieri del Collegio Chirurgico, «con l'intervento del prior e consiglieri di quello de' Medici», di poter «liberamente esaminare ed approvare *vulgari sermone* li giovani sudditi che loro si presentassero, per essere licenziati nella Meccanica chirurgia».³⁷⁰

³⁶⁷ Ivi, pp. 410-411.

³⁶⁸ Dal 1780 al 1789, vengono effettuati 32 licenziamenti latini e 54 volgari (oltre a quelli di 3 dentisti e di 1 ernista, con una media di 5,8 all'anno). Per quanto riguarda i privilegi volgari conseguiti a Padova e legittimati a Venezia nello stesso periodo, non dispongo dei dati 1780-1781 e 1785, ma per i rimanenti anni sommano a 321, con una media di 45,86 all'anno.

³⁶⁹ Ivi, p. 381. Vedi anche alla p. 466 del presente lavoro.

³⁷⁰ La supplica del priore Lorenzi alla Sanità, ivi, pp. 432-433; la terminazione della Sanità del 6 settembre 1790 (Andrea Memmo cavalier, procurator, Bortolo Priuli 5°, Sopra Provveditori; Giulio Panciera, Iseppo Giovanelli, Alessandro Gritti, Provveditori), ivi, pp. 433-434. Il Lorenzi conosce a fondo la complessa vicenda delle varie redazioni

I NUOVI PUNTI

Qualche giorno prima, il Collegio Chirurgico ha dato concretezza allo svecchiamento dell'esame *latino sermone*, anche se, fin dal 15 dicembre 1780 (priore Francesco Bernardi), si è approvata la parte per la sostituzione del testo di Avicenna, in uso dal 12 ottobre 1592, con un testo più recente.³⁷¹ C'è voluto l'esempio di tutte le Università che l'hanno fatto e la terminazione 29 agosto 1780 dei Riformatori, che ha ordinato allo Studio di Padova «la scielta de' nuovi punti e così seguì pure nel Collegio Medico di Venezia».³⁷²

Il 31 agosto 1790, il Collegio Chirurgico approva la parte che affida a sette deputati – il priore, i due consiglieri e i due promotori maestri attuali, assieme ai due promotori maestri usciti – la ricerca di un conveniente testo e di un nuovo sistema di esame.³⁷³

Il 39 novembre, la deputazione consegna al Collegio i risultati dei suoi studi, ossia una Rubrica divisa in sei capitoli, un Rituale e un Formulario: in quanto al testo, è stato scelto la *Chirurgia repurgata* del de Gorter e, per qualche caso non diffusamente descritto in esso, le *Institutiones Chirurgiae rationalis* del Platner.³⁷⁴

Dopo avere osservato che delle concesse «quattro annue promozioni *latino sermone* [...], per ordinario appena due se ne fanno per mancanza di concorrenti», viene concluso che sono sufficienti dodici casi chirurgici da porsi nell'urna, quali nuovi *punti*, ai quali corrispondono «le dodici principali operazioni della chirurgia». Poiché i *punti* sono ora di «patologia speciale» e non sono più «terapeutici», si eviteranno «quelle continue ripetizioni, che si sentivano negl'esami per l'addietro».

La terminazione della Sanità del 19 agosto 1780 prescrive anche un *punto* di argomento ostetrico: vengono così scelti sei quesiti di ostetricia, corrispondenti alle «sei principali operazioni di quell'arte».

Si caveranno così due *punti* (uno di Chirurgia ed uno di Ostetricia), «conforme all'antico costume di questo Collegio, alla pratica dell'Università di Padova per gli artisti e del Collegio Medico di Venezia per i suoi dottorati in medicina».³⁷⁵

Dopo la lettura della Rubrica, del Rituale e del Formulario, il Collegio Chirurgico li approva «cunctis suffragiis».³⁷⁶

Nello stesso giorno viene posta in votazione e accettata una parte sui *punti* per gli esami *vulgari sermone*, risalenti al 12 aprile 1609 e riguardanti solo tumori, ulcere

della supplica: il priore Carminati riferisce nei suoi Atti Priori alla fine del '77, che il consigliere Lorenzi vi sta lavorando da più di sette anni. Vedi alla p. 471 del presente lavoro.

³⁷¹ Ivi, pp. 189-190. Vedi anche la nota 340.

³⁷² Ivi, p. 440: Rubrica, cap. iv, art. 2.

³⁷³ Ivi, p. 429: parte del 31 ago. 1790, «capta cunctis suffragiis».

³⁷⁴ J. DE GORTER, *Chirurgia repurgata* [...] editio tertia italica, Patavii [...] J. Manfrè, 1765 (la prima edizione: Lugduni Batavorum, apud Pieter van der Aa, 1742). JOHANN ZACHARIAS PLATNERI, *Institutiones chirurgiae rationalis tum medicæ tum manualis* [...]. *Accedunt in hac veneta editione dissertationes duæ eiusdem auctoris olim jam editæ, scilicet De chirurgiæ artis medicæ parente et De fistula lacrymali*. Venetiis, ex typ. Jo. Baptistæ Albrizzi, 1747 (la prima edizione: Lipsiæ, apud viduam B. Casparis Fritschii, 1745).

³⁷⁵ BMV: Ms. it. vii, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 440: Rubrica, cap. iv, artt. 3-9.

³⁷⁶ Ivi, p. 436: riunione di Collegio del 30 nov. 1790. La Rubrica, alle pp. 437-445; il Rituale, alle pp. 447-454; il Formulario, alle pp. 445-446. Questa realizzazione, annota il priore Lorenzi, è stata considerata difficile dai suoi predecessori, «ideoque neglecta». Vengono fatte a tal fine quattro lunghe riunioni dei deputati, a casa del Lorenzi (ivi, p. 434). Altra copia del Rituale («Rituale instituito nella Rubrica cap. vii, art. 1, per gl'esami *latino sermone* del Collegio de' Medici chirurgi di Venezia») e del Formulario («Liber Formularum Almi Veneti Collegii Medicorum Chirurgorum quibus latino sermone examinaturi tenentur, ab excellentibus promotoribus deputatis reformatum. Anno 1790»), in ivi, 2372 (9670): *Collegio Medico-Chirurgico, Rituali d'esame 1790*, alle cc. 1-4 e 5-13, risp.

e ferite. Oltre che obsoleti, risultano anche male espressi: attualmente, sono sei le domande che vengono fatte all'esame, ossia, oltre alle tre citate, le altre riguardano la flebotomia, il ricettare e l'ostetricia.³⁷⁷

IL NUOVO MODO DI LICENZIARE *LATINO SERMONE*

Secondo le nuove regole, una volta estratto dall'urna un *punto* di patologia chirurgica e un *punto* di ostetricia (quest'ultimo, da un sacculo, anch'esso contenuto nell'urna), il priore, servendosi di apposita Tabella (contenuta sempre nell'urna), detta al promotore maestro i tre quesiti che verranno fatti al suo allievo e le risposte che questi dovrà dare, riguardanti il *punto* chirurgico. Il 1° quesito è «fisiologico» e viene anche inviato in copia al consigliere giovane (che non presenzia all'estrazione), perché lo proponga all'esame. Il 2° è «prognostico» e viene trascritto anche per il consigliere anziano (presente all'estrazione). Il 3° è «terapeutico» e servirà come domanda che farà lo stesso priore. Il promotore maestro detterà

sopra d'un foglio, che il giovine [...] dovrà tenere sotto l'occhio sul momento della recita in Collegio, l'esposizioni su' ambidui i testi [chirurgico e ostetrico] e le risposte ad ambidue i quesiti dei consiglieri [...]. Gli darà inoltre in iscritto a parte da imparar a memoria e recitar senza foglio l'argomenti relativi al punto estratto chirurgico e la cura ad esso relativa.³⁷⁸ [...] D'ora innanzi lo studio per l'esaminando diviene più difficile e più esteso ed alla fine si tratta di creare un operatore, non un oratore. La memoria è una facoltà varia, spesso labile e tarda; e raro è quello, che non trepidi in faccia un pubblico, specialmente parlando in una lingua pocco usitata [...]. L'Università di Padoa in questi ultimi tempi, trovò conveniente di concedere 48 ore dopo l'estrazione de' testi:

così sarà anche per il Collegio Chirurgico di Venezia.³⁷⁹

«Nell'intervallo delle 48 ore, il promotore maestro agiti il giovine, onde agevolmente apprendere possa e memoria tutte le cose dettategli per quanto fia possibile», ma particolarmente, l'*Invocatio Dei* o cappello iniziale, detto dal candidato a memoria e senza foglio, le «argomentazioni» e la «risposta terapeutica» al priore: «cose tutte che devono assolutamente essere recitate a memoria [...] e senza foglio sotto l'occhio».³⁸⁰

Il promotore maestro scelga «due promotori col titolo d'eletti», tra i collegiati che abbiano già coperto le cariche di priori o consigliere o promotore maestro.³⁸¹ Durante le 48 ore, «siano permesse le prove, alle quali intervengono i soli promotori, perché non votanti in Collegio».³⁸²

Il giorno dell'esame, dopo estratti i due arguenti

³⁷⁷ Viene anche ripreso l'antico costume della messa prima dell'esame volgare, come prescritto dalla parte 20 dicembre 1745. Il tesoriere deve aggiungere al deposito le 3 lire per la messa, alla quale devono partecipare almeno l'esaminando e un bidello – ivi, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 436-437 –. Va ricordato inoltre che, fin dal 15 dicembre 1785, nessun candidato può esporsi all'esame *vulgari sermone* senza essere stato prima istruito da uno dei due promotori maestri. Per questa istruzione, il deposito viene aumentato di 24 lire, per la sportula del promotore maestro. Corrispondentemente, anche quello per l'esame *latino sermone* viene aumentato di 88 lire, sempre per il promotore maestro (ivi, pp. 355-356). Nel caso di figli e nipoti *ex fratre* di collegiati che si presentino all'esame latino, non vengono richieste sportule per la presidenza, il promotore maestro, i promotori eletti, gli arguenti e i collegiati. Però non si tocca la sportula di 88 lire, assegnata alle fatiche del promotore maestro, a meno che egli vi rinunci spontaneamente. Quindi, negli esami gratuiti, sono dovute le sportule (e gli zuccheri) per i tre fisici e gli zuccheri e le spese per l'erario chirurgico, la messa, la veste, il privilegio, il promotore maestro e i ministri. Il priore chiederà ai due promotori maestri in carica se rinunciano entrambi alla sportula delle 88 lire. In caso di assenso, ne destinerà uno a fare le funzioni di promotore maestro in questo esame gratuito, senza che vi sia il danno che potrebbe derivare dall'alternarsi dei due nella funzione di promotore maestro, come prevede la parte del 14 febbraio 1789 (ivi, pp. 481-482; parte presa dal Collegio Chirurgico il 26 ottobre 1791).

³⁷⁸ Ivi, p. 448 (Rituale).

³⁷⁹ Ivi, p. 443 (Rubrica, cap. v, art. 7).

³⁸⁰ Ivi, p. 448 (Rituale).

³⁸¹ Ivi, p. 439 (Rubrica, cap. II, art. 3).

³⁸² Ivi, p. 444 (Rubrica, cap. v, art. 10).

tra gl'otto ultimi entrati in Collegio, [...] primo il juniore, dopo l'altro, facciano le loro argomentazioni a norma delle formule proposte loro dal promotor maestro e insorgano conforme il solito, terminata l'esposizione patologica del punto chirurgico

fatta dal candidato, col foglio alla mano. Terminate le argomentazioni, il consigliere giovane fa la sua domanda circa l'anatomia e la fisiologia relativa al *punto* chirurgico e il giovane risponde, col foglio alla mano.

Quindi, il consigliere anziano fa la sua domanda circa il prognostico relativo al *punto* chirurgico e il giovane risponde, col foglio in mano. È la volta del priore, che domanda la cura relativa e il giovane risponde a memoria e senza il foglio.³⁸³

Dopo di che, il candidato fa l'esposizione sul *punto* d'ostetricia, col foglio in mano, spiegando l'operazione ostetrica in questione.³⁸⁴

ALTRE RIFORME E MIGLIORIE

Sempre sul piano delle riforme atte ad aumentare il livello professionale del chirurgo, vorrei fare un cenno sul problema del rifornimento «degli appropriati strumenti», che vengono dalla Francia e dall'Inghilterra, «non avendone noi, né in questa Dominante, né nello Stato alcuno, che sii capace à poterli ne meno imitare».

Ma il problema è ancora più complesso, perché dopo essersi provveduti all'estero di questi preziosi strumenti, essi diventano presto

inutili, per mancanza di un artefice, che gli sapia riparare quando sono un poco, ò dall'uso, ò dal tempo resi guasti ed irruginiti, non avendo ne pure à chi ricorrere se abbisogna arruotarli con quella maestria che conviene e per la possibile resistenza e durata e per conservarne in certuni la prescritta necessaria simetria.

Il professore di Chirurgia Pajola, nel maggio 1788, ha trovato il soggetto adatto, «capace di creare, costruire e conservare con la guatura [= affilatura] ancora, gli istrumenti tutti inservienti alla chirurgia», senza la quale «le operazioni riescono talvolta più tarde e dolorose».³⁸⁵

³⁸³ Ivi, pp. 452-454 (Rituale).

³⁸⁴ Ivi, p. 443 (Rubrica, cap. v, art. 6). Riporto l'«indice de' casi chirurgici, che sono nell'urna: n. 1, una fissura di cranio; n. 2, frattura della gamba; n. 3, ferita al torace; n. 4, ferita all'addome; n. 5, ernia incarcerata; n. 6, lussazione dell'omero; n. 7, aneurisma vero al cubito; n. 8, cancro alla mammella; n. 9, polipo al naso; n. 10, pietra in vescica; n. 11, fistola lacrimale; n. 12, sfacelo delle gambe». Inoltre l'«Indice delle sei operazioni d'ostetricia che sono nel sacco in urna: n. 1, l'applicazione della tenaglia di Levret; n. 2, sincondrotomia; n. 3, isterotomia; n. 4, estrazione della placenta; n. 5, la versione artificiale del feto; n. 6, l'estrazione della testa rimasta nell'utero» (ivi, p. 446).

³⁸⁵ Il Pajola ha notato questo «artefice» per le «sue machine di acciaio eseguite à solievo di una incurabile malattia, che priva del moto dell'intiero arto inferiore un soggetto patrizio, mediante le quali cammina e liberamente se ne serve» e anche per altre, «per le ernie». Riferisce sempre il Pajola alla Sanità, che «il valore di questo artefice incomincia ad essere conosciuto e siamo vicini a perderlo se vostre eccellenze non prendano con la loro sapienza quei ripieghi e direzioni». Il 24 maggio 1788, la Sanità consegna al Collegio Chirurgico la scrittura che ha ricevuto dal Pajola a favore dell'artefice Giovanni Battista Rodella. Viene nominata una commissione di 15 collegiati, che dà il suo parere favorevole (Libro Atti Priori I, pp. 397-398). Un cenno, in GIORDANO, *Scritti e discorsi*, cit., p. 93. Il Rodella (Venezia, 1749-Padova, 1834), dal 1780 meccanico della Specola dell'Università di Padova, sarà chiamato in Inghilterra dall'ambasciatore veneto a Parigi, Almorò I Alvise Pisani S. Vidal, che ha dovuto lasciare Parigi dopo l'assalto alle Tuileries, del 10 agosto 1792 e si è rifugiato a Londra. L'idea del Pisani è che il Rodella venga in Inghilterra a visitare la fabbrica di macchine a vapore Boulton e Watt di Birmingham, ove il Pisani ha in animo di comperare una macchina per prosciugare i suoi beni inondati, nella bassa Padovana. G. B. ZACCARIA, *L'officina meccanica della Specola di Padova*, «Atti e Memorie della R. Accademia di scienze, lettere ed arti in Padova», n.s., 48, 1931-1932, pp. 547-567; G. MAGGIOLIO, *I soci dell'Accademia Patavina dalla sua fondazione (1599)*, Padova, Accademia patavina di scienze, lettere ed arti, 1983, pp. 276-277 (risulta aggregato, il 9 gennaio 1794, con la qualifica di «meccanico dell'Accademia»); G. GENNARI, *Notizie giornalieri di quanto avvenne specialmente a Padova dall'anno 1739 all'anno 1800*, a cura di L. Olivato, II, Cittadella, Rebellato, 1984, pp. 754, 798-799, 804; G. ZORZANELLO, *L'inedita corrispondenza del diplomatico veneziano Simon Cavalli con Matthew Boulton (1779-1786)*, «Archivio Veneto», s. 5, 122, 1984, pp. 35-64; IDEM, *Il diplomatico veneziano Simon Cavalli e la sua le-*

Qualche mese dopo, facendo presente di essere in cattedra già da 19 anni, il Pajola chiede ai Riformatori la sua ricondotta. In questo periodo egli ha

realizzato gli insegnamenti e le dottrine sulla pratica di numeroso concorso di poveri amalati, che vengono alla *sua* casa per esser curati con non lieve *suo* dispendio, eseguendo di quando in quando le più grandi ed importanti operazioni nello spedale di s.s. Pietro e Paolo di Castello, da vostre eccellenze assegnatogli per questo oggetto, con l'assistenza di molti giovani che procura d'istruire e di coltivare.

Continua il Pajola la sua supplica, ricordando

esser note a vostre eccellenze, alla nazione ed agli esteri, le moltissime e felici operazioni di pietra da *lui* fatte, frequenti sono quelle d'ostetricia e quasi giornaliera sono le varie altre che occorrono per vincere li molteplici e gravi mali che affliggono la povera umanità.³⁸⁶

Un'altra specialità della Chirurgia è l'Oculistica, che a Venezia ha un grande esperto in materia, Bernardino Astolfoni, già pubblico incisore dal 1770 al 1776. Nel 1781, viene nominato pubblico oculista, con uno stipendio annuale di 25 ducati valuta corrente, avendo reso noto ai Riformatori di poter

tenere aperte ad'ogni ora due camere appartate ad oggetto di accogliere li ricorrenti di ogni grado per le malattie degli occhi, adornate di tutti li necessari stromenti, che numerosi sono e di finissima tempra per le operazioni delle malattie stesse.

Egli curava già i poveri che numerosi accorrevano a lui dalla Dominante, dalle vicine isole e dalla terraferma, «con perdita di tempo e impegno della persona, senza utilità alcuna», oltre a suo

dispendio e in casa *sua* e fuori di casa, per alcuni rimedj che non si possono avere alla Fraterna Grande di questa città, con la costituzione del nostro clima, o sia dello scorretto modo di vivere del popolo, che frequentissime rende le malattie degli occhi.³⁸⁷

Il friulano Giuseppe Tonon, ha studiato alla Scuola del Pajola e, fino dal 1770, è intervenuto alle visite praticate da Giuseppe Torni alle pubbliche infermerie dell'Ospedaletto e ha incominciato a studiare anche con l'Astolfoni, aiutandolo nelle sue preparazioni da esporre al pubblico. Nel 1777 ha chiesto invano ai Riformatori, di essere mandato a studiare Chirurgia in Francia, con un contributo governati-

gazione in Inghilterra (1778-1782), «Ateneo Veneto», n.s., 22, n. 1-2, 1984, pp. 225-256; GIORMANI, *La mancata introduzione della macchina a vapore nelle bonifiche dello Stato Veneto nell'ultimo decennio del '700*, «Studi Veneziani», n.s., xvii, 1989, pp. 187-191, 195, 201-205, 210-219, 223; GULLINO, *L'anomala ambasceria inglese di Nicolò Tron (1714-1717) e l'introduzione della macchina a vapore in Italia*, in *Non uno itinere. Studi storici offerti dagli allievi a Federico Seneca*, Venezia, s.e. [ma Stamperia di Venezia], 1993, pp. 185-207; IDEM, *La Repubblica di Venezia alla vigilia della caduta*, in *Dai dogi agli imperatori. La fine della Repubblica tra storia e mito*, Milano, Electa, 1997, pp. 15, 26; L. PIGATTO, V. ZANINI, *Giambattista Rodella*, in *Professori e scienziati a Padova nel Settecento*, a cura di S. Casellato, L. Sitran Rea, Treviso, Antilia, 2002 («Contributi alla storia dell'Università di Padova», Profili biografici, 3), pp. 698-712.

³⁸⁶ ASV: *Riformatori*, b. 521, fasc. Collegio dei Medici di Venezia. Sul retro del «memoriale del pubblico professore Francesco Marco Pajola per la sua ricondotta», è riportata l'annotazione «1788, 5 settembre: che abbia a rivogliersi all'eccello Collegio». Ripassata poi la pratica ai Riformatori, essi devono aver fatto una scrittura il 25 gennaio 1788 m.v. (= 1789) al Senato, il quale, dopo aver consultato i Deputati ed Aggiunti alla provision del denaro pubblico, decreta il 31 dicembre 1790 la ricondotta, con aumento di 200 ducati valuta corrente (allo stipendio di 600, che gode dal 1769), «esigibile anche questi dalla Cassa Grammatici» – ivi, f. 56, c. 80: 1790, 31 dic., in Pregadi –.

³⁸⁷ Ivi, f. 44, cc. 182-183r-v: memoriale di Bernardino Astolfoni al Senato, c. 181r-v; scrittura dei Riformatori al Senato sulla supplica dell'Astolfoni, 21 ago. 1781. Di essa, copia in ivi, f. 52, c. 133r-v e a c. 134, il decreto 29 settembre 1781 del Senato che accorda titolo e stipendio all'Astolfoni, che deve «tener a vantaggio di ricorrenti e specialmente de poveri, un'appartamento in due camere separate per accoglierli e medicarli senz'alcun privato aggravio, come pure di portarsi negli ospedali e far le osservazioni anatomiche sopra li ciechi e dove fosse creduto conveniente» (NARDO, *Dell'anatomia*, cit., p. 176, ove si ricorda la sua abilità nell'operazione della cateratta).

vo.³⁸⁸ Oltre a studiare Filosofia, si esercita ogni giorno coll'Astolfoni, seguendolo per 12 anni nelle sue visite di medicina pratica, servendogli come assistente nelle operazioni agli occhi. Nel 1782, già trentenne, vorrebbe poter aiutare la famiglia che ha lasciato in Friuli (e che è composta da 16 persone), ma non ha niente in mano, pur «consumato avendo la propria gioventù in questa Dominante nell'esercizio de studj sopraccennati».

LE DISPENSE

Non riesce ad ottenere dal Senato la dispensa dal quadriennio di Padova, onde poter si laureare in Medicina a Venezia, nonostante il parere favorevole dei Riformatori.³⁸⁹ L'«immatura morte» del suo maestro, il 14 settembre 1783, a soli 42 anni,³⁹⁰ «priva la Dominante del solo professore oculista». Il Tonon è l'unico allievo dell'Astolfoni e per continuare a curare i malati del maestro, buona parte dei quali è costituita da poveri, si licenzia intanto a Padova *vulgari sermone*, il 27 gennaio 1784:

come abbiano corrisposto le cure fatte alle mie indefesse applicazioni, non è della mia modestia il riferirlo; dirò bensì, che non ho tralasciato di accogliere ed assistere gratuitamente qualunque misero, che della mia opera se ne prevale. Le molte cure degli occhi, che di continuo mi si presentano, né mi permettono di allontanarmi, richiedono necessariamente unita in me la facoltà medica per somministrare gl'interni, utili rimedj».

Chiede pertanto «la dispensa dal quadriennio in Padova per poter essere addottorato in questo Collegio di Filosofia e Medicina, come ad altri fu già concesso per atto di pubblica sovrana liberalità».³⁹¹ Anche questa volta i Riformatori esprimono il loro parere favorevole e il Tonon riesce finalmente ad ottenere la dispensa richiesta, il 4 settembre 1784.³⁹² Il 4 gennaio 1785 si laurea in Medicina a Venezia³⁹³ e, nel maggio del 1787, una sua supplica alla Sanità gli fa ottenere dal Senato la nomina a pubblico oculista, con lo stesso stipendio e obblighi dell'Astolfoni.³⁹⁴

³⁸⁸ Vi è già il precedente di Pasquale Bailoni, inviato in Francia a studiare Chirurgia, con 250 ducati l'anno, per due anni (ASV: *Riformatori*, f. 40, c. 426r-v: 1777, 20 mar., in Pregadi). I Riformatori, nella scrittura al Senato, favorevole al Tonon, ricordano questo precedente e anche un altro ricorso «per parte nostra secondato con scrittura rassegnata, ma tutt'ora giacente». Il Senato potrebbe «fermamente stabilire, che non abbiano luogo in avvenire tali pubbliche disposizioni, sino a che succeda la vacanza di alcuno de beneficiati» (ivi, c. 393r-v: scrittura dei Riformatori al Senato, 3 mag. 1777). Vedi anche la nota 316.

³⁸⁹ Il Tonon, pensa di laurearsi in Medicina a Venezia, ma ha la strada sbarrata dalla terminazione dei Riformatori del 13 dicembre 1776 (seguita dal decreto del Senato del 28 successivo), imponenti il quadriennio di Padova per ottenere tale laurea. Citando la dispensa concessa ad Andrea Valatelli, figlio del medico fisico Giacomo (23 ago. 1777, in Pregadi) e quella concessa al chirurgo Francesco Dilessi (6 giu. 1782, in Pregadi; vedi alla p. 466 del presente lavoro), chiede anch'egli la dispensa dal quadriennio (ASV: *Riformatori*, f. 45, c. 83r-v: supplica al Senato di Giuseppe Tonon, 1782, 12 set., in Collegio e inviata ai Riformatori per informazioni, il 13 settembre successivo). La scrittura informativa dei Riformatori al Senato, del 3 dic. 1782, ivi, cc. 47-48.

³⁹⁰ L'età dell'Astolfoni risulta dalla scrittura dei Riformatori al Senato del 22 settembre 1783, informativa sulla supplica della vedova Cornelia Zacchi Astolfoni al Senato. Il marito «due soli anni e non più godé il pubblico concessogli beneficio, quando sperar poteva che il proprio temperamento, la robustezza sua e la età di anni 42», gli avrebbe consentito di esercitare a lungo il suo incarico di pubblico oculista. I Riformatori propongono al Senato per la vedova rimasta «con tre orfane figlie in tenera età [...], ducati tre netti d'ogni aggravio loro vita rispettivamente durante dai Camerlenghi di Comun, per cadauna» (ASV: *Riformatori*, f. 46, c. 168v: scrittura dei Riformatori al Senato, 22 set. 1783).

³⁹¹ ASUP: ms. 614: consegna depositi al cassiere artista Francesco Ceoldo, 1777-1785. Il 2 gennaio 1784, il Tonon versa il deposito di lire 222 e soldi 12 per licenziarsi in Chirurgia *vulgari sermone* - ASV: *Riformatori*, f. 47, c. 101r-v: supplica del Tonon al Senato (1784, 14 agosto, in Collegio; inviata lo stesso giorno ai Riformatori per informazioni) -

³⁹² ASV: *Riformatori*, f. 47, c. 100r-v: scrittura 27 ago. 1784 dei Riformatori al Senato. Il decreto del Senato che dispensa il Tonon dal quadriennio, ivi, c. 90: 1784, 4 set., in Pregadi.

³⁹³ BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686): Nota di tutti li dottorati [...], *ad diem*.

³⁹⁴ Il Tonon, «acquistati gli stessi stromenti del proprio maestro, fungendo intieramente le sue veci dopo la di

La stessa modalità per ottenere la dispensa dal quadriennio viene seguita dal chirurgo scientifico Gaetano Parpajola, il continuatore dell'opera del Menini «alla gratuita cura del cetto più misero ed infelice del popolo afflitto da diverse malattie e ferite». Se è stato accolto il suggerimento della Sanità, accordandogli il 9 giugno 1787, cinque ducati effettivi al mese, per «animarlo sempre di più all'assiduo impegno di opera sì utile e necessaria al popolo indigente»,³⁹⁵ non va a buon fine la richiesta della dispensa nel 1788, quando, presentando un certificato attestante i suoi studi filosofici e metafisici effettuati «ne tempi trascorsi» dai Padri Eremitani di Padova, mette in evidenza che, essendo «impiegato in affare di tanta pubblica utilità», non può «abbandonare per portarsi a Padova [...] l'incessante cura di tanti infelici [della città di Venezia], che alla giornata concorrono nella casa stabilita dalla pubblica autorità». ³⁹⁶ Ci riprova nel 1792, rivolgendosi alla Sanità. Con scrittura dell'8 giugno 1792 al Senato, la Sanità osserva che «una così pietosa istituzione [...] che pone rimedio a' mali locali ed alle schifose comparse per la città», deve essere «sostenuta con tutti quei mezzi che possono riuscir vevoli all'oggetto». Pertanto,

non resta a desiderarsi se non che questo instancabile professore chirurgo, munito già di cognizioni ritratte da un privato corso di studj e da una lunga esperienza nel suo esercizio, sia anche adorno della Laurea dottorale in medicina, al che egli da qualche tempo sospira. Ma siccome per ottenerla senza abbandonar questa giornaliera, utilissima cura [e] addottorarsi in questo Collegio di Medici Fisici,

occorre la deroga del Senato, la Sanità confida che, dandola quale «premio e incoraggiamento al benemerito suddito, [...] l'implorata facoltà di medicare anche in Fisica, renderà sempre più estesa la pubblica benemerenza a' suffraggi del misero popolo».³⁹⁷

lui morte, si è da quattro e più anni prestato e tutto giorno ben volentieri si presta verso li poveri stessi in tale professione con felicità di successo nell'eseguite operazioni per estrazione e depressione di catterate e persino nella guarigione di gotta serena, coll'abbandono totale della sua medica professione, senz'alcun privato aggravio, anzi con suo proprio dispendio nel far somministrare alli poveri tutti le addattate medicine; i poveri, «che numerosi non solo ricorrono alla sua abitazione, ma che anzi per la loro fisica impotenza deve visitare caritatevolmente alle loro case» – *ASV: Riformatori*, f. 52, c. 132r-v: supplica al Senato del Tonon (1787, 14 mag., in Collegio e quindi passata il 19 maggio successivo alla Sanità per informazioni) –. La scrittura responsiva della Sanità al Senato, del 25 maggio 1787 (ivi, c. 131r-v), conferma il suo «accorrere alli frequenti bisogni della misera povertà, tanto nella Dominante, quanto nelle vicine isole»; che «è il solo esercente alunno del suddetto professore Astolfoni»; «che impiega l'opera propria sì utilmente a prò dell'abbandonata povertà», che è «degno di rimpiazzare il posto di pubblico oculista ora vacante». Il decreto di nomina da parte del Senato, 2 giu. 1787, ivi, c. 141v. Nel 1794 chiederà al Senato un aumento al suo stipendio di 25 ducati valuta corrente, al mese. Come possono attestare «le giurate fedì dei parrochi delle più estese e povere contrade di questa Serenissima Dominante [...], resa in ogni angolo della città pubblicamente notoria l'assistenza, ch'esso con utile, corrispondente effetto, presta a ricorrenti senz'alcun privato aggravio, si moltiplicano questi alla giornata, a segno, che in oggi il numero di questi egli è più che duplicato del primitivo. Si accrebbe perciò oltre il dispendio al ricorrente Pubblico Oculista il peso della giornaliera sua assistenza e cure, ridotte ora a tale, che oltre in queste sole occupar egli una gran parte della giornata» - ivi, f. 62, c. 65r-v: supplica del dottor Giuseppe Tonon al Senato (1794, 15 set., in Collegio) -. Dalla scrittura informativa dei Riformatori al Senato del 21 febbraio 1794 *m.v.* (= 1795), trova conferma l'essersi «di giorno in giorno moltiplicate a segno le di lui ispezioni, per l'assistenza che presta con felice riuscita a vantaggio della nazione pel beneficio delle persone povere senza ritrarne alcun utile non solo, ma con aggravio anche della provvista di alcuni rimedj che non è in grado la Fraterna Grande di questa città somministrare» (ivi, c. 64r-v).

³⁹⁵ Ivi, f. 53, c. 52: decreto del Senato del 9 giu. 1787, in favore del chirurgo Gaetano Parpajola.

³⁹⁶ Ivi, c. 45r-v: supplica al Senato di Gaetano Parpajola (1788, 24 dicembre, in Collegio; inviata ai Riformatori per informazioni, il 29 successivo). La scrittura informativa dei Riformatori al Senato, del 25 gennaio 1788 *m.v.* (= 1789), ivi, c. 44r-v. I Riformatori ricordano al Senato «come in simili casi», pur essendo il ricorrente «degno della grazia», questa deve «essere proposta e presa con parte sola [e con le strettezze] dei 4/5 nel Collegio e nel Senato».

³⁹⁷ Ivi, f. 58, c. 343: scrittura della Sanità al Senato dell'8 giugno 1792 sul chirurgo scientifico Gaetano Parpajola. Il parere dei Riformatori del 18 settembre successivo, ivi, c. 341r-v.

Il 27 settembre 1792, il Senato concede la deroga, affinché con la Laurea in Medicina, «sia in grado di prestare assidua e sempre più proficua l'opera sua a suffragio principalmente del misero popolo»: ³⁹⁸ la Laurea nel Collegio Medico di Venezia, si effettua il 7 dicembre successivo. ³⁹⁹

Ci si può domandare se vi siano stati in questo periodo altri casi di chirurghi che abbiano chiesto la dispensa dal quadriennio di Padova per passare alla professione medica.

Nel 1777, il quarantunenne veneziano Giuseppe Bonoris, che ha studiato la teoria e fatto pratica per sei anni con il medico Giuseppe Castelli, dichiara di avere «oltre venti anni di chirurgico esercizio poco confacente al di lui temperamento». «Ammogliato non solo e carico di famiglia, abbattuto da disgrazie e di ristretta fortuna», per potere esercitare la professione medica, dovrebbe andare per quattro anni a Padova e poi fare tre anni di pratica medica *post* Dottorato. ⁴⁰⁰ Non ottiene la dispensa.

Migliore risultato nel 1782 per Francesco Dilessi, il fanciullo prodigio: a vent'anni, il 20 dicembre 1768, inaugura la ripresa – dopo sette anni di interruzione – dei Dottorati *latino sermone* e nello stesso giorno ha anche l'ingresso al Collegio. ⁴⁰¹ Sui ventidue anni, il 22 marzo 1770, ricopre già l'ufficio – che gli sarà poi contestato – di promotore maestro ⁴⁰² e il mese dopo, il 29 aprile, toccherà a lui di iniziare la serie delle Accademie di Chirurgia. ⁴⁰³ A trentaquattro anni, non potendo più esercitare la chirurgia, «attesa una mala disposizione degli occhi», pensa che ciò non gli impedirebbe di fare il medico: «ma senza beni di sorte alcuna, ne verun imaginabile, sicuro impiego», non può «studiare per un quadriennio a Padova». Otterrà la dispensa il 6 giugno 1782 e il 26 luglio successivo, la Laurea in Filosofia e Medicina nel Sacro Collegio di Padova. ⁴⁰⁴

³⁹⁸ Ivi, c. 354: 1792, 27 set., in Pregadi. Il 1° ottobre, una terminazione dei Riformatori avverte di tale disposizione il priore del Collegio dei Medici di Venezia (ivi, c. 377).

³⁹⁹ Nella lite degli anni 1724-1726, che vede la città, l'Università e il Collegio dei Medici di Padova opporsi alla Laurea veneziana, conseguita senza il quadriennio di Padova, Venezia ha avuto la meglio ed ha continuato nei suoi otto Dottorati all'anno, pur usando qualche cautela, onde non provocare altri risentimenti da parte di Padova. Una di queste cautele è quella di evitare il più possibile il Dottorato di Padovani: infatti, tra il 1726 e il 1805, risulterebbero dottorati a Venezia solo due Padovani, Matteo Antonio Ferrari, il 20 giugno 1743 (vedi la nota 118) e il Parpajola, il 7 dicembre 1792. *BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686)*, Nota di tutti li dottorati [...], alle date. Si osservi che, il 1° gennaio 1793, la Sanità ordina ai parroci di Venezia di leggere una volta al mese, durante la messa, l'avviso che i poveri aventi piaghe o ferite, possono recarsi, nel dopo pranzo, alla casa del Parpajola, a S. Angelo, ove saranno curati gratuitamente. Il Parpajola ha l'obbligo di tenere la porta della sua casa aperta per i poveri piagati, tre ore al giorno da settembre a febbraio e quattro ore, da marzo ad agosto: inoltre deve tener esposto il cartello, con la scritta: *Qui si curano d'ordine pubblico e per carità piaghe e ferite in cadaun giorno nel dopo pranzo* (VANZAN MARCHINI, *I mali*, cit., pp. 277-279).

⁴⁰⁰ *ASV: Riformatori*, f. 39, c. 410r-v: supplica al Senato di Giuseppe Bonoris (1777, 3 apr., in Collegio; inviata ai Riformatori per informazioni, il 5 aprile successivo; la scrittura informativa dei Riformatori al Senato del 12 aprile 1777 (ivi, c. 410r-v)).

⁴⁰¹ Vedi a p. 446 del presente lavoro. Per l'ingresso, *BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726)*, Libro Atti Priori H, p. 593.

⁴⁰² Vedi a p. 457 del presente lavoro e le note 271 e 310.

⁴⁰³ Vedi a p. 452 del presente lavoro e la nota 260.

⁴⁰⁴ Vedi la nota 271. Il 26 luglio 1782, «Francesco Antonio Dilessi, figlio *quondam* eccellente Michiele, veneto», consegna il deposito di lire 886 e soldi 1 al cassiere artista Francesco Ceoldo, per Laurea in Filosofia e Medicina nel Sacro Collegio. *ASVP: ms. 614, ad diem*. Il Dilessi (talora il nome è indicato come Dalessi o D'Alessi e latinizzato, in De Alexis o D'Alexis), nel 1794 risulta medico delle pubbliche infermerie. VANZAN MARCHINI, *I mali*, cit., p. 210. Viene più volte nominato dalla Sanità quale promotore maestro per il Collegio Chirurgico (nel 1782-1784, 1791-1792 e 1795-1796). Nel 1797, in qualità di sindaco del Collegio Medico, risulta firmatario di un *Avviso a stampa ai cittadini medici* del 12 mietitore, anno primo della libertà italiana (30 giu. 1797 vecchio stile). *BMV: Ms. it. VII, 2360 (9711)*, fasc. 2, Processo Verde B, c. 27. Il 6 marzo 1798, nella riunione della Società Veneta di Medicina, viene eletto sindaco della stessa. *ASV: Governo, 1ª dominazione austriaca, 1799*, b. 285. Priore del Collegio Chirurgico nel 1800 e nel 1801. Vedi anche G. SCARABELLO, *Carcerati e carceri a Venezia nell'età moderna*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1979 («Bibliotheca

Non riesce invece a Giovanni Grassi, figlio del chirurgo *latino sermone*, Francesco: chirurghi sono anche il nonno e lo zio paterno. Avviato allo studio della Filosofia e della Medicina, presto però rimane orfano del padre (nel 1763) e deve sostenere la sua famiglia, composta dalla madre, due fratelli e «due putte nubili». Così, deve «determinarsi per le vie più brevi a farsi approvare chirurgo *latino sermone*», l'8 aprile 1769, «senza mai abbandonare il pensiero d'applicarsi un giorno alla medicina». ⁴⁰⁵

Lo stesso, a Luigi Ferro, avviato allo studio della Chirurgia, della Medicina e della Filosofia, con il chirurgo Gaetano Manfrè, il medico Angelo Manfrè e il sacerdote Giuseppe Callegari. Ha finito poi «fatalmente» per licenziarsi in Chirurgia *latino sermone* il 9 gennaio 1769 *m.v.* (= 1770), ottenendo, nello stesso giorno, l'ingresso in Collegio. Dopo 14 anni di professione, deve abbandonarla, perché, «da più di un anno [...], un'affezione ippocondriaco-convulsiva [...] lo tiene in una quasi continua afflizione». Ma «per riapplicarsi alla di già proposta medica professione», dovrebbe abbandonare il padre infermo, la moglie e «tre innocenti fanciulletti», per «quattro anni continui» a Padova. ⁴⁰⁶

Va invece a buon fine la richiesta del vicentino Domenico Bragiola, con tre anni di frequenza all'Università di Padova, dal 1777 al 1779, costretto poi «dalle non prevedute combinazioni di sua povera famiglia, di farsi approvare per le vie più brevi colà chirurgo *latino sermone*». Esercita per 11 anni ed ha «la fortuna di alcune operazioni chirurgiche riuscite felici, benché ardue e difficili ne comparissero le guarigioni». Ma «risultò sempre in questo frattempo il di lui pensiero nell'applicarsi alla filosofia e medicina»: nel 1788 chiede la dispensa dal quadriennio di Padova, onde poter conseguire «colà la laurea dottorale in medicina, come parte indispensabile e che va annessa per ben adempiere la professione chirurgica». ⁴⁰⁷

Non riesce al veneziano Giacomo Nazzari, che «dopo i prescritti due anni di frequenza all'Università di Padova, vi ha ottenuto il privilegio» *vulgari sermone*, il 13 luglio 1778 e che esercita la sua professione a Venezia da 20 anni. Vorrebbe ora «esercitarsi nella professione di medico fisico» e chiede la dispensa dal quadriennio per potersi presentare al Collegio dei Medici di Venezia per l'esame. ⁴⁰⁸

Biographica», 21); G. LOTTER, *Un medico riformatore della condizione carceraria a Venezia alla fine del Settecento: Francesco Dalessi*, «Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Letterature ed Arti. Classe di scienze morali, letterature ed arti», 140, a.a. 1981-1982, pp. 1-24.

⁴⁰⁵ Vedi la nota 250. La supplica del Grassi al Senato (1785, 19 lug., in Collegio; la richiesta di informazioni ai Riformatori, il 23 successivo), in *ASV: Riformatori*, f. 48, cc. 122-123. La scrittura informativa dei Riformatori al Senato, del 23 settembre 1785 (ivi, c. 121) ricorda che «la imposta ristrettezza» del decreto del Senato 28 dicembre 1776 (che ha approvato la terminazione dei Riformatori del 13 dicembre precedente), «ebbe in oggetto non solo di richiamare all'Università di Padova la scolarezza, a cui profitto la sovrana autorità mantiene decorosamente lo Studio, ma d'aver occasione insieme di assicurarsi che chiunque trattar voglia nello Stato le professioni legali e mediche, sia fornito di sufficienti, adattate cognizioni per esercitarle a dovere».

⁴⁰⁶ Ivi, c. 339r-v: supplica di Luigi Ferro al Senato (1785, 18 mar., in Collegio; la richiesta di informazioni ai Riformatori è del 2 aprile successivo). La scrittura informativa dei Riformatori al Senato, dell'8 aprile (ivi, c. 338r-v. I certificati di studio e di malattia, ivi, cc. 340, 341r-v, 342, 343).

⁴⁰⁷ Ivi, f. 53, c. 139r-v: supplica di Domenico Bragiola al Senato (1788, 18 lug., in Collegio; in agosto, la richiesta di informazioni ai Riformatori); la scrittura informativa dei Riformatori al Senato, del 22 novembre successivo, ivi, c. 138r-v; la dispensa dal quadriennio, ivi, f. 55, c. 352: 1789, 3 set., in Pregadi.

⁴⁰⁸ Ivi, f. 58, c. 359: supplica di Giacomo Nazzari al Senato (1792, 14 aprile, in Collegio; nello stesso giorno la supplica passa ai Riformatori, per informazioni). La scrittura di risposta al Senato, del 24 maggio successivo, ivi, c. 158r-v. Il Nazzari diventa chirurgo *latino sermone* il 6 maggio 1797 (Libro Atti Priori I, p. 622) ed entra in Collegio giusto la parte del 3 giugno 1797, «colla sola spesa di ducati dieci correnti [...] a beneficio della Cassa del Collegio ridotta esausta» (ivi, pp. 625-626). Prima della parte citata, la quota per l'ingresso spettante alla cassa collegiale è di 2 ducati se *gratis*, di 4 ducati per un veneziano e di 8 per un non veneziano – *BMV: Ms. it. VII, 2345 (9698)*, Collegio Medico-Chirurgico, Libro di ricevute dei tesoriери, 1742-1795 –. Precisiamo sull'ingresso *gratis* che, ad es., per quello nel 1743 dell'incisore anatomico Antonio Sografi, la quota è di 2 ducati; per il professore di Chirurgia Francesco Pajola, nel 1776, non vi è

Così a Giovanni Battista Venturini, che ha studiato Medicina con medici di Padova e anche col padre, medico a Padova e ad Este. Per le «disgrazie a quali soggiacque la numerosa sua povera famiglia, particolarmente per la lunga malattia dell'ottimo genitore, da cui soltanto ritraeva il suo sostentamento», è stato portato ad ottenere «il privilegio di chirurgo in Padova» e adesso desidera la dispensa dal quadriennio.⁴⁰⁹

Così ancora al buranello Matteo Cavalli, che non potendo andare a Padova a studiare Medicina, la studia «in teoria e pratica sotto approvati professori della Dominante», frequenta «i pubblici Ospedali de ss. Giovanni e Paolo e Pietro e Paolo e intieri corsi delle lezioni in ostetricia e in anatomia». Il 19 dicembre 1792, ottiene il privilegio *latino sermone* a Venezia.⁴¹⁰ Nel 1795 avrebbe la possibilità di impiego a Pocischle, nell'isola di Brazza (Dalmazia), località priva di medici fisici e dove la sua capacità è ben conosciuta. Chiede la dispensa dal quadriennio, «incompatibile e coll'avanzata sua età d'anni trentatrè compiti e colla ristretta sua situazione».⁴¹¹

I VIAGGI DI PERFEZIONAMENTO ALL'ESTERO

Prendiamo ancora in esame il caso dei tre giovani inviati a perfezionarsi all'estero, a spese della Repubblica. Pasquale Bailoni parte da Venezia con l'aspirazione allo studio della Chirurgia e al suo ritorno la eserciterà: così il Ferrari, che ha già fatto un biennio a sue spese in Francia a studiare la Chirurgia. Egli continuerà a studiarla per un altro biennio, ma questa volta a spese dello Stato e al suo ritorno diverrà un «medico fisico esercitante la chirurgia».⁴¹²

L'ultimo caso, per quanto mi è noto, è quello del veneziano Nicolò Antonio Marchi, scolaro artista all'Università di Padova e che il 16 maggio 1787 ha regolarmente effettuato gli esami del terzo anno.⁴¹³

In dicembre vorrebbe «verificare con la pratica quanto gli fu sino ad'ora detato». Desiderando andare a Parigi, chiede di essere «sovenuto per un biennio come lo furono degl'altri alunni chirurghi».⁴¹⁴

La pratica viene passata dal Senato ai Riformatori, che, nella loro scrittura informativa del 31 dicembre 1786, citano i decreti in favore del Bailoni e del Ferrari, i «quali con questo mezzo poterono espatriarsi e perfezionarsi in Parigi nella professione che lodevolmente esercitano nella Dominante». Il Marchi vorrebbe andare a Parigi a «perfezionarsi nelle cure e operazioni mediche e chirurgiche»: essi dichia-

alcuna spesa; per il professore di Chirurgia all'Università di Padova, Giovanni Sografi, viene data al cancelliere del Collegio la solita sportula per gli ingressi, di mezzo ducato; per l'aggregazione in Collegio *ad honorem* del protomedico alla Sanità, Maffio Calvi, nel 1790, sarà la cassa collegiale a saldare le «spese dei ministri», consistenti in lire 10 e soldi 17 (pari a un ducato e tre quarti) (*ibidem*).

⁴⁰⁹ ASV: *Riformatori*, f. 59, c. 331r-v: supplica di Giovanni Battista Venturini al Senato (1793, 9 apr., in Collegio; rimessa per informazioni ai Riformatori, il 13 successivo), la scrittura informativa dei Riformatori al Senato, del 22 apr. 1793 (ivi, c. 330r-v).

⁴¹⁰ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atto Priori I, p. 507.

⁴¹¹ ASV: *Riformatori*, f. 62, c. 385: supplica di Matteo Cavalli al Senato (1795, 7 ago., in Collegio; il giorno dopo, viene rimessa ai Riformatori per informazioni). La scrittura informativa dei Riformatori al Senato, del 30 settembre successivo (ivi, c. 384r-v). Il Cavalli rinnoverà la sua domanda, il 2 giugno 1798 (ivi, b. 428, fasc. 6, n. 51: supplica di Matteo Cavalli veneto [alla regia Deputazione alli Studi], «per essere abilitato a fare il suo Dottorato in Fisica nel Collegio dei Medici di Venezia»). La risposta, del 31 luglio successivo, che «sia abilitato al dottorato, quando venghi ammesso dal Governo generale» (*ibidem*).

⁴¹² Vedi le note 316 e 388.

⁴¹³ Il Marchi, fatto il primo anno di legge a Padova, passa alle arti per lettera dei Riformatori del 6 dicembre 1784. Per le iscrizioni e le date degli esami, vedi ASUP: ms. 554, c. 19v.

⁴¹⁴ ASV: *Riformatori*, f. 50, c. 82: supplica del Marchi ai Riformatori, *post* 25 nov. 1786, *ante* 31 nov. 1785. Acclude le fedeli di Leopoldo Marc'Antonio Caldani, del 6 agosto 1786, per la frequenza ai corsi di Medicina e di Anatomia e quelle di Camillo Bonioli, del 25 novembre successivo, per la Chirurgia e per le visite agli infermi nell'ospedale. Il Bonioli lo descrive come «uno dei più diligenti studiosi» e afferma che «promette grande riuscita» (ivi, cc. 77, 78).

rano che Parigi «è la scuola di tutte le nazioni nelle arti di chirurgia e di medicina, dove per fama e per universali notizie al sommo grado fioriscono e si coltivano». Consigliano, «attesa la sua povertà», il solito assegno annuo di 250 ducati valuta corrente, «come lo scultor Canova, col decreto 22 dicembre 1781». ⁴¹⁵

Il Senato acconsente con il decreto del 14 marzo 1787. ⁴¹⁶

Il Marchi porta a termine l'ultimo anno di università, dando i relativi esami, il 9 maggio 1787. ⁴¹⁷ Le sue fedeli vengono presentate ai Riformatori, dai quali vengono «licenziate», con terminazione dell'8 giugno successivo, «affinché possa conseguire la Laurea dottorale in medicina in questo Collegio de Medici»: una copia della terminazione viene inviata al priore «per lume e per la sua esecuzione». ⁴¹⁸

Come altri tre studenti veneziani che hanno terminato il quadriennio con gli esami nel maggio 1787 e che sono stati egualmente autorizzati dai Riformatori a laurearsi in Medicina nel Collegio dei Medici di Venezia, il Marchi non compare nella *Nota di tutti li dottorati di Venezia* e non risulta dottorato a Padova. ⁴¹⁹

Egli parte per Parigi e i Riformatori scrivono all'ambasciatore veneto, con la raccomandazione «a non contribuire al surriferito Marchi il danaro, se non previa presentazione dell'autentiche fedeli [...] di que' professori, che comprovino la permanenza in quella città e la frequenza dei studj del medesimo». ⁴²⁰

Il 6 aprile 1789, l'ambasciatore a Parigi invia le fedeli degli studi «sì medici, che chirurgici» e informa nel contempo, che «nel breve tempo di un biennio», il Marchi non ha potuto «perfezionarsi in una professione sì ardua e difficile» e così chiede «una proroga d'altri due anni»: vorrebbe anche «poter trasferirsi per qualche tempo anche a Londra, ove al presente si coltiva con più felice successo la professione, a cui egli indefessamente si applica». ⁴²¹

Il 28 luglio 1789, i Riformatori propongono al Senato la continuazione dell'assegno per un altro biennio e il Senato la accorda, con il decreto dell'8 agosto successivo. ⁴²²

Però non trascorre neanche un anno ed ecco che il Marchi torna a chiedere aiuto ai Riformatori. Egli si è recato a Londra ⁴²³ pensando di rimanervi due anni, ma le spese di mantenimento, di trasporto e di qualche corso che ha frequentato, hanno raggiunto all'incirca 60 ghinee, tenendo presente che il suo *budget* annuo è di 250 ducati valuta corrente, equivalenti a 37 ghinee. Così, delle 74 ghinee che gli devono bastare per due anni, gliene sono rimaste solo 14. È intanto tornato a Parigi, ma non

⁴¹⁵ Ivi, c. 75r-v: scrittura dei Riformatori al Senato, 31 dic. 1786.

⁴¹⁶ Ivi, f. 51, c. 411: 1787, 31 mar., in Pregadi.

⁴¹⁷ ASUP: ms. 554, c. 19v.

⁴¹⁸ ASV: *Riformatori*, f. 51, c. 334: terminazione dei Riformatori dell'8 giu. 1787.

⁴¹⁹ I tre studenti sono Giovanni Battista Zimolato, Francesco Ongaria (od Ongania) e Riccardo Guelfi. ASV: *Riformatori*, f. 51, cc. 377, 325 e 187, rispettivamente.

⁴²⁰ Lettera dei Riformatori del 10 giugno, riassunta in scrittura dei Riformatori al Senato, del 28 lug. 1789, ivi, f. 54, c. 67.

⁴²¹ Lettera dell'ambasciatore Antonio I Cappello S. Polo cavalier, ai Riformatori, Parigi, 6 apr. 1789, riassunta nella stessa scrittura, a c. 68r-v. Le fedeli allegate attestano le frequenze del Marchi dal giugno 1788 al marzo del 1789, del corso di Chirurgia pratica; del corso di Malattie chirurgiche ed operazioni annesse; sempre nel 1788, del corso di Fisiologia e di Igiene. Inoltre, dal 1° novembre 1787 al 19 marzo 1789, del corso delle Operazioni all'ospedale de la Charité, delle lezioni di Anatomia, Dissecazioni anatomiche e della Pratica di operazioni sui cadaveri. Il Marchi è definito «de Venise, docteur en medecine de Padoue» e, per due volte, «docteur en medecine, natif de Venise»; talora, più semplicemente, «de Venise» (ivi, cc. 69, 71, 72, 73, 74).

⁴²² Ivi, c. 67r-v: scrittura dei Riformatori al Senato, 28 lug. 1789; il decreto del Senato dell'8 ago. successivo, ivi, c. 52.

⁴²³ «Dove la pratica specialmente della medicina si reputa la più ragionevole» (ivi, f. 57, c. 236r: supplica del dottor Nicolò Antonio Marchi ai Riformatori, Parigi, 12 apr. 1790).

ce la può fare lo stesso a completare il biennio e «nemmeno [a] comperare il resto di que' libri ed istrumenti necessari alla *sua* professione e senza dei quali avrebbe impiegato inutilmente quel tempo che con tanta liberalità» gli è stato accordato. Chiede pertanto un «sussidio» che gli consenta «o a terminare il sovraccennato tempo ovvero ad effettuare il *suo* ripatriamento». In entrambi i casi, occorrerebbero circa 30 luigi per i libri e per gli strumenti.⁴²⁴

La supplica ai Riformatori è contenuta in una lettera agli stessi dell'ambasciatore Antonio Cappello, sempre del 12 aprile 1790, nella quale conferma come il Marchi «abbia procurato, con una onesta condotta, di proporzionare le sue spese ai mezzi della pubblica munificenza accordatigli», ma c'è «troppa distanza tra gl'uni e le altre».⁴²⁵

Non avendo avuto il Cappello nessuna risposta nel merito, Almorò I Alvisè Pisani, che gli è succeduto nella carica di ambasciatore, ripropone la questione, il 3 gennaio 1790 *m.v.* (= 1791): dall'aprile 1790 è «sempre più aumentato l'urgente bisogno del supplicante ad onta della più rigorosa moderazione».⁴²⁶ Così, il 28 maggio 1791, i Riformatori propongono al Senato un sussidio di altri 250 ducati valuta corrente «per una volta tanto [...] per dar termine all'esercizio pratico e prevalersi degl'occorrenti libri et istrumenti» e il Senato approva, con il decreto del 13 agosto successivo.⁴²⁷

Allo stato attuale della ricerca, non dispongo di informazioni sulla carriera in patria, del Marchi.

RIPRESA DELLA CONFLITTUALITÀ

Possono essere segnalati tre episodi, al riguardo.

Il primo avviene nella riunione del Collegio Chirurgico del 4 luglio 1793, per l'esame *latino sermone* di Davide Giuliani. Alla votazione, il priore chirurgico Giovanni Lorenzi dovrebbe votare al solito, subito dopo il priore fisico: invece il bidello, dopo aver raccolto il voto del priore fisico, raccoglie anche quelli dei due consiglieri fisici e infine, quello del Lorenzi.

Secondo Francesco Bernardi, questa è «pratica del tutto nuova, arbitraria e sommamente pregiudicievole il Privilegio e principalità del Collegio [...] de' Medici Chirurghi». Con una scrittura extragiudiziale, il Bernardi fa intimare al Lorenzi,

che renderà ad esso sospesa con atti di publica autorità, qualsisia azione di dottorato latino sermone, come anco di licenziato vulgari sermone, qual' ora non resti prima da esso prior medesimo vendicato il suo Collegio e reprimato e preservato il priorato nel specioso suo diritto

di votare subito dopo «il solo priore del Collegio de' Medici Fisici, conforme l'uso primiero». Il Bernardi fa inoltre ricordare al Lorenzi

di far' imparziale osservazione negl' atti del Collegio, se il metodo del Bernardi tenuto nel suo priorato 1780-1781 nel dottorare e laureare fosse preferibile per decoro del Collegio stesso e delle

⁴²⁴ 37 ghinee, ossia $37 \times 21 = 777$ scellini (di 12 sterlini l'uno) e quindi $777 \times 12 = 9324$ sterlini che, col cambio di $57 \frac{3}{4}$ sterlini per ducato di banco (da lire 9 e soldi 12, pari a 9,6 lire), equivalgono a $9324 / 57,75 = 161,45454$ ducati di banco, pari a 161,45454 $\times 9,6 / 6,2 = 249,99411$, in pratica 250 ducati valuta corrente (da lire 6 e soldi 4, pari a 6,2 lire).

⁴²⁵ *ASV: Riformatori*, f. 57, c. 236r-v: supplica del dottor Marchi ai Riformatori, Parigi, 12 apr. 1790. Ivi, c. 240: Antonio Cappello ai Riformatori, Parigi, 12 apr. 1790.

⁴²⁶ Ivi, c. 238: Alvisè Pisani ai Riformatori, Parigi, 3 gen. 1790 *m.v.* (= 1791).

⁴²⁷ Ivi, c. 235r-v: scrittura dei Riformatori al Senato, del 28 mag. 1791; c. 207: 1791, 13 ago., in Pregadi.

sue funzioni, a quelle regole sconvenevoli e nomenclature affettate, dappoi l'epoca suddetta del felice stato presente dell'amato Collegio stesso, in opposizione usate e continuate.⁴²⁸

Il Lorenzi annota nei suoi Atti che «novitas haec, aut potius accidens, habita fuit ab iis, qui faciunt umbras corporeas, velut arbitrium, sufficiens detrimentum maximum inferere».⁴²⁹

Indice una riunione ristretta, nella quale viene deciso di incaricare Giovanni Carminati e Giuseppe Bernardi Macotti per convincere il Bernardi che si è trattato solo di una innocente omissione del bidello, all'insaputa del Lorenzi e che il bidello è stato redarguito e ammonito perché il fatto non abbia più a ripetersi. Meglio invece non toccare la questione sul modo di laureare, che potrebbe originare nuovi contrasti.

In seguito, vengono fatti tre licenziamenti *vulgari sermone*, il 24 luglio, il 13 e il 28 settembre; il 17 ottobre, si presenta un candidato all'esame *latino sermone* e si estraggono i punti. Il 19 successivo è presente all'esame anche il Bernardi, che così può vedere come il Lorenzi voti per secondo, come vuole l'uso.

Lo stesso giorno il Lorenzi riceve il costituito con il quale il Bernardi – «stante l'essere stata eseguita dal [...] Lorenzi [...] la forma dell' esaminato latino sermone secondo la pratica anteriore» – «si rimuove dalle proteste di essa di lui extragiudiziale» del 12 luglio 1793.⁴³⁰

Il secondo episodio ha il suo principio nel 1794, durante il priorato di Giovanni Carminati. Nella seduta del Chirurgico del 15 dicembre 1794, nella quale ottiene la riconferma al priorato per il 1795, egli ricorda quanto ha operato per il Collegio. Quando il Collegio Medico decide di ricorrere alla Sanità contro l'esercizio abusivo della professione, il Carminati commenta che lo stesso intervento si dovrebbe fare per l'arte chirurgica. Poi, sente da alcuni medici che, fra breve, non sarà più consentito ai chirurghi scientifici la prescrizione ai propri malati di rimedi interni:⁴³¹ va allora a conferire col priore fisico, che lo assicura non essere la cosa vera, promettendogli che il Collegio Medico non darà mai fastidio al Collegio Chirurgico.

Per maggiore sicurezza, il Carminati ottiene una udienza da uno dei Sopra Provveditori alla Sanità, che protegge il Collegio Chirurgico da molto tempo e gli rammenta quanto sia antica, necessaria, utile, universale presso le nazioni più progredite e sempre concessa in ogni tempo da tutte le magistrature e collegi, la facoltà dei medici chirurghi di medicare i mali chirurgici anche con rimedi interni. Avendo avuto la più ampia assicurazione in materia, il Carminati coglie l'occasione di lamentarsi per l'esercizio abusivo della professione chirurgica; che i chirurghi volgari oltrepassano i loro limiti e così fanno alcune levatrici. A questo si provvederà, gli risponde il magistrato⁴³² ed effettivamente, il 29 dicembre 1794, la Sanità emanerà una terminazione nel proposito.⁴³³

Il Carminati, nella seduta collegiale del 15 dicembre 1794, osserva che per migliorare il profilo degli esaminandi in Chirurgia *latino sermone*, essi dovrebbero fre-

⁴²⁸ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 519-520: scrittura extragiudiziale di Francesco Bernardi, del 12 lug. 1791, in Atti del notaio Giacomo Bellan.

⁴²⁹ Ivi, p. 517.

⁴³⁰ Ivi, p. 520: costituito di rimozione di Francesco Bernardi, del 19 ottobre 1793, in Atti del notaio Giacomo Bellan.

⁴³¹ Sembra che questa voce sia stata diffusa maliziosamente (ivi, p. 545).

⁴³² Ivi, pp. 545-546: riunione del Collegio Chirurgico del 15 dic. 1794.

⁴³³ ASV: Sanità, not. 65, c. 126. Nel Libro Atti Priori I ne sono riportati i capitoli v-vii (alle pp. 583-584). La stesura completa, in BMV: Ms. it. VII, 2360 (9711), Processo Verde B, c. 25.

quentare la Scuola di Medicina recentemente istituita a Venezia e dove il pubblico professore Pietro Pellegrini insegna fisiologia e patologia, ossia le «istituzioni mediche». ⁴³⁴

Ottenuto, il 25 aprile 1795, il permesso del Collegio, la presidenza chirurgica presenta il 22 successivo, una richiesta alla Sanità. In essa, dopo avere ricordato la facoltà dei medici chirurghi di «ordinare i necessarj rimedi interni, che occorrer possono nella cura dei loro mali chirurgicali», si osserva che, per l'esercizio di tale facoltà, essi dovrebbero avere

delle cognizioni appartenenti alla medicina, che s'acquistano con lo studio delle funzioni naturali del corpo umano, chiamato fisiologia, non che con l'altro studio delle morbose alterazioni, che accadono nelle accennate naturali funzioni, denominato patologia.

Senza questi studi, «le cure dei mali potrebbero riuscire incerte, inefficaci ed anche pericolose». Nelle «più colte nazioni europee» si impone agli aspiranti chirurghi di «fare un corso di tali studj per due anni nelle pubbliche scuole».

Dopo aver letto il memoriale, il priore e la sua presidenza si ritirano e dopo pochi

⁴³⁴ Dopo la soppressione del 21 luglio 1773, della Compagnia di Gesù, che anche a Venezia detiene il monopolio dell'istruzione pubblica, si sostituiscono i padri Gesuiti con nuovi insegnanti provenienti dal clero secolare ed aventi origine veneta. Le Pubbliche Scuole vengono riaperte sempre nella stessa sede degli ex Gesuiti alle Fondamenta Nuove, il 26 aprile 1774. Secondo le idee di Gasparo Gozzi, vengono aggiunte nuove materie d'insegnamento, quali la geometria e trigonometria, il disegno e l'economia; ad esse si aggiungeranno, nel 1781, le istituzioni legali e il diritto canonico e poi, nel 1782, la storia ecclesiastica, il greco e l'ebraico. Per incrementare la frequenza della Scuola di Eloquenza e di Istituzioni legali e di quella di Diritto canonico, il rettore delle Pubbliche Scuole, Bartolomeo Bevilacqua, suggerisce ai Riformatori di concedere che, alla fine degli studi, questi studenti possano iscriversi al terzo anno di Legge a Padova. Il suggerimento viene accettato dai Riformatori e proposto al Senato, che lo approva con il decreto del 2 settembre 1786, per cui diventa operante nell'anno scolastico 1786-1787. Con analogo provvedimento, suggerito dai Riformatori al Senato nel novembre 1788 e approvato dal Senato il 13 dicembre successivo, sarebbe possibile portare gli studenti delle Scuole di Filosofia, di Fisica, di Geometria e Trigonometria e di Logica, al terzo anno di Medicina a Padova, se si attivassero i corsi che mancano, rispetto al biennio universitario, ossia l'Anatomia e la Fisiologia e Patologia (designati, questi ultimi due, col termine di «istituzioni mediche»). Per quanto riguarda l'Anatomia, basta che al corso tenuto durante la quaresima nel teatro anatomico del Collegio Medico a S. Giacomo dall'Orto, vengano accettati anche gli studenti delle Pubbliche Scuole. Più laboriosa risulta l'istituzione della Scuola di Istituzioni mediche, in un periodo di austerità e di tagli alla spesa pubblica. Il primo passo è l'elezione nel 1788, dal Collegio Medico, di Giovanni Pietro Pellegrini (già lettore di anatomia dal 1777 al 1783), quale promotore maestro di quei giovani veneziani aspiranti alla Laurea in Medicina a Venezia (obbligati, dal 1775, al quadriennio di Padova), con l'incarico di istruirli fino all'iscrizione al terzo anno di Medicina all'Università, qualora ottengano anche loro la stessa concessione degli studenti di Legge. Una volta che abbiano potuto frequentare a Venezia il primo biennio di Medicina, anziché a Padova, questi studenti veneziani, dopo aver compiuto il secondo biennio a Padova, hanno l'obbligo di tornare a laurearsi a Venezia, ove i dottorati non possono però superare il numero di 8 all'anno. Per agevolare i Veneziani nella frequenza del quadriennio, fino dal 1775, sono stati messi a disposizione 6 posti gratuiti a Padova, al Collegio di S. Marco, con preferenza per i figli e nipoti *ex fratre* di collegiati medici o, in mancanza di questi, di parenti di medici veneziani non collegiati. Con il ritocco delle tasse di Dottorato a Venezia (dal 1791), al promotore maestro spettano 96 lire per dottorato, quindi per 8 dottorati all'anno 768 lire all'anno, pari a ca. 124 ducati correnti. Il Pellegrini, in vista di questi futuri proventi, si offre di fare gratuitamente il corso di Istituzioni mediche. I 124 ducati correnti (pari a 128 fiorini, da 6 lire l'uno) equivalgono ad un semestre di paga di un professore universitario alla sua prima nomina: questa sarebbe stata la sua «sola ricompensa», in qualità di «promotor de' Laureandi, che come maestro una piccola somma avrebbe tratto da ognuno di essi» studenti – BMV: Ms. it. VII, ms. 2376 (9666): storia dell'alto sacro Collegio de' medici fisici, c. 162 –. Non essendoci nessun «nuovo aggravio alla pubblica cassa», l'offerta del Pellegrini (nel suo «piano» di studi) viene accettata e il suo corso di Istituzioni mediche diventa operante dal novembre 1793. Mentre le lezioni di Anatomia (ne sono previste una sessantina, nell'arco del biennio), vengono tenute nel teatro anatomico, quelle di Istituzioni mediche (in ragione di 50 all'anno), sono impartite agli ex Gesuiti il giovedì, unico giorno libero da altri corsi, per gli studenti delle Pubbliche Scuole. GULLINO, *La politica scolastica*, cit., pp. 9-10; B. ROSADA, *Un capitolo di storia dell'educazione secondaria. Le «pubbliche scuole» a Venezia (1774-1807)*, «Istruzione tecnica e professionale», n.s., 19, 71, 1982, pp. 185-193; GORMANI, *La scuola pubblica*, cit., pp. 33-42. Sul Collegio di S. Marco: GULLINO, *Una riforma settecentesca della Serenissima: il Collegio di San Marco*, «Studi Veneziani», 13, 1971, pp. 515-586. IDEM, *Educazione, formazione, istruzione, in Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, VIII, *L'ultima fase della Serenissima*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1998, pp. 745-799. Vedi anche la nota 299.

minuti viene loro comunicata la risposta: «il magistrato accetta l'applaudito vostro memoriale e quanto prima s'impiegherà per esaudirlo». ⁴³⁵

Il terzo episodio, del 1796, riguarda l'altra fonte di conflittualità, ossia quella con i chirurghi volgari.

Il nuovo priore chirurgico, Giacomo Busati, presenta alla Sanità, il 7 marzo 1796, un 'libello' ove si osserva che, dal 1786, il Corpo dei chirurghi approvati *vulgari sermone* non pubblica il suo Catalogo, che, per legge, deve «stare affisso nelle pubbliche spizierie [...] a comune cognizione delle facultà e limiti di chiunque s'esercita nell'arte di medicare». ⁴³⁶

La Sanità accetta queste osservazioni e cita il priore dei chirurghi volgari, il quale presenta il 9 aprile per l'approvazione, il Catalogo comandato, che contiene non solo i nomi «de' chirurghi esercenti [...], ma de' norcini, stufferoli e cavadenti». Presenta inoltre anche lui un 'libello', nel quale si sostiene che i chirurghi volgari sono

eguali per facultà chirurgica e per privilegio [loro] rilasciato dall'Università di Padova ad ogn'altro chirurgo, inferiori soltanto per la modalità dell'approvazione ai chirurghi scientifici e pel privilegio loro d'ordinare per bocca ne' casi di loro e nostra mansione.

Fino al 10 agosto 1791, i chirurghi volgari non hanno però «provato alcuna conseguenza per l'inferiorità di loro situazione». Con la terminazione emanata in tale data dalla Sanità, è stato proibito ai chirurghi volgari di concorrere a posti di chirurgo nelle «Fraternelle, Corpi, Ceti e simili», quando «in fede del loro patavino e veneto privilegio *vulgari sermone*, credevano senza ulteriori cure e spese di poter per sempre esercitar l'arte chirurgica».

Per «l'inferiorità del nostro privilegio», osservano i chirurghi volgari, ci vediamo «impoveriti e languenti quasi, con le nostre famiglie»: così chiediamo che una nuova terminazione accordi «ai soli viventi *vulgari sermone* la grazia di aspirare ai suddetti benefizi [...] o pure di comandare al Collegio de' Chirurghi scientifici la singola approvazione di noi *latino sermone*, senza peculiar nostro aggravio».

Questa «carta plena mendaciorum, pietatis et misericordiae», non viene accolta dalla Sanità, che ordina la stampa del *Catalogo de professori chirurghi approvati nell'Università di Padova ed altri nel Collegio di Venezia vulgari sermone*, assieme a quella parte della terminazione 29 dicembre 1794, riguardante i limiti dei licenziati volgarmente e dei norcini, stufferoli, dentisti, ecc. Inoltre, anche di quella parte che riporta la norma per la quale i chirurghi «che passano al servizio dell'Armata grossa e sottile», prima «d'assumerne l'uffizio», dovranno essere sottoposti all'esame da parte del Protomedico della Sanità,

per riconoscere fondatamente la loro capacità e ciò esecutivamente all'articolo 8° della statutaria terminazione 1772, 11 maggio, non dovendo essere affidata la vita di tanti poveri sudditi all'imperizia di figure illegali ed incapaci di prestarvi l'assistenza contemplata dalle cure paterne del sovrano. ⁴³⁷

⁴³⁵ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 552-553. Il 9 settembre 1796, il rettore Bevilacqua, segnala ai Riformatori la scarsa frequenza alla Scuola di Istituzioni mediche del Pellegrini, frequentata al più da 16 studenti, perché dalla ventina circa «che aspirava al dottorato in medicina a Padova [...] dovevano sottrarsi coloro che, ottenuta la grazia nel Collegio di S. Marco, si approfittavano del medesimo per fare l'intero quadriennio colà» (ASV: Riformatori, b. 533, fasc. 2: relazione del rettore Bartolomeo Bevilacqua ai Riformatori, 9 set. 1796). Il rettore ricorda la richiesta fatta dal Carminati alla Sanità, il 22 aprile 1795 e che forse è rimasta «giacente» fra le varie pratiche: egli auspica che vada in porto, per il «necessario ammaestramento anche di questo cetto di gioventù e nel tempo istesso [per il] decoro di detta scuola» (*ibidem*). ⁴³⁶ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 580.

⁴³⁷ Ivi, pp. 581-582. Vedi anche il testo sopra la nota 366. Le parti da ristampare della terminazione della Sanità del

LA NUOVA SEDE DEL COLLEGIO CHIRURGICO

Adesso il Chirurgico, che ha ripreso finalmente le sue facoltà (di dottorare *latino sermone*, dal 1780 e di approvare *vulgari sermone*, dal 1790) e che quindi non è più costretto ad imporre tasse ai suoi collegiati o a chiedere loro delle offerte, ha risanato il suo erario, aumentato il numero di collegiati e si trova nell'«indispensabile necessità d'esercitare quelli e li giovani studenti in qualche letteraria accademia».

In occasione di obbedire a «sovrane commissioni anche recentemente appoggiategli», il Collegio ha dovuto come sempre riunirsi «in una stanza terrena, accordatagli graziosamente dal Collegio de' Medici Fisici nella contrada di San Giacomo dall'Orio», ove e «per la ristrettezza del sito e per una quasi obbligata dipendenza nel medesimo», si trova «in incomoda circostanza, in qualche modo anche indecorosa».

Così, il priore Giacomo Busati riprende nel 1796 l'antico progetto del suo predecessore Lorenzi nel 1774 e chiede al Senato

l'assegnazione di pubblico luogo per le unioni sue collegiali, [e che] potrebbe rinvenirsi forse nella fabbrica de' soppressi Gesuiti, nel quale ha pure la pubblica autorità disposto opportuno collocamento per la coltura di scienze ed arti.⁴³⁸

Si è già visto che, agli ex Gesuiti, alle pubbliche scuole si è aggiunta la Scuola di Istituzioni mediche, cosicché, oltre al biennio di Legge, vi si può frequentare anche il biennio di Medicina.

Quando i Riformatori espongono nel 1792 al Senato il piano della nuova Scuola, esteso dal professor Pellegrini, dopo aver sottolineato che non aggiunge «nuovo aggravio alla pubblica cassa», si sono limitati a chiedere solo «alcune vicine camere nel soppresso convento», in aggiunta a «quella porzione di fabbrica» della quale già dispongono e che ospita le Pubbliche Scuole.

Le «vicine camere», fin dal 1788, sono state destinate ad una scuola di lingue orientali per la formazione dei «giovani di lingua», dai quali si sarebbero poi tratti i «dragomanni», ossia gli interpreti di Stato, che affiancano il bailo a Costantinopoli e i consoli veneti nel Vicino Oriente. Questa scuola non viene mai attivata e, nel settembre del 1792, le stanze in questione sono restituite alla magistratura competente, ossia all'Aggiunto sopra monasteri. In quelle stanze «presentemente vuote e per l'avanti occupate dalla scuola e maestro di lingua turca», i Riformatori, il 4 dicembre successivo, propongono al Senato di collocare, oltre alla Scuola di Istituzioni mediche, anche «alcuni studj di meccanica e di macchine, che possano essere utilmente introdotti, con vista di utilità nazionale».⁴³⁹

Il Senato approva tale proposta, il 31 dicembre 1792 e così si installa agli ex Gesuiti il «bravissimo meccanico»,⁴⁴⁰ l'abate Bartolomeo Toffoli, al quale vengono assegnati 180 ducati valuta corrente all'anno,

29 dicembre 1794, sono i capitoli v, vi e vii. Per la terminazione della Sanità dell'11 maggio 1772, vedi alle pp. 460-464 del presente lavoro.

⁴³⁸ ASV: *Aggiunto sopra monasteri*, b. 36: supplica di Giacomo Busati, priore del Collegio dei Medici Chirurghi di Venezia (1796, 19 aprile, in Collegio: l'Aggiunto sopra monasteri informi). La supplica è riportata anche nel Libro Atti Priori I, pp. 586-587. Sulla richiesta del 1774, vedi alle pp. 466-467 del presente lavoro e alle note 296 e 301.

⁴³⁹ ASV: *Riformatori*, b. 533, fasc. 4: scrittura dei Riformatori al Senato, 4 dicembre 1792. Sulla Scuola turca, vedi F. LUCCHETTA, *L'ultimo progetto di una scuola orientalistica a Venezia nel Settecento*, «Quaderni di studi arabi», 3, 1985, pp. 1-43.

⁴⁴⁰ GENNARI, *Notizie giornaliera*, I, p. 440; II, p. 741.

per immaginare la costruzione delle macchine colle quali si renda più agevole la rispettiva mano d'opera e si diminuisca il prezzo del lavoro [...] a vantaggio dell'arti e delle venete manufatture nella maggior parte mancanti delle macchine, che con molta utilità s'adoperano dall'estere nazioni.⁴⁴¹

Anche un'«accademia medica»⁴⁴² trova collocazione agli ex Gesuiti: si tratta di un *club* di medici veneziani, che hanno cominciato a riunirsi in casa del dottor Andrea Valatelli, fin dal 4 luglio del 1789. Questi medici sono tra i migliori della città e la fondazione della «Società Veneta di Medicina» vuole essere una reazione alla situazione catastrofica del Collegio Medico. Si è già visto il crollo dei dottorati a Venezia nel periodo 1775-1784: in seguito si registra un peggioramento, con un solo dottorato sia nel 1785, che nel 1786 e nessun dottorato nel periodo 1787-1790. I sette colleghi del Valatelli – ben presto divenuti 15 e poi 20 – continuano le riunioni, ove si discute «sopra argomenti di medicina». Il 17 settembre 1789, «furono ascritti come soci nazionali varj medici di tutte le città dello stato», esclusa Padova. Ai 25 soci nazionali, vengono aggiunti – il 17 dicembre successivo – 7 professori dell'Università di Padova, dei quali 6 sono di Medicina e uno di Astronomia (il Toaldo).

Nel gennaio del 1790, il numero dei soci ordinari arriva a 24 e viene deciso di occuparsi di un unico tema, la topografia medica di Venezia, forse per suggerimento del Valatelli, che già nel 1788 ha pubblicato in proposito la *Dissertazione sopra l'aerografia di Venezia*.⁴⁴³

Nell'estate del 1790, una pubblicazione ufficiale mette in scompiglio l'ambiente sanitario della Repubblica. Si tratta della nuova farmacopea, commissionata inizialmente dalla Sanità nel 1785 a sette professori dell'Università di Padova.⁴⁴⁴ La terminazione della Sanità del 14 aprile 1790 impone ad «ogni spezial dello stato, tanto da Terra Ferma, quanto da Mar», di acquistarne un esemplare da tenere in negozio quale «regola generale» per la preparazione dei medicamenti.⁴⁴⁵

La pubblicazione viene subito fortemente criticata dai medici di Venezia, i quali hanno tutte le ragioni per attaccare un lavoro già ad essi commissionato e poi passato ad altri.⁴⁴⁶

⁴⁴¹ ASV: *Riformatori*, b. 58, cc. 357-358: terminazione dei Riformatori del 27 set. 1792.

⁴⁴² Ivi, b. 414, c. 53: lettera dei Riformatori all'Aggiunto sopra monasteri, 28 mar. 1794. Vedi anche, ivi, b. 163: Francesco Vendramin, Riformatore [di mese] all'Aggiunto, 28 mar. 1794.

⁴⁴³ *Sessione pubblica della Società di medicina di Venezia, tenuta il dì xxx di dicembre del 1810*, Venezia, Picotti, p. 28; ASV: *Governo, 1ª dominazione austriaca, 1799*, b. 285: Veneta Società Medica.

⁴⁴⁴ ASV: *Sanità*, b. 586: lettera della Sanità al Collegio Medico di Venezia, del 23 agosto 1788, ove si ricordano le «commissioni» 5 gen. 1785.

⁴⁴⁵ Ivi, terminazione (a stampa) del 14 apr. 1790.

⁴⁴⁶ Poiché la nuova farmacopea, contrariamente alla precedente, redatta in latino, è stata scritta in italiano, per ordine espresso della Sanità, viene ora prescritto «che tutti li medici fisici e medici chirurghi dello stato, a' quali solamente spetta la facoltà di ricettare, abbiano a scrivere in seguito la ricetta in lingua italiana e non più in idioma latino, come fu fin ora praticato» (*ibidem*). Il risultato di questa disposizione è che «chiunque scriveva da sé le proprie ricette [...]; il barcarol, la donnetta, tutti andavano a prendere rimedi [...] con danno dell'economia e della vita». «Tre giorni dopo quest'ordine», sia le fraterne dei poveri, che le spezierie, «affollate» da tutti quei finti malati, muniti di «ricette arbitrarie», fanno ricorso contro quella disposizione e si finisce per tornare alle ricette in latino. Così, il medico Rocco Melacini (o Melancini), tre mesi dopo la caduta della Repubblica, nella sessione pubblica del 13 agosto 1797, della Municipalità Provvisoria. Nel suo intervento egli comincia col ricordare che, sotto il passato governo, la Sanità «voleva che tutti i medici ricettassero in volgare». Gli ribatte subito lo speziale e municipalista Vincenzo Dandolo, osservando come qualche medico, dopo un quadriennio di studio «apparente» all'università, vi avesse appreso solo «un gergo, con cui poteva soperchiare e deludere». La Sanità, secondo il Dandolo, decide di tornare a quel «gergo», al latino, sotto la pressione di «un formicolaio di medici e non vi era capacità a levare la maschera» (*Verbali delle sedute della Municipalità provvisoria di Venezia, 1797*, I, parte I, *Sessioni pubbliche e private*, per cura di A. Alberti, R. Cessi, Bologna, Zanichelli, 1928, pp. 464-466). La proposta del Dandolo è «che dai medici tutto sia scritto in lingua italiana, giacché ella è cosa incerta anche se tutti speciali intendano il latino» (ivi, *GIORMANI, Le ricette per i poveri*, cit., pp. 177-182).

La Sanità affida allora, il 1° ottobre 1790, l'esame della nuova farmacopea alla Società Veneta di Medicina, della quale è presidente Giovanni Pietro Pellegrini. Vengono scelti otto medici tra i soci e a questa commissione si aggiungono anche due rinomati farmacisti di Venezia, Giovanni Baseggio e Giuseppe Ferretti.⁴⁴⁷

La relazione presentata dal Pellegrini, dal segretario perpetuo della Società, Francesco Aglietti, dal Baseggio e dal Ferretti, induce la Sanità nel 1791 a far ritirare tutte le copie della farmacopea.⁴⁴⁸

In questa occasione, la Società ha avuto le funzioni di consulente della Serenissima in materia di Sanità. Accogliendo una sua supplica del settembre 1791 – dopo il parere favorevole della Sanità, che riconosce la sua attività nel «ben conoscere e giustamente applicare una Medicina propria della condizione e del clima della città» – essa viene posta sotto la protezione del governo, che ne affida il controllo alla Sanità, «per gli oggetti di salute» e ai Riformatori «per la di lei forma ed accademie che radunanze».⁴⁴⁹

Non riesce invece, l'anno seguente, ad ottenere dai Riformatori «l'approvazione del suo piano accademico o almeno [che] si permetta la stampa dei suoi atti», per l'opposizione del Riformatore Francesco Pesaro, che pure è uno dei dieci senatori che la Società ha nominato, il 14 agosto e l'8 dicembre, soci onorari, confidando nella loro protezione.⁴⁵⁰

Al contrario del Collegio Medico – ove le sedute vengono disertate, mancando, con il crollo dei dottorati, l'unico incentivo tangibile, ossia la spartizione delle tasse di esame tra i collegiati – la Società, con i suoi 28 soci ordinari, è troppo stretta nella casa del Valatelli. Così, nell'agosto del 1791, egli prende in affitto una casa

⁴⁴⁷ G. DIAN, *Cenni storici sulla farmacia veneta*, Venezia, Orfanatrofio, 1901 (rist. anast., Venezia, Filippi, 1983), p. 105. Il 13 dicembre 1790, la Sanità trasmette al Pellegrini una «copia degli errori e correzioni trasmessici da Padova», da cinque dei sette professori che hanno compilato la farmacopea. *ASV: Sanità*, b. 586, Alessandro Grivetti, provveditore [di mese] a Pietro Pellegrini, 13 dicembre 1790. Una prima scrittura viene presentata nel febbraio successivo alla Sanità. Ivi. *Miscellanea di atti diversi manoscritti*, b. 140, n. 4: essa porta le firme autografe del Pellegrini, dell'Aglietti, del Baseggio e del Ferretti. Su tale base, la Sanità può inviare ai professori di Padova le istruzioni per riscrivere l'opera «in modo che non abbia di bel nuovo a risultare un tutto eterogeneo ed incoerente, bene spesso tra le regole e la pratica». Prescrive loro che si associno il professore Salvatore Mandruzzato (alla seconda cattedra sulle terme di Abano) e lo speciale padovano Biagio Tirabosco. Ivi, *Sanità*, b. 586: minuta di commissione agli pubblici professori di Padova, compilatori del Codice Farmaceutico, Venezia, 16 marzo 1791. Copia di essa, ivi, *Miscellanea*, b. 140, n. 11. Nell'aprile successivo, la deputazione della Società presenta le sue «osservazioni e riflessioni», sulle quali il segretario Aglietti e il vice segretario, Pietro Pezzi, compilano l'«Esame dell'opera intitolata Codice farmaceutico etc.», che viene presentato alla Società il 28 aprile 1791. Il 5 maggio successivo, la deputazione rivede il suo «Esame» e avendolo «trovato perfettamente conforme al sentimento e al significato delle annotazioni esibite dalla deputazione medesima», lo sottoscrive (Giovanni Pellegrini, presidente; Francesco Aglietti, segretario perpetuo; Andrea Valatelli, vice presidente; Pietro Pezzi, vice segretario; Rocco Melancini, Alessandro Calogera, Giuseppe Maria Colle, Jacopo Colludrovik). Gli originali delle «censure al Codice farmaceutico», esteso da alcuni di essi (Valatelli, Calogera e Colludrovik) e quelle dei due farmacisti Baseggio e Ferretti, come pure quella di un altro farmacista veneziano, Pietro Calloud, fatte «ad istanza di alcuni degnissimi soci [...] della Medica Società», ivi, nn. 5-9. L'originale dell'«Esame dell'opera», si trova alla Biblioteca Comunale di Udine (segnatura: *ms. XVII-I*), come segnalato dal Caracci (P. CARACCI, *Vicende di una farmacopea di stato della serenissima Repubblica di Venezia*, «Acta medicae historiae patavina», 28, a.a. 1981-1982, pp. 29-40); GIORMANI, *La farmacopea*, pp. 95-119.

⁴⁴⁸ G. MOSCHINI, *Della letteratura veneziana del secolo XVIII fino a' nostri giorni*, Venezia, Palese, 1806, I, pp. 216-217. In seguito, «i membri della Società preferirono dedicare i loro sforzi all'elaborazione di un piano di regolari osservazioni meteorologiche, da attuarsi mediante i nuovi apparecchi del Volta» (GULLINO, *Educazione, formazione, istruzione, in Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima*, VIII, *L'ultima fase della Serenissima*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1998, pp. 790, 799). Altre notizie sulla Società in M. MAYLENDER, *Storia delle Accademie d'Italia*, Bologna, L. Cappelli, 1930, v, pp. 435-436 (che si avvale del lavoro del Battaglia: M. BATTAGLIA, *Delle Accademie Veneziane*, Venezia, 1826, e del MOSCHINI, *Della letteratura*, III, p. 225).

⁴⁴⁹ *ASV: Senato Terra*, f. 2968, c. 359: scrittura della Sanità al Senato, del 10 ott. 1791; ivi, c. 360: 10 dic. 1791, in Pregadi.

⁴⁵⁰ Ivi, *Governo, 1ª dominazione austriaca, 1799*, b. 285. Altri otto ne nominerà il 5 dic. 1793 (GIORMANI, *La scuola pubblica*, cit., pp. 42-46).

in sito remoto, sopra una corte dietro al Teatro della Fenice [per] le metodiche sue riduzioni, dove tenevasi anche una stanza aperta tutte le sere per passatempo de' soci, fornita dei giornali letterarj e di una delle migliori gazette francesi.

Il 1° settembre successivo, viene istituita la classe dei soci straordinari, tra i cultori di altre discipline, quali la Chirurgia (Pasquale Bailon), la Chimica (Domenico Galvani) e la Farmacia (Giuseppe Ferretti e Giovanni Baseggio, i due farmacisti aggiunti alla commissione per la farmacopea). Con altre immissioni per la Botanica, la Storia naturale e la Fisica, i soci straordinari, tutti residenti a Venezia, arrivano a 24, il 28 novembre 1793, con la nomina del «chimico Vincenzo Dandolo». ⁴⁵¹

I soci ordinari, tutti medici e tutti residenti a Venezia, sono adesso 33: probabilmente per risparmiare le spese di affitto, ma anche per avere un riconoscimento dal governo e una sistemazione in luogo oramai deputato per la cultura scientifica, la Società chiede ed ottiene dai Riformatori la concessione di due stanze agli ex Gesuiti, «per le metodiche sue radunanze». ⁴⁵² Le ottiene con facilità poiché, nell'autunno del 1793, si sono liberate le stanze occupate dal Toffoli che, improvvisamente impazzito, è stato ricoverato all'ospedale di S. Servolo, ove resterà fino al 1834. ⁴⁵³

I luoghi occupati dal Toffoli comprendono delle stanze al piano terreno e delle stanze al piano superiore, attigue ai locali ove si trovano le Pubbliche Scuole: per le «adunanze mediche» della Società, sono state concesse le stanze al piano superiore. ⁴⁵⁴

Avendo ricevuto dallo speciale Vincenzo Dandolo l'offerta di approntare, «a tutte sue spese», un «elaboratorio e gabinetto chimico-fisico» agli ex Gesuiti, accanto alle Pubbliche Scuole, alla cattedra di Istituzioni mediche e alla Società Veneta di Medicina, ove vi sarebbe così un «importante concerto», dal quale avrebbe tratto grande vantaggio «il pubblico che legarsi brama agli studi della natura», i Riformatori assegnano le stanze terrene al Dandolo. ⁴⁵⁵

Nella lettera con la quale i Riformatori avvertono l'Aggiunto sopra monasteri della nuova destinazione delle stanze liberate dal Toffoli, dopo aver precisato che l'assegnazione alla Società è stata concessa per «un oggetto così importante, quale è quello di esercitare le sue applicazioni per la preservazione dell'umana salute», viene «riconosciuto che una delle parti essenziali della medesima facoltà si è quella della chimica indagatrice delle verità fisiche», da cui l'istituzione del laboratorio «chimico-fisico» per il Dandolo, «professor chimico». ⁴⁵⁶

Questo progetto non va però in porto, per l'opposizione dell'Aggiunto, che si trova ad avere i suoi archivi proprio sopra le stanze assegnate al Dandolo: nella consapevolezza che per il funzionamento del laboratorio chimico «rendesi indispensabile l'uso del fuoco» e che per quante «cautele che usate fossero» dal Dandolo, vi è un «evidente pericolo per gli accidenti che succeder potrebbero facilmente». ⁴⁵⁷

⁴⁵¹ LEVI, *Ricordi intorno agli incliti medici di Venezia dopo il 1740*, Venezia, Antonelli, 1835, pp. 67-69; ASV: *Governo*, 1^a dominazione austriaca, 1799, b. 285.

⁴⁵² ASV: *Riformatori*, f. 61, c. 776: terminazione 28 feb. 1793 m.v. (= 1794).

⁴⁵³ M. ROSINA, *L'abate Bartolomeo Toffoli*, s.l., s.e., [tipolit. Adriatica, Musile di Piave (VE), lug. 1984], («Quaderni Callaltini», 7).

⁴⁵⁴ ASV: *Riformatori*, f. 61, c. 776: terminazione 28 feb. 1793 m.v. (= 1794). A c. 781v, il riassunto: «terminazione per metà della parte al di sopra ai Gesuiti per la Società Medica».

⁴⁵⁵ Ivi, cc. 778rv: supplica di Vincenzo Dandolo ai Riformatori [ovviamente estesa ante 28 feb. 1793 m.v. (= 1794), allorché i Riformatori accettano la sua offerta]. Ivi, c. 777: terminazione 28 feb. 1793 m.v. (= 1794). A c. 781v, il riassunto: «terminazione per luogo terreno ai Gesuiti a Vincenzo Dandolo».

⁴⁵⁶ Ivi, b. 163: Francesco Vendramin, Riformatore di mese, all'Aggiunto, 28 mar. 1794.

⁴⁵⁷ Ivi: Alvise Tiepolo cavalier, Aggiunto sopra monasteri, ai Riformatori, 7 mag. 1794 (GIORMANI, *La scuola pubblica*, cit., pp. 51-55). IDEM, 1793: *Vincenzo Dandolo e l'insegnamento della nuova chimica al teatro La Fenice di Venezia*, Atti del

Così, «le due stanze terrene ai Gesuiti» potrebbero essere «il luogo opportuno» da assegnare al Collegio dei Medici Chirurghi, «per le unioni sue collegiali». ⁴⁵⁸ Il Senato approva il 19 maggio 1795 ⁴⁵⁹ questa proposta dell'Aggiunto e il Collegio Chirurgico fa la sua prima riunione «in novo Collegii loco», il 18 agosto 1796. ⁴⁶⁰

Si è visto abortire il progetto del Dandolo di installare un laboratorio chimico agli ex Gesuiti, progetto portato avanti dai Riformatori, ma osteggiato dall'Aggiunto sopra monasteri. Questa magistratura si è anche opposta alla richiesta della Sanità di istituire un centro di inoculazione del vaiuolo in una stanza degli ex Gesuiti, ma solo perché la stanza in questione non è tra quelle di sua competenza. ⁴⁶¹

Si può anche accennare alla proposta del matematico, abate Francesco Domenichi, nel 1788: egli pensa di riattivare la Specola degli ex Gesuiti e chiede «poche stanze adiacenti», promettendo di

assoggettare ai Riformatori ogni anno il frutto delle sue osservazioni e le effemeridi astronomiche calcolate sul meridiano di Venezia e applicate non solo agli usi civili, ma ancora a quelli più interessanti della gente di mare.

La sua supplica viene passata il 18 gennaio 1788 ai Riformatori, i quali rispondono in senso favorevole al Senato, il 30 successivo, chiedendo di poter «prendere le necessarie intelligenze» con l'Aggiunto, «alla di cui ispezione appartiene la Casa» degli ex Gesuiti. Ma anche questa proposta «senza effetto sen giacque». ⁴⁶²

nono Convegno Nazionale di storia e fondamenti della chimica (Modena, 25-27 ott. 2001), vol. 119, *Memorie di scienze fisiche e naturali*, «Rendiconti della Accademia Nazionale delle Scienze detta dei XL», s. v, xxv, p. II, t. II, 2001, p. 166.

⁴⁵⁸ ASV: *Aggiunto sopra monasteri*, b. 31, c. 91r-v: scrittura dell'Aggiunto Paolo Bembo al Senato, 21 aprile 1796. Viene espressamente richiesto il restauro a spese del Collegio «e che al medesimo fosse assolutamente proibito d'introdurre sotto qual si sia pretesto in dette stanze l'uso del fuoco, onde evitare i pericoli che pur troppo succeder potrebbero, tanto più che in essa Casa [dei soppressi Gesuiti] conservasi l'archivio dei beni di mano morta».

⁴⁵⁹ Ivi, Capitolari, b. 2, parte vi, c. 82: 1796, 19 mag., in Pregadi.

⁴⁶⁰ BMV: Ms. it. vii, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 598.

⁴⁶¹ ASV: *Aggiunto sopra monasteri*, b. 21, registro n. 6, c. 24: scrittura dell'Aggiunto Agostin Barbarigo al Senato, 15 aprile 1793. L'innesto del vaiuolo verrà praticato in una casa presa in affitto «nella popolare contrada di S. Margherita [...], la 'Casa dell'innestamento del vaiuolo' espressamente attrezzata». TUCCI, *Innesto del vaiuolo*, cit., pp. 222, 224.

⁴⁶² Si osservi peraltro, che gli strumenti astronomici della Specola – «fra cui due quadranti fatti costruire da Bernardino Zendrini, matematico della Repubblica; un micrometro filare ed un pendolo di Astori» – vengono messi in vendita dopo la soppressione dei Gesuiti. I due quadranti risultano sistemati, dopo una revisione, nella Specola dell'Università di Padova. G. BOZZOLATO, *Giuseppe Toaldo, uno scienziato europeo del settecento veneto*, Brugine (PD), Edizioni 1+1, 1984, p. 105. Per la supplica del Domenichi, ASV: *Riformatori*, f. 53, cc. 40-41r-v. «Il quattordicesimo anno si compie» – dirà nella sua *Prolusione recitata in occasione del pubblico esame della Scuola seguito il 25 e 26 ottobre 1802* (Venezia, Andreola, 1802, pp. 5-6), il Domenichi, che è stato nominato professore di matematica e architettura navale alla Scuola nell'Arsenale di Venezia, dall'arciduca Carlo, ministro di guerra e marina – «dacché fu proposta da me l'erezione di una specola in Venezia [...] acciocché [...] avesse [...] come tante altre città marittime [...] il vantaggio d'aver ancor essa il suo astronomo e professor idrografo della Marina. Piacque a principio e fu anche protetta la proposizione: ma colpa di quelle turbolenze che allora appunto incominciavano a perturbare gli stati d'Europa, senza effetto sen giacque; come pure arrenò per la cagione stessa un completo Corso di Nautica destinato a servire di libro maestro alla Nazione che ne mancava». Vedi anche, MOSCHINI, *Della letteratura veneziana*, I, pp. 281-283. Il Domenichi comincia col comporre un «Trattato sul pilotaggio», che «stimola» Leonardo Correr «a comandargli di rifonderlo in un corso completo di nautica». F. DOMENICHI, *Degli elementi d'Euclide* [...], Venezia, presso Antonio Zatta e figli, 1793, p. III, dedicato «a sua eccellenza Leonardo Corraro, contrammiraglio dell'armata veneta». Così, nel 1793, si propone di dare alle stampe questo «Corso di Nautica [...] per rendere istrutti i Marini nelle teoriche e pratiche cognizioni della difficile professione». Il manoscritto viene accolto «con aggradimento» dai Riformatori che, «riconoscendo in esso l'utilità che sarà per derivare a quelli che intraprendono il marittimo esercizio», avrebbero avuto «presente» il suo «merito, per dargli una testimonianza del loro aggradimento» – ASV: *Riformatori*, f. 62, c. 531r-v –: Marcantonio Sanfermo, segretario dei Riformatori, a Francesco Domenichi, Venezia, 26 nov. 1793. Alla morte di Amedeo Manzino, revisore dei fogli volanti, i Riformatori ne danno l'incarico «a persona di nota integrità e prudenza», al «sacerdote don Francesco Domenichi, fornito delle qualità tutte corrispondenti a tale impiego» – ivi, c. 531r-v –: terminazione dei Riformatori del 16 mar. 1796. L'incarico di revisore «per Principi e buoni costumi a tutte le carte volanti, come elogi, sonetti, canzoni, relazioni e cose simili, che non eccedano li fogli tre», viene ricompensato con 60 ducati valuta

In definitiva, entrano agli ex Gesuiti solo la Società Veneta di Medicina e il Collegio dei Medici Chirurghi, entrambi con la clausola di non introdurre nelle stanze loro assegnate, «sotto qualsiasi pretesto l'uso del fuoco».

Per far fronte alle prime spese necessarie per restaurare ed ammobiliare adeguatamente la nuova sede, il Chirurgico vota, il 4 giugno 1796, un prelievo di 200 ducati valuta corrente dalla cassa collegiale e, il 28 luglio successivo, un aumento di 44 lire al consueto deposito per l'ingresso in Collegio. Inoltre, l'8 giugno, i collegiali si tassano volontariamente per un contributo collettivo di 2 600 lire.⁴⁶³

LA RICONQUISTA DELLA SCUOLA DI OSTETRICIA

Frattanto la situazione della Repubblica, che vede le armate francesi incalzare quelle austriache nella terraferma veneta, sta precipitando. Occorrono tagli alla spesa pubblica e nuove tasse, per far fronte alle ingenti somme necessarie per riordinare le truppe e porre in stato di difesa le città.

Per quanto riguarda i tagli alla Sanità, vengono «per ora sospese» le cattedre di Ostetricia a Padova e a Venezia, con decreto del Senato del 16 luglio 1796, che invita la Sanità a suggerire una «providenza interinale meno dispendiosa».⁴⁶⁴

Vengono inoltre accettate «contribuzioni volontarie»: così, «città e territori, corporazioni laiche ed ecclesiastiche, spediscono messaggi, inviano rappresentanti ai rettori o a Venezia ad offrir aiuti di denaro, di armati, di beni».⁴⁶⁵

Nel nostro microcosmo, il Collegio Medico offre 3.000 ducati correnti, presi a prestito con una ipoteca sull'edificio collegiale.⁴⁶⁶ Il Chirurgico non dispone di fondi, avendoli tutti impegnati per restaurare ed ammobiliare la sua nuova sede:⁴⁶⁷ si offre allora, il 5 ottobre, di riaprire a sue spese la Scuola di Ostetricia in una delle sue due stanze agli ex Gesuiti.

Il 2 gennaio 1797, la Sanità accoglie questa «spontanea offerta», concedendo al Collegio di eleggere fra i suoi soci il professore ostetrico.⁴⁶⁸ Così, il 10 gennaio suc-

corrente (da lire 6 e soldi 4 l'uno) al quadrimestre, che sono 180 ducati all'anno (equivalenti a 1.116 lire, ossia 84 lire di meno di 200 fiorini da lire 6 l'uno, lo stipendio iniziale di un professore universitario patavino, titolare di un corso non fondamentale). Ivi. Tutte le cariche dei revisori vengono abolite con il regime democratico e, al ripristino dello *statu quo*, si pensa di ridurne il numero originario. La Commissione camerale mantiene in carica il Domenichi fino a che, il 1° ottobre 1798, il governo lo sostituisce con l'abate Buttacalice (M. GOTTARDI, *L'Austria a Venezia. Società e istituzioni nella prima dominazione austriaca 1798-1806*, Milano, Franco Angeli, 1993, pp. 215-216). Il Domenichi verrà richiamato in servizio per controllare ogni numero della «Gazzetta Veneta Privilegiata» dello Zerletti, al tempo del «decreto restrittivo del Governo» su quel giornale, del 4 giugno 1800 (ivi, p. 263, nota). Sul Domenichi, GIORMANI, *Voglia di Specola*, in *Le scienze astronomiche nel Veneto dell'Ottocento*, Atti dell'ottavo Seminario di storia delle scienze e delle tecniche (Venezia, 20-21 ott. 2005), in c.d.s.

⁴⁶³ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 592, 594.

⁴⁶⁴ ASV: Sanità, registro decreti 35, c. 119v. Viene soppressa la carica di medico chirurgo al Lazzaretto Nuovo di Venezia, affidando le sue mansioni al protochirurgo della Sanità e viene sospeso l'innesto del vaiuolo «nella veniente autunnale stagione». Viene inoltre «richiamato in pieno vigore [il] decreto 1781, 24 gennaio che innibisce nuovi assegnamenti fissi senza pubblico assenso» (ivi).

⁴⁶⁵ G. SCARABELLO, *Gli ultimi giorni della Repubblica*, in *Storia della cultura veneta. Dalla controriforma alla fine della Repubblica. Il Settecento*, 5, II, Vicenza, Neri Pozza, 1986, p. 492.

⁴⁶⁶ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9654), fasc. 6, c. 3. Il Collegio degli Speciali offre 1.000 ducati, anch'essi presi a prestito. GIORMANI, *Vincenzo Dandolo, uno speciale illuminato nella Venezia dell'ultimo '700*, «Ateneo Veneto», 175, 1988, p. 98.

⁴⁶⁷ Secondo il Bernardi (*Prospetto*, cit., p. 65, nota), il Collegio vi spende 8.000 lire. Il personale insegnante agli ex Gesuiti offre 781 ducati valuta di piazza, in quattro rate trimestrali – ASV: *Riformatori*, f. 62: 12 lug. 1796 –, in Pregadi (il Senato incarica il Savio Cassier di palesare «agli offerenti i sensi della pubblica soddisfazione e aggravidamento»).

⁴⁶⁸ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 610-613: terminazione della Sanità del 2 gen. 1796 m.v. (= 1797), che accetta le proposte espresse dal priore e presidenza chirurgica, col memoriale del 5 ottobre 1796 (ivi, pp. 610-611).

cessivo, il Collegio elegge Giovanni Carminati, che otterrà tre giorni dopo, la conferma della Sanità.⁴⁶⁹

La mancata riconferma del professore di Ostetricia, Sebastiano Rizzo, la cui cattedra è stata temporaneamente soppressa dai tagli alla Sanità del 16 luglio 1796, merita una spiegazione.⁴⁷⁰

Il conte Sebastiano Rizzo, medico fisico (dottorato a Venezia, 3 luglio 1747), entra nel Collegio Chirurgico il 10 luglio 1751.⁴⁷¹ «Utrique Collegio adscriptus», il Rizzo è ritenuto l'estensore della scrittura alla Sanità contro i chirurghi volgari, del 19 agosto 1766.⁴⁷² Se tra il 1769 e il 1771 è promotore maestro in 6 licenziamenti *latino sermone* (vedi anche le note 262 e 271), nel 1776 è priore dei Fisici e in tale veste si rifiuta di sottoscrivere il privilegio *vulgari sermone* di Luigi Ferrari, se al Collegio Fisico non vengono date le solite 12 lire e 8 soldi, che la «Nuova Tabella» gli ha tolto: invierà nel proposito un memoriale alla Sanità, il 22 luglio 1776.⁴⁷³

Quando, dopo la morte del Menini (30 maggio 1776), il 4 settembre successivo la Scuola di Ostetricia viene affidata al Rizzo,⁴⁷⁴ è come se la Scuola stessa passasse

⁴⁶⁹ Ivi, p. 614: riunione di Collegio del 10 gennaio 1796 *m.v.* (= 1797), nella quale viene anche votata, per far fronte alla nuova spesa, una tassa straordinaria di un soldo al giorno (ossia 18 lire all'anno) per ogni collegiato, tassa che porta alla cassa del Collegio 684 lire l'anno, essendo 38 il numero dei collegiati. Per la presentazione del Carminati alla Sanità e la terminazione di accettazione, del 13 gen. successivo, ivi, pp. 620-621. Sempre nella riunione del 10 gennaio, vengono nominati due aggiunti, che stabiliscano, assieme alla presidenza, il nuovo metodo per la Scuola Ostetrica e il compenso per il professore. Nella riunione del 4 marzo 1797, viene esposto al Collegio il «piano di interna disciplina». Esso prevede l'inizio del corso «entro il prossimo venturo mese di aprile 1797, con pubblica prolusione, dipendendo per la giornata dalla volontà del magistrato eccellentissimo della Sanità, quale ci lusinghiamo vorrà onorarci con la sua presenza, come fu per altro motivo dell'anno 1770», ossia alla prima delle Accademie di Chirurgia, il 29 aprile del 1770. Il compenso è modesto: ogni anno, «una medaglia d'oro del valore in tutto di ducati cinquanta effettivi, cioè da lire otto l'uno, non potendosi in presente disporre di più, attesa la ristrettezza della cassa resa esausta per la nota fabbrica del Collegio». Si tenga presente il precedente stipendio del Rizzo, di 600 ducati effettivi all'anno. Viene inoltre prescritto ad «ogni promotor maestro ai licenziamenti *latino sermone* che in seguito si faranno, d'includere sempre ai due promotori eletti, il pubblico professore d'Ostetricia, quale resta incaricato di rendere conto al Collegio della capacità del laureando, potendolo fare con maggior fondamento degli'altri per esser intervenuto alla di lui scuola, percependo pur esso, quello si acostuma avere dagli'altri in simile circostanza. Sederà il professore d'Ostetricia nelle riunioni collegiali nel luogo del Decano del Collegio, come posto il più onorevole» (ivi, pp. 618-620).

⁴⁷⁰ Il Moschini confessa di non sapere cosa abbia spinto, il 5 ott. 1796, «il Medico Collegio» ad offrire alla Sanità «di fare a proprie spese la Scuola di Ostetricia, scegliendone a professore, comeché tuttora il Rizzo vivente, il dottor Giovanni Carminati» (MOSCHINI, *Della letteratura veneziana*, I, p. 284).

⁴⁷¹ BMV: Ms. it. VII, 2379 (9686). Nota di tutti li dottorati, ove il Rizzo è indicato come figlio «di Francesco, veneto», ossia veneziano. Riporto d'altra parte il titolo completo del suo lavoro più noto: *Della origine e dei progressi dell'arte ostetricia. Prolusione di Sebastiano Rizzo, nobile padovano, dottore in filosofia e medicina, socio ed attuale priore dell'Almo Collegio de' Filosofi e Medici di Venezia, socio del Collegio de' Medici Chirurghi, già incisore, poscia lettore di Anatomia nel Teatro Veneto, ed ora Pubblico Professore di Ostetricia ec. Recitata il giorno 17 settembre 1776*. In Venezia, nella stamperia di Carlo Palese. Per l'ingresso del Rizzo nel Chirurgico, vedi BMV: Ms. it. VII, 2332 (9726), Libro Atti Priori H, p. 237.

⁴⁷² Scrittura, annota il priore dell'epoca, Giacomo Macotti, che, pur contenendo ragioni validissime per tener lontani dal nostro Collegio i chirurghi volgari, indica delle leggi citate nella scrittura prodotta dal Collegio Medico ai Riformatori, «ut Collegium nostrum deprimeret, quae leges in Statuto nostro non inveniuntur». Libro Atti Priori H, p. 517. Il Rizzo è uno dei tre medici fisici che ottengono un mandato avogaresco, con il quale fermano la riunione del Collegio Chirurgico del 15 ottobre 1768 (vedi a p. 445 del presente lavoro).

⁴⁷³ Vedi alle pp. 468-469 del presente lavoro.

⁴⁷⁴ La Sanità decide che le lezioni dovranno essere impartite «nella Scuola delle Procuratie al numero 1, ad ora di terza: per le donne il martedì e venerdì, per gli uomini il mercoledì e sabato». «Le ostensioni dell'utero», da effettuarsi nel Collegio dei Medici Chirurghi, dovranno essere preparate non più dall'incisore anatomico, ma dallo stesso Rizzo – ASV: Sanità, not. 46, c. 87v: proclama 4 set. 1776 –. Si noti che il Rizzo è già stato incisore anatomico e poi, dal 28 apr. 1764, anche lettore di Anatomia (NARDO, *L'anatomia*, cit., p. 176, nota. Vedi anche la nota 471). Al tempo del Menini, l'incisore anatomico «due giorni prima delle preparazioni anatomiche et ostensioni dell'utero», deve avvertire «il pubblico professor di ostetricia», che a sua volta avvisa «le di lui studenti», in modo che possano assistere alle ostensioni – ASV: Sanità, not. 44, c. 12: terminazione della Sanità del 24 mar. 1774 –.

dalle mani del Collegio Chirurgico a quelle del Collegio Medico:⁴⁷⁵ vent'anni dopo, ritorna al Collegio Chirurgico.⁴⁷⁶

IL PERIODO DEMOCRATICO

La caduta della Repubblica rallenta notevolmente l'attività dei due Collegi. Il Collegio Medico, che nel 1796 ha fatto un solo dottorato, non ne fa alcuno nel 1797 e il Chirurgico, che prima del 12 maggio ha già fatto 3 approvazioni *latino sermone* e 3 *vulgari sermone*, fa solo un'altra approvazione *vulgari sermone*, il 20 maggio.

Il 3 giugno successivo, viene fatta una riunione collegiale del Chirurgico, nella quale il priore Busati prende subito la parola per affermare «che a norma delle circostanze e de' tempi, senza dubbio ogni corpo se deve regolar»; pertanto propone di fare entrare in Collegio ogni medico chirurgo «colla sola spesa di ducati dieci correnti [...] a beneficio della cassa del Collegio ridotta esausta e dirò con de' debiti» – prosegue il Busati – «per ragione della fabbrica del nuovo Collegio e per aver fatta aggiustar la sala ed i armeroni, che devono servire per la Scuola Ostetrica, ormai ridotta in buono stato».⁴⁷⁷ Inoltre, che essendo terminato il biennale promotariato di Francesco Dilessi, «per questa volta il Collegio poteva nominare e ballottare senza permissione della Sanità» e così viene eletto Lorenzo Saura.

«Dopo la giornata d'oggi, in quest'anno il Collegio si riposò e non vi furono altre riduzioni collegiali, dirò solo », annota nei suoi Atti il Busati,

che ai 30 ottobre il publico maestro eccellente Giovanni Carminati fece la prolusione publica, pre-messo prima l'invito alle spezierie e tutti li medici, chirurghi professori e studenti ed alle mammane ed alle sue allieve; ed infatti concorsero molti professori e molti studenti di chirurgia e molte mammane colle sue allieve ed il maestro fece un'erudita elocuzione.⁴⁷⁸

Da notare in questo periodo, in cui «sciolto da vincoli ogni cittadino può esporre ciò che crede attinente alla patria», il «cittadino» Francesco Bernardi – dal 22 dicembre

⁴⁷⁵ Questo, considerando che il Rizzo sarà ancora priore dei fisici negli anni 1784, 1786 e 1789. Lo sarà anche nel 1798 e nel 1799, ma questo avviene dopo il passaggio della cattedra al Carminati. Tra i provvedimenti attuati dalla Sanità nella Scuola di Ostetricia, durante la gestione del Rizzo, si può ricordare l'intervento del maestro di Ostetricia «al solenne esame delle di lui alunne», ma senza voto e sportula (ASV: *Sanità*, not. 51, c. 63v: terminazione del 30 maggio 1781); l'obbligo di almeno 16 presenze alle lezioni ogni quadrimestre (pari a 96, nel biennio) e la istituzione di un premio annuale per le alunne «più assidue e che si distinguessero nelle risposte a quesiti fatti dal maestro» (ivi, not. 56, c. 30r-v); l'obbligo «per due anni continui» di intervenire, «per le alunne di ostetricia e li giovani studenti in chirurgia [...] alle lezioni teoriche dell'innesto» del vaiuolo. L'innesto viene praticato due volte all'anno, in primavera ed in autunno e anche le levatrici già approvate «che volontariamente accorressero alla scola», devono venir istruite «nella teoria dell'innesto» (ivi, not. 65, c. 38v). Si osservi che gli Atti Priori dei chirurghi non registrano la nomina del Rizzo e la sua prolusione: negli atti del priore Carminati, il Rizzo viene nominato nel licenziamento *vulgari sermone* di Agostino Fantini – 13 gen. 1777 m.v. (= 1778) –, che presenta l'attestato «de studio suo in arte obstetricia», firmato dal Rizzo. Rare d'altronde le comparse del Rizzo alle riunioni collegiali chirurgiche: risulta «promotor electus» una volta nel 1787 ed una nel 1793, ma si è già visto che, tra il 20 dicembre 1768 e l'11 dicembre 1771, è promotore maestro per sei volte. Nel 1796 addirittura non compare nella lista dei 36 collegiati chirurgici (oltre al loro cancelliere), che offrono collettivamente le 2.600 lire per la nuova sede collegiale. Non a caso è un medico fisico (Appollonio Carlo Dardi), che, su proposta del Rizzo alla Sanità, viene nominato suo assistente. Il Dardi avrebbe dovuto rimpiazzare il Rizzo «nella sua senile e cadente età» – BMV: *Ms. it. VII*, 2363 (9758), fasc. 2, c. 8: dichiarazione di Sebastiano Rizzo sugli studi compiuti dall'allieva levatrice Benedetta Fedeli Trevisan, Venezia, 6 dic. 1799 –.

⁴⁷⁶ Necessitando di nuovi spazi, il Collegio invia una supplica ai Riformatori, perché gli siano concesse «due picciole stanzine presso la riva nel Collegio ai Gesuiti vicine ad altre due concessegli con decreto 19 maggio 1796» (ASV: *Riformatori*, b. 418: rubrica per Antonio Cappello cavalier, procurator, riformatore [«di mese»] per li mesi di febbraio e marzo 1797).

⁴⁷⁷ BMV: *Ms. it. VII*, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 625-626. Questa parte approvata dal Collegio, frutta cinque ingressi (*ibidem*).

⁴⁷⁸ *Ibidem*. Gli Atti Priori in questo periodo vengono scritti prevalentemente in italiano, in ossequio al nuovo spirito democratico.

1796 consigliere chirurgico e, dal 10 gennaio 1797, assieme a Nicolò Tessari, deputato alla formazione del Piano per la cattedra d'ostetricia – pubblica il suo *Prospetto* (più volte citato in questo lavoro), ossia la storia del Collegio Chirurgico, che «ebbe a veder sovente degenerata la sua energia e perturbati i suoi diritti dalla studiata ingerenza dei Fisici e per la lotta quasi perpetua, che dovette sostenere». Nonostante questa premessa, «esporrò li fatti», continua il Bernardi nella sua prefazione,

con la possibile precisione, chiarezza e dovuta moderazione, pieno di rispetto verso l'inclito Collegio de' Medici Fisici, del quale parlando io spesso per necessità di storia, non parrà certamente cosa strana la mia risoluzione, qualora sia noto che a Parigi le forti controversie, che vi furono tra' Medici e Chirurghi, videro anch'esse le stampe.⁴⁷⁹

Il Bernardi è coinvolto anche nel ritardo con cui avviene l'apertura della Scuola d'Ostetricia. Il 6 settembre 1797, vengono convocati agli ex Gesuiti, «li professori tutti esercenti la chirurgia scientifica [...] per eleggere le cariche con la nuova organizzazione».⁴⁸⁰ Caduta la Repubblica, sono automaticamente dichiarate decadute le cariche collegiali e si procede a nuove elezioni, su basi più ampie, includendo anche gli extra collegiati. Il Collegio Chirurgico assume la nuova denominazione di Società Chirurgica, viene eletto presidente Francesco Bernardi e quali segretari, Giovanni Benedetti e Marco D'Osimo. Viene eletta anche una commissione di sette membri, «per formare il codice d'organizzazione», che dovrà essere presentato all'approvazione del Comitato di sanità e del governo.⁴⁸¹

Il giorno successivo, il presidente Bernardi espone al Comitato di sanità le proteste delle aspiranti levatrici e degli studenti di chirurgia, che non possono essere ammessi all'esame senza le fedeli di frequenza della Scuola d'Ostetricia, sospesa fin dal 16 luglio del 1796. Egli chiede che «il maestro di ostetricia, già eletto e remunerato dal Collegio stesso, dia principio alla prolusione e alle lezioni».⁴⁸² Il Comitato di sanità dà la sua autorizzazione al Bernardi, il 12 settembre.⁴⁸³ Però, il 19 settembre, il segretario D'Osimo fa notare al Comitato che prima bisogna approvare il nuovo piano di organizzazione democratica del disciolto Collegio Chirurgico.⁴⁸⁴ Accettando questa obiezione, il 20 settembre, il Comitato revoca la sua autorizzazione: è «opportuno di sospendere le lezioni ostetriche sino a che sia organizzata [la] Società sul nuovo sistema democratico».⁴⁸⁵

Il piano viene presentato all'approvazione del Comitato il 17 ottobre e il Bernardi osserva che, occorrendo necessariamente del tempo per la sua approvazione, la ritardata apertura della Scuola avrebbe danneggiato le aspiranti levatrici e gli studenti di Chirurgia: questa volta il Comitato dà via libera, il 24 ottobre.⁴⁸⁶

⁴⁷⁹ Dal frontespizio e dalla prefazione si ricava che il *Prospetto* viene registrato al Comitato d'istruzione pubblica (subentrato al magistrato dei Riformatori), il 4 calorifero (21 ago. 1797); il 15 fruttifero (1° set. 1797), il Comitato di sanità (subentrato al magistrato della Sanità) ringrazia il Bernardi, avendo ricevuto da lui un esemplare del *Prospetto*.

⁴⁸⁰ BMV: Ms. it. VII, 2375 (9669), *Collegio Medico-Chirurgico. Memorie 1797-1798*, n. 1: avviso a stampa del 6 set. 1797.

⁴⁸¹ Ivi, n. 4: Marco D'Osimo al Comitato di sanità, Venezia, anno primo della libertà italiana, terzo giorno complementare, 19 set. 1797 stile vecchio.

⁴⁸² Ivi, n. 2: Francesco Bernardi, presidente del Collegio della Facoltà Chirurgica di Venezia, al Comitato di sanità, 21 fruttifero, 7 set. 1797.

⁴⁸³ Ivi, n. 3: Comitato di sanità a Francesco Bernardi, presidente del Collegio dei Chirurghi di Venezia, 26 fruttifero, 12 set. 1797.

⁴⁸⁵ Ivi, n. 6: Comitato di sanità a Francesco Bernardi, terzo giorno complementare, 19 set. 1797.

⁴⁸⁶ Ivi, n. 6: Comitato di sanità a Francesco Bernardi, presidente del Collegio Chirurgico Scientifico, 3 brumifero, 24 ottobre 1797. Il Collegio Medico ha preceduto il Chirurgico nell'organizzare democraticamente la Società Medica e il Comitato di sanità ha «sancito le sue leggi; ad esempio di essa la Società de' chirurghi vuole unirsi sotto leggi del pari semplici e democratiche». Così osserva il D'Osimo il 19 settembre (ivi, n. 4). Effettivamente il Comitato ha

Escono così, il 26 ottobre, gli avvisi a stampa, che «lunedì prossimo 9 annebbiatore (30 ottobre) si darà principio» al corso, con la prolusione del Carminati nel chiostro degli ex Gesuiti, «a porte aperte». ⁴⁸⁷

Riesce inoltre alla Società Chirurgica quello che non è riuscito al Collegio Chirurgico, ossia che gli studenti di Chirurgia scientifica seguano il corso di Istituzioni mediche, tenuto agli ex Gesuiti da Giovanni Pietro Pellegrini.

Riaprendosi nell'entrante settimana questa scuola per i giovani medici [...] siano invitati ed obbligati [gli] studenti [di chirurgia scientifica] di frequentare per due anni le lezioni di detto maestro, onde muniti anche di questa fede [oltre a quelle dei corsi di anatomia, chirurgia e ostetricia] siano maggiormente degni del collegiale licenziamento in chirurgia scientifica.

Questa «petizione del cittadino Francesco Bernardi priore dell'ex Collegio dei Medici Chirurghi [...] al Comitato di pubblica istruzione (allegante il memoriale presentato il 22 aprile 1795 all'ex magistrato alla Sanità dal priore ed altri presidi del Collegio dei Medici Chirurghi)» ⁴⁸⁸ viene accolta dal Comitato di pubblica istruzione il 13 dicembre e ratificata dal Comitato di sanità, il 19 dicembre successivo. ⁴⁸⁹ Agli studenti che si trovano in procinto di presentarsi all'esame, viene concesso di farlo anche senza le fedi di frequenza del corso di Istituzioni mediche: nei due anni di pratica successiva – richiesti per ottenere il libero esercizio della professione – dovranno «portarsi alle lezioni di medicina al Pubblico Liceo, senza la qual condizione non gli potrà venir rilasciato il mandato per il libero esercizio predetto». ⁴⁹⁰

La riorganizzazione delle scuole agli ex Gesuiti è illustrata in un rapporto del Comitato di pubblica istruzione alla Municipalità provvisoria, che lo approva il 7 novembre 1797.

approvato la nuova «organizzazione formata dal Collegio Medico», «e proposta da attivarsi alla Municipalità». Il 27 agosto inizia la discussione, che viene aggiornata al 5 settembre. *Verbali*, I, parte I, *Sessioni pubbliche e private*: sessione pubblica del 10 fruttifero, 27 ago. 1797, pp. 575-577. Il 5 settembre vengono approvati i primi otto articoli. *Sessioni*: sessione pubblica del 19 fruttifero (5 set. 1797), p. 645 e, nello stesso volume, *Quadro delle sessioni pubbliche*, pp. 650-651. Il 9 settembre viene discusso a lungo, ma senza approvarlo, l'articolo nono. Abolite tutte le corporazioni, anche quella degli avvocati ed intervenienti, ad imitazione della Francia, sono state conservate quelle dei notai e dei medici (la Società Medica, appunto). La discussione sull'articolo nono del suo piano di organizzazione verte sull'istituendo Comitato di censura della Società Medica, avente «la facoltà di ammettere all'esercizio della professione, dopo riconosciuti li requisiti [e] l'autorità correzionale». In virtù di quest'ultima, il Comitato di censura può sospendere per tre anni un medico dalla professione, oppure solo espellerlo per tre anni dalla Società Medica. Ma allora, «tutta la pena» per «l'uomo immorale», consisterebbe nel non poter partecipare alle «10 o 12 annuali adunanze in quella Società» (*Verbali*, I, parte II, *Sessioni*: sessione pubblica del 21 fruttifero, 9 set. 1797, pp. 8-12; *Quadro*, cit., pp. 8-13)? Sempre nella riunione del 9 settembre, il cittadino Vincenzo Dabalà ha modo di far osservare che, nonostante la sua mozione e quell'altra del cittadino Carminati («già prese» il 19 agosto), si ricetta ancora in latino e le iscrizioni sui vasi di farmacia sono tuttora «in gottico» (ivi, p. 9). Vedi la nota 446; GIORMANI, *Vincenzo Dandolo*, cit., pp. 127, nota e 128, nota. Il 27 settembre vengono letti ed approvati gli articoli riguardanti la censura, l'economia, la tesoreria, la vigilanza interna e la beneficenza – *Verbali*, I, parte II, *Sessioni*: sessione pubblica del 6 vendemmiaiore, 27 set. 1797, p. 171; *Quadro*, cit., pp. 177-178 –.

⁴⁸⁷ BMV: Ms. it. VII, 2375 (9669), n. 7: avviso a stampa del 5 annebbiatore (26 ott. 1797), che invita «li studenti di chirurgia ed anche le levatrici approvate e non approvate», «nel luogo di riduzione della Società di Chirurgia Scientifica», a firma del presidente Bernardi e del segretario Benedetti. Si noti come l'ex Collegio Chirurgico assuma sempre diverse denominazioni. Sulla Scuola di Ostetricia, vedi anche CORNER, *La scuola di ostetricia*, cit., pp. 18-19; VANZAN MARCHINI, *La chirurgia europea*, cit., pp. 54-55.

⁴⁸⁸ Vedi alle pp. 498-500 del presente lavoro e alla nota 435. Per la petizione, vedi ASV: *Democrazia 1797*, b. 88, fasc. 2: petizione di Francesco Bernardi al Comitato di pubblica istruzione, presentato il 5 agghiacciatore (25 nov. 1797).

⁴⁸⁹ Il 14 dicembre, il proclama viene trasmesso al Comitato di sanità e il 18 se ne sollecita la restituzione, che avviene il giorno successivo. Sempre il 19 dicembre, se ne ordina la stampa, in 200 esemplari. Ivi, fasc. 7: protocollo degli atti del Comitato di pubblica istruzione e culto, 18 mag. 1797-16 gen. 1798, *ad dies*. Per la lettera della Sanità, ivi, fasc. 4: Comitato di sanità al Comitato di pubblica istruzione, Venezia, 29 brinoso (19 dic. 1797).

⁴⁹⁰ BMV: Ms. it. VII, 2375 (9669), n. 9: proclama del Comitato di pubblica istruzione della Municipalità provvisoria veneziana, unitamente al Comitato di sanità, 23 agghiacciatore (13 dic. 1797).

«Soppresse le scuole de' chierici, abolito il Collegio della Giudecca, minorato il numero degli alunni nel Collegio di S. Cipriano» per i seminaristi: così inizia il rapporto, osservando che gli istituti soppressi, assieme alle scuole pubbliche agli ex Gesuiti, importavano per lo stato una uscita annua di 26 000 ducati effettivi.⁴⁹¹ All'atto delle soppressioni si è però «solennemente promesso alla gioventù studiosa, che vi sarà sempre un luogo destinato ad una pubblica e generale educazione, troppo necessaria a' pubblici e privati riguardi».

Destinate a tale scopo le scuole degli ex Gesuiti, un decreto della Municipalità provvisoria del 23 maggio 1797, dispone che tutti gli insegnanti debbano rimanere «a' loro posti, dichiarando benemeriti della patria quelli che presentassero un Piano [...] per alimentare, proteggere e sovvenire questo publico liceo».⁴⁹² Aumentando così la sua popolazione scolastica, per il «concorso» degli alunni appartenenti ai «nominati soppressi luoghi», viene aumentato anche il numero degli insegnanti, i quali ottengono anche un aumento di stipendio, in modo che non siano più costretti a cercare un «supplemento» ai loro introiti, in «altre scuole private, che necessariamente producono dannose distrazioni». Viene anche pensato di assegnare loro un alloggio agli ex Gesuiti, onde «maggiormente [...] applicarsi in un raccoglimento disciplinato e studioso alla pubblica educazione».⁴⁹³

Anche il carico didattico del professor Pellegrini – che tiene gratuitamente il corso di Istituzioni mediche dal novembre del 1793 – risulta aumentato: viene inoltre accolta la sua richiesta fatta il 31 ottobre 1797, «per ottenere uno stipendio fisso»,⁴⁹⁴ concedendogli 240 ducati effettivi all'anno, per le sue due lezioni settimanali.⁴⁹⁵

Si osservi che la riforma voluta dai chirurghi (nel timore di perdere la facoltà di trattare le malattie «esterne» anche con rimedi «interni»), avviene in dicembre, dopo che è stata firmata – il 17 ottobre, a Campofornido – la cessione all'Austria di una gran parte del Veneto, assieme all'Istria e alla Dalmazia e dopo che è stato tentato – il 28 ottobre – di vanificare Campofornido con un affrettato plebiscito.⁴⁹⁶

⁴⁹¹ Stabilita «la spesa in avvenire per le pubbliche scuole degli ex Gesuiti, con tutti gli aumenti per provvedere e supplire a tutte le altre cose relative soppressi, monta ad effettivi [ducato] n° 11.520. Quindi il risparmio non è niente meno che di effettivi annui n° 14.480» (Asv: *Riformatori*, b. 428, fasc. 3: rapporto del Comitato di pubblica istruzione alla Municipalità provvisoria [del 17 annebbiatore, 7 nov. 1797: la data risulta dal protocollo degli atti del Comitato di pubblica istruzione, 18 mag. 1797-16 gen. 1798, in ivi, *Democrazia 1797*, b. 88, fasc. 7, c. 59v]).

⁴⁹² Ivi: *Riformatori*, b. 428, fasc. 3: rapporto [...]. Il 26 pratile (14 giu. 1797) vengono presentati due piani di educazione, dal sacerdote Tommaso Marzari e dal rettore delle pubbliche scuole, Bartolomeo Bevilacqua. Il 28 pratile (16 giu.) è la volta del piano di Giovanni Manfrè; il 2 messidoro (20 giu.), del piano di Gaetano Faini e di quello del sacerdote Marc'Antonio Ludrini, «lettor filosofo nelle scuole pe' chierici ai Frari». Tranne il piano del Bevilacqua (la cui presentazione risulta dal protocollo citato nella precedente nota, a c. 14v), gli altri quattro si trovano in Asv: *Riformatori*, b. 428, alle date indicate: la data di presentazione del piano Ludrini, risulta anch'essa dal protocollo citato, a c. 16).

⁴⁹³ Occorre però che vengano sgomberati alcuni locali agli ex Gesuiti, che sono stati occupati dai militari. Ivi, fasc. 3: rapporto [...].

⁴⁹⁴ Ivi: *Democrazia 1797*, b. 88, fasc. 7, c. 57v: petizione del cittadino Pietro Pellegrini, professore di Medicina teorica alle scuole degli ex Gesuiti, al Comitato di pubblica istruzione, 10 annebbiatore (31 ott. 1797).

⁴⁹⁵ Ivi: *Riformatori*, b. 428, fasc. 3: rapporto [...], allegato n. 2 (numero di tutti gl'impiegati in dette Scuole ed assegnamento).

⁴⁹⁶ Le richieste espresse nel rapporto del Comitato di pubblica istruzione, vengono approvate lo stesso giorno dalla Municipalità provvisoria. Ivi, fasc. 3: decreto della Municipalità provvisoria del 17 annebbiatore (7 nov. 1797). La Municipalità, udito il rapporto e considerati i due allegati pure prodotti dal Comitato e nei quali vengono indicati i nomi, le funzioni e gli stipendi del personale impiegato agli ex Gesuiti, approva il «piano con il numero delle scuole descritte nel foglio n. 1» e gli stipendi, «come nel foglio n. 2». Incarica il Comitato stesso della distribuzione «delle camere attualmente libere, ad uso de' maestri, passando d'intelligenza col Comitato militare». Dati gli aumenti di stipendio, resta proibito ai dipendenti «d'impiegarsi in scuole private». Visto lo stato di «totale abbandono della Libreria appartenente alle Scuole predette», incarica il Comitato di pubblica istruzione «di ridurla in buon ordine e di eleggere un bibliotecario» (*ibidem*). Due giorni dopo l'approvazione del decreto, il Comitato di pubblica istruzione

La successiva mossa la fanno i medici, quando oramai la Municipalità provvisoria ha le ore contate. Si tratta della riforma della cattedra di Anatomia, il cui titolare, Giovanni Antonio Pellegrini (o Pellegrini junior, figlio di Giovanni Pietro, che insegna le Istituzioni mediche), pagato per 30 lezioni all'anno, ne tiene in realtà 16 o al più 18 e quindi non esaurisce una gran parte della «anatomia chirurgica». Il suo corso biennale non basta a coprire un programma che all'Università di Padova richiede tre anni e così l'ex Collegio dei Medici Chirurghi – «che ha da lungo tempo spiegato delle pretensioni su questa cattedra, le quali ben lungi dall'esser sopite, sembrano anzi volersi ora svegliare con maggior forza»⁴⁹⁷ – se nell'insegnamento dell'anatomia venisse trascurato «il fondamento indispensabile della chirurgia», vale a dire «l'osseologia, la miologia, l'angiologia e la neurologia», potrebbe avere «plausibil motivo [...] onde avvalorare le sue pretensioni».

Così riporta nei suoi Atti il presidente dell'ex Collegio dei Medici Fisici, Francesco Aglietti, quanto ha riferito alla riunione collegiale del 10 gennaio 1798.

L'Aglietti ha una chiara visione del «nuovo ordine di cose che sta per svilupparsi e stabilirsi in questa nostra città»: occorre presentarsi «in faccia al nuovo sovrano con una sistemazione regolata delle viste di pubblica utilità», tenendo presente «con quale specie di predilezione negli stati di sua maestà l'imperatore siasi riguardata l'anatomia». Venezia,

per la sua popolazione, ne' suoi ospitali, pe' suoi rapporti marittimi, continuando a godere, come è presumibile, degli attributi e delle prerogative di capitale, esigerà senza dubbio la sussistenza ed anzi il maggior lustro dei Collegi medico e chirurgico.

Il Collegio dei Medici dovrà mirare così a mantenere i suoi tre principali privilegi, che sono, il controllo della cattedra di Anatomia; il diritto per i giovani veneziani studenti di Medicina di fare il primo biennio nelle scuole pubbliche agli ex Gesuiti; gli otto dottorati di Medicina all'anno, oltre ad uno in Filosofia. La loro conservazione richiede un'attenta riforma della cattedra di Anatomia, cattedra che inoltre «mantiene ancora in una specie di soggezione anche il corpo Chirurgico obbligato indispensabilmente ad entrarvi»: ⁴⁹⁸ se non la fa il nostro Collegio questa riforma, c'è il «rischio» che venga mandato a farla «un medico tedesco» o che veniamo «nostro malgrado assoggettati alle prescrizioni di un piano modellato in qualche vicina Università!»

Il piano di riforma proposto dall'Aglietti e approvato lo stesso giorno nella riunione

fa affiggere un «manifesto che avvisa la gioventù studiosa del prossimo riaprirmento delle pubbliche scuole agli ex Gesuiti» (19 annessatore = 9 nov. 1797). Il 20 annessatore (10 nov.), invia una «lettera al cittadino Patriarca, che lo avverte dell'apertura delle scuole degli ex Gesuiti e l'assicura, che le nuove scuole aggiunte potranno compensare quelle de' chierici soppresses», il 3 giugno 1797. Il 15 agghiacciatore (5 dic. 1797), ordina il ricupero delle «banche e tavole [che] erano delle scuole soppresses de' chierici e di portarle alle scuole degli ex Gesuiti. Il 17 agghiacciatore [7 dic.], invia un'excitamento al Comitato militare per l'esecuzione del decreto relativo alle scuole pubbliche» (ivi, fasc. 1: protocollo degli Atti 1797 del Comitato di pubblica istruzione, *ad dies*).

⁴⁹⁷ «Della quale intenzione», prosegue l'Aglietti, «è per mio giudizio, una prova ben calzante l'operetta novellamente data in luce dal dottor Bernardi sulla storia ed i privilegi del Collegio chirurgico». Il *Prospetto* del Bernardi è uscito nell'agosto 1797: l'Aglietti allude al capitolo *Anatomia* (pp. 53-65, in particolare, alle osservazioni del Bernardi fatte a p. 61). Il resoconto della riunione del Collegio Medico del 10 gennaio 1798, col discorso dell'Aglietti, è riportato integralmente in NARDO, *Dell'anatomia*, cit., pp. 345-356, le cui fonti sono le carte dell'Aglietti conservate «dalla benemerita famiglia Nardo» e che il Musatti consulterà verso il 1897, dalla nipote del Nardo, Angela Nardo Cibebe (ivi, pp. 141, 180, nota). Vedi anche ASV: *Riformatori*, b. 442, e BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 42, cc. 11-25.

⁴⁹⁸ NARDO, *Dell'anatomia*, pp. 346-350. Il corpo dei chirurghi approvati *vulgari sermone* ha l'obbligo di partecipare all'anatomia di Quaresima. La data d'inizio di questa, viene resa nota con un avviso a stampa diramato dal priore del Collegio Medico.

ne collegiale, porta da 30 a 35 le lezioni annuali di Anatomia, in modo da «dare entro ogni biennio un completo corso». L'inizio delle lezioni deve avvenire in novembre, contemporaneamente a quello delle pubbliche scuole e terminare in febbraio: quest'anno si dovrà cominciare il più presto possibile e continuare poi «fino al termine stabilito di trentasei lezioni». Viene introdotta una certa flessibilità nel numero delle lezioni settimanali e nei giorni di effettuazione. Di norma, devono essere fatte alle quattro pomeridiane, quando non si tratti dei giorni di vacanza delle pubbliche scuole: «si adotterà per le lezioni l'uso della lingua italiana, onde render la scuola di utilità più generale».

Poiché sia il professore di Anatomia, Pellegrini junior, che l'incisore Pietro Carminati, si sono offerti al Collegio non solo

di continuare per ora senz'alcun pubblico dispendio il loro officio, ma di assumersi inoltre il peso di accrescere le pubbliche lezioni quant'occorre per dare in un biennio un completo corso anatomico [...], le spese indispensabili per l'anatomia,

calcolate in 100 ducati effettivi, «cader dovranno tutte a spese del Collegio e ciò sino a tanto che il nuovo governo provvederà, dando ai professori il pubblico assegno»,⁴⁹⁹

Nella stessa riunione vi è però un ripensamento da parte del Pellegrini junior, che rinuncia alla sua cattedra, «non intendendo da oggi in avvenire, stante il nuovo piano preso per la riforma di detta cattedra, di avere in essa alcuna ingerenza»: ⁵⁰⁰ così il Collegio la assegna all'Aglietti. Questi, nella stessa riunione, ha fatto anche un'altra proposta, invitando il Collegio a voler

in seguito dar pensiero a qualche altra istituzione di simil fatta, importantissima a completare il corso degli studi clinici in questa città, come [...] quella di uno o due lettori di Clinica nei due ospitali Incurabili ed Ospedaletto, od in uno». ⁵⁰¹

Dopo aver notificato il giorno successivo alla riunione al Comitato di pubblica istruzione «la spontanea abdicazione del dottor Pellegrini juniore» e la sua elezione «con pienezza di voti», l'Aglietti ne chiede la conferma e anche l'approvazione del piano di riforma per la cattedra di Anatomia, avvertendo che tale riforma,

come pure la istituzione già approvata dell'altra cattedra d'istituzioni mediche, coperta dal dottore Pellegrini seniore, hanno la sola mira di conformarsi alle intenzioni del decreto dell'ex-Senato 1792, 4 febbraio, che abilitando li giovani veneziani studenti la medicina due anni del quadriennio di Padova, vuole che in queste pubbliche scuole ricevano tutto il complesso d'istruzione che otterrebbero ne' due primi anni di Padova.

⁴⁹⁹ Ivi, pp. 350, 353-355. «Non potendo la cassa del Collegio in alcun modo reggere con le naturali sue forze coll'accennato aggravio», viene imposto ad ogni collegiato di versare entro venti giorni al tesoriere, 20 lire venete. In tal modo si potrebbero raccogliere dai 38 collegiati, 760 lire (ossia 40 lire in meno dei 100 ducati effettivi, da 8 lire l'uno). Inoltre, cadranno a spese del Collegio anche le messe per i defunti, «li cui cadaveri s'impiegheranno nell'anatomia, quali messe dovranno esser sei, abrogate le leggi anteriormente esistenti, che aggravano di questo debito il professore e l'incisore» (ivi, p. 355). Tutte queste disposizioni sono contenute nel *Piano per la riforma della cattedra d'anatomia*, il cui originale è nelle carte Aglietti, poi Nardo Cibebe; una copia, in ASV: *Riformatori*, b. 442. NARDO, *Dell'anatomia*, cit., p. 353. Il Nardo riporta integralmente il *Piano* (ivi, pp. 353-355). Altra copia del *Piano*, in ASV: *Riformatori*, b. 521, fasc. Collegio Medici Venezia.

⁵⁰⁰ NARDO, *Dell'anatomia*, cit., p. 355. Il 6 febbraio successivo anche l'incisore Pietro Carminati rinuncerà al suo incarico. Vedi la nota 508.

⁵⁰¹ Ivi, p. 349: sarebbe stato questo «un nuovo mezzo per assicurarsi della protezione pubblica ed accrescere insieme quel decoro che sostenuto con tanto merito nei tempi addietro da parecchi illustri uomini dei quali si adorna il nostro Collegio, sembra da molti anni a questa parte sensibilmente menomato con discapito essenziale dell'arte e dei suoi ministri» (*ibidem*).

Ma «alla piena esecuzione delle savie intenzioni di detto decreto, vi manca la scuola di materia medica» – ossia la scienza che studia le applicazioni mediche delle sostanze naturali – «necessarissima non solo ai medici ed ai chirurghi, ma agli speciali ancora e la quale esiste in tutte le università e licei bene organizzati e si frequenta in Padova dagli scolari di primo e di secondo anno».

Così l'Aglietti si offre di colmare tale lacuna, dando un corso di Materia medica, da compiersi entro un biennio, il quale si comincerà ogn'anno dopo il termine delle lezioni di anatomia, cioè in maggio al più tardi e si continuerà collo stesso metodo della scuola d'istituzioni mediche, fino al termine dell'anno scolastico delle pubbliche scuole.⁵⁰²

Il 16 gennaio 1798, il Comitato di pubblica istruzione accetta l'offerta dell'Aglietti per la Materia medica, confermandone l'elezione alla cattedra di Anatomia, «conseguir dovendo intanto per questa, li fissatigli onorari da vari decreti dell'ex-Senato».⁵⁰³

Il 17 gennaio, il Comitato dà notizia al rettore delle Scuole Pubbliche, «dell'elezione di maestro di medicina, professor Aglietti e del piano di studi relativi [alla materia medica], invitandolo a concorrere [...] perché il tutto sia esattamente eseguito».⁵⁰⁴

Il giorno dopo, 18 gennaio 1798, le truppe austriache del generale Wallis occupano la città: il 16 febbraio l'Aglietti inizia il suo corso di Anatomia, finito il quale intende dare inizio al corso di Materia medica. Però, dopo solo 26 lezioni, quando ha terminato la splancnologia e sta per iniziare la osteologia, trova degli «ostacoli»⁵⁰⁵ da parte del Tribunale di Sanità, ricostituito, come altre magistrature veneziane, dal proclama 31 marzo 1798 del generale Wallis, che ha «ripristinato la situazione amministrativa in vigore il 1° gennaio 1796, precedente cioè alle invasioni napoleoniche».⁵⁰⁶

Con terminazione del 4 maggio, il Tribunale di Sanità dichiara nulle tutte le disposizioni prese – nelle materie di sua competenza – dopo il 1° gennaio 1796, ordinando al priore del Collegio dei Medici in carica a quella data, Luigi Orteschi, di convocare il Collegio ed indire nuove elezioni, intendendosi «annullato tutto ciò che dopo l'epoca mentovata 1796, fu decretato e posto in pratica».⁵⁰⁷

La terminazione viene passata dall'Orteschi per conoscenza all'Aglietti e al suo collaboratore, l'incisore anatomico Carlo Zoccoli: evidentemente l'Orteschi ritiene abolito anche il nuovo corso attuato secondo le riforme dell'Aglietti, ma questi, osservando che nella terminazione non si parla del corso in questione – «la cui ispezione, con decreto del Senato 14 dicembre 1628, è demandata al magistrato dei Riformatori» – e risultando inoltre, dall'esame di tutti i documenti «relativi all'istituzione e disciplina della cattedra di anatomia [...], che il magistrato alla Sanità non ha mai avuto ingerenza» in essa, continua le sue lezioni e ricorre, assieme allo

⁵⁰² ASV: *Riformatori*, b. 521, fasc. Collegio Medici Venezia: Francesco Aglietti al Comitato di istruzione pubblica, Venezia, 11 gen. 1797 m.v. (= 1798).

⁵⁰³ Ivi, fasc. Scuole di medicina, chirurgia, ostetricia nella Dominante, cartella scolari Dominante in medicina: Comitato di pubblica istruzione a Francesco Aglietti, 16 gen. 1798.

⁵⁰⁴ Ivi, b. 428, fasc. 3: Comitato di pubblica istruzione al rettore del pubblico Liceo, 17 gen. 1798.

⁵⁰⁵ NARDO, *Dell'anatomia*, cit., p. 181, nota. La prolusione del 16 febbraio verrà «edita da Cesare Musatti, con la data errata del 26 febbraio». C. MACCAGNI, *Francesco Aglietti e il suo tempo*, in *Le scienze mediche nel Veneto dell'Ottocento*, Atti del primo Seminario di storia delle scienze e delle tecniche nell'Ottocento veneto, Venezia, 2 dic. 1989. Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1990, p. 162.

⁵⁰⁶ GOTTARDI, *L'Austria*, cit., p. 27.

⁵⁰⁷ ASV: *Riformatori*, b. 428, fasc. 2: terminazione del regio supremo Tribunale di Sanità al dottor Luigi Orteschi, Venezia, 4 mag. 1798.

Zoccoli, alla regia cesarea Commissione Camerale, cui è «demandata per l'articolo XI della nuova organizzazione, la deputazione agli studi e scuole».⁵⁰⁸

L'instancabile Aglietti ha tentato di attuare anche un altro corso già da lui proposto fin dal gennaio 1798, quello di Medicina pratica (o clinica medica), «mancante [...] per l'intero compimento degli studi»:⁵⁰⁹ è chiaro l'intendimento del dinamico priore del Collegio Medico, di avere a Venezia un corso completo per la Laurea in Medicina.

Appare altrettanto chiaro che le autorità sono riluttanti ad accettare delle nuove istituzioni, specie quando sono proposte e attuate da persone di sospetta fede politica e che, oltre a tutto, sono entrate in carica posteriormente al 1° gennaio 1796. Il *Discorso recità dal cittadino Francesco Aglietti come membro del comitato d'Istruzione della Società Patriottica de Venezia al Popolo de Muran, el zorno dell'erezion dell'albero della libertà li 30 pratile, 18 giugno 1797 v[ecchio] s[tile]*, stampato a Venezia a spese della Società di pubblica istruzione, da Giustin Pasquali e datato «anno primo della libertà italiana»,⁵¹⁰ lo compromette irrimediabilmente col passato regime, anche se la sua personalità scientifica è fuori discussione.

Deve avere inoltre dei nemici al Tribunale della Sanità, presieduto da Gian Piero Grimani (ex ambasciatore della Repubblica a Pietroburgo e a Vienna), come accerterà nell'estate del 1798, Giuseppe Pellegrini («commissario straordinario» per i nuovi territori veneti), senza il cui intervento l'Aglietti sarebbe stato sicuramente «messo in strada».⁵¹¹

Inoltre, il 19 gennaio 1799, viene nominato un nuovo commissario straordinario, Francesco Pesaro: comincia un periodo di epurazioni, caratterizzato da «repressioni eccessive e spesso ingiustificate»,⁵¹² periodo che durerà fino alla sua improvvisa morte, quaranta giorni dopo, il 25 marzo 1799.

⁵⁰⁸ Ivi, b. 442: Francesco Aglietti e Carlo Zoccoli alla regia cesarea Commissione Camerale, Venezia, 5 mag. 1798. Vedi anche NARDO, *L'anatomia*, cit., pp. 356-358. Risulta che, l'8 giugno successivo, l'Orteschi ha convocato il Collegio, secondo quanto impostogli dal Tribunale con due terminazioni, rispettivamente del 4 maggio e del 4 giugno. Nell'invitare al Tribunale la relazione sul convocato, egli non nomina l'Aglietti, ma solo lo Zoccoli: «ragioni troppo imponenti pel decoro di questo sacro Collegio obbligano di mantenere in esso al posto d'incisore e di preservarne l'esercizio nella persona del dottor Carlo Zoccoli, medico fisico, poiché s'egli ne rimanesse privo, tutti que' medici che lo indussero senza sua ricerca alla spinosa e faticosissima opera del dissettore anatomico, sostenuto pe' più mesi con soddisfazione e profitto, senza gratificazione, anzi con esborso non indifferente, sentirebbero troppo al vivo il di lui abbandono e il collegio stesso [...] ne patirebbe». Lo Zoccoli è stato ricevuto nel Collegio medico con 31 voti favorevoli e 5 contrari e l'Orteschi ne chiede conferma, che il Tribunale concede, il 12 giugno – BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 42, cc. 22-24 –. Il Tribunale non si pronuncia invece sul «mantenere al posto d'incisore» lo Zoccoli, come chiesto dal priore. Quando l'incisore Pietro Carminati si è dimesso dal suo carico, con costituito «annotato all'aulica provvisoria Deputazione soprintendente alla pubblica istruzione ed agli archivi», il 6 febbraio 1798, il Collegio Medico si è riunito il 12 successivo ed ha eletto incisore lo Zoccoli (ivi, cc. 20-21). Notificata questa elezione dall'Aglietti e consiglieri fisici alla Deputazione, questa la conferma il 16 febbraio – ASV: *Riformatori*, b. 428, fasc. 2, n. 27: terminazione dell'aulico deputato conte Giovanni Bujovich per conto dell'aulica provvisoria Deputazione [...], [al Collegio Medico di Venezia], 16 feb. 1798 –.

⁵⁰⁹ ASV: *Riformatori*, b. 521, fasc. Collegio Medici Venezia: Francesco Aglietti priore e consiglieri del Collegio Medico all'aulica Deputazione all'istruzione pubblica e ai pubblici archivi, Venezia, 15 feb. 1798. Il Collegio elegge a tale scopo i dottori Giacomo Colludrovitz e Demetrio Naranzi, «perché l'uno agli Incurabili le malattie croniche, l'altro all'Ospitaletto le acute, dovessero trattare con profitto della gioventù studente». Viene chiesta la conferma di tali nomine e l'ordine all'Ospitaletto «che fossero separati dodici letti, sei di uomini e sei di donne a disposizione dell'eletto professore, perché sopra di essi incominciar dovesse le sue fatiche» (*ibidem*). Si noti che l'Aglietti si rivolge all'aulica Deputazione, in quanto magistratura successiva ai Riformatori, ai quali competevano l'istituzione e l'assegnazione delle cattedre.

⁵¹⁰ Il suo biografo dirà che il *Discorso* «è testimonia dei delirii di quel tempo, piuttostoché del valore di chi lo scrisse» (P. ZANNINI, *Biografia di Francesco Aglietti*, Padova, Minerva, 1836, p. 16).

⁵¹¹ GOTTARDI, *L'Austria*, cit., p. 273. Il Pellegrini riconosce all'Aglietti il merito di aver istituito una Scuola di Anatomia, che, pur essendo di formazione democratica, è di indiscutibile utilità «in una città nella quale siamo molto all'oscuro in punto di medicina e di chirurgia» (*ibidem*).

⁵¹² Ivi, p. 33.

«Sospesa per sovrana deliberazione la cattedra d'anatomia in questa città, occupata da uno delli medici fisici» – l'Aglietti appunto – «e vigendo altrove le scuole di chirurgia ed ostetricia per l'educazione della numerosa gioventù studente l'arte chirurgica» – affidata a due chirurghi collegiati, Francesco Pajola e Giovanni Carminati, rispettivamente – «e non potendo queste mai apprendersi, ne essere mai utili, senza una perfetta cognizione della prima, cioè dell'anatomia», la presidenza chirurgica fa una richiesta al Tribunale della Sanità:

per riparare in qualche modo al certo danno della studente gioventù, la quale dopo l'ordinario corso dei studi dovrà essere approvata anche senza aver studiato l'anatomia e per conseguenza anzi che essere utile, sarà di danno alla dolente umanità, [chiede] il permesso di poter fare l'anatomia chirurgica dimostrativa

agli ex Gesuiti. Promette, «a nome di tutto il Collegio, di far ogni studio nella scelta del professore», pronta sempre a sostituirlo «con altri soggetti [...] in mancanza dell'ordinario professore», onde

mai resti priva la città de una tanto utile scuola, ne defraudata la gioventù dello studio, senza mai pretendere alcun compenso, che la protezione del Regio Supremo Tribunale di Sanità.

Conclude, ricordando «che la scuola dell'anatomia chirurgica è stata fatta da più secoli dai medici chirurghi», come si evince dall' «erudita opera umiliata a questo [...] Tribunale» dal chirurgo collegiato e medico fisico Francesco Bernardi, scritta proprio «per far conoscere i privileg, l'antica celebrità ed il presente splendore del Collegio Medico Chirurgico di Venezia» e che

sull'esempio di tutte le scuole d'Europa ed in particolare nei stati felici dell'augusto nostro sovrano [questa materia] viene insegnata da un professore chirurgo, essendo studio, che particolarmente alla chirurgia s'aspetta.⁵¹³

Anche la presidenza medica si rivolge al Tribunale della Sanità con un memoriale, ove traccia la storia dello «studio di anatomia» fin dal 1368 e ricorda che la sua gestione è stata affidata al Collegio Medico, sotto la sorveglianza dei Riformatori. Si avvicina la quaresima, periodo in cui solitamente viene praticata l'Anatomia pubblica.⁵¹⁴

⁵¹³ BMV: Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, pp. 649-550: supplica di Giacomo Busati priore e consiglieri al regio supremo tribunale di Sanità, 13 feb. 1798 m.v. (= 1799). Sul Bernardi e il suo *Prospetto*, vedi la nota 497.

⁵¹⁴ Nel 1799, la prima domenica di quaresima cade il 10 febbraio. Riporto il testo del decreto «relativo all'Accademia Medica ed all'esercizio della medicina nella città di Venezia e del suo Dominio: '1368, 27 Maii, quod pro honore nostro nec non salute civium nostrorum statuatur quod omnes medici phisici tam de Collegio quam per gratiam possunt mederi, qui presentialiter sunt et in futurum erunt habitantes Venetiis, teneantur semel in mense convenire et esse simul in quodam loco habili civitatis nostrae, quando scilicet et ubi ordinabitur per priorem suum ad conferendum et disputandum in scientia medicinae, specialiter sub casibus dubiis sibi occurrentibus vel qui occurrere possunt, sub poena unius puncti pro qualibet vice qua non venirent, et quando habebunt tria puncta, ipso facto, si habebunt salarium sint illo privati. Si vero salarium non habebunt, non possunt mederi in Venetiis usque duos annos tunc proximos sub poena lib. xxv pro quolibet et qualibet vice qua mederentur. Prior autem medicorum qui est et erit per tempora, teneatur sub eadem poena punctorum et Lib. xxv convocare supradictos medicos ad illum locum qui videbitur ei semel in mense occasione predicta, ut dictum est; qui Prior teneatur sub debito sacramenti mittere in scriptis provisoribus communis prima die vel sequenti illos medicos qui non venerint; verum si quis supradictorum medicorum habere legitimam causam impedimenti, possint per ipsos provisos excusari. Et similiter in omnibus et per omnia teneantur observare prior et medici cirugiae et tanto plus quod omni anno semel teneantur facere notomiam de aliquo humano de recenti defunto, possendo illud habere ab officialibus nostris de nocte et illud sibi facere dari teneantur, cum quidem notomiae intersint priores et medici phisici et cirugici tam de Collegio nostro quam per gratiam etc.' » – MAYLENDER, *Storia delle Accademie*, 1929, 4, pp. 29-31, alla voce *Accademia Medica – Venezia*, ove trascrive dal Romanin, quando «parla del Collegio Medico: p. 864, t. II della *Storia Documentata di Venezia* (Venezia, 1855) ed in Nota, nella pagina stessa riporta – tratto dal *Libro Novello* all'Arch[ivio] p. 297, il decreto» in questione che è citato alle pp. 388, 425, 455 del presente lavoro –.

Senza questo «studio tanto necessario» non vi sarebbe più il vivaio dei futuri medici, chirurghi e ostetriche «e crollerebbero ambedue i Collegi».

Chiede quindi «il permesso d'aprir cadaveri per scuola privata, in quest'anno soltanto». ⁵¹⁵

Queste preoccupazioni vengono recepite dal Tribunale: pur «essendo stata sospesa per comando supremo la cattedra [...] ch'era coperta dal dottor Aglietti», occorre che non venga

interrotto in quest'anno un tanto utile e necessario studio alla scolaresca iniziata, senza il quale s'arrenerebbe il licenziamento dei Privilegi per l'esercizio della professione chirurgica e della ostetricia ancora, come rassegnarono le presidenze de' Medici Fisici e dei Chirurghi, con zelanti, rispettive scritte loro esposizioni.

Informa le due presidenze che il 22 febbraio il commissario straordinario Pesaro ha emesso un decreto nel proposito, in base al quale viene ordinato

che sia sollecitamente nella corrente quadragesima aperta l'antica scuola anatomica nel pubblico luogo a San Giacomo dall'Orio appositamente destinato, con li stessi metodi, forme e discipline, colle quali veniva esercitata all'epoca primo gennaio 1796, sotto la direzione delli stessi professori, ch'erano a quel tempo ispezionati, cioè l'eccellente dottor Giovanni Antonio Pellegrini, in figura di lettore e l'eccellente dottor Pietro Carminati, incisore. ⁵¹⁶

La presidenza chirurgica ha sperato di strappare al Collegio Medico anche la cattedra di Anatomia, come le è già riuscito con quella di Ostetricia: ha trovato però l'opposizione del Pesaro a questa novità e forse, ancora di più, alla permanenza in cattedra dell'Aglietti.

Sarà proprio Sebastiano Rizzo, il nuovo priore fisico, a cui è stata tolta dai chirurghi la cattedra di Ostetricia e che ha proposto al Tribunale di poter fare l'anatomia privatamente, a notificare il 25 febbraio 1799 che, per mandato emesso il 22 febbraio dal Tribunale, l'Anatomia pubblica avrà inizio il 4 marzo alle ore quattro pomeridiane e che per tutto il periodo della sua effettuazione, sarà proibito fare dell'anatomia privatamente. ⁵¹⁷

⁵¹⁵ BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 36, cc. 34-35: supplica della presidenza medica al supremo regio tribunale di Sanità, presentata li [...] febbraio 1799. L'eccezionalità di tale richiesta capovolge la situazione vigente da secoli, ossia, che durante l'anatomia pubblica, sia severamente proibito effettuare anatomie private.

⁵¹⁶ BMV. Ms. it. VII, 2333 (9727), Libro Atti Priori I, p. 651: terminazione del Tribunale di Sanità del 22 febbraio 1799, «relativamente al decreto di questo giorno di sua eccellenza cavalier Francesco Pesaro, consigliere intimo attuale di sua maestà imperiale regia austriaca e suo commissario straordinario in Venezia». La terminazione è firmata dal presidente Giovanni Pietro Grimani e dagli aggiunti, Lunardo Dolfin, Marco Molin, Mattia Zambelli e Zan Domenico Almorò Tiepolo 2°. Altra copia del documento, in ASV: *Riformatori*, b. 521, fasc. Collegio Medici Venezia: regio supremo tribunale di Sanità, 22 feb. 1799, n. 77. Il Pesaro, «per eseguire le precise commissioni dell'imperial regia corte, che volle soppressa la nuovamente istituita cattedra d'anatomia in Venezia e non privare nello stesso tempo la studiosa gioventù dell'istruzione, che era solita di ritrarre dalla medesima incisione de cadaveri, [ha] approvato l'opportuno suggerimento proposto» dal Tribunale di Sanità, consentendo la riapertura della Scuola come era e dove era, compresi il lettore e l'incisore, «nell'epoca 1796» – BMV: Ms. it. VII, 2362 (9658), fasc. 36, c. 28 –: cavalier [Francesco] Pesaro, commissario straordinario, al regio supremo tribunale di Sanità, 22 feb. 1799.

⁵¹⁷ Ivi, c. 37: notificazione [a stampa] del priore e consiglieri del Collegio medico di Venezia, 25 feb. 1799. Durante la pubblica Anatomia «nemo sive de Colegio nostro, sive non, possit, aut debeat quovis pretextu Anatomiam facere et humana corpora secare privatum, in quovis loco, sub poena, si fuerit de Collegio nostro, privationis ejusdem per quinquennium, si vero extra, ducatorum viginti, expensis anatomiae applicandorum». Il priore Sebastiano Rizzo e consiglieri fisici, in un'altra notificazione a stampa «a tutti li signori del Corpo dei chirurghi approvati», li avverte del giorno e dell'ora della prima lezione di Anatomia, «acciò debbano venire conforme l'antica consuetudine e le prescrizioni delle leggi vigenti all'epoca del 2 gennaio 1796» (*ibidem*). Il 29 aprile successivo, avendo completato il loro corso, il lettore Pellegrini e l'incisore Carminati chiederanno al Tribunale «la gratificazione di ducati cento effettivi [...] e di ducati cinquanta parimenti effettivi [rispettivamente], che all'epoca gennaio 1796, con apposito decreto del Senato, in conseguenza di relativa informazione del magistrato de' Riformatori dello Studio di Padova, riscuotevano dalla Cassa

EPILOGO

La storia dei due Collegi dovrebbe logicamente terminare con la loro chiusura. Quello Medico si riunisce per conferire l'ultimo Dottorato il 19 giugno 1806,⁵¹⁸ prima della sua abolizione da parte di Napoleone (decreto di S. Cloud del 25 luglio 1806), assieme al Collegio Chirurgico e a quelli di Padova, sia il sacro che il veneto.⁵¹⁹

Riguardo le pubbliche scuole agli ex Gesuiti, dopo un primo progetto del 1803-1804, ripreso poi nel 1806, di renderle meno decentrate e quindi più facilmente raggiungibili, sistemandole nell'ex convento di San Salvador, esse rimarranno in vigore – nonostante la tentata introduzione dei ginnasi, in omologazione al resto dell'Impero – oltre il periodo austriaco. Saranno chiuse e sostituite, con il decreto del 14 marzo 1807, «dal liceo-convitto di Santa Caterina, assai prossimo tuttavia all'ex convento dei Gesuiti».⁵²⁰

Dopo aver effettuato qualche sondaggio archivistico, ritengo che questo periodo meriti uno studio a parte, che spero di poter compiere in futuro.

Grammatici». Queste «annue gratificazioni fissate dal Senato», ossia lire venete 800 (100 ducati effettivi, da 8 lire) e lire venete 400 (50 ducati effettivi, da 8 lire), verranno concesse il 27 giugno successivo (ivi, cc. 30-31).

⁵¹⁸ Ivi, 2379 (9686), Nota di tutti li dottorati [...], *ad diem*. Esso viene conferito al veneziano Antonio Tasca, cui è stato riconosciuto il biennio fatto agli ex Gesuiti, con decreto del Governo generale del 22 novembre 1806. Gli è stata 'abbonata' la prima terzaria dell'anno scolastico 1805-1806, con decreto dello stesso Governo, del 30 gennaio 1806 (al n. 577). I suoi esami dell'anno terzo e dell'anno quarto, risultano effettuati il 17 maggio 1805 e il 23 maggio 1806, rispettivamente (ASUP: ms. 554, c. 120; ivi, ms. 776, alle date). Quanto al Collegio Chirurgico, dopo il decreto 26 luglio 1805 del Governo generale, che permette solo all'Università di Padova di concedere gradi accademici, un successivo del 16 agosto, «vieta al Collegio Chirurgico di concedere a chiunque si fosse gradi accademici». Però, il 20 settembre vi sono 4 approvazioni in ostetricia (CORNER, *La scuola di ostetricia*, cit., p. 57).

⁵¹⁹ «Quando l'Università modifica la sua struttura e lo stato riserva a se il diritto di conferire i gradi accademici» (ROSSETTI, *I collegi*, cit., p. 386). Vengono così escluse «ingerenze e controlli di natura religiosa e corporativa» (M. C. GHETTI, *Struttura e organizzazione dell'Università di Padova dal 1798 al 1817*, «QSUP», 17, 1984, p. 151).

⁵²⁰ GOTTARDI, *L'Austria*, cit., pp. 286-287, 293; R. VIANELLO, V. GIORMANI, *L'Orto botanico di San Giobbe a Venezia*, «Atti e Memorie dell'Accademia italiana di storia della farmacia», 13, n. 2, ago. 1996, pp. 129-138. Durante la pubblicazione del presente lavoro è comparso un interessante studio: DONATELLA BARTOLINI, *Medici e comunità. Esempi dalla terraferma veneta dei secoli XVI e XVII*, Venezia, Deputazione Editrice, 2006 (DEPUTAZIONE DI STORIA PATRIA PER LE VENEZIE, «Miscellanea di studi e memorie», 37).

ELENA GRANUZZO
GAETANO PINALI A VENEZIA (1805-1815):
ALCUNE PUNTUALIZZAZIONI
SUL SUO PROGETTO DI PALAZZO REALE
IN PIAZZA S. MARCO*

UNA interessante pagina negli studi del collezionismo e dell'antiquaria veneti ottocenteschi è generalmente riservata a Gaetano Pinali, studioso, bibliofilo che, dopo una Laurea in Giurisprudenza, decise di dedicare tutta la sua vita allo studio delle belle arti e, soprattutto, dell'architettura, dando molteplici prove di capacità critica e progettuale non indifferenti.¹ Nostro intento è di approfondire la conoscenza su tale studioso, puntualizzando quanto da questi operato in ambito veneziano nel periodo 1805-1815 (anni in cui egli risiedette stabilmente nel capoluogo veneto rivestendo cariche di una certa rilevanza),² con particolare attenzione per il suo progetto di Palazzo Reale in Piazza S. Marco (FIGG. 5, 7).

Un progetto che, per la sua piena comprensione, deve essere ricondotto a quella fervida attività edilizia, a quella vivace sequela di costruzioni, abbattimenti, rifacimenti, capillarmente previsti dal governo francese, all'interno di una dinamica programmazione urbana volta a trapiantare nella realtà lagunare un piano di *Grande e Petite Vojerie*,³ con privilegio delle aree di Piazza S. Marco e dei Giardini di Castello,

* *Desidero vivamente ringraziare il prof. Franco Bernabei ed il prof. Lionello Puppi per i generosi e preziosi consigli offertimi.*

ABBREVIAZIONI:

ASVe	= Archivio di Stato di Venezia
BArch Bo	= Biblioteca dell'Archiginnasio di Bologna
BBertVic.	= Biblioteca Bertoliana di Vicenza
B.Civ.Pd	= Biblioteca Civica di Padova
B.Civ.Vr.	= Biblioteca Civica di Verona
BMaVe	= Biblioteca Marciana di Venezia
BMCivBassano	= Biblioteca del Museo Civico di Bassano
BMCorrer	= Biblioteca del Museo Correr
BUniPd	= Biblioteca Universitaria di Padova

¹ Gaetano Pinali (1759-1846) è noto soprattutto per un progetto di sistemazione di Piazza Bra a Verona (1822), per una monografia sul Sanmichelì (1823) e per aver donato nel 1838 30 disegni autografi del Palladio alla città di Vicenza. Per un approfondimento biografico cfr. L. MAGAGNATO, *Letteratura critica e tradizione sanmicheliana nel periodo neoclassico a Verona*, «Bollettino del Centro internazionale di studi di architettura Andrea Palladio», XII, 1971, pp. 169-178; G. P. MARCHINI, *Antiquari e collezioni archeologiche dell'Ottocento veronese*, Verona, 1972, pp. 83-107; IDEM, *Francesco Ronzani e Gaetano Pinali. Contributo alla bibliografia sanmicheliana*, «Atti e Memorie dell'Accademia Agr. ss LL di Verona», XXII, 1970-1971, pp. 120-133; IDEM, *La moderna sistemazione urbanistica della Piazza Bra in un progetto di Gaetano Pinali*, «Vita Veronese», XXIV, 1971, pp. 171-179; L. PUPPI, *Palladio: corpus dei disegni al Museo civico di Vicenza*, Milano, 1989.

² Pinali, infatti, rivestiva le cariche di Giudice della Corte di Appello, di «Ispettore delle Sale» e membro ordinario dell'Ateneo veneziano. Cfr. BCivVr: *Autografi Vari*, b. 639, 20 dic. 1808; BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 2 nov. 1813. Per quanto riguarda, invece, la sua scelta di abitare stabilmente a Venezia in questi anni cfr. BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b. 75, 7 ago. s.a. e BBertVic: *Carteggio Trissino*, b.113, 7 feb. 1813.

³ Il piano di *Grande Vojerie* investiva tutto quanto inerente all'ornato e all'abbellimento della città, alla solidità delle costruzioni, alla classificazione ed estensione di contrade, piazze e rettifili. Per *Petite Vojerie* si intendeva, invece, tutto ciò che riguardava la polizia municipale, con disposizioni sugli spazi pubblici, sui canali, sui pozzi, sugli ingombri delle strade, sui mercati, sui macelli, sulle patenti e sulle tasse per gli esercenti le diverse attività. Cfr. F. ZANELLA, *I progetti di grande et petite vojerie nella Venezia napoleonica*, «Bollettino del Dipartimento di Storia e critica delle arti dell'Università di Venezia», 1987, pp. 54-61.

entrambe strategiche per esigenze di rappresentatività, monumentalismo e grandiosità.

Il dibattito su Piazza S. Marco nacque alla fine del 1806, quando il viceré Eugenio, in previsione di una visita di Napoleone, dispose che venisse realizzato nell'area marciata un degno insediamento per la corte comprensivo di salone, ingresso monumentale, atrio e scalone a più rampe.

In un primo momento si pensò al Palazzo Ducale;⁴ abbandonata tale proposta, che sarebbe risultata troppo 'vandalica' e invasiva per un palazzo così profondamente coinvolto nella storia veneziana, per volontà dell'Intendente Generale della Corona, Costabili, venne interpellato Giovanni Antonio Antolini, Regio Architetto e Ispettore dei Palazzi Reali di Mantova e del Tè.

Questi fra settembre e ottobre del 1806 stesero un primo progetto (FIGG. 1-2)⁵ decisamente incentrato verso il bacino di S. Marco, sull'area di Terranova, che prevedeva la costruzione di un edificio la cui pianta (irregolarmente quadrilatera) includeva, dalla parte del bacino, alcuni ambienti adibiti a corpo di guardia, dalla parte del rio delle Beccarie, invece, un'ampia sala circolare raggiungibile, oltre che dal giardinetto anteriore, anche dal lato posteriore dell'Ascensione.

La facciata principale sarebbe stata una copia fedele della Zecca del Sansovino, collegata a questa da un'arcata cieca con balaustra e 34 statue, e sarebbe stata posta in comunicazione con le Procuratie Nuove grazie ad un passaggio sovrapposto al rio confinante su due lati con il giardino, quest'ultimo a sua volta scompartito da un reticolo ortogonale ai vialetti.

Un progetto che si può definire «semplicitico nelle idee e velleitario nell'effetto ricercato»,⁶ che pur dimostrando una certa consapevolezza della difficoltà di conciliare il nuovo con l'antico, non si rivelava né armonico né appropriato al contesto, e che avrebbe finito per svilire il messaggio plastico-volumetrico della Zecca, ora riproposta in modo meccanicistico e ripetutamente simmetrico.⁷

Sul momento, quindi, ci si limitò ad atterrare le fabbriche di Terra Nova e a creare il piccolo giardino tuttora esistente;⁸ in seguito al decreto dell'11 gennaio 1807 (con il quale Napoleone annetteva le Procuratie Nuove tra i Palazzi della Corona)⁹ l'Antolini presentò un secondo progetto, datato 30 gennaio 1807, che prevedeva nell'area occupata dalla chiesa di S. Geminiano, sul lato breve della Piazza, una loggia di sei colonne di ordine dorico, aperta inferiormente e leggermente sporgente, a cui

⁴ Vedasi ASVe: *Palazzi Reali* b.12; ASVe: *Prefettura dell'Adriatico*, b. 60. G. HUBERT, *La sculpture dans l'Italie napoléonienne*, Paris, 1964; E. BASSI, *L'arte neoclassica nel Veneto*, in *Napoleone e l'Italia*, Atti del Convegno (Roma, 8-13 ottobre 1969), Roma, 1974, p. 432; E. GODOLI, *Progetti per Venezia di Giovanni Antonio Antolini*, in *Architettura in Emilia Romagna dall'Illuminismo alla Restaurazione*, Atti del Convegno (Faenza, 6-8 dicembre 1974), Firenze, 1977, pp. 84-88; V. FRANZOI, *L'Ala Napoleonica, in Le Procuratie Nuove in Piazza San Marco*, Roma, 1994, pp. 117-156.

⁵ Di cui sono conservate tre Tavole nelle collezioni del Museo Correr.

⁶ G. D. ROMANELLI, *Venezia Ottocento. Materiali per una storia architettonica e urbanistica della città nel secolo XIX*, Roma, 1977, p. 79.

⁷ Bisogna precisare, però, che l'Antolini era un architetto di formazione emiliana e milanese, che professionalmente si inseriva in un contesto del tutto estraneo alla sua sensibilità, trovandosi spesso isolato e osteggiato dalle autorità pubbliche locali, nonché invisibile agli stessi veneziani. Cfr. BMCORRER: *Cod. Cicogna 2844-2847*, CICOGNA, *Diari*, I, 15 lug. 1810. G. MEZZANOTTE, *L'architettura neoclassica in Lombardia*, Napoli, 1966; GODOLI, *op. cit.*; ROMANELLI, *op. cit.*

⁸ Provvedimenti che, comunque, implicarono dolorose trasformazioni sul lato della Riva, in quanto la pescheria antistante venne allontanata, gli uffici di Sanità Marittima furono trasferiti nel Fonteghetto delle Farine, si demolirono i quattrocenteschi Granai pubblici e le sedi del Magistrato di Sanità e delle Legne, creando una preoccupante falla all'interno del sistema commerciale cittadino e una grave cesura nei collegamenti sull'area di Terranova. Cfr. G. J. FONTANA, *La Piazza S. Marco di Venezia*, Venezia, 1867, p. 8; U. FRANZOI, *Le trasformazioni edilizie e la definizione storico-architettonica di Piazza San Marco*, in *Piazza San Marco. L'architettura la storia e le funzioni*, Venezia, 1970, p. 77.

⁹ ASVe: *Prefettura dell'Adriatico*, b. 60.

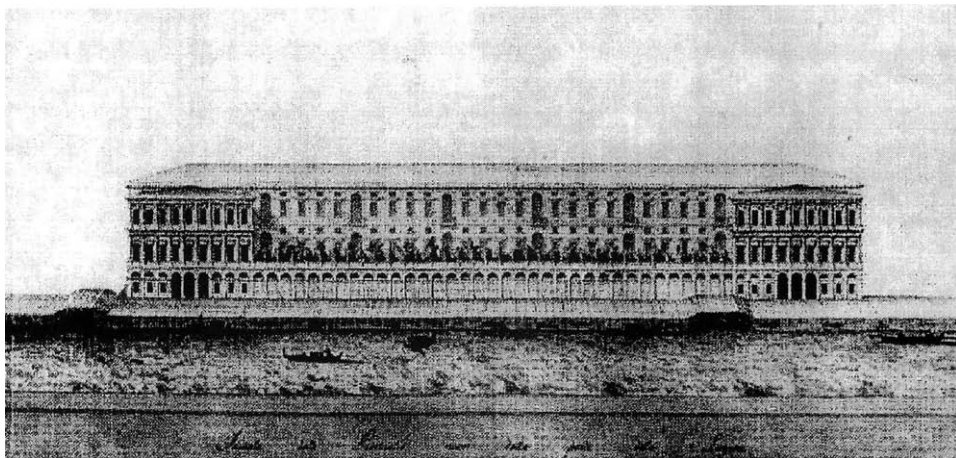


FIG. 1. G. A. ANTOLINI, *Progetto per adattamento delle Procuratie Nuove a Palazzo Reale.*

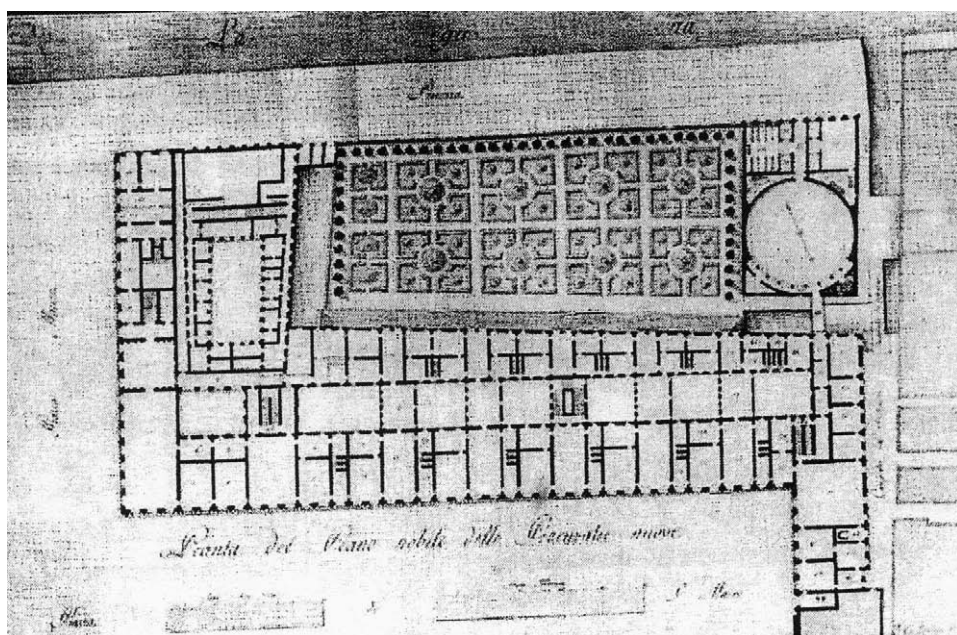


FIG. 2. G. A. ANTOLINI, *Pianta del Piano nobile delle Procuratie Nuove.*

veniva sovrapposta un'altra loggia (questa volta d'ordine ionico) da destinare agli appartamenti principeschi.

Inoltre, nel mezzo era previsto un ampio vano d'accesso alla Scala Regia, inizialmente ad una rampa, ma che poi si divideva in due tronchi sotto i quali avrebbero trovato sistemazione gli avamposti delle guardie.

Ora, per una migliore comprensione di tale progetto, dobbiamo specificare che nei mesi successivi all'emissione del decreto l'Antolini si mostrò dubbioso sulla col-

locazione dello scalone, incerto tra il salone della Libreria e la sala dei Filarmonici, tanto che il 14 febbraio del 1807 decise di inviare al viceré una serie di varianti, fra le quali compariva per la prima volta l'ipotesi della costruzione di una scala regia al posto della chiesa di S. Geminiano.

A quel punto il viceré insistette affinché la scala venisse collocata nell'area della Libreria, proponendone il trasferimento nella Sala delle Pregadi in Palazzo Ducale, e solo grazie all'interessamento dell'Antolini (che ne comprese l'indiscusso valore storico) questa poté rimanere nella sua sede, anche se ciò significò il sacrificio del tempo sansoviniano.

Quindi, dopo aver bocciato tutte e tre le alternative presentate dall'Antolini per ingresso, sala e salone (giudicate troppo onerose da un punto di vista economico), il viceré decise definitivamente di demolire l'antica chiesa.¹⁰

In dialettica opposizione alla proposta dell'Antolini, nel 1807 Gaetano Pinali pubblicò alcune *Osservazioni* con le quali presentava un proprio progetto per certi versi simile ai disegni antoliniani ma assai distante da questi per concezione, stile e funzionalità.¹¹

Questo progetto, infatti, prevedeva sul lato meridionale della Piazza un portico e peristilio con quattro imponenti colonne d'ordine corinzio, poste a terra su base attica o corinzia e leggermente sporgenti sulla Piazza (FIGG. 3 e 5).

Pinali scelse il corinzio in quanto quest'ordine, essendo del tutto estraneo al complesso marciano, avrebbe evitato il confronto con le Procuratie, mostrandosi nello stesso tempo in grado di esprimere dignità e magnificenza rappresentativa, come vogliono sottolineare la trabeazione con iscrizione dedicatoria NAPOLEONI ed il timpano triangolare a bassorilievo e statue acroteriali.¹²

La scala, inoltre, sarebbe stata collocata nel mezzo del peristilio, formata da due tronchi di larghezza maggiore rispetto a quelli previsti dall'Antolini (giudicati angusti, non ben proporzionati ed oscuri),¹³ inframezzata da un pianerottolo decorato da volte e nicchie.

Per quanto riguarda la facciata verso il Bacino (FIG. 4), Pinali insisteva sulla simmetria dei corpi esterni, chiusi e compatti, sulla centralità di un tempietto con timpano triangolare e alta gradinata, e sulla continuità del portico colonnato laterale, profondo e con basamento.

Infine, dopo aver rilevato che il progetto dell'Antolini non prevedeva un adeguato approdo al palazzo via acqua, egli sottolineava la necessità di condurre il Rio sino ai piedi della scala creandovi un bacino.¹⁴

Proprio questo suo progetto verrà preso in considerazione nel settembre 1859 dall'Ispettore di Prima Classe Giovanni Alvise Pigazzi al momento di presentare all'I. R. Direttore delle Pubbliche Costruzioni per le Province Venete, Roggia, un «progetto di una nuova via d'acqua» dal rio della Luna prolungantesi sino all'atrio della scala, ed il disegno di un ponte di ferro posto in corrispondenza dell'imbocco della Piazza dal lato dell'Ascensione (FIGG. 8-10).¹⁵

¹⁰ All'Archivio di Stato di Venezia (*Intendenza dei Reali Palazzi*, b. 9) è conservata una ricca documentazione sul periodo gennaio-aprile 1807, che consente di seguire dettagliatamente questa fase dei lavori. Cfr. inoltre G. PAVANELLO, *Un "copialelettere" di Giovanni Antolini "Regio Architetto" a Venezia*, «Arte in Friuli Arte a Trieste», II, 1989, pp. 111-174.

¹¹ BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b. 75, 7 ago.

¹² G. PINALI, *Osservazioni comunicate al R. Architetto Sig. prof. Antolini sopra la forma dell'edificio da sostituirsi alla Chiesa di S. Geminiano*, Venezia, 1807, p. 13.

¹³ Ivi, pp. 22-23.

¹⁴ BMCorrer: *Cod. Cicogna 2844-2847*, CICOGNA, *Diari*, I, 15 mar. 1811.

¹⁵ Un disegno illustrato in tre interessanti tavole (sinora inedite) conservate all'Archivio di Stato di Venezia, ove

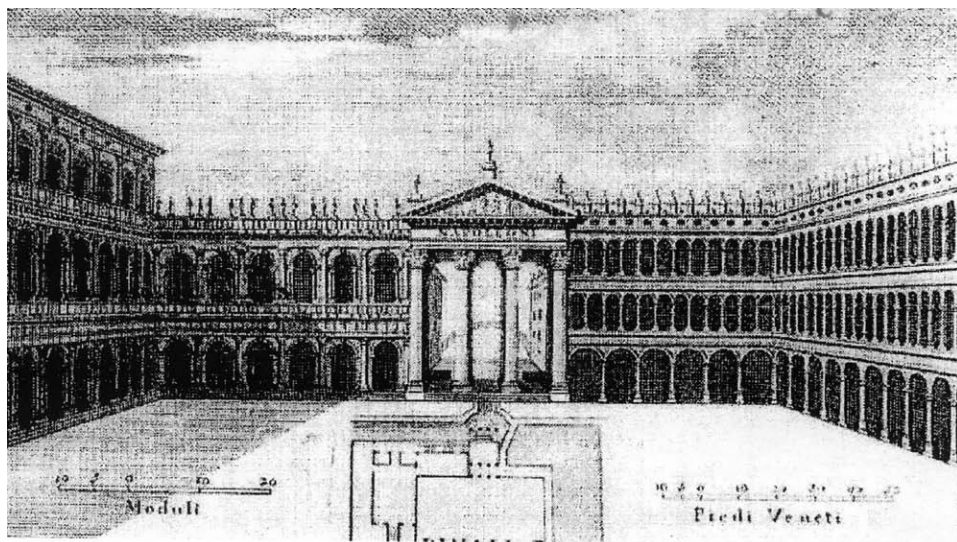


FIG. 3. G. PINALI, *Progetto per la sistemazione del Palazzo Reale. Fronte su Piazza San Marco e pianta.*

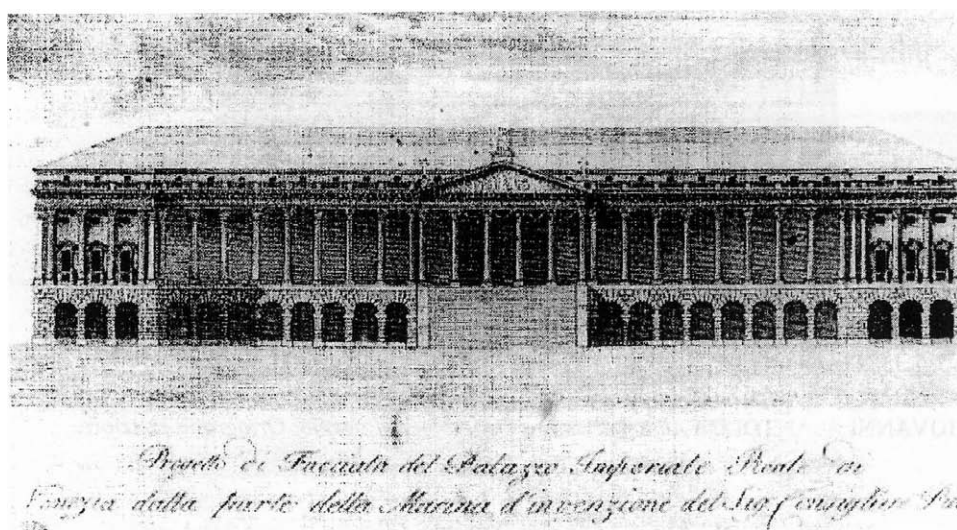


FIG. 4. G. PINALI, *Progetto per la sistemazione del Palazzo Reale. Facciata dalla parte della Marina.*

È Pigazzi stesso ad ammettere, infatti, che qualora si volesse realizzare un canale che fornisse adeguato approdo allo scalone «converrebbe eseguire il progetto in altri tempi proposto», per la cui esecuzione, però, si rivelava necessario abbattere una serie di fabbricati e sostenere una spesa ingente.

Così, anche se il progetto verrà accantonato per evidenti difficoltà economiche ed

si nota chiaramente un ponte la cui larghezza, equivalente alla bocca della Piazza, avrebbe procurato una maggiore fluidità di transito: ASVE: *Intendenza Reali Palazzi*, b. 24, n. 1399 (FIGG. 8-10).

esecutive, rimane innegabile il fatto che, dopo cinquant'anni, la proposta di Pinali conservava ancora una certa dignità di attenzione e validità propositiva.

Una validità avvalorata anche dalla capacità di analisi del Pinali, rivelatasi in grado di proporre una soluzione attenta al delicato equilibrio lagunare, e che d'altro canto metteva in luce l'incapacità dell'Antolini nel trovare una soluzione idonea ad un contesto così impegnativo e sfaccettato.

Certo, anche Antolini aveva previsto una qualificazione del Palazzo Reale verso il bacino di S. Marco, ma il disegno dello studioso veronese si rivelava di più felice invenzione sia da un punto di vista stilistico, per la netta conformazione neoclassica, sia da un punto di vista funzionale, grazie all'introduzione di una scala d'accesso dalla riva d'approdo sul Bacino.¹⁶

E sebbene la proposta di Pinali di adottare un terzo ordine, il corinzio, per il peristilio possa apparire un po' bizzarra, quasi una sorta di compensazione stilistica ossequiente alle regole della *varietas*, bisogna ammettere che l'Antolini si era dimostrato eccessivamente docile nel seguire la soluzione suggerita dal viceré,¹⁷ ed incapace di inserire in modo adeguato un terzo corpo di fabbrica che fungesse da collegamento tra le Procuratie (Fig. 6).

Infatti, sebbene le modifiche apportate al modello cinquecentesco (insieme con l'idea di far avanzare di cinque piedi il fronte della fabbrica) contribuirono a sottolineare il significato aulico della nuova conformazione architettonica ed a segnare una scansione volta ad attutire i contrasti in questo lato della Piazza, alla fine questi stessi contrasti risultavano esaltati dalla bidimensionalità del disegno antoliniano.

Soluzioni che, quindi, peccavano di ingenuità, e che non potevano sfuggire a chi, come Pinali, conosceva le potenzialità ma anche i limiti di tale contesto.

In uno scenario così stratificato e complesso, in cui interagivano esigenze funzionali, declamatorie, celebrative, storiche e stilistiche, appare ancora più controversa ed emblematica la discussione sulla destinazione della chiesa di S. Geminiano, tra chi, come l'Antolini, doveva abatterla, chi la rimpiangeva declamandone le impareggiabili bellezze¹⁸ e chi, come Pinali, ne proponeva un diverso utilizzo.¹⁹

Dobbiamo subito riconoscere che nel suo giudizio lo studioso veronese si mostrava in perfetta consonanza coi tempi, sia da un punto di vista storico-critico che funzionale.

¹⁶ Inoltre, proponendo la realizzazione di una facciata monumentale prospiciente sul bacino di S. Marco, con basamento ad arcate simili a quelle del pianterreno della Zecca, con alta galleria di ordine corinzio e sovrastante balconata collegata da una scalinata centrale, Pinali sviluppava un motivo già abbozzato dall'architetto Pietro Bianchi a fine Settecento, quando questi progettò una sistemazione dell'angolo sud-occidentale dell'area di Terranova con la costruzione di un grandioso teatro, di stile classico, che avrebbe dovuto affacciarsi sul bacino di S. Marco, in corrispondenza alla Zecca sansoviniana. Cfr. M. BRUNETTI, *Il ponte fra il Giardinetto Reale e Calle Vallaresso*, «Rivista di Venezia», 1933, pp. 318-324; G. FIOCCO, *Francesco Guardi pittore di teatro*, «Dedalo», 1933, p. 360; G. MARIACHER, *Venezia ieri e oggi*, Catalogo della Mostra (18 febbraio-27 marzo 1967), Venezia, 1967.

¹⁷ A dimostrazione della sua eccessiva sottomissione alle direttive francesi l'Antolini così intitolava l'album dei disegni spediti al viceré nel gennaio del 1807: «Idea di S.A.I. il Principe Eugenio Napoleone/Viceré d'Italia, combinata dal R.o Archit.o/Antolini nel luogo di S. Geminiano in Venezia, per dare un ingresso/Nobile agli Alloggiamenti dei Sovrani, e Principi/situati nell'Edificio detto le/Procuratie Nuove».

¹⁸ BMCorrer: *Cod. Cicogna 2844-2847*, CIOGNA, *Diari*, I, 8 mar. 1811; lettera di Giustina Renier Michiel all'abate Bettini datata 20 giu. 1807 in *Lettere di pittore e scrittori italiani contemporanei*, 1844, p. 11. Si veda inoltre G. J. FONTANA, *Cento palazzi fra i più celebri di Venezia sul Canal Grande e nelle vie interne dei Sestrieri*, Venezia, 1865, pp. 436-437.

¹⁹ Per un approfondimento sulla chiesa di S. Geminiano vedi T. TEMANZA, *Vite dei più celebri architetti e scultori veneziani che fiorirono nel secolo decimosesto*, Venezia, 1778; L. CIOGNARA, A. DIEDO, G. SELVA, *Le fabbriche più cospicue di Venezia*, Venezia, 1815-1820, pp. 93-94; A. QUADRI, *La Piazza di San Marco in Venezia*, Venezia, 1831, p. 21; FONTANA, *La Piazza*, cit., pp. 37-39; G. SAMONÀ, *Caratteri morfologici del sistema architettonico di Piazza San Marco*, in *Piazza San Marco*, cit., pp. 9-47; E. BASSI, *Tracce di chiese veneziane distrutte*, Venezia, 1997, pp. 123-129.

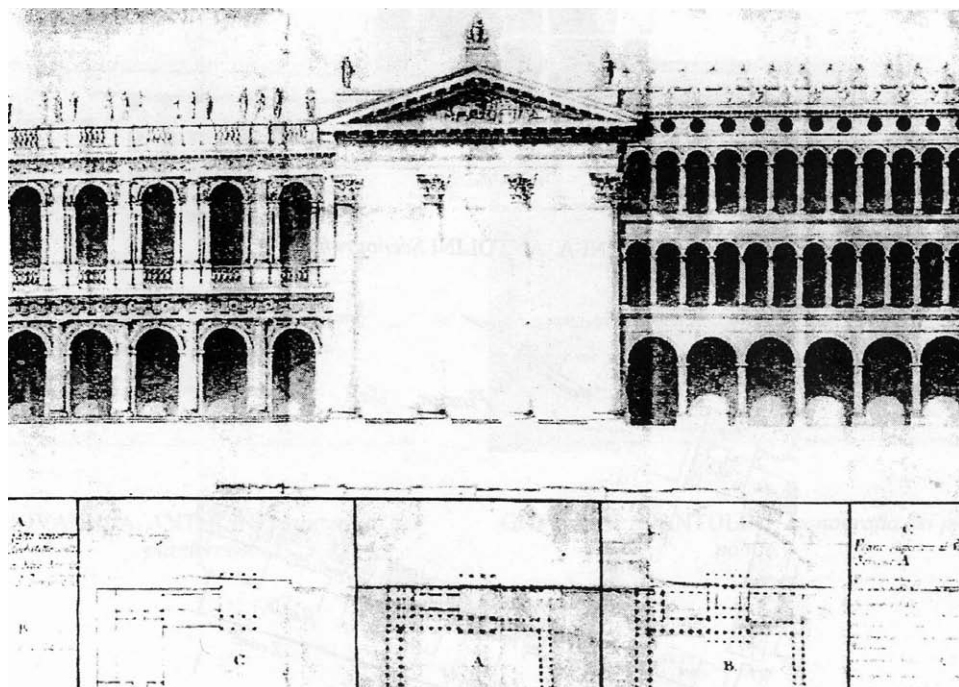


FIG. 5. G. PINALI, *Progetto per la sistemazione del Palazzo Reale.*

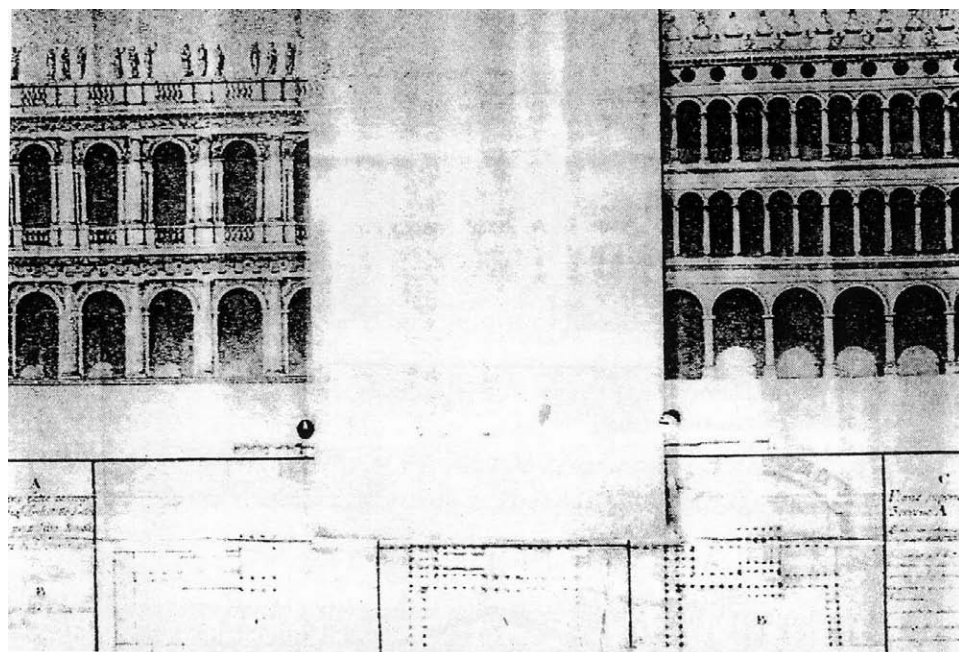


FIG. 6. G. PINALI, *Progetto per la sistemazione del Palazzo Reale con, sovrapposto, il disegno della facciata di G. Antolini.*

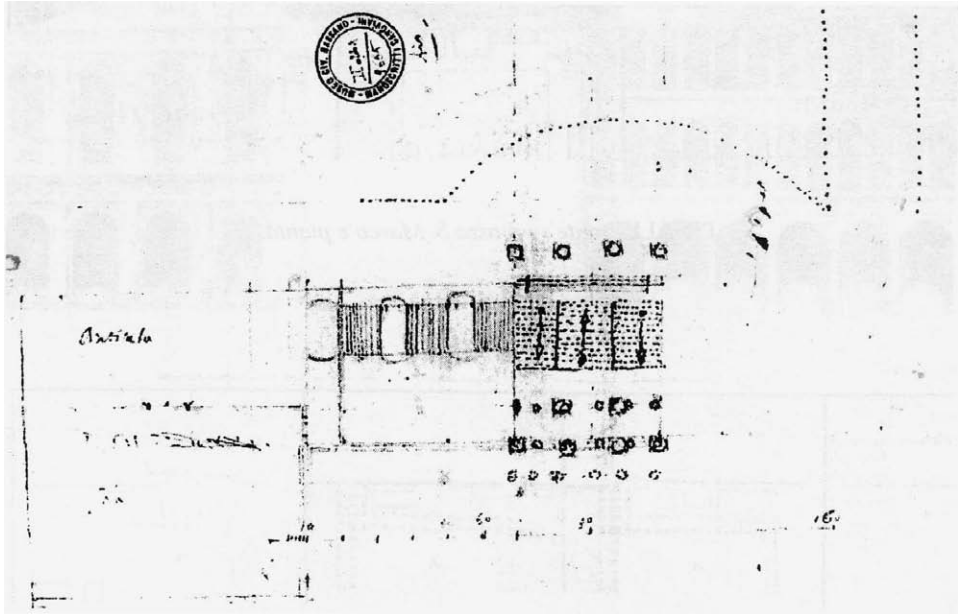


FIG. 7. G. PINALI, *Progetto per la sistemazione del Palazzo Reale*, disegno.

Per quanto riguarda il primo aspetto, Pinali non esitava a definire questa chiesa «mediocre» per l'impostazione progettuale e per una decorazione «secca, trita, e non affatto corretta, per le molte risalite, corpi concentrici e membrature soverchiammente suddivise»,²⁰ intervenendo così nel dibattito ottocentesco sulla definizione architettonica di Venezia, in un momento in cui sempre più si affermava il gusto (e quindi il metro valutativo) neoclassico a scapito della tradizione storica passata, in particolar modo rinascimentale.

Per quanto riguarda l'aspetto funzionale, invece, Pinali considerava determinanti le esigenze della corte imperiale, e suggeriva di trasportare l'interno della chiesa negli appartamenti reali per utilizzarla come cappella,²¹ e di creare al suo posto un passaggio che mettesse in comunicazione le Procuratie Vecchie con le Nuove.²²

A questo punto Pinali non tralasciò di scrivere al Viceré, all'Intendente dei Beni della Corona e al Ministro dell'Interno affinché venisse adottato il suo piano.²³

E i suoi sforzi non dovettero risultare inutili dal momento che il terzo progetto

²⁰ PINALI, *op. cit.*, pp. 2-4.

²¹ Anche per Giacomo Parma era opportuno «riedificarlo per cappella reale del palazzo, cui tornava non men necessario che conveniente, poiché quanto alla facciata che pur non adeguava il merito del tempio, poteva pure ricostruirsi altrove» (G. PARMA, *Arti Belle dei Veneziani*, Padova, 1837, p. 62).

²² Proposta che troverà un sostenitore autorevole in Pietro Selvatico, concorde nel ritenere che l'avvenuto collegamento tra i tre lati della Piazza apportava una tale comodità e piacevolezza da compensare la perdita della chiesa. Cfr. P. SELVATICO, *Sulla architettura e sulla scultura in Venezia dal Medio Evo sino ai nostri giorni*, Venezia, 1847, pp. 295-296.

Per testimonianze recenti sulla demolizione di S. Geminiano cfr.: D. BRATTI, *Venezia scomparsa*, Venezia, 1911; G. FOGOLARI, *I Palazzi e le Ville che non sono più del Re. Il Palazzo Reale di Venezia*, «Illustrazione Italiana», 30 mag. 1920; G. DAMERINI, *I giardini di Venezia*, Bologna, 1931; E. R. TRINCANATO, *Rappresentatività e funzionalità di Piazza San Marco*, in *Piazza San Marco*, cit., pp. 74-94; A. ZORZI, *Venezia scomparsa*, Milano, 1972.

²³ BMCorrer: P.D. c. 303 xxv, lettera di Pinali a «S. A. I. Eugenio Napoleone Vicere d'Italia, 16 agosto 1808»; BMCorrer: *Cod. Cicogna* 2844-2847, CICOGNA, *Diari*, I, 14 lug. 1810.

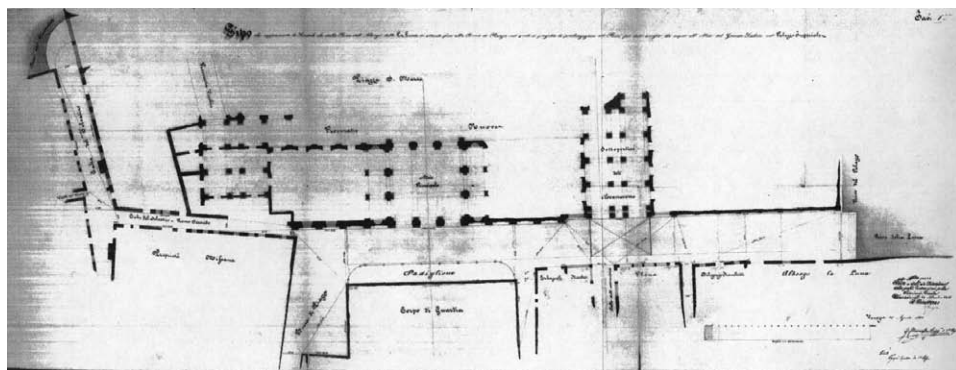


FIG. 8. G. A. PIGAZZI, *Sulla formazione d'un canale per accedere dal rivo della Luna all'atrio del Palazzo Imperiale: Tav. 1, Tipo che rappresenta lo Stradale che dalla Riva dell'Albergo detto La Luna si estende sino alla Bocca di Piazza.*

presentato dall'Antolini nel 1808 subì una serie di modifiche che seguivano fedelmente le indicazioni espresse dallo studioso veronese.

Il disegno dell'Antolini prevedeva, infatti, un corpo di fabbrica ortogonale alle Procuratie Nuove, sull'area dell'interrato rio delle Beccarie; l'ampliamento delle Procuratie Nuove; la creazione di una facciata di rappresentanza sul bacino di S. Marco arricchita da una ordine di semicolonne; la realizzazione di uno stretto corpo di fabbrica con sale di passaggio, parallelo alle Procuratie Nuove e attraversante il Campiello dell'Ascensione.²⁴

Questo disegno, però, non accolse il favore del viceré, che così interpellò nel giugno del 1808 gli architetti Giuseppe Maria Soli e Luigi Canonica affinché presentassero un nuovo progetto (FIGG. 11-12).²⁵

Nell'ottobre del 1808 questi suggerirono di prolungare il Rio della Luna, di creare un bacino d'approdo in corrispondenza dell'ingresso dello scalone della facciata posteriore, e di costruire alcuni edifici adibiti a botteghe costeggianti sia il canale che il bacino.

Di fronte a questa proposta, che riusciva a conciliare sia le esigenze funzionali che la pregevolezza estetica in una più vasta appropriazione urbana, non possono non risaltare le congruenze con il disegno del Pinali,²⁶ come viene chiaramente confermato da una relazione stesa l'8 ottobre 1808 dall'ingegnere Giuseppe Mezzani.

²⁴ ASVe: *Intendenza Palazzi Reali, lavori 1807-1813.*

²⁵ Vedi lettera dell'Antolini a Giuseppe Rangone dell'11 giu. 1808 (BArchBo: Carteggio Rangone) ove egli manifesta la preoccupazione di vedersi soppiantato da tali architetti.

²⁶ Narra il nostro Autore a Giuliani: «A Venezia giunto provai il massimo dolore nel vedere e conoscere dall'atterramento già fatto, che malgrado che Antolini si sia ritirato, quasi disgraziato, ciò non pertanto si segue il suo piano e disegno con le Logge sporte nella piazza per undici piedi. Il Piano poi fu infinitamente più esteso dalla parte dell'Ascensione, poiché finalmente il Principe ha suggerito, ciò ch'io suggerisco molto prima nelle mie Osservazioni stampate, cioè di condurre il Rio e stabilire un bacino d'acqua sino ai piè della Scala, ond'abbia questa il suo accesso dignitoso per terra egualmente, e per acqua. Dunque oltre li così detti Granai son demoliti tutti li Casotti dell'Ascensione, e si dubita che sia rispettata la Zecca, perché si vogliono due ali con facciata nuova al corpo di mezzo e giardino dinanzi. Vi furon qui li due architetti Canonica, e Soli di Modena». Questi concentrarono l'attenzione «sulla facciata verso il mare, e sul demolire o non demolire la Zecca, ma sull'architettura delle Logge nulla dissero; [...] Dissero solo che è necessario mettere questo nuovo Corpo della medietà giusta fra l'une e l'altre Procuratie, altra avvertenza da me replicata nelle osservazioni; alla quale però dato non si era il minimo pensiero prima di questo momento, perché anzi si è atterrato il quinto arco, e sopra imposta fabbrica delle vecchie; mentre per l'Euritmia converrà non solo rifabbricar questo, ma farne un'altro di nuovo. Io esclamo e gemo da ogni lato, ma la mia voce non giunge al Cielo. Quando sarà fatto quando non ci sarà più rimedio allora sarà resa nota e si troverà giusta» (BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b.75, 7 ago.).

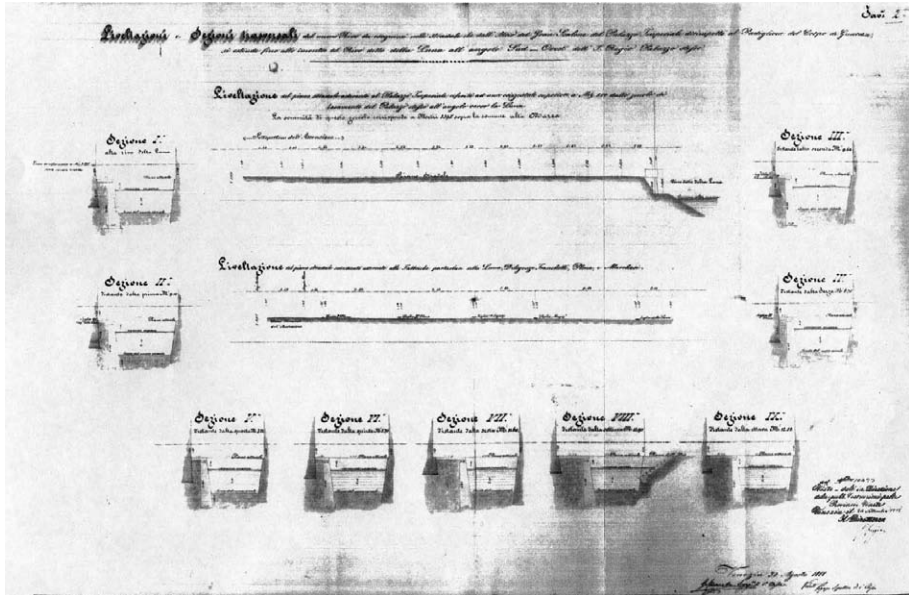


FIG. 9. G. A. PIGAZZI, Sulla formazione d'un canale per accedere dal rivo della Luna all'atrio del Palazzo Imperiale: Tav. II, Livellazioni e Sezioni trasversali del nuovo Rivo da eseguirsi nello stradale che dall'Atrio del Gran Scalone del Palazzo Imperiale dirimpetto al Padiglione del Corpo di Guardia, si estende fino allo incontro del Rivo detto della Luna all'angolo Sud-Ovest dell'I. Regio Palazzo stesso.

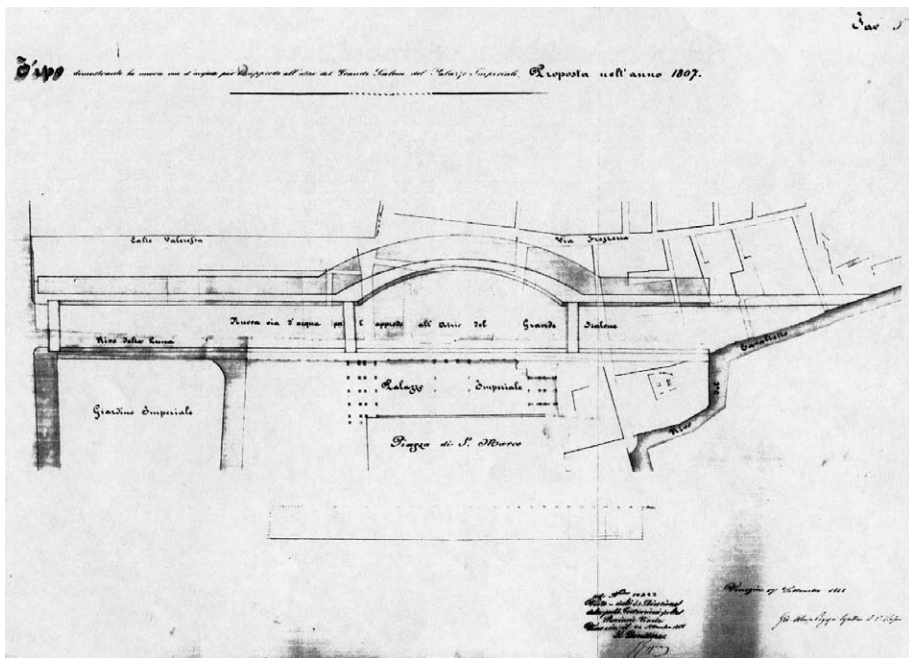


FIG. 10. G. A. PIGAZZI, Sulla formazione d'un canale per accedere dal rivo della Luna all'atrio del Palazzo Imperiale: Tav. III, Tipo dimostrante la nuova via d'acqua per l'approdo all'atrio del Grande Scalone del Palazzo Imperiale, Proposta nell'anno 1807.

Mezzani, infatti, conferma l'incidenza delle critiche di Pinali nelle scelte delle autorità governative, al punto che lo stesso viceré suggerì di ridurre ad un eguale numero di arcate i due tratti delle Procuratie e di spostare lo scalone di un'arcata verso le Procuratie Vecchie.²⁷

Non venne tenuta in alcuna considerazione, invece, la proposta dell'Antolini il quale, prevedendo due accessi, uno da terra (la loggia con lo scalone) e uno dall'acqua (l'avancorpo collegato da una scalinata ad un approdo posto in prossimità dell'imbocco del Canal Grande) evidentemente non riteneva opportuna una ristrutturazione dei collegamenti pedonali tra le calli confluenti nel campiello dell'Ascensione e nella Piazza, ritenuta invece necessaria qualora si fosse realizzato il bacino d'approdo ai piedi del loggiato.

Ma, inaspettatamente, nell'agosto del 1810 i lavori subirono un ulteriore arresto.

Ci si accorse, infatti, che Mezzani non aveva calcolato lo scarto esistente tra il tronco delle Vecchie e delle Nuove Procuratie, corretto da Sansovino con una leggera deviazione all'allineamento della facciata di S. Geminiano.²⁸

Non sembra che ciò sia da imputare ad un banale errore di rilevamento dell'Antolini il quale, anzi, già nei disegni del 30 gennaio 1807 aveva sottolineato la mancanza di assialità tra le due fabbriche, suggerendo di inflettere lievemente la parete settentrionale del doppio loggiato per permettere il collegamento con le Procuratie Vecchie.

Più probabile, invece, che Mezzani abbia volutamente omesso un'importante direttiva governativa, spinto dalla difficoltà di assecondare le contraddittorie disposizioni del viceré.

Quest'ultimo, infatti, ordinò di ridurre a rettilineo l'asse longitudinale di entrambe le Procuratie e di costruire nel più breve tempo possibile la loggia con lo scalone, evidentemente senza la consapevolezza di cosa tali indicazioni avrebbero comportato in termini di demolizioni e rifacimenti.

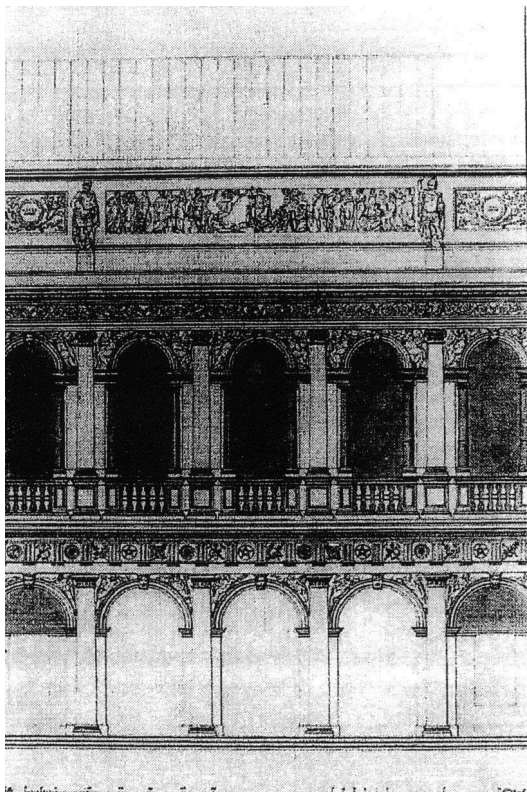


FIG. 11. G. M. SOLI, L. SANTI, *Palazzo Reale*.
Prospetto su Piazza San Marco.

²⁷ Vedi Appendice 1. Cicogna il 15 luglio 1810 annotava che, tra tutte le proposte di Pinali, ne vennero adottate due: «La prima, della Riva, cui l'Antolini non aveva pensato, e la seconda de' gradini che l'Antolini avea fatti per iscendere in piazza, cosa che il Pinali disapprovò nella sua lettera; e che in fatti fu ritenuta».

²⁸ Cfr. BMCorrer: *Cod. Cicogna* 2844-2847, CICOGNA, *Diari*, I, 15 lug. 1810, pp.167-169; D. BRATTI, *L'ultima ala delle Procuratie e la distruzione di un capolavoro del Sansovino*, «Rivista di Venezia», 12, 1930, pp. 584-612.

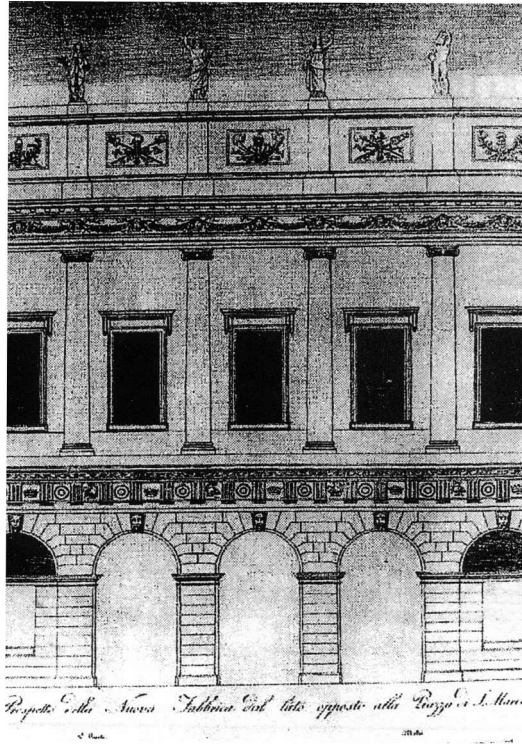


FIG. 12. G. M. SOLI, L. SANTI, *Palazzo Reale*.
Prospetto verso l'Ascensione.

risoluzione di demolire quanto sinora costruito, nonché le cinque campate delle Procuratie Vecchie.²⁹

Inevitabilmente Pinali dichiarava tutto il suo sdegno nei confronti di chi permetteva tali demolizioni, il prefetto Galvagna,³⁰ e nello stesso tempo si mostrava speranzoso di veder realizzato il proprio progetto.³¹

Speranze alimentate anche dal fatto che, oltre all'Antolini, pure Mezzani e Soli si sentirono abbandonati dall'autorità politica, tanto che, come osserva Pinali, «il primo [...] ne fu pel suo migliore allontanato, [...] il secondo accagionato di arbitrij

Risulta comprensibile, quindi, l'imbarazzo del Mezzani di fronte a disposizioni che, se da un lato esigevano una sollecita esecuzione, dall'altro comportavano l'abbattimento di un tratto delle Procuratie Vecchie e la completa revisione del progetto antoliniano.

Proprio queste disposizioni governative, inoltre, finirono per affossare il piano dell'Antolini, in quanto con la costruzione del primo ordine del loggiato divennero ancora più manifeste le carenze in esso contenute per quanto riguarda il collegamento delle Procuratie Vecchie al nuovo corpo di fabbrica. Fu così che all'Antolini non venne risparmiata la frustrazione di vedere realizzato da Soli la soluzione con cui egli, già nel gennaio del 1807, aveva eluso il problema della congiunzione del nuovo loggiato con le Procuratie Vecchie, ed a sua volta il barone Galvagna, prefetto del Dipartimento dell'Adriatico, fu costretto a prendere la drastica

²⁹ Cfr. BMCorrer: *Cod. Cicogna* 2844-2847, *CICOGNA, Diari*, I, 15 lug. 1810.

³⁰ Prefetto che, agli occhi di Pinali, era «il carnefice dell'Arco de Gavi e della Piazza di S. Marco» e «un vanerello ambizioso, cui non sono in caso di rendere alcun tributo». BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b. 75, 14 dic. 1811. Vedi inoltre lettera del 2 nov. 1813: «Tornando al Winchelmann [sic] assicurate il S. Co: Lodovico v.ro fr.to che il Galvagna detto Barracuda cioè il f.tto del prefettino di Venezia, ha, ed ha sempre posseduti tutti e tre li volumi del Winkel. [sic]» (BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113).

«Giustamente declama il Sig. Pinali contro il Prefetto Galvagna di questa Comune la quale adottò il progetto di gittare giù le due ali delle Procuratie vecchie e nuove per erigere una terza Fabbrica e ciò per riparare l'error fatto [...] che non si combaciano il lato della nuova Scala, con quello delle Procuratie vecchie» (BMCorrer: *Cod. Cicogna* 2844-2847, *CICOGNA, Diari*, I, 9 ago. 1810.

³¹ «Vi dirò che dei lavori fatti in 3 anni al Palazzo Reale di Venezia nulla si salvò. Si riconosce necessario atterrare tutto quello che si è fatto» per «un nuovo progetto, che sebben meno peggio del primo è però sconvenientissimo, e insulso. Io spero adesso che S.A.I. esaminerà i miei scritti, e vedrà che son tre anni ch'io batto saldo, e che ho presagito la presente catastrofe» (BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b. 75, 15 ago. 1810).

Inoltre, «È venuto il decreto che debba demolirsi tutto quello che si è fatto nella nuova scala a S. Geminiano. Pinali può forse sperare che venga adottato il suo piano» (BMCorrer: *Cod. Cicogna* 2844-2847, *Diari*, I, 20 ago. 1810).

connessi delle disposizioni economico-pecuniarie, fu imprigionato, [...] il terzo si sottrasse clandestinamente da Venezia, onde fuggire i rimbrotti e il rossore del meritato disdoro».

Ma proprio quanto realizzato da Soli (uno scalone con imponenti rampe; un fastigio con stemma imperiale e un attico sopra gli appartamenti reali; finestre quadrilatre invece che arcuate) divenne fonte di innumerevoli discussioni negli anni a venire.

Risulta evidente, infatti, che il suo intervento (con un attico sovraccarico di ornamenti, un tetto troppo alto e un fregio «di generale secchezza e di non bell'effetto visivo»)³² si inseriva in misura monumentale (ed ingombrante) nel tessuto urbanistico della Piazza, senza un'adeguata tensione inventiva che supportasse un risultato ancora troppo compromissorio, troppo incerto tra tradizione e modernità.

Nel maggio del 1814, quindi, il Consiglio di Governo chiese il diretto intervento dell'Accademia per trovare il modo di riparare alle «mostruosità» di tale fabbrica,³³ e il mese dopo venne indetta una «Sezione degli Architetti» alla quale Cicognara chiese che prendesse parte anche Pinali; proposta alla quale si oppose Selva, che di certo non vedeva di buon occhio lo studioso veronese, essendo diventati «inimici acerrimi come il Pinali n'è col Prefetto».³⁴

Dopo alcuni giorni si tenne un altro Consiglio ove venne deliberato di arretrare l'attico per sostituirlo con una terrazza ornata di colonne e statue simili a quelle della Piazzetta, di abbassare il soffitto e di sistemare la sala ottagonale.

Non erano previste modifiche, invece, per lo scalone, per la facciata rivolta verso l'Ascensione e per il «pessimo angolo nella piazza, ma anzi furono lodati tutti questi pezzi. Si è scritto a Vienna per le ulteriori deliberazioni. Pinali è in tutte le furie e ben a ragione».

E sempre Pinali il 7 luglio 1814 annotava la totale disapprovazione da parte del governo austriaco per quanto sino ad allora realizzato, aggiungendo ancora una volta speranzoso: «Sino a tanto che non è deliberato li miei tentativi possono essere di qualche utilità, essendo io convinto che non si debba spender un soldo a far tacconi, ma dovendo riformare si debba riformare radicalmente».³⁵

Ma proprio il governo austriaco dovette deludere tali aspettative e fornire ulteriori preoccupazioni a Pinali, in quanto la censura non gli permise la pubblicazione di una *Raccolta di Scritti in parte inediti di un Amante di Belle Arti concernenti le Innovazioni della Piazza di San Marco dalla perdita di san Geminiano sino alla fatale demolizione delle Vecchie Procuratie ad un de' lati di quel tempio* scritto nel 1814,³⁶ ora conservato nella Biblioteca del Museo Correr.³⁷

Un manoscritto che presenta una stesura abbastanza faticosa e travagliata, con cancellature che attestano i numerosi (e di certo non spontanei) ripensamenti dell'Autore, dovuti ad aggettivi o parti che sarebbero risultati troppo forti nella loro precisa testimonianza, sgradevolmente veritiera per i personaggi coinvolti.

³² CICOGNARA, DIEDO, SELVA, *op. cit.*, p. 82.

³³ BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 22 lug. 1814.

³⁴ BMCorner: *Cod. Cicogna 2844-2847*, CICOGNA, *Diari*, I, 26 giu. 1814.

³⁵ Cfr. inoltre BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 22 mag. 1814 e 22 lug. 1814.

³⁶ Non a caso questo manoscritto reca la data 1814, anno che nella storia culturale veneta segnò il passaggio ad una posizione di dolorosa subordinazione, dovuta ad una volontà governativa fortemente coercitiva. Cfr. P. PRETO, *L'Illuminismo veneto*, in *Storia della cultura veneta*, diretta da G. Arnaldi, M. Pastore Stocchi, 5, 1, Vicenza, 1986, pp. 1-44; M. INFELISE, *L'editoria*, in *Storia della cultura veneta*, cit., 5, 1, pp. 91-111.

³⁷ BMCorner: *Cod. Cicogna*, b. 2427, IV.

Una «minacciosa e invidiosa censura»³⁸ che, come scrive Carpani in una nota in prima pagina, consentiva la pubblicazione del manoscritto a patto che l'Autore presentasse «la sua Prefazione purgata da ogni sarcasmo ed inopportuna declamazione»; condizioni di cui lo stesso Pinali era consapevole, dal momento che si chiedeva come «uniformare» lo scritto «alle idee di Polizia, consistendo il merito [...] in quello appunto che la Polizia non vorrebbe, e non vorrà probabilmente che sia stampato».

In un primo momento Pinali pensò di ricorrere alle sue conoscenze lombarde per tentare di aggirare l'ostacolo censorio, delegando prima il conte Ercole Silva poi l'architetto Luigi Cagnola affinché facessero stampare gli scritti a loro nome e sotto la loro diretta responsabilità.³⁹

Alla fine però, con una certa coerenza, egli preferì che il suo testo rimanesse inedito e che fosse letto solamente «dagli amici, e Pochi Italiani che conoscono, e sentono l'importanza del soggetto, che non dall'ambizione utilissima del volitate per ora, che non conclude poi in sorta al bene dell'arti, ed alla loro sentita venerazione».⁴⁰

Nonostante queste premesse per nulla incoraggianti, tre validi motivi spingevano Pinali a far conoscere il suo manoscritto.

Innanzitutto il fatto che proprio il governo austriaco (che pur così tanto lo osteggiava) si mostrava disposto ad approntare ulteriori modifiche in Piazza S. Marco e quindi poteva trovare utile la sua proposta.

Secondo, testimoniare (con un certo orgoglio) che di fronte ai continui rifacimenti che coinvolsero una tra le Piazze più belle al mondo si era alzata una voce di denuncia e protesta.⁴¹

Terzo motivo di intervento, la pubblicazione (sempre nel 1814) di un opuscolo su Piazza S. Marco, uscito anonimo ma che crediamo di poter identificare con quello dell'architetto Antonio Ruggia,⁴² erroneamente attribuito allo studioso veneto.

³⁸ BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 21 ott. 1829.

³⁹ Naturalmente Pinali si rivolse a Silva «sopra tutto perché si rende così egli solo responsabile presso la Polizia della Stampa; ed io avrò la soddisfazione di avere esternato il ribrezzo di tanto disprezzo alle povere arti, e di tanti gratuiti abusi, di tante gratuite distruzioni dei moderni tempi, e dei nostri giorni» (BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 13 apr. 1812). Inoltre, «scrissi a Cagnola perché mi garantisca dal farmi stampare senza parteciparmelo. Sebbene questa stampa / voi ben riflettete / è pericolosa» (BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 26 ago. 1812).

⁴⁰ A sostegno di quanto qui affermato citiamo una lettera indirizzata a Cicognara ove egli fa riferimento alle difficoltà sorte con la censura: «Non amo, è vero, essere di frequente stampato, e molte cose scritte con cuore e senza pompa allorché poteano essere utili, giacché ho sempre dinanzi agli occhi quel nisi utile est quod facimus Ecc. Ed avrei di che mostrarmi onoratamente se pubblicassi quanto con voce indipendente dall'adulazione e dal timore ho scritto perché non si credesse che tutti tutti gli italiani sieno concorsi a guastar la Piazza di S. Marco; a non profittar di rari monumenti pubblici nei pubblici Giardini; ad abbandonare sconsigliatamente alla demolizione parecchi Templi insigni; a lordare per mercimonio pitture originali; a capovolgere l'antisala del Maggior Consiglio; a guastar l'Atrio e la Scala della Biblioteca, e lo stesso Albergò delle Muse, ove con tanto onore or Voi presiedete» (BCivVr: b. 620/44, 17 ago. 1812).

⁴¹ Infatti, vi era «in Venezia stessa chi di tempo in tempo avvertiva» degli errori commessi dai tre Architetti «che tanto bello distrussero, e tanta mostruosità sostituirono», volendo adoperarsi «per zelo, indipendente da ogni altro affetto» e per «attraversarne le ormai incorreggibili conseguenze; E per ottenere questo intento, cui era unita la riputazione dell'arte, e degli Italiani artisti, non ha tenuto di farsi incontro alla stessa calunnia di persone, fatalmente influenti, che per ignoranza applaudirono, e per presunzione patrocinavano l'opera stupida, ch'or si deplora senza rimedio». Tutta la parte che va da «E per ottenere questo intento» a «ch'or si deplora senza rimedio» è stata cancellata (BMCorrer: *Cod. Cicogna*, b. 2427, IV, Pinali, 1814, c. 2v).

⁴² A. RUGGIA, *Pensiere di un Veneto Architetto sulla innovazione praticata nella fronte della Piazza di San Marco di Venezia colla distruzione del Tempio di San Gimignano*, Padova, 1814.

Un opuscolo che si discosta di gran lunga, sia dal punto di vista contenutistico che formale, da quello di Pinali, in quanto le soluzioni «effimere e palliative» del primo non possono di certo venire confuse con quelle ben più decise e radicali presenti nel secondo.

In questo opuscolo infatti Ruggia, dopo aver lasciato spazio all'amarezza per la demolizione della chiesa di S. Geminiano ed alla delusione per quanto sino ad allora realizzato, suggeriva di uniformare stilisticamente il lato sud della Piazza alla Libreria sulla Piazzetta, di demolire l'attico per sostituirlo con un alto fregio, una terrazza e una balaustra con statue e obelischi, e di costruire (tra le Nuove Procuratie e la nuova ala) una loggia simile a quella posta tra le Procuratie Vecchie e la Torre dell'Orologio.

Altri studiosi contemporanei compresero l'inattuabilità di tale proposta,⁴³ e anche Pinali in questo suo manoscritto si prefiggeva di ragionare su cosa avrebbe comportato (in termini di spesa, tempo e risultati) seguire i suggerimenti di Ruggia.

Se scendiamo da un piano di analisi generale ad uno più particolare,⁴⁴ notiamo come le osservazioni dello studioso veronese non intacchino l'impostazione generale del progetto di Ruggia che, anzi, mostrò una certa dose di buon senso nella volontà di alleggerire linguisticamente il prospetto di questo lato, senza però riuscire ad inserirsi attivamente in quel meccanismo di forze, spinte e contropinte presenti nella Piazza.

Certo, anche le osservazioni di Pinali non peccano di perfezione e a volte nella sua analisi si rivela troppo minuzioso, troppo attento al particolare per accorgersi di certe sfumature che tale proposta veniva ad assumere.

Oppure, al contrario, egli si esprime con toni troppo generici, a volte retorici, che lo riconducono più ad una impostazione metodologica antiquaria che non a una visione critica di ampio respiro.

Ma nonostante questi limiti, dalla lettura integrale del manoscritto si comprende che Pinali aveva intuito che qualcosa, a livello di equilibri ritmici, modulari, stilistici, nel disegno di Ruggia non funzionava, che tale proposta non riusciva a porsi in sintonia con il delicato equilibrio contestuale, risultando alla fine un tentativo manierato, retorico, teatralmente attardato, oltre che eccessivamente dispendioso.

E se, da un lato, appaiono fondate le critiche mosse da Pinali alla soluzione adottata da Soli per la facciata prospiciente la Piazza, dall'altro risultano meno giustificate le riserve espresse dallo studioso veronese per quanto riguarda la facciata posteriore

⁴³ Cfr. infatti Cicogna alla data 13 giugno 1814: «È uscito alla luce l'Opuscolo che ho accennato dell'Architetto Ruggia Antonio sulla fabbrica in Piazza. Non convengo col suo parere che sarebbe quello di ridurre la facciata come quella della biblioteca, di levare due archi delle Procuratie Vecchie e porci un'architettura simile ad una delle ale dell'orologio, e di levare due intercolumnj dall'aggiunta fatta dallo Scamozzi sopra le Procuratie nuove e porvi le statue, l'attico della Biblioteca. Non mi piace perché l'angolo delle Vecchie sarebbe cattivo e verrebbe a perdere due archi di esse Procuratie che dovrebbero aver l'aggiunta anche di quelli che han demolito e che ne formavan l'angolo».

⁴⁴ Conveniamo pure, osserva Pinali, di chiudere le due ultime finestre delle Procuratie Nuove presenti sul terzo ordine, così da uniformare tale lato della fabbrica; allo stesso modo accettiamo di demolire l'attico «malnato» del Soli e di sostituirlo con il fregio del Sansovino, ponendo al di sopra del secondo ordine (in altezza pari alla biblioteca) una ringhiera o prospetto coronato da statue. Ammettiamo anche di demolire altre tre arcate delle Procuratie Vecchie e di costruirvi una fabbrica simile a quella dell'Orologio; alla fine, conviene lo studioso, si otterrebbe soltanto un «ripiego» di buon senso ma che non affronta con la necessaria autorevolezza il nodo centrale della questione.

Meglio, quindi, utilizzare una somma equivalente a quella preventivata da Ruggia per ricostruire le cinque arcate delle Procuratie Vecchie, ed erigere una fabbrica che si discosti dallo stile di queste ultime ma «equivalente» nel suo aspetto funzionale al tempo sansoviniano (BMCorrer: *Cod. Cicogna b.2427*, iv, Pinali, 1814, c. 6v).

del Palazzo, secondo il suo giudizio costruita «con imperizia pari al disprezzo», con un rivestimento a bugne «ben miserevole» e una cornice «villana».

A noi, invece, sembra che in questo caso Soli abbia saputo muoversi con maggior padronanza e scioltezza, libero da confronti impegnativi e, proprio per questo, con minori problemi di inserimento, proponendo quindi una soluzione adeguata al contesto.

Altro motivo di riflessione riguarda il passo ove Pinali polemizza con l'Accademia, ai suoi occhi 'colpevole' di aver suggerito soluzioni troppo simili a quelle presentate da Ruggia,⁴⁵ e di non aver fatto nulla di decisivo per impedire la demolizione dell'ala delle Vecchie Procuratie.

Già in precedenza Pinali aveva espresso la sua contrarietà nei confronti dell'atteggiamento assunto dal Presidente dell'Accademia Leopoldo Cicognara, che «non aprì mai bocca né in privato né in pubblico, né in iscritto, né coi torchi, che pur gli sono sì famigliari» per orientare verso diverse (e meno drastiche) soluzioni le direttive francesi, dal momento che «vide tre volte sotto gli occhi suoi propri fare e disfare, ed ogni volta in peggio».⁴⁶

E in effetti se noi leggiamo il *Discorso sull'origine delle Accademie* pronunciato da Cicognara nel 1810, vediamo che questi tenne cautamente un atteggiamento di distacco su quanto operato in quegli anni nella Piazza.⁴⁷

Ma se noi verifichiamo sui *Diari* di Cicogna, scopriamo che Cicognara era stato espressamente invitato dal prefetto Galvagna a togliere, correggere, limare le parti più accese ed accusatorie nei confronti della politica francese in materia di beni artistici,⁴⁸ tanto che nel suo *Elogio di Andrea Palladio* del 1810 egli poté permettersi solamente una velata allusione alla demolizione di S. Geminiano là dove dichiara che «il merito di ciò che si edifica non giunge a pareggiar mai la preziosità di quanto viene ingratamente distrutto».⁴⁹

Alla fine, quindi, pur con diverse competenze, con diverse responsabilità, pur con diversi ruoli, Pinali e Cicognara risultavano sottomessi allo stesso controllo censorio; e ben poco contava che le autorità amministrative parlassero lingua francese o tedesca: la logica governativa imponeva sempre, dappertutto, le stesse restrizioni.

Comunque, nonostante questi veti censori, nonostante un clima generale di «bassa invidia e vergognosa non curanza»,⁵⁰ Pinali nel corso degli anni ricevette numerosi, autorevoli consensi da parte dei principali protagonisti della vita culturale dell'epoca.

⁴⁵ BMCorrer: *Cod. Cicogna 2427*, IV, Pinali, 1814, cc. 8v, 9r-v.

⁴⁶ BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, ultimo dell'anno. Un giudizio avvalorato, nella sua polemica testimonianza, da Fapanni (BMAVe: It. VII.2280(9461), FAPANNI, *La Piazza di San Marco molto deturpata e poco migliorata in questo secolo*, p. 35) e, un po' più in là negli anni, da Quadri. Cfr. A. QUADRI, *La Piazza di San Marco in Venezia*, Venezia, 1831, p. 20; FONTANA, *La Piazza San Marco*, cit., p. 37.

⁴⁷ «Né pel demolito tempio d'incontro alla Regia basilica potrebbesi mai giudicar necessaria l'esecuzione de' correnti progetti sui quali riverente mi taccio per la soluzione di cui sono onorati» (L. CICOGNARA, *Discorso sull'origine delle Accademie*, Venezia, 1808, p. 15).

⁴⁸ «In ispecialità dove disse che il Governo lascia perire i più bei monumenti e che non consulta alcuno quando vuole fabbricare o demolire qualche bel pezzo» (BMCorrer: *Cod. Cicogna 2844-2847*, *Diari*, 3 set. 1810). Cfr. inoltre CICOGNARA, DIEDO, SELVA, *op. cit.*, p. 81, ed il passo ove Cicognara si lamenta del fatto che per quanto riguarda una questione tanto delicata quale la demolizione della chiesa di S. Geminiano non vennero interpellati né gli studiosi delle Accademie Europee né i professori dell'Accademia veneziana, «cosicchè un semplice bisbiglio di artisti e di amatori delle cose patrie si fece sentire senza alcun effetto» (CICOGNARA, DIEDO, SELVA, *op. cit.*, p. 93).

⁴⁹ L. CICOGNARA, *Elogio di Andrea Palladio*, Venezia, 1810, pp. 39-40.

⁵⁰ PARMA, *op. cit.*, p. 85.

Infatti, a parte le polemiche col Filiasi (col quale «venne a gran noia quando non appoggiò il [...] Piano della Piazza di S. Marco»)⁵¹ e con Trezza,⁵² abbiamo trovato solamente una testimonianza che in alcuni punti si discosta da quanto sostenuto da Pinali, scritta dal segretario dell'Accademia veneziana, Antonio Diedo.⁵³

Questo scritto, infatti, contiene una ripresa particolareggiata di alcuni passi del Pinali, e denota una evidente capacità di analisi e di critica da parte dell'Autore sia da un punto di vista contenutistico che formale, arricchita da chiarissimi riferimenti elogiativi all'Antolini.

Si può riscontrare la fondatezza di alcune osservazioni sin dall'inizio del manoscritto, quando Diedo affronta la questione della chiesa di S. Geminiano, ribadendo l'inopportunità di giustificarne la distruzione adducendo come scusa la sua mancata originalità, in quanto in campo architettonico «c'è pochissimo di nuovo», tutto viene riproposto, riveduto, citato, senza che ciò significhi togliere valore o significato all'opera.

Allo stesso modo non è adducibile a scusa il fatto che un architetto dello spessore del Sansovino si sia avvalso dell'esempio di quanto realizzato da altri architetti, dal momento che chiunque studia, osserva, valuta quanto creato «dal lume altrui», in una contaminazione di motivi, di definizioni, di interpretazioni degne del più nobile eclettismo.

Ed a maggior ragione non è scusabile il fatto che Pinali «mostra di non sospettare quello ch'è più ragionevole a credersi in un uomo di tanto ingegno quanto ne aveva Sansovino», ovvero che questi abbia volutamente trascurato le ben note codificazioni stilistiche per realizzare una facciata confacente ad un ruolo di mediazione tra le due Procuratie.

La fondatezza di tali osservazioni non può che risultare lampante, e ancora più piacevole appare il tono ironico, leggero ma avveduto, con il quale l'Autore si esprime a proposito dell'avvenuta comunicazione tra le Procuratie, insufficiente a giustificare la demolizione della chiesa dal momento che, se si volesse proseguire con questi parametri valutativi, «una molle poltroncina vale il resto della Piazza, ed un buon Letto tutto il mondo».⁵⁴

E non si sottovaluti il fatto che, se proprio Pinali scelse di adottare l'ordine corinzio per il suo peristilio allo scopo di evitare il confronto con le Procuratie, tanto valeva che avesse conservato il tempio sansoviniano, perfetto nel suo equilibrio stilistico-funzionale.⁵⁵

Una critica arguta, vivace quindi, che sa mantenersi tale anche quando scende ad un piano più tecnicamente dettagliato, ma che non coglie alcuni nessi contestuali,

⁵¹ BMCorrer: *Ep. Cicogna 905/28*, lettera a Cicogna, 16 dic. 1829.

⁵² «Par impossibile che Voi, come Architetto, facendone lettura, non abbiate rimarcate le tante nozioni, e il tanto genio ch'io porto nell'arte, onde poi cadiate nel pregiudizio di tenermi in essa per un da nulla. Ma è poi impossibile che possiate dissimulare quanto feci per la Piazza di S. Marco, e per quel Palazzo Reale, e pei pubblici Giardini di quella Capitale; cose tutte notorie ed applauditissime, per quanto l'ignoranza e l'invidia dell'arte le abbia tenute indietro con universale rammarico e pentimento» (BCivVr: b. 48, 14 feb. 1812, lettera a Luigi Trezza «Architetto celebrato»).

⁵³ BUniPd: 2232/v. Alla Biblioteca Civica di Padova abbiamo rinvenuto una copia (anonima) di tale manoscritto, stesa dall'abate Daniele Francesconi nel maggio del 1819: BCivPd: B.P. 2537 xvi, *Brevi riflessioni sopra alcune Proposizioni incontrate nel libro del Sig. Gaetano Pinali che ha per titolo "Osservazioni..."*, in *Miscellanea di scritti appartenenti alle Belle Arti*, xviii, cc. 40-52.

⁵⁴ A ulteriore conferma della netta disapprovazione da parte del Diedo della demolizione della Chiesa di S. Geminiano, abbiamo rinvenuto sempre nella Biblioteca Universitaria di Padova (mss. 2214/12) una lettera datata 7 maggio 1807 «del Sig. Diedo Antonio al Sig. Costabile Intendente Generale dei Beni della Corona in Milano contro la progettata demolizione della Chiesa di S. Geminiano in Venezia». Su questo punto è nostra intenzione tornare con opportuni approfondimenti.

⁵⁵ BCivPd: B.P. 2537 xvi, *Brevi riflessioni*, cit., c. 47v.

alcune istanze di natura storica oltre che urbanistica che, come abbiamo visto, erano invece ben presenti a Pinali.

Una testimonianza che comunque, per i toni assunti nei confronti del Pinali, rimase del tutto isolata, dal momento che alcuni tra i più importanti personaggi dell'epoca (oltre che un giornale parigino)⁵⁶ si mostravano ben disposti verso le proposte presentate dallo studioso.

Basti citare Luigi Cagnola («Cagnola mi scrive che cento volte ha pensato e trova bellissima la mia idea sulla Piazza di S. Marco»),⁵⁷ Emanuele Cicogna, («Il Sig. Pinali è uomo assai di genio»),⁵⁸ un Polacco «al servizio del nostro Sovrano in Venezia, Architetto ed Ingegnere di Professione», il quale «veduti li miei disegni per la medesima, mi confessò ch'egli stesso non avrebbe altro partito che il mio delle 4 o delle 6 Colonne».⁵⁹

Oppure, basta leggere *L'Estratto dagli Annali Universali di Statistica*⁶⁰ del 1843, ove viene ricordato «come inusadita rimanesse la voce del consigliere Pinali veronese ed il suo progetto ragionevole; e come si venne al mezzo termine di murare la fronte del Palazzo Reale sulle tracce lasciate dal Sansovino nella Biblioteca», o l'intervento del Fapanni, secondo il quale «ci furono poi scritture e pareri molti a stampa. Fra i quali Gaetano Pinali veronese, giudice della Corte d'Appello in Venezia, assai intelligente d'architettura», che «aveva dato un disegno (inciso anche in rame in piccolissimo formato) per cui rimanevano intatte, come il buonsenso le volevano sussistenti, le due ali delle Procuratie, e nel luogo di S. Geminiano s'innalzava un atrio maestoso da quattro massimo colonne, il quale atrio metteva allo scalone reale».

Giacomo Parma, dal canto suo, nel 1837 sottolineava che «mentre quegli inutili guasti e quei fatali errori si commettevano, mosso da ardente amore dell'arte e da carità della patria sdegnosamente li osservava il dotto amico mio consigliere Pinali, con generoso animo li censurava, e più sano partito a' presidi del lavoro suggeriva». Questi inoltre «pubblicava memorie e disegni atti a convincer i più restii, e perché vieppiù si diffondessero li distribuiva persino co' suoi biglietti di visita», anche se alla fine «ogni suo tentativo fu vano».⁶¹

⁵⁶ «In un giornale di Parigi si è stampata la mia risposta ad una lettera già stampata sullo stesso giornale intorno la Piazza di S. Marco: non so se abbiate vedute né l'una né l'altra, ma se ne avete curiosità le procurerò» (BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b. 75, 2 mar. 1810).

⁵⁷ BCivVr: *Carteggio Giuliani*, b. 75, 18 nov. 1808.

⁵⁸ BMCorrer: Cod. *Cicogna 2844-2847*, *Diari*, 1, 14 lug. 1810.

⁵⁹ BBertVic: *Carteggio Trissino*, b. 113, 4 nov. 1818.

⁶⁰ A. SAGREDO, *Notizie sugli ammiglioramenti di Venezia*, «Annali Universali di Statistica», ott.-dic. 1843, p. 15.

⁶¹ Prosegue Parma: «Lungo sarebbe se offerire qui volessimo ad uno ad uno i tentativi pel periodo di presso a sette anni operati da un privato amatore delle belle arti, tutti rivolti con instancabile costanza a dimostrare ed arrestare i disordini e i danni ai quali, a prezzo di oltre tre milioni, venne abbandonata la piazza di S. Marco per la fabbrica di una scala. Non considero tanto quel che si è speso, diceva un Ministro imperiale all'arrivo dell'Austriaco governo, quanto quello che si dee spendere per ridurre la fabbrica in istato di esser almeno servibile». Ma le «avvertenze» denunciate da Pinali («prima lo sbaglio commesso da quell'architetto col non ritirare la nuova fabbrica nella medietà di quella fronte della piazza, perché la chiesa di s. Geminiano da demolirsi era da un lato; secondariamente di avere sporte con ingombro della piazza stessa e per un spazio considerabile le due logge, inferiore e superiore, da lui al tempio sostituite; in terzo luogo di avere omessa nel suo piano la riva necessarissima per l'approdo delle gondole al grande ingresso del palaggio; e finalmente di non aver fatto verun conto de' sontuosi materiali architettonici del demolito tempio di s. Geminiano, onde costruir l'interno di quell'elegante edificio per uso di cappella reale di Corte»), riuscirono «vane del tutto, né l'architetto Antolini si rimosse punto da quanto aveva divisato nella fabbrica; anzi i materiali del tempio vennero disprezzati e del tutto dispersi. L'accennata memoria di già stampata poté indi essere accompagnata con una lettera al Vice-Re», il quale rispose «che la memoria e le altre avvertenze dell'Autore erano state rimesse al ministro dell'Interno per gli analoghi provvedimenti. Si rivolse adunque con più dettagliata memoria l'autor della lettera al Ministro dell'Interno, richiamandolo all'incombenza di cui era stato incaricato. Ma nulla se ne fece mai, e continuò la fabbrica nei madornali errori de' quali era stato l'Antolini sì solennemente avvertito». Proprio per questo «si sarebbe bramato che uscissero in luce i disegni tutti cioè piante alzati e spaccati che l'amatore sunnominato pur si indusse

Questi bigliettini da visita, che chiaramente indicavano il nome del Pinali quale inventore del progetto e presentavano il prospetto del Palazzo sia verso la Piazza che verso l'Ascensione, secondo Parma sarebbe stato opportuno diffonderli il più possibile per far conoscere «con quale maestria» Pinali abbia operato.

Inoltre, la diffusione di questi disegni (che ancora esistono conservati alla Biblioteca del Museo Correr) conseguirebbe l'intento sia di dimostrare che, durante così lunghe e travagliate fasi progettuali, si alzò una voce di protesta, sia di fornire la prova «che nessun altro forse dei regii palazzi di Europa, né per favore del sito né per la magnificenza della decorazione, potrebbe vantarsi a questo superiore».

Inutile dire che Pinali lesse l'opera, la apprezzò,⁶² ed espresse a Parma tutta la riconoscenza per «l'onorevole modo» con cui viene menzionato.⁶³

Infine, dobbiamo ricordare il rapporto di amicizia e stima intercorso tra Pinali e Canova.

Sappiamo, infatti, quanto allo scultore stesse a cuore la sorte di Venezia⁶⁴ tanto da perorare davanti all'Imperatore per sensibilizzarlo a una particolare attenzione verso la città.⁶⁵

Con la consapevolezza, quindi, della fortissima partecipazione di Canova alle sorti della città lagunare, Pinali gli inviò nel 1808 una lettera riassuntiva del suo progetto e delle ultime vicende riguardanti la Piazza, con allegata una copia della lettera mandata al viceré per sollecitarne un pronto intervento.⁶⁶

a redigere vincendo ogni ritegno, onde conseguire l'intento di salvar la gran piazza, dirigendoli e sottoponendoli al Vice-Re ed ai Ministri, ma tutto invano». Questi disegni presentano «non solo il prospetto all'ingresso della Reggia in luogo di s. Geminiano, ma una pianta generale di riduzione di tutte le nuove Procurative ad uso di reale palazzo, e [...] una facciata delle Procurative medesime al loro retro, cioè verso il giardino ed il mare, né vi si avvanza la fabbrica se non tanto quanto occorre per mettere al coperto il rio che da quel lato la bordeggia, decorando il piano superiore con una loggia risalita nel mezzo che corrisponde alla gran sala del trono, e tutta quella fronte è di una architettura corrispondente alla magnificenza di quella verso la piazza». Cfr. PARMA, *op. cit.*, pp. 64, 66.

⁶² «M'arresto in questo istante dal proseguir la lettura della *Memoria sulle Bell'Arti de Veneziani*, e mi arresto perché giunto, e scorsa la Nota, che rende conto della catastrofe della Piazza di S. Marco, la trovo stesa con tanta verità, con tanto calore, con tanta chiarezza, che il mio amor proprio non può frenarsi dall'esprimerne sul punto la mia riconoscenza trionfante al valentissimo estensore, perché è pur vero che tutto tutto il Libro, che ho divorato sino a questo limite, è scritto con egual maestria, con ammirabile rapidità, e con candore intemerato; ma il mio Amor proprio, il ripeto, mi sforza ad arrestarmi, ed a questo passo prorompere. Son contento – Anzi confesso ch'io non avrei saputo giungere nella propria mia causa a far altrettanto, cioè ad esprimermi con tanta chiarezza, con tanta efficacia, con tanta mia propria soddisfazione» (BMCorrer: *Cod. Cic. 2427/1*, 24 giu. 1837, lettera a Parma).

⁶³ Inoltre, fu proprio la moglie di Parma ad aiutarlo nel stampare gli scritti veneziani, dandogli così un segno di profonda amicizia: «Non tralasciai quindi di dar mano tosto pel ricupero dallo stampatore Cartellier dei due Rametti relativi alla Piazza di S. Marco da lei reclamati, ed avuti questi dallo stampatore stesso mi fo un dovere di inoltrarglieli a mezzo del S. Cons. Carlotti che gentilmente mi fece avere la sua lettera. Cercai invano più volte il libretto coperto di carta rossiccia parte stampato e parte manoscritto e contenente la Storia e la vicenda della ridotta piazza di S. Marco, non lo rinvenni presso Cartellier né presso i libri del mio consorte. Non mancherò per altro di nuovamente ricercarlo, ed ove mi riesca di ritrovarlo anche quello farò avere collo stesso mezzo» (BMCorrer: *Cod. Cicogna 2427/1*, Padova, 15 giu. 1838, lettera a Pinali di Rosa Parma).

⁶⁴ «Sarei ben contento di perder volentieri qualunque cosa, anzi la vita istessa purchè potessi in sì fatto modo giovare alla mia adorabile patria, che tale la chiamerò sino che mi resterà ombra di respiro». Cfr. D. BRATTI, *Antonio Canova nella sua vita artistica privata (da un carteggio inedito)*, Venezia, 1917, p. 349, lettera di Canova a Selva.

⁶⁵ Racconta, infatti, lo scultore: «Un altro giorno si entrò a parlare di Venezia, di quegli artisti e di que' monumenti, [...] e chiestomi degli architetti, gli nominai i principali col debito elogio; alla fine «tanto gli raccomandai Venezia e lo Stato, che mi cadevano le lagrime per commozione». Cfr. M. MISSIRINI, *Della vita di Antonio Canova*, Milano, 1825, p. 253; G. SELVA, *Lettere familiari inedite di A. Canova e G. Selva*, Venezia, 1835, p. 71: lettera al Selva, Milano, 3 dic. 1810; V. MALAMANI, *Antonio Canova*, Milano, 1911, p. 153. Cfr., inoltre, *Colloqui con Napoleone* (BMCivBassano: *Carteggio Canoviano H 3*); G. ROSINI, *Saggio sulla vita e sulle opere di A. Canova*, Pisa, 1825, p. 27; G. MERLO, *Diario di Canova a Parigi 1810*, Bassano, 1865; *Incontro con Napoleone. Diario di A. Canova*, «L'Italiano», 1933, p. 349.

⁶⁶ Riportiamo in Appendice la lettera indirizzata da Pinali a Canova, la copia della missiva inviata al viceré e una breve, parziale risposta mandata allo studioso dal Consigliere di Stato. Vedi Appendice II.

Un tentativo che, probabilmente, con il passare degli anni Canova dimenticò, se è vero quanto scrisse al Pinali nel 1815 una non meglio precisata «amica Marcellina»:

Jer l'altro ragionando a Casa nostra col S. Visconti il primo Antiquario di Roma, con un'Inglese di molto gusto, e con Canova esclamò Rose: io non posso prendere il mio partito in questi frontispicj tanto più acuti de' Greci. Dacchè sono in Italia non ho veduti che quelli di Pinali che sono veramente deliziosi, ed appunto sul gusto Greco. Canova allora entrò in materia, si continuò a parlare di Voi, e della Piazza di S. Marco; ma, cosa strana, egli non conosceva il v.ro Piano di questa Piazza, né del Palazzo Reale. Io li descrissi alla meglio il v.ro disegno della Piazza, e rimase sorpreso come non sia stato a tutti gli altri proferito come il solo che lunge dal degradare la Piazza l'avrebbe anzi abbellita. Se nella vostra risposta voleste racchiudermi uno de' vostri biglietti di visita glielo darei, e sono certa che lo aggradirebbe moltissimo. Questo nostro celebre Concittadino è molto gentile ed attaccatissimo ai nostri Veneziani, ed agli Inglese che gli sono raccomandati. Noi gli fummo diretti da Morghen di Firenze. Lo vedemmo più volte anche a casa nostra, e vi assicuro che non vi è distinzione ch'egli non ci abbia prodigata. Fu poi sensibilissimo alla v.ra memoria, e mi pregò di farvi li suoi più cordiali complimenti, e ringraziamenti.⁶⁷

Un'amicizia destinata a consolidarsi nel tempo, visto che nel 1820 Pinali informava Canova della scoperta di un marmo veronese, a suo giudizio utile per il tempio di Possagno⁶⁸ e che Canova a sua volta, tornato da Parigi, si fermò a pranzare con Pinali a Verona, e «gli disse che se non erano gli inglesi noi non avessimo ora recuperato le nostre cose; giacchè l'imperator Francesco non era persuaso che se ne spogliasse la Francia, fuorché dei soli cavalli veneziani i quali gli eran stati promessi anche dal Re di Francia».⁶⁹

Ora, al termine di questa nostra analisi, come possiamo considerare l'intervento del Pinali anche alla luce delle polemiche e dei dibattiti sorti su una così delicata questione?

Possiamo affermare che Pinali, con tutti i limiti precedentemente evidenziati, ha dimostrato di comprendere le molteplici istanze del sistema politico-amministrativo francese, strettamente legate (come già osservato) sia ad un piano di rappresentatività, di monumentale espressione declamatoria, sia ad un piano più meramente funzionale, presentando un progetto che riprendeva i toni trionfalistici dei peristili e degli archi di trionfo romani, coniugandoli alla necessità di avere un ingresso via acqua e di sfondare prospetticamente la Piazza aprendola al resto della città.

⁶⁷ BCivVr: *Autografi Vari*, b. 639, Roma 6 del 1815.

⁶⁸ «Osa scriverle il suo caldissimo ammiratore Pinali, non per ozio, ma per farle noto che un marmo novello si è scoperto ne' nostri monti a dieci miglia da Verona verso Levante, cioè all'opposta landa delle nostre cave di marmo dette di S. Ambrogio; Per conseguenza un quindici miglia forse più vicino a Vicenza che non è il marmo di S. Ambrogio. Questo marmo è breccioso, sparso qua e là di frantumi di grandi conchiglie biancastre con qualche varietà di macchie, ed anco azzurrine; mentre il fondo, e l'impasto è un rosso pallido, o cannellino. La sua durezza supera anche quella di S. Ambrogio, del Mandolato, del Brentonico, e delle varie specie di Lumachelle, le cui miniere sono poco lunge da questo nuovo ritrovato. Il perché nelle giunture della breccia avendo meno calco si rende suscettibile di maggior lustro e levigatura; di che fece esperimento il nostro Scalpellino Squadratore Montresor, che fu il primo ad osservare questo marmo. Io pensai di fare a Lei S. Mse Oseq.mo, cosa grata, sapendosi che sta in traccia di qualche marmo opportuno al suo Tempio in Possagno, di farlene questo cenno. Il marmo, di che Le parlo, potrebbe dare delle Colonne di 18 o 20 Piedi Veronesi di altezza, e di un diametro corrispondente. Solo dubiterei che pel suo fondo di colorito, e per li variopinti accidenti potesse combinarsi, e armonizzare col granito Sienite, o con le Lumachelle, che sono sempre monocromi. Ad ogni evento, sperando noi tutti che fra non molto Ella sia per onorare la nostra Patria potrà allora conoscerne se, e qual caso possa farsi di questa scoperta» (BMCivBassano: *Manoscritti Canoviani*, VII, 797/4299, 24 ago. 1820).

⁶⁹ BMCorrer: *Cod. Cicogna 2844-2847*, CICOGNA, *Diari*, I, 11 gen. 1816. Si veda inoltre la lettera del 22 dicembre 1822 a Bartolomeo Gamba (BArchBo, Coll. Autogr. cx1) ove Pinali lamenta la perdita del «Corifeo dell'Arti, e il *Re de galantuomini*» e rimpiange di non aver «colta mai in questi ultimi tempi la favorevole circostanza di riveder Canova o a Venezia o a Possagno!».

Nel delineare questa soluzione Pinali si è mostrato più attento ed equilibrato di altri (si vedano le ben più radicali proposte dell'abate Butta Calice),⁷⁰ ma non abbastanza cauto nel ritenere che essa potesse procurare uno squarcio, uno smembramento troppo ostico in un tessuto urbano così storicamente compatto, troppo violento quindi per la sensibilità veneziana del tempo.

Di sicuro ci sembra che la sua volontà di evitare il confronto stilistico con le Procuratie sia in contrasto con il suo appoggio alla demolizione della chiesa di S. Geminiano, fabbrica esplicitamente realizzata da Sansovino per creare un punto di sospensione tra due fabbriche così imponenti.

Ma qui, a giustificazione dello studioso veronese, sovengono gli orientamenti critici del tempo, di ispirazione neoclassica, che proprio con l'intervento dell'Ala Napoleonica spingevano ad una rivalutazione del patrimonio storico passato, introducendo sollecitazioni e stimoli che, inevitabilmente, portavano alla ricerca di nuove soluzioni formali.⁷¹

In ogni caso, anche nella soluzione di Pinali non tutto veniva perduto del tempio cinquecentesco, bensì riformulato alla luce delle possibili esigenze della corte come Cappella Reale all'interno del Palazzo.

D'altro canto più volte egli esprime l'intenzione di creare una facciata «equivalente» a quella di S. Geminiano, ma per uno studioso formatosi sui principi sanmicheliani e fervido ammiratore del Palladio, questa equivalenza non poteva che esprimersi in termini neoclassici.

Ed in questa scelta si può intravedere una traccia di accademismo, ancor più evidente se la si confronta con il suo disegno per la facciata posteriore del palazzo, così marcatamente priva di ricerca contenutistica.

Ma dobbiamo riconoscere che neppure la soluzione definitiva apportata da Santi risulta soddisfacente in quanto, optando per una impostazione stilistica basata sul modulo della uniformità e della serialità, rispettava i rapporti armonici della Piazza ma rinnegava quella forte riqualificazione semantica (da intendersi in termini di incidenza, originalità, significatività) richiesti già dalle prime disposizioni progettuali.

La volontà di accomodamento del Santi risultava soverchiante rispetto alle diverse, possibili fruizioni richiesti in tale particolare contesto, provocando alla fine un impoverimento lessicale e semantico destinato a morire in se stesso, incapace di produrre alcunché di nuovo.⁷²

Proprio da questo punto di vista appare ai nostri occhi apprezzabile l'intervento di Pinali, perché, al di là di evidenti limiti d'impostazione, ha saputo proporre con una certa lungimiranza una soluzione nuova, in uno sforzo di ricerca, di sperimentazione, di verifica, degne di un vero architetto.

⁷⁰ Butta Calice, infatti, nel 1808 propose di costruire al posto della chiesa di S. Geminiano un arco trionfale e di aprire «una superba Strada a linea retta della larghezza di quasi 80 piedi, e della lunghezza a un di presso di 600 passi che darebbe uno sfogo alla Piazza», con «portici all'intorno», realizzando così un nuovo centro commerciale e fornendo uno spazio utile per feste, parate, esercitazioni militari. Vedi G. BUTTA CALICE, *La possibilità della esecuzione di due progetti di fabbrica in Venezia*, Venezia, 1808, p. 24.

⁷¹ Vedi F. BERNABEI, *Critica, storia e tutela delle arti*, in *Storia della cultura*, cit., vol. 6, pp. 99-117.

⁷² L'inappropriatezza della soluzione del Soli e del Santi era già avvertita da studiosi veneziani ottocenteschi, quali Leopoldo Cicognara, Antonio Quadri e Pietro Selvatico. Cfr. QUADRI, *op. cit.*, p. 20; CICOGNARA, *DIEDO, SELVA, op. cit.*, p. 95; F. LAZZARI, P. SELVATICO, *Guida di Venezia e delle isole circonvicine*, Venezia, 1852, p. 42.

APPENDICE I

Soli e Canonica allorquando si decisero alla partenza da Venezia, m'incaricarono di realizzare il progetto da S. A. I. e R. immaginato, e loro comunicato nella conferenza che seco loro aveva tenuta, di un approdo cioè al grande salone con vasto Bacino, e Canale, che partendo dalla Laguna conduca fino al Bacino stesso. [...] La bontà di S. A. volle onorarmi d'una conferenza [...] e fu molto protratta, giacchè volle conoscere dettagliatamente il Progetto delineato [...] che io le avevo umiliato e che d'altronde era del tutto staccato da qualunque altra progettata riduzione del R. Palazzo, sì avuto riflesso ai disegni del P. Antolini, che ai posteriori delli Canonica, o Soli. Ella lo approvò. [...] Quanto alla situazione del grande scalone Ella mi comandò di situarlo in mezzo di quel lato della Piazza, demolendo un arco delle Nuove Procuratie, ed uno aggiungendone alle Vecchie, cosicchè rimangano sei archi ad ambedue i fianchi dello scalone, e riducendo a rettilineo l'asse longitudinale di ambedue.

Mi commise espressamente di non atterrar punto il modello, già eseguito dal Professore Antolini, approvato, ed incominciato nella esecuzione. Feci riflettere, che il Pianterreno andava a soffrire una piccola interna alterazione, giacchè vi si dovevano combinare le due Gallerie di comunicazione dallo scalone alle rive del Bacino, per ascendere, o discendere dalle Barche, alterazione anche approvata dal Canonica quando nella sua missione in Venezia gli feci osservare l'intero progetto. S. R. approvò per questo. Commise che subito si ponesse mano all'opera, e quanto alla demolizione dell'arco delle Nuove Procuratie, disse di volerla veder incominciata sotto a' nostri occhi. [...] Osservò nel disegno il Portico a Colonne piantate nell'acqua, da cui risulta, primo un approdo coperto [...] secondo un asilo per conservazione delle barche [...] Approvò pur questo. [...]

Adottò pure, che lungo detto Canale, ed intorno al sunnominato Bacino ergasi un semplice, e regolare fabbricato con aspetto ad arcate ed attico, da cui risulti un ornamento a guisa di Naumachia, e che detto Fabbricato sia tutto predestinato a Botteghe in due piani [...].

Ammise che sul dinanzi vi si apra strada di comunicazione con apertura nelle Strade, o Calli, Valaressa, di S. Moisè, e Frezzeria, non che si ergano dei ponti attraversanti il nuovo canale ne' due angoli del Bacino per comunicazione colla Piazza, il primo in fila al Portico detto dell'Ascensione, l'altro in fila al Portico delle Vecchie Procuratie, aprendo sotto al Fabbricato di queste un nuovo sbocco un sostituzione all'antico della Bocca di Piazza, che deve esser chiusa.

(ASVe: *Intendenza Palazzi Reali, lavori 1807-1813*)

APPENDICE II

E perché esiterò io ancora a sfogare nel seno del più grande degli artisti, del più colto amatore della Patria il mio giusto e comune dolore per la catastrofe della Piazza di S. Marco? Egli che salvò la Biblioteca, sarà forse (chi sa) il Salvatore del resto?...

Sordo il S. Antolini alle mie insinuazioni di trasportare al Piano degli Appartamenti ad uso di reale Capella l'interno di S. Geminiano, gli dimostrai che le logge da lui immaginate a due ordini, cioè gli stessi Dorico e Jonico delle Nuove (ma architravati) inoltrate nella Piazza per undici piedi, rubano un'area preziosa, ed avvicinano nulla meno il confronto di quelle linee scombinare e incompatibili, che dalla demolita facciata era providamente allontanato. Più sordo all'avvertimento, da me replicatogli, di collocare il nuovo edificio in Euritmia (mentre S. Geminiano era da una parte per trenta piedi o poco meno) e di stabilire alla grande Scala un dignitoso accesso anche per acqua, piantò a modo suo i fondamenti, e demolì francamente la quinta arcata delle Procuratie Vecchie, senza punto cangiar di sito all'impropria sua sostituzione a S. Geminiano.

Scosso il Principe Vice-Re dalle mie grida spedi dopo un anno sopraluogo due Architetti Canonica e Soli, a rivedere il Piano Antolini, e questi decisero bensì che la nuova fabbrica si collochi in mezzo, e che vi si addatti la Riva, ma nulla dissero delle sconcie logge del S. Antolini, nulla dell'occupazione della Piazza, nulla dell'infelice Scala che smonta all'ultima estremità dell'immenso Palagio, e che si fa scendere alla riva per un sottoscala.

Nelle mie Osservazioni sottoposte al S. Antolini l'anno scorso, da altri stampate sei mesi dopo, e quando vi avea dichiarato disprezzo, io non suggerii che un Peristilio di quattro colonne d'ordine Corintio in luogo delle logge a due ordini del S. Antolini, ne parlai della Riva che per ricordo di cosa indispensabile, quasi dubitando che S. A. I. non volesse Riva; Ma ora che il Principe adottò questi due miei suggerimenti, e li adottò malgrado la spesa gettata in fondamenti e demolizioni gratuite, come si può credere che non abbia fatta attenzione al mio più importante suggerimento, qual'è la Posizione e l'andamento della Scala? e la facciata in luogo di S. Geminiano?

Ecco la lettera che per non lasciar nulla intentato scrissi a S. A. I.; Supplisco il mio Cav. Canova a leggerla con pazienza; Vedrà [...] la mia idea, con la quale è sicuro che sarebbe assai più bella di prima la Piazza di S. Marco.

Le sottometto uno Schizzo della Pianta: il lineato è il piano mio; il punteggiato quello dell'Antolini. Noti ch'io non sormonto che col grande frontone del mio Peristilio le Procuratie laterali, e combino due linee con le Nuove, cioè quella del mio architrave con l'architrave Jonico delle Nuove, e la cimacia del mio grand'ordine con la cimacia dell'attica delle medesime.

Malgrado sì evidente superiorità di Partito, di Economia in ogni rapporto, di gusto, e di bello, il Principe non vi fece attenzione, e riportandosi al consiglio degli Architetti sopra chiamati Canonica e Soli ha sanzionato in tutto il resto il Piano Antolini.

Infatigabile per amore dell'arte per la riputazione dell'Italia, per la salvezza di sì bella Piazza scrissi anche al Ministro dell'Interno una Memoria rischiarante perché il Principe aveva a Lui commesso il Rapporto de' miei scritti; ma poi credo che non abbia nemeno atteso questo rapporto! Ora ho scritto al sig. Mejani che fatto Consigliere di Stato del Regno d'Italia, si dichiarò Mecenate delle Bell'Arti. Possibile che i Francesi debbano rimproverar noi di un errore tanto enorme com'è quello che si sta per commettere in una Piazza di S. Marco? Ma il Principe potrà giustificarsi col dire che furono Italiani gli architetti, de quali si è servito e per l'invenzione, e per la rettificazione?

Ah! Faccia Ella pure mio S. Caval. qualche tentativo in momento sì decisivo del nome italiano moderno! Siamo tuttavia in tempo. Tutti tutti li nostri Comuni amici ne sono convintissimi, ed assicurano che sarei riuscito se agli scritti avessi accompagnato il Disegno. Ma perché mai io non professore inoltrarmi dovea nell'altrui messe? Non basta ch'io mi sia fatto intendere con iscritti patenti e replicati? Ma troppo è vero che li mediocri artisti non fanno differenza tra le grida inconsiderate de' falsi intelligenti, ed i consigli di qualche vero Conoscitore. Palladio, Giulio, Raffaello, Ecc. Ecc.: erano amici del Barbaro del Bembo del Castiglione.

Supplisco il mio Sig. Cavaliere a ricordarmi al S. Abate, che spero sarà il lettore della presente per risparmio del suo prezioso tempo; e così pure all'amico S. d'Este, delle cui gentilezze non mi scorderò mai. [...]

P. S. Dovea far mettere in netto la Piantina onde non comparisca indecente agli occhi suoi ma la fretta me lo impedisce. Ella saprà comprendere la cosa a discrezione. Il segnato col lapis è il Piano mio, il punteggiato coll'inchiostro del S. Antolini.

2. Lettera A S. A. I. Eugenio Napoleone

Vice Re d'Italia

L' Avvocato Pinali Giudice nella Corte d' Appello di Venezia

Venezia 5 agosto 1808

Il mio zelo per la buona Architettura può solo rendermi degno della clemente attenzione di un tanto Principe, mentre ardisco presentare a V. A. I. le mie considerazioni sopra la Piazza di S. Marco, e sopra il Reale Palazzo, di cui V. A. I. con regia magnificenza si sta occupando.

Li Monumenti delle Belle Arti sono, dopo le ottime leggi, ciò che fissa la gloria de Principi ne Secoli futuri. Augusto e Trajano sono in questo numero; e V. A. I. lo sarà egualmente.

La fabrica delle Procuratie Nove in Piazza di S. Marco, pareggia e vince quanto di più grande produssero i Medici e Leon X ma diverrà fra poco, mercè le Aggiunte ordinate da V. A. I., una delle più stupende Regie d'Europa.

V'ha chi sostiene non essere codesto edificio opportuno per una Regia; ma questo è un errore e quasi un idiottismo nell'Arte. Qualunque altro locale in Venezia sarebbe men'alto di gran lunga, e di gran lunga più dispendioso; e fia gran sventura se per inconsiderazione o per fretta ne fosse degradato o guasto il reale vostro divisamento.

Ma se ad ogni Architetto il più dotto ed esperto, ove si tratti di Riattamento la profonda meditazione, ed il consiglio de più versati sono necessarissimi, quanto maggiormente necessarj non sono in quello concepito dall' A. trattandosi di aggiungere all'insigne esistente, ed alla vista di tanti altri rinomatissimi un novello Edificio, e riordinarlo in forma condegna alla gloria dell'Italia Madre e Nudrice delle Belle Arti, ed all'Augusta Persona e famiglia del suo Sovrano? È da questa meditazione che il buon'esito dipende di un'impresa tanto importante. Aedificare et serere diu meditare et cogita.

Le Osservazioni che stampate da alcuni mesi ora umilio a V. A. I. le comunicai Mss. sino dall'anno scorso al S. Architetto Antolini. Gli parlai da prima della riduzione dell'interno del Palagio, accennandogli i mezzi per conseguirla. Gli dimostrarai in appresso che alla perdita di S. Geminiano si può sostituire un Edificio molto più bello e più adatto al sito. Lo feci coi modi che non allarmano l'amor proprio, ma non perciò ottenni che ne profittasse. Inculcai al S. Antolini di porre la sua Nuova facciata nella medietà di quella fronte, e conciliare alla sua Scala un dignitoso accesso anche per acqua. A questo oggetto gli additai un modello unico in Venezia, e quasi sconosciuto.

Mi sono adoperato a dimostrare (e parmi con evidenza) ciò che scorrendo le Osservazioni supplico V. A. I. di riscontrare, cioè che le due Loggie inferiore e superiore del S. Antolini e l'architettura di esse non sono adattabili a quel sito, e che il Peristilio da me suggerito di 4 Colonne d'ordine Corinto, non già avanzato e sporto, ma in linea, lasciando l'area della Piazza nella sua preziosa integrità gareggerà co Peristili più insigni della Grecia e di Roma, e l'arricchirà di un genere d'Architettura del quale solo è mancante. Questo pensiero or più che mai viene in acconcio se per le disposizioni di V. A. I. l'Atrio della Scala sarà libero e aperto anche dal Lato d'Occidente mediante un Bacino per l'approdo, poichè messo a giorno (come dicono) si grand'Atrio, e campeggiando le posteriori colonne nella libera luce di rincontro darà alla Piazza un'estensione e vaghezza tutta nuova e meravigliosa.

E se l'eccelsa Reggia da Voi ordinata avrà una facciata anche sul mare con giardino e decorazioni condegne, esser non dè inferiore il principale suo ingresso; ma inferiori d'assai e mal'atte sarebbero di gran lunga le due Loggie Antolini.

Ora le avvertenze testè suggerite da altri Architetti essendo quelle stesse da me prevenute nell'anno scorso con le Osservazioni fatte al S. Antolini, sono perciò stesso vi è più animato a presentare la terza, cioè la forma della facciata e della Scala; avvertenza che dalle prime esser non può disgiunta senza degradare nel punto massimo l'opera splendidissima e grande di V. A.

Io non coltivo l'arte per mercede, ma la passione mi guida e m'incoraggisce. M'incoraggisce ancor più il grand' animo ed il sapere di V. A. I., che rendendo giustizia al mio lamento sull'arco de Gavj, già demolito in Verona mia Patria, ne ha con Reale Decreto ordinata la Ricostruzione;

Sebbene il disprezzo col quale fu abbattuto quel Monumento di diciotto Secoli difficilissima rende l'esecuzione della Sovrana VOSTRA volontà. Le perdite nelle Bell'Arti, e gli errori nelle fabbriche non ammettono pentimento né emenda.

Ma la gloria di creare una Sublime Regia, e quella di perfezionare la più bella Piazza di Europa con un'altro Propileo degno di Pericle o di Trajano, era riserbata al Genio, ed alla munificenza di V. A. I. Io sono col rispetto di Suddito attaccatissimo.”

3. Milano 25 Agosto 1808

Il Segretario degli Ordini di S. A. I. il Principe Eugenio Napoleone

Di Francia, Vice-Re d' Italia- Principe di Venezia

Al Sig. Avvocato Pinali Giudice nella

Corte d' Appello di Venezia

Riscontrando Signore, il pregiato vro foglio 16 corr. Mi fo sollecito di prevenirvi che le Osservazioni da voi indirizzate a S. A. I. intorno al Regio Palazzo di Venezia, sono state dalla medesima rimesse al S. Ministro dell' Interno.

Mi è grato, Signore, in questo incontro di potere avere l' occasione di rinnovarvi le assicurazioni della distinta mia stima.

Milano

Consigl. di Stato

(BMCivBassano: *Manoscritti Canoviani*, II-149-1665)

RECENSIONI

BRUNO ROSADA, *Venezia prima di Venezia. Letteratura e società dal sec. I d. C. al sec. VIII*, Brescia, Starrylink editrice, 2004 («FlyLine Saggistica»), pp. 204.

LA *Venezia prima di Venezia* evocata dal titolo di questo libro di Bruno Rosada è quel vasto spazio costiero-lagunare altoadriatico imperniato su Aquileia, suo centro politico-amministrativo nel tardo Impero Romano e poi anche fulcro religioso dopo la cristianizzazione, che costituì un'unità non solo in termini geografici e istituzionali ma pure sul piano della cultura, rappresentando, a detta dell'A., in qualche modo la premessa di molte delle caratteristiche che saranno proprie, in seguito, della civiltà veneziana. Il volume si propone quindi di seguire e rendere evidente tale filo di continuità tra Aquileia e Venezia lungo tutto il periodo tardoantico e altomedievale, con una narrazione dall'andamento cronologico che alterna rapidi cenni alle vicende politiche e militari a più lunghi approfondimenti sui diversi aspetti delle manifestazioni culturali e religiose.

L'indagine si avvia, sostanzialmente, con la prima diffusione del cristianesimo nella regione aquileiese, a partire dal nodo cruciale costituito dalla leggenda della predicazione dell'evangelista Marco, con il computo della consistenza e dell'attività della prima comunità cristiana, con l'individuazione del momento dell'istituzione della sede patriarcale e dei profili dei suoi primi occupanti e con la definizione delle specificità del *symbolum* aquileiese, di cui vengono evidenziate le diversità rispetto a quello romano. Una particolare attenzione è prestata alle importanti vicende del IV sec., contraddistinto dal rapporto con Aquileia di s. Girolamo, dal notevole episcopato di Cromazio e dalla presenza in città, suggerita da alcuni studiosi, di un *seminarium* di cui rimane però impossibile precisare la reale natura. Nello stesso periodo Aquileia ospitò anche un concilio, nel 381, chiusosi con la condanna per arianesimo di due vescovi illirici, a riprova del fatto che la sede era ormai riconosciuta come significativa nella geografia ecclesiastica del tempo. Tali ricostruzioni sono mirate, nell'intenzione dell'A., a mettere in rilievo al contempo la ricchezza e le peculiarità del contesto aquileiese e il peso di questo negli equilibri complessivi dell'Italia tardoantica.

I due secoli successivi, il V e il VI, costituirono per Aquileia (come per un po' tutta la Penisola italiana) un periodo quanto mai cupo, venendo la città e il suo territorio sottoposti a ripetuti saccheggi, da quello subito a opera del goto Alarico al seguente, patito per mano degli Unni di Attila e rimasto nella memoria collettiva, anche a distanza di secoli, come l'evento rovinoso per antonomasia. Aquileia subì un declino delle proprie strutture amministrative, economiche, urbanistiche, culturali che si accompagnò al tramonto dell'Impero Romano in Occidente; né le cose migliorarono con l'instaurazione del regno goto a partire dal 493, travolto infine da una guerra contro l'Impero di Costantinopoli durata quasi vent'anni (535-553) e che non risparmiò certo l'area nordorientale della Penisola. Proprio in concomitanza con questi eventi, cominciarono a prodursi pure le primissime testimonianze scritte relative alla sfuggente realtà delle lagune venetiche, la cui umile popolazione di pescatori e salinari è evocata da una celeberrima lettera di Cassiodoro, qui puntualmente ripresa e commentata. Dell'ambito lagunare sono seguiti anche gli sviluppi ulteriori, un po' meglio documentati, lungo i secoli VII e VIII, soffermandosi in particolare su alcuni aspetti della sua evoluzione istituzionale, dalle figure dei *magistri militum* e dei tribuni fino alla comparsa del primo doge, tra leggenda (il fantomatico Paoluccio Anafesto) e realtà, e sul mito storiografico della 'fondazione' di Venezia.

Gli interessi specifici del volume, indirizzati alla storia della cultura, orientano l'esposizione negli ultimi capitoli verso grandi temi di storia culturale e religiosa dell'area considerata, come lo scisma dei Tre Capitoli, ma anche verso le tradizioni – storiografiche e giuridiche – dell'etnia longobarda qui immigrata; e verso figure di intellettuali di spicco, quali Venanzio Fortunato, Paolo Diacono, Paolino d'Aquileia. La chiusura è però dedicata di nuovo a Venezia, con un sintetico riferimento al momento genetico della città lagunare, in seguito al trasferimento della sede ducale da Malamocco alle isole di Rivoalto e all'erezione del primo Palazzo Ducale, verosimilmente laddove ancora oggi sorge, a opera della famiglia dei Particiaci, nucleo primigenio di un assetto urbano che da lì avviò il proprio magnifico sviluppo.

Ciascuno degli argomenti di volta in volta trattato viene illustrato con sicura consapevolezza dei principali problemi critici che lo concernono, ben spiegati e con puntuali riferimenti biblio-

grafici in nota, e frequenti e opportune sono le citazioni dalle fonti, sempre accompagnate da utili versioni in italiano. L'A. entra decisamente nel merito delle questioni, dialogando con i testi, antichi o moderni, con i quali è chiamato a confrontarsi. Talora le interpretazioni proposte non appaiono del tutto condivisibili. Ad es., riduttiva risulta la lettura dello scisma tricapolino in chiave solo teorico-dottrinale (p. 116: «in quella occasione Aquileia troverà la forza di difendere delle idee, solamente delle idee, non interessi materiali»; p. 117: «per quanto concerne Aquileia le motivazioni di ordine politico e giurisdizionale furono quasi inesistenti, mentre di grandissima importanza furono quelle di natura dottrinale»), sottovalutando i pesanti risvolti politico-sociali e di politica ecclesiastica che spiegano perché la metropoli di Aquileia divenne la roccaforte esclusiva di uno scisma che all'inizio aveva coinvolto tutto l'Occidente. Ancora, indimostrabile sulla scorta delle fonti appare l'identificazione degli aldi (individui di condizione 'semilibera') dell'Italia longobarda con degli «Ostrogoti assoggettati precedentemente» (p. 145), così come lo è la considerazione che «in pratica schiavi erano tutti coloro che non erano longobardi, la popolazione italiana sottomessa» (ivi); in quest'ultimo caso, viene ripresa un'errata stima dello *status* dei Romani nel Regno longobardo, storiograficamente smentita da decenni, a suo tempo echeggiata anche – in campo letterario – da Alessandro Manzoni, forse non a caso qui citato (p. 140) a sostegno di un'altra impropria asserzione: che i Longobardi prima dell'Editto di Rotari «non avevano nemmeno una legislazione: unica loro legge era la violenza, e unico diritto la forza» (in realtà, avevano norme consuetudinarie, cioè orali, come tutte le *gentes* prima dell'adozione del diritto scritto: il che non significa certo non avere leggi). Errata risulta pure l'attribuzione a Teodorico l'Amalo, re degli Ostrogoti, di un editto scritto (che da tempo è stato invece dimostrato essere opera del visigoto Teodorico II), sulla scorta di un libro assai invecchiato quale il *Medio Evo barbarico d'Italia* di Gabriele Pepe (del 1941). Infine, lasciano perplessi anche alcuni anacronismi come il parlare, per l'opera e i tempi di Paolo Diacono (VIII sec.) di uno «spirito nazionale italiano», in cui, addirittura, «la coscienza germanica e la cultura latina non si contrappongono, ma si fondono in intima unità» (p. 163).

Resta poi difficile rintracciare nello sviluppo complessivo del libro lo svolgimento dell'assunto inizialmente dichiarato, quello cioè di voler sottolineare la continuità fra la cultura espressa fra Tardoantico e alto Medioevo da Aquileia e quella della posteriore Venezia. Si può lasciare alla libera valutazione di ciascuno se davvero l'antica Aquileia abbia potuto anticipare «certi atteggiamenti propri più tardi della cultura veneziana», producendo, ad es., una speculazione teologica 'antiochena' particolarmente attenta «nei confronti di una realtà umana e terrena» (contraria alla maggior 'astrattezza' alessandrina), che orientò verso il pelagianesimo e il tricapolinismo in opposizione all'autorità pontificia; e se la «mentalità veneziana» abbia quindi raccolto effettivamente tale asserito lascito dando impulso all'averroismo della scuola padovana, al giurisdizionalismo, sostanzialmente antiromano, della politica ecclesiastica della Serenissima e persino a una speciale predilezione per generi letterari molto 'concreti' e 'terreni' quali la storiografia, il teatro, la letteratura erotica (pp. 5-6). I nessi paiono assai labili, frutto più che altro di una proiezione all'indietro, un po' forzata, di situazioni successive. In ogni caso, l'assenza nel volume di una seppur minima trattazione dei lineamenti di fondo della storia della cultura e della società veneziane (almeno dei primi tempi) mantiene implicito – e di fatto impraticabile – per il lettore non esperto ogni possibile confronto. Rimane, piuttosto, una galleria di quadri di temi e problemi, attentamente vagliati, della cultura prodotta ad Aquileia, con qualche occasionale digressione forse superflua – come quella sui Longobardi – che rischia di spezzare il filo del discorso.

Dispiace infine riscontrare nel volume un numero inaccettabile di refusi: a una semplice lettura del testo, non da correzione di bozze, se ne sono potuti contare 155 su un totale di 186 pagine.

CLAUDIO AZZARA

WLADIMIRO DORIGO, *Venezia romanica. La formazione della città medioevale fino all'età gotica*, Venezia, Istituto di Scienze, Lettere ed Arti, 2003, 2 voll., pp. 1083, con ill. e supplementi cartografici («Monumenta Veneta», 2).

DAR conto di due poderosi e ponderosi tomi (come altro chiamarli!) quali quelli che ci ha donato Wladimiro Dorigo con *Venezia romanica. La formazione della città medioevale fino all'età gotica*, è

un'impresa semplicemente arrischiata per le mie limitate competenze e le mie energie: parto da questa dato di fatto non per mettere le mani avanti, come si usa dire, ma perché davvero da lettore coscienzioso ho preso e ripreso la lettura di questo testo non una ma decine di volte. Andando vagando di qui e di là alla ricerca di un bandolo per ricostruire una matassa aggrovigliata nella quale i fili sono di molti colori, rimandano a una varietà di competenze disciplinari e di ambiti di ricerca per possedere i quali bisogna solo essere Dorigo. Ed io non lo sono, né sono veneziano, né medievista: dunque – sogghignerà il lettore – converrebbe che desistessi e mi mettessi l'anima in pace, riponendo i due tomi nella biblioteca. Ma questo mio ragionare a voce alta, mi fa aggiungere qualche altro pensiero: se così fosse dovrei leggere solo libri su argomenti di mia stretta competenza e precludermi quanto la conoscenza storica sottopone, a significativi livelli di ricerca, alla nostra attenzione. Non credo negli specialisti all'americana per intendersi, che di sette anni di Giorgione sanno tutto, ma se gli si chiede della Cappella Sistina vi guardano storto o vi considerano un dilettante.

Ho dunque letto queste interminabili, densissime pagine con lo spirito del dilettante che ha una qualche dimestichezza con la storia urbana e che ha lungo lavorato su città, iconografia, topografia e storia. Aggiungo che nutro per Venezia una autentica passione, so di non esser solo in questo ideale consorzio, ma aggiungo che a questo testo mi sono accostato non solo per l'autorevolezza dell'A. – sulla quale non serve spendere parole – ma perché si trattava di Venezia la cui immagine e il cui mito fa parte del mio immaginario.

Dorigo aveva già pubblicato *Venezia origini* (1983) che è l'antefatto della storia che qui si dipana: volume assai discusso per la *vexato questio* se Venezia debba considerarsi città di fondazione romana come sostenne l'A. Nell'Introduzione l'A. rivede e reinterpreta quella sua posizione: «Diversamente da centinaia di centri urbani in Europa e nel Mediterraneo, Venezia non fu una città romana, come in quel libro cercai di mostrare, né una città di fondazione, quali furono molte altre fiorite nel medioevo, sebbene qualcosa di formalmente simile sia avvenuto nel 901» (p. XIII). Rivedere le proprie idee è sempre prova di intelligenza, ma sarebbe inconcludente attestarsi su questo *impasse*. L'Introduzione è importante per la densità e la chiarezza con la quale vengono esposte le linee guida della ricerca che deve destreggiarsi in una letteratura sterminata e misurarsi con una strumentazione assai differenziata che va dalla filologia e alla topografia – per dire dei termini estremi dell'indagine – filtrata alla luce di una ricerca archivistica di oltre 6.000 atti notarili smontati uno ad uno per trarne informazioni, topografiche, onomastiche, tipologiche, giuridiche, economiche e propriamente architettoniche e urbanistiche. Una fatica di Sisifo di cui all'A. riconosciamo l'intero merito e pari responsabilità, visto che il controllo, per così dire, in tali casi è impossibile. Di ogni libro, ma a maggiore ragione per un'impresa di tale portata, è bene partire dall'indice: l'opera è scandita in nove capitoli (primo tomo) e di un decimo capitolo (secondo tomo) che è destinato a raccogliere *Un atlante storico di Venezia*: un vero pozzo di S. Patrizio, che – quale sia l'opinione che il lettore si farà delle analisi di Dorigo – resterà un monumento aggiornatissimo e di evidente chiarezza per chiunque si voglia misurare con la storia di questa città. A questo si aggiungono due tavole a colori di sintesi allegate all'opera. A me piace molto l'articolo *Un* che l'A. pospone al titolo dell'atlante, visto che è prova di dubbio: è uno dei possibili modi di ricostruire iconograficamente la storia della Serenissima dal secolo decimo al decimo quarto. Si sa che il tarlo del dubbio è sale sulla via delle conoscenze.

L'A. parte dalla condizione fisica e geografica del territorio rivoaltino prendendo le distanze in modo netto e argomentato dal primo recente volume della *Storia di Venezia*: criticando una «qual certa voluta indifferenza tra i vari livelli storici e disciplinari» (p. 3). Questione di capitale importanza che Dorigo sfiora con *undetstetment*. La formazione dell'area di Rialto rimane senza dubbio tra i temi più discussi e tale resterà, anche se si possono riconoscere labili segni della graticola d'età romana. I secoli delle invasioni barbariche e gli effetti delle maree e del bradisismo sono fattori che concorrono, ciascuno per la loro parte, a rendere fluido questo territorio immerso nell'acqua. Dunque abbiamo in evidenza due componenti essenziali delle formazioni di ogni città: la condizione geofisica e quella demografica. Rivoalto non è ancora una *civitas* nel IX sec. perché priva di «quel complesso di strutture radicato in un diritto» (p. 169). Emerge dunque il ruolo fondativo di una istituzione giuridica che fa di un aggregato di uomini qualcosa di più complesso e che il diritto romano sancì nella insuperata distinzione tra *civitas* ed *urbs*. A questo punto bisogna

guardare le tavole e le foto che attestano la presenza di reperti di *Castellum, palatium, cappellae* e con essi, immediatamente a ridosso, le tre chiese dell'area marciana (S. Marco, S. Tesoro e S. Mena). Al duca Pietro Tribuno agli esordi del '900 si attribuisce il ruolo fondante della *civitas*. Un lento processo di aggregazione, una colonizzazione palmo a palmo nella laguna che principia nel XI e si conclude nel XIII sec. conferendo una compattezza urbana a membra sparse di insediamenti emergenti nella laguna di assai diversa origine. Nasce così la bipolarità – S. Marco-Rialto – della *Civitas Veneciarum* del Duecento.

I settanta *confinia* parrocchiali nel XI e XII sec. sono le cellule, giuridicamente configurate, che con la loro aggregazione formano o avviano a formare un tessuto propriamente urbano; il secondo fattore è «la costruzione marciana avviate nel 1063» (p. 34) le cui conseguenze sono in ogni senso decisive. Da cappella ducale S. Marco assume il ruolo di luogo di incontro religioso e politico di assemblee di popolo. A questo punto Dorigo intercala una analisi dei livelli marini che in un delicato organismo ecologico come quello lagunare è essenziale termine di riferimento. L'A. chiama «trasgressioni» questi dati e li incrocia con i ritrovamenti archeologici che sono gli unici riferimenti possibili non potendo appoggiarsi ad ancora inesistenti dati archivistici. La quota di pavimentazione di cinque chiese (da S. Marco a S. Giovanni a Torcello) offrono un parametro guida. A questo punto entra in ballo la lettura analitica di mappe manoscritte (Paolino da Venezia, H. Magadizio) che quantunque tarde o assai più tarde (Cristoforo Sabadino, 1557) ci forniscono dati essenziali sulla Venezia protourbana e urbana in senso proprio. Nessuno ha mai incrociato, che io sappia, i dati iconografici con i rilevamenti archeologici: Dorigo si avventura lungo questo crinale rischioso. In un lungo e densissimo paragrafo vengono individuate le famiglie fondatrici delle parrocchie urbane all'interno dei *confinia*: veri pionieri costoro interagiscono in sintonia con le comunità religiose che, in questi tempi, sappiamo quale eccezionale ruolo ebbero quali colonizzatori non solo del territorio di Venezia, ma in tutta l'Europa urbana in età altomedievale e medievale. Le quattro pagine onomastiche riportano nomi nei quali ricorrono cognomi di famiglie (taluni amici) che sono ancora oggi vive e vegete: una continuità millenaria che lascia sbalorditi. La griglia che ne viene fuori con gli elenchi delle parrocchie costituisce una rete che viene restituita poi in tavole. La dinamica sociale, i conflitti tra quello che sarà un patriziato geloso delle proprie prerogative, il conflitto tra Chiesa e Stato si consuma lentamente e convulsamente fino alle soglie dell'età moderna.

Un ampio inserto fotografico e iconografico (dedicato all'episcopale S. Pietro di Castello, ai monasteri di S. Nicolò di Lido, Santa Zaccaria, ss. Filippo e Giacomo, alle chiese di S. Giacomo di Rialto, S. Giovanni decollato, S. Niccolò dei Mendicanti, S. Paterniano) ci consente di vedere queste fabbriche attraverso fonti antiche e moderne e foto. Questi inserti, trattati graficamente in modo da distinguersi chiaramente, consentono anche al lettore di prendere fiato.

È questa lettura dei primi capitoli lettura indispensabile, perché Dorigo adotta la medesima metodologia e una medesima strumentazione di fonti incrociate nel corso dell'intera opera. Questo ci consente di saltar di palo in frasca, visto che sarebbe vano costruire una mappa che sia uguale al territorio: come scrisse mirabilmente Borges con un'immagine felice.

Data dunque per scontato il termine *a quo* della *civitas aput Rivoaltum* di Pietro Tribuno che, comunque deve intendersi non come una fondazione in senso proprio, nel terzo capitolo, emerge con forza il valore dell'investimento fondiario e immobiliare anche alla luce dei contributi di uno storico dell'economia quale Luzzatto: questo sia in campo privato che pubblico, sia di laici che di chierici. A questo si aggiunge la formazione di una tipologia storica del tessuto edilizio (sia a livello macro che micro) che interferisce con gli atti tratti dalla *Cancellaria inferiore dei notai* che dalle *Commissarie* di S. Marco: naturalmente, si pone per Venezia come per Firenze e per altri centri medievali che dispongono di fonti analoghe, il dato di fatto che questi documenti non hanno una restituzione grafica, ma sono relativi alla proprietà. Problema che si porrà pari pari in età moderna quando compaiono sulla scena i catasti che mai hanno restituzione grafica se non in rarissime e poco significative eccezioni. Il prospetto 9 (p. 107) mette in fila la nomenclatura con la quale vengono classificati i vari atti e dà ragione, attraverso un'analisi quantitativa, della proprietà che consente un quadro di riferimento di sintesi. La lenta articolazione in sestieri viene dipanata analiticamente con l'aggiunta delle ricostruzioni della viabilità di terra e d'acqua, a cui è dedicata la bella tavola 4 (pp. 142-143), e dei ponti. Il capitolo 4 è per intero dedicato a S. Marco e qui davvero c'è poco da dire, visto che nella fabbrica precipitano tutti i fatti, gli eventi,

le condizioni materiali architettoniche e storiche artistiche che fanno della basilica uno dei monumenti più celebri e eminenti a cavallo tra occidente e oriente. È evidente che la narrazione assume un andamento e una strumentazione di metodo storico-artistica del tutto diversa dei capitoli precedenti. Qui mi verrebbe di ribadire quanto ho già scritto sulla basilica marciana in un capitolo del mio libretto *Le architetture della fede in Italia* (Bruno Mondadori Editore, 2002), ma mi sembra inutile: mi permetto di segnalarlo all'A. e al lettore, qualora fossero interessati a capir come la penso su una questione centrale dell'architettura così significativo ponte tra Occidente e Oriente. E solo indicando questi termini geografici, ricchi di tanti contenuti, si è nel bel mezzo della definizione di una cultura storico-artistica e di una cultura urbana che è propria della *Civitas Veneciarum* (cap. 5): l'A. privilegia la dizione di Venezia romanica e la specifica fortemente fin dal titolo e non possiamo che concordare con lui quando afferma: «La *facies* gotica successiva non sarebbe stata possibile senza quella fatica di avvicinamento insieme alla cultura dell'entroterra e alle forme della modernità» (p. 231) che definirei padana a pieno titolo, e non certo per compiacere Bossi. Proprio le chiese di Torcello, così ben illustrate, sono il segno di come lungo le vie del Po giunge in laguna quella lingua tardo antica e romanica che ha radice a Pavia, a Modena e di lì a Padova e a Venezia, mescolandosi a etimi indigeni di radici bizantine o provenienti direttamente da Costantinopoli. L'architettura ecclesiastica domina questo tessuto urbano in modo prepotente e magnifico. Solo più tardi tra la fine del XII sec. e il sec. seguente prende forma una cultura artistica romanica che ha nell'edilizia civile pubblica e privata. Il Palazzo Ducale è l'emblema di questa nuova forma urbana e, quantunque in essa si ritagliano finestroni romanici e gotici, rimane il senso di una tipologia urbana fortemente connotata sia nell'area marciana che in quella rialtina. Qui ritorna il passo di Dorigo a farsi sistematico, analitico, microscopico persino per individuare le cellule tipologiche che aggregate l'una all'altra, in un magistero edilizio esemplare, sono la trama urbana. Come in un grande arazzo capovolto l'A. nella sua minuzia ci mostra i nodi e i fili di ogni colore che poi ci rendono di quella mirabile tela edilizia che Venezia. Alle *Domus magnae* (palazzi del patriziato mercantile) e alla diffusione delle *domus de segetibus* (edilizia minore che va in affitto) viene dedicata la stessa attenzione riservata a S. Marco, con esercizi ricostruttivi, tavole esemplificatrici e foto: va da sé che il tema storico-artistico in senso proprio torna ad emergere. Si direbbe che quantunque lo sforzo di compiere incursioni nell'ecologia, nell'economia (il mercato di Rialto, l'industria salaria e granaria), nella sociologia e epidemiologia urbana (la salute) sia continuo, alla fin fine viene sempre prepotentemente alla luce la passione professionale e la competenza specifica dello storico dell'arte e dell'architettura. L'uso della veduta prospettica di Jacopo de' Barbari è un *fil rouge*, prezioso che consente di collare ogni pezzo urbano al posto giusto: né poteva esser diversamente perché non si può parlare di Venezia senza aver sottomano questo monumento dell'iconografia urbana che nessuna città dell'Occidente e dell'Oriente, nell'anno di grazia 1500, possiede. L'opera comprende, infine, nel secondo un di tavole e un apparato filologico che si consulerà sempre per venire a capo di questo o quel tassello di cui è composta quel *puzzle* urbano che chiamiamo Venezia. Dopo questo lungo *excursus* – con capitoli analitici sulla plastica e l'architettura religiosa e civile, pubblica e privata – il testo riprende quota con il capitolo finale in cui finalmente è alla ribalta la grande capitale del gotico internazionale. Quel gotico che aveva affascinato John Ruskin e che ancora oggi, per tanti sue parti, è lo specchio lucente della Serenissima riflesso nella laguna.

CESARE DE SETA

GIUSEPPE FORT, *Utopie. Storia veneziana del '300*, Treviso, Antilia, 2002, pp. 417.

PER presentare il monumentale romanzo di Giuseppe Fort intitolato *Utopie. Storia veneziana del '300*, mi pare necessario un brevissimo richiamo ad alcune vicende di Venezia le quali costituiscono sfondo sostanziale al romanzo.

Agli inizi del Trecento, la città aveva alle spalle qualche secolo di vita come entità urbana e come stato in formazione. Accanto al Doge, i cui poteri reali venivano sempre più indeboliti, avevano preso a funzionare grandi organismi di governo politico a base rappresentativa come il Maggior Consiglio, il Minor Consiglio, il Senato, la Quarantia, l'Avogaria di Comun, nonché parecchi organismi minori preposti a questo o quel settore dell'amministrazione. Dal Duecento,

era stata avviata l'acquisizione di un sistema di basi che i Veneziani chiamarono 'Stato da mar' e che fece da necessario sostegno politico, economico, militare e logistico all'avventura mercantile e marittima della città.

Impiantata su una miriade d'isolette e canali lagunari, Venezia cresceva impetuosamente. Continuavano sempre più ad affermarsi le attività mercantili e marittime nell'Adriatico e nel Levante e la città stava diventando uno snodo importantissimo degli scambi tra le due grandi aree economiche e politiche dell'Occidente europeo e dell'Oriente mediterraneo. La società veneziana si andava configurando come una società di borghesi nel senso medievale del termine i cui esponenti – a vario livello di valenza – erano i grandi e piccoli mercanti, i costruttori, armatori e conduttori di navi, gli operatori nel campo della proprietà edilizia, gli investitori finanziari, gli ecclesiastici, i professionisti come i notai e i medici, gli artigiani spesso molto specializzati, gli operatori dell'amministrazione, ecc.

Accanto a loro c'era ampio spazio per il campare di svariate manovalanze: lavoranti a commissione, barcaioli, marinai, servitori, pescatori, facchini, ecc.

Rapidamente stavano dilatandosi e complicandosi i rapporti economici e sociali.

Prendevano impronta i moduli dell'associazionismo corporativo e dell'associazionismo a fini assistenziali e religiosi. Si espandevano gli impianti ecclesiali, ma già lo stato impostava le strategie per il loro controllo. Crescevano e diventavano culturalmente più elaborati i bisogni, gli umori, i desideri.

Dalla seconda metà del Duecento, importanti gruppi politici veneziani, portatori soprattutto d'interessi mercantili, incominciarono a tessere un paziente lavoro inteso a rafforzare le strutture istituzionali e ad occuparle stabilmente. Era un periodo in cui lo sforzo per sviluppare i traffici con il Levante si era fatto durissimo a causa della forte concorrenza e a causa del crollo (1261) dell'alleato Impero Latino d'Oriente. A molti pareva occorresse un governo prioritariamente, stabilmente, impegnato ad indirizzare azione politica e risorse per sostenere quei traffici. In altre importanti città italiane le strutture comunali vivevano giorni di crisi e si temeva che, anche a Venezia, potesse succedere qualcosa del genere con gravi pregiudizi per la stabilità ed omogeneità delle politiche di cui l'economia aveva bisogno.

La lenta tessitura della trama che doveva portare alla stabilizzazione, dentro al Maggior Consiglio, di un gruppo ampio ma chiuso di governanti, ebbe dei prodromi legislativi nel 1268 con l'approvazione di nuove e complicatissime norme per l'elezione del Doge che posero ulteriormente quel particolarissimo 'principe' nella mani dei grandi consigli comunali. Nei decenni successivi, a più riprese, vennero avanzate proposte di legge volte a delimitare l'accesso al Maggior Consiglio.

Finalmente, nel 1297, passò una legge che introdusse una prima forte limitazione. Con quella legge, confermata l'anno seguente, incominciava a concretizzarsi la cosiddetta 'serrata'. Attraverso interventi legislativi succedutisi fino al 1323, l'accesso al Maggior Consiglio fu reso sempre più difficoltoso per coloro la cui famiglia non avesse avuto già radici in esso e, alla fine, l'ingresso di uomini nuovi fu precluso.

Da quel momento, ebbero diritto di far parte a vita del Consiglio i discendenti maschi di quelle famiglie che vi si erano attestate lungo i decenni della serrata.

Il corpo sovrano veneziano era diventato ereditario e il potere politico era diventato prerogativa di quel corpo stesso con esclusione di tutti gli altri. Al comune dei Veneziani era subentrata una Repubblica aristocratica. Peraltro con caratteristiche molto particolari.

Le famiglie che, con la 'serrata', avevano assunto in esclusiva il potere si auto-identificarono, in modo formalizzato, come nobiltà veneziana. Una nobiltà anomala, che prendeva titolo dalle funzioni politico-amministrative che si era attribuite e che era formata per lo più da mercanti e armatori, cioè, in senso relativo, da borghesi.

Rispetto alle epoche precedenti, il numero di coloro che ebbero diritto di sedere nel Maggior Consiglio aumentò notevolmente (si andò oltre il migliaio) e tale numero ancora aumenterà fino al Cinquecento quando si toccheranno i duemila membri.

Tale affollamento del plenum patrizio comporterà, per tutti i secoli a venire, problemi di non facili equilibri da gestire all'interno di esso e di non facili equilibri da gestire tra i tanti organismi, grandi e piccoli, dell'amministrazione, organismi la cui direzione politica era nelle mani dei patrizi che in rapide rotazioni venivano ad essa eletti.

Nel corso dell'operazione di 'serrata' e subito dopo ad essa si verificarono delle resistenze. Nel 1300, la via della rivolta fu tentata da un ricco popolare di nome Marino Bocconio. Una decina d'anni più tardi ci provò un manipolo d'esponenti politici appartenenti a famiglie tra le più notabili della città, famiglie di Maggior Consiglio. Si trattò del tentativo di colpo di Stato guidato da Baiamonte Tiepolo, Marco Querini e Badoero Badoer.

Correva l'estate del 1310 e sullo sfondo c'era uno scontro durissimo con il Papa per il controllo di Ferrara. I congiurati (i capi erano, tra l'altro, su posizioni filopapali) tentarono l'avventura ma ebbero la peggio: uccisi, catturati, esiliati.

Forse tali eminenti personaggi s'erano determinati alla congiura perché temevano di rimanere gruppo minoritario nei nuovi assetti di potere derivati dalla serrata, o forse avevano visto la serrata come un ostacolo definitivo a loro disegni di instaurazioni di tipo signorile, o forse avevano in mente la difesa delle antiche, aperte, configurazioni comunali. Quest'ultima interpretazione avrà non poca ingenua fortuna fin presso i municipalisti democratici veneziani del 1797.

Questo è lo scenario storico dentro il quale Giuseppe Fort ha tessuto il suo romanzo e, mettendomi assieme all'autore della prefazione Gianfranco Bettin, dico subito che si tratta di un avvincente romanzo corale scritto con sapientissima scienza della narrazione storica ed impeccabile scienza della scrittura.

I fili del racconto di Fort si dipartono dal periodo in cui si stava perfezionando l'operazione di serrata e si stava organizzando la congiura che avrebbe voluto bloccarla mettendo fuori gioco il doge Piero Gradenigo, 'Pierazzo', e il suo gruppo di potere.

Il racconto di Fort mette in campo, nei primi capitoli, un buon numero di personaggi attraverso i quali vengono costruite vive immagini della società veneziana di allora, vengono ricostruite suggestive atmosfere urbane, vengono raccontati certi contenuti e certi climi dei dibattiti ideologici-religiosi, ideologici-politici, ideologici-sociali che percorrevano ed agitavano i vari strati della popolazione e vengono introdotti i primi accenni alla congiura che si stava organizzando. Persone della realtà, personaggi del romanzo. Il cronachista diacono Paolo con il suo visionarismo religioso e la sua sete di giustizia sociale; il pievano di S. Basso dubitoso ma vicino ai congiurati; fra Giacomo dell'ordine dei minori, effervescente di rivendicazioni sociali e politiche; l'acre, risentito, nobile Moro; e il loro discutere; la Scuola di S. Orsola come primo accenno alle strutture associative veneziane di devozione ed assistenza; il problema delle corporazioni, delle Arti, cioè delle strutture associative di mestiere, i primi accenni alla loro emarginazione politica che tuttavia (parere mio), pur quando sarà del tutto realizzata, non impedirà, nei secoli a venire, il loro proliferare, il loro dispiegare forza contrattuale nei confronti del governo in compenso del consenso alle istituzioni.

Nei capitoli seguenti, la scena si sposta nel mondo vivacissimo delle navi, degli equipaggi, dei mercanti viaggiatori. La nave tonda *Santa Eufemia* veleggiante verso Curzola, il vecchio e il nuovo anche nell'arte della navigazione, nella scienza nautica, le suggestioni dell'Adriatico, le suggestioni dei viaggi di Marco Polo, patron Barozzo e l'esperienza di tanti anni per mare, gli aggravi economici, l'impovertimento dei marinai, la restrizione delle libertà, la prepotenza economica dei grandi mercanti che controllano le ricche mude, cioè i convogli per merci ricche a gestione pubblico-privata. Qui, sulla *Santa Eufemia*, l'A. comincia a dare configurazioni di adesioni ai sentori della congiura che si sta organizzando.

Il nucleo narrativo torna a Venezia dentro la Scuola di S. Orsola con lo sfondo di riti d'accettazione di nuovi confratelli e con l'incontrarsi di simpatizzanti della cospirazione. Qualche spia in caccia d'informazioni. Qualcuno che accenna ad un Dante fuoriuscito fiorentino. Un dialogare, un problematizzarsi sull'eventuale necessità dell'uso della violenza, un riandare al passato per criticare il presente.

Dalla città ci si sposta sulla laguna con la descrizione della vogata di fra Giacomo fino all'isoletta quasi sperduta di S. Lorenzo non lontano da Torcello. Vogata che si fa ritmo per il monologo interiore col quale il frate, tuffando i remi nell'acqua tranquilla, con folate d'angoscia scandaglia ancora una volta le contraddizioni annidate nella propria anima.

S. Lorenzo: nella pace dell'isolotto, una comunità di penitenti occupati ad apprestare col lavoro le materialità minime per il loro sostentamento ed occupati a curare, con la preghiera e la penitenza, i malanni dello spirito. Abriano, Bonello, Ottone, ma anche Ottolina una giovanissima donna con gli occhi che tutto guardano e tutto dicono, il prefetto Giovanni, il riferimento agli

ideali di povertà dei primi cristiani e a Gioacchino da Fiore, i riferimenti alle radicalità idealizzate in gioventù, il bene e il male, Dio e il demonio, la superstizione, pensieri e parole sul rapporto-scontro tra speranze-illusioni e realtà.

E poi la vogata di ritorno di fra Giacomo con in barca Ottolina, passeggera per Venezia, tentatrice di una amorosa sosta galleggiante sul fermo e deserto specchio d'acqua lagunare.

Ancora Venezia, l'insula di Rialto brulicante e indaffarata e il ritorno di paron Barozzo a casa. La famiglia allargata, i parenti, i regali da distribuire, le donne di casa, i ragazzi, i famigli, il ritorno dei ricordi e le consolazioni delle radici, le amorevolezze della moglie e le sue carni, i piaceri della quotidianità intessuta di piccole gelosie, di piccoli dibattiti d'interessi, ma su fondi saldi e sicuri di solidarietà.

I rendiconti della fraterna, della società d'affari con i fratelli. L'occasione, per l'A., di introdurre in diretta e dal vivo nei meccanismi di diffuse strutture di gestione d'interessi familiari in comune.

Poco dopo la scena si apre nel mezzà del mercante Della Barba. L'ufficio del mercante e i suoi fili con il mondo mercantile e affaristico del Levante. Il figlio da educare alla professione, e il giovane di mezzà ben più di lui aperto ad apprendere.

Le novità delle tecniche contabili e il fastidio di accettarle. L'incontro con altri due anziani mercanti, Lazzaro Mercadante e Bonaccorso da Pellestrina, l'occasione per l'A. di aprire finestre sul mondo dei commerci così decisivo per le economie delle grandi città dell'epoca, l'occasione per accennare, attraverso il dialogo dei tre mercanti, alla divaricazione in atto a Venezia tra grandi commerci e piccoli commerci, tra grandi commercianti e piccoli commercianti, con prospettive d'occupazione totale del potere da parte dei primi e conseguente subordinazione dei secondi. Nel mezzà arrivano poi patron Barozzo e il nobile Moro il quale ha informazioni fresche ed incoraggianti sul progredire dell'organizzazione della congiura, ma il discorso scivola sull'opportunità di coinvolgere anche forze schiettamente popolari e le opinioni sono diverse, Moro non è d'accordo.

L'A. chiude e riapre scene, ne organizza di nuove, perfeziona la delineazione dei personaggi ed altri, di nuovi, ne introduce. Il malcontento che serpeggia in città, si evidenzia duramente con un attentato in Arsenale, un incendio doloso di cui sono autori tre giovani teste calde. I tre, portata a termine l'impresa, riescono a fuggire e salvarsi in un loro rifugio. Fittamente discutono tra loro d'ingenui radicalismi eversivi talora mescolati con ingenui radicalismi religiosi. Riunioni di congiurati e simpatizzanti. A S. Samuele nella casa fondaco del mercante Bellotto. Fra Giacomo, frate Uberto, il Trappa, Bernardino, Pungiluppo, i tre con l'orgoglio dell'attentato in Arsenale, il cataro Giovanni da Venezia ed Odone da Bologna ricercati dall'Inquisizione, un gestore di locanda, l'arsenalotto Boccaderospo, un maestro bottaio. È fra Giacomo ad incendiare viepiù gli animi ricordando la guerra in corso per Ferrara e i guastati rapporti col papa, e l'interdetto: i discorsi scivolano sulle grandi controversie ecclesiali teologiche in corso in Europa. Un battere e ribattere contro l'occupazione del potere da parte dei grandi. Polemiche e rifiuti e lo sfogo plebeo-popolare dell'arsenalotto Boccaderospo fino all'invocazione della violenza. Riunioni anche a S. Basso dal pievano Nicolò Querini. Con la copertura di un'annunciata conferenza del dotto padovano Pietro d'Abano, incontri tra gente di cultura con qualche nome di spicco come Benedetto d'Ascoli. Scambi d'opinioni critiche e non su Marco Polo e il suo libro, sul fuoriuscito fiorentino Dante, dibattito sulla lingua. L'atmosfera viene rotta da trambusti in Piazzetta per i Signori di Notte che cercano armi in certe barche e maltrattano feroci due giovani.

Lo scenario si sposta a Murano. Le fornaci, i vetri pregiati, i maestri, i lavoranti. Pagine di sapienti descrizioni dell'abilissimo lavoro creativo nelle fornaci. Il nobile Moro alla fornace di Paolo di Bonanno. I problemi e le involuzioni dei rapporti tra maestri e lavoranti all'interno delle corporazioni di mestiere. Figurine sapientemente tratteggiate come quella di Tommasino, piccolo trafficante infido.

Riunioni anche nella casa nobiliare di Monsignor Pietro, ricco proprietario di beni. O meglio controrunioni per apprestare strumenti di contenimento dei congiurati, di repressione, di difesa. Un sottile ragionar poliziesco che passa in rassegna forze e qualifiche sociali dei congiurati e non disdegna l'allestimento di piani dettagliati e ben finanziati per metter in piedi provocazioni contro di essi.

Il capitolo che s'intitola «Le manovre dei magni» è dedicato anch'esso ad illustrare il variegato mondo e il variegato sentire di coloro che avevano attuato ed ora si apprestavano a difendere,

con gli argomenti ed eventualmente con la spada, l'operazione di serrata e le sue ragioni. Magari difenderla anche con concessioni ai parvi, agli artigiani, alle Scuole, al mondo del bisogno, concessioni atte ad impedire saldature tra i grandi congiurati e gli strati popolari.

Le strade, i campi, i ponti della città. La popolazione in gran movimento per la festa delle Marie. Un'occasione per mettere in bocca ad alcuni protagonisti battute di dibattito sulle forme della religiosità, in particolare quella popolare, sulle forme del credere e della spiritualità, sulla miserevolezza del vivere materiale del basso popolo.

Un'occasione per presentare la figura del doge dei pescatori di S. Nicolò dei Mendicoli Nicoletto Contarino, un altro simpatizzante della congiura al quale il romanzo affiderà una bella parte nelle ore della sollevazione. A lui vengono messe in bocca battute dure di denuncia della mala gestione, dello sfruttamento, dello stravolgimento delle plaghe lagunari. Frattanto, vivacissime e puntuali si snodano descrizioni della regata, della guerra dei pugni, dei cantastorie, delle osterie, delle furatole. Scoppia un incendio in una salizzata, c'è un ferimento, l'incendio è doloso, una provocazione per rendere odiosi al popolo i congiurati e stringerlo a coloro che detengono il potere. Ancora brani di dibattito: il popolo, chi è il popolo, che parte può avere nel governo il popolo?

Nel palazzo dei Tiepolo a S. Stin fervono preparativi in vista della sollevazione armata. Baiamonte Tiepolo è a Padova per stringere accordi con signorotti locali di gran nome. La data della sollevazione è fissata: il 10 giugno 1310 giorno di S. Vito. Il piano è quasi del tutto pronto: nella notte, adunata dei congiurati davanti a casa Tiepolo e Querini, una colonna guidata da Baiamonte per le Mercerie, un'altra colonna guidata da Querini attraverso il ponte dei Dai, convergenza all'assalto del Palazzo Ducale con Badoero Badoer che dovrebbe sbarcare sul molo con i mercenari di Padova. Discussione anche circa la possibilità di tentare una trattativa di compromesso con i partigiani del doge Gradenigo. Qualche previsione sull'atteggiamento che assumerà il clero veneziano. Si ripropone il problema delle contropartite da concedere ai popolari per la partecipazione alla sollevazione.

Ritornano diffidenze e riserve. Dal canto loro, i popolari aderenti alla congiura stanno prendendo coscienza che sarà bene se si riserveranno buoni margini di autonomia d'azione rispetto ai nobili. Segnali che qualcosa è trapelato della trama insurrezionale. Pare certo però che segreta sia rimasta la data in cui si è diviso in due scatenare l'assalto al palazzo.

L'ultimo capitolo del gran romanzo di Giuseppe Fort è quello intitolato *La rivolta*.

Con raffinato ingegno narrativo, con gusto di valente sceneggiatore, di valente regista, l'A. non descrive lo scontro in Piazza S. Marco tra le forze dei congiurati e le forze legittimiste del doge Gradenigo, ma ci porta in laguna nella notte successiva allo scontro e alla rotta dei congiurati.

Con un sapientissimo montaggio visivo e sonoro che – tra l'altro – dà testimonianza dei suoi antichi estri cinematografici, Fort ci porta direttamente dentro due barche in fuga con a bordo uomini della sollevazione sconfitta, uomini già incontrati nel romanzo. Vogano alla disperata inseguiti da una quantità di barche legittimiste, una quantità di luci di fiaccole che si muovono alla loro caccia nella laguna oscura della notte, ora lente ora veloci, ora a dritta ora a manca. I canali, i canneti, i ghebi, le velme, raggiungere le foci del Sile. Contarino, il doge dei pescatori, costruisce momento per momento la tattica di fuga. Le due barche si dividono: l'una punterà all'isola di S. Lorenzo, l'altra devierà gli inseguitori.

A S. Lorenzo i fuggiaschi vengono accolti dalla comunità dei penitenti. Il giovane Bernardino muore per le ferite. Sopraggiunge anche la barca di Contarino.

Ho scritto poco più sopra che l'A. non ci racconta in diretta le fasi della sollevazione e del suo fallimento bensì è fra Giacomo, ora, che racconta tutto al prefetto di S. Lorenzo e, con ciò, anche a noi lettori. In particolare viene spiegato che, mentre Querini e Tiepolo combattevano in Piazza S. Marco, il gruppo di coloritura popolare che si era mosso con una certa autonomia e che intendeva portare a termine una manovra di attacco a sorpresa, era stato invece subito intercettato e messo in rotta evidentemente perché qualcuno aveva tradito informando i legittimisti di Gradenigo. Fra Giacomo è amaro di delusione, di disperazione. Racconta ancora: eravamo in pochi, meno del previsto. Molti si erano defilati. Molti popolari delle Scuole, delle Arti, dell'arsenale, addirittura s'erano schierati col potere costituito, addirittura avevano dato addosso ai rivoltosi. Il prefetto Giovanni lo consola e lo invita a considerare che dalla loro parte stava comunque il valore, in senso evangelico, della testimonianza. Valore fruttificante.

Viene preparato un nascondiglio ben congegnato. I reduci della sollevazione vi si ammassano sfiniti di tensione e di stanchezza. Amarissime le loro parole: quelli che sono caduti, chi non li ha seguiti, il destino ormai di fuggiaschi, di fuoriusciti, la mancata unità, la diffidenza dei cospiratori nobili per i popolari, il popolo incapace di capire. Fra Giacomo mette di mezzo persino il demonio.

Un sogno inutile, i sogni vuoti.

Ma le ultime parole del romanzo, quelle di fra Giacomo paiono voler riaprire il gioco. Dicono pressapoco: chi ha vinto è stato in realtà sconfitto, gli uomini della serrata hanno reso impossibile il compromesso. Ora la linea di rottura è chiara: da una parte l'egoismo e la malvagità, dall'altra parte la carità e i sogni di giustizia. L'opposizione diventerà radicale, tutto diventerà inequivocabilmente chiaro a tutti. La prossima volta sarà quella definitiva.

Sono parole – come mostreranno i secoli a venire – non per la realtà ma per l'utopia. Parole che assieme a quelle di tante altre voci dei personaggi grandi e piccoli del libro, donano sostanza al sopratitolo del romanzo di Giuseppe Fort, sopratitolo che recita appunto: *Utopia*.

GIOVANNI SCARABELLO

Ville venete: la Provincia di Vicenza, a cura di Donata Battilotti, saggi introduttivi di D. Battilotti, P. Lanaro, G. Mazzi, A. Zannini, testi e schede in collaborazione con C. Bezze, L. Bozzetto, N. Luna, F. Pilastro, B. Seraglio, E. Urbani, S. Vendramin, Coordinamento di M. Gasparin, A. Pra, S. Pratali Maffei, Venezia, Marsilio, 2005, pp. XLII-716, ill. 2.500, b/n.

AOLTRE trent'anni dalla pubblicazione del catalogo di Renato Cevese *Ville della provincia di Vicenza* (1971) ne esce ora, a cura di Donata Battilotti, uno straordinario ampliamento e aggiornamento scientifico. Pubblicato con il patrocinio dell'Istituto regionale per le ville venete e in collaborazione con il Centro Internazionale di Studi di Architettura «Andrea Palladio» di Vicenza, l'opera, preziosa per gli addetti ai lavori e non solo, ci propone una completa schedatura che fissa e fotografa la situazione attuale, e vuol porsi come base imprescindibile per ricerche future, di 670 edifici della provincia di Vicenza, eseguiti per committenti vicentini o veneziani come i Pisani a Bagnolo. Basti pensare che al primitivo catalogo sono state aggiunte più di duecento ville, con un lavoro di ricognizione archivistica e bibliografica immane. Ma Donata Battilotti è stata ed è allieva di Lionello Puppi ed è certamente una studiosa – e la sua bibliografia ce lo attesta – che ha seguito e sviluppato la lezione palladiana di Puppi in maniera impeccabile. Lezioni di metodo dunque.

Verso gli anni quaranta del Cinquecento Palladio comincia ad affrontare il tema della residenza nobiliare in terraferma, del palazzo o, come si dirà in seguito, della villa. Sono gli anni in cui inizia la revisione dell'estimo generale (1541) «una miniera di dati per la storia della villa veneta» che si concluderà, dopo molteplici interruzioni e aggiornamenti, oltre vent'anni dopo, nel 1564. È questo il tema affrontato da Donata Battilotti nel suo fondamentale saggio introduttivo *Alcune osservazioni sugli insediamenti di villa vicentini*. «Al di là della disomogeneità della documentazione che si è conservata – così scrive l'A. a p. xvii – soprattutto per quanto riguarda i cosiddetti *balanzoni*, che raccolgono le stime di vicariati e podesterie, diversi gli uni dagli altri per completezza e modalità di redazione, l'estimo del 1541-1564 fornisce una straordinaria 'istantanea' degli insediamenti rurali nel territorio vicentino [...]. Il fatto che questo periodo coincida con quello di piena attività di Palladio quale costruttore di ville non è casuale [...] ma il valore dei *Libri d'estimo* va ovviamente al di là delle vicende dei singoli edifici, palladiani e non, per i quali pure in alcuni casi si rivelano fondamentali». Il fenomeno della diffusione della «casa dominicale» alla metà del Cinquecento è così esteso che non si può ricondurre solo agli investimenti fondiari e alla conseguente ripresa edilizia seguita alla crisi cambraica, ma affonda le sue radici nel secolo precedente.

Dell'*Economia del territorio* si occupa con competenza e passione Andrea Zannini che prende avvio dalla *Descrizione del territorio e del contado di Vicenza* di Filippo Pigafetta scritta all'esordio del sec. xvii (1602-1603). La provincia viene suddivisa, secondo l'originale criterio 'geografico' pigafettiano, in sette *contrade* delle quali si evidenziano le diverse caratteristiche e potenzialità geomorfologiche, economiche, sociali. Un intreccio di diverse e complesse vocazioni delle quali la villa,

che unisce e collega anche culturalmente ambito cittadino e realtà rurale, costituisce la chiave di lettura imprescindibile.

Alle *Ville e comunità manifatturiere: il territorio vicentino tra agricoltura e industria* è dedicato il lavoro esemplare di Paola Lanaro che sottolinea, evocando il *Palladio* di James Ackerman (1966), la semplicità e l'armonia perfetta che lega la villa palladiana con l'ambiente circostante. Dal saggio, che si articola in due densi capitoli: *Paesaggio rurale, Paesaggio manifatturiero e Lo scambio: percorsi commerciali e flussi di merci*, emerge un «sistema villa» che timbra il terreno circostante con implicazioni economiche fondamentali, prima agricole e più avanti legate a dinamiche manifatturiere e industriali che connoteranno la provincia vicentina nell'Ottocento, segnata comunque dalla persistenza di micro imprese familiari con le quali si dovranno confrontare anche le grandi industrie del settore tessile come quelle dei Rossi e dei Marzotto. «Un'atmosfera e un sapere fare nel produrre – così l'A. a p. xxx – che si sono tramandati consapevolmente nel tempo all'interno delle famiglie e delle comunità del territorio ma anche, non dimentichiamolo, del centro urbano».

Conclude la serie dei saggi introduttivi Giuliana Mazzi che si cimenta con un tema impegnativo: *Cartografie e iconografie per una storia dell'architettura di villa. Problemi di metodo*. La cartografia storica del territorio, della quale l'A. è studiosa conosciuta e attenta, ma anche l'aspetto iconografico vengono sondati e scandagliati in profondità: «Il rapporto, attraverso la mediazione del disegno – così l'A. a p. xlii – tra teoria (e cioè la prima idea dell'edificio) e pratica (ossia la trasmissione della forma al committente e, in funzione operativa, alle maestranze di cantiere) si attua, ovviamente, anche in area veneta secondo la prassi abituale: prime idee, loro dimensionamento e proporzionamento, presentazione del progetto [...]». Bisogna tuttavia ricordare che: «La diaspora dei disegni progettuali (con il loro conseguente smarrimento) dà inoltre l'impressione che la valutazione su quei materiali sia stata, sempre e soltanto, – da parte dei committenti (pubblici e privati) e degli autori stessi – quella di mero strumento funzionale all'impiego immediato e non mezzo di espressione artistica». Da queste premesse nasce poi la proposta di spunti interessanti di riflessione come la dispersione dei materiali grafici, soprattutto nel xvi secolo ma non solo, e il fenomeno collegato, e quanto mai attuale, del collezionismo dei disegni d'architettura che diventerà sistematico nel corso del Settecento.

Il meritorio e complesso lavoro di schedatura cui hanno collaborato Chiara Bezze, Lorenza Bozzetto, Nicola Luna, Federica Pilastro, Barnaba Seraglio, Elena Urbani, Sandra Vendramin, merita una citazione e un'attenzione particolare. Nell'imponente *Catalogo* vengono schedate in ordine alfabetico per località, da Agugliaro a Villaga, 670 ville. Alla fine un indispensabile *Atlante* con l'*Indice delle corrispondenze*, permette di orientarsi nella fittissima rete degli edifici.

Una villa veneta montalianamente «squadrate da ogni lato» è quella che ci restituisce questo testo di alto livello scientifico e strumento di lavoro imprescindibile per chi si avventuri nel territorio, esplorato da molteplici punti di vista ma ancora foriero di novità, della «civiltà di villa». La ricerca scientifica – come suggerisce Karl Kraus – lungi dal fornire soluzioni, deve sempre lasciare la strada aperta all'enigma, alle raffinate ambiguità del dubbio.

Da ultimo, e per concludere, bisogna ricordare che la collaborazione tra l'Istituto regionale per le ville venete e il Centro Internazionale di Studi di Architettura «Andrea Palladio» – come sottolinea Amalia Sartori che lo presiede nella sua presentazione – ha prodotto risultati altrettanto importanti e fecondi per la conoscenza di quella «civiltà di villa» che timbra, a partire dal secolo xiv e fino ai nostri giorni, il territorio veneto: si tratta della grande mostra *Palladio e la villa veneta. Da Petrarca a Carlo Scarpa*, curata da Guido Beltramini e Howard Burns, e ospitata a Vicenza a Palazzo Barbaran da Porto (il catalogo è pubblicato da Marsilio, Venezia, 2005). Una sinergia che può costituire un punto di partenza per la creazione di un *Museo della Villa Veneta*, luogo di valorizzazione di un patrimonio culturale inscindibile dalle radici e dall'identità della regione.

BARBARA BOCCAZZI MAZZA

LIONELLO PUPPI, *Su Tiziano*, Milano, Skira, 2004, pp. 172, ill. 20 colori e 35 b/n.

NON di un discorso monografico su Tiziano si tratta ma dei percorsi di un ragionamento per Tiziano «sul fondamento friabile di un'inquietudine che trascende lo stesso pittore», così l'A., e che diviene, all'evidenza, un quesito metodologico. Questioni di metodo dunque?

Come sempre Lionello Puppi ci coinvolge e ci sorprende, a volte ci commuove e mi riferisco, per cominciare, alla dedica e alla postfazione del suo straordinario libro su Tiziano dove si coagula, tra l'altro, tutta la sua passione politica e umana.

Anche una dedica di poche, folgoranti parole, ci può rivelare molto sull'A. e sul suo spessore intellettuale e morale. Anche il rimando alla «speranza di un'aurora di pace e di vita» per i suoi giovanissimi figli, contrapposta «al crepuscolo di guerra e di morte, fatto calare all'arroganza disennata e funesta, dell'Impero».

Tra l'eleganza dell'*incipit* e l'ironia dell'*excipit* – dove la convocazione frequente di frasi di Edgar Allan Poe è sì una risposta alla provocazione di Panofsky che cita Simenon, ma è anche dovuta alla circostanza che i passaggi di Poe prefigurano, con la dovuta forzatura cronologica, situazioni emerse nella ricostruzione storica della vicenda tizianesca – vi è il testo apportatore non solo di inaspettate novità archivistiche, e con Puppi non poteva essere altrimenti, ma anche di una rilettura critica, e nuova, del grande artista cadorino.

Dall'*Enigma di un documento bicipite* nel *Preambolo* – e si tratta della ricevuta dei pagamenti riscossi dal pittore (1526) per l'esecuzione della pala per l'altare dei Pesaro, nella veneziana chiesa dei Frari, un foglio ora alla Biblioteca Correr, mentre un altro identico, tranne che per le misure, si conserva all'Archivio di Stato di Verona – si passa all'intreccio, fitto e inscindibile, tra l'immagine pubblica e quella privata dell'artista.

Il discorso si articola individuando due punti focali, finora forse trascurati: il Cadore come terra d'origine, «Titian's country» nel progetto di legittimazione familiare della Magnifica Comunità Cadorina – assemblea montanara sì ma tutt'altro che rozza, anzi, annota Puppi, di alto livello intellettuale e culturale – e, al secondo punto, la famiglia che si configura come grande clan patriarcale con i figli Pomponio, il primogenito ribelle, Orazio e Lavinia, coinvolti a vario titolo nel prestigioso *atelier*.

Grazie al famoso diploma dal sigillo in cera rossa «sottoscritto di propria mano» dall'imperatore Carlo V d'Asburgo a Barcellona il 10 maggio 1533, Tiziano oltre a divenire conte palatino del Sacro Romano Impero con tutta la sua discendenza maschile e femminile, acquisisce la facoltà di «creare notai e giudici ordinari di imperiale autorità e di legittimare bastardi e figli naturali anche del ceto nobile, capacitandoli a tutti li diritti competenti ai figli legittimi, di adottare e avocare figli estranei in propri; di accordare ai Comuni e alle Chiese la restituzione in intiero» (p. 25). Di tali poteri si servirà, possiamo supporre con compiacimento, per creare notai «di imperiale autorità» e per legittimare, oltre a due figli naturali di un parroco, anche una propria figlia, Emilia, nata tra il 1543 e il 1548.

È proprio quest'immagine privata, tratteggiata da Puppi nel suo saggio, che ci coinvolge e ci affascina. Ne emerge un Tiziano sconosciuto e impensabile nei volti e risvolti del suo complesso e spigoloso carattere.

Al di là del rapporto conflittuale e drammatico con il figlio maggiore Pomponio – dalla nascita destinato a vestire «l'habito da prete» ma rivelatosi crescendo «figliolo disobeditissimo» (p. 56) – una incomprensione economica che diventa tensione esistenziale, il rapporto con gli altri figli sembra svolgersi in modo affettuoso e sollecito.

Che vi sia un tocco autobiografico dell'A. nel tratteggiare il tenero legame di Tiziano con la figlia Lavinia, ritratta in varie età della vita, in abito da sposa e come 'matrona' nelle strepitose tele conservate alla Gemäldegalerie di Dresda?

Data in moglie a Cornelio Sarcinelli, nobile di Serravalle, sarà presenza costante e rasserenante nella vita del padre.

Non viene però trascurata dall'artista l'altra figlia «Milia» (Emilia) frutto di un amore senile, ma riccamente dotata, nel 1568, di 750 ducati quando viene data in moglie a un mercante di granaglie, il *fonticarius* Andrea Dossena.

Diverso e complesso il rapporto con la propria discendenza maschile. Quasi sollecito segretario il fido Orazio si profila dall'inizio come collaboratore privilegiato, tramite tra il padre e la Magnifica Comunità Cadorina e si occuperà, tra l'altro, del «negotio de legnami» tra Venezia e il Cadore che tanto stava a cuore all'artista, non ponendosi mai in conflitto con il padre famoso. Altro sarà il legame con Pomponio, «una tragedia» secondo Puppi. Un figlio che fu rettore, grazie all'oculata, insistente azione paterna, di S. Maria Nova di Medole, e che tuttavia brigherà per

tutta la sua esistenza per angustie economiche. Quando la peste si porterà via Tiziano nel 1576 e poco dopo anche Orazio – «ampie sulla terra e sul mare s'erano stese le negre ali della Pestilenza» – continuerà, col cognato Cornelio Sarcinelli, il marito di Lavinia, a trafficare nel tentativo di impadronirsi di tutta l'eredità.

Ne emerge un Tiziano inedito, attento alle 'cose di casa', alla masserizia, preoccupato quasi angosciato per il mantenimento del primogenito che fin dalla nascita sarà destinato e poi assillato dal padre per una carriera ecclesiastica che egli all'inizio non vuole seguire, che non è fatta per lui, che non lo interessa. Non a caso la vicenda esistenziale di Pomponio sarà segnata, sembra di capire, da una insoddisfazione perenne, da una cupidigia che lo condurrà prima alla rovina economica e poi a una morte in solitudine.

Con un ultimo tocco di elegante autoironia – il ringraziamento nella *Postfazione* a Lucia Collavo che ha riordinato: «l'imtemperante manoscritto di chi la propria rivoluzione tecnologica l'ha risolta nel passaggio dall'uso della stilografica a quello della penna a sfera» – termina questo lavoro, nato cercando altro, come sa chi di carte se ne intende. Un libro che si può leggere con coinvolgimento emotivo ma anche con leggerezza e dal quale si evince la forza di un approccio metodologico unico e, puppiamente, *imprescindibile*.

Si può allora concludere questa breve nota *su* e *per* Tiziano evocando le parole di una indimenticabile tavola di Altan: «Problemi di metodo? Metodo Puppi!».

BARBARA BOCCAZZI MAZZA

DANIELA PIZZAGALLI, *La signora della poesia. Vita e passioni di Veronica Gambarà, artista del Rinascimento*, Milano, Rizzoli, 2004, pp. 221.

LA biografia storica è un genere che ha riscosso notevole fortuna di pubblico negli ultimi anni ed ha quindi spinto vari autori a cimentarvisi. Gli esiti felici di alcuni di questi testi non si ripetono per altri perché molto spesso i personaggi di cui vengono narrate le gesta non hanno avuto delle vite così avventurose o ricche da poter 'sostenere' la struttura di un intero volume. Il fascino e l'attrazione del libro sono allora delegati alla abilità scrittrice dell'autore che deve riuscire a trattenere l'attenzione del lettore, che al genere si accosta, nella maggioranza dei casi, con lo stesso spirito con cui affronta un romanzo. Contrariamente al romanziere, però, l'autore di biografie non può, di fronte allo stagnare di avvenimenti, dare una svolta, un colpo d'ala creativo, ma deve attenersi alla realtà storica: la sua abilità sarà dispiegata allora nel narrare le vicende che hanno fatto da sfondo alla vita del personaggio narrato.

Compito questo certo non facile, perché esige una profonda conoscenza non solo dei grandi avvenimenti storici, ma anche di quelli, magari considerati minori, che hanno, però, sfiorato o dominato la vita del personaggio narrato: dovrà insomma, per parlare di Fabrizio del Dongo non solo conoscere la battaglia di Waterloo, ma anche le retrovie nelle quali era l'eroe, alla ricerca della storia. Certo la letteratura dello scorso secolo aveva visto degli esempi particolarmente affascinanti e riusciti nel genere: basti ricordare Maria Bellonci, che con *Lucrezia Borgia e Rinascimento privato* aveva dato dei veri gioielli del genere, o Anna Banti, due scrittrici donne che hanno raggiunto i vertici più alti proprio con biografie di personaggi celebri di sesso femminile.

Fatta questa premessa e data l'esistenza di precedenti così riusciti si capisce subito che si assume un compito particolarmente difficile chi voglia scrivere la biografia di uno scrittore che non abbia avuto una vita particolarmente avventurosa. Fascino ed interesse sono risvegliati dall'opera, che è lì, a parlare da sola, molto più eloquente, talvolta, della vita abbastanza monotona o banale dell'autore.

Di fronte ad una scrittrice che biografa una donna autrice ci troviamo anche parlando de *La signora della poesia* di Daniela Pizzagalli; l'attributo del titolo, regalato invero con un po' troppa generosità, si riferisce a Veronica Gambarà, signora di Correggio. Nata nel 1485 da una delle più importanti famiglie bresciane del tempo, ebbe una infanzia ed una giovinezza che rispecchiano quella delle nobili fanciulle del tempo: non si deve dimenticare poi che la madre è una Pio e la nonna paterna era Ginevra Nogarola, sorella di Isotta. Figlie queste ultime di una Borromeo che aveva trasportato a Verona il fascino culturale della corte milanese; non tanto la nonna quanto la prozia era stata una donna colta ed educata alle belle lettere, che aveva poetato anche in latino e

per questo era considerata assolutamente eccezionale. Anche Veronica dovette avere una buona educazione umanistica, anche se non certo uguale o pari a quella che ricevettero i fratelli, nessuno dei quali pure era destinato alla carriera 'umanistica'. In convento o a casa, le nobili giovanette venivano educate alla poesia e alla musica, al bello e al raffinato, più o meno fino ai quindici anni: destinate al matrimonio o, nel caso questo fosse reso impossibile, con un *partner* di pari nobiltà, dall'esiguità della dote, al convento. Veronica si interessa particolarmente di letteratura e di poesia e inizia, pare, a comporre versi da giovanetta. Del resto la posizione eminente della sua famiglia, a Brescia, le aveva permesso di mettersi in contatto con i maggiori letterati del tempo. Aveva incontrato di persona il Trissino, nel 1504, in occasione di una sua venuta a Brescia. Era in contatto con Isabella d'Este, signora di Mantova (moglie di Francesco Gonzaga), protettrice di artisti e splendida mecenate. Aveva anche conosciuto Caterina Cornaro, che era stata obbligata a lasciare alla Serenissima Repubblica il Regno di Cipro ed aveva avuto in cambio la corte di Asolo: artefice della persuasione era stato Giorgio Cornaro che era diventato podestà di Venezia a Brescia ed aveva accolto con grandi feste la sorella che era andata a trovarlo nel 1497. Il nome della signora di Asolo richiama immediatamente quello di Pietro Bembo, che nel 1505 pubblicherà i dialoghi degli *Asolani* destinati ad essere esemplari per quel genere che mai, come nel Cinquecento, godrà di tanta fortuna. Bembo, che si avviava ad essere indiscusso maestro ed arbitro di letteratura e di lingua, sarà uno degli interlocutori epistolari più importanti di Veronica, sin dalle sue prime prove poetiche. Una giovinezza, dunque, la sua, popolata di personaggi celebri e dotti, che frequentavano le corti raffinate dell'alta Italia. Veronica riuscì, proprio per il suo nome illustre e nonostante la dote non fosse certo eccezionale, ad essere maritata a Giberto di Correggio nel 1508. La sposa aveva 23 anni, età, per il tempo, abbastanza matura; per di più non era neppure particolarmente bella (definita da un biografo «grandis et grossa»); lo sposo cinquecento, era al suo secondo matrimonio, vedovo di Violante Pico che gli aveva dato due figlie femmine. Ottimo quindi il matrimonio, non solo per il marito, ma anche perché Veronica aveva la sicurezza che i suoi eventuali figli maschi sarebbero stati eredi del piccolo dominio, senza contrasti con i figli del precedente matrimonio. Non desta quindi meraviglia l'ammirata passione di lei per lo sposo e la sua totale dedizione al ruolo di moglie e, fortunatamente, anche di madre di due figli maschi, nati rispettivamente nel 1510 e 1511. Il matrimonio, con suo grande dolore, finì neanche dopo dieci anni: Giberto morì per «febri» il 26 agosto del 1518, lasciandola, però, «reggente» del ducato per i figli ancora minorenni insieme a due nipoti, che, per sua fortuna, non la ostacolarono mai, almeno nei progetti più importanti. Veronica aveva 33 anni: decise di passare il resto della sua vita senza lasciare formalmente il lutto ma, come spesso accadeva al tempo con la vedovanza, finalmente padrona di se stessa e libera di governare la sua vita. Riuscì, negli anni più avventurosi del Cinquecento italiano, a conservare quasi inalterato il dominio del suo piccolo Stato e a far fare carriera ai due figli (il secondo all'interno della Chiesa). Riprende anche le passioni letterarie pre-matrimoniali e moltiplica i contatti, soprattutto epistolari, con i letterati del tempo. Vive quindi nel periodo del più fulgido trionfo del petrarchismo, propugnato da Bembo nelle *Prose della volgar lingua* e che vede in Veronica una seguace appassionata e diligente. La critica dei secoli successivi l'ha volentieri avvicinata alle altre grandi scrittrici del Cinquecento, quando, come impareggiabilmente dice Dionisotti «nella letteratura del medio Cinquecento le donne fanno gruppo. Non prima né poi». Veronica muore nel 1550.

Questo, a brevi linee, il tragitto storico della vita della Gambarà, la cui opera ha visto una bellissima edizione delle sue *Rime* nel 1995, pubblicata da Olschki e curata da Bullock. La Pizzagalli incentra la sua biografia essenzialmente sulla produzione poetica e letteraria della Gambarà, piuttosto che sulla sua attività politica, ma non dimostra di conoscere questa edizione, che non viene citata nella bibliografia, oltre a non lasciar traccia nel corpo del testo. L'Autrice della biografia pare veramente innamorata della sua protagonista e ne fa un'eroina romantica che, pur contenta del suo ruolo, ha momenti di bovarismo insoddisfatto e depresso, piuttosto che una donna del Cinquecento conscia di avere un ruolo importante e di essere, in questo, piuttosto fortunata. Se, ad es., è vero che l'astrologia aveva una notevole importanza nel Rinascimento, non bisogna dimenticare che il carattere saturnino era «invocato dagli artisti» (e lo splendido libro dei Wittkover è lì a dimostrarcelo). Forse quello che maggiormente allontana questa biografia dalla realtà dei suoi tempi è l'interpretazione letterale dei versi di Veronica, la loro lettura come testimonianza di un reale vissuto. Mai come in questo periodo la poesia non è espressione dell'anima, ma frutto

intelligente di imitazione, di rispetto di determinate norme. Questo non toglie l'assoluto splendido valore poetico di alcune rime del Cinquecento (e basti per tutte l'esempio di Della Casa) che sono però, prima di tutto, rispetto di rigorose norme linguistiche e metriche: il petrarchismo non è, nella lirica alta, un optional. Veronica Gambara è una attenta seguace di queste norme: ne è assoluta riprova, se pur ve ne fosse bisogno, l'approvazione di Bembo, cui la scrittrice inviava le sue rime perché lui le correggesse. Non certo unica, in questo: Castiglione ed Ariosto le sono illustri compagni. E il povero Bembo non può, in questa sua funzione essere accusato di essere «pedantesco» (p. 145). Forse questo personaggio, tanto ammirato da Veronica, non piace molto all'Autrice della biografia: gli toglie, infatti, una paternità, quella del figlio Torquato, nato prima di Elena e dopo Lucilio (che muore nell'agosto del 1532); le due (in realtà tre) paternità, erano secondo la Pizzagalli giustificate dal fatto che «essendo titolare di benefici ecclesiastici, il poeta aveva l'obbligo del celibato, ma non della castità» (p. 133). Il Bembo invece, per conservare i benefici ecclesiastici, era stato obbligato nel 1522 a fare la professione e a vestire l'abito dell'ordine gerosolimitano; consapevolmente era, per usare le parole di Dionisotti «in quanto al voto di castità, in mala fede»,¹ visto che i figli nacquero rispettivamente nel 1523, nel 1525 e nel 1528. Rimasto tra Padova e Venezia dopo i suoi insuccessi diplomatici mentre era al servizio di Leone X, il Bembo viene incaricato nel 1530 dalla Serenissima di scrivere in latino la continuazione delle *Historiae venetae* che diventerà, significativamente nella traduzione volgare effettuata dallo stesso Bembo, la *Istoria viniziana* a gloria di Venezia e non certo del Veneto; egli infine non è affatto costretto, una volta divenuto cardinale, a lasciare Roma per Gubbio, la sua sede (p. 190), ma chiede espressamente di farlo, perché nella sede umbra le spese sarebbero state per lui molto minori che nella capitale della cristianità, ed egli aveva particolarmente bisogno di risparmiare dopo i sacrifici finanziari che aveva dovuto sostenere per dotare adeguatamente la figlia che era diventata moglie di Pietro Gradenigo.

La biografia della Pizzagalli pur seguendo un ordine strettamente cronologico è divisa in cinque capitoli tematici: *La patria 1485/1508*; *L'amore 1509/1518*; *La politica 1519/1532*; *La poesia 1532/1540*; *La religione 1540/1550*. Non si deve però pensare che i titoli rispondano ad una trattazione dell'argomento: esso è solo quello considerato più importante dall'autrice negli anni indicati. La poesia occupa, con la probabile interruzione del periodo matrimoniale, tutta la vita di Veronica e così la politica diviene fondamentale e non mai trascurabile per lei dalla morte del marito. L'attività politica diretta ed attiva della protagonista ci pare un po' trascurata forse perché implicava l'ammissione dei maneggi, non precisamente eleganti, che talvolta Veronica si trova a fare. Giustificati assolutamente dal momento storico in cui vive, e dai comportamenti dei grandi con cui aveva a che fare. Così come, nel campo letterario è narrata con delicatezza di toni la storia del rapporto con l'Aretino anche a proposito delle rime in onor di Angela Sirena, che è invece una brutta storia di ricatti, in cui ad un certo punto si trova implicato anche il Bembo, costretto a scrivere un sonetto in lode della donna dell'Aretino, che poi è l'unico non giovanile rigorosamente escluso nella raccolta delle *Rime*. Il sonetto della Gambara è l'unico che, come voleva il 'flagello dei principi', rende la «Serena» terza dopo Beatrice e Laura, ponendo il suo cantore al livello di Dante e Petrarca.

Ci avrebbe forse detto qualche cosa di più delle accoglienze della Gambara padrona di casa e mecenate la lettera introduttiva alla novella di Bandello, inesauribile fonte per la vita cortigiana del tempo che, pur elogiando tutti i protagonisti delle sue dedicatorie, è estremamente eloquente nella 'dosatura' dei complimenti; mentre non è assolutamente concepibile un autore del primo cinquecento che scriva le sue lettere private pensando poi ad una pubblicazione prima del 1538 anno in cui l'Aretino fa uscire a stampa il *Primo libro de le lettere di Messer Pietro Aretino* (che vedrà sette ristampe nel solo anno della *princeps*!) e quindi è impossibile che i letterati, prima di tale data, conservino le missive private «nella prospettiva della pubblicazione» (p. 58 e poi 76). Riprova di questa mancanza di cura in funzione di una edizione è l'assenza delle lettere a Veronica di un letterato così attento alla sua immagine come Bembo, fino al 1529. Il successo editoriale del genere 'lettera' coglie di sorpresa i letterati del Cinquecento che si trovano a doverne tener conto e quindi a riscrivere e ripresentare le loro stesse missive nell'aspetto che li mettesse maggiormente in buona luce.

¹ C. DIONISOTTI, Voce *Bembo, Pietro*, in *DBI*, vol. VIII, p. 141.

Ci troviamo insomma, con il testo della Pizzagalli, davanti ad una specie di romanzo perché siamo di fronte ad affermazioni che uno storico mai avrebbe potuto dire (o far dire e pensare all'eroina della storia): da questo punto di vista può essere anche un libro di piacevole lettura anche se costringe comunque chi ama la poesia a degli incredibili 'balzi' per dare un senso compiuto alle liriche che, spessissimo, vengono citate non continuativamente, ma con incredibili interruzioni che ne rendono difficile la comprensione lirica (anche se servono all'autrice per testimoniare asserzioni appena fatte). Togliere l'abilità ritmica e la perfetta abilità 'petrarchistica e bembesca' alla Gambarara per evidenziare il suo pensiero poetico ha di nuovo significato, invece, il porre in risalto il «non molto, e non molto originalmente pensato e sentito che aveva da dire» (Benedetto Croce) a discapito della abilità formale e della pacifica attività politica di una donna perfettamente, e felicemente, inserita nel turbolento Rinascimento in cui è vissuta.

DARIA PEROCCO

Venezia e la guerra di Morea. Guerra, politica e cultura alla fine del '600, a cura di Mario Infelise, Anastasia Stouraiti, presentazione di G. Busetto, M. Infelise, saggi di M. Infelise, G. Candiani, L. Lo Basso, M. P. Pedani, G. Ploumidis, A. Viggiano, D. Raines, S. Perini, A. Nanetti, G. Bellingeri, C. Carpinato, L. Marasso, F. Barbierato, A. Stouraiti, G. I. Pilidis, G. Morelli, L. Urban, G. Cazzagon Carrano, Milano, Franco Angeli, Storia, 2005, pp. 370.

IL volume pubblica gli atti del Seminario sulla guerra di Morea, tenutosi a Venezia il 25 maggio 2001, giornata di studio che continuava la discussione stimolata dalla Mostra documentaria su quegli eventi, allestita presso la Biblioteca Querini Stampalia, il Catalogo è L. Marasso A. Stouraiti, *Immagini dal mito. La conquista veneziana della Morea (1684-1699)*, Venezia, 2001; e dall'antologia di testi che la integrava, A. Stouraiti, *Memorie di un ritorno. La guerra di Morea (1684-1699) nei manoscritti della Querini Stampalia*, Venezia, 2001, recensita da S. Perini, «Studi Veneziani», XLIV, 2002, pp. 407-409.

I diciotto contributi qui editi danno al lettore una visione poliedrica dell'ultima avventura coloniale tentata dalla Repubblica in Levante, offrendogli nuove prospettive di analisi, a volte sorprendenti.

Stretta il 5 marzo 1684, sotto la protezione di papa Innocenzo XI, per alcuni, a Venezia, la lega con l'imperatore e il re di Polonia sembrò costituire l'occasione di riscatto dopo la perdita di Candia patita nel 1669. La Morea avrebbe restituito alla Repubblica un regno, ridando al Senato dignità di testa coronata e relativo prestigio internazionale, motivo forse non ultimo della conquista del Peloponneso che, a conflitto iniziato, sembrava un obiettivo secondario rispetto alla supremazia sul mare.

L'avventura veneziana è stata definita «donchisciottesca», (ad es. da E. Eickhoff, *Venezia, Vienna e I Turchi. Bufera nel sud-est Europeo 1645-1700*, Milano, Rusconi, 1991; e, più recentemente, da P. Del Negro, *La milizia*, in *Storia di Venezia*, VII, *La Venezia barocca*, Roma, 1997, pp. 509-531), giudizio ripreso anche nel volume dal saggio introduttivo (Infelise, p. 10). Pesano sulla condanna militare e politica dell'impresa marciata, il carattere velleitario della pretesa nuova crociata contro il turco, la durata effimera della conquista e, anche in quel breve periodo di dominio veneziano, la mancata affermazione di una piena sovranità, contrastata, tra l'altro, sia dall'attrazione del clero greco verso la sede patriarcale di Costantinopoli, sia dalle pretese missionarie di Roma (Viggiano, p. 69). Perciò, la facile riconquista ottomana, nel 1715, non fu dovuta solo alla crisi economica, al «sogno anacronistico» o all'imperizia militare, evidente nel mancato coordinamento fra milizie locali e truppe marciante (Carpinato, p. 201) e nell'assenza di valide opere di fortificazione difensiva; ma fu facilitata anche dal «fallimento del tentativo di stabilire rapporti armonici con la popolazione greca che aveva preferito il ritorno dei Turchi» (Stouraiti, p. 263), più tolleranti dei Veneziani che si erano alienati le simpatie del clero ortodosso (Ploumidis, p. 65).

Tuttavia, guardando l'impresa dall'angolo visuale della storia della Grecia moderna, la guerra di Morea, o la «grande guerra», come la chiamarono gli Ottomani impegnati su quattro fronti (Pedani, p. 50), è uno dei suoi «momenti più importanti» (Carpinato, p. 187); quella veneziana non fu solo un'avventura effimera ma, anzi, dovendo porre le basi per costruire un'identità nazionale,

gli storici greci dell'Ottocento la sentirono come «una crociata per il loro riscatto» (Ploumidis, p. 63). La partenza dei Turchi provocò nel Peloponneso un vuoto demografico che i Veneziani colmarono con dei coloni provenienti dall'Epiro e da altre parti della Grecia. Ad essi furono assegnate estese piantagioni e il successivo periodo di pace, lungo un ventennio (1695-1715), rese possibile lo sviluppo di una proprietà fondiaria che alcuni studiosi greci ritengono fondamentale per spiegare le correnti conservatrici che si sarebbero in seguito manifestate nella lotta politica interna al giovane Stato ellenico (Ploumidis, p. 66).

Anche dopo la pubblicazione di questi atti rimane aperta la questione dei motivi che hanno indotto la Repubblica ad attaccare la Morea. Si trattava in fondo di una regione povera che non poteva certo compensare la perdita di Candia. È noto il giudizio negativo degli storici veneziani: la guerra di Morea è stata un fallimento, anzi una iattura; per loro, invece, molto meglio sarebbe stato dirigere tutte le energie, qui invano profuse, alla vera difesa del domino sul mare anziché alla conquista inutile e antieconomica del Peloponneso (tesi riprese da Perini, p. 131).

Tuttavia, il tentativo di insediarsi in Morea non può essere spiegato solo con il velleitarismo o la crisi senile di un gruppo dirigente «stanco e confuso» (Raines, p. 81). Per trovare una risposta convincente occorrerebbe saperne di più sul versante ottomano; è difficile capire come il Gran Signore sia riuscito a perdere la Morea, se le forze che lo hanno attaccato erano così inadeguate. Poco probabile che il suo declino fosse già in atto a pochi mesi dal fallito assedio di Vienna; per parlare di crisi meglio attendere l'esito delle battaglie condotte dalle armate asburgiche guidate dal principe Eugenio di Savoia. Forse, inizialmente, gli stessi Veneziani non avevano pensato alla conquista della Morea che avevano ottenuto rimanendone per primi loro stessi sorpresi. Questo esito impreveduto della campagna di Francesco Morosini giustificerebbe anche l'enorme giubilo susseguente a ogni notizia di vittoria, anche se interlocutoria. Insomma, la conquista del Regno potrebbe essere stata un'occasione inaspettata e che andava comunque colta per rilanciare il prestigio della Repubblica e acquisire condizioni più vantaggiose da spendere al tavolo delle trattative di pace. Illusioni, vista l'umiliazione patita da Ruzzini a Carlowitz. Al di là degli scarsi riconoscimenti avuti dal plenipotenziario veneto durante i maneggi per ottenere la pace, rimane poco convincente il nesso che si vuole invece stretto fra conquista della Morea e indebolimento delle difese in Adriatico.

In realtà, il riarmo navale veneziano era cominciato almeno un decennio prima dell'assedio turco a Vienna. Già nel 1675, l'Arsenale aveva ampliato notevolmente la consistenza dell'armata grossa, formata da navi a vela. E nel 1684, Pietro Valier propose di intervenire nel conflitto adducendo proprio la superiorità della nuova squadra navale veneziana come motivo determinante per avere la meglio su chi, in Senato, era invece rimasto legato ai remi dell'armata sottile (Candiani, pp. 21-23). La guerra fu una spinta alla costruzione di nuovi vascelli e allo sviluppo della cantieristica dell'indotto; e un pretesto per giustificare l'impressionante sforzo economico necessario all'armamento di quei giganti del mare. Anche se le vittorie di Francesco Morosini furono ancora merito dell'armata sottile, nel 1698 essa era ancora forte di venti galere e quattro galeazze (Lo Basso, p. 28), le due guerre di Morea portarono alla definitiva affermazione delle navi da guerra a vela anche nella marineria veneziana (Candiani, p. 23). Fra il 1695 e il 1718, furono combattute ben quattordici battaglie con i criteri della nuova tattica della linea di fila, facendo del Levante l'area di più «intensa conflittualità navale» di quegli anni. I nuovi vascelli, sia ottomani che veneziani, determinarono poi una situazione di stallo che mise fine ai conflitti turco-veneti: da un lato gli equipaggi veneziani, abituati ai remi, mal si adattarono a questo nuovo modo di combattere per mare, dall'altro, gli Ottomani non avevano disponibilità tecniche e umane per ottenere quella netta superiorità nel numero dei vascelli che sola avrebbe potuto rompere l'equilibrio (Candiani, p. 24). Tuttavia, il seminario ha ben evidenziato che un altro degli effetti duraturi delle due guerre di Morea fu proprio il rafforzamento della squadra navale veneta. Il buon numero di vascelli a disposizione del Senato spiega gli ultimi successi ottenuti dal paviglione di S. Marco contro i pirati dei porti di Barberia, sono le imprese di Jacopo Nani e Angelo Emo, nella seconda metà del Settecento; e diede consistenza a quella forza di dissuasione necessaria per contenere le pretese in Adriatico prima austriache e poi del nuovo Regno borbonico (M. Pitteri, *Venezia, Tanucci e l'Adriatico*, «Archivio Veneto», CLVI, 2002, pp. 43-91).

Effetti più duraturi della guerra si ebbero in Dalmazia, quella sì provincia strategica e necessaria per proteggere l'Adriatico, con la conquista di alcune piazze sia nella prima che nella seconda

guerra di Morea, quasi un tenue compenso alla definitiva perdita del Regno, che hanno allargato il dominio veneziano verso l'interno, verso Bosnia e Croazia, rinforzando le difese dei porti del litorale.

Come noto, per finanziare quella guerra costosa, si avviò una nuova aggregazione di famiglie suddite al ceto patrizio, dietro corresponsione di una notevole somma di denaro. Il seminario ha ripreso e approfondito questo tema che suscitò nuovi accesi dibattiti, dopo quelli seguiti ad analogo espediente usato per finanziare la Guerra di Candia. Chi voleva dare nuova linfa vitale all'asfittico ceto patrizio, indirettamente, spinse a partecipare al conflitto, procurandosi un pretesto decisivo per sconfiggere chi come Lorenzo Lombardo vi si opponeva (Raines, p. 95). Durante la guerra, furono 39 le famiglie di nuova aggregazione al Maggior Consiglio. Ma non fu solo questo l'espediente, già sperimentato durante la guerra di Candia, a cui ricorse la Repubblica per reperire risorse. Infatti, furono messe in vendita altre quote di beni comunali dopo quelle già cedute a privati a partire dal 1647. Si trattava di un'ingente quantitativo di terreni demaniali, prima dati in uso alle comunità di villaggio, e poi, specie i più fertili, acquistati grazie alle vendite all'incanto soprattutto da patrizi.

Proprio la Guerra di Morea, secondo alcuni anacronistica perché ormai gli interessi veneziani guardavano alla Terraferma, fu il pretesto che consentì a molte famiglie patrizie come, ad es., i Tiepolo o i Tron, di acquisire ricchezza fondiaria nelle podesterie trevigiane e nella Patria del Friuli (D. Beltrami, *Forze di lavoro e proprietà fondiaria nelle campagne venete nei secoli XVII e XVIII*, Venezia-Roma, 1961, pp. 64-81; e M. Pitteri, *La politica veneziana dei beni comunali (1496-1797)*, «Studi Veneziani», x, 1985, pp. 57-80). Ecco, mentre nel seminario si è dato ampio risalto alle nuove aggregazioni al patriziato, a questo secondo cespite d'entrate straordinarie si è riservato solo qualche confuso accenno, tema che invece meritava maggiore spazio.

Invece, la giornata di studio ha messo bene in evidenza un aspetto nuovo e importante di quegli anni; quella di Morea fu la prima guerra in cui «le operazioni militari furono accompagnate da un'attenzione popolare senza precedenti», alimentata da una «torrenziale produzione editoriale» composta di «libri, gazzette, stampe e fogli volanti», fatto inedito, almeno in Italia (Infelise, pp. 12-13). Grande successo editoriale, anche oltralpe, ebbero le stampe incise da Vincenzo Coronelli, poi rilegate in volume, iconografia di vera e propria propaganda voluta e forse incitata dal Senato (Marasso, p. 230) e tesa a giustificare di fronte ai sudditi lo sforzo economico con l'illustrazione delle vittorie dell'armata marciana (A. Stouraiti, *Propaganda figurata: geometrie di dominio e ideologie veneziane nelle carte di Vincenzo Coronelli*, «Studi Veneziani», XLIV, 2002, pp. 129-156).

I fatti d'arme entusiasmarono la diaspora greca a Venezia ed esempio proficuo ne è la collaborazione di Nicolò Calliachi, professore di greco a Padova, con Pietro Garzoni, storico ufficiale della Repubblica (Stouraiti, p. 264), incaricato di redigere la cronaca della guerra, lavoro che ebbe dieci anni di gestazione e che incappò nella censura perché non si tacevano le sconfitte veneziane dovute a insipienza dei comandanti, come la fallita presa di Chio (ivi, p. 261). Ma in tutta la città non mancarono feste alle notizie di vittorie, con tanto di «zampillante vino» in Piazza S. Marco (Urban, p. 332); e non venne meno neppure il suono trionfale di «sacri ottoni» a celebrare le vittorie nei teatri (Morelli, p. 308). E l'eco di quelle vicende fu così forte che si ritrovava anche nei deliri di un frate processato per eresia, convinto di aver partecipato alla campagna militare indossando un turbante (Barbierato, p. 238).

Perfino la sconfitta del 1715 e la riconquista turca, diedero motivo alla produzione di due opere in greco, rivalutate se non scoperte proprio in questo seminario e merito non dei minori: i poemi *Lamento del Peloponneso* di P. Katsaitis, e *Disgrazia e schiavitù della Morea* di M. Ioannu, quest'ultimo stampato più volte dalle tipografie elleniche di Venezia, «cronaca in versi che entusiasmo i lettori in lingua greca per più di un secolo» (Carpinato, p. 199).

L'unica illustrazione pubblicata assieme agli atti del seminario è in prima di copertina e riporta un acquerello del tenente generale Giacomo M. Verneda, raffigurante il bombardamento dell'Acropoli di Atene, avvenuto il 26 settembre 1687. L'episodio è certamente il più famoso di tutta la campagna militare e getta un'ombra sull'epica impresa di Francesco Morosini, a cui si devono peraltro i leoni trafugati dalla Grecia e condotti alle porte dell'Arsenale, generale desideroso di riscattare in Morea la disfatta patita a Candia. L'ambiguità dell'episodio è confermata dall'orazione dedicata al Peloponnesiaco dal professore greco Calliachi che omette qualsiasi cenno alla distruzione del Partenone, una sorta di autocensura, poiché nessun'ombra doveva velare la luce

gloriosa dell'eroe (Cazzagon Carrano, p. 355). E del resto l'episodio è omissso anche dalla cronaca filoveneziana del prete T. Agorastò, opera inedita e il cui interesse maggiore è di «essere scritta in prosa greca demotica, un *unicum* nel suo genere» (Nanetti, p. 132), che si limita a ricordare come, nel 1687, in settembre, il «castello di Atene in breve si arrese». Gli atti del seminario danno comunque conto del profluvio di versi encomiastici prodotti a Venezia in cui si mostrava ben poco rimpianto per la distruzione del tempio di Pallade Minerva (Pilidis, p. 276). Quello ordinato da Francesco Morosini fu un «bombardamento abbastanza mirato ma che per caso» colpì il Partenone trasformato in deposito di munizioni dai Turchi (Morelli, p. 288) o, come più d'uno accusò in Occidente, fu volontà deliberata del capitano generale di colpire il deposito incurante del tempio che lo custodiva (Pedani, p. 57)? Comunque sia, l'immagine dell'Acropoli in fiamme fu la più ripresa dalle stampe pubblicate a Venezia, distruzione ritenuta una «pagina nera» dalla storiografia greca e per di più inutile, poiché la vittoria del Peloponnesiaco non ebbe seguito (Ploumidis, p. 64).

La questione sulle responsabilità del futuro doge rimane aperta e trovare elementi che possano chiarire il fatto costituisce uno dei motivi di maggiore interesse per chi voglia affrontare la lettura del volume. Non è il solo, come si evince dalla rapida rassegna dei contribuiti di cui qui si è dato conto solo con brevi cenni, inevitabilmente, data la corposità dell'opera. Certo, chi volesse seguire più rapidamente le vicende non solo del Partenone, ma anche, ad es., di Napoli di Romania o di altre località della Morea, delle paci di Carlowitz (non sempre nel volume la grafia è univoca) e di Passarowitz, ha vita difficile a causa dell'assenza di un indice dei luoghi e dei fatti notevoli, limitandosi il corredo di un libro così ampio e denso al solo indice dei nomi, ma sarà ricompensato dalla scoperta di un mondo quasi del tutto sconosciuto al di là della ristretta cerchia degli specialisti.

MAURO PITTERI